LA

SAINTE VIERGE

D'APRÈS LES PÈRES

PAR

L'Abbé BARBIER

Auteur des TRÉSORS DE CORNELIUS A LAPIDE

TOME TROISIÈME

FÉLIX GIRARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LYON
PLACE BELLECOUR, 30

PARIS
RUE CASSETTE, 30

1867

LA SAINTE VIERGE

D'APRÈS LES PÈRES

CXXXVII

PUISSANCE DE MARIE.

Marie étant la Mère de Dieu, son Fils ne lui peut rien refuser. Demandez, ô ma Mère, lui dit son Fils, car je dois vous écouter : *Pete, Mater mea; neque enim fas est ut avertam faciem tuam* (3 Reg. 2, 20). Ainsi Marie peut obtenir de son Fils la conversion des pécheurs, la rémission des péchés aux pénitents, la consolation aux affligés, la santé aux malades, le soulagement aux indigents, l'augmentation de la grâce aux justes, la persévérance et la couronne.

Marie peut tout ce qu'elle veut. Elle peut, parce qu'elle est la Mère de Jésus-Christ; elle veut, parce qu'elle est aussi notre Mère. C'est pourquoi elle ne nous abandonne jamais sans que nous l'ayons abandonnée nous-mêmes les premiers; mais elle nous aime, nous gouverne, nous protége; elle nous porte sur le sein de sa tendresse, nous préserve des maux qui fondent sur nous dans cette vie misérable; elle nous porte secours à tout instant, et surtout à l'heure de la mort, pour nous procurer le salut éternel comme étant les cohéritiers de Jésus-Christ notre frère.

Que celui qui est tenté par l'orgueil porte ses regards vers vous, ô Vierge puissante, dit saint Ildefonse (1), et par le mérite de votre humilité, l'enflure de l'esprit disparaîtra. Que celui qui est porté à la colère

1. Prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 3.

lève les yeux vers vous, et votre douceur le calmera. Que celui qui par erreur est sorti de la bonne voie vous regarde, ô étoile de la mer, et dans votre lumière il reprendra le droit chemin. Votre bonté jointe à votre puissance préserve de tout danger; votre pouvoir est assez grand pour secourir. Votre puissance peut tout à juste titre, puisque vous êtes la Mère de Dieu, la Reine du monde, l'Impératrice des cieux, l'Epouse du Saint-Esprit : *Et merito quidem, cum sis Mater Dei, Regina mundi, cœlorum Imperatrix, Sponsa Spiritus sancti.* Vous faites demeurer en Jésus-Christ et parvenir au ciel; vous êtes pleine de force dans l'éternité de Dieu, vous brillez dans la vérité de Dieu, vous vous réjouissez dans la bonté de Dieu. Vous arrachez du vice les pécheurs, et vous les rendez à la grâce, vous les associez à la sainteté; vous mettez en fuite les crimes, vous purifiez les cœurs; vous rendez l'innocence à ceux qui sont tombés, la joie aux tristes; vous chassez les haines, vous préparez la concorde; vous arrêtez les guerres, vous calmez les fureurs; vous abaissez les orgueilleux, vous chérissez les humbles; vous portez partout la paix, vous réconciliez les ennemis; vous comblez de dons ceux qui vous cherchent, vous ramenez ceux qui vous fuient; vous unissez la terre au ciel, vous changez la pauvreté des biens d'ici-bas en richesses divines. Vous avez enfanté le Dieu du ciel, le Roi de la terre, le Seigneur de l'univers, le Rédempteur du monde, le Destructeur de la mort, le Restaurateur de la vie, l'Auteur de l'immortalité : *Tu peperisti Deum cœli, Regem terræ, orbis Dominum, Reparatorem mundi, Mortificatorem mortis, Restauratorem vitæ, perpetuitatis Auctorem.* C'est pourquoi, puisque, après Dieu, vous êtes la cause de tous les biens, je souhaite et veux vous louer, aimer votre beauté, vénérer votre béatitude, glorifier votre élévation, prier votre miséricorde, proclamer votre puissance.

Répandez la lumière de vos bontés et de votre puissance, afin que mon âme souillée par le péché soit lavée par votre puissante grâce, soit illuminée par votre gloire, soit remplie de votre douceur, enflammée de votre amour, conservée par votre protection. Que votre enfantement virginal et divin me sorte de ma captivité, me guérisse de mes péchés, détruise mon aveuglement, me ressuscite à la vraie vie, et me préserve de tout péché et de tout danger. O ma Souveraine, je vous honorerai; ô ma Douceur, je vous aimerai; ô ma Reine, je vous respecterai; ô mon Epouse, je vous serai fidèle. Jetez sur moi la grâce de votre regard; faites que je voie la lumière dans votre splendeur, que je voie la vérité parmi les ténèbres qui m'enveloppent, et qu'au milieu de la vanité des choses terrestres, je voie la vie, et que j'évite la mort. Et comme vous êtes pleine de toutes les grâces, versez la blancheur dans mon âme, et chassez-en la malice; faites de mon cœur le temple de Dieu, purifiez-le, rendez-le parfait, remplissez-le de votre saint amour, afin qu'en vous aimant je vous désire, qu'en vous désirant je vous cherche, qu'en vous cherchant je vous trouve,

qu'en vous trouvant je vous embrasse, vous tienne, et que je me repose suavement en vous.

Marie, dit saint Bonaventure (1), placée au-dessus de toutes les créatures, étant le plus près de Dieu, est toute puissante : *Ipsa super omnem creaturam, apud Deum, potentissima est.* Saint Augustin, s'adressant à cette auguste Vierge, lui dit (2) : Vous avez mérité d'être la Mère du Rédempteur. Dans cette puissance infinie, obtenez-nous ce que nous vous demandons, éloignez ce que nous craignons ; car nous ne trouvons aucune créature aussi puissante que vous en mérites, car vous méritez d'être la Mère du Rédempteur et du Juge souverain. Privilége immense d'être la plus puissante entre tous les saints auprès de Dieu. Il est hors de doute, continue le grand saint Augustin, que celle qui a mérité de donner le prix de la rédemption peut secourir d'une manière plus efficace que tous les saints : *Neque dubium, quæ meruit pro liberandis proferre pretium, posse plus omnibus sanctis libertatis impendere suffragium.* Mais, dit saint Bonaventure (ibid.), que nous servirait cette immense puissance de Marie, si elle ne s'occupait nullement de nous? *Sed quid tanta Mariæ potentia prodesset nobis, si ipsa nihil curaret de nobis?* Mais soyons assurés, et pour cela remercions-la sans cesse, que comme elle est plus puissante auprès de Dieu que tous les saints, ainsi plus que tous les saints elle s'intéresse pour nous auprès de Dieu : *Sciamus indubitanter, et pro hoc gratias agamus incessanter, quia sicut ipsa apud Deum omnibus sanctis est potentior, ita quoque pro nobis apud Deum omnibus sanctis est sollicitior.* Témoin saint Augustin qui dit (ibid.) : Nous savons, ô Marie, que vous seule vous vous occupez plus de l'Eglise que tous les saints ensemble ; c'est vous qui obtenez aux transgresseurs le temps et la grâce de renoncer à leurs erreurs : *Te solam, o Maria, pro sancta Ecclesia sollicitam præ omnibus sanctis scimus, quæ impetras inducias transgressoribus, ut renuntient suis erroribus.*

Quelles louanges et actions de grâces la fragilité humaine peut-elle rendre à cette bienheureuse Vierge? dit le bienheureux abbé Alcuin (3). Car par elle le genre humain est rétabli, par elle nous trouvons la porte du ciel. C'est elle qui sans l'homme a donné au monde le pain céleste ; c'est elle qui a obtenu la dignité de Mère de Dieu sans perdre sa virginale pureté ; d'elle est sorti le Soleil-Christ-Dieu, qui a chassé les ténèbres du monde et nous a éclairés des lumières de la foi. C'est pourquoi, en nous humiliant, prions cette glorieuse Vierge pour qu'elle nous obtienne le pardon de nos fautes, pour qu'elle nous exauce et nous apporte la grâce de la réconciliation, pour qu'elle excuse nos fautes, qu'elle accepte

(1) Speculi, lect. 6.
(2) Serm. 35 de Sanctis.
(3) Serm. de Nativit. perpetuæ Virg. Mariæ.

ce que nous lui offrons, qu'elle nous accorde ce que nous lui demandons, qu'elle éloigne ce que nous redoutons. J'ose dire qu'aucun saint n'est si puissant en mérites pour calmer la colère du Juge éternel; car elle seule a mérité d'être la Mère de ce même Rédempteur et Juge. Qu'elle secoure donc les malheureux, qu'elle aide les pusillanimes, qu'elle encourage ceux qui pleurent, qu'elle prie pour le peuple, qu'elle soutienne le clergé, qu'elle intercède pour tous les ordres religieux, qu'elle prenne sous sa protection le sexe dévot.

Marie est si puissante (1), qu'elle prie son Fils, qu'elle lui commande même, qu'elle change sa fureur en grâce, sa colère en très-suave amour, et tout ce qu'il y a d'amour en douceur incomparable.

Il semble que Dieu n'oublie rien pour faire honorer et respecter la puissance de Marie; il lui adresse tous ceux qui ont affaire à sa Majesté; il veut que tout passe par ses mains; il se fie à elle de tout ce qu'elle fait; il lui donne tout pouvoir et toute autorité en son royaume; il ne dispose d'aucune chose à son insu et sans son aveu : elle peut tout ce qu'elle veut; elle ordonne tout comme bon lui semble tant sur la terre qu'au ciel.

Mais, dit le P. Poiré (2), peut-on appeler la Mère de Dieu toute puissante? Pourquoi non, répond-il, puisque de grands docteurs l'ont fait? Ils l'appellent toute puissante sans aucune difficulté, quand ils parlent des secours qu'elle nous donne en nos nécessités. Saint Anselme ne dit-il pas en termes exprès que le Tout-Puissant l'a rehaussée jusqu'à vouloir que toutes choses fussent possibles à cette Souveraine comme à lui-même (3)? Il est vrai que c'est par grâce, et non par nature comme Dieu; néanmoins on ne peut nier que le privilége ne soit très-excellent, puisqu'il lui est communiqué privativement à tout autre.

Le pouvoir de Marie est si grand, qu'elle en a eu sur Dieu même, c'est-à-dire sur le Verbe incarné. Que si elle a été assez forte pour se prendre à Dieu, beaucoup plus le sera-t-elle pour dominer les hommes, ou, pour mieux dire, pour prévaloir contre les ennemis des hommes.

Le prophète Isaïe proposa jadis un excellent problème en ces termes : Qui est celui qui a fait paraître le Juste comme un beau soleil levant? *Quis suscitavit ab oriente Justum?* 41, 2. Après quelques milliers d'années depuis la naissance du monde (4), il se rencontra une Vierge nommée Marie, capable de satisfaire à cette demande, et qui dit avec l'Ecclésiastique : C'est moi qui ai opéré cette merveille, et qui ai fait naître au milieu des ténèbres la lumière qui ne sera jamais éteinte : *Ego feci ut oriretur lumen indeficiens*, 24, 6.

(1) Philippe de Harvenge, Comment. in Cant., lib. 4, cap. 5.
(2) 12e étoile, chap. 13.
(3) De Excellentia Virg., cap. 12.
(4) 1re étoile, chap. 2.

En vérité, il n'en faut point chercher d'autre, dit saint Jean Damascène (1); car c'est elle qui nous a découvert l'abîme sans fond des bonnes volontés de Dieu. C'est elle, dit le grand saint Augustin (2), qui d'un vol courageux, s'étant portée jusqu'au-dessus du ciel, a attiré en terre le Verbe divin, lequel reposait dès le commencement dans le sein de son Père éternel. C'est l'Unique, ô Dieu, qui a mérité de recevoir et de concevoir tout ensemble votre Verbe, comme son trône et sa maison royale, ainsi qu'il vous a plu nous l'enseigner par diverses figures et par divers oracles émanés de la bouche sacrée de vos patriarches, de vos prophètes et de vos apôtres, à qui nous croyons pour l'amour de vous et pour l'assurance infaillible que nous avons de n'avoir jamais été déçus de vous.

C'est l'Unique, dit le saint archevêque de Ravenne (3), qui s'est trouvée capable de recevoir celui que le monde entier ne saurait renfermer : *Deum, quem mundus non capit, sola cepit.* C'est l'Unique, dit saint André de Crète (4), qui, par-dessus toutes les règles de la nature, a été choisie pour renouveler la nature et pour servir à l'Ouvrier de l'univers. C'est l'Unique, dit saint Ambroise (5), pour qui l'heureuse nouvelle a été gardée; partant, très à propos, elle est appelée pleine de grâce, puisqu'à elle seule était réservée la faveur de recevoir l'Auteur de la grâce. C'est sans doute ce que voulut signifier le céleste ambassadeur lorsqu'il lui dit : Vous avez rencontré la veine de la faveur, vous avez trouvé grâce auprès de Dieu : *Invenisti gratiam apud Deum* (Luc. 1, 30). Mais quelle grâce? dit le dévot saint Bernard (6). Celle qu'elle a désirée, et que personne avant elle n'a pu trouver; celle qui doit apporter la paix entre Dieu et l'homme, ruiner la mort et réparer la vie. Quelle grâce? dit saint André de Crète (7). Celle que Sara n'a pas reçue, celle qui n'a pas été accordée à Rébecca, celle que Rachel n'a pas connue, celle qu'Anne, mère de Samuel, n'a jamais méritée. Quelle grâce? dit saint Pierre Chrysologue (8). Une grâce si éminente, que l'ange même qui porte la nouvelle s'en étonne, considérant qu'une seule femme ait le crédit d'aller trouver la vie dans sa source, et qu'il ait fallu que tous les hommes l'aient rencontrée par son moyen. Mais enfin quelle grâce? Celle qui a rempli le ciel de gloire, qui a fait voir Dieu sur la terre, qui a donné la foi à toutes les nations, qui a causé la mort aux vices, et qui a

(1) Orat. de Assumpt.
(2) Orat. de Assumpt.
(3) Serm. 143.
(4) Serm. de Assumpt.
(5) In Luc.
(6) Homil. 3 super Missus est.
(7) Homil. in Annuntiat.
(8) Serm. 2 in Annuntiat.

réglé nos vies et rétabli les bonnes mœurs ; celle qui a été confiée à l'ange et adressée à la Vierge pour le salut de tous les siècles.

Vous étonnez-vous, dit le docte évêque d'Ostie (1), que nul n'ait pu attirer Dieu en terre, sinon cette sainte âme? Regardez de tous côtés, et voyez où il s'en trouvera quelque autre sur qui vous puissiez jeter les yeux. La chercherez-vous parmi les anges? Mais, hélas! ils n'ont pas été exempts de déréglement et de perfidie. Si vous parcourez les constellations et les étoiles du ciel, les unes tombent de leur place, les autres s'obscurcissent, les autres sont teintes de sang. Descendez à la sphère du feu, à la région de l'air et au domaine des vents; le Seigneur n'est ni dans le feu, ni au milieu des orages et des tourbillons. Allez jusque dans les eaux, et vous trouverez que c'est la retraite de Léviathan, le capital ennemi de Dieu. Que dirai-je de notre terre, sinon qu'elle est toute hérissée d'épines et de chardons, en suite de la première malédiction? Par où il est aisé de voir que ni au ciel ni sur la terre Dieu ne pouvait rencontrer aucun séjour qui lui fût plus agréable que le sein de la très-chaste Vierge.

Nous avons la prétention de vouloir examiner les qualités secrètes avec la puissance desquelles la sainte Vierge a fait descendre Dieu du ciel. Je ne m'y hasarderais jamais, si cela ne retournait à l'honneur de l'un ou de l'autre, et si les saintes Ecritures et les saints Pères ne nous montraient le chemin et ne nous conviaient à les suivre.

Saint Bernard, en un sermon sur la Nativité de la Vierge, après avoir remarqué que du cœur du Père éternel sortait de toute éternité une fontaine de vie, qui n'est autre que son Verbe, Verbe qui est une vraie source de vie, de laquelle toutes les plantes du paradis sont arrosées, ajoute que notre terre, travaillée d'une extrême sécheresse, depuis longtemps attendait cette fontaine, mais que, faute de canal, elle demeurait toujours altérée, jusqu'à ce qu'il s'en trouvât un de mesure. Ce fut la très-sacrée Vierge, qui, seule arrivant jusqu'au sein de Dieu, fit découler sur nous en abondance les eaux des bénédictions du ciel. Ce fut avec un désir ardent qu'elle nous communiqua les douceurs de cette merveilleuse source avec la ferveur de sa dévotion et la pureté de son oraison. Pouvoir inexplicable de la prière de la sainte Vierge, laquelle, étant animée du désir qu'elle eut de notre bien, ne pouvait être refusée de Dieu. Car ce que les Pères anciens avaient demandé l'espace de quatre mille ans avec tant de larmes et de soupirs, elle l'obtint en fort peu de temps ; et les seuls désirs de son cœur eurent plus d'efficacité auprès de Dieu que les jeûnes et les sanglots de tant de patriarches et de prophètes, et d'un si grand nombre de justes.

Oh ! qui pourrait concevoir les divins mouvements qui sortaient de cette

(1) Serm. 3 in Annuntiat.

sainte poitrine pour s'aller rendre en la présence de la très-sainte Trinité, de quelle douceur se sentirait-il embaumé! Car il n'y a point de doute qu'elle n'attendît avec une plus vive affection que le patriarche Jacob le Salutaire de Dieu : *Salutare tuum expectabo, Domine* (Gen. 49, 18), et qu'elle ne souhaitât avec une ardeur tout autre que les anciens prophètes le temps de notre réconciliation. Avec quel désir demandait-elle avec Isaïe, 66, que la paix vînt à couler comme un agréable fleuve, et avec David, que Dieu versant ses plus douces influences, notre terre produisît le fruit désiré! Quelles instances ne faisait-elle pas à Dieu pour avoir la céleste rosée et la pluie désirable du Juste, qui devait fertiliser la terre et donner au monde un Sauveur! Quels soupirs n'adressait-elle pas au ciel pour voir au plus tôt l'heureuse rencontre de la miséricorde et de la vérité, et les saints embrassements de la paix et de la justice! Il est vrai, dit saint Grégoire de Néocésarée (1), que plusieurs patriarches et prophètes anciens ont désiré de voir celui après qui la sainte Vierge soupirait, et quelques uns d'entre eux l'ont aperçu au travers des figures de la loi, les autres ont ouï sa voix du fond de la nue qui le dérobait à leurs yeux; il s'en est trouvé qui ont mérité de converser avec les anges. Mais comme la Vierge était singulière en ses désirs, ainsi l'a-t-elle été en la jouissance du grand bonheur qu'elle attendait.

La virginité, seconde qualité par laquelle la sainte Vierge a attiré le Verbe divin. (Voyez ce que nous avons dit sur la virginité de Marie.)

L'humilité, troisième qualité par laquelle la sainte Vierge a attiré le Verbe divin. (Voyez ce que nous avons dit sur l'humilité de Marie.)

L'obéissance et le consentement à la divine volonté, quatrième qualité par laquelle la sainte Vierge a attiré le Verbe divin.

Les qualités dont je viens de parler n'ont été que comme les dispositions et les préparatifs à la dernière, qui a mis le sceau à toutes les autres, et qui a eu le pouvoir, dès qu'elle a été aperçue, de faire descendre du ciel notre unique bonheur.

Le Seigneur de toutes choses venant ici-bas, non pour commander, mais pour obéir, la raison requérait que la conception commençât par l'obéissance de la Mère; obéissance qui parut au consentement qu'elle donna aux paroles de l'ange; consentement que Dieu exigeait de telle sorte, que sans lui jamais il ne se fût rien fait. Car, comme le dit très-bien Guillaume le Petit (Cant. 4), écrivant sur les Cantiques, Dieu ne voulait pas prendre notre nature de la glorieuse Vierge comme autrefois il avait formé la première femme de la côte d'Adam, mais il désirait que cela vînt de sa propre et franche volonté. Le Docteur Angélique en apporte la raison, disant (2) que, puisque l'incarnation n'était autre chose

(1) Serm. I de Annuntiat.
(2) 3 p., q. 30.

qu'un mariage solennel entre le Verbe divin et notre nature, le consentement des deux y était entièrement requis, et qu'à cet effet l'ambassade fut adressée à la sainte Vierge, qui répondit pour toute la nature humaine.

A ce sujet, son grand aïeul, le prophète David, lui recommandait de prendre garde avec soin aux paroles de l'ange et à la réponse qu'elle rendrait. Ecoutez, ma fille, lui disait-il, prêtez attentivement l'oreille à ce divin messager, voyez que le Roi est épris de votre beauté : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et concupiscet Rex decorem tuum* (Psal. 44, 11-12). C'est-à-dire, selon la paraphrase de Chrysippus, prêtre de Jérusalem (1) : Le Père éternel vous veut pour Epouse, le Saint-Esprit désire de gouverner cette alliance, et le Fils souhaite de vous avoir pour Mère. Vous ne concevrez pas un enfant qui soit homme seulement, mais vous serez Mère de celui que vous adorez comme votre Seigneur et votre Dieu.

Il ne nous appartient pas de comprendre avec quelle ardeur les trois personnes divines poursuivirent la conclusion de ce mariage, et spécialement le Verbe incréé. Il est hors du pouvoir du cœur humain de concevoir en quelle façon il embrasait intérieurement le cœur de cette angélique Vierge, lui adressant les paroles du Cantique d'amour, 8 : Ma bien-aimée, qui prenez vos ébats dans les jardins des saintes contemplations, c'est trop demeurer à vous résoudre, faites-moi entendre votre voix ; car tous nos amis prêtent l'oreille et sont dans l'attente de votre détermination. Le ciel entier vous presse à donner votre consentement.

Comme toutes ces admirables considérations, pleines de vérité, prouvent la toute-puissance de l'auguste Vierge Marie !

En Marie seule, en qualité de Mère, le Verbe éternel a voulu prendre notre nature.

C'est beaucoup que la sainte Vierge ait attiré en terre le Verbe éternel (2) ; c'est encore davantage qu'elle l'ait logé ; c'est tout de l'avoir fait dignement. Que sera-ce donc de lui avoir donné la nature qu'il venait prendre ici-bas? C'est un privilége de pouvoir, dit saint Jean Damascène, qui la met au-dessus de tout ce qui est créé. Cette qualité n'est pas seulement le principe des grandeurs d'excellence de la Vierge, mais encore l'origine des prérogatives de son pouvoir (3).

Quoique nous ayons traité dans un sujet spécial le mystère de l'incarnation, nous devons en parler encore ici pour montrer la puissance, le pouvoir de Marie.

(1) Homil. de sancta Deipara.
(2) Le P. Poiré, 2e étoile, chap. 3.
(3) Orat. 1 de Nativit. B. Virg.

L'incarnation est l'excellente œuvre de Dieu, dit le P. Poiré (1), il n'est pas permis d'en douter. C'est votre œuvre, ô grand Dieu, dit saint Bonaventure (2), que l'admirable disposition que vous avez mise en la sainte Vierge pour être digne Mère de Dieu. C'est votre œuvre que l'ambassade de l'ange Gabriel, la descente du Saint-Esprit en elle et l'union du Verbe divin avec la chair. Et longtemps avant lui le prophète avait adressé une requête à Dieu en ces termes : De grâce, Seigneur, donnez la vie à votre œuvre au milieu des années : *Domine, opus tuum, in medio annorum vivifica illud* (Habac. 3, 2). Justement comme s'il eût dit : Seigneur, on nous fait entendre dès le commencement que vous avez un chef-d'œuvre à faire qui doit surpasser tout ce qui jusqu'à présent est sorti de vos mains, et nous avons toujours été maintenus en l'espérance qu'il devait être vu au milieu des années. Il est désormais temps d'accomplir votre promesse; ne permettez pas qu'un si excellent dessein vienne à s'anéantir; au contraire, mettez-le au jour, et donnez-lui la vie qu'il attend de vous. Grand Dieu! le monde est en attente d'une œuvre par vous promise, dont il a conçu une grande espérance. Nous avons ouï parler d'une certaine alliance qui se doit accomplir (Gen. 2), de la mystérieuse échelle du patriarche Jacob (Gen. 38). Telles et semblables figures nous ont été plusieurs fois annoncées; mais ce ne sont que des ombres mortes et des corps sans âmes. Il appartient à vous seul d'animer votre dessin, et de donner la vie et le dernier trait à ce rare tableau; c'est de vous seul qu'il attend sa perfection. Le ciel et tout ce que nous voyons est appelé par le prophète l'ouvrage des doigts de Dieu : *Videbo cœlos tuos, opera digitorum tuorum*, 8, 4. Les prodiges qu'autrefois Moïse fit en présence de Pharaon sont nommés le doigt de Dieu : *Digitus Dei est hic* (Exod. 8, 19). Mais quand il s'agit de la merveille attendue dès la naissance des siècles, David se met en prières pour que Dieu réveille sa toute-puissance : *Excita potentiam tuam, et veni* (Psal. 79, 3). Le prophète Isaïe lui demande qu'il raidisse son bras et le remplisse de force : *Induere fortitudinem, brachium Domini*, 51, 9. La sainte Vierge dit elle-même en son cantique que Dieu a signalé la force de son bras : *Fecit potentiam in brachio suo* (Luc. 1, 51).

Enfin le maître de la théologie, saint Thomas, enseigne que le grand pouvoir de Dieu se montre en l'union et l'accord des éléments discordants, que le plus grand se manifeste en l'union de l'esprit avec le corps, mais que le très-grand se voit en la liaison de l'Esprit incréé avec la nature créée.

L'incarnation est le chef-d'œuvre de Dieu, son œuvre par excellence, mais il faut demeurer d'accord que c'est aussi celle de la Vierge; que

(1) 2e étoile, chap. 3.
(2) Speculi, 14.

comme il n'a voulu faire cette œuvre qu'en elle seule, ainsi ne l'a-t-il voulu accomplir que par elle et avec elle. C'est la considération que les saints docteurs ont eue quand ils l'ont chargée de noms d'honneur et de titres qui marquent hautement l'excellence de son pouvoir. Saint Ambroise l'appelle à ce sujet la cour royale des divins mystères : *Aula cœlestium sacramentorum* (1). Saint Jean Damascène la nomme la fontaine des merveilles (2). Saint Epiphane en dit des choses admirables; mais entre autres que c'est le trésor inexplicable et inépuisable de la sainte économie, qui est le nom par lequel les Pères grecs nous représentent pour l'ordinaire le mystère de l'incarnation (3). Il lui donne très à propos le nom de trésor; car, ainsi que le trésor est un amas de richesses où l'on peut toujours prendre à plusieurs mains sans qu'il finisse, de même les merveilles qui se découvrent en ce divin mystère sont telles et en si grand nombre, qu'il n'y a nul moyen de les compter et de les comprendre.

Car, pour en dire seulement quelque chose en passant, quelle merveille que la Fille soit la Mère de son Père, et que l'Ouvrier de toutes choses emprunte l'être de son ouvrage! Le Seigneur du ciel, dans sa puissance, a créé sa Mère, et la Mère, dans sa puissance, a enfanté le Seigneur du ciel. Cette merveille, au jugement de saint Augustin, est celle que la Vierge avait en son esprit quand elle disait que Dieu avait fait de grandes choses en elle. N'est-ce point, ô sainte Vierge, dit cet admirable docteur, qu'une créature a enfanté son Créateur, que la servante a donné la vie à son Seigneur, et que par votre moyen il a éclairé, racheté et vivifié le monde (4)? O sainte Souveraine, s'écrie l'éloquent archevêque de Ravenne (5), celui qui vous a faite a été fait de vous, de vous est sortie votre source; vous êtes la Mère de votre Père, et celui qui a apporté la lumière au monde l'a voulu emprunter de vous.

Quelle merveille de nouveauté et quelle nouveauté de merveille, qu'on puisse dire en réalité que la créature a donné quelque chose à son Créateur avant d'avoir reçu de lui! C'est la bienheureuse Vierge, quand de sa propre substance elle a fourni un vêtement de chair dont elle a revêtu sa divine majesté. La sainte Vierge, dit saint Ambroise (6), a eu de quoi donner à Dieu, d'autant qu'elle n'a pas fait largesse de ce qui est à autrui, mais du sien propre. Qui n'avouera que c'est ce que saint Cyrille (7) appelait *l'énigme très-sacrée*, et ce que saint Jean Damascène nommait *la nouveauté des nouveautés* (8)?

(1) De Institut. virg., cap. 7.
(2) Orat. 1 de Nativit. B. Virg.
(3) Orat. de sancta Deipara.
(4) In his verbis Mariæ.
(5) Serm. 142.
(6) Lib. 1 de incarnat. dominicæ Sacramento, cap. 3.
(7) Epistola de Fide ad reginas.
(8) Lib. 3 Fidei, cap. 1.

Quelle merveille que l'union de deux pièces si différentes, je dis de l'impassible et du passible, de l'immortel et du mortel, du ciel et de la terre, de Dieu et de l'homme; union que saint Augustin appelle (1) l'admirable mélange : *Mixtura admirabilis!* On ne pouvait mieux la présenter qu'avec les paroles du grand saint Léon : La créance catholique requiert, dit ce saint docteur (2), que nous nous persuadions que deux natures se sont tellement jointes ensemble, que de leurs propriétés respectivement sauves il s'est fait une alliance si étroite entre ces deux substances, que depuis l'heureux moment que, pour le bien du genre humain, le Verbe a été fait chair dans les flancs de la très-sainte Vierge, il ne nous est plus loisible de séparer l'homme de Dieu, ni de désunir Dieu d'avec l'homme qu'il a choisi, non pas même par nos conceptions. Il est bien vrai que chacune de ces deux natures se fait connaître par les actions différentes qui lui conviennent et qui la distinguent de l'autre; mais cependant il n'intervient aucune désunion entre elles. Tout ce qui procède de l'une et de l'autre se met en commun; et comme la majesté éclate dans la bassesse, ainsi l'abjection paraît dans la grandeur, sans que l'unité y apporte aucune sorte de confusion, ou que la propriété dérange rien à l'union. Autre est la nature passible, autre est l'impassible; et au partir de là, la gloire et l'ignominie, l'honneur et le déshonneur appartiennent au même, et l'infirme n'est autre que le puissant, et le vainqueur de la mort est celui-là même que la mort a abattu.

L'auteur de cette union inexplicable, c'est Dieu, qui a tiré cette merveille des trésors de sa toute-puissance ; mais j'ajouterai avec saint Epiphane (3) que la Vierge y a grandement coopéré, et qu'elle a travaillé avec Dieu à serrer le nœud plus que gordien qui a joint ensemble les deux natures. C'est pour cela que saint Jean Damascène l'appelle le cabinet des alliances (4), d'autant plus qu'en elle la divinité s'est alliée avec l'humanité, la souffrance avec l'impassibilité, la vie avec la mort. Oh! que le pouvoir de l'auguste Vierge est grand!

Quelle merveille de voir l'Auteur de toutes choses allié non seulement à l'une de ses créatures, mais encore à tout autant qu'il s'en trouve par le moyen d'une seule d'entre elles! Jugez si ce n'est pas une grande merveille qu'une créature ait mérité d'être avec Dieu la cause et le principe de cette alliance. La sainte Vierge, joignant l'homme à Dieu d'un nœud indissoluble, l'a uni très-étroitement à toutes les autres créatures. O merveilleuse puissance de Marie!

Quelle merveille de voir tous les attributs de Dieu mis en un abrégé.

(1) Epistola 3 ad Volusianum.
(2) Serm. 3 de Passione.
(3) Orat. de sancta Deipara.
(4) Orat. 1 de Nativit. B. Virginis.

et ses perfections infinies comme anéanties! Ceci a lieu dans l'incompréhensible mystère de l'incarnation, où nous voyons la grandeur abaissée, les trésors de la toute-puissance de Dieu épuisés, les magnificences de la grâce et de la gloire abrégées; en un mot, tout ce qu'il y a de grand au ciel et sur la terre mis en un petit volume et compris en un petit corps tendre et récemment organisé. Merveille inouïe que celle-ci, où la justice intervient, la miséricorde règne, l'éternité délibère, la bonté presse, la sagesse conclut, la puissance exécute, et où les divers effets de toutes ces propriétés différentes s'accordent si heureusement, qu'il s'en fait un concert très-agréable à Dieu, très-utile aux hommes et aux anges, et merveilleux pour tout le monde. Qui a fait cette merveille? Dieu, mais il ne l'a pas faite tout seul; il a voulu que la Vierge partageât cet honneur avec lui, et qu'elle l'aidât à renfermer les perfections infinies de son incompréhensible majesté dans ce petit étui d'un corps corruptible et mortel. O Marie, que votre puissance est grande!

Quelle merveille de contempler la Parole éternelle abrégée, Dieu anéanti et le Verbe fait chair!

Ce ne peut être qu'un grand coup du bras tout puissant de Dieu, il est vrai; mais la sainte Vierge y a contribué. Ce que que saint Jean a vu, dit Sophronius (1), Marie l'a conçu : *Quod Joannes vidit, Virgo concepit.* Ce Verbe qui était de toute éternité auprès de Dieu et qui était Dieu lui-même, par qui toutes choses ont été faites et sans qui rien n'a été créé; ce Verbe en qui était la vie, vie qui était la lumière des hommes; ce Verbe plein de grâce et de vérité, avec tout ce que le disciple bien-aimé en a dit et avec ce qu'il n'a su dire, a été fait chair; et ce mystère incompréhensible s'appelle l'œuvre de Dieu et de Marie, la puissance de Dieu et de Marie.

Et pour prouver de plus en plus la souveraine puissance de Marie, nous aimons à rappeler le pouvoir que Marie a sur son Fils.

Marie a un pouvoir réel sur son Fils. Et ne vous trompez pas (2), vous persuadant qu'il s'agisse ici du pouvoir qu'un ami a sur son ami ou un favori sur son prince. Nous admirons et justement le pouvoir que Moïse s'était acquis sur Dieu même, quand ce débonnaire Seigneur lui demandait permission de châtier son peuple et le priait de n'y point apporter d'empêchement (Exod. 32). Nous demeurons ravis d'étonnement quand nous lisons que Josué commandait au soleil comme s'il eût été Dieu, et que Dieu ne faisait aucune difficulté d'obéir à la voix de son serviteur : *Obediente Deo voci hominis* (Jos. 10). Nous prenons pour une caresse extraordinaire ce que David dit des bons serviteurs de Dieu, que le Seigneur accomplira toutes leurs volontés : *Voluntatem timentium se faciet* (Psal.

(1) Epist. de Assumpt.
(2) Le P. Poiré, 2e étoile, chap. 3.

144, 19). Et quand nous le voyons ponctuellement effectué en l'histoire des saints, et que nous lisons les admirables condescendances de Dieu à leur égard, la crainte qu'il a de les contrister tant soit peu, la promptitude avec laquelle il leur accorde tout ce qu'ils désirent, les transports, pour parler ainsi, de son affection pour eux, et les témoignages qu'il en donne, nous en sommes, comme la reine de Saba, frappés d'étonnement et d'admiration. Et néanmoins ce n'est pas encore le pouvoir dont je veux parler ici ; car, bien qu'en effet il surpasse ce que les hommes et les anges ensemble en peuvent penser, on peut cependant dire que c'est Dieu qui s'oblige lui-même en pareil cas, et que sa bonté n'ayant ni bornes ni limites, il lui plaît de reconnaître de telle sorte les plus petites actions de ses serviteurs, et de recevoir d'un cœur vraiment royal, ou, pour mieux dire, d'un cœur divin, le petit effort qu'ils font pour l'aimer de toute leur puissance et pour s'abandonner à toutes ses volontés. Mais pour ce qui regarde la sainte Vierge, il s'agit d'un pouvoir maternel gravé au fond de la nature, et qui ne peut recevoir ni altération ni disgrâce quelconque, et d'une obligation qui ne peut être éteinte ou épuisée ni par le temps, ni par exhibition de service. Tant que le Fils sera Fils, l'obligation demeurera en son entier ; et tant que la Mère sera Mère, elle sera maintenue en la jouissance de ce droit.

Voyez s'il y a puissance et grandeur comparables à celles-ci. Car c'est une dignité, dit saint Augustin (1), qui surpasse toute la grandeur des anges, d'autant que c'est une chose plus excellente d'être la Mère du Prince que d'être simplement son serviteur. Pensez de ces bienheureux esprits tout ce que vous voudrez, rehaussez leur mérite et leur honneur autant qu'il vous plaira, pourvu que vous vous souveniez qu'ils demeurent toujours serviteurs et que la Mère est Mère, c'est-à-dire comme infiniment au-dessus d'eux, puisque leur Créateur et leur Seigneur lui doit l'honneur et le respect.

Pour en convenir il n'est besoin d'autre chose que de la reconnaître pour Mère de Dieu et vraie Mère de Dieu. Vérité indubitable attestée par la sainte Ecriture, l'Eglise, les saints Pères et tous les siècles, et un nombre innombrable de miracles. Ce principe posé de notre créance, que la sainte Vierge est la vraie Mère de Dieu par nature, il faut de nécessité conclure qu'elle a pouvoir sur lui. Je parle toujours d'un vrai et légitime pouvoir, qui est fondé sur la nature, recommandé de Dieu, reconnu de ce même Fils, lequel étant venu non pour détruire la loi, mais pour l'accomplir, non pour renverser la nature, mais pour la perfectionner par sa grâce, devait lui-même, comme auteur de la nature et de la grâce, donner poids et autorité, en sa propre personne, au droit des pères et des mères sur leurs enfants.

1 Lib. 2 de Symbolo ad catechumenos.

Et remarquez que le Fils de Dieu non seulement s'est soumis volontairement à ce pouvoir maternel, mais encore qu'il a voulu en ce point surpasser tous les autres enfants. Il leur était soumis, dit saint Luc : *Erat subditus illis*, 2, 51.

Il faut bien (1) que les innocents attraits de la Mère-Vierge fussent puissants et admirables, puisqu'ils allaient jusqu'au ciel, et qu'ils étaient capables d'attirer le Verbe divin du sein de son Père éternel, et de lui procurer l'envie de se voir attaché à ses chastes mamelles, de sucer le lait que le ciel y avait versé, d'être porté sur ses bras, de recevoir la nourriture de ses mains, de reposer sur son sein et de lui être redevable de son éducation. Car ne vous figurez pas, disait le bienheureux évêque Proclus au concile d'Ephèse (2), que le Fils que la Vierge a porté dans ses sacrées entrailles ait été différent de celui qui de toute éternité demeurait dans le sein du Père éternel, et que l'Enfant qui était entre les bras de Marie fût autre que celui qui marchait sur l'aile des vents. C'est en quoi les saints docteurs, et surtout saint Grégoire le Thaumaturge et saint Jean Damascène, reconnaissent des traits d'une si majestueuse puissance en la Mère de Dieu, qu'ils en demeurent tout étonnés et ravis. Qu'est-ce que j'entends, mais qu'est-ce que je vois ? dit le premier : une Vierge qui emmaillotte celui qui est revêtu de lumière, une Vierge qui couvre de petits drapeaux celui qui a formé toutes les créatures, qui loge dans une crèche celui qui est assis sur les chérubins et qui est loué et adoré de millions de bienheureux esprits, qui peut donner le lait à celui qui nourrit tout ce qui a vie (3). Et le second lui dit qu'elle est plus noble que tout ce qui est créé, ayant fourni à l'Ouvrier de toutes choses la chair et le sang qu'il a unis à sa divinité ; qu'elle l'a nourri de son lait, et que sa bouche a été souvent attachée à la sienne (4).

Marie fait l'office de mère, de nourrice et de gouvernante du Verbe incarné ; elle le possède, elle le traite, elle le nourrit, elle le conserve, elle lui commande. Sublimes fonctions qui montrent sa puissance.

Ecoutez saint Germain, patriarche de Constantinople, s'adressant, plein de reconnaissance, à Marie toute puissante, et qui emploie sa puissance à prodiguer ses bienfaits. Sans vous, dit-il, ô sainte Princesse, nul n'échappe aux hasards et aux périls de cette vie. Et qui trouverons-nous qui comme vous protége les pécheurs et qui tende une main favorable à ceux qui se sont égarés du droit chemin ? Avec un cœur et un courage maternel, vous avez obtenu le pardon aux pécheurs abandonnés et expédié les affaires de ceux qui semblaient irrémédiablement obligés à la justice de Dieu. Car

(1) Le P. Poiré, 3e étoile, chap. 1.
(2) Orat. de Nativit. Domini.
(3) Serm. 1 de Annuntiat.
(4) Orat. 2 de B. Virg.

le moyen que vous soyez éconduite, vous qui êtes la vraie et immaculée Mère de notre Juge? Il faut de nécessité qu'il consente à tout ce que vous demandez. C'est pour cette raison que l'affligé a son recours à vous plutôt qu'à tout autre, que le malade implore votre assistance, et celui qui est sur le champ de bataille vous oppose à tous ses ennemis. Il n'est rien de si difficile dont vous ne veniez à bout, ni rien de si avancé que vous ne renversiez. Vous cassez les décrets qu'on prétend rendre contre nous; vous arrêtez le courroux de Dieu, les menaces de sa justice et les châtiments qui sont dus à nos péchés; vous intervenez à la main levée que nos ennemis ont reçue, et, par l'amour que vous portez à tous ceux qui réclament le nom sacré de votre Fils, vous interjetez appel de la sentence de notre juste condamnation, et faites citer nos haineux pour se voir honteusement déchus de toutes leurs prétentions. De là vient l'assurance avec laquelle le peuple chrétien recourt à vous en toutes les affaires qui lui surviennent. A cette occasion se multiplient les prières qui vous sont adressées et les sollicitations qui sans cesse vous sont faites. Les faveurs que nous avons reçues de vous nous donnent la hardiesse de prétendre toujours à de plus grandes. C'est de quoi les anges s'étonnent, considérant d'une part votre indicible bonté et votre facilité sans pareille, et de l'autre l'inclination du peuple chrétien à recourir à vous en toutes ses nécessités, sans que le respect ou la crainte de votre grandeur puisse diminuer sa confiance. Mais que faire et comment s'empêcher d'aller droit à vous, puisque vous êtes notre espérance immuable, notre meilleur refuge, notre garde toujours veillante, notre sauveur, notre infaillible secours, notre ferme défense, notre mur inexpugnable, notre fort imprenable et notre rempart assuré; puisque vous êtes la tour et la retraite des assiégés, le port des tourmentés, la bonace de ceux qui ont été battus des vents et des flots, la caution des pécheurs, l'asile des désespérés, le rappel des exilés, la réconciliation des disgraciés, le rétablissement des condamnés, la bénédiction de ceux que Dieu avait déjà maudits, la rosée de l'esprit languissant et desséché, la Mère à la fois de l'Agneau et du Pasteur, et que vous êtes reconnue publiquement pour celle qui nous procure toutes sortes de biens? Il est vrai que tout ce qui se retrouve en vous est admirable, tout est plein de droiture et d'équité, et qu'il n'y a rien qui ne soit plus doux et plus agréable que le miel; mais, au partir de là, votre puissance et vos miséricordes sont incompréhensibles; le ciel et la terre en sont ravis; nul ne les louera jamais selon leurs mérites, elles qui sont plus puissantes pour nous entraîner que le torrent des eaux vives, elles qui sont sans comparaison plus nécessaires à notre salut que l'air ne l'est à notre respiration. Aussi, pour vous dire tout en un mot, si nous vous avions une fois perdue, nous abandonnerions l'espérance du bonheur éternel que la foi nous fait désirer; mais comme ici nous espérons par vous et en vous, de même nous attendons d'en jouir avec vous, et c'est le

comble de nos souhaits. Ainsi parle saint Germain de Constantinople dans un sermon sur l'Assomption de la bienheureuse Vierge.

Voilà une partie du dévot entretien de ce saint patriarche avec la très-sainte Vierge, sa bonne Mère. Voilà l'honneur qu'il met au titre de Mère de Dieu, qu'à très-juste raison il reconnaît pour base et pour fondement de l'admirable pouvoir qu'elle a auprès de son Fils, et de l'inclination qu'elle témoigne à s'employer pour nous. Vraiment c'est un sujet d'extrême consolation que la très-étroite liaison qui est entre ces deux volontés, je dis du Fils et de la Mère. Car qui pourrait suffisamment expliquer les fruits que nous recevons de cette réciproque affection qu'ils se portent l'un à l'autre? Le Fils accorde tout pour l'amour de la Mère, et la Mère demande tout pour l'amour du Fils. Le Fils veut que tout le bien qu'il fait à ses enfants leur soit accordé à la considération de la Mère, et la Mère, à la considération du Fils, aime les enfants qu'il s'est acquis au prix de son sang. Le Fils donne tout pouvoir à la Mère sur son Eglise, et la Mère, pour agréer au Fils, se porte d'une extrême affection envers l'Eglise. Admirable liaison encore une fois, dit le P. Poiré (*ut supra*), que nous ne devons point autrement considérer que comme la vive source de tous les biens que nous possédons.

L'Eglise catholique est un vaisseau qui vogue sur la mer orageuse; elle est exposée aux tempêtes suscitées par l'enfer, par les hérétiques, les méchants, les impies, qui lui ont toujours déclaré une guerre furieuse. Dieu sait si parmi tant d'attaques cette Eglise a besoin de secours, et si la soigneuse charité de la Mère de Dieu s'endort là-dessus. Dieu sait comme elle gouverne les voiles dans sa toute-puissance, comme elle fait lever les vents propices, comme elle a l'œil au guet pour prévoir les mauvais pas, pour détourner les fâcheuses rencontres, pour apaiser les orages, pour calmer les tempêtes et, parmi tant de dangers, acheminer son navire au port du salut. Dieu sait combien de fois il aurait déjà été dissipé par les vents, enfoncé dans les vagues, brisé par les rochers, délaissé sur les bancs, renversé par les monstres, pillé par les pirates, si elle n'y eût tenu la main, et si le soin qu'elle en a pris ne l'eût garanti de ces graves accidents et de ces terribles malheurs. C'est de quoi nous ne pouvons nullement douter, puisque le Sauveur lui-même, se plaignant un jour à sainte Brigitte (1) de ce que les chrétiens s'étaient fort éloignés de lui, ajouta que l'excès de leurs péchés était allé si loin, que sans les prières de sa Mère il ne resterait au monde nulle espérance de miséricorde. Pensez en quel état serait réduite l'Eglise, si Dieu avait retiré ce doux astre qui l'éclaire, la réjouit, la console, la guide et la protége parmi tant de dangereuses rencontres. Disons-lui donc avec saint Jean Damascène (2) :

(1) Lib. 6 Revel., cap. 26.
(2) Orat. de Assumptione.

Sainte Souveraine, vous êtes l'ancre sacrée où nous attachons toutes les espérances de notre vaisseau agité. Et avec saint Ephrem (1) : Vous êtes la Reine de tous, l'espérance des désespérés, le port de ceux qui font naufrage, la délivrance des prisonniers, la Mère des orphelins, le rachat des captifs, la joie des affligés et le salut de tous les hommes.

L'humble Idiota (2) et saint Bonaventure (3) proclament Marie Souveraine de tout ce qui est au ciel et au-dessous de Dieu, en terre et sous la terre. Arnould de Chartres (4) dit hautement et clairement que la volonté de Dieu est que ceux de là-haut, ceux qui sont ici-bas et les habitants des enfers fléchissent le genou au nom de Marie comme à celui de son Fils; en un mot, que tout ce qui se courbe au nom de Jésus se courbe au nom de Marie. Même, dit saint Bernardin de Sienne (5), celui qui est Fils de Dieu et de la très-sainte Vierge, voulant en quelque manière égaler l'étendue du pouvoir de sa Mère à celui de son Père, a désiré lui-même d'être une partie de ce domaine, et d'être sujet et serviteur de cette Vierge sur la terre; en sorte que, comme toutes choses se trouvent sous le pouvoir de Dieu, y comprenant la Vierge avec les autres, ainsi il n'y eût rien qui ne fût sous le domaine de la Vierge, sans en excepter Dieu même.

Ce langage est bien hardi; aussi est-ce parler en saint et en zélateur parfait de l'honneur de la Mère de Dieu. Je ne sais ce qu'on y pourrait ajouter, sinon que, comme Mère du Roi de gloire, comme Reine de l'univers, elle porte les clefs de tous les trésors du ciel et en fait largesse comme bon lui semble, toujours avec l'aveu du Prince, qui approuve tout ce qu'elle fait. C'est par ce moyen, dit saint Augustin (6), que les misérables héritent de vous, ô Marie, la miséricorde, les ingrats la grâce, les pécheurs le pardon, ceux d'ici-bas ce qui est là-haut, les hommes Dieu, les mortels la vie, et les pélerins leur patrie, qui est le ciel.

La maternité divine renferme tous les attributs de la puissance. Nous remarquons en particulier (7) trois instants précieux en la vie de cette auguste Vierge, tous trois portant chacun l'impression et les marques de sa puissance royale. Le premier fut celui de sa conception très-pure, immaculée, où elle fut unie au Monarque du monde. Au second, c'est-à-dire dans l'incarnation du Verbe, elle fut sacrée avec l'huile de la divinité, dont elle demeura toute pénétrée. Au troisième, qui fut celui de sa glorieuse assomption, elle entra dans l'exercice parfait de sa puissance sur la

(1) Orat. de Laud. Virg.
(2) Contemplat. de B. Virg., cap. 5.
(3) Speculi, cap. 3.
(4) Tract. de Laud. Virg.
(5) Serm 61, art. 3, cap. 33.
(6) Serm. 35 de Sanctis.
(7) Le P. Poiré, 12e étoile, chap. 13.

terre et dans le ciel. Mais disons avec saint Athanase (1) que le plus noble effet de cette puissance de la Vierge sacrée est la génération de l'Homme-Dieu; que la vertu du Très-Haut qui lui fut donnée pour ce grand ouvrage demeura en elle tout le temps qu'il résida dans son chaste sein, et même après son divin enfantement; qu'à présent elle en est revêtue comme du fondement de la plénitude de sa grâce, parce que la génération du Verbe dans le temps et dans l'éternité est la génération d'un soleil, et que la Mère qui le conçoit et qui le met au monde le conçoit et l'engendre comme une lumière, suivant le sentiment de la sainte Eglise lorsqu'elle chante à son honneur dans la préface de la Messe : *Lumen æternum mundo effudit, Jesum Christum Dominum nostrum;* et comme il est impossible au rayon de pouvoir être séparé de son principe, de même notre Seigneur procède incessamment de son Père, et il conserve aussi la liaison qu'il a comme Fils à sa Mère, mais sans être soumis aux bassesses que porte l'état d'une vie passible et mortelle.

Disons donc encore que le *Fiat* de cette admirable créature ne fut pas une parole de soumission simplement, mais une parole d'un désir efficace touchant l'accomplissement du divin conseil sur l'incarnation du Fils unique de Dieu, et un souhait d'y avoir toute la part qui lui avait été ordonnée dès l'éternité; et ce souhait n'avança pas seulement le mystère, mais il l'accomplit actuellement. Confessons donc que Marie est toute puissante, puisque la mesure et l'objet de sa puissance est le Verbe divin, qui surpasse tous les effets et tous les miracles de la nature, de la grâce et de la gloire (2).

Après cela, trouvez-vous qu'il y ait quelque autre chose qui soit véritablement admirable? Serait-ce l'œuvre de notre salut et la réparation du monde? Serait-ce la grâce ou la gloire? Quoi! tout cela n'a-t-il pas été mis au pouvoir de la Vierge avec celui qui est le salut du monde, le principe de la grâce et de la gloire? Les saints sont les chefs-d'œuvre de la grâce et comme autant de miracles vivants et éternels de la gloire. Or, je dis qu'ils sont tous ouvrages de la Vierge. Car pourquoi pensez-vous que le premier homme que le Sauveur sanctifia par sa présence, et de qui il dit qu'il n'en était point né de plus grand entre les enfants des femmes, il le voulut sanctifier par la parole de sa Mère, ainsi que sainte Elisabeth le ressentit? Pourquoi, sinon pour nous faire connaître qu'il en serait de même de tous les autres? En effet, parcourez l'histoire des saints les plus illustres dont nous ayons la vie entière, et vous verrez en tous des traits qui font assez connaître qu'elle y a toujours mis la main d'une particulière façon. Ajoutez à cela la conversion insigne de tant de pécheurs que tous les jours elle ramène au chemin du salut par des voies

(1) Orat. de Annuntiat.
(2) La révérende mère de Blémur sur la sainte Vierge.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Les détails sont indiqués à la dernière page.

extraordinaires. Ne sont-ce pas de merveilleux prodiges, non seulement de bonté et de miséricorde, mais encore de toute puissance? Car, pour les sauver, il faut qu'elle arrête cent fois la mort, qu'elle confonde tous les desseins de Satan, et qu'elle fasse en quelque manière violence aux lois ordinaires de la justice de Dieu.

Quant aux merveilles que sa puissance produit en la nature, ce serait chose superflue de les vouloir produire en particulier, vu qu'elle en fait tous les jours en si grand nombre, que je dirais volontiers ce que saint Jean disait des miracles du Sauveur, savoir que, si on les écrivait tous, le monde ne serait pas capable de contenir les livres qu'il s'en ferait, 21, 25. Je ne crois pas qu'il se trouve un seul chrétien qui n'en sache plusieurs; qu'il y ait une seule Eglise qui n'en montre les reconnaissances; qu'il y ait maladie qu'elle n'ait guérie, et accident qu'elle n'ait quelquefois changé. Et ce ne sont pas là de faibles marques d'une puissance absolue. Ne croyez pas que ce fut aussi sans mystère que le Sauveur voulut faire par son moyen le premier de ses miracles, c'est-à-dire celui de Cana en Galilée (Joan. 2). Car, quoiqu'il lui dit d'abord que son heure n'était pas encore venue, il devança néanmoins l'heure et le fit aussitôt, ainsi qu'ont remarqué saint Ambroise, saint Chrysostôme et saint Cyrille. Car il voulait dire clairement qu'il mettait la puissance des miracles en la disposition de sa Mère, en montrant ceux qu'il ferait par ses propres mains.

Si vous désirez savoir encore à quel titre elle possède un pouvoir si absolu, elle le possède par son union avec son divin Fils. Car premièrement, quant à l'union qu'elle a eue avec la Divinité, la Vierge n'y a-t-elle pas participé de si près que nous pouvons dire avec vérité qu'en sa propre substance elle a été personnellement unie au Verbe, puisque la substance du Fils est une partie de la substance de la Mère? Et quand il n'y aurait autre chose sinon que cette union s'est faite dans ses entrailles sacrées, quelle chaleur n'aurait point conçue cette fournaise d'un embrasement si puissant? quelle vertu ne lui aurait point communiquée cette demeure personnelle de neuf mois? Si la croix où il n'a été attaché que trois heures seulement, et de laquelle il n'a reçu que des tourments, a néanmoins été tant honorée qu'il a fait d'elle un instrument ordinaire de ses merveilles les plus excellentes, que devons-nous estimer de sa Mère, dans les entrailles de laquelle il a demeuré si longtemps, et de laquelle il a reçu la vie? Si la frange de sa robe contenait une vertu surnaturelle de guérison, que faut-il penser de celle qui ne l'a pas touché légèrement une fois au bout de la robe, mais qui l'a portée si longtemps dans son sein ou entre ses bras, et qui lui a donné la précieuse robe de la chair dont sa divinité est couverte, pour parler avec saint Chrysostôme (1)? Avoir

(1) Homil. de uno Legislatore, et serm. 6 in Genes.

touché les corps des bienheureux saint Pierre et saint Paul a suffi pour donner à une chaîne de fer et à une ombre le pouvoir de faire des miracles, et l'attachement intime et substantiel de l'humanité sacrée n'aura rien communiqué davantage à sa bienheureuse Mère!

Si vous passez à l'union morale : Celui qui gardera mes commandements et qui sera uni à moi par la vraie charité, dit le Sauveur, aura le pouvoir absolu d'accomplir tous ses désirs (Joan. 15; Matth. 18). Ayez seulement un peu de vive foi, la grosseur d'un grain de sénevé, et je vous dis en vérité que vous commanderez aux montagnes, et qu'elles vous feront place et iront se précipiter dans la mer (Joan. 14). Celui qui croit en moi fera les mêmes merveilles que j'ai faites, il en fera même de plus grandes. Voilà le pouvoir de la foi et de la charité chrétienne. Eh! que sera-ce donc de celle qui a eu la foi, la charité et toutes les vertus en perfection, et qui ne fut jamais un seul moment sans être unie parfaitement à la pure volonté de Dieu? Cela ne se peut estimer.

Dans le sujet précédent, nous avons vu que Marie est vraiment la Reine, la Souveraine de l'univers, l'Impératrice des hommes et des anges, et, par une suite nécessaire, elle a un souverain pouvoir sur toute créature, pouvoir qui me semble lui avoir été donné par trois fois : 1° quand elle fut choisie pour être Mère du Roi éternel; 2° par la bonne et libérale volonté de son Fils dès qu'il se fut fait homme en son chaste et céleste sein; car l'ayant tant honorée que de s'être soumis à son pouvoir, il ne faut nullement douter qu'il ne lui ait soumis toute autre chose, et qu'il n'ait commandé à tous ses sujets de lui obéir; 3° au jour de son sacre et de son couronnement au ciel, où de nouveau elle reçut un pouvoir absolu sur tout le domaine de son Fils.

Or, comme tous les titres de son royaume sont au-dessus des lois ordinaires, ainsi le pouvoir qu'elle a en suite de sa royauté est tout à fait extraordinaire; d'où il suit qu'en vertu de ce pouvoir elle commande aux anges bons et mauvais, elle fait toute sorte de prodiges au ciel et en tous les éléments, elle change la nature et s'en sert comme il lui plaît, conformément à la volonté de son Fils, qu'elle connaît parfaitement, et pour la gloire duquel elle fait toutes ces merveilles. Et à juger des choses sainement, si saint Grégoire a pu dire (1) que les saints, qui ne tiennent rang que de serviteurs ou d'amis, font néanmoins les prodiges et les miracles non seulement par impétration, le demandant à Dieu, mais encore par autorité et par puissance, commandant à la nature, qui s'étonnera que nous le disions de la Reine-Mère?

Le Sauveur des hommes lui a communiqué par excellence le titre et l'office de réparatrice, comme nous le verrons en traitant ce sujet en particulier. Ce privilége singulier était dû à celle qui a donné de sa propre

1. Dialog., cap. 30

substance le prix et la victime de notre salut, et l'a offerte conjointement avec le Verbe fait chair au sacrifice de la croix; aussi notre Seigneur Jésus-Christ du haut de la croix lui a-t-il donné en la personne de saint Jean pour ses enfants tous les élus, afin qu'elle les enfante à la gloire. Et par-dessus tout l'expérience continuelle du soin qu'elle en a fait toucher au doigt la charge extraordinaire qui lui en a été commise. D'où je conclus qu'il faut dire d'elle par rapport ce que nous avons dit de son Fils, savoir que, puisque tout le monde physique et spirituel est pour le salut des prédestinés qui lui ont été donnés en charge, il faut qu'elle ait reçu un libre pouvoir, non seulement pour la disposition des effets ordinaires, mais encore pour la rencontre des merveilles extraordinaires qu'il convient de faire à cette fin.

Je suis convaincu que, s'il nous était permis de voir à découvert les secrets qui se passent autour de nous, nous verrions des opérations merveilleuses de grâce qu'elle fait dans les âmes, non seulement par la disposition des objets extérieurs qu'elle nous présente par l'entremise des bons anges, mais encore immédiatement par elle-même, agissant dans nos esprits d'une façon éminente, proportionnellement à celle de la sacrée humanité. Car si les théologiens donnent aux prêtres le pouvoir d'agir immédiatement dans la substance des âmes pour y produire physiquement la grâce par les paroles sacrées, comme instruments de la Divinité, douterons-nous que Marie, bien plus élevée que les prêtres, ait tout pouvoir? Mais honorons dans nos cœurs en silence ce que nous ne pouvons pas expliquer, et louons éternellement Dieu de nous voir au service d'une Souveraine si puissante, qui a reçu tant de pouvoirs au ciel et sur la terre, et qui peut faire toute sorte de merveilles en la nature et en la grâce, quand il en sera besoin non seulement pour notre salut, mais encore pour notre contentement (1).

Marie nous exauce, dit saint Bernard (2), Jésus-Christ exauce Marie, le Père exauce Jésus-Christ : voilà l'échelle des pécheurs, voilà ma plus grande confiance, voilà toute mon espérance.

Par Marie, dit le même docteur (3), le ciel se remplit, et l'enfer conserve du vide : *Per Mariam cœlum repletum est, et infernus evacuatur.*

Seule Mère de Dieu, Marie peut tout, renouvelle tout, s'unit à toutes les âmes fidèles qui habitent la terre; elle a formé les amis de Dieu et les prophètes, dit la Sagesse : *Et cum sit una, omnia potest, omnia innovat, et per nationes in animas sanctas se transfert; amicos Dei et prophetas constituit*, 7, 27.

Vous serez le premier dans ma maison, dit Pharaon à Joseph, et tout

(1) Le P. Poiré, 12e étoile, chap. 15.
(2) Serm. de Aquæductu.
(3) Serm. in Cant.

le peuple obéira à l'ordre de votre bouche; je n'aurai de plus que vous que de m'asseoir sur le trône royal. Voilà que je vous ai établi maître sur toute la terre d'Egypte : *Tu eris super domum meam, et ad tui oris imperium cunctus populus obediet; uno tantum regni solio te præcedam. Ecce constitui te super universam terram Ægypti* (Gen. 41, 40-41). Et Pharaon l'appela sauveur du monde : *Et vocavit eum salvatorem mundi* (ibid. 45). Toutes ces paroles qui indiquent et donnent la puissance s'appliquent merveilleusement à Marie. Le peuple ayant faim cria à Pharaon, demandant du pain, et Pharaon lui répondit : Allez à Joseph, et faites ce qu'il vous dira : *Ite ad Joseph, et quidquid ipse vobis dixerit, facite* (ibid. 55). O mortels, allez à Marie et faites tout ce qu'elle vous inspirera, et votre misère et votre faim disparaîtront. Comme Joseph, elle ouvrira tous les greniers de la terre et surtout ceux du ciel : *Aperuitque Joseph universa horrea* (ibid. 56).

En Marie, dit saint Bernard, Dieu a placé le soleil et la lune, Jésus-Christ et son Eglise : *In Maria Deus posuit solem et lunam, Christum et Ecclesiam* (1).

Rien n'a été rétabli sans Marie, comme rien n'a été fait sans Dieu. Tout ce que Dieu a voulu nous donner a passé par les mains de Marie; sa volonté est que nous ayons tout par elle, dit encore saint Bernard : *Sine Maria nihil refectum est, sicut sine Deo nihil factum. Per Mariæ manus transiit, quod Deus nos habere voluit; sicut est voluntas ejus, qui totum nos habere voluit per Mariam* (2).

Les forts d'Israël disparurent jusqu'au temps où se leva Débora, dit l'Ecriture, jusqu'au temps où se leva une mère en Israël : *Cessaverunt fortes, donec surgeret Debbora, surgeret mater in Israel* (Judic. 5, 7). Voilà Marie. Dans l'univers, pendant quarante siècles, la faiblesse avait pris la place de la force, dit Cornelius a Lapide (3). Marie paraît, Marie, la Mère de tous les hommes, et la race humaine recouvre la vigueur. Les démons sont liés, l'enfer est fermé, les vices sont détruits; où le péché avait abondé, la grâce surabonde, le ciel s'ouvre ; tout était perdu, tout est sauvé.

Le roi Salomon, dit l'Ecriture, donna à la reine de Saba tout ce qu'elle voulut et tout ce qu'elle demanda : *Rex Salomon dedit reginæ Saba omnia quæ voluit et petivit ab eo* (3 Reg. 10, 13). Telle est la conduite de Dieu envers Marie.

Demandez, ô ma Mère, lui dit Jésus par la bouche de Salomon, car je ne dois point vous amener à détourner de moi votre visage (3 Reg. 11, 19). Voilà la puissance qu'exerce Marie sur son Fils adorable, le Roi des rois.

(1) Serm. in Cant.
(2) Serm. de Aquæductu.
(3) Comment. in libro Judicum.

Lorsque le roi Assuérus vit paraître la reine Esther, nous dit la sainte Écriture, elle plut à ses yeux, et il étendit vers elle le sceptre d'or qu'il avait à la main. Et le roi lui dit : Que voulez-vous, reine Esther? que demandez-vous? Quand vous me demanderiez la moitié de mon empire, je vous la donnerais : *Quid vis, Esther regina? Quæ est petitio tua? Etiamsi dimidiam partem regni petieris, dabitur tibi* (Esther, 5, 3). Dieu, Roi du ciel, agit de la même manière envers Marie, Reine de l'univers. Marie lui plaît; il partage son sceptre avec elle; il ne peut rien lui refuser. Marie est la plus puissante des créatures; Dieu nous l'a donnée afin que par elle nous obtenions de lui tout ce dont nous avons besoin; elle nous ouvre les trésors de la clémence divine; elle dispose de toutes les grâces; Jésus-Christ, son divin Fils, les répand toutes par elle.

Tous les anges et les archanges, les Trônes et les Principautés vous servent fidèlement, ô Marie, dit saint Bonaventure; toutes les Puissances et les Vertus des cieux, toutes les Dominations vous obéissent, tous les chœurs des chérubins et des séraphins vous assistent, forment votre cour et sont vos ministres. Tous les anges ne cessent de crier : Sainte, sainte, sainte est la Mère de Dieu, Mère et Vierge. (*Speculi.*)

S'il n'est entièrement maudit, dit la sainte Vierge à sainte Brigitte, personne, quelque ennemi de Dieu qu'il soit, ne m'invoquera sans qu'il revienne à Dieu et obtienne miséricorde (1).

Dieu révéla cette même puissance de la très-sainte Vierge à sainte Catherine de Sienne : Ma bonté, lui dit-il, a accordé à Marie, glorieuse Mère de mon Fils unique, à cause de l'incarnation du Verbe en elle, que tout pécheur qui l'invoque avec une pieuse dévotion ne puisse être trompé et séduit par l'esprit infernal; car je l'ai choisie, je l'ai préparée et placée comme un doux hameçon pour prendre les hommes et surtout les âmes des pécheurs (2).

(1) Revel., lib. 6. cap. 10.
(2) In ejus vita.

CXXXVIII

MARIE EST LA TOUR DE DAVID.

Ce sujet, qui fait suite au précédent, mérite néanmoins d'être vu en particulier.

Marie est la tour de David, couronnée de créneaux, où sont suspendus mille boucliers et toutes les armes des forts : *Sicut turris David, quæ ædificata est cum propugnaculis; mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium* (Cant. 4, 4). Aussi l'Eglise l'appelle-t-elle ainsi : *Turris Davidica, ora pro nobis :* Tour de David, priez pour nous (Litan.).

Les Pères de l'Eglise reconnaissent aussi la belle et forte tour de David pour un emblème de la force et du pouvoir de la Mère de Dieu dans la protection de l'Eglise.

En effet, si nous la considérons de près, nous trouverons que ce n'est autre que le Saint-Esprit qui l'a tracée comme un très-excellent crayon. Car si David édifie son fort et sa tour après avoir contraint le Jébuséen à se retirer, le Sauveur n'élève sa Mère en place de défense qu'après avoir foulé aux pieds l'ancien ennemi qui s'était emparé du monde. Si David emploie tout ce que l'industrie humaine peut apporter pour rendre un ouvrage parfait, contemplons l'admirable soin du Sauveur du monde à rendre la sainte Vierge la merveille et la forteresse de l'univers. Si David met sa tour en vue pour être remarquée de très-loin, le Sauveur monte sa Mère si haut qu'elle peut être aperçue des anges et des hommes, et regardée de tous les endroits de la terre et du ciel. Si David fonde sa tour sur le rocher et s'étudie à la rendre très-forte pour maintenir dans le devoir tous les ennemis de son peuple, le Sauveur pose sa Mère sur les fondements des plus hautes montagnes pour découvrir de loin les ennemis de son Eglise et les remplir de crainte et de tremblement à sa seule vue. Si David fait de sa tour un arsenal garni de toutes sortes d'armes offensives et défensives, le Sauveur change sa Mère en une tour de protection qu'il assortit de toutes pièces nécessaires à la garde et à la défense des chrétiens. Si David trouve sa tour et sa citadelle si accomplie qu'il l'honore de son nom, et ensemble de celui de cité, l'appelant *la cité de David*,

le Sauveur n'a pas moins fait d'honneur à sa Mère, lui donnant le glorieux titre de *cité de Dieu*. Enfin, si David nomme la sienne la tour des enseignements, le Sauveur a bien plus de raison de donner le même nom à sa sainte Mère ; car elle est en toute vérité la tour des enseignements, qui est assise à la vue des hauts chemins pour redresser ceux qui s'égarent, pour assurer ceux qui tiennent le bon chemin, et pour servir au monde entier de phare et de port de salut ; tour des enseignements, d'autant qu'elle contient et découvre aux siens les rares documents et les merveilles cachées de la divine Sagesse ; tour des enseignements, parce qu'il y a et il y aura toujours de quoi admirer les excellents traits de la maîtrise de Dieu qui se retrouvent en elle. Il y a bientôt deux mille ans que les esprits bienheureux la contemplent et s'étonnent de voir en elle tant de perfections, tant de grandeur, de beauté, de puissance, de bonté ; et plus ils iront en avant, plus ils y trouveront à étudier ; et nous aurons, par son secours favorable, une éternité tout entière pour contempler ces mêmes grandeurs et pour admirer une pure créature qui est capable de soutenir le monde, de s'opposer à tous les ennemis de l'Eglise et de les abattre à ses pieds (1).

Marie, semblable à la haute et solide tour de David, voit de loin l'ennemi ; de plus, le méprise, le regarde comme s'il n'existait pas. A la vue de Marie, cet ennemi tremble, fuit, désespère de venir à bout de ses noirs desseins ; toutes ses menaces, ses malices, ses fraudes, ses projets sont renversés ; autant la vue de cette puissante Reine le fait trembler, autant elle est puissante à le repousser.

Cette formidable tour de David, dit Louis de Grenade (2), n'est autre chose que la Vierge, qui a été tellement fortifiée de toutes les vertus et de tous les dons du Saint-Esprit, que toutes les puissances du monde, de la chair et du démon n'ont pu ébranler une seule pierre de cette tour.

Marie, plus puissante et plus inébranlable que la solide tour de David, rend puissants et inébranlables ceux qui l'invoquent, qui la prient, qui l'aiment et surtout qui l'imitent.

Mais comparer Marie à la tour de David, ce n'est pas assez : une tour, quelque forte qu'elle soit, se ressent de la faible et impuissante main de l'homme qui l'a élevée ; elle est bientôt renversée. Marie doit être comparée aux plus hautes et aux plus fortes chaînes de montagnes, qui sont les forteresses, les tours bâties de la main de Dieu. Que peuvent les plus nombreuses armées et les plus fortes armes de destruction contre les inébranlables montagnes ? Telle est Marie.

La tour de David, dit Paul a Sancta Catharina (3), était bâtie sur la

(1) Le P. Poiré, 7e étoile, chap. 8.
(2) Sur l'Assomption de la Vierge.
(3) De B. Virg. prædestinat. et nativit., lib. 1, cap. 1, sect. 4.

montagne de Sion ; elle était vue de toute la ville et d'une grande distance. Ainsi l'auguste Vierge domine tous les prédestinés, représentés par la ville de David ; elle est leur force, et ils se réfugient sous sa puissante protection. Cette tour de Sion était de David, et la Vierge fut choisie et prise de la race de David pour être Mère de Dieu. Cette tour sur la montagne de Sion était la force et la défense de la ville construite tout autour, et la prédestination de la Vierge, comme une tour inexpugnable s'élève, paraît fondée dans la participation sublime des mérites de Jésus-Christ. Quoique tous les saints élèvent la construction de leur salut sur les mérites de Jésus-Christ, Marie est sans comparaison fondée plus solidement sur le Christ, montagne sainte, soit parce qu'elle a conçu le Christ en son sein, soit parce qu'elle a été toujours et inébranlablement attachée et unie à lui. De là cette tour merveilleuse, munie de toutes les armes de la grâce, a été donnée pour asile à l'Eglise entière, afin que tous les pécheurs se réfugient en ses mérites, et que par elle ils soient sauvés, et qu'ils puissent monter ensemble avec les justes jusqu'au Christ, montagne divine.

Cette tour est couronnée de créneaux : *Ædificata est cum propugnaculis.* Ces créneaux en Marie sont les dons des diverses grâces et vertus que Dieu lui avait préparés dès l'éternité, la choisissant pour sa Mère de préférence à toutes les autres femmes ; et, munie de toutes les grâces et de toutes les vertus, elle a renversé toutes les forces infernales. Cette admirable tour, conçue dans l'esprit de Dieu de toute éternité, a été élevée avec tout l'appareil et la solidité des vertus. Les pierres furent ses vertus, et la grâce en fut le ciment.

Mille boucliers y sont suspendus et toutes les armures des forts : *Mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium.* Mille boucliers, c'est-à-dire le nombre innombrable des saints ; car le nombre mille est pour un nombre indéfini. Ils sont appelés boucliers suspendus à Marie, parce que, comme des boucliers, ils défendent la ville royale de l'Eglise. Ils la défendent par la science, la prédication, les miracles et l'exemple. Mais la bienheureuse Vierge est au milieu d'eux comme une tour couverte de tous côtés par la vertu du Saint-Esprit ; de loin et de près, dans tous les temps et dans tous les lieux, elle a chassé tous les ennemis de l'Eglise, elle a extirpé les hérésies et a conservé entièrement toute l'Eglise. Mille boucliers sont suspendus à Marie, tour céleste, parce que tous les saints, par ses exemples, soit d'humilité, soit de mansuétude et de patience, ont reçu les armes des vertus, qui sont l'armure des forts, c'est-à-dire des prédestinés, que le démon ne pourra jamais arracher de la main de Jésus-Christ, parce que, appuyés sur les prières et les mérites de la bienheureuse Vierge, placés dans cette tour de Jésus-Christ, ils résistent à toutes les tentations et à tous les efforts des puissances infernales.

CXXXIX

MARIE TERRIBLE AUX DÉMONS.

C'est de Marie qu'il est dit dans la Genèse, 3, 15 : Elle écrasera la tête du serpent : *Ipsa conteret caput tuum.*

Eclairé par le Saint-Esprit, le Prophète royal, ayant vu Marie, lui adresse ces paroles : Vous avez brisé les têtes du dragon, vous l'avez donné en proie aux peuples de l'Ethiopie : *Tu confregisti capita draconis, dedisti eum escam populis Æthiopum* (Psal. 73, 15).

Quelle est celle qui s'avance comme une armée rangée en bataille? disent les Cantiques : *Quæ est ista quæ progreditur, terribilis ut castrorum acies ordinata?* 6, 9. Cette femme, c'est l'auguste Vierge Marie.

Les ennemis que nos yeux peuvent voir, dit saint Bernard, craignent moins une grande armée rangée en bataille que les démons ne redoutent le nom, le patronage et l'exemple de Marie; partout où ils trouvent le fréquent souvenir de ce nom, la fervente invocation et l'imitation fidèle de la bienheureuse Vierge, ils fondent et disparaissent comme la cire devant le feu : *Non sic timent hostes visibiles castrorum aciem copiosam, sicut æreæ potestatis Mariæ vocabulum, patrocinium et exemplum; fluunt et pereunt sicut cera a facie ignis, ubicumque inveniunt crebram hujus nominis recordationem, devotam invocationem, sollicitam imitationem* (1).

Seigneur, dit Judith, ceci rendra votre nom mémorable, que la main d'une femme ait renversé le fort : *Erit enim hoc memoriale nominis tui, cum manus feminæ dejecerit eum*, 19, 15.

Le Seigneur, dit encore Judith, a accompli par moi, sa servante, la miséricorde qu'il avait promise à la maison d'Israël; il a fait périr par ma main l'ennemi de son peuple : *In me ancilla sua adimplevit misericordiam suam, quam promisit domui Israel; et interfecit in manu mea hostem populi sui*, 13, 18. Voici la tête d'Holopherne; le Seigneur notre Dieu l'a frappé par la main d'une femme : *Ecce caput Holofernis; per manum*

(1) Speculi B. Virg., c. 9.

feminæ percussit illum Dominus Deus noster, 13, 19. Le Seigneur n'a pas permis que moi, sa servante, j'aie été souillée; mais il m'a rappelée vers vous sans aucune tache, pleine de joie de sa victoire, de mon salut et de votre délivrance. Vous tous donc, confessez le Seigneur, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle.

Et tous, adorant Dieu, dirent à Judith : Le Seigneur vous a bénie dans sa force, et il a anéanti nos ennemis par vos mains. Or, le prince du peuple, Ozias, lui adresse ces paroles : Ma fille, vous êtes bénie du Seigneur Dieu très-haut plus que toutes les femmes de la terre. Béni soit le Seigneur qui a créé le ciel et la terre, et qui vous a conduite pour frapper la tête du prince de nos ennemis. Car aujourd'hui il a attaché tant de gloire à votre nom, que votre louange ne cessera de sortir de la bouche des hommes qui se souviendront de la puissance du Seigneur; pour eux, en effet, vous n'avez point épargné votre vie, l'offrant afin de mettre fin aux angoisses et aux tribulations de votre peuple. Vous vous êtes présentée devant Dieu pour prévenir notre ruine. Et tout le peuple dit : Ainsi soit-il, ainsi soit-il (Judith, 13).

Le récit des merveilles exécutées par la main puissante de Judith était une fidèle prophétie de la part que Marie devait prendre à l'œuvre de la rédemption.

Le Seigneur tout puissant, dit Judith, a frappé l'ennemi; il l'a livré aux mains d'une femme, et elle l'a percé : *Dominus omnipotens nocuit eum, et tradidit eum in manus feminæ, et confodit eum*, 16, 7.

Ainsi Marie a frappé l'ancien serpent; ainsi chaque jour elle frappe les démons.

Marie, dit saint Pierre Damien, est la verge puissante qui arrête l'impétuosité des démons nos adversaires; elle est la verge d'Aaron par laquelle s'opèrent des merveilles (1) : *Hæc est virga qua retunduntur impetus adversantium dæmoniorum; virga Aaron, per quam fiunt et mirabilia.*

Esther obtient le salut de Mardochée, condamné par Aman à être pendu; elle préserve de la mort son peuple près d'être immolé, et le féroce Aman est pendu à la place du pieux Mardochée. Voilà ce que fait Marie. Plus orgueilleux, plus cruel qu'Aman, le démon a résolu de nous fouler aux pieds, de nous égorger, de nous exterminer; Marie fait échouer ses desseins et mine sa puissance, dit Corneille de la Pierre (2).

Vous êtes, ô Marie, la tour du Liban, dit saint Bernard, élevée avec ses créneaux. L'amour de la justice et la haine de l'iniquité furent vos armes. Vos ennemis voyant ces choses, vous leur devîntes suspecte; car ils ne craignaient pas peu que vous fussiez celle que vous étiez en effet,

(1) De B. Virg.
(2) Comment. in Esther.

par laquelle ils devaient être abattus et repoussés dans l'enfer. C'est pourquoi vous leur avez été terrible comme une armée rangée en bataille : *Non enim parum formidabant, ne forte tu esses, quæ et eras, per quam expugnandi erant et damnandi ; propter quod et terribilis fuisti eis ut castrorum acies ordinata.* Mais l'ennemi ne peut rien sur vous, parce que mille boucliers vous protégent et toute l'armure des forts. Car il n'y a aucune vertu qui ne resplendisse en vous, et seule vous possédez toutes les perfections des saints : *Nihil est virtutis quod ex te non resplendeat ; et quicquid singuli habuere sancti, tu sola possedisti* (1).

Vous êtes terrible, ô Marie, comme une armée rangée en bataille. Est-ce que les princes des ténèbres n'ont pas été épouvantés, dit ailleurs saint Bernard (2), lorsqu'ils ont vu, contrairement à l'usage, une femme qui s'avance contre eux, préparée à les combattre victorieusement, étant munie de toute l'armure des forts, femme très-forte et très-habile au combat? Autour d'elle se trouve une puissante armée, l'armée de ses vertus spirituelles qui se présentent et se soutiennent en ordre ; car le jour persévère dans l'ordre, et une milice d'innombrables esprits célestes est envoyée pour servir une si grande Princesse, afin qu'un hôte étranger ne s'empare point du logement préparé au Roi éternel. La crainte et l'effroi s'emparent des ennemis si fortement, qu'ils sont obligés de dire : Celle-ci est tout autre qu'Eve : *Ecce plusquam Eva hæc.* C'est ici le camp de Dieu, fuyons Israël : *Castra Dei sunt hæc, fugiamus Israelem.* Ainsi, ô merveilleuse Guerrière, vous avez d'abord attaqué avec force celui qui le premier a tout supplanté : *Tu ergo, Bellatrix egregia, primo eum qui primus omnia supplantavit, expugnare viriliter aggressa es.* Par votre sublime humilité vous avez abattu l'esprit d'orgueil d'Eve ; votre humilité a tellement plu au Seigneur, que par elle il a voulu que vous fussiez élevée au-dessus de tous les chœurs des anges. Car jamais vous ne seriez montée pleine de louanges et de gloire au-dessus de tous les anges, si vous ne vous fussiez placée par votre humilité au-dessous de tous les hommes : *Nunquam enim super omnes angelos glorificata ascendisses, nisi prius infra omnes homines humiliata descendisses.* La concupiscence a tellement été éloignée de vous, et la sublime vertu de pureté a été si admirable en vous, que celui aux yeux duquel les astres du monde ne sont pas purs n'a pas dédaigné d'unir votre pureté à sa divine pureté. Par ces sublimes vertus tous les chefs des ténèbres ont été mis en fuite, et toute l'armée des esprits méchants a été renversée et mise en déroute.

Le Verbe incarné, dit saint Pierre Damien (3), sort du sein virginal de Marie revêtu de l'humanité et portant le cilice de notre mortalité ; il appa-

(1) In antiphon. *Salve, Regina*, serm. 4.
(2) Ad B. Virginem serm.
(3) Serm. 11 de Annuntiat. B. Virg. Mariæ.

raît visible aux yeux des hommes, et, faisant de la Vierge une verge et de sa génération miraculeuse un fer aigu, il les unit à l'hameçon de la divinité qu'il cache sous sa chair virginale, afin que le grand dragon, attiré par la chair, soit pris à cet hameçon divin. Le Verbe incarné paraît d'une manière nouvelle, car jamais l'homme n'est né ainsi, comme il naît lui-même. Le premier homme est formé de la terre, la première femme est tirée de l'une de ses côtes ; Caïn, selon l'ordre ordinaire de naître, est engendré par l'un et l'autre. Seul le Verbe naît de la Vierge seule, et la Divinité, humanisée par un enfantement nouveau et unique, scelle le sein de la Vierge. Il sort aussi avec la lumière. Car à sa naissance la brillante clarté des astres du firmament disparaît ; une nouvelle étoile paraît avec des rayons si resplendissants, que sa lumière obscurcit les autres astres et remplit le ciel et la terre de clarté. Les rois se mettent en chemin à cette grande lumière qui s'élève ; ils se réunissent pleins d'amiration. Voyant un Dieu-homme naître ainsi, une Mère vierge qui enfante, ils sont étonnés, saisis par le trouble ; la terreur pèse sur eux à la clarté de si grands miracles (Psal. 47, 4-5-6). Le Verbe sort dans la pauvreté ; car, enveloppé de débris de langes et couché dans une dure crèche, il infligeait déjà à ses petits et si tendres membres la loi du martyre. Il naît dans le secret, parce que le très-subtil investigateur des fraudes est exclu de l'élévation d'une si grande miséricorde. De là vient que cet esprit malin, irrité de ne voir pas clairement, tantôt le tente, tantôt l'appelle le Fils du Très-Haut ; maintenant il dresse une croix, tout à l'heure il la détruit, faisant dire par la bouche d'une femme : Ne vous mêlez point de ce qui touche ce juste : *Nihil tibi, et justo illi* (Matth. 27, 19). Ces mystères divins qu'il ignore, tout en soupçonnant quelque réalité, le rendent furieux et plus hypocrite que jamais.

Le Père tout puissant, dit ailleurs saint Pierre Damien (1), prend à l'hameçon ce formidable Léviathan, parce que pour le tuer il envoie son Fils unique fait homme, en qui la chair passible put être vue et en qui la divinité impassible fut cachée. Et lorsque ce serpent mordit et voulut dévorer cette chair par la main des persécuteurs, l'hameçon aigu de la Divinité le perça : *Cumque in eo serpens iste per manus persequentium escam corporis momordit, Divinitatis illum aculeus perforavit.* Il l'avait d'abord reconnu pour Dieu dans ses miracles, mais il tomba dans le doute quand il vit cet homme sujet à la souffrance. Il prit donc comme à l'hameçon ce vorace par la gorge lorsqu'il lui offrit en pâture sa chair sacrée, que ce monstre dévorant poursuivait ; et la Divinité se cacha, au temps de la passion, de celui qui la mit à mort : *Quasi hamus ergo fauces deglutientis tenuit, dum in illo esca carnis apparuit, quam devorator appeteret ; et Divinitas passionis tempore latuit, quem necaret.* Il fut pris par l'hame-

(1) Serm. 46 in Nativit. Virg. Mariæ.

çon de l'incarnation, et, tandis qu'il convoitait cette nourriture du corps, il fut percé par le trait de la Divinité. Là il y avait l'humanité qui attirait ce vorace; là la Divinité pour le percer : *Ibi inerat humanitas quæ ad se devoratorem duceret; ibi Divinitas quæ perforaret.* Là l'infirmité apparente le provoquait; là la puissance cachée pour transpercer le gosier du ravisseur : *Ibi aperta infirmitas quæ provocaret; ibi occulta virtus quæ raptoris fauces transfigeret.* Il fut donc pris à l'hameçon, et il périt pour avoir mordu : *In hamo igitur captus est, quia inde interiit unde momordit.* Et les mortels qu'il tenait comme lui appartenant lui échappèrent, parce qu'il prétendait prendre droit par la mort sur celui contre lequel il n'avait pas le droit de mort : *Quos jure tenebat mortales, perdidit, quia eum in quo jus non habuit mortis, appetere in morte præsumpsit.*

Et toutes ces merveilles qui aveuglent Satan, qui le dépouillent de ses droits, qui lui arrachent sa proie, qui le repoussent dans les abîmes, toutes ces merveilles, dis-je, sont opérées avec Marie et par Marie, comme étant la Mère du Verbe incarné, du Dieu qui meurt sur la croix pour nous arracher au démon et faire de nous les enfants de Dieu et ses héritiers.

Saint Bruno, fondateur de l'ordre des chartreux, dans un sermon sur la Nativité de la Vierge où il explique ces paroles que Dieu adressa à Job : Peux-tu avec un hameçon enlever Léviathan et le traîner par la langue avec un cordon? As-tu de quoi te jouer de lui comme d'un oiseau qui est en cage et le faire suivre à tes servantes? *An extrahere poteris Leviathan hamo, et fune ligabis linguam ejus? Numquid illudes ei quasi avi, aut ligabis eum ancillis tuis?* (Job, 40, 20-24.) Considérez, dit ce grand saint, la ligne généalogique du Sauveur décrite par saint Matthieu comme une ligne de pêcheur, au bout de laquelle on rencontre l'hameçon couvert de chair, qui n'est autre que la divinité du même Sauveur cachée sous notre humanité, à dessein d'attraper le diable et de lui faire rendre gorge. Celle qui a préparé l'hameçon et qui l'a revêtu de chair, c'est la bienheureuse Vierge, qui non seulement a été la servante du grand Dieu et s'est reconnue pour telle, mais qui en sa propre estime a été la plus basse et la plus petite de toutes. Néanmoins, par le moyen de cette humble servante, Dieu a fait ce que Job n'eût jamais pensé; car par elle il a enferré et enlevé Léviathan comme un petit poisson; par elle il a percé ses narines et les a enfilées; par elle il l'a fait le jouet de toutes les nations. Ainsi, pour abattre cette fierté et pour terrasser cet orgueil, Dieu n'a pas envoyé quelqu'un des esprits de là-haut, mais il s'est contenté d'une petite servante qui a mis à ses pieds tous ces monstres de présomption.

Quelle est celle qui s'avance comme une armée rangée en bataille? (Cant. 6, 9.) Les valeureux soldats qui s'exercent à la guerre, qui forment une armée, qui vont sur le champ de bataille, savent eux-mêmes, et surtout au moment du combat, combien ce spectacle est beau et terrible en

même temps, dit saint Bernardin de Sienne (1), combien ce grand appareil réjouit, et combien aussi les armes font trembler. Quand vous voyez dans une vaste plaine deux puissantes armées en face l'une de l'autre, auxquelles on peut appliquer les paroles de Job décrivant le grand poisson roi des mers : Comme lui, les combattants ressemblent à des cèdres par la force ; les muscles de leurs corps sont comme entrelacés ; leurs os sont des tubes d'airain, leurs membres des lames de fer. Qui les dépouillera de l'armure qui les couvre ? Leurs frémissements font jaillir la poussière, leurs yeux brillent comme les rayons de l'aurore ; des flammes sortent de leur bouche, et des étincelles volent autour d'eux ; la terreur s'élance devant eux, 40, quel grand et terrible spectacle ! Les drapeaux agités et flottants dans les airs, les boucliers de divers genres et de diverses couleurs, les casques et les armes brillant de tous côtés, le bruit du fer aiguisé se faisant entendre, les détonations semblables au bruit du tonnerre, les flèches, les traits, le plomb, le bronze lancés au loin les uns contre les autres, renversant, écrasant des milliers de victimes ; le sang coulant à torrents, les cris des blessés, le râlement des mourants, le champ jonché de cadavres de part et d'autre, le hennissement des chevaux, le son du clairon, quel spectacle !

Mais ce spectacle est moins terrible aux hommes que le nom, les vertus, la puissance et la présence de Marie ne le sont aux esprits de ténèbres. Elle est la première pour déclarer la guerre aux vices ; la première elle a formé une armée de vertus contre les attaques de la chair, en choisissant la virginité et la gardant par l'humilité. Par là elle a déclaré la guerre à Satan, et elle est devenue la protectrice des saints.

Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne ; elle te brisera la tête : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, inter semen tuum et semen illius ; ipsa conteret caput tuum* (Gen. 3, 15).

Sur ces paroles Rupert dit : Quand vous entendez Dieu dire au serpent : Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, il est nécessaire d'avoir en la pensée une certaine femme qui n'ait jamais cessé d'avoir ces inimitiés vouées dès le commencement. Or, cette femme ne peut être que la très-sainte Vierge, qui, dès son immaculée conception, a sérieusement gardé contre le démon ces inimitiés annoncées par Dieu dès le commencement, et a toujours été son implacable adversaire (2).

Le pouvoir de Marie sur les démons est sévère, violent, agissant par la force.

Sur ces paroles des Cantiques : Elle est terrible comme une armée rangée en bataille, Guillaume de Paris dit : Le Fils chéri de Marie, pour montrer avec énergie aux esprits méchants que sa pieuse Mère leur serait

(1) De glorioso Nomine Mariæ, serm. 3, cap. 4.
(2) De Prædestinat. Virginis ad existentiam, cap. 19.

formidable, dit d'elle : Elle est terrible comme une armée rangée en bataille. Comme s'il disait : Parce que les puissances aériennes savent que vous êtes ma Mère, la Mère de celui qui remporte la victoire sur elles, elles vous craignent comme étant la Mère de celui qui leur est terrible, de celui qui brise les princes, qui anéantit l'orgueil des mauvais esprits. Vous êtes terrible pour eux comme moi qui suis votre Fils.

Marie est si terrible aux démons, que jamais ils n'ont eu la présomption de s'approcher d'elle et de la tenter, dit Richard de Saint-Victor. La flamme de sa charité les épouvantait, ses prières et la ferveur de sa dévotion les brûlaient, son immunité du péché les écrasait. Car il n'y a personne de si saint qui n'ait quelque tache, quelque défaut, excepté elle. La lune qui brille la nuit et les étoiles ne sont pas pures en comparaison d'elle ; c'est-à-dire que ceux qui brillent de sainteté, ressemblant à la lune et aux étoiles, s'obscurcissent dans la nuit de cette vie en les comparant à la Vierge. Car les étoiles, c'est-à-dire les saints, sont obscurcis par les brouillards de la faute humaine ; mais la bienheureuse Vierge est toute belle, parce que le Soleil de justice l'a illuminée et pénétrée tout entière, afin qu'elle n'ait ni ténèbres de la faute ni tache (1).

Marie, dit saint Bonaventure, est une mer amère pour Satan et ses anges foudroyés par elle, comme la mer Rouge fut amère aux Egyptiens en les ensevelissant, comme il est dit en l'Exode, 14, 26 : Les eaux retournèrent sur les Egyptiens. Oh ! que cette mer fut redoutable et amère pour les Egyptiens ! Oh ! que Marie est amère et redoutable aux démons ! *O quam amara et timenda est Maria dæmonibus !* Elle est une mer amère par sa puissance qui submerge les esprits infernaux. Marie domine tellement les démons dans l'enfer, qu'on peut lui appliquer ces paroles du Psalmiste, 109, 3 : Le Seigneur fera sortir la verge de votre autorité, vous établirez votre empire au milieu de vos ennemis : *Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion, dominare in medio inimicorum tuorum.* Cette verge d'autorité est la Vierge Marie ; verge terrible contre les ennemis infernaux, les dominant en toute puissance (2).

Marie est bénie, dit encore saint Bonaventure (3), non seulement parce que le Seigneur se laisse toucher par elle pour pardonner à l'homme, non seulement parce que par elle l'homme est reçu de Dieu, mais elle est aussi bénie parce que par elle l'homme triomphe du démon. D'où il est dit d'elle dans le livre de Judith : Le Seigneur vous a bénie en sa force, et il a anéanti nos ennemis par vos mains : *Benedixit te Dominus in virtute sua, quia per te ad nihilum redegit inimicos nostros*, 13, 22. Nos ennemis sont les démons, que la bienheureuse Vierge abat quand, soit en

(1) De B. Virginis Mariæ integra et perfecta pulchritudine, cap. 26.
(2) Speculi, lect. 3.
(3) Speculi, lect. 14.

elle, soit en beaucoup d'autres, elle brise et détruit leurs forces, comme l'atteste saint Bernard quand il lui dit : Vous êtes une admirable guerrière, toute l'armée des esprits mauvais est mise en fuite en votre présence : *Tu bellatrix egregia, omnis ante faciem tuam militia spiritualium nequitiarum in fugam est conversa* (1). Volons donc et réfugions-nous dans le secours de la Mère du Seigneur dans toutes les vexations et combats du diable ; car elle est redoutable aux ennemis de nos âmes comme une armée rangée en bataille.

Hélas! puisque notre misère est si multipliée, misère pour laquelle nous avons besoin de sa bénédiction et de sa miséricorde, demandons avec saint Bernard cette bénédiction, en lui disant avec ce saint docteur : Que votre piété, ô Vierge bénie, que vous avez méritée auprès de Dieu, fasse connaître au monde la grâce en obtenant par vos saintes prières le pardon aux coupables, la guérison aux malades, la force aux faibles de cœur, la consolation aux affligés, le secours et la délivrance aux voyageurs (2). Nous savons, ô Vierge bénie, que vous êtes vraiment bénie pour votre continuelle miséricorde ; vous êtes bénie, dis-je, parce que par vous Dieu se réconcilie avec l'homme ; vous êtes bénie, parce que par vous Dieu récompense l'homme ; vous êtes bénie, parce que par vous le démon est surmonté par l'homme. Hélas! qu'il est loin de cette bénédiction de Marie, celui qui ne désarme pas Dieu, celui qui ne cherche pas à plaire à Dieu, celui qui se laisse vaincre par Satan ! C'est pourquoi un tel être est maudit de Dieu.

Marie, dit Philippe de Harvenge (3), est si élevée, qu'elle voit les ennemis de loin ; et s'ils osent s'approcher, elle les repousse victorieusement, elle se moque de leurs vains efforts. Elle fait part de sa force à quiconque l'appelle à son secours. Elle découvre toutes les ruses des démons, leur adresse, leurs machinations, leur malice, leur cruauté, leurs menaces; son seul regard les fait fuir et les rend impuissants. De la hauteur où Dieu l'a élevée, elle leur lance les traits, les coups de sa puissance, et les renverse. Elle étend ses bras bienfaisants pour défendre ses serviteurs.

Vous serez couronnée des hauteurs d'Amana, des sommets du Sanir et d'Hermon, des antres du lion, des repaires du léopard : *Coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir et Hermon, de cubilibus leonum, de montibus pardorum* (Cant. 4, 8). La Vierge Mère de l'Epoux est invitée à venir pour être honorée des insignes royaux pour ses mérites, pour être couronnée, dit le même auteur (ibid.). Elle doit recevoir une couronne qui n'est faite ni d'or, ni d'argent, ni de pierres précieuses, mais d'un nouveau genre : elle doit être fabriquée des plus hautes montagnes.

(1) In Deprec. et Laud. ad Virg. Mariam.
(2) Serm. 4 in Assumpt.
(3) Comment. in Cant., lib. 4, cap. 12.

L'excellent ouvrier met d'abord la montagne d'Amana, il y ajoute les montagnes de Sanir et d'Hermon; le prudent architecte y place les antres des lions, les repaires du léopard, et il fait ainsi par son admirable prudence un ouvrage merveilleux. Mais pourquoi, parmi tant de montagnes qu'il y a dans le monde, en choisit-il trois qu'il nomme pour faire cette couronne, d'abord Amana, ensuite Sanir, et en troisième lieu Hermon, qu'il met ensemble, quoique séparées par les lieux? Il n'est pas facile de découvrir le mystère ici renfermé et figuré sans découvrir l'interprétation des noms de ces diverses montagnes; cette interprétation éclaire l'entendement et découvre admirablement cette couronne de la Vierge si mystérieusement tressée. Amana veut dire DENT VIGILANTE, *dens vigilans*, désignant le malin esprit qui porte envie aux âmes saintes, qui, toujours plein de haine et de rage, cherche à nous mordre, à nous dévorer, à nous précipiter à la mort et aux vices par sa morsure empoisonnée; et quelquefois il se réjouit d'avoir réussi dans son travail. Pour accomplir un si grand forfait, il ne dort pas, quoiqu'il paraisse endormi, mais il veille constamment et avec anxiété dans sa formidable malice, et, s'il ne peut mordre ceux qui veillent sans cesse, il mord cruellement les endormis et les lâches. Sanir, qui veut dire OISEAU NOCTURNE OU INFECTION, est joint à Amana, ce qui désigne la laideur et la puanteur du méchant esprit. L'oiseau vole rapidement; on le croit éloigné, il est sur vous. L'esprit méchant est cet oiseau dangereux; il ne paraît pas le jour, il redoute la lumière, il n'aime que les ténèbres pour séduire, il traîne les ténèbres avec lui pour aveugler ceux qu'il tente. Sanir veut dire aussi INFECTION, ce qui désigne le démon, qui est rempli d'infection et qui la communique à ceux qui ne l'éloignent pas et qui l'écoutent. Hermon est ajouté ici à Sanir et à Amana. Hermon veut dire EXÉCRATION OU ANATHÈME. Rien n'est exécrable à l'égal de Satan; il mérite d'être foudroyé d'anathèmes.

A ces trois montagnes l'Ecriture joint le lion et le léopard pour montrer avec plus de force la fureur, la cruauté du démon, et la nécessité de le fuir, de se tenir toujours prêt à lui résister, à le combattre, à le vaincre.

Cette couronne ainsi faite indique que la sainte Vierge règne sur l'enfer, qu'elle le domine, et qu'aucun esprit mauvais ne peut lui résister. Cette couronne indique aussi le besoin que nous avons de l'assistance de la Vierge pour triompher de nos ennemis et les écraser. Ce n'est qu'après avoir porté sur la terre la couronne de la victoire sur nos ennemis que nous porterons dans l'éternité la couronne de la gloire.

Tous les saints Pères enseignent que la sainte Vierge a été destinée à briser la tête et le règne de Satan. Considérez (1) les paroles que Dieu dit autrefois au serpent; ces paroles sont communément entendues par les docteurs de la très-sainte Vierge. Je mettrai, dit-il au serpent, des inimi-

(1) Le P. Poiré, 7e étoile, chap. 8.

liés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne; elle te brisera la tête, et tu ruseras pour la mordre au talon (Gen. 3). Remarquez en ces paroles trois choses fort considérables. La première, c'est que Dieu dit qu'il mettra des inimitiés, se servant, comme l'a remarqué saint Cyprien, du nombre pluriel, lequel absolument emporte toute sorte de désunion et d'aliénation, sans accord, sans paix, sans trêve quelconque, afin de donner à entendre qu'elle a été l'unique qui n'a jamais rien eu à démêler avec Satan, mais qui dès le commencement lui a déclaré la guerre à outrance. En second lieu, il dit qu'elle lui brisera la tête, qui est avant tout le péché originel. D'autant, dit saint Grégoire de Nazianze, que quand le serpent a passé sa tête par quelque ouverture, pour petite qu'elle soit, il glisse aisément le reste du corps; de même où le malin esprit a fait entrer le péché originel, il y donne facilement entrée aux actuels.

Enfin Dieu dit que le serpent s'en prendra au talon de la femme, et que là contre il dressera ses embûches. Comme s'il eût dit plus clairement qu'il n'aurait pas l'honneur de la rencontrer au commencement de sa vie, non pas même de l'attaquer en sa personne ni en face, mais seulement de la surprendre en celles de ses descendants, qui sont ses enfants spirituels représentés par le talon.

Et c'est ce qui augmente la puissance de Marie contre Satan, d'avoir toujours été sans tache; mais c'est aussi une des principales causes de la haine que Satan porte à Marie, de n'avoir jamais pu l'avoir en son pouvoir même un seul instant. Ce qui écrase la tête du serpent, c'est la conception immaculée de Marie et sa maternité divine.

Marie conduit les troupes guerrières que le Sauveur du monde a levées pour la défense de l'Eglise (1). On peut dire que, pendant que les plus vaillants prenaient leur repos, Marie était sur pieds, et que la Mère d'Israël faisait de merveilleux exploits. A présent peut-on prêcher sans crainte que le Seigneur a trouvé une manière nouvelle de faire la guerre dont jamais on n'avait ouï parler : *Nova bella elegit Dominus* (Judic. 5, 8). A présent peut-on chanter avec vérité qu'une femme sortie du peuple hébreu a jeté la confusion dans la maison du roi Nabuchodonosor : *Una mulier Hebræa fecit confusionem in domo regis Nabuchodonosor* (Judith, 14, 16).

Car, vrai Dieu! qui ne s'étonnera d'apprendre qu'une femme conduise l'armée victorieuse du Dieu des armées, qui est composée de tant de millions d'esprits bienheureux, d'innombrables légions de patriarches, de prophètes, d'apôtres, de martyrs, de confesseurs, de vierges et d'époux? Qui ne s'émerveillera d'entendre qu'elle commande aux troupes du grand Dieu des batailles, qui surpassent en nombre de combattants les étoiles du ciel et le sable de la mer; qu'elle donne à chacun son quartier et son

(1) Le P. Poiré, 8e étoile, chap. 9.

département, et qu'elle gouverne ce monde de soldats spirituels comme elle ferait d'une seule personne? Voilà qui écrase la tête du serpent. Qui ne demeurera ravi, sachant la quantité des ennemis qu'elle a terrassés, le nombre et l'importance des victoires qu'elle a remportées dans tous les siècles et qu'elle remporte tous les jours, et la magnificence des triomphes qu'elle a mérités?

Mais, demandera-t-on, pourquoi Dieu a-t-il voulu l'honorer d'une charge qui n'a point de semblable au monde? Pourquoi, répondrai-je d'abord, l'a-t-il choisie pour Mère? Car cette qualité étant une fois reconnue, comme je n'aperçois rien qui la surpasse, aussi ne m'étonnerai-je plus qu'il l'honore ensuite de toutes les grandeurs que cette qualité requiert. En second lieu, ajoutez que la gloire qu'il en retire est immense, puisque par là il découvre l'incomparable pouvoir de sa grâce, qui peut accomplir de si grandes choses par une créature si petite, considérée au seul point de vue de la nature. S'il vous plaît avoir égard à la qualité des ennemis qu'il faut combattre, comme leur orgueil insupportable les avait élevés au-dessus de Dieu même, ainsi il était bien convenable qu'ils fussent abaissés jusqu'à la poussière de la terre, et qu'ils se vissent abattus, non par l'effort de la toute-puissance de Dieu, mais par le souffle d'une femme tirée du plus bas étage des créatures raisonnables.

Satan, cet ennemi juré de Dieu, de la sainte Vierge et de tous les hommes, est à la tête de quatre escadrons qu'il a tous envenimés et remplis de ses furieuses animosités, arrachant de leurs esprits tout sentiment d'humanité et de pudeur pour y jeter une haine désespérée contre Dieu et contre tous ceux qui maintiennent le parti de Dieu; il en a fait des êtres semblables à lui, il en a fait des démons.

Le premier escadron est ce grand nombre d'esprits qu'il engagea à sa révolte contre Dieu. Le second, ce sont les magiciens, les sorciers, les grands conspirateurs révolutionnaires qui voudraient tout renverser en fait d'ordre, de vertu, de bien, et d'autres semblables gens, qui ont renoncé à leur Créateur pour se joindre à Satan et pour faire la guerre au ciel et à l'Eglise. Le troisième est un ramas de tous ceux qui, comme le dit le Psalmiste, 36, 10, s'encouragent l'un l'autre, disant : Venez, abattez, rasez jusqu'aux fondements, et qu'il ne reste pas pierre sur pierre à l'édifice de cette Eglise. Ce sont tous ceux que le diable a suscités pour renverser la religion, parmi lesquels les hérétiques tiennent le premier rang. Le quatrième est celui des athées et des blasphémateurs, que le prince de l'enfer soudoie pour aiguiser leurs langues de serpents contre Dieu, et pour remplir l'air de l'impiété de leurs sacrilèges blasphèmes.

Voilà l'exécrable suite et le furieux appareil du roi des désespérés et du capitaine des rebelles, qui ont pour but de combattre le ciel et d'en fermer le passage à tous les enfants de salut.

Au reste, ne vous alarmez pas pour voir des êtres si abominables et pour les résolutions qu'ils prennent en leurs infernales assemblées; vous verrez bientôt la Générale des armées du Sauveur, à qui principalement ils en veulent après Dieu. Vous la remarquerez comme un admirable et habile capitaine au-devant des légions du ciel et à la tête d'une armée redoutable à l'enfer et à tous ses suppôts, et vous verrez comme elle écartera tous ces monstres et comme elle jettera la confusion dans le camp de ces malheureux ennemis de Dieu et de son Eglise.

La sainte Vierge et le serpent se portent réciproquement une haine implacable. Je puis dire avec vérité qu'elle est la plus ancienne, la plus longue, la plus irréconciliable et la plus universelle qui ait jamais été.

Je l'appelle la plus ancienne, car elle est née avec le monde, et Dieu même en a été le promoteur, au moins de la part de la Vierge, disant : Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, marquant cette femme d'un signe de singularité pour donner à entendre, disent les saints docteurs, qu'il ne parlait que de celle qui est singulière en toute façon.

Je nomme cette haine la plus longue, car elle doit passer les dernières limites des siècles et égaler l'éternité en étendue.

Je dis qu'elle est la plus irréconciliable, parce que jamais elle n'a eu ni de paix ni de trêve, qu'elle est à feu et à sang, à tout perdre et à tout ruiner.

C'est la plus universelle, parce qu'elle ne s'arrête pas à leurs personnes, mais elle s'étend généralement à tout ce qui appartient à l'un et à l'autre. Tout ce qui aime la Mère de Dieu hait à mort ce malheureux serpent et ceux qui sont de son parti, et tout ce qui est du côté du serpent en veut sans exception à tout ce qui est à la Mère de Dieu. Croira-t-on que cette animosité passe jusqu'aux figures de l'un et de l'autre? Enfin, comme la Mère de Dieu ne peut compatir avec chose aucune qui ait quelque rapport avec le serpent, de même ce malin, ce monstre ne peut rien souffrir qui appartienne à la sainte Vierge.

Demander quel sujet a la Mère de Dieu de haïr Satan d'une haine irréconciliable, c'est ignorer les infinies obligations qu'elle a à Dieu, à qui ce monstre s'oppose de toutes ses forces; c'est ne pas prendre garde au titre qu'elle porte de Mère des enfants de Dieu, à qui, tant qu'il peut, il ferme les avenues du ciel; c'est ne se plus souvenir de la commission et du pouvoir qu'elle a reçus de dissiper tous ses desseins et de le combattre à toute extrémité.

Si d'autre part quelqu'un veut savoir ce qui a tellement envenimé le serpent contre la sainte Vierge, qu'il lui souvienne de la jalousie qu'il a portée dès le commencement du monde, non seulement au Réparateur des hommes, mais encore à celle qui dès lors lui fut montrée comme l'Epouse et la Mère du Réparateur.

Tertullien, saint Basile, saint Cyprien, saint Bernard, Rupert, Suarez

et une foule de théologiens donnent comme probable que ce qui fit le péché de Lucifer dans le ciel et le conduisit à l'orgueil, ce fut l'envie qu'il ressentit au moment où Dieu lui révéla que son Fils se ferait homme, qu'il aurait pour Mère une Vierge, et lui ordonna de se soumettre à Jésus-Christ incarné. Il devint jaloux de ce que le Fils de Dieu prenait la nature humaine, au lieu de prendre la sienne, et ne put souffrir que l'homme lui fût préféré, à lui le plus noble, le plus beau, le plus intelligent des anges; il ne put souffrir cette union hypostatique de l'homme avec le Verbe ; il désira que cette union eût lieu avec lui-même, et refusa de reconnaître pour son supérieur un homme fait Dieu par l'incarnation. Dieu n'ayant pas voulu accéder à son désir, Lucifer se révolta contre lui et contre Jésus-Christ, et conseilla aux anges de le suivre dans sa révolte. Il apprit aussi que la Vierge qui enfanterait de cet Homme-Dieu serait sa dominatrice, et qu'elle serait beaucoup plus grande, plus belle et plus élevée que lui ; ce qu'il ne put supporter dans son orgueil. Saint Paul, dans sa lettre aux Hébreux, paraît favoriser ainsi le sentiment de cette révélation : Lorsque Dieu fait paraître dans le monde son Fils premier né, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent : *Et cum iterum introducit Primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei*, 1, 6. La partie des anges qui adora les secrets de Dieu, se soumit à ses volontés, reconnut Jésus-Christ fait homme pour son Maître et sa Mère pour sa Maîtresse, et fut conservée dans son heureux état ; bien plus, elle fut élevée jusqu'au plus haut des cieux et confirmée en grâce, tandis que Lucifer et ses anges furent précipités pour jamais dans l'éternel abîme, en punition de leur orgueilleuse révolte et désobéissance.

Ajoutez que Marie fut représentée avec des priviléges de nature, de grâce et de gloire si relevés par-dessus tous ceux qu'il avait perdus, qu'au sujet de cette beauté sans pareille, de cette grandeur incomparable, il fut saisi d'une immortelle douleur et transporté d'une furieuse rage de l'obscurcir autant qu'il pourrait.

Mais ce qui alluma infiniment sa colère et son dépit, ce fut ce que Dieu lui-même lui dit qu'elle traverserait ses desseins en tout et partout, et qu'elle lui écraserait la tête : *Ipsa conteret caput tuum ;* et l'expérience qu'il a eue de la vérité de cet oracle n'a pas peu servi à l'animer de plus en plus.

Cet orgueilleux esprit de ténèbres est contraint, à sa grande confusion, de confesser les pertes que lui cause son ennemie. Combien de fois ne l'a-t-on pas ouï se désespérer pour les torts et les affronts qu'il disait avoir reçus d'elle? Combien de fois a-t-il rempli l'air de cris et de hurlements pour n'avoir pas le moyen de se venger de celle qui lui faisait tant de maux?

Voici ce que racontent les biographes de saint Dominique (1) touchant

(1) Joannes Martinus Vallecenensis, 1 p. vitæ ipsius.

la confession que ce grand serviteur de Dieu et de Marie tira par force de l'ennemi juré de la sainte Vierge par la bouche d'un hérétique Albigeois, qui pour ses blasphèmes était tourmenté par quinze mille démons qui s'étaient emparés de son corps. Il lui fut amené à la ville de Carcassonne, où étant exorcisé et interrogé qui de tous ceux qui sont au ciel ils redoutaient davantage, et qui à ce sujet devait être le plus aimé, honoré et glorifié des hommes, après mille refus qu'il fit de répondre, joints à une obstination diabolique, ce saint vit enfin, au milieu de plus de cent anges tous couverts d'armes d'or, la Mère de Dieu, laquelle ayant touché le possédé d'une baguette d'or qu'elle avait en sa main, commanda à ces mutins d'obéir à saint Dominique, à leur grande confusion, et à la plus grande gloire de Dieu et de Marie. Voici ce qu'alors ils répondirent, après s'être cruellement débattus et avoir témoigné leur rage avec mille grimaces et cris : O notre ennemie, notre mine et notre honte, pourquoi êtes-vous descendue du ciel pour nous tourmenter? Faut-il donc que nous soyons forcés par vous, qui êtes l'avocate des pécheurs et le chemin assuré du paradis, de découvrir une vérité qui nous est si préjudiciable? Ecoutez, chrétiens, écoutez ce qu'il faut que nous professions : Cette Mère de Dieu qui est ici présente a tout pouvoir pour tirer ses serviteurs de nos mains. C'est elle qui dissipe toutes nos ruses, comme le soleil fait des nues; c'est elle qui brise toutes nos entreprises. Nous avouons par force qu'aucun de ceux qui ont persévéré à son service n'a jamais été damné avec nous. Un seul soupir qu'elle présente à la très-sainte Trinité fait plus d'effet que toutes les prières des autres saints. Elle nous donne plus d'appréhension toute seule que le reste du ciel ensemble, et il nous est impossible de rien gagner sur ses fidèles serviteurs. Sachez que, par l'efficacité de ses prières, plusieurs chrétiens sont, contre tout droit, sauvés à l'heure de leur mort; et si elle n'eût renversé nos menées, déjà nous aurions exterminé l'Eglise et ravi la foi de tous les ordres dont elle est composée. Déposition qui est digne d'être conservée dans les archives de toutes les églises du monde, à la gloire de Dieu et de sa sainte Mère, à l'avancement des âmes et à la confusion de l'enfer.

Combien de fois le démon a-t-il avancé qu'en certaine manière il redoutait cette sainte Souveraine beaucoup plus que Dieu même? Ce n'est pas que son pouvoir soit plus grand que celui de Dieu, ce serait un blasphème de le dire; mais, disait-il, Dieu ne se départant pas pour l'ordinaire du train qu'il a une fois établi dans les choses humaines, tant dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce, ils ont eu le loisir de remarquer ses maximes d'Etat, de suivre à la piste ses démarches accoutumées, et de prendre leurs mesures à peu près de ce qu'ils prévoient devoir arriver. Mais la conduite de la Mère de Dieu étant une conduite d'amour et de miséricorde, jamais il ne leur a été possible de former quelques principes pour asseoir leurs desseins avec assurance; et lorsqu'ils

croyaient fermement que leurs affaires allaient réussir selon leur désir, la seule opposition de la Vierge renversait toutes leurs entreprises et ruinait tout ce qu'ils avaient bâti.

Qui s'étonnera maintenant que ces malins, ayant l'esprit plein de rage et de furie comme ils ont, aient tant de peine à supporter le seul nom de celle qui a toujours l'œil sur eux, qui découvre tous leurs complots et qui les atteint partout?

Comme leur haine est sans borne et sans mesure, au moins quant à la volonté qu'ils ont de lui déplaire, je ne finirais pas si je voulais poursuivre ce sujet. Il suffira de dire que l'animosité invétérée de cet esprit misérable contre la Mère de Dieu est merveilleusement bien représentée au 12e chapitre de l'Apocalypse. Saint Jean, ce fidèle serviteur et en quelque sorte ce second fils de la Vierge, vit au ciel une femme environnée du soleil, qui avait la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles, et qui souffrait d'étranges peines à l'heure de l'enfantement. Devant elle il vit un dragon de couleur de sang, à sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes, qui, d'un coup de sa queue ayant jeté par terre la troisième partie des étoiles, attendait pour dévorer son fruit qu'elle fût délivrée. Mais il en arriva bien autrement, car le fils de cette femme, qui était destiné à régir les nations avec une verge de fer, aussitôt qu'il fut né, fut emporté par les anges et assis au trône de Dieu. Cependant le dragon ayant été renversé par terre par l'un de ces vaillants esprits, la femme eut le loisir d'échapper et de prendre son chemin vers la solitude, au lieu qui lui avait été préparé.

Tant s'en faut que ce monstre perdît courage pour avoir été abattu ainsi; au contraire, il retourna à la charge avec une nouvelle fureur, et, voyant que l'enfant avait évité ses griffes, il redoubla l'assaut contre la mère et la poursuivit à perte d'haleine. Alors elle reçut deux grandes ailes d'aigle et prit l'essor vers le désert d'une si grande vitesse, qu'il fut impossible au dragon de l'atteindre. Il fit encore un effort, jetant après elle un torrent d'eaux pour l'arrêter; mais elle en fut préservée, la terre engloutit ces eaux. Il ne resta plus d'autre moyen au dragon, qui se vit hors d'espoir de nuire à la mère et à l'enfant, que de tourner toute sa rage contre la race spirituelle de la femme; ce qu'il fit, se fixant sur le bord de la mer, et épiant les occasions de se venger de la confusion qu'il prétendait avoir reçue.

Les saints Pères appliquent à l'Eglise cette mystérieuse figure marquée par cette femme; mais ils l'expliquent mystiquement de la Mère de Dieu. Saint Epiphane (1), saint Augustin (2), saint Bernard (3), saint Ber-

(1) Serm. de Laud. Deiparæ.
(2) Lib. 4 de Symbolo ad catechumenos.
(3) Serm. super Missus est.

nardin de Sienne (1), Denis le Chartreux (2), saint Antonin (3), Albert le Grand et d'autres docteurs remarquables, tous l'entendent de Marie, et c'est avec une très-grande raison qu'ils la lui ont appropriée. Car, pour ne rien dire ici du soleil qui entoure cette femme, de la lune qu'elle a sous les pieds, des douze étoiles et des autres ornements de la Vierge dont nous parlons ailleurs, qui pouvons-nous entendre plus justement par le fils de la femme, qui doit gouverner les nations de la terre, que le Fils de la glorieuse Vierge, notre Sauveur et notre Rédempteur, à qui David dit en la personne de Dieu : Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour héritage et l'univers pour empire; vous les gouvernerez avec un sceptre de fer, vous les réduirez en poussière comme un vase d'argile : *Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ; reges eos in virga ferrea, et tanquam vas figuli confringes eos* (Psal. 2, 8-9). Que si saint Jean parle des douleurs de l'enfantement, qui n'ont pas eu lieu en Marie, il les faut prendre spirituellement de l'amertume dont son cœur fut rempli, à raison de la connaissance qu'elle eut de tout ce que son bien-aimé Fils devait endurer. Ces douleurs de l'enfantement se peuvent expliquer aussi de la nécessité d'accoucher hors de son pays, de la peine de ne point trouver d'autre logis qu'une étable, de n'avoir qu'une crèche pour berceau. Cette obligation à la retraite et au silence pour pouvoir mettre ce divin Fils au monde et pour le sauver de la gueule du dragon qui se préparait à le dévorer, la nécessité de fuir en Egypte, le massacre des saints Innocents, le péril du retour, toutes ces choses sont des douleurs qui accompagnaient l'enfantement de Jésus-Christ, et qui, dans l'âme éclairée et pleine d'amour de la sainte Vierge, furent des glaives plus perçants et plus cruels que n'est tout le travail des mères ordinaires. Que le dragon en voulût au Fils de la Vierge, ce n'est pas étonnant, puisqu'il savait très-bien qu'il lui devait faire lâcher prise et le débouter du royaume de ce monde qu'il avait tyranniquement usurpé; mais il reconnut bientôt, le malheureux, et à ses dépens, que ce fruit sacré était hors de la portée de sa rage, qu'il se moquait de ses coups, et que les griffes et les dents qu'il aiguisait n'étaient pas pour l'endommager, étant assis au trône de Dieu, à qui il est égal en pouvoir et consubstantiel en nature.

C'est ce qui l'anima et l'envenima encore davantage contre la glorieuse Vierge. Car alors il résolut de tirer vengeance de la première confusion qu'il avait reçue; dès lors il jura de la poursuivre à toute rigueur et de l'attaquer par lui-même et par les siens. Ennemi aussi peu redoutable à la Mère qu'au Fils, puisque sur-le-champ elle fut mise sous la sauvegarde

(1) Conc. 61.
(2) Lib. 3 de Laud. Virginis.
(3) 4 p., titul. 15, cap. 20.

de Dieu, et, sans parler de l'escorte qu'elle reçut des millions des bienheureux esprits, des ailes d'aigle lui furent données d'une protection si spéciale, qu'en dépit de la furie de l'enfer et des torrents de persécutions qu'il vouait contre elle, elle fut placée en lieu de sûreté, à l'ombre de la faveur du ciel. Ainsi voilà le dragon sur la rade, écumant de rage pour se voir si ignominieusement traité, et roulant en son esprit d'horribles desseins de vengeance contre les nourrissons de la Vierge. Que si je ne la voyais prête à voler à leur défense, j'aurais grand sujet de m'écrier avec l'ange de l'Apocalypse : Malheur à la terre et à la mer, parce que le diable s'en va droit à vous, transporté de fureur, et résolu de se prévaloir du peu de temps qui lui est accordé! Mais courage, nous verrons incontinent paraître la sainte Vierge, qui rompra tous ses efforts, lui brisera la tête et l'abattra confus à ses pieds.

Le démon connaissant très-bien sa faiblesse d'une part, et de l'autre l'invincible puissance de celui et de celle à qui présomptueusement il s'est attaqué, il est nécessaire qu'il fasse levée de gens et qu'il amasse des forces de tous côtés pour donner à son impuissance quelque sorte de support et d'appui. Au reste, peu lui importe, pourvu qu'il trouve des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. C'est trop pour le faire écumer de rage et pour enflammer sa fureur, et il y aurait de quoi frémir, voyant comme il s'apprête à tout perdre, si je n'entendais Dieu même lui adresser par Ezéchiel ces paroles sous le nom de grand dragon (cap. 29) : Ecoute, grand dragon : voici ce que dit le Seigneur Dieu : Me voici contre toi, dragon immense, qui reposes au milieu des eaux. J'enfoncerai l'hameçon dans tes mâchoires, et j'attacherai à tes écailles tous les poissons de tes fleuves, et je te tirerai du milieu de tes fleuves, toi et tes poissons, et tu seras haché et mis en pièces. Saint Grégoire le Grand, sur ce passage, dit que ce dragon n'est autre chose que le prince de l'enfer, autour de qui s'attroupent les pécheurs de la terre pour s'unir et s'incorporer à lui, et pour être à la fin compagnons de sa peine comme ils l'ont été de sa révolte.

Nous avons déjà vu passer son premier escadron, composé des esprits malins, qu'au commencement du monde il débaucha du service de Dieu. Voici venir le second, qui ne lui cède pas beaucoup en malice et en cruauté. C'est une malheureuse engeance ramassée de divers endroits, rompue en tous les exercices de la haine de Dieu, que nous nommons magiciens, sorciers, et d'autres semblables gens qui sont tous enfants de ténèbres et vrais avortons de la nuit.

Et afin que vous compreniez mieux quelle est cette sorte de monstres dont je parle, je désire que vous sachiez qu'avec ces mots de magiciens et de sorciers, mon intention est d'exprimer les pécheurs du monde les plus abominables après les démons, les criminels de lèse-majesté divine et humaine en premier chef, déclarés tels par toutes les lois, les nouveaux géants, lesquels, avec le diable leur père, sont ligués contre le ciel, ré-

solus d'attaquer la Divinité. Mais, malheureux qu'ils sont, ces montagnes d'injures et de blasphèmes qu'ils mettent les unes sur les autres retomberont sur eux et les écraseront. Je parle des ennemis de toute piété, des contempteurs de toute religion, des sacriléges, des profanateurs de toutes choses saintes, de ceux qui abusent des sacrements, qui foulent le sang du Testament, et font hommage à l'ennemi de Dieu des mystères que Jésus-Christ nous a laissés pour accomplir notre salut.

Je parle des trafiquants d'iniquité qui, portés d'une vaine espérance d'obtenir quelque chose de l'ennemi, s'engagent réciproquement à lui, et s'abandonnent à faire et à entreprendre tout ce qui leur sera ordonné de sa part; de ces instruments généraux pour toutes sortes de péchés, et nommément de ceux qu'il ne saurait faire lui-même; des esclaves de Satan vendus et achetés pour mal faire, et tributaires d'une infinité de forfaits et d'attentats dont il les charge tous les jours; de ceux qui, pour avoir fait alliance avec lui, se sont comme transformés en lui par la participation de son esprit; de ceux que nous pouvons nommer avec saint Augustin (1) la gloire et le triomphe du diable, à raison du sacrilége honneur qu'ils lui rendent par-dessus tous ceux qui déshonorent Dieu. Je parle des fondrières et des abîmes de péchés, puisque dans ces âmes prostituées ils n'entrent pas par douzaines, mais par millions. Car, par suite de l'infidélité, de l'impiété, de l'athéisme, de l'hérésie, du schisme, de l'apostasie, du matérialisme, du rationalisme, du désespoir, qui tiennent rang parmi les plus exécrables, viennent en grand nombre les orgies en tout genre, les haines immortelles, les colères forcenées, les vengeances diaboliques, les homicides des corps et des âmes, les blasphèmes, les sacriléges et autres semblables monstres de péchés projetés, moulés dans les antres les plus ténébreux de l'enfer. Que dirai-je de l'esprit maniaque qui les transporte, et qui fait que, ne se contentant pas du mal qu'ils peuvent commettre, ils consentent de volonté délibérée à tous ceux qu'ils ne sauraient exécuter par effet?

Qui s'étonnera maintenant qu'ils soient les ennemis de la Mère de Dieu, qu'ils la haïssent même? Ils la haïssent, parce qu'ils ont les âmes détrempées dans la rage du prince des ténèbres leur père, qui, au même point qu'il les a animés de son esprit, a aussi jeté dans leurs moelles la haine contre la sainte Vierge.

Le démon, dit un savant écrivain (2), se sert de l'hérésie comme d'une courtisane pour empoisonner les âmes. Les uns se sont attachés à la vie de la sainte Vierge, et se sont étudiés à la dénigrer et à renverser par leurs noires calomnies la rare estime que de tout temps l'Eglise a faite de son incomparable sainteté. Leur capitaine sera l'empereur Julien l'Apos-

(1) Lib. de vera Relig., in cap. 55.
(2) Joan. Maldonatus.

tat, qui eut une dent si envenimée contre le Rédempteur du monde et contre sa sainte Mère, qu'il composa un livre satirique contre eux, où il les déchira d'injures et en dit tout le mal dont il se put aviser. Les autres en veulent à sa virginité. Cérinthe marche le premier; Marcion l'égale; Jovinien, Helvidius, agissent de même. Ceux-ci lui ont refusé le titre de Mère de Dieu. Ebion a mené la bande; Manès le suit de près; le malheureux Nestorius vient après eux, et emporte sur eux le prix d'opiniâtreté et d'insolence, dit Vincent de Lérins (1). Anastase, son disciple, l'imite. Ceux-là ont employé tous leurs efforts pour empêcher la reconnaissance et l'honneur que l'Eglise a toujours rendus à la sainte Vierge. Le plus insupportable de tous a été l'empereur Constantin, dit Copronyme : il fit des défenses expresses que personne invoquât Marie, disant que c'était une folie d'espérer d'elle aucun secours, et surtout que personne fût si téméraire que de l'appeler Mère de Dieu ou de lui rendre aucune sorte d'honneur. Cet impie monstrueux rendait, d'autre part, toute sorte d'honneurs à Vénus. Les Cathares ou Puritains, semence maudite de Novat, ne voulaient point qu'on parlât de l'invocation de la sainte Vierge, ni qu'on lui rendît aucun honneur.

Quant aux hérétiques Albigeois, ils travaillaient à la déshonorer de toutes les manières imaginables.

Il n'y a pas eu un seul hérésiarque qui n'ait blasphémé contre Marie. Tous ceux qui ont forgé les hérésies et vomi tant de blasphèmes contre le ciel, ont été par nécessité domestiques de Satan et familiers en sa boutique; car sans lui un esprit humain ne saurait concevoir tant de malice, ni avoir une telle rage contre Dieu et contre sa Mère. Aussi Marie de tout temps a fait une rude guerre aux hérétiques, et les insignes victoires qu'elle a remportées sur eux sont innombrables.

Parmi les catholiques eux-mêmes, il s'en trouve en assez grand nombre qui osent blasphémer la sainte Vierge; très-mauvais catholiques, d'autant plus coupables qu'ils agissent contre la lumière allumée pour les éclairer, et qu'ils sont pleins d'ingratitude envers Marie, qui souvent les a comblés de faveurs.

Premièrement, Marie a vaincu le démon par son Fils; secondement, elle l'a vaincu par elle-même et en elle-même. Elle l'a vaincu en sa conception immaculée, elle l'a vaincu en son enfance, elle l'a vaincu en toute sa vie, en ses pensées, en ses paroles, en ses actions; et comme dit saint Fulbert, évêque de Chartres (2), elle lui a brisé la tête lorsqu'elle a surmonté ses trois principales suggestions et encloué ses trois grandes pièces de batterie, arrêtant l'orgueil de la vie avec son humilité, étouffant l'appétit de la sensualité par sa virginité, et, au moyen de sa pauvreté

(1) In Commonitorio.
(2) Orat. 1 de Nativitate.

volontaire, méprisant les biens périssables de ce monde. Elle l'a vaincu avec l'armée de ses innombrables vertus et avec la compagnie des bienheureux esprits. Cette Vierge puissante a vaincu le démon, en ce que jamais il n'a eu la hardiesse ni le pouvoir de s'approcher d'elle pour la tenter.

La sainte Vierge, à raison de sa rare sainteté et du privilége spécial qu'elle avait reçu de Dieu, ne redouta jamais les embûches du serpent infernal.

Marie a finalement en sa mort vaincu le démon.

Il ne faut pas estimer que les victoires de la Vierge aient pris fin avec sa vie; mais comme à présent elle est plus élevée en crédit et en pouvoir, aussi est-il certain qu'elle fait tous les jours d'étranges brèches au fort de ce puissant armé, et qu'elle cause de grands renversements en ses desseins. Elle les ravage tous les jours par le secours qu'elle donne aux pécheurs afin de se mettre en liberté, par les faveurs qu'elle procure aux justes, par la main forte qu'elle prête aux uns et aux autres au temps de la tentation, par l'exercice des bonnes œuvres qu'elle leur fait pratiquer sans cesse, par le soin sans pareil qu'elle a de tous les enfants de Dieu, par l'assistance qu'ils reçoivent d'elle à l'heure de la mort, et en mille autres manières.

La dernière particularité de cette victoire consiste en ce qu'elle a tellement mis à bas son ennemi, que jamais il ne lui a été possible de se relever. Le coup qui l'a étendu par terre l'a tellement étourdi, qu'il ne peut se rétablir sur ses pieds, et la seule souvenance de cette journée le fait frémir de crainte et d'horreur. Il perd tout courage et tout esprit quand il entend seulement le nom de Marie, tant elle s'est rendue redoutable à tout l'empire de l'enfer. Saint Germain, patriarche de Constantinople (1), proteste que, pour furieux que soient les démons dans la poursuite des pauvres âmes, ils sont forcés de reculer, de lâcher prise au seul nom de la sainte Vierge. Sainte Brigitte (2) assure que ces oiseaux de proie sont forcés d'ouvrir leurs serres, de lâcher leur gibier, si on parle seulement de Marie.

C'est à ce sujet que l'Eglise, guidée par le Saint-Esprit, implore si souvent l'efficace du secours et la force du bras de Marie dans les exorcismes qu'elle fait contre les démons, l'appelant la victorieuse, la triomphatrice des démons, et celle qui les met tous en fuite avec un seul souffle de sa bouche.

Mais, dira-t-on, comment les démons ont-ils été tellement affaiblis et abattus, puisqu'ils font encore tous les jours tant de ravages? Saint Augustin (3) a répondu à cette objection, disant d'abord que ceux qui par-

(1) Orat. in Zonam Deiparæ.
(2) Lib. 1 Revel., cap. 9.
(3) Serm. 177 de tempore.

lent ainsi s'arrêteraient, s'ils avaient vu comme ces esprits déchaînés traitaient et gouvernaient le monde avant la venue du Sauveur; mais s'ils trouvent qu'ils aient encore tant de pouvoir, qu'ils se souviennent que c'est plutôt une preuve de notre peu de courage que de leur grande force. Le diable, dit ce docteur, est un dogue enchaîné, qui peut bien aboyer de loin et montrer les dents, mais non pas mordre, si l'on ne s'approche pas de lui. Qu'il leur souvienne qu'il garde l'entrée des trésors, qu'il est caché sous les berceaux ombragés des plaisirs des mondains, qu'il est près des ambitieux. Si vous vous approchez de trop près, à qui vous en devez-vous prendre, sinon à vous-même, qui, de gaîté de cœur, allez vous présenter à lui? Fuyez ses dangereuses rencontres, éloignez-vous de sa retraite; tenez-vous près de celle qui l'a terrassé et qui le terrasse constamment, et non seulement vous vous moquerez de ses hurlements, mais de plus vous prendrez part aux victoires de cette Souveraine, et bénirez éternellement celle qui a réduit votre ennemi en tel état.

Marie remporte les mêmes victoires sur les magiciens et autres semblables ennemis suscités par l'enfer et qui font pacte avec lui. Marie remporte les mêmes victoires sur les hérétiques, ennemis de son Fils et les siens. Attendez un peu, dit le Psalmiste, et le méchant ne sera plus; vous regarderez le lieu où il était, et vous ne l'y trouverez plus. Je l'ai vu, cet impie, élevé comme les cèdres du Liban, et j'ai passé, et il n'était plus, 56, 34-35. Voilà une image des hérétiques qui ont parlé avec tant d'insolence et de mépris du Sauveur et de sa sainte Mère; ils sont terrassés : la Vierge très-puissante fait sentir la force de son bras du haut des cieux jusqu'au fond des enfers en faveur des fidèles et contre les hérétiques.

En effet, toutes les fois que le démon suscite une nouvelle hérésie ou quelque schisme pour troubler l'Eglise, pour rompre son unité, pour détourner le canal des grâces en séparant les membres du chef, et pour fermer la porte au salut, Marie s'y oppose avec autant d'amour que de zèle; elle écrase la tête de ce dragon, elle réduit en poudre ses effroyables machines, elle anéantit tous ses efforts contre le royaume de Dieu.

La victoire que Marie remporte sur les blasphémateurs, c'est d'obtenir leur conversion, à moins qu'ils ne s'y refusent obstinément et qu'ils ne continuent la chaîne de leurs blasphèmes jusqu'à la mort.

Marie, dit Paul a Sancta Catharina (1), a écrasé et écrase tous les jours la tête du très-malin serpent, perpétuel ennemi de l'homme, qui d'abord attaqua la femme, comme plus faible que l'homme. Elle lui brisa la tête, parce qu'il ne lui put faire avaler le poison d'aucun péché ni originel ni actuel. Lui qui triomphait du genre humain tout entier pour avoir trompé une femme, fut vaincu et humilié par la Vierge, qui rejeta sur lui le poison du péché. Ce serpent dont la morsure pleine de venin avait tué

(1) Præs., lib. 3, sect. 3, punct. 7.

l'homme, est épouvanté et prend la fuite aussitôt qu'il reconnaît Marie comme son terrible et mortel ennemi. Voyant qu'il ne peut pas la mordre, qu'elle lui tient la gueule et les dents liées, il est effrayé, éprouvant sa force, et il s'enfuit. Elle lui brise la tête, parce qu'elle est exempte de toute concupiscence coupable. Elle lui brise la tête, en rendant victorieux ses dévots serviteurs, en écartant d'eux ses tentations, en les protégeant. Marie, étant la Reine même des anges, a tellement de pouvoir sur les démons, qu'aucun d'eux ne lui peut résister.

Le démon, notre ennemi, est fort, il est rusé, il est partout, il est trompeur, il ne respire que notre perte, il est brûlé de la soif du sang de nos âmes, dit Marchantius (1). Il est donc très-important pour nous d'avoir recours contre lui à la protection de la Vierge; sa protection est un puissant bouclier contre toutes les astuces, les embûches, les combats de l'ennemi.

Le diable, dit saint Bonaventure (2), est homicide, le diable est voleur, le diable est adultère : *Homicida diabolus, fur diabolus, adulter diabolus est.* Il est homicide, car il a tué le genre humain; il est voleur, car il nous enlève tous les biens autant qu'il le peut; il est adultère, car il souille l'âme qui est l'épouse de Dieu : *Homicida est, quia genus humanum occidit; fur, quia quæcumque potest, nobis bona subtrahit; adulter, quia sponsam Dei animam corrumpit.* Hélas! quels grands maux ces malfaiteurs font aux âmes en les tuant, en les volant, en les souillant! *Heu! quanta mala malefici isti, occidendo, furando, adulterando committunt in animabus!* Ah! que nous avons besoin du secours de Marie pour éviter de si terribles dangers! Si la grâce de Marie nous arrive promptement et sa miséricorde, les démons la regardent comme leur mort; alors ils craignent, ils tremblent, ils fuient.

Voulons-nous donc triompher des démons, leur écraser la tête, adressons-nous à l'auguste Vierge Marie.

(1) Hortus Pastorum, lib. 2, tract. 4.
(2) Speculi, lect. 2.

CXL

MARIE TRONE DE DIEU.

Venez, ô vous que j'ai choisie, et je placerai en vous mon trône.

Le Seigneur, dit saint Bernard (1), ne pouvait pas marquer d'une manière plus caractéristique et plus noble les prérogatives de la gloire de Marie que de l'appeler le trône du Dieu qui règne. La Majesté divine n'a jamais accordé à aucune âme une plénitude de grâce, une familiarité si grande qu'à l'âme qu'il a choisie spécialement pour y résider. A la vérité, le Seigneur disait à ses apôtres, qui, faits pauvres, suivaient leur Maître pauvre : Parce que vous m'avez suivi, quand au temps de la régénération le Fils de l'homme seoira sur le trône de sa gloire, vous aussi vous seoirez sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël : *Vos qui secuti estis me, in regeneratione, cum sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel* (Matth. 19, 28). Ailleurs, le même Juge des combats, regardant du ciel, encourage les combattants par cette promesse : Qui aura vaincu, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu aussi et me suis assis avec mon Père sur son trône (Apoc. 3, 21). Mais comme le mérite de sa Mère est au-dessus de tout mérite, il lui promet une récompense au-dessus de celle des autres. Venez, lui dit-il, ô vous que j'ai choisie, et je placerai en vous mon trône. C'est peu que vous soyez assise avec le Juge, je veux que vous soyez mon trône même, afin que vous conteniez en vous, d'autant plus facilement que ce sera plus familièrement, la majesté de celui qui règne, et que, de préférence à tout autre, vous renfermiez l'Incompréhensible : *Parum est, inquit, ut Judicanti consedeas, nisi et ipsa mihi sedes fias, ut majestatem regnantis eo facilius quo familiarius in te contineas, et specialius præ cæteris Incomprehensibilem comprehendas.* Vous l'avez porté enfant dans votre sein, vous le porterez

(1) In Assumpt., serm. 1.

dans votre âme après qu'il a grandi ; vous l'avez logé dans son voyage sur la terre, vous serez son palais dans son royaume ; vous lui avez servi de demeure quand il venait au monde pour combattre, vous serez son trône quand il triomphera au ciel ; vous avez été le lit nuptial de l'Epoux incarné, vous serez le trône du Roi couronné.

O Fils de Dieu, s'écrie le même saint docteur, tout vous a plu dans cette demeure de la Vierge, demeure que votre estime revendique tant et récompense si richement. Vous n'y avez rencontré aucune souillure, parce qu'il n'y avait aucune passion, mais une très-pure chasteté ; il n'y avait aucune ruine, parce qu'il n'y avait point d'orgueil, mais une très-profonde humilité ; il n'y avait rien d'obscur, parce que l'infidélité en était exclue ; rien d'étroit, parce que la charité y était en abondance. La Vierge très-prudente avait embelli le lit nuptial, devant non seulement vous recevoir comme le Christ-Roi, mais vous avoir pour Epoux. Elle l'avait orné, dis-je, de toutes les beautés des vertus et d'une gloire d'autant plus riche qu'elle possédait toutes les perfections. Il admirait cet ornement celui qui disait : Toute la gloire de la Fille du Roi est en elle-même ; ses vêtements sont resplendissants d'or et de broderie : *Omnis gloria Filiæ Regis ab intus, in fimbriis aureis circumdata varietate* (Psal. 44, 13). Et cet autre qui s'écriait : Oh ! combien est belle la race chaste quand elle est jointe à l'éclat de la vertu ! *O quam pulchra est casta generatio cum claritate !* (Sap. 4, 1.) Une semblable sainteté et beauté convient à votre maison, Seigneur. Là, Seigneur, vous avez placé le trésor de la grâce et le trône de la gloire (ibid. *ut supra*).

Le roi Salomon, dit la sainte Ecriture, fit un grand trône d'ivoire qu'il revêtit d'un or très-pur. Ce trône avait six degrés ; le haut était arrondi par derrière, et il avait deux mains, l'une d'un côté et l'autre de l'autre, qui tenaient le siège, et deux lions auprès des deux mains, et douze lionceaux étaient sur les six degrés, six d'un côté et six de l'autre. Jamais rien n'a été fait d'aussi beau dans tous les royaumes du monde (3 Reg. 10, 18-19-20).

Salomon fit un grand trône : *Fecit Salomon thronum grandem*. Notre Salomon, Jésus-Christ, dit saint Pierre Damien (1), notre Salomon, non seulement sage, mais la sagesse du Père ; non seulement pacifique, mais notre paix, fit un trône de l'immaculée Vierge, sur lequel s'assit cette Majesté qui d'un seul signe fait trembler l'univers. Vous savez ce que dit celui qui est placé sur ce trône : Voilà, je fais toutes choses nouvelles : *Ecce nova facio omnia* (Apoc. 21, 5). Heureux trône sur lequel s'asseoit le Seigneur suprême, dans lequel et par lequel tout est renouvelé : *Felix thronus, in quo sedet dominator Dominus, in quo et per quem omnia renovantur*. Jésus est venu restaurer ce qui est au ciel et ce qui est sur la terre.

(1) Serm. 44 in Nativit. B. Virg. Mariæ.

et établir la paix et la concorde entre les hommes et les anges par la médiation de la Vierge.

Ce trône était d'ivoire pour représenter l'admirable blancheur de la virginité de Marie.

Ce trône était vaste. Quoi de plus grand que la Vierge Marie, qui loge en elle la Divinité ?

Salomon revêtit ce trône d'un or très-pur. Cet or très-pur est la Divinité renfermée dans le sein de Marie.

Ce trône avait six degrés. Ces degrés indiquent les nombreuses et solides vertus de Marie.

Le haut de ce trône était arrondi par derrière. Ceci nous représente l'assomption de la Vierge : dans la rondeur vous ne trouvez ni commencement ni fin ; ainsi la gloire dans laquelle entre Marie au sortir de ce monde ignore le commencement, elle ne connaît pas de fin, elle est éternelle.

Ce trône avait deux mains; ce qui marque la puissance de Marie au ciel et sur la terre. Deux lions étaient auprès des deux mains ; ces deux lions sont le symbole de la royauté de Marie sur la terre comme au ciel. Les douze lionceaux qui étaient sur les degrés indiquent que tous les anges et tous les élus sont aux pieds de Marie et forment sa cour.

Jamais rien n'a été fait d'aussi beau dans tous les royaumes du monde ; c'est-à-dire que Marie, trône de Dieu, est le chef-d'œuvre de la Divinité, comme nous l'avons dit dans un chapitre spécial.

Vous êtes ce trône, ô Marie, dont parle le Psalmiste : Votre trône, ô Dieu, est un trône éternel : *Thronus tuus, Deus, in sæculum sæculi,* 14, 10.

Les saints assurent que la sainte Vierge, à proprement parler, est le vrai trône du Roi de gloire. Le saint abbé Guerric le dit mieux et plus clairement que nul autre : Gardez-vous bien, dit-il (1), de croire qu'être reçu au sein d'Abraham soit un bonheur comparable à celui d'être admis au sein de Marie, vu que le Roi de gloire a mis son trône en elle, lui disant : Venez, ma choisie, et je mettrai mon trône en vous. Il n'était pas possible de représenter plus admirablement la prérogative de la gloire de cette sainte âme, qu'en l'appelant le trône de Dieu ; car c'est dire clairement que Dieu ne se communique à aucun des saints avec tant de plénitude et de familiarité qu'à celle en qui spécialement il repose. Car lui annoncer qu'il mettra en elle son trône, c'est comme s'il lui disait : C'est trop peu, ma douce Mère, que vous soyez assise près de moi pour juger avec moi, il faut que vous soyez mon siége de justice et que je repose d'autant plus particulièrement en vous que mon dessein est de vous faire comprendre d'une façon privilégiée celui qui est incompréhensible.

Les feux, les éclairs et les tonnerres que saint Jean vit sortir du trône

(1) Serm. 1 de Assumpt.

de Dieu (Apoc. 4, 5) seraient capables de m'épouvanter si je ne considérais que ce trône ; mais c'est la bienheureuse Vierge, et par conséquent ces feux, ces éclairs et ces tonnerres sont des feux de charité, des éclairs de bonté et des tonnerres de réjouissance. C'est la voix commune des anciens Pères, que la glorieuse Vierge est le trône de Dieu. Elle est, dit saint Germain, patriarche de Constantinople (1), le trône chérubique, trône d'une immense grandeur, trône de feu, trône sublime, trône qui porte en son sein le Seigneur des armées.

Elle est, dit saint Grégoire le Thaumaturge (2), le trône royal, le Saint des saints, seul glorieux sur la terre, plus saint que tout le reste après Dieu, trône sur lequel le Seigneur Jésus s'est reposé.

Le bienheureux Chrysippus, prêtre de Jérusalem, dit que ce trône a été trouvé seul capable de porter le Saint des saints (3). Elle est le trône qui surpasse de beaucoup en éclat et en majesté celui des chérubins, dit saint Epiphane (4).

Et c'est de quoi les Anges, les Archanges, les Principautés, les Puissances, les Vertus, les Trônes, les Dominations, les Chérubins et les Séraphins, et généralement tous les bienheureux esprits demeurèrent ravis et confus quand ils aperçurent que le Roi de la terre et du ciel quittait le trône des Chérubins pour en choisir un autre dans le sein de la bienheureuse Vierge sa Mère.

Il n'y a rien de plus véritable que ce que nous apprenons des saints docteurs, dit le P. Poiré (5), que toutes les douceurs du ciel et tous les bienfaits de Dieu qui sont départis aux hommes sont premièrement reçus dans le trône de sa Majesté, qui est la bienheureuse Vierge, comme dans un océan de faveurs et de grâces, d'où ils sont envoyés ici-bas par dix grands conduits, qui sont les dix qualités bienfaisantes de la Mère-Vierge, à savoir : le titre de Mère de Dieu, celui de Réparatrice du monde, de Médiatrice des hommes, de Gouvernante de l'univers, de Protectrice des chrétiens, de Générale des finances du Sauveur, de Maîtresse de l'Eglise, de Défenseur des siens, d'Asile des pécheurs, de Mère de miséricorde.

De son trône éternel Dieu vient dans le sein de la Vierge, dit saint Bernard (6), où il se dresse aussi un trône royal, sur lequel il s'asseoit comme Roi, environné de l'armée des anges : *A regalibus sedibus venit in uterum Virginis, ubi etiam sedem sibi regalem extruxit ; in qua cum etiam nunc sedeat quasi Rex, circumstante exercitu angelorum.* Venant du trône royal du Père, il s'est placé sur le trône virginal de sa Mère-Reine.

(1) Orat. de Nativit. B. Virg.
(2) Serm. de Annuntiat.
(3) De B. Maria.
(4) Orat. de sancta Deipara.
(5) 12e étoile, chap. 13.
(6) In Annuntiat. dominica, serm. 1.

En elle-même et d'elle-même il s'est préparé un trône : *In ipsa et ex ipsa paravit sibi thronum.* En elle et d'elle il a pris un corps tellement parfait et apte à toutes choses, qu'il y a trouvé une maison pour se reposer et un trône pour juger, pour combattre et pour enseigner. Marie est ce trône glorieux et admirable qui, d'après l'Ecriture, a surpassé tous les chefs-d'œuvre de l'univers. Que tout genou céleste, terrestre et infernal se courbe devant ce trône. Oh ! que le sein de la Vierge, où le Rédempteur a pris sa chair, chair, prix des âmes, merveille des anges, trône de la suprême Majesté, de la puissance, aliment de l'immortelle vie, remède du péché, guérison et santé parfaite; que ce sein virginal, dis-je, est heureux !

CXLI

MARIE TEMPLE DE DIEU.

Si Salomon, de concert avec le peuple d'Israël, fit une si grande fête à la dédicace du temple qu'il avait bâti, de quelle joie, de quel respect ne devons-nous pas être pénétrés à la vue de la bienheureuse Vierge, qui est le très-sacré temple du Dieu descendu des cieux, qui s'est fait homme et qui a daigné habiter visiblement avec nous? dit saint Pierre Damien (1). Car, quoiqu'on doive croire que Dieu soit descendu dans ce temple de Salomon, néanmoins, dans ce sanctuaire raisonnable, c'est-à-dire dans le sein de la bienheureuse Vierge, il a daigné venir et demeurer d'une manière infiniment plus merveilleuse et plus heureuse pour nous, puisque le Verbe s'y est fait chair et qu'il a habité parmi nous (Joan. 1, 14). Il est dit de l'ancien temple que, lorsque les prêtres en furent sortis, une nuée remplit cette maison du Seigneur, et que les prêtres ne pouvaient plus y demeurer ni remplir leur ministère, à cause de la nuée, parce que la gloire du Seigneur avait rempli la maison du Seigneur : *Factum est autem, cum exissent sacerdotes de sanctuario, nebula implevit domum Domini; et non poterant sacerdotes stare et ministrare propter nebulam : impleverat enim gloria Domini domum Domini* (3 Reg. 8, 10-11). Dieu descendit dans ce temple sous la forme d'une nuée pour désigner l'affreux aveuglement de l'infidélité des Juifs. Mais Marie, temple de Dieu, est le soleil qui éclaire ceux qui sont ensevelis dans les ténèbres et les ombres de la mort. Dieu, à la vérité, fit resplendir de sa gloire le temple de Salomon : cependant il ne prit rien de lui pour sa nature ; mais dans le sein de la bienheureuse Vierge, temple auguste, Dieu n'a pas seulement daigné descendre, mais il s'est uni à la substance de notre mortalité. Plus

(1) Serm. 45 in Nativit. B. Virg. Mariæ.

donc est grande la dignité de ce temple, plus nous devons le respecter et le solenniser.

O Vierge remplie de la grâce divine, s'écrie saint Jean Damascène, ô temple saint de Dieu, que le vrai Salomon, Prince de la paix, a spirituellement construit et qu'il a habité, temple orné non d'or ni de diamants, mais, à la place de l'or, brillant du Saint-Esprit, et à la place des pierres précieuses, des perles, ayant le Christ, perle d'un prix infini ! *O Virgo, templum Dei sanctum, quod ille pacis Princeps Salomon spiritualiter construxit et habitavit, non auro et inanimis lapidibus ornatum, verum auri loco Spiritu fulgens, pro lapidibus autem pretiosis, margaritam ingentis pretii Christum habens* (1) !

La Vierge Marie est le temple du Seigneur, dit Adam Scot (2), et je ne doute point que chacun aime à dire combien on est heureux de ne jamais s'éloigner de ce précieux temple. Marie est en effet notre souveraine et notre avocate, notre douceur et notre vie, notre espérance et notre médiatrice ; elle est la Mère de Dieu, la reine des anges, la maîtresse des hommes, la dominatrice des démons, le refuge des malheureux, la consolation des pupilles, le secours des infirmes, la force des faibles, la confirmation des justes, le relèvement de ceux qui sont tombés, l'absolution des pécheurs, la joie des bienheureux ; elle est le tabernacle du Père, le lit du Fils, le lieu ombragé du Saint-Esprit, la demeure de la Trinité, la céleste habitation, le domicile du Verbe incarné, le temple de Dieu. Révérons cet auguste temple, réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse et rendons-lui gloire ; prions dans ce temple sacré et espérons en lui, et, pleins de louanges, de supplication et de confiance, ne nous en éloignons jamais. Ce temple est saint, il renferme le Saint des saints, en qui habite corporellement toute plénitude de la Divinité, dit saint Paul : *In quo habitat omnes plenitudo Divinitatis corporaliter* (Coloss. 2, 9). Il est saint, ce temple dans lequel Jésus-Christ, conçu du Saint-Esprit, demeure neuf mois. O très-glorieux et très-beau temple du Fils unique de Dieu ! *O gloriosissimum Dei Unigeniti templum !* Ouvrez-nous la porte de votre miséricorde et de votre clémence, accordez-nous d'entrer en vous, recevez nos prières faites devant vous. Par vous nous crions vers le Seigneur, afin que de son saint temple il exauce notre voix, et que nos cris en sa présence aillent jusqu'à ses oreilles. Ne vous éloignez jamais de ce temple, qui est Marie ; répandez-y votre prière, montrez-y votre tribulation : tout alors sera écouté et exaucé.

Vous êtes un temple vraiment digne de Dieu, rempli des suaves parfums de toutes les vertus, dit saint Basile de Séleucie ; le grand Pontife, le Pontife éternel qui, selon l'ordre de Melchisédech, est sans mère et

(1) Virg. Mariæ Nativit., orat. 1.
(2) Serm. 19 in Annuntiat. B. Virginis.

sans père, de Dieu le Père sans mère, de vous, ô Mére admirable, sans père, habite en vous (1).

Vous êtes, ô Vierge sans tache, ce temple à sept colonnes que la Sagesse divine s'est élevé (Prov. 9). Ces sept colonnes sont votre virginité, votre chasteté, votre continence, votre humilité, votre foi, votre espérance, votre charité.

La Vierge, dit Louis de Grenade (2), est le temple dans lequel le Sauveur a été reçu. Car, encore qu'il soit véritable que tous les justes sont des temples dans lesquels Dieu fait sa demeure, la Vierge néanmoins a mérité en une manière plus excellente d'être honorée de ce nom, parce que Dieu a habité en elle d'une façon particulière, et parce que non seulement il a demeuré dans son âme par une abondance plus extraordinaire de ses grâces, mais qu'il a daigné faire un long séjour dans son corps pour en tirer la chair dont il a été revêtu. C'est pourquoi c'est avec beaucoup de raison qu'on la nomme le temple vivant de la Divinité, l'arche du Testament, le siége de la Sagesse, le trône de Salomon et le paradis terrestre du second Adam.

C'est un grand honneur pour la sainte Vierge, dit le P. Poiré (3), qu'elle ait été si communément appelée par les saints Pères *le Temple de Dieu*. Je dis si communément, d'autant que c'est le titre que lui ont donné la plupart. Saint Jacques, en sa liturgie, l'a nommée *le Temple sanctifié;* saint Epiphane, *le Temple de la Divinité* (4); saint Jean Chrysostôme, *le Temple vivant et animé de Dieu* (5); saint Germain, patriarche de Constantinople, *le Temple de l'Epoux commun de sa sainte Eglise* (6); saint Cyrille d'Alexandrie, *le Temple indissoluble* (7); le bienheureux Proclus, archevêque de Constantinople, *un Temple vivant* (8); saint André de Crète, *le magnifique Temple de la gloire de Dieu* (9); saint Pierre Chrysologue, *le grand Temple de la divine Majesté* (10); saint Jean Damascène, *le Temple saint, admirable et digne de la grandeur de Dieu* (11); saint Ambroise, *le Temple de la pudeur* (12); Hésychius, *le Temple qui est plus grand que le ciel* (13); saint Ildefonse, *le Temple céleste* (14).

(1) Orat. 39 in sanctiss. Deiparæ Annuntiat.
(2) *Mémorial.* De l'Assomption de la Vierge.
(3) 12e étoile, chap. 13.
(4) Orat. de sancta Deipara.
(5) De B. Virg.
(6) Orat. de Nativit. B. Virg.
(7) Homil. 6 contra Nestorium.
(8) Orat. de Nativit. Domini.
(9) Serm. de Annunt.
(10) Serm. 149.
(11) Lib. 4 de Fide orthod., cap. 15.
(12) Lib. de Institut. virg., cap. 15.
(13) Orat. de sancta Deipara.
(14) Serm. 9 de Assumpt.

Les écrivains sacrés assurent que le temple de Salomon était composé de trois parties principales, dont la première s'appelait *le parvis ;* la seconde, *la maison*, *le temple* ou *le saint*, et la troisième, *le sanctuaire*, *l'oracle* et *le saint des saints*. De même en la Reine des anges vous rencontrerez le parvis, qu'ils appelaient *des gentils*, où elle reçoit généralement sous sa protection toutes les nations de la terre, sans qu'il y en ait aucune, pour barbare qu'elle puisse être, qui en soit exclue. Vous y verrez le parvis d'Israël, où elle loge le peuple chrétien, et où ses fidèles serviteurs ont toujours meilleure place que les autres. Vous y remarquerez le parvis des prêtres, où les sacrifices étaient offerts tant le matin que le soir, c'est-à-dire son corps et son appétit sensitif qu'elle tenait toujours bridé par l'excellence d'une continuelle mortification. Quant à l'intérieur du temple, qu'ils appelaient *le saint*, saint Antonin en poursuit le rapport, disant qu'on y voyait d'un côté la table d'or avec les douze pains de proposition, qui était la vive foi qu'elle avait des douze articles de notre créance; de l'autre côté était l'autel des parfums, c'est-à-dire son cœur sacré qui envoyait sans cesse vers le ciel les actes d'adoration tant intérieure qu'extérieure (1) ; le chandelier à sept branches, les sept dons du Saint-Esprit, et le voile tissu de quatre diverses couleurs, qui marque les quatre vertus cardinales dont elle était ornée en perfection. Le saint des saints, où il était permis au seul grand-prêtre d'entrer, et une fois seulement par an, c'est évidemment le chaste sein de la bienheureuse Vierge, où nul n'a jamais eu entrée, sinon le seul grand-prêtre Jésus, lors de son incarnation.

Quant à la magnificence du temple figuratif de Salomon, on pourrait en juger par les seuls dons de David (Paralip. 12), qui offrit cent mille talents d'or et un million de talents d'argent, sans y comprendre ce que le peuple offrit libéralement du sien, qui monta à soixante et onze millions d'or, huit cent quatre-vingt mille écus : somme immense ; et cette somme ne devait servir qu'à ce qui devait être travaillé en or et en argent pour l'usage du temple, sans toucher ni à la construction du temple, ni aux matériaux qui y furent employés, ni aux autres métaux, aux pierreries, aux étoffes de pourpre. Tout le temple, du haut en bas, et même le pavé étaient couverts de lames d'or où étaient placées une infinité de pierres précieuses, etc.

Eh bien ! cher lecteur, aurez-vous assez admiré cet ouvrage, qui jamais n'a eu son pareil ? Mais que direz-vous si je l'appelle un simple crayon de la Mère de Dieu, et si j'assure que toute cette magnificence n'est rien au prix de la gloire de notre temple mystique ? Je n'avancerai rien cependant que d'après saint Bernardin de Sienne (2), lequel, expliquant

(1) 3 p., titul. 31, cap. 4, sect. 2.
(2) Conc. 1, ari. 61, cap. 1.

ces paroles du psaume 8e : Votre magnificence a été élevée au-dessus des cieux : *Elevata est magnificentia tua super cœlos*, remarque que la sainte Vierge doit être nommée singulièrement et par excellence *la magnificence de Dieu*, attendu qu'il reçoit plus de gloire de l'exaltation et de l'abaissement de cette Souveraine que de tout le reste de ses créatures, et que, par ses actions de grâces, par ses bénédictions et par ses adorations continuelles, elle le glorifie plus que les anges et les hommes ensemble. Je le dirai après saint Jean Damascène, dont voici les paroles que j'aime à rappeler ici (1) : Taisez-vous, Salomon, et ne dites plus qu'on ne voit rien de nouveau sous le soleil. Voici un ouvrage qui n'a jamais été vu aux siècles passés : c'est une Vierge-Mère qui a reçu la plénitude de la grâce de Dieu; c'est un temple bien plus riche que le vôtre : aussi était-il préparé au vrai Pacifique et à celui qui a été en effet et en vérité ce que vous n'étiez qu'en figure. Ce temple brille de tous côtés, mais d'un or bien différent du vôtre, c'est-à-dire de tous les dons du Saint-Esprit. Au lieu de vos pierres précieuses, ce temple est enrichi de la perle sans prix qui lui a été envoyée du ciel.

J'avoue que la dédicace du temple de Salomon fut admirable (3 Reg. 8; 2 Paralip. 5); car l'ange qui tenait la place de Dieu y descendit en personne dans une nuée, à mesure que l'arche d'alliance était portée au lieu qui lui était préparé. Et quant à Salomon, il était ravi, et tout le peuple était saisi d'une sainte frayeur.

Que les autres admirent cette rare faveur tant qu'il leur plaira; pour moi, je cesse de l'admirer quand je jette les yeux sur la dédicace de la Vierge, qui se fit quand la véritable arche d'alliance y descendit du ciel et qu'elle fut consacrée Mère de Dieu. Oh! ce fut bien une autre réjouissance que celle-là, de voir, comme dit saint Jean Damascène, la très-adorable Trinité venir personnellement pour sanctifier la bienheureuse Vierge et pour la consacrer comme son très-saint temple (2).

Nul n'explique mieux cette auguste cérémonie que saint Bernard (3); voici ses propres paroles : En la consécration de la sainte Vierge, comme en celle d'un très-magnifique temple, le Père a fourni la clarté, le Fils l'humilité, le Saint-Esprit la charité. Le Père a fourni la lumière de la raison, le Fils la cendre de la soumission, le Saint-Esprit l'huile de la dilection. Le Père a apporté la puissance, le Fils la sagesse, le Saint-Esprit la grâce de toutes les vertus. Le Père lui a donné la force pour résister au péché, le Fils l'humilité pour vaincre le monde, le Saint-Esprit la charité pour aimer Dieu et le prochain. Le Fils a mis en elle la mortification de la chair, le Saint-Esprit la componction, le Père le don de la contempla-

(1) Serm. 1 de Nativit. Virg.
(2) Orat. 2 de Nativit. Virg.
(3) Serm. de B. Virg. cujus initium est Ave.

tion. Le Fils l'a instruite à pratiquer les actions célestes, le Saint-Esprit à aimer Dieu et à se rendre agréable à lui, le Père à contempler les choses célestes. Le Fils l'a enseignée, le Saint-Esprit l'a avancée, le Père l'a perfectionnée. Le Fils lui a conféré la pureté, le Saint-Esprit la paix, le Père la gloire. Non que je veuille pour cela diviser les œuvres de la sainte Trinité; mais comme elle est une en son essence, ainsi l'avoué-je inséparable en ses actions. Voilà comment parle ce dévot et éloquent serviteur de la Mère de Dieu.

CXLII

MARIE TABERNACLE DE DIEU.

Le Créateur de l'univers, celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle : *Creator omnium, qui creavit me, requievit in tabernaculo meo* (Eccli. 24, 12). Ces paroles de l'Ecclésiastique sont une vraie prophétie en Marie. Elle seule peut dire en toute vérité : Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle ; je l'ai conçu, je l'ai porté dans mon sein, il y a établi sa demeure : *Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo.*

Vous êtes, ô Marie, le tabernacle placé dans le Soleil ; vous êtes le tabernacle du Soleil éternel, et de ce tabernacle le Fils de Dieu, semblable à un nouvel époux qui sort de son lit nuptial, s'est élancé comme un géant dans la carrière de sa miséricorde ; nul n'a pu se dérober à la chaleur de ses rayons : *In Sole posuit tabernaculum suum ; et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo, exultavit ut gigas ad currendam viam : nec est qui se abscondat a calore ejus* (Psal. 18, 6-7-8).

J'entendis, dit saint Jean dans l'Apocalypse, une grande voix qui du trône disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, et il sera leur Dieu, 21, 3. Marie est ce tabernacle qui a fait venir Dieu parmi les hommes, qui est la cause qu'il a habité avec eux, qu'ils forment son peuple, que Dieu est avec eux, et qu'il est leur Dieu sauveur.

Personne, dit saint Denis (1), n'est entré dans ce tabernacle et n'en est sorti que le seul Seigneur ; la porte de ce tabernacle est scellée du sceau de Dieu même. Ce tabernacle n'a pas été fabriqué de main d'homme, mais du Saint-Esprit, et il est gardé par la vertu du Très-Haut. Ce très-beau, très-riche, très-pur tabernacle de Dieu, c'est la Vierge Marie, Mère de Dieu. Le même saint docteur dit un peu plus loin : Ce n'est pas dans un serviteur que Dieu a habité, mais dans son saint tabernacle, que l'homme

(1) In solutione quæst. 3.

n'a pas construit, et ce tabernacle est Marie, Mère de Dieu : *Non in servo inhabitavit, sed in sancto suo tabernaculo, non manu facto, quod est Deipara Maria.* En elle le Roi de gloire s'est fait Pontife pour accomplir une rédemption éternelle. De Marie est sorti le Verbe fait Pontife, non selon la loi du précepte charnel, mais selon la vertu de la vie indissoluble (1).

Le tabernacle de l'alliance était fait de bois de sétim, bois rare et précieux, bois incorruptible et éternel. Ce tabernacle était d'un grand prix, il était très-respectable; heureux ceux qui avaient le bonheur de le voir, de le posséder ! Mais qu'était ce premier tabernacle comparé au second, qui est l'auguste Vierge Mère de Dieu? Celui-là n'était qu'une faible figure de celui-ci, qui est la réalité.

Quant à la richesse, à l'ornement du tabernacle de l'ancienne loi, on peut dire que rien n'y fut épargné; il ne se peut rien ajouter après qu'on a dit que Dieu même en avait tracé le dessin. Mais la très-sainte Vierge est infiniment plus riche, plus belle, plus digne, elle qui est le tabernacle vivant de la nouvelle loi. Cette créature incomparable est un ouvrage de Dieu contre-tiré sur l'idée qu'il avait du Verbe incarné, comme nous l'avons dit dans un autre chapitre; ce tabernacle est contre-tiré, dis-je, sur l'idée que Dieu avait du Verbe incarné, son propre Fils, afin de lui être semblable autant qu'une pure créature puisse l'être, et afin de faire avec lui un ordre tout particulier dans le dessein général qu'il avait de l'état de la grâce et de la gloire. Car, dès que cela est une fois reconnu, il ne faut plus faire état, dit un auteur (2), de vouloir comprendre avec quel soin il a embelli et orné ce tabernacle singulier en toutes ses perfections; mais il en faut laisser le jugement à celui qui l'a pu faire si beau et si riche.

Quant à l'usage, l'ancien tabernacle avait un avantage très-grand au-dessus de tous les autres qui existaient en Israël ; car c'était la tente et la demeure de Dieu, le lieu où il reposait, où il était servi et adoré, où il faisait entendre ses oracles, ses volontés, où tout ce qui se traitait était saint, auguste et digne de Dieu. A cette occasion tout y était béni et consacré de l'onction sainte et mystérieuse, suivant l'ordre donné à Moïse; ce qui fait dire au Roi-Prophète que Dieu avait sanctifié son tabernacle : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus* (Psal. 45, 5).

Mais que dire ici de la Mère de Dieu, tabernacle du Dieu vivant? Disons avec saint André de Crète (3) qu'à très-juste raison nous l'appelons bénie, puisqu'elle l'a véritablement été pour devenir le digne tabernacle vivant du Dieu éternel. Disons encore avec saint Jean Damascène (4) que, lors-

(1) In solutione quæst. 7.
(2) Le P. Poiré, 8e étoile, chap. 9.
(3) Serm. de Annuntiat.
(4) Orat. 1 de Nativit. B. Virg.

qu'on parle de Marie, il faut oublier l'ancien tabernacle, vu qu'elle a été la demeure et le tabernacle non seulement de la puissance et des œuvres de Dieu, mais de l'essence et de la propre personne de son Fils.

Enfin l'ancien tabernacle était l'unique assurance du peuple hébreu, le recours et l'asile commun d'Israël, et le grand sceau de l'alliance que Dieu avait faite avec les Juifs. C'était cette divine tente qui affermissait toutes les autres quand elle se trouvait au milieu d'elles, qui remplissait de courage les bataillons de Juda, qui donnait l'épouvante aux ennemis, qui les mettait en déroute, et qui faisait qu'un seul homme valût autant que cent. C'est pourquoi le Roi-Prophète, qui avait mis tout son cœur dans ce tabernacle, le nomme si souvent le fort, le rempart d'Israël, et le compare à la corne du rhinocéros, 77, 69.

Vierge admirable, tabernacle et pavillon de l'univers, qui pourrait expliquer ce que vous valez au monde entier et surtout au peuple chrétien, et la confiance qu'il a en vous en toutes ses rencontres et en toutes ses nécessités? Jamais, non, jamais le cœur humain ne comprendra les favorables effets qu'il éprouve de votre protection. Vous êtes le courage des faibles, l'assurance des ébranlés, le refuge des affligés, la terreur des ennemis de l'enfer, le soutien du monde, le nœud de l'alliance que Dieu a contractée avec nous. Sans vous il n'y aurait ni espoir de grâce, ni paix, ni sainteté assurée. Je ne m'étonne plus que David ait publié partout que Dieu fait plus d'état des seules portes du tabernacle de Sion que de toutes les tentes de Jacob, attendu que votre seule bonté lui fait plus d'honneur et attire plus de cœurs et d'affections à son service que tout le reste des saints ensemble : *Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob* (Psal. 86, 2).

Marie, ce divin tabernacle de Dieu, est remplie de bénédictions.

Pour faire voir l'immensité des bénédictions de la sainte Vierge pardessus toutes les créatures (1), il faut en premier lieu remarquer avec saint Thomas (2) que Dieu se trouve en elle et avec elle de trois manières, c'est-à-dire par son essence, laquelle n'étant pas moins infinie quant aux lieux qu'elle l'est quant à la durée, il faut par nécessité qu'elle se trouve partout; par sa présence, c'est-à-dire par la connaissance très-parfaite qu'il a de tout ce qui se passe en son état; par son opération, les soutenant et les conduisant à leur perfection. En second lieu, il est à considérer que Dieu se trouve de trois façons particulières en sa créature raisonnable : la première est une spéciale protection dont sa Majesté l'honore en suite de l'excellence de sa nature, et beaucoup plus de sa vertu; la seconde manière est la grâce; la troisième est une liaison très-étroite qu'il a avec ses plus chers amis, liaison dont les heureux effets ne peuvent être déclarés que par ceux qni en font la douce expérience.

(1) Le P. Poiré, 8e étoile, chap. 9.
(2) P. 1, q. 8, art. 9.

Au-dessus de tous ces divers degrés de présence, d'union et de communication de Dieu avec ses créatures, d'où dépendent toutes les bénédictions qu'elles reçoivent et tout le bonheur dont elles jouissent, le dévot saint Bonaventure donne la prééminence à la glorieuse Vierge (1). Le Seigneur est avec vous, dit l'archange Gabriel par la plume du grand saint Augustin (2), mais plus excellemment qu'avec moi; car il est dans votre cœur et dans votre sein tout ensemble, et il ne possède pas moins votre esprit angélique qu'il ne remplit vos très-sacrées entrailles.

C'est ainsi que la très-sainte Vierge est élevée au-dessus de tout ce qui est créé; c'est ainsi qu'elle surpasse tous les états de l'Eglise militante et toutes les hiérarchies de la triomphante, pour aller recevoir immédiatement au-dessous de Dieu une bénédiction singulière avec un privilége de singularité en toutes ses bénédictions.

Donnons-nous le contentement de monter jusqu'à la source d'où ces bénédictions sortent et se répandent sur le céleste tabernacle, qui est Marie, afin d'adorer le très-béni Jésus, vrai principe de toutes les bénédictions du monde, et d'honorer la Vierge auguste, vrai tabernacle qui en est rempli.

Saint Bernard la découvre (3) et nous la fait toucher au doigt quand il explique la bienvenue que sainte Elisabeth fit à la Mère de Dieu, sa cousine, lui disant prophétiquement : Vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de votre ventre : *Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui* (Luc. 1, 42). Vous êtes vraiment bénie entre les femmes, dit ce saint docteur, et le fruit de votre sein est béni entre tout ce qui est créé. Mais ce n'est pas en suite de vos bénédictions que le fruit de vos entrailles est béni, mais plutôt, parce qu'il est singulièrement béni, vous avez meilleure part que nul autre à ses faveurs et à ses bénédictions. Voilà la vraie source, et c'est folie d'en chercher une autre, attendu que ce n'est pas seulement l'origine des bénédictions de Marie, mais encore le principe de toutes les bénédictions du monde. C'est la divine fontaine qui jadis fut montrée de loin au patriarche Abraham (Genes. 22), quand Dieu lui promit avec serment qu'il multiplierait sa postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer, et que toutes les nations de la terre seraient bénies en lui. C'est la céleste fontaine d'eau vive que le grand aïeul du Messie aperçut quand il chanta en son psaume 71e : Toutes les tribus de la terre seront bénies en lui, et toutes les nations du monde proclameront ses grandeurs : *Et benedicentur in ipso omnes tribus terræ, omnes gentes magnificabunt eum.* C'est la source mystérieuse que le prophète Zacharie, 4, vit au-dessus du grand chandelier d'or, du tronc duquel

(1) Speculi, cap. 8.
(2) Serm. de Nativit.
(3) Homil. 4 super Missus est.

sortaient tout à l'entour sept rameaux ou sept branches qui portaient chacune sa lampe. Car la lampe du milieu, qui était au plus haut du chandelier, beaucoup plus grande que les autres, assise sur une grande coupe d'or comme sur sa propre fontaine, où était reçue une grande abondance d'huile qui par ses canaux passait jusques aux sept lampes susdites pour leur fournir l'aliment nécessaire, suivant l'interprétation de saint Jérôme (*in cap. citato Ezech.*), et, comme il l'assure, des plus savants et des mieux entendus d'entre les docteurs tant hébreux que chrétiens, n'était autre que le Sauveur du monde, de la plénitude duquel tous nous avons reçu, ainsi que parle le bien-aimé disciple (cap. 1), et en qui, selon que le dit saint Paul (Eph. 1), nous avons tous été bénis des bénédictions du ciel. C'est Jésus, le digne fruit du sein de Marie, qui l'a comblée avant tout autre des bénédictions les plus choisies qu'il eût apportées sur la terre, et dont il a rempli ce sacré tabernacle de son humanité et de sa divinité tout ensemble.

CXLIII

MARIE MAISON DE DIEU.

La Sagesse s'est bâti une maison, elle l'a appuyée sur sept colonnes : *Sapientia ædificavit sibi domum, excidit columnas septem* (Prov. 9. 1). La Sagesse, c'est-à-dire Dieu, Sagesse incréée, s'est bâti une maison ; cette maison est l'auguste Vierge Marie, Mère de Dieu fait homme. Les sept colonnes sur lesquelles elle est appuyée sont les sept dons du Saint-Esprit, dit saint Bonaventure (1).

La gloire du Seigneur avait rempli la maison du Seigneur, dit l'Ecriture parlant du temple que Salomon avait élevé à Dieu : *Impleverat gloria Domini domum Domini* (3 Reg. 8, 11). De quelle gloire n'est donc pas remplie Marie, véritable maison du Fils de Dieu ? Ce n'est qu'au ciel que nous pourrons voir, comprendre et admirer la gloire de cette maison virginale qui a logé Dieu sur la terre. Dieu sur la terre était dans la maison de Marie, dans son sein, dans son cœur ; maintenant Marie est dans la maison de Dieu au ciel.

La Sagesse s'est bâti une maison ; c'est-à-dire le Fils de Dieu, Jésus-Christ Homme-Dieu, Médiateur entre Dieu et les hommes, Sagesse coéternelle de Dieu le Père, s'est bâti une maison, dit le vénérable Godefroi (2), quand ce Fils unique de Dieu a pris un corps dans le sein de l'immaculée Vierge pour le salut du monde.

Mais considérons attentivement ces paroles : La Sagesse s'est bâti une maison, et nous verrons qu'elles regardent spécialement la perpétuelle Vierge Marie, notre Souveraine et la Mère de Jésus-Christ. Car elle est la maison choisie, la très-humble maison, ornée, enrichie de toutes les beautés, de toutes les richesses, de toutes les perfections ; maison que l'éternelle Sagesse de Dieu a voulu construire et consacrer pour elle, afin d'avoir perpétuellement en elle une demeure digne de sa majesté. Et ce n'est pas sans motif que la bienheureuse Vierge est appelée la maison de Dieu. Car ce qu'on a l'habitude de faire pour élever une maison ordi-

(1) Speculi, lect. 8.
(2) Homil. 85 in fest. Dedicat. Ecclesiæ prima.

naire, le suprême Architecte l'a fait spirituellement en Marie. Car d'abord, pour bâtir une maison, on commence par les fondements, sur lesquels on élève les murs; on y met ensuite le toit. Ainsi Marie est la maison spirituelle fondée et élevée par l'Architecte du ciel et couverte par la vertu du Très-Haut. Cette maison a toutes les autres pour fondements; elle est bâtie sur la pierre solide, inébranlable, qui est Jésus-Christ. Les murailles de cette maison sont la virginité et l'humilité; le ciment, c'est la grâce; le toit, le Saint-Esprit. On peut dire encore que le fondement de cette maison c'est la foi de Marie, les murs son espérance, et le toit sa charité.

Marie est cette maison dont parle Jésus-Christ dans son Evangile, elle est bâtie sur la pierre; et la pluie est tombée, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, et elle n'a point été ébranlée, car elle était fondée sur la pierre (Matth. 7, 24-25). Quelles sont ces inondations de pluies, de fleuves et de tempêtes qui sont tombées sur cette précieuse maison et qui n'ont pu l'ébranler? Ce sont les persécutions de l'enfer et des hommes pervers qui sont tombées sur son très-cher et unique Fils. Car toutes les douleurs de Jésus étaient les douleurs de sa tendre Mère. Ces effroyables inondations, ces fleuves et ces tempêtes déchaînés, c'est la fuite en Egypte pour échapper à la fureur d'Hérode; ce sont les contradictions, les haines, la méchanceté des ennemis de Jésus, qui le poursuivent jusque dans ses éclatants et bienfaisants miracles; mais c'est surtout au temps de la passion que tout fut déchaîné contre Jésus, et par conséquent contre Marie sa Mère. Les calomnies, les faux témoins, les soufflets, les crachats, les cris, les blasphèmes, la colonne, le reniement, la trahison, la croix, la couronne d'épines, le crucifiement, le fiel et le vinaigre, la mort sur la croix entre deux voleurs, voilà des inondations, des tempêtes furieuses. Or, Marie, cette maison solide, ne fut point ébranlée; elle resta debout au pied de la croix : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus* (Joan. 19, 25).

La Sagesse s'est bâti une maison. Cette maison est donc l'auguste Vierge Marie.

Ecoutez ce que dit Cornelius a Lapide de cette admirable maison (1) : La longanimité peut représenter la longueur de cet édifice spirituel; la charité, la largeur; l'espérance, la hauteur. Les quatre murs sont les quatre vertus cardinales : la prudence, la justice, la force, la tempérance. L'humilité et la foi en sont le fondement et la base; la patience, le toit; les bons désirs, les fenêtres; l'observation des commandements, la porte, et la crainte de Dieu, le portier; les anges en sont les gardiens, la contemplation en est le donjon, la prière forme ses remparts, le chien qui la garde nuit et jour est la vigilance, l'âme en est la maîtresse, et toutes les

(1) Comment. in Proverb.

vertus sont les appartements. L'époux est la volonté; l'épouse, la modestie; la famille se compose des bonnes œuvres; les serviteurs sont les sens qui obéissent à l'âme; la table est l'Ecriture sainte; le pain, l'Eucharistie; le vin, le sang de Jésus-Christ; l'eau, la grâce divine; le feu, le Saint-Esprit; l'air, le bon exemple; l'huile, la miséricorde et la douceur; le lit, la tranquillité de la conscience; les remèdes, les sacrements; les médecins, les apôtres; les hôtes, le Père, le Fils, le Saint-Esprit et les anges gardiens.

CXLIV

MARIE CHAR DE LA GLOIRE DE DIEU.

Marie, dit saint Grégoire de Nicomédie, est le char royal sur lequel le Verbe a été transporté pour venir se faire homme : *Regium vehiculum, quo vectum Verbum cum carne advenit* (1).

Marie seule (2) a mérité de porter le Roi de gloire incarné, l'unique triomphateur du monde et des puissances infernales. Elle a toujours été le principal instrument des victoires du grand conquérant du ciel. Elle mérite d'être nommée le char de la gloire de Dieu, parce que c'est elle qui a porté plus loin que toute autre créature la gloire de Dieu ; c'est elle qui a étendu davantage les bornes de l'empire de sa majesté. Ce qui est si véritable, que saint Bernardin de Sienne dit que si l'on mettait ensemble le tribut de gloire que Dieu reçoit de ses créatures, on verrait à l'œil que ce qui lui revient des actions et des excellences de Marie seule dépasse tout ce qu'il retire de tous les autres ensemble (3).

O char d'Israël ! O char plus brillant que le cristal, plus radieux que le firmament, plus saint que tous les autels du monde, plus relevé que l'empyrée ! O char mille fois heureux pour avoir eu l'honneur de porter le Roi de l'éternité et de contenir celui que le ciel ne peut renfermer ! O char bien plus admirable que celui d'Elie, qui n'avez pas été employé à transporter un homme mortel en quelque région inconnue, mais qui avez servi pour amener du ciel en terre un Dieu immortel et pour le faire converser avec nous ! O char qui êtes le lit d'honneur de toutes les belles âmes qui passent du séjour de misère à la demeure du bonheur éternel, recevez-nous, s'il vous plaît, à la fin de notre carrière pour nous porter dans le sein de l'immortalité.

(1) Orat. de Præsent. B. Virg.
(2) Le P. Poiré, 12e étoile, chap. 13.
(3) Serm. 61, art. 6, cap. 4.

CXLV

MARIE COMPLÉMENT DE LA TRINITÉ.

D'après les grands docteurs, Marie complète la Trinité dans son œuvre.

Si hardie que soit cette expression, dit Auguste Nicolas (1), il faut en accuser moins ceux qui l'emploient que l'indigence en un pareil sujet du langage humain qui la fournit; car si elle est impropre en ce sens que rien ne saurait manquer à la plénitude de l'Etre en lui-même, elle est juste en ce sens qu'il a plu à Dieu de tirer des trésors de cette plénitude de nouveaux rapports qui en complètent et en rehaussent la manifestation au-dehors, et de les former et de les nouer par Marie.

En ce sens, notre proposition est tellement incontestable, qu'elle n'a pas besoin de démonstration. Il en est ainsi de toutes les grandeurs de Marie: les plus sublimes sont les plus inattaquables.

Ici quand nous disons que Marie complète la Trinité, en ce sens que sa maternité sainte établit de nouveaux rapports *ad extra* entre les personnes divines, nous ne disons rien à quoi un catholique, un chrétien, un protestant même, s'il n'a renié Jésus-Christ, ne doive souscrire.

En effet, quelque antériorité de principe qu'il y ait dans le Père, engendrant son Fils et l'envoyant, et dans le Fils et le Père, produisant et envoyant le Saint-Esprit, cependant le Père, le Fils et le Saint-Esprit, étant substantiellement un seul Dieu, sont égaux en nature, et aucun des trois n'est inférieur et sujet aux autres. Toute leur divinité suprême passe et circule en quelque sorte dans leurs relations et les rend indépendants, d'une indépendance qui n'est réciproque que parce qu'elle leur est commune.

Ainsi en a-t-il été de toute éternité.

Mais au jour, au moment où Marie concourt par son humilité à l'incarnation du Verbe, ce Verbe, Fils de Dieu, devient, par la nature humaine qu'il revêt de Marie, d'égal à son Père, son inférieur, son sujet, son ado-

(1) Liv. 3, chap. 3 : le Plan divin.

rateur; et par là, chose merveilleuse, et aussi solide que merveilleuse, en retour de la grandeur que le Père donne à Marie en l'associant à sa génération et la faisant son épouse, Marie procure au Père une gloire nouvelle en lui donnant autorité sur son Fils et en le faisant son sujet. Car cette autorité que Marie elle-même a sur ce Fils, le Père ne l'avait pas avant elle, et il ne l'a que par elle. Un même instant, un même point, un même *Fiat* donne sujet et commencement à l'autorité de Marie et à l'autorité du Père éternel sur leur commun Fils, et on peut dire de ce Fils, par rapport à Marie et au Père céleste, ce qui en est dit par rapport à Marie et à Joseph, qui n'était que l'ombre de cette céleste paternité : ET IL LEUR ÉTAIT SOUMIS : *Et erat subditus illis ;* associant dans ce seul mot *illis* Marie et le Père éternel. O grandeur de cette humble naissance du Fils de Dieu! s'écrie le cardinal de Bérulle (1), ô société honorable de la Vierge et du Père éternel au point de leur autorité sur Jésus ! Ne respecterons-nous point deux pouvoirs si conjoints? Ne servirons-nous pas, bien que différemment, et la majesté du Père et la majesté de la Mère, deux majestés si saintes, si semblables? Ne dépendrons-nous pas volontiers de deux puissances si élevées, qui ont un même objet pour sujet et un même moment et mystère pour origine de leur puissance? O grandeur de Marie! vous êtes Mère de celui dont le Saint-Esprit, sans défaut toutefois, n'est pas père; vous êtes Mère de celui dont le Père seul, entre les personnes divines, est Père; et le Père éternel, qui vous devance d'une éternité en la production de son Fils, ne vous devance pas d'un seul moment en l'exercice de son autorité sur lui; et en vous et dans vos flancs commence ainsi la première puissance sur un si digne sujet, et la plus haute, la plus digne, la plus souhaitable puissance que le Père éternel aura jamais, qui est la puissance sur son Fils incarné.

Car, continue excellemment l'éloquent et pieux cardinal, il n'est entré en l'usage de cette puissance que par ce divin mystère; mystère auquel Dieu, qui ne peut s'agrandir en soi-même, s'agrandit en son œuvre, qui le rend Dieu pour jamais de celui dont il est Père de toute éternité; mystère qui, par ce moyen, rehausse et agrandit l'état et la couronne du Père éternel d'une dignité infinie. Car ce n'est comme rien à Dieu de commander aux créatures; mais commander à un sujet si digne qu'il est infini dans sa dignité, qu'il est Dieu en sa nature, qu'il est Fils unique de Dieu en sa personne, c'est chose digne de Dieu même; son pouvoir et son commandement ne peuvent monter plus haut, et son domaine est rempli de toute la grandeur et dignité qui lui peut appartenir. O grandeur! ô abîme! ô bonté du Père qui ne veut point réserver à soi seul cette nouvelle puissance, et qui la communique à cette Vierge sainte par qui il l'acquiert! Et des esprits faibles et peu connaissant les mystères de Dieu

(1) *De l'Etat et des Grandeurs de Jésus*, discours II.

ne voudront pas entrer en servitude au regard de celle avec laquelle le Père éternel semble partager sa qualité, sa puissance et son autorité sur son Fils ! Laissons ces esprits en leurs basses pensées.

La longueur de cette citation, continue Auguste Nicolas, nous a paru nécessaire pour accoutumer l'esprit de nos lecteurs à une vérité aussi sublime et aussi infréquentée, bien qu'elle ne soit que le commentaire en quelque sorte du cantique de Marie elle-même : *Magnificat anima mea Dominum :* Mon âme exalte, FAIT GRAND le Seigneur.

Ainsi, en effet, Marie concourt à donner au Père une grandeur infinie qu'il n'avait pas dans le monde, en lui assujétissant son Fils, et, en ce sens, rehausse, complète sa majesté de toute la différence de valeur qui existe entre l'hommage des créatures et celui du Fils de Dieu.

Marie ne glorifie pas moins la Trinité dans la personne de ce Fils que dans celle du Père. Ce Fils, en effet, en s'anéantissant dans le sein de Marie, y prend une vie nouvelle, une vie humaine, laquelle, en retour de la gloire et de la satisfaction qu'elle procure à son Père, reçoit de lui une gloire absolument divine. Je vous ai glorifié sur la terre, disait-il lui-même à ce Père céleste, j'ai consommé l'œuvre que vous m'avez donné à faire. Et maintenant, vous, Père, glorifiez-moi en vous-même de la gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût (Joan. 17, 5).

Avant de s'incarner dans le sein de Marie, ce Fils bien-aimé du Père éternel avait en lui la gloire, comme Fils de Dieu. Par l'incarnation, par Marie, il va avoir cette même gloire, comme Fils de l'homme; doublement par conséquent, et d'une façon bien plus merveilleuse et glorieuse, si j'ose ainsi dire, comme Fils de l'homme que comme Fils de Dieu. Comme Fils de Dieu, Dieu lui-même, il ne pouvait pas ne pas avoir cette gloire; elle était inhérente à sa nature divine, cette nature même dans sa splendeur. Mais comme Fils de l'homme, créature, issu d'Adam, chargé des péchés du monde, maudit de la terre et du ciel, abandonné de son Père même sur la croix, n'étant plus un homme, mais un ver, comme il le dit lui-même par la bouche de son Prophète : *Ego sum vermis et non homo ;* en cette nature humaine être glorifié de la même gloire que celle qui revient à sa nature divine, être élevé dans le sein du Père, entrer dans la Trinité, y apporter l'homme à l'égal du Dieu, et, chose plus merveilleuse encore, exercer les prérogatives de la divine puissance plus particulièrement comme FILS DE L'HOMME, voir tout genou fléchir à ce nom au ciel, sur la terre et dans les enfers, le Père céleste lui-même se dessaisir du pouvoir de juger pour le remettre au Fils de l'homme, *afin que tous honorent ce Fils comme ils honorent le Père* (Joan. 5, 22-23), quelle prodigieuse gloire ! Et c'est de Marie que le Fils de Dieu tire cette nature et cette qualité de Fils de l'homme, en qui il est ainsi glorifié.

Ainsi du Fils comme du Père Marie a le droit de dire, de chanter : *Mon âme glorifie le Seigneur.*

Marie enfin glorifie également la sainte Trinité dans le Saint-Esprit.

De toute éternité le Père engendre le Fils, et le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit; mais le Saint-Esprit n'est le principe d'aucune production personnelle.

Par la sainte Vierge et dans la sainte Vierge, il le devient.

Et de quelle production! du Fils, en tant qu'homme. C'est par son opération, en effet, que le Fils de Dieu est conçu dans le sein de Marie. Par là le Saint-Esprit acquiert sur le Fils dans son humanité une autorité qu'il n'a pas sur lui dans sa divinité; autorité rendue visible lors du baptême de Jésus-Christ, lorsque les cieux furent ouverts et que l'Esprit de Dieu descendit comme une colombe et vint sur lui (Matth. 3, 16); autorité qui n'est pas seulement d'origine, comme étant le principe de l'être humain de Jésus-Christ, mais qui est aussi une autorité de puissance et de juridiction, comme il ressort de ces paroles de Jésus-Christ lui-même: L'Esprit du Seigneur est sur moi; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction et m'a envoyé pour évangéliser les pauvres (Luc. 4, 18).

Et ce même Esprit qui a suscité le Fils de Dieu du sein de Marie, l'a ressuscité du sein du sépulcre, comme dit saint Paul (Rom. 8, 2), et l'a fait entrer par cette résurrection dans cette gloire prodigieuse dont nous venons de parler; gloire par conséquent dont l'humanité du Verbe est redevable au Saint-Esprit, en Marie qui en a fourni le sujet.

C'est à ce même sujet enfin, à l'humanité du Verbe, et par conséquent à Marie, que le Saint-Esprit doit d'être l'auteur du grand ouvrage de l'Eglise, qui n'est que la continuation de l'incarnation, d'enfanter les membres comme il a enfanté le chef, et de produire à la grâce et à la gloire le monde universel des élus.

Ainsi Marie a procuré au Saint-Esprit, comme au Fils, comme au Père, une gloire qu'ils n'avaient pas dans le monde:

Au Père, un sceptre et un empire sur son Fils;

Au Fils, une humanité dont il se sert pour faire des prodiges de puissance et de bonté, et en laquelle il recueille une gloire merveilleuse;

Au Saint-Esprit, une autorité sur le Fils de Dieu qu'il ne pouvait avoir que par elle, et une fécondité créatrice qui, après avoir renouvelé la face de la terre, y vivifie de son souffle, y soutient et y porte l'Eglise, à travers les âges, jusqu'à l'éternité.

Ainsi Marie n'est pas seulement l'ostensoir de la Trinité, mais elle la déploie dans chacune des trois personnes divines; elle agrandit Dieu dans son œuvre, elle le glorifie dans sa manifestation.

CXLVI

MARIE OCÉAN DE GRACES.

Commençons ce beau sujet par ces paroles de saint Bernard (1) : Vous savez à qui il a été dit : Je vous salue, pleine de grâce. Ne devons-nous pas être frappés d'admiration qu'il ait pu se trouver un canal dont la sommité, comme cette échelle que vit le patriarche Jacob, touche les cieux, et même surpasse les cieux, et puisse arriver à cette source très-vive des eaux qui sont au-dessus des cieux ? Salomon semblait craindre qu'un pareil prodige ne se vît jamais, lorsqu'il disait : Qui trouvera une femme forte? *Mulierem fortem quis inveniet ?* (Prov. 31, 10.) Car les eaux précieuses de la grâce manquèrent au genre humain tout le temps que ce canal si désirable dont nous parlons resta sans paraître. Et ne soyez pas étonné qu'il ait été attendu si longtemps, puisque Noé lui-même, cet homme juste, travailla pendant tant d'années à fabriquer l'arche en laquelle si peu de personnes, huit seulement, furent sauvées. Mais comment ce canal, qui est à nous, a-t-il pu parvenir à cette divine fontaine si élevée ? De quelle manière pensez-vous, sinon par la véhémence du désir, par la ferveur de la dévotion, par la pureté de l'oraison? *Sed quomodo noster aquæductus fontem illum attigit tam sublimem? Quomodo putas, nisi vehementia desiderii, nisi fervore devotionis, nisi puritate orationis ?* Comment cette femme monte-t-elle jusqu'à la Majesté inaccessible, sinon en frappant, en demandant, en cherchant? *Quomodo illa inaccessam attigit Majestatem, nisi pulsando, petendo, quærendo ?* Elle trouve ce qu'elle cherchait, celle à qui il fut dit : Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu : *Quod quærebat invenit, cui dictum est : Invenisti gratiam apud Deum.* Quoi donc ! elle est pleine de grâce, et elle trouve encore la grâce? Elle est digne, en vérité, de trouver ce qu'elle cherche, celle à qui sa propre plénitude ne suffit pas, et qui ne peut être satisfaite de son bien ; mais, ainsi qu'il est écrit : Celui qui me boit aura encore soif : *Qui bibit*

(1) In Nativit. B. Mariæ, serm. de Aquæductu.

me, adhuc sitiet (Eccl. 14, 29), elle demande la surabondance pour le salut du monde. Considère, ô homme, le conseil de Dieu, reconnais le conseil de la sagesse, le conseil de la piété. Devant arroser de la pluie céleste l'aire, il inonde d'abord la toison entière ; devant racheter le genre humain, il met en Marie le prix universel : *Redempturus genus humanum, pretium universum contulit in Mariam.* Pourquoi cela? Peut-être afin qu'Eve fût excusée par sa fille, et que la plainte de l'homme contre la femme s'assoupît désormais. O Adam, ne dites plus : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a donné du fruit défendu (Gen. 3, 12); dites plutôt : La femme que vous m'avez donnée m'a nourri du fruit béni.

Elevez vos pensées et considérez attentivement combien Dieu a voulu que nous honorassions Marie d'une grande affection de piété, puisqu'il a mis en elle la plénitude de tout bien ; en sorte que nous savons que tout ce qu'il y a d'espérance en nous, que tout ce qu'il y a de grâce et de salut vient de la surabondance de celle qui s'élève nageant dans les délices. C'est un parfait jardin de délices que le souffle divin a fécondé en descendant sur lui, afin que de toutes parts et désormais ses belles et célestes fleurs répandent une suave odeur, l'odeur de toutes les grâces et de toutes les vertus. Donc, de toute l'énergie de nos cœurs, de toute l'affection de nos entrailles, de tous nos désirs vénérons cette Vierge Marie, parce que c'est la volonté de celui qui a voulu que nous eussions tout par Marie : *Totis ergo medullis cordium, totis præcordiorum affectibus et votis omnibus, Mariam hanc veneremur ; quia sic est voluntas ejus, qui totum nos habere voluit per Mariam.*

Telle est la volonté de Dieu dans notre intérêt; car en toutes choses, toujours attentive et pourvoyant à nos misères, elle rassure notre crainte, excite notre foi, fortifie notre espérance, chasse la défiance et nous relève de la pusillanimité : *In omnibus siquidem et per omnia providens miseris, trepidationem nostram solatur, fidem excitat, spem roborat, dissidentiam abigit, erigit pusillanimitatem.* Vous redoutiez de vous approcher du Père; effrayé à sa seule parole, vous vous cachiez dans le feuillage : il vous a donné Jésus pour médiateur. Que n'obtiendra pas un tel Fils auprès d'un tel Père? *Quid non apud talem Patrem Filius talis obtineat?* Et tremblez-vous aussi devant le Fils? Il est votre frère et votre chair, ayant été éprouvé en tout, hormis le péché (Hebr. 4, 15), afin qu'il fût miséricordieux. Marie vous l'a donné pour frère : *Hunc tibi fratrem Maria dedit.* Mais peut-être redoutez-vous encore en lui la majesté divine? car il est resté Dieu, quoiqu'il se soit fait homme. Voulez-vous avoir un avocat auprès de lui? recourez à Marie : *Ad Mariam recurre.* Le Fils exaucera la Mère, et le Père exaucera le Fils. Mes petits enfants, voilà l'échelle des pécheurs, c'est ma très-grande confiance, c'est tout le motif de mon espérance : *Advocatum habere vis ad ipsum? ad Mariam recurre. Exaudiet Matrem Filius, et exaudiet Filium Pater. Filioli, hæc peccato-*

rum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ. Car le Fils peut-il repousser ou éprouver un refus? le Fils peut-il ne pas écouter ou ne pas être écouté lui-même? Non, jamais.

Vous avez trouvé grâce près de Dieu, dit l'ange à Marie (Luc. 1, 30). Très-heureusement! Mais elle trouvera toujours grâce, et la grâce est la seule chose dont nous avons besoin. La Vierge prudente ne cherchait pas la sagesse comme Salomon; elle ne cherchait pas les richesses, ni les honneurs, ni la puissance, mais la grâce. Et assurément c'est la grâce seule qui nous sauve : *Nimirum sola est gratia qua salvamur.* Pourquoi désirons-nous autre chose? Cherchons la grâce, et cherchons-la par Marie, parce qu'elle trouve ce qu'elle cherche, et elle ne peut être frustrée. Cherchons la grâce, mais la grâce auprès de Dieu; car, chez les hommes, la grâce est trompeuse. Que les autres cherchent le mérite; pour nous, appliquons-nous à trouver la grâce. Marie ne vise pas au mérite, mais elle cherche la grâce. Elle se confie tellement à la grâce, sans chercher l'élévation, qu'elle craint le salut de l'ange.

Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce près de Dieu : *Ne timeas, Maria; invenisti enim gratiam apud Deum* (Luc. 1, 30). Une grande grâce, demande ici saint Bernard (1), est-ce une grâce pleine, une grâce particulière ou générale? L'une et l'autre, sans aucun doute, étant pleine, elle est d'autant plus singulière qu'elle est universelle; car vous avez singulièrement reçu la généralité des grâces. Grâce singulière, dis-je, par là même qu'elle est générale; car seule entre tous vous avez trouvé grâce. Grâce singulière, en ce que seule vous avez trouvé cette plénitude; générale, puisque le monde entier reçoit cette plénitude.

L'ange étant entré où était Marie, lui dit : Je vous salue, pleine de grâce (Luc. 1, 28). Nous lisons dans les Actes des Apôtres, 6, 5, que saint Etienne était plein de grâce, et que les apôtres furent remplis du Saint-Esprit, mais d'une manière bien différente de Marie, dit encore le dévot saint Bernard (2); car la plénitude de la Divinité n'a pas habité corporellement en Etienne comme en Marie, et les apôtres n'ont pas conçu du Saint-Esprit comme Marie. Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'elle fût pleine de grâce, le Seigneur étant avec elle? *Quid mirum si gratia plena erat, cum qua Dominus erat?* Il faut plutôt admirer comment celui qui avait envoyé l'ange vers la Vierge fut trouvé par l'ange avec la Vierge : *Sed hoc potius mirandum, quomodo qui angelum miserat ad Virginem, ab angelo inventus est esse cum Virgine.* Dieu fut-il plus agile que l'ange pour arriver plus tôt que l'ange, qui se hâtait cependant? Rien là de surprenant; car, tandis que le Roi était sur son lit divin, le nard de la Vierge exhalait son parfum (Cant. 1, 11),

(1) In Annuntiat., serm. 3.
(2) Homil. 3 super Missus est.

et il montait en la présence de sa gloire, et elle avait trouvé grâce devant le Seigneur.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce. Vraiment pleine de grâce, parce qu'elle est agréable à Dieu, aux anges et aux hommes : aux hommes, par la fécondité; aux anges, par la virginité; à Dieu, par l'humilité : *Ave, Maria, gratia plena. Bene plena; quia Deo, et angelis, et hominibus grata : hominibus, per fœcunditatem; angelis, per virginitatem; Deo, per humilitatem* (1).

Marie est divinement déclarée ce qu'elle est, dit saint Jérôme (2), lorsqu'il lui est dit : Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes (Luc. 1, 28). Il convenait que la Vierge eût tous ces gages de faveurs, qu'elle fût pleine de grâce, elle qui a donné aux cieux la gloire, à la terre le Seigneur; qui a répandu la paix, procuré la foi aux nations; qui a mis un terme aux vices, l'ordre à la vie, la discipline aux mœurs : *Talibus decebat Virginem oppignerari muneribus ut esset gratia plena, quæ dedit cœlis gloriam, terris Dominum, pacemque refudit, fidem gentibus, finem vitiis, vitæ ordinem, moribus disciplinam.* Je vous salue, pleine de grâce, dit-il, et pleine à juste titre. Aux autres créatures la grâce est donnée par gouttes, mais en Marie a été répandue la plénitude des grâces : *Bene plena, quia cæteris per partes præstatur, Mariæ vero simul sè tota infudit plenitudo gratiæ.* C'est ce que chante David : *Descendit sicut pluvia in vellus :* Il descendra comme la pluie sur la toison (Psal. 71, 6). La toison, qui est du corps, ignore la passion du corps; de même la virginité est dans la chair, ignorant les vices de la chair. La pluie céleste de la grâce s'est répandue pleinement sur la toison virginale, et toute l'onde de la Divinité est entrée dans sa chair lorsque le Verbe s'est fait homme : *Tota Divinitatis unda se contulit in carnem, quando Verbum caro factum est.* Choisie et prédestinée pour Mère de Dieu, la Vierge est de droit saluée par l'ange et proclamée pleine de grâce : *Ob quod Dei Genitrix electa et præelecta, jure ab angelo salutatur et prædicatur gratia plena.* Vraiment pleine, puisque par elle toute créature a été arrosée de l'abondante pluie du Saint-Esprit : *Vere plena, per quam largo sancti Spiritus imbre superfusa est omnis creatura.*

C'est pourquoi l'ange la vénère d'abord très-dévotement et la salue. Il admire lui-même la grandeur et la perfection de celle qu'il salue. Car cette salutation n'est ni simple ni usitée, mais elle est digne de toute admiration; elle est pleine de vénération, de promesses incomparables et d'une profonde soumission.

La grâce, à la vérité, était dans les patriarches et les prophètes, mais

(1) S. Bernard. de diversis, serm. 47.

(2) Epist. 10 ad Paulam et Eustoch., de Assumpt. B. Mariæ Virg. serm.

elle n'était pas pleine en eux. En Marie est descendue la plénitude de grâce qui est en Jésus-Christ, quoique d'une manière différente : *In Mariam vero totius gratiæ, quæ in Christo est plenitudo venit, quamquam aliter.*

C'est pourquoi l'ange lui dit : Vous êtes bénie entre les femmes, c'est-à-dire plus bénie que toutes les femmes; et par là toute malédiction tombée par Eve est ôtée par la bénédiction de Marie : *Ac per hoc quicquid maledictionis infusum est per Evam, totum abstulit benedictio Mariæ.* De plus, la venue de Jésus-Christ a répandu une grâce que le monde entier n'avait pas eue auparavant. Ainsi ce que la nature n'a pas, ce que l'usage ignore, ce que la raison ne connaît pas, ce que l'esprit humain ne saisit pas, ce qui frappe d'étonnement le ciel et la terre, ce que toutes les créatures, même angéliques, admirent, tout cela est annoncé divinement à Marie par Gabriel et accompli par le Christ : *Quod natura non habuit, usus nescivit, ignoravit ratio, mens non capit humana, pavet cœlum, stupet terra, creatura omnis etiam cœlestis miratur; hoc totum est quod per Gabrielem Mariæ divinitus nuntiatur, et per Christum adimpletur.*

O Vierge vraiment pleine de grâce! s'écrie saint Augustin; car elle est ainsi saluée par l'ange : Je vous salue, pleine de grâce. O vraiment pleine de grâce! Qui expliquera cette grâce? qui suffira pour rendre grâces à cette grâce? L'homme est créé, et par le libre arbitre l'homme périt; et il se trouve un homme fait, celui qui a tout fait, pour empêcher celui qu'il a fait de périr. Le Verbe se fait chair, mais la chair s'unit au Verbe, et le Verbe ne périt pas dans la chair (1).

Si l'Esprit saint, dit saint Pierre Damien, s'est donné aux autres, c'est en partie; toute la plénitude de la grâce est survenue en Marie : *Si cæteris, per partes, Spiritus affluit, Mariæ tamen tota plenitudo gratiæ supervenit* (2).

L'Esprit saint est descendu en la Vierge avec toutes les vertus essentielles qui lui sont propres par la raison de sa divine principauté, dit saint Athanase (3), l'inondant de grâce, afin qu'en toutes choses elle en fût pleine. C'est pourquoi elle a été appelée pleine de grâce, parce que le Saint-Esprit l'en a remplie.

Marie, dit saint Bonaventure (4), est pleine de grâce; elle est l'océan des grâces. Comme tous les fleuves se jettent dans la mer, ainsi toutes les grâces qu'ont eues les anges, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, se sont rencontrées dans Marie : *Maria fuit plena gratia, ideoque mare gratiarum. Quare sicut omnia*

(1) Homil. 44.
(2) Serm. 61 in Nativit. Domini.
(3) Serm. de Annuntiat. Deiparæ.
(4) Speculi, cap. 2.

flumina intrant in mare, sic omnes omnino gratiæ, quas habuerunt angeli, patriarchæ, prophetæ, apostoli, martyres, confessores, virgines, confluere in Mariam.

La grâce de Marie, dit saint Pierre Chrysologue, a donné au ciel la gloire, à la terre un Dieu, aux nations la foi, aux vices la mort, aux mœurs une règle, à la vie l'ordre.

D'après les théologiens, Marie, dans le seul moment de son immaculée conception, a reçu une grâce plus grande que celle des plus élevés d'entre les anges. Et saint Grégoire dit que la première grâce de Marie surpassa celles qu'ont reçues tous les saints ensemble, parce que toutes les grâces accordées aux saints ne l'ont été que pour en faire des saints, tandis que la première grâce accordée à Marie l'a été pour procurer l'incarnation de Jésus-Christ, le Saint des saints (1).

Je vous salue, s'écrie saint Chrysostôme, ô Mère, ô vous qui êtes le ciel et le trône de Dieu, l'honneur de notre Eglise, sa gloire et sa force : *Ave, Mater, cœlum, thronus, Ecclesiæ nostræ decus, gloria, firmamentum* (2).

Soyez louée, ô sainte Mère de Dieu, s'écrie saint Cyrille; car vous êtes la perle précieuse de l'univers, un flambeau qui ne peut s'éteindre, la couronne de la virginité, le sceptre de la vraie foi : *Sit tibi, sancta Mater Dei, laus; tu enim es pretiosa margarita orbis terrarum, tu lampas inextinguibilis, corona virginitatis, sceptrum orthodoxæ fidei* (3).

Saint Ephrem salue Marie comme l'unique espérance des patriarches, la gloire des prophètes, la voix des apôtres, l'honneur des martyrs, la joie des saints, la lumière d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la gloire d'Aaron, la splendeur de Moïse, la toison de Gédéon, celle qui réunit en elle les saintes hiérarchies, et qui est la couronne des vierges par sa beauté et son incomparable éclat (4).

Dieu s'est incarné en Marie; le corps de Jésus-Christ a été formé de la substance de cette bienheureuse Vierge, devenue Mère de Dieu : voilà des titres qui devaient nécessairement attirer sur Marie la plénitude de toutes les grâces et en faire un océan presque sans rivage, océan dont la profondeur est incommensurable. En Jésus-Christ, dit saint Paul aux Colossiens, 2, 9, habite corporellement toute la plénitude de la Divinité : *In ipso inhabitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter;* mais le corps de Jésus-Christ appartient à Marie, la plénitude de la Divinité est donc en quelque sorte en elle.

La grâce, en Marie, est proportionnée à la dignité; or, la dignité de Mère de Dieu est en quelque sorte infinie. Aussi saint Ephrem dit que la

(1) Serm. de Nativit. B. Virg.
(2) Serm. de Deipara.
(3) Homil. contra Nestor.
(4) De Laudibus Virg.

grâce de la sainte Vierge est immense : *Gratia sanctæ Virginis est immensa* (1).

La Vierge, dit saint Jean Damascène, est le trésor de la vie, l'abîme incommensurable de la grâce : *Virgo vitæ thesaurus, gratiæ abyssus immensa* (2).

La plénitude de la grâce est due à la Mère de Dieu, dit saint Cyprien : *Matri Dei plenitudo gratiæ debetur* (3).

La mesure de grâce qu'a reçue Marie a certainement été grande et pleine ; elle a débordé, dit saint Laurent Justinien : *Magna profecto fuit Mariæ gratia, exhuberans atque completa* (4). Aux autres, dit Sophronius, la grâce est donnée avec mesure, mais en Marie elle est répandue sans mesure (5). Qu'y a-t-il d'étonnant, ajoute le même auteur, que Marie possède dans le ciel une joie et une gloire pleines et surabondantes, puisqu'elle a possédé dans l'exil une grâce entière et surabondante?

Comme l'Océan réunit toutes les eaux, ainsi Marie réunit toutes les grâces, dit saint Bonaventure : *Sicut in mari aquarum, ita in Maria sunt congregationes gratiarum* (6).

La grâce dont Marie a été comblée fut immense, dit le même saint docteur ; car un vase immense ne peut être rempli, à moins que ce qui le remplit ne soit immense. Mais Marie a été un vase hors de mesure, puisqu'elle a pu contenir celui qui est plus grand que le ciel. O Vierge presque infinie, vous surpassez l'étendue des cieux, car vous avez donné une demeure à celui que le ciel ne peut renfermer ; vous êtes plus grande que le monde, car celui que l'univers ne saurait contenir s'est incarné dans votre sein. Si donc le sein de Marie a été si grand, combien plus l'est son âme ! Si sa capacité a dépassé toute mesure, il a fallu que la grâce qui l'a remplie fût elle-même sans mesure (7).

Dieu, dit Albert le Grand, a donné le nom de mer à la réunion des eaux ; la réunion de toutes les grâces s'appelle Marie : *Congregationes aquarum vocavit Deus maria ; locus autem omnium gratiarum vocatur Maria* (8).

(1) Orat. de Laudibus Virg.
(2) Orat. 2 de Dormit. Virg.
(3) Serm. de Nativit. Christi.
(4) Serm. de B. Virg.
(5) Serm. de Assumpt.
(6) De Laudibus Virginis, cap. 7.
(7) Immensa fuit gratia, qua Virgo fuit plena : immensum enim vas non potest esse plenum, nisi immensum sit illud quo est plenum. Mariæ autem vas immensissimum fuit, ex quo illum qui cœlo major fuit continere potuit. Tu ergo, immensissima, capacior es cœlo, quia quem cœli capere non poterant, tu continuisti. Tu capacior es mundo, quia quem totus non capit orbis, in tua se clausit viscera, factus homo. Si ergo Maria tam capacissima fuit ventre, quanto magis mente ! Et si capacitas tam immensa fuit, oportuit quidem ut illa gratia, quæ tantam implere potuit capacitatem, esset immensa. (*Speculi*, cap. 5.)
(8) Homil. super Missus est.

Marie, dit encore saint Bonaventure (*ut supra*), est appelée mer à cause de l'abondance des grâces qu'elle a reçues. Marie est le rejeton de Jessé dont parle Isaïe. Il sortira, dit ce prophète, un rejeton de la tige de Jessé; une fleur s'élèvera de ses racines. L'Esprit du Seigneur reposera sur lui: l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, l'esprit de crainte de Dieu, 11, 1-2. Que Marie dise donc avec assurance : Je suis célèbre comme le cèdre du Liban, comme le palmier de Cadès et comme les rosiers de Jéricho. J'ai grandi comme un bel olivier dans la campagne et comme le platane sur le bord des eaux. J'ai répandu l'odeur du cinnamome et du baume, j'ai exhalé le parfum de la myrrhe; mon parfum ressemble à celui du baume pur et sans mélange. J'ai étendu mes rameaux comme le térébinthe, et mes rameaux sont des rameaux d'honneur et de grâce. J'ai donné des fleurs odorantes comme la vigne, et mes fleurs deviendront des fruits de gloire et de chasteté. Je suis la mère du bel amour; en moi se trouve la grâce de toute voie et de toute vérité : *Ego mater pulchræ dilectionis; in me gratia omnis viæ et veritatis.* Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et rassasiez-vous des fruits que je porte. Ceux qui se nourrissent de moi auront encore faim, et ceux qui se désaltèrent à mes eaux auront encore soif : *Qui edunt me, adhuc esurient; et qui bibunt me, adhuc sitient.* Celui qui m'écoute ne sera point confondu, et ceux qui agissent sous ma direction ne pècheront pas : *Qui audit me non confundetur, et qui operantur in me non peccabunt.* Ceux qui me font connaître auront la vie éternelle : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.* Voilà le livre de vie, l'alliance du Très-Haut et la connaissance de la vérité : *Hæc omnia liber vitæ, et testamentum Altissimi, et agnitio veritatis* (Eccli. cap. 24). Tant de titres, tant de grandeurs, tant de vertus, tant de privilèges indiquent en Marie un abîme de grâce.

Marie, dit saint Bernardin de Sienne (1), est pleine de grâce, de grâce en son corps, en son âme, de grâce singulière. La grâce pour son corps fut la grâce de la virginité en sa chair; c'est pourquoi elle est appelée dans les Cantiques un jardin fermé, une fontaine scellée : *Hortus conclusus, fons signatus*, 4, 12. Sa grâce spirituelle fut l'abondance des vertus dans son âme; c'est pourquoi son âme est appelée dans les mêmes Cantiques la fontaine des jardins, le puits des eaux vives : *Fons hortorum, puteus aquarum viventium*, 4, 15. Sa grâce singulière fut la présence du Fils de Dieu dans son sein. Marie est pleine de grâce; car en elle se trouvent la profondeur de l'humilité, la pureté de la virginité et la solidité de la charité. Elle a pleinement et au suprême degré ces merveilleuses vertus.

Jésus-Christ excepté, Marie a reçu du Seigneur la grâce aussi grande,

(1) Serm 52, cap. 3.

aussi abondamment qu'il en peut être donné à une pure créature, dit encore saint Bernardin de Sienne : *Excepto Christo, tanta gratia Virgini a Domino data est, quanta uni puræ creaturæ dari possibile esset* (1). La grâce était en Jésus-Christ comme homme déifié personnellement; elle était en Marie comme étant le temple du Christ consacré par le Verbe : en Jésus-Christ, comme étant la tête; en Marie, comme unissant la tête au corps de l'Eglise.

O aimable Vierge, s'écrie Hugues de Saint-Victor, par qui la grâce est descendue sur tous les enfants des hommes, aucune créature n'a pu vous être semblable en grâce. Je vous salue, pleine de grâce, dit l'ange; l'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Donc, ô Marie, votre grâce est au-dessus de toute grâce, votre excellence au-dessus de tout mérite; vous êtes la plus élevée, la plus sainte de toutes les créatures. Personne comme vous n'a été rempli de la grâce; seule, sans exemple, vous avez enfanté en conservant la virginité avec la maternité, vous avez conservé le lis de la chasteté avec le fruit de la fécondité (2).

Le premier homme coupable est tombé vaincu par la femme, dit ailleurs le même auteur (3), et la femme a conçu sans l'homme et enfanté l'Auteur de la grâce, afin que le même sexe qui fut l'origine du péché fût le commencement de la grâce : *Ut idem sexus initium gratiæ esset, qui peccati origo extiterat.* C'est pourquoi l'ange dit à Marie : Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous. Marie, par qui la grâce est descendue sur les hommes, fut vraiment pleine de grâce. D'abord la grâce sur elle, après cela la grâce en elle, ensuite la grâce par elle : *Primum gratia super eam, postea gratia in ea, deinde gratia ex ea.* Sur elle pour la couvrir de son ombre, en elle pour la rendre féconde, et par elle pour le salut du monde. Car la grâce est venue pour visiter la nature humaine, et elle entra dans la femme, d'où elle était sortie étant chassée; car elle était sortie par la femme, et elle rentre par la femme. La grâce vint d'abord en elle, ensuite elle descendit en ce qui lui appartenait, et elle prit la nature de la chair de la Vierge pour en faire une hostie pour la nature humaine, hostie libre qu'il offrit pour détruire l'esclavage. Il prit en elle ce qu'il offrit ensuite pour la rédemption universelle des hommes. C'est pourquoi celle d'où est sortie la fontaine de la grâce était pleine de grâce : *Ideo gratia plena, de qua natus est fons gratiæ.* C'est pourquoi, ô Vierge remplie de grâce, ce qui nous est apporté par celui qui est né de vous est en quelque sorte tout entier par vous : *Et ideo, o Virgo gratiosa, totum nobis quodammodo est a te, quod per illum nobis est, qui natus es:*

(1) Serm. 61, cap. 10.
(2) De assumpta Maria sermo egregius.
(3) De Mariæ Virginitate perpetua.

ex te. Pleine de grâce, tellement pleine qu'à votre surabondance le monde entier puise abondamment : *Gratia plena, in tantum plena, ut ex tuo redundante, totus hauriat mundus*. Si les vierges sages dont parle l'Evangile prirent de l'huile dans leurs vases avec les lampes (Matth. 25, 4), vous, Vierge très-prudente et Vierge des vierges, vous n'avez pas eu seulement un vase plein de l'huile de la grâce avec laquelle vous entretenez perpétuellement votre lampe ardente, mais vous avez porté un autre vase surabondant et indéfectible avec lequel vous avez allumé les lampes de tous, et vous avez rempli jusqu'au haut et admirablement les vases de tous sans qu'il diminue en rien. Vous avez été prudente de manière à en avoir et à en garder pour vous très-abondamment; mais vous en avez fourni aussi à tous les autres. Vous n'avez pas dit : Je crains que peut-être je n'en aie pas assez pour moi et pour vous; mais, sachant qu'il y en avait pour vous et pour nous, vous en avez abondamment gardé et abondamment donné. La lumière de votre lampe, c'est la virginité; l'huile de votre vase, c'est votre humilité. Il y avait un autre vase dans votre sein, c'est l'humanité du Verbe, humanité pleine de grâce; de sa plénitude vous avez reçu aussi vous-même et la lumière de la virginité dans la chair, et l'huile de l'humilité dans le cœur. Après cela, par votre enfantement virginal, nous apportant la santé, vous nous avez procuré le Sauveur, et de sa plénitude nos lampes éteintes ont été allumées et nos vases vides ont été remplis. Vous avez été remplie de grâce, et la fontaine de la grâce a jailli de la terre de votre chair, elle a coulé sur toute la terre, elle a arrosé notre terre aride et fécondé notre sol stérile.

L'ange appelle Marie pleine de grâce. Ce salut prouve que Marie avait reçu l'immense grâce de l'immunité du péché originel, qu'elle avait été immaculée dans sa conception. C'est ce qu'assure saint Thésiphon, disciple de l'apôtre saint Jacques le Majeur. Cette Vierge Marie, cette sainte Marie, dit-il, fut préservée de la tache originelle dès le premier instant de sa conception, et elle fut libre de toute faute. Jamais l'ange n'eût dit à la Vierge : Je vous salue, pleine de grâce, si elle eût été conçue dans le péché originel (1). Saint Fulgence dit : Lorsque l'ange l'appelle pleine de grâce, il prouve qu'elle est entièrement exempte de la colère de la première sentence de malédiction, et qu'elle avait reçu pleinement la grâce de bénédiction : *Cum dixit : Gratia plena, ostendit ex integro iram exclusam primæ sententiæ, et plenam benedictionis gratiam restitutam* (2). Vous avez trouvé grâce près de Dieu, ô très-douce Vierge, la grâce céleste, parce que trois choses sont en vous : la préservation du péché originel, la salutation angélique et la venue du Saint-Esprit, dit le savant et pieux Idiota (3). Ecoutez saint Bonaventure : Je dis que notre Souveraine

(1) Surius in ejus vita.
(2) In serm. de Laudibus Mariæ.
(3) In Salutat. angel.

fut remplie de la grâce prévenante dans sa sanctification, c'est-à-dire de la grâce préservative de la souillure de la faute originelle, qu'elle aurait contractée par corruption de nature si elle n'eût été prévenue et préservée par une grâce abondante et spéciale (1).

Saint Athanase dit : Il convient, ô Vierge auguste, de vous appeler Mère, Régénératrice, Souveraine et Maîtresse, puisque notre Roi, notre Seigneur et notre Dieu est sorti de vous et qu'il vous a inondée de toutes les grâces : *Decet te Matrem, Regeneratricem, Dominam atque Heram cognominari, eo quod ex te prodiit Rex, Dominus et Deus noster, tibi omnem gratiam largiens;* c'est pourquoi vous êtes appelée pleine de grâce, abondant en toute grâce. Le Saint-Esprit est aussi descendu en vous avec toutes ses vertus essentielles, vous comblant de grâce, afin que vous fussiez toute grâce. C'est pourquoi vous êtes appelée pleine de grâce (2).

Le pape Alexandre dit : Marie est très-digne de toute louange, elle qui, entre toutes les femmes, a conçu sans souillure, a enfanté sans douleur, est partie de ce monde sans avoir péché; selon la parole de l'ange, ou plutôt de Dieu par l'ange, elle est déclarée pleine de grâce, n'ayant pas la grâce à demi, mais toute la grâce (3).

Marie est pleine de grâce pour elle, et sa grâce déborde sur nous, dit saint Bernard; nous recevons tous de sa plénitude : *Plena sibi, superplena nobis; de plenitudine ejus omnes accepimus* (4). Marie a une plénitude de grâce qui inonde, dit saint Bonaventure : *Habet Maria plenitudinem gratiæ inundativam* (5).

Le Seigneur a, par Marie, par la plénitude de Marie, dit saint Bonaventure, la grâce de la restauration faite au ciel, la gloire de la rédemption opérée dans le monde, la gloire de la liberté accordée aux limbes (6). L'ange, dit saint Grégoire de Néocésarée (7), commence par déclarer à Marie qu'elle est pleine de grâce, parce qu'en effet le trésor de toute grâce était renfermé en elle.

La plénitude de la grâce est spécialement en Marie, et cette plénitude peut être appelée spéciale par prérogative; elle a eu la très-excellente grâce sur tous les saints et sur tous les anges. Saint Thomas en donne la raison (8), disant que Dieu donne à chacun la grâce selon la dignité pour laquelle il est choisi. Marie, choisie pour la dignité de Mère de Dieu, obtint une parfaite plénitude de grâce, afin qu'elle fût très-près de l'Auteur

(1) Serm. 2 de B. semper Virgine Maria.
(2) Serm. in sancta Deipara.
(3) In Instructione fidei ad Soldanum Iconii.
(4) Serm. de Aquæductu.
(5) Speculi, 7.
(6) Speculi, 39.
(7) Serm. de Annuntiat. Virg.
(8) 3 p., q. 27, art. 5.

de la grâce, de manière qu'elle reçût en elle-même celui qui possède toute grâce; et en l'enfantant elle faisait couler sur tous les hommes la grâce. C'est pour cela que les saints Pères l'appellent la Mer des grâces, *Mare gratiarum*. Saint Pierre Chrysologue veut que le nom de Marie dérive du nom de mer, afin, dit-il, que de même que Dieu a donné le nom de mer au lieu où toutes les eaux se réunissent, celle où se réunissent toutes les grâces portât aussi le nom de Marie (1).

Toutes les grâces des saints sont dans Marie, dit saint Bonaventure : le fleuve de la grâce des anges, le fleuve de la grâce des patriarches, le fleuve de la grâce des prophètes, le fleuve de la grâce des apôtres, le fleuve de la grâce des martyrs, le fleuve de la grâce des confesseurs et des vierges entrent en Marie. Qu'y a-t-il d'étonnant si toutes les grâces se sont réunies en Marie, puisque par elle d'abondantes grâces ont coulé sur les autres (2)?

Comment Marie ne serait-elle pas pleine de grâce, dit saint Laurent Justinien, étant devenue la Mère de Dieu, l'échelle du paradis, la porte du ciel, l'avocate du monde, la terreur des démons, l'espérance des pécheurs, la véritable médiatrice de Dieu et des hommes? *Quomodo non est Maria gratia plena, quæ effecta est Mater Dei, paradisi scala, cœli janua, interventrix mundi, dæmonum fuga, peccatorum spes, Dei et hominum verissima mediatrix* (3)?

La bienheureuse Vierge reçut dès sa conception la plénitude des grâces, parce que, par la prédestination divine, elle était choisie pour la suprême dignité de la maternité divine, pour être de consanguinité avec l'Auteur de la grâce, dit Marchantius (4); et ainsi, dans sa première sanctification, elle reçut une plus grande grâce qu'aucun des hommes, même des anges. C'est pourquoi on lui applique ces paroles du Roi-Prophète : *Fundamenta ejus in montibus sanctis; diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob :* Les fondements de cette cité sont établis sur les saintes montagnes; le Seigneur préfère les portes de Sion à tous les pavillons de Jacob. En effet, les fondements de la sainteté de la Vierge ont été établis où la sainteté des autres est achevée, consommée, et la grâce, qui a été pour les autres leur fin et leur terme, a été en Marie le commencement et le fondement; car cette première grâce, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par laquelle elle a été sanctifiée, surpasse la suprême grâce en laquelle les anges et les justes sont consommés. C'est dans le même sens qu'on applique encore à Marie ces paroles d'Isaïe : *Et erit præparatus mons domus Domini in vertice montium :* La montagne où habite le Seigneur sera élevée sur le sommet des montagnes, 2, 2. La raison en est que dès le pre-

(1) Serm. 146.
(2) Speculi.
(3) Orat. in Annuntiat.
(4) Hortus Pastorum, de Gratia Virginis.

mier instant de sa conception elle a été plus aimée par le Fils, comme devant être sa Mère, que tous les autres saints. C'est ce qu'indiquent ces paroles : Le Seigneur préfère les portes de Sion à tous les pavillons de Jacob. Dès lors il aimait plus la maternité et la virginité de Marie, comme étant le port par où il devait venir dans le monde, que les patriarches et les prophètes ; et le Très-Haut fondait cette cité en laquelle il devait naître vrai homme sur le sommet des montagnes, c'est-à-dire qu'il l'élevait en grâce au-dessus de la grâce de tous les saints et de tous les anges. Et cette grâce de sanctification fut tellement pleine et parfaite, qu'à partir de là elle fut confirmée en grâce, non seulement contre tout péché mortel, mais aussi contre tout péché véniel. Par son immaculée conception elle est déclarée être un jardin fermé, une fontaine scellée (Cant. 4, 12) : jardin où jamais le serpent ne pénétra pour y porter son venin, parce qu'il est environné de tous côtés du rempart infranchissable de la grâce céleste ; fontaine qui porte le sceau du Roi éternel, afin que rien ne puisse jamais troubler son eau très-limpide.

Ainsi qu'un vase plein d'une excellente liqueur n'admet point d'eau étrangère et la repousse, de même en la Vierge aucune souillure ne pouvait entrer, la plénitude de la sanctification étant en elle. D'où elle dit dans l'Ecclésiastique : *Balsamum non mixtum odor meus :* Mes parfums sont un baume pur et sans mélange, 24, 21. Marie reçut une si grande abondance de grâces dès le premier instant de la sanctification de sa conception immaculée, que non seulement le foyer du péché fut sans action sur elle, ce que tous assurent, mais qu'il fut à jamais éteint et détruit ; toute inclination désordonnée disparut pour jamais, inclination qui est en nous le triste héritage du péché originel.

La plénitude de la grâce est-elle si grande en Marie qu'elle surpasse celle de tous les anges et de tous les saints réunis ensemble ? Oui, c'est ce qu'assurent en général les docteurs. Il suit de là que Marie surpasse en gloire tous les anges et tous les élus ensemble. Saint Bernardin de Sienne l'affirme, expliquant ces paroles du livre d'Esther : Le roi mit sur sa tête son diadème : *Posuit diadema regni super caput ejus*, 2, 17. Ce diadème est celui de la beauté et de la gloire, dit-il, par lequel la Vierge est couronnée au-dessus des anges ; en sorte qu'elle est plus élevée dans la gloire de la Trinité et qu'elle en jouit plus que toutes les créatures ensemble (1). La gloire est selon la grâce ; la perfection de la gloire correspond à la perfection de la grâce. Toutes les grâces de tous les saints ayant été en Marie, elle a aussi la gloire de tous les saints. C'est pourquoi Marie dit dans l'Ecclésiastique : Ma demeure est dans la plénitude de tous les saints : *In plenitudine sanctorum detentio mea*, 24, 16. Saint Bonaventure, expliquant ces paroles, dit : La demeure de Marie est dans la plénitude des

(1) Serm. de Assumpt.

saints, parce que dans son admirable perfection elle réunit la plénitude de la perfection de tous les saints : *Ideo in plenitudine sanctorum Mariæ detentio fuit, quia in mirifica perfectione sua, plenitudo perfectionis omnium sanctorum non defuit* (1).

C'est pourquoi la flamme ardente des Séraphins, la science des Chérubins, la magnificence, l'autorité, la puissance, l'excellence des Trônes, des Dominations, des Puissances, des Vertus, des Principautés de la hiérarchie céleste, enfin la sainteté et la pureté des Archanges et des Anges, se trouvent plus éminemment en Marie qu'en eux tous. De même la charité des apôtres, la constance des martyrs, l'innocence des confesseurs, la chasteté des vierges, la patience et la résignation de tous les saints se trouvent d'une manière plus grande en Marie. De là plusieurs disent qu'elle porte sur sa tête une couronne de douze étoiles, parce que seule elle possède la grâce et la gloire des neuf chœurs des anges et des trois états des âmes saintes, qui sont les martyrs, les confesseurs et les vierges.

Il faut dire par conséquent que Dieu a plus aimé et aime plus la Vierge que tous les anges et tous les saints ensemble. Aussi de toute éternité elle est spécialement présente à l'Esprit divin comme le plus grand chef-d'œuvre de Dieu après Jésus-Christ, selon ce qui est dit d'elle dans les Proverbes : Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; dès l'éternité j'ai été sacrée; les abîmes n'étaient pas, et j'étais conçue; lorsqu'il étendait les cieux, j'étais là, 8, 22-23-24-27. Ce qui veut dire, d'après Viegas, que Dieu destinait à Marie tout ce qu'il y avait de plus parfait dans toutes les créatures pour en faire la réunion de toutes les perfections.

Marie, dit saint Bonaventure (2), est tout ce qu'il y a de plus grand dans la nature humaine; en elle sont amoncelés tous les dons de Dieu, qui ne sont distribués qu'en partie aux autres saints : c'est pourquoi, parmi toutes les pures créatures, elle est la plus parfaite au suprême degré; rien ne lui manque sous aucun rapport. Donc elle a la plénitude de toutes les grâces. Il est évident qu'il y a eu en elle une si grande grâce, qu'il est impossible d'en trouver une plus grande dans une créature non unie à la Divinité. Qu'est-ce que la créature peut recevoir de plus grand que d'avoir Dieu pour Fils, et Fils soumis? N'est-ce pas là la merveille des merveilles? C'est à cause de cette suprême perfection qu'il lui est dit : Je vous salue, pleine de grâce. Dans ces paroles est désignée sa suprême perfection; car la suprême perfection consiste en deux choses : dans l'éloignement de tout mal et dans l'abondance de tout bien. Pour montrer donc que notre Souveraine avait toute perfection, il lui est dit : Je vous salue, ce qui montre l'absence de tout mal; car cela veut dire éloignement de tout malheur. Et

(1) Speculi.
(2) De B. semperque Virg., serm. 3.

ces paroles : Pleine de grâce, indiquent la présence de tout bien. Disons-lui donc : Je vous salue, pleine de grâce.

Mais quoique notre Souveraine soit pleine et surpleine de toute grâce, elle a eu spécialement quatre grâces : d'abord notre Souveraine a été remplie de la grâce prévenante dans sa conception, de la grâce préservatrice contre la turpitude de la faute ; secondement, elle a été remplie de la grâce fécondante dans la conception du Fils de Dieu, qui l'a conservée dans l'intégrité de la virginité ; troisièmement, de la grâce d'ornement dans sa conduite, grâce qui a embelli sa vie entière ; en quatrième lieu, de la grâce consommée dans sa glorification, de la grâce d'accomplissement pour l'élévation de sa gloire, tant pour son âme que pour son corps.

Marie a la plénitude de la grâce. On distingue trois plénitudes de grâce : la plénitude de la grâce suffisante ou de la grâce nécessaire ; la plénitude d'excellence ou de suréminence ; la plénitude de surabondance.

La première plénitude de la grâce suffisante, ou de la grâce nécessaire au salut, est la grâce commune de tous ceux qui veulent se sauver ; sans cette plénitude des divins dons, aucun homme ne peut parvenir au royaume des cieux. D'où il est écrit aux Actes des Apôtres : Ils furent tous remplis de l'Esprit saint : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto*, 2, 4. Mais il faut savoir que cette plénitude n'est pas égale en tous ceux qui l'ont, mais elle est plus ou moins grande. Ce qui fait dire à l'Apôtre : Il y a des grâces diverses, mais un seul Esprit : *Divisiones gratiarum sunt, idem autem Spiritus* (1ª Cor. 12, 4). Mais comme sans cette plénitude il n'y a pas de salut, que l'homme s'examine scrupuleusement lui-même, de crainte qu'il ne manque de cette grâce. Voulez-vous donc savoir si vous avez cette plénitude, si vous êtes plein de la grâce de Dieu? remarquez ceci : Un vase de terre plein d'eau se conserve au feu ; s'il est vide, il est brisé et brûlé. Comme la grâce est le rafraîchissement de l'âme, l'âme qui est pleine de la grâce se conserve au milieu du feu des tribulations ; donc, si vous êtes brisé, vous n'êtes pas plein de grâce. Un vase plein est solidement fixé, on le tourne et retourne difficilement ; et tandis qu'on fait rouler facilement un vase vide, on ne le fait qu'à grand effort pour un vase plein. Si vous n'êtes pas solide dans les tentations, sachez que vous n'êtes pas plein de la grâce, mais vide. Egalement un vase plein est uni en toutes ses parties, il se touche de toutes parts, il ne fait qu'un corps, il est plein partout, et, étant bien fermé, il ne perd pas ce qu'il contient, lors même qu'on l'agite. Donc, si les pensées étrangères vous font perdre le goût du bien intérieur, sachez que vous êtes vide et non plein de la grâce. Si vous êtes plein de Dieu, vous n'aimez à vous entretenir que de lui ; si vous agissez autrement, vous n'êtes pas plein de lui. Ensuite un vase plein qui est incliné vers la terre perd sa plénitude, elle s'échappe ; ainsi vous, lorsque vous penchez vers les choses terrestres, vous devenez vide de Dieu, quoique vous ne vous en aperceviez pas. Un vase plein ne

reçoit pas ce qui est en dehors de lui; un vase plein d'eau ne peut recevoir du vin avant que l'eau soit sortie. De même un cœur plein de Dieu repousse tout ce qui est du monde; s'il reçoit quelque chose du monde, il n'est pas plein de Dieu. Et encore un vase plein ne fait pas de bruit lorsqu'on le frappe, mais il se fait entendre dès qu'il est vide lorsqu'on frappe dessus. De même un cœur plein de Dieu ne murmure point lorsqu'il est frappé; donc, si alors vous faites entendre des plaintes, il faut convenir que vous êtes vide de Dieu.

Remarquez qu'il y en a qui ne désirent pas la plénitude de la grâce, mais plutôt l'abondance des richesses, quoique l'Ecriture sainte dise cependant que l'or ne peut rassasier l'avare : *Avarus non implebitur pecunia* (Eccl. 5, 9). N'est-ce pas une grande folie de vouloir être rempli de ce qui ne laisse que du vide? Et pourquoi l'or ne peut-il pas rassasier? Parce qu'il est une chose vaine, parce que le cœur de l'homme est trop vaste pour que les choses terrestres puissent le remplir. Le cœur de l'homme est capable de contenir Dieu, qui est le bien infini; donc aucun bien fini ne peut le satisfaire pleinement. Un cœur qui n'est pas habité par Dieu est entièrement vide; étant fait pour Dieu, il lui faut Dieu pour être plein. Le cœur, de sa nature, convoite toujours quelque chose pour être rempli, et quoiqu'il ne puisse être satisfait par les choses de la terre, il ne cesse cependant pas de les chercher. Pourquoi l'avare ne cesse-t-il de ramasser jusqu'à la mort, sinon parce qu'il n'est jamais rempli de ce qu'il poursuit? Notez que le vide attire ce qui lui est conforme. Ainsi les hommes charnels cherchent les plaisirs des sens, les orgueilleux l'honneur, les avares l'or et l'argent. C'est une suprême folie de l'homme; il est contraire à la nature d'agir ainsi toujours en vain, de vouloir être rempli, et de ne chercher pour cela que les choses vaines. O terrible aveuglement de la créature, de se tuer à poursuivre le néant au lieu de se procurer le bien unique et véritable, qui est la grâce de Dieu et Dieu lui-même!

La seconde plénitude de la grâce est la plénitude de suréminence; et cette plénitude a été dans la bienheureuse Mère de Dieu, qui eut dans toute leur plénitude tous les dons, tous les biens que les autres saints n'ont eus qu'en partie. Nous ne pouvons suivre de près Marie dans cette plénitude, mais nous devons travailler à nous en procurer une partie, autant que nous le pouvons, afin de n'être pas trouvés vides devant Dieu. Quand la terre était informe et nue, elle ne produisait aucun fruit, et elle était couverte de ténèbres (Gen. 1, 2). Tel est l'homme sans la grâce de Dieu. Il est donc nécessaire de faire ce que l'on peut.

La troisième plénitude est celle de la surabondance, qui répand son trop-plein. Un fleuve qui ne peut plus contenir ses eaux arrose de sa surabondance la campagne, la rend fertile en allant se jeter dans la mer. Ainsi fait la plénitude de surabondance de la grâce en Jésus-Christ, Fils de Dieu,

notre Sauveur. Ce qui fait dire à l'évangéliste saint Jean : *De plenitudine ejus omnes accepimus*. On peut aussi dire de Marie : Tous nous avons reçu de sa plénitude, de la surabondance de ses grâces; car Marie est semblable à la lune, qui reçoit la lumière du soleil et qui la répand sur la terre. La sève que les racines de l'arbre reçoivent est communiquée à l'arbre entier; la nourriture que reçoit l'estomac sert à tous les membres du corps. C'est ce qui fait dire à saint Bernard parlant de Marie (1) : L'univers reçoit de sa plénitude : le malade, la guérison; le captif, le rachat; l'affligé, la consolation; le pécheur, le pardon; le juste, la grâce; l'ange, la joie; toute la Trinité, la gloire; la personne du Fils, la substance de sa chair.

Je vous salue, pleine de la grâce céleste, pleine de Dieu et pleine de gloire, s'écrie saint Ildefonse (2); les lis des vierges vous environnent, les récompenses des vertus vous accompagnent, ô Vierge de Dieu, Vierge sans tache, couverte de l'ombre de la vertu du Très-Haut! Vous êtes cette nuée lumineuse qui éclaire le ciel et les astres; vous êtes la blanche tour d'ivoire, colorée de la rose de pourpre. Vous avez un glaive de feu pour renverser la légion infernale. Vous êtes le salut et l'honneur des hommes, ô Mère de Dieu, ô couronne des vierges; qu'une gloire sans fin vous soit rendue!

D'après saint Thomas (3), plus une chose se rapproche de son principe, plus elle participe à l'effet de son principe; ce qui fait dire à saint Denis que les anges, qui sont plus près de Dieu, participent plus largement aux bontés divines que les hommes (4). Le Christ est le principe de la grâce, par droit de puissance selon la divinité, et selon l'humanité comme instrument. Ce qui fait dire à l'évangéliste saint Jean : La grâce et la vérité sont venues par Jésus : *Gratia et veritas per Jesum facta est*, 1, 17. Or, la bienheureuse Vierge Marie a été la plus rapprochée du Christ selon l'humanité, parce qu'il a reçu d'elle la nature humaine. C'est pourquoi elle a dû obtenir du Christ une plus grande grâce que les autres.

Il faut dire que Dieu donne à chacun la grâce selon l'office pour lequel il est choisi : *Dicendum quod unicuique a Deo datur gratia secundum hoc ad quod eligitur*. Et parce que Jésus-Christ, en tant qu'il est homme, a été prédestiné et choisi pour être le Fils de Dieu, dans la vertu de sanctifier, il a dû d'avoir une telle plénitude de grâce qu'elle débordât sur tous, selon ces paroles de Jean (5) : Tous nous avons reçu de sa plénitude. Mais la bienheureuse Vierge Marie a obtenu une plénitude de grâce d'autant

(1) Serm. de B. Virg. super Apocalyps.
(2) Prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 3.
(3) Tertia parte Summæ, q. 27, art. 5, conclus.
(4) 4 c. de cœlesti Hierarchia.
(5) Speculi, lect. 4.

plus grande qu'elle est très-rapprochée de l'Auteur de la grâce, en sorte qu'elle a reçu en elle-même celui qui est plein de toute grâce, et en l'enfantant elle faisait en quelque manière couler la grâce sur tous.

Je vous salue, pleine de grâce. Considérons, dit saint Bonaventure (3), cette grâce, grâce de Marie, grâce admirable; considérons, dis-je, la vérité, l'immensité, le nombre et l'utilité de la grâce de Marie. Car la grâce de Marie est une grâce très-réelle, une grâce très-grande, une grâce très-multipliée et une grâce très-utile.

Considérons en premier lieu la vérité de la grâce de Marie. L'ange Gabriel dit : Vous avez trouvé la grâce près de Dieu : *Invenisti gratiam apud Deum* (Luc. 1). Car, en effet, elle est vraie la grâce qui est trouvée près de Dieu, qui est la vérité même. Il dit : près de Dieu, non près du diable; car le démon offre la grâce d'une dangereuse prospérité pour faire pécher plus librement. D'où Holopherne, qui représente le démon, dit à Judith : Buvez maintenant et reposez-vous dans l'allégresse, parce que vous avez trouvé grâce devant moi. L'ange dit : près de Dieu, non près du monde; car près des hommes du monde on trouve une grâce fausse, trompeuse. L'ange dit : Vous avez trouvé grâce près de Dieu, non près des hommes; car la grâce des hommes ne renferme pas la vérité. Il dit : près de Dieu, et non dans la chair; car la grâce de la chair est menteuse. La très-aimable Vierge méprise la fausse grâce du diable, la fausse grâce du monde, la fausse grâce de la chair. C'est pourquoi elle trouve à juste droit la grâce près de Dieu, la grâce véritable, pure, sans mélange.

Quiconque désire trouver avec Marie la vraie grâce, qu'il s'approche plein de désir, plein d'empressement, à l'exemple de Marie, de celui près de qui se trouve la véritable grâce, comme l'Apôtre nous y exhorte en disant : Allons avec confiance au trône de grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce dans un secours opportun : *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ; ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno* (Hebr. 4, 16).

Et remarquez que quiconque veut trouver doit chercher, que quiconque veut s'élever doit s'humilier. Qu'il s'humilie donc avec Marie par une humilité réelle, celui qui, avec Marie, souhaite la véritable grâce; car il est dit dans l'Ecclésiastique : Plus vous êtes grand et plus vous devez vous humilier en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam*, 3, 20. Il est certain que Marie, parce qu'elle s'est très-véritablement humiliée, a trouvé la véritable grâce, et elle a pu dire en toute vérité : Parce que le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante (Luc. 1, 48).

Secondement, considérons l'immensité de la grâce de Marie; c'est à cause de cette immensité qu'elle a été appelée pleine de grâce. Il est certain que la grâce dont elle fut remplie était immense; car un vase immense ne peut être rempli sans que ce qui le remplit soit immense : *Im-*

mensum enim vas non potest esse plenum, nisi immensum sit istud quo est plenum. Mais Marie fut un vase très-immense, puisqu'elle put renfermer celui qui est plus étendu, plus grand que le ciel : *Maria autem vas immensissimum fuit, ex quo illum qui cœlo major est, continere potuit.* Quel est celui qui est plus immense que le ciel ? C'est certainement celui dont parle Salomon lorsqu'il dit : Si les cieux et le ciel des cieux ne vous peuvent contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie ! *Si cœlum et cœli cœlorum te capere non possunt, quanto magis domus hæc, quam ædificavi !* (Reg. 3, 8, 27.) Ce n'est point la maison bâtie par Salomon, mais Marie, dont la maison de Salomon n'était que la figure, qui a pu contenir Dieu.

O vous donc, très-immense Marie, vous êtes plus étendue que le ciel, puisque celui que les cieux ne pouvaient contenir, vous l'avez renfermé dans votre sein : *Tu ergo, immensissima Maria, capacior es cœlo ; quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti.* Vous êtes plus vaste que le monde, car celui que l'univers ne peut contenir se renferme dans vos entrailles en se faisant homme : *Tu capacior es mundo ; quia quem totus non capit orbis, in tua se clausit viscera, factus homo.* Si le sein de Marie est immense, quelle est donc l'immensité de son âme ? et si une immensité semblable a été remplie de grâce, il a fallu que cette grâce qui a pu remplir une si grande capacité fût immense : *Si ergo Maria tam capacissima fuit ventre, quanto magis mente? et si capacitas tam immensa, fuit gratia plena, oportuit utique quod gratia illa, quæ tantam implere potuit capacitatem, esset immensa.* Qui peut mesurer l'immensité de Marie? *Quis immensitatem Mariæ potest mensurare?* L'Ecclésiastique dit : Qui a mesuré la hauteur du ciel, l'étendue de la terre, la profondeur de l'abîme? *Altitudinem cœli, et latitudinem terræ, et profundum abyssi quis dimensus est?* 1, 2. Marie est le ciel, soit parce qu'elle a abondé de la pureté céleste, de la clarté céleste et des autres vertus célestes, soit parce qu'elle a été le siége très-élevé de Dieu ; le Prophète l'atteste lorsqu'il dit : *Dominus in cœlo paravit sedem suam :* Le Seigneur s'est préparé un trône au ciel (Psal. 102).

Marie a été aussi une terre, mais une terre de bénédiction ; terre merveilleusement féconde, qui nous a donné le fruit dont parle le même Prophète : *Terra dedit fructum suum* (Psal. 66).

Marie est aussi un abîme très-profond de grâce, de bonté et de miséricorde. De là elle interpelle en notre faveur la très-profonde miséricorde de son Fils, comme un abîme qui appelle un abîme, selon le Psalmiste : *Abyssus abyssum invocat*, 41. Marie est donc le ciel, Marie est la terre, Marie est l'abîme : *Cœlum ergo est Maria, terra est Maria, abyssus est Maria.* Qui a mesuré la hauteur de ce ciel, qui a mesuré l'étendue de cette terre et la profondeur de cet abîme de grâce, qui, dis-je, a mesuré l'immensité de Marie, sinon celui seul qui l'a faite si élevée, si large, si profonde, non seulement en grâce et en gloire, mais en miséricorde ?

Quis hujus cœli altitudinem, quis hujus terræ latitudinem, quis hujus abyssi profunditatem, quis, inquam, Mariæ immensitatem dimensus est, nisi ille solus qui ipsam non solum in gratia et in gloria, sed etiam in misericordia, tam altissimam, tam latissimam, tam profundam operatus est?

Troisièmement, considérons le nombre et l'augmentation de la grâce en Marie, à qui on peut appliquer ces paroles de l'Ecclésiastique : *Ego terebinthus extendi ramos meos, et rami mei honoris et gratiæ :* J'ai étendu mes rameaux comme le térébinthe, et mes rameaux sont des rameaux d'honneur et de grâce. Ce térébinthe est Marie. La vie entière de Marie a été remplie d'un nombre infini de grâces qui sont allées toujours en augmentant. La pluie de la grâce n'a cessé de tomber sur elle, cette pluie sans laquelle tout est stérile, tout périt. Les rameaux de cet arbre sont des rameaux d'honneur et de grâce. Voilà les vertus et les exemples et les bienfaits de la bienheureuse Marie. Ce grand nombre de rameaux sont les mérites de tant de grâces, ses nombreuses vertus et ses bons exemples, les nombreux bienfaits de sa miséricorde. Sur ces rameaux habitent avec bonheur et chantent avec joie les oiseaux célestes, c'est-à-dire les âmes saintes; et on peut appliquer à ces âmes privilégiées ces paroles du prophète Daniel : *In ramis ejus conversabantur volucres cœli :* Sur ses rameaux chantaient les oiseaux du ciel, 4, 9. Oh! que la bienheureuse Vierge, arbre divin, a élevé et étendu ses rameaux! Combien elle les a élargis pour les hommes, portés loin pour les anges et haut pour Dieu!

Le fruit de cet arbre est celui dont parle Elisabeth, quand elle dit : Le fruit de vos entrailles est béni : *Benedictus fructus ventris tui* (Lucæ, 1, 42).

En quatrième lieu, considérons l'utilité de la grâce en Marie. C'est d'elle qu'il est dit : *Mulier gratiosa invenit gloriam :* La femme pleine de grâce a trouvé la gloire (Prov., 11, 16). Voilà l'utilité de la grâce de l'aimable Marie et la pureté de sa gloire immortelle. La grâce de Marie est certainement très-utile à elle et à nous. Très-utile à elle, car la grâce a fait d'elle un lieu de délices, la grâce a fait d'elle une source de merveilles, la grâce l'a faite glorieuse : *Gratia enim deliciosam, gratia miraculosam, gratia gloriosam fecit Mariam.* Délicieuse en son âme, miraculeuse en son Fils, glorieuse en son royaume. Marie est vraiment heureuse en son âme, merveilleuse en sa fécondité virginale, glorieuse en son diadème éternel. La grâce donc a rempli de délices spirituelles l'esprit et l'âme de Marie, faisant d'elle le paradis spirituel du Dieu vivant, selon ces paroles de l'Ecriture : *Gratia sicut paradisus in benedictionibus :* La grâce est comme un paradis de bénédictions (Eccli. 40, 17). Marie est véritablement le paradis de Dieu en bénédictions d'immenses délices spirituelles. J'appelle paradis de délices, dit saint Bernard, l'orne-

ment de la virginité unie à la fécondité, la beauté de l'humilité, le miel de la charité, les entrailles de la miséricorde, la plénitude de la grâce, la prérogative d'une gloire singulière (1).

La grâce a fait aussi de Marie une source de merveilles en son Fils par une conception et un enfantement miraculeux : miracle de la virginité dans la fécondité, plus grand miracle de concevoir et d'enfanter Dieu.

La grâce produit aussi la gloire en Marie. O Marie vraiment heureuse et si grande, soit sur la terre, soit au ciel ! Aucune pure créature n'a trouvé une si grande grâce sur la terre, une si grande gloire dans le ciel : *Nulla pura creatura tantam gratiam in mundo, nulla tantam gloriam in cœlo invenit.* Et assurément c'est près de Dieu qu'elle a trouvé la grâce aussi bien que la gloire, ainsi que le dit le Psalmiste : C'est le Seigneur qui donne la grâce et la gloire : *Gratiam et gloriam dabit Dominus*, 8, 3.

Mais il est certain que la grâce de Marie n'a pas été très-utile seulement à elle seule, mais aussi à nous, bien plus, à tout le genre humain. Car la grâce de Marie appelle les mauvais, enrichit les bons, délivre tout le monde : *Gratia enim Mariæ colligit malos, impinguat bonos, liberat universos.* Elle éloigne de la faute, elle enrichit de la grâce, elle préserve de la mort éternelle : *Colligit a culpa, impinguat gratia, liberat a morte æterna.*

Je dis donc que la grâce de Marie amène les pécheurs à la miséricorde, les ramène, les réunit à l'Eglise. Marie a trouvé cette grâce près de Dieu, qu'elle ramène les âmes égarées et leur obtient leur pardon.

Et qui pourrait compter le nombre d'âmes qui, aidées par Marie, se sont enrichies par la grâce ? Qui pourrait comprendre les richesses de la grâce de Marie, qui a enrichi tant de milliers d'âmes ?

La grâce de Marie délivre aussi de l'éternelle mort tous ceux qui ont recours à elle. Ceci est figuré en Esther, dont il est dit : Le roi l'aima plus que toutes les autres femmes, et il mit sur sa tête son diadème (Esth. 2, 17). L'utilité de la grâce qu'Esther trouva devant le roi produisit deux heureux effets : le premier fut qu'elle obtint elle-même le diadème du royaume ; le second, qu'elle délivra de la mort sa nation. Ainsi la bienheureuse Marie, notre excellente Esther, a obtenu une si grande grâce devant le Roi éternel, que par cette grâce non seulement elle est parvenue elle-même à la couronne, mais elle a secouru le genre humain condamné à la mort. Ce qui fait dire à saint Anselme : Quelles actions de grâces pourrai-je rendre à la Mère de Dieu et de mon Seigneur? car, par sa fécondité, de captif je suis devenu libre ; son enfantement me préserve de la mort éternelle ; j'étais perdu, et elle me sauve par son fruit, et de l'exil de la misère je suis conduit à la patrie du bonheur éternel. O Mère de la grâce, faites donc de nous des fils de la grâce ; faites que par votre grâce nous obte-

(1) Serm. 4 in Assumpt.

nions le pardon de nos péchés, que nous soyons enrichis par la grâce de la piété, et que nous soyons délivrés de la mort de la damnation (1).

Il faut considérer en Marie surtout quatre grâces, dit encore saint Bonaventure (2) : la grâce des dons, la grâce des lèvres, la grâce des priviléges et la grâce des récompenses.

Premièrement, considérez en Marie la grâce des dons du Saint-Esprit. C'est de cette grâce que Marie peut dire avec allégresse en s'appliquant les paroles de l'Ecclésiastique : *In me omnis gratia viæ et veritatis :* En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité, 24, 25. Qu'y a-t-il d'étonnant si elle a la plénitude de la grâce, de la vie et de la vérité, elle qui est la Mère de celui qui possède la grâce et la vie? *Plenum gratiæ et veritatis* (Joan. 1, 14). Qu'y a-t-il de surprenant si en ce vrai rejeton il y a une si grande abondance des dons de l'Esprit saint, puisque sur la fleur qu'il produit l'Esprit saint se repose avec l'abondance de tous ses dons? Car Marie est ce rejeton, et le Fils de Marie est cette fleur dont Isaïe dit : Un rejeton naîtra de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de ses racines; l'Esprit du Seigneur reposera sur lui : esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété et de la crainte du Seigneur, 11, 1-2. Merveilleuse affluence du Saint-Esprit sur cette fleur qui répand son influence dans toute l'Eglise! Si cette fleur répand une si grande grâce dans tout le jardin, combien plus en répand-elle en Marie qui produit cette fleur divine! Que Marie dise donc et dise avec assurance : En moi est toute la grâce de la vie et de la vérité. La grâce de la vie et de la vérité consiste assurément dans ces sept dons de l'Esprit saint; car par ces sept dons la grâce de la vie et de la vérité fut en Marie. La grâce de la vérité plaça Marie dans la vérité au-dessus d'elle, au-dessous d'elle, en elle, en dehors d'elle. La grâce de la vérité plaça Marie dans la vérité au-dessus d'elle par le don de sagesse, au-dessous d'elle par le don de conseil, en elle par le don d'intelligence, en dehors d'elle par le don de science. La grâce de la vérité plaça par conséquent l'âme de Marie dans la vérité au-dessus d'elle, dans la très-sage contemplation de ce qui devait faire ses délices; au-dessous d'elle, dans la très-prudente prévision de ce qui devait être fait; en elle-même, dans la connaissance très-certaine de ce qui devait être cru; en dehors d'elle, dans le discernement très-intelligent de ce qui devait être pratiqué. La grâce de la vie ou de la voie plaça la vie de Marie en une vie admirable à l'égard du démon, du prochain et de Dieu. La grâce de la vie donna à Marie le don de force contre le démon, le don de piété à l'égard du prochain, le don de crainte à l'égard de Dieu. La grâce de la vie régla la vie de Marie à l'égard du démon, par une très-forte résistance; à l'égard du prochain, par une très-

(1) De Laudibus Virg.
(2) Speculi, lect. 5.

pieuse bienveillance ; à l'égard de Dieu, par un très-profond et dévot respect. De là vient que l'Esprit saint désigne très-convenablement Marie par cette maison à sept colonnes que la Sagesse incréée s'est bâtie, ces sept colonnes indiquant à merveille les sept dons du Saint-Esprit. Ainsi celui qui désire se procurer ces sept grâces du Saint-Esprit doit chercher la fleur du Saint-Esprit dans le rejeton ; car nous parvenons par le rejeton à la fleur, et par la fleur à l'Esprit saint qui repose sur elle. Par Marie nous nous approchons du Christ, et par le Christ nous trouvons la grâce du Saint-Esprit. C'est pourquoi saint Bernard adresse ces admirables paroles à Marie : Que par vous, ô Vierge bénie qui découvrez les grâces, Mère de la vie, Mère du salut, nous ayons accès auprès de votre Fils ; que par vous nous reçoive celui qui nous a été donné par vous : *Per te accessum habeamus ad Filium, o benedicta Inventrix gratiarum, Genitrix vitæ, Mater salutis, ut per te suscipiat nos qui per te datus est nobis* (1).

Considérez, en second lieu, en Marie la grâce des lèvres ou des paroles ; car c'est d'elle que parle le Psalmiste lorsqu'il dit : *Diffusa est gratia in labiis tuis :* La grâce est répandue sur vos lèvres, 44, 2. La grâce des lèvres en Marie fut si grande, qu'on doit lui appliquer ces paroles de Judith, qui n'en était que la figure : Il n'y a point une femme sur la terre semblable à celle-ci par son regard, par sa beauté, par la sagesse de ses paroles : *Non est mulier talis super terram, in aspectu, in pulchritudine et in sensu verborum* (Judith, 11, 19).

En effet, il n'y a pas, il n'a jamais été et il ne sera jamais sur la terre une femme telle que fut Marie par sa très-resplendissante vie, par la beauté de sa très-pure conscience, et par la sagesse des paroles de sa bouche très-prudente. Nous verrons évidemment la grâce des paroles et des lèvres de Marie, si nous recueillons dans l'Evangile ce qu'elle a dit. Marie ne parle que sept fois dans l'Evangile, mais ce sont des sentences admirables. (Voyez l'explication des sept paroles de Marie dans le sujet qui traite de son silence.)

En troisième lieu, considérez en Marie la grâce des priviléges. Il est dit de cette grâce : Vous avez trouvé grâce près du Seigneur. Voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut (Luc. 1, 30-31-32). Voyez comment Gabriel, assurant à Marie qu'elle a trouvé la grâce et indiquant aussitôt la grâce, ajoute : Voilà que vous concevrez dans votre sein, etc. Oh ! qu'il est grand et inouï à tous les siècles ce privilége de grâce, que la Vierge ait conçu dans son sein et qu'elle ait enfanté le Fils du Très-Haut ! Nous pouvons remarquer sept principaux priviléges de grâce en Marie, priviléges pleins d'immenses grâces accordés par Dieu à Marie seule.

(1) De Adventu Domini, serm. 2.

Le premier privilége de Marie est qu'elle est, entre tous les hommes, très-pure de tout péché.

Le second privilége de Marie est qu'entre tous les hommes elle a été pleine de grâce, réunissant en elle toutes les grâces des anges et de tous les saints.

Le troisième privilége de grâce de Marie est qu'elle seule est tout à la fois véritablement mère et parfaitement vierge. Saint Bernard, voulant faire briller spécialement ce privilége, dit (1) : Marie s'est choisi la meilleure part, la meilleure absolument; car la fécondité conjugale est bonne, la chasteté virginale est meilleure; mais la fécondité virginale ou la virginité féconde est infiniment au-dessus. C'est le privilége de Marie; il ne sera pas donné à un autre, parce qu'il ne lui sera point ôté.

Le quatrième privilége de Marie est que seule elle est la très-ineffable Mère du Fils de Dieu, seule elle est la Mère de ce Fils dont le Père est Dieu seul. C'est une merveille au-dessus de toute merveille qu'un si grand privilége, privilége qui n'a pas d'égal, ait été accordé à une créature. Saint Bernard dit de ce divin privilége : La gloire spéciale de notre Vierge et l'excellente prérogative de Marie est qu'elle a mérité d'avoir en commun le même Fils avec Dieu le Père (2).

Le cinquième privilége de Marie est que, de préférence à toute créature, elle fut corporellement très-unie à Dieu. Car ce qui n'a jamais été accordé à aucune créature et ne le sera jamais, elle porta Dieu dans son sein pendant neuf mois, elle l'allaita de son lait céleste, elle l'éleva avec suavité pendant plusieurs années; elle eut un Dieu qui lui fut soumis, elle le porta dans ses bras, l'embrassa mille et mille fois avec effusion d'amour et sans crainte, comme le dit évidemment saint Augustin par ces paroles : Il n'est pas étonnant, ô Marie, que Dieu daigne se réjouir avec vous dans le ciel, puisque sur la terre vous l'avez embrassé si souvent tout petit et né homme de vous (3).

Le sixième privilége de grâce de Marie est qu'elle est, entre toutes les créatures, la plus puissante auprès de Dieu. Ce qui fait dire à saint Augustin (*ut supra*) : Vous avez mérité d'être la Mère du Rédempteur. Obtenez ce que nous vous demandons, éloignez ce que nous redoutons; car nous ne trouvons personne aussi puissant en mérites que vous, vous qui avez mérité d'être la Mère du Rédempteur et du Juge. Il est grand ce privilége, qu'entre tous les saints elle soit la plus puissante auprès de Dieu, comme le déclare saint Augustin (ibid.) en disant : Il est hors de doute que Marie ayant fourni le prix de notre rachat, son suffrage pour nous obtenir la liberté est beaucoup plus puissant, plus efficace que celui de tous les saints.

(1) Serm. 4 in Assumpt.
(2) Serm. 2 de Annuntiat. Domini.
(3) Serm. 33 de Sanctis.

Mais que nous servirait une si grande puissance en Marie, si elle ne s'occupait pas de nous? Mais sachons et soyons assurés, et rendons-lui pour cela de continuelles actions de grâces, qu'ainsi qu'elle est la plus puissante entre tous les saints, de même c'est elle qui prend le plus de soin de nous après Dieu.

Le septième privilége de grâce de Marie est qu'au ciel elle est plus élevée dans la gloire que tous les anges et tous les saints. Ce qui fait dire à saint Jérôme (1) : De toute part l'Eglise chante avec confiance que Marie surpasse de beaucoup les mérites des anges et des archanges ; ce qu'il n'est pas permis de croire d'aucun autre saint. Ce privilége, qui n'est pas de la nature, mais de la grâce, appartient à la Vierge Marie. Combien donc est glorieux le privilége de la gloire de Marie, puisque après Dieu elle est la plus élevée dans la gloire! *Ecce quam gloriosum Mariæ gloriæ privilegium, quod ipsa in gloria gloriosissima est post Deum!* Le glorieux privilége de la gloire de Marie est que tout ce qu'il y a de plus beau, Dieu excepté, tout ce qu'il y a de plus suave, tout ce qu'il y a de plus admirable dans la gloire, tout cela est Marie, tout cela est en Marie, tout cela est par Marie : *Gloriosum gloriosæ Mariæ privilegium est, quod quidquid post Deum pulchrius, quidquid dulcius, quidquid jucundius in gloria est, hoc Maria, hoc in Maria, hoc per Mariam est.* Le glorieux privilége de la gloire de Marie est qu'après Dieu Marie est absolument notre plus grande gloire, notre plus grande joie : *Gloriosum omnino gloriæ Mariæ privilegium est, quod post Deum, major gloria nostra, majus nostrum gaudium de Maria est.* C'est pourquoi saint Bernard dit : La suprême gloire est, ô Marie, après le Seigneur, de vous voir, de s'attacher à vous, de rester toujours dans la forteresse de votre protection : *Summa gloria est, o Maria, post Dominum, te videre, tibi adhærere, in tuæ protectionis munimine demorari.*

Voilà donc les sept glorieux priviléges de Marie, par la grâce desquels nous obtenons la vie de la grâce. C'est pourquoi nous devons supplier Marie, comme Abraham conjura Sara, en disant :,Dites, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin qu'à cause de vous on en use bien envers moi, et que par votre grâce je conserve la vie : *Dic ergo, obsecro te, quod soror mea sis, ut bene sit mihi propter te, et vivat anima mea ob gratiam tui* (Gen. 12, 13). Donc, ô Marie, ô notre vraie Sara, dites que vous êtes notre sœur, afin qu'à cause de vous Dieu en use bien envers nous, et que par votre grâce nos âmes vivent en Dieu. Dites, ô notre très-chère Sara, que vous êtes notre sœur, afin qu'à cause d'une telle sœur les Egyptiens, c'est-à-dire les démons, nous respectent, afin aussi qu'à cause d'une telle sœur les anges s'unissent à nous dans le combat, et de plus qu'à cause d'une semblable sœur le Père, le Fils et le Saint-Esprit aient pitié de nous.

(1) Serm. de Assumpt.

Considérez, en quatrième lieu, la grâce des récompenses en Marie. Mais nous venons de parler déjà de cette grâce dans la grâce du septième privilége. On peut appliquer à cette grâce ces paroles de l'Ecclésiastique : *Gratia super gratiam mulier pudorata et sancta :* La femme sage et pudique a une grâce qui surpasse toute grâce, 26, 19. La femme qui l'emporte en pureté et en sainteté sur toutes les femmes est Marie, en laquelle il y a grâce sur grâce, grâce de la gloire sur la grâce de sa vie temporelle, grâce des récompenses dans le ciel sur la grâce des mérites sur la terre. Mais lorsque nous suivrons Marie dans son assomption et dans son couronnement au ciel, nous traiterons alors plus au long des récompenses et de la gloire de Marie (1).

Ave, gratia plena : Je vous salue, pleine de grâce. L'ange ne se contente pas de faire valoir la grâce de Marie simplement, mais il veut montrer d'une manière distincte la plénitude de sa grâce lorsqu'il dit : *Gratia plena :* Pleine de grâce. O vraiment pleine et pleinement pleine ! s'écrie saint Bonaventure : *O vere plena et plene plena* (2) ! Et, en vérité, Gabriel n'avait pas encore dit : Voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut (Luc. 1, 31-32). Il ne lui avait pas encore dit : L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre (Luc. 1, 35). Si donc, avant que le Saint-Esprit survienne en elle et avant la conception du Fils de Dieu, Marie était pleine de grâce, combien le fut-elle davantage après? *Si ergo ante superventionem Spiritus sancti, si ante conceptionem Filii Dei, plena fuit Maria, quanto magis post?* C'est pourquoi saint Anselme dit merveilleusement de sa plénitude et de la reconnaissance de sa plénitude : Marie est saluée par l'ange mille fois pleine de grâce, remplie du Saint-Esprit, embrasée de la plénitude de la Divinité : *Hæc millies plenissima ab angelo salutata, Spiritu sancto repleta, plenitudine Divinitatis afflata* (3). Marie est donc appelée avec raison pleine de grâce : pleine, dis-je, de l'illumination de la sagesse, pleine de l'inondation de la grâce, pleine de la possession de la vie sainte, pleine de l'onction de la miséricorde, pleine de la fécondité de son divin Fils, pleine de la perfection de l'Eglise, pleine de l'épanchement de sa réputation odorante, pleine du rejaillissement de la divine gloire, pleine aussi de la jouissance de l'éternelle joie : *Bene ergo plena dicitur Maria : plena, inquam, illuminatione sapientiæ, plena inundatione gratiæ, plena possessione bonæ vitæ, plena unctione misericordiæ, plena fœcundatione Prolis piæ, plena perfectione Ecclesiæ, plena respersione odoriferæ famæ, plena resultatione divinæ gloriæ, plena etiam finitione æternæ lætitiæ.*

(1) Speculi, lect. 6.
(2) Speculi, lect. 7.
(3) De Laudibus Virg.

Considérons en Marie ces neuf plénitudes de grâce, qui représentent les neuf plénitudes des hiérarchies angéliques dans la gloire.

Considérons d'abord que Marie est pleine de la grâce d'illumination de sagesse et d'intelligence. D'où elle peut être très-bien représentée par la lune pleine, dont il est dit dans les Proverbes : Le maître n'est pas dans sa maison, il est allé loin; il a pris avec lui une bourse d'or, et il ne reviendra qu'à la pleine lune, 7, 19-20. Cet homme est celui dont Jérémie dit : Le Seigneur a créé sur la terre un nouveau prodige : la femme environnera l'homme : *Creavit Dominus novum super terram : femina circumdabit virum*, 31, 22. Marie, la femme par sa nature, non par corruption, la Mère de vertu, a environné notre Seigneur dans son sein, elle l'a environné de notre habit. Cet homme, si toutefois il est permis de l'appeler de ce nom, comme le dit l'historien Josèphe (1), a trois maisons. Il est de la majesté impériale d'avoir dans son palais trois demeures, c'est-à-dire un consistoire, une salle à manger et un lieu pour se reposer. Le consistoire est la maison des causes, l'autre est la maison où l'on mange, enfin le lit de repos. Ainsi notre Empereur, qui commande aux vents et à la mer, a la maison des causes, le monde; il a la maison de la nourriture, maintenant l'Eglise, autrefois la Synagogue ; il a la maison du repos, c'est l'âme raisonnable. Mais, hélas! cet homme, le Seigneur des vertus, était fort éloigné de la maison du monde, de la maison de la Synagogue, de la maison de l'âme, parce que le salut est loin des pécheurs : *Longe a peccatoribus salus* (Psal. 118). Cet homme donc n'était point dans sa maison lorsqu'il se plaint par Jérémie, disant : J'ai délaissé ma maison, j'ai abandonné mon héritage, 12, 7. Il avait emporté aussi sa bourse d'or, parce qu'il avait caché au monde le trésor de sa miséricorde et de sa grâce. Mais voici que cet homme est revenu en pleine lune, de cette lune dont il est dit dans les Cantiques : *Pulchra ut luna* : Belle comme la lune, 6. Marie est donc la lune, lune pleine. Marie est à juste titre comparée à la lune pleine, parce qu'elle est entièrement illuminée par la lumière de la sagesse et de la vérité, par le Soleil éternel.

Secondement, Marie est pleine de l'inondation de la grâce.

En troisième lieu, considérons que Marie est pleine de la possession d'une bonne et très-sainte vie. C'est de cette plénitude que nous pouvons vraiment dire avec le Psalmiste : *Domini est terra et plenitudo ejus :* La terre et tout ce qu'elle enferme est au Seigneur, 23, 1. Par la terre on entend Marie, dont il est dit dans Isaïe : Que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur : *Aperiatur terra, et germinet Salvatorem*, 45. Quoi de plus humble que la terre? quoi de plus utile que la terre? Nous avons tous la terre sous nos pieds, et la terre nous nourrit tous. Car d'où nous viennent la nourriture, le vêtement, le pain, le vin, la laine, le lin et toutes

(1) Antiq. Judaic , lib. 18, cap. 4.

les choses nécessaires à cette vie, sinon de la terre? Quoi donc de plus humble et de plus utile? De même, quoi de plus humble, quoi de plus utile que Marie? Par sa profonde humilité elle se met au-dessous de tous, et par sa plénitude elle est très-utile à tous. Car nous tirons de cette pleine terre, qui est Marie, les choses nécessaires à la vie spirituelle. C'est pourquoi saint Bernard dit très-bien (1) : Elevez vos regards, et vous verrez combien Dieu veut qu'on honore Marie, lui qui a placé la plénitude de tout bien en Marie; de telle sorte que si nous avons quelque espérance, quelque grâce et le salut, nous reconnaissions que cela nous vient par Marie. Mais par qui et de qui découle une si grande plénitude de cette terre? Ecoutez le Psalmiste : La terre est au Seigneur avec tout ce qu'elle renferme : *Domini est terra et plenitudo ejus*, 23, 1. Et ailleurs : L'univers est à moi et tout ce qu'il renferme : *Meus est orbis terræ et plenitudo ejus* (Psal. 49, 12). La plénitude de la terre consiste dans ses fruits et ses divers produits. Les fruits et les richesses de Marie, terre très-pleine, sont ses œuvres, ses mœurs, ses exemples et les divers mérites de sa très-sainte vie. Le Seigneur l'a remplie de semblables richesses, de semblables biens. Aussi lui applique-t-on ces paroles de l'Ecclésiastique : Dieu a regardé la terre et l'a remplie de ses biens : *Dominus in terram respexit, et implevit eam bonis suis*, 16, 30.

En quatrième lieu, considérons que Marie est pleine de l'onction de la miséricorde, de l'huile de la piété. Par là elle est figurée par cette femme qui, enfermée dans sa maison, vit tous les vases qu'elle s'était procurés se remplir d'huile, comme Elisée le lui avait prédit et le lui avait dit : Lorsque ces vases seront pleins, vous vous en servirez pour votre usage (4 Reg. 4). Cette femme est Marie. Les vases de cette merveilleuse femme sont ses affections, ses œuvres, ses désirs et ses bienfaits, qui en elle sont tous pleins de l'huile de sa miséricorde qu'elle répand.

En cinquième lieu, considérons que Marie est pleine de fécondité par son divin Fils. Saint Ambroise dit de cette ineffable plénitude : C'est avec raison que Marie est appelée seule pleine de grâce, puisque seule elle a eu la grâce d'être remplie de l'Auteur de la grâce : *Bene sola gratia plena dicitur, quæ sola gratiam, quam nulla alia consecuta est, ut gratiæ repleretur Auctore* (2). O maison vraiment heureuse, pleine d'une si précieuse fécondité ! Comme elle est admirablement pleine de grâce, celle qui a gardé la grâce de la virginité et qui a obtenu la gloire de la fécondité! dit saint Bernard : *Bene gratia plena, quæ et virginitatis gratiam tenuit, et fœcunditatis gloriam acquisivit* (3). Le Seigneur s'est assis sur le trône de l'esprit de Marie par la grâce, et il a rempli de sa majesté la maison

(1) **Serm. Natal.** B. Mar. de Aquæductu.
(2) **Comment. in** Luc., lib. 2, cap. 1.
(3) **Homil. 3 super** Missus est.

de son corps en prenant la nature humaine. C'est ce qui est dit au 3e livre des Rois : La gloire du Seigneur avait rempli la maison du Seigneur : *Impleverat gloria Domini domum Domini* (cap. 8).

Sixièmement, considérons comment Marie fut remplie de la perfection de l'Eglise universelle. L'Eglise a eu et a diverses perfections et grâces merveilleuses dans ses différents saints, dans la plénitude desquels Marie paraît habiter, pouvant vraiment s'appliquer ces paroles de l'Ecclésiastique : *In plenitudine sanctorum detentio mea :* Ma demeure est dans l'assemblée de tous les saints, 24, 16. En effet, la demeure de Marie fut dans la plénitude des saints, puisque sa merveilleuse perfection surpassa la plénitude de la perfection des saints. Ainsi le déclare saint Bernard lorsqu'il dit : C'est avec raison que la demeure de Marie est dans la plénitude des saints, elle qui a eu la foi des patriarches, l'esprit des prophètes, le zèle des apôtres, la constance des martyrs, la sobriété des confesseurs, la chasteté des vierges, la fécondité des épouses ; bien plus, la pureté des anges. Et non seulement elle est dans la plénitude des saints, mais elle tient les saints dans sa plénitude, afin que leur plénitude ne diminue pas. Elle tient leurs vertus pour qu'ils les conservent ; elle tient leurs mérites pour qu'ils ne périssent pas ; elle retient les démons afin qu'ils ne nuisent pas ; elle retient son Fils afin qu'il ne frappe pas. Nul avant Marie ne pouvait retenir le Seigneur avec autant de pouvoir (1).

En septième lieu, considérons comment Marie fut pleine de la rosée d'une incomparable réputation. Semblable à un champ plein de fleurs odorantes, Marie répand de toutes parts les parfums de sa renommée sans tache. Il faut appliquer à cette plénitude ces paroles de la Genèse : *Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni cui benedixit Dominus :* Voici que le parfum qu'exhalent les vêtements de mon fils est comme l'odeur d'un champ plein de fleurs que le Seigneur a béni, 27, 27. Ce champ est Marie, en laquelle le trésor des anges, de plus, tout le trésor de Dieu le Père est caché : *Ager iste est Maria, in qua thesaurus angelorum, imo totus Dei Patris absconditus est.* Heureux celui qui vend tout ce qu'il a et qui achète ce champ ! *Felix qui vendit omnia quæ habet, et emit agrum istum!* La suave odeur de ce champ plein est la pleine réputation de Marie, son honneur parfait. Voici ce qu'en dit saint Jérôme : Parce que Marie était remplie de tous les parfums des vertus, elle répandait une très-suave odeur qui embaumait les anges : *Quia multis repleta erat virtutum odoribus, manans ex ea fragrabat suavissimus odor spiritibus angelicis* (2). La sainte Vierge peut se glorifier de cette céleste odeur et s'appliquer ces paroles de l'Ecclésiastique : *Sicut cinnamomum et balsamum aromatizans odorem dedi :* J'ai répandu l'odeur du cinnamome et du baume,

(1) Serm. de Assumpt.
(2) Serm. de Assumpt.

24, 20. L'odeur de Marie fut à l'extérieur dans sa conduite, sa conversation, comme l'odeur du cinnamome, et à l'intérieur comme le baume, par l'onction de sa dévotion, et comme la myrrhe dans l'amertume de ses épreuves. L'odeur de Marie fut aussi comme le cinnamome dans ses actions, comme le baume dans sa contemplation, comme la myrrhe au temps de la passion de son Fils. Dieu le Père a donc bien pu dire : Voici que l'odeur de mon Fils est comme l'odeur d'un champ plein de fleurs; comme s'il disait : L'odeur de mon Fils, l'honneur de mon Fils vient de l'honneur et de la réputation de sa Mère.

Huitièmement, Marie est pleine du rejaillissement de la divine gloire, selon ces paroles de l'Ecclésiastique : *Gloria Domini plenum est opus ejus :* La gloire du Seigneur resplendit sur son œuvre, 42, 16. Cette œuvre admirable du Seigneur, c'est Marie. Point d'œuvre, ni sur la terre ni dans le ciel, qui soit riche en beauté, en perfection comme Marie. Il n'y a point d'ouvrage, il n'y a aucune créature en qui brille la gloire divine comme en Marie. Car le Seigneur a par Marie, par la plénitude de Marie, la gloire de la restauration donnée au ciel, la gloire de la rédemption opérée dans le monde, la gloire de la délivrance accordée aux limbes : *Gloriam enim de restauratione facta in cœlo, gloriam de redemptione facta in mundo, gloriam de liberatione facta in inferno, habet Dominus per Mariam, habet per plenitudinem Mariæ.* Toute la gloire divine brille en Marie. Marie procure plus de gloire à Dieu que tous les anges et tous les saints ensemble.

Neuvièmement, considérons comment Marie est pleine de la possession de la joie éternelle. Si la joie des saints régnant dans le ciel est pleine, quelle est donc la plénitude de la joie de Marie, Reine du ciel? Qu'y a-t-il d'étonnant qu'elle soit pleine et surpleine de joie et de gloire dans le royaume céleste, elle qui dans l'exil était pleine et surpleine de grâce? *Quid mirum si lætitiam et gloriam plenam et superplenam habet in regno, quæ gratiam plenam et superplenam habuit in exilio?* Qu'y a-t-il de merveilleux si, tant au ciel que sur la terre, sa plénitude est sur toute créature, puisque toute créature revit de sa plénitude? Saint Jérôme dit de cette plénitude de Marie : Pleine de grâce, pleine de Dieu, pleine de vertus, elle ne peut pas ne pas posséder pleinement la gloire de la splendeur éternelle : *Plena gratia, plena Deo, plena virtutibus, non potest non possidere pleniter gloriam claritatis æternæ* (1).

Ainsi, conclut saint Bonaventure (2), vous voyez en Marie la plénitude de la sagesse illuminative, la plénitude de la grâce qui inonde, la plénitude d'une vie de bonnes œuvres, la plénitude de la miséricorde agissante, la plénitude parfaite de l'Eglise, la plénitude d'une réputation qui s'étend

(1) Serm. de Assumpt.
(2) Speculi, lect. 7.

de toute part, la plénitude de l'expression de la gloire divine, la plénitude sans égale de l'éternelle joie. Vierge Marie, malgré notre stérilité et notre vide, faites-nous participants de votre plénitude, afin que nous puissions arriver à la plénitude éternelle.

O très-sainte Souveraine, Mère de Dieu, s'écrie saint Ephrem (1), seule très-pure d'âme et de corps, seule surpassant toute intégrité et pureté et virginité, seule faite tout entière le domicile de toutes les grâces de l'Esprit saint : *Sola tota facta domicilium universarum gratiarum sanctissimi Spiritus*, et surpassant aussi, sans comparaison, en pureté, en sainteté les Vertus célestes, jetez un regard sur moi qui suis exécrable et impur, souillé en mon âme et mon corps par ma vie nulle et mes vices; purifiez mon âme adonnée aux affections coupables; purifiez-moi et corrigez mes pensées errantes et aveugles; formez et instruisez mes sens; arrachez-moi de l'esclavage de la tyrannique, très-mauvaise et très-honteuse habitude des préoccupations et affections impures; mettez un frein à ma passion dominante, et donnez la sobriété et le discernement à mon âme plongée dans les ténèbres et dans toutes les misères, afin que je corrige mes propres erreurs, que je me relève de mes chutes, afin que, délivré des ténèbres du péché, je sois digne de vous louer, de vous célébrer par mes chants.

Le Roi-Prophète veut que l'on considère surtout les grâces, les richesses intérieures de l'auguste Vierge Marie; il veut que l'on contemple les perfections de son âme, disant que tout ce qu'elle possède au-dehors n'est rien auprès de son intérieur, où se trouve toute sa gloire, c'est-à-dire toute la beauté, la noblesse, la grâce, la perfection de la Fille du Roi : *Omnis gloria Filiæ Regis ab intus* (Psal. 44).

En effet, dit saint André de Crète (2), nous aurions tort de demeurer sur le portail de ce temple céleste, puisque nous sommes invités à entrer plus avant et à passer jusqu'au sanctuaire de son sacré cœur pour y considérer les merveilles de grâces que Dieu y a faites; car, si le dehors est si beau, que sera-ce du dedans? C'est une grande entreprise de vouloir discourir des grâces de Marie; aussi a-t-on un besoin immense de la même grâce pour s'acquitter dignement d'une si sublime tâche.

La sainte Vierge ayant été sanctifiée dès le premier instant de sa conception, l'excellence de la grâce qu'alors elle reçut de Dieu est incommensurable. Les docteurs ne font point difficulté de dire qu'elle surpassa celle des plus grands saints, même celle des plus nobles esprits du ciel. Ce qu'il faut entendre de la grâce que nous appelons *consommée*, c'est-à-dire de celle qu'ils ont possédée à leur dernière heure ou au jour de leur perfection.

(1) Precationes ad Deiparam, precatio prima.
(2) Orat. 1 de Dormit. B. Virg.

Pour établir cette vérité, je ne vois rien de plus relevé que l'admirable discours de David, qui la voyait en esprit au psaume 86e, comme l'assurent les saints docteurs ainsi que l'Eglise. Voici comment ce chantre du Saint-Esprit entonne son sacré cantique : Ses fondements sont assis au-dessus des saintes montagnes : *Fundamenta ejus in montibus sanctis.* Et saint Grégoire, expliquant un passage du prophète Isaïe, 2, fort semblable à celui-ci, où il est dit que Dieu posa une montagne à la cime des autres montagnes, parle de cette sorte (1) : Cette montagne, c'est la glorieuse Vierge, qui, par la hauteur de son élection, a surpassé toutes les créatures élues de Dieu. Et, en vérité, il faut bien confesser qu'elle est une montagne extrêmement élevée, puisque, pour atteindre à la conception du Verbe éternel, il a été nécessaire qu'elle portât le sommet de ses mérites par-dessus tous les chœurs des anges.

Saint Bernardin de Sienne (2), pesant les mêmes paroles d'Isaïe, soutient que, dans l'ordre des mérites, la Vierge surpasse les plus hautes montagnes, attendu que la hauteur de ses grâces est au-dessus des plus belles âmes, que l'étendue de ses mérites les embrasse tous, que la puissance de son élection ne rencontre rien qui lui soit pareil parmi tous les saints. Saint Jean Damascène avait la même pensée lorsqu'il disait (3) : Aujourd'hui commence le salut du monde; réjouissez-vous, montagnes, c'est-à-dire vous, âmes relevées par la hauteur de votre contemplation, d'autant qu'on aperçoit déjà le sommet de la sainte montagne qui surpasse les autres, et qui est incomparablement plus éminente que toutes les montagnes du monde. Je parle de la sainte Vierge, qui voit au-dessous de ses grâces les hommes et les anges, quelque élevés en grâce qu'ils puissent être.

David, dans le psaume cité, entend que la sainte Vierge, dès sa conception immaculée, a surpassé en grâce et en mérites les plus grands saints du monde et les premiers esprits du ciel. Car d'abord il dit que le Seigneur aime plus les seules portes de Sion que tous les tabernacles de Jacob. C'est ce que saint Anselme explique en termes plus clairs en disant (4) que non seulement il l'aime d'une affection qui n'a point de semblable, mais de plus qu'il fait paraître cette préférence par des effets dignes de sa grandeur; que tous les anges ensemble ne sauraient comprendre la force de l'amour qu'il lui porte. D'où saint Bonaventure infère très à propos que ce n'est pas merveille qu'elle aime plus que tous les autres, puisqu'elle a une meilleure part qu'eux tous en ses bonnes grâces (5). Et c'est la puissante considération dont se sert saint Laurent Justinien pour con-

(1) Serm. 2 de Assumpt.
(2) Serm. 2 de B. Virg.
(3) Orat. 1 in Nativit. B. Virg.
(4) Lib. de Excellentia Virginis, cap. 4.
(5) Speculi, cap. 6.

clure que la Vierge était plus aimée de Dieu, et que Dieu lui voulait plus de bien à l'instant de sa conception qu'aux plus grands saints à l'heure de leur mort, et aux plus sublimes esprits au moment de leur confirmation en grâce (1). Ce qui ne se peut nier si nous considérons que le bien que dès lors il lui voulait était une grâce transcendante et d'un ordre supérieur à toutes les autres.

D'où il suit que Dieu ne pouvant aimer sans faire du bien, et que ses faveurs allant toujours à l'égal de son amour, dit le P. Poiré (2), la sainte Vierge a dès lors tenu la première place dans ses affections; qu'elle a pleinement emporté ses premières grâces et ses plus exquises faveurs.

Secondement, David assure que des merveilles ont été dites de cette cité de Dieu : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (Psal. 86). Ajoutons encore de la première grâce qui lui a été accordée; car c'est une chose inouïe avec quelle facilité cette grâce est entrée en son âme. Enrichie de tous les dons du Saint-Esprit et de toutes les grâces gratuites de Dieu, elle est entourée de toutes les vertus infuses qui l'ornent avec un éclat tel, qu'on dirait que les vertus des autres ne sont qu'une ombre. Voyez-la accompagnée d'une promesse infaillible de fermeté et de persévérance finale, suivie de la justice originelle, qui mettait à ses pieds tous les ennemis de la grâce et rendait le corps parfaitement soumis à l'âme, et celle-ci, sans contredit, très-obéissante à Dieu, fortifiée d'une certaine impeccabilité qui s'étendait généralement à toute espèce de péchés. Que s'il est loisible de juger de la grandeur d'un prince par la magnificence de sa cour et de sa suite, peut-on ne pas dire que cette grâce est supérieure à celle que les autres ont reçue, en quelque époque de leur vie qu'il vous plaise les considérer?

En troisième lieu, le Prophète dit que, dès lors même que Dieu la favorisa de cette incomparable grâce, il eut souvenance de Rahab et de Babylone, et qu'il eut devant ses yeux les étrangers de Phénicie, d'Ethiopie, etc., qui de toutes parts devaient recourir à elle. Il veut dire que Dieu la considérait dès lors comme l'asile et le refuge commun de tous les pécheurs qui, s'étant éloignés de sa majesté, devaient avoir leur recours à la Vierge, afin de retourner à lui, et s'adresser à elle comme à la Mère de tous les enfants de Dieu et à la coopératrice de leur salut; qu'il la regardait comme la maîtresse de tous ses biens. Aussi, dit saint Bonaventure (3), en cette qualité, elle devait être privilégiée d'une grâce si abondante, qu'il y en eût pour en communiquer libéralement à tous.

David, allant plus loin, indique la raison la plus naturelle et en même temps la plus efficace de toutes. D'autant, dit-il, que Sion dira : L'homme

(1) De Laudibus Virginis.
(2) 6e étoile, chap. 7.
(3) Speculi, cap. 3.

et l'homme est né en elle : *Homo et homo natus est in ea;* c'est-à-dire, selon l'emphase du redoublement hébraïque, l'homme sans égal, ou, comme l'explique saint Augustin (1), l'homme qui a été avant nous et qui a été fait après nous; c'est-à-dire encore, comme remarque saint Jean Damascène (2), l'homme qui est créateur et créature tout ensemble, mortel et immortel, visible et invisible, fini et infini; c'est-à-dire l'homme qui est éternel dans le sein de son Père, lors même qu'il sort dans le temps du sein de sa Mère. C'est l'homme et l'homme qui est né de la Vierge; voilà le grand mot et celui qui emporte tout. Car la Vierge étant destinée à être Mère de Dieu, tout lui était dû, et la plénitude des grâces était tout à fait convenable à sa dignité. Toutes les rivières entrent dans la mer, dit le Sage, et elle ne regorge pas cependant; de même toutes les grâces sont reçues en l'âme de Marie, sans qu'elles excèdent la dignité de Mère de Dieu. Vous étonnez-vous qu'elle soit pleine de grâces, dit saint Grégoire, puisqu'en elle se trouve le trésor de toutes les grâces du monde (3)?

Cependant David continue et dit, en cinquième lieu, que Dieu lui-même en a jeté les fondements : *Et ipse fundavit eam Altissimus.* C'est donc le grand Architecte du ciel qui a fait cet ouvrage merveilleux. Personne ne peut donc douter que la Vierge n'ait été très-éminente en grâce dès ses premiers commencements, puisque c'est Dieu qui en a jeté les fondements.

Le Prophète dit, en sixième lieu, que le Seigneur en doit lui-même raconter les merveilles en l'assemblée de tous les peuples et des princes, qui auront l'honneur de le voir au jour de son triomphe : *Dominus narrabit in scripturis populorum et principum; horum qui fuerunt in ea* (Ps. 86, 6). C'est lui qui montrera à l'univers, au ciel, à la terre et à l'enfer tous les trésors, toutes les splendeurs des grâces et des gloires de l'auguste Vierge Marie.

Enfin le Prophète conclut : Vous êtes le sujet et le séjour de toute réjouissance, et tous ceux qui demeurent chez vous sont constamment dans les joies et dans les cantiques d'allégresse : *Sicut lætantium omnium habitatio est in te* (Psal. 86, 7). Verset dont l'Eglise se sert particulièrement en l'office de la sainte Vierge, afin de nous inspirer le sentiment que nous devons avoir du crédit que la Reine des anges a auprès de Dieu, crédit qui est tel que jamais personne ne retourne mécontent d'auprès d'elle; au contraire, tous ceux qui lui ont adressé leurs prières ont été obligés de publier ses faveurs et de faire entendre à tous les merveilles de sa bonté. On n'entend autre chose, en ce sacré palais qui est Marie, que des chœurs de musique et des accents harmonieux, qui disent qu'en elle sont toutes les sources célestes, les rivières, les fleuves, l'océan de toutes les

(1) In Psal. 86.
(2) Orat. 1 de Dormit. B. Virginis.
(3) Serm. 1 de Annuntiat.

grâces de Dieu : océan des grâces divines qui s'en vont avec impétuosité du Liban céleste dans Marie, véritable océan, de manière que ces deux océans sont comme l'un dans l'autre, et n'en font en quelque sorte qu'un seul, qui s'appelle l'océan des grâces.

La voie du juste, dit le Sage, est comme la lumière qui croît et qui s'avance jusqu'au midi : *Justorum semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectam diem* (Prov. 4, 18). Si cette doctrine est véritable dans tous les amis de Dieu, elle l'est d'une manière très-élevée en la très-sainte Vierge. C'est pourquoi elle est comparée à l'aurore, à la lune et au soleil.

Il importe que nous sachions, dit le P. Poiré (1), que, parmi tous les trafics du monde, il n'en est point de semblable à celui de la grâce de Dieu. La raison est en premier lieu, d'autant que c'est un négoce qui n'a pas besoin de temps comme les autres, mais il se fait en un moment. C'est une semence divine qui en même temps prend sa racine, jette sa tige, noue son bouton, éclôt sa fleur, étend ses feuilles et donne ses fruits. De plus, ce qui est admirable en elle, c'est qu'une action qui provient de ce principe mérite non seulement la gloire, mais encore une augmentation de grâce mesurée à l'efficacité et à la vigueur de l'action en considération de laquelle elle est donnée; augmentation que l'âme reçoit sur-le-champ et sans délai, parce qu'ayant affaire à Dieu, qui est non moins libéral que riche en miséricorde, il paye, comme on dit, argent comptant, et aussitôt qu'on lui a présenté l'action qui est digne de récompense. Moyennant cette grâce ajoutée aux autres, l'âme s'enrichit de nouveaux moyens, et par conséquent elle est disposée à produire des actes plus nobles et plus relevés qu'auparavant.

Mais il faut peser attentivement cette parole, qu'il n'y a d'avancement que pour une belle âme, je veux dire pour celle qui, ne respirant que Dieu, s'abandonne à lui entièrement, résolue de le servir quoi qu'il en coûte, et avec des actes courageux et héroïques. Car, ainsi qu'il arrive souvent qu'un riche marchand gagne davantage en un quart d'heure, se promenant ou assis, qu'un pauvre petit marchand en quatre-vingts ans, passant et repassant, courant le monde avec mille peines et dangers, ainsi voyons-nous au négoce spirituel qu'une belle âme profitera davantage en grâce et en vertu tout à coup, qu'une âme sans énergie n'aura fait en cinquante ans ou ne fera en pareil temps avec des actions ordinaires, quoique faites avec la grâce de Dieu. Il arrive tous les jours qu'un cœur généreux et fort fait plus de chemin en peu de temps que n'en font des millions qui sont pesamment en besogne. Car le cœur généreux et héroïque oblige la bonté de Dieu, toujours fidèle et qui ne se peut laisser gagner en libéralité, à lui accorder dons sur dons, grâces sur grâces, faveurs

(1) 6e étoile, chap. 7.

sur faveurs, avancements sur avancements, et surtout à l'engager à de grandes occasions et à de nobles entreprises, au moyen de quoi, faisant tous les jours de nouveaux actes de vertu et de nouvelles promesses, il se comble d'honneur et se charge de lauriers, il prend courage de ses propres exploits, il entre plus avant en la jouissance des faveurs, et au bout du compte ne sait lui-même tout ce qu'il a gagné; mais Dieu le sait, et Dieu en tient compte dans le livre de vie : cela lui suffit amplement pour se rassurer.

Doctrine très-véritable, très-consolante, très-encourageante, enseignée par les saints Pères, par tous les théologiens, par l'Eglise; doctrine appuyée sur l'Ecriture, fondée sur l'expérience de tous les grands serviteurs de Dieu, qui ne sont devenus grands que par la pratique de ce secret, et dont les admirables exemples devraient aiguillonner notre lâcheté, puisque Dieu ne demande que les occasions de nous faire avancer en mérite.

Or, Marie a toujours fait de grands progrès dans la vertu et de merveilleuses acquisitions de sainteté. Elle a toujours négocié avec le ciel, jamais avec la terre; elle a toujours commercé pour les biens spirituels, jamais pour les biens temporels; elle n'a jamais fait aucune perte, et, plaçant ses profits entre les mains de Dieu, elle a eu un intérêt du cent pour un. Merveilleux négoce que d'échanger la terre avec le ciel, la créature avec le Créateur, le temps avec l'éternité! Marie a toujours mérité de plus en plus, et par conséquent elle a crû en grâce sans relâche, sans interruption, tout le temps de sa vie; en sorte que, mettant action sur action, elle doublait, triplait et au-delà ses grâces et ses mérites à chaque démarche que sa sainte âme faisait, dit Suarez (1). Si jamais on a pu dire d'une pure créature que ses jours ont été pleins et que tous les moments de sa vie ont été saintement employés, il le faut dire avec bien plus d'assurance de la sainte Vierge, puisque ce n'était chez elle qu'une continuelle pratique de vertus. Chez Marie c'était un continuel redoublement de grâces, et un admirable soin de sa part de les recueillir toutes et de les faire profiter autant qu'il lui était possible. Comment pouvait-elle après cela n'être pas un immense océan de grâces?

Si à toutes ces considérations vous ajoutez les impétuosités des grâces du ciel correspondant aux dispositions qui se trouvaient en l'âme de Marie, il faudra confesser que les anges eux-mêmes ne la pouvaient suivre, et nous la pourrons comparer à un navire chargé de richesses orientales qui, cinglant en haute mer, le vent en poupe et les voiles pleines, marche d'une telle vitesse, qu'il se dérobe aux yeux de ceux qui le regardent, sans qu'aucune chose lui fasse résistance. Allez, allez hardiment, sacré navire, allez; et si nous ne pouvons suivre vos traces avec nos faibles esprits, il nous suffira de faire retentir les rivages de chants d'allégresse qui vous diront la joie que nous ressentons de votre bonheur.

(1) Tom. 2 in 3 p., disp. 18, sect. 2.

Si, jusqu'à la conception du Verbe divin, Marie était pleine de grâce, dit l'éloquent saint Eucher (1), qui pourra seulement penser en quelle abondance elle la reçut lorsque Dieu fut conçu dans ses entrailles? Si, à l'arrivée de la bienheureuse Vierge, dit le vénérable Bède (2), sa cousine Elisabeth fut remplie d'une lumière si extraordinaire qu'elle-même s'en étonna, que devons-nous croire du Soleil d'où procédait cette clarté? Il ne faut nullement douter, dit Sophronius (3), que, longtemps avant que la Vierge conçût le Verbe divin, elle ne fût incomparablement plus sainte, plus remplie de grâce que toutes les autres créatures qui étaient sous le ciel; car il était raisonnable que fût ainsi préparée celle de qui devait être prise la chair que Dieu avait résolu d'unir à sa propre personne. Mais à l'heureux moment où la grâce substantielle du ciel descendit en elle et que la vertu du Très-Haut l'ombragea, elle devint plus précieuse que les grâces elles-mêmes, plus relevée que la hauteur et plus belle que la sainteté; elle fut rendue si glorieuse par la prérogative de ses mérites, que dès lors tous les exercices où elle s'employa furent célestes et divins. Je sais bien qu'il ne se peut rien dire qui approche de ce qui est en effet; néanmoins, pour donner à nos cœurs quelques sentiments de l'excellence de la grâce qu'elle reçut alors, je mettrai seulement en avant les considérations de trois grands auteurs.

Le premier est l'auteur de la Glose ordinaire, que l'Eglise a toujours révéré (4), lequel, expliquant ce mot du 1er chapitre de saint Matthieu où il est dit que Joseph ne connut pas la sainte Vierge après qu'elle eut conçu et enfanté le Verbe divin, dit que le sens de ces paroles est que Joseph méconnut en quelque façon la très-sacrée Vierge, son épouse, dès ce temps-là, d'autant que de sa divine face sortait une splendeur qui lui éblouissait les yeux et le remplissait d'un certain tremblement mêlé de douceur et de révérence tout ensemble.

Le second est saint Bernardin de Sienne (5), qui avance une proposition digne d'être mieux examinée dans une autre occasion; car il dit que la sainte Vierge mérita plus par le seul acte de consentement qu'elle donna à l'ambassade de l'ange que tous les martyrs ensemble au temps de leurs plus grandes souffrances, que tous les confesseurs en leurs pénibles travaux, que toutes les vierges dans les victoires qu'elles ont remportées en la défense de leur chasteté, que tous les saints du ciel parmi les continuels exercices de vertu. Que si cet acte seul fut si relevé et de si haut prix, qui nous dira quel est le mérite de la grâce qui lui fut pour lors accordée?

(1) Ad Evang. feriæ 4 dominicæ 1 Adventus.
(2) Homil. de Visitat.
(3) Serm. de Assumpt.
(4) Tom. 2, serm. 51, art. 3, cap. 1.
(5) Tract. 2, cap. 2.

Le troisième est saint Antonin, archevêque de Florence (1), qui confesse qu'il sent une très-grande inclination à croire qu'en ce bienheureux moment la grâce de la Vierge fut si excellente, qu'elle mérita la claire vue de Dieu et du mystère qui se passait en elle, quoique par éclair et pour peu de temps.

Que tous les anges dirigent ici leurs entendements, et qu'ils fassent un effort d'esprit pour comprendre la hauteur de cette grâce, jamais ils n'y arriveront. Aussi est-ce leur contentement et le nôtre que les mérites de celle qu'ils honorent soient si relevés qu'ils n'aient pas moyen d'y atteindre.

Or, si la grâce de la sainte Vierge a été ineffable au moment de la conception du Verbe divin, il n'est pas à croire, dit saint Augustin (2), que le temps l'ait amoindrie; au contraire, il serait impossible à tout autre, excepté à celui-là seul qui a daigné prendre d'elle la nature qu'il avait créée, d'expliquer les effets qu'elle produisit dans la suite. Saint Athanase s'en exprimait ainsi (3) : Nous appelons Marie pleine de grâce en ce que, par la plénitude du Saint-Esprit qui descendit en elle, elle fut remplie de toutes les grâces du ciel, grâces qu'il ne faut pas estimer comme passagères en elle, mais qui plutôt l'ont accompagnée tandis qu'elle porta dans ses entrailles le fruit de vie et jusqu'à la fin de sa demeure sur la terre.

En effet, il me semble que ce serait une chose fort déplacée d'estimer que la Vierge fut déchue de ses mérites tandis qu'elle allaitait le Fils de Dieu, qu'elle l'emmaillottait, qu'elle le servait avec tant d'affection, qu'elle l'accompagnait en ses voyages, qu'elle écoutait ses admirables leçons, qu'elle souffrait pour lui et avec lui, puisqu'au contraire la raison oblige à confesser que, parmi les plus nobles exercices de la vie tant active que contemplative, elle arriva à un si haut degré de mérite, que c'est ce qui fait dire aux anges avec étonnement (Cant. 3) : Quelle est celle qui monte du désert comme une colonne de vapeur exhalant la myrrhe, l'encens et tous les parfums? Car de représenter ici les actes de foi, d'espérance, de charité, d'humilité, d'obéissance, de résignation, de patience, de force, de zèle et de toutes les autres vertus, qui montaient sans cesse de son sacré cœur comme de l'autel des parfums; de dire de quelle pureté et de quelle perfection elle les accompagnait, et de rapporter ensemble ses progrès de chaque jour, c'est chose moins aisée que de compter les étoiles du ciel ou les grains de sable qui sont sur le rivage de la mer. Il faut attendre de voir dans le miroir de l'essence divine ce qu'il plaira à sa majesté de nous en découvrir, et en attendant dire un million de fois qu'il est

(1) 4 p., tit. 15, cap. 17.
(2) Serm. de Assumpt.
(3) Serm. de sanctissima Deipara.

trois fois saint, non seulement en lui-même, mais encore en son Epouse chérie, qu'il a faite pour être, après le Verbe incarné, la merveille de toute grâce et de toute sainteté.

Quant au temps qui s'est écoulé depuis l'ascension de notre Seigneur jusqu'à l'assomption de la Vierge, je n'en puis dire autre chose (1), sinon qu'il s'est passé dans les rencontres de toute sorte d'occasions des premières et des plus héroïques vertus, dans les entrevues continuelles des bienheureux esprits et de son bien-aimé Fils, dans les extases des plus hautes contemplations, dans les embrasements des plus ferventes communions, dans la visite ordinaire des lieux saints, dans les actions hiérarchiques de sa céleste maîtrise et des divines leçons qu'elle faisait aux maîtres de l'univers, dans la charitable assistance qu'elle donnait à la nouvelle Eglise du Sauveur, en un mot, dans la pratique constante des plus belles actions dont une pure créature soit capable. Ce qui fait dire à saint Laurent Justinien (2) qu'il est impossible d'expliquer la véhémence de l'amour de cette belle âme, l'efficace des saints désirs qui mettaient son cœur en feu et en flammes, et la force des soupirs redoublés qu'elle lançait sans cesse vers le ciel; en sorte que, pour suivre la conception de ce grand saint, il nous faut représenter un globe de feu qui, s'étant longtemps agité dans la fournaise, enfin vient à rompre la prison où il était retenu par force, puis se lance sans nulle résistance et avec une vitesse sans pareille, traverse la basse et la moyenne région de l'air, et plus il s'avoisine de son lieu naturel, plus il s'élance, de manière qu'il devance les vents les plus impétueux. C'est une image faible pour nous aider à concevoir comme la Mère de Dieu ayant toujours doublé le pas le long de sa vie, à mesure qu'elle s'approchait du ciel comme de son lieu élémentaire, elle allait prenant une nouvelle vigueur, et, ayant dès longtemps dépassé tout le reste, elle se surpassait elle-même par de nouveaux exercices de sainteté.

Marie, dit saint Bonaventure (3), est une aurore, à cause qu'elle s'avance heureusement dans la lumière de la grâce, selon ces paroles des Cantiques, 6, 9 : Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante? Car, comme l'aurore s'avance en croissant en clarté, ainsi Marie s'avance en croissant en splendeur de la grâce ; elle s'avance dans l'augmentation des mérites de toutes les vertus.

Quel abîme, quel océan de grâce à la fin de sa vie ! Il ne reste désormais que ce dernier point, et il est vrai de dire (4) qu'il est le plus important de tous et le plus difficile à traiter.

J'appelle sa dernière grâce et sa grâce finale, non le dernier attrait ou

(1) Le P. Poiré, 6e étoile, chap. 7.
(2) Serm. de Assumpt.
(3) Speculi, lect. 11.
(4) Le P. Poiré, 6e étoile, chap. 7.

le dernier mouvement efficace de Dieu, non le dernier consentement qu'elle donna à l'inspiration du ciel, mais la perfection de sa dernière grâce sanctifiante, c'est-à-dire l'état et la mesure de la grâce qui se trouvait en son âme à l'heure de sa mort, après les accroissements continuels dont nous avons parlé.

De cette grâce les saints docteurs disent des merveilles, et néanmoins il leur semble toujours qu'ils n'ont rien dit. Elle a reçu la plénitude de la grâce, dit saint Ildefonse (1). Elle est un abîme de grâce, dit saint Jean Damascène; elle surpasse les chérubins, elle devance les séraphins; il n'est rien qui s'approche davantage de Dieu (2). Sa grâce est infinie, dit saint Epiphane (3). Le privilége de ses mérites est inexplicable, dit saint Bernard (4). Il n'y a personne entre les hommes ou entre les anges qui puisse déclarer la hauteur de sa grâce, dit saint Anselme (5). La sainte Vierge est appelée mer, dit Denis le Chartreux, parce qu'ainsi que nul ne saurait compter les gouttes de la mer, de même il est impossible de pénétrer l'excellence de la grâce et de la gloire qu'elle a reçues de Dieu (6). Il n'y a pas de cœur qui la puisse comprendre, pas de langue qui en puisse parler comme il faut, dit saint Augustin (7). Il appartient à Dieu seul de la connaître parfaitement, dit saint Bernardin de Sienne (8). La grâce de la Mère de Dieu a été très-vraie en sa nature, très-riche en son prix, très-grande en ses dimensions, très-profitable en ses effets, dit saint Bonaventure (9). Elle a été très-abondante en l'influence des dons du Saint-Esprit, très-agréable en la manifestation qui en a été faite au-dehors, très-singulière par les privilèges qui l'ont accompagnée, très-glorieuse en la récompense qui l'a suivie. La Vierge a été pleine de grâce par l'illustration de sa sagesse, par l'inondation du Saint-Esprit, par la possession de la sainteté, par l'onction de la miséricorde, par la fécondité de son sein, par l'instruction des maîtres de l'Eglise, par l'odeur de sa bonne vie, par le reflet de la gloire de Dieu et par la jouissance du bonheur sans fin. L'ange l'a saluée pleine de grâce, le Saint-Esprit l'en a remplie, toute la Divinité l'a possédée.

Si l'esprit humain pouvait comprendre jusqu'où est arrivée cette grâce par ses redoublements, je tiens pour assuré qu'il serait confondu d'étonnement; que s'il n'y peut pas atteindre, beaucoup moins la plume sera-

(1) Serm. 6 de Assumpt.
(2) Orat. de Nativit. B. Virginis.
(3) Orat. de sancta Maria Deipara.
(4) Serm. 4 de Assumpt.
(5) Lib. de Excellentia Virginis, cap. 3.
(6) Lib. 3 de Laudibus Virginis, art. 30.
(7) Serm. de Assumpt. Virg.
(8) Serm. 51.
(9) Speculi.

t-elle capable de le déclarer. Néanmoins, pour en donner quelque grossière connaissance, je me veux servir d'une démonstration sensible qui prouve où arrive en peu de nombres la proportion qui double. Figurez-vous un grand roi qui ait un favori qu'il chérisse si tendrement et si ardemment, que, pour le voir plus souvent, il lui promette qu'à la première fois qu'il viendra le saluer il lui fera présent d'un écu, et qu'à toutes les autres il ira toujours doublant sa libéralité. C'est bien peu d'un écu pour un grand roi; cependant je ne veux que vingt-quatre heures ou vingt-quatre visites pour faire une somme immense. Car jusqu'où pensez-vous qu'arrivera cette libéralité? Voici cependant la vérité : il lui sera redevable de huit millions trois cent quatre-vingt-huit mille six cent huit écus. Que s'il poursuit encore un jour la même libéralité, doublant toujours depuis ce dernier nombre, je maintiens que, quand il aurait tout l'or du monde, il ne saurait acquitter sa promesse, quoiqu'il ne s'agisse que de deux fois vingt-quatre heures.

Or, pour passer au sujet dont il est question, Marie, dans son immaculée conception, reçut une grande et spéciale grâce; nommez cette grâce un degré, si vous le voulez. Je ne veux prendre que vingt-quatre heures, pendant lesquelles elle fasse à chaque heure un acte d'amour, d'amour seulement, et elle y allait bien autrement; mais, même à ce compte tel qu'il est, elle se trouverait riche, au bout de sa première journée, de huit millions trois cent quatre-vingt-huit mille six cent huit degrés de grâce. A votre avis, où fût-elle arrivée à la seconde journée, où à la centième, où aux dernières années et aux derniers jours de sa vie, lorsqu'elle doublait à chaque moment des sommes incalculables et inexplicables? Ne faudrait-il pas aller presque à l'infini? Le nombre innombrable de grains de sable qu'il faudrait pour remplir l'univers serait inférieur au nombre des grâces dont était remplie l'âme bienheureuse de la très-sacrée Vierge à l'heure de sa très-sainte et douce mort.

Cette pensée, continue le P. Poiré, me jette dans une autre, qui est de plusieurs graves théologiens, qui ne font aucune difficulté d'assurer qu'alors la sainte Vierge possédait seule plus de grâces que n'en auront jamais tous les bienheureux ensemble. C'est ce que soutient le savant Suarez (1). Mille et mille fois les églises ont retenti de cette dévote doctrine par toute la terre. Le soleil, en qualité de premier corps lumineux, a plus de lumière tout seul que toutes les étoiles et tous les feux du monde joints ensemble. Ainsi en est-il de la Mère de Dieu. On embrassera sans répugnance cette pieuse croyance si l'on considère premièrement ce qui a été dit de sa grâce jusqu'à présent; secondement, qu'elle est Mère de Dieu, qu'elle est l'unique en son espèce, et qu'entre toutes les pures créatures, elle entre seule avec son très-honoré Fils dans l'ordre de l'union person-

(1) Tom. 2 in 3 p., dist. 18, sect. 4, conc. 3.

nelle, qui surpasse incomparablement en grâce et en gloire tout ce que nous pouvons imaginer dans les termes ordinaires de la sainteté.

Finalement, si on la prend comme une cause universelle avec son Fils, comme la Mère et la Reine de tous les élus, et par conséquent comme une fontaine de grâces où tous les autres doivent puiser sans qu'elle tarisse jamais, *il faut se taire et admirer*.

Ecoutons maintenant le célèbre Vincent Contenson, de l'ordre des Prêcheurs, professeur en théologie (1).

La première grâce de Marie, dit-il, fut si grande, que je crois que sa première grâce a commencé là où les plus grandes grâces de tous les autres se terminent; en sorte que le premier degré de la grâce de Marie fut plus grand, plus parfait, plus plein que la grâce de tous les anges et de tous les hommes, autant qu'ils ont été dès l'origine du monde et qu'ils seront jusqu'à la fin. D'où Marie eut, le jour de sa conception, comme enfermés dans un coffre-fort incomparablement plein, tous les dons de la grâce des neuf chœurs des anges et de toute la troupe des prédestinés, que personne ne peut compter; et quand on mettrait dans un plateau d'une balance toutes les grâces de tous les anges et de tous les saints, et dans l'autre plateau de la balance les grâces de Marie seule, le plateau de Marie l'emporterait. Car les fondements de Marie furent sur les montagnes saintes, et ses portes, c'est-à-dire son entrée en la vie, furent sur tous les tabernacles de Jacob, c'est-à-dire sur tous les mérites des saints (Psal. 86, 1). Voici ce qui sera dans les derniers temps, dit Isaïe : la montagne où habite le Seigneur sera élevée au-dessus des collines, sur le sommet des montagnes : *Et erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini in vertice montium, et elevabitur super colles*, 2, 2. Ce qui veut dire que la grâce la plus élevée des saints a servi de fondement à Marie. Marie est la toison de Gédéon, pleine de la rosée pour remplir ensuite l'aire tout entière, c'est-à-dire le monde entier; car il doit exister une proportion entre la disposition et la forme. Or, la première grâce donnée à Marie fut une disposition convenable pour la maternité divine, qui est la forme, et cette forme a un certain caractère de dignité infinie. Donc, comme cette maternité surpasse d'une manière immense la dignité de toutes les pures créatures, de même la première grâce, disposant à cette maternité, surpasse les grâces prises collectivement de tous les saints, parce que par elle Marie s'approche davantage du principe des eaux de la grâce, principe qui est Jésus-Christ, et que cette grâce la prépare à en devenir la Mère. Certainement si, selon la véridique maxime de saint Thomas, l'amour de Dieu, en se répandant, crée la bonté dans les choses qu'il aime, il a donné assurément à Marie, dans sa première effusion, une grâce pleine, immense dans l'ordre de la maternité divine; et dès lors il

(1) Lib. 10, dissert. 6, cap. 1. Mariologia, speculat. 1.

lui voulut un plus grand bien qu'à tous les saints ensemble, il l'aima d'un amour qui surpasse tout amour envers une pure créature. Donc cette grâce fondamentale par laquelle une demeure s'élevait non pour un homme, mais pour un Dieu, fut ornée de toutes les pierres précieuses des grâces, selon ces paroles d'Isaïe : *Fundabo te in sapphiris :* Je vous donnerai des fondements de saphir, 54, 11.

Ensuite, l'ornement de toutes les vertus infuses a été ajouté à la grâce de Marie à un degré héroïque. Toutes les vertus par lesquelles elle put agir promptement, aisément et très-parfaitement dans l'ordre surnaturel, d'une manière qui convînt à la Mère de Dieu, se joignirent à la grâce immense de Marie. La très-heureuse abondance des dons du Saint-Esprit, par laquelle le divin Paraclet en prit possession et en fit sa propriété en la dotant, lui fut donnée afin de la diriger toujours en toutes ses actions, et pour l'éloigner à jamais de toute imperfection. Tout abondait en Marie comme destinée à être la Mère de Dieu ; les grâces et les vertus devaient aller de niveau avec cette unique et suréminente dignité.

En troisième lieu, la grâce de Marie eut un triple épanchement : c'est-à-dire dans son âme, pour éviter toute faute et pour pratiquer tout bien ; ensuite en son corps, afin qu'elle pût de sa chair engendrer Dieu ; enfin en tous les hommes. Car Dieu lui donna une grâce telle qu'elle en fut remplie elle-même et qu'elle en fut surpleine pour nous, comme le dit saint Bernard. Saint Thomas développe clairement cette vérité (1) en enseignant qu'il y eut en Marie une triple plénitude, celle de disposition, de forme et de fin. Ainsi, dans les choses naturelles, il y a la perfection de la disposition : par exemple, le bois a la chaleur qui le dispose à la forme du feu ; il y a la perfection de la forme, lorsque la forme du feu s'empare de la matière du bois ; il y a la perfection de la fin, lorsque le feu produit s'élève en haut. De même en Marie il y eut la plénitude de disposition, par laquelle elle était rendue apte à être la Mère du Christ ; il y eut la plénitude de la forme à l'instant de la conception du Verbe ; il y eut la plénitude de la fin au jour de sa glorieuse assomption.

En quatrième lieu, quelque abondante que fût la grâce de Marie dès sa conception et sa naissance, elle ne cessa de croître. L'état de vie dans lequel Marie vécut toujours l'exigeait. Ainsi Marie, par les actes des vertus, par la patience dans les douleurs, par la réception des sacrements, acquit une augmentation de grâces innombrable et immense. Sa voie fut comme la lumière qui croît et qui s'avance jusqu'à midi : *Semita, quasi lux splendens, proficit et crescit usque ad perfectam diem* (Prov. 4, 18). Car, quoique la grâce fût donnée d'abord à Marie pour la rendre digne de la maternité divine, selon l'exigence de la première disposition, elle n'eut pas cependant alors tout cet appareil des dispositions que la maternité divine demandait successivement.

(1) Quæst. 27, art. 5.

En cinquième lieu, l'accroissement de la grâce de Marie est incommensurable; car, comme la bienheureuse Vierge agit toujours par tous les secours de la grâce et des vertus, en y correspondant en perfection, aucune langue humaine ou angélique ne peut rendre cette augmentation de la grâce et des vertus pendant soixante et douze ans qu'elle vécut, sans interruption même pendant son sommeil, selon le sentiment de plusieurs. Pendant que son corps se reposait, dit saint Ambroise, son âme veillait : *Dum quiesceret corpus, vigilaret animus* (1). Parce que la science infuse de Marie était indépendante des visions, elle pouvait opérer aussi bien dans le sommeil que lorsqu'elle ne dormait pas; sa volonté était sans cesse enflammée de l'amour divin; la charité et la grâce, toujours unies, redoublaient sans relâche en étendue et en activité; et, par une nouvelle impétuosité brûlante d'amour, elle s'élevait toujours davantage en sublime perfection. Et si à tous ces prodiges vous ajoutez l'augmentation de la grâce opérant d'elle-même par la conception du Verbe, par la réception de l'Eucharistie, par la présence du Sauveur porté dans ses entrailles, porté dans ses bras et ensuite mourant sur la croix, et si vous ajoutez l'augmentation de grâce opérée par la descente du Saint-Esprit, vous conclurez facilement que le comble et l'abîme de la grâce que Marie eut à la fin de sa vie ne peut être exprimé par aucune langue, ne peut être renfermé dans aucun calcul, ne peut être saisi par aucune intelligence, mais par Dieu seul, qui l'a ainsi comblée.

Sixièmement, l'accroissement de la grâce de Marie forma une triple plénitude, selon saint Thomas (2) : La première est la plénitude de suffisance, *plenitudo sufficientiæ*, qu'eut son mérite naissant; la seconde est la plénitude d'abondance, *plenitudo abundantiæ*, qu'eut son mérite croissant; la troisième est la plénitude singulière d'excellence, *plenitudo singularis excellentiæ*, qu'eut son mérite à la fin de sa vie. Pour cette triple plénitude, les saints Pères appellent Marie un abîme de dons, la mer de toutes les grâces, le privilége ineffable de la grâce. Marie, dit le vénérable Bède, est pleine du gouffre du Saint-Esprit : *Maria est sancti Spiritus gurgite plena* (3). L'Esprit saint, dit saint Pierre Damien, inonda la Vierge de toute sa majesté, remplit sans mesure Marie de toute la plénitude de la Divinité, afin qu'elle possédât Dieu tout entier, elle qui engendrait Dieu : *Spiritus sanctus tota majestate Virginem inundavit, Mariam tota Divinitatis plenitudine sine mensuræ discretione perfudit, ut totum caperet quæ fecit totum* (4). L'Esprit saint, dit le bienheureux Amédée, surviendra en vous dans l'abondance, dans l'affluence, dans la plénitude, et

(1) Lib. 2 de Virginibus.
(2) Opuscul. 60.
(3) In cap. 1 Matthæi.
(4) Serm. 22 de Joanne Baptista.

lorsqu'il vous aura remplie de grâce, il sera encore sur vous : *Spiritus sanctus superveniet in ubertate, in affluentia, in plenitudine; cumque repleverit te, erit adhuc super te* (1). Vous nagerez dans la grâce. De plus, dit saint Bonaventure, une si grande abondance de grâces inonda tellement Marie, que cette gracieuse Vierge peut en quelque sorte être appelée grâce : *Imo, tanta gratiarum copia abundavit in Maria, ut etiam ipsa gratiosa Virgo, gratia quodammodo dici possit* (2).

En septième lieu, les grâces des anges et des hommes, comparées à la grâce de Marie, sont comme un grain de sable ; car, comme la première grâce de Marie fut supérieure à toutes les grâces réunies chez tous les autres, et que d'ailleurs ses grâces allèrent toujours croissant d'une manière ineffable pendant soixante et douze ans, on voit très-bien, ce sont les paroles de saint Pierre Damien (3), qu'elle surpasse les âmes des saints et les chœurs des anges, qu'elle est au-dessus des mérites de chacun et des titres de tous, et ainsi elle fait en quelque sorte disparaître la dignité des esprits, de telle manière qu'ils soient comme s'ils n'étaient pas. Sans aucune comparaison, dit saint Ephrem, Marie s'élève au-dessus de toutes les armées célestes ; elle est le plus éclatant miracle du monde entier, elle est la couronne de tous les saints, elle est inaccessible à cause de sa splendeur : *Nulla comparatione cœlestibus exercitibus supereminet; præstantissimum orbis terræ miraculum, omnium sanctorum corona, ob fulgorem inaccessa* (4). Et saint Bernard ne balance pas à dire qu'il a été donné à la Vierge une grâce aussi grande qu'il soit possible de la donner à une pure créature (5).

Saint Thomas dit ces paroles très-remarquables : Dieu a fait Marie l'image infinie de sa bonté : *Fecit hanc Deus bonitatis suæ infinitam imaginem* (6).

En huitième lieu, la lumière de la foi dans l'entendement accompagne la plénitude de la grâce de Marie. Heureuse, vous qui avez cru, disait Elisabeth (Luc. 1, 45). Et parce que sa foi fut parfaite, ferme et inébranlable même au temps de la passion, la victoire sur toutes les hérésies lui est justement assurée. De là en Marie la prudence, la lumière, la science qui la guidaient en toute sa vie, dans toutes ses fonctions. Ce qui porte saint Jean Damascène à l'appeler : Un livre nouveau dont l'auteur est Dieu le Père, dont la doctrine est le Verbe sagesse de Dieu, dont la plume est le Saint-Esprit : *Librum novum, cujus auctor Deus Pater, cujus doctrina Verbum sapientia Dei, cujus calamus Spiritus sanctus* (7).

(1) Homil. 3.
(2) Speculi, cap. 13.
(3) De Assumpt.
(4) Orat. de Laudibus Virginis.
(5) Conc. 61.
(6) Opuscul. de Caritate.
(7) Orat. 1 de Nativit.

Le nom de Marie a cette même signification ; il veut dire non seulement souveraine de la mer, étoile de la mer, myrrhe de la mer, mer amère, mais aussi illuminatrice et illuminée ; toutes choses qui indiquent le domaine de Marie, l'abondance des grâces, sa volonté pour protéger et la lumière de l'esprit.

Neuvièmement, de la grâce de Marie a découlé la droiture de sa volonté, qui fut le sanctuaire des vertus, le temple de la Divinité et le siége de tout bien.

En dixième lieu, la grâce de Marie exclut non seulement tout péché, mais même la possibilité morale de pécher, soit à cause de la providence intérieure de Dieu veillant et écartant les occasions de pécher, soit à cause de la continuité des grâces efficaces : prévenue de ces grâces, elle savait ce qu'il fallait faire, et elle pratiquait sans cesse les biens connus ; soit à cause de la continuelle attention de son âme portée vers Dieu, de l'ardeur de sa volonté, de la garde de ses sens, de l'enchaînement des mouvements de la nature, ou plutôt de l'extinction du foyer du péché. Par là la Mère de Dieu n'eut jamais aucune affection pour les choses terrestres ; jamais même aucun petit mouvement de concupiscence ne s'approcha d'elle, pas même le moindre mouvement indélibéré.

Onzièmement, de la grâce de Marie sortirent des vertus éminentes et héroïques. Car, comme le dit Sophronius (1), tout en Marie est pureté, simplicité, grâce et vérité, miséricorde et justice ; elle est un vrai jardin de délices où se trouvent tous les genres de fleurs et tous les parfums des vertus. Par ses vertus elle obtint ce degré de sainteté, qui était une merveilleuse disposition pour la maternité divine. Ainsi, comme la dignité de Mère de Dieu est immense, de même ses vertus sont très-parfaites. Ses vertus sont les compagnes de la grâce ; or, comme Marie abonde en toutes les grâces, ainsi possède-t-elle toutes les vertus au plus haut degré ; elle est vraiment l'image, le miroir de la vertu.

Douzièmement enfin, il y a en Marie l'élévation, la longueur, la largeur, la profondeur de toutes les grâces et de toutes les vertus, partout abîme de grâces et de vertus.

Marie, dit Suarez (2), est celle qui est la plus rapprochée de Jésus-Christ, auteur de toute grâce, car d'elle il a reçu la nature humaine ; donc elle a dû obtenir de Jésus-Christ une plus grande plénitude de grâce que toute autre créature.

Il est certain, dit ailleurs Suarez (3), qu'après sa première sanctification la bienheureuse Vierge reçut une très-grande augmentation de grâce par ses mérites et ses œuvres. Autant les œuvres de la Vierge étaient excel-

(1) Serm. de Assumptione.
(2) Quæst. 27, art. 5.
(3) Quæst. 37, sect 2.

lentes, autant elle put mériter plus abondamment l'augmentation de la grâce; et ce pouvoir de mériter et d'augmenter la grâce dura en la bienheureuse Vierge tout le temps de sa vie mortelle. Dans toutes ses actions, dans tous les instants de sa vie parfaite, elle mérita continuellement et reçut un merveilleux accroissement, parce que ce pouvoir de mériter ne fut pas oisif en elle, mais elle le mit en action d'une manière plus parfaite que les autres saints.

Mais nous devons expliquer spécialement quelle fut la perfection de ce mérite, tant dans le grand nombre de ses actes que dans leur perfection intense ou capable de s'étendre, et dans leur continuation.

Je dis donc d'abord que la bienheureuse Vierge, par tous et chacun de ses actes humains auxquels elle s'appliqua pendant sa vie mortelle, après sa première sanctification, mérita une augmentation de charité, de grâce et de gloire. La preuve en est que la bienheureuse Vierge ne fit aucun acte indélibéré, ni aucun mal parmi les actes délibérés; donc tous ses actes furent moralement bons, donc tous furent méritoires, parce qu'elle rapportait tous ses actes à Dieu qu'elle aimait d'un immense amour, parce qu'elle n'éprouvait aucun empêchement de la part des affections désordonnées. D'où il est vraisemblable que très-souvent et presque sans interruption elle pensait aux choses divines et avait son âme fixée en Dieu. Car, comme elle avait le plein domaine de ses actes, elle n'était jamais distraite contre sa volonté; mais elle ne détournait pas volontairement son esprit de la divine contemplation. Il lui suffisait, dans les actions extérieures, de rappeler l'intention intérieure de son âme, et cela sans peine; elle se tournait avec une immense facilité et joie vers les divines méditations. Saint Ambroise l'atteste dans son 2e livre des *Vierges*, décrivant avec élégance les offices des vertus par lesquelles la bienheureuse Vierge méritait auprès de Dieu. Entre autres choses, il dit : Elle était attentive à l'œuvre, pleine de pudeur et de retenue dans sa conversation, maîtresse de son esprit, aimant la solitude, cherchant Dieu, non les hommes. Et un peu plus bas : Son visage était l'image de son âme, la figure de la sainteté.

Je dis, en second lieu, que la bienheureuse Vierge mérita tellement par chacun de ses actes, qu'aussitôt l'augmentation de la grâce était là, parce que le mérite est une cause suffisante de la récompense; c'est pourquoi, s'il n'y a pas d'obstacle, elle est accordée aussitôt. La bienheureuse Vierge correspondit toujours à la grâce divine qui l'appelait; elle y coopérait autant qu'elle pouvait selon la mesure de la divine grâce qui lui était donnée. Ce que je prouve d'abord, en ce que tout ce qu'il y a de perfection dans le genre de la grâce qui peut être accordé à une pure créature n'a pas été refusé à la bienheureuse Vierge, et surtout à elle. Cela se prouve, en second lieu, parce que dans la bienheureuse Vierge il n'y avait rien qui l'empêchât et qui la retardât de correspondre à la

divine grâce autant qu'elle le pouvait, parce qu'il n'y avait en elle ni foyer du mal, ni aucun désordre dans ses puissances, et surtout parce qu'elle pouvait si facilement, avec tant de conformité et de suavité être toujours mue par l'Esprit saint, qu'elle y répondait selon la mesure de sa vocation. De ce principe je conclus ainsi : Puisque la bienheureuse Vierge aimait Dieu, elle agissait toujours de toute l'efficace de la charité et de la grâce tant habituelle qu'actuelle qui la gouvernait; donc elle agissait toujours de manière qu'elle méritât l'augmentation de la grâce, elle se disposait à l'obtenir aussitôt. Que peut-on désirer de plus dans l'homme ici-bas qui se dispose à recevoir une augmentation de grâce, que d'agir avec la grâce divine et par la grâce divine, autant qu'il le peut, selon la mesure du divin mouvement? Car si Dieu ne refuse pas sa grâce à celui qui agit d'après la première grâce qui est en lui, comment refusera-t-il, dans sa bonté, la récompense de l'augmentation de la grâce à celui qui fait ce qu'il peut par le secours de la grâce pour mériter cette augmentation? Il est certain que celui qui veut davantage rend impossible en cette vie la réception de cette augmentation, et cela sans fondement et contrairement à la libéralité de la divine grâce, ou plutôt contrairement à l'équité de la divine justice dans la rémunération des mérites, et contrairement au besoin et à l'utilité des hommes infirmes.

Par cette raison appliquée avec proportion, on peut conclure de même de tous les divers mérites de la bienheureuse Vierge, dans tous les actes quelconques des vertus, et de toute étendue et multitude des mérites, ou du nombre des actes, ou de leur continuation et de leur persévérance; car, comme la bienheureuse Vierge mérita de toutes ces manières en opérant parfaitement par toute l'efficacité de sa grâce et de son secours, elle obtenait aussitôt tout ce qu'elle méritait de grâce, parce qu'elle faisait ce qui était en elle pour l'obtenir : or, on ne peut désirer rien de plus, comme nous l'avons dit.

Je dis, en troisième lieu, que la bienheureuse Vierge mérita par les actes très-parfaits soit de la vie active, soit de la vie contemplative. Je pose cette conclusion pour mieux expliquer la perfection de ce mérite, et en même temps pour démontrer son excellente et très-parfaite manière de vivre, manière très-apte à augmenter la sainteté que la bienheureuse Vierge eut en cette vie. Il est généralement reconnu que le plus parfait état de l'homme doit embrasser la vie active et contemplative, comme l'enseigne saint Thomas (1), déclarant que Jésus-Christ avait pris cette manière de vivre; mais il était très-convenable que la Vierge imitât son Fils, et qu'elle eût, après lui, le mode de vivre le plus parfait. Il est certain que la bienheureuse Vierge exerça pendant sa vie entière les plus parfaites actions de la vie active et contemplative.

(1) Secunda secundæ. quæst. 188, art. 6.

Je dis, en quatrième lieu, qu'il est vraisemblable qu'elle mérita continuellement tout le temps de sa vie et qu'elle monta de grâce en grâce. Dès qu'elle eut l'usage de la raison, elle opéra toujours très-bien et sans interruption, comme l'assure saint Ambroise (1); car, comme elle avait le parfait domaine de ses actes, elle n'agit jamais d'une manière indélibérée, et elle ne pouvait absolument pas être sans acte extérieur et intérieur : donc elle agissait bien et sans interruption, donc elle mérita constamment.

La bienheureuse Vierge crût en grâce et en sainteté tout le temps de sa vie.

Expliquons maintenant, continue Suarez, l'augmentation de la grâce, l'immensité de la grâce qu'elle réunit pendant tout ce temps, c'est-à-dire jusqu'à quel degré et quelle extension elle eut la grâce au moment de sa mort. En cela il y a une chose certaine, c'est que la grâce fut plus grande en elle que dans les anges les plus élevés et dans les saints. Car, comme il est de foi que la Mère de Dieu est supérieure à tous dans la perfection de la béatitude, il est également certain qu'elle les surpasse tous dans l'étendue de la grâce, parce que la perfection de la béatitude correspond à la perfection de la grâce : *Quia perfectio beatitudinis perfectioni gratiæ respondet.* Et cela peut être montré facilement dans ce qui a été dit sur la première sanctification et les mérites de la bienheureuse Vierge. On pourrait désirer une explication sur l'étendue de cette excellence ou sur la supériorité de cette grâce de la Vierge par comparaison de la grâce donnée aux autres saints, ou à chacun en particulier, ou à tous ensemble.

Je dis donc d'abord que la bienheureuse Vierge, vers la fin de sa vie, était parvenue à la suprême, et, pour parler ainsi, à l'infinie perfection ou étendue de la grâce. Les saints Pères l'attestent, et cela est prouvé par d'excellentes raisons. Car la bienheureuse Vierge, au premier instant de sa sanctification, reçut une grâce plus parfaite que l'ange le plus élevé dans sa première sanctification; mais la Vierge mérita l'augmentation et la perfection de la grâce, non par deux ou trois actes parfaits, mais par un nombre presque infini, et par tous ses efforts et toute l'efficacité de sa grâce et de sa charité : donc cet accroissement de grâce est immense.

La première raison est tirée de sa dignité de Mère de Dieu, qui est infinie en son genre. Car Dieu donne à chacun la grâce propre à son état et à ses fonctions, comme cela a été dit déjà; mais toute cette étendue et plénitude de grâce est très-appropriée à la dignité de Mère de Dieu. Premièrement, parce que cette dignité est d'un ordre supérieur, et en son genre elle est infinie; d'où il suit que, si cette grâce s'étendait à l'infini, elle n'excéderait jamais les termes ou la proportion de cette dignité. Nous pouvons donc dire que la bienheureuse Vierge devait avoir

(1) Lib. 2 de Virginibus.

cette sainteté et cette grâce tellement grande, qu'on ne puisse en trouver de plus grande dans aucune créature, même dans toutes les créatures ensemble. Et ceci est confirmé en ce que la dignité de Mère de Dieu est plus grande que toutes les fonctions de tous les autres saints et que toutes les dignités mêmes réunies ensemble : donc elle a une grâce qui correspond très-bien à cette dignité, grâce qui surpasse les grâces de tous les autres.

La seconde raison peut être celle-ci, c'est que Dieu aime la Vierge plus que tous les autres saints : donc il lui accorde plus de grâce; car la grâce est donnée selon l'amour de Dieu à l'égard de la personne qu'il aime. Un amour parfait paraît dû à la Mère, car la Mère aime Dieu plus que tous les saints ensemble.

On peut ajouter une troisième raison semblable aux précédentes; elle est tirée de la ressemblance et de la proportion qu'il y a entre le Christ et la Vierge. Il convenait que la Vierge fût très-semblable et très-unie à Jésus-Christ.

La quatrième raison est que tous les dons de la grâce étant communiqués aux autres par la Vierge, il est conforme à la raison qu'elle les reçoive d'abord elle-même.

La cinquième et dernière raison peut être tirée de ce qui précède. Les actes de la parfaite charité que possède la bienheureuse Vierge en cette vie furent innombrables, en sorte que leur nombre peut probablement être en rapport avec le nombre des actes de charité de tous les saints; car elle passa presque sa vie entière dans une perpétuelle contemplation, par laquelle elle aimait Dieu très-ardemment, et elle répétait très-souvent cet acte d'amour. D'où il suit que très-souvent, dans tous ses actes, la bienheureuse Vierge méritait plus que tous les saints par tous les actes de leur vie. Si ces actes méritoires de la bienheureuse Vierge égalent le nombre de tous les actes des bienheureux, il s'ensuit pleinement que sa grâce surpasse toutes leurs grâces. Mais si le nombre de ses actes est inférieur au nombre des actes de tous les saints, cette inégalité peut être compensée, premièrement, par la grâce elle-même opérant en la Vierge; secondement, par la perfection et la valeur de chaque acte; troisièmement, par un surcroît et une plus grande force dans ses actes. En pesant ces raisons, on verra que ce que nous disons est véritable.

L'amour de Jésus-Christ envers sa Mère, dit Mgr Malou, évêque de Bruges (1), voilà la vraie mesure des grâces dont il la combla. Certes, celui qui a commandé aux hommes d'aimer leurs parents et de leur faire tout le bien possible, afin de vivre longuement sur la terre, n'a pas manqué lui-même à ce précepte. En créant sa Mère, il l'a constituée héritière de tous ses trésors. D'après les lois humaines, les parents héritent de

(1) Tom. 2, chap. 11, art. 3 et 4.

leurs enfants auxquels ils survivent; la loi du ciel n'a point d'autre règle. Si avant de naître nous pouvions choisir notre mère, de quelles qualités ne la voudrions-nous pas douée? S'il nous était donné de la créer, de quelles perfections ne la comblerions-nous pas? Ce qui n'est pas en notre pouvoir, le Fils de Dieu l'a pu : il a choisi, il a créé sa Mère. Il l'a faite comme il l'a voulu; il l'a donc mise en possession des biens de sa grâce, il lui a donc donné ses trésors de vertu et de sainteté. Il a aimé sa Mère d'un amour tout divin; il ne lui a donc rien refusé, il lui a tout accordé. Sa Mère a donc été aussi pleine de grâce, aussi sainte qu'elle pouvait l'être.

L'ange Gabriel a raconté toute l'histoire de la Mère de Dieu en lui disant : Vous êtes pleine de grâce. Ces mots renferment en abrégé tout ce que Dieu a fait pour Marie et tout ce que Marie a fait pour Dieu. Les siècles chrétiens ont reconnu que le Seigneur n'avait mis aucune borne à ses faveurs envers sa Mère, et que la plénitude de grâces qu'il lui avait accordée n'admettait ni limites ni exception. Grâces de l'esprit, grâces du cœur, grâces de l'âme, pureté du corps, lumière de la foi, vision prophétique, espérance vive, charité séraphique, vertus théologales et cardinales au plus sublime degré, prérogatives éminentes, privilèges uniques, tous les dons que renferment les célestes trésors, ont été prodigués à Marie sans réserve, au point que l'on a pu dire avec vérité que la Mère de Dieu a obtenu, par un effet de la bonté divine, les grâces que son Fils possédait par les droits de sa nature, et Marie a répondu à ces avances de la bonté divine par une vie vraiment céleste.

Marie a donc été un miracle de la grâce, une merveille, un prodige, depuis l'instant de sa conception immaculée jusqu'à sa mort, depuis la première grâce qu'elle reçut jusqu'à celle qui mit le comble à son bonheur. C'est là la loi de sa création, la loi de sa vie, la loi de toute son existence.

C'est avec raison que l'ange dit à Marie : Ne craignez point; vous avez trouvé grâce auprès de Dieu : *Ne timeas, Maria; invenisti enim gratiam apud Deum* (Luc. 1, 30). Voici les belles paroles par lesquelles Sophronius résume la pensée de tous les Pères à ce sujet (1) : Ne craignez rien, ô Marie; car vous avez trouvé une grâce immortelle auprès de Dieu, une grâce plus que resplendissante, une grâce plus que lumineuse, une grâce digne d'envie, une grâce immuable, une grâce qui porte le salut, une grâce perpétuelle, une grâce qu'aucune autre femme n'a trouvée, une grâce que personne n'a connue, une grâce que personne n'a reçue.

La sainte Vierge a été choisie de Dieu comme l'instrument principal des deux grands mystères de l'incarnation du Verbe et de la rédemption des hommes; et de plus, comme la Reine future du royaume des cieux,

(1) Orat. in Annuntiat. Deiparæ.

à ces titres divers elle a été comblée de grâces et de faveurs (1). Elle a été créée comme le paradis virginal dans lequel et duquel Dieu voulait former le second Adam, notre Seigneur Jésus-Christ. Elle a été créée ensuite comme la seconde Eve destinée a réparée les maux causés par la première. Elle a été créée en outre comme la Rédemptrice du monde avec son divin Fils. Enfin elle a été créée pour devenir la Reine des anges et des saints. Toutes ces sublimes destinées exigeaient en Marie la plénitude de toutes les grâces et leur continuelle augmentation.

Marie, dit saint Thomas d'Aquin (2), d'abord fut tellement pleine de grâce dans l'âme, que, dès qu'elle exista, sa belle âme fut tout à Dieu. En second lieu, elle fut si remplie de grâce en son corps, que de sa chair très-pure elle mérita de revêtir le Verbe éternel. Troisièmement, elle en fut remplie pour l'avantage de tous les hommes, c'est-à-dire afin que tous pussent y participer. Quelques saints ont une si grande abondance de grâce, qu'elle suffit pour les sauver eux-mêmes et plusieurs autres, mais non pas tous les hommes ; une telle grâce ne fut accordée qu'à Jésus et à Marie, de sorte que ce que saint Jean dit de Jésus-Christ : Nous avons tous reçu de sa plénitude, les saints le disent de Marie.

La gloire de la Vierge resplendit comme le soleil au-dessus de la gloire des anges, parce qu'elle leur est supérieure et plus grande en grâce ; car la grâce que Dieu lui a donnée est au-dessus de toutes les grâces de tous les anges et de tous les saints réunis ensemble, dit Salazar (3). La grâce de Marie découle du choix que Dieu a fait d'elle de toute éternité pour être la Reine des anges et des hommes, également parce qu'elle a été immaculée dans sa conception, aussi et principalement comme Mère de Dieu. La grâce et la royauté de la Vierge sortent de sa maternité divine comme de leur racine, également parce qu'elle est beaucoup plus remplie de vertus et de perfections, que tous les anges et que tous les saints, également parce qu'elle est confirmée en grâce. Ecoutez saint Ildefonse (4) : O vous, saint Gabriel, ange du Seigneur, qui êtes envoyé vers la Vierge, dites ce qui est le plus incorruptible, le plus parfait, le plus valide, le plus intègre, ou de la virginité de Marie, ou de la condition des anges ; de la fécondité virginale, ou de la création des anges ; de la gloire incorruptible de la Vierge, ou de celle des anges ; de la Vierge fécondée sans souillure, ou de l'élévation des anges, dont une partie est tombée dans l'abîme ; de l'honneur virginal qui brille après l'enfantement, ou de la noblesse angélique qui, au sein de sa gloire, éprouve de si grandes pertes dans ses rangs ; de l'intégrité maternelle qui, après

(1) Mgr Malou, chap. 11, art. 3.
(2) Opuscul. 4.
(3) De Immunitate Virginis ab originali, cap. 32.
(4) Lib. de Virginitate S. Mariæ, cap. 10.

l'enfantement, croît en gloire pour la Vierge, ou de la condition angélique qui éprouve tant de dommage dans ceux qui sont chassés. Il est certain que l'orgueil a ravagé le camp des anges, que leur présomption a bouleversé leurs phalanges, que la corruption a diminué leur nombre; mais celui qui est conçu dans le sein de Marie ne blesse sa virginité ni en entrant, ni en sortant; il ne lui porte atteinte ni dans sa conception, ni dans sa nativité, ni pendant le temps qu'elle le portait; il ne la contriste point et ne la prive point de son incorruptibilité dans son enfantement. Quelle grâce incomparable!

Les anges ont été créés dans une grâce et justice fragile, qui pouvait se perdre, quoique après cela elle eût reçu, en ceux qui n'étaient pas tombés, la fermeté et la durée par la claire contemplation de Dieu. Mais la Vierge, dès le premier instant de sa conception, fut remplie d'une grâce constante, inébranlable et perpétuelle. Cette femme est un vase de sanctification, un vase pour l'éternité; elle est la Mère de Dieu, elle est le sanctuaire du Saint-Esprit, le temple singulièrement unique de son Créateur.

Le savant et pieux Idiota enseigne la même chose dans la *Contemplation de la Vierge Marie*, chapitre 4e, par ces paroles : Au commencement, lorsque les anges tombèrent, la nature se corrompit, Dieu fut offensé, et le démon était victorieux; mais par vous, ô bénie Vierge Marie, la vie angélique est ramenée. Dieu, ô glorieuse Vierge, a fait de vous une maison solide et imprenable, qui ne peut en aucune manière être ébranlée; il vous a appuyée sur sept colonnes fortes et élevées. Ces sept colonnes, qui vous ont toujours rendue inébranlable, sont les sept dons du Saint-Esprit, qui ont reposé en vous, qui ne vous ont jamais quittée, par lesquels vous avez fortement persévéré dans la grâce.

Saint Jérôme rend plus expressivement encore cette solidité de la grâce (1) en s'exprimant ainsi : Il est certain que la bienheureuse Vierge a mérité les plus amples priviléges de vertu, et qu'elle a reçu une grâce louée par les anges eux-mêmes. D'où il suit que, quoique la vertu soit en eux admirable et solide, elle est cependant plus admirable en Marie, elle que la vertu du Très-Haut a couverte de son ombre, afin que ce qui a a été fait d'admirable en elle soit au-dessus de toute vertu angélique, et que, par ce mystère inconnu de tous les siècles, il lui soit accordé une plus grande grâce et gloire. Comme s'il disait : Une plus grande, plus excellente et plus forte grâce est due à la Vierge plutôt qu'aux anges, parce que par elle l'incarnation du Christ s'est opérée, incarnation par laquelle une immense grâce a débordé sur les anges; c'est pourquoi Marie nous est montrée comme ayant tout restauré.

Il faut mesurer la grandeur morale de Marie à la grandeur des grâces

(1) Epist. de Assumpt.

dont elle a été enrichie, et celle-ci à la sublimité de son ministère, dit Auguste Nicolas (1). Marie a été en vertu ce qu'elle a été en grâce, et elle a été en grâce ce qu'elle a été en dignité.

Attirez-moi; nous courrons sur vos pas à l'odeur de vos parfums : *Trahe me; post te curremus in odorem unguentorum tuorum* (Cant. 1, 4). Comme la Vierge est élevée à une si grande excellence, et que par le don de la grâce elle reçoit le baiser de l'Epoux, elle en retire une grande joie et une ferme confiance; mais elle ne se repose nullement sur ses propres forces, dit Philippe de Harvenge (2). Ainsi qu'elle n'attribue point à son mérite de vouloir le bien, de même elle sait que Dieu seul donne la force de l'accomplir; et elle désire d'être attirée par celui de qui elle a tout ce qui est utile et désirable, elle désire d'être attirée après celui au service duquel elle s'est vouée. Elle ne se croit point assez agile pour le précéder, elle demande seulement et s'efforce de courir après lui; et, à son jugement, elle ne peut le suivre qu'autant qu'elle sera attirée, elle ne peut saisir ce qui est devant elle sans être attirée par l'esprit de la grâce; son âme brûle du désir de suivre celui qu'elle aime, souhaitant que rien ne l'arrête. Elle se sent attirée, non par violence, ni dans le chagrin, ni dans la crainte, mais par l'amour; elle est attirée comme le nourrisson vers sa nourrice, comme l'enfant vers son père et la fille vers sa mère, comme l'ami vers son ami. Celui qui l'attire dit par le prophète Osée : *Traham eos in vinculis caritatis :* Je l'attirerai par les liens de l'amour, 11, 4; et la Vierge qui est attirée répond avec le Prophète royal : Mon âme s'est attachée à vous : *Adhæsit anima mea post te* (Psal. 62, 8). Cette auguste Vierge désire et demande d'être attirée par la grâce de son bien-aimé, afin que son âme s'attache à lui de plus en plus. Après le baiser de l'Epoux, elle n'aime que la vie; elle ne désire que d'être attirée après celui par qui elle vit, elle vole vers lui par amour. Ainsi attirée, ainsi aidée, elle ne met aucun retard; elle ne suit pas d'un pas boiteux celui qui l'attire, mais d'une marche prompte, d'un pas pressé; elle court, elle vole vers celui pour qui elle soupire, vers celui qu'elle aime ardemment. Nous courrons, dit-elle, sur vos pas à l'odeur du parfum de vos grâces. Elle parle au pluriel : Nous courrons, *Curremus*, ayant d'abord parlé au singulier en disant : Attirez-moi, *Trahe me.* Si vous m'attirez à vous par l'amour et par une grâce spéciale, de manière à vous plaire, à me rendre heureuse par un baiser divin, à féconder votre Epouse par le Saint-Esprit, en sorte qu'elle soit mère en restant vierge; si, dit-elle, vous m'attirez ainsi, je ne serai pas seule à me réjouir, mais une foule de vierges se réjouiront avec moi d'un immense bienfait qui leur sera commun; me voyant courir, elles me suivront, et, de concert avec moi, elles courront

(1) Livre 1er, chapitre 7 : Ministère de Marie dans le plan divin.
(2) Comment. in Cant., lib. 1, cap. 14.

après vous par amour. C'est pourquoi donnez d'abord, surtout à moi, le baiser, attirez-moi par la chaîne de l'amour; donnez afin que je sache, donnez afin que je sente en moi une plus grande grâce de votre bonté; et cela ne servira pas seulement à moi, et je ne serai pas seule à courir, mais nous courrons, et, avec nos cœurs pleins d'amour, nous viendrons ensemble à vous, quoique d'un pas inégal. En effet, par l'exemple et le mérite de la Vierge, qui la première court avec une grande perfection dans le chemin de la grâce, les apôtres et leurs successeurs s'élancent vers la grâce et la trouvent; jetant de côté le vieux vêtement, ils se renouvellent comme l'aigle. Arrivent les martyrs, les confesseurs, les vierges, tous les états, tous les âges, toutes les conditions; tous courent à l'odeur des parfums de la grâce, et, par la grâce, l'univers païen se trouve chrétien.

La Vierge est attirée par un certain lien qui n'est pas accordé aux autres, par lequel elle s'attache de cœur, sans se lasser, à son Epoux et à son Auteur. L'Esprit saint la conduit et l'élève si haut, avec tant de force et de suavité, il la couvre si merveilleusement de son ombre, qu'elle conçoit Dieu, le droit ordinaire de la nature ayant été mis de côté. Mais celui qui est conçu est celui dont la parole va plus vite que l'éclair, qui bondit sur les montagnes, qui franchit les collines (Cant. 2, 8), qui court à pas de géant; pour le suivre, la Vierge se met en devoir de courir, et dans sa course elle l'atteint, l'embrasse, le reçoit, l'environne, devient sa mère et sauve le monde entier. Qui trouverait-on d'aussi ardent, d'aussi agile à courir que la Vierge, dont la chair ne fut jamais chargée du poids du péché, et aussi apte à être merveilleusement attirée par Dieu? La Vierge est attirée d'une manière spéciale, inconnue à tout autre; aussi court-elle, avance-t-elle rapidement, tend-elle constamment et avec bonheur vers le but de tous ses désirs, enseignant et conduisant après elle de ferventes vierges à la perfection, bien qu'aucune, quelque agile qu'elle soit, ne puisse atteindre la perfection de l'incomparable Vierge. C'est sans doute pour cela qu'elle demande d'abord d'être attirée seule et d'une manière spéciale : *Trahe me*, mais qu'elle annonce que d'autres se joindront à elle pour courir : *Curremus*, parce que le Fils de Dieu, en la choisissant spécialement pour sa Mère, l'attire à lui. Mais elle n'a pas retiré seule l'immense bienfait de ce grand prodige; car, par là même qu'elle est élevée seule à la sublime prérogative de Mère de Dieu, une immense et avantageuse grâce est accordée aux jeunes vierges qui la suivent, lorsqu'elles s'appliquent avec ardeur à imiter dignement la Vierge des vierges, et qu'elles courent selon leur force pour aimer l'Epoux. Pierre et Jean couraient tous deux ensemble, mais Jean courut plus vite que Pierre et vint le premier, dit l'Evangile : *Currebant duo simul, et ille alius discipulus præcucurrit citius Petro, et venit primus* (Joan, 20, 4). Et le grand Paul disait : Et moi je cours aussi, non comme au hasard : *Ego sic curro, non quasi in incertum* (1 Cor. 9, 26). Courons, disent-ils, à l'odeur de vos

parfums. L'odeur de vos parfums est la suavité des dons spirituels, suavité si agréable qu'aussitôt qu'elle est goûtée on se hâte de la chercher de plus en plus, de la garder et de l'augmenter; on prend les sentiments et le conseil de saint Paul, qui dit : Courez de manière à recevoir le prix : *Sic currite ut comprehendatis* (1 Cor. 9, 24).

Continuons à parler de la grâce, puisqu'elle a opéré tant de merveilles en Marie.

Jésus dit à la Samaritaine : Si vous connaissiez le don de Dieu et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui eussiez-vous demandé vous-même, et il vous aurait donné de l'eau vive. Quiconque boit de cette eau (du puits de Jacob) aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif; l'eau que je lui donnerai deviendra une fontaine d'eau jaillissante dans la vie éternelle (Joan. 4, 10-13-14).

Si quelqu'un a soif, dit-il, qu'il vienne à moi et qu'il boive : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat* (Joan. 7, 37).

Comme le rameau tire sa sève du tronc de l'arbre et des racines, ainsi la grâce vient de Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Aussi il dit dans son Evangile : Je suis la vraie vigne. Demeurez en moi, et moi en vous. Comme le sarment ne peut porter de fruit de lui-même s'il ne demeure dans la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui ne demeure pas en moi sera jeté dehors comme le sarment, et il séchera, et on le ramassera pour le jeter au feu et le brûler (Joan. 15, 1-6).

Vous puiserez des eaux avec joie aux sources du Sauveur, dit Isaïe : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris*, 12, 3.

Seigneur, dit le Psalmiste, vous avez préparé dans votre bonté ce qu'il faut au pauvre : *Parasti in dulcedine tua pauperi, Deus*, 27, 11.

C'est de la grâce, dit saint Paul aux Ephésiens, que vous vient le salut par la foi, et non de vous; car c'est un don de Dieu : *Gratia estis salvati per fidem, et hoc non ex vobis ; Dei enim donum est*, 2, 8.

La grâce de Dieu notre Sauveur, écrit cet apôtre à Tite, s'est révélée à tous les hommes : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus*, 2, 11.

Dieu, dit saint Augustin, lorsqu'il couronne nos mérites, couronne-t-il autre chose que ses dons? *Deus cum coronat nostra merita, quid aliud coronat quam sua dona* (1)?

Jésus-Christ est tellement l'auteur de la grâce et de toutes les grâces, dit Cornelius a Lapide (2), qu'il est l'ange du Nouveau Testament et de la nouvelle alliance; c'est lui qui pardonne, purifie, fortifie et couronne.

(1) Lib. 9 Confess., cap. 13.
(2) Comment. in cap. 7 Joan.

Jésus-Christ, dit le grand Apôtre aux Colossiens, lorsque vous étiez morts dans le péché, vous a revivifiés avec lui, vous remettant tous vos péchés, effaçant la sentence de condamnation portée contre vous, et il l'a abolie, l'attachant à la croix : *Donans nobis omnia delicta, delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci*, 2, 13-14.

Jésus-Christ a établi une nouvelle alliance (l'alliance mosaïque étant détruite) entre Dieu et les hommes, par laquelle Dieu s'oblige envers les chrétiens à donner la grâce et la gloire; en retour les chrétiens s'obligent envers Dieu à croire en Jésus-Christ son Fils, à lui obéir, à pratiquer sa loi, sa doctrine, et à imiter sa vie.

Tout ce qui se reçoit de bon et tout don parfait est d'en haut, dit l'apôtre saint Jacques, et descend du Père des lumières : *Omne datum optimum, et omne donum perfectum, desursum est, descendens a Patre luminum*, 1, 17. Aussi saint Augustin disait : Seigneur, donnez-moi ce qu'il faut pour accomplir ce que vous ordonnez, et ordonnez ce que vous voudrez : *Da quod jubes, et jube quod vis* (1).

Toute la gloire des plus grandes œuvres des chrétiens doit être rapportée à Jésus-Christ (2), car il est lui-même la cause entière de ces œuvres. Quoique l'homme, par sa nature et son libre arbitre, les opère librement, cependant toute leur dignité vient de la grâce de Jésus-Christ. Ainsi une œuvre de charité, par exemple, tient de l'homme son caractère de liberté : c'est une œuvre libre, non forcée ou nécessaire; mais elle a de Jésus-Christ d'être surnaturelle, agréable à Dieu, et de mériter la gloire éternelle. A Jésus-Christ donc seul en est due la gloire, la louange et l'ornement. C'est ce qu'il dit par Isaïe : Je ne donnerai pas ma gloire à autrui : *Gloriam meam alteri non dabo*, 48, 11. Il abandonne libéralement à l'homme qui agit toute l'utilité, le mérite et le prix d'une bonne œuvre, mais il s'en réserve toute la gloire. Aussi les vingt-quatre vieillards dont parle l'Apocalypse mettaient leurs couronnes au pied du trône en disant : Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance, parce que vous avez tout créé, 4, 10-11.

Et l'auguste Vierge s'écrie en exaltant l'Auteur de toute grâce : *Magnificat anima mea Dominum.*

Sans moi vous ne pouvez rien faire, dit Jésus-Christ : *Sine me nihil potestis facere* (Joan. 15, 5). Nous n'avons tous de notre fonds que le péché et le mensonge, dit saint Augustin. Si l'homme a quelque chose de la vérité et de la justice, il le tient de cette fontaine divine que nous devons désirer dans le désert de ce monde, afin qu'abreuvés par quelques gouttes rafraîchissantes, nous ne tombions pas dans le chemin (3).

(1) Lib. 10 Confess., cap. 19.
(2) Comment. in Joan. 4.
(3) Tract. de Cognitione vere vitæ.

La volonté de l'homme ne suffit pas, si elle n'est aidée d'un secours surnaturel, dit saint Chrysostôme : *Nullo modo hominis voluntas sufficit, nisi auxilio superiore roboretur* (1).

Nous ne sommes pas capables de produire nous-mêmes et comme de nous-mêmes quoi que ce soit; mais la possibilité nous en vient de Dieu, dit le grand Apôtre : *Non sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis; sed sufficientia nostra ex Deo est* (2 Cor. 3, 5).

Le corps meurt lorsqu'il est séparé de l'âme, dit saint Augustin; de même l'âme meurt si elle vient à être séparée de Dieu par la perte de la grâce sanctifiante : *Quomodo moritur caro, amissa anima; sic moritur anima, amisso Deo* (2).

Le cheval, dit le même docteur, ne se dompte pas lui-même, le lion ne se dompte pas seul; ainsi l'homme ne se surmonte pas de lui-même. Il faut l'homme pour dompter le cheval et le lion; il faut la grâce de Dieu pour dompter l'homme (3). La grâce est l'âme de l'âme, dit encore saint Augustin : *Gratia est anima animæ* (4). La grâce est la respiration de l'âme. La respiration de la grâce est nécessaire à l'âme, comme la respiration de l'air est nécessaire au corps. Tout ce que la respiration prête au corps, la grâce le prête à l'âme.

La grâce ne trouve pas les mérites, elle les a faits, dit saint Augustin : *Hæc non invenit, sed effecit merita* (5).

Il est nécessaire, dit saint Bernard, que l'onction spirituelle de la grâce aide notre infirmité, que Jésus-Christ, par sa grâce, adoucisse les croix des pénitences à faire; car on ne peut suivre Jésus-Christ sans la croix, et qui pourrait sans la grâce supporter l'aspérité de la croix (6)?

Si le Seigneur ne bâtit la maison, dit le Psalmiste, les ouvriers auront travaillé en vain. Si Dieu ne défend une cité, c'est inutilement que veillent ses gardiens : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam*, 126, 1-2.

C'est ce qui arriva aux apôtres sur la mer. Simon dit à Jésus : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais sur votre parole je jetterai le filet (Luc. 5, 5). Ils n'avaient rien pris parce que Jésus-Christ n'était pas avec eux; mais avec lui ils prirent une si grande quantité de poissons que leur filet se rompait (Luc. 5, 6). Aussi l'épouse des Cantiques disait à son bien-aimé : Attirez-moi à vous, nous courrons sur vos pas à l'odeur de vos parfums, 1, 3. Ce n'est qu'à l'odeur des parfums célestes de

(1) Homil. ad Ephesios.
(2) Tract. de Cogn. veræ vitæ.
(3) Serm. 4 de Verbis Domini in Matth.
(4) De Gratia et libero Arbitrio.
(5) Tract. de Gratia et libero Arbitrio.
(6) Lib. de Consideratione.

la grâce de Jésus-Christ que nous pouvons marcher, courir, voler dans le chemin de la vertu, dans le chemin du ciel.

L'homme tombe sans Dieu, mais il ne se relève pas sans Dieu. L'homme n'a pas besoin de Dieu et de son concours pour pécher mortellement et descendre dans l'enfer, mais il ne sortira jamais du péché mortel et de l'enfer sans la grâce de Dieu. Non seulement l'homme ne peut pas se relever sans la grâce de Dieu, mais il ne peut non plus marcher sans elle.

Nous ne pouvons en aucune manière mériter et avancer en mérite, si la grâce ne nous prévient pour nous attirer, si la grâce ne nous accompagne pour nous aider et ne nous excite pour nous consoler.

C'est pour nous une indispensable nécessité, dit Vincent Contenson (1), de nous appliquer à demander la grâce, à la conserver, à l'augmenter. Notre vie, l'âme de notre âme est la grâce de Dieu pour le servir, l'aimer, le craindre, car là est tout l'homme; c'est-à-dire, selon saint Chrysostôme, cela est vraiment l'homme; et selon saint Jérôme, tout homme est né pour cela; et selon saint Bernard, tout homme n'est rien sans cela; et selon Cajétan, cela seul est un bien divin, fixe, solide en l'homme. Celui-là seul est vrai homme, qui ne souille, ne défigure pas en lui l'image de Dieu. L'homme est l'image de Dieu, mais sans la grâce il est l'image du diable : *Homo ad imaginem Dei est, sine gratia autem imago diaboli est.* Donc sans la grâce il n'y a pas d'homme digne de ce nom; l'homme n'est plus rien, il n'est propre à rien. Car la vraie nature de l'homme, surtout la vraie essence du chrétien, repose sur la grâce seule; ceux qui ne l'ont pas ne sont chrétiens que de nom. On les appelle hommes, et ils ne le sont pas, dit Tertullien : *Dicuntur homines, et non sunt.* Donc employons tous les moyens pour nous procurer et conserver la grâce de Dieu, et, si nous l'avons perdue, employons toutes nos forces à la recouvrer.

Repoussons tout le reste, qui est en dehors de nous ou autour de nous, comme étranger et nuisible. Ne nous arrêtons pas à la chair, ni à tout ce qui paraît la flatter, regardant comme un néant la santé du corps, l'ornement des membres, l'élégance du visage, les délices sensuelles, le culte des habits, les richesses du siècle, la gloire de l'honneur, la puissance orgueilleuse de la domination humaine; ne nous appliquons qu'à la grâce seule, ne cultivons que la grâce, ne consultons qu'elle dans toutes nos entreprises. Que les philosophes cherchent la sagesse, les avares les trésors, les ambitieux des royaumes; la gloire, la possession, le royaume, la sagesse pour les chrétiens, c'est la grâce de Dieu. La grâce, dis-je, que je fais consister en trois choses, étant de l'avis de saint Bernard : dans le regret et la haine des crimes passés, dans le mépris des biens présents, dans le désir et l'amour des biens futurs et éternels. La grâce, dis-je, qui se hâte d'entrer dans une âme qui la désire, qui l'arrose d'une pluie cé-

(1) Lib. 10, dissert. 6, cap. 1. Mariologia, specul. 2.

leste, qui l'oint d'onguents très-suaves, qui la délasse dans ses fatigues, qui la rassasie dans sa faim, qui l'engraisse dans sa maigreur, qui l'élève au-dessus des choses terrestres et d'elle-même. La grâce, dis-je, qui marque l'âme de l'image de Dieu, qui l'orne de sa ressemblance, qui l'épouse dans la foi, la dote dans l'esprit, la consacre à Dieu, l'envoie vers les anges, la rend capable de la béatitude, et la fait héritière de la bonté de Dieu et digne de Dieu. La grâce, dis-je, qui s'éloigne de l'âme remplie des désirs du siècle et impliquée dans les affaires de la terre, parce que les choses vaines ne peuvent point se mêler aux choses vraies, ni les caduques aux éternelles, ni les spirituelles aux charnelles, ni les choses élevées à celles qui sont basses et viles. La grâce, dis-je, qui rend l'âme heureuse. Car comment ne serait pas heureuse l'âme qui est au ciel, dont le soleil est la justice, dont les astres sont les vertus, dont la lumière est l'Agneau? Comment ne serait pas heureuse l'âme qui vit de piété, d'humilité, de clémence, de pénitence, d'obéissance, de charité, de persévérance? Et c'est la grâce qui donne une si sainte vie.

Les choses étant ainsi, n'ayons devant les yeux que la seule grâce de Dieu; ne nous occupons que de ce qui nous la procure, et méprisons tout ce qui ne nous aide pas à nous la donner. Que toute notre estime soit pour la chose seule nécessaire qui nous rend très-bons pour l'éternité.

Mesurons la vraie grandeur de l'homme par la grâce; renonçons aux faux biens de ce monde; fuyons les honneurs et tous les mensonges de la fortune; dépouillons-nous de notre corps; rompons avec tout ce qui met obstacle à la grâce; méditons la grâce, sa nécessité, sa valeur et sa suavité.

La gloire de l'homme, dit saint Chrysostôme, c'est une foi droite, le zèle pour Dieu, la charité, l'humilité, la mansuétude, la continuelle oraison, les aumônes et toutes les autres vertus. Mais pour cela il faut la grâce (1). Cherchons donc la seule grâce, et ne cherchons qu'elle et toujours. Cherchons-la pour la trouver, et, découverte, cherchons-la encore; c'est-à-dire le seul vrai et excellent bien, sans lequel aucune nature ne subsiste, aucune doctrine n'instruit, aucune œuvre n'est avantageuse. Cherchons la grâce de Dieu tandis que nous la pouvons trouver; et si nous ne la voulons pas chercher en vain, cherchons-la tout de bon, cherchons-la souvent, cherchons-la avec persévérance. Ne cherchons pas autre chose pour elle, ni autre chose avec elle, et ne la fuyons pas pour nous occuper à chercher autre chose, parce que celui qui cherche ainsi ne la trouvera pas; demandant ainsi, ne la recevra pas; frappant ainsi, la porte ne lui sera pas ouverte. Cherchons ce trésor caché, que vous n'achèterez pas si vous ne vendez pas tout le reste, que vous ne trouverez pas si vous n'abandonnez pas toute autre chose. Lorsque vous l'aurez trouvé, vous voilà heureux, et que vous vous trouverez bien!

(1) Homil. 7 de Pœnitentia.

Enfin cherchons la grâce, mais par Marie. Elle l'a trouvée elle-même, elle en est pleine, surpleine. Elle a trouvé la grâce qui nous appartenait, et que nous avions perdue par notre faute; elle nous la rendra ; elle doit en quelque sorte nous la rendre, puisque c'est notre bien.

Marie, comprenant merveilleusement la nécessité de la grâce, ne chercha jamais autre chose.

La grâce est la source de la gloire; elle sort de la gloire et y conduit. L'eau que je donnerai, dit Jésus-Christ, est une fontaine d'eau jaillissante dans la vie éternelle : *Aqua, quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* (Joan. 4, 14).

Jésus-Christ appelle sa grâce eau vive, parce qu'elle vient du ciel, qui est la vie, et qu'elle y mène, dit Cornelius a Lapide (1). La grâce est un fleuve qui conduit à l'océan de la bienheureuse éternité. Celui qui boira de cette eau n'aura jamais soif, dit Jésus-Christ : *Qui biberit ex hac aqua, non sitiet in æternum* (Joan. 4, 13).

Quoique nos bonnes œuvres n'aient pas de proportion avec la gloire céleste, comme étant les œuvres de l'homme, elles ont cependant une certaine proportion avec cette gloire, en tant qu'elles sont les œuvres de la grâce de Jésus-Christ; car la grâce est la semence de la gloire, soit de sa nature, soit par sa destination et la promesse de Dieu.

Ce qui m'était gain, je l'ai jugé perte à cause du Christ, dit saint Paul aux Philippiens. Bien plus, j'estime que tout est perte auprès de la science suréminente de Jésus-Christ, pour qui je me suis dépouillé de toutes choses et les regarde comme du fumier, afin de gagner le Christ, 3, 7-8.

Par la grâce, dit saint Jérôme, l'homme devient en quelque sorte Dieu; il cesse d'être homme et faible : *Per gratiam homo fit quasi Deus, et desinit esse homo et mendax* (2).

Dieu se communique par sa grâce et se donne lui-même au juste, et, par cette communication, il élève l'âme jusqu'à lui, il la transforme en lui-même et la rend divine.

Qu'en vous, dit l'apôtre saint Pierre, augmentent la grâce et la paix dans la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ notre Seigneur, pour que vous sachiez comment tout ce qui est de sa puissance divine, par rapport à la vie et à la piété, nous a été donné avec la connaissance de celui qui nous a appelés par sa gloire et sa vertu propre, et que par ses grâces il a accompli les grandes et précieuses promesses qu'il nous avait faites, afin que par elles nous devinssions participants de la nature divine : *Per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ*, 2, 1-2-4.

Dieu seul, dit Cornelius a Lapide (3), a essentiellement la nature di-

(1) Comment. in cap. 4 Joannis.
(2) Lib. super Joannem.
(3) Comment. in Osee.

vine. Les fidèles et les justes sont participants de la nature divine par la grâce, non essentiellement ni personnellement, mais en partie accidentellement et en partie substantiellement.

D'abord accidentellement par le don de la grâce sanctifiante, qui est accidentelle dans le juste ; c'est-à-dire qu'elle est en lui, mais qu'elle pourrait n'y être pas, sans que sa nature fût anéantie. Par cette grâce, nous participons à la nature divine d'une manière très-proche et comme infiniment ; car la grâce est tellement noble et sublime, qu'elle surpasse la nature des anges et des hommes, qu'elle leur est infiniment supérieure, qu'on ne peut trouver aucune substance créée qui soit de la même nature que la grâce, comme l'enseignent les théologiens, parce que la grâce participe de la Divinité au plus haut degré, à un degré qui surpasse toutes les choses créées et toute nature.

Par la grâce, l'homme est donc élevé et appartient à l'ordre, non angélique, mais divin ; il devient participant, allié de la nature divine. Il ne peut exister pour nous de plus grande participation de la Divinité que celle qui existe par la grâce, excepté la participation de Dieu par la gloire. Mais la participation de la Divinité par la gloire éternelle n'a lieu que par la participation de la Divinité par la grâce.

Que les pécheurs méditent ces grandes choses, afin qu'ils voient combien ils ont perdu en perdant la grâce pour un vil plaisir, un vil intérêt, et qu'ils s'efforcent sans délai de se la procurer ; mais aussi que les justes ne négligent rien pour la conserver, la confirmer, l'augmenter et l'achever en eux.

Secondement, les justes deviennent participants de la nature divine, non seulement accidentellement par la grâce sanctifiante, mais aussi substantiellement par la nature divine elle-même qui leur est communiquée, par laquelle ils sont adoptés par Dieu, comme enfants de Dieu, comme des héritiers et comme déifiés. Pour cela, remarquez d'abord que notre justification formelle et notre adoption consistent entièrement dans la charité et la grâce qui nous est donnée, qui s'identifie à nous, laquelle renferme en elle-même et apporte avec elle le Saint-Esprit, qui est l'auteur de la charité et de la grâce. Car la grâce qui adopte ne peut pas être séparée du Saint-Esprit, ni l'adoption du Saint-Esprit ne peut pas être séparée de la grâce, comme le soleil ne peut pas se séparer de ses rayons, ni les rayons se séparer du soleil.

En effet, le Saint-Esprit, par la charité et la grâce, nous justifie formellement et habite en nous, nous vivifie et nous adopte. En effet, la justice inhérente, ou la grâce sanctifiante, n'est pas une simple qualité, mais elle embrasse beaucoup de choses inappréciables : la rémission des péchés, la foi, l'espérance, la charité, et d'autres dons, et le Saint-Esprit même, auteur de tous les dons. L'homme reçoit toutes ces grandes choses dans la justification infuse, comme le dit le concile de Trente, session 6e, chap. 8e.

De là remarquez, en second lieu, que, dans la justification et l'adoption, non seulement la charité, la grâce et les dons du Saint-Esprit sont donnés à l'homme, mais encore qu'il reçoit la propre personne du Saint-Esprit; conséquemment la Divinité lui est donnée, toute la très-sainte Trinité, tellement que la Divinité est présente réellement et personnellement dans l'âme du juste avec ses dons et par ses dons, et qu'elle habite dans cette âme substantiellement comme dans son temple, qu'elle se l'unit, la déifie; ce qui est une faveur, une dignité et une source de bonheur en quelque sorte infinie.

Par cette communication de la personne même du Saint-Esprit et de la Trinité entière, la suprême élévation de l'âme et comme sa déification s'ensuivent, et par conséquent une adoption très-parfaite et très-divine, non seulement par la grâce, mais même par la substance divine; ce qui fait dire à saint Basile que les saints sont des dieux, à cause de l'habitation du Saint-Esprit en eux (1).

C'est la grâce elle-même qui est la cause formelle de la première adoption, qui a eu lieu en effet par la grâce, et la cause formelle de la seconde adoption, qui se fait par la communication du Saint-Esprit lui-même; car l'habitation du Saint-Esprit en nous a lieu encore par la grâce. C'est la charité et la grâce qui, par sa nature, nourrit cette communication du Saint-Esprit et l'amène avec elle, le Saint-Esprit le voulant ainsi; ce qui prouve admirablement sa familiarité et sa bienveillance envers les hommes; ce qui doit aussi les porter à le louer, l'aimer, l'adorer, le servir, le remercier de tout leur cœur, de toutes leurs forces et constamment.

La grâce est donc le trésor des trésors; elle est la participation de la nature divine au plus haut degré, autant que la créature peut participer de la Divinité, non seulement naturellement, mais surnaturellement.

Il y a quatre fruits de la grâce, dit saint Bonaventure; car 1° la grâce engraisse l'âme, la comble de joie; 2° elle embellit extérieurement la vie par une conduite honnête et pieuse; 3° elle délivre du mal et procure une bonne mort; 4° elle confirme dans le bien par l'excellence de la gloire (2).

Je dis, en premier lieu, que la grâce engraisse l'âme et la remplit de consolation, car elle la vivifie et la purifie du péché. Ainsi que la lumière chasse les ténèbres, purifie l'air, le subtilise en consumant ses vapeurs, de même la grâce purifie l'âme lorsqu'elle chasse de son sein les vapeurs noires des péchés en les faisant disparaître. Car la grâce est semblable au feu, dont la vertu est purgative et enlève la rouille du métal. Ainsi ce que le feu est à l'or, ce que la lime est au fer, le van au grain, la grâce l'est à l'homme juste, le purifiant, le justifiant de tout péché, et lui donnant une nourriture saine, délicieuse.

En second lieu, la grâce embellit toute notre vie, lui donne les riches

(1) Homil. 4.

(2) De una sancta Virgine et Martyre, serm. 5.

couleurs des mœurs pures et saintes. Quand l'âme est belle par la grâce, cette beauté intérieure s'imprime sur tout l'extérieur ; car la beauté de la conduite vient de la beauté de l'âme. Comme la cause est posée, l'effet s'ensuit : le soleil existant, sa lumière le suit ; le feu est accompagné de sa chaleur. De même la beauté de l'âme ayant lieu, nécessairement la beauté de la conversation et des œuvres se voit. Celui donc qui est beau intérieurement par la grâce et l'amour de Dieu, est beau à l'extérieur par son regard, beau en ses démarches, beau en son ouïe, tout entier beau et honnête en ses mains, tout entier beau et honnête dans sa tenue et son vêtement. D'où il suit qu'en toutes choses l'honneur est tel, orné par la grâce, qu'est la chaleur du feu, qui, soit dedans, soit dehors, est très-semblable au feu. Aussi la sainte Ecriture dit d'Esther, dont l'âme était remplie de la grâce de Dieu : Elle était très-belle, et son visage plein de grâce : *Erat formosa valde, et amabilis videbatur* (Esther, 2, 7). C'est pourquoi les Cantiques admirent et attestent cette beauté tant intérieure qu'extérieure de l'âme en état de grâce, disant : *Tota pulchra es, amica mea :* Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, 4, 7. La neige est toute blanche intérieurement et extérieurement ; ainsi est l'âme pleine de grâce, elle est toute blanche et belle tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Troisièmement, la grâce nous délivre de tout mal lorsqu'elle met fin à nos douleurs et aux maux divers de la vie présente ou de la misère, principalement par une bonne mort. Car alors la grâce se fortifie dans l'âme lorsqu'elle termine cette vie malheureuse et qu'elle anéantit dans l'âme toute faute qui peut être la cause de la mort, et souvent elle lave les fautes vénielles. C'est pour cette cause que l'Apôtre dit : Malheureux homme que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort ? *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Et il ajoute : La grâce de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur : *Gratia Dei per Dominum nostrum Jesum Christum* (Rom. 7, 24-25). Oh ! que nous devrions aimer cette grâce par laquelle nous sommes délivrés de tous les maux de la vie présente, qui sont, pour ainsi dire, innombrables : les douleurs, la pauvreté, les diverses tentations, les calamités, les maladies et la mort ! Aimons donc la grâce, surtout l'Auteur de la grâce, par la grâce duquel nous sommes purifiés de nos fautes, nous sommes transportés au bien suprême et délivrés des maux et de toutes les peines.

En quatrième lieu, la divine grâce nous confirme dans le bien lorsqu'elle nous conduit à l'excellence de la gloire et à la lumière de l'éternelle clarté. Oh ! quand viendra cet heureux moment, que nous puissions entrer dans le repos, où la suprême lumière est vue en elle-même, où vraiment on aime de tout son cœur le bien infini, on le tient, on le serre ; où l'on se nourrit de tout ce qu'on peut désirer, de manière à ne plus rien désirer ; où se trouvent la vision très-claire, la dégustation très-douce, la paix très-assurée, le repos très-parfait, et une joie éternelle sans mélange

d'aucune tristesse ! D'où l'on voit que la gloire n'est autre chose que la grâce consommée et établie dans son suprême bien, de manière à ne plus croître. D'où l'Apôtre disait : *Stipendia peccati mors; gratia autem Dei vita æterna* : Le salaire du péché, c'est la mort ; mais la grâce de Dieu est la vie éternelle (Rom. 6, 23). Il est digne et conforme à la raison que celui qui vit selon la grâce dans la voie règne glorieusement dans la patrie, et que celui qui en cette vie a été purifié par la grâce soit éternellement béni dans la patrie.

Mais c'est surtout la bienheureuse Vierge qui mérite et qui reçoit la grâce de la gloire. C'est à Marie que s'appliquent principalement ces paroles de l'Ecclésiastique : *Gratia supra gratiam mulier pudorata et sancta* : La femme sage et pudique a une grâce qui surpasse toute grâce, 26, 19. Cette femme pudique et sainte sur toutes les femmes est Marie, dit saint Bonaventure (1), en qui il y a grâce sur grâce : la grâce de la gloire sur la grâce de la vie d'ici-bas, la grâce des récompenses dans le ciel sur la grâce des mérites sur la terre.

Si nous connaissions la grâce, tous ses avantages, oh ! comme nous la souhaiterions, comme nous la chercherions, comme nous travaillerions à nous la procurer, à la conserver, à l'augmenter en nous ! comme tout le reste nous paraîtrait vil et souverainement méprisable !

Vous étiez devenu un arbre aride en Adam, dit saint Ambroise; mais maintenant, par la grâce de Jésus-Christ, vous êtes devenu un arbre à fruits excellents : *Lignum aridum factus eras in Adam; sed nunc per gratiam Christi, pomifera arbor pullulasti* (2).

La grâce détruit la convoitise de tout ce que le monde possède même de plus flatteur, de plus entraînant, de plus séducteur. Dès qu'on boit de l'eau sacrée de la divine grâce, on n'a plus soif du monde, on ne désire que le ciel.

Faire des actions héroïques, supporter les plus grandes adversités, cela n'appartient pas aux Romains, mais aux chrétiens, dit un auteur en faisant allusion à Scévola : *Et facere, et pati fortia, non Romanorum, sed christianorum est* (3).

Par la grâce, dit Cornelius a Lapide (4), nous devenons les amis de Dieu. Par la grâce, nous sommes adoptés pour enfants de Dieu, et nous nous glorifions d'avoir Dieu pour Père. Par la grâce, nous sommes en communication avec l'auguste Trinité, avec la sainte Vierge, tous les anges, tous les élus et tous les saints. Par la grâce, nous participons à tous les mérites de Jésus-Christ, à toutes les faveurs attachées au saint sacrifice qui s'offre sans interruption dans le monde entier, aux mérites de tous les saints.

(1) Speculi, lect. 7.
(2) Serm. 4.
(3) Anton. in Meliss.
(4) Comment. in Proverb.

La grâce confère à l'homme de nombreux et inestimables avantages : 1° Elle chasse et détruit le péché mortel, qui est le souverain mal de Dieu et de l'homme. 2° Elle rend l'homme agréable à Dieu. 3° Elle fait l'homme droit et saint : la volonté, l'intelligence, toutes les facultés sont en lui soumises à Dieu, à la loi de Dieu ; elle rend l'homme innocent, juste, semblable à Dieu. 4° Elle nous fait enfants de Dieu, ses héritiers, les cohéritiers de Jésus-Christ, les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit. 5° Elle amène à sa suite toutes les vertus, et les sept dons du Saint-Esprit, et ses douze fruits. 6° Elle rend l'âme plus brillante que le soleil, plus belle que la lune, pure comme les anges, terrible à tous ses ennemis. 7° Elle est la semence de la béatitude céleste ; de même que de la semence naissent les arbres, les fruits, les grains, ainsi de la grâce naissent la félicité et la gloire éternelles. 8° La grâce ferme l'enfer, ouvre le ciel, fait de Dieu ce qu'elle veut.

Tout est à nous par la grâce, dit le grand Apôtre, soit la vie, soit les choses présentes, soit les choses futures ; tout est à nous, et nous sommes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ à Dieu : *Omnia vestra sunt, sive vita, sive præsentia, sive futura ; omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* (1 Cor. 3, 22-23).

Tous les biens nous arrivent avec la grâce, dit la sainte Ecriture : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa* (Sap. 7, 11).

Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux par sa grâce, dit le Roi-Prophète : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* (Psal. 33, 9).

Dieu visite la terre de nos cœurs par sa grâce, il la féconde et l'enivre de bonheur, dit le Psalmiste : *Visitasti terram, et inebriasti eam*, 54, 10. La pluie féconde de vos grâces fait germer toutes les vertus dans l'âme et la remplit de joie : *In stillicidiis ejus lætabitur germinans* (ibid. 54, 11).

Seigneur, le lait de vos grâces est plus délicieux que le vin, disent les Cantiques : *Meliora sunt ubera tua vino*, 1, 1. Les mamelles spirituelles de la grâce remplissent de consolations et nourrissent l'âme. Et comme les enfants trouvent toute leur nourriture et tout leur bonheur au sein de leurs mères, qu'ils ne cherchent rien ailleurs, ni ne désirent autre chose, ainsi on trouve tout dans la grâce.

Ceux qui se nourrissent de moi, dit la grâce dans l'Ecclésiastique, auront encore faim, et ceux qui s'abreuvent de moi encore soif : *Qui edunt me adhuc esurient, et qui bibunt me adhuc sitient*, 24, 29. Plus les âmes fidèles goûtent les suavités, les délices de la grâce, plus elles ont faim et soif de la sentir s'accroître en elles. Les délices spirituelles de la grâce ont cela de spécial, que ceux qui les goûtent les désirent avec plus d'avidité ; l'appétit est comblé par le rassasiement, et le rassasiement augmente l'appétit, car les grâces redoublent les désirs en les rassasiant.

Oh ! que les trompeurs plaisirs du monde sont différents des douces suavités de la grâce !

La grâce adoucit toutes les souffrances. Ceux qui ont en horreur la croix et qui la fuient, dit saint Bernard, ne voient que la croix, et non la grâce de la croix. Vous qui aimez la croix, vous avez fait l'épreuve que la croix est pleine de douceurs, parce qu'elle est pleine des grâces du Saint-Esprit qui vous aide (1).

Le grand Apôtre s'écriait : Je suis rempli de consolation, je surabonde de joie dans toutes mes épreuves : *Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (2 Cor. 7, 4). La grâce, en effet, change le fiel en douceur. Au contraire, le monde, les perfides voluptés du monde, les passions changent le miel en amertume. Une goutte de grâce change un océan de fiel en miel, tandis qu'une goutte de volupté charnelle change la vie entière en fiel.

Il n'est donc pas étonnant si Salomon s'exprime ainsi sur la grâce : J'ai préféré la grâce aux royaumes et aux trônes, et j'ai estimé que les richesses ne sont rien auprès d'elle : *Et præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius* (Sap. 7, 8). Je ne lui ai point égalé la pierre précieuse, parce que l'or auprès d'elle est un peu de sable, et l'argent devant elle est comme de la boue : *Nec comparavi illi lapidem pretiosum, quoniam omne aurum in comparatione illius, arena est exigua, et tanquam lutum æstimabitur argentum in conspectu illius* (ibid. 9). Elle est plus précieuse que les perles; toutes les pierreries ne l'égalent pas en valeur : *Pretiosior est cunctis opibus, et omnia quæ desiderantur, huic non valent comparari* (Prov. 3, 15). La grâce est au-dessus de tous les trésors : *Super argentum et aurum gratia* (Prov. 22, 1).

Comme les saints ont compris ces grandes vérités, et surtout la très-sainte Vierge!

L'excellence, les grands avantages de la grâce sont merveilleusement prouvés par les admirables effets qu'elle produit très-visiblement.

Jésus-Christ marche sur les eaux, soutient Pierre, calme la tempête, transporte en un clin d'œil la barque à terre. Par sa grâce, Jésus-Christ opère en nous les mêmes prodiges : il nous fait fouler aux pieds le siècle, il calme les tempêtes des tentations, de la concupiscence et des passions, et nous mène au port du salut éternel.

Si la grâce de Jésus-Christ est dans notre cœur, nous nous trouvons aussitôt où nous voulons aller, c'est-à-dire au ciel (2).

Apprenez la force, l'efficacité et l'action aussi prompte que puissante de la grâce de Jésus-Christ, qui, sur la croix, fit d'un larron un saint, de Saul persécuteur un apôtre zélé, très-puissant en œuvres.

L'eau d'une fontaine remonte jusqu'au niveau de sa source; de même l'eau de la grâce qui descend du ciel dans l'âme juste est tellement puis-

(1) Serm. in Cantic.

(2) Cornelius a Lapide, Comment. in Proverb.

sante et efficace, qu'elle élève l'âme jusqu'à son divin Créateur. La grâce étant la source de la gloire, elle sort de la gloire, prend l'homme et le porte dans la gloire. La grâce est un fleuve d'eau vive qui mène à la vie éternelle.

Le Seigneur a été près de moi, dit le grand Apôtre, et m'a fortifié, afin que par moi s'accomplisse la prédication et que toutes les nations entendent, et j'ai été délivré de la gueule du lion (2 Timoth. 4, 17).

Cet apôtre plein de grâce disait : En tout nous sommes froissés, mais non brisés; retardés, mais non arrêtés ; persécutés, mais non délaissés; abattus, sans périr (2 Cor. 4, 8-9).

Les âmes pieuses, soutenues par la grâce, supportent leurs adversités et leurs afflictions avec plus de facilité et de courage que les méchants leur prétendue félicité.

Ecoutez saint Chrysostôme parlant de la grâce du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte : La grâce met en fuite la malice et revêt de la bénignité ; elle extermine l'esclavage et donne la liberté. C'est pourquoi la terre s'est changée en ciel ; car quelles étoiles sont comparables aux apôtres (1)?

Aussitôt que la grâce éclaire, dit saint Grégoire, pape (2), elle change le cœur ; on cesse tout à coup d'être ce qu'on était, et l'on devient ce qu'on n'était pas : *Humanum subito, ut illustrat, immutat affectum; abnegat hoc repente quod erat, exhibet repente quod non erat.*

Quelle merveille opère la grâce ! dit saint Augustin. Hier vous avez vu un homme vorace, ivre, vous le voyez aujourd'hui admirable de sobriété; hier vous avez vu un impudique, c'est aujourd'hui un homme continent; hier cet homme blasphémait, aujourd'hui il loue Dieu ; hier vous avez vu un homme esclave de la créature, aujourd'hui vous le voyez fervent serviteur de Dieu. D'où viennent ces prodigieux et profonds changements? De la grâce (3).

Je considère, dit saint Grégoire le Grand, David, Amos, Daniel, Pierre, Paul, Matthieu. Je veux voir ce que la grâce du Saint-Esprit opère en eux ; mais mes forces m'abandonnent. Cette grâce du Saint-Esprit remplit un enfant qui joue de la harpe, et elle en fait le Psalmiste ; elle remplit un simple pâtre, et en fait un prophète ; elle remplit un enfant, et en fait le juge des vieillards ; elle remplit un pêcheur, elle en fait un sublime prédicateur ; elle remplit un persécuteur, elle en fait le Docteur des nations ; elle remplit le publicain, elle en fait un évangéliste (4).

Pierre, sans la grâce, est vaincu par la voix d'une servante, il renie son divin Maître ; avec la grâce, il est vainqueur des princes, des rois, des empires, il confesse Jésus-Christ et lui est fidèle jusqu'à la mort.

D'un homme charnel, terrestre, scandaleux, la grâce fait un homme

(1) Serm. 1 de Pentecost.
(2) Lib. 3 Moral.
(3) In Psal. 88.
(4) Homil. 30 in Evang.

pur, exemplaire et céleste. Voyez Madeleine, Marie Egyptienne, Augustin, etc.

Ce qui est impossible par la nature devient possible, même facile par la grâce. La grâce exhorte, excite, presse, inspire, console, fortifie.

Lorsque le Seigneur arrose un cœur de sa grâce, dit saint Jérôme, ce cœur germe, fleurit comme le lis ; il jette de profondes racines comme le cèdre du Liban, qui plus il s'élève, plus il fait descendre avant ses racines, afin de se jouer des tempêtes (1).

Lorsque la grâce descend dans une âme, aussitôt cette âme se fond comme la cire au feu ; elle pleure ses égarements, elle s'enflamme, elle est douce, elle est toute résignée à Dieu. Alors les montagnes de l'orgueil s'écroulent, l'ambition, la vanité, l'impureté disparaissent, ainsi que les vallées étroites de la pusillanimité, de la crainte, de la torpeur, de la paresse.

La grâce fait d'un lion, d'un tigre un agneau ; la grâce d'un vautour fait une colombe. La grâce d'un réprouvé fait un élu, d'un démon un ange, d'un monstre d'iniquité la plus belle image de Dieu.

Qui a fait les Pères des déserts, les Antoine, le Paul ermite, les Hilarion, les Pacôme, le Siméon Stylite, les Benoît, et tous ces hommes admirables qui ont abandonné le monde, leur fortune, pour aller s'ensevelir tout vivants dans d'effroyables déserts où ils ont pratiqué toutes les austérités, toutes les vertus? La grâce.

Qui a fait les grands docteurs de l'Eglise, qui ont illuminé le monde entier de leur céleste et inépuisable science? La grâce.

Qui a fait tant de millions de martyrs de tout âge, de tout sexe, de tout rang, qui se sont joués des plus terribles supplices, de la mort la plus cruelle, qui ont vaincu les bourreaux, les démons, et qui sont morts en chantant les louanges du Seigneur ? La grâce.

Qui fait ces zélés et saints missionnaires qui s'en vont dans des contrées lointaines s'exposer à toutes les privations, à toutes les souffrances et à la mort pour arracher aux ténèbres du paganisme des hommes qu'ils n'ont jamais connus ? La grâce.

Qui fait ces milliers de vierges qui sont à la tête des hôpitaux pour soulager toutes les misères, et ces autres vierges qui se consacrent dans le cloître à l'oraison perpétuelle et à tous les exercices de piété? La grâce.

C'est la grâce qui est la source, la base, le mobile, la cause de toutes les vertus, de toutes les actions héroïques.

(1) Epist.

CXLVII

MARIE CANAL DES GRACES.

Dieu a voulu que toutes les grâces nous fussent données par Marie, dit saint Bernard : *Totum nos habere voluit per Mariam* (1).

Le même saint docteur dit ailleurs : Dieu a voulu que tout ce que nous recevrions passât d'abord par les mains de Marie : *Nihil nos Deus habere voluit quod per Mariæ manus non transiret* (2).

Toute grâce qui est communiquée à la terre vient de trois manières, dit saint Bernardin de Sienne (3) : elle est dispensée dans un ordre admirable par Dieu à Jésus-Christ, par Jésus-Christ à la Vierge, et par la Vierge à nous. Car d'abord notre Dieu et Maître est le donateur de toute grâce, selon ces paroles de l'apôtre saint Jacques : Tout ce qui se reçoit de bon et tout don parfait est d'en haut et descend du Père des lumières : *Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum* 1, 17. Secondement, la grâce vient de notre Seigneur Jésus-Christ comme homme. Car, pendant sa vie sur la terre, il nous mérita toute la grâce que Dieu avait décidé de toute éternité de donner au monde, comme le dit saint Jean dans l'Evangile : Nous avons tous reçu de sa plénitude et grâce pour grâce : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus, et gratiam pro gratia*, 1, 26. En troisième lieu, la grâce nous arrive par Marie. Car, dès la conception de Dieu dans son sein, elle eut, pour parler ainsi, une certaine juridiction en autorité sur toute l'action temporelle du Saint-Esprit; c'est pourquoi aucune créature n'a reçu quelque grâce de force que selon la dispensation de la Vierge-Mère elle-même. Car, comme Jésus-Christ est notre chef, de qui tout écoulement de la divine grâce descend dans son corps mystique, la bienheureuse Vierge est

(1) In Nativitate B. Mariæ, serm. de Aquæductu.
(2) In vigil. Natal. Domini, serm. 3.
(3) De Salutatione angelica, serm. 32, cap. 3.

l'intermédiaire par lequel cet écoulement passe aux membres du corps. Ce qui fait dire à saint Bernard : Aucune grâce ne vient du ciel sur la terre sans qu'elle passe par les mains de Marie : *Nulla gratia venit de cœlo in terram, nisi transeat per manus Mariæ* (1). C'est donc bien justement qu'elle est appelée pleine de grâce, puisque d'elle découlent toutes les grâces sur l'Eglise militante, figurée par ce fleuve qui coulait dans le paradis terrestre et l'arrosait (Gen. 2, 10). Le Psalmiste dit lui-même : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* : Un fleuve rapide réjouit la cité de Dieu, 45, 5, c'est-à-dire l'Eglise militante.

Saint Jérôme dit aussi : La plénitude de la grâce est en Jésus-Christ, comme étant la tête; elle passe en Marie pour se répandre de la tête dans les membres (2). D'où Salomon, parlant de la Vierge à Jésus-Christ, dit dans les Cantiques : Votre cou égale la blancheur de l'ivoire : *Collum tuum sicut turris eburnea*, 7, 4. Car, comme par le cou les esprits vitaux de la tête descendent dans le corps, ainsi par Marie les grâces vitales de Jésus-Christ, qui est la tête, sont transmises à son corps mystique. Voici donc l'ordre de l'écoulement des grâces divines : elles vont d'abord de Dieu dans l'âme bénie du Christ, ensuite dans l'âme de la Vierge-Mère, de là dans les séraphins, et ainsi successivement dans les autres saints ordres des anges; enfin dans l'Eglise militante, dit encore saint Bernardin de Sienne (3).

Je ne vous tairai pas, dit Bossuet, une conséquence de la maternité de Marie que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, cet ordre ne se change plus, et *les dons de Dieu sont sans repentance.* Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevions encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne (4).

Cette vérité est d'une importance immense, dit Auguste Nicolas (5). Sur elle porte le culte exceptionnel d'intercession dont Marie est l'objet dans le monde. Elle lui fait un ministère à part de celui de tous les autres saints, lesquels peuvent nous obtenir des grâces, mais n'en sont pas, comme Marie, le canal constitué et, comme dit saint Bernard, *l'aqueduc.* Si c'est par Marie que s'obtiennent, que passent toutes les grâces, c'est par Marie qu'il convient de les demander à Jésus-Christ; elle en a le ministère dispensateur. Il ne faut pas craindre de l'appeler, avec Gerson et les plus

(1) Serm. de Aquæductu.
(2) Serm. de Assumptione.
(3) De Virginis benedicta, c. 2.
(4) 4e sermon pour la fête de la Conception de la sainte Vierge.
(5) Livre 3, chapitre 5 : Marie dispensatrice de la grâce.

célèbres docteurs, notre Médiatrice, par les mains de qui Dieu a déterminé de donner ce qu'il accorde au genre humain : *Mediatrix nostra per cujus manus Deus ordinavit dare ea quæ dat humanæ naturæ* (1).

Ce ministère dispensateur de la grâce était virtuellement contenu dans celui de la maternité divine. Du moment où la Vierge-Mère conçut dans son sein le Verbe de Dieu, on peut dire qu'elle obtint une sorte de juridiction sur tout écoulement temporel des dons du Saint-Esprit dont elle reçut la plénitude. Comme il ne sort aucune ligne du centre qui ne passe par la circonférence, ainsi tout ce qui sort du cœur de Jésus-Christ, qui est le centre de tous les biens, passe par Marie, qui est comme la circonférence qui l'environne, selon la parole du Prophète : *Femina circumdabit virum* (Jerem. 31, 22).

C'est une maxime élémentaire de philosophie, que les effets subsistent par les mêmes causes qui les ont produits. Ainsi le monde ne subsiste que par la même puissance qui l'a créé ; sa conservation n'est que la création continuée. Pareillement, le monde moral chrétien n'est que l'incarnation continuée. Nous sommes un seul corps avec Jésus-Christ, dit l'Apôtre; il est le chef de ce corps, dont les chrétiens, tous les élus de la terre et du ciel sont les membres. Or, les membres ne reçoivent pas la vie autrement que le chef, et comme c'est par Marie qu'il l'a reçue, c'est par Marie que nous la recevons. Comme elle a contribué à la première génération du monde chrétien, elle contribue à sa conservation, qui est cette génération continuée. En enfantant la lumière éternelle, elle en a répandu sur le monde tous les rayons, comme le chante l'Eglise dans la préface des fêtes qu'elle célèbre en son honneur : *Virginitatis gloria permanente, lumen æternum mundo effudit, Jesum Christum Dominum nostrum.* Elle est ce jardin de délices auquel l'épouse des Cantiques est comparée, qui, au souffle du vent du midi, exhale au loin les parfums de la divine fleur qui l'embaume, les grâces de Jésus-Christ : *Surge, aquilo, et veni, auster, perfla hortum meum, et fluant aromata illius*, 4, 16.

Allons plus loin, continue le même auteur, et atteignons le vrai du vrai dans ce beau mystère.

Il n'y a rien de successif en Dieu. Le présent est le seul temps de Dieu : Je suis celui qui suis. Il faut en dire autant de ses opérations, qui doivent nécessairement participer de sa nature. Ainsi son incarnation est immanente ; comme il est né, il naît par conséquent incessamment de Marie. Ecoutons sur ce beau mystère l'admirable parole de saint Bernard : Il vous est né aujourd'hui un Sauveur (Luc. 2, 11). Qu'un esprit indévot ne vienne pas me répondre : Ceci n'est pas nouveau; c'est autrefois que cela a été dit. Moi je dis autrefois et antérieurement. Le Christ est né non seulement avant notre âge, mais avant tous les âges. Cette nativité habite une lumière

(1) De Laudibus B. Virginis.

inaccessible ; elle se perd dans les profondeurs du sein du Père. Pour que cependant elle nous fût à quelque degré manifestée, il est né, et c'est dans le temps qu'il est né de la chair que le Verbe s'est fait chair. Qu'y a-t-il d'étonnant que depuis cette naissance jusqu'à ce jour, dans l'Eglise, le Christ naisse, lorsque si longtemps auparavant on disait : L'Enfant nous est né? N'est-il pas véritable que Jésus-Christ, Fils de Dieu, était hier, qu'il est aujourd'hui et qu'il sera à jamais? Il ne l'est pas moins qu'Abraham, père de tous les croyants, a tressailli du désir de voir ce jour, qu'il l'a vu et qu'il en a été dans la joie ; et Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : Avant qu'Abraham fût, je suis? Exemplaire en quelque sorte de l'éternité, il comprend dans son vaste sein les choses passées, présentes et futures, de telle sorte que rien ne lui échappe, rien ne lui succède, rien ne le prévient. Ainsi notre dévotion doit se représenter et embrasser d'une foi non fictive, mais littérale, ce grand mystère de piété manifesté dans la chair, justifié en esprit, apparu aux anges, prêché aux nations, cru dans le monde, élevé dans la gloire. Considérons donc comme toujours nouveau ce qui toujours renouvelle les âmes, et comme n'étant jamais vieux ce qui ne cesse de fructifier, ce qui jamais ne se flétrit. De même que, en quelque façon, le Christ est encore immolé chaque jour autant de fois que nous faisons mémoire de sa mort, ainsi doit-il être considéré comme naissant toutes les fois que nous faisons mémoire de sa nativité (1).

Nous ne pouvons comprendre ce mystère par la seule et même raison que nous ne pouvons comprendre Dieu ; mais Dieu et son incarnation admis, nous devons l'admettre. L'Eternel, vivant dans le temps, doit le remplir et le déborder, comme un océan qui se verserait dans un vase. Il doit en faire la plénitude. Ce doit être un temporel-éternel comme c'est un Homme-Dieu.

C'est pourquoi, disent les saints Pères, tous les mystères de Jésus-Christ, son incarnation, sa naissance, sa vie, sa mort, sa passion, sont perpétuels et féconds dans tous les siècles, sont opérés et accomplis non seulement pour le temps auquel il était sur la terre, mais aussi pour tous les temps qui précèdent et qui suivent.

De cette haute vérité il résulte que le don successif et particulier de Jésus-Christ n'est pas autre que le don premier et universel qui a eu lieu par Marie ; qu'ainsi Marie le donne toujours et à chacun de nous du même don dont elle l'a donné une fois au monde. De même que tous les crimes de tous les hommes, antérieurs et postérieurs à Jésus-Christ, étaient présents à son sacrifice et ont apporté leur amertume dans le calice de sa passion, de même les grâces qui devaient être départies à chacun d'eux ont été apportées dans sa naissance de Marie. Dieu, qui, dans l'ordre de sa providence, prépare les effets dans les causes les plus éloignées, comme

(1) In vigil. Natal. Domini, serm. 6.

dit Bossuet, a de même préparé toutes les grâces qui devaient être départies aux hommes dans leur cause principale, qui est Jésus-Christ, et par leur cause occasionnelle, qui est Marie. L'application des grâces ne fait que dérouler ce dessein, et, en ce qui regarde Marie, n'est par conséquent que l'extension et le déploiement de la divine maternité.

Le fleuve de la grâce, versé du sein profond du Père céleste dans l'humble sein de Marie, en jaillit comme d'une fontaine publique jusqu'à la hauteur de sa source, retombe dans son âme virginale, qu'il remplit la première au-dessus de toutes les créatures, et d'où, débordant sur elle en mille écoulements, il va porter ensuite l'esprit de vie dans tout le corps de l'Eglise.

Et comme ce mystère est incessant, incessamment Marie est pleine de grâce, incessamment elle en est le réservoir et le déversoir.

Comme Rébecca, jeune fille d'une grâce insigne, vierge de toute beauté, qu'aucun homme n'a jamais connue : *Puella decora nimis, virgoque pulcherrima, et incognita viro*, Marie descend toujours par son humilité aux fontaines du Sauveur, et toujours y remplit son urne : *Descenderat autem ad fontem, et impleverat hydriam.* Et non seulement, l'inclinant sur son bras, elle en donne à boire avec l'empressement de sa charité au pieux serviteur qui le lui demande : *Celeriterque deposuit hydriam super ulnam suam, et dedit ei potum;* mais les bêtes elles-mêmes, auxquelles l'Ecriture compare justement les pécheurs, reçoivent de sa plénitude pour que tous en soient abreuvés : *Quin et camelis tuis hauriam aquam, donec cuncti bibant* (Genes. 24, 16-18-19).

Que puis-je dire qui soit digne? quelles actions de grâces, dit saint Anselme (1), rendrai-je à la Mère de mon Créateur et de mon Sauveur, par la sainteté de laquelle mes péchés sont anéantis, par l'intégrité de laquelle l'incorruptibilité m'est donnée, par la virginité de laquelle mon âme est aimée de son Seigneur et devient l'épouse de son Dieu? Quelles dignes actions de grâces rendrai-je à la Mère de mon Dieu et de mon Seigneur, par la fécondité de laquelle je suis racheté de ma captivité, par l'enfantement de laquelle je suis délivré de la mort éternelle, par l'Enfant de laquelle ma perte est réparée et je suis ramené du lieu de l'exil à la patrie de la béatitude? Soyez bénie entre toutes les femmes; le fruit béni de vos entrailles m'a donné tous ces désirables et précieux biens par vous, les uns en espérance, les autres ont été mis en ma possession, quoique par mes péchés j'aie perdu tous ces biens, de manière à ne pas en avoir la propriété, et à peine l'espérance. Quoi donc! si ces biens ont disparu par ma faute, ne dois-je pas être plein de reconnaissance envers celle par laquelle ils m'ont été rendus gratuitement? Loin de moi d'ajouter l'iniquité de l'ingratitude à mes autres iniquités! Au contraire, je

(1) Orat. 51 ad S. Virginem Mariam.

rends grâces pour les avoir eus, je me repens de les avoir perdus, je prie pour qu'ils me soient rendus ; car je suis assuré qu'ainsi que par la grâce du Fils j'ai pu les recevoir, de même ils peuvent m'être rendus par les mérites de la Mère. Donc, ô Souveraine, porte de la vie, porte du ciel, voie de la réconciliation, je vous conjure par votre fécondité qui sauve, faites que le pardon de mes péchés me soit accordé, ainsi que la grâce de bien vivre, et que jusqu'à la fin votre serviteur soit gardé sous votre protection. Le monde, enveloppé de ténèbres, était esclave des embûches et de l'oppression des démons; mais, éclairé par le soleil sorti de vous, il évite leurs embûches et foule aux pieds leurs forces. Vous êtes la cour universelle de propitiation, la cause générale de la réconciliation, le vase et le temple de la vie et du salut de tous. Je m'empare de vos mérites et de vos bienfaits, je les regarde comme miens ; car, ô Souveraine, admirable par votre singulière virginité, aimable par votre spéciale fécondité, vénérable par votre inestimable sainteté, vous avez montré au monde son Seigneur et son Dieu, qu'il ne connaissait pas ; vous avez rendu visible au monde son Créateur, qu'il ne voyait pas auparavant; vous avez enfanté le Restaurateur du monde, dont il avait tant besoin, puisqu'il était perdu sans lui ; vous avez donné au monde le Réconciliateur, que le coupable n'avait pas. Par votre fécondité, ô Souveraine, le monde pécheur est justifié, le condamné sauvé, l'exilé ramené. Votre enfantement, ô Souveraine, a racheté le monde captif, a guéri le malade, a ressuscité le mort. O Souveraine, le ciel, les astres, la terre, les fleuves, le jour, la nuit, et tout ce qui est utile au genre humain, se réjouissent de l'ornement que vous leur donnez ; par vous, en quelque sorte, ils ressuscitent et se revêtent d'une incontestable et nouvelle beauté. Créées pour l'usage des serviteurs de Dieu, toutes ces choses furent comme épouvantées en se voyant forcées de servir l'homme devenu criminel ; c'était pour elles une espèce de mort. Par vous tout est rendu à sa véritable destination, et tout se réjouit. Tous ces biens si grands sont venus par le fruit béni du sein béni de la bénie Marie.

Mais pourquoi, ô Souveraine, ne parlerais-je que de vos bienfaits apportés à la terre? Ils pénètrent jusque dans les enfers, ils surpassent les cieux; car par la plénitude de votre grâce ceux qui étaient dans les limbes se réjouissent de leur délivrance, et ceux qui sont au-dessus de la terre se réjouissent de leur restauration. O femme merveilleusement singulière et singulièrement admirable, par vous les éléments sont renouvelés, les limbes glorifiés, les démons foulés aux pieds, les hommes sauvés, les anges réintégrés. O femme pleine et surpleine de grâce, de la surabondance de laquelle toute créature arrosée reverdit, ô Vierge bénie et surbénie, par votre bénédiction toute nature est bénie, non seulement la créature par le Créateur, mais le Créateur par la créature.

CXLVIII

POURQUOI MARIE PARAIT-ELLE COMME OUBLIÉE PAR L'ÉVANGILE ET PAR JÉSUS?

Jacob engendra Joseph, époux de Marie, de qui naquit Jésus, qui est appelé Christ : *Jacob genuit Joseph virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus* (Matth. 1, 16).

Aucune louange plus grande et plus belle ne peut vous être donnée, ô Marie, que celle qui déclare que notre Seigneur Jésus-Christ est né de vous, dit Gerson. Tout est renfermé dans ce peu de paroles (1) : Jésus, qui est appelé Christ, est né de Marie ; et ainsi Marie est Mère de Dieu, parce que le Christ est Dieu : *Ex Maria natus est Jesus, qui vocatur Christus ; et ita fuit Mater Dei, quia Christus est Deus.*

Pourquoi l'Ecriture ne dit-elle rien de plus des dignités, des vertus, des actions et des démarches de Marie, tandis que le monde entier ne pourrait contenir les livres qu'il y aurait à faire sur de si sublimes et divines choses? Ces paroles : Marie, de qui est né Jésus, renferment tout; Marie, Mère de Dieu, est un mot qui dit tout. Comment la langue humaine et même celle des anges pourraient-elles aller plus loin, puisque Dieu lui-même ne le peut pas?

Il est souvent question de la sainte Vierge dans les figures de l'Ancien Testament, dit Suarez (2) ; pourquoi donc le Nouveau en parle-t-il peu? En voici la raison : Toute l'intention des Evangiles et des apôtres se rapportait à Jésus-Christ; d'ailleurs, Jésus-Christ connu, et la foi en lui étant établie, l'excellence de sa Mère ne pouvait plus être ignorée ou cachée. Au reste, dans le peu de mots qui concernent Marie, mots si graves, si profonds, sont renfermées en principe et en abrégé toutes les qualités, les dignités, les perfections, la supériorité de Marie ; ils renferment tout ce qui peut être dit d'elle. Marie paraît dans toutes les mer-

(1) Serm. de Nativitate gloriosæ Virginis Mariæ.
(2) Prælatione.

veilleuses actions du Christ. Parler de Jésus-Christ, c'est parler indirectement de sa divine Mère.

Mais, outre ce qui est dit de Marie dans les Ecritures, la tradition qui vient des apôtres, et qui nous est parvenue intacte par les Pères et par la pensée commune de l'Eglise, renferme des choses précieuses et en grand nombre concernant la sainte Vierge.

Les quatre premiers conciles œcuméniques, que saint Grégoire vénère et reçoit comme les quatre Evangiles, ceux de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse, de Chalcédoine, sont remplis, surtout celui d'Ephèse, de tout ce qui peut être dit de plus grand sur la sainte Vierge; viennent ensuite les autres conciles, et surtout celui de Trente, qui confirment les éloges faits de Marie.

Il y a en Marie des mystères et des priviléges qui ne sont pas écrits, afin d'exercer la méditation et le zèle de ses serviteurs; vaste et fertile champ dans lequel les écrivains catholiques peuvent amplement, délicieusement et religieusement s'exercer, en recueillant des principes, tirant des conséquences et découvrant des merveilles pour instruire et nourrir la piété des fidèles.

L'Evangile, en nous disant que Marie est Mère de Jésus, épuise par ce seul mot, si nous le comprenons, tout ce qu'on peut dire de plus grand à la gloire de Marie, dit Auguste Nicolas (1); il la pose à une hauteur que tous les hommages de l'univers ne peuvent atteindre.

Et la manière dont l'Evangile désigne Marie est remarquable. Ordinairement il fait connaître la parenté immédiate de ses personnages ou leur condition dans la vie; il détache leur personnalité de leur ministère ou de leur rôle. A l'égard de Marie, il agit tout autrement: elle est toujours présentée dans un mystérieux isolement de tout ce qui l'entoure, isolement qui fait ressortir son unique adhérence à Jésus. On ne connaît ni son lever ni son coucher; elle paraît et disparaît sous le seul nom de Mère de Jésus. Sa divine maternité, c'est elle-même.

Et cette maternité n'est pas seulement nominale, elle nous est montrée en exercice pendant les trente premières années de la vie de Jésus-Christ, c'est-à-dire trois fois plus longtemps que les maternités ordinaires.

Enfin les honneurs divins ayant été surtout rendus à Jésus enfant par les envoyés du ciel et de la terre dans les bras de Marie, ç'a été, comme l'observe très-judicieusement le cardinal de Bérulle, une des grandeurs et une des bénédictions de la sainte Mère de Dieu, que son Fils ait voulu se manifester en un âge et en un état où il était obligé de la manifester avec lui.

La gloire incomparable de Marie, sa maternité divine, trouve donc son plus large fondement, son plus grand éclat dans l'Evangile.

(1) Chapitre 2 : Explication de l'obscurité de Marie.

Maintenant cette maternité, active durant toute la vie privée de Jésus-Christ, a été passive pendant sa vie publique. Marie disparaît alors ; elle est effacée, effacée profondément. Cela est très-vrai, et nous tenons nous-mêmes à le bien faire observer.

Mais d'abord qu'importe à la grandeur de Marie, puisque cette grandeur consiste dans la divine maternité qui lui est inhérente? Comme Jésus-Christ est toujours Dieu à travers toutes les humiliations de sa vie et les ignominies de sa mort, Marie est toujours Mère de Dieu sous cette obscurité qui nous la dérobe.

Il y a même entre l'obscurité de Marie et celle de Jésus-Christ un rapport de réciprocité aussi intéressant que concluant.

La divinité de Jésus-Christ a été passive pendant toute sa vie privée, qui a été le règne de la maternité de Marie, et cette maternité est devenue passive à son tour quand Jésus-Christ est entré dans la vie publique ; de sorte que la vie passive de Jésus-Christ répond à la vie active de Marie, et la vie passive de Marie à la vie active de Jésus-Christ. C'est intentionnellement sans doute que Jésus-Christ a effacé Marie, mais c'est intentionnellement aussi qu'il a voulu être effacé par elle.

Disons que, dans cette réciproque obscurité, Marie reçoit cent fois plus de gloire de l'obscurité de Jésus qu'elle n'en perd dans la sienne, et que tout au moins, comme dans la première Jésus garde toute sa divinité, dans la seconde Marie garde toute sa maternité, et par conséquent toute sa grandeur.

Cette grandeur est telle que rien ne peut la diminuer ni l'augmenter. L'Evangile ne dit rien de Marie; Marie elle-même ne dit rien, ne fait rien durant la grande manifestation de Jésus-Christ, et alors que tout autour de lui y participe. Mais qu'aurait pu dire l'Evangile de plus sur Marie que ce qu'il a dit toujours, qu'elle était Mère de Jésus? Et Marie elle-même, quelle parole pouvait-elle dire après avoir enfanté la Parole même? Quelle action, quel miracle pouvait-elle faire après avoir opéré ce miracle des miracles? Marie, dit excellemment saint Thomas, nous a épanché le Verbe de sa plénitude de grâce, comme le Père céleste de la plénitude de sa connaissance : *Ex plenitudine scientiæ eructat Pater, et ex plenitudine gratiæ Mater effundit Verbum.* Marie, dit encore l'Ange de l'Ecole, est le sommaire de tous les miracles ; elle est elle-même le souverain miracle : *Maria est miraculorum compendium, et summum ipsa miraculum.* Demandez-nous maintenant ce qu'elle a dit et ce qu'elle a fait ! Elle a émis le Verbe, elle a fait chair le Créateur. Le Verbe a dit, et tout a été fait ; Marie a dit, et le Verbe a été fait chair : *Dixit Verbum, et omnia facta sunt ; dixit Maria, et Verbum caro factum est.*

Après cela, toute parole, toute action eussent fait descendre Marie. Le silence et l'obscurité convenaient seuls à une telle grandeur, et la faisaient ressortir en la laissant parler, en la laissant briller seule.

De même qu'après avoir enfanté vierge le Fils de Dieu, Marie devait rester et est restée vierge de tout autre enfantement, de même, après avoir dit son *Fiat Verbum* et exhalé le cantique de sa reconnaissance, elle devait rester vierge de toute autre parole, de toute autre opération. Son silence, son obscurité, c'est sa virginité même.

Mais surtout pour sa maternité, se taire ainsi et être effacée par son Fils, c'est continuer à le mettre au jour. Saint Thomas dit quelque part que le grand Précurseur, saint Jean-Baptiste, et que la très-sainte Vierge n'ont point fait de miracles, afin que l'attention des peuples ne fût point partagée entre plusieurs, et qu'ils n'eussent tous des yeux et des oreilles que pour Jésus-Christ : *Ut omnes Christo intenderent.* Comme ce mot est vrai de la très-sainte Vierge ! et qu'elle devait se plaire dans ce silence, dans cet effacement qui faisaient ressortir la divine figure de son Fils ! La gloire du Fils n'était-elle pas d'ailleurs celle de la Mère? Marie se tait, mais Jésus parle; Marie s'efface, mais Jésus paraît; et par tout ce que dit et fait Jésus, la Mère de Jésus reçoit plus d'honneur et de bonheur que par tout ce qu'elle pourrait dire et faire elle-même. Tout ce qui démontrait au monde ce qu'il était démontrait ce qu'elle était; chaque œuvre qui le manifestait Fils de Dieu la manifestait incontestablement Mère de Dieu; chaque flot nouveau de cette mer montante de divinité, qui devait purifier l'univers, la soulevait et l'élevait comme une arche de sainteté sur ce miséricordieux déluge. Aussi entendez-vous cette voix qui sort de la foule à la vue des merveilles de Jésus-Christ : Bienheureux le sein qui vous a porté ! bienheureuses les mamelles que vous avez sucées ! Voix glorieuse pour Marie. Dans l'union incomparable où elle était avec ce divin Fils, et par la nature et par la grâce, et par sa virginité et par sa maternité, ne faisant avec lui qu'un seul cœur que le même glaive de douleur doit traverser, qu'avait-elle donc à faire, après avoir produit et élevé son Fils comme homme, que de l'admirer en silence comme Dieu et de conserver dans son cœur toutes ces choses? Qu'elle est vierge, qu'elle est mère, qu'elle est la digne Mère de Jésus dans cette silencieuse obscurité où nous la cache, où nous la montre d'autant plus l'Evangile !

Mais cette première considération, continue le même auteur (1), ne répond pas à toute la difficulté; elle laisse en dehors la partie la plus obscure du mystère, à savoir la conduite de Jésus-Christ à l'égard de la sainte Vierge. Que la conduite de la sainte Vierge à l'égard de Jésus-Christ ait été de s'effacer pour ne recevoir de gloire que de lui seul; que celle des évangélistes même, peintres naïfs et fidèles de ce qu'ils avaient sous les yeux, soit de nous la représenter telle qu'elle était, on le comprend après les explications qui précèdent; mais comment expliquer que ce Fils, ce Jésus, prive en quelque sorte de lui-même cette Mère qui se

(1) Auguste Nicolas.

prive de tout pour lui, alors surtout qu'il se donne et se prodigue à tout ce qui l'entoure? Quelle est la raison de cette unique exception de défaveur apparente pour Marie? C'est ce qu'il faut expliquer.

Marie ayant eu avec Jésus-Christ le rapport incomparablement le plus élevé et le plus immédiat, ayant été choisie pour le manifester avant tout autre dans le monde, pour le mettre au monde, a dû être d'une sainteté qui dépasse tout idéal de comparaison; et quand nous lisons dans l'Evangile qu'elle est pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes, que le Saint-Esprit est survenu en elle, que la majesté du Très-Haut l'a couverte de son ombre, que le Seigneur est avec elle, qu'il a fait pour elle de grandes choses, etc., toutes ces expressions, si vastes qu'elles soient, sont trop étroites pour contenir l'idée de tout ce qui a dû être versé de grâce et de sainteté dans celle qui a conçu, porté, enfanté l'Auteur de la grâce, le Saint des saints.

Il est donc vrai sans nul doute, et par les déclarations de l'Evangile, et par l'induction analogique tirée de l'incomparable grandeur de son ministère, que la Mère de Dieu est la plus digne, la plus pure, la plus sainte de toutes les créatures. Il n'est pas moins vrai qu'elle a été la moins favorisée du témoignage et des égards publics de Jésus-Christ. Ce sont deux faits aussi considérables et aussi certains l'un que l'autre; ils coexistent, ils sont même conjoints, comme la face et le revers d'une médaille.

Il faut nécessairement une loi qui les relie. On entrevoit même qu'ils doivent se pénétrer et être la raison l'un de l'autre; c'est-à-dire que la très-sainte Vierge a été effacée et oubliée en raison de sa sainteté, et que sa sainteté est en raison de ce qu'elle a été effacée et oubliée.

Le suprême effort de la raison est d'aller jusqu'à pressentir ce rapport sans le comprendre. C'est à la foi maintenant à le lui expliquer. Cela doit être, mais comment cela est-il?

Le voici; cette solution est aussi simple qu'admirable : elle éclaire tout le côté moral du christianisme, comme le rapport de Marie avec le plan divin en éclaire tout le rapport dogmatique.

Appliquons-nous à la première vérité, que la très-sainte Vierge a été effacée et oubliée en raison de sa sainteté.

Le Fils de Dieu s'est fait homme pour venir guérir et sauver les hommes : c'est là son unique mission; aussi s'appelle-t-il d'un nom qui le caractérise : Jésus, qui veut dire *Sauveur;* il est LE SAUVEUR. C'est là son titre; lui-même l'a publié : Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu (Matth. 18, 11). Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (ibid. 9, 13). Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues (ibidem, 15, 24). Tout l'Evangile est plein de cette miséricordieuse proclamation; et par combien de figures et de paraboles le Sauveur s'attache-t-il à nous persuader cette consolante vérité, et avec quelle force? La grande et douce image sous laquelle il s'est peint, d'un pasteur laissant

quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert pour courir après la centième qui s'est égarée, et de la joie plus grande qu'il ressent d'avoir retrouvé cette unique brebis que de la conservation de toutes les autres (Matth. 18-12; Luc. 15-8), fait vivement ressortir cet exclusif caractère de la mission du Fils de Dieu. Il ne lui suffit pas de dire qu'il court après la brebis perdue, il faut qu'il en laisse pour elle quatre-vingt-dix-neuf dans le désert. Il n'a pas assez exprimé sa joie de l'avoir retrouvée, s'il n'ajoute que cette joie est plus grande, *gaudet magis*, que celle que lui donne la conservation de tout le reste du troupeau.

Cette opposition dans la conduite du Sauveur entre les pécheurs et les justes est exprimée plus vivement encore dans la célèbre parabole de l'enfant prodigue. Un homme avait deux fils, l'un prodigue, l'autre fidèle. On sait la conduite du père de famille à l'égard du prodigue revenu de son égarement : Apportez vite sa première robe, et l'en revêtez; mettez à son doigt l'anneau, à ses pieds des chaussures. Allez chercher le veau gras et tuez-le, livrons-nous aux joies du festin; car mon fils était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils se mirent à table (Luc. 15).

Ils se mirent à table, et le fils aîné, le bon fils n'y était pas. Oublié dans les champs qu'il avait arrosés tout le jour de ses fidèles sueurs, il en revenait, lorsqu'il entendit de loin le concert et la danse, *symphoniam et chorum*. Demandant à un des serviteurs ce que c'était : C'est votre frère qui est de retour, lui dit-on, et votre père a fait tuer le veau gras, parce qu'il a retrouvé son fils. Il fut indigné, dit l'Evangile, et ne voulait pas entrer. Son père sortit pour l'en prier; il lui répondit : Quoi! il y a tant d'années que je vous sers, je n'ai jamais transgressé vos ordres, vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis; et dès que votre fils, qui a mangé tout son bien avec des courtisanes, est venu, vous avez tué pour lui le veau gras. N'aurait-il pas pu ajouter : Et vous ne m'avez pas même convié au festin; vous m'avez oublié dans mon travail, dans ma fidélité!

Que répondit le père? Réponse admirable : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous; mais il fallait bien faire un festin et se réjouir, parce que votre frère que voici était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé.

Et le Sauveur, tirant la vérité de ces paraboles, disait : Je vous le dis, il y aura de même plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

Et ce que disait le Sauveur, il le faisait. Toujours environné de pécheurs et de publicains, il s'asseyait à leurs festins; et les pharisiens s'en scandalisant, il répondait : Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu pour les

justes, mais pour les pécheurs (Marc. 11-17; Luc. 5, 31), parce que, quoiqu'ils soient les plus estimables et les plus dignes de mon amitié, ma mission ne les a pas pour objet. Comme Sauveur, je dois chercher ceux qui sont perdus; comme médecin, ceux qui sont malades; comme rédempteur, ceux qui sont captifs. C'est pourquoi Jésus n'aime que leur compagnie, parce qu'il n'est au monde que pour eux.

De là son choix et ses préférences dans l'Evangile. Il prépose à la conduite de tout son troupeau Pierre, qui a été infidèle; il met à la tête des évangélistes un Matthieu, qui a été publicain; il fait le premier de ses prédicateurs un Paul, qui a été le premier des persécuteurs; il honore d'une conversation privée sur ses plus hauts mystères la Samaritaine; il préconise la pécheresse et l'admet aux plus intimes communications; il fait d'un malfaiteur public le premier des prédestinés.

Qu'ai-je à dire maintenant pour expliquer l'obscurité et l'oubli où il laisse, où il refoule, où il plonge la très-sainte Vierge, et quel est celui de mes lecteurs qui n'en a pas déjà compris le mystère à cette simple exposition de la mission et de la conduite évangélique du Sauveur?

C'est l'innocence, c'est la pureté immaculée de la très-sainte Vierge qui lui valut cette faveur. La froideur apparente de son Fils pour elle est le plus haut témoignage qu'il pût rendre à sa sainteté. Le scandale dès lors fait place à l'édification, et le mépris se tourne en gloire. Il ne fait pas attention à la sainte Vierge, comme un médecin qui vient guérir des malades ne fait pas attention à ceux qui sont en santé, comme ceux de la maison sont oubliés quand on y reçoit des hôtes, et en deviennent même les serviteurs.

Aussi Marie, qui avait au plus haut degré l'intelligence et le sens de cette conduite de Jésus-Christ, ne s'en plaint jamais dans l'Evangile; elle sait qu'elle est la *fille aînée*, qui doit être oubliée, qui doit s'oublier elle-même pour ses frères les pécheurs jusqu'à devenir leur Mère. Cet oubli est son plus glorieux privilége; elle s'y associe avec joie, comme à l'objet même de sa divine maternité, n'ayant été Mère de Dieu que pour devenir Mère des hommes.

Si elle eût réclamé, Jésus-Christ lui eût répondu ce qu'il répond par la bouche du père de famille au *fils aîné*, qui s'indignait d'être oublié pour *le prodigue :* Vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous; mais il faut bien faire un festin de miséricorde et se réjouir, parce que vos frères que voici, de la race humaine, étaient morts, et je suis venu les ressusciter; ils étaient perdus, et je suis venu les racheter.

D'après cette dispensation, la sainteté de la sainte Vierge devait donc lui attirer les délaissements de son divin Fils, pour qu'il témoignât par ces délaissements non seulement de l'universalité de sa mission de *Sauveur*, sans acception de personnes, mais même de sa plus grande sympathie pour les pécheurs, de sa plus grande joie de leur retour, conformément

aux paraboles. Conclure toutefois de là que les pécheurs pénitents l'emportent en réalité sur les justes fidèles, et la Madeleine sur la Vierge Marie, serait une grave erreur. Il n'est pas permis de douter que l'innocence ne soit toujours privilégiée.

Jésus-Christ, dit Bossuet (1), comme Fils de Dieu, étant la sainteté essentielle, quoiqu'il se plaise à voir à ses pieds un pécheur qui retourne à la bonne voie, aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie. Comme elle s'approche de plus près de sa sainteté infinie et qu'elle l'imite plus parfaitement, il l'honore d'une familiarité plus étroite; et quelque grâce qu'aient à ses yeux les larmes d'un pénitent, elles ne peuvent égaler les chastes agréments d'une sainteté toujours fidèle. Tels sont les sentiments de Jésus selon sa nature divine; *mais il en a pris d'autres* pour l'amour de nous quand il s'est fait notre Sauveur. Ce Sauveur miséricordieux étant venu chercher les coupables, ne vit que pour eux, parce que pour eux seuls il a été envoyé. Les anges, qui ont toujours été justes, peuvent s'approcher de lui comme Fils de Dieu. O innocence, voilà ta prérogative! Mais, en qualité de Sauveur, il donne la préférence aux hommes pécheurs. De la même manière qu'un médecin, comme homme, aime mieux converser avec ceux qui se portent bien, et néanmoins, comme médecin, aime mieux soulager les malades, ainsi ce médecin charitable certainement, comme Fils de Dieu, préfère les innocents; mais, en qualité de Sauveur, il recherchera plutôt les criminels. Voilà donc tout le mystère éclairci par une doctrine sainte et évangélique.

De là nous pouvons tirer une dernière conclusion bien propre à concilier les divers sentiments que nous inspire la lecture de l'Evangile touchant la très-sainte Vierge, c'est que Jésus-Christ avait deux conduites, deux procédés à son égard : l'un comme Fils de Dieu, et l'autre comme Sauveur; l'un à l'intérieur, l'autre à l'extérieur. Comme Fils de Dieu, il la comblait de grâces à l'intérieur, et voyait en elle le plus digne objet de ses complaisances; comme Sauveur, il la délaissait à l'extérieur, et lui préférait les brebis perdues. Lors donc que nous nous sentons étonnés et éprouvés à la vue de ces mystérieux délaissements, deux réflexions doivent raffermir notre foi et satisfaire pleinement notre intelligence.

La première, c'est que ce délaissement de la très-sainte Vierge est un magnifique témoignage de son incomparable sainteté. Préservée de toute tache, comme les anges dont elle était la Reine, elle avait reçu à l'avance, et d'une manière insigne, le bénéfice de la rédemption, et n'avait pas à y prendre part comme les hommes. Le même mouvement qui avait porté le Fils de Dieu à quitter le ciel pour la terre lui faisait délaisser Marie pour les pécheurs, parce que, par son innocence immaculée, Marie était en quelque sorte du ciel.

(1) 1er sermon sur la Nativité de la sainte Vierge.

La seconde réflexion, c'est que, dans cet abandon, dans cet oubli où Jésus-Christ, comme Sauveur, plongeait la sainte Vierge, il la comblait de grâces comme Fils de Dieu, il la bénissait entre toutes les créatures, il l'élevait aux plus célestes consolations.

Ainsi se trouve appliquée, sous son premier rapport, l'alliance de la haute sainteté avec la profonde obscurité de Marie.

Quand le soleil se lève sur l'horizon, il transfigure tous les corps qui sont dans la nature, jusqu'aux plus lointains et aux plus bas. Une seule chose est effacée par lui à mesure qu'il illumine tout le reste, et ce sont les corps célestes les plus voisins de sa splendeur, la lune et les étoiles attachées au même firmament.

Ainsi l'effacement de Marie était en raison de son approximation, pour ainsi parler, de Jésus-Christ, en raison de sa sainteté.

Il faut voir maintenant comment sa sainteté était en raison de son obscurité. Ici nous pénétrons au cœur du mystère, continue le même auteur.

En élevant cette heureuse fille de Juda, par la prérogative de la maternité divine, au-dessus de tous les êtres créés, sans aucune exception, dit le cardinal Maury (1), le Tout-Puissant avait nécessairement la chute des anges rebelles devant l'immensité de ses regards. Pour lui il ne peut exister en effet ni passé ni avenir, puisque tout est sans cesse présent à l'éternité de ses pensées. Un pareil spectacle lui retraçait donc toujours les dangers de l'orgueil, qui est le plus grand et en quelque sorte le seul vice des créatures, car il engendre tous les autres. Mais il a paru en craindre surtout la puissance et les suggestions pour une Vierge si favorisée, dont il allait soumettre l'humilité à une épreuve incomparablement plus redoutable que la prééminence des esprits célestes, en la destinant à devenir la *Mère du Créateur*. Jamais alliance de mots ne fut si étonnante dans la bouche des hommes, et cependant jamais aucune expression ne fut plus exacte et plus propre selon les principes de la foi. Le ciel voulut donc, dans sa miséricorde, préserver Marie des dangers de l'orgueil qu'allait affronter la faiblesse d'une créature élevée à une si éminente prérogative. Voilà le but de l'Eternel en fixant les destinées de Marie; voici ses moyens. Le flambeau de la religion est ici notre seule lumière.

Par une disposition spéciale de la Providence, et certes bien digne d'émaner de la suprême Sagesse, il y a eu dans le ciel, à côté de ce décret de prédilection et de magnificence en faveur d'une telle Mère, un autre décret de précautions et d'épreuves dont l'objet a dû être d'opposer, comme parle saint Paul, *à ce poids éternel de gloire que Dieu opère en nous* (2 Cor. 4, 17) un égal contre-poids d'humiliation, pour abaisser, durant tout le cours de sa vie mortelle, et principalement sous tous les rapports de sa maternité, cette même Vierge, cette même Mère placée, à un si

(1) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, tome 1, § 32.

beau titre, par la divinité de son Fils, sur la première marche du trône de l'Eternel. Mais si cet aperçu est rigoureusement vrai, il en résulte encore que cette même maternité divine qui élève Marie, ici-bas et dans le ciel, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, renferme aussi un nouveau mystère de protection et d'amour, si elle ne lui attire jamais que des abaissements sur la terre. Ainsi, par une disposition admirable de miséricorde, sa vie aura été dévouée aux humiliations, et l'éternité réservée à son triomphe.

Rien n'est plus beau et à la fois plus logique et plus simple que cet aperçu.

Quand on embrasse le plan général de la religion, que l'on rapproche la destinée de Marie de celle de l'ange apostat qu'elle devait terrasser, de celle d'Eve qu'elle devait relever; quand on considère qu'elle était portée d'un état infiniment plus bas à un rang infiniment plus haut que ces grandes victimes de l'orgueil, qu'elle était élevée de la condition de pauvre fille obscure de la Judée à l'éblouissante dignité de Reine des anges, à l'incommensurable hauteur de Mère de Dieu, la tête tourne, le vertige s'empare de l'imagination, et l'on comprend qu'une telle grandeur avait plutôt besoin d'être rabaissée par des humiliations qu'exaltée par des éloges. On découvre le sens de ce mot *femme*, que le Christ adresse à la sainte Vierge comme pour contre-balancer celui de *Mère*, que la nature et la grâce lui décernaient.

Nous apprenons de Tertullien que les illustres triomphateurs de l'ancienne Rome marchaient au Capitole avec tant de gloire que, de peur qu'étant éblouis d'une telle magnificence, ils ne s'élevassent enfin au-dessus de la condition humaine, un esclave qui les suivait avait charge de les avertir qu'ils étaient des hommes : *Respice post te, hominem te memento* (1). Ainsi Marie, précédée des patriarches et des prophètes de l'ancienne loi, qui l'avaient préconisée avec son Fils; suivie de toutes les générations futures jusqu'à nos jours et par-delà, qui devaient la proclamer bienheureuse; menant enchaîné et vaincu par sa virginale maternité l'ennemi du genre humain, l'enfer et ses puissances frémissantes; chantant elle-même, dans un merveilleux cantique, leur défaite et son triomphe, et allant ainsi sur les pas de son Fils, Mère, Epouse, Fille chérie du Très-Haut, recevoir, sur le trône le plus voisin de celui de Dieu dans le ciel, la couronne qui lui était prédestinée de toute éternité; Marie, dis-je, avait besoin, dans un si prodigieux triomphe, que la voix non d'un esclave, mais de ce Dieu lui-même auquel tant de gloire semblait l'égaler, lui rappelât son extraction et lui dît : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? *Quid mihi et tibi est, mulier?* Regarde au-dessous et souviens-toi de ta condition. Humiliation salutaire pour la sainteté de Marie, mais humiliation non moins glo-

(1) Apolog., p. 33.

rieuse, puisque, comme Tertullien le dit encore des triomphateurs romains, c'était là le plus grand sujet de leur joie, de se voir environnés de tant de gloire, que l'on avait sujet de craindre pour eux qu'ils n'oubliassent qu'ils étaient mortels.

Marie, certes, ne l'oubliait pas, elle qui se reconnaissait non seulement comme simple femme, mais servante. Mais comme son effrayante élévation l'exposait incessamment au vertige de l'orgueil, on ne pouvait trop en prémunir son âme.

Le danger d'orgueil étant en proportion de l'élévation, plus on est monté haut, plus on est exposé à tomber bas. C'est pourquoi toute la discipline chrétienne s'attache à combattre l'orgueil, et saint Augustin l'a résumée dans une règle bien simple, à savoir que la mesure de l'humilité pour chacun doit être celle de la grandeur même qui lui a été départie : *Mensura humilitatis cuique ex mensura ipsius magnitudinis data est* (1).

D'après cette règle, Marie étant la plus élevée des créatures, devait être la plus humble ; elle devait être la plus humiliée.

Si le partage de Jésus eût été gloire, pompe, éclat sur la terre, l'obscurité où il aurait plongé sa sainte Mère eût été un désaveu. Mais le sort qu'il a choisi étant humiliation, abaissement, mépris, il ne pouvait pas l'avouer, la distinguer plus hautement qu'en la tenant dans l'obscurité la plus profonde.

Ce Dieu étant anéanti, la dignité de sa Mère consistait à l'être, même à ne consulter que les sentiments humains. Qu'est-ce donc lorsqu'on observe que c'est cet anéantissement même de Dieu qui avait valu à Marie l'honneur de devenir sa Mère? Comment aurait-elle pu tirer avantage de cette éminente dignité quand elle se représentait que l'obscure naissance de Jésus-Christ en était la cause? Aussi, bien loin que la vue de ses propres grandeurs diminuât son humilité, elle ne servait qu'à l'accroître. Plus elle voit de grandeurs pour elle dans sa maternité, plus elle y voit d'abaissements pour Dieu ; et, dans cette vue, elle est plutôt atterrée qu'exaltée par une dignité qui coûte en quelque sorte à son Fils toute sa majesté et toute sa gloire.

L'une des plus belles raisons de l'obscurité de Marie dans l'Evangile est de servir à l'obscurité de Jésus-Christ et de pouvoir faire dire de lui : N'est-ce pas le fils du charpentier? sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? (Marc. 6, 2-3.)

Aux générations futures seules, à nous, il était réservé de savoir de plus en plus ouvertement, par dix-huit siècles de bienfaits et de miracles, que le fils du charpentier était le Fils du Très-Haut, et celle qui s'appelait Marie l'Épouse du Saint-Esprit, la Mère de Dieu.

(1) Lib. de Civitate Dei.

CXLIX

MARIE EST UN AUTEL.

Aussitôt que la bienheureuse Vierge eut donné son précieux consentement à l'ange en disant : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole (Luc. 1, 38), elle s'offrit en autel vivant en concevant Jésus-Christ, dit Paul de Sainte-Catherine (1) ; car Jésus-Christ, dès l'instant de sa conception, offrit à Dieu le Père son humanité en sacrifice pour la rédemption du genre humain; et la Vierge fut comme un autel vivant et raisonnable qui se soumettait en toutes choses à la volonté divine, et elle était prête à recevoir dans son cœur toutes les douleurs de son Fils.

Sur l'autel reposent et s'opèrent les choses sacrées ; le nom d'*autel*, qui veut dire *élévation*, marque la relation qui existe entre les choses sacrées et divines qui s'opèrent sur la terre et celles du ciel auxquelles il est dédié. La bienheureuse Vierge fut un autel mystique sur lequel s'est accomplie l'œuvre de notre rédemption. Les autels sont consacrés à Dieu seul, et la bienheureuse Vierge, qui se voua à Dieu seul par une perpétuelle virginité, et qui se consacra tout entière à Dieu, fut un merveilleux autel spirituel.

En vérité, Marie est l'autel de la piété, elle qui a conçu et mis au monde le Christ, le plus doux de tous les hommes. La bienheureuse Vierge est l'autel du salut pour nous tous, autel qui nous réconcilie à Dieu le Père par le Fils. Approchez donc avec amour de cet autel mystique; ne cessez d'aimer Marie, qui brille de tant de dons singuliers; saluez-la avec l'ange comme pleine de grâce. Certainement pleine de grâce, puisqu'elle porte le Christ, qui est la plénitude de toute grâce ; plénitude de grâce qui vient par elle sur nous, si nous recourons à elle comme à l'autel mystique et opérant notre salut.

Notre âme doit s'offrir elle-même en victime à Dieu, en se soumettant à lui par des actes d'obéissance, en soumettant par des actes de foi notre intelligence aux choses qui surpassent la capacité humaine. Notre corps

(1) Lib. 2, cap. 3, sect. 5.

doit être comme un autel en recevant en lui toutes les mortifications que la volonté lui commande, s'abstenant du vice, se châtiant par les jeûnes, de crainte que ce corps, par une trop grande plénitude et le bien-être, ne se soulève contre l'esprit. Imitons le Prophète royal, qui dit : *Et operui in jejunio animam meam, et posui vestimentum meum cilicium :* J'ai affligé mon âme par le jeûne, et j'ai pris un vêtement de cilice (Psal. 68, 11-12). Le grand Apôtre nous exhorte à agir de même. Ceux qui sont du Christ, dit-il, ont crucifié leur chair avec les vices et les concupiscences : *Qui autem Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (Gal. 5, 24). Si nous subjuguons ainsi notre corps, il sera comme un autel sur lequel le sacrifice de notre esprit s'opérera, selon la parole du Psalmiste : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus :* Le sacrifice que Dieu demande est une âme brisée de douleur, 51, 18.

Dès ses plus tendres années, aussitôt qu'elle eut la raison, Marie offrit à Dieu le sacrifice continuel de son cœur ; elle lui offrit les prémices de ses meilleurs fruits, des fruits d'honneur et de grâce, de gloire et d'abondance, d'amour et de charité, comme il est dit dans l'Ecclésiastique, 24, Sur l'autel de son cœur Marie consacre à Dieu sa pureté, son innocence toutes ses actions, sa constance, sa patience dans les adversités, surtout ses douleurs au pied de la croix.

CL.

MARIE ET ÈVE.

Par la femme la mort, par la femme la vie, dit saint Augustin. Par Eve la ruine, par Marie le salut. Celle-là, corrompue, suit le séducteur; celle-ci, innocente, enfante le Sauveur. Celle-là reçoit volontiers la coupe présentée par le serpent, elle la remet à son époux, et, par cette coupe acceptée, ils méritent l'un et l'autre la mort; celle-ci, pleine de la grâce d'en haut, donne la vie par laquelle la chair qui a subi la mort peut ressusciter : *Per feminam mors, per feminam vita; per Evam interitus, per Mariam salus. Illa corrupta, secuta est seductorem; hæc integra, parit Salvatorem. Illa poculum a serpente propinatum libenter accepit, et viro tradidit, ex quo simul mererentur occidi; hæc gratia cœlesti desuper infusa, vitam protulit, per quam caro nostra possit resuscitari* (1).

Mes bien-aimés frères, dit saint Pierre Damien (2), examinez, je vous prie, combien nous sommes redevables à la bienheureuse Mère de Dieu, et quelles immenses actions de grâces nous lui devons, après Dieu, de notre rédemption. Car le corps de Jésus-Christ, que la bienheureuse Vierge a porté dans son sein, qu'elle a enfanté, qu'elle a enveloppé de langes, qu'elle a nourri avec tant de tendresse, ce corps, dis-je, est sans aucun doute le même que nous recevons maintenant aux sacrés autels et le même sang que nous buvons dans le sacrement de notre rédemption. La foi catholique l'atteste, la sainte Eglise l'enseigne fidèlement. Il n'y a donc point de parole humaine qui soit capable de louer comme il faut celle en qui le Médiateur de Dieu et des hommes s'est incarné. Aucune louange humaine ne peut égaler celle qui, des entrailles de sa chair sans tache, nous a procuré la nourriture de nos âmes, nous a procuré celui qui dit de lui-même : Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel; celui qui mange de ce pain vivra éternellement : *Ego sum panis vivus, qui de*

(1) De Symbolo ad catechumenos, lib. 3.
(2) Serm. 45 de Nativitate B. Virginis Mariæ.

cœlo descendi; si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum (Joan. 6, 51-52). Car, si c'est par la nourriture que nous avons été chassés des douceurs du paradis, c'est aussi par la nourriture que nous sommes rendus aux joies du paradis : *Per cibum namque a paradisi sumus amœnitate dejecti, per cibum quoque ad paradisi gaudia reparati.* Eve mange le fruit par lequel nous sommes frappés de la faim d'un jeûne éternel; Marie a fourni une nourriture qui nous ouvre la porte du céleste festin.

La bienheureuse Vierge, dit saint Jean Damascène (1), conçoit le Fils de Dieu par la vertu coopératrice du Saint-Esprit, et par cette admirable conception elle paye la dette de notre première mère; car Eve, notre première mère, avait vendu par le péché et enchaîné par les liens d'une mort éternelle toute la postérité de ses enfants; mais la très-sainte Vierge Marie nous a affranchis de toute cette dette lorsqu'elle a donné au monde son heureux enfantement par lequel nous sommes sauvés : *Verum sanctissima Virgo Maria, illo nos omnes debito absolvit, cum felicem mundo partum edidit, quo salvati sumus.* De là saint Augustin, comparant avec justesse l'une et l'autre mère, dit : Eve est l'auteur du péché, Marie est l'auteur du mérite. Eve nuit en donnant la mort, Marie est d'un immense secours en vivifiant; celle-là a frappé, celle-là a guéri. Eve en désobéissant mérite la peine, Marie en obéissant mérite la grâce; celle-là est maudite en mangeant le fruit défendu, celle-ci est bénie en croyant à l'ange. Car, après la prévarication d'Adam, tout retentit de la malédiction lancée justement par Dieu contre nous; mais dans la salutation de la bienheureuse Vierge Marie, soit par l'ange, soit par Elisabeth, tout est rempli de bénédiction; car elle est proclamée bénie entre toutes les femmes, et le fruit de ses entrailles est béni. Ce qui montre clairement que la malédiction de notre première mère est changée en la bénédiction de Marie.

Par la vierge Eve le monde reçoit la mort, dit saint Cyrille de Jérusalem; il fallait que la vie vînt de la Vierge Marie, ou plutôt de la Vierge, afin que de même que le serpent avait trompé celle-là, ainsi Gabriel apportât une bonne nouvelle à celle-ci. Les hommes, ayant abandonné Dieu, fabriquèrent des idoles à la forme humaine; cet ouvrage d'argile à la ressemblance humaine étant faussement adoré comme Dieu, Dieu s'est vraiment fait homme pour détruire le mensonge (2).

Eve, dit Pierre de Blois (3), nous a jetés dans la misère; Marie nous élève à la gloire. Marie est cette femme forte que Salomon cherchait en prophétisant plutôt qu'en doutant, lorsqu'il disait : Qui trouvera une femme forte? *Mulierem fortem quis inveniet?* (Prov., 31, 10.) Marie a

(1) Orthodoxæ Fidei lib. 3. De Domini Genealogia, et S. Dei Genitrice, cap. 15.
(2) Catech. 12 de Christo incarnato.
(3) In Assumptione B. Mariæ, serm. 34.

brisé le joug du tyran qui nous opprimait ; elle a brisé la verge levée sur nous, le sceptre du persécuteur (Is., 9, 4). Par la médiation de son Fils, elle a victorieusement enchaîné le fort armé, elle a brisé la tête de l'antique serpent. Le serpent, à la vérité, lui tendait des embûches au talon, mais en vain. Le prince de ce monde était venu, mais il ne trouva rien en elle dont il pût s'emparer ; car la tête et la force du serpent infernal consistent dans l'impureté et l'orgueil. Marie extermine l'une et l'autre suggestion par sa virginité et son humilité. O superbe, ô envieux, ô pervers, où est maintenant ta ruse malicieuse et trompeuse ? Seigneur Dieu très-haut, qui avez délivré votre peuple par une femme, je ne dis pas par Débora, mais par Marie, je vois ici le serpent, le dragon terrassé. Voilà le fruit de l'humilité. L'orgueil d'Eve nous a enlevé le paradis, l'humilité de Marie nous mène au ciel.

Ève entraîne le genre humain dans les gémissements et les douleurs, parce qu'elle le perd ; le salut et la joie reviennent au genre humain par la Vierge Marie, dit saint Bernardin de Sienne. Eve, très-noble créature, fut créée dans la grâce, parce qu'elle était l'ouvrage du Seigneur ; après cela elle cause la mort ; la glorieuse Vierge restaure la vie. Par Eve la gloire fut perdue ; nous l'avons recouvrée par la glorieuse Vierge (1).

Entendez saint Irénée (2) : Ainsi qu'Eve, devenue désobéissante, fut la cause de sa propre mort et de celle de tout le genre humain, de même la Vierge Marie, par son obéissance, est la cause de son propre salut et de celui du genre humain tout entier : *Sicut Eva inobediens facta, et sibi et universo generi humano causa facta est mortis, sic et Maria Virgo obediens, et sibi et universo generi humano causa facta est salutis.* Le même saint docteur dit ailleurs (3) : De même qu'Eve est séduite par les paroles du mauvais ange, qu'elle s'éloigne de Dieu, qu'elle méprise ses ordres, ainsi Marie est avertie par les paroles du bon ange qu'elle porterait Dieu en obéissant à sa parole. Et comme celle-là fut trompée jusqu'à fuir Dieu, de même celle-ci fut persuadée d'obéir à Dieu ; en sorte que la Vierge Marie fut l'avocate de la vierge Eve, et ainsi que le genre humain a été condamné à la mort par une vierge, de même il est sauvé par la Vierge ; l'obéissance de la Vierge répare la désobéissance de la première vierge ; le péché est détruit, la prudence du serpent vaincue par la simplicité de la colombe.

Tertullien dit (4) : En Eve vierge était entrée la parole cause de la mort ; également la parole de Dieu, rendant la vie, devait pénétrer dans la Vierge, afin que ce qui avait été perdu par le sexe fût changé en salut

(1) De Amore incarnante, serm. 36.
(2) Lib. 3, cap. 33.
(3) Lib. 5, cap. 19.
(4) In libro de Carne Christi, cap. 17.

par le même sexe : *In Evam virginem irrepserat verbum ædificatorium mortis, in Virginem æque introducendum erat verbum Dei extructorium vitæ; ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eumdem sexum redigeretur ad salutem.*

On trouve des merveilles, dit saint Epiphane (1), quand on veut méditer sur Eve et Marie, car Eve est la cause de la mort des hommes ; par elle la mort est entrée dans le monde. Mais Marie est la cause de la vie ; par elle la vie nous est donnée, et par elle le Fils de Dieu est venu au monde, et là où le péché avait abondé, la grâce a surabondé. Par où la mort est arrivée, la vie est venue, afin que la vie prît la place de la mort, et que celui qui est devenu notre vie par la femme chassât la mort introduite par la femme : *Sed et illud de his cogitare admirabile est, de Eva, inquam, ac Maria. Eva enim causa facta est mortis hominibus, per illam enim ingressa est mors in mundum. Maria vero causa vitæ, per quam genita est nobis vita, et per hanc Filius Dei accessit in mundum; et ubi redundavit peccatum, ibi superabundavit et gratia. Unde facta est mors, inde processit vita, ut vita pro morte fieret, et qui per mulierem nobis vita factus est, mortem ex muliere indictam excluderet.*

La mort est venue par Eve, dit saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux, la vie a été rendue par Marie ; celle-là a été vaincue par le démon, celle-ci l'a lié et vaincu : *Mors per Evam facta est, vita per Mariam reddita est; illa a diabolo victa est, hæc diabolum ligavit ac vicit* (2).

Si la première femme est la mère de la mort et des mourants, Marie est la Mère de la vie et des vivants, dit Marchantiùs ; si la première a apporté les larmes et les misères du péché, celle-ci a produit la joie et les richesses de la grâce; si la première a donné sa volonté au serpent, celle-ci lui a brisé la tête, non seulement pour elle, mais pour la race humaine (3).

D'après la Genèse (chap. 2), Dieu a créé l'homme pour la vie; il ordonna à la terre de lui fournir toute espèce de fruits ; il soumit à l'homme tous les animaux, afin que l'homme, exempt de travail, de douleur, possédât heureux toutes ces grandes richesses, dit saint Pierre Chrysologue (4). Mais afin que l'homme fût privé de ces choses si précieuses, le serpent infernal lui porta envie, ne pouvant souffrir de voir l'homme dans un tel état de bonheur. Enflammé de jalousie et de fureur, il attaque par malice et mensonge la femme qui était vierge, et la porte à manger le fruit défendu. Cette vierge séduite engage bientôt son époux, vierge aussi, qui l'écoute et succombe en mangeant le même fruit, et leur état si heureux

(1) Lib. 3 contra hæreses.
(2) Serm. de Nativitate Virginis.
(3) Hortus Pastorum, lib. 2, tract. 4.
(4) Serm. 148 de incarnationis Sacramento.

est détruit dès qu'ils touchent à la nourriture de mort, à l'aliment du péché. Et Eve la première fut la cause de toute la ruine, elle qui était faite pour consoler. De là le premier péché, de là l'origine de la mort, de là le travail, de là la douleur, de là les gémissements, de là l'amère condition de notre esclavage qui s'est propagée. Avant cet épouvantable malheur, l'homme était maître de tout, et il devient ensuite l'esclave de tout; et celui qui était craint, respecté de tout, est méprisé et craint de tout, et au lieu d'avoir un règne très-puissant, il tombe et n'est plus que faiblesse. Dès lors est établi l'ordre suivant : Le diable était venu à une vierge; l'ange vint à Marie, afin que le bon ange relevât ce que le mauvais ange avait renversé. Celui-là insinua la défiance, celui-ci la foi; celle-là crut au séducteur, celle-ci crut à son Créateur. Le Christ naît, afin que par sa naissance il réintègre la nature corrompue; il prend l'état de l'enfance, il parcourt les âges, afin de restaurer l'âge unique, parfait, durable, qu'il avait fait; il porte l'homme, afin qu'il ne puisse plus tomber désormais; il l'avait fait terrestre, il le fait céleste. L'homme avait de l'esprit humain, il le vivifie de l'esprit divin, et il l'élève ainsi tellement vers Dieu, qu'il ne laisse plus en lui ni péché, ni mort, ni travail, ni douleur, le rendant plus puissant que toutes ces choses.

Ecoutez saint Ildefonse (1) : L'auteur de la mort, par le tortueux serpent, tue Eve; au contraire, l'auteur de la vie envoie par l'archange Gabriel le secours du salut à la bienheureuse Marie. Le démon persuade à Eve de manger du fruit défendu; l'ange annonce à Marie que par l'obéissance elle concevra le Fils de la promesse. Eve, mangeant le fruit défendu, nuit à elle-même et à son époux; la bienheureuse Marie, en concevant le Fils qui nous est donné, apporte le salut aux femmes et aux hommes. Eve avait envie de ravir par le vol l'essence de la Divinité, ce que l'Ecriture atteste par ces paroles de la sainte Trinité : Voici Adam devenu comme l'un de nous (Gen., 3, 22); mais Marie s'avoue l'humble servante du Seigneur. La sainte Vierge Marie, par l'obéissance de l'humilité, est couverte de l'ombre de l'adorable Divinité. Eve, concevant dans la corruption et enfantant dans la douleur, est sous le pouvoir de l'homme; Marie conçoit dans la foi par le ministère du Saint-Esprit, enfante dans la joie. Eve est envoyée du paradis en exil; Marie de l'exil de ce siècle est élevée au ciel. Eve tremblante se cache dans les bois touffus du paradis; Marie dans l'allégresse est environnée des chœurs des anges, de l'armée céleste qui chante avec joie : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (Luc. 2). Eve envoie dans les enfers les hommes qui naissent de sa race; la bienheureuse Marie envoie dans les cieux ceux qui sont nés de son Fils. Ceux qui viennent de la chair d'Eve sont appelés enfants des hommes; ceux

(1) Serm. 12 de sancta Maria.

qui renaissent du Fils de la bienheureuse Marie ne sont pas appelés enfants des hommes, mais enfants de Dieu. Eve nous perd, Marie nous sauve; Eve est cause de nos pleurs, Marie nous illumine. La vie qu'Eve avait détruite est réparée par la bienheureuse Marie.

Ecoutez le divin Epoux s'adressant à sa céleste Epouse, la Vierge Marie : Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ô la plus belle, et venez : *Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni* (Cant., 2, 10). En tout cela Marie est le contraire d'Eve, dit Rupert (1); car Eve est comme une ennemie, Eve est comme une vipère, Eve est difforme et pleine d'ignominie. Ennemie de Dieu, vipère pour son époux, elle-même confuse de honte et de dégradation. Ennemie par l'orgueil qui la possède, vipère par la malice qu'elle tire du serpent en l'écoutant et en lui obéissant, ignominieuse par la honteuse concupiscence qui se soulève en elle aussitôt après sa chute. Aussi se voit-elle dans un état de nudité qui la fait rougir et qui la porte à se cacher et à s'envelopper de feuilles (Gen. 3). Mais vous, vous êtes ma bien-aimée par l'humilité, ma colombe par la charité, la plus belle par la chasteté. Vous ne vous êtes pas élevée contre Dieu, mais par votre profonde humilité vous avez plu au Très-Haut, et voici que vous êtes la bien-aimée. Vous n'avez pas prêté l'oreille au serpent; bien plus, j'ai mis des inimitiés entre vous et le serpent, et voilà pourquoi vous êtes la colombe. Vous n'avez pas encouru la peine de la nudité de la passion ; au contraire, le Saint-Esprit vous couvrira de son ombre, et voilà pourquoi vous êtes belle. Venez donc, ô Marie, venez, car Eve s'est enfuie dans les ténèbres. Venez et croyez à l'ange annonciateur, car Eve crut au serpent imposteur. Venez et brisez la tête du serpent, car Eve a été séduite par la tête de ce serpent et enchaînée par ses contours. Venez et dites : Voici la servante du Seigneur (Luc. 1); car Eve se cache et se défend en même temps en disant : Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé du fruit défendu (Genes. 3). Levez-vous, hâtez-vous et venez : *Surge, propera et veni.* Levez-vous par la foi, hâtez-vous par l'espérance, venez par la charité : *Surge per fidem, propera per spem, veni per caritatem.* Montrez-vous, et en vous montrant réparez le péché d'Eve et sa fuite.

Eve, ornée de gloire et d'honneur, dit saint Ephrem (2), ne voulut pas résister au serpent hideux, et vit alors même que ses paroles étaient ambiguës et dénuées de toute raison ; elle devait voir qu'elle était resplendissante, et lui souverainement abject et méprisable. Admirons Marie, qui interpelle l'envoyé de Dieu et qui ne tremble pas ; elle l'interroge sans crainte. Eve n'ose pas interroger l'ignoble serpent qui ne sait que se traîner, tandis que l'humble Vierge ne s'arrête pas aux pre-

(1) Comment. in Cant., lib. 2.
(2) Sermo exegeticus 2.

miers discours de l'ange. Cependant Marie ne s'occupe pas à discuter sur le Fils du Dieu vivant; elle n'interroge que sur l'homme, déclarant qu'elle n'en connaissait aucun. Marie demande à être éclairée; Eve admet tout ce que lui dit l'hôte qu'elle ne connaît pas, elle admet ses promesses qui ne pouvaient pas s'accomplir. Mère imprudente, qui fut l'origine de nos malheurs. Marie, trésor de notre félicité, fut elle-même très-prudente. Le serpent, qui eût dû être reconnu, n'est pas même examiné par Eve, tandis que Marie veut savoir comment elle conservera sa virginité.

Mes frères, fils d'Eve, voyons comment la chute de la première mère a été enfin réparée par Marie. Eve ouvre les portes fermées de la mort ainsi que les portes fermées de l'enfer; elle ouvre une voie inconnue, celle de la tombe. Il est évident qu'elle désira passionnément la beauté de l'arbre, comme Putiphar aima la beauté du chaste Joseph. Eve, aveuglée par la pompeuse promesse, perd le sens; avec l'impudence d'une prostituée, elle ne fait plus attention au crime; la passion domine son âme, elle ne demande au serpent aucune preuve de ce qu'il avance. N'aurait-elle pas dû lui dire : Qui es-tu? es-tu un esclave ou l'un des citoyens célestes? es-tu une brute ou un ange? Car je ne vois personne du ciel raconter de telles choses, ni aucun des séraphins ou des chérubins n'est venu du ciel vers nous. De qui tiens-tu de semblables paroles, de si grandes promesses que ne font ni le ciel ni la terre? Est-ce Dieu qui t'envoie? Mais tu le contredis, tu nies ce qu'il nous a affirmé. Il nous a dit de ne pas toucher au fruit sous peine de mort, et toi tu nous dis d'en manger, que nous ne mourrons point, et que nous serons des dieux. Il n'y a qu'un vrai Dieu; pourquoi donc dis-tu que nous serons des dieux? Tu blasphèmes Dieu et tu nous mens. Est-ce qu'un véritable messager du vrai Dieu prendrait la forme du serpent? Il n'y a qu'un démon qui soit capable d'une telle forme et non un envoyé céleste. Tu n'es pas l'ambassadeur du ciel, mais de l'enfer. En t'écoutant, nous serions des dieux à ta façon. Tu veux faire de nous des dieux, et toi aussi tu voulais te faire Dieu; tu sais ce qu'il t'en a coûté. Voudrais-tu nous jeter dans le même malheur? Retire-toi, tu n'es qu'un imposteur. Oh! si Eve eût parlé ainsi!...

L'origine de notre salut, c'est Marie; l'origine de notre mort, c'est Eve.

Comparons-les l'une à l'autre. Dès qu'Eve sépara la simplicité de la prudence, elle devint entièrement insensée. Marie crut sagement que la prudence était le sel et l'assaisonnement de la simplicité; car la simplicité qui n'est pas accompagnée de la prudence manque de saveur, mais la prudence doit être aussi inséparable de la noble simplicité. L'apparence de l'arbre frappe l'œil d'Eve, le conseil du maître fourbe séduit son oreille; ils sont du même avis l'un et l'autre, et le crime de la désobéissance consommé, la douleur et le regret en sont la solde. Marie entend le grand mystère de l'incarnation; par son consentement elle conçoit le

Verbe éternel. Alors la mort et le diable sont dans une désolation mutuelle; ils se demandent l'un à l'autre : Qu'est-ce que nous entendons? quel est ce langage? Car ils écoutaient les anges qui chantaient cet hymne du Verbe fait chair : Celui-ci est le destructeur de la mort et le vainqueur du diable, la joie des anges et l'espérance des hommes. De là le tremblement et la crainte; ils sont forcés de fuir tous les deux. Marie et son divin fruit renversent le règne de la mort et de l'enfer.

Le bienheureux saint Bruno (1) a une fort douce pensée sur la généalogie du Sauveur. La considérant comme une céleste échelle mystique à divers échelons, il y remarque deux femmes, l'une à la cime et l'autre au bas; l'une qui est la mère de la mort, et l'autre qui est la mère de la vie; l'une qui a été vaincue par le démon, l'autre qui l'a vaincu et abattu; l'une qui a empoisonné sa race, l'autre qui lui a préparé le remède; l'une qui a jeté la malédiction sur tous ses descendants, l'autre qui a fait remonter la bénédiction jusqu'au plus haut de ses ascendants, et, en outre, l'a répandue largement sur tous ceux qui sont venus après elle.

C'est la louange que les saints Pères donnent universellement à la sainte Vierge, d'avoir converti l'ancienne malédiction en une nouvelle bénédiction.

C'est par elle et non par une autre, dit saint Ildefonse, que le cours de la malédiction qui a été jetée sur nos premiers pères a été arrêté pour donner place à la bénédiction céleste que tout l'univers attendait (2).

C'est par elle, dit saint Pierre Damien, que nous a été ouvert le courant des bénédictions du ciel, qui nettoie les vieilles taches de la première malédiction (3). C'était une chose nécessaire, dit le pape Innocent III, que la mort ayant eu entrée au monde par une femme, il n'en fût pas autrement de la vie. Ainsi est-il arrivé lorsque Marie a réparé ce qu'Eve avait jadis gâté. Car celle-ci, consentant à la sollicitation du serpent, avait conçu la mort; celle-là, obéissant à la parole de l'ange, a conçu la vie. Celle-ci avait été maudite en elle-même, en ses grossesses et en ses enfants; celle-là a été bénie en sa personne et en celle de tous les enfants d'Adam, mais beaucoup plus dans le très-béni fruit de ses entrailles (4).

Aussi ce ne fut pas sans sujet, dit saint Antonin (5), que sa cousine Elisabeth lui dit qu'elle était bénie entre toutes les femmes; mais ce fut pour nous faire entendre que comme par le péché, la malédiction étant tombée sur la première femme et sur toutes ses filles, les tranchées leur

(1) Serm. de Nativitate.
(2) Serm. 2 de Assumptione.
(3) Serm. de Nativitate Mariæ.
(4) Serm. 2 de Assumpt.
(5) Serm. 410.

avaient incontinent déchiré le sein, de même la bénédiction ayant été versée sur Marie, elle l'avait tellement remplie de douceur et de consolation, qu'elle en pouvait faire part à toute la race d'Adam. C'est ce que nous devons tous à la bonne nouvelle qui fut portée à la Vierge par l'ange Gabriel, nouvelle que Tertullien (1) dit avoir rendu la vie, comme le souffle du vieux serpent avait engendré la mort.

Ce fut une ambassade nouvelle, dit saint Bernard (2), qui fut adressée à celle qui faisait profession d'une nouvelle vertu; et le succès fut tel, que la vieille malédiction fut révoquée par une bénédiction sans exemple.

Il faut tenir pour indubitable, dit le P. Poiré (3), que toutes les malédictions qui avaient été jetées sur notre race et sur toute la postérité ont été effacées par autant de bénédictions que Marie apporta au monde. Paulin, patriarche d'Aquilée (4), dit que la première femme fit tomber sur elle trois sortes de malheurs, qui furent la douleur, la tristesse et la servitude, et que, pour y remédier, la seconde fut honorée d'un triple bonheur, c'est-à-dire du salut angélique, de la bénédiction divine et de la plénitude de la grâce. Sophronius, dans l'épître qu'il adresse à sainte Paule et à sainte Eustochie sa fille, dit absolument que tout ce que nous pouvons imaginer avoir été apporté de malédiction au monde par une femme insensée a été très-abondamment effacé par la bénédiction de la très-sainte Vierge.

Eve a ouvert la porte à tous les maux qui nous assaillent; Marie leur a fermé la porte pour l'ouvrir à tous les biens qui nous viennent du ciel.

Aimons à redire ici ces belles paroles du grand saint Augustin (5) : Par une femme la mort est entrée dans le monde, et par une autre la vie y a été introduite. Eve a causé notre ruine, et Marie notre réparation. Celle-là, ayant été corrompue par le serpent, présenta à son mari le fruit empoisonné dont ils devaient mourir tous deux; celle-ci, ayant été saluée par l'ange, nous donna le contre-poison par lequel nous avons été guéris. Par le péché de celle-là, dit-il ailleurs (6), la malédiction s'est glissée dans le monde; par la grâce de celle-ci, la bénédiction s'est emparée des cœurs. Celle-là nous a tués, celle-ci nous a ressuscités.

Les Pères de l'Eglise, à ce sujet, ont peine à contenir les sentiments de leur indignation contre la première femme. Voici comme lui parle l'un de nos plus ardents docteurs, c'est Tertullien (7) : Malheureuse qui as été la porte du diable, le guide au fruit défendu, la première qui as abandonné

(1) Lib. de Carne Christi.
(2) Serm. 2 de Annuntiatione.
(3) 5e étoile, chapitre 6.
(4) Lib. 5 contra Felicem.
(5) De Symbolo ad catechumenos.
(6) Serm. 7 de Natal. Domini.
(7) Lib. de Habitu mulierum, cap. 1.

la loi de ton Souverain, qui as renversé celui que le serpent n'avait pas osé attaquer, qui as mis en pièces la belle image du Créateur, et pour le forfait de qui il a fallu que Dieu même mourût!

Saint Pierre Chrysologue parle de même (1). Voici ses paroles : De qui donc pensez-vous parler lorsque vous nommez cette femme? Pour moi, je ne la reconnais que comme la cause de notre malheur, la source du péché, l'entrée de la mort, la pierre de notre sépulcre, la porte de l'enfer, l'origine de nos regrets.

Au contraire, quand ils parlent de la sainte Vierge, les saints Pères la portent jusqu'au ciel avec mille louanges.

Saint Augustin l'appelle l'unique espérance des pécheurs, l'attente des justes, la réparatrice des femmes, le bonheur général de tous les enfants d'Adam (2). Saint Ephrem la nomme la réconciliatrice du monde, le ciment de la paix, le secours des opprimés, la porte de la vie, l'entrée du paradis (3). Saint Germain de Constantinople lui dit qu'elle est la Mère de la vie, le levain du rétablissement d'Adam (4). Ailleurs, le même saint docteur l'appelle l'éponge qui a effacé la honte de la première femme. Le sein de celle-là, lui dit-il, n'a été que corruption, et le vôtre n'est que sainteté; celle-là a été la cause de la mort, et vous en avez été le remède; celle-là nous a fait baisser les yeux de confusion, et vous les faites lever de contentement; l'enfantement de celle-là n'est que douleur, et le vôtre n'est que joie; celle-là, comme cendre et poussière qu'elle était, est retournée en poussière et en terre, et vous, comme toute céleste, vous avez été reçue au ciel et nous en avez ouvert la porte (5).

Courage, pauvre Adam, dit saint Bernard (6); mais vous particulièrement, pauvre Eve, prenez courage, consolez-vous à l'occasion de la fille que Dieu vous a donnée. Voici le temps où l'opprobre que vous avez encouru sera ôté, et il ne sera plus loisible à Adam de dire que la femme qu'il a reçue de Dieu l'a jeté dans les piéges de Satan; mais plutôt il sera tenu de confesser que par le moyen de la femme il en a été retiré. Accourez, Eve, et présentez-vous à Marie; que la fille réponde pour la mère, qu'elle arrête les plaintes et les reproches de son père, par la raison que si l'homme a été entraîné dans la chute par la femme, il n'est relevé que par la femme, mais par une femme pleine de sagesse, qui succède à une folle imprudente; par une femme humble, qui lui est donnée à la place de l'orgueilleuse; par une femme qui lui rend la vie, au lieu de celle qui lui a communiqué la mort.

(1) Serm. 79.
(2) Serm. 18 de Sanctis.
(3) Serm. de sancta Deipara.
(4) Serm. de sancta Deipara.
(5) In orat. de Assumpt.
(6) Homil. 2 in Annuntiat.

Ici saint Augustin (1) convie en particulier toutes les femmes, de quelque condition qu'elles soient, à venir faire hommage à celle qui les a remises en honneur : les vierges, à rendre leurs devoirs à la Reine des vierges ; les mères, au modèle des mères ; les nourrices, à la plus chaste nourrice du monde.

Tous les âges, toutes les conditions, toutes les professions, tous les hommes sont invités aux mêmes devoirs, à servir, à aimer, à remercier Marie, puisque, comme dit saint Grégoire de Néocésarée (2), elle a apporté la bénédiction généralement à l'un et à l'autre sexe, à tous les âges, à toutes les conditions du monde.

Nous trouvons dans la sainte Ecriture deux dialogues, dit Albert le Grand : l'un entre Eve et le démon, dialogue qui aboutit à la mort ; l'autre entre Marie et l'archange, et de celui-là sort la vie : *Duos legimus in Scriptura dialogos : unum inter Evam et diabolum, quo mors concludebatur ; alterum inter Mariam et archangelum, quo vita oriebatur* (3).

L'œuvre de notre corruption commence par Eve, dit Bossuet (4), l'œuvre de la réparation par Marie ; la parole de mort est portée à Eve, la parole de vie à la sainte Vierge ; Eve était vierge encore, et Marie est vierge ; Eve encore vierge avait son époux, et Marie, la Vierge des vierges, a aussi le sien ; la malédiction est donnée à Eve, la bénédiction à Marie : *Benedicta tu* (Luc. 1, 42). Un ange de ténèbres s'adresse à Eve, un ange de lumière parle à Marie ; l'ange de ténèbres veut élever Eve à une fausse grandeur en lui faisant affecter la divinité (Gen. 3, 5), l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : Le Seigneur est avec vous, lui dit Gabriel (Luc. 1, 28). L'ange de ténèbres, parlant à Eve, lui inspire un dessein de rébellion : Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger de ce fruit si beau ? (Gen. 3, 1.) L'ange de lumière, parlant à Marie, lui persuade l'obéissance : Ne craignez point, Marie, lui dit-il ; rien n'est impossible au Seigneur (Luc. 1, 30-37). Eve crut au serpent, et Marie à l'ange. De sorte, dit Tertullien (5), qu'une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et Marie répare en croyant à Dieu ce qu'Eve avait ruiné en croyant au diable ; *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* Enfin, pour achever le mystère, Eve, séduite par le démon, est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie, instruite par l'ange, est rendue digne de porter Dieu. Eve nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie, afin, dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand

(1) Serm. 13 de tempore.
(2) Serm. 1 de Annuntiat.
(3) Lib. 4 Compendii theologicæ veritatis, cap. 3.
(4) 3e sermon pour la fête de l'Annonciation.
(5) De Carne Christi, n° 17.

martyr, afin que la Vierge Marie fût l'avocate de la vierge Eve : *Ut virginis Evæ Virgo Maria fieret advocata* (1).

Saint Epiphane, considérant ce passage de la Genèse où le nom de mère des vivants est donné à Eve, 3, 20, a doctement remarqué (2) que c'est après sa condamnation qu'elle est appelée de la sorte, et, voyant qu'elle n'avait pas ce beau nom lorsqu'elle était encore dans le paradis, il s'étonne avec raison que l'on commence à l'appeler mère des vivants seulement après qu'elle est condamnée à n'engendrer plus que des morts. En effet, dit Bossuet (3), ne jugez-vous pas que ce procédé extraordinaire nous fait voir assez clairement qu'il y a ici du mystère? Et c'est ce qui fait dire à saint Epiphane qu'elle est nommée ainsi en énigme et comme figure de la sainte Vierge, qui, étant associée avec Jésus-Christ à la chaste génération des enfants de la nouvelle alliance, est devenue, par cette union, la vraie Mère de tous les vivants, c'est-à-dire de tous les fidèles.

Nous vous suivons, ô souveraine Vierge Marie, dit saint Bernard (4), et nous crions vers vous du fond de nos entrailles : Aidez notre faiblesse, ôtez notre opprobre! Vous voyez cette tunique de peau qui nous enveloppe : c'est le vêtement d'Ève, notre mère, qu'autrefois cette malheureuse nous a transmis, et elle a revêtu de sa confusion la chair de ses fils comme d'un manteau. Car notre terre a reçu de sa main la semence d'un double mal; elle a conçu et enfanté pour nous les épines et les chardons de l'iniquité dans l'âme, de la calamité dans le corps, et par là la mort du corps et de l'âme. O malheureux héritage, ô cruelle infirmité de la chair humaine, jusques à quand te supporterons-nous? *O infelix hæreditas, o dira humanæ carnis infirmitas, usquequo patiemur te?* Nos épaules sont fortement courbées, parce que tu es très-pesante et qu'il y a longtemps que nous te portons. Que tu nous as horriblement mis au-dessous des anges, nous ayant égalés aux bêtes dépourvues de raison! Tu nous as écrasés tellement, que nous n'avons pu guérir que par la mort du Fils de Dieu. Et qui nous débarrassera de cette misérable et dégoûtante tunique? La grâce de notre Sauveur votre Fils, ô Marie, qui, pour enlever nos misères, s'est fait infirme lui-même, et qui, pour être la mort de notre mort, est mort innocent pour les pécheurs. Et qui est capable de parler au cœur de notre Seigneur Jésus-Christ comme vous, ô heureuse Marie, qui vous reposez dans le midi éternel, dans les très-sacrés embrassements de votre très-cher Fils, et qui jouissez de son très-intime et familier entretien en pleine joie de cœur? Parlez, ô Souveraine, parce que votre Fils vous écoute; tout ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez. Invoquez sur nous son nom si bon et si doux, afin que nous soyons guéris de cette vieille

(1) Contra hæreses, lib. 3, cap. 19.
(2) Lib. 3 Hæres., 78.
(3) Sermon pour la fête du saint Rosaire.
(4) Ad B. Virginem sermo panegyricus.

lèpre de la chair et de l'esprit. Levez-vous, anéantissez ce poison mortel qu'Eve nous a donné des restes de son fruit, lorsque, après en avoir mangé à satiété, elle a offert les débris à ses enfants. Plût à Dieu qu'elle l'eût tout mangé elle-même sans pouvoir nous en faire goûter! Que par vos prières, ô Souveraine, notre esclavage disparaisse; que notre jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle, afin que, renouvelés et d'une voix nouvelle, associés aux citoyens nouveaux, nous chantions un nouveau cantique, célébrant les joies éternelles dans la suave mélodie des cieux. Que les brouillards épais disparaissent devant nous; que, voyant face à face la gloire du Seigneur, nous soyons absorbés dans l'immense abîme de la divine lumière, et qu'unis par l'esprit du Seigneur et de notre Dieu dans les chaînes de l'amour, nous ne fassions qu'un avec lui.

Eve est l'épine; vous, ô Marie, vous êtes la rose, dit ailleurs saint Bernard. Eve, épine qui blesse; Marie, rose odorante. Eve, épine empoisonnée qui donne la mort à tous; Marie, rose salutaire rendant la vie à tous. (*De B. Maria serm. Ave, Maria.*)

CLI

MARIE MÉDIATRICE.

Pourquoi, demande saint Bernard, notre Dieu, en venant au monde, a-t-il voulu nous rendre à la vie par la Vierge? Afin, répond-il, que le salut nous fût redonné par la Vierge, puisque la mort était entrée en ce monde par la femme : *Quare Deus noster nascendo, per Virginem nos voluit reformare ad vitam? Ut quia per mulierem in hunc mundum mors intravit, salus per Virginem redderetur* (1).

Le monde périt dès son origine, et la femme en est la cause, dit ailleurs saint Bernard (2); car il est écrit : *A muliere initium factum est peccati, et per illam omnes morimur :* Par la femme le péché a eu son commencement, et par elle nous mourons tous (Eccli. 25, 33). Adam ne fut point séduit, dit saint Paul, mais la femme fut induite en prévarication : *Adam non est seductus, mulier autem seducta in prævaricatione fuit* (1 Timoth. 2, 14). Donc par la femme le monde, étouffé sous une écrasante servitude, avait été mis sous le joug du diable. Par le déchaînement de tous les éléments, le déluge détruisit les hommes, mais il ne put détruire le crime. La cause est remise à la femme, l'origine frappe l'origine, l'origine du péché est foudroyée par la Mère du Christ, et la racine de la mort est étouffée par la racine de la vie. La Vierge enfante le Christ, la nature est changée, et la faute est détruite : *Christum Virgo peperit, mutatur natura, deletur et culpa.* Cette sentence de malédiction prononcée contre Eve : Tu enfanteras dans la douleur (Gen. 3), est abolie, parce que la Vierge enfante le Seigneur dans la joie. Celle-là porte dans son sein les larmes, celle-ci la joie; parce que celle-là donne le pécheur, celle-ci donne l'Innocent. Elle enfante vierge, parce qu'elle conçoit vierge; elle est intègre dans son enfantement, parce que sa conception est sans souillure. Miracle des deux côtés : enceinte sans corruption, et vierge sans tache dans l'enfantement.

(1) Serm. 13 in Natal. Domini.
(2) Serm. 17 in Natal. Domini.

Un homme et une femme nous avaient beaucoup nui, dit le même docteur (1); mais rendons grâces à Dieu, tout est réparé par un homme et par une femme avec une immense abondance de grâces. Car, dit saint Paul, il n'en est pas du don comme du péché (Rom. 5, 15), mais la grandeur du bienfait a surpassé le dommage. Le très-prudent et très-clément Ouvrier n'a pas achevé de rompre ce qui était brisé, mais il l'a réparé, afin de faire un nouvel Adam de l'ancien et de renouveler Eve en Marie. A la vérité, le Christ suffisait pour cette œuvre, puisque nous trouvons tout en lui; mais il n'était pas bon pour nous que l'homme fût seul. Il était plus convenable que les deux sexes eussent part à notre réparation, puisqu'ils avaient eu part à notre ruine et corruption. C'est pourquoi la femme bénie entre les femmes ne paraîtra pas inutilement, sa place se trouvera dans cette réconciliation; car il faut un médiateur auprès de ce Médiateur, et il n'y en a point d'autre qui nous soit plus utile que Marie : *Opus est enim mediatore ad Mediatorem istum, nec alter nobis utilior quam Maria.* Cruelle est la médiatrice Eve, par laquelle l'antique serpent répandit son venin pestiféré dans son époux; mais la fidèle Marie a donné l'antidote du salut aux hommes et aux femmes. Eve sert à l'œuvre de séduction, Marie à l'œuvre de propitiation; celle-là suggère la prévarication, celle-ci présente la rédemption. Pourquoi la fragilité humaine tremblerait-elle en s'approchant de Marie? *Quid ad Mariam accedere trepidet humana fragilitas?* Il n'y a rien d'austère en elle, rien de terrible : *Nihil austerum in ea, nihil terribile.* Elle est toute suave, offrant à tous le lait et la laine, la nourriture et le vêtement : *Tota suavis est, omnibus offerens lac et lanam.* Scrutez avec soin toute l'histoire évangélique, et si vous trouvez en Marie quelque reproche, quelque chose de dur, le moindre signe de la plus légère indignation, tenez-la pour suspecte en tout le reste, et redoutez de vous approcher d'elle. Que si en ce qui la regarde, et comme cela est vrai, tout en elle est plein de piété et de grâce, de mansuétude et de miséricorde, rendez grâces à celui qui vous a procuré, dans sa très-bénigne commisération, une semblable médiatrice, en laquelle on doit avoir une confiance sans bornes. Enfin elle s'est faite toute à tous; dans son immense charité, elle a voulu être la débitrice des sages et des insensés; elle ouvre à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude, le captif la rédemption, le malade la guérison, l'affligé la consolation, le pécheur le pardon, le juste la grâce, l'ange la joie, enfin toute la Trinité la gloire, la personne du Fils la substance de la chair humaine, afin qu'il n'y ait personne qui se dérobe à la chaleur de sa charité (Psal. 18, 7) : *Omnibus misericordiæ sinum aperit, ut de plenitudine ejus accipiant universi, captivus redemptionem, æger curationem, tristis consolationem, peccator veniam, justus gratiam, angelus lætitiam,*

(1) Serm. intra octav. Assumptionis.

denique tota Trinitas gloriam, Filii persona carnis humanæ substantiam, ut non sit qui se abscondat a calore ejus.

Le Christ, descendu substantiellement dans le sein de la Vierge, est conçu du Saint-Esprit, afin de purifier notre conception que l'esprit mauvais avait infectée ; et afin de ne pas mener une vie oisive pendant les neuf mois qu'il passe dans le sein de Marie, il purifie la vieille blessure, scrutant jusqu'à sa dernière profondeur la corruption venimeuse, afin que la santé perpétuelle en prît la place. Et alors déjà il opérait notre salut au milieu de la terre, c'est-à-dire dans le sein de la Vierge Marie, qui, par une admirable propriété, est appelée le milieu de la terre ; car vers elle, comme au centre, comme à l'arche de Dieu, comme à la cause des choses, comme vers le négoce des siècles, tournent les yeux, et ceux qui habitent au ciel et dans les enfers, et ceux qui nous ont précédés, et nous qui sommes maintenant, et ceux qui nous suivront, et les nés des anciens nés, et ceux qui naîtront d'eux : ceux qui sont dans le ciel pour être réparés de leur perte, et ceux qui sont dans l'enfer pour en être délivrés ; ceux qui nous ont précédés pour être agréés comme des prophètes fidèles, ceux qui suivront pour être glorifiés. Par là, ô Mère de Dieu, Souveraine du monde, Reine du ciel, toutes les générations vous appelleront bienheureuse ; toutes les générations, dis-je : ce sont les générations du ciel et de la terre. Toutes les générations vous appelleront bienheureuse, vous qui avez enfanté toutes les générations à la vie et à la gloire ; car en vous les anges trouvent la joie pour l'éternité, les justes la grâce, les pécheurs le pardon. C'est avec raison que les yeux de toute créature sont fixés sur vous, parce qu'en vous, et par vous, et de vous, la main bienfaisante du Tout-Puissant a recréé ce qu'il avait créé (1).

Donc, du fond de nos cœurs, de toute la force de nos entrailles et de tous nos vœux, vénérons Marie, parce que telle est la volonté de celui qui a voulu que nous reçussions tout par Marie : *Quia sic est voluntas ejus, qui totum nos habere voluit per Mariam.* Telle est, dis-je, sa volonté, mais pour nous, dans notre intérêt ; car pourvoyant en tout aux misérables, il console notre crainte, il excite la foi, il fortifie l'espérance, il dissipe la méfiance, il relève la pusillanimité. Vous redoutiez de vous approcher du Père ; effrayés à sa seule voix, vous alliez vous cacher ; il vous a donné Jésus pour médiateur. Que n'obtient pas un tel Fils auprès d'un tel Père ? Mais tremblez-vous aussi devant Jésus ? Il est votre frère et votre chair, ayant été éprouvé en tout à notre ressemblance, hors le péché (Hebr. 4, 15), afin qu'il fût miséricordieux. Marie vous l'a donné pour frère. Mais peut-être craignez-vous en lui la majesté divine, parce que, quoiqu'il se soit fait homme, il n'est pas moins demeuré Dieu. Voulez-vous avoir un avocat auprès de lui ? recourez à Marie. Le Fils exau-

(1) In festo Pentecostes, serm 2.

cera la Mère, et le Père exaucera le Fils. Mes enfants, c'est toujours saint Bernard qui parle, mes enfants, voilà l'échelle des pécheurs, voilà ma plus grande confiance, voilà toute la raison de mon espérance (1).

Marie est notre Médiatrice, par laquelle, ô Dieu, nous avons reçu votre miséricorde; c'est par elle que nous avons reçu le Seigneur Jésus dans nos maisons : *Ipsa Mediatrix nostra; ipsa est per quam suscepimus misericordiam tuam, Deus; ipsa est per quam et nos Dominum Jesum in domos nostras excipimus* (2).

Le monde entier, ô Souveraine, vénère votre céleste sein comme le très-sacré temple du Dieu vivant, dit le même saint (3), parce que le salut du monde a commencé là ; là le Fils de Dieu s'est revêtu de gloire, et, beau dans sa robe blanche, il est allé avec allégresse au-devant de l'Eglise, sa chère épouse, et lui a donné le baiser désiré depuis longtemps, et, vierge, il a fait les noces réglées dès le commencement avec la Vierge. Là est renversé le mur des inimitiés que la désobéissance de nos premiers parents avait élevé entre le ciel et la terre. Là, le ciel s'est uni à la terre ; ils se sont rencontrés et se sont donné le baiser de paix, lorsque dans une seule et même personne se sont trouvées la divinité et l'humanité, et il y a eu cette merveilleuse nouveauté sur la terre que Dieu fût homme et que l'homme fût Dieu. Là, le grand Elisée s'est fait petit selon la taille de l'enfant qu'il voulait ressusciter. Là, par l'opération du Saint-Esprit, le Fils, devant hériter du Père toutes les nations, couvre de la chair, qui est à la ressemblance du péché, la puissance de la divine majesté, et son visage est comme caché dans l'infirmité, obscurci par les opprobres, et nous l'avons compté pour rien (Is. 53). Là, par la providence du conseil divin, un hameçon a été préparé, qui du ciel a percé l'antique serpent et l'a tiré hors de la grande mer du monde. De là est sortie l'armure d'or pour abattre la tête du terrible Léviathan, afin qu'il rendît les morts qu'il avait sans crainte avalés depuis l'origine du monde.

Dieu, dit ailleurs saint Bernard, voulant sauver le monde perdu, comme le dit Isaïe, 16, 3, assemble son conseil. Le mode de la rédemption est cherché, et aussitôt du trésor de la Divinité le nom de Marie est tiré, et il est décidé que tout cela se fera par elle, et en elle, et d'elle, et avec elle, afin qu'ainsi que rien n'a été fait sans lui, de même rien ne soit refait sans elle : *Init Deus consilium de redemptione hominum. Quæritur modus redemptionis; et statim de thesauro Divinitatis, Mariæ nomen evolvitur, et per ipsam, et in ipsa, et de ipsa, et cum ipsa totum hoc faciendum decernitur, ut sicut sine illo nihil est factum, ita sine illa nihil refectum sit* (4).

(1) In Nativitate B. Mariæ, serm. de Aquæductu.
(2) In Assumpt. B. Mariæ, serm. 2.
(3) Ad B. Virginem sermo.
(4) In Nativitate Domini, serm. 2.

Ecoutez saint Anselme (1) : O Vierge sainte, ô bénie, daignez être notre conseil et notre force dans nos nécessités, vous qui êtes pour tous la plus empressée, la plus puissante, la plus efficace, la plus aimable, la plus agréable, la plus douce. Vous êtes suave dans la bouche de ceux qui vous louent, dans le cœur de ceux qui vous aiment, dans la mémoire de ceux qui vous prient. Vous êtes louable par tous les sexes, par tous les âges, par toutes les conditions, par toutes les tribus, les peuples et les langues. Vous êtes la lune au milieu du firmament, le chandelier au milieu du monde, l'arbre de vie au milieu du paradis ; vous êtes la myrrhe choisie, la piscine d'Hébron, la colonne de vapeur exhalant l'encens et tous les parfums (Cant. 3, 6) entre les bras de l'Epoux, le térébinthe qui étend ses rameaux de grâce et de salut ; vous êtes surbénie sur les bénies, vous êtes préélue sur les élues, surgracieuse sur les gracieuses ; vous êtes la plus illustre en gloire ; vous êtes la Mère de celui qui donne la grâce, et la gloire, et l'honneur, et l'éternité. Levez-vous, ô bienheureuse Vierge, priez miséricordieusement pour nous ; levez-vous, emparez-vous de la miséricorde du Rédempteur, et priez sans cesse pour nous qui avons offensé si grièvement notre Créateur. Que par vous, ô Souveraine glorieuse, nous méritions de monter vers Jésus votre Fils, qui par vous a daigné descendre jusqu'à nous : *Per te, Domina gloriosa, ad Jesum Filium tuum mereamur ascendere, qui per te ad nos dignatus est descendere.* Que par vous, ô bienheureuse Vierge, nous puissions parvenir à la gloire de celui qui par vous est venu en notre misère : *Per te, beata Virgo, venire valeamus in ipsius gloriam, qui per te in nostram venit miseriam.* Que par vous nous ayons accès auprès de votre Fils, qui par vous a racheté le monde : *Per te accessum habeamus ad Filium tuum, qui per te redemit mundum.* O bienheureuse Inventrice de la grâce, Mère de la vie, Mère du salut, que celui qui nous a été donné par vous nous reçoive par vous : *O benedicta Inventrix gratiæ, Genitrix vitæ, Mater salutis, per te suscipiat nos, qui per te datus est nobis.* O très-pieuse Souveraine, Vierge Marie, que votre intégrité excuse la faute de notre corruption auprès de votre très-miséricordieux Fils, et que votre humilité, si agréable à Dieu, obtienne le pardon de notre vanité. Que votre abondante charité nous confère la glorieuse fécondité des mérites : *Copiosa caritas tua gloriosam fœcunditatem nobis conferat meritorum.* O glorieuse Vierge Marie, exaucez généralement tous ceux qui vous invoquent, soyez présente à tous, venez au secours de tous. Je sais que vous assistez dans toutes les angoisses et nécessités tous ceux qui vous croient Mère de Dieu ; mais que votre quotidienne et continuelle prière défende spécialement ceux qui vous servent avec une constante dévotion, et souvenez-vous de tous ceux qui se souviennent de vous sur la terre, souvenez-

(1) Orat. 53 ad sanctam Virginem Mariam.

vous d'eux dans les cieux devant votre très-pieux Fils notre Seigneur : *Et quicumque sunt memores tui in terris, memor sis illorum ante piissimum Filium tuum Dominum nostrum in cœlis.* O notre Souveraine, notre Médiatrice, recommandez-nous à votre Fils, réconciliez-nous avec votre Fils, présentez-nous à votre Fils. Faites, ô bénie, par la grâce que vous avez trouvée, par la prérogative que vous avez méritée, par la miséricorde que vous avez enfantée, que celui qui par votre médiation a daigné se faire participant de notre misère et de notre infirmité, nous fasse par votre intercession participants de sa gloire et de la béatitude éternelle : *Domina nostra, Mediatrix nostra, tuo Filio nos commenda, reconcilia nos Filio tuo, tuo Filio nos repræsenta. Fac, o benedicta, per gratiam quam invenisti, per prærogativam quam meruisti, per misericordiam quam peperisti, ut qui, te mediante, fieri dignatus est particeps miseriæ et infirmitatis nostræ, te quoque intercedente, participes nos faciat suæ gloriæ atque beatitudinis æternæ.*

Dieu place en Marie le prix universel du monde, dit Pierre de Blois : *In Maria mundi pretium contulit universum* (1).

Il n'y a aujourd'hui de jour de salut que par la Vierge, dit encore le même auteur : *Nusquam est hodie dies salutis nisi per Virginem.* Elle est notre unique médiatrice et intervenante auprès de son Fils : *Hæc est enim unica mediatrix nostra et interventrix nostra ad Filium.* Nous étions pécheurs, et nous n'osions pas nous approcher du Père ; car il est terrible aux rois de la terre, son regard fait trembler la terre, il touche les montagnes, et elles s'écroulent ; et il nous a donné son Fils Jésus-Christ. Que n'obtiendra pas un semblable Fils auprès de son Père ? Il sera exaucé à cause de sa révérence, comme dit saint Paul (Hebr. 5, 7). Mais comme il est Dieu lui-même, il faut un intercesseur auprès de lui. Or, nous avons la bienheureuse Vierge, en qui tout est douceur ; en elle est la plénitude de la grâce et la pureté de la vie humaine. Le Fils exaucera la Mère pour nous ; la Mère offrira à son Fils nos prières, et nous recevrons sa miséricorde (2).

Marie, dit saint Bernardin de Sienne (3), comme vraie Reine, est assise à la droite de son Fils, parce qu'elle est la Mère du Roi suprême par sa divine conception, parce qu'elle est la Fille du grand Roi par une admirable adoption, parce qu'elle est l'Epouse du grand Roi par sa glorieuse assomption. Elle est assise, dis-je, intercédant pour ceux qui la prient avec piété auprès du Juge, excusant nos faiblesses, et demandant pour nous la grâce en ce monde et la gloire en l'autre.

La justice s'éleva contre Adam prévaricateur, dit ailleurs saint Bernar-

(1) In Nativitate B. Mariæ, serm. 38.
(2) Epistola 36 ad christianam sanctimonialem.
(3) De Salutatione angelica, serm. 52, cap. 3.

din de Sienne (1), et la justice amena avec elle sept avocats contre l'homme déchu.

Le premier fut la nature angélique, qui dit : Seigneur, à la vérité, l'homme a été créé à votre image pour remplir les sièges vacants du paradis ; mais il vous a désobéi, il a péché, il a oublié ces siéges que vous aviez préparés pour la gloire; donc il n'est pas digne de miséricorde.

Le second avocat contre l'homme fut la voix des cieux, qui dit : Seigneur, vous nous avez créés, et vous nous avez placés dans le plus noble lieu, et vous avez fait cet homme pour l'ornement du monde ; mais lui-même a méprisé notre ornement : c'est pourquoi vous le rejetez, parce qu'il n'est pas digne de votre miséricorde.

Le troisième avocat contre l'homme fut le paradis terrestre, qui dit : Seigneur, vous m'avez fait plein de délices et d'agréments, et vous avez placé chez moi l'homme qui m'a souillé ; donc il n'est pas digne de votre miséricorde.

Le quatrième avocat contre l'homme fut la voix des éléments, qui tous se soulevèrent ensemble, disant : Avant que cet homme péchât, nous étions splendides et lumineux, pleins de toute douceur et aménité, très-beaux et très-agréables ; mais, à cause de son péché, nous sommes devenus obscurs, corrompus, pleins de changements et d'entraves : c'est pourquoi l'homme n'est pas digne de votre miséricorde.

Le cinquième avocat fut la voix des animaux, des herbes, des pierres, du métal, disant : Seigneur, celui-ci, avant de pécher, pouvait user de nous selon sa volonté et pour une bonne fin, parce qu'il ne pouvait pas se servir de nous autrement. Aujourd'hui, à cause de son péché, il ne se sert de nous que pour faire le mal ; donc il n'est pas digne de votre miséricorde.

Le sixième fut l'enfer, qui, s'élevant contre l'homme, dit : Seigneur, vous avez fait le paradis pour être le lieu des justes, et l'enfer pour être le lieu des pécheurs. L'homme a péché ; donc il n'est pas digne de votre miséricorde.

Le septième fut le démon, qui, s'élevant contre l'homme, dit : Seigneur, il vous appartient de récompenser les justes et les bons, mais il m'appartient à moi, d'après votre permission, de punir tous les méchants ; ne m'enlevez pas mon office.

Et ainsi tous les avocats s'élevèrent contre l'homme.

La miséricorde, ayant entendu ces choses, ne céda pas pour cela ; mais elle n'insista que plus fortement pour gagner sa cause et obtenir grâce. Elle dit : Seigneur, écoutez l'autre partie, et vous jugerez droit; et elle trouva en faveur de l'homme sept avocats qu'elle tira de la nature humaine, parce qu'elle trouva sept hommes justes dans la nature humaine

(1) De Annuntiatione Virginis gloriosæ sermo.

elle-même, et elle les amena devant le Seigneur pour défendre l'homme et pour montrer que la miséricorde devait l'emporter.

Le premier avocat fut Abel, qui, se prosternant avec respect aux pieds du Seigneur, dit : Veuillez, Seigneur, faire justice ; je ne demande pas autre chose. Adam, mon père, a péché, parce qu'il a été tenté par le démon, et la femme, par ses caresses et ses flatteries, l'a séduit. Mais le démon a péché spontanément ; donc son péché est plus grand : c'est pourquoi il a mérité une peine éternelle plus grande. Mais il ne convient pas qu'Adam, qui a péché de son vivant, soit condamné pour l'éternité.

Augustin cependant reprend Abel et lui dit : Tais-toi, Abel, parce que ton père fut doté de perfection et de science par le Seigneur, et il ne pouvait pas être trompé s'il eût voulu : c'est pourquoi il a péché grièvement, et il est indigne de miséricorde.

Le second avocat fut Noé, et il donna cette raison : Seigneur, il vous appartient d'avoir pitié de tout pécheur, s'il se repent, selon ces paroles du Psalmiste : Vous ne dédaignerez pas, mon Dieu, un cœur contrit et humilié, 50. Et vous voyez combien Adam a été pénétré de douleur, comme il a embrassé la pénitence en implorant votre paternelle miséricorde ; donc ayez compassion de lui. Le ciel répondit : Noé, ta raison n'est pas suffisante, car il est écrit dans la règle du droit : Le péché n'est pas remis sans que la chose enlevée soit rendue. Quoique le père Adam se repente, cependant il n'a pas encore satisfait, ni il ne peut satisfaire.

Le troisième avocat fut Abraham, qui dit : Seigneur, je veux prouver avec respect que vous devez avoir pitié d'Adam et lui pardonner, parce que, si la miséricorde, qui est le propre de la nature de Dieu, cesse en elle-même, vous cesserez d'être Dieu, parce que la nature de Dieu cessera. Si donc vous voulez être Dieu, faites miséricorde à Adam. Le paradis terrestre répondit : Seigneur, si la bonté est de la nature divine, la justice est aussi de l'essence de Dieu, et également, si elle cessait, Dieu cesserait d'être.

Le quatrième avocat fut Moïse, qui, voulant montrer que miséricorde devait être faite à Adam, dit : Seigneur, il est écrit dans les règles du droit que ce qui a plu une fois ne peut plus déplaire. Vous avez créé Adam pour la fin de la béatitude ; si vous ne faites pas miséricorde, vous n'arriverez pas à la fin pour laquelle vous l'avez créé, et ainsi votre travail sera nul. Les éléments répondent : Vous dites vrai, l'homme a été créé pour la fin de la béatitude, mais avec la condition d'être obéissant et juste. Or, il a manqué à cette condition ; donc il est indigne de la miséricorde, il ne mérite que la justice.

Le cinquième avocat fut Josué, successeur de Moïse, qui, demandant miséricorde pour Adam, dit : Seigneur, il est écrit dans les règles du droit que ce qui est odieux doit être resserré, et que les faveurs doivent être élargies. Le péché d'Adam fut odieux et mérita d'être châtié, sans

doute; mais que votre miséricorde s'étende, et faites-lui grâce, comme il convient à votre dignité. Les animaux répondent : C'est votre avis que la miséricorde de Dieu augmente, mais elle ne doit pas pour cela opprimer la justice, et ce que vous demandez ne peut pas avoir lieu sans que la justice soit opprimée, ce qui n'est pas convenable.

Le sixième avocat fut David, qui dit : Seigneur, il faut avoir pitié d'Adam ; je le démontre ainsi : Il est écrit dans les règles du droit que celui-ci ne doit pas supporter le malheur de cet autre. Et il est dit ailleurs : Le dommage que quelqu'un éprouve par sa faute ne doit pas être imputé à autrui, mais à lui-même. Pourquoi donc tant de patriarches, tant de prophètes, qui ont prédit votre venue, et qui vous sont restés fidèles, et qui furent des hommes saints, doivent-ils être condamnés à cause d'Adam? Faites donc miséricorde par amour pour eux. L'enfer répondit : A cause des bontés des saints que vous avez nommés, la justice divine ne doit pas périr, et surtout parce que la nature elle-même, conjointement avec Adam, ne pourrait pas satisfaire.

Alors David, se moquant de l'enfer, dit d'une voix élevée : Habitants du monde, soyez attentifs; grands et petits, riches et pauvres, écoutez : Ma bouche dira la sagesse, et les méditations de mon cœur enseigneront l'intelligence (Psal. 48, 1-2-3). Voici la sagesse et l'intelligence : *Credo videre bona Domini in terra viventium :* Je crois que je verrai les biens du Seigneur dans la terre des vivants, 26, 13. Dieu oubliera-t-il de s'attendrir? enchaînera-t-il ses miséricordes dans sa colère? *Numquid obliviscetur misereri Deus? aut continebit in ira sua misericordias suas?* 76, 10. Et il dit au Seigneur : Pourquoi nous avez-vous rejetés pour toujours? Pourquoi votre fureur s'allume-t-elle contre les brebis de vos pâturages? 73, 1. Pourquoi nous cachez-vous votre face? Pourquoi oubliez-vous notre misère et notre oppression? Levez-vous, Seigneur, secourez-nous, et rachetez-nous à cause de votre miséricorde, 43, 24-26. Nous sommes votre peuple et les brebis de votre pâturage. Nous vous louerons, Seigneur, dans la suite des siècles, 78, 14-15. Un certain ange répondit : L'homme, au milieu de sa grandeur, n'a pas compris sa destinée ; il s'est fait semblable aux animaux (Psal. 46, 13). Engraissé, il s'est révolté; appesanti, rassasié, enivré, il a délaissé le Dieu son Créateur et s'est retiré du Dieu son salut (Deuter. 32, 15). Mais, comme s'il n'eût pas entendu ces terribles paroles, David dit au Seigneur : Où sont, ô mon Dieu, vos antiques miséricordes? *Ubi sunt misericordiæ tuæ antiquæ, Domine?* (Psal. 88, 48.) A la vérité, nous avons péché ainsi que nos pères; nous avons commis l'injustice, nous nous sommes livrés à l'iniquité (Psal. 105, 6). Mais qu'y a-t-il là de surprenant? Car, comme les autres, ainsi moi-même j'ai été conçu dans l'iniquité, ma mère m'a enfanté dans le péché. Donc je connais mon iniquité, et mon crime est toujours devant moi ; j'ai péché contre vous (Psal. 50). Mais montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, et don-

nez-nous votre salut : *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam, et salutare tuum da nobis* (Psal. 84, 7).

Alors Dieu dit : L'homme a aimé la malédiction, elle viendra sur lui; il n'a pas voulu la bénédiction, elle s'éloignera de lui (Psal. 108, 16). Il a eu de la haine pour l'ordre, il a rejeté ma parole derrière lui (Psal. 49, 17). Quand il entendit ces paroles, David se retira tout confus, disant d'une voix plaintive : Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je m'envolerai, et je m'éloignerai fuyant dans la solitude? (Psal. 54, 6-7.)

Le septième avocat fut Siméon, qui, voyant David, Isaïe, Jérémie, Job, Daniel, et plusieurs autres qui n'osaient plus parler, s'adressa au Seigneur avec timidité et lui dit : Seigneur, il est écrit dans les règles du droit : L'iniquité d'une personne ne doit pas être imputée à toute l'Eglise, ne doit pas tourner à son dommage universel; donc, à plus forte raison, à tout l'univers. Adam a péché, et il a été condamné pour sa faute; mais pourquoi, à cause de lui, ô Dieu, toute la nature humaine serait-elle privée pour toujours de la béatitude et condamnée à la réprobation éternelle? Le démon répondit : Quoique Adam ait péché seul, parce qu'il était seul homme, il était cependant tout l'homme, parce que tous sont descendus de lui; et ainsi, à cause de lui, tous doivent être punis.

Alors la miséricorde, voyant Siméon et tous les autres silencieux, voyant les avocats impuissants et Adam noyé de pleurs, comprend qu'il n'y a pas de force contre la justice divine; qu'on ne peut discuter avec Dieu ni avec raison ni avec autorité, parce que c'est témérité de prétendre lutter contre lui. Touchée de compassion, elle élève la voix et exhorte Adam ainsi que le genre humain à ne pas désespérer, et elle dit : Je sais que Dieu est si plein de miséricorde qu'il vous fera grâce; car il a dit lui-même par son prophète Osée : Je veux la miséricorde et non le sacrifice : *Misericordiam volo et non sacrificium*, 6, 6. Donc prenons d'autres défenseurs pour apaiser le Seigneur, et, puisque les hommes ne sont pas écoutés, employons des femmes amies; elles sont plus aptes à obtenir grâce que les hommes, car elles sont plus portées aux larmes et aux paroles douces. Et ainsi elle en choisit sept, c'est-à-dire Sara, Rébecca, Rachel, Judith, Suzanne, Anne la prophétesse et la Vierge Marie.

Ces principales femmes de l'Ancien Testament prièrent le Seigneur d'envoyer son Fils au monde; et cependant aucune d'elles ne fut exaucée, sinon la glorieuse Vierge Marie, Mère de notre Seigneur Jésus-Christ. La septième fut une petite fille juive, vierge et modeste, ayant quatorze ans, mariée à Joseph, portant le nom de Marie; prosternée aux pieds de Dieu le Père, dans une humilité ineffable, elle pria et obtint le Sauveur. Car Dieu écouta celle-ci avec bonté et l'exauça en la voyant si humble, si aimable, si ornée et exempte de tout péché, et la voyant en même temps pleine de toutes les vertus, parce qu'en elle brillaient une très-admirable virginité, une très-éclatante pureté, une foi inébranlable, une très-ardente

charité, une solide dévotion, une sublime et constante contemplation, et surtout une très-profonde humilité, humilité dont il est dit : Dieu a regardé l'humilité de sa servante (Luc. 1). C'est pourquoi, sans aucune résistance, Dieu s'inclinant exauce ses prières, et, disposé à faire grâce, au sixième mois l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à la Vierge Marie pour traiter de l'incomparable affaire de la rédemption du monde. Alors la bienheureuse Vierge, entendant l'ange ambassadeur, se crut indigne; car, quoiqu'elle eût prié pour le genre humain, elle ne croyait pas qu'un si grand mystère pût s'accomplir en elle. Elle envoie aussitôt trois de ses plus belles dames d'honneur, dont la première fut la prudence, qui ne peut pas être trompée, et elle dit à Dieu le Père, au nom de la Vierge : Seigneur, vous êtes infini, mais Marie ne l'est pas; comment donc se fera cette incarnation? Seigneur, vous êtes incréé, mais Marie est créée; comment donc ce grand mystère pourra-t-il s'opérer? Vous êtes éternel, Marie est du temps; comment donc s'accomplira cette union? Vous êtes le Seigneur, mais Marie est servante; comment cela se fera-t-il? Seigneur, vous êtes riche, mais Marie est pauvre; comment donc la promesse de l'ange s'exécutera-t-elle? Et la prudence parla très-bien; car elle ne nia pas tout de suite comme une insensée, elle ne consentit pas aussitôt pour n'être pas une présomptueuse, mais elle hésita, ainsi qu'il appartient à un esprit sage de sonder les choses et de ne pas ajouter foi trop facilement.

La seconde dame d'honneur fut la continence, qui parla ainsi au nom de la Vierge : Tout homme doit être conçu selon la loi ordinaire, mais Marie n'a jamais connu d'homme, et elle n'en veut point connaître; comment se fera donc l'incarnation? Seigneur, toute conception brise la virginité, et Marie a fait vœu de ne la perdre en aucune manière; comment donc cela se fera-t-il?

La troisième dame d'honneur est la confiance, qui parle ainsi : Si Marie doit être Mère de Dieu, elle doit être la Souveraine du monde; mais elle ne le peut pas être, n'étant que servante. Si Marie doit être l'Epouse de Dieu, elle doit être la Reine du ciel; mais cela ne peut pas être, parce qu'elle est servante. Si Marie doit être votre sœur, elle doit être l'Impératrice des saints; mais le peut-elle devenir, n'étant que servante? comment donc cela se fera-t-il? L'ange explique tout cela.

Marie, dit Richard de Saint-Victor (1), donne au monde, enseveli dans les ténèbres et difforme, le Soleil de justice, le plus beau parmi les enfants des hommes, et ainsi elle chasse les ténèbres en apportant la vraie lumière, elle fait disparaître la difformité du monde. Elle est donc singulièrement la ressemblance du Christ, belle au-dessus de tout le reste de la création. Très-ressemblante au Christ, elle n'a pas seulement pour elle cette ressemblance, mais elle la rétablit dans les autres. C'est pourquoi

(1) Parte 2 in Cant. exposit. Virginis Mariæ laudes.

Marie est au-dessus des hommes, en ce qu'elle n'a jamais commis de péché comme les hommes, parmi lesquels il ne s'en trouve aucun qui fasse le bien et qui ne pèche pas. Elle est aussi au-dessus des anges, car elle les surpasse en pureté, contemplant plus clairement qu'eux la Divinité. Elle n'a pas seulement été exempte de péché, mais elle a aussi détruit les péchés des autres; elle n'a pas été lumineuse seulement en elle-même, mais elle a aussi envoyé des rayons de sa lumière, puisque par elle le monde a reçu la lumière de la grâce. Marie est donc entre les choses divines et les choses humaines le milieu et la médiatrice; elle est au-dessus des choses humaines, puisqu'elle opère tant de choses sublimes par son Fils. O merveilleuse dignité, que le soleil qui éclaire le monde vienne de la femme, que de la terre la lumière tire ses rayons, que par la femme les ténèbres du monde soient changées en lumière! Par elle et d'elle ce soleil a brillé dans le monde, et d'une manière plus lumineuse, parce qu'il a davantage éclairé les cœurs. Ainsi la lumière éternelle est sortie nouvelle dans le temps, et elle a étendu davantage ses rayons. Non seulement par Marie la lumière de la grâce a été donnée à la terre, mais aussi la vision de Dieu a été donnée aux âmes dans le ciel.

Saint Basile de Séleucie dit : Je vous salue, vous qui, médiatrice entre Dieu et les hommes, obtenez que le mur de séparation et d'inimitié qui existait soit enfin renversé et que la terre s'unisse au ciel : *Ave, quæ inter Deum et homines mediatrix, efficis ut interjectus inimicitiæ paries, tandem aliquando evertatur terrenaque cœlestibus conjungantur* (1). Je vous salue, dit saint Ephrem, résurrection du père Adam; je vous salue, très-glorieuse médiatrice du monde; je vous salue, ô salut du monde; je vous salue, conciliatrice de tout l'univers : *Ave, progenitoris Adam resurrectio; ave, mundi mediatrix gloriosissima; ave, mundi salus; ave, universi terrarum orbis conciliatrix* (2).

La Vierge Mère de Dieu a mérité de congruité le salut du monde entier, c'est-à-dire non seulement parce qu'elle a logé dans ses entrailles le Christ et qu'elle l'a enfanté, mais aussi parce qu'elle nous a donné et qu'elle a offert pour nous à la mort celui qu'elle avait enfanté, et qui était vraiment sa propriété. Car l'une et l'autre volonté, celle de la Mère et du Fils, d'accord en tout, ayant le même désir, immolent à Dieu pour le salut du monde un seul et même holocauste.

La Mère demande au Fils, le Fils au Père, le Père donne. La piété, la charité, la bonté sont réunies. La Mère supplie, le Fils interpelle, le Père pardonne. Le Fils regarde le sein de sa Mère, le Père considère la croix et les blessures du Fils; et qui ne serait pas ému à la vue de tant de gages?

(1) In serm. de Incarnatione.
(2) De Laudibus Virginis.

Marie présente à son Fils ses vœux et ses désirs pour le salut du monde; le Fils, plein de déférence pour sa Mère, les accepte; et de nouveau le Fils offre à son Père soit les désirs de sa Mère, soit les siens pour le salut du monde. Le Père accomplit d'abord ce que le Fils souhaite, ensuite les souhaits de la Mère.

Saint Justin (1) donne à la Vierge le nom de *séquestre* de notre réparation. Comme toute la controverse existait entre Dieu et les hommes sur le salut et la grâce, Marie est déclarée séquestre de la grâce, elle fait l'office de médiatrice entre Dieu et les hommes.

Il est nécessaire, dit saint Bonaventure (2), que celui qui veut obtenir la grâce de Dieu s'approche avec un cœur très-dévot de cette Médiatrice; car, comme elle est la Reine de toute miséricorde, n'ayant rien absolument dans le règne de la justice, elle ne peut rien refuser à celui qui lui demande. Approchons-nous donc avec confiance du trône de sa grâce, comme le dit l'Apôtre (Hebr. 4, 16).

Qui aussi bien que Marie rend fécondes les âmes stériles? Qui sait fertiliser comme elle les cœurs arides? Qui embrase comme elle les poitrines glacées? O Vierge auguste, tous les biens que la suprême Majesté a décrété de faire aux hommes, elle a voulu qu'ils fussent transmis par vos mains, dit saint Ildefonse (3); car tous les trésors de sagesse et de science, toutes les grâces, tous les ornements des vertus, les richesses des faveurs célestes sont dans ses mains.

Comme le soleil s'élève avec splendeur, dit le même saint, ainsi, ô Vierge Marie, vous êtes l'ornement de toute la cour céleste. Le Roi des rois a été épris de votre beauté; il a établi par vous un merveilleux commerce, nous donnant sa divinité, prenant notre mortalité, pour sortir du fumier notre pauvreté et l'élever admirablement jusqu'aux sceptres impériaux et jusqu'au trône éternel. C'est pourquoi vous êtes proclamée très-sainte par tous, parce que vous êtes devenue la cause de tous nos biens, non seulement du salut éternel, mais aussi de toute vertu et sainteté de vie. Vous nous donnez de vous-même l'exemple des bonnes œuvres, et vous nous obtenez du Seigneur toutes les grâces; car par vous il nous accorde la douceur de sa miséricorde, la clémence de sa bonté et l'abondance des grâces. Par vous tous les dons sont dispensés, par vous nous sont découverts les secrets célestes, en vous sont cachés les mystères divins, de vous coulent les sacrements de l'Eglise. Vous augmentez les joies des anges, vous préparez le salut des hommes, vous annoncez la paix à la terre, vous faites pencher Dieu vers la miséricorde. Par vous la lumière pénètre dans les cœurs, la douceur coule dans l'âme des pécheurs.

(1) In Quæstionibus ad orthodoxos, quæst. 136.
(2) De B. Virgine Maria, serm. 3.
(3) Prologus in Corona B. Virginis Mariæ, cap. 15

la joie dans les fidèles, la consolation relève les tristes, la récompense est donnée à ceux qui travaillent et la couronne aux combattants. Vous êtes le fruit vivifiant, vous êtes arrosée de la fontaine de vie, vous répandez l'odeur et la liqueur de la piété. De vous découlent les aromates de la charité, les onguents de la douceur, les parfums des vertus et l'arrosage des larmes. Vous êtes plus odorante que le cinnamome, plus forte que le cèdre, plus parfumée que le cyprès, plus suave que les plus délicieux parfums (1).

Marie est bénie, dit saint Bonaventure (2), parce que par elle Dieu se laisse toucher pour les hommes; elle est bénie, parce que par elle Dieu reçoit l'homme; elle est bénie, parce que par elle l'homme triomphe du démon. Je dis d'abord que Dieu se laisse apaiser par Marie à l'égard des hommes; car elle est représentée par Abigaïl, dont il est dit (1 Reg. 25) que lorsque David, irrité contre Nabal, voulut le mettre à mort, elle alla au-devant de ce prince et le calma; et, désarmé par Abigaïl, il dit : Que le Seigneur, le Dieu d'Israël, soit béni, qui vous a envoyée aujourd'hui à ma rencontre, et votre bienheureuse éloquence; et soyez bénie, vous qui m'avez empêché de répandre le sang et de me venger de ma main!

L'insensé Nabal représente le pécheur, car tout pécheur est insensé; mais comme Abigaïl est la figure de Marie, ainsi David est la figure de notre Seigneur. David est outragé par l'insensé Nabal, tandis que le Seigneur est outragé par l'homme impie. David est apaisé par Abigaïl à l'égard de l'insensé Nabal, et le Seigneur se réconcilie avec l'impie par l'entremise de Marie. Abigaïl calme David par des paroles et des présents, Marie apaise le Seigneur par ses prières et ses mérites. Abigaïl arrête la vengeance temporelle, mais Marie l'éternelle; celle-là détourne le glaive humain, celle-ci le glaive divin. Aussi saint Bernard dit admirablement : Nul, ô Souveraine, n'est capable comme vous de mettre la main sur l'arme du Seigneur pour la détourner, vous, la très-aimée de Dieu, par qui nous avons reçu d'abord la miséricorde de la main de Dieu notre Seigneur (3).

Mais Marie n'est pas bénie seulement parce que par elle Dieu s'apaise en faveur de l'homme, mais aussi elle est bénie parce que par elle Dieu accepte l'homme, en ce que l'homme est béni par elle-même bénie. D'où Isaïe dit avec raison qu'Israël aura la bénédiction au milieu de la terre bénie par le Seigneur, 19, 24.

Marie n'est pas seulement bénie parce que par elle Dieu est devenu favorable à l'homme, non seulement encore parce que l'homme est reçu de Dieu par elle, mais elle est aussi bénie parce que par elle l'homme

(1) Ut supra, cap. 21.
(2) Speculi, lect. 14.
(3) In Deprec. et Laud. ad B. Virginem Mariam.

peut vaincre le démon. D'où elle est figurée par Judith, dont il est dit : Le Seigneur vous a bénie en sa force, et il a anéanti nos ennemis par vos mains : *Benedixit te Dominus in virtute sua, quia per te ad nihilum redegit inimicos nostros*, 13, 22. Nos ennemis sont les démons, que la bienheureuse Vierge foudroie en brisant leur force en elle-même et en plusieurs autres, comme l'atteste saint Bernard, disant : Vous êtes une puissante guerrière; devant vous toute l'armée des esprits méchants a été mise en fuite : *Tu bellatrix egregia; omnis ante faciem tuam militia spiritualium nequitiarum in fugam est conversa* (1). Courons donc et demandons le secours de la Mère du Seigneur dans toutes les vexations et combats du démon; car elle est terrible comme une armée rangée en bataille aux ennemis de nos âmes. Hélas! parce que notre misère est grande, nous avons besoin de la bénédiction et de la miséricorde de Marie. Réclamons donc cette bénédiction avec saint Bernard, et disons avec lui : O Vierge bénie, soyez assez bonne pour faire part au monde de la grâce immense que vous avez méritée près de Dieu; obtenez par vos saintes prières le pardon aux coupables, le remède aux malades, la force aux pusillanimes de cœur, la consolation aux affligés, le secours et la délivrance aux voyageurs (2).

Honneur vous soit rendu, disait autrefois, en la très-auguste assemblée du saint concile d'Ephèse, l'invincible défenseur de Marie, le grand patriarche d'Alexandrie, saint Cyrille (3); honneur vous soit rendu, ô très-douce Vierge, puisque par votre médiation la très-adorable Trinité est maintenant glorifiée par tout le monde, le ciel est rempli d'allégresse, les anges se réjouissent, les démons se retirent confus et abattus, l'homme recouvre sa première splendeur et son ancienne dignité, et l'univers, quittant le service des faux dieux, revient à la connaissance et à l'amour de son Créateur. Par votre moyen, lui avait dit, quelque temps auparavant, saint Epiphane (4), la paix du ciel est descendue sur la terre; par votre moyen, les hommes ont recouvré les belles et désirables qualités de serviteurs, d'amis et d'enfants de Dieu; par votre moyen, les hommes ont été faits compagnons des anges, depuis que vous leur avez acquis le droit de traiter et de converser familièrement avec eux; par votre moyen, la connaissance des choses célestes a été communiquée aux habitants de la terre; par votre moyen, nous avons été réunis, par connaissance et par affection, au Fils très-béni que vous avez donné au monde, et par le moyen de tous deux, au Père sans principe, et au Saint-Esprit égal en tout au Père et au Fils, c'est-à-dire à la très-sainte et très-indivisible Trinité, à qui soit honneur et gloire aux siècles des siècles.

(1) In Deprec., etc., ut supra.
(2) Serm. 4 in Assumpt.
(3) Concil. Ephes.
(4) Homil. de sancta Deipara.

C'est chose assurée, dit le P. Poiré (1), que tout le ciel est pour nous, et que la sainte Jérusalem est pleine d'avocats qui désirent s'employer pour nos affaires. Car, sans parler du Sauveur, les anges sollicitent pour nous, les saints s'entremettent pour nous, le Saint-Esprit même prie pour nous (Rom. 8).

Que les anges sollicitent pour nous, toute l'Ecriture le prêche, et nous y voyons fréquemment les requêtes qu'ils présentent à Dieu pour nous obtenir diverses faveurs, et mille autres témoignages de leur industrieuse charité pour nous. Aussi sont-ils commis de sa Majesté pour l'assistance de ceux qui prétendent à l'héritage du salut éternel. Tous les saints, dit saint Cyprien (2), s'entremettent pour nous comme nos frères, nos alliés, nos parents et nos meilleurs amis, qui nous attendent là-haut. Comme ceux, dit saint Augustin (3), qui ont intérêt à notre avancement, puisque leur entière félicité est différée jusqu'à notre arrivée, et qu'ils ne peuvent recevoir la seconde robe dont parle saint Jean dans l'Apocalypse, 8, c'est-à-dire la gloire de leur corps jusqu'à ce que le nombre de leurs frères soit accompli. Comme ceux, dit saint Ambroise (4), qui nous ont laissé pour gages de leurs soins et de leur affection leurs dépouilles mortelles, qu'à cette occasion nous gardons avec honneur et respect. Comme ceux, dit saint Théodoret (5), qui ont fait le même chemin que nous faisons maintenant, et qui ont appris par expérience toutes les misères auxquelles nous sommes sujets. Comme ceux, dit saint Jean Chrysostôme (6), qui obtiennent tout ce qu'ils demandent à Dieu, présentant leurs têtes coupées, leurs bras disloqués, et le reste des tourments qu'ils ont soufferts, qui est la plus puissante harangue qu'ils aient moyen de faire pour nous.

Au-dessus de cette noble compagnie de médiateurs, de suppliants, se voit la Mère et l'Epouse du Juge souverain, en qualité d'Avocate, de Médiatrice générale des hommes, faveur dont elle a été honorée et qu'elle a prise plus que tout autre de ses titres d'honneur après celui de Mère de Dieu. A cette occasion, saint Ephrem (7) et Georges de Nicomédie (8), l'appellent l'encensoir d'or fin, parce qu'elle présente à Dieu nos prières et nos vœux avec plus d'avantage pour nous que tout le reste des bienheureux.

La première excellence de la médiation de Marie, de son intercession, est dans son universalité; elle s'étend généralement à toutes les créatures,

(1) 10e étoile, chapitre 11.
(2) Lib. de Mortalitate.
(3) Serm. 11 de Sanctis.
(4) Lib. 3 de Viduis.
(5) Lib. 8 ad Græcos.
(6) Serm. de SS. Juventio et Maximo.
(7) Serm. de Laudibus Virginis.
(8) Orat. de Præs. B. Virg.

de manière que nous pouvons dire d'elle ce que David dit du soleil, qu'il n'y a personne qui ne participe aux doux effets de sa lumière et de sa chaleur. Ce que les peintres ont voulu représenter lorsqu'ils ont logé sous son grand manteau toutes les nations de la terre, les grands et les petits, les jeunes et les vieux, les pauvres et les riches, les savants et les ignorants, les justes et les pécheurs, les hommes et les femmes; en un mot, tout ce qui appartient au ressort et au domaine de Dieu est compris sous le manteau de Marie, tous recourant à elle comme à leur asile commun.

Je dis bien davantage, que cette Vierge admirable opère dans le ciel avec Dieu et avec Jésus-Christ son Fils et son Epoux, quoique après eux, et par la grâce qu'ils lui communiquent, tout ce qui est dans l'état des saints, leur adhérence à Dieu, leur union ensemble, leur amour pour les fidèles qui sont encore sur la terre, leur inclination à les assister, leur application à tous leurs besoins, et que c'est par ce pouvoir et cette conduite qu'elle nous envoie les anges et les saints qu'elle trouve à propos pour nous assister dans nos besoins.

Dirai-je encore davantage? et pourquoi ne le dirais-je pas? que les saints qui sont dans le paradis, depuis le premier séraphin jusqu'au plus petit enfant qui meurt après la grâce baptismale, ont besoin de sa médiation, de son intercession, et ont leur recours à elle lorsqu'ils veulent obtenir quelque chose de Dieu. En quoi paraît merveilleusement l'étendue de son entremise et la nécessité que nous avons de sa faveur. Car, lorsque nous nous adressons à quelques saints, nous n'avons pas coutume de les supplier d'intercéder les uns auprès des autres; ce que nous faisons quand il s'agit de la Mère de Dieu, près de qui nous entremettons le crédit de tous les autres saints. Quant à vous, ô sainte Souveraine, dit saint Germain de Constantinople (1), vous avez un pouvoir et un crédit indépendant de tout autre que de Dieu, et vous n'avez pas besoin d'entremettre personne quand vous voulez obtenir quelque grâce de lui.

La seconde excellence de sa médiation consiste en la généralité des causes et des requêtes qui lui sont adressées. Nous avons recours à tous les saints du paradis, dit le dévot abbé Rupert (2); toutefois cela n'empêche pas que nous jetions spécialement les yeux sur vous, ô sainte Vierge, qui êtes la Montagne des montagnes, la Vierge des vierges et la Sainte des saints. Car, quant aux autres, ils ont leur ressort limité aussi bien que les affaires qu'ils traitent. Nous nous adressons en temps de peste à saint Sébastien, à saint Roch, et en temps de guerre, à saint Michel; sur la mer, à saint Nicolas; sur la terre, à saint Raphaël et aux saints Rois; contre l'incendie, à saint Laurent et à saint Antoine; contre les déluges,

(1) Serm. de Assumpt.
(2) Prolog. in Cant.

à saint Forent; pour le mal caduc, à saint Valentin; pour celui des yeux, à sainte Luce; et ainsi des autres choses, selon que nous savons que Dieu leur a fait part de ses grâces. Mais quant à la Mère de Dieu, elle n'a point de faveur déterminée; nous l'invoquons contre les maladies, contre les fléaux de Dieu, en toutes sortes de mauvaises rencontres; nous recourons à elle en temps de paix, en temps de guerre, en temps de famine, en temps de peste, en prospérité, en adversité, à la vie, à la mort. Nous demandons par son entremise les biens de la fortune, ceux du corps et ceux de l'esprit, la grâce et la gloire; en un mot, tout ce qui est renfermé dans les trésors de la puissance et de la libéralité de Dieu n'excède pas l'étendue de la médiation, de l'intercession de Marie.

A ce sujet saint Augustin (1), après lui Arnould de Chartres (2), lui adressent ces belles paroles que la sainte Eglise a insérées dans l'office de la Vierge : Sainte Marie, secourez les misérables, aidez les pusillanimes, priez pour le clergé, intercédez pour les dévotes assemblées des religieux, et que tous ceux qui vous réclament ressentent votre favorable assistance.

Saint Ephrem l'appelle (3) le rempart des fidèles, le salut du monde, le propitiatoire des affligés. Saint Bonaventure (4) ne sait plus quels titres lui donner; il la nomme la force de ceux qui combattent, l'avocate des pauvres, le refuge des pécheurs, le port de ceux qui font naufrage, l'asile des misérables, l'aide de ceux qui périssent, celle qui fait avancer les justes et qui remet dans leur chemin les dévoyés. Imaginez-vous toutes les richesses qui sont renfermées dans les coffres de l'épargne, vous n'en trouverez aucune dont Marie ne garde la clef.

Mon cher lecteur, lisant ceci, n'admirez-vous point avec moi la grandeur de cette souveraine Médiatrice et l'étendue de sa puissance et de son pouvoir? Qu'en un moment on lui adresse des prières et des vœux de tous les endroits de la terre; qu'elle ait en même temps des millions de causes à traiter, toutes différentes les unes des autres, et qu'ensemble elle intercède, elle obtienne, elle fasse les dépêches, elle expédie en diverses contrées les bienheureux esprits qui sont toujours prêts à recevoir ses commandements, comme ceux de Dieu; et, ce qui est bien plus, qu'elle s'acquitte de tout cela avec une admirable tranquillité, lucidité, ponctualité, sans peine, sans confusion, sans empressement quelconque, n'est-ce pas imiter, autant qu'une créature le peut, l'infinie grandeur de l'entendement divin? n'est-ce pas pour étonner le ciel et la terre? n'est-ce pas pour bénir à jamais celui qui a pris plaisir à faire une si grande Médiatrice?

(1) Serm. 18 de Sanctis.
(2) De B. Maria Virgine.
(3) Tract. de Laude Virg.
(4) Orat. de Laud. Virg.

La troisième excellence de la médiation et intercession de Marie se peut remarquer en la manière sans pareille avec laquelle elle s'acquitte de cette charge. Ce que nous venons de dire prouve la puissance qu'elle a pour faire dignement l'office d'avocate et de médiatrice. Nous ne pouvons omettre sa science comme infinie. Il est indubitable que Dieu a rempli son cœur de science et qu'elle en a autant qu'il en faut pour résoudre sur-le-champ toutes les difficultés qui se peuvent présenter. La sainte Eglise lui rend l'honneur de cette croyance et lui approprie ces paroles des Proverbes (cap. ultimo) : La loi de la clémence est dans sa bouche : *Lex clementiæ lingua ejus*. Sa bouche n'est autre que la loi même, puisque tout ce qui en sort est un oracle et comme un précis de sagesse. La loi est dans sa bouche, parce qu'elle fait la loi en parlant. De sa bouche sacrée sortent les décisions et les arrêts, puisque jamais elle n'a rien dit qui n'ait été avoué de Dieu.

Mais remarquez et admirez tout ensemble que les lois qui sortent de sa bouche sont toutes lois de clémence ; elle tient toujours le parti de la douceur, sans cependant jamais sortir de la règle de l'équité. Oh ! quelles obligations nous avons à une telle Médiatrice et Avocate, de qui nous pouvons dire à bien plus forte raison que saint Paul (2 Corinth. 5), que Dieu a mis dans sa bouche la parole de la réconciliation ; car il n'y a que Dieu seul qui connaisse les bons offices qu'elle rend aux hommes presque à tous les moments de leur vie. Combien de fois, Dieu ayant étendu le bras pour nous châtier dans nos corps, dans nos âmes, dans ceux qui nous touchent, n'a-t-elle pas opposé la douce parole de réconciliation et arrêté la main vengeresse de Dieu ? Ce sont à présent lettres closes pour nous, qui s'ouvriront un jour là-haut pour nous donner sujet de l'aimer et de l'honorer à jamais.

La quatrième excellence se voit en son affabilité et au doux accueil qu'elle fait à tous ceux qui ont quelque affaire à traiter avec elle ; car il n'est rien au monde de plus doux ni de plus humain que son abord. Quand elle est appelée en qualité d'Avocate, de Médiatrice, toutes ses entrailles sont émues, et elle ne peut s'empêcher d'accorder ce qu'on lui demande.

La cinquième excellence de sa médiation se fait connaître par le crédit qu'elle a auprès de Dieu, crédit si remarquable qu'il ne se trouve affaire si difficile ni entreprise si ardue dont elle ne vienne à bout. Elle viendrait à bout de tout ce que les autres saints auraient entrepris sans effet. Un des meilleurs et des plus grands théologiens, Suarez (1), avance une chose étonnante à ce propos, savoir que s'il pouvait arriver, ce qui est impossible, que le ciel se divisât et qu'il s'y rencontrât diversité d'avis et d'inclinations sur quelque affaire, la Vierge-Mère faisant seule un parti, et tout le reste des bienheureux un autre, elle l'emporterait sans difficulté

(1) Tom. 1. in 3 p. disp. 25. § 2

sur eux tous. Je dirai bien davantage, que si toutes les étoiles du firmament, toutes les feuilles des arbres, toutes les pierres de la campagne, tous les grains de sable, toutes les gouttes d'eau étaient changés en médiateurs, en intercesseurs et en avocats, ils ne feraient pas tous ensemble l'effet que produit la seule Mère de Dieu.

N'est-ce pas dire clairement que Dieu lui a fait bonne part de sa toute-puissance? Le savant docteur saint Anselme semble l'assurer quand il dit (1) : Dieu vous a tellement exaltée, ô sainte Souveraine, qu'il a voulu que toutes choses vous fussent possibles avec lui. Il ne faut que vouloir, et rien ne s'opposera à votre volonté, vous ne rencontrerez rien d'impossible. Tout ce qu'elle veut, elle le peut.

Comme il n'appartient qu'à Dieu seul de faire grandes ses créatures, aussi, quand il y met la main, il fait bien connaître que c'est lui. Et saint Germain de Constantinople, sur cette considération, parlait ainsi à la glorieuse Vierge (2) : Tout ce qui vous concerne, sainte Souveraine, est excellent; tout est grand et élevé au-dessus de notre entendement, et le pouvoir que vous avez auprès de votre Fils surpasse tout ce que nous saurions concevoir.

C'est le même sentiment qui inspirait les paroles que lui adressait saint Grégoire de Nicomédie (3) : S'il nous reste quelque espérance d'arriver au ciel, elle est fondée et appuyée sur vous, de qui nous attendons l'aide et le secours dont nous avons besoin, ô Vierge clémente. Et comme il faut que nos excuses, pour être recevables, passent par votre bouche, aussi ne nous glorifions-nous d'aucune chose autant que de ce que vous daignez agréer notre confiance. Présentez nos requêtes, car vous le pouvez; il n'y a nul moyen de résister à vos demandes, ni de s'opposer aux efforts de votre médiation; il faut que tout cède à vos commandements et que tout plie sous votre pouvoir.

Pour parler ainsi, ces deux grands saints se fondent sur les incomparables mérites de la Mère et sur l'excessive bonté du Fils.

En effet, c'est un motif bien pressant que le titre de mère pour un enfant bien né; ce qui est demandé à ce titre ne peut guère être refusé, et il n'y a pas apparence de refus quand une mère comme la sainte Vierge emploie la douceur de ce nom. Demandez tout ce qu'il vous plaira, lui disait le dévot patriarche de Venise, saint Laurent Justinien (4); car celui-là n'a garde de vous refuser, qui a voulu naître de vous, qui vous a tant honorée que de prendre son repos en vous et de vous prendre près de sa personne. Et saint Fulbert, évêque de Chartres (5) : Recevez, disait-il, ce

(1) Cap. 12 de Excellentia Virginis.
(2) Orat. de Zona B. Virg.
(3) Orat. de Oblatione B. Virg.
(4) Serm. de Nativitate Virginis.
(5) Serm. de Assumptione.

que nous présentons, obtenez ce que nous demandons, excusez ce que nous craignons; car ce serait folie à nous d'en chercher une autre qui ait plus de pouvoir pour apaiser la colère de notre Juge que vous qui avez mérité d'être sa Mère. Saint Augustin (1), saint Ildefonse (2), sur ce sujet, disent que ce serait chose bien étrange que celle qui a porté le prix de notre liberté n'eût pas plus de crédit que les autres quand elle intervient pour ceux que son Fils a délivrés. C'est une puissante parole que celle qui sort de la bouche d'une mère; et si nous passons outre et ajoutons les larmes aux paroles, quel cœur pourra soutenir ce double assaut? Que si maintenant elle ne peut plus verser des larmes, elle peut toujours présenter pour nous celles qu'autrefois elle a versées en abondance et demander tout ce qu'elle voudra, car le Sauveur les tient trop chères pour lui refuser quelque chose.

Ne nous arrêtons pas aux larmes, puisqu'il y a encore quelque chose de plus puissant; car que n'emportera pas la sainte Vierge quand elle fait ressouvenir le Sauveur du lait qu'elle lui a donné et des mamelles qui l'ont nourri? La vérité est telle qu'il n'y a point de chemin pour arriver au ciel qui ne soit plus battu que celui qui est arrosé du lait de la Mère de Dieu, et qu'il n'y a conscience si sanglante qui ne soit incontinent blanchie par une seule goutte de ce lait céleste. Il suffit de dire au Sauveur : Par l'amour de la Mère qui vous a élevé et par les mamelles qui vous ont nourri, que soudain on lui saisit le cœur, et toute sa colère s'évapore comme la rosée devant le soleil.

Que sera-ce donc quand nous viendrons à tripler la batterie et à détremper le sang de Jésus dans le lait de Marie, c'est-à-dire attaquer la miséricorde du Père avec les plaies du Fils et avec le sein de la Mère? C'en est fait, disait Arnould de Chartres (3), et l'homme se peut assurément présenter à Dieu quand il a le Fils pour médiateur auprès du Père, et la Mère pour médiatrice auprès du Fils; quand le Fils met en évidence ses blessures, et surtout celle de son sacré côté, et que la Mère ouvre son sein pour montrer les mamelles qui ont allaité le Sauveur. Le renvoi n'est nullement à craindre quand on emploie ces motifs de clémence, ces enseignes de pitié.

Le droit naturel que Marie a sur son Fils oblige celui-ci non seulement à écouter sa Mère, dit saint Antonin (*ut supra*), mais encore à condescendre à ses justes volontés. Partant, la prière que la sainte Vierge faisait sur la terre ne pouvait être refusée; et maintenant qu'elle est Reine du ciel, sa prière est encore plus puissante. O Vierge toute puissante, appuyez-nous de votre force, à la charge que les trophées de nos victoires soient appendus à vos autels sacrés.

(1) Serm. 33 de Sanctis.
(2) Serm. 8 de Assumpt.
(3) Tract de Laude Virginis.

Le Roi du ciel a tellement relevé le crédit que le titre de Mère de Dieu donnait déjà à la sainte Vierge, qu'il l'a mis jusqu'à son plus haut point. Qu'est-ce que Dieu ne peut pas faire et ne fait pas pour honorer sa Mère?

Puissiez-vous, ô Vierge-Mère, prendre toujours soin de ceux qui se rendent jaloux de votre honneur, et puissent réciproquement tous ceux qui ont quelque connaissance de votre incomparable bonté et du crédit que vous avez auprès de votre Fils, prendre de là sujet de redoubler l'affection qu'ils ont à vous aimer, à vous honorer et à vous servir, et que le ciel retentisse à jamais des louanges de la Mère et du Fils, de la Médiatrice et de celui qui nous l'a procurée, et que tous confessent que le bonheur qu'ils possèdent leur est échu par votre protection!

Dieu, dit Paul a Sancta Catharina (1), ne demanda le consentement d'aucune créature pour créer le ciel et la terre; il ne consulta ni les anges ni les hommes, mais il fit cette création par sa seule volonté. Cependant, voulant renouveler et réparer le monde par l'incarnation de son Fils, et voulant faire un ouvrage qui surpasse à l'infini, en toutes manières, la création sous le rapport de la dignité du sujet, puisque le Christ est Homme-Dieu, il n'a pas fait cela par sa seule volonté, mais il a recherché le consentement de la Vierge. De là la Vierge dit: Qu'il me soit fait: *Fiat mihi.* Elle se sert de la même parole dont Dieu se servit seulement dans la création. Quand Dieu voulut faire son incomparable chef-d'œuvre, il voulut partager cet honneur avec Marie, de manière qu'il ne se fît pas sans la volonté de l'auguste Vierge. Oh! de quel prix immense fut auprès de Dieu la suprême pureté de la Vierge, unie à une très-profonde humilité, puisque Dieu la voulut pour coopératrice dans l'action de ce grand mystère! Dans l'œuvre de la création, les trois personnes divines, dans une commune volonté, concoururent seulement, comme dans la production des anges et des hommes; mais dans l'œuvre de l'incarnation, œuvre la plus sublime, la volonté de la Vierge concourt avec la commune volonté des trois personnes divines. Ainsi, en s'humiliant, non seulement elle rencontre Dieu, mais elle concourt avec lui par un humble consentement à l'œuvre de l'incarnation, qui est infiniment au-dessus de toutes les autres œuvres.

L'homme pèche, il est condamné par le Juge suprême. Il ne se trouvait personne qui pût obtenir du suprême Juge la révocation, l'annulation ou la modification de cette terrible condamnation. Car Dieu, fortement irrité, sévissait contre la postérité d'Adam, aucune personne qui lui fût agréable ne se présentant qui pût calmer sa fureur, jusqu'à ce que la très-sainte Vierge parut sur la terre dans une plénitude merveilleuse de grâce. Par son humilité, ses larmes, ses mortifications et ses prières, elle apaisa le Juge irrité contre l'orgueil des premiers parents.

(1) De B. Virg. Prædest. et Nativit., lib. 2, cap. 3, sect. 3.

Dans l'ordre de l'application des mérites de la rédemption du Sauveur, Marie apparaît à côté de son Fils, dit Mgr Malou, évêque de Bruges (1). Le grand trésor des mérites que le Sauveur acquit sur le Calvaire est entre ses mains; elle l'applique chaque jour par sa puissante médiation et intercession. Jamais les prières qu'elle adresse à son Fils ne sont repoussées; elle a mérité le nom de Toute-Puissance suppliante. Comme son Fils est le seul Médiateur que Dieu a choisi entre sa Majesté offensée et les hommes pécheurs, de même la principale Médiatrice qu'il a placée entre son Fils et nous, c'est la bienheureuse Vierge.

Marie, dit saint Liguori (2), est appelée la Coopératrice, la Médiatrice de notre justification, parce que Dieu lui confie toutes les grâces qu'il veut nous départir. En sorte, assure saint Bernard, que tous les hommes qui ont jamais été et qui seront jusqu'à la fin du monde doivent regarder la bienheureuse Vierge comme le moyen de leur salut.

Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile que nul ne peut venir à lui si le Père ne l'attire par sa grâce : *Nemo venit ad me, nisi Pater meus traxerit eum.* C'est ce que le même Seigneur dit de Marie : Nul ne vient à moi si Marie ne l'attire par sa médiation, par ses prières. Jésus est le fruit de Marie; celui qui veut le fruit doit aller à l'arbre. Ce n'est que par Marie qu'on trouve Jésus, et quiconque a trouvé Marie trouve en même temps son Fils. Quand sainte Elisabeth vit entrer la Vierge dans sa maison, transportée d'allégresse, elle s'écria dans son humilité : D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu daigne me visiter? Mais, pourrait-on demander, ne savait-elle pas que Jésus était aussi dans sa maison? Comment donc ne pas dire plutôt qu'elle est aussi indigne de voir le Fils que de voir la Mère? C'est que la sainte savait bien que, lorsque Marie vient, elle amène toujours Jésus avec elle; en sorte qu'il lui suffisait de remercier la Mère sans nommer le Fils.

Marie est un vaisseau privilégié qui nous a apporté Jésus-Christ, le pain vivant descendu du ciel. Ceux qui ne seront pas reçus dans ce vaisseau, c'est-à-dire ceux que Marie ne prendra point sous sa protection, seront infailliblement engloutis par les eaux. Ainsi donc, quand la mer est orageuse et que les flots des tentations se soulèvent, crions à Marie et disons-lui, comme saint Pierre à Jésus-Christ : Sauvez-nous, nous périssons : *Salva nos, perimus.*

Le glorieux saint Gaëtan affirme que nous pouvons demander la grâce tant qu'il nous plaira, mais que nous ne l'obtiendrons que par l'intercession de Marie; et saint Antonin ajoute : Demander sans passer par elle, c'est tenter de voler sans ailes.

Comme Pharaon disait à ceux qui lui demandaient du pain : Allez à

(1) Chapitre 11, article 4.

(2) Paraphrase du *Salve, Regina*, chap. 5, § 2.

Joseph : *Ite ad Joseph ;* de même aussi, quand nous demandons quelque grâce à Dieu, il nous dit : Allez à Marie. En sorte, observe Richard de Saint-Laurent, que les chrétiens peuvent dire à leur Reine, avec bien plus de raison que les Egyptiens ne le disaient à Joseph : Notre salut est dans vos mains.

Le savant Idiot se sert de la même expression, et Cassien, allant plus loin encore, dit que pour tous les hommes le salut est dans la médiation de Marie ; de même qu'une pierre, quand le sol qui la soutient vient à manquer, roule d'abîme en abîme, ainsi une âme qui perd l'appui de Marie tombe aussitôt dans le péché, puis dans l'enfer. Qui pourrait connaître Dieu, s'écrie saint Germain, si ce n'était par vous, ô très-sainte Marie ? Quel est celui qui pourrait se sauver ou recevoir quelque grâce, si ce n'était par votre moyen, ô Vierge toute puissante et pleine de grâce ? Si ce n'était vous qui nous frayez le chemin, nul n'échapperait intact et pur aux dangers de la route.

Toutes les grâces passant par Marie, il faut, quand nous intercédons auprès des saints, qu'ils aient recours à sa médiation pour faire valoir nos prières auprès de Dieu. Quoi de plus naturel que le Seigneur, qui a couronné sa Mère Reine des saints, veuille que les saints aient recours à son intercession pour obtenir des grâces à leurs dévots ? C'est le sentiment de saint Anselme, de saint Bernard, de saint Bonaventure, de Suarez, et d'autres encore. Vainement, dit saint Bernard, demanderait-on quelque grâce aux saints, si Marie ne s'employait pour l'obtenir (1). C'est dans le même sens qu'un auteur moderne entend le verset des Psaumes : *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis :* Tous les riches du peuple vous adressent leurs prières. Les riches du peuple de Dieu sont les saints, et quand ils veulent obtenir quelque grâce à leurs serviteurs, ils se recommandent à Marie. Ainsi, comme l'affirme Suarez, nous devons prier les puissants de la Jérusalem céleste d'être nos intercesseurs auprès de celle qui est leur Maîtresse et leur Reine. Saint Anselme, s'adressant à Marie, lui dit : Ce que ceux-ci tous ensemble (les saints) peuvent avec vous, vous le pouvez à vous seule sans eux. Comment cela ? se demande-t-il. Parce que vous êtes la Mère de notre Sauveur, l'Epouse du Saint-Esprit, la Reine du ciel et de la terre. Si vous gardez le silence, nul n'osera ouvrir la bouche en notre faveur ; mais si vous intercédez pour nous, tous de concert nous aideront de leurs prières. Quand Marie, dit le père Segneri, prie pour une âme, tout le paradis se joint à elle ; bien plus, en sa qualité de Reine, elle commande alors aux anges et aux saints de l'accompagner tous ensemble auprès du trône de Dieu et d'unir leurs supplications aux siennes.

L'autorité maternelle est si grande par le droit de la nature, continue

(1) De Aquæductu.

saint Liguori, qu'un fils, fût-il monarque, eût-il l'empire absolu sur tous les individus de son royaume, ne peut cependant traiter sa mère comme une sujette. Il est vrai que Jésus-Christ, assis dans le ciel à la droite de son Père, possède même comme homme, en vertu de l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine, l'autorité suprême sur tous les hommes et sur Marie elle-même; cependant il n'en demeure pas moins incontestable que le Rédempteur, pendant sa vie mortelle, voulut s'abaisser jusqu'à se rendre obéissant à Marie. Saint Ambroise observe que Jésus-Christ, ayant daigné choisir Marie pour sa Mère, s'était par là même obligé à lui être soumis. On peut dire des autres saints, observe Richard de Saint-Laurent, que Dieu est avec eux; mais pour Marie, il lui a été donné non seulement de se conformer à la volonté de Dieu, mais que Dieu même se soit conformé à la sienne.

Quoique la Vierge dans le ciel ne commande plus à son Fils, cependant nous disons que ses prières sont des prières de mère, c'est-à-dire qu'elles n'essuient jamais de refus. Saint Pierre Damien, s'adressant à Marie, lui dit : Toute puissance vous a été donnée dans le ciel et sur la terre, et rien ne vous est impossible; car vous pouvez rendre l'espoir à ceux qui l'ont perdu. Il ajoute que, lorsque Marie se présente devant Jésus-Christ, appelé par le saint l'autel de la réconciliation, pour intercéder en notre faveur, elle semble moins supplier que dicter des lois, et a plutôt l'air d'une Reine que d'une sujette.

Tout est soumis à l'empire de la Vierge, et Dieu même, ne craint pas d'avancer saint Bernardin de Sienne; le saint voulant dire que Dieu exauce les prières de sa Mère comme si c'étaient des ordres. Suivant toutes les lois, dit Richard de Saint-Laurent, la Reine jouit des mêmes priviléges que le Roi, et pour que la puissance soit égale entre le Fils et la Mère, le Fils, qui est tout puissant, a rendu sa Mère toute puissante. L'un est tout puissant par nature, l'autre est toute puissante par grâce; c'est-à-dire, comme il fut révélé à sainte Brigitte, que notre divin Sauveur s'est obligé à ne rejeter aucune des demandes de sa Mère, et la raison que Jésus-Christ en donne devant la sainte, c'est qu'il ne voulait rien refuser dans le ciel à celle qui ne lui avait rien refusé sur la terre.

C'est donc avec grande raison, ô notre Médiatrice et notre Avocate, que saint Bernard et saint Anselme disent qu'il vous suffit de vouloir pour qu'une chose se fasse. Ainsi vous pouvez à votre gré élever le plus insigne pécheur jusqu'au plus haut degré de sainteté; et Albert le Grand vous fait dire : Il faut me prier de vouloir, car tout ce que je veux a lieu nécessairement.

Pendant que Marie était sur la terre, sa pensée la plus chère, la plus habituelle, après la gloire de Dieu, était de secourir les infortunés; et alors déjà elle jouissait du privilége d'obtenir tout ce qu'elle demandait. Nous en avons la preuve dans ce qui se passa aux noces de Cana. Le vin

ayant manqué, Jésus-Christ répondit à sa Mère, qui lui exposait le besoin des deux époux : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue, c'est-à-dire le temps de ma prédication, où je dois confirmer par des miracles la vérité de ma doctrine. Malgré la dureté apparente de cette réponse et le refus qu'elle semblait contenir, Marie ne laisse pas de dire aux gens de la maison : Faites tout ce qu'il vous dira, car elle se tenait sûre d'être exaucée ; et, en effet, Jésus-Christ change l'eau en vin. Pourquoi cela, puisque son heure n'était pas encore venue, et que dans les conseils divins, qui sont immuables, le temps des miracles n'était point arrivé ? C'est que le décret qui en fixait l'époque était subordonné à un autre décret, par lequel, de toute éternité, le Seigneur s'obligeait à exaucer toutes les demandes de sa Mère. Marie connaissait bien ce privilége dont elle était en possession. Ainsi, quoique son Fils paraisse rejeter sa prière, elle ne se trouble point, elle ne doute pas un instant. Par ces paroles : Mon heure n'est pas encore venue, Jésus-Christ voulait montrer, observe saint Thomas, qu'il aurait différé le miracle de changer l'eau en vin, si c'eût été toute autre personne que sa Mère qui l'en eût sollicité ; et c'est en considération de Marie et pour condescendre à ses prières que le Sauveur devance le temps des miracles.

En un mot, c'est une chose certaine qu'il n'y a aucune créature qui puisse obtenir aux misérables pécheurs tant et de si abondantes miséricordes que notre clémente Avocate et Médiatrice, moins regardée du Seigneur comme sa servante qu'honorée par lui comme sa véritable Mère. L'époux des Cantiques dit à son épouse : Vous qui habitez dans les jardins, nos amis sont attentifs à votre voix ; faites que je l'entende. Ces amis sont les saints, qui ont les yeux attachés sur leur Reine quand ils veulent quelque grâce pour leurs serviteurs. Et que faut-il pour que Marie soit exaucée ? Il suffit qu'elle fasse entendre le son de sa voix.

Nous lisons dans Valère-Maxime que, lorsque Coriolan tenait Rome assiégée, les prières des citoyens les plus remarquables et de ses amis mêmes ne purent le fléchir ; mais ce grand courroux céda quand il vit à ses pieds sa mère Véturie, et il lui sacrifia son ressentiment. Si un homme, un païen a été capable d'une telle marque de respect pour sa mère, que ne fera pas l'Homme-Dieu pour sa Mère vierge ? Saint Justin assure qu'un soupir de Marie peut bien plus auprès de Dieu que les prières de tous les saints ensemble. C'est l'aveu que le démon lui-même fit à saint Dominique par la bouche d'un possédé. Saint Georges, archevêque de Nicomédie, dit que Jésus-Christ, comme pour satisfaire à l'obligation qu'il a contractée envers sa Mère dont il a reçu l'être humain, s'est imposé la loi de lui accorder toutes ses demandes.

Réjouissez-vous donc, ô Marie, d'avoir pour débiteur ce Fils qui répand ses largesses sur chacun de nous et ne reçoit rien de personne. Tous les

hommes sans exception sont redevables au Seigneur de ce qu'ils possèdent, car tout est un don de sa main libérale; vous seule avez Dieu pour débiteur. C'est pourquoi, selon la réflexion de saint Augustin, Marie ayant mérité de revêtir de la chair humaine le Verbe de Dieu et de préparer ainsi le prix de la rédemption, est par là même plus puissante pour obtenir le salut que tous les rachetés ensemble. Vous pouvez donc nous sauver tous, ô Marie, lui dit saint Jean Damascène; car votre autorité de Mère donne une force irrésistible à vos prières.

O bonté admirable de notre Dieu, qui a bien voulu destiner une aussi puissante Avocate et Médiatrice à de misérables criminels, afin que tous puissent se sauver moyennant son secours! O ineffable miséricorde, qui, dans la crainte de nous éloigner de lui par la sentence redoutable qu'il doit prononcer dans notre cause, nous a donné pour Médiatrice sa propre Mère et la Maîtresse de la grâce!

Nous avons tant de motifs d'aimer notre grande Médiatrice, que si toute la terre retentissait de ses louanges, si tous les sermons parlaient d'elle, et si tous les hommes donnaient leur vie pour Marie, ce serait peu en retour de la tendre affection qu'elle leur porte, fussent-ils les plus misérables pécheurs, pourvu qu'ils aient quelques sentiments de dévotion pour elle. Le bienheureux Raymond Jourdan, qui par humilité se faisait appeler l'Idiot, disait de Marie : Elle aime ceux qui l'aiment; bien plus, elle s'abaisse jusqu'à servir ceux qui la servent, employant toute sa puissance, s'ils sont pécheurs, à leur obtenir le pardon de son Fils.

Pécheurs, qui que vous soyez, s'écrie saint Liguori, si l'énormité de vos crimes venait à vous faire douter, non de la puissance, mais de la médiation compatissante de Marie, sachez, ainsi qu'elle l'assura elle-même à la vénérable sœur Villani, qu'après le titre de Mère de Dieu, il n'en est point dont elle se glorifie davantage que de celui d'Avocate et de Médiatrice des pécheurs. Entendons encore saint Bonaventure nous dire qu'un des grands priviléges de la Mère de Dieu, c'est d'être toute puissante auprès de son Fils. Mais, ajoute-t-il immédiatement, de quoi nous servirait sa puissance si elle ne l'employait pour nous? Non, conclut le saint, n'ayons aucune crainte, et remercions sans cesse le Seigneur de ce que la plus puissante entre tous les saints est aussi l'Avocate, la Médiatrice la plus zélée et la plus tendre.

Qui jamais après Jésus-Christ a eu plus de sollicitude pour les hommes que vous, ô Mère de miséricorde? Qui est notre soutien comme vous dans les différentes afflictions dont nous sommes travaillés? Qui prend comme vous la défense des pécheurs jusqu'à combattre pour eux? Votre protection, ô Marie, votre médiation est plus puissante et votre amour pour nous plus grand que ce que tout l'entendement humain peut concevoir; car, dit Idiot, les autres secourent leurs serviteurs, mais la Mère de Dieu, Reine des hommes, est la Médiatrice de tous et les embrasse tous dans sa sollicitude.

Avec quelle efficacité, avec quelle tendre charité cette bonne Médiatrice et Avocate plaide notre cause ! Saint Augustin, considérant le zèle que Marie met à intercéder pour nous, lui dit : Les hommes n'ont qu'une seule et unique Avocate dans le ciel, et c'est vous.

En effet, quoique tous les saints s'intéressent à notre salut et intercèdent pour nous, cependant la charité de Marie surpasse tellement la leur, qu'il est vrai de dire qu'elle est notre unique Avocate ; et, selon la belle expression de saint Germain, elle ne peut se rassasier de nous défendre : *Non est satietas defensionis ejus.*

Pauvres pécheurs, que vous seriez à plaindre si vous n'aviez cette Avocate, cette Médiatrice si puissante, si tendre, et tout à la fois si prudente et si sage, que son Fils ne peut condamner les coupables qu'elle défend ! Marie, dans le ciel, moyennant ses douces et sages prières, sait si bien apaiser la colère divine, que Dieu lui-même la bénit et semble en quelque sorte la remercier de ce qu'elle l'empêche de sévir contre les pécheurs et de les livrer à leur malheureux sort. C'est parce que le Père éternel veut épuiser en notre faveur ses miséricordes, qu'après nous avoir donné Jésus-Christ pour notre Médiateur auprès de lui, il nous donne encore Marie pour Médiatrice auprès de Jésus-Christ.

Ainsi donc essuyez vos larmes, vous qui êtes dans la tribulation ; prenez courage, plaintifs et pusillanimes : la Vierge puissante, qui est la Mère de votre Juge et de votre Dieu, est aussi l'Avocate, la Médiatrice du genre humain ; Avocate habile qui sait tous les moyens d'apaiser le Seigneur ; Médiatrice puissante qui obtient tout ce qu'elle veut ; Avocate et Médiatrice universelle dont tout le monde éprouve le crédit.

Citons ici l'apostrophe éloquente que Guillaume de Paris met dans la bouche du pécheur qui a recours à Marie : Je viens à vous, lui fait-il dire, glorieuse Mère de Dieu, que l'Eglise des saints appelle Mère de miséricorde ; vous êtes, ô Marie, celle qui n'a jamais essuyé de refus, dont la miséricorde n'a jamais manqué à personne, ni la clémence repoussé aucun suppliant. Serait-ce en vain que l'Eglise proclame que vous êtes son Avocate et le refuge des infortunés ? A Dieu ne plaise, Médiatrice des hommes et leur unique espérance après votre Fils, que nos péchés soient un obstacle à ce que vous exerciez envers moi cet office de miséricorde ! Tout ce que vous avez de grâce et de gloire, et votre divine maternité même, s'il est permis de le dire, vous en êtes redevable aux pécheurs. Loin de nous de croire que celle qui a donné au monde la source du salut puisse refuser sa pitié à ceux qui l'implorent ! Ainsi donc, ô Marie, puisque votre office est d'être Médiatrice de paix entre Dieu et les hommes, venez à mon aide au nom de cette clémence qui vous est propre et qui surpasse infiniment mes vices et toutes mes iniquités.

La grâce de Dieu est un trésor au-dessus de toute estime ; il n'y en a point de si désirable. L'Esprit saint l'appelle un trésor infini, puisque

c'est par la grâce que nous sommes élevés à la dignité d'amis de Dieu; en sorte que Jésus-Christ, notre Rédempteur, n'hésite point à donner le nom d'amis à ceux qui ont sa grâce : *Vos amici mei estis.* O péché, maudit péché, qui détruis cette précieuse amitié et rends l'âme d'un objet d'amour un sujet de haine! Qu'a-t-il donc à faire le pécheur qui se trouve malheureusement l'ennemi de Dieu? Il doit chercher un Médiateur qui lui obtienne son pardon et le remette en possession de ce bien suprême qu'il a laissé échapper. Ce Médiateur auprès de Jésus-Christ, c'est Marie.

Voici comment l'Esprit saint fait parler Marie dans les Cantiques : Je suis la forteresse de ceux qui ont recours à moi, ma miséricorde est pour eux comme une tour inexpugnable; c'est pourquoi le Seigneur m'a établie Médiatrice de paix entre les pécheurs et lui. Cette puissante Médiatrice, dit le cardinal Hugues, fait recouvrer la paix à ceux qui sont en guerre; par elle le pardon est accordé aux coupables, le salut offert à ceux qui l'ont perdu et la miséricorde à ceux qui sont dans le désespoir. La Mère de miséricorde ne traite jamais de guerre et de vengeance contre les pécheurs; elle négocie pour eux le pardon et la paix. La paix du ciel fut donnée par vous, ô Marie; c'est encore par votre médiation que les pécheurs continuent d'être réconciliés avec Dieu.

L'arc-en-ciel que saint Jean vit autour du trône de l'Eternel signifiait Marie toujours présente au tribunal divin pour mitiger les sentences prononcées contre les pécheurs, et c'est elle que Dieu avait en vue quand il dit à Marie : Je placerai dans le ciel un signe de paix, et en le voyant je me souviendrai de l'alliance perpétuelle que j'ai faite avec les hommes. De même donc qu'à la vue de l'arc dans les nuées, le Seigneur se rappelle la paix qu'il a promise à la terre, ainsi, par les prières de la bienheureuse Vierge, il pardonne aux pécheurs leurs offenses et fait la paix avec eux.

Le principal office qui fut donné à Marie quand elle vint sur la terre fut de relever les âmes déchues de la grâce divine.

Marie, dit saint Jean Chrysostôme (1), a été élue de toute éternité pour Mère de Dieu, afin de sauver par sa miséricorde ceux à qui son Fils, en rigueur de justice, ne peut faire grâce. Oui, ajoute saint Anselme (2), la Vierge a été élevée à cette haute dignité bien plus pour les pécheurs que pour les justes; et puisqu'elle est redevable aux pécheurs de sa glorieuse maternité, comment pourrais-je désespérer de mon pardon, quelque grande que soit la multitude de mes offenses?

L'Eglise, dans l'oraison de la messe qui se dit la veille de l'Assomption, nous apprend que la Mère de Dieu a été enlevée au ciel, afin d'intercéder pour nous avec toute confiance, *fiducialiter*. C'est pourquoi Ma-

(1) Homil. de B. Virg.
(2) De Laudibus Virginis.

rie est appelée par saint Justin : Vierge arbitre de notre sort (1). L'arbitre est celui auquel les deux parties remettent la décision de leur procès, et le saint veut dire que Jésus-Christ permet à sa Mère de décider entre nous et lui.

Eh quoi! dit l'abbé Adam, peut-il craindre de mourir, celui qui a Marie pour Mère, pour Médiatrice et pour Avocate? Et vous, ajoute le même saint s'adressant à la Vierge, dédaignerez-vous d'implorer votre Fils pour un autre fils et de demander au Rédempteur la grâce du racheté? Non, sans doute; car vous n'ignorez pas que le même Dieu qui a établi votre Fils Médiateur de paix entre l'homme et lui, vous a faite à votre tour Médiatrice entre le juge et le coupable (2).

Une des raisons par lesquelles, dit ailleurs saint Liguori (3), on prouve que Marie, dès le premier instant de sa vie, fut plus sainte que tous les saints réunis, se fonde sur le grand office de Médiatrice des hommes qu'elle eut dès le commencement. Cette qualité demandait qu'elle possédât dès lors plus de grâces que tous les hommes ensemble. Tous les théologiens et les saints Pères s'accordent à donner à Marie ce titre de Médiatrice, par la raison qu'elle a, par sa puissante intercession et par son mérite de convenance (*de congruo*), selon le langage de l'Ecole, obtenu le salut à tous les hommes, en procurant au monde perdu le bienfait signalé de la rédemption. Je dis mérite de convenance, parce que Jésus-Christ seul est notre Médiateur par voie de justice, et par le mérite de condignité (*de condigno*), il a offert ses mérites au Père éternel, qui les a acceptés pour notre salut. Marie n'est Médiatrice de grâce que par voie de simple intercession et du mérite de convenance, parce qu'elle a offert à Dieu, disent les théologiens avec saint Bonaventure, ses mérites pour le salut des hommes, et Dieu par grâce les a acceptés avec les mérites de Jésus-Christ, selon saint Arnould et Richard de Saint-Victor (4); de sorte que tout bien, tout don de vie éternelle, que chaque saint a reçus de Dieu, lui ont été accordés par le moyen de Marie.

Voilà précisément ce que veut nous faire entendre l'Eglise quand elle applique à Marie ces paroles de l'Ecclésiastique, cap. 24 : *In me gratia omnis viæ et veritatis. In me omnis spes vitæ et virtutis. Ego Mater pulchræ dilectionis, timoris, agnitionis et sanctæ spei :* En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité, en moi toute l'espérance de la vie et de la vertu. Je suis Mère du pur amour, et de la crainte, et de la science, et de l'espérance sainte. C'est-à-dire que par Marie se dispensent toutes les grâces à ceux qui sont encore dans la voie, sur la terre; par Marie se

(1) De B. Virg.
(2) De Laud. Virginis.
(3) *Vertus de Marie.*
(4) Cant. 26 in Cant.

donne la lumière de la vérité; par Marie nous espérons obtenir la vie de la grâce sur la terre, celle de la gloire dans le ciel; par le moyen de Marie, on acquiert les vertus, et notamment les vertus théologales, qui sont les vertus principales des saints; Marie, par sa médiation, son intercession, obtient à ses serviteurs tous les dons de l'amour, de la crainte de Dieu, de la lumière céleste et de la sainte confiance. Saint Bernard en conclut que l'Eglise croit et enseigne que Marie est la Médiatrice universelle de notre salut (1). C'est pourquoi saint Sophronius, patriarche de Jérusalem, assure que l'archange Gabriel l'appela pleine de grâce, parce que la grâce a été donnée avec limites aux autres, mais à Marie elle a été donnée tout entière (2), afin qu'elle pût ensuite être la digne Médiatrice entre Dieu et les hommes. Si la sainte Vierge n'eût pas été remplie de la divine grâce, comment aurait-elle pu être l'échelle du paradis, l'Avocate du monde et la vraie Médiatrice des hommes avec Dieu?

Reprenons cet argument. Puisque Marie, en sa qualité de Mère destinée au Rédempteur, reçut dès le commencement l'office de Médiatrice de tous les hommes, et par conséquent de tous les saints, il était bien nécessaire qu'elle reçût aussi une grâce plus grande que tous les saints, pour lesquels elle devait intercéder. Je m'explique. Puisque la médiation de Marie devait rendre tous les hommes agréables à Dieu, il fallait bien que Marie fût plus agréable à Dieu que tous les hommes ensemble; sans cela, comment aurait-elle pu intercéder pour eux? Ainsi Marie mérita d'être faite la digne réparatrice du monde perdu, parce qu'elle fut la plus pure et la plus sainte de toutes les créatures.

Marie fut, il est vrai, la Médiatrice des hommes, dira-t-on; mais comment peut-on l'appeler la Médiatrice des anges? Plusieurs théologiens prétendent que Jésus-Christ mérita la grâce de la persévérance aux anges; ainsi, comme Jésus a été leur Médiateur par condignité, de même Marie peut s'appeler leur Médiatrice par convenance, puisqu'elle a par ses prières accéléré la venue du Rédempteur; du moins, comme elle a mérité par convenance de devenir la Mère du Messie, elle mérita aussi aux anges la réparation des places perdues par les démons. Ainsi elle leur mérita du moins cette gloire accidentelle.

Marie, dit Cornelius a Lapide (3), a été de droit par Jésus-Christ Médiatrice entre Dieu et les hommes. C'est pourquoi elle a reçu des grâces spéciales, non seulement pour elle, mais pour tous les fidèles, comme étant leur chef.

Marie fut l'instrument du pardon, de la rédemption et de la résurrection de l'homme. C'est d'elle qu'est né Jésus-Christ, le fruit de vie; c'est

(1) Epist. 174 ad canon. Lugdun.
(2) Serm. de Assumptione.
(3) Comment. in Eccli.

elle qui l'a présenté au monde. Elle a été vraiment la Médiatrice de notre salut en consentant à devenir la Mère du Sauveur. La race humaine est tombée par Eve, elle s'est relevée par Marie. Sans Marie que devenait le monde? Il fallait un Rédempteur; serait-il venu sans elle? De toute éternité Dieu avait résolu de sauver l'homme par le Verbe fait chair; mais de toute éternité il avait résolu de prendre Marie pour Mère du Verbe incarné, et par conséquent de l'employer à notre salut. Marie a eu autant de part à la rédemption qu'Eve en avait eu à la chute. Ce qui avait péri par Eve a été rétabli par Marie.

La bienheureuse Vierge a réconcilié Dieu avec l'homme. Par son humilité et sa pureté, elle a appelé Jésus-Christ du ciel sur la terre; par ses paroles, ses exemples et sa protection, elle nous a ouvert la porte du ciel, et elle nous en a montré le chemin. Voilà pourquoi Jésus-Christ l'a mise au-dessus de tous les élus et a voulu que personne ne fût sauvé et n'arrivât au ciel sans le consentement, le secours et la direction de Marie. Celui qui désire être sauvé et assurer son salut, doit donc être constamment le fidèle et fervent serviteur de Marie; il doit s'efforcer de faire chaque jour des progrès dans l'amour et la dévotion qu'il a pour elle.

Marie est notre Mère. Or, les bras et le cœur d'une mère sont toujours ouverts pour recevoir, excuser, défendre, caresser, embrasser et bénir ses enfants.

Par Marie, Mère de la grande famille humaine et Médiatrice entre Jésus-Christ et nous, Dieu donne aux martyrs la force, aux vierges la chasteté, aux apôtres le zèle, aux confesseurs la patience, aux anachorètes l'austérité, aux religieux l'humilité, la pauvreté et l'obéissance, aux époux la continence et la fidélité conjugale, à tous les fidèles enfin les dons, les vertus et les grâces qui leur conviennent.

Ni les anges ni les hommes, eussent-ils été réunis, n'auraient pu mériter et obtenir la réhabilitation du monde. Il a fallu Jésus-Christ, et après lui et par lui la bienheureuse Vierge; il suit de là que Marie peut plus auprès de Dieu que tous les anges et tous les hommes ensemble. D'où saint Anselme conclut que c'est par Marie que le monde entier est sorti de ses ruines, s'est relevé et a été renouvelé (1).

Jésus-Christ, qui a choisi Marie pour se revêtir de notre nature, veut nous recevoir par elle. Comme il s'est incarné et s'est fait, d'après saint Paul, notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption : *Factus est nobis sapientia, et justitia, et sanctificatio, et redemptio* (1 Cor. 1, 30); ainsi a-t-il accordé à sa Mère d'être, par sa coopération, notre sagesse, notre justice et notre sanctification. Il a voulu nous communiquer par elle la grâce, la sagesse, la justice et la rédemption dont il est le principe.

(1) Lib. de Excellentia Virginis.

Dieu nous a donné Marie pour Médiatrice; sa volonté est que, dans les tentations, les difficultés, le manque de force et de grâce, nous ayons recours à elle comme à la meilleure des ressources; que nous recevions de sa main tous les biens, et que par conséquent, en elle et par elle, nous rendions constamment grâces au Seigneur notre Dieu.

Que par vous, s'écrie saint Bernard, que par vous, ô Marie, nous ayons accès auprès de votre Fils. O Vierge bénie, qui avez trouvé grâce et qui avez enfanté la vie, Mère du salut, que celui-là nous reçoive par vous, qui nous a été donné par vous : *Per te accessum habeamus ad Filium, o Benedicta, Inventrix gratiæ, Genitrix vitæ, Mater salutis; per te suscipiat nos, qui per te datus est nobis* (1).

Marie, dit saint Fulgence, est devenue l'échelle du ciel; par elle, en effet, Dieu est descendu sur la terre, afin que les hommes méritent de monter par elle aux cieux : *Facta est Maria scala cœlestis; quia per ipsam Deus descendit ad terras, ut per ipsam homines ascendere mereantur ad cœlos* (2).

Marie est admirablement apte à ce ministère de médiation, soit de notre côté, soit du côté de son divin Fils, soit en elle-même, dit Auguste Nicolas (3).

De notre côté, en effet, elle n'a rien qui soit à redouter. C'est une pure créature; en elle la divinité n'est à aucun degré. Et, comme elle n'a pas de divinité, Marie n'a pas à exercer de justice. Dépendante de Dieu comme nous, c'est notre sœur. Nous pouvons recourir à elle sans aucune crainte et commencer par elle l'apprentissage en quelque sorte de notre confiance envers son Fils.

Du côté de ce Fils, tout par Marie est à espérer; car elle est la plus parfaite et la plus élevée des créatures, ayant un rapport nécessaire avec Dieu, et n'étant, si j'ose ainsi dire, guère moins unie à l'humanité de son divin Fils que cette humanité l'est à la divinité.

En elle-même enfin elle est Mère, et, merveilleuse ressource! Mère des deux côtés, Mère de Dieu, Mère des hommes ; pouvant tout obtenir comme Mère de Dieu, voulant tout accorder comme Mère des hommes, et d'autant plus autorisée et intéressée même à concourir ainsi à notre salut, que c'est à cette unique fin qu'elle a été choisie et qu'elle nous doit sa glorieuse maternité. Merveilleuse convenance! harmonieux dessein!

Pour pouvoir nous être secourable, dit Bossuet, il fallait deux conditions : que sa grandeur l'approchât de Dieu, que sa bonté l'approchât de nous. La grandeur est la main qui puise, la bonté la main qui répand ; et il faut ces deux qualités pour faire une parfaite communication. Marie

(1) Serm. de Assumpt.
(2) Serm. de Laud. Virg.
(3) Livre 11, chapitre 6 : Economie de l'incarnation.

étant la Mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel; et la même Marie étant notre Mère, son affliction la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à l'intéresser à notre bonheur (1).

Marie est ainsi comme à mi-chemin entre nous et Jésus-Christ pour nous introduire au trône de sa miséricorde. Dans ces vicissitudes d'amour et de crainte, de transport et d'abattement, dans ces intervalles de sécheresse et de langueur que notre faiblesse ressent si souvent pour Jésus-Christ, elle nous préserve de retomber sur nous-mêmes en s'offrant à nous pour recueillir les efforts naissants ou mourants de notre piété dans ses préludes ou dans ses défaillances, pour nous faire reprendre haleine dans ce consumant commerce avec la Divinité et en tempérer la sublime absorption par la secourable diversion d'une dévotion plus familière, surtout pour ceux qui reviennent de loin, et qui, par de grands égarements, ont lassé, ce semble, les poursuites de la miséricorde, et pour ceux, plus coupables encore, qui, dans son sein même, l'ont tourmentée par leurs rechutes et leurs infidélités, et qui ont juste sujet de craindre d'en avoir épuisé la mesure. Marie est le suprême recours de ces retardataires et de ces prodigues de la grâce, le refuge assuré des pécheurs aux abois, l'auxiliatrice des chrétiens, la caution et, selon l'heureuse expression de saint Justin, le *séquestre* de la divine miséricorde et de la misère humaine dont elle vide les différends, plaidant la cause de cette miséricorde auprès de notre désespoir, celle de notre misère auprès de la miséricorde, et sauvant à la fois, dans ce double office, la majesté du Fils de Dieu par la grandeur de ses supplications, et notre fragilité par leur puissance.

Si donc notre adversaire et accusateur Satan voulait nous charger en quelque manière, dit Gerson (2), nous t'avons, toi, Patronne toute clémente; toi, Avocate pleine de sagesse; toi, Auxiliatrice très-puissante, Vierge-Mère, que toute l'Eglise acclame Reine de la miséricorde et notre Avocate. Je vais donc à toi avec confiance, parce que tu es notre sœur, la Mère de la grâce, la Reine de la miséricorde, qui défends les causes de cette juridiction et de ce ressort. Fais pénétrer nos prières dans le secret de l'audience, dit aussi saint Augustin, et rapporte-nous-en l'antidote de la réconciliation. Que par toi devienne recevable ce que par toi nous introduisons; que par toi devienne accordable ce que d'un cœur confiant nous demandons. Prends ce que nous offrons, donne-nous en retour ce

(1) 2e sermon pour la fête de la Nativité.

(2) Si adversarius et accusator noster diabolus quomodolibet obniti voluerit, habemus te Patronam clementissimam, te Advocatam sapientissimam, te Auxiliatricem potentissimam Virginem Matrem, quæ ab omni Ecclesia Regina misericordiæ et Advocata nostra conclamaris. Adeo cum fiducia, quia soror nostra, et Advocata Mater es gratiæ, et Regina misericordiæ, quæ defendis jura hujus jurisdictionis et curiæ. (Serm. ad clerum, part. 2.)

que nous sollicitons, parce que tu es l'unique espoir des pécheurs, et qu'en toi, bienheureuse Marie, est l'attente de notre grâce (1).

Dieu pur et invisible (2) est le terme, Jésus-Christ est la voie, Marie est le seuil de tout le culte catholique. Sans la voie, Jésus-Christ, on ne peut aller au terme ; et cette voie participant du terme et du seuil, de la divinité et de l'humanité qu'elle relie, il faut passer le seuil pour y entrer ; ou du moins la voie, quelque aplanie qu'elle soit par l'humanité de Jésus-Christ, étant encore escarpée par sa divinité, il est conforme à tout l'ordre chrétien d'user de cette admirable facilité du seuil qu'il a ménagé à notre faiblesse dans la pure humanité de Marie, sa Mère et la nôtre, en qui la divine miséricorde se montre exempte de toute justice, pour conjurer la justice nécessairement mêlée à la miséricorde en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ pour désarmer la souveraine justice.

De même que la femme dans Eve avait eu l'initiative de la faute, Dieu a voulu qu'elle eût dans Marie l'initiative de la réparation. Il a voulu que par Marie nous vivions en Jésus-Christ comme par Eve nous mourons en Adam, et que cette même faiblesse dont l'ennemi s'était fait un instrument de perdition contre l'homme devînt un instrument de justice et de salut contre lui.

Marie, dit Gerson (*ut supra*), est notre Médiatrice, par les mains de qui Dieu a déterminé de donner ce qu'il accorde au genre humain : *Mediatrix nostra, per cujus manus Deus ordinavit dare ea quæ dat humanæ naturæ.*

Ce ministère de médiation de Marie doit être souverainement distingué de celui de tous les saints (3). Pour cela il faut remarquer que si la médiation de la très-sainte Vierge participe de la leur par sa nature d'intercession, elle s'en dégage par deux caractères incomparables : l'universalité et l'efficacité.

La médiation des saints qui sont dans le ciel est bornée, comme leur charité, à certaines grâces, à certains pays et à certaines personnes ; mais la Vierge est une cause universelle dont la vertu s'étend sur tous les lieux, sur tous les temps, sur tous les biens, sur tous les maux, sur tout le monde. Patronne universelle du genre humain, Mère des hommes, Dieu lui a fait un cœur aussi grand que ce grand ministère, et il a versé dans ce cœur une charité qui comprend dans sa sollicitude et dans sa tendresse tous ses enfants. Ce qu'il a fait en petit dans chacune de nos mè-

(1) Admitte nostras preces intra sacrarium exauditionis, et reporta nobis antidotum reconciliationis. Sit per te excusabile, quod per te ingerimus. Fiat impetrabile, quod fida mente poscimus. Accipe quod offerimus, redona quod rogamus, excusa quod timemus, quia tu es spes unica peccatorum, per te speramus veniam delictorum, et in te, Beatissima, nostrorum est expectatio præmiorum. (In Annunt. B. Mariæ, 18 de Sanctis.)

(2) Auguste Nicolas, ut supra.

(3) Auguste Nicolas, livre 3, chapitre 5 : Marie dispensatrice de la grâce.

res, il l'a fait en grand dans la sainte Vierge; il l'a faite Mère comme il est Père : UNIVERSELLEMENT.

Le second caractère distinctif de la médiation de la très-sainte Vierge n'est pas moins incomparable : l'efficacité. Les saints ne sont pas toujours exaucés, soit parce que Dieu ne leur fait pas toujours connaître quel est le plus grand bien de l'âme pour laquelle ils prient; soit parce que les péchés de celle-ci sont trop grands, et que le rapport méritoire des saints à Jésus-Christ est borné à certaines grâces; soit parce que leur crédit est plus particulièrement renfermé dans l'ordre et le cours de la Providence ordinaire, qu'ils ne peuvent faire fléchir que dans une certaine mesure.

Il n'en est pas ainsi de la sainte Vierge : il a été donné à sa charité maternelle de connaître les secrets de Dieu et de tout voir dans ce miroir de la vérité qui est en son Fils, de tout pouvoir sur ce Fils, jusqu'à faire changer en quelque façon les décrets de la Providence, comme il arriva même durant sa vie mortelle. Pleine de grâces, il n'en est aucune qu'elle ne puisse nous obtenir, étant en rapport immédiat avec la source, et que de son âme et de son sein qui les reçoit elle ne puisse déverser sur nous. Cette abondance de grâces est telle, dit saint Thomas, que non seulement elle en est remplie, mais qu'elle a de quoi en répandre sur tous les hommes : *Non solum in se, sed etiam quantum ad refusionem in omnes homines*. C'est beaucoup, poursuit l'Ange de l'Ecole, que chaque saint ait eu autant de grâces qu'il en faut pour sauver plusieurs personnes; mais s'il en avait autant qu'il en est nécessaire pour le salut de tous les hommes, ce serait la plus grande de toutes les plénitudes, et c'est cette plénitude qui se rencontre dans Jésus-Christ et dans la bienheureuse Vierge : *Et hoc est in Christo et in beata Virgine;* dans le Christ comme source, et dans la sainte Vierge comme réservoir; car dans tout danger vous pouvez trouver par elle le salut, dans tout combat l'assistance. C'est pourquoi cette glorieuse Vierge a dit elle-même : En moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu (Eccli. 24) (1).

Tous les plus grands docteurs sont de l'avis de saint Thomas; la plupart vont jusqu'à croire, comme Albert le Grand et Gerson, que, Mère, la très-sainte Vierge supplie son Fils avec l'empire et l'autorité que lui donne cette qualité, et qu'en ce sens on peut dire qu'elle lui commande, et, à plus forte raison, à tout ce qui lui est soumis (2).

Dans la prose de l'Assomption, l'Eglise exprime la même croyance :

(1) Opuscul. 8.

(2) Pro salute famulantium non solum potest Filio supplicare, sed etiam potest auctoritate materna eidem imperare, id est quasi imperiosa et materna auctoritate impetrare. (Albertus Magnus, serm. de Laud. Virg.)

Quoniam per hoc habet veluti auctoritatem et naturale dominium ad totius mundi Dominum, et a fortiori ad omne id quod huic subjectum est Domino. (Gerson, serm. de Annuntiat.)

Ad Deum ut adeant,
Per te vota transeant,
Non fas Matrem rejici.

Que nos vœux passent par vous afin qu'ils arrivent jusqu'à Dieu, car il n'est pas possible de rejeter la prière d'une Mère.

Et dans la belle hymne *Ave, maris Stella*, elle invite Marie à faire usage de ce pouvoir de Mère qu'elle n'a reçu que pour nous :

Monstra te esse Matrem;
Sumat per te preces,
Qui pro nobis natus,
Tulit esse tuus.

Avant de rendre Marie Mère de son Verbe, Dieu, dit le P. Séraphin (1), devait la constituer à la face de toute la cour céleste Médiatrice des hommes, en vertu de sa prédestination à la divine maternité, et par la raison toute simple qu'en devenant bientôt Mère de l'Homme-Dieu, elle allait devenir la Mère de celui qui serait lui-même le Médiateur des hommes par excellence. Il fallait bien que la Mère du Médiateur fût investie d'avance de la dignité de Médiatrice; qu'avant même de le concevoir dans son sein virginal elle parût déjà aux yeux des anges autant supérieure à toutes les créatures qu'elle approchait davantage, par ses hautes dignités, de celui qui allait devenir son Fils. Marie devait avant tout être constituée Médiatrice des hommes, pour que le Fils de Dieu la trouvât telle quand il se ferait chair dans son sein très-pur, afin de devenir lui-même dans son humanité le Médiateur du genre humain. Quand plus tard elle conçut dans son sein virginal le Désiré des nations, le Prince de la paix, le Roi de la gloire et le Seigneur des seigneurs, Dieu ne fit autre chose que ratifier cette investiture dont il l'avait honorée, et, au jour de son assomption au ciel, il en célébra le dernier couronnement sous les yeux mêmes de son Fils, qui la fit asseoir à sa droite, couverte d'honneur et de gloire. Avant de la rendre Mère, il devait l'élever à la dignité de Médiatrice et mettre ainsi en elle les dernières dispositions à la divine maternité.

Pour constituer Marie Médiatrice des hommes, Dieu l'élève à la vision de sa divinité, dit Marie d'Agreda (2); il la fait participer d'une manière toute spéciale aux dons de ses perfections divines, et lui manifeste tout particulièrement l'inclination qu'il a de remédier au malheur du genre humain, afin qu'ensuite, comme Avocate des pécheurs, elle intercède pour eux. Dès lors le zèle le plus ardent pour le salut des pécheurs brûle plus que jamais et d'une manière extraordinaire le cœur de Marie. La véhémence de ce zèle, de cet amour acquiert un tel degré d'intensité,

(1) § 10e : Marie médiatrice des hommes.
(2) *Cité mystique*, p. 2, nos 32-33.

qu'elle se sent disposée à se livrer aux tourments les plus rudes, à la mort même, si cela était nécessaire pour le salut des mortels. Dès ce moment surtout elle se sent portée, plus qu'elle ne l'a senti jusqu'ici, à communiquer sans réserve les trésors de la grâce qu'elle a connus et reçus.

Dieu perfectionne de plus en plus le cœur de Marie, cœur déjà si parfait. Il remplit cette Vierge d'une bénignité si admirable, il lui donne un cœur si doux, qu'elle voudrait en donner un semblable à tous les mortels, et faire passer en eux les mêmes trésors, les mêmes grâces dont elle a été enrichie avec tant de profusion.

Dans ces admirables dispositions, elle entreprend l'office de Médiatrice; elle sollicite l'incarnation du Verbe avec un empressement tout nouveau, et par la force de ses prières elle en hâte l'exécution. Elle entre dans un rapport toujours plus intime avec Dieu, qui lui donne, d'une part, une connaissance plus intime de l'amour qu'il a pour les hommes et des trésors cachés qu'il a pour leur félicité ; de l'autre, il fait connaître l'ingratitude des pécheurs, qui, par leur faute, se sont rendus indignes de ses faveurs, et qui par là ont grossi le rang des réprouvés.

A cette vue, le cœur de Marie n'est plus maître de lui-même; il veut se soulager, mais il ne trouve de soulagement que dans ce même Dieu qui aime tant les hommes. C'est vers lui que Marie tourne tout son cœur, et, dans le transport de sa charité pour les hommes, elle lui dit : Seigneur, la malice des mortels ne doit pas arrêter votre miséricorde (ibid., n° 50). La raison qui oblige Dieu à se faire homme se trouve en Dieu seul. Ne cherchez point, Seigneur, d'autre mérite ni d'autre raison pour l'incarnation que votre miséricorde et l'exaltation de votre gloire. Mais, reprend le Seigneur, l'ingrate conduite des hommes, si cruelle à mes yeux, si blessante pour ma justice, n'en mérite pas l'exécution.

Marie ne se rebute pas. Médiatrice des hommes, elle en exerce l'office avec cet amour que Dieu lui-même augmente dans son cœur par son refus apparent. Si vous vous rebutez, Seigneur, ajoute-t-elle aussitôt, à cause des péchés des hommes, nous sommes tous perdus (ibid., n° 53). Non, Seigneur, ne traitez pas les hommes selon leur ingratitude. Que le Pontife, qui doit être en même temps victime, vienne pour notre rachat. Marie remporte la victoire sur Dieu, sa médiation nous sauve. Dieu mit ainsi dans la Vierge une des dernières dispositions à la maternité divine, et il la rendit Médiatrice des hommes avant de la rendre Mère de son Verbe.

Mais si Marie est déjà Médiatrice des hommes avant d'être Mère du Médiateur, combien cette qualité n'augmente-t-elle pas en elle quand elle devient en réalité la Mère du Médiateur ! Et si sur la terre la médiation de Marie est si puissante, combien ne l'est-elle pas plus encore dans le ciel !

O sainte Médiatrice, arrêtez le bras de la justice de Dieu, et faites arriver jusqu'à nous sa grande miséricorde; obtenez-nous le pardon de nos péchés, une bonne et précieuse mort, et une place dans le ciel. *Amen.*

CLII

MARIE RÉPARATRICE.

Voilà que toutes les générations m'appelleront bienheureuse (Luc. 1, 48). O bienheureuse Marie, s'écrie saint Bernard (1), qui pourra dignement vous rendre de justes et dignes louanges et actions de grâces pour avoir, par votre consentement, secouru le monde perdu? Comment la fragilité humaine pourra-t-elle vous remercier d'avoir par vous retrouvé la porte du salut?

Marie, dit ce saint docteur, est l'ouverture du ciel, parce que par elle Dieu, vraie lumière, a illuminé le monde (2). Marie est devenue l'échelle céleste, parce que par elle Dieu est descendu sur la terre, et par elle les hommes méritent de monter au ciel; car il sera permis à ceux qui croiront que Dieu est venu sur la terre par la Vierge Marie de monter au cieux. Marie a été la restauration des femmes, parce que par elle elles sont soustraites à la ruine de la première malédiction.

Marie seule a mérité d'être appelée Mère et Epouse de Dieu, dit le même saint (3); elle a réparé les malheurs de la première mère, elle a procuré la rédemption à l'homme perdu : *Hæc primæ matris damna resolvit; hæc homini perdito redemptionem adduxit.* Car la mère de notre race a jeté le monde dans la misère, et la Mère de notre Seigneur a donné le salut au monde : *Mater enim generis nostri pœnam intulit mundo, Genitrix Domini nostri salutem ededit mundo.* Eve est la cause du péché, Marie est la cause du pardon. O bienheureuse Vierge, qui avez enfanté Dieu à l'homme, qui avez donné la vie aux mortels, renouvelé le ciel, purifié le monde, ouvert le ciel et délivré les âmes captives! O glorieuse Vierge, qui êtes la porte du ciel, l'échelle du ciel!

Un homme et une femme nous ont porté un grand dommage, dit le

(1) Serm. 2 de Annuntiat. dominica.
(2) Appendix de diversis. Serm. 26.
(3) Appendix de diversis. Serm. 83 in festo Assumptionis Mariæ.

même docteur (1) ; mais grâces soient rendues à Dieu, tout est réparé par un homme et une femme avec un immense bénéfice de grâces : *Vehementer nobis vir unus et mulier una nocuere ; sed gratias Deo, per unum virum et mulierem unam omnia restaurantur, nec sine magno fœnore gratiarum.* Car la grandeur du bienfait surpasse la grandeur du dommage : *Excedit damni æstimationem beneficii magnitudo.* Car le très-prudent et très-clément Ouvrier n'a pas achevé ce qui était rompu, mais il l'a admirablement réparé, de manière à nous faire un nouvel Adam de l'ancien et de changer Eve en Marie. Jésus-Christ seul pouvait opérer ce merveilleux changement, mais il nous était avantageux que l'homme ne fût pas seul dans ce prodige. Il était convenable que les deux sexes y prissent part, puisque tous les deux avaient été la cause de la corruption générale. La femme bénie entre les femmes n'y est pas inutile ; sa place est marquée dans cette réparation. La fidèle Marie a donné aux hommes et aux femmes le contre-poison du péché. Eve apporte la prévarication, Marie la réparation.

Le premier homme avait été créé pour contempler constamment son Créateur, dit ailleurs saint Bernard (2), et pour connaître la solide vérité, et en la connaissant pour l'aimer, et en l'aimant pour la conserver, et en la conservant pour en jouir et pour trouver en elle la vie sans fin ; car le vrai et suprême bien de l'homme, c'est la pleine et parfaite connaissance du Créateur : *Verum enim et summum bonum hominis, plena et perfecta agnitio Creatoris.* Mais, trompé par l'astuce du serpent, aveuglé par la fourberie de la vanité, c'est-à-dire par la vaine apparence de la créature visible, il descendit de Jérusalem à Jéricho, il abandonna la source de la vérité, il donna son cœur à la prétendue beauté des choses vaines, et aussitôt frappé de cécité, d'ignorance, il sortit de lui-même, et, privé de la lumière intérieure de la contemplation, il devint vagabond et errant sur la terre : vagabond par sa concupiscence désordonnée, errant par sa conscience criminelle ; car la tentation renverse l'âme qui abandonne le secours divin. Ainsi le cœur de l'homme, qui d'abord se tenait attaché à l'amour divin, et qui, uni à lui, ne cherchait pas autre chose, commença par tomber dans les désirs terrestres, et se fit autant de demeures dans son exil qu'il trouva dans cet exil de trompeuses délectations ; et ainsi il arrive que l'âme qui ne sait pas aimer la beauté, la douceur, la paix, la sécurité et la stabilité de la lumière incréée, ne peut jamais rester debout, parce que, ne trouvant pas la joie permanente dans les choses vaines qu'elle poursuit, et cherchant toujours à étendre ses désirs aveugles, elle poursuit et veut embrasser ce qu'elle ne peut atteindre, et, toujours agitée dans son exil, elle ne trouve jamais le repos. Je ne vois dans son exil qu'instabilité,

(1) Serm. intra octav. Assumpt.
(2) In antiphon. *Salve, Regina.* Serm. 2.

que travail sans repos, que courses où le but semble toujours fuir devant l'âme qui le poursuit.

Ainsi le cœur est toujours inquiet jusqu'à ce qu'il commence de retourner à la patrie de la vérité; la faim le dévore et le réduit à convoiter pour nourriture les restes des pourceaux, jusqu'à ce qu'il soupire après la maison paternelle, où le serviteur vit dans l'abondance, et où tous les esclaves ont un double vêtement.

De ce triste exil, ô Sainte des saints, malheureux exilés fils d'Eve, nous crions vers vous, afin, ô Marie, que, par votre intervention, votre conduite, votre secours, nous puissions revenir à la vérité souveraine. Nous savons, sans en pouvoir douter, que l'homme n'a de tout son travail qu'il fait sous le soleil que la vanité, et cependant, enchaînés par les liens de l'habitude perverse, nous ne pouvons revenir par nous-mêmes à la liberté véritable. Prenez-nous, réparez-nous et conduisez-nous à la vraie patrie.

Par Marie, et en Marie, et de Marie, et avec Marie, tout est réparé; en sorte que, comme rien n'a été fait sans Dieu, ainsi rien n'a été refait, réparé sans Marie, dit ailleurs saint Bernard : *Ut sicut sine illo nihil est factum, ita sine illa nihil refectum sit.*

Marie, dit saint Jérôme (1), est comblée de plus grandes grâces que les anges, attendu que tout est restauré par elle. Par son divin enfantement, Marie ne répare pas seulement ce qui était en ruine, mais elle donne les biens éternels.

Le péché et la peine du péché, qui sont entrés dans le monde par l'iniquité de la femme corrompue, ont été enlevés par l'enfantement de la Vierge inviolable, dit saint Fulgence (2); et comme, dans l'état du genre humain, il est arrivé que nous avons été soumis à la mort par la femme qui a été faite de l'homme seul, la bonté divine a voulu que, dans la rédemption du genre humain, la vie fût rendue aux hommes par l'homme qui est né de la femme seule. Là le démon s'est associé dans son iniquité la nature humaine par une abominable déception; ici Dieu a pris la nature humaine en l'unité de personne. Là la femme est trompée pour devenir la fille du démon; ici la Vierge est remplie de grâce pour être la Mère du suprême et immuable Fils unique de Dieu. Là l'ange chassé à cause de son orgueil s'empare de l'âme de la femme séduite; ici Dieu, s'humiliant par miséricorde, descend dans le sein de la Vierge incorruptible pour racheter les hommes.

Par vous, ô Marie, s'écrie saint Anselme (3), ceux qui étaient dans les enfers se réjouissent de ce que vous êtes leur Réparatrice. Par votre fécondité, ô Souveraine, le monde pécheur est justifié, le condamné est

(1) Epist. 11 de Assumptione Virg. Mariæ serm.
(2) Lib. de Fide ad Petrum.
(3) Orat. 51 ad S. Virginem Mariam.

absous, l'exilé est ramené. Votre enfantement a racheté le monde captif, a guéri le malade, a ressuscité le mort. Dieu, qui a fait toutes choses, s'est fait de Marie ; et par ce moyen il rétablit tout ce qu'il avait fait. Dieu n'a pas voulu réparer sans Marie ce qu'il avait créé et qui s'était souillé. Donc Dieu est le Père des choses créées, et Marie la Mère des choses recréées : *Deus igitur est Pater rerum creatarum, et Maria Mater rerum recreatarum.* Dieu est le Père de la fondation de toutes choses, et Marie est la Mère du rétablissement de toutes choses : *Deus est Pater constitutionis omnium, et Maria est Mater restitutionis omnium.* Dieu a engendré celui par qui tout a été fait, et Marie a enfanté celui par qui tout est sauvé : *Deus genuit illum per quem omnia sunt facta, et Maria peperit illum per quem omnia sunt salvata.* Dieu a engendré celui sans lequel il n'y a absolument rien, et Marie a enfanté celui sans lequel rien ne se fait de bien.

O Marie, je vous prie par la grâce en vertu de laquelle le Seigneur est avec vous et a voulu que vous fussiez avec lui, je vous supplie de m'accorder de mériter par cette même grâce votre miséricorde ; faites que je vous aime toujours et aimez-moi toujours ; ayez toujours soin de moi ; écoutez toujours les plaintes de mes misères tant qu'elles dureront, et que votre bonté m'assiste jusqu'à mon dernier soupir ; faites que je me réjouisse toujours de votre suprême bonheur, et soyez toujours compatissante pour mes misères. O Bienheureuse, ainsi que celui que vous ne regardez plus, que vous avez mis de côté, périt nécessairement, de même il est impossible que celui que vous regardez et que vous recevez périsse. Car, ô ma Souveraine, ainsi que Dieu a engendré celui en qui tout vit, de même, ô vous, fleur de la virginité, vous avez enfanté celui par qui les morts revivent ; et ainsi que Dieu, par son Fils, a préservé les bons anges du péché, de même, ô vous, l'ornement de la pureté, par votre Fils, vous sauverez du péché les hommes misérables. Ainsi que le Fils de Dieu est la béatitude des justes, de même, ô Vierge auguste, votre Fils, fruit de votre divine fécondité, est la réconciliation des pécheurs. Car il n'y a pas d'autre réconciliation que celle que vous avez conçue dans votre chasteté ; il n'y a pas d'autre justification que celle que vous avez portée dans votre sein immaculé ; il n'y a pas d'autre salut, ô Vierge sainte, que celui que vous avez enfanté. Donc, ô Souveraine, vous êtes la Mère de la justification et des justifiés : *Ergo, o Domina, Mater es justificationis et justificatorum ;* vous êtes la Mère de la réconciliation et des réconciliés : *Genitrix es reconciliationis et reconciliatorum ;* vous êtes la Mère du salut et des sauvés : *Parens es salutis et salvatorum.*

L'homme a perdu en Adam tout le bien pour lequel il avait été créé, et la nature humaine a recouvré le même bien en Marie avec grand avantage : *Omne bonum ad quod homo conditus fuerat, perdidit in Adam ; et idem ipsum bonum multo excellentius humana natura recuperavit in Ma-*

ria. Nous savons qu'il y a deux félicités et deux malheurs; de ces deux félicités l'une est plus grande que l'autre, comme des deux malheurs l'un est plus terrible que l'autre. La grande félicité, c'est le royaume des cieux; l'inférieure est celle dont jouissait le premier homme avant le péché. La grande misère est dans les peines de l'enfer; les moins cruelles, où nous vivons tristement, ce sont les continuelles tribulations. Complètement en dehors de ces félicités par expérience, par l'expérience nous sommes écrasés de ces misères. Sous l'une d'elles nous gémissons, et nous tremblons que l'autre ne nous saisisse. Car, par la considération de la misère moins terrible, si nous y faisons une scrupuleuse attention, nous pouvons nous former une certaine idée de la plus effroyable. Nous ne pouvons guère juger mieux de la béatitude inférieure que par l'épreuve des misères où nous vivons. Pour ce qui est de la grande béatitude, il faut dire avec saint Paul que l'œil n'a pas vu, que l'oreille n'a pas entendu, que le cœur de l'homme n'a pas senti ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.

Nous avons été entièrement chassés de ces deux béatitudes par la prévarication de notre premier père, et nous avons été plongés dans les deux grandes misères : *Ab his igitur beatitudinibus omni modo separati sumus per prævaricationem nostri primi parentis, et utrique miseriæ infeliciter obnoxii facti*. Car, par le péché d'Adam, la mort est entrée dans le monde, et elle a passé ainsi chez tous les hommes; et aucun homme, avant la venue du Fils de la sainte Vierge Marie, ne pouvait en être délivré. Et quelle mort! D'abord la mort de l'âme, par laquelle l'homme a perdu la vie éternelle, c'est-à-dire Dieu, à la ressemblance de qui il avait été fait. Malheureux de perdre ce qui est suprêmement vrai, et sans lequel jamais rien de bon n'a été ni ne peut être! La mort du corps suivait cette cruelle mort, cette mort au-dessus de tous les maux, cette mort par laquelle l'âme, retenue encore dans son corps, avait perdu le souffle de la vie céleste et devait tomber misérablement dans les cachots de l'enfer. Nul ne pouvait délivrer de ces deux maux horribles et rendre ces deux félicités incompréhensibles que le Verbe incarné dans Marie, et il fallait Marie pour que le Verbe éternel se fît homme.

O Marie, que dirons-nous donc de vous? par quelle voix, par quelle louange du cœur pourrons-nous exprimer combien nous vous sommes redevables? Certainement, ô Souveraine, tout ce que nous pouvons comprendre, tout ce que notre âme peut concevoir, tout ce que nous pouvons dire est très-pauvre et comme un néant en comparaison de ce que nous vous devons; car vous avez été prédestinée avant toute créature dans la pensée de Dieu, comme étant la plus pure de toutes les femmes, pour engendrer de votre chair Dieu lui-même, vrai homme, afin qu'après votre Fils vous fussiez la glorieuse Reine de tous, afin de préparer à tous la réparation et la richesse de la vie éternelle. Par l'enfantement virginal de

votre fécondité, vous avez remis dans son premier état le genre humain privé de la gloire du ciel : *Tu genus humanum æternitatis gloria nudatum, per beatæ fœcunditatis tuæ virgineum partum, in pristinum statum reduxisti.* Vous avez renversé les droits de l'enfer, le prince de la mort étant vaincu par la mort de votre Fils : *Tu leges inferni, devicto per mortem Filii tui principe mortis, evertisti.* Enfin vous avez rendu visible et propice à tous le Dieu et Seigneur qu'ils ne connaissaient pas : *Tu denique cunctis Deum ac Dominum, quem ignorabant, visibilem et propitiatorem exhibuisti.* Par vous, ô Souveraine, nous recouvrons en votre Fils unique la vie perdue : *Per te, Domina, vitam perditam, in Unigenito tuo recuperamus.* Si nous sommes quelque chose de bon, si nous pouvons, si nous avons quelque bien, c'est par vous : *Per te est, si quid boni sumus, sive possumus, sive habemus.* Nous qui sommes destinés à la gloire éternelle, c'est par vous que nous y arriverons : *Per te ad æternam gloriam quicumque sumus præventuri, perveniemus.* Après Dieu vous êtes notre suprême et spéciale consolation : *Tu post Deum summa ac singularis consolatio nostra.* Vous êtes notre désirable et bienheureuse glorification. C'est vous qui êtes notre conductrice au royaume céleste; recevez-nous, nous vous en supplions, dans ce royaume de bonheur, et soyez notre perpétuelle joie.

Oh ! s'écrie ailleurs saint Anselme, quelles louanges, quelles actions de grâces, non seulement la nature humaine, mais toutes les créatures, ne doivent-elles pas à cette très-sainte Vierge (1)? car sa très-pure sainteté et sa très-sainte pureté, la pureté de son très-pieux cœur surpassant par une incomparable élévation toute pureté et sainteté de toute créature, elle a mérité de devenir très-dignement la Réparatrice du monde perdu. Nul ici-bas n'est capable de comprendre combien le monde, réparé par elle, lui doit pour ce bienfait ineffable. Pendant quarante siècles le monde entier était plongé dans un abîme de malheurs, et personne n'avait paru qui fût capable de le délivrer, de le tirer de l'abîme. Enfin Marie paraît; elle est si resplendissante de vertu et de perfection, que la sagesse de Dieu, qui l'avait prédestinée dès l'éternité, trouva qu'elle était vraiment digne qu'il vînt au monde par elle pour détruire non seulement le péché du premier homme, mais les péchés du monde entier, et pour renverser le démon, et pour réparer les pertes du ciel en y conduisant l'homme. Qui donc, examinant avec soin tant de merveilles, peut estimer de quelle louange est digne celle qui, seule entre toutes les créatures, a mérité d'être la Médiatrice de tant de biens? *Quis igitur ista perpendens æstimare queat qua laude digna sit, quæ tantorum bonorum sola præ cunctis effici meruit Mediatrix?* Ainsi délivrés de la loi de mort qui nous frappait, nous

(1) Lib. de Excellentia Virginis, cap. 9.

ressuscitons à la gloire que nous avons perdue en notre premier père, même à une plus grande que celle qu'il a perdue par lui-même et que nous avons perdue nous-mêmes en lui. Car, dans cette vie mortelle, nous tendons par la foi à recouvrer la grâce ou la patrie perdue; nous passons en la filiation de Dieu par le Fils béni de la bénie Mère Marie, et ce Fils divin devient notre frère. Car à sa résurrection il nous a appelés ses frères, et il nous a dit avec une familière bonté qu'il allait monter vers son Père et notre Père, vers son Dieu et notre Dieu : *Vade ad fratres meos, et dic eis : Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum* (Joan. 20, 17). C'est à la bienheureuse Marie que nous sommes redevables d'avoir un si grand Père et un si grand Frère; c'est par sa très-pure fécondité que nous sommes montés à une si grande dignité, dignité que notre nature n'aurait jamais eue si sa virginité féconde n'avait pas de sa propre substance engendré Dieu : *Quod igitur tantum Patrem et tantum Fratrem sortiti sumus, utique beatæ Mariæ ascribere debemus, cujus integerrima fœcunditate in tantam dignitatem surreximus; quam quidem dignitatem nostra natura nequaquam adepta fuisset, si illius fœcunda virginitas Deum de sua substantia non genuisset.* Et si, même ici-bas, la nature humaine est élevée à l'honneur d'une si grande dignité par les mérites de la pieuse Marie, Mère de Dieu, de quelle gloire cette nature ne sera-t-elle pas enrichie quand elle possédera ce même Frère régnant dans sa majesté, égal à son Père tout puissant, et qu'héritière, cohéritière de son royaume, elle sera présente et assise dans la glorification perpétuelle et immuable de son divin visage? Qu'elle considère, dis-je, qu'elle considère quelle gloire, quelle joie il y a pour tous ceux qui, reçus dans le royaume de l'éternelle béatitude, voient, semblable à eux en la substance de sa chair, le Dieu et le Seigneur de toutes choses, de qui tout dépend, soit au ciel, soit sur la terre, soit dans l'enfer; l'avoir pour frère, l'aimer d'un amour fraternel, en être aimé du même amour fraternel, et, sans retard, sans opposition, pouvoir tout ce qu'on veut, et tout cela sans défaut et pendant l'éternité. Ajoutez à cela la vue de l'auguste Vierge placée à la droite de son Fils, qu'elle a porté dans son chaste sein, partageant avec lui la gloire et la puissance, et étant la cause, comme Réparatrice, de tout le bonheur qu'ils goûtent. Oui, les anges se réjouissent en voyant les trônes vacants par la chute de leurs compagnons, occupés maintenant par la réparation de Marie. Les hommes se réjouissent en voyant qu'ils recouvrent au centuple par Marie ce qu'ils avaient perdu par Eve. Ils étaient tombés serviteurs, ils se relèvent frères et fils, frères du Seigneur, fils de Marie : *Corruerunt servi, resurgunt fratres et filii, fratres Domini, Mariæ filii.* Ainsi, comme le Père est le Créateur de toutes choses, la bienheureuse Vierge est la Mère et la Réparatrice de toutes choses.

Jésus vient restaurer le ciel et la terre, dit saint Pierre Damien, et ré-

tablir, par l'entremise de la Vierge, la paix et la concorde entre les hommes et les anges (1).

Eve mange un fruit par lequel elle nous a jetés dans la faim d'un jeûne éternel, continue le même auteur. Marie nous procure un fruit qui nous ouvre la porte du céleste festin. L'homme pèche par la sollicitation de Satan, et toute la race humaine est empoisonnée dans sa source. Le malheureux premier père tombe par la gourmandise, et toute sa postérité est devenue coupable par nature, l'Apôtre disant : *Eramus natura filii iræ :* Nous étions par nature enfants de colère (Ephes. 2, 3). Ainsi Adam est devenu le ferment, et il a corrompu tous ses enfants; corrompu lui-même par le venin empoisonné du serpent, tout le genre humain est vicié en lui. C'est pourquoi, quand la lumière de la nouvelle grâce commence à briller, le grand prédicateur Paul nous dit : Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte nouvelle : *Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio* (1 Cor. 5, 7). Mais le Dieu bon et miséricordieux n'a pas voulu que sa créature périt sans retour, cette créature faite à son image et ressemblance. C'est pourquoi, entre la multitude des nations, il en choisit une, le peuple d'Israël, auquel il donne une loi, et lui ordonne de lui offrir des sacrifices de divers animaux. Mais cette loi n'était point capable de sauver entièrement l'homme par elle-même, comme le dit saint Paul : *Nihil ad perfectum adducit lex :* La loi n'a rien amené à perfection (Hebr. 7, 19). Ce peuple était encore grossier, orgueilleux, glacé; il ne pouvait pas humilier l'orgueil de son cœur pour porter le joug de la loi parfaite. Car Dieu, parlant de ce peuple, dit à Moïse : Je vois que ce peuple a la tête dure : *Cerno quod populus iste duræ cervicis sit* (Exod. 32, 9). Une loi devait donc lui être donnée, qui ne l'affranchît pas entièrement de ses devoirs divins, et ne l'effrayât pas en lui ordonnant des choses trop élevées et comme insupportables. Les sacrifices qui étaient offerts alors pouvaient servir jusqu'à un certain point à la purification de la chair; mais ils étaient incapables de conférer le salut aux âmes, selon ces paroles de l'Apôtre : Si le sang des boucs et des taureaux, et l'aspersion de la cendre d'une génisse, sanctifient les souillés pour la purification de la chair, combien plus le sang du Christ, qui, par l'Esprit saint, s'est offert lui-même à Dieu, victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes pour le culte du Dieu vivant? (Hebr. c. 9, v. 13-14.) L'Apôtre, disant que ces sacrifices purifient la chair, dit par là même qu'ils ne pouvaient pas purifier l'âme; car la créature irraisonnable n'était pas propre à sanctifier la créature raisonnable. Les prêtres eux-mêmes ne pouvaient pas sanctifier le peuple, parce qu'ils avaient besoin d'offrir des victimes pour leurs propres fautes. Sujets aux péchés, ils ne pouvaient briser les chaînes des iniquités, ou pécheurs, ils ne pou-

(1) Serm. 44 in Nativitate B. Virginis Mariæ.

vaient justifier le pécheur. Il était donc nécessaire qu'il y eût un Prêtre tel, qu'en purifiant dans les autres les souillures des péchés, il n'eût rien à effacer en lui-même, et qu'en lavant les autres il n'eût en lui-même aucune tache; mais un homme semblable ne pouvait se trouver dans tout le genre humain, car chacun disait en vérité avec le Prophète : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea :* J'ai été conçu dans l'iniquité, ma mère m'a enfanté dans le péché (Psal. 50, 6). Et comme le dit le grand Apôtre : Tous ont péché et ont besoin de la gloire de Dieu : *Omnes peccaverunt, et egent gloria Dei* (Rom. 3, 23).

Je vous en prie, considérez attentivement cette histoire de votre salut, ou plutôt de notre salut, et ordonnez dans vos cœurs l'ordre de la restauration humaine. Que les cœurs veillent, que les yeux ne dorment pas.

Comme donc on ne pouvait trouver dans le genre humain un homme semblable, et afin que l'homme ne périt pas dans son péché, le Créateur des hommes, prenant chair de la bienheureuse Vierge, s'est fait-homme sans péché, il a été conçu sans péché dans le sein de la Vierge, et sans péché il s'est mêlé parmi les hommes. Ah! mes frères, réfléchissez, pesez, et écoutez soigneusement l'ineffable mystère de notre rédemption. Le voilà le Prêtre, n'ayant lui-même aucun péché; c'est pourquoi il est digne et puissant pour offrir un sacrifice et pour purifier les péchés d'autrui. C'est celui à qui le Prophète dit : *Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech :* Vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech (Psal. 109, 5). Mais, comme le dit saint Paul, il est nécessaire que ce Prêtre ait quelque chose à offrir (Hebr. 8, 3). Or, comme nous l'avons dit déjà, il était impossible que les chairs des animaux sanctifiassent les âmes des hommes, et qu'une hostie dépourvue de raison pût suffire pour détruire les péchés de ceux qui ont la raison en partage. D'où le Fils de Dieu dit à son Père par la bouche du Psalmiste : *Sacrificium et oblationem noluisti; holocaustum et pro peccato non postulasti; tunc dixi : Ecce venio :* Vous avez refusé les victimes et les offrandes; vous n'avez demandé pour le péché ni holocauste ni sacrifice. Alors j'ai dit : Me voici, 39, 7-8. Il fallait donc qu'il y eût une victime raisonnable, qui purifiât la créature raisonnable; mais comme l'homme pécheur était indigne d'offrir le sacrifice, il n'était pas digne non plus de s'offrir en sacrifice. Que fera donc notre Prêtre par excellence? Comment s'y prendra-t-il? Quel moyen trouvera-t-il pour nous racheter? Où le Médiateur de Dieu et des hommes prendra-t-il une hostie de conciliation et de paix par laquelle il rétablisse cette paix entre Dieu et les hommes? Car toute créature terrestre, si elle était raisonnable, avait tiré de la racine du premier père le venin du péché; si elle n'avait pas la raison, elle ne pouvait pas justifier la raisonnable. Que fera donc le Médiateur de la paix et la paix lui-même? Car c'est lui qui est notre paix, comme le dit saint Paul, lui qui des deux a fait un seul, détruisant dans sa chair le mur de séparation,

l'inimitié; abolissant par sa doctrine la loi des préceptes pour des deux former en lui-même un seul homme nouveau; faisant la paix, et pour réconcilier les deux en un seul corps à Dieu par la croix, ayant détruit en elle l'inimitié. Et venant, il a évangélisé la paix à vous qui étiez loin, et la paix à ceux qui étaient près (Ephes. 2, 14-15-16-17). Que fera, dis-je, le Médiateur? Appliquez-vous à voir; contemplez les entrailles de son ineffable piété; examinez avec soin l'immense et inestimable étendue de sa divine charité. Comme le prix de notre rédemption ne pouvait se trouver dans les créatures, notre Rédempteur s'est offert lui-même à son Père pour nous en hostie de suave odeur. C'est ainsi qu'il s'est fait le Prêtre et le sacrifice; il est lui-même le Rédempteur et le prix. D'où saint Paul dit si bien : Il convenait que nous eussions un tel Pontife, saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux, qui n'a pas besoin, comme les prêtres, d'offrir des victimes pour lui premièrement, ensuite pour le peuple, l'ayant fait une fois en s'offrant lui-même : *Talis enim decebat ut nobis esset Pontifex, sanctus, innocens, impollutus segregatus a peccatoribus, et excelsior cœlis factus, qui non habet quotidi necessitatem, quemadmodum sacerdotes, prius pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populo. Hoc enim fecit semel seipsum offerendo* (Hebr., c. 7, v. 26-27).

Et qui nous a donné ce grand Pontife, cette grande Victime, ce grand Réparateur? L'auguste Vierge Marie; elle est donc aussi notre Réparatrice, puisque sans elle le Réparateur n'aurait pas paru.

Vous avez entendu l'admirable mystère de notre réparation, écoutez aussi l'excellent conseil qui nous indique le moyen à prendre pour profiter de cette réparation et opérer notre salut. Dieu s'est livré à la mort pour nous, mortifions en nous-mêmes, par amour pour lui, toute concupiscence terrestre; car, en souffrant le supplice de la croix, il nous a frayé le chemin pour retourner à la vraie patrie; nous nous en sommes éloignés par les plaisirs charnels, revenons-y par l'amertume et les larmes; et, en détestant les choses illicites qui nous ont fait tomber, relevons-nous en nous privant même des choses licites, et que l'humilité relève ceux que l'orgueil avait renversés. Ecoutons ces paroles de l'apôtre saint Pierre : *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, et sequamini vestigia ejus :* Le Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple pour que vous suiviez ses vestiges, 1ª, 2, 21. Et ces paroles de saint Paul : Soyez les imitateurs de Dieu, comme enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour, comme le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous en oblation à Dieu et en hostie de suave odeur (Eph. 5, 1-2). Goûtons donc maintenant avec le Christ l'amertume temporelle de la mort passagère, afin qu'après nous méritions de parvenir à la douceur éternelle de sa résurrection; car ce qu'il a fait pour nous, il désire que nous le fassions en nous-mêmes, il le veut. Disons avec le Psalmiste : Que rendrai-je

au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé? Je recevrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo*, 115, 3-4. Ce n'est pas de l'or, de l'argent qu'il a donné pour notre rédemption; mais il s'est livré lui-même, il a versé son précieux sang, il a offert son âme. Ce qui fait dire à saint Pierre : Ce n'est point avec de l'or ni de l'argent corruptibles que vous avez été rachetés de votre vaine institution de vie, suivant la tradition de vos pères, mais par le sang du Christ, comme de l'Agneau sans souillure et sans tache : *Non corruptibilibus auro vel argento redempti estis de vana vestra conversatione paternæ traditionis, sed pretioso sanguine, quasi Agni immaculati et incontaminati Christi*, 1ª, 1, 18-19. Celui donc qui se hâte de parvenir à Jésus-Christ doit s'offrir à lui. Que celui qui désire se réjouir avec lui dans la patrie marche sur ses traces en son chemin : *Illius vestigia imitetur in via, qui cum eo gaudere anhelat in patria.* Que celui qui veut être avec lui à la fin de sa course le prenne pour guide dans son voyage : *Illum sibi ducem faciat in itinere, qui ei particeps esse desiderat in perventione.* Si nous souffrons avec lui, dit le grand Apôtre, nous règnerons avec lui : *Si compatimur, et conregnabimus* (2 Timoth. 2, 12). Si nous mourons avec lui, nous vivrons avec lui : *Si commorimur, et convivemus* (ibid.). Si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec le Christ. Si nous sommes devenus un seul arbre avec lui par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection (Rom. 6, 5-8). En imitant Jésus-Christ dans ses souffrances, nous imiterons aussi sa divine Mère, et nous partagerons un jour la gloire de Jésus réparateur et de Marie réparatrice.

O douce Marie, s'écrie sainte Brigitte, soyez bénie d'une éternelle bénédiction; que le ciel et la terre vous bénissent, parce que par vous le Dieu créateur s'est fait homme. Par vous le juste a trouvé la grâce, le pécheur le pardon, la mort la vie, l'exilé est rentré dans sa patrie (1).

Une parole de mort fut lancée contre Eve, dit Tertullien; la parole de Dieu rendant la vie fut dite à la Vierge, afin que ce qui avait été perdu par le sexe fût réparé par le sexe (2).

Je vous salue, pleine de grâce, s'écrie saint Chrysostôme, le Seigneur est avec vous; le démon ne peut rien contre vous; car où cet ennemi avait blessé, là le médecin applique le souverain remède; par où la mort eut sa première entrée, la vie se fit un chemin. Les maux sont arrivés par la femme, par la femme les biens arrivent : *Unde mors ingressus principium habuit, inde vita sibi aditum patefecit. Per mulierem mala fluxerunt, per mulierem manant bona* (3).

(1) Lib. 4 Revel., cap. 18.
(2) In lib. de Carne Christi, cap. 17.
(3) In Salutatione angelica.

Les anges, dit saint Epiphane (1), accusaient Eve, mais maintenant ils font cortége à Marie dans la gloire; elle a guéri la femme, elle a relevé Eve, et elle a envoyé au ciel Adam, qui avait été chassé du paradis : *Lapsam Evam erexit, et Adamum e paradiso dejectum ad cœlum misit.* Hésychius, patriarche de Jérusalem, dit (2) : Voici une Vierge, la plus parfaite des femmes, le plus bel ornement de notre nature, la gloire de notre pauvreté, qui délivre Eve de sa honte et Adam des menaces lancées contre lui, et qui brise l'audace du dragon. Quel langage peut tenir l'ennemi du genre humain contre l'auguste Vierge qui nous refait enfants de Dieu? Ne se plaint-il pas et ne dit-il pas : Comment se fait-il que l'instrument qui m'était si favorable dans le commencement soit maintenant mon mortel ennemi? La femme m'a aidé à dominer tyranniquement le genre humain, et la femme a renversé ma tyrannie; l'ancienne Eve m'a donné de la puissance, et la nouvelle m'a abattu. Ainsi fait parler Satan Chrysippus, prêtre de Jérusalem (3).

Redisons ici ces belles paroles de saint Augustin, citées dans le chapitre précédent (4) : Marie répare les dommages de la première mère; elle procure à l'homme perdu la rédemption. Car la mère de notre race a rempli le monde de maux, la Mère de notre Seigneur donne le salut au monde; Eve est la cause du péché, Marie est la cause de la réparation; Eve est la cause de la mort, par Marie nous sommes vivifiés; celle-là a frappé, celle-ci guérit. La bénédiction de Marie a enlevé toute la malédiction d'Eve, dit saint Jérôme : *Quicquid maledictionis infusum est per Evam, totum abstulit benedictio Mariæ* (5). Voici ce que dit saint Ildefonse : Marie est celle par qui toute la malédiction des premiers parents a disparu et la bénédiction s'est répandue : *Hæc est illa per quam omnis maledictio soluta est primorum parentum, et cœlestis benedictio in toto venit mundo* (6). Et ailleurs le même saint appelle Marie la réparation d'Eve : *Evæ reparationem* (7). A de si grands témoignages ajoutez celui de saint André de Crète : Marie seule, dit-il, nous donne la joie, elle éloigne la douleur de la première mère. O Marie, tout ce qui est créé est plein de votre gloire, l'univers est sanctifié par votre suave parfum; par vous l'occasion du péché est détruite, l'exécration de la première femme est changée en allégresse (8). L'abondance immense des bénédictions de Marie a lavé les souillures de l'ancienne malédiction, dit saint Pierre Damien : *Largissi-*

(1) In serm. de Laudibus Virginis.
(2) In serm. de Laud. Virg.
(3) Serm. de Laud. Virg.
(4) Homil. 3 de Assumpt.
(5) Epist. ad Eustoch. virg.
(6) Serm. 2 de Assumpt.
(7) Serm. 4 de Assumpt.
(8) Homil. de Dormitione Mariæ.

mum Mariæ benedictionis novæ fluentum, latum detersit maledictionis antiquæ contagium (1).

Voici la nouvelle Mère, dit Guerric, qui anéantit la malédiction de la première mère, afin que par cette bénédiction héritent du salut ceux qui, par Eve, étaient nés dans l'éternelle malédiction (2).

Marie, dit Arnould de Chartres (3), a merveilleusement coopéré au salut du monde avec Jésus-Christ. Trois fortes raisons le prouvent. La première est qu'elle s'est tellement immolée à Dieu pour le salut du monde par le vœu et le désir de la mort et de la croix, qu'elle souhaitait ardemment, si cela eût été possible, de mourir avec son Fils pour le salut du monde, et de mourir d'une mort semblable. Elle se tenait debout au pied de la croix, dans la position qui convenait à la Mère de Dieu ; elle se croyait comme obligée de mourir aussi elle-même avec son Fils, qui donnait sa vie pour racheter le monde. C'est-à-dire que sa charité sans bornes la remplissait de ce désir en faveur du genre humain, la pressait de mourir, de se donner tout entière pour lui. Une cruelle mort n'a point manqué à ce désir ; car il est très-notoire que les parents vivent et meurent en quelque sorte dans leurs enfants. De là Salomon disait de son père à qui il survivait : Il est mort et il n'est pas mort, car il a laissé son semblable après lui : *Mortuus est et quasi non est mortuus, reliquit enim similem sibi post se.* Et saint Grégoire ne dit-il pas de cette femme très-courageuse, la mère des Machabées, qui vit immoler sous ses yeux ses sept fils d'une manière atroce : N'appellerai-je pas martyre cette femme, et plus que martyre, qui, ayant envoyé dans le royaume ses sept enfants, mourut elle-même sept fois ? Elle fut la première au martyre, tout en y arrivant la huitième. Donc, comme la très-sainte Vierge vivait plus en son Jésus qu'en elle-même, on peut conclure qu'elle souffrit une mort beaucoup plus douloureuse en son cher Jésus que si elle fût morte elle-même. Les nombreux tourments que son Fils endura pouvaient tous lui donner la mort ; or, Marie endurait autant de fois les douleurs de la mort. Voyez les divers sentiments de l'ancienne Eve et de la nouvelle : l'ancienne est dévorée du désir de l'immortalité, mais la nouvelle est dévorée du désir de mourir. D'où il arrive que comme la première Eve, par son désir de la vie immortelle, cause la mort au genre humain, ainsi la seconde Eve, par le désir de mourir, lui rend la vie perdue : *Ex quo factum est, ut quemadmodum prior illa Eva per vitæ immortalis affectionem, generi humano mortem inflixit, ita etiam posterior per mortis cupiditatem eidem vitam amissam inspiraverit.*

La seconde raison que donne le même auteur pour prouver que la bien-

(1) In serm. de Nativitate Virg.
(2) Serm. 1 de Nativit.
(3) In tractatu de illis verbis Christi in cruce : Mulier, ecce filius tuus.

heureuse Vierge a travaillé de concert avec Jésus-Christ au commun salut du monde, est que la Mère de Dieu, conformant pleinement sa volonté à celle de son Fils, de manière à ce que les deux n'en fissent absolument qu'une, consentit à la mort de son Fils pour le commun salut de tous. Cette concorde et offrande des volontés de Jésus et de Marie est indubitable, et cette concorde n'est pas seulement avec le Fils, mais aussi avec le Père. Ecoutez saint Bernard (1) : O merveilleuse bonté du Père et de la Mère de Jésus-Christ! O inestimable charité de Dieu et de la Vierge, qui, pour racheter l'esclave, ont livré leur commun Fils, à cause de l'immense charité par laquelle Dieu et la Vierge ont aimé de misérables pécheurs comme nous!

Enfin la troisième raison qui montre que la Vierge a coopéré avec Jésus-Christ au salut du genre humain, c'est qu'elle est Médiatrice auprès du Médiateur. (Voyez *Marie médiatrice.*)

Marie a donc travaillé à la réparation de notre salut de la manière suivante : Marie expose à son Fils les vœux et les désirs qu'elle conçoit pour le salut des hommes; le Fils, par déférence pour sa Mère, les accepte, et il offre à son Père ses propres vœux et ceux de sa Mère. Le Père accorde d'abord au Fils, ensuite à la Mère, ce qu'ils désirent. Ainsi la Mère demande, le Fils approuve, le Père donne : *Cum Mater peteret, Filius approbaret, Pater donaret* (ARNALDUS, ut supra).

Par là tout homme comprend facilement la manière dont il doit travailler à son salut. Ainsi, comme le serpent, pour tenter la volonté de l'homme, employa la première Eve, de même que les hommes, pour gagner Jésus-Christ, aillent à la seconde Eve, et qu'ils se la rendent propice par leurs prières et leurs bonnes œuvres. Et il n'est pas hors de propos de dire que c'est pour cela que la Vierge Mère de Dieu fut appelée du nom commun donné au sexe par son Fils, lorsqu'il lui dit : Femme, voilà votre fils. C'était pour nous convaincre que cette femme était tellement douce et bonne, qu'on pouvait très-facilement s'approcher d'elle et en être écouté, ou plutôt qu'elle était une certaine Eve donnée aux hommes pour l'ancienne, afin que par elle nous pussions assurer notre salut par Jésus-Christ avec plus de facilité que le démon n'obtint la prévarication d'Adam par l'ancienne Eve.

D'après ce que nous venons de dire, il est évident que le salut du monde a été dû de toute éternité non seulement à Jésus-Christ, mais aussi à la Vierge; avec cette différence que le Fils a offert, comme la première et la principale cause de notre rédemption, un prix de condignité, et que Marie a obtenu la même rédemption par congruité. Ainsi, pour la rédemption, Marie a été assistante et auxiliatrice du Christ; non que le Christ eût besoin de cette aide, de ce secours, puisque son sang, étant d'un

(1) Serm. 51, cap. 4.

prix infini, a dépassé sans mesure l'énormité de nos péchés, mais parce que son autorité de Mère et sa dignité demandaient que ses mérites, ses prières et ses vœux fussent unis aux vœux et aux mérites de Jésus-Christ, afin que le salut des hommes fût accordé à l'un et à l'autre. Marie a autant concouru à notre salut qu'Eve avait concouru à notre renversement et à notre ruine. Donc, comme Eve a été la cause du péché originel, ainsi la réparation de ce même péché doit être attribuée à Marie. Tous les dommages qui sont tombés sur le genre humain par Eve sont compensés et réparés par les mérites de la Mère de Dieu. La désobéissance d'Eve est réparée par l'obéissance de Marie.

Courez donc, ô Eve, vers Marie, s'écrie saint Bernard (1). O mère, courez vers votre fille, et que la fille réponde pour la mère, qu'elle enlève l'opprobre de la mort, qu'elle satisfasse pour la mère auprès du Père; car si l'homme est tombé par la femme, il ne se relève que par la femme.

Ces paroles : Qu'elle satisfasse pour la mère, doivent être pesées, dit Salazar (2). Elles expliquent en partie, et en partie elles louent le mode et la raison de la réparation par la Vierge des maux et des misères qui sont tombés sur notre race. Elles signifient que Marie, par ses mérites, a offert pour le péché d'Eve une satisfaction non de condignité et égale, mais cependant de congruité. Il faut aussi peser ces autres paroles : Si l'homme est tombé par la femme, il ne se relève que par la femme : *Si vir cecidit per feminam, jam non erigitur nisi per feminam.* Ces paroles disent qu'Adam, qui a fait tomber en lui toute sa postérité, est rétabli par Marie, de manière que cette réparation a passé par ses mains,

Que ne devons-nous pas à Marie, dit Denis le Chartreux (3), puisque par elle nous avons reçu le Sauveur du monde? Qui est capable de remercier et de louer comme elle le mérite celle qui, par son seul consentement, mérite de secourir le monde perdu? Qui pourrait louer dignement celle qui nous a ouvert le ciel par Jésus-Christ? Elle est celle qui a trouvé la grâce; elle est la Mère de la vie, du salut, la nourrice de notre Réparateur, de notre Sauveur. Elle a montré au monde son Seigneur et son Dieu, qu'il ne connaissait pas ; elle a rendu visible au monde son Créateur, qu'il ne voyait pas; elle a enfanté au monde son Restaurateur, qu'il avait perdu et dont il avait un besoin extrême. Elle a donné au monde le Réconciliateur, que le coupable n'avait pas. Seule elle a mérité de recevoir et de loger le Roi du ciel.

O Marie, s'écrie saint Ildefonse (4), sceau de la chasteté, lis de la virginité, la plus belle des femmes, plus aimable que tous les anges, plus sainte

(1) Serm. 1 super Missus est.
(2) De Prædestinatione Virginis, cap. 22.
(3) In Athanasii Symbol. Comment.
(4) Prologus in Corona B. Virginis Mariæ, cap. 15.

que tous les saints, pleine de bonté, pleine de grâce! L'archange vous salue, Dieu le Père vous sanctifie, le Saint-Esprit vous couvre de son ombre, le Fils de Dieu vous épouse, la sainteté de votre âme conçoit Dieu par la foi, la pureté de votre sein le conçoit très-chastement, la virginité de votre corps l'enfante comme une fleur. O glorieuse et surglorieuse, ô louable et surlouable, qui pourrait exprimer, louer, compter vos vertus, vos priviléges, vos mérites? Vous avez donné au ciel la joie, vous avez offert Dieu à la terre, vous avez répandu la paix dans le monde : *Cœlis gaudium dedisti, terris Deum obtulisti, mundo pacem refudisti.* Par vous les aveugles reçoivent la lumière, la foi surgit dans les cœurs, les vices meurent, les démons sont confondus, les enfers se vident, le ciel se remplit, les pauvres sont consolés, les faibles sont soutenus, les humbles sont élevés, les infirmes sont guéris, les pénitents sont illustrés, les enfers sont fermés par vous, les cieux sont ouverts : *Per te lux cæcis infunditur, fides cordibus oritur, consopiuntur vitia, confunduntur dæmonia, evacuantur tartara, augmentantur cœlestia, recreantur pauperes, sustentantur debiles, exaltantur humiles, infirmantes sospitantur, pœnitentes illustrantur, inferna per te clauduntur, cœlestia reserantur.* Ainsi, ô très-illustre Souveraine, vous avez mérité toutes les bénédictions, toutes les louanges, parce que vous avez comblé de bienfaits toutes les créatures. C'est pourquoi les patriarches vous désirent, les apôtres vous chérissent, les évangélistes vous révèrent, les martyrs vous honorent, les confesseurs vous prêchent, les vierges vous environnent, les anges vous glorifient, et tous se réjouissent en vous et vous exaltent.

Au commencement la terre fut créée, aujourd'hui elle est renouvelée, dit saint Ephrem (1). Au commencement la terre a été maudite à cause du péché d'Adam, aujourd'hui la paix et la sécurité lui sont rendues. Au commencement, par le péché des premiers parents, la mort est tombée sur tous (Rom. 5); mais aujourd'hui, par Marie, nous passons de la mort à la vie. Au commencement Eve écoute le serpent, et le poison se glisse dans tout le corps; Marie écoute le Libérateur, qui donne la félicité perpétuelle. Ainsi l'instrument de la mort est devenu l'instrument de la vie : *Quod ergo mortis fuit, simul et vitæ extitit instrumentum.*

O Mère de Dieu, titre qui m'est si cher, dit ailleurs le même saint (2), il n'y a pas de trophée plus solide que votre secours. Car vous avez fait disparaître les larmes de la terre, vous avez rempli la créature de toute espèce de bienfaits, vous avez apporté la joie au ciel, le salut à la terre, vous avez refait l'homme, vous avez calmé le Créateur, vous avez élevé l'homme, vous avez réconcilié le ciel avec la terre, vous avez tout renouvelé. Par vous nous tenons l'assurance de notre résurrection, par vous

(1) Serm. 8 de Laudibus Dei Genitricis Mariæ, 1.
(2) Precationes ad Deiparam, precat. 4.

nous espérons aller au royaume céleste; nous vous avons pour auxiliatrice de notre salut. La grande famille des chrétiens n'a pas de rempart plus solide que vous; vous avez ouvert le paradis, vous avez préparé l'ascension au ciel; vous nous avez adoptés pour vos enfants. Par vous, seule très-immaculée, ont découlé, découlent et découleront toute gloire, tout honneur, toute sainteté, à partir d'Adam jusqu'à la fin des siècles, et toute créature se réjouit en vous, ô pleine de grâce. Je me confie en vous qui avez enfanté le vrai Dieu selon la chair, à qui est dû tout honneur, toute gloire, toute adoration, avec le Père sans principe et son bon, saint et vivifiant Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

La bienheureuse Marie, Mère de Dieu, dit Godefroi, abbé (1), est la matière, si je puis parler ainsi, de la réparation humaine. Toute l'Ecriture, qui parle de la création et de la réparation de l'homme, recommande par de spéciales louanges cette même Vierge comme Réparatrice du genre humain. Car, si nous n'étions pas réparés, il aurait mieux valu pour nous n'avoir pas été créés.

Ce qu'Eve a ruiné, dit le grand pape saint Innocent III, Marie l'a sauvé: *Quod damnavit Eva, salvavit Maria* (2). Contemplez avec étonnement, dit saint Bernard, l'Inventrice de la grâce, la Médiatrice du salut, la Réparatrice de tous les élus (3). O sainte Vierge, s'écrie saint Germain, patriarche de Constantinople (4), comment pouvoir compter les bienfaits que nous recevons de vous? Car nul n'est sauvé que par votre moyen, nul n'est affranchi de ses maux que par votre entremise, et quiconque reçoit quelque faveur ou quelque miséricorde vous en est redevable. Par vous, dit saint Ephrem, nous avons été réconciliés à Dieu. Vous êtes, ô Marie, l'élargissement des prisonniers, le salut, la paix, la joie, la réparatrice, la médiatrice, la réconciliation de tout le monde (5).

Ecoutez les paroles magnifiques de Richard de Saint-Victor (6) : La sainte Vierge, dit-il, a été si excellente en vertu, et sa charité s'est trouvée si ardente, qu'elle ne s'est pas arrêtée à ceux de sa nation, mais elle s'est étendue universellement à tous les hommes; elle a prié pour tous, elle a été exaucée pour tous, au rapport même de l'ange, qui lui dit qu'elle avait trouvé auprès de Dieu la grâce qu'elle avait désirée. Elle a désiré le salut de tous, elle l'a demandé par d'instantes prières, elle l'a obtenu, elle l'a causé. C'est pourquoi nous la nommons la Réparatrice du monde, le salut de l'univers. Tous les saints Pères en disent autant.

En quoi il est premièrement à remarquer que, quoique le Sauveur de

(1) Homil. 75 in festo Nativitatis S. Mariæ Virginis, 1.
(2) Serm. 2 de Assumpt.
(3) Epist. 174.
(4) Serm. de Dormit. B. Virg.
(5) Orat. ad Virginem.
(6) Cap. 26 in Cant.

nos âmes n'eût nullement besoin d'aide et d'assistance, comme nous l'avons déjà dit, pour opérer l'œuvre de notre rédemption, néanmoins cela n'empêche pas qu'il fit l'honneur à sa très-sainte Mère et à sa très-chère Epouse de l'associer à cette conquête; il était convenable que l'un et l'autre sexe intervînt à notre réparation, comme tous deux avaient contribué à notre ruine.

Secondement, il est à noter, dit le P. Poiré (1), que la faveur qui a été communiquée à la bienheureuse Vierge n'a dérogé nullement à la qualité de Sauveur, qui est singulièrement propre à Jésus-Christ, comme, nonobstant ce privilége de participation, il le dit par le prophète Isaïe : Je suis le Dieu juste et sauveur, il n'y a pas d'autre Sauveur que moi : *Deus justus et salvans, et non est præter me*, 45, 21. Et par son prophète Osée : Je suis le Seigneur votre Dieu ; nul autre que moi n'est votre Sauveur : *Ego Dominus Deus tuus, et Salvator non est præter me*, 13, 4. Car il est vrai que comme il n'appartient qu'à Dieu seul de sauver, en qualité de cause principale, ainsi ne convient-il qu'à Jésus-Christ, Dieu et homme, de satisfaire en rigueur de justice, et de mériter la grâce et la gloire à l'homme disgracié. Je dis de la mériter avec condignité, comme on a coutume de parler en l'école. Et la sainte Vierge n'a garde de s'arroger ce mérite. Tout ce que je prétends ici n'est autre chose que de montrer que sa grâce a été si extraordinaire, ses qualités et ses actions tellement relevées, qu'elles ont mérité que Dieu eût encore égard à elle au traité de paix qu'il a fait avec les hommes, et qu'à leur considération il ait été mû par une certaine bienséance, que nous appelons *congruité*, à les recevoir en son amitié. Privilége qui n'appartient qu'à elle seule et qui ne peut être dénié à ses rares mérites.

De tous les titres par lesquels la sainte Vierge a mérité le nom et l'effet de Réparatrice des hommes, le premier, c'est qu'elle leur a donné un Réparateur et un Rédempteur. Nous avons tous sujet, dit Sophronius (2), d'honorer celle à qui nous sommes redevables de notre salut, attendu qu'en concevant son Créateur, qui venait du ciel, elle a procuré à la terre un Rédempteur. D'où naît la conséquence nécessaire qu'en tirait saint Basile de Séleucie (3), savoir, qu'il nous est impossible de nous montrer reconnaissants envers notre souverain Bienfaiteur sans nous déclarer obligés à celle de qui nous l'avons reçu. Partant, si, comme disait saint Grégoire de Néocésarée (4), le Fils de Dieu est venu en terre pour remettre au bon chemin les dévoyés, pour chercher les égarés, pour éclairer les aveugles, pour rappeler les morts à la vie, pour rendre la liberté aux

(1) 5e étoile, chapitre 6.
(2) Epist. de Assumpt.
(3) Orat. de Annuntiat.
(4) Serm. 2 de Annuntiat.

esclaves et pour se faire tout à tous, il n'est aucun de ces bienfaits que nous ne devions à celle qui nous les a procurés, et par l'entremise de qui nous en avons la jouissance. C'est pour cette raison que saint Jean Damascène (1) l'appelle librement la source de toutes les bénédictions qui ont été versées sur la terre. C'est ce qui fait que tous les saints Pères donnent mille beaux éloges et mille titres d'honneur aux saintes entrailles qui ont porté notre Libérateur. L'admirable saint Augustin (2) l'appelle le cabinet où la médecine de notre salut a été composée et convenablement proportionnée aux forces et à la disposition du malade. Sophronius (3) la nomme le jardin fermé d'où est sortie la vraie fontaine de la vie pour arroser la terre du cœur humain, qui était condamné à une éternelle sécheresse. Saint Germain de Constantinople (4) la reconnaît pour le tabernacle mystique et pour la sacristie où le grand-prêtre Jésus s'est revêtu de l'habit de notre humanité pour aller offrir à Dieu son Père le sacrifice de l'expiation de nos péchés. Saint Basile de Séleucie dit (5) que c'est la chancellerie où l'obligation que nous avions passée au diable a été annulée, et, comme parle le saint évêque Proclus au concile d'Ephèse (6), où les patentes de notre rétablissement ont été signées et scellées, et où la parole éternelle, qui auparavant ne subsistait que dans l'entendement du Père, a été couchée sur le papier avec les caractères des éléments matériels, ainsi que le dit le bienheureux Théodote, évêque d'Angory (7). Le saint archevêque de Tolède dit (8) que c'est le secret cabinet où le Testament de Dieu a été réformé en faveur de la nature humaine. Saint Ephrem (9) soutient que c'est le très-divin papier où les articles de l'abolition de nos crimes ont été rédigés par écrit. Le bienheureux Proclus assure que c'est la salle royale où a été faite la réconciliation et l'accord entre Dieu et les hommes (10). Tous les autres Pères parlent de même et expriment les sentiments de reconnaissance qu'ils conservent en leurs cœurs.

C'est encore pour cette raison que les mêmes saints Pères donnent mille bénédictions tant au jour de la naissance de la bienheureuse Vierge qu'à ceux de la conception et de l'arrivée au monde de son Fils, le Verbe incarné. A ce jour, dit saint Jean Damascène, parlant du premier (11), ont

(1) Orat. 1 de Dormit. B. Virg.
(2) Homil. 19 de Sanctis.
(3) Epist. de Assumptione.
(4) Orat. 1 de Nativitate Virginis.
(5) Serm. de Annuntiatione.
(6) Orat. de Nativit. Domini.
(7) Conc. Ephes., cap. 10.
(8) Serm. 1 de Assumptione.
(9) Serm. de Laude Virg.
(10) Serm. de Nativit. B. Virg.
(11) Orat. 8 de Nativit. B. Virg.

été renouvelées les alliances qui avaient été faites avec les hommes; à ce jour nous avons vu les prophéties accomplies; à ce jour les mystères qui étaient auparavant cachés ont été découverts, et ceux qui étaient ensevelis dans de très-épaisses ténèbres ont été découverts et éclairés.

En ce jour, dit le même saint docteur, parlant du second et du troisième, se retrouvent le commencement, le milieu et la fin, la fermeté et l'assurance de tous les biens auxquels nous pouvons prétendre. A ce jour, dit saint Epiphane (1), la glorieuse Vierge a préparé un port assuré à ceux qui voguaient sur la mer orageuse de ce monde sans savoir où prendre terre ni où s'arrêter. A ce jour, dit saint Grégoire de Néocésarée (2), le monde a été renouvelé et éclairé d'une lumière céleste; à ce jour les espérances, qui auparavant étaient invisibles et imperceptibles, ont commencé d'éclore et de faire voir aux mortels des merveilles qui surpassent la portée de tout entendement créé. A ce jour, dit saint André de Crète (3), nous est arrivée du ciel une réjouissance publique qui efface toutes nos misères passées; à ce jour le Dieu tout puissant a parachevé le dessein de la création du monde, que l'ennemi commun des hommes s'était efforcé de renverser. Partant, la raison veut que tous aient part à la joie de ce jour, puisqu'en lui le ciel a été ouvert, la terre a reçu le Prince du monde; Nazareth a été changée en un paradis terrestre au même instant qu'elle a logé celui qui au commencement avait créé le paradis; le Père des miséricordes s'est allié à notre nature, lui donnant son propre Fils pour époux, et, de crainte que l'attente ne travaillât plus longtemps nos esprits, il a envoyé son messager porter les bonnes nouvelles du salut attendu. Voyez ce qu'il dit à celle que le ciel a choisie pour être la Médiatrice et la Réparatrice de notre salut.

A ce mot, saint Germain de Constantinople s'écrie comme un homme tout transporté de joie et d'admiration (4) : Qui l'eût jamais cru, qui l'eût jamais osé espérer, que, par le moyen d'une femme, Dieu nous voudrait faire tant de biens que de passer par-dessus toutes les lois de la nature, de se laisser prendre d'affection pour une Vierge, et d'allier son incompréhensible majesté à une créature si vile et si basse que l'homme? O Vierge sans pareille, c'est donc par votre entremise que les pauvres ont vu et reçu les trésors de la divine bonté! Aussi ne les ont-ils pas sitôt aperçus qu'ils ont protesté solennellement avec le Roi-Prophète que la terre était pleine des miséricordes du Seigneur. Vous avez aidé les pécheurs à chercher Dieu et leur avez fait rencontrer le salut; et alors ils ont été forcés d'avouer en présence de la terre et du ciel que si le Verbe divin, prenant pitié de nous et s'incarnant dans vos très-sacrés flancs, ne

(1) Serm. de sancta Deipara.
(2) Orat. 1 de Annuntiat.
(3) Orat. de Annuntiat.
(4) Orat. 1 de Nativit. Virg.

nous fût venu secourir, c'était fait de nous qui étions déjà sur le bord du précipice et allions tomber dans l'enfer.

Les saints Pères ne s'arrêtent pas à ce premier titre, et ne peuvent consentir qu'elle soit appelée Réparatrice seulement pour avoir mis au monde le Réparateur; ils vont plus loin, et, considérant la très-sacrée Vierge comme Mère et comme Epouse du Père du siècle à venir, ils reconnaissent en elle un certain pouvoir par lequel, joint à un consentement libre et arrêté de livrer son Fils et son Epoux pour nous, elle a coopéré d'une très-spéciale manière à notre salut et à notre rédemption, comme il a été dit plus haut. Car, puisque en toute rigueur il tenait de sa sainte Mère et la vie qu'il devait donner, et la nature humaine qui avait à souffrir, elle avait droit sur toutes les deux; et comme nul ne pouvait entreprendre sur l'une ni sur l'autre qu'elle n'y fût offensée et que son droit ne fût violé, de même, offrant cette vie divine et cette très-sainte humanité, elle donnait une chose qui lui appartenait avec tout le pouvoir que la nature peut acquérir à une mère.

En ce point comme en tout autre, elle s'unit parfaitement de volonté et d'affection au Père éternel; de sorte que, d'un commun accord, et le Père et la Mère consentirent à la mort de leur Fils et le livrèrent pour notre réparation. En cette manière et pour cette considération, saint Antonin (1) lui applique les paroles que saint Paul avait avancées de Dieu le Père, disant qu'elle n'épargna pas son propre Fils, mais qu'elle le livra pour nous tous : *Proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum* (Rom. 8, 32). Pour le même sujet, saint Bonaventure lui attribue ces belles paroles de saint Jean l'évangéliste : Elle a tellement aimé le monde, qu'elle a donné son Fils unique pour notre salut : *Sic dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret*, 3, 16. Et saint Bernardin de Sienne lui applique celles-ci de l'Eglise : Oh! la merveilleuse condescendance de la miséricorde du Père et de la Mère du béni Jésus envers nous! Oh! l'ineffable trait de charité de l'un et de l'autre, qui, pour racheter l'esclave, ont abandonné leur propre Fils à la mort, par un excès d'amour qu'ils nous ont porté! (*Super Exultet jam.*) Nous sommes ravis de l'admirable rencontre et du saint accord des trois volontés qui ont causé notre bonheur : le Père, comme Père, comme Roi et comme Monarque de toutes choses, donnant son Fils; le Fils, comme souverain Pontife, entrant dans le sanctuaire pour y verser son sang et pour s'immoler lui-même; la très-sainte Vierge, comme Mère et comme Epouse, le livrant, et comme Sacrificatrice, le présentant à Dieu. Autant de fois se présente à mon esprit la noble considération de saint Bernard, qui assure (2) que Dieu s'étant résolu de racheter le monde, en mit le prix entre les mains

(1 4 p., tit. 13, cap. 12.
(2) Serm. in Signum magnum.

de la très-sacrée Vierge. Ce qui me fait estimer que quelques graves théologiens ont eu raison d'enseigner que, présupposé (car nos conceptions sont libres) que le Père éternel n'eût point eu de volonté déterminée de livrer son Fils à la mort pour la délivrance des pécheurs, le seul commandement de sa Mère intervenant, c'eût été assez pour le faire passer outre et pour lui faire entreprendre tout ce qu'il a fait par l'ordonnance de son Père.

Or, comme toutes ces considérations aboutissent à relever le mérite de l'oblation de la bienheureuse Vierge, pour le faire avec plus de poids, il est à remarquer qu'il y a cinq choses qui donnent la valeur et le prix à une offrande, savoir : la personne qui la fait, celle qui la reçoit, la chose qui est présentée, la difficulté qui se trouve à la faire et l'affection qu'on apporte à l'accomplir, qui sont autant de sources qui se rencontrèrent dans le cœur de la très-sainte Vierge pour y faire un océan de mérites. Car, pour ce qui concerne le premier, il importe beaucoup de quelle main vient le présent qu'on fait. La satisfaction du Sauveur fut d'un prix inestimable et d'un mérite infini. Sa Mère ne peut pas lui être égalée, mais j'ose dire qu'elle était plus agréable à Dieu que le reste des créatures ensemble, et que par conséquent, quoique son oblation ne fût pas, pour ce qui la regarde, d'un mérite infini, elle était néanmoins d'un prix et d'une valeur inestimable.

Quant à la personne qui reçut cette offrande, Marie en cela n'eut pas moins d'avantage que son Fils, attendu que ce fut au Père éternel qu'elle la présenta et à qui le Sauveur même s'offrit en sacrifice.

J'en dis autant du présent, vu que celui du Fils et celui de la Mère était le même, la vie de l'Agneau sans tache, qui était d'un prix infini.

Pour le quatrième chef qui se rencontre en cette action, il mérite d'être traité à part. Ce n'étaient pas deux volontés, dit Arnould de Chartres (1), ni deux sacrifices que celui du Fils et celui de la Mère; c'était un même holocauste qu'ils présentaient à Dieu, l'un donnant le sang de ses veines, l'autre celui de son cœur. Ce qui me fait croire qu'ils eurent aussi un même effet, savoir, le salut du monde. Il ne faut nullement douter, ajoute saint Bonaventure (2), que la sainte Vierge ait voulu livrer son Fils pour notre salut, et qu'elle ait en tout et partout conformé sa volonté et son affection à celle du Père et du Fils. Charité sublime, qui mérite que nous nous efforcions de lui proportionner l'honneur et l'amour qu'elle attend de nous pour avoir si courageusement offert la mort de son Fils, qu'elle aurait été contente de racheter en souffrant tous les tourments de son amère passion. Elle était debout au pied de la croix, pressée d'une douleur extrême, mais qu'elle modérait de telle sorte qu'il ne

(1) Tract. de Laud. Mariæ.
(2) In 1, dist. 48, q. 2.

paraissait en elle que de la grandeur et de la force. C'est ce qui fait dire à saint Ambroise qu'elle a toujours parfaitement rempli sa dignité de Mère de Dieu, et qu'étant debout au pied de la croix, elle regardait moins en Jésus mourant la mort de son Fils que le salut du monde, pour lequel elle donnait cette vie qui lui appartenait à tant de titres, une vie qui lui était plus intime et plus chère que sa propre vie. Ainsi elle fut revêtue de la force et de la charité des martyrs, et elle donna plus que sa vie en offrant celle de son Fils et de son Seigneur.

Passons au dernier chef, qui est la générosité et l'allégresse dont la sainte Vierge accompagne son sacrifice. Pour le concevoir, il faudrait comprendre la largeur de son noble cœur; il ne faut pas douter qu'elle ne l'ait offert de toute l'étendue de ses affections. Jamais personne ne nous aima si ardemment, dit saint Bonaventure (1), que la bonne Vierge, qui, chérissant son Fils d'un amour inestimable et sans comparaison plus qu'elle ne s'aimait elle-même, le livre néanmoins pour nous à la mort. La consolation que la Vierge recevait de la délivrance des hommes relevait admirablement son esprit, sans toutefois diminuer la douleur qu'elle ressentait de cette mort. La partie supérieure de son âme, unie à la volonté de Dieu, jouissait d'un repos et d'un contentement ineffables, lors même que la partie sensible était enveloppée, ou plutôt noyée et abîmée dans les troubles et les amertumes de la mort.

Que si la mère des Machabées, si sainte Félicité et sainte Symphorose, mères chacune de sept enfants martyrs; si celles de saint Méliton, de saint Symphorien, de saint Majoric, de saint Barule, et d'autres, ont eu le courage non seulement de voir, les yeux secs, les massacres de leurs enfants, mais encore de les animer au combat par leurs contenances mâles et par leurs discours enflammés, ne serait-ce pas une espèce d'impiété de douter de la constance et de la résolution de la Mère de Dieu? Si le patriarche Abraham a mérité, avec les éloges de toute la postérité, que l'immortalité de sa mémoire fût conservée dans les archives du Saint-Esprit, par suite de l'action héroïque qu'il fit, s'apprêtant à immoler son propre fils, que faudra-t-il donc dire de celle qui surpasse sans comparaison davantage ce patriarche en grandeur de courage qu'il n'a lui-même surpassé en ce point les esprits les plus lâches et les plus craintifs?

Mais à propos du sacrifice d'Abraham, continue le P. Poiré, il y a quelques considérations à faire qui ne sont pas hors de sujet. La première est de savoir qui des deux montra plus de courage, et de qui le mérite fut plus grand devant Dieu, d'Abraham, qui voulut immoler son fils, ou d'Isaac, qui se laissa si généreusement lier et se présenta si librement pour être la victime de la mort? Ceux qui proposent cette question (Pererius, Genes. 22, disp. 15) la décident en faveur du père, et cela pour plusieurs

(1) Serm. 1 de B. Virg.

raisons. Premièrement, parce qu'Abraham chérissait plus la vie de son fils que la sienne propre, soit parce qu'il lui avait été donné d'une manière miraculeuse en sa vieillesse, soit parce qu'il lui était unique de sa bien-aimée Sara, et que c'était le jeune homme le mieux né qui se rencontrât sur la terre. Secondement, parce qu'il pénétrait plus avant que son fils dans l'importance de sa vie, comme étant celle de qui dépendait l'accomplissement de toutes les promesses que Dieu lui avait faites. Troisièmement, parce que pendant trois jours et trois nuits il avait eu devant les yeux la cruelle image de cette mort. En quatrième lieu, à cause des terribles tribulations qu'il avait souffertes, la nature s'étant maintes fois révoltée contre la résolution de l'esprit; ce que dit saint Paul par ces paroles : Par la foi Abraham offrit Isaac, son fils unique, lors même qu'il se trouva tenté (Hebr. 11) : *Fide Abraham obtulit primogenitum suum Isaac cum tentaretur.*

Innocent Isaac, la joie de votre Père et de votre Mère, doux Jésus, vraie Victime qui avez été offerte pour nos péchés, votre sainte Mère est bien éloignée de vouloir contester avec vous l'avantage du mérite de votre mort et de la fermeté de votre résolution; aussi n'est-ce pas mon dessein de mettre vos mérites en comparaison avec les siens. Je les honore comme infinis et émanés d'une personne divine; mais puisque vous seul connaissez jusqu'où arrivèrent et le courage et le mérite de votre Mère désolée, vous voulez bien que je publie partout que le monde n'a jamais vu une pareille fermeté, que tous les anges sont demeurés ravis, et que jamais votre Père n'agréa rien davantage, après l'oblation que vous fîtes de vous-même, que la confiance de ce cœur acéré qui tint bon au milieu des orages que votre mort lui causait.

Dieu fut tellement satisfait du sacrifice d'Abraham, que, pour le récompenser, il lui promit la victoire sur ses ennemis, une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel et que les sables de la mer, et que de sa race naîtrait celui qui la devait infiniment relever : c'était le Messie attendu; enfin une bénédiction accompagnée de tout le bonheur imaginable, tant pour lui que pour les siens. S'il en est ainsi, qui nous dira ce que mérita devant Dieu le sacrifice de la Vierge Marie, ennobli de toutes les circonstances dont j'ai parlé? Que dut faire, en reconnaissance d'un tel acte, celui qui ne se laissa jamais vaincre en libéralité et en fidélité? Elle se rendit si agréable à Dieu de coopérer ainsi à la réparation du monde, que, sans parler de ce qui lui fut accordé à elle-même, elle mérita pour nous par bienséance, comme l'on dit, ce que le Sauveur emporta par justice et par condignité.

Si le sacrifice que le Roi et le Grand-Prêtre Jésus offrit sur l'autel de la croix fut un sacrifice de volonté et d'effet, d'âme et de corps, d'esprit et de sang tout ensemble, tel fut aussi celui de la très-sainte Vierge; car elle ne se contenta pas d'accompagner son cher Isaac à la mort, comme

nous l'avons vu, mais elle voulut souffrir avec lui pour notre salut, unissant non seulement sa volonté à celle de son Fils et de son Epoux, mais encore ses propres souffrances et sa croix à la croix et aux souffrances de son Fils. Et c'est le troisième titre qui lui a acquis le glorieux nom de Réparatrice.

L'âme de la Vierge fut comme le théâtre du martyre d'esprit qu'elle endura. La parfaite connaissance qu'elle avait de son cher Fils qui souffrait et mourait lui causait une douleur extrême; elle aurait voulu l'épargner et mourir à sa place. Son amour infini pour son Fils si aimable rendait ses souffrances comme infinies. Les effrayantes peines et l'amertume de la passion du Sauveur remplissaient son âme. Sa plus grande peine était de se voir privée de mourir avec son doux Jésus. Sa vie entière fut un martyre continuel. Comment donc ne serait-elle pas Réparatrice du monde après avoir tant travaillé, tant souffert pour s'aider à le racheter, à le sauver?

De tout ce qui a été dit jusqu'ici, je conclus, en premier lieu, avec de très-célèbres docteurs, que, vu et considéré l'excellence de la très-sacrée Vierge, qui offrit son Fils pour notre rachat, l'amour, l'affection et la grandeur de courage avec lesquels elle l'offrit, la qualité de son présent, l'extrémité de ses souffrances, l'union qu'elles avaient avec celles du Sauveur qui les présenta lui-même sur la croix, pour notre salut, conjointement avec les siennes, le plaisir que le Père éternel y prit, nous ne dérogeons en aucune façon à la qualité du Sauveur et ne faisons aucun tort à la hauteur d'une telle entreprise, quand nous disons qu'elle mérita avec son Fils, quoique en un degré beaucoup inférieur, la réparation des hommes, avec toute la suite des grâces qui sont renfermées dans l'entremise de notre salut, et qu'à cet effet elle fut prévenue de tant de bénédictions, accompagnée de tant de grâces, enrichie de tant de faveurs et ennoblie de tant de prérogatives, comme nous l'avons vu. Saint Anselme l'a dit très-nettement et en termes exprès (1) : Par la très-pure sainteté et par la très-sainte pureté de son très-débonnaire cœur, incomparablement rehaussées au-dessus de toute sainteté et pureté, Marie a mérité d'être la très-digne Réparatrice du monde qui était perdu. Elle a mérité seule entre toutes les autres d'être la Médiatrice de tant de biens : *Quæ tantorum beneficiorum sola præ cunctis effici meruit Mediatrix.* Et saint Bernardin de Sienne (2), lui appliquant ces paroles de l'Ecclésiaste, 1, 7, que toutes les rivières entrent dans la mer, sauf que pourtant elle déborde, dit très-bien que cette mer immense de grâces ne sort de ses bornes que pour départir ses faveurs à tous les enfants de grâce et de salut : suite presque nécessaire au titre de Réparatrice.

(1) De Excellentia Virginis, cap. 9.
(2) Serm. 6, art. 3, cap. 4.

Je conclus, en second lieu, qu'il n'y a que Dieu seul qui connaisse parfaitement la grandeur de cette faveur, et jusqu'à quel point de gloire il a relevé la sainte Vierge. Saint Anselme (1), recherchant les raisons pour lesquelles Dieu n'employa point quelque séraphin à la réparation de l'homme, dit très à propos qu'outre qu'il s'en fallait beaucoup qu'il fût assez fort pour une telle entreprise, qui demandait une puissance infinie, il y intervenait encore une considération, savoir, que s'il eût fait cet honneur à un esprit créé, il fallait de nécessité qu'il partageât avec lui sa gloire, et qu'étant le Créateur de l'homme, il laissât porter à un autre le glorieux titre de Rédempteur, et par conséquent que l'homme eût aussi son affection divisée, en donnant une partie à celui qui l'avait créé, et en réservant la meilleure à celui qui l'avait recréé et racheté. Partage bien éloigné de la grandeur de Dieu et de l'inclination qu'il a de posséder uniquement le cœur et l'amour de sa créature. Considération très-bien appuyée sur les vérités de la sainte Ecriture et sur l'expérience que nous avons du gouvernement ordinaire de Dieu, mais non moins excellente pour nous faire comprendre l'estime qu'il a faite de la très-sainte Vierge. Car ce qu'il n'eût jamais voulu partager avec aucune autre créature, il l'a communiqué à la Mère et à l'Epouse de son cher Fils, et a mis sur sa tête la couronne de Réparatrice, qui est la plus grande gloire dont la créature soit capable. J'entends toujours après celle de Mère de Dieu; car celle-ci est l'unique qui arrête mon étonnement pour tout le reste, d'autant plus que je suis d'avis qu'il ne se faut plus émerveiller d'aucune faveur faite à celle à qui il a soumis et assujetti son propre Fils, qui est en tout égal et consubstantiel à lui. Car après cet excès de charité, la sainte Vierge étant faite comme servante de la très-sainte Trinité, le Père la comble de grâces, le Fils lui veut tout le bien et tout l'honneur dont elle est capable, et le Saint-Esprit recherche toutes les inventions possibles pour la rehausser. Ainsi sera honorée celle qu'il plaira à Dieu de relever.

C'est chose aisée à l'homme de tout perdre, mais que cette perte est difficile à réparer! Il est nécessaire de parler de cette difficulté de réparation pour bien juger du titre de Réparatrice, et pour priser ainsi qu'il convient les obligations que nous avons à celle qui en a fait l'office avec son Fils. Car, faute de connaître l'abîme des malheurs où nous étions plongés, nous pourrions manquer à l'estime que nous devons faire du bien que nous avons reçu quand nous en avons été retirés.

Six malheurs suivirent le péché d'Adam, ainsi que nous l'avons dit ailleurs; mais il est bon de le rappeler ici pour montrer combien Marie, en qualité de Réparatrice, a rendu d'inappréciables services au genre humain.

Le premier malheur, la disgrâce de Dieu; le second malheur, la malé-

(1) Lib. 1 Deus homo, cap. 5.

diction; le troisième, la privation de l'héritage qui lui était préparé; le quatrième, l'esclavage; le cinquième, les ténèbres et l'enfer; le sixième, le désespoir de ne pouvoir sortir de son triste état. Or, Marie, comme Réparatrice, a réconcilié l'homme avec Dieu en donnant naissance au grand Réparateur du monde. La malédiction a été changée par elle en bénédiction. Le rappel et le rétablissement d'Adam et de sa postérité, troisième effet de la réparation des hommes faite par la bienheureuse Vierge.

Dieu ayant créé l'ange et l'homme dans l'état de la justice, et l'un et l'autre s'étant perdus par leur faute, il laissa le premier dans son crime et résolut de faire miséricorde au second. Ce procédé si différent ne suppose pas d'injustice en Dieu, toujours souverainement équitable, mais il relève hautement l'obligation que nous avons à sa bonté. Il est vrai que les avantages des anges ont augmenté leur ingratitude. Ce sont de purs esprits dégagés de la matière, qui peuvent tout faire et tout entreprendre avec leur entendement et leur volonté, et qui trouvent dans la connaissance de la vérité leur conservation et leur bonheur. Ils sont affranchis de toutes les misères, ils ne dépendent point du temps, ils sont éternels et immuables, ils sont les plus excellentes copies du divin original, les images les plus parfaites que Dieu ait formées hors de lui-même. Il a pris plaisir à exprimer sa bonté dans les Séraphins, sa connaissance dans les Chérubins, son repos dans les Trônes, son empire dans les Principautés et les Dominations, sa force dans les Puissances et les Vertus, son activité dans les Anges et les Archanges. Tous ces glorieux avantages, qui les devaient attacher plus fortement à leur Créateur, furent la cause de la perte et de la révolte de Lucifer et de ses complices.

Mais l'homme, quoique innocent, n'avait pas reçu des dons si relevés; son âme était prisonnière du corps, elle ne pouvait rien faire que par l'entremise des sens. Comme ils sont engagés dans la matière, ils ont besoin d'aliments qui les nourrissent, d'un soleil qui les éclaire; ils sont esclaves du temps et du lieu, les heures et les années bornent leur vie, les espaces renferment leurs corps.

L'ange a péché par pure malice, et l'homme par faiblesse, par imprudence et par précipitation. L'ange n'a point été séduit, et l'homme a succombé à la tentation. L'ange est tombé par sa faute, et l'homme par surprise. Et Dieu s'est souvenu qu'il n'était que poussière, qu'il n'était qu'infirmité, et, par un dessein admirable, il résolut de s'allier à la nature humaine, de réparer ses ruines par une voie qui lui serait si honorable, et qui élèverait l'homme en Jésus-Christ au-dessus de tous les anges, quoiqu'il leur soit inférieur en nature. Et ce fut dans ce même conseil qu'il résolut de se faire non seulement homme, mais encore Fils de l'homme, en prenant un corps de la Vierge sacrée et formé de son sang le plus pur. Elle est donc renfermée dans ce conseil secret et dans ce mystère caché en Dieu avant tous les siècles; je parle du mystère de l'in-

carnation du Verbe éternel. Le dessein du Père est de l'engendrer dans l'humanité en la plénitude des temps, comme il l'engendre dans la Divinité avant tous les temps, et qu'il procède d'une Mère sur la terre comme il procède d'un Père dans le ciel. Ce conseil est d'opposer la génération de Dieu à la génération d'Adam ; et la Vierge sainte est regardée comme vraie Mère de ce Fils unique, elle est choisie pour cette heureuse et sainte effusion.

Jamais le monde ne vit un jour plus serein que celui où Dieu prit la résolution de faire grâce au malheureux Adam, proscrit et exilé du paradis, dégradé de sa noblesse et déchu de tous ses honneurs. A la fin, Dieu s'étant laissé gagner par les sollicitations et les requêtes de ses amis, fit venir sur la terre la Vierge incomparable pour être la Mère du Dieu réparateur. O Vierge Mère de Dieu, s'écrie saint Grégoire de Néocésarée (1), vous avez été le principe de notre rétablissement; par vous nous avons eu l'espérance de rentrer dans le paradis, par vous nos larmes ont été essuyées et notre douleur apaisée. Après lui, saint Germain de Constantinople (2) la nomme le relèvement de la chute de nos premiers parents et le transport de leurs enfants troublés et égarés à un état de paix et de repos. L'ange qui parlait à sainte Brigitte (3) lui fit entendre qu'à très-juste raison la bienheureuse Vierge pouvait être appelée l'arbre de vie, puisqu'elle avait été donnée au monde pour remède du fruit défendu, et comme une assurance du retour du pauvre Adam au lieu d'où il avait été chassé. Comme le cœur lui saignait qu'une femme tirée de son côté eût ouvert la porte à la mort, ainsi se réjouissait-il de ce qu'une autre femme qui viendrait de sa race ferait de nouveau entrer la vie au monde; comme il s'affligeait de la présomption de la première, il se consolait de l'humilité de la seconde; comme la repartie hautaine de celle-là l'affligeait, de même la réponse pleine de modestie de celle-ci le réjouissait; comme il regrettait que la parole de l'une eût été la cause de sa perte et de la perte de ses enfants, de même il adorait la divine bonté qui avait accepté la parole de l'autre pour la réparation de tous. Enfin, à cette occasion, il soupirait continuellement après la venue de Marie, et sans cesse il sollicitait le ciel de l'envoyer promptement pour réparer toutes choses et les mettre en bon état.

Sur ce même sujet, saint Jean Damascène (4) prête à Adam et à Eve des paroles pleines de remercîments, leur faisant dire à la Mère de Dieu : Vous êtes bienheureuse, ô sainte Fille qui nous avez été donnée du ciel; car, par votre moyen, les peines que nous avions tous encourues ont été

(1) Serm. de Annuntiat.
(2) Orat de Nativit. B. Virg.
(3) Sermonis angelici cap. 21.
(4) Orat. 2 de Assumpt.

remises. Vous avez reçu de nous un corps mortel pour nous revêtir de l'immortalité. Nous avions fermé le paradis, et vous l'avez ouvert de nouveau, ainsi que le chemin pour arriver à l'arbre de vie; nous avions changé l'allégresse en pleurs, et vous avez chassé les regrets pour mettre la réjouissance à leur place. Si nous sommes reçus au ciel par une nouvelle grâce, vous êtes l'échelle et la planche par où nous y sommes conduits.

La délivrance des prisonniers est le quatrième effet de la réparation de l'homme faite par la bienheureuse Vierge.

Du fond de nos âmes, dit l'éloquent abbé d'Igny en Champagne, nous reconnaissons la sainte Vierge non seulement pour notre pacificatrice au plus haut du ciel, mais encore pour notre libératrice au plus profond des enfers. Là elle a délié le nœud gordien que la première femme avait noué; là elle a brisé la tête du serpent et, lui passant sur le ventre, lui a fait rendre la proie qu'il avait déjà engloutie; là elle a enfoncé les portes de l'enfer et écarté les gardes qui tenaient l'homme prisonnier, le remettant en sa première franchise et lui faisant respirer l'air doux de son ancienne liberté; là elle a enchaîné le tyran des mêmes liens dont autrefois il attachait les autres, et l'a fait la fable et la risée de tous.

Si vous vouliez avoir la patience, disait saint Jean Chrysostôme (1), j'aurais bien le crédit de vous conduire partout, et de vous faire voir le poteau où la mort a été garrottée, le gibet où le péché a été pendu, et toutes les autres marques de cette insigne victoire. Il ne tiendrait qu'à vous de voir le tyran chargé de chaînes et un monde de prisonniers qu'on chasse après lui, et de contempler les masures de son fort et les têtes de sa prison carnassière. Car, quant aux menottes et aux liens qui auparavant servaient aux ministres de sa justice barbare pour attacher les autres, ils en sont eux-mêmes chargés. O Dieu, que cette nouvelle est agréable! et quelles acclamations saurait-on chanter à la vaillante Guerrière par qui nous avons été délivrés de ce misérable état?

Il y a du plaisir à lire chez l'ancien Chrysippus, prêtre de Jérusalem (2), comme Satan se débattait, et le bruit qu'il fit quand il se sentit ainsi trompé, et saisi, et chargé de chaînes et de liens. Qu'est ceci? disait-il. D'où vient un si prompt changement? Comment donc est-il arrivé que celle qui jadis m'a si bien servi ait tourné sa pointe contre moi et ait conspiré ma ruine? Une femme m'a mis le sceptre à la main et la couronne sur la tête, et une autre femme me ravit le sceptre de la main et tient mon diadème sous ses pieds. Qu'est-il donc arrivé de nouveau qui m'ait tellement abattu que je me voie maintenant fait prisonnier, moi qui étais accoutumé à tenir les autres en mon pouvoir? Que dois-je croire de

(1) Homil. 2 in Matthæum.
(2) Orat. de Laudibus Mariæ.

cette femme qui ravage ainsi mon empire? Par le moyen de son Fils, elle a guéri ceux à qui j'avais inoculé diverses maladies, elle a délivré mes possédés, elle a ressuscité mes morts, elle a élargi mes captifs, elle a vidé mes prisons; quel dégât ne m'a-t-elle pas fait? Oui, c'est elle qui est la cause de toutes mes déceptions. Ah! que n'eussé-je jamais attaqué la sotte vanité d'Eve qui se laissa prendre à mes paroles trompeuses, je ne me verrais pas à présent plongé dans un abîme de confusion! Ainsi parle ce prince des esprits malins chez ce spirituel docteur.

Les ténèbres dissipées, l'enfer fermé, cinquième effet de la réparation des hommes, œuvre de la très-sainte Vierge.

Ici s'accomplit la prophétie d'Isaïe, que ceux qui marchaient au milieu des ténèbres, dans l'ombre de la mort, virent une grande lumière qui venait pour les réjouir : *Populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam; habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis*, 9, 2. Et cela par la faveur de la bienheureuse Vierge, par le moyen de qui, dit saint Bernard (1), nous avons commencé de lever la tête et de jouir de l'agréable lumière du ciel, dont si longtemps nous avions été privés. Car, quoique le premier homme, dit saint Pierre Damien (2), eût été créé en la belle lumière du midi, à l'image de son Créateur, néanmoins, dès qu'il eut consenti au péché, il se vit entouré d'épaisses ténèbres, et dès lors la face de la terre fut couverte d'un triste nuage; et jusqu'à la sainte Vierge il ne se trouva personne qui eût le pouvoir d'en sortir, et encore moins d'en tirer les autres. Loin qu'il en fût ainsi, plus le monde allait en avant, plus s'épaississait cette noire confusion et cette ombre très-obscure de la mort où les enfants d'Adam étaient plongés, jusqu'à ce qu'enfin la sainte Vierge, montant sur notre horizon ainsi qu'une belle aurore, nous apporta la promesse du prochain lever du soleil, qui devait faire revoir encore une fois au premier homme le beau midi où il avait été créé et dont il avait joui si peu de temps.

Alors, dit saint Grégoire Thaumaturge (3), on vit paraître les premiers rayons de la lumière intellectuelle; alors on découvrit les fontaines de sagesse et d'immortalité. Alors, dit saint Germain de Constantinople (4), la Vierge paraissant comme un bel astre de nuit, les ténèbres furent dissipées, et la prison fut remplie de clarté. Alors on vit la belle aube du jour, que saint Grégoire le Grand appelle l'espérance du soleil (5), se lever sur notre hémisphère, ou, pour mieux dire, un abîme de lumière, ainsi que saint Epiphane nomme la Vierge (6), brilla de toutes parts et chassa

(1) Epistola ad Lugd. canonicos.
(2) Serm. de Assumpt.
(3) Orat. 2 de Annuntiat.
(4) Orat. de Nativit. Virg.
(5) Lib. 4 Moral., cap. 14.
(6) Serm. de sancta Deipara.

l'obscurité du monde. Alors, dit saint André de Crète (1), les anciens pères, qui étaient renfermés dans l'antre ténébreux de leur morne silence, virent au travers de la naissance de la bienheureuse Vierge le soleil qui sortait radieux de la nue, victorieux de la nuit, pour éclairer tous les coins de leur triste demeure.

L'espérance de ressource contre le désespoir, sixième effet de la réparation des hommes accomplie par la sainte Vierge.

Figurez-vous, dit le P. Poiré (2), un pauvre homme usé de vieillesse, rompu de travaux, accablé d'incommodités, gisant malade dans son lit; voyez-le en l'état où il est, abandonné des médecins, les joues abattues, les yeux enfoncés, tout le corps glacé, tous les sentiments interdits, la sueur froide, sans mouvement, sans pouls, sans signe de vie. Si tout à coup on le voyait revenir à lui, reprendre ses forces, se lever guéri et joyeux, et retrouver la vigueur de ses trente ans, pourrait-on douter que quelque ange fût venu du paradis terrestre, qu'il lui eût secrètement apporté le fruit de l'arbre de vie, la santé, la force et la jeunesse? Mais qui aurait vu le monde après quatre mille ans, courbé d'années, cassé de travaux et de souffrances, accablé de misères et prêt à rendre le dernier soupir, reprendre presque en un instant un nouveau visage et une nouvelle vigueur, se remettre sur pieds et rajeunir en fort peu de temps, pourrait-il douter qu'il eût reçu quelque secours inespéré du ciel et quelque remède bien extraordinaire qui eût fait tant d'effet en si peu de temps? Si vous me demandez quel est celui qui lui a apporté ce remède, je vous dirai que c'est la bienheureuse Vierge. Ecoutez saint André de Crète (3) : Aujourd'hui, parlant du jour de l'Annonciation, l'Ouvrier de toutes choses met au jour ce qu'il avait de longtemps résolu; aujourd'hui l'homme prend une nouvelle figure, et le monde, déjà vermoulu, las et languissant, est renouvelé par une jeunesse spirituelle qui chasse la vieillesse du péché.

Représentez-vous un parterre royal défiguré par les ardeurs du soleil, flétri par une longue sécheresse. Si un matin le jardinier, venant avec dessein de tout arroser, trouvait ses plantes relevées, ses fleurs vives et naturelles, ses compartiments plus beaux que jamais, ses figures réparées, ses bordures reverdies, pourrait-il nier ou que quelque ange du ciel invisiblement y eût mis la main, ou qu'une douce pluie, pénétrant dans les veines de la terre, eût rajeuni et ravivé ces racines demi-mortes pour leur faire pousser une nouvelle beauté et pour remettre tout en état? Si vous avez bien considéré la face de ce parterre tombé dans la stérilité, vous avez vu une image du monde avant que Dieu le secourût; et si vous

(1) Serm. de Annuntiat.
(2) 5e étoile, chap. 6.
(3) Serm. de Annuntiat.

avez compris le bien qu'il a reçu d'une pluie douce et favorable, vous pouvez juger sans difficulté de l'obligation que nous avons tous à la Mère de Dieu, qui a été envoyée du ciel pour le rafraîchissement de notre race, plus abattue et plus flétrie par le péché que ce jardin que vous avez vu ne l'était par les rayons du soleil.

C'est la douce pensée de deux grands serviteurs de la Vierge, du dévot saint Bonaventure (1), qui dit qu'à l'arrivée de Marie toutes les créatures se réjouirent, comme d'une pluie très-désirable, et reprirent leur ancienne verdure, et du spirituel saint Pierre Damien (2), qui assure qu'elle fut la source qui, se divisant en quatre branches, arrosa non seulement le paradis de délices, mais encore toute la terre.

Il y avait longtemps que les justes de l'ancienne loi la demandaient à Dieu, comme nous l'apprenons d'Isaïe par ces paroles : Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste comme une bienfaisante pluie ; que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur (cap. 45). Ce que les autres ont demandé, la sainte Vierge l'a obtenu.

Dieu du ciel ! quelle consolation reçurent les bienheureux esprits quand ils virent que notre terre prenait courage, et que Marie, noble racine, aidée des célestes influences, produisait un arbre nouveau qui s'élevait jusqu'au ciel et étendait ses rameaux au levant, au couchant, au nord et au midi ; quand ils aperçurent cette sainte pépinière et ces beaux rejetons qui croissaient tout à l'entour du trône et à l'ombre de ses feuilles pour repeupler le paradis ! C'est le moment que je reconnais pour la naissance du monde avec plus de raison mille fois que celui de la création du ciel et de la terre, moment qui fut le principe de notre bonheur et l'ouverture de nos espérances, moment où la bienheureuse Vierge s'acquit tous les enfants d'Adam comme un fief éternel qui ne lui peut être contesté. Et malheur à celui qui ne voudrait pas relever d'elle à perpétuité ! Mais, qu'il le veuille ou non, il lui demeure à jamais redevable du bien dont il n'a tenu qu'à lui de jouir. Quant à ceux qui auront l'honneur d'être transplantés le long du paradis de délices, tant qu'ils conserveront là-haut leur verdure et leur printanière beauté, ils béniront le trône et la racine d'où ils sont sortis, et ne souhaiteront être plus beaux et plus agréables que pour mieux faire connaître les grandeurs de l'un et de l'autre.

Au temps du déluge universel, le monde entier périt, à l'exception de Noé et de sa famille, et ce fut l'arche qui les sauva. Voilà l'unique espoir du monde, voilà ce qui doit repeupler l'univers. Considérez cette arche, vous y remarquerez une très-belle figure de la Mère de Dieu et de la réparation et révocation du monde qu'elle a causée. Ecoutez saint Bernard (3) : L'arche de Noé, dit-il, a signifié l'arche de la grâce, c'est-à-dire

(1) Speculi, cap. 7,
(2) Serm. de Annuntiat.
(3) Serm. 2 de Nativit.

la très-excellente Mère de Dieu. Par celle-là quelques uns échappèrent au déluge d'eau; par celle-ci tous les hommes ont échappé au naufrage du péché. Noé a bâti celle-là pour se garantir avec les siens de l'inondation générale; Jésus-Christ, notre paix et notre refuge, a construit celle-ci pour sauver ses enfants de la mort éternelle. Celle-là n'a délivré que huit personnes du danger commun, et celle-ci a mis en assurance tous les enfants d'Adam. On a travaillé à celle-là l'espace de cent ans, et à celle-ci a été employée toute la perfection des vertus, représentée par le nombre de cent. A celle-là n'ont servi que des bois polis et rabotés; en celle-ci ne se sont rencontrées que des vertus excellentes et accomplies. Celle-là était portée sur les eaux du déluge; celle-ci nage dans les eaux de la grâce, au-dessus de toutes sortes de péchés et d'imperfections.

Marie est donc la Réparatrice des six grands malheurs qui suivirent le péché d'Adam. Elle répare la disgrâce de Dieu en obtenant à l'homme son pardon, en le rétablissant dans la grâce; elle met la bénédiction à la place de la malédiction; elle lui fait rendre l'héritage perdu; à la place de l'esclavage elle met la liberté; elle chasse les ténèbres en apportant la lumière; elle ouvre les limbes aux captifs et ferme l'enfer; elle détruit le désespoir par l'espérance du salut et de la possession du ciel.

O admirable Réparatrice, que de maux effrayants vous faites disparaître, et que vous nous procurez de grands biens! Soyez à jamais bénie, louée, remerciée et récompensée!

La grâce de Marie, dit saint Laurent Justinien, a été si grande, elle a tellement surabondé, qu'elle a donné au ciel la gloire, la joie aux anges, la paix au monde, la foi aux nations, un terme aux vices (1).

Marie a mis Dieu sur la terre et l'homme dans le ciel.

Une Vierge, dit saint Pierre Chrysologue, reçoit un Dieu dans son sein, et elle procure la paix aux hommes, le salut aux pécheurs, la vie aux morts; elle devient la Mère des vivants et celle de la terre et du ciel (2).

Dieu a tout créé, le serpent a tout empoisonné, Marie a tout renouvelé et guéri.

Je vous salue, ô Marie, s'écrie saint Chrysostôme, qui êtes la Mère, le ciel et le trône de notre Eglise, son honneur, sa gloire et son appui : *Ave, Mater, cœlum, thronus Ecclesiæ nostræ, decus, gloria et firmamentum* (3).

(1) Serm. de Annuntiat.
(2) Serm. 141.
(3) Serm. de B. Virg.

CLIII

MARIE CORÉDEMPTRICE.

Marie, dit Mgr Malou, évêque de Bruges (1), a été associée au divin Rédempteur comme corédemptrice, aussi bien dans l'ordre de disposition que dans l'ordre d'exécution et dans l'ordre d'application.

La doctrine des saints Pères est que la Mère de Dieu a été prédestinée dans les conseils de la divine Sagesse comme la coopératrice des grands mystères de l'incarnation du Fils de Dieu et de la rédemption des hommes, et que cette destinée lui assure une grande influence dans la réparation et la déchéance de notre premier père.

Cette prédestination de Marie comme corédemptrice du genre humain a eu pour effet de l'associer à son divin Fils dans les prophéties les plus solennelles qui annonçaient le Messie. Presque à l'égal du Sauveur du monde, elle a été promise aux patriarches, louée par les prophètes, attendue par les justes, proclamée bienheureuse par toutes les générations. Sans blesser la vérité ni exagérer les choses, on peut dire qu'elle aussi, dans un certain sens, a été la désirée des nations. Voilà pour l'ordre de disposition et de préparation.

Dans l'exécution de ces grands mystères, Marie a été le premier instrument de la bonté divine. C'est en elle que le Verbe s'est incarné, a pris une nature semblable à la nôtre; c'est par elle que le Fils de Dieu est descendu jusqu'à nous. N'est-il pas vrai de dire qu'elle nous a rachetés de l'esclavage du démon, celle qui nous a donné l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde?

Dans l'exécution Marie a été corédemptrice du Sauveur, par cette raison encore qu'elle a pris une grande part aux souffrances de son Fils. Elle partagea son dénuement et son abandon à Bethléem, ses dangers en Egypte, son obscurité à Nazareth, les persécutions de sa vie publique, les douleurs de sa passion, son agonie sur le Calvaire et sa mort sur la croix. Comme l'avait prédit le vieillard Siméon, un glaive de douleur transperça

(1) Chap. II, article 3.

son âme, et l'Eglise, touchée de sa compassion, l'honore comme Mère des sept douleurs.

Quand on contemple la Mère du Sauveur se tenant debout au pied de la croix et s'unissant à la céleste Victime pour offrir à Dieu le Père le grand sacrifice d'expiation, peut-on avec quelque ombre de raison lui refuser le titre de corédemptrice ? L'intention de Marie était unie alors à celle du Rédempteur ; sa volonté ne faisait qu'une volonté avec la sienne. Tandis que l'Agneau sans tache s'immolait de plein gré pour le salut du monde, Marie le sacrifiait à la même fin. Elle exerçait avec lui le sacerdoce suprême ; elle rachetait avec lui tous les péchés du monde; elle gagnait en quelque sorte avec lui le trésor infini des mérites, qui satisfaisait à la justice divine. On peut dire qu'elle ne fut jamais plus intimement unie à son Fils qu'à cette heure solennelle. Elle est donc vraiment la corédemptrice du monde et, après son divin Fils, l'instrument principal de la rédemption.

Dans l'ordre de l'application, elle apparaît encore à côté de son Fils. Le grand trésor des mérites que le Sauveur acquit sur le Calvaire est entre ses mains; elle l'applique chaque jour par sa puissante intercession. Jamais les prières qu'elle adresse à son Fils ne sont repoussées; elle a mérité le nom de toute puissante suppliante. Comme son Fils est le seul Médiateur que Dieu a choisi entre sa majesté offensée et les hommes pécheurs, de même la principale Médiatrice qu'il a placée entre son Fils et nous, c'est la bienheureuse Vierge. Que si l'Apôtre a pu dire qu'il suppléait à ce qui manque à la passion de Jésus-Christ en exerçant le ministère apostolique, comment oserait-on refuser à Marie le titre de corédemptrice, aujourd'hui qu'elle applique avec une autorité en quelque sorte souveraine les mérites infinis de cette glorieuse passion?

Tertullien, dit Bossuet (1), explique fort excellemment le dessein de notre Sauveur dans la rédemption de notre nature, lorsqu'il parle de lui en ces termes : Le diable s'étant emparé de l'homme, qui était l'image de Dieu, Dieu, dit-il, a regagné son image par un dessein d'émulation : *Deus imaginem suam a diabolo captam, æmula operatione recuperavit* (2). Entendons quelle est cette émulation, et nous verrons que cette parole enferme une belle théologie. C'est que le diable, se déclarant le rival de Dieu, a voulu assujettir son image, et Dieu aussi devenu jaloux, se déclarant le rival du diable, a voulu regagner son image ; et voilà jalousie contre jalousie, émulation contre émulation. Or, le principal effet de l'émulation, c'est de nous inspirer un certain désir de l'emporter sur notre adversaire dans les choses où il fait son fort et où il croit avoir le plus d'avantage. C'est ainsi que nous lui faisons sentir sa faiblesse, et c'est le

(1) 4e sermon pour la fête de l'Annonciation.
(2) De Carne Christi, no 17.

dessein que s'est proposé la miséricordieuse émulation du Réparateur de notre nature. Pour confondre l'audace de notre ennemi, il fait tourner à notre salut tout ce que le diable a employé à notre ruine, il renverse tous ses desseins sur sa tête, il l'accable de ses propres machines, et il imprime la marque de sa victoire partout où il voit quelque caractère de son rival impuissant. Et d'où vient cela? C'est qu'il est jaloux et poussé d'une charitable émulation. C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort qui en était la punition; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit; et, pour accomplir toutes choses, nous voyons dans l'Eucharistie qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avait fait. L'émulation de Dieu a fait cet ouvrage.

Et si vous me demandez, chrétiens, d'où lui vient cette émulation contre sa créature impuissante, je vous répondrai en un mot qu'elle vient d'un amour extrême pour le genre humain. Pour relever notre courage abattu, il se plaît de nous faire voir toutes les forces de notre ennemi renversées, et, voulant nous faire sentir que nous sommes véritablement rétablis, il nous montre tous les instruments de notre malheur miséricordieusement employés au ministère de notre salut. Telle est l'émulation du Dieu des armées. Et de là vient que nos anciens Pères voyant par une induction si universelle que Dieu s'est résolument attaché d'opérer notre bonheur par les mêmes choses qui ont été le principe de notre perte, ils en ont tiré cette conséquence : Si tel est le dessein de Dieu, que tout ce qui a eu part à notre ruine doive coopérer à notre salut, puisque les deux sexes sont intervenus en la désolation de notre nature, il fallait qu'ils se trouvassent en sa délivrance; parce que le genre humain est précipité à la damnation éternelle par un homme et par une femme, il était certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Eve aussi bien qu'un nouvel Adam, afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne, qui avait été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Mais d'autant que cette doctrine est le fondement assuré de la dévotion pour la sainte Vierge, il importe que vous sachiez quels sont les docteurs qui me l'ont apprise. Je vous nomme premièrement le grand Irénée et le grand Tertullien. Le saint martyr Irénée, cet illustre évêque de Lyon, l'ornement de l'Eglise de France, qu'il a fondée par son sang et par sa doctrine, parle ainsi de la sainte Vierge : Il fallait, dit-il, que le genre humain, condamné à mort par une vierge, fût aussi délivré par une vierge. Remarquez ces mots : *Et quemadmodum morti adstrictum est genus humanum per virginem, salvatur per virginem* (1). Et ce célèbre

(1) Contra hæres, lib. 5, cap. 19.

prêtre de Carthage, je veux dire Tertullien : Il était, dit-il, nécessaire que ce qui avait été perdu par ce sexe fût ramené au salut par le même sexe : *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eumdem sexum redigeretur in salutem* (1), Et après eux l'incomparable saint Augustin, dans le livre *Du Symbole aux catéchumènes :* Par une femme la mort, nous dit-il, et par une femme la vie ; par Eve la ruine, par Marie le salut : *Per feminam mors, per feminam vita ; per Evam interitus, per Mariam salus* (2).

Ainsi donc, puisque Jésus-Christ, nouvel Adam, est notre Rédempteur, Marie, nouvelle Eve, est corédemptrice du genre humain.

La rédemption est une divine revanche de la chute, dit Auguste Nicolas (3), et, par conséquent, elle doit s'agiter entre les mêmes, elle doit voir reparaître les mêmes acteurs.

L'incarnation n'est pas autre chose de la part du Verbe que la main mise sur la victime de son humanité pour l'immoler à son Père; par où commence le sacrifice, si ce n'est par cette prise de la victime par le prêtre, lorsque, jetant les mains sur elle, il l'enlève à tout profane usage pour la dédier à la divine puissance et la préparer à l'immolation?

Mais cet acte initial du sacrifice réclame un ministère cosacrificateur avec celui du prêtre qui saisit la victime : c'est le ministère de celui qui la lui présente et qui la lui livre. Cette livraison, cette tradition de la victime au prêtre par les laïques, pour qui elle est offerte, fait incontestablement partie du sacrifice.

Or, qui a rempli ce ministère dans l'acte de l'incarnation? Qui a fourni, qui a livré la victime au Verbe? Des mains de qui, du consentement de qui l'a-t-il reçue pour la sacrifier éternellement? Qui a dit : *Ecce*, Voici ? Qui a dit : *Fiat*, pour tout le genre humain, pour la création tout entière? C'est vous, ô Vierge Marie, éternellement prédestinée pour ce glorieux office, éternellement célébrée pour l'avoir si fidèlement rempli. Comme Isaac allant au sacrifice, je vois le feu, je vois le bois : le feu de la colère céleste, le bois effrayant de la croix : *Ecce ignis et ligna;* mais je demande au Père : Où est la victime pour l'holocauste? *Ubi est victima holocausti?* (Genes. 22, 7.) Hélas! c'était moi, c'était nous qui étions cette victime, si l'amour infini de Dieu ne nous eût substitué son propre Fils, et si, s'associant à cet amour, Marie n'eût consenti à concevoir et à enfanter ce Fils à la vie humaine, c'est-à-dire à la souffrance et à la mort; à former, à tirer ce divin Agneau de ses entrailles, de sa chair et de son sang, de son cœur et de son âme, de son humilité, de son obéissance, de sa virginité, de sa charité, de toutes les vertus dont le Saint-Esprit l'a-

(1) De Carne Christi, n° 17.
(2) De Symbolo ad catechumenos, serm. 3, cap. 7.
(3) Livre 2, chapitre 8 : Economie de l'incarnation.

vait remplie. Quel ministre! Etre mère-vierge, c'est-à-dire au plus haut degré et sans partage : toute mère, rien que mère, avec toute la délicatesse, toute la sensibilité, toute la perfection d'une âme virginale, éternellement prédestinée à cet unique amour! Etre ainsi mère de quel Fils? du Fils de Dieu, Dieu lui-même, splendeur de la beauté suprême, effusion de la bonté par essence, délices infinies du Père, sur qui plane l'éternel amour et se fait entendre cette parole : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances! Etre mère-vierge d'un tel Fils, et ne l'être que pour le livrer au couteau; ne l'enfanter, ne l'allaiter, ne l'élever que pour le sacrifice; l'accompagner à chaque pas qu'il fait dans la voie douloureuse de son supplice, depuis la crèche jusqu'au Calvaire, et à chaque souffrance, à chaque larme, à chaque goutte de sueur et de sang, à chaque coup, jusqu'aux plus déchirants, jusqu'aux fouets, jusqu'aux épines, jusqu'aux clous, jusqu'à la lance, jusqu'à la croix, se tenir debout à côté de lui, adhérer incessamment à son immolation, en recevoir tous les contre-coups, et ne cesser de dire, jusqu'au bout de cette carrière de mort, cette parole qui l'a ouverte : *Ecce! ecce! Fiat! fiat!* et cela par amour pour les hommes enfantés à la vie de Dieu par toutes ces souffrances; encore une fois, quel ministère! et que Marie a bien payé le titre, que notre ingratitude lui dispute, de corédemptrice du genre humain!

CLIV

MARIE GOUVERNANTE DE L'ÉGLISE.

La volonté du Roi de gloire (1) est que sa Mère soit revêtue de la surintendance absolue de son royaume, qu'elle dispose avec lui de ses sujets, qu'elle ait la nomination de tous ses officiers, qu'elle veille sur leurs charges, qu'elle signe les grâces, qu'elle dresse les lois et les ordonnances; en un mot, qu'elle y fasse toutes les autres fonctions de Reine et de Gouvernante avec lui.

Et voilà pourquoi j'appelle Marie la Gouvernante de l'Eglise, qui est le royaume spirituel du Sauveur.

Autrement, qu'on me dise pourquoi la même Eglise lui donnerait le glorieux titre de Reine des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges. Car dire que ces glorieux éloges lui soient donnés seulement parce qu'elle surpasse les anges en pureté, les patriarches en persévérance, les prophètes en reconnaissance, les apôtres en sainteté, les martyrs en courage, les confesseurs en patience, les vierges en chasteté, ce n'est pas porter assez haut l'honneur de la sainte Vierge. Je ne croirai jamais que ce nom si illustre de Reine ne signifie rien de plus qu'une simple excellence sans pouvoir et sans domaine, spécialement étant donné à la Mère de Dieu; car il me semble que cette pensée ne serait honorable ni à la Mère ni au Fils.

Disons donc hardiment qu'elle est la Reine des anges, parce qu'elle dispose d'eux avec un entier pouvoir pour le bien des enfants de Dieu; qu'elle se nomme la Reine des patriarches, parce que tous ceux de l'ancienne loi étaient comme les marches de sa grandeur, et ceux de la nouvelle sont autant de créatures qu'elle avance aux charges et au gouvernement de l'état de son Fils; qu'elle se dit la Reine des prophètes, parce qu'elle a servi de sujet aux anciens et de directrice aux nouveaux; qu'elle porte le titre de Reine des apôtres, pour avoir été la Régente du sacré collége, la Maîtresse de la primitive Eglise, qu'elle l'a été dans tous les

(1) Le P. Poiré, 6e étoile, chap. 7.

siécles, et qu'elle le sera toujours; qu'on lui donne le nom de Reine des martyrs, à raison des occasions qu'elle leur procure de répandre leur sang et du courage qu'elle leur fournit pour endurer la mort; qu'elle est la Reine des confesseurs, à raison de la longanimité qu'elle leur obtient et du glorieux emploi dont elle honore leur confession; qu'elle ne porte pas seulement la qualité de Reine des vierges, mais qu'elle en a véritablement les effets, en tant qu'elle les invite à la suivre et qu'elle prend un soin très-particulier de leur chasteté. C'est véritablement un inestimable bonheur pour l'Eglise d'avoir une Reine, une Gouvernante si sage et une Mère si débonnaire.

La foi est la loi fondamentale dans le royaume spirituel de Jésus-Christ, qui est l'Eglise. De tout temps la sainte Vierge a pris un soin très-particulier de la maintenir et de la propager; car, pour ne rien rappeler de ce qu'elle a fait après la mort de son Fils, qui pourrait dire de combien de manières elle s'est employée pour affirmer la doctrine catholique et pour étendre les bornes de l'empire de Jésus-Christ, depuis qu'elle a été transportée au ciel?

Qui ne sait de quelle importance sont les bons prédicateurs pour étendre les bornes du royaume de Jésus-Christ, pour affermir la foi où elle est déjà établie, pour la rallumer où elle est éteinte, et pour la faire recevoir où elle n'a pas été publiée? Car la foi entre par l'ouïr, dit le grand Apôtre, et l'ouïr par la parole du Christ : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi* (Rom. 10, 17); et les prédicateurs sont ceux qui la portent aux oreilles des fidèles et des infidèles. Je puis dire, en un mot, qu'autant qu'il en est venu pour secourir l'Eglise, pour la dilater, autant furent les commissaires de la Mère de Dieu, qui n'a pas pris moins de peine à les assister de ses grâces qu'à les disposer à cet emploi. Les prédicateurs zélés tirent tous invisiblement de particuliers secours de la très-sainte Vierge. Et c'est la créance de l'Eglise, qui n'a pas institué en vain que ceux qui sont appelés à cet honorable ministère implorent au commencement de leurs sermons l'assistance de la douce Marie; et par là elle veut donner à entendre que comme la Vierge est la Mère de la Parole éternelle de Dieu, de même elle est l'administratrice de la parole temporelle, et que c'est à elle de la départir à ceux qui l'annoncent aux autres, de leur obtenir la force et la vigueur, afin de pénétrer dans les cœurs endurcis et d'embraser les esprits glacés de leurs auditeurs.

La sainte Vierge dresse les apôtres, choisit les monarques, établit les prélats, préside aux combats des martyrs, dispose des confesseurs, multiplie les vierges, et prend un soin universel de la maison de Dieu, avec une parfaite imitation, autant qu'une pure créature y peut arriver, de la souveraine immutabilité et de l'infinie capacité de l'entendement divin.

L'Eglise catholique est un vaisseau qui vogue sur la mer orageuse; elle est exposée aux tempêtes suscitées par l'enfer, par les hérétiques,

les méchants, les impies, qui lui ont toujours déclaré une guerre furieuse. Dieu sait si, parmi tant d'attaques, cette Eglise a besoin de secours, et si la soigneuse charité de la Mère de Dieu s'endort là-dessus. Dieu sait comme elle gouverne les voiles, aimons à le redire, comme elle fait lever les vents propices, comme elle a l'œil au guet pour prévoir les mauvais pas, pour détourner les fâcheuses rencontres, pour apaiser les orages, pour calmer les tempêtes, et, parmi tant de dangers, acheminer son navire au port du salut. Dieu sait combien de fois il aurait déjà été jeté loin de sa voie par les vents, enfoncé dans les vagues, brisé contre les rochers, délaissé sur les bancs, renversé par les monstres, pillé par les pirates, si elle n'y eût tenu la main, et si le soin qu'elle en a pris ne l'eût garanti de ces accidents. C'est de quoi nous ne pouvons nullement douter. Pensez en quel état l'Eglise serait réduite, si Dieu avait retiré ce doux astre qui l'éclaire, la réjouit, la console, la guide et la protége parmi tant de dangereuses rencontres. Disons-lui donc avec saint Jean Damascène (1) : Sainte Gouvernante, vous êtes l'ancre sacrée où nous attachons toutes les espérances de notre vaisseau agité. Et avec saint Ephrem (2) : Vous êtes la Gouvernante de tous, l'espérance des désespérés, le port de ceux qui font naufrage, la délivrance des prisonniers, la Mère des orphelins, le rachat des captifs, la joie des affligés et le salut de tous les hommes.

Marie gouverne l'Eglise avec amour, elle la chérit. Elle la doit affectionner, en qualité de Mère et d'Epouse du Sauveur, qui en est le Chef et le Prince; et en tant que Mère commune de tous les enfants de salut, elle lui est redevable d'une particulière tendresse. Elle a aussi plus de connaissance que nul autre des belles âmes qui s'y trouvent et des rares perfections que son Fils y a logées et qu'elle-même a obtenues, ce qui l'oblige entièrement à la chérir.

Mais son cœur amoureux passe au-delà de toutes les obligations, de sorte qu'on peut dire en vérité qu'il n'est rien de semblable à l'ardeur qu'elle témoigne à solliciter les affaires de l'Eglise, à procurer son avancement, et à rechercher les moyens de l'obliger.

Saint Germain, patriarche de Constantinople, lui adresse sur ce sujet ces paroles pleines de reconnaissance (3) : Sans vous, ô sainte Gouvernante, nul n'échappe aux hasards et aux périls de cette vie. Et qui trouverons-nous qui protége comme vous, et qui tende une main favorable à ceux qui se sont égarés du droit chemin? Avec un cœur et un courage maternel, vous avez expédié les affaires de ceux qui semblaient irrémédiablement être obligés à la justice de Dieu.

(1) Orat. de Assumpt.
(2) Orat. de Laud. Virg.
(3) Serm. de Assumpt. B. Virg.

CLV

QUELS SONT LES SACREMENTS QUE LA SAINTE VIERGE A REÇUS.

Marie reçut plusieurs sacrements.

Nous dirons d'abord, avec la plupart des Pères et avec saint Antonin (1), qu'elle fut baptisée, non pour être lavée du péché originel dont elle ne contracta jamais la tache, sa conception ayant été immaculée, mais pour recevoir le caractère et le mérite qu'apporte avec soi le baptême.

Il serait difficile de fixer l'époque où elle reçut ce sacrement, dit Mgr Emidio Gentilucci, camérier d'honneur de Sa Sainteté (2) ; mais elle doit être comptée parmi les premiers qui furent baptisés. Une ancienne opinion veut que ce soit saint Pierre qui l'ait baptisée.

Le second sacrement que reçut la sainte Vierge fut sans doute le sacrement de la très-sainte Eucharistie. Comme l'enseigne saint Antonin (*eodem loco*), elle cherchait dans ce sacrement un souvenir plus vif de la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, un exercice de dévotion actuelle, et une consolation dans la douleur d'être séparée de son divin Fils. Nous n'hésitons pas à affirmer avec Vasquez (3) que chaque jour elle nourrit son âme de ce salutaire aliment.

Nous lisons dans les Actes des apôtres, 2, 42, que les premiers chrétiens persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la prière et dans la communion de la fraction du pain des anges : *Erant autem perseverantes in doctrina apostolorum, et communione fractionis panis, et orationibus.* Or, si c'était la coutume des fidèles de communier chaque jour, selon l'opinion commune des Pères, comment notre chère Mère, la Vierge bénie

(1) Tom. 4 Summæ, tit. 15, cap. 16.
(2) *Légendaire*, livre 3, chap. 2.
(3) V. 3 p., dispos. 119, n° 68.

et immaculée, n'aurait-elle pas fait ainsi? Oh! avec quelles dispositions, avec quels soupirs et quelles amoureuses paroles elle s'approcha souvent de ce pain des forts! avec quelle humilité, quelle confiance et quel désir elle dut recevoir cette céleste nourriture qui, suivant la puissante démonstration de saint Thomas (3 p., q. 29, art. 6 ad 5), est le remède de tous nos maux, le repos et la consolation dans les peines de la vie, la véritable manne qui renferme en elle toute douceur!

Marie ayant reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, ne fut pas confirmée autrement.

Il n'est pas vraisemblable que Marie ait reçu d'autres sacrements.

CLVI

TRÉPAS DE MARIE.

Pourquoi la sainte Vierge resta-t-elle si longtemps sur la terre?

Pierre de Blois en donne les raisons (1). Jésus-Christ, dit-il, avait laissé son auguste Mère pour un temps sur la terre, afin qu'elle pût communiquer aux disciples tout ce qu'elle avait vu et entendu dans la vie cachée de son Fils, et qu'elle avait très-fidèlement gardé dans son cœur; et afin de briser de plus en plus la tête de l'ancien serpent, de défendre contre lui l'Eglise naissante; et pour graver plus intimement, avec plus de force dans les cœurs des croyants la foi et l'amour de Jésus-Christ; et pour représenter l'Eglise de Jésus-Christ sans rouille et sans tache, l'ayant reçue à l'ascension de son Fils pour l'instruire et l'éclairer. Il semblait à Jésus-Christ qu'il ne montait pas tout entier dans le ciel; en laissant sa Mère sur la terre pour gouverner l'Eglise naissante, il laissait en elle comme un autre lui-même.

Filles de Jérusalem, dites à mon bien-aimé que je meurs d'amour (Cant. 5). Marie, dit saint Bernard (2), devant quitter son corps, était malade, comme il arrive à la fragilité humaine. Or, les filles de la Jérusalem céleste, c'est-à-dire les Vertus angéliques, sachant qu'en portant des soins à la Mère on s'attirait la grâce du Fils, visitaient très-officieusement leur Souveraine, Mère de leur Seigneur; et probablement, après les saluts respectueux, les anges lui parlaient ainsi : Pourquoi, dites-nous, ô notre Maîtresse, pourquoi paraissez-vous languissante et malade? Pourquoi, contre votre ordinaire, triste et sans force, ne visitez-vous plus les lieux dont la contemplation nourrissait votre amour? Déjà depuis quelques jours nous ne vous avons pas vue gravir la montagne du Calvaire pour remplir de vos larmes le lieu de la croix; ou près du sépulcre de votre Fils, adorant la gloire de sa résurrection; ou sur la montagne des Oliviers, embrassant les dernières traces de votre divin Fils qui monte triomphalement dans les cieux.

(1) Serm. 33 in Assumpt. B. Mariæ.
(2) In Assumpt. serm. 2.

Ainsi interrogée pourquoi elle ne visitait plus ces lieux sacrés et pourquoi elle était couchée : Je languis, dit-elle. Pourquoi languissez-vous? Car en quel endroit de votre corps, où le Salut du monde a demeuré si longtemps, la langueur peut-elle trouver place? Car du corps de votre Fils une vertu sortait et guérissait tous les languissants (Luc. 6, 19). Et vous qui l'avez porté si longtemps dans vos entrailles, sur votre sein, dans son berceau, vous avez pu être sujette à l'infirmité ou à la langueur! Cela ne doit pas vous étonner, dit-elle, si vous vous rappelez ce que fut un jour le corps même de mon Fils. Moi, j'ai connu ce corps que j'ai porté dans mes entrailles, que j'ai nourri de mon lait, que j'ai réchauffé sur mon sein; combien il était infirme et soumis à la misère, selon sa volonté cependant. Et ce n'est pas seulement pendant son enfance, mais aussi dans les autres âges, que je l'ai vu souffrant et que je l'ai soulagé autant que je l'ai pu. Et vers la fin de sa vie, n'ai-je pas partagé ses mépris, ses affronts, les supplices de sa passion et de sa croix dont j'ai été témoin, apprenant par chacune de ces circonstances la vérité de cette parole du prophète Isaïe : Il a vraiment lui-même porté nos infirmités, il s'est chargé de nos douleurs : *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit*, 53, 4. Pourquoi donc me plaindrais-je s'il n'épargne pas mon corps, après que le sien a tant souffert? Je ne suis pas tellement délicate que je ne puisse ou ne veuille pas endurer une partie de ce qu'il a daigné lui-même souffrir. Et lui-même a souffert par une miséricordieuse volonté, et moi par une naturelle nécessité. Assurément la santé et la sainteté sont deux choses. Il a donné à mon corps la sainteté par le mystère de la conception de son corps en moi; il a promis de donner la santé, à l'exemple de la résurrection de son corps. Enfin, pour que vous vous étonniez moins de ma langueur, je languis d'amour : *Amore langueo*. Je languis davantage dans la patience de l'amour que dans la passion de la douleur; la charité me fait plus de blessures que l'infirmité ne me pèse.

Hélas! lui répondent les anges, que de fréquentes, ou plutôt que de continuelles causes de langueur! Bon Jésus, votre tendre Mère, après vous avoir conçu, ne fut presque jamais sans langueur. D'abord elle languit de crainte, après cela de douleur, maintenant d'amour : *Primo languit timore, postea dolore, nunc amore*. De crainte dès la nativité jusqu'à la passion, voyant les embûches perfides que les méchants tendaient continuellement à son Fils; de douleur tout le temps de la passion, jusqu'à ce qu'elle le vit ressuscité. Maintenant elle est tourmentée d'amour et de désir plus heureusement et d'une manière plus merveilleuse, parce qu'elle ne le tient pas assis dans le ciel. Comment, ô bon Jésus, qui êtes le fruit de la joie suprême, êtes-vous devenu pour elle pendant si longtemps la cause de son martyre, et que pendant si longtemps tant de glaives si aiguisés aient pénétré sans cesse son âme, qui vous était si chère? Mais nous vous en conjurons, ô Souveraine, que voulez-vous que nous fassions

pour vous? voulez-vous au moins que Gabriel, votre initié, reste auprès de vous, afin que lui, votre confident, et le ministre de votre mystère, et le gardien député pour vous conserver sans tache, soit auprès de vous pour vous servir? Cela n'est pas nécessaire, dit la Vierge. Mon nouvel ange en la chair me suffit; je nomme le disciple que Jésus aimait, de la charité duquel il m'a constituée l'héritière, quand sur la croix il me l'a confié et moi à lui ; rien ne m'est plus agréable que ses bons soins, parce que rien n'est plus chaste que sa vie et son amitié, rien de plus doux que ses mœurs, rien de plus sincère que sa foi, rien de plus sain que ses paroles.

Et nous, reprennent les Vertus célestes, en quoi donc pourrons-nous vous être utiles? Filles de Jérusalem, dit-elle, dites à mon Bien-Aimé que je languis d'amour. Il sait le remède qu'il faut à ma langueur.

Mais vous savez, répondent les Vertus célestes, que votre Bien-Aimé, qui connaît tout, interroge sur beaucoup de choses comme s'il ne savait pas. Si donc il demande ce que vous voulez qu'il emploie pour soulager et guérir votre blessure, que lui répondrons-nous?

Vous êtes les intimes, dit-elle, de l'Epoux; Gabriel ici présent est mon paranymphe. Je ne pense pas qu'il faille vous cacher le mystère de mon amour qui me fait tant languir. Je dirai donc : Passerai-je pour téméraire en paraissant chercher de plus grandes choses? Qu'il me donne un baiser de sa bouche : *Osculetur me osculo oris sui* (Cant. 1, 1). Si je me sentais coupable de quelque faute, je me contenterais avec Marie-Madeleine d'un baiser de ses pieds, où l'on trouve l'indulgence des péchés; mais comme mon cœur ne me reproche rien pour ma vie entière, je ne pense pas être arrogante en demandant le baiser de sa bouche, qui est la grâce des joies du ciel. Pourquoi paraîtrai-je arrogante, si je redemande pour moi cette bouche que le créé et le Créateur s'est faite de moi? Lorsque enfant je le tenais dans mes bras, je l'embrassais souvent, cet Enfant, le plus beau entre les enfants des hommes; il ne détournait jamais son céleste visage, il ne repoussait jamais sa Mère, et lorsque j'étais pressée par le désir de le serrer sur mes lèvres et sur mon cœur, il s'y prêtait avec empressement. Il se réjouissait de me remplir de cette grâce qui était répandue sur ses lèvres et de cette douceur dont il était tout plein, étant tout plaisir et tout désir des âmes chastes. Et comme il le confesse lui-même parlant de soi : *Qui edunt me adhuc esurient, et qui bibunt me adhuc sitient :* Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif (Eccli. 24, 29); plus j'ai suavement goûté la grâce de sa bouche, plus ardemment je la réclame maintenant. A la vérité, il s'est élevé en gloire et en majesté, mais il a conservé cette mansuétude et cette bonté innée en lui. Il est plus élevé en gloire, mais il n'est pas plus superbe qu'auparavant; il est plus élevé en gloire, mais il ne dédaigne pas davantage

qu'auparavant. Il ne méprise pas sa Mère qu'il a choisie, et il ne réprouvera pas son éternelle élection par un nouveau jugement.

Ne craignez pas, Marie, dit Gabriel selon sa coutume; vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. Et se tournant vers le grand nombre de ses collègues: Allons, dit-il, allons, de crainte que nous ne paraissions faire injure au Fils lui-même, si nous retardons la gloire de la Mère. Etant donc de retour, quand ils annoncèrent ces choses au Seigneur, que pensons-nous que Jésus dit, sinon des paroles semblables à celles-ci : Je suis celui qui ai recommandé aux enfants d'honorer leurs pères et mères ; afin de faire moi-même ce que j'ai enseigné et de donner aux autres l'exemple, je suis descendu sur la terre pour honorer mon Père, et pour honorer ma Mère je suis remonté au ciel. J'y suis monté, et je lui ai préparé une place, un trône de gloire, afin que la Reine couronnée s'asseoie à la droite du Roi, revêtue d'or et de la variété des richesses. Et je ne dis pas qu'un trône lui soit préparé dans tel lieu du ciel, mais plutôt elle sera elle-même mon trône. Venez donc, ô vous que j'ai choisie, et je placerai en vous mon trône : *Neque hoc dico, quod in parte thronus ei collocetur, quin potius ipsa erit thronus meus. Veni, igitur, electa mea, et ponam in te thronum meum.* En vous je me ferai un siége royal, de vous je prononcerai mes jugements, par vous j'exaucerai les prières. Nul ne m'a aussi bien servi dans mon anéantissement. Vous m'avez donné entre autres choses d'être homme, je vous donnerai ce que j'ai comme Dieu : *Communicasti mihi, præter alia, quod homo sum, communicabo tibi quod Deus sum.* Vous demandiez avec grand désir le baiser de ma bouche; bien plus, vous serez tout entière dans mes bras et moi dans les vôtres. Je ne collerai pas mes lèvres à vos lèvres, mais mon esprit à votre esprit par un baiser perpétuel et indissoluble, parce que j'ai désiré votre face avec un plus grand désir que vous la mienne, et je ne me verrai point assez glorifié jusqu'à ce que vous soyez glorifiée vous-même avec moi : *Non imprimam labia labiis, sed spiritum spiritui, osculo perpetuo et indissolubili; quia concupivi speciem tuam, etiam desiderantius quam tu meam; nec satis glorificatus videbor mihi, donec tu conglorificeris.*

Celui qui m'a créée, dit Marie, qui a été créé de moi, qui s'est réparé dans le tabernacle de mon corps, ne pourra me refuser le repos de son ciel. Celui qui comble les autres de sa grâce, comment n'en donnera-t-il pas une plus abondante à sa Mère? Allez, Marie, allez avec assurance dans les biens infinis de votre Fils; agissez en toute confiance comme Reine, Mère et Epouse du Roi : *Perge, Maria, perge secura in bonis Filii tui; fiducialiter age tanquam Regina, Mater Regis et Sponsa.* Vous cherchiez le repos, mais le règne et la puissance qui vous est due est d'une plus grande gloire : *Requiem quærebas, sed amplioris gloriæ est, quod tibi debetur, regnum et potestas.* Il veut avoir un empire indivisible avec vous, celui dont le mystère de piété et d'unité a été indivisible avec vous,

dans une seule chair et dans un seul esprit. Reposez-vous donc, ô Vierge bienheureuse, dans les bras de l'Epoux : *Requiesce igitur, o Felix, inter brachia Sponsi.* Il vous rappellera combien il s'était reposé avec suavité, parmi les embrassements et les baisers, dans la tente de votre corps, combien le lit de votre cœur était doux pour lui, et il vous en récompensera (1).

Pourquoi, demande saint Jean Damascène (2), celle qui avait enfanté en dehors des lois ordinaires de la nature est-elle maintenant sujette à ces lois par la mort qui frappe son corps immaculé? Il fallait qu'elle se dépouillât de la mortalité pour se revêtir de l'immortalité, surtout après que le Seigneur de la nature n'a pas refusé de mourir; car il meurt en sa chair, et il enlève la mort par sa mort, et par sa mort il détruit la corruption de la mort, et il fait de la mort la source de la résurrection. O départ très-éclatant, qui vous procure le bonheur infini d'être avec Dieu, divine Vierge! Ce bonheur est aussi accordé aux autres serviteurs de Dieu, mais avec une immense différence entre les serviteurs et la Mère de Dieu. Quel nom donnerons-nous à ce mystère de votre mort? L'appellerons-nous mort? Mais quoique votre sainte et bienheureuse âme se sépare de votre très-immaculé corps, selon la coutume de la nature, et que ce sacré corps soit enseveli, il ne reste pas entre les bras de la mort, la corruption le respecte.

La mort, qui auparavant était vouée à la haine et à l'exécration, est maintenant désirable et porte le nom d'heureuse. Cette mort qui autrefois apportait le deuil, le chagrin, les larmes et la tristesse, est maintenant la cause de la joie et d'une gracieuse fête. Car la mort des serviteurs de Dieu place leur vie en sûreté; et, sous ce rapport, leur mort prend le nom d'heureuse et de désirable. En effet, la mort les perfectionne et les montre heureux, leur procurant cette grâce que leurs vertus ne soient plus chancelantes et qu'ils soient avec Dieu. N'est-il pas dit dans l'Ecclésiastique : Avant la mort n'appelez personne heureux? 11, 30. Cependant, ô Vierge sainte, nous ne vous appliquerons point ces paroles; car la mort ne vous a pas apporté la béatitude, ni votre départ la perfection, et le départ de cette vie ne vous mit pas hors de la crainte des dangers, puisque vous n'en aviez point à redouter dans votre pélerinage. Car le commencement, le milieu et la fin de tous les biens, la sécurité et l'assurance sont dans votre conception immaculée, dans l'incarnation du Verbe en vous, enfin dans votre enfantement sans tache. Car ce n'est point depuis votre mort, mais dès votre conception qu'il a été dit que toutes les générations vous appelleront bienheureuse. C'est pourquoi la mort ne vous a pas rendue heureuse, mais vous avez vous-même embelli la mort; en la supportant, vous l'avez faite pleine de joie.

(1) Bernard. in Assumpt. serm. 3.
(2) De B. Mariæ Dormitione, orat. 1

Aujourd'hui le trésor de la vie, l'abîme de la grâce est caché par la mort qui lui apporte la vie : *Hodierno die vitæ thesaurus, gratiæ abyssus, morte vitam afferente obtegitur.* Celle qui avait enfanté le destructeur de la mort la voit arriver sans crainte, si toutefois on peut donner le nom de mort à son très-saint et vital sommeil. Car comment celle qui a fourni à tous la vraie vie pourrait-elle perdre la vie? comment la mort pourrait-elle l'atteindre? Elle se soumet entièrement à la loi de son Fils. Comme fille du vieil Adam, elle subit les anciennes peines. En cela il n'y a rien d'étonnant, puisque son Fils, qui est la vie elle-même, s'y est soumis. Cette mort de la Mère du Dieu vivant l'unit à lui selon la justice. De crainte qu'Adam, dit le Seigneur dans la Genèse, 4, 22, n'avance la main et ne prenne aussi de l'arbre de vie, et qu'il n'en mange et ne vive éternellement, mettons-le hors du paradis. Mais Marie a mis la main et a pris l'arbre de vie, elle s'en est nourrie, elle a donc la vie éternelle. Qui pourrait s'opposer à ce que celle en qui a été renfermée la vie éternelle, qui n'a ni commencement ni fin, vive éternellement?

Adam et Eve, nos premiers parents, s'écrient à la mort de Marie : Heureuse, ô vous notre Fille, qui nous avez délivrés des peines encourues par la violation du commandement! Vous avez reçu de nous un corps mortel, vous nous avez enfanté le vêtement de l'immortalité. Ayant reçu l'existence de nous, vous nous avez rendu la béatitude. Vous avez détruit les douleurs; vous avez brisé les chaînes de la mort. Chassés du paradis, vous nous y avez ramenés, parce que vous en êtes la porte. Nous avions fermé le paradis, vous avez ouvert le chemin de l'arbre de vie. Par notre faute la tristesse avait pris la place de la joie; par vous la tristesse a disparu, et d'incomparables joies sont revenues. Comment donc, ô Immaculée, êtes-vous soumise à la mort, vous le pont de la vie, l'échelle du ciel? Comment la mort peut-elle être le degré de l'immortalité? Vous êtes vraiment bienheureuse entre toutes les femmes, et très-heureuse.

Tout le chœur des saints applaudissait aussi par ces paroles : Vous avez accompli toutes nos prédictions, ô Vierge auguste, vous avez produit notre joie que nous attendions. Car par vous nous avons été délivrés des liens de la mort. Venez à nous, ô divin trésor portant la vie! Venez à nous, nous vous désirons, vous qui avez rempli nos désirs!

Mais les saints qui étaient encore sur la terre, qui l'environnaient, la suppliaient aussi très-vivement de rester encore avec eux; ils lui disaient: Demeurez avec nous, ô notre consolation, notre unique soulagement sur la terre! Ne nous laissez pas orphelins, ô Mère de l'Humain et du Miséricordieux! Nous vous avons pour repos de nos peines et pour rafraîchissement de nos sueurs : *Te laborum requiem ac sudorum refrigerium habemus.* Vous avez le pouvoir de rester avec nous si vous le voulez, nul ne vous oblige de vous éloigner de nous. Si vous partez, ô Arche de Dieu, qu'il nous soit permis, étant votre peuple, à cause de votre Fils, de vous

suivre. Seule vous êtes restée notre consolation sur la terre : *Tu sola nobis in terra consolatio relicta es.* On est heureux, vous vivant, de vivre ensemble, et vous mourant, de mourir avec vous : *Te vivente, simul vivere, et moriente, simul mori beatum est.* Mais, en vous voyant mourir, que dirons-nous? Car la mort pour vous est elle-même la vie, est préférable à la vie, surpassant incomparablement en excellence la vie d'ici-bas. Privés de votre douce présence, que notre vie sera triste!

C'est ainsi que les apôtres avec l'assemblée de l'Eglise me paraissent avoir parlé à la bienheureuse Vierge à son lit de mort.

Et quand ils virent que la Mère de Dieu touchait à la mort, alors ils se mirent à psalmodier des hymnes convenables à ce moment suprême; remplis de la divine grâce, et recommandant leurs bouches au Saint-Esprit, et comme hors d'eux-mêmes, et désirant de mourir avec la Mère de Dieu, avec une grande force de volonté, ils mouraient eux-mêmes sans mourir. Après avoir accompli avec application tous leurs devoirs, ils lui firent une belle couronne de bénédictions, prise dans les cantiques des saints, et la lui offrirent comme un trésor venu du ciel. Ces hymnes renfermaient, autant que je puisse me le figurer, la fragilité de la vie présente et son inconstance, et les mystères cachés des biens futurs y étaient développés. L'auguste Vierge approuva ce déploiement de charité et de zèle.

Le Roi lui-même vient à sa Mère pour recevoir de ses divines et très-pures mains sa pure et sainte âme exempte de toute tache. Et elle-même lui dit : O mon Fils, je remets mon esprit entre vos mains : *In manus tuas commendo spiritum meum* (Luc. 23, 46). Recevez mon âme, qui vous est chère, que vous avez préservée de toute faute. Je vous livre mon corps, à vous et non à la terre; conservez-le sain et sauf, puisque vous avez daigné l'habiter. Transportez-moi auprès de vous, afin que là où, vous, fruit de mes entrailles, vous habitez, j'habite avec vous. Vous êtes descendu vers moi, et je me hâte d'aller à vous. Mon départ afflige mes très-chers fils, que vous avez daigné appeler vos frères; consolez-les. Je les ai bénis par l'imposition de mes mains, ajoutez vos bénédictions aux miennes. Après cela la Vierge mourante, élevant ses mains, pria pour tous ceux qui étaient présents.

Après avoir fait cette prière, elle entend tour à tour ces paroles : Venez dans notre repos, ô ma Mère bénie! Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ô la plus belle, et venez : *Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni* (Cant. 2, 10). Déjà l'hiver s'est éloigné, la saison des chants est venue. Vous êtes toute belle, ma bien-aimée; aucune tache n'est en vous : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. 4, 7). L'odeur de vos parfums est plus exquise que les aromates les plus précieux : *Odor unguentorum tuorum super omnia aromata* (Cant. 4, 10).

Quand la très-sainte Vierge eut entendu ces délicieuses paroles, elle remit sa divine âme entre les mains de son Fils.

Qu'arriva-t-il alors? Mon opinion est qu'il y eut commotion et changement des éléments; des voix, des chants, des hymnes dignes des anges la précédaient, l'accompagnaient, la suivaient. Les uns environnaient sa très-immaculée et très-sainte âme, et l'accompagnaient montant au ciel, jusqu'à ce qu'ils l'eurent placée comme Reine sur le trône royal; les autres de nouveau entouraient son corps sacré et célébraient la Mère de Dieu par des hymnes dignes des anges. Et que faisaient les personnes qui étaient auprès de son très-saint et très-sacré corps? Elles baisaient avec respect, amour et larmes de joie ce divin et très-heureux tabernacle, et par son contact elles étaient remplies de sainteté et de bénédiction. Alors les maladies disparaissaient, les légions infernales prenaient la fuite et étaient forcées de rentrer dans leurs abîmes, et l'air, et le firmament, et le ciel étaient remplis de la sainteté de son âme, comme la terre l'était de son corps. Ce sacré corps fut lavé d'eau pure, non pour être purifié, mais pour que l'eau elle-même fût purifiée. Et là l'ouïe fut rendue aux sourds, les pieds fermes aux boiteux, la vue aux aveugles; les pécheurs qui s'approchaient de ce corps céleste et qui pleuraient, obtenaient leur pardon.

L'amour de Marie était si grand, dit Vincent Contenson (1), il était si véhément, qu'il avait affaibli son corps, sa respiration, la force nutritive, et détruit son tempérament. Car nous ne lisons nulle part que Marie soit morte par quelque cause extérieure, ni consumée par la violence de la maladie, ni que son corps si fort, si parfaitement constitué, ait été comme abattu par l'âge. L'amour seul, l'amour extrême, l'ardeur des désirs de voir les liens de son corps se briser et d'être avec son très-cher Fils, seul objet de son amour, sépara l'âme de son corps. Car Marie monte comme une colonne de vapeur, exhalant la myrrhe, l'encens et tous les parfums (Cant. 3, 6), c'est-à-dire consumée intérieurement en holocauste par l'incendie d'un très-ardent amour et le désir d'une charité qui la dévore.

Quand la fin de la vie de la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, fut arrivée, tous les apôtres, qui étaient dispersés dans les diverses contrées du monde, se trouvèrent, par une admirable providence, réunis à Jérusalem, autour de son lit de mort.

D'après saint Denis l'Aréopagite, saint Jean Damascène, Juvénal, évêque de Jérusalem à l'époque du concile de Chalcédoine, les apôtres assistèrent réellement à la mort de Marie. Ainsi l'atteste saint Jean Damascène lui-même (2) :

(1) Lib. 10, dissert. 6, Marialogia, speculat. 2.
(2) Orat. 2 de B. Mariæ Assumpt.

La très-sainte Vierge trépassa l'an de Jésus-Christ 58, à l'âge de soixante-douze ans, vingt-quatre ans après la passion du Sauveur. Il est certain que Marie est morte ; mais quelle céleste mort, grand Dieu ! Après une vie si sainte, si parfaite, si sublime, ce ne fut qu'un doux sommeil. Marie mourut d'amour comme elle avait vécu d'amour. L'amour, dit l'Esprit saint, est fort comme la mort : *Fortis est ut mors dilectio* (Cant. 8, 6).

Citons ici les belles paroles de Bossuet dans son premier sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge :

Après la triomphante ascension du Sauveur Jésus et la descente tant promise de l'Esprit de Dieu, vous n'ignorez pas que la très-heureuse Marie demeura encore assez longtemps sur la terre. De vous dire quelles étaient ses occupations et quels étaient ses mérites pendant son pélerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Si aimer Jésus, si être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les bénédictions sur les âmes, quel abîme de grâces n'avait point, pour ainsi dire, inondé celle de Marie? Qui pourrait décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concourait tout ce que la nature a de tendre, tout ce que la grâce a d'efficace? Jésus ne se lassait jamais de se voir aimé de sa Mère. Cette sainte Mère ne croyait jamais avoir assez d'amour pour cet Unique et ce Bien-Aimé ; elle ne demandait autre grâce à son Fils, sinon de l'aimer, et cela même attirait sur elle de nouvelles grâces.

Il est certain, chrétiens, nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles ; mais de concevoir quelle était l'ardeur, quelle était la véhémence de ces torrents de flammes qui de Jésus allaient déborder sur Marie, et de Marie retournaient continuellement à Jésus, croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne le peuvent faire.

Mesurez, si vous pouvez, à son amour la sainte impatience qu'elle avait d'être réunie à son Fils. Si le grand apôtre saint Paul (Philipp. 1, 21-23) veut rompre incontinent les liens du corps pour aller chercher son Maître à la droite de son Père, quelle devait être l'émotion du sang maternel ? Le jeune Tobie, pour une absence d'un an, perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs. Quelle différence entre Jésus et Tobie, et quels regrets la Vierge ne ressentait-elle pas de se voir si longtemps séparée d'un Fils qu'elle aimait uniquement? Quoi ! disait-elle quand elle voyait quelque fidèle partir de ce monde, par exemple saint Etienne, et ainsi des autres, quoi ! mon Fils, à quoi me réservez-vous désormais, et pourquoi me laissez-vous ici la dernière? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du ciel, vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien, vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service. J'ai vu dans le temple le saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre

chose que de quitter bientôt cette vie, tant il est doux de jouir même un moment de votre présence; et moi je ne souhaiterais pas de mourir bientôt pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire? Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refuserez-vous si longtemps de vous voir régner? Laissez, laissez seulement agir mon amour; il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel pour me transporter à vous, en qui seul je vis.

Si vous m'en croyez, âmes saintes, vous ne travaillerez pas vos esprits à chercher d'autres causes de sa mort. Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussait pas un seul soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel, il ne formait pas un regret qui ne dût en troubler toute l'harmonie, il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie. Ah! la mort de Marie est vraiment miraculeuse, ou plutôt la mort n'est pas le miracle, c'en est plutôt la cessation. Le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son Bien-Aimé.

Mais pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour lui ait donné le coup de la mort? Est-ce quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent qui est venu détacher cette âme? S'il m'est permis de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet, non point à des mouvements extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la sainte Vierge. Car, comme ce divin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle et occupait toutes ses pensées, il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même, de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours à une telle perfection, que la terre n'était plus capable de le contenir. Va, mon fils, disait le roi grec Philippe à Alexandre, étends bien loin tes conquêtes; mon royaume est trop petit pour te renfermer. O amour de la sainte Vierge, ta perfection est trop éminente; tu ne peux plus tenir dans un corps mortel; ton feu pousse des flammes trop vives pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité, va brûler devant la face de Dieu, va te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir. Alors la divine Vierge rendit, sans peine et sans violence, sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvements extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr, comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre, ainsi fut cueillie cette âme bénite pour être tout d'un coup transportée au ciel, ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin; son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints anges : Qui est celle qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe et d'encens? *Quæ est ista quæ*

ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris? (Cant. 3,6.) Belle et excellente comparaison, qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante que nous voyons s'élever d'une composition de parfums n'en est pas arrachée par force, ni poussée dehors avec violence ; une chaleur douce et tempérée la détache délicatement et la tourne en une vapeur subtile qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la sainte Vierge a été séparée du corps : on n'en a pas ébranlé tous les fondements par une secousse violente; une divine chaleur l'a détachée doucement du corps et l'a élevée à son Bien-Aimé sur une nuée de saints désirs. C'est son chariot de triomphe ; c'est l'amour, comme vous voyez, qui l'a lui-même construit de ses propres mains.

Nous devons, dit saint Chrysostôme, quitter notre corps avec la même facilité qu'un habit ; il faut imiter Joseph abandonnant son manteau à l'Egyptienne : *Eadem facilitate corpus exuere debemus, qua vestem; uti Joseph pallium reliquit Ægyptiæ* (1).

Les justes, dit saint Augustin, s'arment de patience pour vivre, et ils trouvent des délices dans la mort : *Cum patientia vivunt, et delectabiliter moriuntur* (2).

Pour le juste, dit saint Grégoire le Grand, la splendeur du midi se lève vers le soir ; en effet, au moment même où sa vie s'éteint, il reconnaît quelle clarté l'attend : *Justo meridianus fulgor ad vesperum surgit; quia quanta claritas maneat, cum jam occumbere cæperit, agnoscit* (3).

La mort n'est qu'un sommeil. Heureux sommeil pour le juste, et principalement pour Marie ! dit saint Pierre Damien. Heureux sommeil, accompagné du repos, le repos du bonheur, et le bonheur de l'éternité ! *Felix somnus cum requie, requies cum voluptate, voluptas cum æternitate* (4) !

Le sépulcre est un lit ; aussi les cimetières sont-ils appelés en langue grecque des *dortoirs*, des lieux de sommeil.

Trois choses, dit saint Bernard, rendent précieuse la mort du juste : le repos après le travail de la vie, la joie causée par le spectacle nouveau qui s'offre à lui, la certitude de ne jamais perdre la bienheureuse éternité : *Tria sunt quæ mortem sanctorum faciunt pretiosam : quies a labore, gaudium de novitate, securitas de æternitate* (5).

Pour l'âme, dit Cornelius a Lapide, la mort n'est autre chose qu'une sortie de prison, la fin de son exil et de ses souffrances, l'entrée au port, le terme de son voyage, la décharge du fardeau qui l'accablait, la satisfaction de pouvoir quitter un cheval furieux et une maison qui tombait

(1) In Epist. ad Philipp.
(2) Epist. ad Philipp.
(3) Lib. 4 Moral., cap. 12.
(4) Serm. de Assumpt.
(5) Serm. 25 inter parvos.

en ruine, le terme de tous les chagrins, l'éloignement de tous les dangers, la fin de tous les maux, la rupture de toutes les chaînes, la solde de la dette qu'elle avait contractée envers la nature (1).

Quand on donne le nom de mort à la fin de cette vie, on n'y pense pas, dit saint Maxime, évêque ; il faut plutôt la nommer l'éloignement de la mort, la séparation de l'âme d'avec la corruption, la disparition des ténèbres, en un mot la cessation de tous les maux (2).

Le juste qui meurt voit arriver la fin des pénibles travaux de la vie ; il est délivré des embarras, des angoisses, des douleurs et des persécutions qui forment le cortége de l'homme sur la terre ; il se trouve à l'abri des coups des ennemis avec lesquels il était en guerre; il n'a plus à craindre ni les tentations ni les embûches de la chair, du démon et du monde.

Mourir alors, c'est vivre ; et vivre ici-bas, c'est mourir.

Je ne sais, dit saint Grégoire de Nazianze, si l'on ne devrait pas appeler notre vie une mort, et au contraire donner à la mort le nom de vie (3).

Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur. Oui, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux ; car leurs œuvres les suivront : *Beati mortui qui in Domino moriuntur; amodo jam dicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis ; opera enim illorum sequuntur illos* (Apocal. 14, 13).

Oh ! que la mort de ses saints est précieuse aux yeux du Seigneur ! s'écrie le Prophète royal : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus* (Psal. 115, 15).

Nous savons, dit le grand Apôtre (2ª Cor. 5, 1-2-3), que si notre maison terrestre se dissout, nous en avons une autre édifiée de Dieu, non de la main des hommes, éternelle dans les cieux. Et pour cela nous gémissons, désirant d'être revêtus de notre habitation qui est du ciel, si cependant nous sommes trouvés vêtus et non pas nus, nus de la privation de la grâce.

Par la mort, dit saint Cyprien, nous passons à l'immortalité. On ne peut arriver à la vie éternelle sans sortir de la vie d'ici-bas ; la mort n'est pas une mort, mais un passage. (*De Mortal.*)

Ici-bas, dit saint Bernard, le juste meurt plein de jours, et il reparaît là où se trouve la plénitude des jours : *Hic moritur justus plenus dierum, et illic oritur in plenitudine dierum.* (Serm. in Sap.)

Le Psalmiste a fait en deux mots l'épitaphe de tous les justes : La mémoire du juste ne périra jamais : *In memoria æterna erit justus*, 111, 7.

(1) Comment. in Daniel.
(2) In ejus vita.
(3) Orat. de Vita humana.

CLVII

POURQUOI MARIE EST-ELLE MORTE ?

Marie, dit le vénérable Bède, descendant d'Adam, est née mortelle à cause du péché, non qu'elle ait contracté quelque souillure, mais à cause de la loi générale, et la chair du Seigneur prise en Marie est morte pour détruire le péché. (*Exposit. Litteræ ad Romanos*, cap. 8.)

Pourquoi le Seigneur a-t-il permis que sa Mère subît la mort, demande Mgr Malou, évêque de Bruges, ayant été exempte du péché qui a introduit cette peine dans le monde ?

A cette question la réponse est facile.

Non seulement nous dirons en général que Dieu a permis cette mort pour les fins les plus nobles, mais nous ajouterons en particulier qu'il a pu la vouloir, ne fût-ce que pour prouver plus efficacement que Marie et son divin Fils appartiennent à la postérité d'Adam et sont vraiment hommes.

Marie a pu aussi subir la mort pour ressembler en ce point, comme en tous les autres, à son divin Fils. Elle a pu la subir pour ressusciter glorieuse du tombeau comme lui. Elle a pu mourir afin d'ôter à notre mort une partie de sa tristesse pour nous la rendre plus consolante et plus douce. Elle a pu mourir enfin pour acquérir elle-même de grands mérites et pour fournir aux enfants de Dieu un grand exemple de résignation et de force. (Chapitre 11e, article 2e.)

CLVIII

DES GRANDS PRIVILÉGES DE LA MORT DE MARIE.

Le premier privilége de la bienheureuse mort de la très-sainte Vierge, ç'a été la mort même, dit le P. Poiré (1). Je l'appelle privilége, non que je veuille par ce mot signifier que la mort lui ait été propre et particulière, mais parce qu'elle lui a été accordée lorsqu'elle ne pouvait la recevoir autrement que par un trait signalé de l'affection de son bien-aimé Fils en son endroit.

Pour l'éclaircissement de ce point, servons-nous des docteurs, qui apportent diverses raisons pourquoi le Sauveur, qui aimait si tendrement sa sainte Mère, ne lui fit pas la faveur de la prendre pour compagne de sa triomphante ascension, ou du moins de la tirer au ciel bientôt après lui. Car saint Augustin assure (2) que ce fut afin que la pauvre Eglise militante ne demeurât pas tout d'un coup orpheline et privée de toute assistance, et que la Mère suppléât en quelque façon l'absence de son Fils, et que sa présence adoucît les regrets que le départ du Sauveur avait causés. Ainsi voyons-nous qu'à mesure que le soleil nous abandonne, la lune paraît pour soulager l'ennui que nous recevons de l'éloignement de ce bel astre. L'abbé Rupert enseigne (3) qu'il était très à propos qu'elle demeurât encore quelque temps sur la terre pour être la Maîtresse de notre foi et l'exemple des vierges et des veuves. Saint Anselme estime (4) qu'une des principales raisons a été de lui réserver son particulier triomphe, et d'empêcher que l'honneur qui lui serait rendu en son assomption ne fût obscurci et comme éclipsé par celui de l'ascension de son Fils.

Le second privilége de sa mort, c'est qu'elle est morte d'amour, comme

(1) 10e étoile, chapitre 11.
(2) Serm. de Assumpt. Virg.
(3) Lib. 5 in Cant.
(4) De Excellentia Virginis, cap. 7.

nous l'avons dit ailleurs. Mourir d'amour ou par amour, c'est n'avoir point d'autre cause prochaine de sa mort, sinon l'amour; c'est non seulement mourir dans le sein de l'amour, mais encore par les efforts, par les mains et par les menées de l'amour. Et c'est le privilége que je maintiens avoir été accordé à la très-heureuse Mère de Dieu, en quoi je ne fais pas état de suivre mon sentiment particulier, mais bien l'avis d'un grand nombre de docteurs et de témoins irréprochables. Car c'est ainsi qu'en ont parlé saint Jean Damascène (1), Rupert (2), l'abbé Guerric (3), Albert le Grand, Denis le Chartreux (4), et la plupart des théologiens, Suarez (5), à quoi s'accordent encore les *Révélations* de sainte Brigitte (6).

Je l'appelle privilége en premier lieu, parce que j'estime que c'est l'espèce de mort la plus douce, la plus honorable et la plus ravissante qui se puisse imaginer. Elle dit avec le Prophète : Mon cœur et ma chair se sont réjouis dans le Dieu vivant : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (Psal. 83, 3). Son corps, par la sympathie qu'il avait avec l'âme, ressentit les puissants attraits et les douces violences du saint amour. Quelle main pouvait exister plus digne de dénouer le cordon argentin qui tenait liée l'âme de la glorieuse Vierge avec son corps, que celle du divin amour?

En second lieu, je l'appelle privilége, d'autant que si cette faveur ne lui a point été particulière, lui a-t-elle été commune avec fort peu de personnes. C'est cette Vierge incomparable qui peut dire, sinon exclusivement, au moins d'une excellente manière, ce qui est écrit au livre des Proverbes, selon la version des Septante, 8 : Mes sorties sont des sorties de vie. Non seulement parce qu'elle a quitté cette vie pour entrer en une meilleure, ce qui convient généralement à tous les saints, mais encore parce que la mort lui a été causée par un vrai principe de vie, savoir, le divin amour. A elle appartient de dire ces paroles de Jérémie : Du plus haut du ciel il a jeté un feu consumant dans mes os : *De excelso misit ignem in ossibus meis* (Lament. 1, 13); et par ce moyen il m'a séparée et attirée à lui, puisque ç'a été par la douce violence d'un mouvement saintement amoureux que son âme s'est dégagée de son corps.

Marie jouissant pour l'ordinaire des visites et des caresses amoureuses de son très-cher Fils, désirait ardemment de se voir entièrement jointe à lui; et comme elle savait très-bien que cela ne pouvait être sans que la muraille de son corps, qui était le seul entre-deux qui la séparait de

(1) Orat. de Dormit. B. Virg.
(2) Lib. 5 in Cant.
(3) Serm. 1 de Assumpt.
(4) Lib. 4 de Laud. Virg.
(5) Tom. 2 in 3 p., disp. 21.
(6) Lib. 6 Revel., cap. 62.

son Bien-Aimé, fût rompue, aussi soupirait-elle sans cesse après cette dissolution.

Je sais bien les ardents désirs de mourir qui ont jadis travaillé David, saint Paul, saint Augustin, saint Martin, saint Grégoire et tant d'autres, et le déplaisir qu'ils ont senti du prolongement de leur vie. Je n'ignore pas que sainte Catherine de Gênes (1) fut deux ans entiers cherchant la mort d'esprit et d'affection, et que parfois elle l'appelait cruelle et inhumaine, parce qu'elle faisait la sourde oreille à ses vœux et à ses désirs, et que d'autres fois elle changeait de langage et la flattait, la nommant la belle, la douce, l'agréable, la riche, son repos, son contentement, ses délices et ses amours; en un mot, qu'un seul défaut se trouvait en elle, savoir qu'elle était si prête à venir trouver ceux qui la fuyaient, et si peu favorable à ceux qui la désiraient tant. J'ai bien lu que sainte Thérèse de Jésus mourait tous les jours parce qu'elle ne mourait pas; que l'une des plus grandes consolations qu'elle eût, c'était d'ouïr sonner l'horloge, d'autant qu'il lui semblait qu'elle approchait toujours autant de sa fin; qu'elle ne se pouvait empêcher de demander à Dieu la mort, puisqu'elle ne trouvait point de remède en vivant (2). Mais aussi suis-je bien assuré que, comme les extrêmes désirs que ces saints avaient de mourir ne provenaient que du grand amour qu'ils portaient à Dieu et de l'impatience qu'ils avaient de se voir séparés de lui, il y avait une distance en quelque sorte infinie de leurs souhaits à ceux que faisait la sainte Vierge d'être unie à son Bien-Aimé, puisqu'il y avait si peu de comparaison entre leur amour et le sien. Combien de fois a-t-elle dit avec l'épouse des Cantiques : O le Bien-Aimé de mon âme, montrez-moi le lieu où vous reposez à midi : *Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi cubes in meridie*, 1, 6. Combien de fois ses désirs ont-ils passé en langueurs, qui est le second degré par lequel l'amour l'a disposée au trépas!

Combien de fois a-t-elle dit avec l'épouse mourante d'amour : Environnez-moi de fleurs, entourez-moi de fruits, car je languis d'amour : *Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo* (Cant. 2, 5). En sorte que Marie tomba enfin dans les défaillances d'amour, qui sont le dernier degré de la douce violence que le même amour lui fit souffrir, et la dernière atteinte qu'il lui donna pour séparer sa bienheureuse âme d'avec le corps.

Comme il y a une distance infinie entre le Créateur et la créature, à mesure que Dieu travaille en une âme, il lui fait sentir ses impressions, il l'attire davantage en haut, afin de la transformer en lui; de sorte que Dieu la tirant d'un côté, et le corps la retenant de l'autre, la pauvre âme demeure comme suspendue, et il lui semble à tout propos qu'elle doive

(1) In ejus vita.
(2) In ejus vita.

quitter le corps. Ainsi lisons-nous que saint Ephrem, saint François-Xavier, sainte Thérèse, et tant d'autres, dans la pression de ces sentiments amoureux, demandaient instamment à Dieu qu'il lui plût modérer telles ardeurs, ou briser les liens qui les tenaient attachés à leurs corps, puisqu'il leur était impossible de supporter plus longtems ce martyre d'amour. Que si ces saints, avec une étincelle de charité qui mettait leurs poitrines en feu, arrivaient à cette défaillance, qu'ils ne jugeaient pas pouvoir tenir plus longtemps dans le corps, que devons-nous croire de la Reine des saints, qui, dans les ardeurs de ses contemplations, dans la hauteur de la communication qu'elle avait avec la très-sainte Trinité, dans ses extases amoureuses, jetait des flammes d'un feu divin capables d'embraser le ciel et la terre? Si Dieu n'eût communiqué une force surnaturelle à sa sainte poitrine, longtemps auparavant elle eût sans doute éclaté, car son cœur étouffait. Mais enfin il fallut céder à la violence que lui faisait le saint amour, et il n'y eut plus moyen de ne pas céder aux plaintes redoublées qu'elle adressait continuellement au ciel.

Si à peine trouve-t-on un saint qui n'ait été averti du jour et de l'heure de sa mort, à combien plus forte raison devons-nous estimer que cette faveur fut accordée à celle qui les surpassait tous en sainteté? Et c'est le troisième privilége de sa mort. Remarquez surtout avec Albert le Grand (1) que c'est la pieuse créance de tous ceux qui sont tant soit peu affectionnés à maintenir l'honneur de la Vierge incomparable, et la vénérable antiquité l'a toujours enseigné de la sorte. Il est probable que la couronne de Marie lui fut montrée longtemps avant sa mort; ce qui est croyable, puisque la même grâce a été accordée à beaucoup d'autres.

Le quatrième privilége est celui qui est rapporté par saint Jean Damascène (2), par Nicéphore (3), par Métaphraste (4), par Glycos (5), et par d'autres après saint Denis, qu'elle fut assistée à sa mort, comme nous l'avons déjà dit, de la plus noble et plus honorable compagnie qui ait jamais été. Car, sans compter les bienheureux esprits qui entouraient par millions son saint lit, d'après sainte Brigitte (6), Sophronius (7), saint Ildefonse (8), Arnauld, abbé (9), et sans parler d'un grand nombre de saints que le Sauveur avait emmenés au ciel le jour de son ascension, qui tous descendirent alors pour rendre les derniers honneurs à leur Libéra-

(1) Super Missus est, cap. 169.
(2) Orat. 2 de Dormit. B. Virg.
(3) Orat. de Vita et Obitu B. Virg.
(4) Lib. 2 Histor. Eccl., cap. 21.
(5) 3 parte Annalium.
(6) Lib. Revel.
(7) Serm. de Assumpt.
(8) Serm. 1 de Assumpt.
(9) Tract. de Laud. Virg.

trice, ainsi que le témoigne saint Jean Damascène (*ut supra*), les saints apôtres s'y trouvèrent, conduits, comme on le croit, par le ministère des anges, et avec eux tous ceux qui les assistaient dans la publication de l'Evangile, et autant qu'il se trouvait alors de fidèles à Jérusalem.

Cinquième privilége de la mort de Marie. Voici venir le Sauveur en personne, le puissant aimant du ciel. Jésus, en effet, vint chercher sa Mère; il se présenta à elle en personne. Ainsi l'attestent la vénérable tradition, saint Jean Damascène (1), Sophronius (2), saint Grégoire de Tours (3), saint Ildefonse (4), Métaphraste (5), Nicéphore (6), et tant d'autres.

Sixième privilége, l'incomparable douceur de son trépas. Saint Ildefonse l'assure (7), Métaphraste (8), Nicéphore (9), et un grand nombre d'autres docteurs, tous enfin.

Oh! qu'il est véritable que c'est un commencement de félicité qui ne se peut estimer assez haut, de mourir en Dieu et avec Dieu! Mais mourir de la mort de la Mère de Dieu, c'est le comble de toutes les plus hautes espérances du monde. Au reste, dit saint Jean Damascène (*loco citato*), c'était une chose raisonnable que celle dont la conception avait été sans plaisir sensuel et l'enfantement sans douleur eût aussi une mort très-douce, qui mît le sceau à toutes les grâces passées qu'elle avait jusque là reçues de Dieu.

Arrêtons, chères âmes, pour un peu de temps, cet esprit qui vient de quitter le corps, afin de lui présenter nos vœux et nos désirs, et de lui dire avec le dévot et éloquent André de Crète (10) : Allez donc, allez en paix, puisque Dieu l'a ainsi ordonné, et quittez hardiment la terre pour prendre demeure dans le ciel.

Septième privilége. Concluons ces priviléges par le lieu où elle expira. Car ce fut, dit encore saint Jean Damascène (*ibid.*), et avec lui plusieurs graves docteurs, saint André de Crète (11), Bède (12), Métaphraste (13), Nicéphore (14), Apollinaire, en la sainte Sion, en la très-auguste salle

(1) Orat. 2 de Dormit. B. Virg.
(2) Serm. de Assumpt.
(3) Lib. 2 de Gloria martyr., cap. 4.
(4) Serm. 3 de Assumpt.
(5) Orat. de Vita et Dormit. B. Virg.
(6) Lib. 2 Histor. Eccl., cap. 21.
(7) Serm. 9 de Assumpt.
(8) Orat. de Vita et Dormit. B. Virg.
(9) Ut supra.
(10) Orat. 2 de Dormit. S. Mariæ Deiparæ.
(11) Orat. 1 de Dormit. S. Mariæ Deiparæ.
(12) De Locis sanctis.
(13) Orat. de Vita et Dormit. Deiparæ.
(14) Ut supra.

où l'Agneau de Dieu, qui était venu pour effacer les péchés du monde, s'était lui-même immolé et consumé au feu d'amour pour servir de viande divine à ses chers enfants, où il avait donné la loi d'amour et de charité, où il avait laissé l'exemple d'une incomparable humilité, où il avait traité avec les siens après sa résurrection, où il s'était fait toucher à saint Thomas pour affermir la foi de sa vie glorieuse ; en un mot, en la première et maîtresse Eglise du monde, où le Sauveur avait lui-même enseigné et sacrifié, où le Saint-Esprit était descendu sur les maîtres et sur les docteurs du monde, où les saints apôtres et Marie avaient élevé vers le ciel tant et de si ferventes prières, où Jésus-Christ souhaita la paix, où il ordonna prêtres ses apôtres après sa résurrection, où le disciple bien-aimé avait servi la Reine des anges, suivant l'ordre reçu de son bon Maître.

Il faut que saint Jean Damascène finisse ce discours, puisqu'il en a fourni les principales pièces, et que je laisse aller mes souhaits pour m'écrier avec lui (*loco citato*) : Oh ! qui me fera la faveur de me donner l'entrée dans cette salle royale, plus noble et plus magnifique que tous les palais des grands, afin de me prosterner en toute liberté sur ce sacré pavé, sur lequel le Verbe incarné, sa très-sainte Mère, et tout ce qui est de plus grand au ciel, a marché, afin de tenir embrassée cette sainte couchette qui a servi de planche à la Reine des anges pour passer à l'immortalité ! Oh ! si je pouvais, parmi ce deuil et cette réjouissance, avoir le bonheur de me glisser insensiblement pour baiser les pieds de ma douce et tendre Mère et les arroser de mes larmes, que de bénédictions je croirais puiser de la vive source de la grâce ! Oh ! heureux qui se fût trouvé en cette sainte assemblée pour enflammer son cœur de l'amour des biens éternels et le détacher puissamment de l'affection de toutes les choses basses et caduques !

CLIX

SÉPULTURE DU TRÈS-SAINT CORPS DE MARIE.

Tandis que l'Eglise triomphante, suivant le privilége de son nom, est toute en fête et en réjouissance en recevant très-triomphalement l'âme de son auguste Reine dans les cieux, le petit troupeau de Jérusalem, plein de deuil et d'amertume, se console du mieux qu'il peut, dit saint Jean Damascène (1), avec le gage qui lui reste de sa bonne Mère. Car c'est à qui tiendra plus longtemps ses pieds embrassés, à qui les mouillera de plus de larmes, à qui baisera ses mains et plus souvent et plus longtemps, à qui sera si heureux que de s'enrichir de quelque relique qui ait touché ce saint et sacré corps.

Mais enfin suivons ceux qui vont rendre les derniers devoirs à ce noble et céleste dépôt.

C'est ici le plus célèbre et le plus honorable convoi qui se soit jamais rencontré. Saint Jean Damascène (*ut supra*) après saint Denis (2), Juvénal, évêque de Jérusalem (3), saint André de Crète (4), etc., rapportent que ce saint corps étant dûment orné et placé dans le cercueil, les lampes allumées, on commença d'entonner les sacrés cantiques, selon l'ordre que le Seigneur avait laissé; les anges d'autre part, selon le témoignage de Sophronius (5), de saint Ildefonse (6), de saint Jean Damascène (7), faisant retentir l'air de leur céleste mélodie. Quand David avait voulu transporter l'arche d'alliance en la maison qu'il avait bâtie (2 Reg. 6), il avait fait assembler les prêtres, les princes du peuple et les principaux de Jérusalem, et alors les prêtres l'avaient portée sur leurs épaules, et tout le

(1) Orat. 2 de Dormit. Virg.
(2) Lib. 3 de divinis Nominibus.
(3) In Hist. Euthimiaca, lib. 3, cap. 40.
(4) Orat. 2 de Dormit. Deiparæ.
(5) Serm. de Assumpt.
(6) Serm. 3 de Assumpt.
(7) Orat. 2 de Dormit. B. Virg.

peuple suivant et offrant des sacrifices, elle avait été conduite au temple et posée dans le tabernacle, au lieu qui lui avait été préparé; de même alors les premiers princes de l'Eglise et les premiers hommes du monde, courbant le cou, reçurent l'arche mystique du nouveau Testament pour la porter au lieu destiné.

Ainsi cette pieuse troupe prit son chemin par le milieu de la ville, vers le mont des Oliviers, avec un très-bel ordre, une rare modestie, gravité et simplicité.

La psalmodie allait de même air, et les saints anges, bien qu'invisibles, rendaient à ce divin gage qui leur avait été confié toute sorte de devoirs et d'honneurs.

Les saints apôtres et ceux qui les suivaient, arrivés à la vallée de Gethsémani, où le Sauveur avait sué sang et eau, et où le sépulcre de la sainte Vierge était préparé, posèrent leur douce charge sur une table dressée à cet effet, et alors petits et grands, tous voulurent donner le dernier baiser et la dernière larme à ce corps sacré.

Au passage de ce saint corps, les sourds entendent, les aveugles voient, les boiteux marchent; toute la ville accourt, et tous sont frappés des prodiges qu'opère ce céleste corps entre sa mort et sa sépulture.

CLX

MARIE AU TOMBEAU.

Le saint corps de Marie mis dans le tombeau, les apôtres et ceux qui étaient avec eux reprirent leur route vers Jérusalem, n'ayant d'autre entretien que les louanges de la sainte Vierge, les sublimes exemples qu'elle leur avait laissés, et les faveurs inestimables qu'elle avait reçues de Dieu pour elle-même, et les faveurs qu'elle avait obtenues pour le monde entier.

Saint Jean Damascène (1), avec les Pères nommés au chapitre précédent, fait foi qu'il a tiré des archives de la tradition qu'aussitôt que la nouvelle de la mort de la bienheureuse Vierge fut répandue par la ville de Jérusalem et aux alentours, au même instant on vit accourir à son tombeau une foule innombrable, et que le Sauveur ne manqua pas de manifester aux yeux de ceux que la dévotion y avait conduits l'assistance puissante de sa très-honorée Mère. Car au seul attouchement de son sacré tombeau, comme auparavant à celui de son corps, les aveugles virent, les boiteux marchèrent, les sourds entendirent, et les malades de toute espèce furent guéris, aussi bien que les pécheurs, qui se sentaient émus et repentants de leurs fautes, recouvrèrent l'entière santé de leurs âmes. En un mot, il n'y eut personne qui s'en retournât de là sans emporter quelque particulière faveur par l'intercession de celle que Dieu voulait honorer en la présence de son corps.

Son saint corps, digne tabernacle de Dieu et vraie arche d'alliance faite d'un bois incorruptible par grâce et par privilége, est préservée de toute corruption. David disait du corps de Jésus-Christ placé dans le tombeau : Vous ne permettrez pas que votre saint voie la corruption : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem*, 15, 10; on peut en toute vérité se servir des mêmes paroles du Psalmiste et dire : Seigneur, vous ne per-

(1) Orat. 2 de Dormit. B. Virg.

mettrez pas que votre sainte voie la corruption. Ne peut-on pas aussi appliquer au tombeau de Marie ces paroles d'Isaïe : Son sépulcre sera glorieux : *Erit sepulchrum ejus gloriosum*, 11, 10. Comment voudriez-vous, dit saint Jean Damascène (*ibid.*), que la corruption eût attaqué ce sacré corps, puisque la Vie y avait logé? Cela eût été contre tout droit et toute raison, et ne pouvait convenir à ce corps porte-Dieu, car c'est le nom que le saint lui donne. Saint André de Crète l'atteste aussi (1). L'admirable saint Augustin emploie une grande partie d'un très-beau sermon qu'il a composé sur l'Assomption de la Vierge (2) à la preuve de cette vérité; en voici un échantillon : Nous ne nions pas, dit-il, qu'elle n'ait passé sous le commun joug de la mort; mais savoir si la prérogative qu'elle avait d'être le temple de Dieu pouvait permettre que la même mort la retînt prisonnière et la rangeât sous l'esclavage de la condition commune, la réduisant en poudre et faisant d'elle la pâture des vers, c'est de quoi il est question. Car, comme nous savons que son Fils notre Sauveur n'a point subi la condamnation du premier homme pour ce qui était inconvenant à sa personne divine, de même nous avons appris en l'école chrétienne du privilége de sa Mère, dont la sainteté et la grâce a été telle, qu'elle a mérité singulièrement de loger Dieu venant en terre. Ignorons-nous par hasard qu'elle a un Fils tout puissant qui a dit de lui-même : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra* (Matth. 28, 18). Que s'il lui a plu de sauver l'intégrité de sa Mère quand elle l'a conçu, pourquoi ne lui plairait-il point d'en avoir encore soin après son trépas et d'empêcher les indécentes rigueurs que la mort prétendait exercer sur son corps? Celui qui a pu conserver le sceau de sa virginité en naissant d'elle n'aura-t-il pas le pouvoir, ou la volonté lui manquera-t-elle de la préserver de la corruption après sa mort? Il s'agit de l'honneur de l'un et de l'autre, vu que la chair de Jésus est celle de Marie, qu'il a sujet de vouloir honorer et glorifier non seulement en sa propre personne, mais encore en celle de sa Mère; vu qu'il est très-raisonnable que son trône et son lit nuptial se retrouve où il est lui-même, et qu'un trésor si précieux ne pourrisse point dans la terre, mais qu'il soit très-soigneusement conservé pour le ciel. Ce que je n'avancerais jamais, si je ne formais une conception tout autre de ce sacré corps que du mien, qui n'a rien qui le puisse exempter de la loi générale de la corruption. Mais pour le sien, outre qu'il a été le dépositaire des grâces les plus signalées que Dieu ait jamais fait voir ici-bas, nous avons la promesse indubitable qu'il nous a donnée de vouloir avoir ses serviteurs près de lui (Joan. 12). Que si cette faveur est réservée à ceux qui lui ont rendu quelque service, que dirons-nous de celle qui l'a

(1) Orat. 2 de Dormit. Virg.
(2) Tom. 9 operum ipsius.

nourri, l'a servi et l'a assisté jusqu'à la mort? S'il a un tel soin de ses amis qu'il empêche qu'un seul cheveu de leur tête ne s'égare, s'il a gardé sains et entiers les trois enfants dans la fournaise et Daniel dans la fosse aux lions, comment oublierait-il sa Mère, à qui il a conféré des grâces et des faveurs incomparablement plus grandes? Ainsi parle ce grand docteur.

Comment la corruption oserait-elle attaquer ce corps par lequel la Vie a été reçue? s'écrie saint Jean Damascène (*ubi supra*). Ce serait une horreur et une chose entièrement étrangère à son corps et à son âme. La mort elle-même a redouté la présence de cette auguste Vierge.

CLXI

RÉSURRECTION DE MARIE.

Le paradis, dit saint Jean Damascène (1), ne recevra-t-il pas celle qui a abattu et chassé l'impétuosité de tous les vices, qui a produit le germe de la sagesse de Dieu le Père, et qui a procuré la vie à tout le genre humain? Est-ce qu'elle n'ouvrira pas dans l'allégresse les portes du ciel? Elle les ouvrira certainement. Eve, prêtant l'oreille au serpent, obéissant au conseil du perfide ennemi, goûtant le faux et trompeur plaisir, fut condamnée au chagrin, à la tristesse, aux douleurs et à la mort, ainsi qu'Adam, et le paradis leur fut fermé. Mais Marie, qui écoute la parole de Dieu, qui est remplie du Saint-Esprit, qui conçoit le Verbe de Dieu, par l'opération du Saint-Esprit, à la suite de l'annonciation de l'ange, qui enfante sans douleur et sans souillure, qui s'est entièrement consacrée et vouée à Dieu, de quel droit la mort la posséderait-elle? L'incorruption et la résurrection lui sont dues. La mort ne peut devenir propriétaire du corps sacré de cette auguste Vierge, Mère de Dieu. La mort ayant attaqué le Fils, fut détruite elle-même. Celle dont la virginité est conservée sans tache dans sa conception et dans son enfantement, conserve intact, sans dissolution, son corps privé de la vie d'ici-bas; mais il sortira glorieux du tombeau pour jouir d'une vie sublime, que la mort ne peut atteindre, et qui durera dans les siècles des siècles. De même que le soleil resplendissant et lumineux, quoiqu'il éprouve une éclipse de lune pour un moment, qu'il s'obscurcisse et qu'il semble disparaître dans les ténèbres, garde sa lumière et demeure toujours beau, ravissant, bon, fécond et brûlant, toujours source de lumière, toujours ce qu'il était et tel que le Dieu lumière l'a créé; ainsi vous aussi, Vierge incomparable, perpétuelle source de la vraie Lumière, trésor inépuisable de la Vie elle-même, source très-abondante de bénédiction, qui êtes la cause et la productrice de tous les biens, quoique vous soyez pour un peu de temps comme entre

(1) Orat. 2 de B. Mariæ Assumpt.

les mains de la mort, du moins quant à votre corps, vous répandez sur nous les pures et intarissables douceurs d'une immense lumière, de la vie immortelle, de la vraie béatitude, des fleuves de grâces, des eaux qui guérissent, et une perpétuelle bénédiction. Nous ne donnons pas à votre sacré départ le nom de mort, mais de sommeil. Vous vous réveillez pour jamais.

Marie, continue le même saint docteur, ressuscite le troisième jour. Car il ne convenait pas que ce divin domicile, que cette source d'eau rafraîchissante, que ce champ du pain céleste, que cette vigne qui a produit le raisin de l'immortalité, que cet olivier toujours vert, produisant le fruit si beau de l'huile spirituelle, fût gardé sous terre. Au contraire, comme Dieu le Verbe ressuscite le troisième jour le saint corps exempt de corruption qu'il avait pris de Marie et qu'il s'était uni personnellement, ainsi il était convenable que Marie fût enlevée du tombeau et que la Mère suivît le Fils.

Réjouissez-vous, ô Marie, océan d'une joie inépuisable; réjouissez-vous, unique remède de l'ennui; réjouissez-vous, baume qui guérissez toutes les douleurs; réjouissez-vous, vous par qui la mort est renversée et la vie donnée. Maintenant, ô tombeau le plus sacré des tombeaux après celui du Seigneur, tombeau commencement de la vie, source salutaire de la résurrection, maintenant où est le divin dépôt que les mains des apôtres t'avaient confié? Où est cette richesse infinie que tu possédais? Où est ce précieux trésor qui reçut la Vie? Où est cette table délicieuse? Qu'as-tu fait de ce livre nouveau dans lequel Dieu le Verbe a été inscrit, en dehors de toute main étrangère? Où est cet abîme de grâce? Où est cette eau salutaire qui rend la santé? Où est cette fontaine d'où est sortie la Vie? Enfin qu'est devenu le corps très-désirable et très-aimable de la Mère de Dieu? Pourquoi cherchez-vous dans le sépulcre celle qui a été transportée dans les célestes tabernacles? Pourquoi me demandez-vous raison de ma garde? Mes forces et ma garde ne me sont point données pour lutter contre les ordres divins. Ayant laissé son suaire, le saint et sacré corps, après m'avoir sanctifié, après m'avoir rempli de parfum et d'une très-suave odeur, et m'ayant fait temple divin, a été enlevé de mon sein; il s'en est allé environné d'anges, d'archanges et de toutes les Vertus célestes. Maintenant les anges sont en moi et autour de moi; maintenant la divine grâce habite en moi. Je suis le remède qui guérit les malades, qui chasse les douleurs. Je suis la source perpétuelle de la santé parfaite. Je suis le renversement des démons. Je suis la cité de refuge pour ceux qui viennent à moi. Peuples, approchez-vous de moi avec foi, et puisez très-abondamment les dons précieux des grâces. Approchez, vous qui êtes animés d'une foi pure. Isaïe vous y exhorte vivement : Vous tous, dit-il, qui avez soif, venez vers les eaux; vous qui êtes dans l'indigence, hâtez-vous; achetez et nourrissez-vous; venez, venez, vous recevrez sans échange le vin et le

lait, 55, 1. Je crie : Que celui qui désire la guérison des maladies, l'expulsion des affections viciées de l'âme, la destruction des péchés, la cessation de toutes les calamités, le repos du royaume des cieux, qu'il vienne à moi avec foi, qu'il se procure le très-efficace et très-utile don de la grâce. J'ai logé la fontaine de la joie, j'ai été rempli des richesses de sa source inépuisable (1).

Comme le complément de la gloire est dans la résurrection, il ne serait pas convenable et décent que la Mère de Dieu, Reine du ciel, souffrît quelque détriment à sa gloire, dit saint Bernardin de Sienne (2). Elle est donc vraiment ressuscitée. Quoiqu'il fût nécessaire, selon la condition humaine, que son âme se séparât de son corps, elle devait le reprendre bientôt par une glorieuse résurrection.

Voici ce que dit saint Jérôme (3) : Le corps de Marie fut enseveli au milieu de la vallée de Josaphat ; cependant on ne l'a pas retrouvé, et on ne voit point par quelles personnes il a été enlevé, ni où il a été transporté. Si donc Dieu a révélé les corps des autres saints, leurs restes qui étaient cachés, comme cela est de saint Etienne, des saints Gervais et Protais, et de beaucoup d'autres, comme les histoires en font foi, Dieu n'aurait pas fait connaître les sacrés restes, le très-saint corps de sa Mère, afin qu'on lui rendît le respect et l'honneur qui leur sont dus? *Illas sacras reliquias et sanctissimum corpus, ut eis debita impediretur reveren-*

(1) Gaude, inexhaustum gaudii pelagus. Gaude, unica mœroris obliteratio. Gaude, pharmacum ex omni pectore dolorem propulsans. Gaude, per quam mors submovetur, vita autem importatur. Jam vero, o sacrorum omnium sepulcrum, post Domini sepulcrum, quod vitæ initium, ac resurrectionis fons fuit sacerrimum, ubinam tandem minime adulterinum aurum est, quod apostolorum manus in te condiderunt? Ubi inexhaustæ opes? Ubi pretiosus ille thesaurus, qui vitam suscepit? Ubi animata mensa? Ubi novus liber, in quo inenarrabili modo, Deus Verbum citra omnem manum operam inscriptus est? Ubi gratiæ abyssus? Ubi sanationum pelagus? Ubi fons ille ex quo vita orta est? Ubi denique desideratissimum illud atque amabilissimum Dei Genitricis corpus? Quidnam eam in sepulcro quæritis, quæ ad cœlestia tabernacula elata est? Quid custodiæ rationem a me exposcitis? Non eæ meæ vires sunt ut divinis jussis oblucter. Relicta sindone, sanctum illud ac sacrum corpus, postquam mihi sanctitatem impertivit, atque unguento ac suavissimo odore me complevit, divinumque delubrum effecit, abreptum hinc abiit, stipantibus angelis et archangelis, atque omnibus cœlestibus virtutibus. Nunc me angeli complectuntur : nunc in me divina gratia habitat. Ego morbo correptis medicina, qua dolores propulsantur, existo. Ego sanitatum fons perennis. Ego dæmonum profligatio. Ego, iis qui ad me confugiunt, civitas refugii. Accedite, populi, cum fide, ac gratiarum dona affluentissime haurite. Accedite, qui fide minime ambigua prædili estis. Sitientes, venite ad aquas, hortatur Isaias ; et quibus non est argentum, venite et emite absque pretio. Ego clamo : Qui morborum sanationem, vitiosorum animi afflictionum depulsionem, peccatorum obliterationem, calamitatum omnium submotionem, regni cœlorum quietem sitit, cum fide ad me veniat, gratiæque donum magnopere efficax et utile hauriat. Lætitiæ fontem hospitio excepi, perennisque ipsius scaturiginis divitiis affluxi. (*De Mariæ Assumpt.*, orat. 2.)

(2) In Assumpt. B. Virg., serm. 2, cap. 1.

(3) De B. Virgine.

tia et honor exhiberetur, Dominus non revelasset? C'est une preuve et un argument que ce divin corps n'est pas resté sur la terre, mais que, ressuscité et glorifié, il est dans le ciel réuni à sa très-pure âme. Et cela ne doit étonner personne, si celle qui sur la terre a été au-dessus des lois de la nature, de la nature angélique et humaine, n'a pas pu être retenue sous les lois de la mort vers la fin de sa vie.

Non, non, s'écrie saint Jean Damascène (1), votre corps immaculé, ô Vierge sainte, n'a point été laissé en terre; mais il a été porté au ciel, comme étant celui de la Reine de l'univers et de l'unique Mère de Dieu. Et ce grand saint atteste, après les anciens écrivains, Juvénal, archevêque de Jérusalem (2), Métaphraste (3), Nicéphore (4), que cela même arriva au troisième jour après sa mort, comme nous l'avons dit déjà. Et ce à très-juste raison; car il convenait, dit-il, que celle qui avait reçu dans son sein le Créateur de toutes choses fût reçue dans les tabernacles éternels; il fallait que la Fille bien-aimée fût admise dans la maison de son Père, et que la Mère fût reconnue comme Reine et Maîtresse au royaume de son Fils.

Un grand nombre d'autres sont dans la même croyance que Marie ressuscita trois jours après sa mort.

Trois jours après sa mort, sa bienheureuse âme, accompagnée derechef de toute la cour céleste et du Roi de gloire, son bien-aimé Fils, descendit au sépulcre pour se rejoindre à son corps, lequel soudain, ayant quitté les restes de la mortalité, parut plus brillant, plus pur qu'une perle orientale, et plus resplendissant mille fois que le soleil, dit le P. Poiré (5), et, à l'insu de la terre, s'alla rendre au trône qui lui était préparé avec un triomphe tout nouveau.

Le corps sacré de Marie, dit Bossuet (6), le trône de la chasteté, le temple de la Sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit et le siége de la vertu du Très-Haut, n'a pas dû demeurer dans le tombeau; et le triomphe de Marie serait imparfait, s'il s'accomplissait sans sa sainte chair, qui a été comme la source de sa gloire. Admirez les beautés de cette chair virginale, et contemplez trois merveilles que la sainte virginité opère sur elle. La sainte virginité la préserve de corruption, et ainsi elle lui conserve l'être; la sainte virginité lui attire une influence céleste qui la fait ressusciter avant le temps, et ainsi elle lui rend la vie; la sainte virginité répand sur elle de toutes parts une lumière divine, et ainsi elle lui donne la gloire.

(1) Serm. 1 de Dormit. Virg.
(2) In Euthimiaca Hist., lib. 3, cap. 40.
(3) Orat. de Vita et Dormit. B. Virg.
(4) Lib. 2 Histor. Eccl., cap. 23.
(5) 10e étoile, chap. 11.
(6) 1er sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge.

Je dis donc, avant toute chose, que la sainte virginité est comme un baume divin, qui préserve de corruption le corps de Marie; et vous en serez convaincus, si vous méditez attentivement quelle a été la perfection de sa pureté virginale. Pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce principe, que Jésus-Christ notre Sauveur étant uni si étroitement, selon la chair, à la sainte Vierge, cette union si particulière a dû nécessairement être accompagnée d'une entière conformité. Jésus a cherché son semblable, et c'est pourquoi cet Epoux des vierges a voulu avoir une Mère vierge, afin d'établir cette ressemblance comme le fondement de cette union. Cette vérité étant supposée, vous jugez bien qu'il ne faut rien penser de commun de la pureté de Marie. Non, jamais vous ne vous en formerez une juste idée, jamais vous n'en comprendrez la perfection, jusqu'à ce que vous ayez entendu qu'elle a opéré dans cette Vierge-Mère une parfaite intégrité d'esprit et de corps. Et c'est ce qui a fait dire au grand saint Thomas (1) qu'une grâce extraordinaire a répandu sur elle avec abondance une céleste rosée, qui a non seulement tempéré, comme dans les autres élus, mais éteint tout le feu de la convoitise; c'est-à-dire non seulement les mauvaises œuvres, qui sont comme l'embrasement qu'elle excite, non seulement les mauvais désirs, qui sont comme la flamme qu'elle pousse, et les mauvaises inclinations, qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient, mais encore le brasier et le foyer même, comme parle la théologie, *fomes peccati;* c'est-à-dire, selon son langage, la racine la plus profonde et la cause la plus intime du mal. Après cela, comment la chair de la Vierge aurait-elle été corrompue, après que la virginité d'esprit et de corps, et cette parfaite conformité avec Jésus-Christ, avait ôté, avec le foyer de la convoitise, tout le principe de corruption?

Car ne vous persuadez pas que nous devions considérer la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos pensées, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une chair de péché, comme parle saint Paul : *Caro peccati* (Rom. 8, 3). Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus, parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu, que la chair et le sang ne sauraient posséder : *Caro et sanguis regnum Dei non possidebunt* (1 Cor. 15, 50). Il faut donc qu'elle change sa première forme, afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on laisse tomber lentement et pièce à pièce, afin

(1) 3 p , q 27, art. 3.

de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture, de même pour cette chair toute déréglée par la convoitise : Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode et selon le premier plan de sa création. C'est ainsi qu'il faut raisonner de la corruption de la chair, selon les principes de l'Evangile; c'est de là que nous apprenons qu'il faut que notre chair soit réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché, et de là aussi nous devons entendre que celle de Marie étant toute pure doit par conséquent être incorruptible.

C'est aussi pour la même cause qu'elle a dû recevoir l'immortalité par une résurrection anticipée; car, encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières qui peuvent l'obliger d'avancer le temps en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison; mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une action plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Epoux, et la sainte chair de Marie est une matière trop bien préparée pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité. Sa pureté virginale lui attire une influence particulière; sa conformité avec Jésus-Christ la dispose à recevoir un effet plus prompt de sa vertu vivifiante. Et certainement elle peut bien attirer sa vertu, puisqu'elle l'a attiré lui-même. Il est venu en cette chair, charmé par sa pureté; il a aimé cette chair jusqu'à s'y renfermer pendant neuf mois, jusqu'à s'incorporer avec elle, jusqu'à prendre racine en elle, comme parle Tertullien : *In utero radicem egit* (1). Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée; mais il la ressuscitera, il la transportera dans le ciel, ornée d'une gloire immortelle.

La sainte virginité servira encore à Marie pour lui donner cet habit de gloire, et en voici la raison. Jésus-Christ nous représente dans son Evangile la gloire des corps ressuscités par cette belle parole : Ils seront comme les anges de Dieu : *Erunt sicut angeli Dei* (Matth. 22, 30). Et c'est pour cela que Tertullien, parlant de la chair ressuscitée, l'appelle une chair angélisée, *angelificata caro* (2). Or, de toutes les vertus chrétiennes, celle qui peut le mieux produire un si bel effet, c'est la sainte virginité; c'est elle qui fait des anges sur la terre; c'est elle dont saint Augustin a dit ce beau mot : *Habet aliquid jam non carnis in carne* (3) : Elle a au milieu de la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. Celle qui fait des anges dès cette vie en pourra bien faire en la vie future; et ainsi j'ai eu raison de vous assurer qu'elle a une vertu particulière pour contribuer dans les

(1) De Carne Christi, n° 21.
(2) De Resurrect. carnis, n° 26.
(3) De sancta Virginit., n° 12.

derniers temps à la gloire des corps ressuscités. Jugez par là de quel éclat, de quelle lumière est environné celui de Marie, qui surpasse par sa pureté les séraphins eux-mêmes. Aussi l'Ecriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires afin de nous représenter un si grand éclat. Pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons; il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête. Au reste, le soleil la pénètre toute et l'environne de ses rayons : *Mulier amicta sole* (Apocal. 12, 2); tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal!

Le corps sacré de Marie s'unit de nouveau à son âme, dit Vincent Contenson (1). Je n'ose rien écrire sur l'élégance, la beauté, la splendeur et la gloire de son corps sortant vivant du tombeau, parce qu'aucun esprit, aucune langue, aucune plume ne sont capables de célébrer cette merveille, cet incomparable corps que les Pères appellent le ciel vivant, *cœlum animatum*. Ni les feux des astres dans une belle nuit, ni la majesté du soleil dans son éblouissante élévation, ne sont rien, comparés à l'éclat, aux brillants rayons de son corps qui ressuscite pour être à jamais le compagnon de son âme.

(1) Lib. 10, dissert. 6, cap. 1, Marialogia, speculat. 3.

CLXII

ASSOMPTION DE MARIE.

Voici, s'écrie saint Augustin (1), voici, très-chers frères, le jour digne d'une mémoire éternelle, le jour qui surpasse les solennités de tous les saints. Voici, dis-je, le jour célèbre, le jour éclatant, le jour où l'on croit que la Vierge Marie a quitté ce monde. Que toute la terre donc, pleine d'allégresse, entonne des louanges sur l'assomption éclatante d'une si grande Vierge; car nous serions bien ingrats de ne pas célébrer avec un très-grand honneur la solennité de cette merveilleuse fête, nous qui avons mérité par Marie de recevoir l'Auteur de la vie : *Et ideo, laudes intonet universa terra cum summa exultatione tantæ Virginis illustrata excessu, quia indignum valde est, ut illius recordationis solemnitas sit apud nos sine maximo honore, per quam meruimus Auctorem vitæ suscipere.* Il faut montrer avec force que, lorsque nous célébrons les victoires des saints martyrs, nous leur préférons la solennité de celle qui a donné à ce monde le Prince des martyrs : *Satisque indicandum est, ut cum sanctorum celebramus victorias martyrum, illius solemnitatem illis præferamus, quæ huic mundo edidit Principem martyrum.* Car, en ce beau jour, la bienheureuse Vierge adresse avec vérité ces paroles du Psalmiste à son céleste Epoux : Vous m'avez tenue par la main, vous m'avez guidée dans votre conseil, et vous m'avez reçue dans votre gloire : *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me,* 72, 24. Aujourd'hui elle entend très-bien de l'Epoux son Fils et son Seigneur ces paroles pleines d'allégresse : Déjà l'hiver s'est éloigné; les pluies ont cessé, elles ont fui. Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ô la plus belle, et venez : *Jam hiems transiit, imber abiit et recessit. Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni* (Cant. 2, 10-11). Nous parlons ainsi parce que la croyance de l'Eglise est qu'aujourd'hui la Vierge Marie a été élevée triomphalement au ciel.

(1) Appendix de diversis. Serm. 83 in festo Assumpt. Mariæ.

Afin que ce que je comprends, je le puisse expliquer à ceux qui m'interrogent sur la mort passagère et sur l'assomption pour l'éternité de la Vierge, Mère du Seigneur, dit le même saint et incomparable docteur (1), je vous supplie, ô Dieu Père tout puissant, qui commandez aux nuées de pleuvoir, et elles obéissent; qui touchez les montagnes, et elles fument; qui ouvrez la terre, et elle germe; ordonnez-moi ce qu'il faut dire, donnez-moi ce que je dirai, faites connaître pourquoi je dois parler. Car, Seigneur, c'est très-honorable pour moi et très-respectable à mon cœur de parler de la Mère de votre Fils, et d'employer ma langue à montrer la dignité du très-saint corps de celle qui seule a mérité de recevoir un Dieu homme pour l'enfanter, étant faite le trône de Dieu et la cour du Roi éternel, selon que vous nous l'avez enseigné par vos saints patriarches, prophètes et apôtres, par des figures et des discours; nous les croyons, et nous sommes certains que vous n'avez jamais trompé, parce que vous n'avez jamais pu ni tromper ni être trompé. Vous avez montré que votre Fils, qui vous est coéternel et consubstantiel, s'incarnerait dans le sein de la Vierge en prenant sa chair, lui qui a créé toute chose avec vous, auteur, gouverneur et Dieu avec vous. Il s'est fait homme, prenant sa nature humaine de la Vierge par la sanctification du Saint-Esprit. Une telle conception, un tel enfantement convenaient au Dieu qui venait pour racheter ce qu'il avait voulu créer; ce qu'il avait créé par sa puissance, il le veut racheter par son humilité, prenant la nature sainte de l'humilité dans un corps sanctifié, et la nature immaculée d'un corps immaculé. L'ineffable grâce de sanctification qu'il fournit, devant être conçu, conçu et né, il ne l'a pas enlevée; il en remplit tellement le corps de la Vierge, que lui seul, qui a pris sa nature humaine de ce divin corps qu'il a créé, en connaît l'abondance infinie.

Si donc Jésus a voulu conserver l'intégrité virginale de sa Mère, pourquoi n'aurait-il pas voulu la préserver entièrement de toute corruption du tombeau? Celui qui, naissant d'elle, la laisse vierge, a pu la préserver de la putréfaction et de la poussière. La pourriture et les vers sont l'opprobre de la condition humaine; et comme Jésus est étranger à cet opprobre, le corps de Marie en est exempt, puisque c'est de ce corps que Jésus a pris le sien. Car la chair de Jésus est la chair de Marie : *Caro enim Jesu caro est Mariæ.* Elle possède en Jésus-Christ son corps qu'elle a enfanté, et qui est glorifié à la droite du Père. Il est digne que le trône de Dieu, que le lit nuptial du Seigneur, que la maison et le tabernacle du Christ soit là où il est lui-même : *Thronum Dei, thalamum Domini, domum atque tabernaculum Christi dignum est ibi esse ubi ipse est.* Il est beaucoup plus convenable que le ciel et non la terre conserve un si précieux trésor; c'est avec justice que l'incorruptibilité, et non quelque

(1) De Assumpt. Mariæ, tract. 9.

dissolution de pourriture, accompagne une si grande intégrité : *Tam pretiosum enim thesaurum dignius est cœlo servari quam terra ; tantam integritatem merito incorruptibilitas, non putredinis aliqua resolutio sequitur.* Je dis qu'il faut confesser que Marie est dans le Christ et auprès du Christ : *Confitendum censeo Mariam in Christo et apud Christum esse.* Par la bonté du Christ, elle a été prise et enlevée en Jésus-Christ, auprès de Jésus-Christ très-glorieusement, et avec plus d'honneur que les autres, aux joies de l'éternité, puisqu'ici-bas elle a été plus honorée en grâce que tous les autres. Celle qui a enfanté son Sauveur et le Sauveur de tous n'a pas été condamnée, après sa mort, à la commune humiliation de la pourriture, des vers et de la poussière. Si nul ne doute que Dieu ait eu la puissance de conserver constamment sans souillure sa Mère, pourquoi douterait-on qu'il ait voulu ce qui tient à la grâce d'une si grande bienveillance? Si la divine volonté, par sa seule grâce, a préservé du feu ardent et des effrayantes flammes non seulement les corps de Daniel et de ses compagnons, mais même leurs vêtements, pourquoi ne ferait-il pas à sa propre Mère ce qu'il a fait à ceux-là? La seule miséricorde voulut conserver incorruptible, contre l'usage naturel, Jonas dans le ventre de la baleine, et sa grâce, en dehors de la nature, n'aurait pas conservé Marie incorruptible? *Jonam servare in ventre ceti præter naturalem usum voluit incorruptum sola misericordia, Mariam incorruptam præter naturam non servabit gratia?* Daniel est sauvé des dents très-affamées des lions, et Marie, dotée des mérites de tant de dignités, ne serait pas épargnée? *Servatus est Daniel ab intemperatissima fame leonum, non servanda est Maria tantis dotata meritis dignitatum?*

Marie se réjouit d'une joie inénarrable d'âme et de corps en son propre Fils, par son propre Fils, dans les cieux ; celle qui a été remplie de tant de grâce est éternellement incorruptible ; elle est vivante tout entière, celle qui a engendré la parfaite et entière vie de tous ; elle est en corps et en âme avec celui qu'elle a porté dans son sein. Oh ! que la Mère de Dieu, que l'Administratrice de Dieu soit à jamais en corps et en âme auprès de celui qu'elle a conçu, enfanté, allaité, réchauffé, nourri sur la terre !

C'est avec raison, dit saint Bernard (1), que le chantre divin, plein d'admiration à la vue de l'assomption de Marie, entonnait ce cantique : Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata?* (Cant. 6, 9). Elle est certainement montée au-dessus du genre humain, elle est montée jusqu'aux anges, et elle est montée plus haut qu'eux, et elle est placée

(1) In Nativit. B. Mariæ, serm. de Aquæductu.

au-dessus de toute créature céleste. Passez au-delà des Vertus et des Dominations, des Chérubins et des Séraphins, afin d'arriver à celui à qui ils adressent alternativement ce cantique divin : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées. Là vous trouverez au-dessus des anges celle qui a reçu le Verbe du cœur même du Père.

Les princes eux-mêmes de la cour céleste, dit ailleurs saint Bernard (1), en considérant une semblable nouveauté (l'assomption), s'écrient, pleins d'admiration : Quelle est celle qui s'élève du désert, appuyée sur son bien-aimé ? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, innixa super dilectum suum ?* (Cant. 8, 5). Comme s'ils disaient plus manifestement : Quelle est la grandeur de celle-ci, et d'où lui vient dans son ascension du désert une si grande affluence de délices ? *Quanta est hæc, aut unde ei ascendenti utique de deserto affluentia tanta deliciarum ?* De semblables délices ne se trouvent point en nous, qu'un fleuve de joie de la cité de Dieu inonde, et qui, à la vue de la gloire, sommes enivrés d'un torrent de volupté : *Nec enim pares inveniuntur deliciæ vel in nobis, quos in civitate Domini lætificat fluminis impetus ; qui a vultu gloriæ, voluptatis torrente potamur.* Quelle est celle qui s'élève de dessous le soleil, où l'on ne trouve que travail et douleur et affliction d'esprit, et qui s'élève abondant de délices spirituelles ? *Quæ est ista quæ de sub sole, ubi nihil est nisi labor, et dolor, et afflictio spiritus, ascendit deliciis spiritualibus affluens ?*

Aujourd'hui la glorieuse Vierge, dit le même docteur (2), montant aux cieux, accumule, sans aucun doute, les joies des citoyens du paradis par d'abondantes augmentations. Car c'est celle dont la seule voix, en disant une parole de salutation, fait tressaillir de joie ceux qui sont encore dans le sein de leurs mères. Que si l'âme d'un enfant qui n'est pas encore né a tressailli dès que Marie a parlé, quelle fut l'allégresse des habitants des cieux quand ils eurent le bonheur d'entendre sa voix, et de voir sa face, et de jouir de sa bienheureuse présence ? *Virgo hodie gloriosa cœlos ascendens, supernorum gaudia civium, copiosis, sine dubio, cumulavit augmentis. Hæc est enim cujus salutationis vox, et ipso exultare facit in gaudio, quos materna adhuc viscera claudunt. Quod si parvuli necdum nati anima liquefacta est ut Maria locuta est, quod putamus quænam illa fuerit cœlestium exultatio, cum et vocem audire, et videre faciem, et beata ejus frui præsentia meruerunt ?* Pour nous, très-chers frères, quelle occasion de fête dans son assomption, quelle cause de joie, quel sujet d'allégresse ? Par la présence de Marie, la terre entière est illustrée, tellement que la patrie céleste devient plus éclatante elle-même, illuminée par la splendeur de cet astre virginal : *Mariæ præsentia totus*

(1) In Assumpt. B. Mariæ, serm. 4.
(2) In Assumpt., serm. 1.

illustratur orbis, adeo ut et ipsa jam cœlestis patria clarius rutilet virgineæ lampadis irradiata fulgore. C'est donc justement que l'action de grâces et les concerts de louange éclatent au plus haut des cieux. Mais ne semble-t-il pas que nous devrions nous-mêmes pleurer plutôt que d'applaudir à ce triomphe? Car ne paraît-il pas qu'il est conséquent qu'autant que le ciel se réjouit de sa présence, ce monde inférieur, qui est notre triste habitation, s'afflige plus fortement de son absence? Que notre lamentation cesse cependant, parce que nous n'avons pas ici-bas une demeure permanente, mais nous cherchons celle à laquelle arrive aujourd'hui la bénie Marie. Si nous sommes inscrits pour être aussi un jour les heureux habitants de cette sainte cité, il faut que dans notre exil, et encore sur le fleuve de Babylone, nous nous souvenions d'elle, nous participions à ses joies, nous partagions son allégresse, surtout celle qui remplit aujourd'hui la cité de Dieu, afin que nous recevions nous-mêmes les gouttes qui coulent sur la terre. Notre Reine nous a précédés, et elle a été reçue si glorieusement, que les malheureux esclaves peuvent suivre leur Maîtresse en criant : Attirez-nous, nous courrons sur vos pas à l'odeur de vos parfums : *Trahe me; post te curremus in odorem unguentorum tuorum* (Cant. 1, 3).

Dans notre pélerinage, nous avons envoyé devant nous une Avocate qui, comme Mère du Juge et Mère de miséricorde, traitera avec supplication et efficacité les affaires de notre salut. Aujourd'hui notre terre envoie au ciel un très-précieux don, afin que donnant et recevant, par une heureuse alliance d'amitié, les choses humaines s'unissent aux divines, les terrestres aux célestes, les plus basses aux plus élevées : *Pretiosum hodie munus terra nostra direxit in cœlum, ut dando et accipiendo, felici amicitiarum fœdere, copulentur humana divinis, terrena cœlestibus, ima summis.* Marie, ce fruit merveilleux de la terre, monte au ciel, d'où descendent des grâces très-précieuses et des dons parfaits. La bienheureuse Vierge, montant donc en haut, fera des dons très-riches aux hommes. Que ne donnera-t-elle pas? Car elle en a la faculté et la volonté : *Quidni daret? Siquidem nec facultas ei deesse poterit, nec voluntas.* Elle est la Reine des cieux, elle est miséricordieuse; enfin elle est la Mère du Fils unique de Dieu : *Regina cœlorum est, misericors est; denique Mater est unigeniti Filii Dei.* Car rien ne peut recommander davantage la grandeur de son pouvoir ou de sa bonté, à moins que par hasard vous ne croyiez que le Fils de Dieu n'honore pas sa Mère, ou que vous ne supposiez que les entrailles de Marie ont perdu l'affection de la charité, entrailles dans lesquelles la charité même qui est de Dieu s'est reposée corporellement pendant neuf mois. Et passant sous silence les bienfaits que nous recevons pour sa glorification, si nous l'aimons, nous nous réjouirons certainement parce qu'elle va vers son Fils. Nous la féliciterons, à moins que par hasard, ce qu'à Dieu ne plaise, nous ne soyons en toutes manières

ingrats envers celle qui a la grâce. Car celui qu'elle-même la première avait reçu entrant dans la maison de ce monde, la reçoit à son tour aujourd'hui à son entrée dans la sainte cité : *Quem enim in castellum mundi hujus intrantem prius ipsa susceperat, ab eo suscipitur hodie sanctam ingrediens civitatem.* Mais vous ne pouvez comprendre avec quel immense honneur, avec quelle joie infinie, avec quelle incomparable gloire il la reçoit. Sur la terre, il ne fut aucun lieu aussi digne que le temple du sein virginal dans lequel Marie reçut le Fils de Dieu, ni dans le ciel une place semblable au trône royal sur lequel le Fils de Marie élève aujourd'hui Marie ; l'une et l'autre susceptions très-heureuses, l'une et l'autre ineffables, parce qu'elles sont incompréhensibles toutes les deux : *Nec in terris locus dignior uteri virginitatis templo, in quo Filium Dei Maria suscepit ; nec in cœlis regali solio, in quo Mariam hodie Mariæ Filius sublimavit. Felix nimirum utraque susceptio, ineffabilis utraque, quia utraque inexcogitabilis est.*

Quel est celui, parlât-il les langues des hommes et des anges, qui pourrait expliquer comment, le Saint-Esprit survenant, la vertu du Très-Haut couvrant de son ombre, le Verbe de Dieu s'est fait chair, le Verbe par qui tout a été fait ; comment le Seigneur de majesté, que toutes les créatures ne peuvent renfermer, s'est enfermé, en se faisant homme, dans les entrailles de la Vierge ? *Quis, etiamsi linguis hominum angelorumque loquatur, explicare queat, quemadmodum superveniente Spiritu, obumbrante virtute Altissimi, caro factum sit Verbum Dei, per quod facta sunt omnia ; et Dominus majestatis, quem non capit universitas creaturæ, intra virginea sese clauserit viscera factus homo ?*

Mais, dit le même saint Bernard dans son second sermon sur l'Assomption de la bienheureuse Marie, qui est capable même de penser comment la glorieuse Reine du monde s'élève aujourd'hui, et avec quel sentiment de dévotion toute la multitude des légions célestes s'avance à sa rencontre ; comment elle est conduite par toute l'armée céleste sur un trône de gloire avec des chants joyeux et divins ; avec quel doux visage, avec quelle face sereine, avec quels gracieux embrassements elle est reçue par son Fils et élevée au-dessus de toute créature, avec cet honneur dont une si grande Mère est digne, avec cette gloire qui est si digne du Fils ? Qu'ils étaient heureux les baisers du divin Enfant suçant le lait de sa Mère, auxquels s'unissait Marie le serrant sur son sein virginal ! Mais n'estimerons-nous pas plus heureux encore ceux qu'elle reçoit aujourd'hui de la bouche de celui qui est assis à la droite du Père, quand elle monte sur le trône de gloire, chantant cet épithalame et disant : Qu'il me donne un baiser de sa bouche : *Osculetur me osculo oris sui* (Cant. 1, 1) ? Qui racontera la génération du Christ et l'assomption de Marie ? *Christi generationem et Mariæ assumptionem quis enarrabit ?* Car autant sur la terre elle a reçu des grâces plus que toutes les autres créatures, autant sa gloire

particulière brille dans le ciel au-dessus de celle de tous les autres : *Quantum enim gratiæ in terris adepta est præ cæteris, tantum et in cœlis obtinet gloriæ singularis.* Que si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a point entendu, si le cœur de l'homme n'a point senti ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment (1 Cor. 2, 9), qui osera et pourra parler de ce qu'il a préparé à sa Mère, à celle qui l'aime plus que tous les autres? Heureuse Marie, et mille fois heureuse, soit quand elle reçoit le Sauveur, soit quand elle est reçue par le Sauveur. Des deux côtés il faut admirer la dignité de la Vierge-Mère, des deux côtés la dignité de la Majesté : *Quod si oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus diligentibus se; quod præparavit gignenti se, diligenti præ omnibus, quis loquatur? Felix plane Maria, et multipliciter felix, sive cum excipit Salvatorem, sive cum a Salvatore suscipitur : utrobique miranda dignitas Virginis Matris, utrobique amplectenda dignatio Majestatis.*

Marie a choisi la meilleure part : *Maria optimam partem elegit* (Luc. 10, 42). Ceci a été écrit de Marie, sœur de Marthe; mais ces paroles s'accomplissent aujourd'hui d'une manière plus entière et plus sainte en Marie, Mère de Dieu. Car aujourd'hui la bienheureuse Vierge Marie a choisi la meilleure part, ou plutôt elle l'avait choisie depuis longtemps, et aujourd'hui elle la reçoit pour la posséder éternellement, pour s'attacher inséparablement au Seigneur et pour jouir à jamais du Verbe de Dieu, dit saint Bernard (1).

Que Marie moissonne abondamment sur ses bénédictions ; ayant semé la bénédiction de toutes les nations, qu'elle reçoive spécialement la bénédiction de toutes les nations, continue l'admirable abbé de Clairvaux : *De benedictionibus suis Maria metat; et quæ benedictionem omnium gentium seminavit, benedictionem omnium gentium singulariter accipiat.* Toutes les générations, dit-elle, m'appelleront heureuse (Luc. 1, 48). Ceci est peu. Tous les ordres des esprits bienheureux vous proclameront heureuse. Les filles de la Sion céleste, c'est-à-dire les Vertus angéliques, l'ont vue monter aujourd'hui, et elles l'ont appelée bienheureuse, et les reines l'ont louée (Cant. 6, 8). Marie recueille entièrement aujourd'hui ses bénédictions, parce que la bénédiction qui a logé en elle la comble. Donne-lui, dit le Saint-Esprit, du fruit de ses entrailles, afin qu'elle soit rassasiée de celui qu'elle a enfanté. O Mère de miséricorde, rassasiez-vous de la gloire de votre Fils, et laissez les restes à vos enfants. Vous êtes à la table, ô Souveraine ; nous, petits chiens, nous sommes sous la table. Comme une esclave tient les yeux attachés sur sa maîtresse (Psal. 122, 3), ainsi cette famille affamée vous demande le pain de vie. Par vous nous avons mangé le fruit de vie à la table eucharistique ici-bas ; que par

(1) In Assumpt., serm. 4.

vous nous nous nourrissions du même fruit de vie, Jésus, fruit béni de vos entrailles, à la table des joies perpétuelles : *O Mater misericordiæ, saturare gloria Filii tui; et dimitte reliquias parvulis tuis. Tu jam ad mensam, Domina, nos, sub mensa, catelli. Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ, ita familia hæc famelica de te præstolatur alimoniam vitæ. Per te fructum vitæ communicavimus in mensa præsentium sacramentorum; per te eumdem fructum vitæ communicemus in mensa perennium gaudiorum, Jesum benedictum fructum ventris tui.*

Aujourd'hui, dit saint Jérôme (1), la glorieuse Marie toujours vierge monte aux cieux. Réjouissez-vous, je vous en prie, parce qu'élevée d'une manière ineffable, elle règne avec le Christ pour l'éternité. Aujourd'hui la Reine du monde est enlevée de la terre et du siècle présent. Je vous le dis de nouveau, réjouissez-vous, parce qu'assurée de sa gloire incorruptible, elle arrive dans le palais du ciel. Réjouissez-vous, dis-je, et livrez-vous à l'allégresse, et que la terre entière soit dans la joie, parce qu'aujourd'hui, par l'intervention des mérites de Marie, notre salut s'est accru. Une plus grande grâce, un plus grand honneur et une plus grande vertu vous sont accordés, ensemble avec les autres vierges sacrées. C'est pourquoi soyez dans la joie et la louange ; car s'il nous est ordonné de louer Dieu dans ses saints, il faut, dans cette solennité de la bienheureuse Vierge Marie sa Mère, l'exalter davantage par des hymnes et des cantiques, et l'honorer par des éloges dignes de Dieu et par des dons mystiques. Tous ensemble célébrons très-dévotement la fête de la glorieuse Marie toujours vierge ; car c'est le jour éclatant dans lequel elle mérita d'être élevée au-dessus des chœurs des anges et de monter beaucoup plus haut que la nature de notre humanité. Là, sa substance reste, mais la grandeur de sa gloire resplendit quand elle est élevée à la droite du Père, où le Christ, fait Pontife éternel, est entré pour nous. C'est là, dis-je, le jour où la Mère et Vierge sans tache s'est avancée à la hauteur du trône où elle a été élevée après Jésus-Christ, sur le trône du royaume des cieux, et s'y est assise dans la gloire : *Hæc est, inquam, dies, in qua usque ad throni celsitudinem intemerata Mater et Virgo processit, atque in regni solio sublimata post Christum gloriosa resedit.*

C'est pourquoi en tous lieux la sainte Eglise de Dieu chante hardiment ce qu'il n'est pas permis de croire d'aucun autre saint, que Marie a traversé, en montant beaucoup plus haut et avec justice, la dignité des anges et des archanges. Car, quoique la ressemblance soit promise aux saints, l'égalité réelle ne leur est pas accordée. Notre Seigneur et Sauveur, né de la bienheureuse Vierge, l'a précédée dans les cieux pour lui préparer, ainsi qu'à ses disciples, comme il le leur avait promis, une place dans les demeures éternelles. De là le prophète David, voulant féli-

(1) Epist. 11. De Assumpt. Virg. Mariæ serm.

citer le Christ, dit : *A summo cœlo egressio ejus, et occursus ejus usque ad summum ejus :* Il est sorti de l'extrémité du ciel ; sa révolution s'est faite jusqu'à l'autre extrémité (Psal. 18, 7). Il était donc monté pour reprendre, quoiqu'il ne l'eût pas perdue, la même gloire qu'il avait eue avant que le monde fût. Il est monté, et il a préparé à cette très-sainte et très-glorieuse Vierge le lieu de l'immortalité, afin qu'elle pût régner avec lui à jamais. Et c'est la fête de ce jour présent, en laquelle, glorieuse et heureuse, Marie arrive au lit nuptial du ciel. Et cette fête est incomparablement plus belle que toutes les fêtes des saints, comme la bienheureuse Marie est incomparable aux autres vierges : *Et hæc est hujus diei festivitas, in qua gloriosa et felix ad æthereum pervenit thalamum. Quæ profecto festivitas, sicuti beata Maria incomparabilis est virginibus cæteris, ita incomparabilis est omnium sanctorum festivitatibus.* Et cette fête est également admirée par les Vertus angéliques. C'est pourquoi, en la personne des habitants célestes, l'Esprit saint admire l'assomption de Marie et s'écrie : Quelle est celle qui s'élève du désert comme une colonne de vapeur, exhalant la myrrhe et tous les parfums ? (Cant. 3, 6). Et très-bien, comme une colonne de vapeur, parce qu'elle est mince et délicate, exténuée de disciplines divines, et consumée intérieurement en holocauste par l'embrasement d'un saint amour et un désir brûlant de charité. Comme une colonne de vapeur, dit-il, exhalant tous les parfums. En effet, parce qu'elle est pleine de tous les parfums des vertus, une très-suave odeur qui sortait d'elle répandait jusque dans les esprits célestes un divin parfum. La Mère de Dieu s'élevait du désert de ce siècle, rejeton de la tige de Jessé ; mais les âmes des élus étaient dans l'admiration, pleines de joie, voyant qu'elle surpassait par les vertus de ses mérites la dignité des anges.

Le Saint-Esprit dit encore de l'assomption de Marie, en la personne des habitants du ciel : Quelle est celle qui s'élève comme l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée en bataille ? (Cant. 6, 9.) L'Esprit saint admire, il veut que tous les heureux témoins de l'assomption de cette Vierge soient remplis d'admiration, en ce qu'elle resplendit comme la brillante aurore d'un jour serein, environnée et soutenue par les armées du ciel ; ce qui lui fait dire qu'elle est puissante comme une armée rangée en bataille. Elle est belle comme la lune, et bien plus belle que la lune, car elle brille exempte de toute tache, illuminée des splendeurs divines. Elle est brillante comme le soleil par l'éclat des vertus, parce que le Soleil de justice lui-même l'avait choisie pour naître d'elle.

Il faut croire qu'aujourd'hui l'armée des cieux s'est hâtée d'aller au-devant de la Mère de Dieu, qu'elle l'a enveloppée d'une immense lumière, et qu'elle l'a conduite, dans les louanges et les chants spirituels, jusqu'au trône qui lui était préparé même avant la création du monde. Il est hors

de doute que toute cette Jérusalem céleste tressaille d'allégresse, d'une joie continuelle et ineffable, parce que cette fête est perpétuelle pour elle, tandis que la terre ne la célèbre qu'une fois l'an.

Il faut croire que le Sauveur de tous vient à sa rencontre et la place dans la joie avec lui sur le trône : *Et cum gaudio, eam secum in throno collocavit.* Autrement comment accomplirait-il ce précepte qu'il a fait lui-même : Honorez votre père et votre mère? (Matth. 15, 3.) Or, qu'il ait honoré son Père, il l'atteste lui-même quand il dit aux Juifs : Pour moi, je ne cherche point ma gloire ; il est un autre qui la cherchera et qui jugera. Mais j'honore mon Père, et vous refusez de m'honorer (Joan. 8, 49-50). A l'égard de sa Mère, l'évangéliste dit : *Erat subditus illis :* Il lui était soumis (Luc. 2, 51).

Ecoutez saint Anselme (1) : La sainte Vierge, dit-il, s'occupait de plusieurs choses comme Marthe, et comme Marie elle se réjouissait dans une seule chose, parce qu'une seule chose est nécessaire ; beaucoup de choses disparaissent, une seule reste. La sainte Vierge fait merveilleusement l'office de Marthe, et elle choisit admirablement la part de Marie, qui est la meilleure. La part de Marthe lui sera ôtée ; car elle ne sera plus inquiète pour servir comme enfant celui que tous les ordres des anges servent comme étant leur Seigneur. Elle ne se troublera plus, fuyant avec lui en Egypte pour le soustraire à la fureur d'Hérode ; car ce divin Fils est monté dans le ciel, et Hérode est descendu dans l'enfer. Elle ne sera plus tourmentée à la vue des cruautés que les Juifs aveugles exercent contre son cher Jésus, parce que tout lui est soumis. Le Fils de Marie ne sera plus flagellé par les Juifs ou par les soldats, ni mis à mort, parce que le Christ, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus. La mort n'aura plus de pouvoir sur lui (Rom. 6, 9). La part de Marthe sera donc ôtée à la sainte Vierge, mais pour son bien ; mais la part de Marie lui reste tout entière et ne lui sera point ôtée. Car elle est élevée au-dessus des chœurs des anges, ses désirs sont rassasiés de bonheur, elle voit Dieu face à face tel qu'il est, elle se réjouit avec son Fils pour l'éternité. Voilà la meilleure part qu'elle aura toujours ; Dieu veuille que nous y participions par les mérites et les prières de cette bonne Mère, et par la grâce de Jésus-Christ son Fils.

Quand le Fils de la Vierge eut résolu de la faire monter dans son royaume et de lui montrer la magnificence de sa gloire, dit ailleurs saint Anselme (2), quels apprêts de dignité et de gloire toute la cour céleste ne fit-elle pas? De quelles voix d'allégresse, de quels chants de joie les anciens pères, les justes de l'ancienne loi, associés depuis quelque temps à la cour céleste, ne faisaient-ils pas résonner les échos du ciel? Il est cer-

(1) Homil. 9 in Evangel. secundum Lucam.

(2) Lib. de Excellentia B. Virg. Mariæ, cap. 8 : De Assumptione B. Dei Genitricis Mariæ.

tain que tous les citoyens de cette heureuse patrie, à la vue d'une si grande fête, prirent leurs plus riches vêtements, si je puis parler ainsi, pour se préparer à aller au-devant de la Mère de leur Seigneur; qu'ils se réjouissaient ensemble d'une nouvelle et ineffable grâce, dans l'attente d'une si grande merveille. Et quoi d'étonnant? Jésus lui-même, Dieu et Seigneur de tous, Fils de cette très-chaste Vierge et Souveraine, voulut aller à sa rencontre avec empressement, comme à la rencontre de son unique Mère; et quelqu'un de ses serviteurs négligerait de participer à une si éclatante joie? Ne sait-on pas qu'il est d'usage parmi les hommes que tous les bons serviteurs d'un puissant maître, quand il arrive d'un lointain voyage, se réjouissent et se préparent d'autant plus à aller au-devant de lui et à le recevoir dignement, qu'ils sentent mieux qu'ils l'aiment et qu'ils sont aimés de lui? Et quand un parent chéri de ce maître doit arriver, que ne font pas tous les serviteurs pour le recevoir dignement, afin de plaire à l'un et à l'autre? S'il en est ainsi parmi les hommes, comment exprimer avec quelle joie, avec quelle fête, avec quel ensemble tous les ordres des esprits bienheureux tressaillaient de bonheur et de jubilation quand ils virent que l'unique Mère de leur Seigneur arrivait, et que leur Seigneur Dieu lui-même, dans toute sa gloire, voulait aller au-devant d'elle? Ainsi Dieu, entouré d'un million, ou plutôt des armées innombrables des anges, s'élance au-devant de cette très-tendre Mère qui s'élève de la terre, et il la place au-dessus de tous les cieux pour dominer toute créature par un droit éternel, sur un trône à côté de lui.

O jour de gloire et de bonheur! ô rencontre ineffable! *O dies tanti occursus gloriosa et felix!* O jour éclatant d'une exaltation si heureuse et si célèbre! *Dies tam præclaræ exaltationis beatæ et celebris!* Jour de fête et d'admiration pour tous les siècles! jour d'une si sublime glorification! *Dies tam sublimis glorificationis festiva et omni seculo admirabilis!* Car ce jour, ô Souveraine, ne vous a pas seulement élevée au faîte de la gloire d'une manière ineffable, mais il a orné d'une nouvelle et ineffable gloire le ciel lui-même, que vous avez traversé, et tout ce qu'il renferme: *Dies enim illa, non solum te, Domina, ineffabiliter sublimavit, sed cœlum ipsum quod penetrasti, necnon cuncta quæ in eo sunt, nova et ineffabili gloria decoravit.* Ce jour a orné le ciel d'une nouvelle gloire, parce que par votre présence, ô Vierge auguste, sa première gloire a éclaté au-delà de toute pensée et de toute expression : *Nova quidem gloria cœlum decoravit, quia priorem gloriam ejus ex præsentia tui, ultra quam dici possit aut cogitari, magnificavit.* Car, ô Souveraine, quand vous montez au ciel, vous l'éclairez par la nouvelle et incomparable dignité de vos vertus, et vous le remplissez de l'immense lumière de vos miséricordes et de vos grâces. Le jour de votre assomption a rempli d'une joie indicible les esprits qui habitaient le ciel dès la création, parce que, par le fruit glorieux de votre féconde virginité, ils voient leur cité réparer ses pertes. Vrai-

ment en votre arrivée, qui leur a mérité un si grand bien, la grandeur de leur joie a dû être augmentée à bon droit. Le jour de votre exaltation, ô la plus heureuse des femmes, a aussi arrosé la terre d'une merveilleuse grâce; car lorsqu'elle connut que vous, sœur de tous les hommes et de la même race humaine, vous étiez élevée jusqu'au trône du Créateur de toutes choses, elle se vit indubitablement affranchie de la peine de l'ancienne malédiction, qu'elle savait avoir encourue avec justice dans le péché de ses premiers parents, et affranchie par l'abondance de votre très-grande bénédiction.

Que puis-je dire de plus, ô Souveraine? Car celui qui désire considérer l'immensité de votre grâce et de votre gloire sent son intelligence qui succombe et sa langue qui demeure muette : *Quid amplius dicere possum, Domina? Immensitatem quippe gratiæ et gloriæ tuæ considerare cupienti, sensus deficit, lingua fatiscit.* Car, ainsi que tout ce qui est dans le ciel est embelli d'une manière inestimable par votre glorification, de même, par la même glorification, tout ce qui est sur la terre est ineffablement porté en haut : *Quemadmodum enim omnia quæ in cœlo sunt, per glorificationem tuam inæstimabiliter decorantur; ita per eamdem glorificationem, cuncta quæ in terra subsistunt, ineffabiliter sublimantur.* Car tous se sont avancés en l'honneur et la gloire d'une immense dignité, quand, par votre virginité heureuse et sans tache, ils ont mérité de connaître leur Seigneur Dieu qu'ils ignoraient, et, en le connaissant, de le servir et de l'aimer : *Singula nempe in immensæ dignitatis decus profecerunt, cum per tuam beatam et integerrimam virginitatem, Dominum Deum suum, quem non cognoverant, agnoscere, et agnitum colere et amare meruerunt.* Voyant que la nature humaine était élevée au-dessus des cieux et placée à la droite de son Dieu, votre Fils béni, ô glorieuse Vierge, les hommes ont appris par là qu'ils devaient à leur même Dieu tout ce qu'ils sont, puisque vous, prise parmi eux et l'une d'entre eux, vous avez mérité une si grande éminence de dignité.

Le temple de Dieu s'ouvrit dans le ciel, dit l'Apocalypse, et l'on vit l'arche d'alliance dans son temple : *Apertum est templum Dei in cœlo, et visa est arca testamenti ejus in templo ejus*, 11, 19. Cette arche d'alliance, c'est Marie. Un grand signe parut dans le ciel, dit encore saint Jean : une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles (Apoc. 12, 1). Voilà Marie montant au ciel et prenant place à la tête des demeures éternelles.

La Reine votre épouse, Seigneur, dit le Psalmiste, s'est assise à votre droite, revêtue d'or et de toutes les richesses : *Astitit Regina a dextris tuis, in vestitu deaurato, circumdata varietate*, 44, 10. Le Roi du ciel, ô Vierge incomparable, est lui-même épris de votre beauté : *Concupiscit Rex decorem tuum* (Psal. 44, 12). Présentez-vous dans votre majesté et dans votre beauté, ô Marie; montez au ciel, asseyez-vous sur un char de

triomphe et régnez pour l'éternité : *Specie tua et pulchritudine tua, intende, prospere procede, et regna* (Psal. 44, 5).

La gloire qui accueillit l'auguste Reine sortant de ce monde ne connaît ni commencement ni fin, dit sait Pierre Damien : *Gloria quæ eam ex hoc mundo transeuntem excepit, principium ignorat, nescit finem* (1).

Votre magnificence, ô Dieu, est gravée sur le diadème qui entoure sa tête, dit la Sagesse : *Magnificentia tua in diademate capitis illius sculpta erat*, 18, 24.

L'Ecriture rapporte que le roi Salomon se leva, qu'il alla au-devant de sa mère et qu'il s'assit sur son trône, et que sa mère s'assit à sa droite, aussi sur son trône. Alors le roi lui dit : Ma mère, faites-moi connaître ce que vous désirez; il ne convient pas que je vous amène à détourner de moi votre visage (3 Reg. 2, 19-20). Ce récit nous donne une faible idée de la réception triomphale que Jésus-Christ fit à sa Mère.

Il est dit d'Esther que le roi Assuérus l'aima plus qu'aucune des vierges qui s'étaient présentées pour l'épouser ; qu'elle trouva grâce et faveur devant lui ; qu'il mit sur sa tête un diadème et qu'il la fit régner (Esth. 2, 17). Cet autre récit n'est également qu'une imparfaite image de la glorieuse assomption de la très-sainte Vierge et des honneurs que le ciel lui a rendus. C'est au moment de votre entrée dans le ciel que votre Fils, ô Marie, vous a environnée d'une gloire incomparable. Vous pouvez vous appliquer avec vérité ces paroles des Proverbes : L'opulence et la gloire sont à moi : *Mecum sunt divitiæ et gloria*, 8, 18.

Marie ayant été pleine de grâce, comment ne serait-elle pas comblée d'honneurs et de gloire? dit Cornelius a Lapide (2). Ayant eu sur la terre plus de vertus, de perfections et de mérites que tous les anges et tous les saints pris ensemble, elle jouit dans le ciel d'une gloire de beaucoup supérieure à celle de tous les anges et de tous les saints.

Le Père la reçut et la couronna à titre de Fille bien-aimée, devenue le sanctuaire auguste et saint du Verbe éternel.

Le Fils la reçut et lui donna la puissance, à titre de Mère et de Reine.

Le Saint-Esprit la reçut et la combla de gloire, à titre d'Epouse sacrée.

Tous les chœurs des anges la reçurent, la vénérèrent et la célébrèrent comme leur Maîtresse et leur Reine. Tous se tinrent debout autour d'elle, afin de lui faire la cour, de l'admirer et lui rendre gloire. Le ciel et l'adorable Trinité la déclarèrent Reine et Reine à jamais. O triomphe unique de grandeur, de gloire et de majesté !

Que peut dire un mortel du triomphe et des gloires de Marie? Ici plus que jamais nous devons répéter avec le grand Apôtre : L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a pas compris ce que

(1) Serm. de Assumpt. Virg.
(2) Comment. in lib. Proverb.

Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment (1 Cor. 2, 9). Comme Marie a plus aimé Dieu elle seule que tous les anges et que tous les saints ensemble, elle reçut une couronne plus riche et une gloire plus grande que celles dont jouissent tous les anges et tous les élus.

Revêtez-vous d'éclat et d'honneur, dit le prophète Baruch (ô Vierge sainte), et de la gloire éternelle qui vous vient de Dieu : *Indue te decore et honore ejus, quæ a Deo tibi est, sempiternæ gloriæ*, 5, 1. Dieu vous revêtira du manteau de justice, et il mettra sur votre tête un diadème d'éternelle gloire : *Circumdabit te Deus diploide justitiæ, et imponet mitram capiti honoris æterni* (id. 5, 2). Dieu montrera sa splendeur en vous : *Deus ostendet splendorem suum in te* (id. 5, 3).

Vous serez, dit Isaïe, une couronne de gloire pour le Seigneur et un diadème pour votre Dieu, parce que le Seigneur a mis en vous ses complaisances : *Eris corona gloriæ in manu Domini, et diadema regni in manu Dei tui; quia complacuit Domino in te*, 62, 3-4.

Je me réjouirai dans le Seigneur, s'écrie Marie par la bouche d'Isaïe, je serai ravie d'allégresse. Mon Dieu m'a parée des vêtements du salut, il m'a entourée des ornements de la justice, comme l'époux embelli par sa couronne, comme l'épouse brillante de pierreries, 61, 10.

J'ai été affermie dans la sainte Sion, dit la Vierge triomphante par la bouche de l'Ecclésiastique, et je me suis reposée dans la cité sainte ; et j'ai pris racine dans les citoyens célestes que le Seigneur a honorés, les citoyens dont l'héritage est la part de mon Dieu ; et ma demeure est dans l'assemblée de tous les saints, 24, 15-16. La céleste Sion, dit-elle par le Psalmiste, sera mon repos à jamais ; je l'habiterai parce que je l'ai choisie : *Hæc requies mea in seculum seculi; hic habitabo, quoniam elegi eam*, 131, 15. J'ai désiré me reposer à l'ombre de mon bien-aimé ; ses fruits sont doux à ma bouche, dit-elle avec l'épouse des Cantiques : *Sub umbra illius quem desideraveram, sedi; et fructus ejus dulcis gutturi meo*, 2, 3.

Les anges et les archanges vous ont transportée au ciel, sainte Mère de Dieu, dit saint Jean Damascène (1). Les impurs esprits répandus dans l'air ont tremblé à la vue de votre assomption. Par votre passage l'air est béni, les régions au-dessus de l'air sont sanctifiées. Le ciel plein de joie vous reçoit en triomphe. Que vous êtes belle ! que vous êtes suave ! les Puissances vous font cortége, les Principautés vous bénissent, les Trônes vous célèbrent, les Chérubins joyeux vous admirent, les Séraphins vous couvrent de gloire : *Te stipant Potestates, Principatus benedicunt, Throni concelebrant, Cherubim gaudentes admirantur, Seraphim gloria afficiunt.* Vous n'êtes pas montée au ciel comme Elie, vous n'avez pas été élevée jusqu'au troisième ciel comme Paul ; mais vous êtes parvenue jusqu'au

(1) De B. Mariæ Assumpt., serm. 2.

trône royal de votre Fils : *Verum usque ad regium Filii tui thronum pervenisti.*

Aujourd'hui la sainte Vierge se présente dans le temple céleste; aujourd'hui cette arche sacrée et vivante du Dieu vivant, qui a porté dans son sein son Père et son Créateur, se repose dans le temple du Seigneur, dans le temple bâti non par les hommes, mais par Dieu. David, de la race de qui elle est sortie, danse de joie, et ensemble avec lui les Anges forment des chœurs, les Archanges applaudissent, les Vertus lui font fête, les Principautés tressaillent, les Puissances se réjouissent, les Dominations chantent, les Trônes sont transportés d'allégresse, les Chérubins font entendre des louanges, les Séraphins l'environnent de leur gloire. Ils sont tous heureux de l'honneur qu'ils rendent à leur Souveraine. Aujourd'hui cette douce, simple, innocente et très-sacrée colombe consacrée à l'Esprit divin, prenant son vol céleste, trouve où se reposer en paix, et, quittant la terre couverte d'un déluge d'iniquités, s'en va habiter la terre sans souillure, la terre des vivants. Aujourd'hui le paradis, l'Eden spirituel du nouvel Adam la reçoit. Aujourd'hui cette Vierge immaculée, qui n'a jamais eu rien de commun avec les affections terrestres, mais qui n'a vécu que des célestes, ne reste pas sur la terre; mais comme elle avait toujours été un vrai ciel, elle est introduite dans les tabernacles célestes.

Ecoutez Pierre de Blois (1) : Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, dit-il, célébrant la belle fête de l'Assomption de la sainte Vierge. Les anges se réjouissent parce que la Mère du Christ est élevée aujourd'hui dans le ciel. Puisque les hommes, qui sont si portés à la tristesse et au chagrin, se réjouissent dans cette solennité, comment ne seraient pas dans la plus grande allégresse les anges, dont la nature est de se réjouir, dont la condition n'admet pas la tristesse? Ceux qui ont tant de joie pour un pécheur qui fait pénitence (Luc. 15, 7), comment ne seraient-ils pas pleins de joie pour la Mère de Dieu montant aux cieux? *Qui gaudent super uno peccatore pœnitentiam agente, quomodo non gauderent super Matre Dei cœlos ascendente?*

Pourquoi les anges ne seraient-ils pas dans la joie, puisque le Seigneur des anges se réjouit? Jésus-Christ se réjouit, et il se hâte d'aller aujourd'hui au-devant de sa Mère. David, qui était la figure du Christ, était dans l'allégresse et chantait devant l'arche de l'Ancien Testament (2. Reg. 6). Pensez-vous que le Christ n'est pas dans la joie devant l'arche du Nouveau Testament, devant la table des parfums, devant le propitiatoire de la miséricorde, devant le sanctuaire du Saint-Esprit? Que les anges soient donc dans la jubilation, et qu'ils aillent au-devant de leur Souveraine, de leur Reine médiatrice de Dieu et des hommes. Que, comme autrefois Jean, encore dans le sein de sa mère, encore prisonnier et privé de lumière,

(1) Serm. 33 in Assumpt. B. Mariæ.

se réjouit à l'arrivée de Marie, les anges tressaillent aussi, devant entendre la voix de Marie et jouir de sa présence. Qu'ils se réjouissent pour eux, qu'ils se réjouissent pour nous : pour eux, parce qu'ils reçoivent dans le ciel leur Maîtresse et leur Reine ; pour nous, parce que nous aurons en elle une très-puissante Avocate et Médiatrice. En effet, les anges se réjouissent d'avoir pour Souveraine celle que le Seigneur des anges s'est choisie pour Mère. Autant que Marie a enfanté plus glorieusement et d'une manière plus ineffable le Fils et l'héritier de Dieu, autant est au-dessus des autres et plus glorieux le nom qu'elle a hérité. Il est grand et glorieux pour l'ange d'avoir été fait ministre de Dieu ; mais, en vérité, il est plus grand et plus glorieux pour Marie d'être la Mère de Dieu : *Procul dubio majus et gloriosius est in Maria, quod facta est Dei Mater.* Auquel des anges a-t-il dit : L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre? (Luc. 1, 35.) Marie est appelée et choisie, non seulement choisie, mais préchoisie. Dieu l'a choisie et préchoisie pour en faire sa demeure : *Elegit eam Deus et prælegit eam in habitationem sibi.* Heureuse, Seigneur, celle que vous avez choisie ; elle habitera dans votre sanctuaire (Psal. 64, 4). Bien plus, si nous considérons les paroles du Seigneur : Dieu habitera en elle, et il placera en elle son trône, parce qu'il se l'est choisie pour sa propre demeure : *Elegit eam in habitationem sibi.* Marie sera mon repos à jamais ; je l'habiterai, car je l'ai choisie : *Hæc requies mea in seculum seculi ; hic habitabo, quoniam elegi eam* (Psal. 131, 13-14).

O Vierge des vierges, ô honneur des vierges, vous paraissiez être oubliée, au temps que le fruit de vos entrailles, le fruit de la terre des vivants monta au ciel ; mais on ne vous appellera plus la délaissée, et votre terre, la solitude. Vous serez nommée ma bien-aimée, et la terre, la terre habitée, parce que le Seigneur a mis en vous ses complaisances (Isaïe, 62, 4). Votre Fils habitera en vous. Et c'est ce qu'il dit : Venez, ma choisie, et je placerai mon trône en vous, afin que je sois avec vous et que je me repose avec vous. A la vérité, il est d'autres trônes, c'est-à-dire les esprits célestes unis étroitement à Dieu ; mais la bienheureuse Marie est beaucoup plus unie à son Fils, puisqu'ils sont deux d'une même chair. Le Père éternel a donné cette prérogative à son Fils de lui être consubstantiel ; la Mère a cette prérogative d'être consubstantielle au Fils : *Hanc prærogativam dedit Pater Filio, ut sit ei consubstantialis ; hanc prærogativam habet Mater, ut sit ei consubstantialis.* Marie est figurée par le trône très-renommé de Salomon. Aujourd'hui elle est choisie et appelée pour être un trône, pour être un trône élevé et magnifique, élevé, dis-je, au-dessus des chœurs des anges ; trône, parce que l'Esprit de Dieu se repose sur elle ; trône à la vérité, mais non trône duquel il lance des sentences terribles de mort et promulgue des décrets de damnation éternelle, comme il est dit dans l'Apocalypse : Du trône sor-

taient des éclairs, des voix et des tonnerres, 4, 5. De ce trône le Christ exerce une juridiction pacifique; car le Fils, par la présence, par les prières et les mérites de sa Mère, accorde l'indulgence aux captifs, la liberté aux prisonniers, la lumière aux aveugles, le repos aux fatigués, la santé aux infirmes, l'abondance aux indigents, la sécurité aux craintifs, la confiance entre les amis, la paix entre les ennemis, la certitude dans le doute, le conseil dans le chagrin, la consolation dans la tribulation, la victoire dans le combat, le refuge dans l'exil, un port dans le naufrage, la sagesse aux ignorants, l'élévation aux humiliés, la ressource puissante aux orphelins et aux veuves, la grâce à ceux qui commencent et qui avancent, la gloire et la couronne à ceux qui achèvent et qui triomphent.

Il semblait à Jésus-Christ qu'il n'était pas monté tout entier au ciel jusqu'à ce qu'il ait attiré à lui celle de la chair et du sang de laquelle il avait pris son corps. Jésus-Christ désirait donc ardemment d'avoir avec lui ce vase choisi, je dis le corps sacré de la Vierge, en qui il s'était si bien complu, dans lequel il ne trouva rien qui pût déplaire à la Divinité; corps admirable, qu'il avait rempli de l'abondance de toutes les vertus, de la plénitude de toutes les grâces, de l'odeur de tous les parfums célestes. Marie est celle dans le sein de laquelle a été fait de plusieurs choses, de la Divinité, de la chair et de l'âme, merveilleusement et d'une manière ineffable, par la main du Saint-Esprit, ce céleste parfum que le Christ, Pontife des biens futurs, a offert à Dieu le Père pour sacrifice du soir sur l'autel de la croix : *Hæc est in cujus utero, ex diversis speciebus, Divinitate, carne et anima, confectum est manu Spiritus sancti mirabiliter et ineffabiliter, illud thymiama, quod Christus assistens Pontifex futurorum bonorum, in ara crucis, Deo Patri sacrificium obtulit vespertinum.* Par ce parfum merveilleux, la sainte Mère de Dieu est devenue odorante et suave dans ses délices. Elle monte donc comme une colonne de vapeur, exhalant la myrrhe, l'encens et tous les parfums (Cant. 3, 6). C'est pourquoi les anges, la voyant s'élever majestueusement, répandant de toutes parts de suaves parfums, s'écriaient : Quelle est celle qui s'avance du désert, pleine de délices? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens?* (Cant. 8, 5.) Que les puissances angéliques cessent d'admirer les délices de ce désert, car celle qui était autrefois désert est devenue le jardin des délices. Comme le dit Isaïe : Ses déserts seront des lieux de délices, sa solitude sera un nouvel Eden : *Ponet desertum ejus quasi delicias, et solitudinem ejus quasi hortum Domini,* 51, 3.

J'appelle délices dans la Vierge d'avoir été préchoisie par le Seigneur, annoncée par les prophètes, désirée par les patriarches, saluée par l'ange, fécondée par le Saint-Esprit; d'avoir été figurée par la verge d'Aaron, par la toison de Gédéon, par la parole d'Ezéchiel, par le buisson ardent de Moïse; d'être devenue féconde sans souillure, d'avoir porté sans peine son Fils dans son sein et de l'avoir enfanté sans douleur; d'être la porte

de la vie, la première des vierges, la bien-aimée du Dieu de l'éternité. Que l'ange ne soit plus étonné si la Mère de Dieu et sa Servante, sa Sœur et son Epouse est élevée dans la splendeur et dans la gloire. Les délices de ce siècle ne sont qu'une ombre qui passe en un moment : là, tout ce qui délecte s'évanouit aussitôt, et ce qui tourmente demeure toujours; mais les délectations de la Vierge, à la droite de Dieu, ne passent pas. Oh ! combien sont grandes et inestimables les délices qu'aucun remords ne poursuit, qu'aucun terme n'arrête, qu'aucune sollicitude ne trouble, qu'aucun soupçon n'accompagne ! Oh ! quelle prudence, oh ! quelle sécurité de s'attacher et de servir celui qui, par un heureux commerce, donne des biens ineffables pour des biens mensongers, et des biens éternels pour des biens d'un moment ! Autrefois la Mère de Dieu avait placé son Fils dans une pauvre crèche ; aujourd'hui elle est placée par son Fils sur un trône très-élevé : *Mater Dei olim Filium suum collocaverat in humili præsepio; hodie in solio sublimi collocatur a Filio.* Elle avait placé son Fils entre deux animaux; elle est placée aujourd'hui par son Fils à la tête des anges : *Filium suum posuerat in medio duorum animalium; hodie collocatur a Filio in supereminentiam angelorum.* Autrefois elle avait conduit son Fils en Egypte ; aujourd'hui du désert de ce siècle elle est transportée au ciel par son Fils : *Olim Filium suum deduxerat in Ægyptum; hodie a Filio, de deserto hujus seculi transfertur in cœlum.* Elle avait vêtu son Fils de pauvres haillons; aujourd'hui son Fils la revêt du riche vêtement de la perpétuelle joie. Le Fils lui communique son humanité et sa divinité, son éternité, sa clarté, son bonheur, afin que lui, Fils unique du Père, à qui est dû tout honneur et toute gloire, soit vu, soit tenu, soit possédé par sa Mère : *Induerat Filium suum vilibus panniculis; hodie a Filio suo stola perpetuæ jucunditatis decoratur : humanitatem Filius ei suam communicat et divinitatem, suam æternitatem, suam claritatem, suam jucunditatem; ut videatur, et teneatur, et possideatur a Matre quasi Unigenitus a Patre, cui est honor et gloria.*

Aujourd'hui, dit le même et pieux docteur (1), on voit une grande action de grâces, et l'on entend la voix des louanges dans la cour céleste par les Principautés et les Puissances angéliques, parce que la Mère de Dieu est transportée dans le ciel.

Mais nous, ne convient-il pas de pleurer plutôt que de battre des mains, puisque dans cette vallée de larmes nous sommes privés de sa présence, qui était pour nous une publique occasion de joie ? Cependant que notre pélerinage espère et attende par elle une consolation opportune, car elle est élevée pour nous attirer aussi après elle à l'odeur de ses parfums ; elle va nous préparer une place. Cette Avocate fidèle et puissante nous précède pour s'occuper de la grande affaire de notre salut ; elle va à son Fils

(1) De Assumpt. Mariæ, serm. 36.

pour cela. Son amour comme Mère de Dieu procurera des faveurs aux hommes, et comme Reine des puissances célestes, possédant la principauté du ciel et de la terre, elle nous procurera le royaume des cieux.

L'arche d'alliance était restée longtemps dans Azoth; mais aujourd'hui David l'enlève, et elle est reçue dans Jérusalem avec une très-grande pompe. Marie, enlevée de la vallée de misère et de larmes, entre dans la céleste cité. Vraiment Marie est bénie entre les femmes, soit alors qu'elle reçoit Jésus-Christ sur la terre, soit alors que Jésus-Christ la reçoit dans le ciel. Elle est vraiment heureuse, pouvant dire avec assurance : Toutes les générations m'appelleront bienheureuse : *Beatam me dicent omnes generationes* (Luc. 1, 48). Elle est cette Vierge sage qui, tandis que les vierges folles restent dehors, entre au festin nuptial avec l'Epoux (Matth. 25). Que les vierges folles se plaignent de ce que leurs lampes sont éteintes; il est dit de celle de Marie : *Non extinguetur in nocte lucerna ejus :* Sa lampe ne s'est pas éteinte durant la nuit (Prov. 31, 18).

O Vierge auguste, que votre assomption est belle ! O la plus belle des femmes, Fille du Prince éternel, que vos pieds sont beaux dans votre superbe chaussure ! *Quam pulchri sunt gressus tui in calceamentis, Filia Principis* ! (Cant. 7, 1.)

Aujourd'hui le Fils introduit triomphalement sa Mère dans le ciel.

O Vierge des vierges, je vous en prie, regardez, soyez attentive, et voyez si celui-ci est votre Fils, que vous enveloppiez autrefois de langes, que vous conduisiez en Egypte, que vous cherchiez dans Jérusalem, que vous voyiez lié, flagellé, couvert de crachats et cloué sur un gibet par les Juifs, si toutefois vous pouviez voir de vos yeux maternels les tourments de votre Fils; maintenant couronné de gloire et d'honneur, au-dessus de toutes les puissances angéliques, et que vous voyez élevé au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. O pleine de grâce, vraiment aujourd'hui le Seigneur est avec vous et vous avec le Seigneur, afin que vous habitiez avec lui, que vous reposiez en lui, et que lui-même habite et se repose avec vous. Vous étiez véritablement pleine de grâce, vous qui avez enfanté celui qui est plein de grâce et de vérité; maintenant vous recevez de lui la plénitude de la gloire et de l'honneur. Vous chantiez autrefois, quand vous avez conçu votre Fils : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur (Luc. 1, 46-47). Maintenant vous pouvez tressaillir davantage, étant reçue par votre Fils. Votre magnificence a été élevée dans les cieux après votre Fils (Psal. 8, 2).

Seigneur, la Reine est placée à votre droite, revêtue de l'or d'Ophir : *Astitit Regina a dextris tuis, in vestitu deaurato* (Psal. 44, 10). La Vierge-Reine, dit saint Bernardin de Sienne (1), est à la droite de Dieu, puisque, après son Fils, elle est élevée au-dessus de tous les bienheureux,

(1) De B. Virg., serm. 61, art. 3.

dans la plus grande possession des biens éternels ; et elle est revêtue d'or, qui est son corps glorifié, de la splendeur duquel, après la splendeur de son Fils, toute la cité des bienheureux est illuminée. Que les louanges des hommes sont faibles pour exalter la Reine des anges ! dit ailleurs le même saint (1). Que peut dire la pauvreté humaine de celle qui a tous les anges, tous les élus à ses ordres ? Comment l'homme mortel pourrait-il louer celle dont la cour céleste admire la gloire et proclame la puissance ? Par quels honneurs les hommes glorifieront-ils Marie, que toutes les armées célestes vénèrent constamment ? Il n'est pas au pouvoir de la langue humaine d'exalter comme elle le mérite la glorieuse Vierge. Qu'il nous suffise, ayant le désir de lui plaire, de la croire si grande, que nul homme ne le peut expliquer.

Ecoutez comment ce saint docteur explique ces paroles du Psalmiste : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ :* Levez-vous, Seigneur, entrez dans votre repos, vous et l'arche de votre sainteté, 131, 8. Dans ces très-saintes paroles, un triple état de la glorieuse Vierge est indiqué. Le premier est celui d'une très-amoureuse invitation ou élévation, quand il est dit : Levez-vous : *Surge.* Le second est celui d'un admirable empressement d'aller à sa rencontre, quand il est dit : Seigneur, entrez dans votre repos. Le troisième d'une très-riche glorification, quand il ajoute : Vous et l'arche de votre sainteté.

Le premier état de la bienheureuse Vierge établi par le prophète est celui d'une invitation très-amoureuse, quand il dit : *Surge :* Levez-vous ; c'est-à-dire, venez à la gloire éternelle. Car elle reçut de Dieu une triple invitation pour la gloire du ciel. Le Fils l'invite à cette élévation en lui adressant ces paroles d'Isaïe : *Elevare, elevare, consurge, Jerusalem :* Levez-vous, levez-vous, levez-vous, Jérusalem, 51, 17. Assurément la Vierge est cette Jérusalem, qui veut dire *vision de la paix.* Car elle est toute pacifique et admirablement illuminée de la vision de Dieu. La bienheureuse Vierge reçut de sublimes élévations de son Fils : d'abord, quand elle vivait dans ce monde ; en second lieu, quand elle passa de la terre à la gloire ; troisièmement, quand elle s'asseoit sur un trône de gloire près de son Fils. Et quoique aucune langue ne puisse les expliquer, cependant la langue de l'Ecriture sacrée s'efforce de nous montrer en la Vierge ces trois élévations.

Premièrement, vivant ici-bas, elle a été élevée par la grâce, et cela triplement : 1° en sainteté, 2° en œuvres, 3° en contemplation. Par l'éminence de sa sainteté, elle est élevée au-dessus de la pureté des vierges et des anges ; par l'excellence de ses œuvres, elle est élevée au-dessus de la soumission des martyrs et des confesseurs ; par l'éminence de sa contemplation, elle est élevée au-dessus de la sagesse des prophètes et des

(1) In festo Assumpt. gloriosæ Virginis Mariæ, serm. 11.

apôtres. L'Ecriture nous montre mystiquement cette triple élévation en l'élévation de l'arche de Noé, en l'élévation de la roue, en l'élévation de l'aigle.

D'abord, Marie est élevée par une éminente sainteté. Il est dit dans la Genèse, 7 : Les eaux se multiplièrent : *Multiplicatæ sunt aquæ ;* c'est-à-dire que Marie est dans la surabondance de la grâce d'élévation et de sainteté. Car l'abondance des eaux pour l'arche montre la plénitude des grâces en Marie. Marie est la fontaine des jardins, le puits des eaux vivantes, comme le disent les Cantiques : *Fons hortorum, puteus aquarum viventium*, 4, 15. Elle est comme un jardin toujours arrosé, comme une source dont les eaux ne tarissent jamais, dit Isaïe : *Hortus irriguus, et fons aquarum, cujus non deficient aquæ*, 58, 11. Ces eaux élevèrent l'arche en laquelle la race humaine fut conservée, elle s'éleva de terre et monta vers les cieux ; c'est-à-dire que la sainte Vierge fut toujours au-dessus de tout ce qui est terrestre et de tout amour infect. Elle s'éleva à une telle pureté et sainteté, qu'aucune créature, même parmi les anges, n'a pu y atteindre. Car les anges ont la pureté de l'esprit seulement, les vierges celle de l'âme et du corps ; mais la glorieuse Vierge Marie surpasse et les vierges et les anges.

En second lieu, la bienheureuse Vierge est élevée par l'excellence de sa vie, marquée par l'élévation de la roue, dont parle Ezéchiel, 1, 15. La vie de Marie a toujours été active pour s'élever sans cesse vers Dieu.

En troisième lieu, Marie s'élève par l'excellence de sa contemplation, et elle est figurée en l'élévation de l'aigle, dont Job dit : A ta voix l'aigle s'élèvera-t-il jusqu'aux nues, et placera-t-il son nid sur le sommet des rochers ? 39, 27. Ainsi Marie, aigle céleste, s'élève au-dessus de tous les anges par sa sagesse et ses sublimes contemplations. L'Esprit saint exprime dans les Cantiques cette triple élévation en disant : Quelle est celle qui s'élève comme une aurore naissante, et cela par sa sainteté ; belle comme la lune, et cela par ses œuvres ; brillante comme le soleil, et cela par sa contemplation ; terrible comme une armée rangée en bataille, et cela par l'union de ses trois élévations ?

Secondement, elle a été élevée en quittant le monde par sa glorieuse assomption, et cette élévation va jusqu'au sommet d'une triple dignité, savoir : d'une dignité très-haute, très-étendue, très-solide, afin que le règne de la Vierge soit élevé, immense, sempiternel. Ces trois choses sont figurées dans la sainte Ecriture par l'élévation de la magnificence divine, d'un trône divin et d'une montagne inébranlable.

D'abord, Marie est élevée au comble d'une très-haute dignité, afin que son règne soit au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. De cette dignité si haute le Prophète royal dit : Votre magnificence est élevée au-dessus des cieux : *Elevata est magnificentia tua super cœlos* (Psal. 8, 2). Or, la singulière magnificence de Dieu est la bienheureuse Vierge, parce que dans

son exaltation elle est plus louée; et aussi dans son élévation, dans sa piété, dans ses actions de grâces et dans la jouissance de tous les biens de Dieu, elle loue davantage le Seigneur que toutes les autres créatures réunies ensemble. D'où il est dit avec raison qu'elle est élevée au-dessus des cieux, c'est-à-dire au-dessus de tous les chœurs des anges. Comme Jésus, Fils de Dieu, est assis à la droite de la majesté de son Père au plus haut des cieux (Hebr. 1), ayant été élevé autant au-dessus des anges, qu'est plus excellent auprès d'eux le nom qu'il a hérité, lequel est certainement et vraiment Dieu par la grâce de l'union! Ainsi la Mère de Jésus est autant au-dessus des anges que plus excellente est sa dignité maternelle.

Secondement, Marie est élevée au sommet d'une dignité très-étendue, afin que son règne embrasse tout, afin qu'elle domine de la mer de la grâce jusqu'à la mer de la gloire, et du fleuve des divines influences jusqu'aux confins de l'univers, régnant sur toute créature : *Elevata est ad culmen dignitatis latissimæ, ut sit Virginis regnum latum; ut dominetur a mari gratiæ usque ad mare gloriæ, et a flumine influxuum divinorum usque ad terminos orbis terrarum, super omnem naturam regnans.*

En troisième lieu, Marie est élevée au sommet d'une dignité inébranlable. C'est ce qu'a dit le prophète Isaïe : Voici ce qui sera dans les derniers temps : La montagne où habite le Seigneur sera élevée au sommet des montagnes, au-dessus des collines; toutes les nations y accourront en foule : *Et erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini in vertice montium, et elevabitur super colles, et fluent ad eum omnes gentes*, 2, 2. Montagne, dit le Psalmiste, où le Seigneur veut habiter, où l'Eternel fixe à jamais sa demeure : *Mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo, etenim Dominus habitabit in finem*, 67, 17. La bienheureuse Vierge est cette montagne dont parle ainsi Daniel : Une pierre fut détachée, sans la main de l'homme, d'une montagne, 2, 34 : *Abscissus est lapis de monte sine manibus.* Voilà la Vierge de qui, sans l'homme, est né le Christ Jésus, pierre angulaire qui remplit toute la terre. Cette montagne est élevée sur les collines, parce que l'élévation de la Vierge, comme il a été dit, est très-élevée au-dessus des plus élevés, et très-étendue sur tous, et très-solide et inébranlable, afin que la solidité de cette montagne ne puisse être ébranlée tant que durera la pierre qui en a été détachée, qui est Jésus-Christ; afin que subsiste le règne de la Mère tant que subsistera l'empire du Fils. De cet empire Daniel dit : Sa puissance est une puissance éternelle qui ne sera pas transférée, et son règne ne sera point affaibli : *Potestas ejus potestas æterna quæ non auferetur, et regnum ejus quod non corrumpetur*, 7, 14. Isaïe a vu cette triple élévation de Marie quand il a dit : J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé : *Vidi Dominum sedentem super solium excelsum*, 6, 1; et toute la terre est pleine de sa gloire : *Plena est omnis terra gloria ejus* (ibid. 3). J'ai vu le Seigneur assis sur un trône, parce qu'il s'est reposé d'une manière immuable en

la bienheureuse Vierge Marie, à cause de son inébranlable dignité; assis sur un trône magnifique et élevé, à cause de la dignité très-élevée de Marie, et la terre était pleine de sa majesté, à cause de sa dignité très-étendue.

Troisièmement, la bienheureuse Vierge est élevée et établie au plus haut des cieux; et cette élévation est très-avantageuse à la terre, parce que, assise près de son Fils, elle offre à l'Eglise militante trois protections : 1° elle la dirige, 2° elle la défend, 3° elle l'arrose. Elle dirige en préparant la voie, elle protége en repoussant les ennemis, elle arrose en obtenant la grâce : *Dirigit expediendo viam, protegit repellendo pugnam, irrigat impetrando gratiam.* C'est donc avec raison qu'on lui applique ces paroles de l'Ecclésiastique : *In me omnis gratia viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis :* En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité, en moi toute l'espérance de la vie et de la vertu, 24, 25. Cette élévation est figurée dans l'Ecriture par la verge, par l'arche, par la nuée.

D'abord, comme dirigeant, elle est figurée par la verge d'Aaron, dont il est écrit dans l'Exode que le Seigneur dit à Moïse : Elève ta verge et étends ta main sur la mer, et partage-la, afin que les enfants d'Israël marchent au milieu de la mer à pied sec, 14, 16. Cette verge dont un signe prépare la voie au peuple de Dieu est assurément la glorieuse Vierge Marie, par l'influence de laquelle toute amertume, toute voie difficile devient facile et agréable.

En second lieu, comme Marie protége, elle est figurée par l'arche d'alliance, dont il est écrit dans le livre des Nombres : Lorsqu'on élevait l'arche, Moïse disait : Levez-vous, Seigneur, et que vos ennemis soient dissipés; que ceux qui vous haïssent fuient devant votre face, 16, 35. De même, quand la glorieuse Vierge a été élevée au royaume des cieux, la puissance du démon a été affaiblie et dissipée : *Quando elevata fuit Virgo gloriosa ad cœlestia regna, dæmonis potentia imminuta est et dissipata.* C'est pourquoi elle dit dans l'Ecclésiastique : *Superborum et sublimium colla propria virtute calcavi :* J'ai foulé aux pieds par ma puissance les superbes et les orgueilleux, 24, 11.

En troisième lieu, parce que Marie rafraîchit, arrose, elle est figurée par la nuée, dont Job parle ainsi : Elèveras-tu ta voix jusqu'aux nuées? et des torrents d'eau descendront-ils sur toi? *Numquid elevabis in nebula vocem? et impetus aquarum operiet te?* (Job, 38, 34.) La voix s'est élevée jusqu'à la nuée, c'est la grâce obtenue par la prière de la Vierge; des torrents d'eau la suivent, c'est-à-dire que par elle on obtient d'abondantes grâces et la rémission des péchés. D'où l'Ecclésiastique dit : *Medicina omnium in festinatione nebulæ :* Le remède de tous est dans la diligente élévation de la nuée, 43, 24, c'est-à-dire dans la prompte assomption de la bénie Vierge, parce que tous ceux qui le veulent sont participants de sa grâce. C'est ce qui fait dire à saint Bernard : Marie s'est faite toute à

tous, aux insensés et aux sages; elle s'est faite débitrice dans sa très-grande charité; elle ouvre à tous le sein de sa miséricorde, et tous reçoivent de sa plénitude : *Maria omnibus omnia facta est sapientibus et insipientibus, copiosissima caritate debitricem se fecit, omnibus misericordiæ sinum aperuit, ac de plenitudine ejus accipiunt universi.* Cette triple efficacité de l'influence de la Vierge est désignée en même temps dans l'élévation de la nuée, dont il est dit au livre des Nombres : Une nuée s'éleva du tabernacle d'alliance, et les enfants d'Israël partirent rangés en troupes, 10, 11-12. Cette nuée tantôt conduisait le peuple de Dieu, tantôt le défendait, tantôt l'ombrageait; quelquefois elle le précédait, d'autres fois elle le suivait, et parfois elle se reposait sur eux, afin que toutes les protections si multipliées de la Vierge fussent figurées à l'égard du peuple des élus et de tous les chrétiens.

Le second état de la glorieuse Vierge Marie, établi par le Prophète, est marqué dans la très-amoureuse rencontre, continue saint Bernardin de Sienne, de manière que la voix du Prophète ne soit qu'une seule et même voix de tous les bienheureux louant, exaltant, applaudissant et engageant le Seigneur d'aller au-devant de sa bénie Mère, et disant : Seigneur, entrez dans votre repos : *In requiem tuam* (Psal. 131, 8); c'est-à-dire, allez au-devant d'elle avec toute l'armée des bienheureux. Car ils appellent repos du Christ la bienheureuse Vierge, non seulement parce qu'il s'est reposé neuf mois en elle, mais aussi parce qu'il s'est plus reposé en elle par un amour de quiétude qu'en toute autre créature raisonnable, comme l'atteste la bienheureuse Vierge elle-même, disant dans l'Ecclésiastique : Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle : *Qui creavit me requievit in tabernaculo meo*, 24, 12.

Oh! qui pourrait exprimer la joie et la solennité de la cour céleste, quand le glorieux Roi Jésus se lève à la hâte et joyeux, orné de sa splendeur royale? Il met en mouvement toute la cité des saints, afin que tous les habitants du ciel accourent à la rencontre de la Vierge-Mère montant dans une grande gloire et une grande majesté. Alors s'accomplit parfaitement ce qui est dit de David, qu'il amena l'arche de Dieu en la cité de Dieu avec allégresse, et qu'il avait avec lui sept chœurs de chantres (2 Reg. 6, 12). Jésus-Christ, figuré par David, s'avance vers sa Mère, arche céleste d'alliance, avec sept chœurs, c'est-à-dire avec les anges, les patriarches, les prophètes, les apôtres qui étaient déjà morts, les martyrs, les confesseurs et les vierges, afin que s'accomplissent en la bienheureuse Vierge ces paroles de l'Ecriture : *In plenitudine sanctorum detentio mea:* Ma demeure est dans la plénitude des saints (Eccli. 24, 16). O glorieuse solennité! *O solemnitas gloriosa!* O acclamations inexprimables! *O jubilus inexpressibilis!* O allégresse qu'on ne peut ni exprimer ni taire! Ces merveilles sont figurées par ces paroles de l'Ecriture : A la vue de sa mère, le roi Salomon se leva au-devant d'elle, et il la révéra, et il s'assit sur son

:rône, et un trône fut apporté pour la mère du roi, qui s'assit à sa droite : *Surrexit rex in occursum ejus, adoravitque eam, et sedit super thronum suum, positusque est thronus matri regis, quæ sedit ad dexteram ejus* (3 Reg. 2, 19). Contemplez dans ces paroles l'admirable rencontre, car Jésus-Christ se lève au-devant de sa Mère ; contemplez l'admirable vénération, il la vénère ; contemplez la sublime élévation, car un trône fut apporté pour sa mère ; contemplez son union parfaite, puisqu'elle s'assied à sa droite.

Le Père éternel, par une certaine appropriation, non par un mouvement local, mais par une complaisance favorable, par la principale influence de sa glorification, va au-devant de la bienheureuse Vierge, et il l'embrasse comme l'Epouse de la très-chaste dilection, de la très-singulière fécondité, de l'éducation la plus attentive ; Epouse qui lui plut par la spéciale pureté de sa virginité, et plus encore par sa très-profonde humilité, à laquelle il donna son Fils unique, qu'elle conçut et enfanta de ses très-chastes entrailles, qu'elle nourrit avec beaucoup de diligence. Le Père éternel, en présence de toute la cour céleste, embrasse avec une tendresse infinie cette Epouse, et il la reconnaît pour la Mère de son Fils unique. Isaïe l'avait dit en la personne du Père : *Domum Majestatis meæ glorificabo :* Je remplirai de gloire la maison où réside ma Majesté, 60, 7. Marie reçoit de lui la fécondité de source pour engendrer tous les élus et les anges eux-mêmes par un certain goût, de gré, par une certaine expérience des choses divines, comme aussi, dès le commencement de leur création et de leur glorification, ils avaient prévu qu'elle serait la Mère de Dieu, et que par conséquent elle serait élevée en la gloire céleste au-dessus de toute créature raisonnable. Donc la Vierge a dès lors du Père la prérogative de primauté et de sublimité royale et impériale sur toute la nature créée.

Le Fils, comme nous l'avons dit, dans la gloire de sa majesté, va au-devant d'elle, manifestant à tous qu'elle est sa très-véritable Mère, qui l'a conçu, enfanté, nourri, et qu'il se l'est unie, associée, en prenant d'elle sa nature humaine ; et, plein d'un respect filial, il la vénère. O bon Jésus, Dieu tout puissant et éternel, pourquoi vénérez-vous une femme ? Je veux, dit-il, la vénérer, et c'est avec justice, parce que deux choses la rendent comme adorable : la première raison est sa maternité ; la seconde, le mérite de son humilité. Car en elle se trouvent une maternité singulière et une humilité incomparable. D'abord le Seigneur Jésus vénère sa Mère sous le rapport de sa maternité ; il la vénère non comme une mère ordinaire, mais comme une mère singulièrement extraordinaire, singulièrement merveilleuse, singulièrement diligente. Premièrement, dis-je, singulièrement extraordinaire, parce que seule, sans l'homme, elle conçoit du Saint-Esprit. Secondement, singulièrement merveilleuse, parce que nulle autre, excepté elle, n'a engendré Dieu, nulle autre n'est demeurée

vierge après l'enfantement. En troisième lieu, singulièrement diligente, parce que jamais aucune mère ne fut remplie d'un si grand amour et d'une si grande sollicitude pour son fils, ni même toutes les autres mères ensemble. Comme donc dans cette conception elle n'a point eu de semblable, ainsi dans cet honneur elle n'aura point de partage avec les autres : *Sicut ergo in ipso conceptu nullum habuit socium, sic in isto honore nullum habebit consortium.* Et comme elle n'a point eu d'égale dans un tel Fils, ainsi dans un tel honneur elle n'aura personne de semblable : *Et sicut in tali Filio nullam habuit parem, ita in hoc honore nullam habebit consimilem.* Et comme dans sa cordiale sollicitude elle n'en a point eu de comparable, de même dans la gloire elle n'aura aucune créature égale : *Et sicut in præcordiali sollicitudine nullam habuit comparabilem, ita et in gloria nullam habebit creaturam æqualem.*

Secondement, Jésus vénère sa Mère à cause de l'abîme de son humilité. Car, comme il est dit en saint Luc que celui qui s'élève sera abaissé et que celui qui s'humilie sera exalté, 14, 11, et que jamais aucune créature n'a eu une si grande humilité, pour cela, en son élévation, elle n'aura point de compagnon.

Il est trois manières de tirer profit des vertus : la première par évacuation, la seconde par accomplissement, la troisième par opposition. D'abord par évacuation, comme dans la foi et l'espérance; à leur cessation succède la vision de Dieu. Ensuite par accomplissement, comme dans la charité et dans plusieurs vertus cardinales, auxquelles il faut ajouter l'accomplissement sans imperfection. Enfin par opposition, comme dans la pauvreté et la faim, et les larmes, et l'humilité, auxquelles Dieu promet trois biens opposés. Car il l'atteste lui-même en saint Matthieu, chapitre 5e : Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux! Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés! Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés! Et de l'humilité le Seigneur dit : Celui qui s'abaisse sera élevé (Luc. 14, 11).

Voyez donc comment en la Vierge bénie son humilité et la bonté divine se combattent par une espèce de pieuse opposition : Marie s'humilie, et Dieu l'élève. Non seulement Marie s'abaisse, mais, dans son humilité, elle se met au-dessous de toute créature raisonnable; et Dieu non seulement l'élève, mais il la place même au-dessus de toute la nature angélique. Marie loue le Seigneur, et le grand Dieu la vénère comme sa très-révérende Mère, et, par un honneur inestimable, il se fait homme en elle. O étonnant prodige et sommet d'une élévation inouïe, que le Fils de Dieu paraisse reconnaître qu'en quelque sorte il doit son humanité à une femme! Que n'a-t-il pas dû accorder à la Vierge qu'il a tant voulu honorer? *Quid non debuit Virgini concedere, quam tantum voluit honorare?* Car l'honneur qu'il lui rend est comme infiniment au-dessus de celui de tous les séraphins, parce que l'honneur que la Vierge lui rend est incom-

parablement supérieur à celui de tous les chœurs des anges, et tous ensemble ne peuvent pas vraiment aimer Dieu et vraiment jouir de lui, comme Fils de leur sein, ainsi que fait la Vierge-Mère : *Sed me ipsi insimul omnes possunt vere Deum diligere, et vere ipso frui, ut Filio uteri sui, sicut facit Virgo et Mater*. Par ce degré, le plus élevé parmi les degrés d'une pure créature, tous les séraphins sont élevés en la Vierge, qui, créatures comme la Vierge, en elle et par elle aiment et jouissent du Fils de Dieu, comme s'étant fait le Fils de la créature par un naturel et inestimable amour de Dieu.

La bienheureuse Vierge, comme une autre Esther, est conduite par toute l'armée céleste vers Assuérus, c'est-à-dire vers le Dieu suprême ; en sorte qu'elle peut s'appliquer ces paroles prophétiques du Psalmiste : Vous m'avez tenu par la main, vous m'avez guidé dans votre conseil, et un peu après vous m'avez reçu dans votre gloire : *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me*, 72, 24. Ce qui s'accomplit véritablement aujourd'hui que tous les citoyens célestes voient monter cette auguste Vierge, abondant des délices des embrassements divins, appuyée sur son Bien-Aimé.

En troisième lieu, l'Esprit saint lui-même va au-devant de la glorieuse Vierge, reconnaissant la fournaise de son amour et l'atelier de sa miraculeuse opération, en lequel et par lequel a été fabriqué un corps très-pur au Fils de Dieu, auquel a été jointe une âme nouvelle, ayant uni l'un et l'autre en une nature humaine, intègre, entière et parfaite en la personne du Fils de Dieu. Le Saint-Esprit montre clairement aux élus que dans cet atelier, et par lui, il a fait avec art tout ce qui se fait de plus merveilleux dans la grâce, et qu'il a renfermé là tout le feu de son action, qu'il s'est proposé de donner à une créature raisonnable.

Ainsi donc toute la Trinité, d'une même et conforme volonté, montre que cette inestimable Vierge est son Epouse d'incomparable charité ; la Reine du ciel, d'une dignité qui ne peut être atteinte ; la Maîtresse du monde, d'une puissance incommunicable ; la pieuse Mère de tous les élus, d'une intarissable bonté ; la très-triomphante Dominatrice de tous les ennemis de Dieu, ayant une force irrésistible ; la très-abondante Dispensatrice de tous les trésors du ciel, selon sa volonté.

A la vue de tant d'honneur et de gloire accordés à la glorieuse Vierge dans son assomption, les heureux habitants des cieux sont dans l'admiration, et ils s'écrient : Quelle est celle qui s'élève du désert, nageant dans les délices, appuyée sur son Bien-Aimé? (Cant. 8, 5.) Disant : Quelle est celle-ci? *Quæ est ista?* ils manifestent leur admiration de son excellence personnelle, qui est tout entière l'exemple de religion. Dans ces paroles : Quelle est celle qui monte? ils désignent sa grâce singulière, qui fut toujours son avancement en sainteté. Montant du désert : ces paroles indiquent sa grandeur universelle, par laquelle elle fut l'honneur de la con-

dition humaine. C'est merveille que du genre humain abandonné de la grâce une telle Vierge puisse monter. Nageant dans les délices : ceci prouve sa richesse virginale, soit pour son avantage, soit pour celui du monde entier. Appuyée sur son Bien-Aimé : par ces paroles on voit sa gloire incommunicable par son union avec Dieu. Oh ! quelle immense dignité ! quelle gloire spéciale de s'appuyer sur celui que les Puissances angéliques révèrent ! C'est ce qui frappe le plus d'étonnement les anges. Les anges sont donc dans la joie et l'allégresse quand la bienheureuse Vierge, en corps et en âme, entre triomphalement dans le ciel ; car c'est pour la première fois qu'ils voient la Reine des cieux dans le palais du paradis. Dès lors les anges s'unissent plus intimement aux hommes ; car, quoiqu'ils eussent vu l'Homme-Dieu montant au ciel, ils n'avaient cependant jamais vu un pur homme préféré à toute autre créature. Toute la cour céleste se réjouit aussi, parce qu'après l'entrée au ciel du corps divin de Jésus, avec lequel les âmes des saints, et peut-être leurs corps glorifiés, montèrent aussi, ils n'avaient vu monter personne dans un corps royal, excepté la Vierge. Chaque ordre céleste tressaille de bonheur, parce que chaque ordre trouve quelque chose de spécial ajouté à sa gloire.

Le troisième état de la glorieuse Vierge, qu'indique le Psalmiste, est celui d'une très-aimable glorification ou exaltation. Car, après avoir dit : Levez-vous, Seigneur, entrez dans votre repos, il ajoute : vous et l'arche de votre sainteté : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ*, 131, 8. Ce qu'il déclare plus clairement lorsqu'il dit ailleurs : La Reine s'est assise à votre droite : *Astitit Regina a dextris tuis*, 44, 10. Car, comme le béni Jésus est assis à la droite du Père, c'est-à-dire dans tous les biens infinis du Père, ainsi la glorieuse Vierge est dans tous les biens infinis de son Fils Jésus, assise près de lui sur un trône.

Comme la sainte Ecriture atteste, dit sainte Brigitte (1), que Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, il est impossible que quelqu'un, par la raison humaine, puisse comprendre par quels grands honneurs la glorieuse Mère de Dieu a dû être vénérée de tous à son assomption, ayant acquis tant de sublimes mérites sur la terre. Qui pourrait nous dire les grandes récompenses dont le Fils a enrichi sa très-vénérable Mère, elle qui n'a jamais fait aucune faute, et dont les œuvres, très-agréables à Dieu, sont sans nombre ?

Heureux jour, s'écrie Hugues de Saint-Victor (2), dans lequel la Vierge des vierges, la Sainte par excellence sur tous les saints, la Mère de miséricorde monte au ciel ! Heureux jour, dans lequel cette glorieuse Vierge remplie des parfums célestes de toutes les vertus, ce paradis de délices, la gloire des anges, est élevée à la hauteur du trône royal ! Voilà notre

(1) Lib. 8 Revel. De Virginis Excellentia, cap. 20.
(2) Lib. 3 de Assumpt. et decem Præconiis Mariæ, tit. 125.

Souveraine, voilà la Vierge qui, par un singulier privilége, accompagnée de tous les chœurs des anges, s'élève aujourd'hui à la droite de son Fils. Le Roi de l'univers et son Fils, et le Seigneur des cieux avec toute la cour céleste, vient à sa rencontre pour la placer sur un trône à sa droite et la couronner pour l'éternité.

Marie entrant aujourd'hui dans la gloire céleste, dit saint Bonaventure (1), est figurée par la reine de Saba, dont il est dit qu'elle entra dans Jérusalem avec une suite nombreuse et une grande magnificence, avec des chameaux qui portaient des aromates et beaucoup d'or et des pierres précieuses : *Et ingressa Jerusalem multo cum comitatu et divitiis, camelis portantibus aromata, et aurum infinitum nimis, et gemmas pretiosas* (3 Reg. 10, 2). Considérez dans ces paroles la gloire de Marie entrant dans la céleste Jérusalem. Considérez, dis-je, l'excellence de celle qui entre, la puissance de celle qui entre, la richesse de celle qui entre. Considérez son excellence dans son titre de Reine, sa puissance dans sa suite nombreuse, sa richesse dans son appareil. Considérez l'excellence de la principauté de Marie, notre Reine, figurée par la reine de Saba, qui veut dire *cri*. Car Marie est la Reine du monde, où l'on n'entend que des cris de douleur ; elle est aussi la Reine du ciel, où l'on n'entend que des cris de joie. Considérez aussi, en l'entrée de notre Reine, sa puissance dans sa suite nombreuse. Car Marie est entrée dans la céleste Jérusalem avec toute la multitude des anges qui la précédaient et la suivaient, l'accompagnant dans ses acclamations de joie jusqu'au trône qui lui était préparé avant que le monde fût.

Considérez encore en Marie la richesse de ses mérites dans l'appareil de ses nombreux trésors. Car elle porte avec elle l'or précieux et abondant de l'amour de Dieu et du prochain, les pierres très-riches des vertus et des dons, les aromates des bonnes œuvres et des salutaires exemples. Mais ce que je dis des trésors de Marie est peu de chose comparé à ces paroles de saint Bernard (2) : En vos mains, dit-il, sont tous les trésors des miséricordes du Seigneur. A Dieu ne plaise que votre main cesse de donner ; car votre gloire ne diminue pas, mais elle augmente, quand les pécheurs sont pardonnés et les justes glorifiés : *In manibus tuis sunt omnes thesauri miserationum Domini. Absit ut cesset manus tua; neque enim gloria tua minuitur, sed augetur, cum pœnitentes ad veniam, justificati ad gloriam assumuntur*. Ainsi la Mère du Seigneur est entrée dans la gloire comme Reine des cieux ; elle est entrée avec la suite nombreuse des anges ; elle est entrée avec les richesses d'innombrables mérites.

Considérons encore que la très-sainte Vierge s'élève au-dessus de tous les saints dans la surabondance des mérites et des récompenses sans

(1) Speculi, lect. 3.
(2) Serm. de Assumpt. Virg.

terme, selon ces paroles des Proverbes : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas :* Beaucoup d'autres ont ramassé de grandes richesses, mais vous, vous les avez tous surpassés, 31, 29. Vous les avez tous surpassés positivement ; vous avez surpassé en nature, vous avez surpassé en grâce, vous avez surpassé en gloire, ô Marie, toutes les femmes, toutes les âmes, toutes les intelligences angéliques : *Supergressa utique es, supergressa certe es in natura, supergressa es in gratia, supergressa es in gloria, universas filias, universas animas, universas intelligentias angelicas, o Maria.*

Je dis que Marie a surpassé en nature toutes les filles des hommes, puisque, ce que la nature n'admet pas, elle conçoit vierge, elle enfante vierge, selon ces paroles d'Isaïe : *Ecce virgo concipiet et pariet Filium :* Voilà que la vierge concevra et enfantera un Fils, 7, 14. Et non seulement c'est au-dessus de toute la nature que la vierge enfante un fils, mais que ce fils soit Dieu. C'est pourquoi saint Jérôme dit dans un sermon sur l'Assomption : Ce que la nature n'a point eu, ce que l'usage n'a point su, ce que la raison a ignoré, ce que l'esprit humain ne saisit pas, ce qui frappe le ciel, étonne la terre, ce que toute créature, même les créatures célestes, admirent, tout cela est ce qui est annoncé divinement à Marie par Gabriel et qui s'accomplit par le Christ : *Quod natura non habuit, usus nescivit, ignoravit ratio, mens non capit humana, pavet cœlum, stupet terra, creatura etiam omnis miratur cœlestis ; hoc totum est quod per Gabrielem Mariæ divinitus nuntiatur, et per Christum adimpletur.*

Aussi Marie a surpassé en grâce toutes les âmes des saints, puisque non seulement elle est pleine de grâce, mais qu'elle en est surpleine, Gabriel l'attestant lorsqu'il dit d'abord : Je vous salue, pleine de grâce, et qu'il ajoute après : L'Esprit saint surviendra en vous. Mais si elle est pleine de grâce, tout ce qui lui arrive après cela, ce que le Saint-Esprit lui confère, fait qu'elle est plus que pleine ; en cela elle surabonde certainement. D'où saint Bernard dit dans son second sermon sur l'Assomption : Quand le Saint-Esprit survint en elle, elle était déjà pleine de grâce pour elle-même, et l'esprit survenant, Marie est alors surpleine, elle surabonde pour nous : *Veniente jam Spiritu sancto, plena sibi ; eodem quoque superveniente, nobis superplena et superfluens fit Maria.*

De même Marie surpasse en gloire toutes les intelligences angéliques. Car elle est ce trône de saphir dont parle Ezéchiel, élevé au-dessus du ciel des anges, 1, 24. Ce qui fait dire admirablement à saint Bernard (1) : Marie monte au-dessus de tout le genre humain, elle s'élève jusqu'aux anges, et elle s'élève au-dessus d'eux, et elle est placée au-dessus de toute créature céleste : *Ascendit plane Maria super omne humanum genus, ascendit usque ad angelos, sed et ipsos quoque transcendit, et cœlestem omnem supergreditur creaturam.*

(1) Serm. in Natal. B. Mariæ, de Aquæductu.

Ainsi, reprend saint Bonaventure, ainsi, mes très-chers amis, Marie est sortie, elle s'est avancée, elle est entrée, et elle est montée plus haut que tous les autres : *Sic ergo, carissimi, Maria egressa, et progressa, et ingressa, et supergressa est.* Elle est sortie, dis-je, en naissant pour la vie des misérables, elle a avancé en croissant en la grâce des priviléges, elle est entrée en parvenant au royaume des cieux, elle a surpassé en gloire tous les bienheureux : *Egressa, inquam, est nascendo ad vitam miserorum ; progressa est proficiendo in gratia privilegiorum ; ingressa est perveniendo ad regnum cœlorum ; supergressa est excedendo gloriam omnium beatorum.*

La solennité de l'Assomption de la bienheureuse Vierge, dit le vénérable Hildebert (1), nous offre ample matière pour parler ; et quoique incapables de nous acquitter dignement de cette fonction, quand même nous parlerions la langue des hommes et des anges, cependant nous pouvons dire quelque chose en empruntant ces paroles d'Isaïe : *Data est ei gloria Libani, decor Carmeli et Saron* : La gloire du Liban lui est donnée, la beauté du Carmel et la fertilité de Saron, 35, 2. Ce que le prophète avait annoncé devoir s'accomplir, nous le voyons accompli. Disons donc : Aujourd'hui la gloire du Liban est donnée à Marie, la beauté du Carmel, l'abondance de Saron. A la lettre, le Liban, le Carmel et Saron sont des montagnes qui, soit pour leurs pâturages, soit pour leurs arbres, soit pour leurs bestiaux gras, sont souvent nommées dans l'Ecriture, mais en figure, pour représenter l'excellence des vertus qui se trouvent dans les saints ; mais ici elles sont employées pour désigner une triple couronne qui reposait sur la tête de la bienheureuse Vierge, tandis qu'elle était sur la terre, et qui lui sert de diadème éclatant aujourd'hui dans les cieux. Car la bienheureuse Vierge a eu trois grandes choses, dont chacune est digne d'admiration et de récompense : la virginité, la maternité, la maternité divine. C'est chose grande et louable qu'elle soit vierge, mais chose plus grande, et en toute manière plus merveilleuse, qu'elle soit féconde en sa virginité, qu'elle conserve sa virginité après son enfantement, et c'est très-grand et ineffable qu'elle soit mère de Dieu. En mémoire de ces trois merveilles, les Grecs, dans les tableaux et les images de la Vierge, et à sa gloire, ont écrit ces trois mots : *Virgo Dei Mater :* Vierge, Mère de Dieu. Donc elle a, comme Vierge, la gloire du Liban ; comme Mère, la beauté du Carmel ; comme Mère de Dieu, la splendeur, l'abondance, la richesse de Saron. Liban veut dire *blancheur ;* la gloire de la blanche virginité lui est donnée. Le cent pour un est promis aux vierges ; les vierges seules chantent un cantique nouveau. Enfin elles suivent l'Agneau partout où il va. On reconnaît donc l'excellence des vierges par ces trois choses : dans le nombre de leurs gerbes, dans le cantique nouveau, dans leur promenade avec l'Agneau.

(1) In festo Assumpt. et de Laud. ejus, serm. 1.

De même la bienheureuse Vierge a été exempte de la malédiction de la femme, à qui il a été dit : Tu enfanteras dans la douleur (Genes. 3, 16); car elle enfante sans douleur. Elle est aussi préservée de la commune malédiction de l'homme et de la femme, à qui il a dit : Vous retournerez en poussière (Genes. ibid.). Et ainsi la beauté du Carmel lui a été donnée, et la richesse de Saron, surtout aujourd'hui dans son Assomption. Saron veut dire *domination ;* ainsi Marie, qui a la beauté, la fertilité de Saron, est l'ornement et la Souveraine des Principautés, c'est-à-dire de tous les anges. Car elle n'est pas au niveau des anges, mais dans sa gloire, sa beauté, ses richesses ; elle est élevée aujourd'hui au-dessus des chœurs des anges, assise à côté de son Fils.

Entre toutes les fêtes que l'Eglise célèbre en l'honneur de la sainte Vierge, dit Louis de Grenade (1), son Assomption peut être nommée proprement sa fête ; car, en toutes les autres où nous célébrons la mémoire des mystères qui la regardent, il se rencontre toujours quelque chose qui ressent le fruit de la terre où nous sommes, qui n'est qu'une vallée de larmes. Je veux dire qu'il n'y en a point où la joie ne soit accompagnée de quelque tristesse, il n'y en a point où le travail ne suive de près la consolation. Lors de la conception de la Vierge, il lui fallut supporter les soupçons de son époux, qui ignorait ce mystère caché. Dans la naissance de Jésus, on ne voyait que des larmes tant du Fils que de sa Mère, qui était sensiblement touchée de le voir dans un lieu si pauvre. La circoncision remplit son cœur d'amertume, quand elle entendit le cri de son cher Fils, et qu'elle le vit empourpré de sang. L'adoration des Rois ne fut pas sans crainte, ayant appris en même temps qu'Hérode était en colère et qu'il voulait tuer l'Enfant. La fête de la Purification, qui semble avoir été la plus remplie de joie, ne fut pas exempte de douleur, puisque Marie entendit de la bouche de Siméon les contradictions que ce fruit de ses entrailles devrait souffrir.

Mais, comme l'Assomption est plutôt une fête du ciel que de la terre, tout y est doux, tout y est agréable et glorieux. Les douleurs s'y changent en joie ; au lieu de larmes on n'y voit que de l'allégresse ; les honneurs et les triomphes succèdent au mépris, et les travaux passés sont suivis d'une tranquillité qu'on ne peut exprimer. Celle qu'on avait vue au pied de la croix, la plus humiliée et la plus affligée de toutes les femmes, est maintenant élevée dans le ciel au-dessus des chœurs des anges.

Réjouissance universelle et solennelle réception fut faite à Marie au sortir de ce monde. Tâchons, dit le même savant et pieux auteur, de nous trouver en esprit à cette procession auguste et d'avoir part à cette fête. Nous lisons de quelques saints qu'ils furent accompagnés des anges chantant des hymnes célestes jusqu'au lieu de leur sépulture, comme on

(1) *Mémorial.* De l'Assomption de la Vierge.

le rapporte du grand saint Martin et de Lazare, que l'Evangile nous apprend avoir été porté par ces bienheureux esprits dans le sein d'Abraham. Si les saints n'ont pas été privés de cet honneur, que n'aura-t-on point fait à celle qui est la Mère du Saint des saints, puisqu'elle a été la cause de la gloire des saints, leur ayant donné le fruit de vie, par qui ils reçoivent toute leur sainteté et toute leur gloire?

Cela étant ainsi, quels devoirs ne rendirent-ils point à leur Médiatrice au jour de son triomphe, en ce jour qui leur offrait une si belle occasion de faire paraître leur zèle, leur respect, leur amour et leur reconnaissance envers la Mère et envers le Fils? Avec quelle joie allèrent-ils au-devant de leur Reine jusqu'au milieu des airs? Quelle réception lui firent-ils? Quelles voix d'allégresse? Quelles louanges et quelle harmonie du ciel fut entendue? Quelle agréable rencontre? Quel fut leur étonnement de voir une créature, née et élevée dans ce lieu de misère, être élevée au-dessus de toutes les choses créées, laisser au-dessous d'elle tous les chœurs des anges, et se reposer sur un trône qui lui était préparé à côté du trône de Dieu? Quelle fut la joie des anges au souvenir qu'ils eurent alors, que, par le moyen de cette Maîtresse de l'univers, leurs trônes avaient été rétablis? Quelle fut la réjouissance des prophètes de voir devant leurs yeux cette bienheureuse Femme qu'ils avaient vue en esprit il y avait tant de siècles? Quelle fut la consolation des patriarches quand ils reconnurent leur fille, dont la lumière éclairait leurs âmes, dont l'attente soutenait leur vie, et dont le souvenir était toute leur joie dans leur bannissement? Voilà donc la manière dont cette glorieuse Vierge fut élevée et reçue au trône que Dieu lui avait préparé de toute éternité.

Disons à cette auguste Vierge avec saint André de Crète (1) : Allez donc, allez en paix, et quittez hardiment la terre pour prendre demeure dans le ciel. Montez, au-dessus d'Elie et d'Hénoch, au royaume de la vie, où vous vous réjouirez éternellement avec les anges. Repaissez vos yeux de la beauté de celui que vous avez porté; rassasiez-vous des contentements qui n'ont point de fin; buvez à longs traits les torrents des délices célestes, et portez votre bouche sacrée à la source de la vie, qui n'est autre que Dieu même. Possédez en réalité ce que vous avez espéré, voyez ce que vous avez cru, et recevez ce que vous avez mérité. Entrez dans la joie du paradis, où le Père est adoré, le Fils glorifié, le Saint-Esprit loué et honoré. Et vous, anges saints, portez le Sanctuaire du grand Roi dans le royaume du bonheur, et la vraie Arche de l'alliance dans le séjour de la céleste Jérusalem; logez dans le ciel la Porte du ciel, et placez la Mère auprès du Fils.

La première singularité du triomphe de Marie, dit le P. Poiré (2),

(1) Orat. 2 de Dormit. S. Mariæ Deiparæ.

(2) 10e étoile, chap. 11.

c'est que tous les habitants célestes sortirent du ciel et se mirent en devoir de faire une solennelle entrée à la majesté de leur Reine. C'est ce qu'attestent clairement les saints docteurs. Les Anges marchaient les premiers sous l'étendard de l'innocence, chacun d'eux portant quelque emblème de l'extrême pureté de la Mère de Dieu. Suivaient les Archanges, qui, comme gouverneurs des provinces de ce bas monde, portaient les marques de celles qui étaient commises à leur soin, donnant par ce moyen à entendre qu'elles se reconnaissaient toutes tributaires à la sainte Vierge. Les Principautés en faisaient autant des royaumes qui leur étaient sujets, et lui montraient dès lors par avance les princes et les monarques qui, de gaîté de cœur, lui présenteraient un jour leurs couronnes et leurs Etats, comme prétendant tout à fait relever d'elle et les tenir en fief de sa bonté. Les Vertus exprimaient en diverses sortes les prodiges qu'elle avait faits et qu'elle devait faire au monde pour l'avancement de la gloire de Dieu. Les Dominations la faisaient reconnaître, par le moyen des victoires qu'elle avait déjà remportées et qu'elle devait gagner à l'avenir, comme l'unique fléau des vices et la terreur des ennemis de Dieu. Les Puissances, avec leurs sceptres, leurs couronnes et les autres marques de souveraineté, faisaient merveilleusement entendre qu'elles l'honoraient en qualité de Reine de la terre et du ciel. Entre les Puissances et les Trônes, elle marchait avec un équipage qui ne se peut exprimer. Les Trônes montraient par divers emblèmes le principe de son bonheur, et disaient qu'elle était le trône du Père, le palais du Fils, le sanctuaire du Saint-Esprit. Il était aisé de voir que les Chérubins et les Séraphins, éclatant par-dessus les autres, avaient dessin de relever son éminente science et sa charité embrasée, puisque, par toutes leurs devises et enseignes, ils faisaient des protestations publiques que la leur n'était rien en comparaison de la sienne.

Après tous ces esprits ailés, on voyait venir en très-bon ordre les premiers fruits de l'Eglise naissante, je veux dire ceux qui étaient déjà montés de la terre au ciel, et qui avaient commencé de remplir les siéges que l'ancienne rébellion avait vidés. Les vierges marchaient les premières, comme ayant plus de rapport avec la Vierge par excellence, et chacune d'elles portait le lis blanc pour enseigne. Les martyrs avaient tous le laurier sur la tête et la palme à la main. Les confesseurs tenaient leurs auréoles avec les autres symboles de leur confession et de leur persévérance. Les patriarches et les prophètes étaient marqués par les branches d'olivier comme par les fidèles preuves de leur précieuse foi et de leur longanimité; et tous tant qu'ils étaient baissaient ces enseignes d'honneur, comme les jetant aux pieds de leur Reine, et témoignant par leur soumission qu'ils la reconnaissaient pour le miroir des vierges, la couronne des martyrs, la gloire des confesseurs, l'honneur des patriarches, l'oracle des prophètes. Autant il y avait d'escadrons, autant remarquait-on de

chœurs de musique et de toutes sortes d'instruments; concerts dont la douceur et la mélodie étaient telles que chacun peut croire de l'harmonie du paradis préparée pour l'entrée de la Mère de Dieu au ciel.

Parlons de la seconde, mais de la plus remarquable singularité de sa glorieuse assomption.

Vous l'eussiez vue avec son cher Fils au milieu des troupes célestes, comme la lune au milieu des étoiles, mais lune plus brillante que mille soleils; car, pour le regard de l'unique Soleil de justice, il n'avait point de mesure de lueur et de gloire. Je dis avec son Fils, car la raison ne permet pas que nous doutions qu'il n'ait personnellement honoré le triomphe de sa sainte Mère. En effet, s'il promit autrefois à la bienheureuse Angèle de Foligno (1) qu'il ne se contenterait pas que les anges lui fissent escorte, mais qu'il viendrait lui-même la prendre pour la conduire dans le ciel comme sa très-chère Epouse; s'il n'a pas refusé cette immense faveur à plusieurs belles âmes, comme nous l'avons dit déjà, et comme il est certain, je vous laisse penser s'il l'eût pu refuser à sa très-honorée Mère, à son Epouse sans égale, et à celle qui était l'honneur de la terre et du ciel; et Sophronius fait foi que tel a toujours été le sentiment de l'Eglise. C'est la créance ordinaire, dit ce docteur (2), que le Sauveur vint au-devant d'elle avec un visage et un appareil d'allégresse, qu'il la conduisit jusqu'à son propre trône, où il la plaça près de lui. Autrement, comment pourrions-nous savoir qu'il fut lui-même observateur de la loi qu'il avait donnée et du commandement qu'il avait fait d'honorer son père et sa mère? Il ajoute (*ibid.*) que quand le Rédempteur du monde n'eût pas eu l'inclination, qu'il avait par-dessus tous les enfants des hommes, à rendre ce devoir à une telle Mère, il le devait faire pour sa propre considération, puisque son honneur y était engagé, et que celui qu'il rendait à la Vierge lui revenait à lui-même, attendu que la gloire du père et de la mère est aussi celle des enfants. Saint Bernard va encore plus loin dans son 4e sermon sur l'Assomption; car il soutient que cet incomparable Fils ne se contenta pas d'être l'ornement et comme le soleil qui éclairait le triomphe de ce beau jour, mais que de plus il voulut servir d'écuyer à sa bienheureuse Mère, lui présentant l'épaule pour y reposer sa main bénie.

Saint Augustin ajoute (3) qu'il la tenait par la main, donnant ce sens à ce verset des Psaumes de David où il est dit : Vous m'avez prise par la main droite, et m'avez conduite selon votre bon plaisir et menée avec gloire et magnificence, 72, 23. Caresse jusqu'alors inouïe et gardée à celle qui devait être unique en toutes ses préférences

(1) Vitæ ipsius cap. ultimo.
(2) Serm. de Assumpt.
(3) Serm. 35 de Sanctis.

En réalité, elle frappa tellement les yeux des bienheureux, qu'ils en étaient ravis, et qu'ils s'écriaient : Quelle est celle qui monte du désert si richement parée, qu'il semble qu'elle porte les atours de l'univers? Quels diamants, dit saint Bernard (1), quels brillants sont le don de fécondité enchâssé dans l'or de la virginité, l'enseigne de l'humilité, la rose de la charité, le collier de miséricorde, toutes les richesses de grâce et de gloire ramassées pour parer une créature qui monte du désert!

Mais, à mesure qu'ils publient leur étonnement, on entend les hérauts du ciel qui répondent : C'est la plus belle entre les filles de Jérusalem, comme voulant dire : Ne vous étonnez pas davantage; c'est un fait qui est sans exemple et sans suite; c'est un honneur qui n'appartient qu'à celle pour qui Dieu veut ouvrir et vider tous les trésors de sa gloire et déployer toute la magnificence du ciel. O Dieu! que vous êtes généreux et magnifique pour ceux qui vous aiment et fidèle à ceux qui vous servent! Oh! de quelle sorte vous honorez ceux qui vous honorent! Et comment peut-il se faire que nos cœurs soient encore si glacés, et qu'ils aient si peu d'amour pour un Dieu si grand et si débonnaire?

Pendant que nous nous arrêtons, la sainte Vierge s'avance, dit le même auteur (2), et, sans que nous y prenions garde, elle fait son entrée dans le ciel; et nous voici à la réception que la très-haute et très-auguste Trinité lui a faite, qui est la dernière singularité de son triomphe.

Saint Ambroise dit avec beaucoup de grâce (3) que, lorsque l'empereur Théodose entra dans le ciel, les anges qui étaient députés pour le recevoir lui demandèrent ce qu'il avait fait sur la terre. O Dieu! les belles reparties qu'eût pu faire la sainte Vierge à cette demande, si la bienséance eût permis qu'on l'eût arrêtée à son arrivée au ciel pour lui faire une semblable question, ou, pour mieux dire, si la modestie ne l'eût empêchée de répondre! Le beau sujet que son bien-aimé Fils eût eu de lui dresser un panégyrique! Et que n'eût-il pu dire de celle qui seule s'était rencontrée digne de l'attirer du ciel, de lui donner notre nature, de l'élever et de le servir si longtemps; de celle qui avait été pour lui le principal instrument de la réparation des hommes, et à qui, par conséquent, tous les hommes ont l'obligation de leur rétablissement en grâce et de leur bonheur éternel? Mais puisque sa qualité ne souffrait pas une pareille demande, et que ses mérites étaient d'ailleurs assez connus, disons plutôt qu'au même instant qu'elle entra là-haut, l'un des premiers archanges du paradis fit entendre sa voix, et dit à tout le ciel en langue céleste ce que jadis le héraut disait lorsque le roi des Scythes sortait de son palais aux principales solennités : Que tous se prosternent, que tous adorent la majesté.

(1) Serm. 4 de Assumpt.
(2) Le P. Poiré, ut supra.
(3) Orat. in funere Theodosii.

Après ces premiers hommages, elle fut conduite devant la très-sainte Trinité. Ce fut alors que le Père des miséricordes éternelles, abaissant sa tête royale sur le cou de sa Fille bien-aimée, leva les digues qui jusqu'alors avaient retenu le cours impétueux de son amour, pour inonder d'un contentement inexplicable cette auguste Vierge et la noyer dans les abîmes de ses inestimables douceurs. Ce fut alors que la bonté du glorieux Saint-Esprit, n'étant plus arrêtée par aucune considération, découvrit à sa chaste Epouse le bonheur qu'elle possédait d'avoir un tel Seigneur pour Epoux. Ce fut alors que son cher Fils lui fit paraître qu'il n'y avait plus rien qui l'empêchât d'honorer sa Mère selon l'étendue de son bon plaisir. Ce fut alors que la très-immense Trinité fit voir à toute la cour céleste les trésors de gloire qu'elle avait de toute éternité préparés pour celle qui devait être la merveille de gloire, comme elle était le prodige de grâce. Ce fut alors qu'elle fut placée sur son siége royal, et que les anges les premiers, et après eux les prémices du cher troupeau de Jésus-Christ, se présentèrent tour à tour pour lui offrir leur révérence, pour jeter leurs couronnes à ses pieds, et pour la reconnaître comme leur Souveraine et leur Reine.

Mais peut-être que le ciel s'offense de ce que j'essaye d'expliquer avec des paroles humaines des honneurs qui sont divins, et de mesurer à la mesure de mon petit entendement la majesté de ce triomphe. Sainte Vierge, si j'ai manqué en cet endroit, je vous en demande pardon. Prenez-vous-en, s'il vous plaît, à la faiblesse de mon esprit, qui, n'ayant rien de plus grand, se sert de toute la magnificence qu'il est capable d'imaginer pour en faire un marche-pied à votre gloire et pour honorer vos grandeurs.

L'éloquent et pieux abbé Guerric expliquant ces paroles du 24e chapitre de l'Ecclésiastique, verset 11e : *In omnibus requiem quæsivi :* En toutes choses j'ai cherché un lieu de repos : La sainte Vierge, dit-il (1), l'a vraiment cherché plus soigneusement que nul autre, mais enfin elle l'a rencontré au jour de son assomption, après la persécution d'Hérode, après la fuite en Egypte, après les embûches et les cruautés de l'impiété judaïque, enfin après que tant de glaives de douleur ont pénétré sa sainte âme ; aujourd'hui elle peut dire : Courage, mon âme ; regarde maintenant le lieu de ton repos, d'autant que le Seigneur t'a remplie de biens, et espère que celui qui t'a faite et qui a été fait de toi, qui s'est reposé au tabernacle de ton corps, ne te refusera pas à présent le repos que tu attends en son palais. Car celui qui récompense les autres à pleine mesure ne refusera pas le logis à celle qui l'a autrefois logé avec tant d'affection. Allez, allez seulement en assurance, sainte Mère ; entrez en la possession de tous les biens de votre Fils, et en disposez hardiment comme Mère, comme

(1) Serm. 3 de Assumpt.

Reine et comme Epouse. Votre modestie se contentait d'aspirer au repos, mais la royauté et la puissance vous sont dues; celui avec qui vous avez autrefois opéré par indivis le mystère de piété et de réconciliation, quand vous lui étiez Mère et Epouse ensemble, vous associe maintenant à sa royauté, et veut que vous y ayez autant de droits que lui. Reposez désormais, ô Vierge trois fois heureuse, entre les bras de votre Fils bien-aimé, qui vous doit faire connaître, en toute l'étendue de l'éternité, le contentement que vous lui avez donné pendant tout le temps qu'il a logé dans le tabernacle de votre corps et reposé dans le lit nuptial de votre cœur.

O Vierge très-sereine, sainte Marie, Mère de Dieu, s'écrie saint Jean Damascène (1), par les mérites de votre glorieuse assomption, et par l'amour de votre très-doux Fils, par qui vous avez été élevée au ciel, donnez-moi la force contre vos ennemis, et faites que j'entre dans le royaume éternel. Vous êtes heureuse, ô Marie, Vierge sacrée et très-digne de toute louange, parce que le Christ notre Dieu, vrai Soleil de justice, est sorti de vous. Elevée comme le cèdre du Liban, comme le cyprès sur la montagne de Sion, vous répandez l'odeur du cinnamome et du baume, vous exhalez les parfums de la myrrhe (Eccli. 24, 20). Elevée au-dessus des chœurs des anges, pleine de joie et de gloire pour toujours, Reine des cieux, aidez tous ceux qui vous proclament Souveraine, et qui dans une humble prière invoquent souvent votre saint nom.

O bienheureuse et vénérable Vierge Marie, qui êtes pleine de bonté pour tous ceux qui d'un cœur pieux crient vers vous, laissez-vous fléchir par ce misérable pécheur qui vous invoque. Je me mets sous votre protection; là, ma faiblesse disparaît, et je deviens fort. Faites que je reçoive la santé de l'âme et du corps, et que par vous, libre de tout péché et de tout mauvais désir, délivré des mains des ennemis visibles et invisibles, je puisse en tout temps bénir et louer votre Fils, notre Seigneur Jésus-Christ. O Vierge glorieuse, qui avez subi la mort, mais qui avez brisé ses liens, parce que seule vous avez enfanté celui qui est la mort de la mort et le vainqueur de l'enfer, aidez-moi par votre mort, votre résurrection et les joies de votre glorieuse assomption à passer une vie sainte et à terminer heureusement ma vie dans les larmes et l'humilité, et entre vos mains. Que, par votre glorieuse assomption au plus haut des cieux, je puisse être présenté et reçu dans cet admirable palais, où, resplendissante de gloire, vous êtes dans l'allégresse, ô Reine des anges et des hommes, Mère de notre Seigneur Jésus-Christ! Mère de miséricorde, obtenez-moi le pardon de mes crimes, soutenez-moi par vos puissantes prières.

(1) Orat. 59 ad S. Virg. Mariam in Assumpt.

CLXIII

DIFFÉRENCE ENTRE L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST ET L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Considérez des yeux de l'âme, dit saint Pierre Damien (1), l'ascension du Fils et l'assomption de la Mère, et vous verrez quelque chose de plus excellent dans l'ascension du Fils, et quelque chose de plus glorieux dans l'assomption de la Vierge. Le Sauveur monte au ciel par sa propre puissance; comme Seigneur et Créateur des anges, il est accompagné par eux, mais non soutenu par eux. Marie a été élevée dans le ciel, mais, selon le jugement de Dieu qui l'élève par sa grâce, les anges l'accompagnant et l'aidant. C'est la grâce qui l'élevait, non la nature. C'est pourquoi ce jour est appelé *assomption* et non *ascension*. Car autre chose est puissance, autre chose est miséricorde; car il n'appartient qu'au seul Créateur de surpasser par sa propre puissance la nature des choses. Ce qui est le propre du Créateur est plus excellent, et la grâce singulière et surabondante n'ose y aspirer. Si nous réfléchissons attentivement sur l'ascension du Seigneur et l'assomption de la Vierge, nous trouverons assurément quelque chose que nous nous réjouirons d'avoir trouvé. Car, lorsque le Seigneur monte au ciel, toute la société glorieuse des esprits bienheureux se lève pour aller au-devant de lui, parce qu'il a préféré la nature inférieure à la supérieure, et que, par un mystère ineffable, il a uni l'homme reçu dans l'identité de sa propre divinité. Et les anges allant au-devant de lui, il joignit à leurs phalanges les âmes des élus qu'il emmenait avec lui, et, conduit ainsi par les uns et les autres près du Père dans une pompe triomphale, il s'asseoit à la droite de la Majesté. Mais levez maintenant les yeux vers l'assomption de la Vierge, et, tout en conservant entière la majesté du Fils, vous trouverez la rencontre de cette pompe beaucoup plus digne. Car les anges seuls ont pu aller au-devant du Rédempteur; mais pour la Mère, pénétrant dans le palais des cieux, son Fils lui-même avec la cour céleste, tant des anges que des justes, allant solennellement

(1) Serm. 40 in Assumpt.

à sa rencontre, il l'élève au consistoire de la bienheureuse séance et lui dit : Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. 4, 7). Vous êtes toute belle, parce que vous êtes toute divinisée : ***Tota pulchra, quia tota deificata;*** et il n'y a point de tache en vous, l'Esprit saint vous en a préservée.

Mais la Vierge, comblée de tant de dons si aimables, de tant de bénignité, empruntant les paroles du Psalmiste, admirant la splendeur d'une si grande dignité, répond : Vous m'avez tenue par la main droite, Seigneur, vous m'avez guidée dans votre conseil, et vous m'avez reçue dans votre gloire : *Tenuisti manum dexteram, et* ***in voluntate tua deduxisti*** *me, et cum gloria suscepisti me*, 72, 24. Remarquez comme ces paroles sont distinctes par la différence des degrés. Vous m'avez tenue par la main droite, dit-elle, et si vous soutenez ma tête de votre main gauche, aujourd'hui votre droite m'embrasse. Et vous m'avez conduite dans votre volonté, non selon mes mérites, parce que c'est l'ouvrage entier de la grâce, non de la nature. Et vous m'avez reçue dans votre gloire; gloire vraiment merveilleuse que nul ne connaît, sinon celui qui la donne et celle à qui il daigne la communiquer.

Et remarquez le discernement et la suite des Ecritures. Car l'Esprit saint, dans l'atelier duquel et l'Ancien et le Nouveau Testament ont été faits, marquant d'un même caractère l'ascension du Fils et l'assomption de la Mère, interroge trois fois. Quel est celui-ci? dit-il trois fois; et il répète trois fois : Quelle est celle-là? (Cant. 2.) Voyons d'abord ce qui regarde le Fils, nous verrons après ce qui concerne la Mère.

Quel est celui qui descend dans les limbes pour rendre la liberté aux captifs? Quel est celui qui sort victorieux du tombeau? Quel est celui qui monte au ciel? Les trois interrogations concernant la Vierge regardent sa nativité, sa vie parfaite, sa glorieuse assomption.

CLXIV

MARIE AU CIEL.

Un grand signe parut dans le ciel, dit l'Apocalypse : une femme revêtue du soleil, et la lune était sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles, 12, 1.

D'abord Marie dans le ciel est représentée revêtue du soleil ; non seulement, dit saint Bernardin de Sienne (1), à cause de la splendeur de la divinité dans son âme, qui a brillé en cette belle âme plus que sur toute créature ; non seulement parce qu'elle a été ornée, au-dessus de toute créature, de Jésus-Christ homme comme étant sa très-digne Mère, ornée de Jésus-Christ, qui est le vrai Soleil divin ; mais aussi parce que la splendeur de l'âme et du corps de la très-excellente Vierge glorifiée a brillé.

Que la bienheureuse Vierge règne glorieuse en corps et en âme dans le ciel, cela est prouvé par sept raisons : 1° à cause de son unité, 2° à cause de son incorruptibilité, 3° à cause de son honneur, 4° par sa dignité, 5° par sa ressemblance, 6° par équité, 7° à cause de son intégrité.

La première raison est son unité, c'est-à-dire l'union de la substance de la chair en la Mère et en Jésus-Christ son Fils. Et quoique le Christ n'ait pas exempté sa Mère de la sentence générale de la mort, parce que nul ne doit lui échapper, car le Fils lui-même a voulu mourir, et à cause de cela même qu'il est mort, sa Mère est morte aussi ; cependant, comme la chair du Fils a été préservée de la corruption, suivant la parole du Psalmiste : Vous ne permettrez pas, Seigneur, que votre saint voie la corruption, 15, 10, de même la très-sainte chair de la Mère, d'où la chair du Fils a été tirée, n'a pas dû se corrompre, être réduite en cendre ou en poussière. Donc sa chair est réunie à son âme, et la bienheureuse Vierge Marie est glorifiée en son âme et en son corps ensemble.

La seconde raison est son incorruptibilité. Plusieurs sentences de malédiction furent portées contre la première femme et contre les autres.

(1) In Assumpt. B. Virg., serm. 11, cap. 1.

Dieu, au 3e chapitre de la Genèse, v. 16, dit à la femme : Je multiplierai tes calamités et tes enfantements ; tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera. A la vérité, les épreuves de Marie furent nombreuses, puisqu'il est dit en saint Luc qu'un glaive de douleur traverserait son âme, 3, 35. Mais elle n'a pas eu plusieurs enfantements, ni elle n'a pas été sous la puissance de l'homme, ayant conçu du Saint-Esprit, sa virginité étant conservée intègre; c'est pourquoi elle a enfanté sans douleur, et elle est restée toujours vierge. Dieu, qui a voulu conserver sa Mère dans sa virginité sans tache, a voulu aussi préserver son corps de la corruption du tombeau, et il a placé Marie en corps et en âme dans la gloire.

La troisième raison est l'honneur que le Fils veut rendre à sa Mère : honneur pendant sa vie, en la conservant sans souillure; honneur en ressuscitant son corps; honneur dans la gloire du ciel, où elle est la plus élevée des créatures.

La quatrième raison est la dignité et la sainteté de Marie.

La cinquième raison est la conformité qui existe entre la Mère et le Fils. Elle lui est conforme sur la terre, elle doit lui être conforme dans le ciel.

La sixième raison est l'équité. Elle a logé Dieu dans son sein comme dans le plus riche trône de la terre ; il doit la loger dans le ciel sur le trône le plus riche et le plus brillant que puisse occuper une pure créature.

La septième raison est l'intégrité; c'est-à-dire qu'elle doit avoir le complément de la gloire en son âme et en son corps ensemble.

Ces paroles des Proverbes : *Mulier gloriosa invenit gloriam :* La femme pleine de grâce s'empare de la gloire, 11, 16, s'appliquent spécialement à Marie. Elle trouve la gloire tant pour son corps que pour son âme.

C'est donc à bon droit que l'Ecriture la montre revêtue du soleil, *amicta sole ;* car elle possède quatre gloires figurées dans les quatre qualités du soleil. Car le soleil a la clarté, la subtilité, l'impassibilité, l'agilité. Comme le soleil, la bienheureuse Vierge possède ces quatre merveilleuses qualités dans son corps glorieux. Cela existe même dans tout corps glorieux. Mais la lumière du corps de la glorieuse Vierge est plus grande que ne le seront les lumières de tous les corps des bienheureux ensemble, excepté le corps glorieux de Jésus-Christ.

Cependant il faut remarquer que, selon saint Denis et Dioscore, la béatitude et la lumière ne viendra pas des corps, mais elle rejaillira sur les corps par les âmes; et cela a lieu de la manière suivante : D'abord la vision de Dieu, c'est-à-dire de l'infaillible vérité, est donnée à l'entendement à cause du mérite de la foi, comme le dit le grand Apôtre : *Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem :* Maintenant nous voyons comme en un miroir en énigme, mais alors face à face

(1 Cor. 13, 12). Mais parce que l'esprit sera illuminé et glorifié dans la vue de la Lumière éternelle, il fournira la clarté à son corps, et les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père, dit Jésus-Christ : *Fulgebunt justi sicut sol in regno Patris eorum* (Matth. 13, 43).

Secondement, à cause du mérite de l'espérance, la possession d'une inamissible dignité sera donnée dans la patrie. C'est à ce sujet que l'Apôtre dit : *Sic currite ut comprehendatis :* Courez de manière à saisir le prix (1 Cor. 9, 24). Mais comme, dans la possession du Dieu impassible, l'esprit humain sera entièrement impassible, par là il donnera à son corps, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, une entière impassibilité. Ce qui fait dire à saint Paul : Le corps est semé dans la corruption, il ressuscitera dans l'incorruption : *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione* (1 Cor. 15, 43).

En troisième lieu, la dilection sera donnée à la volonté, à cause du mérite de la charité sur la terre, ou la jouissance dans l'esprit, sans dégoût du bien. Mais comme, par la jouissance et la dilection du divin Esprit, la volonté deviendra merveilleusement spirituelle, par ce moyen elle communiquera à son corps une subtilité et une spiritualité correspondante. Aussi l'Apôtre dit : *Seminatur in infirmitate, surget in virtute :* Il est semé dans la faiblesse, il ressuscitera dans la force (1 Cor. 15, 43). Voilà la subtilité.

En quatrième lieu, comme, par la vision divine, sa jouissance et sa possession, l'esprit sera prompt à tendre vers le Seigneur, il procurera ainsi à son corps glorieux une immense agilité. C'est encore ce qu'assure saint Paul : *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale :* Est semé le corps animal, ressuscitera le corps spirituel (1 Cor. 15, 44). Voilà l'agilité. Et là est la gloire de chacun des élus et de tous. Et plus, en la vie présente, la foi aura été grande, l'espérance ferme, la charité ardente, plus la très-sainte Trinité se donnera en vision, en jouissance, en possession; et par conséquent, comme cela est clair par ce que nous avons dit, il y aura dans les corps des bienheureux une clarté plus lumineuse, une impassibilité plus inébranlable, une subtilité plus pénétrante, une agilité plus active.

Ces choses étant établies, il faut considérer attentivement que la foi de la bénie Vierge fut d'une si grande lucidité, et son espérance d'une si grande fermeté, et sa charité d'une si grande étendue, qu'elle surpasse toute la foi, toute l'espérance, toute la charité de toute la nature raisonnable ensemble. Ajoutez à cela son titre unique de Mère de Dieu. Mais autant a été grande en Marie la perfection des vertus dont nous venons de parler, et autant en est grand le prix, la récompense dans le ciel, autant, par la redondance de son âme, son corps glorieux resplendit. Saint Bernard disait avec raison que le monde entier était illustré par la présence de Marie. Il suit de là que le ciel brille davantage aussi par sa cé-

leste splendeur. C'est donc avec raison que saint Jean a dit : Un grand signe parut dans le ciel : une femme revêtue du soleil (Apoc. 12, 1).

Secondement, la lune était sous ses pieds : *Luna sub pedibus ejus* (Apoc. 12, 1). Saint Jean montre la sainte Vierge honorée par la lune, puisqu'elle est sous ses pieds : *Luna sub pedibus ejus*. (Nous avons traité ce sujet ailleurs.)

En troisième lieu, saint Jean démontre la Vierge couronnée de douze étoiles quand il ajoute : Et sur sa tête une couronne de douze étoiles : *Et in capite ejus corona stellarum duodecim* (ibid.). Cette couronne de douze étoiles s'explique de trois manières. D'abord ces douze étoiles sont les douze apôtres du Christ, parce que, par les mérites de la bienheureuse Vierge, ils furent choisis, et soutenus par elle dans la foi après la mort de Jésus-Christ, et instruits par elle. Car la glorieuse Vierge Marie est singulièrement cette cité dont parle l'Apocalypse, 21, 14, en laquelle tous les élus sont mystiquement placés, en laquelle il y a douze fondements, et dessus les noms des douze apôtres de l'Agneau. Et de même les douze perles, qui forment les douze portes (ibid. 21, 21), désignent les douze patriarches, qui sont ornés de toutes les pierres précieuses, et par lesquels la foi au Fils de Dieu, qui devait venir par les mérites de la bienheureuse Vierge, a passé aux races futures.

Ainsi les douze étoiles qui forment la couronne de Marie au ciel sont les douze apôtres et les douze patriarches.

En second lieu, les douze étoiles de sa couronne sont douze connaissances ou douze illuminations de l'esprit de la Vierge. La première étoile est la connaissance des natures corporelles; la seconde, des substances spirituelles; la troisième, des sciences intellectuelles; la quatrième, des vertus du cœur; la cinquième, des lois établies divinement; la sixième, des grâces divinement infuses; la septième, des jugements irrépréhensibles; la huitième, des miséricordes incompréhensibles; la neuvième, des mérites récompensés; la dixième, des récompenses accordées; la onzième, des cours temporels; la douzième est la raison des choses éternelles.

En troisième lieu, les douze étoiles qui forment la couronne de la Vierge régnant dans la gloire du ciel sont douze bienfaits qu'elle nous obtient par ses prières pendant que nous combattons et travaillons en ce monde. La première étoile est l'illumination des aveugles; la seconde, le secours qui relève ceux qui sont tombés; la troisième, la purification des souillés; la quatrième, la joie des désolés; la cinquième, l'aide de ceux qui sont tentés; la sixième, la force dans les adversités; la septième, la résurrection des morts; la huitième, la conversion des endurcis; la neuvième, la voie qui mène à Jésus-Christ; la dixième, le secours à l'heure de la mort; la onzième, le rafraîchissement du feu du purgatoire; la douzième, la joie de tous dans la gloire.

Marie, resplendissant dans la gloire, procure ces douze avantages inestimables à la terre.

C'est maintenant, ô Vierge sainte, que vous pouvez dire dans votre gloire : J'ai trouvé celui qu'aime mon cœur, je l'ai saisi et ne le laisserai pas s'éloigner : *Inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimittam* (Cant. 3, 4). Maintenant, ô Bienheureuse, dit Gerson, vous tenez ce que vous avez espéré, vous possédez ce que vous avez désiré, vous voyez celui en qui vous avez cru, celui que vous avez aimé est votre possession pour l'éternité : *Et ecce nunc, ô Beata, quod sperasti tenes, quod desiderasti possides, quem credidisti vides, quem dilexisti, ipso secura frueris in æternum* (1).

Si Marie, continue Gerson, a tressailli d'allégresse en Dieu son Sauveur pendant qu'elle était sur la terre : *Exultavit Spiritus meus in Deo salutari meo* (Luc, 1, 47), quelle n'est pas sa joie maintenant qu'elle se repose dans le sein même de l'Epoux bien-aimé, son Sauveur? Elle avait soif auparavant des eaux vives de l'Epoux; auparavant elle désirait d'être attirée à lui. Maintenant, très-heureuse, elle est dans les embrassements de l'Epoux, et elle n'en sera jamais arrachée. Elle est enivrée de l'abondance des mamelles de l'Epoux; elle boit à longs traits au torrent des plaisirs, sans jamais s'en séparer. Prions-la de nous attirer après elle, afin que nous courions à l'odeur de ses parfums. Elle se glorifiait sur la terre d'être entrée dans la demeure du Roi, demeure comme gardée sous clef; maintenant tous les secrets du Roi du ciel lui sont découverts. Ah! qu'elle daigne nous faire part de l'abondance du paradis, qu'elle nous abreuve des eaux célestes pour calmer en nous les ardeurs dévorantes des vices! Elle ne se plaint plus maintenant d'être noire et décolorée par le soleil; elle ne craint plus de combat; elle n'a plus besoin de gardien de sa vigne, car tout est prêt, tout est en sûreté, tout est tranquille. O bienheureuse Vierge, vous désiriez votre Bien-Aimé pour en jouir, disant : Toi que chérit mon âme, dis-moi où tu conduis tes brebis, où tu les fais reposer au milieu du jour, afin que je ne sois pas errante, c'est-à-dire que je ne le paraisse pas, autour des troupeaux de tes compagnons : *Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi recubes in meridie, ne vagari incipiam post greges sodalium tuorum* (Cant. 1, 6). Vous voyez maintenant votre Bien-Aimé par une immense clarté et un amour infini, par une vision intime au milieu du jour de la gloire éternelle; et il n'y a plus de crainte pour vous d'être errante, nulle crainte de vous éloigner en suivant les troupeaux des faux pasteurs qui feignaient d'être les amis de l'Epoux, mais qui trompaient. Si vous ignorez, ô la plus belle d'entre les femmes, le lieu de ma retraite, vous qui cependant connaissez Dieu et toutes choses, vous voilà loin des pasteurs étrangers, loin des dangers;

(1) Tract. 2 super *Magnificat.*

il n'y aura plus de boucs dans le troupeau, point de mauvaise odeur des affections terrestres, plus de diverses tentes des pasteurs, parce que vous êtes dans le troupeau unique du vrai Pasteur, sans division, ayant foulé aux pieds, dans votre assomption, toutes les puissances infernales répandues dans les airs. Ces malins esprits savent fort bien qu'ils ne peuvent rien contre vous.

Quelles louanges, ô Souveraine, s'écrie saint Ildefonse (1), quelles louanges la faiblesse du genre humain peut-elle vous rendre, vous le salut du monde? Oh! que vous êtes vénérable et honorable dans le ciel, puisque vous l'étiez tant sur la terre! O lumière des nations, espérance des fidèles, tabernacle de la gloire, temple céleste à qui les apôtres rendent une obéissance sacrée, dont les anges chantent le triomphe, et que Jésus-Christ embrasse! *O lux gentium, spes fidelium, tabernaculum gloriæ, templum cœleste, cui apostoli sacrum reddunt obsequium, ad cujus angeli canunt triumphum, quam Christus amplexatur!* O bienheureuse Marie, pleine de joie dans le ciel, placée au-dessus des anges et des chœurs des vierges comme un resplendissant soleil, vous avez la principauté sur tous les archanges dans le ciel! O très-excellente, vous faites l'allégresse du paradis, les chérubins et les séraphins vous louent sans cesse, les martyrs proclament votre gloire incomparable, tous les saints vous exaltent.

Marie, dit saint Bonaventure (2), pleine de grâce sur la terre, est pleine de gloire dans le ciel: grâce de la gloire sur la grâce de la voie, grâce des récompenses dans le ciel sur la grâce des mérites dans le monde. Cette grâce de béatitude de Marie consiste en sept avantages du corps et de l'âme. Car tout corps glorifié a, comme nous l'avons déjà dit, quatre qualités : la clarté, la subtilité, l'agilité, l'impassibilité. Et si Dieu a fait don de ces quatre qualités aux corps de tous les bienheureux, combien plus au corps sacré de la Vierge, qui a enfanté celui qui glorifie tous les corps? *Quanto magis corpus istud, quod ipsum glorificatorem omnium corporum genuit?* Est-il étonnant qu'elle brille tant dans le ciel de la qualité de la clarté, elle qui brille tant sur la terre du don de sainteté? *Quid mirum, si dote claritatis clarissima sit in cœlo, quæ dono sanctitatis tam clarissima fuit in mundo?* Car saint Bernard lui dit : Vous avez brillé, étant encore au milieu des pécheurs, d'une si grande sainteté devant Dieu, que seule vous avez mérité d'approcher du trône du Roi éternel : *Adhuc inter peccatores degens, tanta ante Deum claruisti sanctitate, ut sola solio æterni Regis approximare merueris* (3).

Quoi d'étonnant encore si elle est douée d'une incomparable subtilité,

(1) Serm. 9 de Assumpt.
(2) Speculi, lect. 6.
(3) In Deprecat. et Laude ad B. Virg. Mariam.

elle qui s'effaçait tant sur la terre par une très-profonde humilité? Saint Bernard dit : Jamais elle n'aurait été élevée au-dessus des chœurs des anges, si elle ne s'était pas mise auparavant au-dessous de tous les hommes : *Nunquam supra choros angelorum sublimata ascendisset, nisi prius infra omnes homines humiliata descendisset* (ibid.).

Et encore est-il surprenant qu'elle soit très-agile dans le ciel puisque sur la terre elle a été si active, si agile en piété?

Enfin est-il étonnant qu'elle soit très-impassible dans le ciel, ayant été si impassible dans le monde en patience et en égalité d'âme? Car s'est-elle jamais impatientée, a-t-elle jamais manqué de charité envers le prochain quand un glaive de douleur perçait son âme?

Si la gloire du très-glorieux corps de Marie est si grande, quelle est donc la gloire de sa bienheureuse âme? Cette très-glorieuse âme a trois qualités qui la béatifient : le don d'une merveilleuse science, le don d'une merveilleuse charité, le don d'une merveilleuse possession. Et il est certain qu'elle a dans le ciel ces admirables dons beaucoup plus que tous les esprits et toutes les âmes du ciel. Car si toutes les âmes bienheureuses sont dotées de ces grandes richesses dans le ciel, combien davantage l'âme de Marie, qui a donné au monde celui qui béatifie toutes les âmes? Est-il surprenant que l'âme de Marie jouisse d'une très-lucide connaissance dans le ciel, étant si unie à l'infinie Lumière éternelle? Quoi d'étonnant que dans le ciel l'âme de Marie soit toute amour et toute dans l'amour, quoi d'étonnant, dis-je, qu'elle aime plus que tous les autres, puisqu'elle est aimée plus que tous les autres? Vraiment au-dessus de tous; car saint Augustin lui dit (1) : Le Roi des rois lui-même vous aimant plus que tous les autres, comme étant sa vraie Mère et son Epouse brillante de beauté, s'unit à vous et vous unit à lui par l'embrassement de l'amour. Enfin quoi de surprenant que l'âme de Marie soit dans la plus suave jouissance, puisqu'elle se nourrit pleinement du béni fruit de ses entrailles? Ce qui fait dire à saint Augustin (2) : L'âme de Marie jouit de la clarté du Christ et de ses glorieux embrassements; toujours devant lui, le voyant toujours, souhaitant de le voir toujours, elle s'en nourrit d'une manière incomparable : *Mariæ anima, claritate fruitur Christi, et gloriosis ejus amplexibus, semper præsens, semper conspiciens, semper videre sitiens, inestimabiliter pascitur.*

Ainsi donc, comme la très-glorieuse Marie surpasse tous les saints en la grâce de la voie et en la grâce des mérites, de même elle les surpasse tous en la grâce de la gloire et en la grâce des récompenses : *Igitur sicut gloriosissima Maria omnes sanctos excedit in gratia viæ et in gratia meritorum; ita omnes sanctos excedit in gratia gloriæ et in gratia præ-*

(1) Serm. 35 de Sanctis.
(2) De Assumpt. B. Mariæ, lib. unico, cap. 6.

miorum. Elle est élevée au-dessus des chœurs des anges, dit saint Jérôme (1), afin qu'elle puisse mieux voir la beauté et le visage du Sauveur, qu'elle avait aimé, qu'elle avait désiré de toute l'ardeur de son cœur : *Elevatur super choros angelorum, ut possit speciem vultumque videre Salvatoris, quem amaverat, quem concupierat ex toto desiderio cordis.*

Le Roi des rois met le diadème du royaume sur la tête de l'auguste Reine des cieux ; un diadème tellement inappréciable, un diadème tellement délectable, un diadème si admirable, qu'il est inénarrable par aucune langue, inscrutable par aucun esprit : *In capite ejus Rex regum diadema regni posuit ; diadema certe tam inapprehensibile, diadema tam delectabile, diadema tam mirabile, quod hoc omni lingua inenarrabile, omni ingenio inscrutabile est.*

Après la glorieuse entrée de la Vierge dans le ciel, elle fut couronnée, c'est-à-dire revêtue de la gloire qui était due à la grandeur de ses mérites, dit Louis de Grenade (2). Ceux qui ont de la dévotion pour cette Mère de Dieu trouvent une consolation extraordinaire à contempler ce glorieux couronnement dans la gloire, et jouissent en quelque sorte avec elle du bonheur qu'elle possède.

Un autre avantage que l'on en retire est qu'en considérant de quelles grandeurs et de quelle gloire Dieu couronne les mérites de ceux qui le servent, il n'y a point de travaux que l'on n'embrasse de bon cœur pour contenter un si bon Maître et pour acquérir une si haute récompense.

Nous ne connaîtrons clairement la grandeur de cette gloire que lorsque Jésus-Christ, par sa miséricorde, nous tirera de la prison où nous sommes pour nous mettre au rang des bienheureux auprès de lui. Mais en attendant que nous jouissions de cette félicité, nous pouvons en concevoir quelque chose par des conjectures. Car la gloire de la Vierge est proportionnée à sa profonde humilité, à la dignité de sa personne et aux travaux qu'elle a supportés. Les services de la Vierge, dans les soins qu'elle a pris de nourrir Jésus-Christ et de l'élever dans son enfance, de le suivre durant toute sa vie, et de l'accompagner jusqu'à la croix et jusqu'au tombeau, ont été si grands que l'on n'en a jamais vu de pareils ; aussi est-il juste qu'elle tienne la plus haute place qui soit dans le ciel. Son humilité a surpassé celle de toutes les autres créatures, il est raisonnable que sa gloire s'élève au-dessus de toutes les autres créatures ; car, si Lucifer, pour avoir été le plus orgueilleux de tous, a été abîmé dans la dernière profondeur de l'enfer, où aura-t-on pu placer plus dignement qu'au plus haut des cieux celle qui a été la plus humble de toutes les humbles ? Si l'honneur de la Mère est l'honneur du Fils, quelle place un tel Fils n'au-

(1) Serm. de Assumpt.
(2) *Mémorial.* De l'Assomption de la Vierge.

ra-t-il point conservée pour une telle Mère ? Si, selon l'Apôtre, chacun sera récompensé à proportion de ses travaux, quelle sera la récompense de celle qui, durant sa vie, a eu devant les yeux les persécutions, les souffrances, la croix et la mort de son Fils ? Et sur toutes choses, quelles peines n'a-t-elle point senties de se voir pendant tant d'années sur la terre, comme dans un exil, éloignée de son Fils qu'elle aimait si tendrement ?

Ce que le prophète Isaïe dit est très-véritable, que les magnificences royales de notre Dieu ne paraissent proprement que dans le ciel : *Solummodo ibi magnificus Dominus Deus noster*, 33. C'est là qu'on voit le choix que Marie a fait de la meilleure part, en la clarté de la vue bienheureuse, en la qualité de la jouissance de Dieu, en l'honneur qu'elle a de l'approcher de plus près que nul autre, en l'éminence de son siége, en la plénitude de sa possession, en l'abondance de la gloire sans égale qui est le prix de ses rares mérites.

La première excellence de la gloire de la Mère de Dieu (1) consiste en son union avec la très-sainte Trinité, première fontaine de gloire. Car à peine fut-elle arrivée au ciel, que Dieu, tirant le rideau qui auparavant lui empêchait de voir clairement, lui montra, dans le secret de sa divine face, des merveilles incompréhensibles de sa puissance, de sa sagesse, de ses richesses et de sa bonté. Supposé que la grâce que nous recevons en cette vie et que nous faisons profiter avec nos actions vertueuses n'est autre que la semence de la gloire, et que la gloire se donne au ciel à proportion de la grâce, il faut de nécessité conclure que la grâce ayant été sans mesure, la gloire l'est aussi, et par conséquent que, voyant Dieu, elle découvre plus de perfection et de grandeur en la divine essence que ne font les plus hauts chérubins et les plus excellents séraphins. C'est ce que veut montrer saint Jean Chrysostôme, quand il dit dans sa Liturgie que Marie est incomparablement plus glorieuse que les séraphins, et saint Laurent Justinien (2), quand il assure que toute la félicité que nous admirons dans les bienheureux se rencontre avec un très-grand avantage en Marie, et que de là vient que les anges étonnés demandent qui elle est. Saint Ephrem, disciple de saint Basile (3), dit avec saint Jean Chrysostôme que, sans comparaison, elle surpasse en gloire tous les bienheureux ; que c'est la merveille du monde qui surpasse toutes les autres merveilles ; enfin que c'est la couronne de tous les saints, mais si brillante, qu'elle éblouit les yeux de ceux qui la regardent. Saint Pierre Damien dit nettement et maintient (4) qu'elle ne surpasse pas seulement chacun d'eux en particulier, mais encore qu'elle les surpasse tous en

(1) Le P. Poiré, 10e étoile, chap. 11.
(2) Serm. 1 de Assumpt.
(3) Orat. de Laud. Virg.
(4) Serm. de Assumpt.

général ; ce qui veut dire qu'elle seule possède plus de gloire essentielle que n'en ont tous les bienheureux ensemble.

En effet, puisque cette abondance comme infinie a déjà été prouvée quand nous avons parlé de la grâce, ce doit être une chose résolue pour ce qui regarde la gloire. Marie est un ciel nouveau, une terre nouvelle, un abîme de grâce et de gloire. Mais qui mesurera la hauteur de ce ciel, la largeur de cette terre et la profondeur de ce vaste abîme de triomphe et de gloire ? La connaissance en est réservée à Dieu seul, qui l'a rendue si grande en grâce, en gloire, en puissance, en miséricorde. Je dis en grâce et en gloire, car la gloire est toujours conforme à la grâce ; elle est exaltée au-dessus de tous les chœurs des anges dans le royaume des cieux, comme le chante l'Eglise, et elle fait elle-même un chœur séparé, où Dieu est plus honoré, où il règne avec plus de gloire, où il repose plus délicieusement qu'en tout le reste de ses créatures. Elle seule, par la grandeur qui lui est propre, regarde les puissances divines comme dépendantes de leurs propriétés adorables, et ce seul chœur de la Vierge sacrée rend plus d'hommages à l'essence et aux perfections divines que tous les anges et tous les élus ensemble, et Dieu l'aime plus elle seule qu'eux tous, ce qui n'amoindrit point sa charité pour ses enfants.

C'est l'avis de saint Ildefonse, quand il dit (1) que de même que ce qu'elle a fait est incomparable et ce qu'elle a reçu est ineffable, ainsi le prix de la gloire qu'elle a mérité est incompréhensible. Ce qui lui fait dire au sermon suivant que, pour le pouvoir mesurer, il faudrait auparavant savoir de quelle abondance de grâce a été remplie celle qui a accueilli l'Auteur de la grâce et le Dieu de majesté venant en ce monde. C'est pourquoi il conclut qu'il n'y a nul moyen d'y atteindre. Saint Bernard (2) ajoute que si l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur humain compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, c'est folie de vouloir expliquer ce qu'il a préparé pour celle qui l'a engendré, et ce dont personne ne doute, qui l'a aimé sans comparaison plus que tous les autres. Heureuse mille fois cette sainte Souveraine, et lorsqu'elle reçoit le Sauveur en sa maison, et lorsque, pour récompenser son hospitalité, il l'a placée dans le lieu le plus élevé et le plus glorieux qui fût au ciel, et l'a fait asseoir à sa droite.

Les paroles de ces grands saints me font en quelque sorte comprendre une très-belle parole que dit un jour un excellent serviteur de la Reine du ciel. Ce fut saint Stanislas Kostka, novice de la Compagnie de Jésus, qui, étant interrogé par le P. Jérôme Platus, son confesseur, sur ce qu'il lui semblait de la fête de l'Assomption, que l'on célébrait le lendemain, répondit qu'à ce jour-là Dieu avait créé une nouvelle gloire au ciel pour sa très-sainte Mère (3). A vrai dire, il le fallait ainsi, puisque au-dessous

(1) Serm. 2 de Assumpt.
(2) Serm. 1 de Assumpt.
(3) In ejus vita.

de l'adorable Trinité il n'y en avait pas assez pour égaler les mérites de la Mère de Dieu, et qu'elle seule en devait plus posséder à sa part qu'il n'en avait été créé jusqu'alors pour tous les bienheureux, et même qu'il n'en devait créer jusqu'à la fin des siècles.

Pourquoi donc ne lui appliquerions-nous pas avec tout respect la belle remarque de saint Grégoire de Nysse en une oraison de l'Ascension, qu'à l'arrivée du Sauveur les anges avant-courriers ne dirent pas à ceux qui attendaient au ciel l'Homme-Dieu : Ouvrez vos portes, princes du ciel; mais ils leur dirent : Elevez vos portes; d'autant que la majesté de celui, disons par proportion de celle qui y devait entrer, était si grande, que les portes ordinaires du ciel ne la pouvaient pas contenir. Oh! s'il nous était donné, s'écrie encore saint Ildefonse (1), de savoir jusqu'à quel excès de contentement elle est arrivée aujourd'hui! Oh! si nous pouvions savourer la douceur du paradis où elle a été reçue! Oh! si nous pouvions comprendre les honneurs qui lui sont rendus par toute la cour céleste! Oh! s'il nous était permis d'entrer dans le sacré cabinet des grandeurs qui lui ont été montrées, à quel comble de joie et d'étonnement notre cœur serait élevé! Mais ce sont des souhaits qu'il est aisé de faire et dont il ne faut pas attendre l'accomplissement, qui est trop au-dessus de nous. Car, comme remarque saint Pierre Damien (2), il n'y a que celui-là seul qui l'a élevée à cette gloire, et elle qui en jouit, qui la puissent expliquer. Et je partage l'opinion de saint Augustin (*supra citato*), qui tient pour assuré que celle-là même qui a reçu tant d'honneur n'en comprend pas toute l'étendue.

Partant, contentons-nous de savoir qu'elle est entièrement absorbée dans l'océan des divines grandeurs, et qu'au moyen de la lumière de gloire elle entre plus avant que nul autre dans la lumière inaccessible de la Divinité, pour y contempler le Père dans le Fils, le Fils dans le Père, et le Saint-Esprit dans le Père et le Fils; pour y reconnaître la hauteur des richesses de la science de Dieu; pour y découvrir les mystères cachés dès l'éternité, et surtout ceux de notre rédemption, qui pour la plupart ont été accomplis en elle et par elle; pour y être transformée de clarté en clarté par l'esprit de Dieu, et pour être remplie du torrent de délices qui suit cette bienheureuse possession.

Il n'y a point de langue, même angélique, dit la révérende mère de Blémur, qui puisse expliquer la gloire d'une Mère de Dieu, sa divine consommation en la personne du Père qui est son Epoux, en la personne du Fils dont elle est la véritable Mère, en la personne du Saint-Esprit dont elle est le temple et le sanctuaire. Il n'y a point d'esprit assez pénétrant, assez vif et assez lumineux pour atteindre à la manière de trans-

(1) Serm. 1 de Assumpt.
(2) Serm. de Assumpt.

formation en Dieu d'une créature qui lui est si intime. Ce ne sont pas ici des paroles en l'air; la grandeur de notre Souveraine ne consiste pas dans le choix de l'expression dont la faiblesse humaine s'efforce de célébrer ses louanges : ce sont des vérités appuyées sur l'Ecriture et sur la doctrine des Pères.

La seconde excellence de la gloire de l'auguste Vierge Marie a plus de proportion avec notre capacité, d'autant qu'elle regarde les effets qui sortent de Dieu comme première cause et souveraine idée de toutes choses, qui sont les échelons ordinaires par où nous arrivons à lui.

C'est pourquoi, pour mieux entendre, il faut se souvenir de ce que nous enseigne la théologie. Saint Thomas (1) dit que les bienheureux, qui jouissent de Dieu, ne voient pas seulement ses perfections intérieures, mais que de plus, comme il est un miroir très-clair qui représente tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, ils découvrent en Dieu, au travers de son essence féconde, les choses qui se passent hors de lui. Il est vrai qu'il y a une différence infinie entre cette divine glace, pour parler ainsi, et les miroirs dont nous nous servons ici-bas; car ceux-ci étant natures mortes, insensibles et sans liberté, ils nous représentent par nécessité tout ce qui leur est présenté avec une juste proportion. Mais il en est bien autrement en Dieu, qui, étant un miroir intellectuel, volontaire et libre au-dehors en ses représentations, fait voir à ceux qui sont admis à la jouissance de sa glorieuse face ce qui lui plaît, et leur cache ce que bon lui semble. Et quoique ce soient lettres closes pour nous, qui ne parlons de ces mystères cachés que comme les aveugles discourent des couleurs, néanmoins, autant qu'il nous est permis de nous conduire dans l'intelligence de ces secrets à l'aide des saintes Ecritures, de l'autorité de l'Eglise et de la raison, nous disons que, pour l'accomplissement de la félicité de chaque bienheureux, il est comme nécessaire d'une nécessité de bienséance qui oblige Dieu à sa façon, spécialement là-haut où il déploie les trésors de sa gloire, il est nécessaire, dis-je, à ses fidèles serviteurs qu'ils n'ignorent rien de ce qui appartient à leur état; autrement ils auraient quelque désir raisonnable qui ne serait pas satisfait, et par conséquent il y aurait un défaut en leur bonheur. De sorte que, pour accomplir en tout point le contentement de quelque prince bienheureux, Dieu lui fait voir tout ce qui se passe en son état; et de même à un fondateur d'ordre, tout ce qui appartient à son ordre; à un père, ce qui est de sa famille; et à tous en particulier, les prières qui leur sont adressées, et les divers succès des affaires qu'il veut mener à fin par leur entremise. Car leur charité étant indiciblement accrue, aussi bien que le pouvoir qu'ils ont de nous être utiles, la raison veut qu'ils connaissent ce qui se passe autour de nous, pour être par ce moyen excités à nous apporter le secours qui

(1) 1 p., q. 12, etc.

nous est nécessaire en nos misères, et recevoir la satisfaction qui leur revient des bonnes issues des affaires qu'ils ont prises en main. Ce que je dis sans avoir l'intention de diminuer l'action de la providence de Dieu à l'égard de chacun de nous, mais seulement pour donner à connaître qu'il n'est personne au ciel à qui, pour le moins, il ne donne ce surcroît de contentement.

Et voilà le chemin ouvert pour dire avec assurance que la sainte Vierge découvre plus de choses en Dieu qu'aucun des saints qui soit au ciel, mais encore qu'elle en voie plus qu'eux tous ensemble; et pour tout dire en un mot, suivant Suarez (1), ce que Dieu même aperçoit avec la science que nous appelons de vision, qui n'est autre que la connaissance que Dieu a des choses qui ont été, qui sont ou qui doivent être en quelque différence de temps. La raison de ceci est la même que je viens de déduire, savoir, que tout ce qui a été, qui est et qui sera, se rapportant finalement à l'accomplissement de la prédestination des élus, n'excède point l'état de la Mère de Dieu, qui a été choisie pour Médiatrice du salut de tous les hommes, pour instrument de leur prédestination, pour Reine et pour Souveraine de tout le domaine de Dieu. J'excepte seulement, par honneur et par devoir, les actions intérieures du Sauveur; car, étant sans comparaison supérieur à sa Mère en gloire et en perfection, il n'est pas raisonnable qu'elle entre si avant dans le secret cabinet du Prince sans sa permission. Mais, cela seul excepté, je dis encore une fois que tout ce qui est présent à l'immuable éternité de Dieu, comme devant être en quelque différence de temps, est connu de la glorieuse Vierge à mesure qu'elle jette les yeux sur la souveraine essence de Dieu. C'est ce qu'a dit en termes exprès saint Germain, patriarche de Constantinople, s'adressant à Marie (2) : Votre esprit, ô sainte Souveraine, vit en toute éternité. Vous découvrez tout, et votre vue se porte à la connaissance de toutes choses.

De grâce, ne sortons pas d'ici sans considérer la bonne part que nous avons à cette excellence. Car il ne nous doit pas être indifférent que nous soyons aperçus de notre bonne Mère, qu'elle voie ce qui se passe autour de nous, qu'elle soit savante de toutes nos nécessités, et qu'elle connaisse les effets de ses miséricordes sur nous, parce que, comme elle ne manquera jamais d'un cœur de mère à notre endroit, ainsi devons-nous espérer, d'un côté, que sa vue nous sera toujours très-favorable, et de l'autre, nous empêcher, par cette même considération, de commettre en sa présence aucune chose qui soit capable d'offenser ses yeux.

Je passe à la troisième excellence, qui regarde sa gloire accidentelle, continue le même savant et pieux auteur (3). C'est ainsi que nous appe-

(1) Tom. 2 in 3 p., d. 21, sect. 3, etc.
(2) Serm. de Assumpt.
(3) Le P. Poiré, ibid., ut supra.

lons certaines recrues de gloire qui surviennent extraordinairement aux saints, ou qui sont particulièrement attachées à quelque sorte et condition de personnes. Je dis, et il est vrai, qu'il y a certaines recharges de gloire accidentelle dont il plaît à Dieu de favoriser ses fidèles serviteurs qui sont au ciel; car, encore que leur félicité soit un état invariable pour ce qui est de la gloire essentielle, cependant pour ce qui concerne la gloire accidentelle, comme Dieu chérit infiniment ses saints, aussi leur prépare-t-il de temps en temps de nouveaux sujets de réjouissance, soit en leur découvrant quelque heureux succès concernant l'avancement de son honneur, où ils sont tous intéressés, soit en augmentant leur félicité par les fruits des bons exemples et des saintes institutions qu'ils ont laissées ici-bas, soit en éclairant leurs âmes, selon qu'il lui plaît, des rayons d'une soudaine lumière, et excitant en eux quelque tressaillement d'allégresse extraordinaire, le tout selon son bon plaisir.

En quoi il est clair que la Mère de Dieu n'a personne qui la devance, pas même qui la seconde, tant à cause de la conjonction qu'elle a avec le principe de tous ces contentements qu'à raison de sa très-éminente qualité. Car, comme cause universelle, elle participe de droit à toutes les joies particulières des saints, sans parler de celles qui lui conviennent privativement.

Les autres surcroîts de gloire accidentelle sont donnés comme par état; aussi sont-ils stables et affectés à certains ordres et conditions particulières des saints, et réservés à quelques services signalés qui ont été rendus à Dieu en cette vie. Telles sont les récompenses privilégiées que nous appelons auréoles des saints martyrs, des docteurs et des vierges.

Or, la Mère de Dieu porte les clefs de tous les privilèges, elle entre partout. Pour la guirlande de virginité, nul ne doute qu'elle n'en ait emporté le prix. Quant à celle des docteurs, en ayant fait merveilleusement l'office, elle lui est aussi acquise, et ce que l'Ange de la théologie enseigne (1) sur ce point est digne de remarque, que pour l'obtenir il n'est nullement nécessaire d'avoir fait profession publique de prêcher ou d'enseigner, mais qu'il suffit d'avoir expliqué et déclaré aux autres les mystères de la religion. Il y aurait, ce semble, plus de difficulté pour ce qui regarde la couronne particulière des martyrs, supposé qu'elle n'ait point passé de cette vie par l'effort d'une mort violente.

Un très-grand nombre de docteurs assurent qu'elle en a acquis la qualité au pied de la croix, puisqu'elle y ressentit toutes les peines de son Fils, ainsi que nous l'avons prouvé au sujet de ses douleurs et souffrances; que son âme était crucifiée avec lui, et qu'elle était percée de ses épines, qu'elle était déchirée de ses clous, et que les ruisseaux de son sang noyaient son cœur dans une mer d'amertume. Saint Bernard a bien

(1) In 4, dist. 49, q. 5, art. 5.

sujet de la nommer plus que martyre. En effet, on trouve en cette âme affligée la force et la charité des martyrs, et on demeure d'accord qu'elle donne plus que sa vie en donnant la vie de son bien-aimé et unique Fils par une profonde soumission à la volonté du Père éternel. Tous les amis de Jésus qui eurent la grâce d'assister à sa mort, sans se soucier ni du mépris ni de la rage de ses ennemis, acquirent dès lors la glorieuse couronne du martyre par une sainte participation à ses tourments et à sa mort.

Marie, dit saint Jérôme, pleine de grâce, pleine de Dieu, pleine de vertus, ne peut pas ne pas posséder pleinement la gloire de l'éternelle clarté : *Plena siquidem gratia, plena Deo, plena virtutibus, non potest non possidere plene gloriam claritatis æternæ* (1).

Vraiment, dit Vincent Contenson, Dieu, qui est tout puissant, a fait à Marie de grandes choses, car la seule puissance de Dieu est la juste mesure de la gloire de Marie. Comment exprimer la grandeur de sa gloire, puisque, d'après saint Grégoire le Grand, elle a porté la hauteur de ses mérites jusqu'au trône de la Divinité? *Meritorum verticem usque ad solium Divinitatis erexit.* Il faut avouer qu'ainsi que toutes les lignes de la circonférence s'unissent au centre, et que tous les rayons du soleil épars dans les airs se réunissent dans le corps du soleil, et que tous les fleuves entrent dans la mer, de même toutes les rivières des grâces, toutes les splendeurs de tous les dons répandus sur toute la vie de Marie, se sont réunis au jour de son triomphe, afin que ce fleuve de joie inondât la cité de Dieu, et que le Seigneur couronnât une si sublime vie par une gloire infinie (2).

Est-ce que les anges voient tous les mystères de grâce qui sont en Marie? demande Suarez (3). A cette réponse, dit-il, je réponds affirmativement, parce qu'après le Christ comme homme il n'y a point d'objet secondaire de béatitude d'une aussi grande dignité et excellence, et où resplendissent la divine sagesse et la puissance autant que dans la bienheureuse Vierge. Les anges et les élus ne sont pas privés de cette perfection de leur béatitude; car, ainsi que le Christ est leur chef, de même la bienheureuse Vierge est leur Reine et leur Souveraine, et en leur grade, et en leur manière, les anges sont ses serviteurs; c'est pourquoi il appartient à leur état de la contempler toujours dans le Verbe, de la servir et de l'aimer toujours.

Marie est aussi la couronne de tous les saints.

Je sais bien (4) que c'est l'un des titres que l'Eglise donne au Roi de

(1) Epist. 11. De Assumpt. Virg. Mariæ serm.
(2) Marialogia, speculat. 3.
(3) Lib. 6, cap. 5, n° 10.
(4) Le P. Poiré, *la Triple Couronne de la B. Vierge*, 1er traité, chap. 12.

gloire incarné, d'être la couronne des saints : *Jesu, corona sanctorum omnium* (Litan.); mais aussi je n'ignore pas que c'est une chose ordinaire à la très-sainte Vierge, en qualité de Mère, d'Epouse et de Reine régnante, de jouir des titres et des priviléges du Roi son Epoux et son Fils. Les saints Pères d'ailleurs l'honorent de ce nom. Saint Ephrem, dans un discours qu'il a fait à sa louange, l'appelle la couronne des vierges et de tous les saints. Saint Bernardin de Sienne la nomme la gloire et la couronne des justes (1). La couronne se met sur la tête du vainqueur, dit saint Bonaventure; de même la Vierge est sur la tête de tous les saints, étant plus relevée en grâce et en gloire qu'eux tous (2).

Marie est la gloire de tous les anges et de tous les saints.

Quel est celui qui pourrait dignement représenter l'état de la gloire que tout le ciel reçoit de Marie, ce chef-d'œuvre de gloire? Il le faudrait avoir vu pour en dire quelque chose; encore l'admiration ferait perdre la parole à qui aurait joui de ce bonheur. Non, la couronne chargée de pierreries ne donne pas autant de grâce à la tête royale que la Vierge apporte d'honneur et de beauté à chacun des bienheureux. Non, le soleil n'est rien aux étoiles en comparaison de ce qu'elle est aux saints. Non, la lune n'est pas si brillante quand elle marche au milieu des astres, dans une nuit sereine, que la Mère de Dieu paraît admirable et pleine de majesté au milieu des saints, qui sont autant de perles précieuses de sa royale couronne. Oui, les saints sont comme autant de pierreries enchâssées dans la couronne de la Reine du ciel. Car, si les saints qui sauvent les âmes auront autant de couronnes qu'ils auront sanctifié d'âmes, que devons-nous croire de la Mère de Dieu, qui a ouvert le paradis à tous ceux que le Sauveur a rachetés de son précieux sang?

Marie est la joie des saints.

Si la Vierge est la couronne et la gloire de tous les saints pour en être l'honneur et la splendeur, elle ne l'est pas moins pour en être la douceur et la réjouissance. C'est ce que disait saint Méthodius, martyr, quand il l'appelait notre joie ineffable (*Orat. in Hypap.*). Elle est l'allégresse des hommes, dit saint Grégoire de Nazianze (*Tragœd. de Christo patiente*). Elle est la récréation des saints, dit saint Ephrem (*Orat. de Laud. Virg.*). Elle est l'ineffable récompense des bienheureux, qui la considèrent incessamment et sans se lasser de la voir, dit saint Ildefonse (*Serm. 2 de Assumpt.*). Elle est, dit saint Bonaventure, la joie et le souverain bien des citoyens du ciel après Dieu (*Lib. de Virginit. Mariæ*).

(1) Serm. 51, art. 2, cap. 2.
(2) In psal. 64.

CLXV

JOIES DE MARIE.

Les deux véritables fondements de la vraie joie de l'âme sont la grâce et la gloire. Or, Marie est un océan de grâce et de gloire; ses joies sont donc immenses.

Marie étant douée de la raison dans le sein de sa mère, comprit dès lors qu'elle avait été conçue sans tache, qu'elle avait été préservée du péché originel par la volonté puissante et spéciale de Dieu. Quel motif d'ineffable joie pour son cœur!

Dès sa naissance elle contemple la beauté de l'univers, ouvrage de Dieu; elle en voit toute l'harmonie, l'ordre parfait. Ce grand spectacle remplit son âme de joie, parce qu'elle y voit la sagesse, la puissance, la richesse, la bonté du Créateur, et les motifs de le louer, de le bénir, de le remercier, de l'aimer, de tendre à lui.

Sa présentation au temple et la demeure qu'elle y fait jusqu'à l'âge de quatorze ans l'enivrent de joie, parce qu'elle est dans la maison de Dieu, qu'elle prie son Dieu, qu'elle le sert et l'adore nuit et jour.

Son vœu de virginité perpétuelle, qu'elle fait au Seigneur dès l'âge le plus tendre, et auquel elle sera toujours très-fidèle, l'inonde de joie.

Son mariage avec saint Joseph est pour elle aussi la cause d'une grande joie, parce qu'elle sait que Dieu le veut; parce qu'elle sait que son saint époux, vierge lui-même, sera le fidèle gardien de sa virginité, de sa chasteté sans tache; parce qu'elle sait que ce juste par excellence restera vierge jusqu'à sa mort aussi bien qu'elle.

Quelle ravissante joie n'éprouve-t-elle pas au jour solennel de l'annonciation de l'ange et de l'incarnation du Verbe en elle, voyant ainsi la rédemption du monde qu'elle avait tant désirée et demandée! Quelle incomparable joie de devenir la Mère de Dieu, du Sauveur des hommes; d'entendre l'envoyé du ciel lui dire de la part de Dieu : Voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils, et vous lui donne-

rez le nom de Jésus, qui veut dire Sauveur. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le nom de David son père ; et il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. Quelle ineffable joie dans ces paroles : L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu, car rien n'est impossible à Dieu (Luc. 1).

Quelle joie pour Marie d'être la Mère de Dieu, et de l'être en conservant sa virginité, puisque c'est par le Saint-Esprit qu'elle concevra !

Quelle joie pour Marie quand l'ange dit à Joseph : Joseph, fils de David, ne crains point de recevoir Marie, ton épouse ; car ce qu'elle porte en elle est né du Saint-Esprit. Elle enfantera un Fils, et tu lui donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés (Matth. 1, 1-2).

Pensez, dit Louis de Grenade (1), quels furent les sentiments de Marie, quand elle vit son époux si consolé et si délivré des peines qui l'avaient affligé, et quand elle connut que la bonté de Dieu avait protégé son innocence, qu'elle avait écouté ses prières, qu'elle avait mis le repos dans sa maison, et qu'elle avait rendu la paix à l'esprit de son époux. Quels furent alors les transports de son âme ? Quelles paroles ne dit-elle point ? Quelles louanges et quelles actions de grâces ne rendit-elle point à Dieu, en considérant le soin paternel que ce souverain Seigneur a de tous ceux qui le servent, comme elle-même l'avait publié dans son cantique quand elle dit : Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent (Luc, 1, 50).

Ainsi, qui peut s'imaginer la joie qui remplit son cœur et le torrent de larmes qui découlèrent de ses yeux, voyant de quelle sorte Dieu l'avait secourue ? Ce fut alors qu'après s'être répandue en paroles d'allégresse et en louanges de Dieu, elle s'entretint à cœur ouvert avec son époux de toutes les circonstances du mystère qu'elle avait tenu caché.

Que dire de la joie que la très-sainte Vierge éprouve dans la visite qu'elle fait à sa cousine sainte Elisabeth ? Si l'enfant Jean-Baptiste tressaillit à la voix de la salutation de Marie, et si Elisabeth fut remplie de l'Esprit saint, et si, élevant la voix, elle s'écria : Vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de votre ventre ; si elle ajouta : Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne à moi (Luc. 1) ? quels furent donc les transports de joie de Marie ? C'est alors en effet, que, ne pouvant plus contenir sa joie en elle-même, elle la fait éclater au-dehors par son sublime et joyeux cantique du *Magnificat :* Mon âme, s'écrie-t-elle, glorifie le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum*, et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur : *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (Luc. 1, 46-47).

(1) Méditations sur la vie de notre Seigneur.

Et quelle joie pour Marie et Elisabeth de s'entretenir ensemble pendant trois mois des grandes merveilles opérées en l'une et en l'autre, en Marie qui porte Dieu, en Elisabeth qui porte le saint Précurseur de Dieu! Aussi les deux divins enfants, dans le sein de leurs mères, partagent leur joie. Jésus parle à Jean-Baptiste par sa grâce, et Jean-Baptiste y correspond en lui répondant par un continuel tressaillement.

Qui pourrait exprimer l'ineffable joie de la bienheureuse Vierge pendant les neuf mois qu'elle porte celui qui porte le monde, qu'elle renferme dans ses entrailles celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir?

Et avec quelle joie Marie met au monde le Créateur et le Rédempteur du monde! Quelle douce et immense joie pour cette Mère de mettre au jour la Lumière de tous! dit le vénérable Hildebert: *Quæ et quanta lætitia fuit Matri edere in lucem omnium Lucem* (1)! la vraie Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, qui est le salut de tous, le Créateur de tous. Si les mages, en voyant l'étoile, se réjouirent d'une grande joie: *Videntes stellam gavisi sunt gaudio magno valde* (Matth. 2, 10), combien davantage Marie voyant en elle-même et par elle-même les oracles des prophètes accomplis! Quelle douce joie de tenir dans ses bras, d'embrasser, de caresser, d'allaiter ce divin Enfant!

Quelle joie pour Marie d'entendre alors ce cantique sublime des anges: Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté: *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (Lucæ, 2, 14). Quelle joie pour cette tendre Mère de voir venir en hâte les bergers pour adorer leur Dieu couché dans la crèche, et de les entendre raconter les merveilles qu'ils avaient vues et entendues! Aussi Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur: *Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo* (Luc. 2, 19).

Quels ravissements de joie lui donnait l'excellente harmonie de tant de mystères qui, comme autant de voix célestes, réjouissaient son âme? Que ne ressentait-elle point dans son cœur, quand il nageait dans un océan de tant de grandeurs sans y trouver de fond? dit Louis de Grenade (2). De quelle gloire ne fut-elle pas environnée parmi tant de splendeurs et de lumières dont le Saint-Esprit éclairait cette âme chaste, comme le plus saint de tous ses temples? Car sa volonté n'était pas moins embrasée d'ardeur que son entendement était rempli de lumières, puisque ce serait mettre de l'imperfection dans cette sainte âme que de s'imaginer que ces deux principales parties eussent été traitées avec quelque inégalité, et qu'elle eût eu moins d'ardeur dans la volonté que de lumière dans l'entendement.

Cela étant ainsi, qui oserait entreprendre d'exprimer les joies et les

(1) In festo Assumpt. B. Mariæ, et de Laudibus ejus, serm. 3.
(2) *Mémorial*, ut supra.

affections brûlantes de cette Vierge sacrée, dans la claire connaissance que Dieu lui donnait de ses plus profonds secrets? De quelque côté qu'elle tournât les yeux, elle ne voyait que des grâces sublimes, elle ne découvrait que mystères sur mystères, merveilles sur merveilles. Le passé, le présent, l'avenir donnaient à son cœur une joie qu'on ne peut concevoir; mais la plus parfaite qu'elle ressentait naissait de la présence de l'enfant Jésus et de l'assistance réelle du Saint-Esprit, qui lui remettait toutes ces grandes choses en la mémoire, qui lui en illuminait toutes les obscurités, qui lui en faisait remarquer toutes les grandeurs, et qui imprimait en elle une très-haute estime et de très-hauts sentiments, afin qu'au même temps qu'elle donnait à son Fils le lait de ses mamelles, elle goûtât elle-même le lait du ciel, c'est-à-dire la douceur céleste que la force des mystères divins répand dans les âmes pures. Cette douceur était sans doute si puissante, que si celui qui la faisait sentir à sa servante ne lui eût fourni de nouvelles forces, à peine son cœur eût-il pu en supporter la violence. Car si nous voyons quelquefois des femmes mourir de joie pour avoir heureusement mis au monde un enfant qu'elles avaient vivement souhaité, comment la sainte Vierge aurait-elle pu vivre après un enfantement qui apportait avec lui un bonheur d'autant plus grand, que le Fils qu'elle donnait à la terre valait incomparablement mieux que toutes les créatures ensemble? Apprenez-nous donc, ô Reine du ciel, temple vivant du Saint-Esprit, trône de la Sagesse, première évangéliste de Jésus-Christ et le plus fidèle témoin de toutes ses œuvres, apprenez-nous, dis-je, ce que votre cœur ressentait à la vue de tant de choses sacrées et de tant de mystères qui vous étaient révélés et qui s'opéraient en vous. Quelles étaient vos pensées et vos mouvements intérieurs, quand vous teniez entre vos bras celui qui soutient les cieux, quand vous voyiez collé à votre sein celui qui nourrit les anges? Que sentiez-vous en votre âme, quand vous considériez cette faveur singulière que vous aviez trouvée aux yeux de Dieu, par laquelle, entre toutes femmes qui avaient été créées ou qui le devaient être à l'avenir, vous seule aviez été choisie pour être sa Mère, et devenir par cette qualité la Maîtresse et la Souveraine de toutes choses? Avec quelle profonde humilité reconnaissiez-vous cette suprême grandeur? De quels yeux regardiez-vous celui qui vous avait regardée pour vous mettre en un état si relevé? Quelles étaient les actions de grâces que vous lui rendiez? Quels étaient les cantiques que vos lèvres chantaient à sa louange? Quel était l'amour avec lequel vous correspondiez à ses faveurs? Quelles étaient les paroles dont vous entreteniez votre Bien-Aimé? Et avec quelle ferveur vous offriez-vous à lui et faisiez-vous en son honneur un sacrifice de vous-même? On dit que les personnes humbles sont fort reconnaissantes, et cela est véritable, parce que, comme elles ont un bas sentiment d'elles-mêmes, elles croient, pour peu qu'on leur fasse du bien, qu'il est toujours très-grand, puisqu'il surpasse leur mérite

à leurs yeux. Que toutes les créatures confessent donc avec moi que si la sainte Vierge était la plus humble de toutes les femmes, et si ce bienfait d'être devenue Mère de Dieu était si grand, que l'on ne saurait en concevoir un qui l'égale, il est impossible à tous les hommes d'imaginer jusqu'où a monté la reconnaissance dans un cœur aussi parfaitement humble qu'était celui de la Vierge Marie.

Elle était remplie de joie de voir en Dieu tant de bonté, tant de miséricorde, tant d'humilité, et une si merveilleuse charité (1). Elle était toute transportée de voir que Dieu aimât tant les hommes, qu'il les comblât de tant d'honneur, qu'il eût un désir si ardent de leur salut, et qu'il les élevât à un si haut degré par son humanité sacrée.

Reconnaissez donc, ô chrétien, s'écrie saint Léon (2), la dignité où vous êtes appelé, étant devenu participant de la nature divine ; gardez-vous bien de déchoir de votre noblesse, et de retomber, par de basses actions, dans l'état méprisable d'où vous avez été tiré. Considérez de quel corps et de quel chef vous êtes membre ; que le sang de Jésus-Christ est le prix dont vous avez été racheté, et que ce même Jésus-Christ, qui vous a délivré avec une extrême miséricorde, vous jugera avec une sévère justice.

Pensez de quelle sorte commencerait à vivre une femme de basse condition, si un grand roi l'avait choisie pour son épouse et reconnue pour reine dans tous ses états ; comme elle rejetterait loin d'elle tout ce qui pourrait encore donner quelque marque de sa première bassesse, et comme elle tâcherait de paraître en tout digne de la majesté d'une reine. Ainsi, chrétiens, puisque le Roi du ciel, par le mystère adorable de son incarnation, de sa nativité, a pris vos âmes pour ses épouses et vous a communiqué sa propre nature, quittez toutes ces bassesses, qui sont comme les témoins de votre première pauvreté, et vivez comme les épouses d'un si puissant Monarque et comme les enfants d'un si noble Père. Oubliez les coutumes du vieil Adam, et imitez la conduite et les mœurs du nouveau, puisque c'est pour cela qu'il a pris notre chair et qu'il nous a donné son Esprit, afin qu'ayant dans nous-mêmes l'esprit de Dieu, nous ne vivions plus comme des hommes de sang et de chair, mais comme des enfants de Dieu.

Mais revenons aux douces joies de notre bienheureuse Souveraine. Oh ! qu'elle fut grande la joie que lui causèrent l'arrivée, la présence et la conduite des rois mages !

Mais avant, dans ce mystère de l'adoration des mages et des présents qu'ils firent (3), considérez premièrement le zèle de ces grands hommes qui les fit sortir de leur pays et s'exposer aux travaux d'un pénible voyage,

(1) Id. Des diverses pensées de la Vierge au temps de cette divine enfance.
(2) Serm. de Nativit.
(3) *Mémorial* de Grenade. L'Adoration des rois.

afin seulement de voir des yeux du corps celui qu'ils avaient déjà vu des yeux de la foi, et qui leur avait déjà appris que bienheureux étaient les yeux qui auraient la grâce de le voir.

En second lieu, considérez encore cette même foi, par laquelle leurs esprits furent tellement soumis, qu'elle leur fit adorer, comme véritable Dieu, un Enfant le plus pauvre et le plus abandonné qui fût au monde. Ils ne furent point rebutés de le voir dans une étable, couché dans une crèche et enveloppé de langes. Ses larmes et sa faiblesse n'affaiblirent point leur foi, et rien ne les empêcha de croire que celui qui pleurait dans le berceau était le même qui fait gronder le tonnerre dans le ciel. Que faites-vous, sages? dit saint Bernard (1), que faites-vous? Vous adorez un enfant logé dans une chaumière et enveloppé de pauvres langes? Pensez-vous que ce soit un Dieu? Dieu réside dans son saint temple, et vous le cherchez dans une étable, et vous lui offrez des trésors! Si cet enfant est un roi, où est son palais royal? où est son trône? où sont les grands qui lui font la cour? Prenez-vous cette étable pour un palais? cette crèche vous paraît-elle un trône? et vous imaginez-vous que Joseph et Marie soient des personnes de haute condition? Comment se peut-il faire que des hommes si sages soient devenus si peu sensés, qu'ils adorent comme Dieu un enfant que sa faiblesse, sa pauvreté et celle de ses parents font si méprisable? La lumière du ciel a surmonté toutes les difficultés que la prudence humaine eût pu inspirer en cette occasion. La raison a été vaincue par la foi; le sens de l'homme s'est soumis avec respect à la sagesse de Dieu, parce qu'il était plus juste de croire ce que le ciel leur enseignait que ce que le raisonnement humain leur suggérait, puisque le jugement humain peut être trompé, et que le ciel ne le peut être.

C'est ce que les philosophes païens eux-mêmes ont compris, et l'un d'eux a dit qu'il n'était pas nécessaire que ceux qui étaient conduits par une inspiration divine prissent le soin de délibérer sur les choses, ni de les examiner selon les règles de la prudence humaine, mais qu'ils n'avaient qu'à suivre la lumière qui les guidait.

Et de là nous pouvons apprendre qu'il ne faut pas nous arrêter à tant de fausses raisons que la sagesse mondaine nous oppose, quand elles ne cadrent pas avec la parole de Dieu et la lumière de l'Evangile. Ainsi, quand l'Ecriture me dira que bienheureux sont les pauvres d'esprit, les humbles, les pacifiques, ceux qui pleurent, qui souffrent persécution pour Dieu, et qui affligent et crucifient leur chair, je ne douterai point que la véritable félicité ne consiste en ces choses, encore que toute la prudence humaine y contredise, et qu'elle s'efforce de me faire croire le contraire. Ne vous arrêtez point aux vains raisonnements de ceux qui disent : Comment est-il possible que le repos se trouve dans la pauvreté, que la joie

(1) In festo Epiph.

se rencontre parmi les larmes, que la liberté s'accorde avec la sujétion, l'humiliation avec la gloire, un royaume avec la croix, la paix avec la mortification, et l'empire sur toutes choses avec le renoncement à ces mêmes choses? Ne vous arrêtez pas à examiner ces contrariétés apparentes par les lumières de la raison ; opposez-y seulement la lumière du ciel, et comme ces mages ont dédaigné toutes les raisons et toutes les persuasions de la chair quand ils ont vu un témoignage du ciel qui leur montrait le contraire, moquez-vous de même du monde et de tous ses raisonnements, quand vous verrez qu'ils sont opposés à la parole de Dieu et aux lumières de son Evangile. Que le monde crie, qu'il forme tant qu'il lui plaira de vaines oppositions à la parole de Dieu, que tous les prudents du siècle aboient contre vous, qu'ils allèguent la coutume, qu'ils défendent leurs opinions par des exemples des princes et des empereurs ; tout cela n'est que du vent et de la fumée contre la parole de Dieu et contre la sagesse du ciel.

Considérez, en troisième lieu, la joie que reçurent ces saints hommes, quand, après un si pénible voyage, suivant fidèlement l'étoile que le ciel leur avait donnée pour guide, ils arrivèrent heureusement au lieu qu'ils avaient tant désiré, et qu'ils y trouvèrent ce Fils et cette Mère, cet Enfant et cette Vierge qui étaient le sujet de tous leurs vœux. O doux Jésus, si ces rois furent remplis d'une si grande joie, quand, à la fin de leur voyage, ils vous trouvèrent dans une étable, si pauvre et si abandonné, quels seront les transports d'une âme sainte et bienheureuse, quand, après avoir achevé le cours de cette vie si ennuyeux et si plein de dangers, elle vous verra non plus dans ce monde, mais dans votre royaume ; non plus dans une pauvre étable, mais dans votre sacré palais ; non plus dans une crèche pleine de foin, mais sur votre trône glorieux ; non plus dans les bras de votre Mère, mais dans le sein de votre Père ; non plus dans cette extrême bassesse où vous vous êtes réduit pour sauver les hommes, mais dans cette haute majesté dont la vue fait le bonheur des anges ?

Si la joie qu'eurent les rois fut si grande, combien plus le fut celle de la Vierge sacrée, quand elle vit les larmes qui coulaient des yeux de ces grands hommes, les présents qu'ils offraient à l'Enfant Jésus, la dévotion et la ferveur dont ils accompagnaient leur offrande ; quand elle vit que, selon la prédiction de l'ange, le royaume de Dieu commençait à paraître, et qu'elle connut par ces heureux commencements que la gloire de son Seigneur, qu'elle souhaitait si ardemment, allait se répandre par toute la terre, et que le salut des hommes était près de s'accomplir, que de douces larmes répandirent ses yeux, quelle joie se peignit alors sur ce chaste visage, et que ces considérations excitèrent d'ardeurs et de saints mouvements dans son cœur ! Car, en ce temps, elle se représenta trois choses toutes ensemble, qui comblèrent son âme de joie et de dévotion : la gloire de son Fils, la dignité à laquelle Dieu l'élevait elle-même, et la conversion des hommes.

Et, en effet, comment aurait-elle pu ne pas concevoir une joie extraordinaire, voyant son très-cher Fils si hautement glorifié, voyant qu'elle avait été choisie pour être la Mère d'un tel Fils, et voyant enfin que les hommes pour lesquels elle avait tant de charité allaient se convertir et se sauver? Si l'apôtre saint Paul se trouva si sensiblement touché du changement de vie de quelques uns des Corinthiens, qu'il leur écrivit qu'encore qu'il fût assiégé de toutes parts de maux et de persécutions, ce changement lui donnait une telle joie, qu'elle lui faisait oublier toutes ses peines : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (2 Cor. 7, 4); quelle aura été la joie de la Vierge, voyant ces heureux commencements de la conversion du monde, puisque sa charité surpassait infiniment celle du saint Apôtre?

Mais quelle langue pourrait expliquer le contentement de Jésus, de cet amant si passionné pour le salut des hommes, de celui qui était descendu du ciel pour eux, de celui qui devait dire quelque temps après : Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (Joan. 4, 34); c'est-à-dire de convertir les pécheurs? Quelle était sa joie, dis-je, lorsque, dans les premiers hommages que lui rendirent ces rois, il vit des gages assurés de la conversion des hommes, de l'établissement de la gloire de Dieu, de la ruine des démons, de la destruction du péché et des victoires de tant de martyrs, de confesseurs, de vierges, et d'un si grand nombre de solitaires qui devaient, par sa médiation, triompher du siècle et de l'enfer? Réjouissez-vous donc, ô saint Enfant, réjouissez-vous de ces commencements si heureux et si riches, et recevez ces présents qui vous sont offerts par ceux que vous devez racheter. Et vous, ô divine Vierge, réjouissez-vous, que votre cœur demeure ferme. Déjà les peuples et les rois du monde viennent des extrémités de la terre pour vous honorer, afin qu'ensuite tous les siècles à venir vous nomment bienheureuse, et que, comme vous avez été la plus humble de toutes les femmes, vous soyez à jamais la plus relevée par nos respects et par nos hommages.

Et que ne furent pas les joies de Marie quand elle présenta le divin Enfant au temple, et que le saint vieillard Siméon, qui attendait la consolation d'Israël, qui avait été averti par l'Esprit saint qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur, le prit entre ses bras, et bénit Dieu, et dit dans un transport d'allégresse, d'amour et de ravissement : Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur promis de vous, que vous avez préparé pour être, devant tous les peuples, la lumière qui éclairera les nations et la gloire d'Israël votre peuple. Et son père et sa mère admiraient ces choses que l'on disait de lui : *Et erat pater ejus et mater mirantes super his, quæ dicebantur de illo* (Luc. 2).

A cette joie qu'éprouvait Marie en entendant le saint vieillard ajoutez

celle qui lui vint par Anne la prophétesse, âgée de quatre-vingt-quatre ans, qui ne quittait point le temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans la prière. Survenant, elle aussi, à cette même heure, elle se mit à louer Dieu, dit l'Evangile, et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël : *Et hæc, ipsa hora superveniens, confitebatur Domino et loquebatur de illo omnibus qui expectabant redemptionem Israel* (Luc. 2).

Et quand cette tendre Mère trouva son bien-aimé Fils dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant; quand elle vit que tous ceux qui l'entendaient étaient confondus de sa sagesse et de ses réponses (Luc. 2), de quelle joie son cœur ne fut-il pas inondé?

Qui pourrait dire les joies de Marie à Nazareth, dans la vie cachée et intime de Jésus, qui resta constamment avec elle jusqu'à l'âge de trente ans, qui lui obéissait, qui l'aimait, qui la consultait? Ici c'est un abîme insondable de célestes et continuelles joies pour Marie.

Voici venir la vie publique du Sauveur. Marie est témoin de ses sublimes et divines instructions, qui frappent d'admiration le peuple et l'éclairent de célestes lumières; elle est témoin de ses prodiges publics, éclatants et très-nombreux; elle voit la foule qui s'empresse de se ranger autour de lui; elle voit les sourds qui entendent, les aveugles qui recouvrent la vue, les boiteux qui marchent; elle voit les paralytiques, les lépreux guéris, les morts qui ressuscitent; elle voit la multiplication des pains, les tempêtes calmées. Oh! que de joies pour Marie au milieu de tant de miracles opérés par son propre Fils!

Au temps de la passion, si Marie est remplie de douleur d'un côté en voyant son cher Fils si maltraité, de l'autre la joie l'accompagne, parce que les souffrances et la mort de son Jésus sauvent le monde.

Nous aurions à parler ici des grandes joies de Marie quand son Fils, triomphant de la mort, sort victorieux du tombeau; mais nous l'avons dit au sujet de la résurrection de Jésus-Christ.

Si Marie était pleine de joie pendant la vie de son Fils, si elle en fut comblée à sa résurrection, est-ce qu'elle éprouva une moindre joie, dit saint Anselme (1), quand il monta glorieux dans les cieux en la chair qu'il avait prise en elle et d'elle? Qui douterait que la joie de Marie dans l'ascension du Sauveur ne surpasse pas toutes les autres joies qu'elle avait eues jusqu'alors? Les bonnes mères ont la coutume de se réjouir grandement quand elles voient leurs fils comblés d'honneurs ici-bas et élevés en place, et Marie, la meilleure des mères, ne se réjouirait pas d'une ineffable joie quand elle voit son Fils unique monter au ciel pour y régner à la droite du Père tout puissant? Jamais joie plus grande pour elle.

Et comme la joie remplit son âme quand le Saint-Esprit descendit en elle et sur les apôtres, au jour solennel de la Pentecôte!

(1) Serm. de B. Virg.

Quelle immense joie pour elle de voir les peuples se convertir en très-grand nombre et promptement à la prédication des apôtres! Comme elle se réjouit de leurs miraculeux succès!

Pour montrer encore les joies de Marie, voyons celles de l'épouse des Cantiques, qui n'est réellement que la figure de la très-sainte Vierge; car il faut appliquer à Marie et à Jésus-Christ les merveilles symboliques renfermées dans ce livre du Saint-Esprit.

Or, voici ce que dit l'épouse des Cantiques s'adressant au céleste Epoux : *Exultabimus et lætabimur in te, memores uberum tuorum super vinum :* Livrons-nous à nos transports, livrons-nous à la joie; nous préférons votre amour au vin le plus délicieux, 1, 3. Se tournant vers ses compagnes, elle leur fait part de sa joie, dit Philippe de Harvenge (1), et les engage à courir avec constance vers son bien-aimé. Ensuite elle appelle de nouveau, soit les discours, soit la face de l'époux, parce qu'elle trouve plus doux de lui parler que de parler de lui. Car celui qui aime tendrement préfère parler à l'objet de son amour plutôt que de parler de lui, s'il a le choix à sa disposition. Parlant de lui, il aime le recommander aux auditeurs, et lui parlant à lui-même, il se réjouit de goûter sa grâce. L'épouse parle de l'Epoux pour engager les autres à l'aimer, et, loin d'être jalouse que ses compagnes aiment son bien-aimé, sa joie devient plus grande par l'amour que les autres témoignent à l'époux. Et, se tournant vers l'époux avec qui elle éprouve tant de joie de s'entretenir, elle assure qu'elle se réjouit non seulement de l'aimer, mais aussi de le voir aimé d'elles toutes. Livrons-nous à nos transports, dit-elle, livrons-nous à la joie en notre céleste Epoux. Il ne suffit pas à celui qui aime de proclamer d'une seule parole sa joie, mais il la redouble afin de mieux faire comprendre l'excès de sa joie, afin de montrer sa joie intérieure et extérieure. C'est ce que dit le Psalmiste : *Lætatum est cor meum, et exultavi sub lingua mea :* Mon cœur s'est rempli de joie, ma bouche, Seigneur, a chanté vos louanges, 15, 10. L'épouse se réjouit doublement et de la grâce qu'elle possède et de la gloire qu'elle attend.

J'ai désiré me reposer à son ombre; ses fruits sont doux à ma bouche : *Sub umbra illius quem desideraveram sedi; et fructus ejus dulcis gutturi meo* (Cant. 2, 3). La Vierge-Mère, qui, de préférence à tous les autres, a trouvé grâce auprès de Dieu, se repose dans la grâce et vit dans une immense joie. Non seulement elle vit, mais elle vit de paix, d'allégresse, de sécurité. Je me repose, dit-elle : *Sedi.* Car elle est celle en qui le Saint-Esprit est survenu, en laquelle la vertu du Très-Haut a mis un repos parfait dans la joie du Seigneur, et que le voile de son ombre a préservée de toute faute et de toute crainte; car il l'a fait asseoir sur le siége de la joie dans l'amour. J'ai désiré, dit-elle, me reposer à son ombre : *Sub umbra*

(1) Comment. in Cant., lib. 1, cap. 17.

illius quem desideraveram sedi. Cette Vierge, qui ne connaît pas la faute, se repose à l'ombre d'un gracieux rafraîchissement; elle boit à longs traits des joies ineffables.

Ses fruits sont doux à ma bouche, dit-elle : *Et fructus ejus dulcis gutturi meo.* Le fruit de l'ombre, ou du Saint-Esprit ombrageant, est une suavité éternelle que sent déjà le palais de la Vierge et que son âme savoure.

Plus la chose que nous aimons est désirée, plus elle cause de joie à l'âme quand elle la possède, dit Paul a Sancta Catharina (1). Car, comme le désir et l'absence de la chose aimée causent une certaine langueur dans l'âme, de même l'absence de cette douleur, qui est un bien, a lieu par la présence de l'objet; d'où surgit une plus grande joie du bien obtenu, mais désiré depuis longtemps, que du bien qu'on aurait reçu sans le désirer. Il arrive aussi que, par des actes réitérés de désir, l'amour s'enflamme davantage, et d'ún amour plus grand sort une joie plus grande. Or, le désir de Marie étant sans mesure, comme son amour pour le Christ à venir était sans bornes, son âme tressaille infiniment plus que les âmes de tous les autres à son avénement. Son désir faisait sa joie, son amour faisait sa joie, et la possession de l'objet de son amour et de ses désir faisait sa grande joie.

Le bien qui arrive sans qu'on l'attende remplit l'âme d'une plus abondante joie que celui qu'on sait se procurer soi-même. De là les victoires que remportaient les Juifs, en dehors de toute espérance, étaient pour eux de grands motifs d'allégresse, de chants publics, d'actions de grâces, comme fut la victoire que Judith remporta sur Holopherne (Judith, 15), Débora et Barac sur Sisara (Judic. 4, 15), Gédéon sur les Madianites (Judic. 6). Quoique Marie brûlât d'un incomparable désir de la venue du Messie pour délivrer son peuple, cependant elle était d'une si grande humilité, qu'elle n'avait même jamais pensé qu'une si grande faveur lui fût accordée, d'être elle-même la Mère de Dieu. Sa joie fut donc d'autant plus grande d'avoir été choisie pour ce grand mystère, qu'elle y pensait moins.

La grandeur de la joie s'élève dans l'âme par la grandeur du bien qu'on aime. Or, le Christ Homme-Dieu, qui possède toutes les perfections, qui renferme tout bien, qui venait sauver les hommes, qui se communiquait aux hommes d'une manière si merveilleuse et si intime, était l'objet de la joie de Marie. Cet ineffable bienfait de l'incarnation, le plus grand qui puisse être donné à la créature raisonnable, était la matière de ce tressaillement spirituel. La joie de Marie était donc immense.

D'un plus grand amour de l'objet suit une plus grande joie; car l'amour est la racine et la source de la joie; car le bien, pour grand qu'il

(1) Præfat. lib. 3, cap. 2, sect. 2.

soit, s'il n'est pas saisi comme bien et aimé selon le bon plaisir de la volonté, à moins que ce ne soit le bien suprême, qui force nécessairement la volonté à l'amour de lui, le bien ne peut causer aucune joie. Pourquoi quelqu'un se réjouirait-il d'une chose qu'il n'aime pas? Il la déteste plutôt, ou il sera indifférent à son égard. L'amour est donc la racine de toute joie. Or, Marie, par une immense dilection, soit naturelle, comme étant la Mère du Christ, soit surnaturelle, ne s'occupait que de lui. De là la joie remplissait tout son esprit.

Il faut que l'objet aimé soit au pouvoir de celui qui l'aime, afin que la volonté goûte la douceur de la joie. L'objet doit être présent; il peut être présent de deux manières : ou éloigné, ou rapproché; la manière éloignée est dans l'espérance; la manière rapprochée, c'est la possession même de l'objet. Or, Marie, qui aimait tant Jésus-Christ, l'a possédé en espérance et en réalité; donc elle a la joie en partage.

Marie, comme Mère des vivants, a tressailli d'allégresse spirituelle du premier travail de la justification des hommes, que Jésus-Christ a commencé en Jean-Baptiste, en le sanctifiant par sa présence, comme David l'avait prédit : *Generatio et generatio laudabit opera tua, et potentiam tuam pronuntiabunt :* Les générations diront vos œuvres aux générations; elles raconteront vos merveilles (Psal. 144, 4). C'est-à-dire les générations passées et les générations futures, lesquelles générations embrassent tous les siècles, et en les parcourant elles proclameront vos œuvres comme très-dignes des plus grands éloges; elles raconteront vos merveilles, votre puissance, en racontant les effets de votre puissance, que vous avez principalement montrés quand, revêtu de la chair humaine, vous avez terrassé les démons, surmonté la mort et exterminé le péché. Le Prophète ajoute : *Memoriam abundantiæ suavitatis tuæ eructabunt, et justitia tua exaltabunt :* Elles répandront le souvenir de vos innombrables bienfaits, elles célébreront votre justice (ibid. 7). Ces paroles conviennent surtout à Marie, que les générations et les générations appellent bienheureuse; c'est-à-dire l'Ancien Testament, tous les saints patriarches et prophètes; le Nouveau Testament, le peuple chrétien justifié par la grâce de Jésus-Christ, comme Marie le prédit elle-même dans son cantique : Voilà que toutes les générations, à cause de cela, m'appelleront heureuse : *Ecce ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (Luc. 1, 48). Elles répandront le souvenir de vos bienfaits, de l'abondance de vos joies, de votre douceur : *Memoriam abundantiæ suavitatis tuæ eructabunt.* Marie est toute remplie des bénédictions suaves, de la douceur, de la joie, de la grâce que les générations passées ont désirées, et qui doivent couler abondamment à venir, quand elle porte Jésus-Christ, la plénitude de toutes les générations. Son cœur, plein de toutes les faveurs et joies du ciel, porte ses lèvres à entonner son cantique, qui doit être chanté éternellement par toutes les générations : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a

tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur : *Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (Luc. 1, 46-47). Les générations célébreront votre justice : *Justitia tua exultabunt*. Les puissances spirituelles, c'est-à-dire l'esprit et la volonté de Marie, proclament la justice de Jésus-Christ, sa miséricorde, d'être venu satisfaire pour les hommes et de les secourir dans leurs malheurs. Et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur.

L'étendue de la joie et sa force sont mesurées sur la capacité de la puissance qui reçoit l'objet aimé. Pour comprendre cela, il faut savoir qu'il y a dans l'homme une puissance naturelle pour connaître et aimer Dieu. La raison en est que l'homme est doué de l'intelligence et de la volonté. L'intelligence a pour objet le vrai en général, et la volonté le bien. Or, Dieu est renfermé sous la raison générale du vrai ; de plus, il est par essence la vérité même, par où, en ce qui le concerne, il est très-connaissable, et il est renfermé sous la raison générale du bien, ou plutôt il est le bien essentiel, d'où il est infiniment aimable. Que l'homme ait la puissance naturelle de connaître Dieu, cela est évident, puisqu'il parvient à sa connaissance par les choses visibles, et qu'il arrive par les effets à la connaissance de la cause suprême, et que, par la beauté des choses qu'il a créées et par leur bonté, il est porté à l'aimer comme l'Auteur de tout l'univers. Mais cette connaissance est imparfaite.

Mais comme Dieu a destiné l'homme à une fin surnaturelle, pour le disposer à connaître les choses spirituelles, il fortifie son intelligence du don de la foi, afin qu'il puisse arriver à la connaissance de ces choses surnaturelles, comme il fortifie de la lumière de la gloire l'intellect des bienheureux, afin qu'ils le puissent voir clairement ; de même, afin que leur volonté l'aime comme l'objet surnaturel de leur béatitude, il la remplit de forces surnaturelles, surtout de la charité, pour qu'elle puisse l'aimer d'une manière surnaturelle. Ainsi la volonté s'agrandit, se dilate, et devient plus capable à mesure qu'elle est dotée par Dieu d'une grande charité, pour qu'elle l'aime, le reçoive en elle-même, et qu'elle se réjouisse et tressaille de son intime présence. De là le grand Apôtre dit : La charité de Dieu est répandue en nos cœurs par l'Esprit saint, qui nous a été donné : *Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis* (Rom. 5, 5). La charité répandue dans nos cœurs, c'est-à-dire dans nos volontés, étend et augmente la puissance de notre désir, qui, à cause de sa faiblesse, ne pouvait aimer Dieu parfaitement, et met la volonté en état de l'aimer parfaitement d'un amour surnaturel, pour être toute transformée en lui, afin de lui être entièrement attachée et de le posséder d'une manière parfaite. L'augmentation de la puissance de la volonté qui vient de Dieu consiste donc à être élevée, à être fortifiée par le secours surnaturel de Dieu, afin qu'elle puisse s'unir à lui plus étroitement, et, par un lien plus étroit d'amour, ne faire qu'un

avec l'objet surnaturel et avec la bonté infinie. Et du côté de la créature raisonnable, elle s'étend, se dilate et devient plus capable quand, fortifiée par le secours divin, elle coopère à celui-ci, elle s'élève en affection, et elle embrasse de toutes ses forces l'objet aimé. Et ainsi l'esprit tressaille de joie et s'abandonne à tous les transports de la joie dans la possession de l'objet aimé.

Mais la volonté de Marie a été remplie d'une charité incommensurable, bien au-delà de toute créature raisonnable; et, de toutes les forces qu'elle reçoit surnaturellement, elle aime Dieu, et, par de continuels actes d'amour, elle rend sa volonté plus propre, plus disposée, plus capable pour une union plus grande, plus étroite avec le bien infini, avec l'objet qu'elle aime et qui est digne d'un amour infini. D'où, par la dilatation, la capacité et la continuelle disposition de sa volonté à recevoir en elle l'objet aimable à l'infini, on voit combien est immense sa joie, combien est étendue l'allégresse de son esprit; en sorte qu'aucune autre joie des saints, qui se sont réjouis des bienfaits que Dieu leur a spécialement accordés, ne peut être comparée à celle de l'auguste Vierge Marie; car une aussi grande capacité, une aussi parfaite disposition ne se trouve point dans leur volonté pour une si grande dilection et pour une si grande joie spirituelle. La volonté de Marie, pleine de l'huile de la divine grâce et surpleine du Saint-Esprit qui vient en elle, se dilatait de plus en plus. Le Saint-Esprit survenant en elle la remplit de l'onction de la joie au-dessus de toutes les créatures. Et ne possède-t-elle pas Jésus-Christ tout entier, lui qui est la source perpétuelle de toute vraie joie? D'où elle se réjouissait de tous les grands biens de son Fils, de sa divinité, de sa puissance infinie, de son immensité, de sa bonté, de sa sagesse et de son union avec l'humanité, à laquelle il conférait une dignité infinie, et par où Marie s'élevait à l'être divin. Elle tressaillait d'allégresse et d'admiration d'avoir conçu Dieu-homme, homme petit et immense, petit de corps, immense en divinité.

Les joies de Marie sont grandes sur la terre, mais elles sont immenses et incomparables dans le ciel.

O Vierge auguste, s'écrie saint Anselme dans un deuxième sermon sur l'Assomption, réjouissez-vous dans les cieux! Réjouissez-vous, océan de joie, dans l'océan de l'éternelle joie!

Réjouissez-vous, s'écrie saint Ephrem dans sa cinquième prière à la Mère de Dieu, réjouissez-vous dans la gloire céleste, ô très-pure, pleine de grâce! Réjouissez-vous, immaculée Vierge, Mère de Dieu! Réjouissez-vous, ô Vierge, gloire des hommes! Réjouissez-vous, accomplissement de tous les prophètes! Réjouissez-vous, perfection de toutes les congrégations du Seigneur! Réjouissez-vous, sceau du Testament de Dieu! Réjouissez-vous, but des conseils du Seigneur! Réjouissez-vous, manifestation de ses mystères! Réjouissez-vous, avocate des calomniés! Réjouissez-vous, réu-

nion de tous ceux qui n'étaient pas en paix ! Réjouissez-vous, appui des faibles ! Réjouissez-vous, lumière de ceux qui sont dans les ténèbres ! Réjouissez-vous, rajeunissement de la vieillesse ! Réjouissez-vous, secours des errants et leur délivrance ! Réjouissez-vous, guide du bon chemin ! Réjouissez-vous, protectrice et port des navigateurs ! Réjouissez-vous, patronne et forteresse dans les nécessités ! Réjouissez-vous, salut assuré des fidèles ! Réjouissez-vous, nouvelle, immense et divine largesse ! Réjouissez-vous, maîtresse de tous les mortels ! Réjouissez-vous, joie et gloire des anges ! Réjouissez-vous, la plus élevée de toutes les créatures ! Réjouissez-vous, ô la bénie de siècle en siècle ! Réjouissez-vous, arbre sacré qui avez porté le fruit de vie, dont la nourriture donne la vie éternelle et préserve de la mort éternelle ! Réjouissez-vous, Marie, Vierge, Mère, Epouse ! Réjouissez-vous, ornement du sexe ! Réjouissez-vous, Fille de David splendidement ornée ! Réjouissez-vous, table des grâces mystiques ! Réjouissez-vous, victoire de mon Roi et de mon Dieu ! Réjouissez-vous, tressaillement des patriarches, des vainqueurs ! Réjouissez-vous, rempart de ceux qui vous invoquent ! Réjouissez-vous, défense et ferme protection ! Réjouissez-vous, siége très-immaculé et divin de Dieu ! Réjouissez-vous, resplendissante et unique Mère de Dieu ! Réjouissez-vous, solennel et très-saint lit nuptial ! Réjouissez-vous, l'honneur de tous les êtres spirituels ! Réjouissez-vous, destruction de mes péchés ! Réjouissez-vous, Reine du genre humain ! Réjouissez-vous, glaive des cruels démons ! Réjouissez-vous, conservatrice de tous les plus grands biens ! Réjouissez-vous, don très-riche de sagesse ! Réjouissez-vous, ressource et consolation de ceux qui sont dans les périls ! Réjouissez-vous, protection très-précieuse des pauvres ! Réjouissez-vous, vie de tous les biens ! Réjouissez-vous, cause de toutes les grâces !

Si dans le ciel tous les anges et tous les élus sont au comble de la joie, et d'une joie qui ne finira jamais, quelle est donc la joie de Marie, Reine des anges et de tous les saints? Comme elle a seule plus de mérites, plus d'amour, plus de perfections, plus de gloire que tous les chœurs des anges et tous les élus, et que seule elle est Mère de Dieu, on peut dire que ses joies dans le ciel sont plus immenses que celles de tous ceux qui jouissent de Dieu dans ce divin séjour.

Marie, comme le dit l'Eglise dans les litanies de la sainte Vierge, est la cause de notre joie : *Causa nostræ lætitiæ.*

Saint André de Crète la nomme *l'instrument et la Mère de la joie* (1). Hésychius l'appelle *le principe de la réjouissance* (2). Et elle a même assuré à sainte Brigitte (3) que sa nativité apporta une allégresse géné-

(1) Serm. de Annuntiat.
(2) Orat. de sancta Deipara.
(3) Lib. 6 Revelat.

rale à tout le monde. Et telle est la voix et le sentiment de l'Eglise. La raison le voulait ainsi, dit saint Grégoire de Nysse (1); car, comme la première femme, après le péché, avait été condamnée aux larmes et à la tristesse, de même la seconde, étant destinée à nous remettre en grâce, devait aussi ramener l'allégresse. Celle-là méritait d'être assiégée de douleurs, et celle-ci devait reconnaître par l'abondance de sa joie qu'en vérité elle en avait en elle-même la fontaine. Celle-là, donnant au péché la première entrée au monde, avait ouvert la grande source des larmes; celle-ci, concevant et enfantant le fruit de vie, était par ce moyen la Mère de notre contentement.

La plupart des Pères ont reconnu ce secret au premier mot que lui adressa le céleste messager, et tous ensemble nous invitent à nous réjouir de ces bonnes nouvelles, puisque la première parole qui fut prononcée pour notre réparation porta en elle la réjouissance. Joie vous soit, ô sainte Vierge, lui dit saint Grégoire de Néocésarée (2), puisque tout ce qui vient de vous porte sa joie, sa bienséance et son honnêteté. Joie vous soit, puisque vous êtes la demeure de la joie plus que céleste. Joie vous soit, puisque par votre moyen les hommes recouvrent la joie qu'ils avaient perdue et sont rétablis en leur premier grade d'honneur. Joie vous soit, lui dit le dévot Chrysippus (3), d'autant que vous avez avec vous le trésor de toute la joie du monde, le Roi même de la joie et de la grâce. Saint Méthodius, martyr (4), l'appelle *le commencement, le milieu et la fin de nos réjouissances.*

D'où chacun peut conclure s'il n'est pas raisonnable qu'elle ait très-grande part en nos allégresses; que nos fêtes se commencent, se continuent et s'achèvent par elle; qu'elle soit le sujet de la plupart, puisqu'elle a été le principe de toutes. Disons-lui donc souvent : *Causa nostræ lætitiæ, ora pro nobis :* Marie, cause de notre joie, priez pour nous.

(1) Homil. 13 in Cant.
(2) Serm. 2 de Annuntiat.
(3) Orat de sancta Deipara.
(4) Serm. in Hyp.

CLXVI

PRÉROGATIVES ET PRIVILÉGES DE MARIE.

Des douze étoiles dont parle l'Apocalypse, qui sont autour de la tête de la femme et qui forment sa couronne, saint Bernard fait comme douze priviléges de l'auguste Vierge. Voici les paroles de ce grand et dévot docteur (1) : La tête de Marie mérite d'être couronnée d'étoiles; cette céleste tête, brillant d'un plus vif éclat que ces étoiles, les embellit plutôt qu'elle n'en est ornée elle-même : *Dignum plane stellis coronari caput, quod et ipsis longe clarius micans, ornet eas potius quam ornetur ab eis.* Qu'est-ce qu'une couronne d'étoiles pour celle qui est revêtue du soleil? *Quidni coronent sidera quam sol vestit?* C'est une couronne comme celle des fleurs, des roses du printemps et des lis de la vallée. Qui estimera ces pierres précieuses? Quel nom donner à ces étoiles qui forment le diadème royal de Marie? C'est au-dessus des forces humaines d'évaluer cette couronne et d'en montrer la composition.

Cependant, selon notre faible intelligence, nous entendons par ces douze étoiles douze prérogatives de grâces en Marie : *Duodecim stellas istas, duodecim prærogativas gratiarum intelligere videamur*, par lesquelles Marie est singulièrement ornée; car elles indiquent en elle les prérogatives du ciel, les prérogatives de la chair, les prérogatives du cœur : *Siquidem invenire est in Maria prærogativas cœli, prærogativas carnis, prærogativas cordis;* et si nous multiplions ce nombre de trois par quatre, nous avons les douze étoiles dont le diadème de notre Reine resplendit aux yeux de tous. Un singulier éclat brille pour moi, d'abord, dans la conception de Marie; secondement, dans la salutation angélique; en troisième lieu, dans la survenance du Saint-Esprit; quatrièmement, dans l'inénarrable conception du Fils de Dieu. De même cet ornement d'étoiles brille en la Vierge, en ce qu'elle est les prémices de la virginité, en ce qu'elle devient féconde sans que son intégrité soit blessée, en ce que sa grossesse divine ne l'incommode point, en ce qu'elle enfante sans

(1) In Nativit. B. Mariæ serm

douleur. Ensuite brillent encore merveilleusement en Marie la douceur de la pudeur, la dévotion de l'humilité, la magnanimité de la foi, le martyre du cœur.

Quel est l'astre qui brille dans la génération de Marie? L'immaculée conception qu'omet saint Bernard, parce qu'alors ce n'était pas un article de foi. Mais suivons ce saint docteur. Quel est l'astre qui brille dans la génération de Marie? C'est de descendre de race royale, du sang d'Abraham, de la glorieuse souche de David. Si cela vous paraît peu de chose, ajoutez qu'un spécial privilége de sainteté a été accordé par le ciel à cette génération; qu'elle avait été promise depuis des siècles aux Pères par le ciel; qu'elle avait été figurée par des miracles mystiques; qu'elle avait été prédite par les oracles prophétiques. Car la verge d'Aaron qui fleurit sans racine, la toison de Gédéon couverte de rosée au milieu de l'aire desséchée, la porte orientale d'Ezéchiel fermée à tous les hommes, figuraient cette génération de la Vierge. Et, au-dessus de tout le reste, Isaïe la désignait tantôt par la tige qui devait sortir de la racine de Jessé, tantôt, et plus clairement, en montrant la Vierge qui concevrait et enfanterait. Quels sont les yeux qui ne sont pas éblouis par l'éclat de cette prérogative? *Hujus ergo prærogativæ fulgor quorum non vehementer reverberat aciem oculorum?*

Et quelle brillante étoile pour la couronne de Marie que la respectueuse et miraculeuse salutation de l'ange? Elle paraît déjà élevée sur le trône royal au-dessus de tous les ordres des légions angéliques. L'ange, qui jusqu'alors était comme adoré par les hommes, se prosterne devant Marie; ce qui prouve le très-excellent mérite de notre Vierge, et combien Dieu l'estime.

La troisième étoile de cette couronne mystérieuse, c'est ce nouveau genre de conception où la Vierge ne conçoit pas dans l'iniquité comme les autres, mais seule, de la seule sanctification du Saint-Esprit qui survient en elle. Car, qu'elle conçoive le vrai Dieu et le Fils de Dieu, et qu'il soit le même Fils de Dieu et de l'homme, qu'absolument le même Dieu et homme sorte de Marie, c'est un abîme qui éblouit, et je dirais volontiers que l'œil même de l'ange n'était pas capable de soutenir un pareil éclat.

La quatrième étoile, c'est la réalité de cette conception divine qui fait Marie Mère de Dieu.

Pour ce qui regarde les autres étoiles, sans aucun doute, la virginité de la chair, le vœu de virginité, la résolution inébranlable d'y être fidèle est une nouveauté qui brille comme une étoile.

Elle mérite la grâce de rester vierge, et sa virginité brille d'autant plus qu'elle devient féconde en la conservant intacte. Voilà deux étoiles très-lumineuses ajoutées aux quatre premières.

Et porter, sans en sentir le poids, le Fils de Dieu, est une autre éclatante étoile pour Marie.

Et combien son enfantement sans douleur, cet enfantement miraculeux n'est-il pas éclatant? Non, Marie, en toutes ces merveilleuses prérogatives, n'a jamais eu de semblable et n'en aura jamais. Si nous méditons sérieusement ces sublimes priviléges, sans aucun doute, nous serons pénétrés d'admiration, de vénération, de dévotion, de consolation.

Contentons-nous d'admirer ces huit étoiles, nous ne pouvons pas en orner notre couronne; c'est le privilége exclusif de Marie, excepté le vœu de virginité, qui peut exister aussi ailleurs, mais qui n'est que de conseil, et dont Marie aura toujours les prémices.

Pour les autres quatre étoiles, il faut nous les procurer et les placer à notre couronne; car, si nous n'avons pas la mansuétude de la pudeur, l'humilité du cœur, la magnanimité de la foi, la compassion de l'âme, qui nous excusera? Ces belles étoiles brillent merveilleusement en Marie; imitons-la, et elles brilleront aussi en nous.

Vous êtes, ô Marie, dit ailleurs saint Bernard (1), la table de proposition des douze pains. Ces douze pains sont douze prérogatives de grâces en lesquelles vous avez été remplie de grâce. L'apôtre saint Paul nomme et énumère les prérogatives qui vous appartiennent quand il dit : Les fruits de l'Esprit sont : l'amour, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté (Gal. 5, 22-23).

Ces douze étoiles de la couronne de Marie sont douze prérogatives dont Marie jouit et brille dans le ciel, dit Thomas a Kempis. Car, à l'égard de l'Eglise militante, elle a quatre dons particuliers et resplendissants; les voici : elle exauce avec plus de bonté que tous les autres, elle condescend avec plus d'humilité, elle agit avec plus d'énergie, elle vient en aide plus souvent, comme cela apparaît dans les grandes causes de l'Eglise.

Egalement, pour l'Eglise triomphante, elle a quatre prérogatives éminentes : elle est placée au-dessus de tous les autres, elle resplendit d'une manière plus éclatante, elle est la plus aimée du ciel après Dieu, elle est beaucoup plus honorée que tous les anges et tous les saints. Telle est la croyance fondée sur ses incomparables mérites.

De même vis-à-vis de la très-sainte Trinité qui béatifie : elle a également quatre prérogatives, ou étoiles plus brillantes que tous les autres astres du ciel. Au-dessus de tous les autres qui contemplent la gloire de l'éternelle Trinité, elle voit la sainte Trinité plus clairement, elle jouit de la sainte Trinité avec plus de suavité, elle la contemple plus intimement, elle se sent portée vers elle plus fortement. Voilà une incontestable vérité (2).

Nous découvrons en Marie, dit saint Bernardin de Sienne (3), douze

(1) In antiphonam *Salve, Regina*, serm. 4.
(2) Serm. 15 ad novitios.
(3) De Virg. benedicta, cap. 1.

admirables grâces, comme les douze étoiles de sa couronne, comme douze privilèges qu'elle a eus même en sa vie sur la terre. Le premier privilége ou la première grâce est la noblesse; la seconde grâce est la préservation; la troisième, le mérite; la quatrième, la puissance. Ajoutons-en quatre autres : la première est l'excellence; la seconde, la domination; la troisième, le royaume; la quatrième, la dispensation. Quatre autres sont jointes à celles-là : la première, la consommation en bonheur; la seconde, l'ornement; la troisième, la récompense; la quatrième, la perfection incompréhensible.

Voici les prérogatives de Marie, dit Vincent Contenson (1) : La première prérogative est qu'elle a une vraie et réelle relation de maternité à l'égard du Fils unique de Dieu. Privilége immense qui a frappé les Pères et les a ravis d'admiration. Ici, dit saint Pierre Damien (2), que toute créature se taise et tremble, et qu'elle ose à peine regarder l'immensité d'une si grande dignité : *Hic taceat et contremiscat omnis creatura, et vix audeat aspicere tantæ dignitatis immensitatem.*

Non seulement les docteurs sacrés avouent ingénument qu'une si grande dignité surpasse les forces humaines et le génie, mais que Marie elle-même ne peut expliquer ce qu'elle a pu renfermer, comme le dit saint Augustin, et que Dieu seul, qui l'a faite, peut le mesurer. Ce qui fait dire à saint Anselme (3) ces belles paroles que nous avons déjà citées ailleurs : Que l'esprit humain redouble d'attention, qu'il s'applique, et qu'il voie, et qu'il admire. Dieu engendre un Fils unique qui lui est consubstantiel, et il n'a pas souffert que cet unique et égal à lui en tout n'appartînt qu'à lui seul, mais il a voulu que le même fût l'unique de Marie, son Fils très-aimé et naturel, afin que cet unique et même, qui est le Fils de Dieu, fût en une personne le Fils de Marie, et que celui qui est le Fils de Marie fût le Fils de Dieu. Ainsi la paternité cesse pour ainsi dire d'être la notion et la couronne de la première personne de la Trinité, depuis que l'unique Fils du Père commence d'être le commun Fils de la Mère.

La seconde prérogative de Marie est que, comme Mère de Dieu, elle a une dignité vraiment infinie, comme l'enseigne saint Thomas (4) par ces paroles que nous aimons à redire ici : La bienheureuse Vierge, par là même qu'elle est Mère de Dieu, a une certaine infinité du bien infini, qui est Dieu, et de ce côté on ne peut rien trouver de meilleur, comme rien ne peut être meilleur que Dieu : *Beata Virgo, ex hoc quod est Mater Dei, habet quamdam infinitatem ex bono infinito, quod est Deus; et ex hac parte, nihil potest fieri melius, sicut non potest aliquid melius esse Deo.* La raison est que comme la relation tire sa spécification du terme, ainsi elle en

(1) Lib. 10, dissert. 6, cap. 2, speculat. 2.
(2) Serm. 1 de Nativit.
(3) Lib. de Excellentia Virg., cap. 3.
(4) 1 p., q. 25, art. 6 ad 4.

tire sa perfection et la mesure de sa perfection ; mais le terme de la maternité de la bienheureuse Vierge, c'est Dieu-Homme, véritablement infini. Donc, comme un terme plus parfait ne peut être donné, ainsi cette maternité est une dignité telle qu'on ne peut en imaginer une plus grande, et qu'elle ne peut être. Dieu, dit saint Bonaventure (1), peut faire un monde plus grand, plus vaste ; il ne peut pas faire une mère plus grande que la Mère de Dieu : *Majorem mundum potest facere Deus, majorem matrem quam Matrem Dei facere non potest.* On ne peut pas comprendre qu'une créature participe à une plus grande gloire que d'être Mère de Dieu, dit Albert le Grand : *Non potest intelligi major gratia participari creaturæ quam esse Matrem Dei* (2).

Saint Matthieu touche cette raison en abrégé, mais avec énergie, mais divinement, quand il dit : Marie, de qui naquit Jésus : *Maria, de qua natus est Jesus*, 1, 16, parce qu'être Mère de Jésus, c'est l'abrégé de tous les éloges possibles. Si vous voulez connaître la Vierge, qui elle est, et combien elle est grande, jetez les yeux sur son Fils, dit saint Grégoire le Grand, et par son excellence vous pourrez comprendre l'excellence de la Mère : *Si vis Virginem cognoscere, qualis et quanta sit, in ejus Filium oculos conjicito, et ex ejus excellentia poteris excellentiam Matris intelligere* (3). Et Albert le Grand dit (4) : Le Fils rend infinie la bonté de la Mère, car tout arbre est connu par son fruit : *Filius infinitat Matris bonitatem, omnis enim arbor ex fructu cognoscitur.* La dignité de Marie vient du Fils communiquant moralement toute sa dignité à sa Mère, et c'est pourquoi la Mère de Dieu est représentée revêtue du soleil, étant revêtue, enveloppée de la dignité du Fils.

Troisième prérogative de Marie : Elle a l'affinité, la parenté et, s'il est permis de le dire, la consanguinité avec Dieu, par la raison qu'elle participe de la divine noblesse, parce que non seulement elle est la Fille du Père et l'Epouse du Saint-Esprit, mais aussi la Mère du Fils ; il n'y a pas de parenté plus proche, il ne peut pas en exister de plus intime.

Pour la plus grande clarté de la chose, considérez qu'on peut participer de la noblesse divine de quatre manières : Premièrement par ordre de nature, dans lequel, comme dans la trace de la divine bonté, la splendeur répandue brille. Secondement, par ordre de la grâce, dans lequel la créature raisonnable devient participante de la nature divine. En troisième lieu, par ordre de la gloire, dans lequel, lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables et déiformes ; de plus, nous serons faits dieux dans l'être intellectuel. En quatrième lieu, dans l'ordre hypostatique, dans

(1) Speculi, cap. 8.
(2) De B. Maria Dignitate.
(3) In lib. 1 Reg.
(4) Marialogia, cap. 230.

lequel la nature créée est élevée à l'être divin par l'union substantielle. Donc, comme l'ordre hypostatique est le plus excellent et le plus noble de tous, puisque la personne incréée établit cet ordre, ainsi ce qui appartient à cet ordre surpasse d'autant plus tous les autres en noblesse qu'il s'en approche de plus près. Or, la Mère de Dieu ne peut pas ne pas appartenir de très-près à l'ordre hypostatique; car la Mère n'est pas en dehors de l'ordre du Fils, puisqu'ils sont en rapport ensemble de nature et de parenté. Donc la noblesse de Marie surpasse immensément la noblesse de toute pure créature possible.

Quatrième prérogative de Marie : La maternité divine est le sceau le plus parfait de toutes les ressemblances de Dieu, sa très-expressive image et son très-resplendissant spectacle. D'où saint Bernard (1) dit à cette auguste Vierge : Combien vous avez mérité de lui être familière ! Il demeure en vous, et vous en lui ; vous le revêtez, et il vous revêt ; vous lui donnez le vêtement de la chair, et il vous donne pour vêtement la gloire de la majesté ; vous revêtez le soleil d'une nuée, et vous, vous êtes revêtue du soleil. La raison en est que la notion du Père brille en Marie, d'où Marie peut vraiment dire au Verbe éternel incarné : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui : *Filius meus es tu, ego hodie genui te* (Psal. 2, 7). Voilà mon Fils bien-aimé : *Hic est Filius meus dilectus* (Matth. 17, 5). Car comme le Père est vierge en engendrant le Fils et qu'il est vierge avant tout le reste, ainsi Marie est vierge en enfantant le Christ et l'exemplaire des vierges. Soit aussi parce que les divins attributs brillent tour à tour en Marie, car la dignité de Mère de Dieu imite l'immensité infinie, l'étendue de la Divinité ; la virginité de Marie imite la très-simple pureté de l'action de Dieu. La sagesse divine a peint la sagesse dans son intelligence, toutes les vertus dans sa volonté. C'est avec raison que saint Augustin lui dit : *Si formam Dei te appellem, digna existis :* Si je vous nomme la forme de Dieu, vous en êtes digne (2). Et saint André de Crète dit : Marie est la véritable image du divin Original et l'abrégé des attributs divins : *Maria divini Archetypi imago recte descripta, et divinorum attributorum epitome* (3).

Cinquième prérogative de Marie : Entre la Mère de Dieu et Dieu, il existe une union substantielle éloignée et une certaine identité, parce qu'il y a une même substance du Fils et de la Mère. D'où la chair de Jésus est la chair de Marie. La bienheureuse Vierge put dire ces paroles de la Genèse : Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair : *Hoc nunc, os ex ossibus meis, et caro de carne mea*, 2, 23. De là les Pères affirment assez souvent que nous sommes nourris dans l'Eucharistie de la

(1) Serm. in Signum magnum.
(2) Serm. de Nativit.
(3) Orat. 2 de Assumpt.

substance de Marie. C'est ce que dit saint Augustin : *De carne Mariæ carnem accepit, et ipsam Maria carnem nobis manducandam ad salutem dedit :* Dieu a pris chair de la chair de Marie, et il nous a donné à manger pour notre salut la chair même de Marie (1). Et saint André de Crète dit : Celle qui, selon la chair, a enfanté la Sagesse même, s'est préparée tout entière comme un festin mystique et céleste : *Quæ ipsam Sapientiam secundum carnem genuit, totam seipsam tanquam cœnam mysticam et cœlestem paravit* (2). Et Pierre de Blois : La même chair née de la Vierge est maintenant la chair consacrée par la parole de vie (3).

Donc entre Marie et le Christ il existe une espèce d'identité, telle qu'elle se trouve entre un fils et sa mère. Bien plus, les autres mères ne sont pas autant mères que Marie, qui seule de sa substance a produit le corps de Jésus-Christ.

Sixième prérogative de Marie : La Mère de Dieu a domaine et pouvoir sur le Christ ; car ce qui accompagne essentiellement et par droit de nature la dignité maternelle ne peut pas être refusé raisonnablement à la Mère de Dieu à l'égard de son Fils, et l'ordre de la grâce ne détruit pas l'ordre de la nature, mais le perfectionne, Le Christ n'est pas venu détruire la loi, surtout la loi naturelle, mais l'accomplir parfaitement. Or, toute mère a essentiellement et par droit de nature pouvoir sur son fils. Aussi il n'y a pas de nation si cruelle, si barbare, qui ne sache que l'obéissance est due d'abord à Dieu, ensuite aux parents, puisque même nous trouvons dans les animaux des vestiges de cette soumission et d'attachement. Donc cette loi non écrite, mais innée, non gravée sur des tables, mais dans les cœurs, non apprise, mais née avec tous, le plus pieux des fils ne s'y est pas soustrait; il était obligé de servir sa Mère et de lui obéir comme de l'honorer et de l'aimer.

Et cette soumission naturelle du Sauveur n'est point contraire à la dignité du Roi de l'univers et de tout être créé. Cette soumission du Verbe incarné n'est pas faiblesse, mais piété, dit saint Ambroise : *Non utique infirmitatis ista subjectio est, sed pietatis* (4).

Septième prérogative de Marie : Le Christ devait le culte et l'honneur à la Mère de Dieu. Les enfants doivent le culte et l'honneur à leurs parents, comme cela est souvent enseigné dans les saintes Ecritures : Honore ton père et ta mère, dit l'Exode : *Honora patrem tuum et matrem tuam*, 82. Honore ton père et ta mère, c'est le premier commandement dans la promesse, dit saint Paul : *Honora patrem tuum et matrem tuam, quod est mandatum primum in promissione* (Eph. 6, 2). D'où Philon (5) appelle ce

(1) In psal. 95.
(2) Homil. de Dormitione Deiparæ.
(3) Tract. de Eucharistia, cap. 1.
(4) In cap. 2 Lucæ.
(5) Lib. de Decalogo.

précepte le confin (*confinium*) des deux tables, comme les parents sont le milieu et l'horizon de la nature immortelle, mortelle à la vérité à cause de leur parenté avec les hommes, mais immortelle parce qu'en engendrant ils représentent Dieu. Ce qui a fait dire à quelques uns que les parents étaient des dieux visibles, et que Dieu était le Père invisible. Et certainement la nature proclame et inspire ce culte. Enfin ce précepte est si bien inné, si profondément gravé dans le commun sens de tous, que nul, soit Juif, soit Grec, soit païen, soit Turc, n'a jamais osé l'attaquer. Donc, comme Jésus-Christ est de tous les fils le plus excellent, le plus pieux, il n'a jamais manqué de remplir ce devoir. Car le Sauveur, qui, d'après saint Grégoire (1), a paru dans la chair pour exciter la vie humaine en l'avertissant, pour l'enflammer par ses exemples, pour la régler par sa mort, a confirmé par ses paroles et ses exemples l'honneur dû aux parents. Et ce n'est pas seulement pendant sa vie que Jésus-Christ fut soumis à sa Mère, mais même en mourant, puisqu'il la recommanda à son disciple bien-aimé. Il faisait son testament sur la croix, dit saint Ambroise, et il divisait les devoirs de la piété entre la Mère et le disciple : *Testabatur de cruce Christus, et inter Matrem atque discipulum dividebat pietatis officia* (2).

Huitième prérogative de Marie : La Mère de Dieu exige de droit l'amour du Christ, soit parce que les fils ne sont pas moins tenus d'aimer leurs parents que de les honorer et de leur obéir, soit aussi parce tout service et tout culte plaisent peu ou ne plaisent pas, s'ils ne procèdent pas de la racine de l'amour. L'honneur qui ne vient pas de l'amour, dit saint Bernard, n'est pas honneur, mais flatterie : *Qui de amore non venit honor, non honor, sed adulatio est* (3). Donc Jésus-Christ n'aimait pas moins Marie qu'il ne l'honorait, parce qu'en Marie Mère se trouvaient tous les motifs d'amabilité et d'attrait, une bonté et une perfection infinies, une beauté incomparable, un naturel très-doux, une sainteté très-excellente, une immense ressemblance avec le Fils, la parenté, la proximité, un amour singulier pour Jésus-Christ, amour qui attirait celui de Jésus ; enfin l'effusion de toutes les bienfaisances par lesquelles cette tendre Mère le nourrissait, veillait nuit et jour sur lui, était le gage de l'amitié la plus étroite et la plus forte.

Neuvième prérogative de Marie : La Mère de Dieu est la Reine et la Maîtresse de toutes les créatures qui sont au ciel et sous le ciel. D'où simplement et par antonomase elle est appelée notre Souveraine. Soit aussi parce qu'elle est la Mère du Roi suprême, elle est aussi la Maîtresse de tous ; car si les parents sont les maîtres de leurs enfants, combien davan-

(1) Lib. Moral.
(2) Epist. 82.
(3) Serm. in Assumpt.

tage le sont-ils des biens de leurs fils. Il doit suffire à la connaissance humaine d'avouer que Marie est vraiment la Reine des cieux, parce qu'elle a enfanté le Roi des anges, dit saint Augustin : *Sufficere debet notitiæ humanæ hanc vere fateri Reginam cœlorum, pro eo quod Regem peperit angelorum* (1). Et Arnould de Chartres dit : La Mère ne peut pas être séparée de la domination ou puissance de son Fils ; c'est une même chair du Christ et de Marie, et croyez qu'entre le Fils et la Mère il y a plutôt identité que communauté de gloire : *Filii gloriam cum Matre non tam communem judica quam eamdem* (2).

Dixième prérogative de Marie : Aucune pure créature, pas même la bienheureuse Vierge elle-même, n'a pu mériter de condignité la maternité divine. Si la bienheureuse Vierge eût mérité *de condigno* la maternité divine, elle aurait mérité aussi l'ordre hypostatique et l'incarnation du Verbe. Mais, après l'union hypostatique, la maternité divine est la plus grande ; elle s'approche de plus près de la Divinité. (Nous renvoyons les questions de condignité et de congruité au chapitre : *Marie Mère de Dieu*, où nous en avons parlé.) Passons à la onzième prérogative.

La onzième prérogative de Marie est que la dignité de Mère de Dieu est beaucoup plus grande que la dignité de fils adoptif de Dieu, qui s'obtient par la grâce sanctifiante. Car la maternité divine est d'un ordre supérieur à la dignité de fils adoptif, puisqu'elle fait en quelque sorte partie de l'ordre hypostatique, et qu'elle atteint, comme parle saint Thomas, de très-près les confins de la Divinité : *Fines Divinitatis proxime attingat.* La maternité divine surpasse donc comme à l'infini toute dignité de filiation par adoption : *Ergo maternitas Dei omni dignitate filiorum adoptionis immensum ferme præstat.* Ce qui le prouve aussi, c'est que le culte d'hyperdulie est dû à la Mère de Dieu, culte bien distingué du culte de dulie par sa supériorité et son espèce.

Douzième prérogative de Marie : Elle est, comme Mère de Dieu, la première de tous les prédestinés qui sont de pures créatures. Car, pour l'honneur du Christ, qui est le chef des prédestinés, Dieu a décrété de toute éternité de lui créer dans le temps une Mère supérieure à toute autre créature, en nature, en grâce et en gloire, afin qu'elle fût digne d'être la Mère de Dieu. D'où il lui a très-efficacement préparé toute disposition de grâce, toute pureté de vie, tout ornement de vertus héroïques, toute ressemblance de mœurs avec Jésus-Christ, tout appareil de toute sainteté, enfin tout comble de bénédictions célestes, préparant ainsi et fortifiant la voie à cette immense dignité.

Treizième prérogative de Marie : La Mère de Dieu est la première des créatures par primauté de dignité ; Marie tient le premier rang entre toutes les créatures.

(1) Serm. 35 de Sanctis.
(2) Tract. de Laud. Virg

Quatorzième prérogative de Marie : Marie, comme nous l'avons dit ailleurs, est le complément de la Trinité, comme l'attestent beaucoup de docteurs. Soit d'abord parce que par Marie la Trinité s'est manifestée, n'étant pas connue avant l'incarnation. Soit, en second lieu, parce que la génération temporelle du Christ, de Marie, est la voie et la conduite à la génération éternelle, et, en ce sens, sa consommation par manière de déclaration et de ressemblance. Soit, en troisième lieu, parce que les autres ouvrages viennent comme de Dieu unique, la toute-puissance qui les fait étant indivisible aux personnes. Mais la Mère de Dieu est un ouvrage spécial de la Trinité, parce que Marie a été faite pour être la Mère du Fils de Dieu; par là elle doit spécialement venir de la Trinité, sans laquelle elle ne serait pas la Mère du Fils éternel. C'est ce qui fait dire à Hésychius : Marie est le complément universel de la Trinité, puisque le Saint-Esprit survient et loge en elle, que le Père la couvre de son ombre, et qu'elle porte le Fils dans son sein (1). Soit, en quatrième lieu, parce que les œuvres extérieures de la Trinité sont achevées et consommées par Marie.

Quinzième prérogative de Marie : La Mère de Dieu apporte aux hommes plusieurs manières d'être et des relations nouvelles. Au nom du Verbe, une relation est apportée aux créatures, dit saint Thomas : *In nomine Verbi importatur relatio ad creaturas* (2). Donc aussi au nom de la Mère du Verbe. Tout a été fait par le Verbe; mais toutes choses n'ont été refaites qu'avec la Mère du Verbe : *Per Verbum omnia facta sunt; sine Matre Verbi omnia refecta non sunt.* Par le Verbe du Seigneur, principalement, les hommes sont rachetés; or, la Mère du Verbe nous a donné le Rédempteur.

Le glorieux privilége de la gloire de Marie, dit saint Bonaventure, est d'être la plus élevée en gloire après Dieu. Le glorieux privilége de la gloire de Marie, c'est que tout ce qu'il y a de plus beau, tout ce qu'il y a de plus doux, tout ce qu'il y a de plus agréable dans la gloire, après Dieu, est Marie, est en Marie et par Marie. Le très-glorieux privilége de la gloire de Marie, c'est que notre plus grande gloire et notre plus grande joie, après Dieu, nous viennent de Marie : *Gloriosum gloriæ Mariæ privilegium est, quod ipsa in gloria gloriosissima est post Deum. Gloriosum gloriæ Mariæ privilegium est, quod quidquid post Deum pulchrius, quidquid dulcius, quidquid jucundius in gloria est, hoc Maria, hoc in Maria, hoc per Mariam est. Gloriosum omnino Mariæ gloriæ privilegium est, quod quidquid post Deum major gloria nostra, majus nostrum gaudium est, de Maria est* (3).

(1) Orat. 2 de Laud. Virg.
(2) 1 p., q. 34, art. 3.
(3) Speculi, cap. 6.

Voilà pourquoi saint Bernard s'écrie : Après la vue du Seigneur, la gloire suprême, ô Marie, c'est de vous voir : *Summa gloria est, o Maria, post Dominum, te videre* (1).

La très-sainte Vierge, dit Cornelius a Lapide (2), a été prédestinée 1° à être la première et la plus parfaite de toutes les œuvres de Dieu ; 2° à être le modèle de sainteté d'après lequel Dieu formerait les saints anges, les apôtres, les martyrs, les vierges, les confesseurs, les religieux, et en général tous les chrétiens : Dieu ayant prédestiné Marie, prédestine tous les saints par elle et d'après elle ; 3° à posséder le privilége d'être la plus élevée en grâce, en gloire, en sainteté et en puissance, car elle est destinée, avant le commencement des siècles, à être la Princesse, la Maîtresse et la Reine de toutes les créatures ; 4° à devenir les prémices des œuvres de Dieu. Par les fruits choisis que l'on offrait autrefois au Seigneur, il lui était fait hommage de tous les autres ; ses bénédictions étaient appelées sur eux, et ils étaient tous sanctifiés. Ainsi la terre offre Marie à Dieu comme prémices de la nature humaine, afin que par cette bienheureuse Vierge tous les hommes et la nature entière soient en quelque sorte offerts, purifiés et sanctifiés.

Marie l'emporte sur toutes les créatures autant que la lumière du soleil l'emporte sur les autres lumières. Quand le soleil paraît, tous les astres s'effacent comme pour lui rendre hommage ; sa splendeur éclipse tout. Ainsi en est-il de Marie. Elle a fait toutes ses actions de telle sorte, dit saint Grégoire de Nazianze, et chacune d'elles d'une manière si parfaite, qu'une seule suffirait à sanctifier tous les hommes : *Sic enim omnia præstitit ; sic autem ad summum singula, ut vel unum solum pro omnibus abunde sufficeret* (3).

Voici sept grands priviléges que Dieu a accordés à Marie, et que saint Bonaventure signale (4) : 1° Saint Cyrille l'appelle la forme de Dieu, *forma Dei ;* 2° le même docteur lui donne le titre de perle de l'univers, *margarita orbis terrarum* (5) ; 3° saint Jean Damascène la nomme la vivante image de Dieu : *animatum Dei simulachrum* (6) ; 4° saint Bernard, l'œuvre dont se sont occupés tous les siècles, et vers laquelle tournaient leurs regards et les esprits célestes, et les âmes détenues dans les limbes, et les fils des fils d'Adam, et ceux qui devaient naître d'eux : *Negotium seculorum, ad quod respiciunt et qui in cœlo habitant, et qui in inferno, et nati natorum, et qui nascentur ab illis* (7). 5° Saint Ignace

(1) Serm. in Cant.
(2) Comment. in Cant.
(3) Serm. de Nativit.
(4) Speculi, cap. 6 et 7.
(5) Homil. contra Nestorium.
(6) Orat. 1 de Nativit. Virg.
(7) Serm. 2 de Pentecost.

l'appelle le céleste prodige et le très-saint spectacle, *cœleste prodigium et sacratissimum spectaculum* (1). 6° Saint Pierre Chrysologue, la réunion de tout ce qui constitue la sainteté, *collegium sanctitatis* (2). 7° Enfin Hésychius, évêque de Jérusalem, l'appelle le complément universel de la Trinité, comme nous l'avons dit ci-dessus, *universum Trinitatis complementum.*

O les grandes prérogatives ! les immenses priviléges !

Saint Bonaventure énumère sept autres priviléges de la sainte Vierge (3). Les voici : Le premier privilége de Marie est qu'au-dessus de tous les hommes, elle est entièrement exempte de tout péché. Le second privilége de Marie est qu'au-dessus de tous les hommes, elle est très-pleine de grâce. Le troisième privilége de Marie est que seule elle est Mère et Vierge très-incorruptible. Le quatrième privilége de Marie est qu'elle seule est la très-ineffable Mère du Fils, dont Dieu seul est le Père. Le cinquième privilége de Marie est qu'au-dessus de toute créature, elle est corporellement très-unie à Dieu. Le sixième privilége de Marie est qu'au-dessus de toute créature, elle est très-puissante auprès de Dieu. Le septième privilége est qu'elle est au-dessus de tous les saints dans la gloire la plus excellente.

Marie, continue saint Bonaventure, est remplie de neuf excellentes grâces, qui sont autant de précieux priviléges, et qui représentent les neuf plénitudes des anges dans la gloire. Elle est 1° pleine de l'illumination de la sagesse ; 2° pleine de l'inondation de la grâce ; 3° pleine de la possession de la bonne vie ; 4° pleine de l'onction de la miséricorde ; 5° pleine de la fécondité de son pieux Fils ; 6° pleine de la perfection de l'Eglise ; 7° pleine de l'arrosement d'une réputation odorante ; 8° pleine du rejaillissement de la gloire divine ; 9° pleine de la jouissance de l'éternelle joie.

Hugues de Saint-Victor cite aussi dix priviléges de Marie (4). Le premier privilége est qu'elle conçoit sans souillure et sans l'homme. Le second est qu'elle enfante sans douleur. Le troisième est qu'elle est Vierge et Mère. Le quatrième est qu'elle connaît toutes choses intégralement et parfaitement. Comment aurait-elle pu ignorer quelque chose, puisque en elle habite corporellement toute la plénitude de la Divinité, et connaissant celui qui sait toutes choses ? Le cinquième, qu'elle enfante Dieu. Le sixième, qu'elle s'endort dans le Seigneur sans les douleurs de la mort. Le septième, qu'elle vit au ciel en corps et en âme. Le huitième, qu'elle surpasse l'élévation angélique. Le neuvième, qu'elle est singulièrement assise à la droite de son Fils. Le dixième est général : c'est de n'avoir jamais eu de semblable dans le passé, et qu'elle n'en aura jamais dans l'avenir.

(1) Epist. 1 ad Joannem.
(2) Serm. 146.
(3) Speculi, lect. 6.
(4) Lib. 3 de Assumpt et decem Præconiis Mariæ semper virg , tract. 125.

CLXVII

BONTÉ DE MARIE.

Parcourez avec attention toute l'histoire de l'Evangile, dit saint Bernard, et si vous trouvez en Marie la moindre sévérité, la moindre dureté, le moindre signe d'indignation, tenez-la pour suspecte sur le reste, et craignez de vous approcher d'elle (1).

Votre bonté fait notre bonheur, dit ailleurs saint Bernard (2) ; vous chassez l'amertume du péché en obtenant la grâce; vous nous obtenez la douceur de la grâce en nous introduisant dans la suavité, dans la contemplation de la patrie céleste. O douce Souveraine, dont la seule mémoire fait les délices du cœur, élève l'âme, réjouit l'œil intérieur ; dont l'immense bonté et beauté enivre l'âme de joie ! O aimable Souveraine qui enlevez le cœur des hommes par vos charmes, vous avez ravi mon cœur. Où l'avez-vous mis, afin que je puisse le trouver? *Ubi posuisti illud, ut ipsum valeam invenire?* O vous qui enlevez les cœurs, quand me restituerez-vous le mien? O *raptrix cordium, quando mihi restitues cor meum?* Pourquoi ravissez-vous ainsi les cœurs simples et droits? *Quasi sic corda simplicium rapis?* Pourquoi faites-vous violence à vos amis? *Quasi violentiam facis amicis?* Voulez-vous toujours garder mon cœur? *Numquid ipsum semper vis tenere?* Quand je le demande, vous me souriez, et aussitôt je me repose dans votre bonté. Quand, revenu à moi-même, je le demande de nouveau, vous m'embrassez, ô très-douce, et aussitôt je suis enivré de votre amour. Alors je ne sépare pas mon cœur du vôtre, et je ne sais demander autre chose que votre cœur plein de bonté. Mais puisque mon cœur est si heureux d'avoir le vôtre, gouvernez-le par le vôtre, et conservez-le dans le sang de l'Agneau, et placez-le à côté de votre Fils.

(1) Serm. intra octavam Assumpt.
(2) In antiph. *Salve, Regina*, serm. 4.

Marie étant la Mère de Jésus-Christ est aussi notre Mère, dit Marchantius (1); c'est pourquoi elle ne nous abandonne jamais, à moins que les premiers nous ne l'abandonnions ; mais elle nous aime, nous protége, nous conduit; elle nous porte dans ses bras pendant notre vie, à la mort et jusque dans l'éternité.

O Marie, s'écrie saint Ildefonse, par votre bonté vous rendez à la patrie les hommes en les éloignant des vices; vous les associez à la sainteté, vous chassez les crimes, vous purifiez les péchés, vous rendez l'innocence à ceux qui l'ont perdue, la joie aux affligés ; vous dissipez les haines, vous préparez la concorde, vous calmez les guerres, vous comprimez les colères, vous élevez les humbles, vous réconciliez la terre avec le ciel.

Votre bonté vous porte à parcourir le cercle de la terre, afin de voir et de secourir les nécessités des pauvres, les soupirs des jeunes gens, les douleurs des vieillards, les lamentations des veuves, les langueurs des malades, les vœux de ceux qui vous servent; comme patronne du genre humain, ayant des remèdes pour tous les affligés, vous aidez tous les hommes dans votre infinie bonté (2).

La bonté de Marie est si grande, que jamais personne ne retourne mécontent d'auprès d'elle ; au contraire, tous ceux qui s'adressent à elle sont obligés de publier ses bienfaits et de faire entendre à tous les merveilles de sa bonté.

Ecoutez encore saint Bernard : Que celui-là, s'écrie-t-il, ô Vierge heureuse, taise votre bonté miséricordieuse, qui se souviendra qu'il vous a invoquée dans ses besoins et que vous lui avez fait défaut! Qui pourrait, ô Vierge bénie, découvrir la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de votre bonté ? *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est qui, invocatam te in necessitatibus suis, sibi meminerit defuisse. Quis misericordiæ tuæ, o Benedicta, longitudinem, latitudinem, sublimitatem et profundum, queat investigare* (3) ?

Jamais aucun siècle n'a ouï dire que celui qui a invoqué Marie, qui a eu recours à elle et qui l'a implorée, ait été abandonné (4).

Votre déification, ô Marie, dit saint Pierre Damien, votre sublime élévation à la dignité de Mère de Dieu, serait-elle un motif d'oublier notre faible humanité ? Nullement, ô notre Reine. Vous savez dans quels périls vous nous avez laissés en montant au ciel, et combien vos serviteurs sont exposés à tomber et à rester dans l'abîme où ils sont tombés. Il ne convient pas à une si grande bonté d'oublier une si grande misère; car si votre glorieux état vous éloigne de nous, votre nature vous en rapproche, et

(1) Hortus Pastorum, lib. 2, tract. 4.
(2) Prologus in Corona B. Virg., cap. 4 et 15.
(3) Serm. 4 de Assumpt.
(4) Memorare, etc.

vous n'êtes pas devenue tellement impassible, que vous ne puissiez compatir à nos maux (1).

Les délices de Marie, comme celles de Jésus-Christ, sont d'être avec les enfants des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (Prov. 8, 31).

Par sa bonté sans bornes, Marie, dit saint Bernard, s'est constituée redevable envers les pécheurs comme envers les justes ; elle ouvre à tous ses entrailles de miséricordieuse bonté (2).

Marie, dit-il ailleurs, a ouvert le sein de sa bonté à tous, pour que tous reçussent de sa plénitude : le pécheur le pardon, le juste la grâce, l'ange la joie, la sainte Trinité la gloire : *Maria omnibus misericordiæ sinum aperuit, ut de plenitudine ejus accipiant universi : peccator veniam, justus gratiam, angelus lætitiam, tota Trinitas gloriam* (3).

J'ai couvert toute la terre comme une nuée, dit Marie par l'Ecclésiastique : *Sicut nebula texi omnem terram.* Je me suis placée dans toutes les régions du globe et parmi tous les peuples, 24, 6-9.

La bienheureuse Vierge Marie couvre la terre comme une nuée, dit Cornélius a Lapide, car 1° elle couvre de sa bonté et de sa protection l'homme misérable et nu ; 2° comme avec les nuées du printemps un souffle chaud arrive, fait fondre la glace amoncelée, humecte la terre et la dispose à porter des fruits, ainsi devant Marie la glace que le démon a jetée dans le cœur se fond, le repentir se produit, les vertus germent et se développent (4).

Tous ceux qui le veulent participent aux bontés de Marie, dit saint Bernardin de Sienne : *Omnes qui volunt, participes fiunt gratiæ suæ* (5).

Marie, dit saint Bonaventure, est notre colonne de nuée ; elle nous protége contre les rayons brûlants de la colère divine et contre le feu des tentations : *Maria est nobis columna nubis ; quia tanquam nubes protegit ab æstu divinæ indignationis, et ab æstu diabolicæ tentationis* (6).

La bonté de Marie est pleine de prévenances. On peut appeler Marie la Mère des bontés, la source de toute consolation. Ses sentiments d'amour et d'ineffable tendresse pour les hommes sont comme autant d'ailes dont elle se sert pour voler soudain au secours de ceux qui l'invoquent. Voilà pourquoi saint Anselme dit : Le salut est quelquefois plus prompt par l'invocation du nom de Marie que par l'invocation du nom du Seigneur Jésus, parce qu'au Christ, comme à un juge, il appartient aussi de punir, tandis qu'à Marie, comme à une protectrice, il n'appartient que d'avoir

(1) Serm. de Nativit. Virg.
(2) Homil. 5 super Missus est.
(3) Serm. de Assumpt.
(4) Comment. in Eccli.
(5) De Laud. B. Virg.
(6) Speculi, cap. 8.

pitié : *Velocior et nonnunquam salus, memorato nomine ejus, quam invocato nomine Domini Jesu; quia ad Christum, tanquam ad judicem, pertinet etiam punire; ad Virginem, tanquam ad patronam, non nisi misereri* (1).

J'ai étendu mes rameaux, et ce sont des rameaux de bonté et de grâce, dit Marie dans l'Ecclésiastique : *Extendi ramos meos, et rami mei gratiæ*, 24, 22. Ces rameaux sont les bras pleins de bonté de Marie.

Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous, dit le grand Apôtre : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos* (1 Cor. 9, 22). Ces belles paroles, inspirées par une immense charité, dit Cornelius a Lapide (2), conviennent plus encore à Marie qu'à saint Paul. Marie, qui est le refuge des pécheurs, la consolation des affligés, le secours des chrétiens, la santé des malades, comme la nomment ses litanies, ouvre à tous les hommes son cœur plein de bonté, afin que tous éprouvent les heureux effets de cette incomparable bonté. Par elle le captif voit briser ses chaînes, l'infirme reçoit la santé, celui qui est triste la consolation, le pécheur la grâce de la réconciliation. Jésus-Christ tient d'elle sa substance corporelle; le Fils de Dieu, les anges, les hommes, le ciel et la terre ont tous reçu quelque chose de Marie. Quel est celui qui a pu se soustraire à sa bonté? Personne ne se dérobe à la chaleur des rayons du soleil et à la tendresse de Marie : *Nec est qui se abscondat a calore ejus* (Psal. 18, 7).

Marie, comme son divin Fils sur la croix, étend ses bras de bonté, et elle presse sur son sein maternel tous les hommes qui n'y mettent pas d'obstacle.

Quel est celui qui, parlant de la bonté de Marie, ne peut emprunter ces paroles de la Sagesse : Tous les biens me sont venus avec elle, d'immenses richesses sont tombées de ses mains pour moi : *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa; et innumerabilis honestas per manus illius*, 7, 11. Elle est un trésor inépuisable pour les hommes; ceux qui l'ont employée sont devenus les amis de Dieu : *Infinitus enim thesaurus est hominibus; quo, qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei* (Sap. 7, 14).

Il est dit de Joseph qu'il ouvrit tous les greniers de l'Egypte, qui étaient pleins de froment, et que de toutes les régions on venait y acheter de quoi se nourrir et adoucir les maux de la famine (Gen. 41, 56-57). Marie se conduit comme le fils de Jacob; que dis-je? elle fait infiniment plus, puisque ses soins s'étendent à tout l'univers et à tous les siècles. Comme Joseph, elle ne vend pas, mais elle donne, et donne abondamment; elle n'adoucit pas seulement la disette, elle l'efface entièrement; elle rassasie tous ceux qui ont faim et qui lui demandent.

Empruntant les paroles d'Isaïe et les appliquant à Marie, nous dirons :

(1) Lib. de Excellentia Virginis.
(2) Comment. in Epist. ad Cor.

Vous tous qui avez soif, venez à la source des eaux vives, venez à Marie; vous qui êtes dans l'indigence, hâtez-vous, achetez et mangez; venez, il n'est pas besoin d'argent ni d'échange; procurez-vous le vin et le lait : *Omnes sitientes, venite ad aquas; et qui non habetis argentum, properate, emite et comedite; venite, emite absque argento, et absque ulla commutatione vinum et lac*, 55, 1.

Voulez-vous Jésus-Christ? elle est sa Mère, elle vous le donnera. Voulez-vous la grâce? elle est la Mère de la divine grâce, comme le dit l'Eglise dans les litanies : *Mater divinæ gratiæ*. Voulez-vous votre salut et le ciel? ils vous sont assurés par Marie et en Marie. Il est dit qu'à cause d'Esther, son épouse, le roi Assuérus accorda le repos à toutes ses provinces, et qu'il leur fit des largesses royales, 11, 18. Dieu donne tout ce qu'on désire et tout ce qu'on demande par Marie, et la bonté de Marie ne refuse rien.

Remarquez ces belles et frappantes paroles de saint Thomas : *Fecit hanc Deus bonitatis suæ infinitam imaginem :* Dieu a fait Marie l'image infinie de sa bonté (1).

Oui, Marie est la parfaite image de la bonté de Dieu : *Imago bonitatis illius* (Sap. 7, 26). La Vierge est le modèle de toutes les perfections de Dieu, mais surtout de sa bonté. La bonté de Marie doit se conformer à la bonté de son Fils; mais le Fils, par son immense bonté et son amour sans bornes, s'est livré à la mort pour nous. Or, les saints Pères affirment que Marie a pour nous une bonté si grande, si intense, si répandue, qu'elle est disposée à donner non seulement sa propre vie et à se dévouer à tous les plus cruels supplices pour nous, mais encore à livrer son très-cher Fils unique à la mort pour nous; elle n'aurait pas hésité, si Dieu l'eût voulu, à crucifier elle-même son Fils pour nous sauver.

Marie, dit Paul a Sancta Catharina (2), est le très-parfait exemplaire de la bonté de la première Cause, c'est-à-dire de Dieu, soit parce qu'elle lui est plus voisine par la grâce que les autres créatures, soit par nature, parce qu'elle est Mère de Dieu. Plus la créature est rapprochée de Dieu, plus elle lui est semblable. De là les anges lui sont plus voisins, parce que par nature ils lui ressemblent davantage, étant des substances purement spirituelles. Celui qui est le plus semblable à Dieu imite davantage sa nature, s'il se conduit comme il le doit. Or, comme le propre de Dieu est d'être bon pour la créature, d'en avoir pitié, de la secourir, d'être toujours prêt à lui faire du bien en toutes choses, on doit conclure de là qu'une singulière bonté naturelle est gravée et innée en Marie, bonté perfectionnée par la bonté surnaturelle dès l'instant de sa conception, quand les dons de grâce et de charité sont répandus en elle.

(1) Opusc. de Caritate.
(2) De B. Maria Præsent., etc., lib. 2, cap. 4, sect. 3.

Marie est cette Mère au regard clément, à la puissance infinie, à la bonté sans bornes, que nul n'invoqua jamais en vain, qui serre également dans ses bras Dieu et l'homme, et qui les appelle tous les deux : mes fils, dit Louis-Marie de Conciliis (1).

Comment Marie ne serait-elle pas remplie de bonté pour nous, puisque nous sommes ses enfants, surtout depuis que Jésus nous donna à elle comme ses fils du haut de la croix : *Ecce filius tuus* (Joan. 19, 26)?

Femme, voilà votre fils. Voici le sens de ces paroles, dit Bossuet (2) : O Femme affligée, lui dit-il, à qui un amour infortuné fait éprouver à présent jusqu'où peut aller la compassion d'une mère, cette même tendresse dont vous êtes à présent touchée si vivement pour moi, ayez-la pour Jean, mon disciple et mon bien-aimé; ayez-la pour tous mes fidèles que je vous recommande en sa personne, parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés : *Ecce filius tuus.* De vous dire combien ces paroles, poussées du cœur de Jésus, descendirent profondément au cœur de la Mère, et l'impression qu'elles y firent, c'est une chose que je n'oserais pas entreprendre.

O bienheureuse Marie, c'est par le cœur que vous nous avez enfantés, parce que vous nous avez enfantés par la charité, dit saint Augustin : *Cooperata est caritate, ut filii Dei in Ecclesia nascerentur* (3). Et j'ose dire que ces paroles de votre Fils, qui étaient son dernier adieu, entrèrent en votre cœur ainsi qu'un glaive tranchant, et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, une bonté de mère pour tous les fidèles. Ainsi vous nous avez, pour ainsi dire, enfantés d'un cœur déchiré parmi la véhémence d'une affliction infinie; et toutes les fois que les chrétiens paraissent devant vos yeux, vous vous souvenez de cette dernière parole, et vos entrailles s'émeuvent sur nous comme sur les enfants de votre douleur et de votre amour; d'autant plus que vous ne sauriez jeter sur nous vos regards, que nous ne représentions à votre cœur ce Fils que vous aimez tant, dont le Saint-Esprit prend plaisir à graver la ressemblance dans l'esprit de tous les fidèles; d'autant plus que vous nous voyez, tout autant que nous sommes de chrétiens, tout couverts du sang du Sauveur, dont nous sommes teints et blanchis, et que vous remarquez en nous ces mêmes linéaments.

(1) *Sur la sainte Vierge,* introduction.
(2) Second sermon sur la Compassion de la sainte Vierge.
(3) De sancta Virgine.

CLXVIII

MARIE TRONE ET MÈRE DE MISÉRICORDE.

Commençons ce consolant sujet par ces belles paroles de saint Bernard, déjà citées au chapitre précédent : Que celui-là, ô Vierge heureuse, taise votre miséricorde, qui se souviendra qu'il vous a invoquée dans ses besoins et que vous lui avez fait défaut! *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est, qui invocatam te in necessitatibus suis sibi meminerit defuisse.* A la vérité, nous, vos petits serviteurs, nous nous réjouissons avec vous de vos autres vertus, mais beaucoup plus de votre miséricorde, qui est toute pour nous. Nous louons votre virginité, nous admirons votre humilité; mais votre miséricorde a pour nous, misérables, une saveur plus douce; nous embrassons votre miséricorde avec plus d'affection, nous nous la rappelons plus souvent, nous l'invoquons plus fréquemment : *Misericordia miseris sapit dulcius, misericordiam amplectimur carius, recordamur sæpius, crebrius invocamus.* Car c'est elle qui a obtenu la réparation du monde entier; elle a procuré le salut de tous : *Hæc est enim quæ totius mundi reparationem obtinuit, salutem omnium impetravit.* Qui pourrait, ô Vierge bénie, découvrir la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de votre miséricorde? Car sa longueur embrasse tous les siècles jusqu'à la fin du monde; elle vient au secours de tous ceux qui l'invoquent. Sa largeur remplit le monde entier, tellement que toute la terre est pleine de votre miséricorde; et sa hauteur trouve la restauration de la cité céleste; et sa profondeur obtient la délivrance de ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort. Car par vous le ciel se remplit, l'enfer est vidé, les ruines de la Jérusalem céleste sont réparées, et la vie est rendue aux malheureux mortels (1).

Marie est appelée Mère de miséricorde, dit ailleurs saint Bernard (2). L'œuvre de miséricorde, c'est la réparation de la nature. La terre des vivants et des morts est pleine de la miséricorde du Seigneur. Le ciel et

(1) Serm. 4 in Assumpt.
(2) In antiphon. *Salve, Regina*, serm. 1.

la terre sont aussi pleins de la miséricorde de Marie. Elle est la Reine et la Mère de miséricorde en nous donnant le Dieu de la miséricorde, en ouvrant à qui elle veut, quand elle veut, de la manière qu'elle veut, l'abîme de la bonté divine, afin qu'aucun, si grand pécheur qu'il soit, ne périsse quand la Sainte des saints lui offre les suffrages de sa protection : *Vocatur Regina misericordiæ, quod divinæ pietatis abyssum, cui vult, et quando vult, et quomodo vult, creditur aperire, ut quivis enormis peccator non pereat, cui Sancta sanctorum patrocinii sui suffragia præstat.*

Comment, ô Créature si noble, daignerez-vous secourir un être si vil, si corrompu, qui de la tête aux pieds est plein de misère et de putréfaction? Vous le ferez cependant, parce que vous êtes la Reine et la Mère de miséricorde. Et qui a besoin de miséricorde et doit trouver la miséricorde, sinon les misérables? *Et qui sunt misericordiæ subditi, nisi miseri?* Vous êtes très-émue à la vue des malheureux, vous les adoptez pour vos enfants ; ô Souveraine, vous voulez les conduire ; c'est pourquoi vous êtes appelée la Reine de miséricorde : *Multum es sollicita de miseris ; hos in tuos filios adoptasti ; hos regere, Domina, voluisti ; et ideo Regina misericordiæ vocaris.*

Marie est le trône de la miséricorde où Jésus-Christ exerce une pacifique juridiction, dit Pierre de Blois (1). Car le Fils, par la présence, par les prières et les mérites de sa Mère, accorde l'indulgence aux captifs, la liberté aux prisonniers, l'illumination aux aveugles, le repos à ceux qui sont fatigués, la santé aux infirmes, l'abondance aux indigents, la sécurité aux timides, la foi entre les amis, la paix entre les ennemis, la certitude dans les doutes, le conseil dans l'erreur, la consolation dans les épreuves, le soutien dans les combats, le refuge dans l'exil, le port dans le naufrage, la sagesse dans l'ignorance, l'exaltation dans l'humilité, la consolation aux pupilles et aux veuves, la grâce à ceux qui commencent et qui avancent, la gloire et la couronne aux parfaits et aux triomphateurs.

Marie est nommée Reine de miséricorde pour plusieurs raisons, dit saint Bernardin de Sienne (2). 1° Ce nom lui convient mieux que celui d'Impératrice : ce nom-ci indique la crainte et la sévérité, mais le nom de Reine est plutôt un nom de providence et d'équité ; Dieu lui-même, dans toute l'Ecriture, n'est point appelé Empereur, mais Roi. 2° Elle est appelée plus proprement Reine de miséricorde que Souveraine des souverains, ou Reine des reines ; car ces termes ne regardent que les grands, et non les inférieurs et les pauvres. 3° Elle est mieux appelée Reine de miséricorde que de puissance ou de sagesse ; car la puissance se trouve dans la sagesse, mais souvent dans la puissance la sagesse est absente ;

(1) De Assumpt. Mariæ, serm. 3½.
(2) De Virgine benedicta, cap. 3.

mais dans la miséricorde il y a la sagesse et la puissance tout ensemble. La Reine de miséricorde est reine de la puissance et de la sagesse; ces trois qualités vont ensemble, et non le contraire. 4° Elle ne peut pas être appelée proprement Reine de la gloire, ou Reine de la grâce, ou Reine de la justice; car la gloire, la grâce et la justice indiquent seulement l'abondance du bien et l'absence du mal. Le règne de la miséricorde comprend davantage par soi, et s'étend bien plus loin que celui de la gloire, ou de la grâce, ou de la justice. Donc la bienheureuse Vierge Marie, par sa très-grande dignité, doit être appelée Mère de miséricorde. 5° La gloire est seulement dans le ciel, non sur la terre, ni dans le purgatoire, mais la miséricorde est dans chacun de ces lieux; donc le règne de miséricorde est le plus grand. Marie est donc nommée justement Reine de miséricorde. 6° De plus, elle doit être appelée Mère de miséricorde; car la miséricorde est au-dessus de toutes les œuvres de Dieu. Donc le titre de Reine de miséricorde désigne la puissance sur toutes choses. Or, Marie est proprement Mère de miséricorde, Reine de miséricorde. 7° Marie est même la Reine du patrimoine et de la propriété de son Fils; mais la propriété du Fils, c'est la miséricorde; car le propre de Dieu est d'avoir pitié et de pardonner. Donc la bienheureuse Vierge est proprement la Reine de miséricorde. 8° Cela peut encore être prouvé ainsi : La très-heureuse Vierge est proprement appelée Reine de miséricorde, puisque son royaume est la miséricorde.

Dans les *Révélations* de sainte Brigitte, Jésus parle ainsi à sa Mère : Soyez bénie, ô ma Mère; j'exaucerai toutes vos demandes, et tous ceux qui, avec la volonté de se corriger, demanderont miséricorde par vous, auront la grâce. Car, comme la chaleur vient du soleil, ainsi toute miséricorde viendra de vous; car vous êtes comme une immense fontaine d'où la miséricorde se répand sur les misérables : *Tu es enim quasi fons largissimus, de quo misericordia miseris fluit.* Demandez tout ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez : *Pete quodcumque vis, et dabitur tibi.* Sa Mère lui répond : Mon Fils, ayant reçu la miséricorde de vous, je vous demande miséricorde et secours pour les malheureux. D'abord pour les âmes du purgatoire, qui ont besoin d'une triple miséricorde, parce qu'elles sont affligées en trois manières : car elles souffrent par l'ouïe, n'entendant que des cris de douleur, de peine et de misère; elles souffrent par la vue, parce qu'elles ne voient que leur misère; elles souffrent par le toucher, endurant la chaleur d'un feu terrible. Donnez-leur, ô mon Seigneur et mon Fils, votre miséricorde à cause de mes prières. Son Fils lui répond : A cause de vous, je leur donnerai une triple miséricorde : leur ouïe sera soulagée, leur vue mitigée, leur peine adoucie et abrégée. Aussitôt la Mère de miséricorde ajoute : Il est un autre lieu de misère, c'est le monde; ses habitants ont besoin de trois choses : 1° de la contrition de leurs péchés, 2° de la satisfaction, 3° de la force pour faire le bien.

Et le Fils lui dit : Quiconque invoquera votre nom et mettra son espérance en vous, avec la volonté de changer de vie, recevra ces trois miséricordes, et de plus le royaume céleste (1).

Votre miséricorde est si grande, ô ma Mère, continue le Fils (2), que vous prenez compassion de toutes les misères des hommes, et qu'à ma mort vous avez enduré une très-grande peine. Les anges sont pleins de miséricorde, cependant ils n'éprouvent jamais de douleur; mais vous, très-pieuse Mère, vous avez eu pitié des misérables quand vous aviez tant de douleur de ma mort, et, à cause de votre miséricorde, vous avez mieux aimé souffrir que d'être exempte de peine. C'est pourquoi votre miséricorde surpasse la miséricorde de tous les anges : *Propter misericordiam voluisti magis pati dolorem quam exempta esse ab eo. Ideo misericordia tua excessit omnium angelorum misericordiam.*

Moi, dit Marie à sainte Brigitte (3), je suis toujours disposée à recevoir le pécheur, si coupable qu'il soit, pourvu qu'il revienne à moi de tout son cœur et avec un vrai désir de se corriger. Et je ne m'arrête pas à considérer combien il a péché, mais dans quelle intention et volonté il revient. Je suis appelée par tous Mère de miséricorde : *Ego vocor ab omnibus Mater misericordiæ.* Vraiment, ma fille, la vue de la miséricorde de mon Fils m'a faite miséricordieuse et compatissante : *Vere, filia, misericordia Filii mei fecit me misericordem, et misericordia ejus visa, compatientem.* C'est pourquoi très-malheureux sera celui qui ne s'approche pas de la miséricorde, puisqu'il le peut si facilement. Donc vous, ô ma fille, venez et cachez-vous sous mon miséricordieux manteau; il protége contre l'intempérie de l'air corrompu par le vice, il défend de l'ardeur des passions qui dévore, il préserve de la pluie des nuées de l'enfer et du péché : *Ergo, tu, filia mea, veni et absconde te sub mantello meo; obumbrat ab aere tempestuoso, munit a fervore urente, defendit contra nubium imbrem.*

Et remarquez, dans les *Révélations* de sainte Brigitte, ces paroles de Jésus à sa sainte Mère (4) : Vous êtes appelée avec raison pleine de miséricorde et de charité, parce que la charité de tous brille par vous, et tous trouvent la miséricorde par moi, parce que vous avez renfermé en vous la source de la miséricorde, de l'abondance de laquelle vous présenteriez la miséricorde même à votre très-méchant ennemi, c'est-à-dire au démon, s'il la demandait humblement : *In te conclusisti fontem misericordiæ, ex cujus abundantia etiam pessimo inimico tuo, id est diabolo exhiberes misericordiam, si humiliter peteret.*

J'ai grandi comme un bel olivier dans les champs, dit Marie dans l'Ecclésiastique : *Quasi oliva speciosa in campis exaltata sum*, 24, 19. L'oli-

(1) Lib. 1 Revel., cap. 50.
(2) Lib. 1 Revel., cap. 51.
(3) Lib. 2 Revel., cap. 23.
(4) Prologus in Revel., cap. 50.

vier représente la miséricorde. La bienheureuse Vierge est donc un olivier par la miséricorde, dit Hugues de Saint-Victor (1); olivier d'autant plus précieux en miséricorde qu'il est plus excellent par la grâce. Et il est à bon droit dans les champs, parce qu'il est tellement répandu sur la surface du siècle, dans tous les lieux de la terre dans l'étendue de la sainte Eglise, que tous les pécheurs peuvent librement et sans empêchement recourir à elle, se réfugier auprès d'elle, la consulter, recevoir son secours, se réconcilier par elle avec Dieu, obtenir leur pardon.

Les malheureux exilés, enfants d'Eve, les grandes misères crient vers vous, ô Marie, Mère de miséricorde, Mère des misérables, dit Richard de Saint-Victor (2). Car la misère a son cri, et cette vallée de larmes s'élève vers vous. Ces cris sont entendus par vous, parce que vous avez des oreilles pour les écouter; et les connaître, pour vous, c'est les exaucer. Partout où est la misère, votre miséricorde accourt pour la secourir : *Ubicumque fuerit miseria, tua et currit et succurrit misericordia.* Votre miséricorde, connaissant les misères, est forcée de les soulager. Et qu'y a-t-il d'étonnant si vous abondez en miséricorde, vous qui avez enfanté la miséricorde? *Et quid mirum si misericordia affluis, quæ ipsam misericordiam peperisti?* Jésus-Christ a sucé votre lait afin que par vous le lait de la miséricorde coulât sur nous; car lorsque vous avez allaité la Miséricorde, vous avez reçu d'elle les mamelles de la miséricorde : *Cum enim Misericordiam lactasti, ab eadem misericordiæ ubera accepisti.* Depuis que vous êtes devenue la Mère des malheureux, vous avez commencé de les nourrir du lait de la miséricorde : *Ex eo miserorum Mater facta es, miseros alere misericordiæ lacte cœpisti.* Comme la miséricorde de Dieu date de l'éternité, elle s'est étendue par vous dans le temps; et comme sur la terre elle a pris son commencement de vous, son abondance a pris aussi de vous un immense accroissement. En vous donc le lait de la miséricorde s'est formé, et de vous et par vous il a coulé en nous. Vous en avez été remplie la première, et la surabondance est venue de vous en nous.

Dieu a parlé une fois, et j'ai compris ces deux choses, que la puissance est à Dieu, et à vous, Seigneur, la miséricorde, dit le Psalmiste : *Semel locutus est Deus, duo hæc audivi, quia potestas Dei est, et tibi, Domine, misericordia*, 61, 12-13. Dieu a gardé la puissance pour lui, dit Gerson, et il a fait cession de la miséricorde en quelque sorte à Marie (3).

Nul, si affligé qu'il soit, si chargé de crimes qu'il soit, même plongé dans le désespoir, s'il a recours à Marie, ne peut que trouver miséricorde (4); et quiconque trouve miséricorde auprès de Dieu, la trouve par

(1) Serm. 55 in fest. B. Mariæ.
(2) Pars 2 in Cant. exposit. de Pietate bonorum, et maxime B. Virginis, cap. 23.
(3) Tract. 4 super *Magnificat.*
(4) Hortus Pastorum, lib. 2, tract. 4.

Marie : *Quicumque apud Deum misericordiam reperit, per Mariam reperit.* Et comme dit le Fils : Nul ne peut venir à moi, si le Père, qui m'a envoyé, ne l'attire : *Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum* (Joan. 6, 44), ainsi, dans une certaine proportion, nous pouvons dire : Nul ne vient au Père ou au Fils, si la Mère de miséricorde ne l'attire. Ce nom de Mère de miséricorde est donc bien doux, ce nom par lequel l'âme affligée de péchés se relève et se jette dans l'espérance. Miséricorde qu'il nous convient de louer, de bénir, de proclamer, si nous ne voulons être ingrats. La miséricorde de l'aimable Vierge a été si éclatante dans tous les siècles, et l'est toujours, que les plus grands et les plus désespérés pécheurs ont trouvé auprès d'elle une très-grande miséricorde et une grande espérance.

Vierge brillante, lui dit saint Ildefonse, vous êtes l'heureuse porte du ciel, la joie du paradis, la Souveraine des anges, la Reine du monde, l'allégresse des saints, l'Avocate des croyants, la force des combattants, le rappel des errants, le remède des pénitents; avant la constitution du monde, vous avez été choisie sainte et immaculée pour être la Mère de Dieu, afin que par vous Dieu nous envoyât du ciel sa paix, qu'il rechetât le monde, qu'il réparât la ruine des anges, qu'il sortît les enchaînés de leur prison, et qu'il ouvrît la porte du ciel. O Mère de Dieu, que vous êtes grande en mérites ! *O quam magna es in meritis, Mater Dei !* Oh ! combien est suave votre piété et votre miséricorde ! *O quanta est dulcedo pietatis et misericordiæ tuæ !* Vous réparez la terre, vous restaurez le ciel, vous unissez l'un à l'autre, et vous donnez miséricordieusement la grâce à tous ceux qui élèvent leurs voix vers vous : *Terrestria reparas, cœlestia restauras, ima summis confœderas, et omnibus ad te clamantibus misericorditer gratiam administras.* C'est pourquoi, que celui qui a besoin de miséricorde s'approche de vous, et il trouvera que vos entrailles surabondent de miséricorde : *Idcirco qui misericordia indiget, accedat ad te, et viscera tua inveniet misericordia redundare.* Que celui que l'ennemi du salut tente contre la foi jette les yeux sur vous, et ses doutes s'évanouiront, et sa foi deviendra inébranlable. Que celui que la concupiscence de la chair persécute invoque votre grâce, et le danger pour la chasteté disparaîtra.

Mère de Dieu très-clémente, très-douce, très-miséricordieuse, très-puissante, ayez pitié de moi au jour de mes tribulations et de mes besoins. Regardez mes ennemis, voyez combien ils sont nombreux, comme ils me haïssent d'une haine implacable, comme ils me persécutent. Ils corrompent mon âme, ils la blessent, ils la souillent, ils la foulent aux pieds. O ma Souveraine, réconciliez-moi avec mon Créateur, que vous avez revêtu de votre chair ; rendez-moi à mon Dieu, que vous avez nourri de votre lait virginal, afin que par vos saints mérites, visité par sa grâce, ressuscité par sa miséricorde, éclairé de sa lumière, fortifié de sa vertu,

je puisse mépriser mes ennemis, faire des œuvres méritoires, m'attacher parfaitement à mon Créateur, et psalmodier et chanter éternellement ses louanges et les vôtres (1).

Marie, dit saint Bonaventure (2), est un immense abîme de miséricorde: *Abyssus est Maria in misericordia profundissima.* D'où aussi elle interpelle en notre faveur la très-profonde miséricorde de son Fils, comme un abîme qui appelle un abîme : *Unde etiam profundissimam misericordiam Filii sui pro nobis interpellat, quasi abyssus abyssum invocat* (Psal. 41).

Marie est le ciel, Marie est la terre, Marie est l'abîme. Qui mesurera la hauteur de ce ciel, la largeur de cette terre, la profondeur de cet abîme, l'immensité de sa miséricorde, sinon celui qui seul l'a faite si élevée, si large, si profonde non seulement en grâce et en gloire, mais aussi et surtout en miséricorde? *Quis hujus cœli altitudinem, quis hujus terræ latitudinem, quis hujus abyssi profunditatem, quis, inquam, Mariæ immensitatem dimensus est, nisi ille solus qui ipsam non solum in gratia et in gloria, sed etiam in misericordia tam altissimam, tam latissimam, tam profundam operatus est?*

Considérons, dit le même saint docteur (3), que Marie est pleine de l'onction de la miséricorde, pleine de l'huile de la piété. D'où elle est figurée par cette femme qui, ayant fermé la porte de sa maison, vit tous les vases qu'elle avait réunis miraculeusement remplis d'huile, selon que le prophète Elisée lui avait prédit : *Cum plena fuerint, tolles :* Quand ces vases seront pleins, vous vous en servirez (4 Reg. 4). Cette femme, c'est Marie. Les vases de Marie sont ses affections, ses désirs, ses bienfaits, qui en elle sont tous pleins de l'huile de la miséricorde. De cette huile saint Bernard dit excellemment (4) : Il n'est pas étonnant, ô Souveraine, que le sanctuaire de votre cœur soit si plein de l'huile de la miséricorde, puisque l'inestimable chef-d'œuvre de miséricorde que Dieu a prédestiné avant tous les siècles pour notre rédemption, a d'abord été fabriqué en vous par le grand Architecte du monde : *Nec mirum, o Domina, si tam copioso oleo misericordiæ cordis tui perfusum est sanctuarium; cum illud inæstimabile opus misericordiæ quod prædestinavit Deus ante secula in redemptionem nostram, primum sit in te a mundi Artifice fabricatum.* Disons donc, disons à Marie : Donnez-nous de votre huile : *Date nobis de oleo vestro* (Matth. 25, 8). Demandons l'huile de sa miséricorde en ce monde, de crainte qu'au jugement nous ne la demandions en vain : *Petamus oleum misericordiæ ejus in mundo, ne frustra petamus in judicio.* Pour avoir une plus grande quantité d'huile, cette femme dont nous avons parlé avait emprunté de ses voisins un grand nombre de vases. Ces vases

(1) Prologus in Corona B. Virginis, cap. 3 et 4.
(2) Speculi, lect. 5.
(3) Speculi, lect. 7.
(4) Serm. in deprecat ad Virginem Mariam.

représentent tous ceux qui sont participants de la plénitude de la miséricorde de Marie. Qui sont-ils? Saint Bernard le dit (1) : Marie ouvre le sein de sa miséricorde à tous, afin que tous reçoivent de sa plénitude : le captif, la rédemption; le malade, la guérison; l'affligé, la consolation; le pécheur, le pardon; le juste, la grâce; l'ange, la joie; enfin toute la Trinité, la gloire; la personne du Fils, la substance de la chair humaine : *Maria omnibus sinum misericordiæ aperuit, ut ex plenitudine ejus accipiant universi : captivus redemptionem, æger curationem, tristis consolationem, peccator veniam, justus gratiam, angelus lætitiam; denique tota Trinitas gloriam, Filii persona carnis humanæ substantiam.*

Notre Seigneur, dit encore le dévot saint Bonaventure (2), qui est avec Marie : *Dominus tecum* (Luc. 1, 28), est très-large dans la libéralité de son infinie bonté. Il est le Seigneur dont le Psalmiste dit : *Tu, Domine, suavis et mitis, et multæ misericordiæ omnibus invocantibus te :* Vous êtes doux, Seigneur, facile à fléchir, riche en miséricorde pour tous ceux qui vous invoquent, 85, 4. Ses miséricordes sont dans les innombrables bienfaits temporels, spirituels, éternels, qu'il nous a donnés et qu'il ne cesse de nous donner. Fasse le ciel que nous ne soyons pas ingrats pour tant de bienfaits! Plaise à Dieu que nous soyons reconnaissants envers le Seigneur très-miséricordieux, comme Isaïe qui lui dit : Je me souviendrai des miséricordes du Seigneur; je chanterai des cantiques de louanges sur tout ce qu'il a fait pour nous, sur tous les biens dont il a comblé Israël, selon l'étendue de sa clémence et la grandeur de ses miséricordes : *Miserationum Domini recordabor, laudem Domini super omnibus quæ reddidit nobis Dominus, et super multitudinem bonorum domui Israel, quæ largitus est eis secundum indulgentiam suam, et secundum multitudinem misericordiarum suarum*, 63, 7. O Marie, combien est bon, combien miséricordieux est le Seigneur qui est avec vous! Et parce que le Seigneur très-miséricordieux est très-miséricordieusement avec vous, vous êtes aussi avec lui très-miséricordieuse : *Et quia Dominus misericordissimus misericordissime est tecum, ideo et tu es misericordissima secum;* tellement qu'on peut en vérité vous appliquer ces paroles d'Isaïe : Un trône de miséricorde sera élevé, et vous y monterez dans la vérité : *Præparabitur in misericordia solium, et sedebit super illud in veritate*, 16, 5. Le trône de la divine miséricorde, c'est Marie, Mère de miséricorde, en qui tous trouvent les consolations de la miséricorde : *Solium divinæ misericordiæ est Maria, Mater misericordiæ, in quo omnes inveniunt solatia misericordiæ.* Car, comme nous avons un Seigneur très-miséricordieux, de même nous avons une Souveraine très-miséricordieuse : *Nam sicut misericordissimum Dominum, ita misericordissimam Dominam habemus.* Notre Seigneur est

(1) Serm. de B. Maria Virgine ex verbis Apocalyps. 12.
(2) Speculi, lect. 9.

très-riche en miséricorde pour tous ceux qui l'invoquent, et notre Souveraine est très-riche en miséricorde pour tous ceux qui l'invoquent : *Dominus noster multæ misericordiæ est omnibus invocantibus se, et Domina nostra multæ misericordiæ est omnibus invocantibus se.* C'est pourquoi saint Bernard dit très-bien : Que celui-là, ô Vierge bienheureuse, mesure votre miséricorde, qui se souviendra qu'il vous a invoquée dans ses besoins, et que vous lui avez fait défaut (1).

La miséricorde de Marie, continue le séraphique docteur (2), fut grande tandis qu'elle était sur la terre, mais sa miséricorde envers les misérables est beaucoup plus grande maintenant qu'elle règne dans le ciel. Elle montre maintenant aux hommes une plus grande miséricorde par d'innombrables bienfaits, parce que maintenant elle voit mieux les innombrables misères des hommes : *Quia magis nunc videt innumerabilem hominum miseriam.* D'où Marie fut belle comme la lune par l'éclat de sa première miséricorde; mais elle est éclatante comme le soleil par la splendeur de sa miséricorde actuelle : *Unde pro splendore vero prioris misericordiæ, fuit Maria pulchra ut luna ; pro splendore posterioris misericordiæ, est electa ut sol.* Car, comme le soleil surpasse la lune par la grandeur de sa lumière, ainsi la grandeur de la miséricorde de Marie au ciel surpasse la grandeur de sa miséricorde pendant sa vie mortelle. Sur qui le soleil et la lune ne brillent-ils pas? sur qui la miséricorde de Marie ne resplendit-elle pas? *Quis est super quem misericordia Mariæ non resplendeat?* Ecoutez le sentiment de saint Bernard à cet égard (3) : De même, dit-il, que le soleil se lève sur les bons et sur les méchants indifféremment, ainsi Marie invoquée n'examine pas les mérites, mais elle se présente à tous comme très-clémente et se laissant gagner facilement, et son affection immense prend pitié de tous dans leurs nécessités : *Quemadmodum sol oritur super bonos et malos indifferenter, sic Maria petita, non discurrit merita, sed omnibus sese exorabilem, omnibus clementissimam præbet, omnium denique necessitatibus amplissimo miseretur affectu.*

Le propre de Marie est d'avoir pitié, d'être miséricordieuse, comme étant séquestre entre Dieu et les hommes, dit le vénérable Guibert, abbé (4). Marie est la porte de la miséricorde ; cette porte est toujours ouverte et d'un très-facile accès. Quelle n'est pas la miséricorde de celle de laquelle coule la fontaine de largesse et de grâce pour tous les pécheurs qui se repentent? Comment ne serait-elle pas miséricordieuse, renfermant en elle la miséricorde elle-même? Le propre de Marie est d'être miséricordieuse, puisque Dieu, voulant faire miséricorde au monde,

(1) Serm. 4 de Assumpt.
(2) Speculi, lect. 10.
(3) Serm. de B. Maria Virg. ex verbis Apocal. 12.
(4) Lib. de Laude sanctæ Virginis, cap. 6.

l'a choisie pour être l'instrument de la réconciliation des hommes, en se faisant homme dans ses chastes entrailles. Le Dieu de miséricorde, logeant dans ses entrailles, en fait les entrailles de la miséricorde la plus douce, la plus vaste, afin que miséricorde nous soit faite à tous.

La miséricorde de Dieu se répand d'âge en âge, dit Marie dans son beau cantique : *Misericordia ejus a progenie in progenies* (Luc. 1, 50). On peut dire aussi de cette bonne Mère que sa miséricorde se répand d'âge en âge, de siècle en siècle, dit Paul a Sancta Catharina (1). O Mère vraiment pleine de miséricorde ! *O vere Mater plena misericordiæ !* Si sa miséricorde s'étend même sur les ennemis de Jésus-Christ, sur les Juifs et les païens, combien davantage abonde-t-elle sur les amis, sur ceux qui l'invoquent, l'honorent et la servent ! O bienheureuse Vierge, puisque vous êtes la Mère de miséricorde, faites que nous soyons vos fils, les fils de miséricorde, les fils de votre adoption, afin que par vous nous recevions, nous voyions, nous possédions la miséricorde éternelle qui est née de vous.

Si Dieu, à cause des éclatantes vertus des pères religieux, donne sa miséricorde à leur postérité, à plus forte raison la donne-t-il aux enfants de Marie. Et non seulement elle obtient aux hommes les bienfaits de la divine miséricorde, mais elle mérite de congruité que la miséricorde essentielle, c'est-à-dire le Verbe divin, s'incarne dans son sein et soit donnée aux hommes par elle. Et ces miséricordieuses grâces sont accordées surtout aux chrétiens fidèles, qui sont les générations saintes engendrées par son Fils bien-aimé, répandues par toute la terre.

Jésus-Christ fait miséricorde par la miséricorde de Marie. Comme elle est la Mère de miséricorde, pleine de charité et de grâce, elle répand constamment du haut du ciel sur les fidèles la valeur de ses prières et de ses mérites, afin qu'ils reçoivent la grâce et le salut, qu'ils soient par adoption les fils de son Fils, qu'ils participent aux biens éternels et qu'ils soient les cohéritiers de son royaume.

Marie, dit saint Liguori (2), est Reine, non de justice, mais de miséricorde ; non pour punir les pécheurs, mais pour leur pardonner. Le Seigneur a fait comme deux parts de son royaume ; il s'est réservé le domaine de la justice et a cédé celui de la miséricorde à sa Mère. Saint Thomas confirme cette doctrine lorsqu'il dit dans sa préface des Epîtres canoniques que la moitié du royaume de Dieu fut donnée à Marie quand elle conçut et enfanta le Verbe éternel ; en sorte qu'elle devint Reine de miséricorde, comme son Fils est Roi de justice.

Assuérus, voyant Esther en sa présence, lui demanda avec tendresse ce qu'elle voulait : *Quæ est petitio tua ?* La reine lui répondit : O roi, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, donnez-moi la vie de mon peuple, pour le-

(1) De Cant B. Virg. præfatio, lib. 3, cap. 5.
(2) Paraphrase du *Salve, Regina*, chap. 1er.

quel j'implore votre clémence : *Si inveni gratiam in oculis tuis, o rex, dona mihi populum, pro quo obsecro* (Esther, 7, 2-3). Et Assuérus, exaucant sa prière, révoqua la sentence de mort prononcée contre les Juifs. Or, si le roi Assuérus, par amour pour Esther, lui accorda le salut de son peuple, comment Dieu, qui a pour Marie un amour immense, pourrait-il ne pas laisser fléchir sa justice en faveur des misérables pécheurs qu'elle prend sous sa protection? Mon Roi et mon Dieu, dit-elle, si j'ai trouvé grâce à vos yeux (mais elle sait bien, cette Vierge sainte, qu'elle est la bienheureuse, la bénie, la seule entre tous les hommes qui ait trouvé la grâce perdue par notre premier père, en un mot, l'élue du Très-Haut et sa bien-aimée, préférée à tous les anges et à tous les saints); Seigneur, dit-elle, si vous m'aimez, accordez-moi la vie de ces pécheurs pour lesquels je vous supplie.

Un peu plus loin saint Liguori dit : Saint Epiphane appelle Marie *multoculam;* et vraiment les yeux pleins de compassion de cette Mère de miséricorde sont toujours ouverts sur nous et semblent se multiplier pour découvrir tous nos besoins. Cette très-miséricordieuse Mère ne fait autre chose que de descendre sur la terre pour y apporter des grâces aux hommes, et remonter ensuite au ciel pour présenter à Dieu nos requêtes. Saint André Avellin, se servant d'une expression familière, appelle Marie l'*affairée* du paradis. En effet, Marie est toujours dans les offices de miséricorde; elle s'emploie en faveur de tous les hommes, et obtient indistinctement des grâces à tous. Le Seigneur, dit le Prophète royal, a l'œil sur le juste : *Oculi Domini super justos* (Psal. 33, 15); mais la Vierge, dit Richard de Saint-Laurent, a l'œil sur les justes et sur les pécheurs. Car, ajoute-t-il, les yeux de Marie sont des yeux de mère, et une tendre mère ne se contente pas de veiller sur son enfant pour l'empêcher de tomber, elle le surveille encore pour le relever aussitôt qu'il a fait quelque chute.

Quel est, parmi les vivants, celui qui ne jouit pas des bienfaits du soleil? et quel est, parmi les hommes, celui qui n'ait pas senti les rayons bienfaisants de la miséricorde de Marie? Aussi, dans les Cantiques, elle est comparée au soleil, *electa ut sol*, parce que, comme rien ne se peut dérober à la chaleur de cet astre bienfaisant et régénérateur, et que les corps célestes et terrestres sont illuminés par lui, ainsi tous les habitants de la terre sont éclairés et réchauffés par la miséricorde de l'auguste Vierge. Marie se fait toute à tous, elle ouvre à tous les hommes le sein de sa miséricorde, et chacun y trouve ce dont il a besoin.

Et qui dans le monde, s'écrie saint Bonaventure (1), pourrait ne pas aimer cette très-miséricordieuse Reine? Elle est plus belle que le soleil, plus douce que le miel; c'est un trésor inépuisable de bonté, c'est la clé-

(1) Speculi, lect. 9

mence, c'est l'affabilité même. Je vous salue, continue le saint avec ce même accent passionné, je vous salue, ô ma Maîtresse et ma Mère, que dis-je? l'âme de ma vie et le trésor de mon cœur. Pardonnez si j'ose dire que je vous aime; et si je ne suis pas digne de vous aimer, pour vous, vous êtes bien digne d'être aimée de moi.

Cette tendre et miséricordieuse Mère a un si grand désir de faire du bien à tous les hommes, qu'elle se tient pour offensée, non pas seulement quand on lui fait une injure formelle, mais encore quand on ne lui demande point de grâce.

O Vierge sainte, la plus sublime, la plus miséricordieuse de toutes les créatures, daignez abaisser sur moi vos regards favorables qui donnent la vie, jetez sur moi ce regard qui fait les élus. Loin que la qualité de pécheur diminue ma confiance, je vous dirai avec Guillaume de Paris : N'alléguez point contre moi mes péchés, car j'alléguerai contre eux votre miséricorde. Non, il ne sera pas dit que mes iniquités puissent l'emporter sur cette miséricorde, dont la largeur remplit toute la terre, et qui est bien plus puissante pour m'obtenir le pardon que mes crimes ne le sont pour me précipiter dans l'enfer.

Marie est vraiment cette terre promise par le Seigneur, terre qui distillait le lait et le miel. La pitié de la bienheureuse Vierge est si grande, que ses entrailles complaisantes ne peuvent être un seul instant sans produire des fruits de miséricorde, et qu'elle mérite d'être appelée non seulement miséricordieuse, mais la miséricorde même. En effet, que peut-il jaillir de la fontaine de pitié, s'écrie saint Bernard, sinon des eaux de salut? Voilà pourquoi Marie est comparée à l'olivier; car il ne sort de cet arbre que de l'huile, symbole de la miséricorde, et de même il ne peut émaner de Marie que des grâces et des actes de clémence. Lorsque nous lui demandons l'huile de la compassion, il n'est point à craindre qu'elle nous fasse la réponse que firent les vierges prudentes aux folles; non, car cette très-prudente Vierge, comme l'appelle l'Eglise (Litanies), porte un vase dont l'huile de la miséricorde ne tarit jamais; elle en a non seulement pour sa propre lampe, mais pour alimenter les lampes de tous les hommes.

Mais pourquoi est-il dit dans les Cantiques que ce bel olivier est planté au milieu des champs, et non plutôt au milieu d'un jardin ceint de murailles et entouré de haies? C'est, répond le cardinal Hugon (1), afin que tous les passants puissent s'en approcher. Et saint Antoine (2), expliquant de la même manière ce passage de l'Ecclésiastique, 24, ajoute : Marie est à la portée de tout le monde, afin que les justes et les pécheurs puissent cueillir facilement les fruits de sa miséricorde. Et combien de sentences

(1) De B. Virg. Laud.
(2) In ejus vita.

de châtiment la bienheureuse Vierge a fait révoquer par son intercession ! Quel refuge plus assuré que le sein miséricordieux de Marie? C'est là que le pauvre trouve un abri, le malade la santé, l'affligé la consolation, le délaissé son secours, et celui qui est dans l'adversité le conseil.

Que nous serions à plaindre si nous n'avions cette Mère de miséricorde toujours prompte à nous secourir dans nos misères ! Dieu voulant que toutes les grâces passent par elle, sans son intercession il n'y a point d'espérance de miséricorde.

Marie voit nos misères mieux que nous. Nul parmi les saints n'est touché comme elle de nos maux. Partout où elle voit des misères, elle accourt sur-le-champ ; en sorte que là où la nécessité est plus grande, son secours abonde. Jamais elle ne cessera d'exercer son office de miséricorde, comme elle le proteste elle-même dans l'Ecclésiastique : *Usque ad futurum sæculum non desinam ; et in habitatione sancta coram ipso ministravi*, 24, 14. C'est-à-dire, selon le commentaire du cardinal Hugon, je ne cesserai, jusqu'à la fin du monde, de secourir les misères des hommes et d'intercéder pour les pécheurs. La libéralité de Marie, dit Richard de Saint-Laurent, ressemble à celle de son Fils, qui, selon l'expression de saint Paul, est magnifique envers tous ceux qui l'invoquent : *Dives in omnes qui invocant illum* (Rom. 10, 22).

La Reine du ciel est si clémente, que, lorsqu'un pécheur l'implore, jamais elle ne discute son peu ou point de mérite, mais elle est accessible et compatissante pour tous. Sa bonté est comparée à celle de la lune, parce que, selon la réflexion de saint Hildebert, de même que les salutaires influences de la lune se font sentir aux corps les plus vils de la terre, ainsi la miséricorde de Marie profite aux pécheurs les plus indignes. Et quoique la lune emprunte toute sa clarté du soleil, cependant sa course est plus rapide que cet astre par rapport à nous. Il n'est pas rare, dit saint Anselme, que notre salut s'opère plus promptement en invoquant le nom de Marie qu'en invoquant celui de Jésus. C'est pourquoi Hugues de Saint-Victor nous exhorte, si la majesté divine nous épouvante, à nous approcher de Marie sans crainte. Elle est sainte et sans tache, Reine de l'univers et Mère de Dieu, il est vrai ; mais elle est pure créature et fille d'Adam comme nous.

Comprenons bien que la protection de la Reine du ciel est plus grande et plus puissante que nous ne saurions imaginer. Comment se fait-il que le même Dieu qui, dans l'ancienne loi, était si prompt à frapper et si sévère dans ses punitions, soit maintenant si patient et si miséricordieux envers les plus grands pécheurs ? Il en use ainsi par amour pour la Vierge et en considération de ses mérites. Depuis longtemps le ciel et la terre ne subsisteraient plus, dit saint Fulgence, si Marie ne les avait soutenus par son intercession : *Cœlum et terra jamdudum ruissent, si Maria suis precibus non sustentasset.* Actuellement, dit saint Arnould, nous pouvons

aller à Dieu avec sécurité, parce que le Fils est notre médiateur auprès de son Père éternel, et la Mère notre médiatrice auprès de son Fils ; et comme Jésus-Christ montre à son Père son côté ouvert et les plaies de ses mains et de ses pieds, ainsi Marie montre à son Fils le sein qui l'a porté. Pour me servir ici des énergiques expressions de saint Pierre Chrysologue, cette jeune fille ayant logé un Dieu dans son sein, en a exigé comme prix d'hospitalité la paix à la terre, le salut à ceux qui étaient perdus et la vie aux morts. Marie, comme dit saint Antonin, est ce trône de la grâce auquel l'Apôtre nous exhorte de recourir avec confiance, afin d'obtenir tous les secours nécessaires pour le salut : *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno* (Hebr. 4, 16).

Concluons avec la belle exclamation de saint Bernard sur les paroles : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !* Clémente, dit-il, aux nécessiteux, compatissante à ceux qui l'invoquent, douce à ceux qui l'aiment. O Vierge clémente pour les pénitents, bénigne pour les justes, douce à ceux qui vous contemplent ! O clémente en délivrant, ô débonnaire dans vos libéralités, ô douce quand vous vous donnez à ceux qui vous cherchent (1) !

Comme le propre de la lumière est d'éclairer, ainsi le propre de Marie est d'avoir pitié de nous.

La miséricorde de Marie est grande, elle est sans bornes, parce qu'elle vient de son amour immense pour nous. La multitude de ses dons prouve clairement combien elle est miséricordieuse ; elle nous a comblés et ne cesse de nous combler d'innombrables grâces et faveurs. La miséricorde de Marie est grande par rapport aux lieux et aux temps, car elle s'étend sur tous les hommes de tous les lieux et de tous les temps. Elle est immense par la fin à laquelle elle tend, car elle s'efforce de nous conduire au royaume de la gloire éternelle. On peut dire avec le Psalmiste que le Seigneur a livré les hommes aux miséricordes de Marie : *Dedit eos in misericordias*, 105, 46. La miséricorde de Marie sur nous s'est signalée : *Confirmata est super nos misericordia ejus* (Psal. 116, 2).

Entre le dernier râle d'un mourant et l'enfer, il y a un océan de miséricorde à traverser, dit Bossuet ; c'est l'océan des miséricordes de Marie.

Vierge sainte, vous avez pitié de tous les hommes, parce que vous pouvez tout, dit la Sagesse : *Misereris omnium, quia omnia potes*, 11, 24. Vous êtes indulgente pour tous les hommes, parce que tout est à vous, ô Marie, qui aimez les âmes : *Parcis omnibus, quoniam tua sunt ; amas animas* (Sap. 11, 27). Combien est grande la miséricorde de Marie et sa clémence pour ceux qui se tournent vers elle ! (Sap. 17, 28.)

Qu'est-ce que le péché en présence de la miséricorde de Dieu ? dit saint Chrysostôme. (On peut en dire autant de la miséricorde de Marie.)

(1) Paraphrase du *Salve, Regina*, chap 9. (S. Liguori.)

Une toile d'araignée qui disparaît pour toujours sous le souffle du vent : *Quid enim est peccatum ad misericordiam? Tela araneæ quæ, vento flante, nusquam comparet* (1).

Qui entreprendra de raconter la miséricorde de Marie? dit l'Ecclésiastique : *Quis adjiciet enarrare misericordiam ejus?* 18, 4. Saint Paul donne à Dieu le titre de Père des miséricordes, *Pater misericordiarum* (2 Cor. 1, 3). On peut aussi appeler Marie la Mère des miséricordes.

Marie possède la puissance de la miséricorde et la miséricorde toute puissante. En Marie, la bonté de la puissance et la puissance de la bonté sont immenses. Les miséricordes de Marie sont une pharmacie céleste où l'on trouve des remèdes gratuits pour tous les maux. Marie combat nos offenses avec l'arme de la clémence, de l'indulgence et de la miséricorde. Mille et mille fois elle obtient miséricorde, dit Jérémie ; c'est-à-dire toujours quand on le veut : *Facis misericordiam in millibus*, 32, 18.

Jamais ici-bas la colère de Dieu ne sévit tellement qu'elle ne soit tempérée par la miséricorde de Marie, dans les entrailles de laquelle il faut se réfugier. Etre miséricordieux, c'est être parfait ; bien plus, c'est être Dieu, car c'est remplir une fonction divine, dit saint Chrysostôme : *Pretiosus vir misericors, imo misereri est Deus esse.* La miséricorde, ajoute ce grand docteur, est reine, vraiment reine ; elle rend les hommes semblables à Dieu : *Misericordia regina est, vere regina, similes faciens homines Deo* (Homil. 4 in Epist. ad Philipp.). La miséricorde procure la vie, la justice et la gloire, disent les Proverbes : *Qui sequitur misericordiam, inveniet vitam, justitiam et gloriam*, 21, 24.

Saint André de Crète dit que la sainte Vierge est un abîme de miséricorde (2). Guillaume de Paris maintient qu'elle est la vive source d'où les hommes ont puisé et puisent encore tous les jours l'eau douce de la divine miséricorde (3). Le savant Idiota prend l'essor jusque dans le ciel pour dire qu'elle est un soleil brillant qui de tous côtés jette des rayons de miséricorde si ardents, qu'on ne peut s'empêcher d'en ressentir les effets (4). Saint Jean Damascène la prend pour la douce et céleste colombe qui revient à Noé, portant le signe de paix et de miséricorde (5). Saint Bonaventure l'appelle la veine et la fontaine de miséricorde (6). Saint Bernard la nomme le temple de miséricorde, où l'on voit aborder de toutes parts ceux qui veulent être affranchis de leurs misères (7). Ce n'est pas merveille, dit Richard de Saint-Victor, que Marie ait des entrailles de

(1) In Psal.
(2) Orat. de Annuntiat.
(3) Lib. Rhetor. divin., cap. 18.
(4) Contemplat. de B. Virg., in prolog.
(5) Orat. 2 de Dormit. B. Virg.
(6) In hymno *Te Matrem Dei laudamus.*
(7) Serm. de Assumpt.

miséricorde, puisqu'elle a enfanté la miséricorde même, que le Sauveur a sucé d'elle le lait matériel, afin de faire découler sur nous le spirituel, et qu'à mesure qu'elle abreuvait de ce nectar précieux notre Frère aîné, elle recevait des mamelles de miséricorde pour la consolation de tous ceux qu'il devait un jour reconnaître pour ses cadets (1).

Le saint homme Job dit, 31, qu'il a apporté la miséricorde du sein de sa mère, et que toujours elle grandit avec lui. Il n'est point de pure créature à qui ce mot convienne mieux qu'à la sainte Vierge, qui, avec la grâce de sa première sanctification, fut ointe de l'huile de miséricorde plus abondamment que tous les autres ensemble, et dont le cœur fut dès lors détrempé avec le baume d'une céleste douceur. Dès lors elle crût incessamment en cette excellente vertu, et y fit des progrès qu'il ne nous appartient pas de comprendre; de manière que, comme elle allait croissant en toutes les autres, ainsi qu'il était convenable à la Mère de Dieu, de même la douce inclination qu'elle avait à compatir aux misères humaines prenait en elle une telle force par le redoublement des actes qu'elle produisait, que déjà elle arrivait à un point qui était incompréhensible aux anges, quand elle fut choisie pour être la Mère du Roi du ciel et du Dieu de miséricorde. Le profond abîme des miséricordes de la Vierge fit descendre en terre l'océan inépuisable des miséricordes de Dieu. Alors ces deux océans mêlèrent leurs eaux, le sacré cœur de la Vierge se perdant dans la mer immense des miséricordes éternelles; le Verbe divin ne dédaigna pas de prendre les misères humaines. Qui pourra maintenant expliquer l'accroissement que reçut la miséricorde de la sainte Vierge par l'union très-étroite qu'elle eut avec l'infinie bonté de Dieu? Qui nous dira le progrès qu'elle fit dès lors jusqu'à la fin de sa vie, se surpassant elle-même de moment en moment, et se sentant tous les jours plus vivement touchée de nos misères? Qui pourra comprendre la mesure de sa charité, à présent qu'elle a le cœur comme divinisé et entièrement absorbé dans l'océan infini des douceurs inimaginables de la très-sainte Trinité (2)?

(1) In Cant.
(2) Le P. Poiré, 6e étoile, chap. 8.

CLXIX

MARIE REFUGE DES PÉCHEURS.

Si dégoûtant que soit un pécheur, vous n'en avez pas horreur, vous ne le méprisez pas, ô Marie, lui dit son dévot serviteur saint Bernard, s'il soupire vers vous, si, dans un cœur contrit, il demande avec instances votre secours. Par votre clémente main vous le sortez du gouffre du désespoir, vous lui donnez le précieux remède de l'espérance, vous le réchauffez, vous ne le laissez pas jusqu'à ce que vous l'ayez réconcilié avec le Juge redoutable (1).

O sainte Marie, s'écrie saint Anselme (2), après Dieu singulièrement sainte entre les saints, Mère d'une admirable virginité, Vierge aimable de fécondité, qui avez enfanté le Fils du Très-Haut, qui avez donné le Sauveur au genre humain perdu; Souveraine éclatante d'une grande sainteté, élevée par une incomparable dignité, revêtue d'une puissance égale à votre tendresse; mon âme misérable, languissante des maladies des vices, broyée par les blessures cruelles des iniquités, pourrie par les ulcères des péchés, s'efforce de se présenter à vous, ô Mère de la vie, ô Mère du salut, ô temple de piété et de miséricorde; mon âme moribonde s'efforce de vous supplier de daigner la guérir par vos très-puissants mérites et vos efficaces prières. Que mon âme souillée est confuse devant votre sainteté si resplendissante! Oh! quelle honte d'avoir une conscience si impure en présence de votre brillante pureté! O vous, bénie entre les femmes, qui surpassez les anges en pureté et les saints en piété, mon âme malade vous désire, mais elle rougit en votre présence. Je désire, ô Souveraine, vous prier de guérir, dans votre miséricorde, les profondes plaies de mes péchés; mais je suis confus devant vous, à cause de leur laideur et de leur odeur fétide. Je tremble, ô ma Souveraine, devant vous à cause de mes souillures, et si vous me rejetez, malheur à moi! O trouble, ô

(1) Ad B. Virg. serm.
(2) Orat. 49 ad sanctam Virginem Mariam.

confusion, ô déplorable condition d'avoir péché ! Voilà, ô cruels péchés, comment en déchirant vous écartelez, en brisant vous dévorez, en dévorant vous tourmentez mes entrailles ! Ces mêmes péchés, ô ma Souveraine, veulent être connus de vous pour la guérison ; ils n'osent se montrer à vous à cause de leur laideur ; ils ne sont pas guéris sans confession, et ils ne se font pas voir sans confusion. S'ils sont cachés, ils sont incurables ; s'ils sont vus, ils sont intolérables et détestables. Ils me brûlent de douleur, ils m'épouvantent de crainte ; leur fardeau m'écrase, leur poids m'étouffe, la honte qu'ils renferment me confond. O vous, Marie, pieusement puissante et puissamment pieuse, de qui est sortie la source de la miséricorde, je vous en conjure, enveloppez-moi de votre miséricorde, reconnaissant en moi tant de misères. Si je suis confus de mes souillures en présence de votre éclatante sainteté, daignez me regarder dans votre grande miséricorde. Si je confesse mon iniquité, vous ne me refuserez pas votre bénignité ; mon iniquité est très-grande, votre miséricorde sera encore plus grande. Car, ô Souveraine, plus mes iniquités sont dégoûtantes aux yeux de votre Fils et aux vôtres, plus elles ont besoin d'être effacées par votre Fils, par votre intervention miséricordieuse. O très-clémente, guérissez donc mon infirmité, et vous détruirez ce qui vous blesse, mes souillures. O très-débonnaire, faites disparaître ma langueur, et vous ne sentirez pas la mauvaise odeur qui vous fait horreur. Faites, ô très-clémente, que je ne vous déplaise plus, et vous partagerez mon bonheur. Agissez, ô Souveraine ; ô Souveraine, exaucez-moi ; guérissez l'âme de votre serviteur pécheur par la vertu du béni fruit de vos entrailles.

Ecoutez encore le même saint docteur dans sa 50e oraison à la sainte Vierge Marie : Vierge vénérable au monde, dit-il, Mère aimable au genre humain, Femme admirable aux anges, Marie très-sainte, par l'heureuse virginité de laquelle toute intégrité est sacrée ; ô puissante Souveraine, à qui l'assemblée joyeuse des justes rend grâces, vers laquelle se réfugie la multitude épouvantée des coupables ; vers vous, ô toute puissante et miséricordieuse Souveraine, moi pécheur, et le plus grand de tous les pécheurs, je me réfugie tout inquiet. Car me voyant, ô Souveraine, devant la toute puissante justice du terrible Juge, et considérant la force intolérable de sa colère, j'examine avec soin l'énormité de mes péchés et l'étendue des tourments qu'ils méritent. O Souveraine très-clémente, troublé donc d'une si grande frayeur, épouvanté d'une si terrible crainte, de qui implorerai-je avec empressement le secours, sinon de celle qui a logé la réconciliation ? Où pourrais-je espérer une plus prompte et plus sûre protection qu'auprès de celle d'où est sorti le salut ? Qui obtiendra plus facilement au coupable son pardon que celle qui a allaité l'auteur et la source de toute miséricorde ? Car, ô Bienheureuse, ainsi qu'il est impossible que vous oubliiez ces faveurs dont l'application nous est si néces-

saire, de même, ô très-douce, il n'est pas croyable que vous n'ayez pas pitié des misérables qui vous supplient. Nous savons que le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu. Est-ce que vous, ô ma Souveraine, Mère de mon espérance, est-ce que vous, vous oublierez, en haine de moi, ce qui est si miséricordieusement intime au monde, ce qui est si heureusement divulgué, ce qui est embrassé avec tant d'amour? Ce bon Fils de l'homme est venu de sa propre volonté sauver ce qui était perdu, et la Mère de Dieu pourrait ne pas prendre soin du malheureux perdu qui la réclame? *Bonus ille Filius hominis venit perditum salvare sponte, et Mater Dei poterit perditum clamantem non curare?* Ce bon Fils de l'homme est venu appeler les pécheurs à la pénitence, et la bonne Mère mépriserait le pécheur qui prie dans la pénitence? *Bonus ille Filius hominis venit vocare peccantem ad pœnitentiam, et bona Mater contemnet peccantem precantem in pœnitentia?* Ce Dieu bon, dis-je, homme doux, miséricordieux Fils de Dieu, pieux Fils de l'homme, est venu chercher le pécheur égaré, et vous sa bonne Mère, puissante Mère de Dieu, vous repousseriez le misérable qui vous prie? *Ille, inquam, bonus Deus, mitis homo, misericors Filius Dei, pius Filius hominis, venit quærere errantem peccatorem, et tu, bona Mater ejus, potens Mater Dei, repelles miserum orantem?*

De vous, ô Vierge, est né l'Homme-Dieu, afin que l'homme pécheur fût sauvé. Voici que devant votre Fils qui est bon, et devant vous sa Mère qui êtes bonne, l'homme pécheur se repent et s'avoue coupable, gémit et prie. Je vous supplie donc, ô bon Maître et bonne Maîtresse, je vous supplie, ô pieux Fils et pieuse Mère, je vous conjure par cette même vérité, par cette singulière espérance des pécheurs, je vous conjure, comme vous êtes son vrai Fils, et vous, ô Marie, sa Mère, je vous conjure pour que le pécheur soit sauvé; qu'ainsi ce pécheur soit absous, et guéri, et sauvé. Que ce pécheur qui est à vous éprouve en lui que vous êtes réellement; qu'il sente en lui que vous êtes pour le salut des pécheurs, vous Fils, et vous Mère. Le pécheur a certainement péché contre tous les deux; car, lorsque j'ai péché contre le Fils, j'ai irrité la Mère, et je n'ai pas offensé la Mère sans faire injure au Fils. Que feras-tu donc, pécheur? Pécheur, où te réfugieras-tu? Car qui te réconciliera avec le Fils, ayant la Mère pour ennemie? Qui apaisera pour toi la Mère, le Fils étant irrité? Mais si vous êtes l'un et l'autre également offensés, n'êtes-vous pas cléments tous les deux? *Sed etsi ambo pariter offensi estis, nonne et ambo clementes estis?* Que le pécheur donc qui alluma le courroux du Dieu juste se réfugie auprès de la pieuse Mère du Dieu miséricordieux; que celui qui a offensé la Mère se jette aux pieds du pieux Fils de la bénigne Mère. Que le coupable se jette entre eux deux, qu'il se place entre le Fils clément et la tendre Mère. O bon Seigneur, pardonnez au serviteur de votre Mère : *Pie Domine, parce servo Matris tuæ.* O tendre Souveraine,

pardonnez au serviteur de votre Fils : *Pia Domina, parce servo Filii tui.* O très-bon Fils, fléchissez votre Mère en faveur de votre serviteur. O bonne Mère, réconciliez votre serviteur avec votre Fils : *Bone Fili, placa Matrem tuam servo tuo. Bona Mater, reconcilia servum tuum Filio tuo.* En me jetant au milieu de ces deux grandes miséricordes, je n'y rencontrerai pas deux puissances sévères. O doux Fils, ô tendre Mère, que ce ne soit pas en vain que je confesse votre clémence, que ce soit sans confusion que j'espère en vous. O Dieu qui vous êtes fait Fils de la Femme par miséricorde, ô Femme qui êtes devenue la Mère de Dieu à cause de la miséricorde, ou ayez pitié du misérable, vous, en pardonnant, vous, en intercédant, ou montrez-moi un cœur plus miséricordieux que les vôtres pour m'y réfugier, montrez-moi un secours plus puissant que le vôtre pour m'y confier en toute assurance : *Deus, qui factus es Filius Feminæ propter misericordiam; Femina, quæ facta es Mater Dei propter misericordiam, aut miseremini miseri, tu parcendo, tu interveniendo; aut ostendite ad quos tutius fugiam misericordiores, et monstrate in quibus certius confidam potentiores.* Et si mon iniquité est si grande, ce qui est en effet, et ma foi si faible, ma charité si tiède, ma prière si pauvre, ma satisfaction si imparfaite, que je ne mérite pas le pardon de mes péchés ni la grâce du salut, voici ce que je vous demande : que là où vous voyez que mes mérites ne suffisent pas, vos miséricordes y suppléent et y abondent. Je vous prie, je vous supplie, exaucez-moi, mais pour vous et non à cause de moi; par la bonté par laquelle vous exaucez, par le pouvoir qui abonde en vous, faites que j'évite les supplices mérités des réprouvés et que j'obtienne d'entrer dans les joies des bienheureux.

Adressons-nous à Marie, dit ailleurs le même saint, afin que nous obtenions le pardon de nos péchés (1). Nous vous prions donc, ô Souveraine, au nom de cette grâce par laquelle le Dieu pieux et tout puissant vous a tant élevée et vous a donné tout ce qu'il était possible de vous donner en effet, que vous obteniez de lui qu'il nous fasse participants de votre grâce ici-bas et de votre gloire dans l'éternité. Car c'est pour cela que notre Dieu s'est fait notre frère par vous, afin qu'ayant daigné s'associer à notre humanité, nous pussions être associés à sa divinité. Faites donc, ô très-clémente Souveraine, que nous arrivions au but pour lequel notre Dieu s'est fait homme dans votre chaste sein et est venu parmi les hommes. Daignez agir pour nous, puisque votre très-débonnaire Fils a la volonté de vous accorder promptement tout ce que vous voulez. Veuillez seulement notre salut, et nous serons infailliblement sauvés. Quoi donc! ô Souveraine, vos larges entrailles pleines de miséricorde se resserreraient à notre égard, pour que vous ne voulussiez pas nous sauver! Certainement notre Dieu est notre miséricorde, mais vous êtes la Mère de ce

(1) Lib. de Excellentia Virginis Mariæ, cap. 12. Orat. ad B. Virg. Mariam.

même Dieu notre Seigneur. Si vous qui êtes la Mère de Dieu, et par conséquent la Mère de la vraie miséricorde, vous nous refusez l'effet de la miséricorde dont vous êtes si merveilleusement devenue la Mère, que ferons-nous quand ce Fils, qui est le vôtre, viendra juger tous les hommes? Car, quoique votre Fils soit devenu par vous notre frère, dès qu'il reconnaîtra votre volonté de très-douce Mère, il la fera, tout en conservant l'équité que vous voulez aussi, et il se laissera fléchir par la miséricorde. Secourez-nous donc, ô Souveraine; ne considérez pas le nombre de nos péchés, mais tournez vers nous la miséricorde. Pensez, je vous prie, et repensez en vous-même que notre Créateur s'est fait homme en vous et de vous, non pour damner le pécheur, mais pour le sauver. Pourquoi donc ne nous aiderez-vous pas, puisque vous avez été élevée si haut à cause de nous, de manière que toute créature vous regarde et vous vénère comme sa Souveraine? Seriez-vous indifférente à notre perte, parce que, quoi qu'il arrive à nous misérables, votre gloire ne peut en éprouver aucun dommage? O bonne Souveraine, cela pourrait se dire en quelque sorte, si vous étiez devenue la Mère de Dieu pour votre seule exaltation et votre salut; mais Dieu, qui a pris l'homme de votre très-chaste chair, l'a pris pour votre gloire et notre commun salut. Si donc vous qui jouissez du plein salut, vous ne travaillez pas à ce que ce même salut arrive jusqu'à nous selon notre mesure, vous paraîtrez avoir assez de vos grands avantages et négliger les nôtres; et vous qui avez mérité de devenir la Mère du Très-Haut pour le salut du monde entier, si vous n'êtes pas notre refuge, que nous servira, je vous le demande, votre glorieuse et heureuse exaltation, et comment aurons-nous pour douce et affectueuse cette élévation? Afin donc que nous sentions que votre Fils est le Sauveur du monde entier, et que vous êtes notre Réconciliatrice, aidez et protégez d'une manière spéciale, nous vous en supplions, ceux qui surtout ont le plus besoin de vous, qui sont les pécheurs. Enfin, dès le commencement de la régénération humaine, vous avez secouru jusqu'à présent tous ceux qui se sont mis sous votre protection; c'est pourquoi vous avez mérité d'être proclamée et vous avez été proclamée très-digne de toute louange par toutes les créatures. Nous nous recommandons à vous, faites que nous ne périssions pas; faites que notre salut soit de jour en jour plus assuré, que nous ne vivions que pour Jésus et pour vous.

Il n'y a pas de pécheur, tel immonde qu'il soit, dit la sainte Vierge à sainte Brigitte (1), qui n'obtienne son pardon, s'il se tourne vers moi avec l'intention de se corriger et avec un cœur contrit.

Aucune de vos demandes, ô ma Mère, lui dit son divin Fils, ne sera rejetée par moi, et tous ceux qui par vous demanderont miséricorde avec la volonté de s'amender, recevront la grâce.

(1) Lib. 1 Revelat., cap. 12.

O ma Mère bien-aimée, vous prêtez votre secours à tous ceux qui s'efforcent de revenir à Dieu, et vous ne laissez personne sans consolation. C'est pourquoi vous pouvez à bon droit être appelée le sang de mon cœur. Car, comme tous les membres du corps sont vivifiés et fortifiés par le sang, de même par vous tous sont purifiés du péché et produisent de bons fruits pour Dieu.

Il n'y a pas de pécheur tellement maudit qui, tant qu'il vit, manque de ma miséricorde, dit Marie à la même sainte. Aucun pécheur n'est tellement éloigné de Dieu, à moins qu'il ne soit absolument maudit, qui, s'il m'invoque, ne revienne à Dieu et n'obtienne miséricorde : *Nullus est adeo maledictus, qui, quamdiu vivit, careat misericordia mea. Nullus ita alienatus est a Deo, nisi omnino fuerit maledictus, qui, si me invocaverit, non revertatur ad Deum, et habebit misericordiam* (1).

Il n'est pas de pécheur tellement criminel que je n'aide s'il m'appelle à son secours. Si quelqu'un m'invoque, je lui donne mes soins pour qu'il se purifie. Quiconque m'invoque peut être assuré que je ne dédaigne pas de le toucher, de l'oindre et de guérir ses plaies : *Nullus est tantus peccator, qui, si invocaverit me in adjutorium, ego adjuvabo eum. Si quis invocat me, ministrabo adjutorium ut emundetur. Quicumque invocaverit me, ego non dedignor tangere, et ungere, et sanare plagas suas* (2).

Ecoutez saint Germain, patriarche de Constantinople (3) : Nul n'est sauvé, si ce n'est par vous, ô très-sainte Marie. Nul n'est délivré des démons et du péché, si ce n'est par vous, ô très-pure. Aucun don n'est accordé, si ce n'est par vous, ô très-chaste. Il n'y a personne dont la grâce divine ait compassion, si ce n'est par vous, ô Vierge très-noble : *Nullus est qui salvus fiat, nisi per te, o sanctissima. Nullus qui liberetur a malis, nisi per te, o purissima. Nemo est cui donum concedatur, nisi per te, o castissima. Non est cujus misereatur divina gratia, nisi per te, o Virgo nobilissima.*

Marie, dit Salazar (4), est l'espérance des justes, l'espérance des pécheurs. Elle est l'espérance des justes, parce que tous les états de l'Eglise espèrent et respirent sous sa spéciale protection ; sous son ombre et son bouclier, on résiste au démon, au monde et à la chair, et tout don qu'a l'Eglise est le fruit de l'intercession de cette Vierge. Le zèle, la charité des apôtres, la force et la constance des martyrs, la sagesse et la lumière des docteurs, l'humilité et la pénitence des confesseurs, la chasteté et la pureté des vierges, et la chasteté conjugale aussi, sont les fruits de l'intercession de cette Mère.

Elle est aussi l'espérance des pécheurs, parce que par elle ils revien-

(1) Lib. 6 Revelat., cap. 10.
(2) Lib. 6 Revelat., cap. 12.
(3) In homil. de Zona et fasciis Virginis.
(4) Lib. 2, tract. 4. Devotio erga Virginem.

nent à la vie et ils respirent le salut. De manière qu'on peut dire d'elle : *Respicite, filii, nationes hominum, et scitote quia nullus speravit in ea et confusus est :* Considérez, mes enfants, la multitude des hommes, et sachez que tous ceux qui ont espéré en Marie n'ont point été confondus (Eccl. 2, 11).

Ce n'est pas en vain que Marie est appelée Mère de miséricorde, *Mater misericordiæ* (Litanies). Dieu a voulu que ses entrailles fussent surabondantes de pitié et de miséricorde, afin qu'elles se répandissent sur les misérables pécheurs, dit Marchantius (1).

Marie, dit un ancien, est tenue et obligée de nous donner la grâce ; elle ne pourrait pas nous la refuser justement, car il est juste et obligatoire de droit que celui qui a trouvé ce qui appartient à un autre le restitue à celui à qui cela appartenait et qui l'avait perdu. Comme donc le genre humain, dans la chute des premiers parents, perdit la grâce, et que Marie l'a trouvée, l'ange l'attestant, il est tout à fait juste qu'elle la rende au genre humain, car elle l'a trouvée pour elle et pour tous.

Nous pouvons dire que Marie est appelée Mère de miséricorde surtout pour les pécheurs, aux misères desquels elle compatit par une maternelle affection, allant au-devant d'eux et les secourant lorsqu'elle est invoquée. Tout pécheur, si coupable, si chargé de péchés qu'il soit, bien plus, fût-il même dans le désespoir, s'il s'adresse à Marie, trouve miséricorde ; et quiconque trouve miséricorde près de Dieu, la trouve par Marie : *Quicumque apud Deum misericordiam reperit, per Mariam reperit.* Le nom de Mère de miséricorde est donc un nom bien doux pour les pécheurs. Par là l'âme affligée de ses péchés se relève et se jette dans l'espérance. Nous devons donc louer, bénir et proclamer sa miséricorde, si nous ne voulons pas être ingrats. Il est certain que la miséricorde de la Vierge brille et resplendit tellement dans tout le monde, que les plus criminels et les plus désespérés pécheurs trouvent en elle une miséricorde toujours prête et l'espérance du salut. Nous en avons de grands exemples dans un nombre innombrable de très-grands pécheurs qui sont devenus de grands saints par Marie ; car la misère des pécheurs ne peut pas être aussi étendue que la miséricorde de cette tendre et compatissante Mère.

O miséricordieuse Vierge, s'écrie saint Ildefonse (2), combien de larrons n'avez-vous pas rendus pénitents ! combien de prostituées n'avez-vous pas rendues chastes et continentes ! que d'avares vous avez changés en hommes de charité ! que d'ivrognes vous avez convertis et dont vous avez fait des hommes sobres ! que d'hommes plongés dans les excès de la gourmandise sont devenus par vous des modèles d'abstinence ! que d'impudiques vous avez rendus chastes ! que d'hommes emportés sont devenus par vous doux comme des agneaux !

(1) Hortus Pastor., lib. 2, tract. 4.
(2) Prologus in Corona B. Virginis Mariæ, cap. 15.

Marie, dit saint Bonaventure, ramène les pécheurs ; sa grâce miséricordieuse les touche et les convertit, les rend enfants humbles et soumis de l'Eglise. Voyant notre misère, elle se hâte de nous couvrir de sa miséricorde (1).

O Marie, s'écrie saint Bernard (2), vous embrassez de toute votre affection maternelle les pécheurs méprisés de tout le monde; vous les changez, vous ne les quittez point jusqu'à ce que vous les ayez réconciliés avec leur Juge.

Le genre humain, dit le vénérable Godefroi (3), est écrasé par un grand nombre de diverses infirmités spirituelles; Marie a des remèdes très-efficaces pour toutes ces différentes maladies, par lesquels elle peut guérir parfaitement toutes les âmes malades. Même si l'homme pécheur est dans le désespoir, s'il est mort de la mort du péché mortel, et que Marie lui impose ses mains pleines de miséricorde, il est entièrement ressuscité et guéri.

Comme dans les graves maladies, dit le P. Poiré (4), l'on connaît les excellents médecins, ainsi dans les extrêmes misères paraissent les grandes miséricordes. La Reine du ciel en est la mère, comme le péché est le comble de toutes les misères de l'homme. A quoi donc s'emploiera-t-elle avec plus d'avantage pour les hommes qu'à les préserver d'y tomber, et à les en délivrer après qu'ils y seront engagés? C'est proprement l'endroit où la miséricorde triomphe, et où la Mère d'amour fait preuve d'être le refuge des pécheurs.

Que le pécheur ne dise plus, avec l'infortuné Caïn (Gen. 4), que Dieu l'a banni de sa présence, qu'il ne le veut plus jamais voir, que son iniquité est trop grande pour en obtenir le pardon; qu'il ne parle pas ainsi, puisque Dieu lui a donné un refuge assuré dans la miséricorde de Marie, puisque cette tendre Mère le reçoit à bras ouverts, et qu'elle veut le sauver s'il n'a résolu de se perdre de gaîté de cœur. Car si le péché est un crime de lèse-majesté divine, la Mère de Dieu est un asile assuré. Si le péché est la laideur même et la confusion de l'âme, à qui il ôte l'assurance de lever les yeux pour paraître devant son Créateur, la Mère de Dieu est la médiatrice qui porte la parole de la réconciliation. Si c'est une brèche que les ennemis de notre bonheur ont faite pour s'emparer de l'âme et pour la tenir sous leur domination, la Mère de Dieu est le rempart qui les empêchera de s'avancer ou de s'en rendre maîtres, si déjà ils sont entrés dedans.

Je sais bien que le péché fait une séparation entre Dieu et l'âme, qu'il

(1) Speculi, lect. 5.
(2) In Deprecat. et Laude Virg. Mariæ.
(3) Homil. 70 in fest. Assumpt.
(4) 12e étoile, chap. 12.

contraint Dieu de se cacher et de refuser audience à celle-ci, que cette âme devient la demeure des dragons, que les démons en font leur pâture; mais je répète à ce pécheur la parole du Prophète (Is. 40, 1) : Consolez-vous, mon peuple, consolez-vous, dit notre Dieu; vos iniquités vous sont pardonnées. La main du Seigneur n'est pas raccourcie; il a toujours le pouvoir de vous sauver, et il le veut effectivement. C'est pourquoi il vous a préparé un asile, une cité de refuge, une Médiatrice qui vous ménagera une réconciliation; c'est-à-dire qu'il vous a donné sa très-sainte Mère pour exercer toutes ces qualités en votre faveur.

La sainte Vierge est l'eau que le ciel nous fournit pour éteindre le feu terrible de la juste vengeance de Dieu. Si notre âme fait naufrage, la Reine du ciel est le port où elle se doit rendre, portée sur la planche de la ferme espérance d'obtenir le pardon par son entremise. La Mère de Dieu lave, blanchit l'âme et la parfume quand elle daigne la regarder. Marie est l'aimant sacré qui attire ce cœur de fer, qui l'élève et le rétablit en la grâce de Dieu.

Le saint pape Innocent III explique merveilleusement les paroles du Cantique d'amour où la sainte Epouse est proclamée agréable comme l'aurore, belle comme la lune et choisie comme le soleil, 6, 9. La lune, dit-il (1), nous éclaire pendant la nuit, l'aurore est entre le jour et la nuit, et le soleil pendant le jour. La nuit signifie l'état du péché, l'aube celui de la pénitence, et le jour celui de la grâce. Que celui qui se trouve en la nuit du péché regarde la lune et s'adresse à Marie, afin qu'elle jette dans son cœur un rayon de sainte componction; car qui jamais l'a invoquée pendant la nuit sans avoir été exaucé? Que celui qui, sur le matin, s'éveille du sommeil du péché par une vraie repentance, jette les yeux sur la belle aurore, et qu'il appelle Marie à son secours pour recevoir d'elle le courage de faire une entière satisfaction; et que celui qui, par son secours, a reçu la grâce de la justification, la contemple sans cesse comme le bel astre du jour qui le doit maintenir en ce désirable état, qui est le propre des enfants de lumière.

Le péché est comme le divorce qui sépare et désunit l'âme d'avec Dieu; mais il appartient à la Mère de bonté de faire la paix et de remettre l'âme pécheresse en bonne grâce avec le céleste Epoux. Marie au ciel revient à l'homme par nature; alliée comme elle est à la nature divine, elle n'oublie pas ceux qui sont en cette vallée de pleurs, exposés à tant de sortes de misères. Marie est nôtre par nature, et la raison veut que nous soyons plus abondamment que les autres arrosés des célestes douceurs de sa bonté. Dieu ne refuse rien à sa Mère; elle emporte tout quand elle s'emploie pour nous. Il est impossible à son Fils de l'éconduire, puisqu'il a reçu notre nature d'elle. Par Marie Jésus-Christ nous chérit d'un souve-

(1) Serm. 2 de Assumpt.

rain amour. Les trésors des miséricordes de Dieu sont entre vos mains, ô Marie ; vous ne renvoyez pas les pécheurs sans secours, vous qui ne cherchez que l'occasion d'assister les misérables et de verser sur eux les biens que vous avez reçus pour eux. Votre gloire ne reçoit nulle diminution quand les pécheurs obtiennent le pardon, et qu'au moyen de la grâce justifiante ils sont mis en possession de la gloire qui les attend ; au contraire, elle reçoit un accroissement nouveau à mesure que Dieu est plus honoré et que la sainte Sion se remplit de ses élus.

Au 35e chapitre des Nombres, au 4e du Deutéronome et au 20e de Josué, nous voyons des cités de refuge destinées à protéger ceux qui auraient commis quelque homicide contre leur gré. Or, ces cités sont la figure de la Mère de miséricorde. Quand Dieu fit le premier projet de bâtir la sainte Vierge, dès lors il la destina pour être l'asile et le refuge des pécheurs. Saint Anselme dit (1) : Je sais qu'elle est devenue la Mère de Dieu plutôt pour les pécheurs que pour les justes : *Scio illam magis propter peccatores quam propter justos factam esse Dei Matrem.* Car son très-béni Fils nous a assuré qu'il n'était pas venu appeler les justes, mais inviter les pécheurs à faire pénitence : *Non veni vocare justos, sed peccatores ad pœnitentiam* (Luc. 5, 32). Et l'apôtre saint Paul maintient que son Maître est descendu du ciel en terre pour le salut des pécheurs, dont il confesse qu'il est le premier : *Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum* (1 Timoth. 1, 5).

Les villes de refuge n'étaient que pour le salut des homicides, mais il n'en est pas ainsi de la Mère de Dieu ; car du levant, du couchant, du nord et du midi, de tous les endroits de la terre, au matin, au soir, à toute heure du jour et de la nuit, se rendent à cette cité de refuge les homicides, les larrons, les impudiques, les blasphémateurs, les sacrilèges, en un mot, tous les pécheurs, de quelque sorte ou condition qu'ils soient. Jamais il ne fut lieu de si grand abord, jamais cour où les expéditions fussent si promptes. Que le pécheur apporte seulement un cœur contrit et humilié d'avoir offensé Dieu, qu'il lui en demande sincèrement pardon par l'entremise de la Vierge ; qu'il ne redoute ni la multitude de ses offenses, ni l'atrocité de ses crimes ; car il n'y a si grand péché dont elle n'obtienne la rémission, ni cœur si glacé qui ne se fonde aux flammes de sa charité.

Il ne faut pas croire que tout fût fait après que le meurtrier s'était retiré dans la ville franche. Le parent de celui qui avait été mis à mort avait droit de le poursuivre jusque là, et le réfugié était obligé de comparaître devant les juges pour se justifier en présence de tout le peuple, et de faire voir qu'il n'avait versé le sang humain que par mégarde ou à son corps défendant ; faute de quoi il était sur-le-champ condamné à mort. De plus, après être pleinement déchargé, il était encore tenu à rester dans la

(1) Lib. de Excellentia Virginis, cap. 1.

ville de refuge, car on pouvait le tuer si on le rencontrait dehors avant la mort du grand-prêtre. Eh Dieu ! que serait-ce de nous s'il fallait discuter notre vie, et qu'il fût nécessaire de faire paraître notre innocence toutes les fois que nous recourons à la cité de refuge ? Qui aurait le courage d'en approcher, ou qui espérerait de s'en retourner avec sa grâce ? Aussi est-il heureux pour le pécheur que les lois de cette cité soient bien différentes des autres ; car, loin d'être tenu de se justifier, au contraire, à mesure que plus librement il se confesse coupable devant Dieu et devant les anges, et que plus franchement il avoue son péché, pourvu seulement qu'il ait regret de l'avoir commis, plus il a de titres à en recevoir le pardon et à être remis dans les bonnes grâces de Dieu.

Ces anciennes cités étaient si peu renommées, qu'à peine en savons-nous le nom ; mais de celle que Dieu a bâtie en faveur des pécheurs nous pouvons sans difficulté dire avec le prophète David qu'on lui a donné des éloges pleins de gloire et de magnificence, et que son renom a été porté par toute l'étendue de la terre (Psal. 18, 5). Saint Bernard, dans son 4e sermon sur l'Assomption, en a publié de grandes choses, surtout lorsqu'il a dit que, de toutes les qualités de la Mère de Dieu, il n'y en a point qui nous soit plus avantageuse ou plus agréable que l'extrême douceur dont elle use envers les pécheurs.

Je dis bien plus, il serait très-difficile d'exprimer quel lustre le titre de Refuge des pécheurs donne à toutes les autres qualités de la sainte Vierge. Car si nous l'appelons la Mère de la grâce divine, c'est principalement par suite de la coopération qu'elle apporte pour la faire renaître en l'âme des pécheurs qui l'ont perdue. Si nous la nommons la Mère aimable et admirable, c'est spécialement à raison de la tendresse qu'elle a envers les pécheurs qui s'adressent à elle et des merveilleux changements que tous les jours elle opère en leurs cœurs. Si elle est la Vierge débonnaire et fidèle, c'est surtout en considération du gracieux accueil qu'elle fait au pécheur pénitent, qu'elle embrasse encore plus affectueusement qu'elle ne l'invite cordialement. Pourrait-elle bien être en vérité la source et la cause de notre joie, si elle ne nous recevait à bras ouverts que lorsque nous nous disposons à retourner à Dieu, si elle ne nous prévenait pour nous en faire avoir la pensée ? Estimons-nous qu'elle soit seulement un vase d'honneur pour son éminente sainteté, et non pour la puissance qu'elle a de changer les vases de confusion et d'ignominie en vases d'honneur, pour parler comme le grand Apôtre ? Est-elle la tour de David ? c'est parce que le pécheur s'y rend et s'y retrouve avec toute assurance. Est-elle l'arche de l'alliance ? c'est parce qu'elle réconcilie le pécheur avec Dieu. Est-elle la porte du ciel ? c'est parce qu'elle l'ouvre au pécheur qui en a été banni par sa faute et par sa lâcheté. En un mot, il n'y a que Dieu seul qui puisse estimer ce que lui vaut l'office de Refuge des pécheurs et la gloire qu'elle tire de ce titre d'honneur. De toutes les extrémités du

monde l'on vient à elle en grande foule pour la guérison des péchés, comme de la maladie la plus ordinaire et la plus dangereuse qui existe, et ceux qui ont éprouvé son secours mettent cette qualité qui lui est propre parmi ses premières grandeurs de bonté.

Mais ces louanges de la terre ne sont rien en comparaison de celles du ciel, qui sans cesse retentit des bénédictions que lui donnent les saints, surtout ceux qu'elle a jadis retirés de la fondrière de quelques énormes péchés. Là se chantent avec des concerts harmonieux les conversions extraordinaires des Théophile, des Marie Egyptienne, d'Augustin, de Thaïs, et d'un très-grand nombre d'autres qui reçoivent un contentement inexplicable de l'honneur qui en revient à la Reine du ciel. Là se publient toutes ses conquêtes, et il ne se trouve aucun des siens qui ne tienne à faveur de suivre le char de son triomphe. Là, comme dit le prophète Isaïe, les âmes qu'elle a gagnées à Dieu sont autant de joyaux et d'atours de gloire dont elle sera éternellement parée. Là tous les bienheureux, à l'envi l'un de l'autre, se proclament ses obligés, les uns pour avoir reçu le pardon de leurs fautes par son entremise, les autres pour avoir été par elle préservés de tomber. Oh! qui me fera la faveur d'être du nombre de ces chantres divins qui seront là-haut destinés par un spécial office à entonner les grandeurs et les merveilles de la Mère de bonté, de la Mère de miséricorde, du Refuge des pécheurs! Je ne le puis attendre que de vous, sainte Vierge, et j'implore votre douceur pour être ensemble l'objet et la trompette de vos miséricordes éternelles.

Que je plains le pécheur qui se perd de gaîté de cœur, faute de recourir à l'asile que Dieu lui a préparé! Je dis de gaîté de cœur; car que pourra-t-il répondre quand il sera cité pour se présenter devant le souverain Juge, et qu'il se trouvera coupable et convaincu de plusieurs crimes par son propre aveu? Qu'aura-t-il à repartir quand il sera pressé de dire pourquoi il ne s'est pas retiré à temps à la cité de refuge, ni rendu à la Mère de Dieu, l'abri et l'assurance des pécheurs? Alléguera-t-il par hasard qu'il n'en a point eu de connaissance? Le ciel et la terre le démentiront, et il ne se trouvera aucun lieu du monde où ses fidèles serviteurs n'aient porté la nouvelle de la paix, et où ils n'aient publié que Dieu, qui ne demande qu'à nous sauver, a attaché au ciel de son Eglise une étoile pour éclairer le pécheur livré à la tourmente des tentations, et pour le conduire à bon port s'il en a la volonté. Partout où il y a quelque connaissance d'un seul Dieu se prêchent les grandes miséricordes de la Mère de compassion.

Mettra-t-il en avant les difficultés qui se trouvent à l'aborder? Sa conscience ne lui permettra jamais de le faire au préjudice de la vérité et au désavantage de Dieu et du bien public, qui serait intéressé en cette fausse créance. Car tant s'en faut qu'elle soit de difficile accès, qu'au contraire elle vient à la rencontre de ceux qui la cherchent; même avant qu'ils

pensent à la chercher, elle les prévient de ses doux attraits. Dira-t-il qu'il s'est présenté à elle et qu'il a été rebuté? Tout le ciel le contredirait, et les millions de pécheurs qu'elle a si bénignement accueillis ne supporteraient jamais une pareille impiété. Les démons eux-mêmes s'élèveraient contre lui, eux qui tant de fois ont maudit cette bonté inouïe qui jamais n'a dédaigné personne. Comment donc se défendra cet infortuné? de quoi se couvrira-t-il? que dira-t-il, sinon qu'il s'est perdu de plein gré et qu'il a négligé un moyen si doux, si aisé et si efficace, le recours à la Mère commune des pécheurs? N'est-ce pas être plus dur que le marbre et plus insensible que le rocher? Car s'il était question de passer au travers des glaives, d'être haché en pièces, d'endurer pendant des millions d'années les plus atroces tourments du monde, il le faudrait faire pour ne point courir risque de son salut, pour garantir son âme d'un malheur éternel, et pour n'être pas à jamais séparé de Dieu. Ne faudra-t-il pas que ce malheureux meure de regret et de confusion, quand il se verra banni à perpétuité du séjour de l'éternel bonheur et de la présence de son Créateur, seulement pour n'avoir pas voulu élever son cœur une fois vers le ciel, et s'adresser amoureusement à la Mère de bonté, qui est le refuge des pécheurs? Oui, je dis une seule fois. Que le pécheur avise donc de bonne heure à ce qu'il pourra produire pour sa justification, quand Dieu lui dira que ce commun asile lui était ouvert aussi bien qu'aux autres, et quand il lui sera reproché de ne s'en être point voulu servir. Ne sera-t-il pas contraint de se condamner lui-même à un éternel silence et à toutes les rigueurs de la justice de Dieu? Qu'il y songe tandis qu'il en est encore temps, et qu'il se serve, s'il est sage, des douces influences de cette Etoile favorable pour chanter à jamais, avec les autres qu'elle a tirés du précipice, les merveilles de ses miséricordes.

O Mère compatissante, s'écrie saint Ildefonse (1), nous sommes enveloppés dans les ténèbres du péché, couverts de la boue de la concupiscence, plongés dans les vices, et, à cause de cela, odieux et détestables aux yeux du Seigneur comme les enfants de l'enfer. Car beaucoup sont enflés par la superbe, noirs par l'avarice, sanglants par la colère, infects par la luxure, fangeux par l'intempérance, livides par l'envie, endormis par la paresse. Mais lorsqu'il a plu à celui qui vous a séparée dès le sein de votre Mère pour secourir les malheureux, afin que vos entrailles fussent émues sur nous, alors, par votre miséricordieuse main, les pécheurs sont délivrés des œuvres de ténèbres et introduits dans les œuvres de lumière ; ils détestent les vices, ils embrassent la pénitence ; la concupiscence s'éteint, les vertus revivent. Vous ouvrez votre main, et vous rassasiez tout ce qui respire : *Aperis manum tuam, et imples omne animal benedictione* (Psal. 144, 13), et, par la semence de votre grâce jetée sur nous, l'orgueilleux

(1) Prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 10.

devient humble, l'avare compatissant, l'intempérant mortifié, le luxurieux chaste, l'emporté doux, le paresseux laborieux; de manière que ceux qui d'abord déplaisaient à Dieu, comme enfants de ténèbres, deviennent par vous des enfants agréables à Dieu, enfants de lumière, et héritiers du royaume céleste et cohéritiers de Jésus-Christ. C'est pourquoi gloire à Dieu au plus haut des cieux, qui nous a procuré en vous un refuge si utile et si nécessaire, dont le soin et l'office est de vider l'enfer, d'illuminer le monde, de faire resplendir le ciel, de remplir le paradis, d'écraser le démon, de lui arracher sa proie; et, comme Mère très-miséricordieuse, de faire part aux pécheurs repentants du patrimoine du ciel : *Et ideo, gloria in excelsis Deo, qui de tam utili et necessaria nobis procuratrice providit, cujus cura et officium est evacuare tartarum, illuminare mundum, irradiare cœlum, replere paradisum, diabolum conterere, prædam ex ipsius ore rapere, peccatores per pœnitentiam patrimonio, ut Mater piissima, aggregare.*

Donc, ô Marie pleine de grâce, Vierge brillante, toute d'or, pure et sans souillure, consacrée pour être la demeure du Christ, vase orné pour l'honneur et la gloire, agréable aux yeux du Roi suprême, sanctifiée par la bénédiction du Saint-Esprit! ô incomparable Vierge, consacrée par le Saint-Esprit, protégée et gardée par les saints anges, environnée par les archanges et les anges, ornée de toutes les vertus! tournez, ô ma Souveraine, vers moi vos yeux pieux et doux, cléments et gracieux, éclatants et lumineux; visitez-moi dans mon infirmité, guérissez ce malade, enlevez-moi ma langueur, consolez ma tristesse et mes gémissements; donnez-moi un cœur fervent, une intelligence éclairée, afin que je puisse connaître la largeur de votre bonté et de votre miséricorde. O Reine incomparable, du haut de votre très-grande et très-excellente majesté, illuminez des splendeurs de votre grâce les ténèbres de mon cœur, rétablissez en moi le sens de la vigilance, enflammez-moi de votre amour. Je demande que votre virginité me purifie, que votre fécondité m'orne de vertus, que j'imite votre humilité, que votre piété me fasse vertueux et doux, que votre sainteté me procure le repentir et les larmes, que votre clémence me rende digne de la gloire éternelle, et que tant que je vivrai je m'applique avec dévotion à vous louer et à vous chanter. Hélas! le corps est accablé de souffrances, et l'âme est brisée par les tentations; les consolations intérieures nous sont soustraites. O Reine sacrée des vierges, donnez-nous la consolation, procurez-nous le remède, voyez les pleurs de ceux qui crient vers vous; et, de crainte que nous ne tombions dans les vices, que nous ne devenions semblables aux bêtes, demeurez avec nous, ô bonne Mère, car le jour s'en va. Nous vous prions donc, ô vénérable Vierge sans tache, par votre divin enfantement, par votre couronnement dans le ciel, de rendre notre âme, qui est faible et chargée de misères, douce et humble, de la purifier de ses souillures, afin que, par une mort

douce, contrite et pieuse, elle aille à la vie noble, fleurie, splendide, exempte de tous maux.

Nous lisons dans la *Vie authentique de sœur Catherine de Saint-Augustin* qu'au même lieu où demeurait cette servante du Seigneur habitait une femme appelée Marie, qui dès sa première jeunesse avait mené une vie fort déréglée. L'âge ne la corrigea point, tellement que les gens de l'endroit, las de ses désordres, prirent le parti de la chasser de la ville et de la reléguer dans une grotte hors de leur pays. Ce fut là que, rongée par une maladie affreuse qui faisait tomber son corps en lambeaux, elle mourut peu après sans sacrements et privée de tout secours humain. Une pareille mort ne paraissait pas mériter les honneurs de la sépulture; aussi ne prit-on pas d'autre soin du cadavre de cette femme que de l'enterrer dans les champs, comme celui d'un animal. Sœur Catherine, qui avait la pieuse coutume de recommander particulièrement à Dieu les personnes de sa connaissance qui passaient à une autre vie, ne songea point à la vieille pécheresse, la croyant damnée, selon l'opinion de tout le monde. Il y avait déjà quatre ans que cette femme était morte quand un jour, la servante de Dieu étant en oraison, une âme du purgatoire lui apparut et lui tint ce discours : « Sœur Catherine, quel malheur est le mien ! Tu pries pour tous ceux qui meurent, il n'y a que ma pauvre âme dont tu n'aies pas compassion. — Et qui es-tu? demanda la servante de Dieu. — Je suis, répondit l'âme du purgatoire, cette pauvre Marie qui mourut dans la grotte. — Quoi ! tu es sauvée? s'écria Catherine avec étonnement. — Oui, je le suis, reprit l'âme, par la miséricorde de la bienheureuse Vierge. Dans mes derniers moments, abandonnée de tout le monde et me voyant souillée de péchés, je m'adressai à la Mère de Dieu, et je lui dis du fond de mon cœur : O vous, le refuge de ceux qui sont délaissés, ayez pitié de moi qui suis délaissée de l'univers entier; vous êtes mon unique espérance, venez à mon secours. Je ne priai point en vain ; c'est à l'intercession de Marie que je dois d'avoir échappé à l'enfer par un acte de vraie contrition. Quelques prières, et je serai délivrée du purgatoire. » Sœur Catherine fit célébrer les messes demandées, et quelques jours après cette âme, brillante comme le soleil, lui apparut de nouveau, et lui témoignant sa reconnaissance : « Le paradis m'est enfin ouvert, lui dit-elle; j'y vais célébrer les miséricordes de mon Dieu, et sois assurée que je ne t'oublierai point. »

Oh ! plût à Dieu, dit saint Liguori (1), que tous les pécheurs voulussent recourir à cette tendre Mère ! il n'y en aurait pas un qui n'obtînt sa grâce.

Marie, s'écrie avec admiration saint Bonaventure (2), vous ouvrez vos bras maternels au pécheur rejeté de tout le monde. En effet, le pécheur

(1) Paraphrase du *Salve, Regina.*

(2) Speculi, lect. 9.

est un objet de haine pour l'univers entier. Le feu, l'air, la terre, tous les éléments, toutes les créatures voudraient s'armer contre lui et venger l'outrage fait à leur Créateur. Marie seule est son refuge; elle le reçoit dans son sein et n'a point de repos qu'elle n'ait réconcilié le criminel avec son Juge. Ah! non, certainement, Dieu ne saurait condamner ce pécheur qui a recours à Marie; et puisque lui-même la lui a donnée pour Mère, il entend bien qu'elle en remplisse l'office; ce qu'elle fait avec tant de bonté, de fidélité, de charité et de miséricorde, qu'il n'y a point de paroles pour l'exprimer.

Saint André de Crète appelle Marie la garantie de la réconciliation et le gage du pardon : *Fidejussio divinarum reconciliationum, quæ dato pignore fit* (1). Car les pécheurs qui recourent à elle, dit saint Liguori (2), ont l'assurance de leur pardon, et le Seigneur leur en donne un gage qui n'est autre que Marie elle-même, dont il a rendu l'intercession toute puissante.

Pauvres âmes, à quoi pensez-vous quand vous vous éloignez de ce puissant refuge, et qu'abandonnant la dévotion envers Marie, vous négligez de l'invoquer dans le péril et le triste état de péché où vous êtes? Qu'une âme perde la dévotion à Marie, les ténèbres se répandent aussitôt sur elle, ces ténèbres épaisses dont parle l'Esprit saint, qui favorisent le passage des bêtes sauvages de la forêt.

Les docteurs appliquent à Marie ces paroles de l'Ecclésiastique : *Vincula illius alligatura salutaris :* Ses liens sont des liens de salut, 6, 31. Quels sont ces liens, dit saint Laurent Justinien (3), sinon ceux qui lui servent à enchaîner ses serviteurs afin qu'ils n'aillent pas courir dans les champs de la licence? Oh! si tous les hommes aimaient cette miséricordieuse Souveraine et recouraient tout de suite à elle dans les tentations, en verrait-on jamais un seul tomber ou faire naufrage? On tombe et l'on se perd quand on néglige de l'appeler à son secours. Saint Laurent Justinien applique à la bienheureuse Vierge ces paroles de l'Ecclésiastique : *In fluctibus maris ambulavi*, lui faisant dire : Je marche sur les flots de la mer avec mes serviteurs, afin de les sauver d'un triste naufrage, 24, 8 (4).

Saint Thomas de Villeneuve nous dit (5) : Quand les oiseaux de proie (il parle des ennemis du salut) viennent fondre sur nous, imitons les poussins, qui, à l'aspect du vautour, courent se réfugier sous les ailes de leur mère; et quand nous sommes affaiblis par les tentations, sans nous arrêter à discourir avec elles, hâtons-nous de nous réfugier sous le man-

(1) Serm. de Laud. Virg.
(2) Ut supra.
(3) De B. Virg. serm.
(4) De B. Virg. serm.
(5) In ejus vita.

teau de Marie. Et vous, poursuit le saint, s'adressant à la Reine du ciel, c'est à vous de nous défendre, parce qu'après Dieu vous êtes notre refuge, notre patronne et notre espérance.

Le soleil est la figure de Jésus-Christ, dont la lumière éclaire les justes qui vivent dans le jour de la grâce ; la lune est la figure de Marie, qui éclaire les pécheurs dans la nuit du péché. C'est vers cette lune si propice que doit regarder celui qui est enseveli dans les ombres de l'iniquité. Il a perdu la grâce divine, pour lui plus de soleil ; mais la lune luit encore. Qu'il s'adresse à Marie, car par son intercession une foule innombrable de pécheurs reviennent tous les jours à Dieu.

Parmi les titres sous lesquels la sainte Eglise veut que les fidèles honorent la Mère de Dieu, continue saint Liguori, un des plus consolants pour nous est celui de *Refuge des pécheurs* qu'on lui donne.

Le grand saint Basile nous représente Marie comme une de ces maisons que la charité élève à l'indigence souffrante, où sont accueillis tous les malades abandonnés ou sans ressource. Or, dans les hôpitaux bâtis exprès pour les pauvres, quels sont ceux qui ont plus de droit d'être admis, sinon les plus pauvres et les plus infirmes ? Ainsi que celui qui se trouve le plus dénué des biens de la grâce et le plus accablé par les maux de l'âme, qui sont les vices, que celui-là dise à Marie : Grande Reine, vous êtes le refuge des pauvres infirmes, des malheureux pécheurs, et à ce titre nul n'a autant de droit que moi à votre assistance. Permettez que j'emprunte ces paroles du Psalmiste, et que je vous dise : *Propitiaberis peccato meo, multum est enim :* Vous me pardonnerez mes péchés, car ils sont très-grands, 24, 13 (1).

Blosius (2) nous présente Marie comme l'unique refuge des mortels tombés dans la disgrâce de Dieu et l'asile de tous ceux qu'affligent la tentation ou la tribulation ; Fille bien-aimée du Très-Haut, que Dieu a faite si aimable et si douce, que nul ne redoute son abord ; Mère de miséricorde, débonnaire et suave, non seulement au juste, mais encore au pécheur, qui ne méprise personne, qui ne refuse à personne, qui, par son ineffable douceur, est l'amorce des pécheurs, et sait, quand elle les a pris, les façonner de ses mains pour qu'ils puissent être reçus au royaume des cieux.

Sous le manteau de Marie, le loup devient agneau, et le tigre se change en colombe.

Marie a trouvé grâce devant le Seigneur, qui lui permet de recueillir les épis abandonnés des moissonneurs. Ces moissonneurs sont les ouvriers évangéliques, les missionnaires, les prédicateurs, les confesseurs, qui, par leurs travaux, remplissent les greniers du Père de famille. Mais il y a des

(1) Homil. de B. Virg.
(2) De Laud. B. Mariæ.

âmes rebelles dont ils ne peuvent vaincre la dureté ; c'est à Marie qu'il est réservé de les sauver par sa puissante intercession. Malheur ensuite aux épis qui voudront échapper aux mains de cette douce glaneuse ! Le feu éternel sera leur partage (1).

Malheureux enfants d'une mère infortunée, coupables de sa faute et condamnés à la même peine, nous vivons dans cette vallée de larmes, exilés de notre patrie, accablés sous le joug pesant des afflictions d'esprit et des maux de l'âme et du corps. Mais heureux celui qui, au milieu de ces misères déplorables, tourne souvent les yeux vers le Refuge des malheureux et la Consolatrice du monde, vers Marie, la véritable Mère de tous les vivants.

L'Eglise enseigne assez à ses enfants ce qu'ils doivent à leur tendre protectrice. Elle lui a décerné un culte particulier, qui a un nom propre ; elle a établi dans le cours de l'année un grand nombre de fêtes en son honneur, et lui a consacré un jour dans la semaine. Elle veut encore que tous les jours, dans l'office divin, les ecclésiastiques et tous les religieux l'invoquent au nom de tout le peuple chrétien, et que trois fois le jour les fidèles la saluent au son de la cloche. Dans toutes les calamités publiques, nous voyons la sainte Eglise catholique recourir à la Mère de Dieu par des neuvaines, des prières, des processions, des visites à ses oratoires et à ses images. C'est ce que veut Marie ; elle demande de nous un culte assidu, non qu'elle mendie des honneurs et des hommages bien au-dessous de ses mérites, mais parce que l'accroissement de notre dévotion et de notre confiance lui permet de faire davantage pour nous. La bienheureuse Vierge, voyant nos misères, se hâte de les secourir ; son désir de nous faire du bien ne souffre aucun retard, et cette Mère de miséricorde, ce Refuge des pécheurs, qui n'est point avare de ses dons, les répand avec profusion dans le sein de ses serviteurs fidèles et des pécheurs qui l'invoquent. Richard de Saint-Laurent assure que la compassion de Marie s'étend à tous ceux qui la sollicitent, quand ce ne serait que par un simple *Ave, Maria* (2). Aussi Novarin affirme (3) que la Vierge ne court pas seulement pour nous porter assistance, mais qu'elle vole, à l'imitation du Sauveur. Ceci nous fait comprendre qu'elle est cette femme de l'Apocalypse à qui l'on donne deux grandes ailes, comme des ailes d'aigle, pour s'envoler dans le désert. Ribera dit que ces ailes signifient l'amour ardent par lequel Marie s'éleva vers Dieu : *Pennas habet aquilæ, quia amore Dei volat* (4). Mais le bienheureux Amédée, donnant une explication conforme à notre sujet, dit que les ailes d'aigle signifient le vol rapide, et

(1) Paraphrase du *Salve, Regina.*
(2) De Laud. Virg.
(3) De beata Virg. serm.
(4) De Laud. B. Mariæ.

plus rapide encore que celui des séraphins, qui porte Marie au secours de ses enfants (1).

La multitude de nos péchés (2) ne doit pas diminuer notre confiance en Marie; quel que soit l'état de notre âme, elle entreprend de la guérir sans se laisser rebuter par l'infection des plaies. Bien plus, la compassion de cette tendre Mère est si grande, sa tendresse pour nous si vive, qu'elle n'attend pas même nos prières pour nous secourir : *Præoccupat qui se concupiscunt, ut illis se prius ostendat* (Sap. 6, 14). Si Marie est si prompte à nous secourir dans nos besoins, même quand nous ne l'invoquons pas, combien plus le sera-t-elle quand nous l'appellerons à notre aide? Vierge sainte, qui jamais a recouru en vain à votre puissante protection? Le ciel et la terre seront détruits plutôt que vous manquiez de secourir celui qui vous invoque avec humilité de cœur.

On demande beaucoup de choses à Dieu sans les obtenir; on les demande par Marie, et on les obtient. Comment cela se fait-il? Ce n'est pas, répond Nicéphore, que Marie soit plus puissante que Dieu; mais c'est que le Seigneur a décrété d'honorer ainsi sa Mère (3).

La grâce sanctifiante est un trésor; c'est par la grâce que nous sommes élevés à la sublime dignité d'amis de Dieu. O maudit péché, qui détruit cette précieuse amitié, et rend l'âme, d'un objet d'amour, un sujet de haine!

Que faut-il donc que le pécheur fasse, étant malheureusement l'ennemi de Dieu? Il doit chercher un refuge qui lui obtienne son pardon et le remette en possession de ce bien qu'il a perdu. Ce refuge auprès de Jésus-Christ, c'est la très-miséricordieuse Vierge.

Il est impossible qu'un véritable serviteur de Marie puisse se damner (4). Par véritables serviteurs de Marie je n'entends point certains dévots qui semblent s'autoriser de quelques pieuses pratiques en l'honneur de la Mère de Dieu pour pécher avec moins de retenue. Ce sont des présomptueux, dont la folle témérité, au lieu de miséricorde, ne mérite que le châtiment, et qui sont cause, par leur conduite, que quelques uns trouvent mauvais que l'on vante la clémence de notre Reine envers les pécheurs, comme si c'était un encouragement au vice. Ce ne sont point là les serviteurs dont j'entends parler, mais bien ceux qui aux hommages qu'ils rendent à la Mère de Dieu joignent un désir sincère de se convertir, et à l'égard de ces derniers, j'affirme qu'ils ne peuvent se perdre. Citons, à l'appui de ce que j'avance, différents passages des docteurs de l'Eglise. En mettant ces textes sous les yeux de mes lecteurs, je les prie de ne point

(1) De B. Virg. serm.
(2) Paraphrase sur le *Salve*.
(3) Histor. eccles.
(4) S. Liguori, Paraphrase sur le *Salve*.

s'étonner si dans le nombre il s'en trouve qui ne sont que la répétition les uns des autres ; leur analogie n'était pas un motif pour les rejeter, et même je suis bien aise qu'on voie que les auteurs ecclésiastiques ont été d'accord sur ce point jusqu'à se rencontrer dans les expressions.

Vierge bienheureuse, dit saint Anselme, comme il n'est pas possible que l'homme qui vous néglige et que vous méprisez se sauve, ainsi est-il de toute impossibilité que périsse celui qui se tourne vers vous, et que vous regardez d'un œil favorable (1). Saint Antoine affirme la même chose, et presque dans les mêmes termes. Comme il ne se peut faire, dit-il, que ceux dont Marie détourne ses yeux miséricordieux soient sauvés, de même est-il de toute nécessité que ceux qui en sont regardés bénignement aient en partage le salut et la gloire (2). Remarquez bien dans ces deux passages la première partie de la proposition : *Il est impossible que Marie.* N'y a-t-il pas là de quoi faire trembler ceux qui négligent la dévotion à la Mère de Dieu, ou même qui en font peu de cas ? Entendons encore l'anathème prononcé par Albert le Grand : *Gens quæ non servierit tibi, peribit :* Le peuple qui n'est point votre sujet périra (3). Et saint Bonaventure : Celui qui vous néglige mourra dans son péché : *Qui neglexerit illam, morietur in peccatis suis* (4). Et dans un autre endroit : Celui qui ne vous invoque pas pendant sa vie ne parviendra point au royaume de Dieu : *Qui te non invocat in hac vita, non perveniet ad regnum Dei* (5). Dans son explication du psaume 99e, le même saint va jusqu'à dire qu'il n'y a aucune espérance de salut pour ceux dont Marie détourne sa face : *A quibus averteris vultum tuum, non erit spes ad salutem.* Avant lui saint Ignace, martyr, avait déjà prononcé qu'un pécheur ne peut se sauver que par le recours à la bienheureuse Vierge, dont la miséricorde infinie obtient le salut de ceux que condamne l'inflexible justice (6). Quelques uns prétendent que ce texte n'est pas de saint Ignace ; du moins est-il sûr que saint Jean Chrysostôme le lui attribue.

Et n'est-ce pas dans le même sens que l'Eglise applique à Marie ces paroles des Proverbes : *Omnes qui me oderunt, diligunt mortem :* Ceux qui me haïssent ont fait alliance avec la mort, 8, 36. Il n'y a pas jusqu'à l'hérétique OEcolampade qui ne regarde comme un signe certain de réprobation le manque de dévotion pour la Mère de Dieu (7).

En revanche, dit saint Liguori dans ses Paraphrases, Marie nous assure que celui qui l'écoute ne sera pas confondu : *Qui audit me, non confun-*

(1) Serm. de B. Virg
(2) De Laud. Virg.
(3) De B. Maria.
(4) Speculi, lect. 5.
(5) Speculi, lect. 8.
(6) In ejus vita.
(7) In ejus vita.

detur (Eccli. 24, 30). Sur quoi saint Bonaventure lui dit : Grande Reine, celui qui persévère dans votre service est loin de la damnation : *Qui perstat in obsequio tuo, procul fiet a perditione* (1). Non, dit saint Hilaire, il ne se perdra pas, quand même dans le passé il aurait grièvement offensé son Créateur (2).

Voilà pourquoi, quand le démon a ravi la grâce au pécheur, il met encore tout en œuvre pour lui faire perdre la dévotion à la sainte Vierge. Le démon n'est pas satisfait quand une âme a chassé loin d'elle Jésus-Christ, il veut encore qu'elle renvoie Marie, de peur que la Mère, par son intercession, ne ramène le Fils dans sa première demeure.

Il n'a pas tort de craindre, ce perfide ennemi ; car, ainsi que l'affirme le docte P. Pacionchelli (3), celui qui est fidèle à honorer la Mère du Seigneur recevra bientôt par elle le Seigneur lui-même. Aussi saint Ephrem appelait-il la dévotion à Notre-Dame LETTRES D'AFFRANCHISSEMENT DE L'ESCLAVAGE ÉTERNEL, *charta libertatis ;* et il donnait à Marie le nom de Protectrice de ceux qui courent à la damnation, *Patrocinatrix damnatorum* (4).

Que ferai-je, malheureux pécheur que je suis? s'écrie Louis-Marie de Conciliis (5). Où fuir, où me cacher pour me soustraire aux regards d'un Dieu irrité qui menace de m'anéantir sous les coups de son bras redoutable ? Où n'est pas ce terrible Juge, puisque, suivant saint Augustin, là où il n'est point par sa grâce, il est présent tout entier par sa justice? *Ubi non adest per gratiam, adest per vindictam.* Mais n'ai-je pas une Mère, la plus douce, la plus compatissante de toutes les mères, la seule à qui il soit permis de porter la main sur l'épée de la colère divine et d'en arrêter les terribles coups ? Pourquoi donc ne pas recourir à elle ? Pourquoi ne pas me jeter à ses pieds? Elle seule, dit encore saint Augustin, elle seule s'occupe réellement de notre bien : *Unam, ac te solam pro nobis in cœlo fatemur esse sollicitam.* Vaine serait notre prière à tous les autres saints du ciel, si elle ne lui prêtait son appui : *Frustra alios sanctos oraret, quem ista non adjuvaret,* dit saint Antonin (6). Tout ce qu'ils peuvent avec elle, elle le peut toute seule, dit saint Augustin : *Quod possunt omnes isti tecum, tu sola sine illis omnibus, potes* (7).

Marie, dit Rupert (8), est tout à la fois la Mère du Juge et la Mère du coupable ; or, étant la Mère de tous les deux, elle ne peut souffrir que ses

(1) Speculi, lect. 3.
(2) De B. Virg.
(3) De Laud. Mar. Virg.
(4) De Laud. Virg.
(5) Chap. sur le remords.
(6) De B. Virg. serm.
(7) De B. Virg. Assumpt.
(8) Serm. de S. Virg.

deux fils vivent dans la discorde ; efforts, prières, représentations, elle met tout en œuvre pour les réconcilier.

Je me lèverai donc, oui, je me lèverai, je sortirai à l'heure même de l'horrible abîme d'avilissement dans lequel je suis ; j'irai, je courrai, je volerai, les bras ouverts, me jeter dans le sein de ma Mère, dans le sein à jamais consacré où fut signée la grande alliance entre le ciel et la terre, où fut désarmée la justice vengeresse du Dieu du tonnerre, où l'Ancien des siècles prit naissance pour donner naissance au salut de tous, où le grand, le divin Elisée se rapetissa pour arracher des bras de la mort, non pas un enfant, mais l'univers. Hors de ce sein il n'est aucun lieu de refuge. Là, le prisonnier trouve la liberté, le malade la santé, l'affligé la consolation, l'exilé la patrie, le pécheur le pardon. C'est là que je fixerai ma demeure jusqu'à mon dernier soupir.

Auguste Vierge, à un abîme de maux et de misères il faut un abîme de compassion et de miséricorde. Ouvrez donc en faveur d'un malheureux comme moi, ouvrez tout au large l'abîme de votre clémence, et je serai délivré de la mort, qui me tient comme l'esclave à la chaîne. Alors sera vérifié cet oracle du prophète : Un abîme attire un autre abîme. Je n'ai pas besoin, ô Marie, d'une miséricorde seulement, il m'en faut d'innombrables et toutes extraordinaires. Opérez ce prodige, ô grande Trésorière de toutes les grâces; opérez-le à la gloire de ce Dieu qui ne vous a faite si grande que pour le soulagement des misérables.

CLXX

MARIE CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS.

Ce que l'éclipse est au soleil, dit le P. Poiré (1), la tempête à la mer, le tremblement à la terre, la maladie au corps, la gelée aux plantes, le ver aux fruits, la rouille au fer, la teigne aux draps, la tristesse, la désolation l'est à l'esprit. C'est la paralysie de l'âme, qu'elle tient comme percluse et presque sans usage de ses facultés raisonnables. C'est la nuit obscure de l'entendement, qui, pendant qu'elle dure, ne sait ni ce qu'il fait, ni où il met le pied, mais s'inquiète et s'alarme de tout. C'est la lassitude de la volonté; elle l'abat, en sorte qu'elle demeure sans mouvement et sans affection quelconque envers le bien. C'est la phthisie du cœur, qu'elle conduit jusqu'aux abois et rend languissant comme une lampe qui s'éteint. C'est la fièvre chaude de l'imagination, qui représente mille fantaisies et mille formes grotesques en l'air, et qui veut faire passer pour vérité infaillible ce qui jamais ne fut et ne sera jamais. C'est la débauche de l'appétit sensitif, lequel, sentant la raison interdite, se jette au travers des champs comme un cheval échappé, et donne carrière à toutes ses inclinations déréglées. C'est le domaine des passions, qui, comme des vents impétueux, se soulèvent et tiennent la pauvre âme comme un vaisseau agité à la merci de la tourmente des flots. C'est la saison des tentations, qui attaquent et bouleversent le cœur, tandis qu'il est sans force et sans courage, qu'il n'a presque point de sentiment de Dieu, ni des choses spirituelles, et qu'au contraire l'affection des choses basses et terrestres se réveille et prend force en lui. C'est un mal qui, par un dégoût général de toutes choses bonnes, rend sensibles tous les autres maux, et qui fait qu'on juge souvent insupportable ce qui n'est rien. C'est un temps de réjouissances pour nos ennemis invisibles, qui, comme des esprits de ténèbres, ne font jamais de meilleurs coups qu'à la faveur de cette nuit.

C'est l'état du saint homme Job, 3, quand il veut effacer du nombre

(1) 11e étoile, chapitre 11.

des jours celui de sa naissance, et faire qu'on ne parle point autrement de la nuit de sa conception que comme d'un temps de malheur. C'est l'état du pauvre Moïse (Exod. 3), quand, pressé des paroles séditieuses du peuple, il dit à Dieu que sa vie ne tient plus qu'à un fil ; du malheureux Samson (Judic. 16), quand, par les poursuites importunes de Dalila qui ne lui donne point de repos, il se trouve à deux doigts de la mort ; du bon vieillard Tobie, quand il demande à Dieu de recevoir en paix son esprit accablé de maux et d'ennuis ; de l'affligé Jonas, quand il se lamente et qu'il appelle la mort ; du courageux Elie, quand il se jette comme à l'abandon sous le genièvre, priant Dieu avec instances de le retirer de ce monde ; du dévot Ezéchias, quand il s'afflige de la triste nouvelle que le prophète lui a annoncée (4 Reg. 20) ; de l'invincible saint Paul, quand il dit (1 Cor. 1) qu'il est comme écrasé et que l'affliction qu'il souffre va jusqu'au-delà de ses forces. C'est l'état auquel le Sage (Eccl. 1) veut que nous nous apprêtions quand nous sommes contents, afin d'en faire notre profit. C'est l'état où nous avons besoin de tout ce qui nous veut du bien dans le ciel, et où le secours qu'on nous donne nous vient très à propos.

Aussi est-ce l'état où la Mère de bonté, la tendre Vierge nous fait connaître qu'elle est véritablement Mère, et où elle nous fait ressentir les doux et favorables effets de sa miséricorde.

Je ne veux d'autre preuve de cette vérité que la voix authentique de la sainte Eglise, qui la nomme si hautement la Consolatrice des affligés, *Consolatrix afflictorum* (Litan.). Tous les saints Pères lui rendent le même témoignage.

O notre Consolatrice, lui dit saint Ephrem (1), qui apaisez nos regrets, charmez nos ennemis et allégez nos charges !

O très-chaste, très-bonne et très-miséricordieuse Souveraine, dit saint Germain de Constantinople (2), l'unique soulagement des chrétiens, la joie des affligés, le refuge des pécheurs, de grâce, ne nous laissez pas orphelins et destitués de votre secours. Car à qui irons-nous et à qui aurons-nous recours, si vous nous délaissez ? Que sera-ce de nous, ô la vie et le moteur des âmes fidèles ? Comme la respiration nous fait connaître que l'âme bat encore dans nos corps, de même, tant que votre très-saint nom sera sur nos lèvres, nous aurons toujours et le signe certain et la ferme croyance que nous serons assistés et réjouis de vous en tout temps, en tout lieu et en toute manière.

Le dévot Idiota (3) confesse qu'entre tous les noms des saints, il n'en est point qui réjouisse les affligés et qui donne courage à ceux qui sont las et abattus, comme celui de Marie. Marie est le phare qui paraît sou-

(1) Serm. de Laud. Virginis.
(2) In Adorat. zonæ Deiparæ.
(3) Contemplat. de B. Virg., cap. 5.

dainement aux yeux du matelot triste et inquiet qui ne sait plus quelle route tenir. Si, pendant qu'elle était sur la terre, sa vue seule rendait la joie et la sérénité aux âmes languissantes; si, sur cette terre de larmes, l'éclat de sa face angélique avait déjà le pouvoir de dissiper les brouillards et les nuées de tristesse, que sera-ce maintenant qu'elle est plus rayonnante que mille soleils et qu'elle est comme transformée au soleil de la lumière éternelle, qui est le principe de toute joie?

Afin de concevoir encore mieux le soin maternel qu'elle prend de consoler les affligés, figurez-vous une mère qui a un fils unique très-malade; vous la verrez debout nuit et jour, elle ne prend point de repos, elle ne saurait souffrir qu'il soit servi par d'autres mains que par les siennes. Il faut qu'elle apprête tout ce qu'il prend, qu'elle-même le lui présente, qu'elle veille auprès de lui, le lève et le couche sans qu'il lui soit possible de l'abandonner tant soit peu. Elle-même répond à la porte, de peur qu'il ne soit importuné; elle empêche le bruit qui pourrait troubler son repos; elle donne ordre à tout et ne trouve rien de difficile.

Otez l'empressement et l'ennui dont la Mère de Dieu est exempte, voilà une faible image de sa tendresse maternelle envers les âmes affligées. C'est merveille avec quel soin elle ferme les avenues à nos ennemis invisibles. C'est merveille avec quelle puissance elle arrête leur furie contre nous. C'est merveille avec quelle affection elle procure aux affligés toute sorte de rafraîchissements. Elle réveille la mémoire assoupie; elle jette dans l'entendement des rayons de lumière; elle dresse la volonté à reprendre son ancienne vigueur; elle tient en bride l'imagination pour qu'elle ne s'égare pas; elle retient les mouvements insolents des passions et les assujettit à la raison; elle détourne les objets des tentations, qui pourraient faire brèche à l'âme; elle rend peu à peu le goût et l'appétit des choses spirituelles et divines, elle modère l'inclination aux sensuelles et basses; elle guérit insensiblement l'ennui et la pesanteur de l'esprit; elle soulève l'âme avec certains ébranlements de joie, et surtout elle maintient en elle une secrète confiance qui l'assure qu'elle ne l'abandonnera jamais, et que, si grand que puisse être l'orage, elle n'en sera point abattue : confiance qui la porte à tout recevoir de la main de Dieu et de la part de sa bonne Mère, qui la fait acquiescer à toutes les ordonnances du ciel, qui la met en un état de fermeté et la tient ainsi qu'un rocher au milieu des vagues et des flots. Oh! si ceux qui ont l'expérience de cet heureux état et de l'assistance de la Reine de bonté nous pouvaient dire ce qu'ils en ressentent! Oh! si nous avions les yeux assez perçants pour découvrir ce qui se passe dans les belles âmes à cet égard, que de merveilles nous verrions sortir de sa très-obligeante main! Oh! si nous avions connaissance de tous ceux qu'elle a soulagés dans leurs afflictions et des admirables moyens qu'elle a pris pour cela, que nous y trouverions de nouveaux motifs de l'honorer et de l'aimer!

CLXXI

MARIE PREND UN SOIN SPÉCIAL DE SES VRAIS SERVITEURS.

Encore que l'amour maternel ait plus de tendresse que de force (1), néanmoins c'est chose merveilleuse de voir comme, aussitôt qu'on touche aux enfants, la crainte sonne le tocsin, la faiblesse se change en courage, l'affection fait prendre les armes, et il ne se trouve créature si faible que la nature ne mette en défense.

Mais la grâce opère bien d'autres effets, et arme, sans comparaison, plus puissamment que la nature pour défendre ses nourrissons. Nous l'allons voir en la Mère de Dieu, qui, par les bons offices qu'elle rend aux siens, leur fera sentir de plus en plus le bonheur qu'ils ont d'être sous sa protection.

Se pourrait-il rencontrer un cœur si dur qui ne fût point touché des soins que Dieu se donne et des inventions qu'il trouve pour posséder nos cœurs et les détacher puissamment de toute autre affection? Il nous assure qu'il ne manquera jamais ni d'amour pour entreprendre nos affaires, ni de sagesse pour les conduire, ni de force pour nous garantir. Il engage sa parole (Eccli. 34) qu'il nous servira d'appui contre la puissance étrangère, de renfort contre notre propre faiblesse, d'abri contre les injures du temps, d'ombrage contre les ardeurs de midi et de bâton dans les chemins glissants. Il promet qu'il sera le bouclier qui nous couvrira : *Scuto circumdabit te* (Psal. 90, 5); la tour qui nous défendra : *Turris fortitudinis a facie inimici* (id. 60, 4); le boulevard qui nous préservera (Is. 54) et la forteresse qui nous soutiendra (Psal. 26). Il proteste qu'il nous mettra à l'ombre de ses ailes : *Sub umbra alarum tuarum protege me* (Psal. 16, 8); qu'il nous portera sur ses épaules (Deuter. 23); qu'il nous gardera comme la prunelle de ses yeux (Psal. 16, 8); qu'il nous retirera dans le donjon de sa face (Psal. 30, 17) comme dans une place imprenable.

(1) Le P. Poiré, 7e étoile, chapitre 9e.

O douceur inouïe de notre Dieu, qui ne veut pas que nous ayons autre lieu de retraite que sa divine face ! O bonheur sans pareil de ses enfants, qui sont assurés de la même assurance que celui qui est immuable par essence !

Il est vrai que, comme personne ne mérite le nom de fort que lui seul, aussi veut-il avoir l'honneur de nous défendre seul. Il se rend à lui-même ce témoignage (Isaïe, 63), qu'il a seul défendu les siens des attaques de leurs ennemis, sans autre secours que son bras, sans assistance que de son courage. Par son prophète Jérémie, il lance sa malédiction sur quiconque aura un autre appui que lui et mettra sa confiance au bras de chair, 17. Toute l'Ecriture sainte nous fait voir qu'il n'est rien dont il soit si jaloux que d'être l'unique refuge des siens. Ce qu'il désire le plus dans cette victoire, c'est que nous reconnaissions qu'il l'a remportée lui seul.

Cela néanmoins ne déroge en rien aux priviléges de la Mère de Dieu, qu'il nous a lui-même donnée pour défense, pour gardienne et pour protectrice, et à qui il entend que nous nous adressions en toutes occasions. Ce qu'il fait par elle, il le fait par lui-même, et l'un des plus grands contentements qu'il reçoive, c'est de voir que nous ayons en elle une très-particulière et inébranlable confiance. Aussi les saints nous assurent qu'au-dessous de Dieu nul n'a soin de nous à l'égal d'elle. C'est l'oracle du grand saint Germain, patriarche de Constantinople, qui soutient (1) qu'après son Fils nul d'entre les saints ne suit nos affaires et ne compatit à nos misères comme elle. C'est le sentiment de saint Grégoire, archevêque de Nicomédie (2), de saint André de Crète (3), de saint Jean Damascène (4), qui, à ce sujet, la compare au tabernacle d'alliance, dont il est dit au 26e chapitre du Lévitique : Je mettrai mon tabernacle au milieu de vous, qui vous servira de sauvegarde, et tant qu'il y demeurera, je ne vous abandonnerai jamais; et au 4e d'Isaïe, Dieu promet à son peuple que ce même tabernacle le protégera des cuisantes chaleurs de l'été et le défendra des pluies, des orages et de toutes les fâcheuses rigueurs de l'hiver. Qui pourrait compter tous ceux qui ont été délivrés pour avoir eu recours à ce tabernacle divin ? Qui pourrait dire l'assurance que nous avons en la Mère de Dieu ? Qui pourrait décrire les industries qu'elle a pour nous prêter main forte et pour nous tirer du milieu des dangers ? Qui saurait représenter avec quelle affection elle vient à notre secours et nous préserve de mauvaises rencontres ? Que n'a-t-elle pas fait et que ne fait-elle pas tous les jours pour aviver en nous la confiance d'aller droit à elle en toutes nos nécessités ? Tantôt on la voit tenant les siens par la main pour

(1) Orat. in Adorat. zonæ Deiparæ.
(2) Orat. de Oblatione B. Virg.
(3) Serm. de Annuntiat.
(4) Orat. de Nativit. B. Virg.

les empêcher de tomber, les couvrant de son grand manteau; d'autres fois les portant dans son sein comme ses enfants bien-aimés. Il ne faut pas estimer, dit le dévot abbé Guerric (1), que ce soit un plus grand privilége d'être admis au sein d'Abraham que d'être reçu en celui de Marie; au contraire, cette seconde faveur donne part à la prérogative du Roi de gloire, qui a établi en elle son trône et sa demeure. Heureux mille fois ceux qui jouissent de l'avantage de cette admirable protection, que je désirerais pouvoir représenter comme elle est; mais ce me sera bien assez d'essayer d'en dire quelque chose à la gloire d'une si bonne Mère et à la consolation de ses enfants.

Dieu n'eut pas plutôt retiré à nos premiers parents la douce et amiable protection qui accompagnait l'état de l'innocence, que toutes les créatures fondirent sur l'homme pour venger l'injure qu'il avait faite à leur Créateur, comme si la barrière qui auparavant les arrêtait eût été levée, et qu'elles eussent reçu le signal pour l'attaquer et l'abattre. Dès lors les éléments lui firent une guerre ouverte, et il vit la nature entière soulevée contre lui; et les cheveux qu'il a sur la tête sont moins nombreux que les dangers où il est exposé. Si Dieu ne veillait encore sur lui, ce serait pitié de ce pauvre et malheureux homme, sur qui toutes les créatures se jetteraient à corps perdu. Mais il mesure tout de là-haut, limitant le pouvoir qu'il leur accorde, et par l'entremise des saints anges et de ses fidèles serviteurs, il arrête l'inclination qu'elles ont à se venger de lui.

Et c'est ici que la Mère de Dieu rend aux siens des offices tout à fait signalés, les tenant sous sa protection et sous son grand manteau royal. Les bienheureux esprits contemplent avec étonnement les merveilles de ses faveurs et lui en rendent des grâces immortelles, tandis que ceux qui les reçoivent n'ont souvent pas d'yeux pour les voir, ni de cœur pour les ressentir comme il conviendrait. Cela n'empêche pas cependant que nous ne voyions, comme au travers d'une nuée, quelques éclairs de la Providence et du soin qu'elle a des siens; et qui aurait le loisir de recueillir le peu qui, par le soin de quelques écrivains, est arrivé jusqu'à nous, en ferait de gros et précieux volumes. Car sa protection marche à l'égal des périls qui nous menacent, et quand on y aura bien pensé, on ne trouvera nul danger que les hommes puissent courir, où elle n'ait empreint les marques de sa bonté et de l'assistance qu'elle a donnée à ceux qui ont eu recours à elle.

Elle les a défendus des eaux et des vagues des inondations; elle les a préservés du feu et des embrasements; elle a détourné de dessus leurs têtes la foudre, les déchaînements de l'air et les furieuses menaces du mauvais temps; elle les a tirés du milieu des neiges, des glaces et d'au-

(1) Serm 1 de Assumpt.

tres imminents dangers où ils se trouvaient; elle a apaisé pour eux les orages et les tourmentes; elle les a délivrés des naufrages; elle leur a tendu un bras secourable en de très-dangereuses chutes et les a préservés sous d'épouvantables ruines; elle les a garantis des mains des voleurs et des corsaires; elle a brisé les fers qui les tenaient attachés et les a mis en liberté; elle les a rachetés de la torture et du dernier supplice; elle a détruit la force du venin et la malignité de la peste; elle a conservé la renommée de ses protégés et détourné les calomnies qui ont été déversées sur eux; elle a renversé l'effort de leurs ennemis et lui a ôté tout effet; elle a servi de cuirasse aux siens contre les coups de flèche, les balles, les boulets et d'autres pièces de guerre; elle a fléchi la fureur des animaux les plus farouches; elle a arrêté les chevaux indomptés qui allaient les perdre; elle les a reçus entre ses bras quand ils devaient être brisés; elle a allégé le poids des chars qui ont passé sur eux sans leur faire de mal.

En un mot, parcourez la vaste campagne de l'air, l'étendue de la terre, l'immensité des mers, les épaisses forêts, les antres ténébreux, les montagnes et les vallées, les déserts et les lieux fréquentés, les villes et les villages, vous ne trouverez aucun endroit sous le ciel où ne paraissent les vestiges de la main de la Mère de Dieu.

Faites le dénombrement de tous les hasards auxquels une créature est exposée, vous n'en rencontrerez aucun dont Marie n'ait préservé ceux qui l'ont invoquée au temps de la nécessité. Elle les a guéris de la paralysie, de l'apoplexie, de la frénésie, du mal caduc, de la phthisie, de l'esquinancie, de la goutte, des fièvres, des inflammations, des pleurésies, de la jaunisse, de l'asthme, des ruptures, des meurtrissures, de toutes sortes de plaies et de fistules, de la pâmoison, du cancer, des maux de tête, de poitrine, d'estomac, de bras, de mains, de côté, de jambes, de pieds, et de mille autres sortes d'incommodités qui travaillent le corps humain. Elle a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la marche aux boiteux, la parole aux muets, le bon sens à ceux qui en étaient dévoyés, le sentiment à qui l'avait perdu, l'usage convenable des membres aux estropiés, aux impotents, la santé aux incurables, la vie aux morts.

O Dieu! qu'est-ce que l'homme vivant au milieu des hasards que nous courons à chaque moment, sinon un navire de papier emporté par les flots et agité par la pluie et les orages?

Mais que sera-ce de lui si nous considérons que tous les dangers dont il vient d'être parlé ne sont que maux en peinture quand on les compare à la peine que lui font les ennemis invisibles de son salut? C'était la juste appréhension de saint Paul, quand il disait que notre principal combat n'était pas contre les hommes frêles et de peu de courage, mais contre les puissances du monde, contre les princes des ténèbres, contre les malices spirituelles (Eph. 6), et cela non pour des choses caduques et périssables, mais pour des biens célestes et éternels. Il les appelle les puissances du

monde, à raison des admirables perfections naturelles dont ils sont doués, de leur force sans égale, de leur malice, et des victoires qu'ils ont remportées sur les premiers hommes du monde, figurés par les hauts cèdres du Liban qu'ils ont renversés, et généralement sur la plus grande partie de l'univers, qu'ils ont assujettie à leurs lois. Il les nomme les princes des ténèbres, parce qu'il n'y a nul trait de souplesse, de surprise et de tromperie qu'ils ignorent, et d'autant que leur principale ruse consiste à nous jeter dans la précipitation et à nous conduire à l'aveuglement. Il leur donne le nom de malices, parce qu'ils sont tellement résolus dans leurs mauvaises volontés, qu'ils semblent n'avoir autre nature, sinon la méchanceté même, la haine, le venin et la cruauté. Le plus grand malheur pour nous est que ce sont des malices spirituelles, dont les assemblées sont invisibles, les menées sourdes, les inventions secrètes, les desseins cachés et les finesses conduites à leur fin avant que nous les ayons découvertes. Il conclut qu'en ce combat il ne s'agit pas de quelque intérêt temporel, mais bien d'assurer ou de perdre sans ressource notre salut éternel.

Mais qui pourrait raconter les artifices dont ces esprits malins se servent pour nous surprendre, les forces qu'ils emploient pour nous abattre, et les diverses sortes de batteries qu'ils font jouer pour nous surmonter? Ils lient avec leurs charmes les puissances extérieures de nos âmes; ils s'emparent de nos corps et s'en servent ni plus ni moins que s'ils en étaient les esprits; ils nous tendent des embûches à l'infini; ils nous attaquent par tentations, par illusions, par terreurs, par importunités. Ils savent plus de tours, ils inventent plus de moyens de nous tromper, de nous séduire, de nous renverser, qu'il n'y a de grains de sable sur le rivage de la mer.

Quelle apparence donc qu'une faible et sotte brebis se puisse garantir des dents de ces loups affamés et furieux, des griffes de ces lions rugissants, et qu'un homme sans esprit et sans force évite de tomber dans les filets de ces anciens chasseurs? Il est évident qu'il n'y a que le secours du ciel qui soit capable de nous délivrer de leurs cruelles mains et de nous défendre de leur rage écumante. Mais si ce secours ne nous manque pas, et surtout si la sainte Vierge, qui jadis a brisé la tête du vieux serpent, daigne nous recevoir sous sa protection, nous n'avons nul sujet de craindre ni les artifices cauteleux, ni les furieux efforts de cette bête brutale et carnassière.

La sainte Vierge sait bien le moyen d'anéantir les charmes des démons; elle a fait voir mille et mille fois sa dextérité à les dissiper. Elle n'a pas moins de vertu quand il lui plaît de les chasser des corps dont ils ont pris possession. Les livres sont pleins des effets de son pouvoir en cette matière. Elle a sans comparaison plus de moyens et d'inventions pour défendre nos vies que ces désespérés n'en ont pour les attaquer.

Que dirai-je des assauts que les démons donnent à nos esprits, d'autant

plus fréquents que plus difficilement ils sont aperçus, et d'autant plus dangereux que la perte de l'âme est plus importante que celle de la santé et de la vie? Mais que dirai-je du secours que nous recevons du ciel et de l'assistance continuelle de la Mère de Dieu? Si nos ennemis se préparent à nous affaiblir par leurs tentations, elle se met au-devant de nous et tourne contre eux leurs mauvais et pernicieux desseins. Mais parce que l'âme est beaucoup plus noble que le corps, et que la perte de l'âme est bien plus considérable que celle de la santé et de la vie, le démon emploie toutes ses forces et tous ses artifices pour nous ruiner de ce côté-là; et c'est aussi à quoi la sainte Vierge s'oppose, selon l'étendue de sa charité incomparable. Elle nous apprend que le meilleur moyen de le confondre est de fermer l'oreille à tout ce qu'il nous peut dire pour nous troubler et pour ébranler la certitude de notre foi. Eve se perdit pour l'avoir écouté d'abord et pour avoir parlé avec lui. Rien n'est plus sensible à cet ange superbe que le mépris; on le met en fuite en ne daignant pas même le regarder; on le rend muet en ne lui répondant rien; et après cela il ne renouvelle pas si aisément une attaque qui ne sert qu'à fortifier celui qu'il veut perdre. La sainte Vierge appuie de son crédit les avis qu'elle donne à ses serviteurs, et, pourvu que l'on ait confiance en sa bonté, toutes choses réussissent fort bien.

Que si elle permet que les tentations soient violentes et extraordinaires, elle n'a garde de manquer d'y proportionner la puissance de son secours. Si les princes des ténèbres pensent nous surprendre avec leurs illusions, elle présente aussitôt le flambeau pour nous les faire apercevoir. Si le lion rugissant fait mine de nous vouloir engloutir et qu'il essaye de jeter dans nos âmes quelque terreur panique, elle place un corps-de-garde d'assurance tout autour de nos cœurs. S'il nous poursuit avec des importunités et des violences extrêmes, la sainte Vierge nous tient à l'ombre de ses ailes et nous préserve de cet infernal monstre.

Nous pouvons dire avec vérité que la sainte Vierge est au milieu des siens pour les défendre et les faire triompher. Que cette maudite multitude d'esprits ténébreux enfle donc son infâme gosier, qu'elle lève sa tête funeste, qu'elle aiguise sa langue à trois pointes, qu'elle prépare ses cruelles dents, qu'elle jette le feu par la bouche, qu'elle siffle, qu'elle menace, qu'elle s'élance en l'air, qu'elle s'approche, qu'elle pique, qu'elle morde tant qu'elle voudra; il ne faut que lever les yeux et regarder le signe de salut, et aussitôt tous ces tigres seront contraints de se retirer dans leur abîme, la plaie mortelle cessera, et ceux qui en auront été blessés recevront une parfaite guérison. Ce sont les merveilleux effets de votre incomparable douceur envers ceux qui ont le bonheur de vous appartenir, ô grande Mère de miséricorde; ce sont les traits qui vous rendent très-digne d'être aimée, servie et honorée des hommes et des anges. Que les uns et les autres vous bénissent pour tant de biens que nous re-

cevons de votre débonnaire main, et que le ciel et la terre s'accordent à publier sans cesse votre bonté et votre grandeur.

Jamais il n'y eut fontaine (1) qui donnât si volontiers de ses eaux, jamais le soleil n'eut tant de complaisance à éclairer, jamais esprit ne fut si soigneux d'apprendre que Marie, notre Maîtresse, est désireuse de faire part aux siens des trésors de sagesse que Dieu lui a communiqués. Vous remarquerez au 9e chapitre des Proverbes qu'elle a dressé une académie en une forte place, qu'elle a dépêché ses gens de tous côtés pour inviter ses enfants à venir apprendre la prudence céleste dont elle fait profession, et qu'elle enseigne libéralement avec une admirable méthode et avec un succès sans égal pour ceux qui la veulent écouter. La Reine du ciel découvre aux siens les secrets de la Sagesse divine; ce qui fait que, pardessus toutes les plus heureuses fortunes du monde, j'estime indiciblement le bonheur de ceux à qui Dieu a fait le privilége incomparable de la leur donner pour Maîtresse.

O sainte école! ô divine Maîtresse! ô heureux écoliers qui l'écoutent! C'est cette école qui fait tous les saints; c'est cette école où l'on apprend à craindre, à éviter le péché plus que la mort, à se confesser, à communier, à prier, à veiller, à pratiquer toutes les vertus, à mourir au monde et à soi-même, à vivre de Jésus-Christ, par Jésus-Christ, en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, à opérer son salut.

Qui pourrait expliquer le bonheur qui est caché sous cette céleste Maîtresse? Qui sera capable de comprendre les avantages dont jouissent ceux qui ont l'honneur insigne d'être admis à l'école de la Mère de Dieu et de recevoir ses instructions chaque jour, chaque heure, chaque moment? Une semblable faveur ne saurait être prisée, estimée comme elle mérite. Qu'on y fasse attention, et l'on verra que nulle journée ne se passe sans que les esprits de ceux qui l'écoutent soient éclairés de mille lumières, et leurs cœurs remplis de désirs de plaire à Dieu. Qu'ils se rendent dignes d'entendre la voix intérieure de celle qui les enseigne, et je leur promets qu'ils ne s'adresseront jamais à elle en leurs perplexités qu'elle ne leur envoie soudain un rayon de clarté. Qu'ils se fassent eux-mêmes cette règle, d'aller droit à elle en toutes leurs affaires, et aussitôt elle en prendra la conduite, et ils verront le profit qu'ils feront à l'étude de la vertu. Il est certain qu'il n'y a douceur ni richesses qui soient comparables au bonheur d'avoir pour Mère et pour Maîtresse la Mère de la Sagesse même.

La sainte Vierge, comme bonne Mère en perfection, ne manque pas de procurer de l'exercice à ses vrais enfants. Elle aime mieux les voir travailler pour un peu de temps que souffrir une disette éternelle. Elle les tient à la fatigue par la considération du repos qui n'aura jamais de fin. Ainsi plus elle les chérit, plus elle leur présente d'occasions de souffrance,

(1) Le P. Poiré, 10e étoile, chapitre 10e.

plus elle éprouve leur courage, plus elle aiguillonne leur vertu, sachant très-bien que par ce moyen elle redouble leur couronne et multiplie les trésors qu'ils amassent pour le ciel. Ce qu'elle déclara un jour à sainte Brigitte (1) par une aimable comparaison. Comme la fille de Pharaon, lui dit-elle, aima tendrement le petit Moïse, qu'elle vit flotter sur l'eau, à la merci des ondes, et qu'il ne tint qu'à lui d'être pris pour son fils et déclaré légitime héritier de l'Egypte, de même je sens une particulière inclination de bienveillance envers ceux que je vois dans l'amertume de leurs larmes et au milieu des flots des tribulations. Ce sont ceux à qui je garde les couronnes du ciel et que j'avance à la faveur de mon bien-aimé Fils.

La fille de Pharaon se hâta de tirer des eaux ce petit enfant qu'elle trouvait si beau ; ainsi la Mère d'amour ne saurait contempler ses chers nourrissons parmi les afflictions et les détresses sans les serrer incontinent entre ses bras, sans les presser sur son cœur et sans leur donner le baiser de paix. Il lui est impossible de souffrir qu'ils soient longuement exercés sans quelque rafraîchissement. Elle n'est pas fâchée de les voir pleurer, mais elle recueille leurs larmes pour les présenter à son Fils. Elle se réjouit quand leurs peines augmentent, mais elle essuie leurs sueurs avec une tendre affection. Elle met de ses propres mains le joug du Sauveur sur leurs épaules ; mais elle en supporte le poids, de crainte qu'ils ne soient surchargés. Son plaisir est de les voir empressés à porter la croix ; mais en passant elle leur jette un coup d'œil de consolation et leur dit un petit mot de courage qui vaut mieux que toutes les douceurs de la terre.

Admirons la douceur cordiale de la Mère de bonté ; désirons ardemment d'être du nombre de ceux que le ciel a choisis pour publier les inventions amoureuses que le cœur de cette sainte Mère produit journellement en faveur des siens. Que notre âme soit pleine de reconnaissance envers celle qui s'acquitte si parfaitement de l'office de Maîtresse, enseignant ses enfants avec tant d'affection, les exerçant avec tant d'adresse et les corrigeant avec tant de douceur. Oh ! que la Vierge se montre bonne Mère envers ses enfants ! car, soit qu'elle caresse les faibles, soit qu'elle exerce les plus avancés ou qu'elle châtie ceux qui tombent, c'est toujours avec le même cœur de Mère qu'elle pratique ces différents offices. Ses réprehensions sont douces, ses caresses innocentes, ses châtiments amoureux, sa douceur sans feinte, sa colère sans aigreur, ses réprimandes sans fierté. Puissions-nous lui rendre les devoirs de vrais enfants et de bons écoliers, comme elle se montre vraie Mère et bonne Maîtresse pour nous !

(1) Lib 4 Revel., cap. 55.

CLXXII

MARIE EST LE PRINCIPE DU BONHEUR ÉTERNEL DES SIENS.

La vérité fondamentale de l'état spirituel (1) est celle-ci, qu'il n'y a qu'un seul bonheur qui mérite proprement ce nom et qui soit digne des aspirations de notre cœur, savoir, le bonheur éternel, qui consiste en l'heureux accomplissement de notre prédestination. Quiconque nous traverse en la poursuite de ce bonheur, quelque bien qu'il semble nous faire, doit être tenu pour notre capital ennemi. Quiconque, par un désir de notre avancement, nous aide à l'acquérir, peut être appelé notre ami dévoué; et plus il y contribue, plus grande est la place que nous lui devons dans notre affection et notre reconnaissance.

Cela soit dit pour le dessein qui me porte à rechercher en leur source les particulières obligations que nous avons à la Mère de Dieu, et à la faire voir comme le principe du bonheur éternel des siens, c'est-à-dire de ceux pour qui elle a une inclination spéciale de bonté. Non cependant que je veuille dire qu'elle en soit le premier principe, ce serait offenser l'infinie bonté de Dieu et les mérites du Sauveur; mais, après eux, les enfants choisis de la Vierge doivent dire que si jamais ils jouissent du souverain bien, ils lui en seront redevables à un degré qu'ils ne peuvent exprimer.

Saint Bonaventure (2), après saint Ambroise (3), et saint Pierre Chrysologue (4), expliquant les paroles du psaume 126, où il est dit que l'héritage du Sauveur, ce sont les enfants que son Père lui a donnés pour récompense de ses travaux, enfants qui sont le fruit du sein virginal : *Ecce hæreditas Domini, filii merces, fructus ventris;* saint Bonaventure remarque que le Rédempteur de nos âmes étant le fruit des entrailles de la

(1) Le P. Poiré, 1re étoile, chapitre 2e.
(2) Speculi, cap. 15.
(3) Lib. 1 in Lucam.
(4) Serm. 140.

bienheureuse Vierge, et tous les élus étant les fruits et les enfants de ce Fils unique, le sont, par le même moyen, du très-sacré sein de la Vierge, où ils ont tous été conçus. Tous les saints Pères tiennent le même langage et l'appuient de fortes et puissantes raisons.

Car ils disent, en premier lieu, qu'au 20e et au 21e chapitre de l'Apocalypse la Vierge est mystiquement appelée le Livre de vie et le Livre de l'Agneau, *Liber vitæ, Liber Agni*. Saint Epiphane la nomme le Livre incompréhensible qui a montré et fait lire au monde le Verbe du Père éternel (1). Saint Jean Damascène assure que c'est le Livre nouveau que le Créateur de toutes choses a préparé pour y écrire le Verbe qui procède éternellement de lui et qui est toujours dans son sein, et cela par l'opération du Saint-Esprit, comme avec une plume animée; Livre qui a été donné à un homme très-savant et très-bien entendu, à saint Joseph, sans que pourtant il l'ait jamais ouvert (2). Saint André de Crète, s'adressant à la bienheureuse Vierge, lui parle de cette sorte : Vous êtes le Livre vivant du Verbe divin, qui, sans bruit, a été écrit en vous avec la plume du Saint-Esprit (3). Ce qui n'est pas moins conforme à la raison qu'à la façon de parler des Grecs, qui donnent le nom de *papier vierge* et de Mère du petit Agneau aux entrailles où le petit Enfant est formé. Je dis à la raison, car, puisque le propre du Fils de Dieu est d'être appelé le Verbe et la Parole du Père, pourquoi le sein où il est reçu et conçu ne s'appellerait-il pas le Livre du Verbe, puisque le livre n'est autre chose que l'instrument où nous recevons et retenons la parole, de peur qu'elle ne passe avec l'air? Que si l'Apôtre (Hebr. 1) a eu raison d'appeler l'œuvre de l'incarnation le parler sensible de Dieu le Père : *Locutus est nobis in Filio*, d'autant que par cette œuvre il nous a manifesté son Verbe et la pensée qu'il tenait cachée au-dedans de lui, l'incorporant et le mêlant avec la chair, comme nous manifestons au-dehors notre pensée intérieure, la mêlant et l'incorporant avec une voix sensible, et, comme dit saint Jean Chrysostôme, faisant ouïr par le son, voir par l'écriture et manier dans le papier le verbe intérieur qui était au-dedans de nous tout à fait hors des sens. Si l'Apôtre a eu raison de l'appeler ainsi, pourquoi ne l'appellerons-nous pas encore l'Ecriture de Dieu, puisque nous voyons que, comme la pensée et le verbe intérieur se manifestent par la voix, qui est formée et articulée en l'air, ainsi elle est encore aperçue par l'écriture quand, la mettant et comme l'incorporant dans l'encre ou dans quelque couleur, nous la couchons sur le papier? Et pourquoi ferions-nous difficulté de donner le nom de livre à l'instrument où cette parole est reçue d'une manière sensible et manifeste? Et puisque cette Parole n'est autre

(1) Serm. de sancta Maria Deipara.
(2) Orat. 1 de Nativit. Virginis.
(3) Orat. 2 de Dormit. Virginis.

que la Parole de vie, qu'est-ce qui pourrait empêcher d'appeler ce Livre le Livre de vie?

Saint Thomas (1), et après lui et avant lui toute la théologie, met en Dieu un livre de vie où sont écrits en détail les noms de tous les élus avec des caractères qui ne peuvent être effacés, c'est-à-dire le Sauveur d'abord, comme le chef de tous, et après lui, par ordre de mérite, tous ceux qui doivent participer à la gloire qu'il nous a acquise par sa passion. Ils disent de plus que ce livre n'est autre que l'entendement de Dieu, où Dieu connaît et lit, comme dans un livre, tous ceux à qui il doit donner la vie éternelle, qui seule mérite absolument le nom de vie.

Aussi est-ce le propre de la connaissance d'écrire, de peindre et de figurer dans l'entendement ce qu'elle lui présente : d'où vient que, lorsque nous voulons nous souvenir de quelque chose, nous lisons dans notre entendement, comme dans un livre, ce que nous y avons écrit; de même Dieu n'a besoin que de jeter les yeux sur son entendement divin pour y lire le nom de ses élus, comme dans un livre scellé, à l'extérieur duquel sont écrits en gros caractères ces mots (2 Timoth. 2) : Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui. Au moyen de quoi la connaissance de vie que Dieu a des siens est une écriture de vie; et parce qu'elle n'est autre que la connaissance substantielle, notionnelle et personnelle de Dieu, ainsi que parlent les théologiens, il s'ensuit qu'elle est toujours la production du Verbe éternel, en qui et par qui le Père connaît d'un seul acte toutes choses, et par conséquent que le Père, concevant éternellement son Verbe, connaît, conçoit et marque par le même moyen tous les prédestinés dans son divin entendement.

Voyez maintenant si je n'ai pas sujet de dire avec les saints Pères que la Vierge est le Livre de vie par une communication de titre, puisqu'elle conçoit en elle le même Verbe en qui sont enfermés tous les prédestinés et en qui ils ont la vraie vie? Car de même que le Père lui donne l'être et la vie divine, de même la Mère lui donne l'être et la vie humaine, la Mère par sa parole accidentelle, le Père par sa parole substantielle. Le Père le conçoit invisible et intellectuel dans son divin entendement; la Mère, visible et corporel dans ses sacrés flancs. L'entendement du Père, parce qu'il conçoit tellement un Verbe qu'il engendre un Fils, est, dans les saintes Lettres, fait semblable au sein de la Mère; et le sein de la Mère, parce qu'il conçoit un Fils qui est le Verbe de Dieu, est fait semblable à l'entendement du Père.

Allant plus loin, je dis que comme le Père, concevant éternellement son Verbe, conçoit avec lui et par lui tous les élus, ainsi la Vierge, concevant temporellement le même Verbe, conçoit par le même moyen tous les prédestinés. Comme le Père, par cette conception éternelle, leur donne

(1) 1 p., q. 24.

originairement la vie, de même la Vierge, par cette conception temporelle, leur donne secondairement la même vie. Comme, par cette conception divine, ils sont dès l'éternité dans l'entendement du Père, de même, par la conception humaine, ils sont mis temporellement dans les entrailles de la Vierge. Comme, dans l'entendement du Père, le Verbe incréé et intellectuel est l'écriture, l'idée et la cause invisible de la prédestination, de même, dans les flancs de la Vierge, le Verbe incarné et corporel est l'écriture, l'idée et la cause visible de la prédestination. Nul ne peut être des prédestinés s'il n'est avec le Verbe incréé dans l'entendement du Père, qui est le premier Livre de vie ; nul ne peut être des prédestinés s'il n'est avec le Verbe incarné dans les entrailles de la Vierge, qui est le second Livre de vie.

Ainsi je conclus que l'un et l'autre est Livre de vie, c'est-à-dire l'entendement du Père et le sein de la Vierge : celui-là simplement et absolument Livre de vie ; celui-ci avec adjonction Livre de l'Agneau, à cause de la chair que le Sauveur a empruntée d'elle. De l'un et de l'autre il est dit, à l'endroit déjà cité de l'Apocalypse, que nul n'entrera dans la Jérusalem céleste, hormis ceux qui se trouveront écrits dans le livre de vie et dans le livre de l'Agneau ; et le prophète Ezéchiel (cap. 13) menace les mauvais de n'être point écrits ni immatriculés dans le livre de la maison d'Israël, ce qui est le dernier degré du malheur.

En second lieu, prenant l'affaire à un autre point de vue, je dis que le Verbe incarné est le salut, le bonheur et le principe de la prédestination des élus. Dieu ne nous donne son Verbe incarné que par la Vierge ; donc il ne donne le salut et la prédestination des élus que par la même Vierge.

De plus, quand l'humanité sacrée fut unie personnellement au Verbe divin, au même temps, et par le même mystère, et par le même Verbe les prédestinés furent unis et réunis à Dieu. Donc, comme l'union de la sainte humanité avec le Verbe ne fut faite qu'en la Vierge et par la Vierge, ainsi l'union des prédestinés avec Dieu ne fut faite qu'en la même Vierge et par la même Vierge. De plus encore, comme l'union de l'humanité avec le Verbe se fit par le consentement volontaire de la Vierge, et avec connaissance du mystère qui se passait en elle, quand, fournissant sa substance, elle dit le tout puissant *Fiat* que tous les siècles attendaient; de même l'union des prédestinés avec Dieu, qui était une suite de l'union du Verbe avec la chair, ne se fit qu'avec connaissance de cause et par le consentement libre de la même Vierge, par la contribution de la même substance, par le même *Fiat*, et par l'application de la même volonté pour le salut de tous les prédestinés.

En troisième lieu, il se faut souvenir de ce que nous avons dit ailleurs, que les glorieux titres de Médiatrice, de Réparatrice et de Corédemptrice ne lui conviennent pas seulement pour nous avoir donné un Médiateur, un Réparateur et un Rédempteur, mais encore pour avoir coopéré avec lui

en l'œuvre de notre rachat, et pour avoir uni sa volonté, ses souffrances et ses mérites à la volonté, aux souffrances et aux mérites de son bien-aimé Fils. D'où il suit que comme le Sauveur, par ses souffrances et par ses mérites, a été le principe du bonheur éternel des élus, de même sa bienheureuse Mère a contribué par ses travaux et ses mérites à leur acquérir ce bonheur, quoique avec une très-grande disproportion. Car les mérites du Sauveur avaient une égalité parfaite avec la récompense que le Père éternel leur accordait, ce qui ne peut se dire de la très-sainte Vierge. Et cependant Dieu, qui avait préparé à son Fils une si digne Mère pour l'avantager en toutes les manières qui étaient convenables à sa qualité, ne laissait pas de recevoir l'oblation qu'elle faisait de son Fils unique et les satisfactions qu'elle présentait au degré et en la manière qu'il était convenable pour tous les élus. D'où il suit qu'elle peut justement être appelée le principe de la prédestination d'eux tous.

En quatrième lieu, il ne faut pas oublier le titre de Maîtresse des finances du Sauveur : titre pour lequel elle peut à très-juste raison être appelée le principe du bonheur éternel de tous les élus, en tant que toutes les grâces et faveurs du ciel, qui les aident à mener à fin l'œuvre de leur prédestination, passent par les mains de la Trésorière du ciel, sans en excepter une seule. D'où il arrive que tous les élus, sans exception, lui sont redevables de l'accomplissement de leur élection, qui se fait avec les mêmes grâces.

Enfin, puisque la prédestination des élus est nommée en l'Ecriture une génération céleste, c'était une chose très-convenable que, pour être de tout point accomplie, il y eût un Père et une Mère, tous deux célestes de leur origine et de leur extraction, qui, par une manière toute sainte et céleste, engendrassent pour le ciel les enfants de salut, les élevassent et les pourvussent de toutes choses nécessaires, jusqu'à les mettre en état et à les faire jouir de l'héritage que leur naissance spirituelle leur avait acquis.

En toutes ces manières, la sainte Vierge peut être appelée la Mère de tous les enfants de salut et le principe du bonheur éternel de tous les prédestinés ; et à ces titres, sans parler ici des autres, elle a droit aux actions de grâces et à la reconnaissance des élus pendant toute l'éternité de leur bonheur.

Et cela dit de tous les élus en général, parlons maintenant de ceux qui, par un titre de faveur spéciale, appartiennent plus particulièrement à la Mère de Dieu.

Je ne le saurais mieux montrer qu'en m'attachant à l'ordre de la prédestination, en faisant voir que la sainte Vierge est le principe de l'élection, de la vocation, de la justification et de la glorification des siens d'une façon toute spéciale, par où il apparaîtra clairement qu'elle est d'une manière toute spéciale le principe du bonheur éternel des siens.

Pour commencer par l'élection, quel inconvénient peut-il y avoir à

dire que de même que Dieu, dans le choix qu'il fit des élus, fut mu par les souffrances et par les mérites de son bien-aimé Fils, de même les souffrances prévues et les mérites anticipés de la très-sacrée Vierge, comme unis à ceux de son Fils, lui servirent aussi de motif, quoique en un degré beaucoup inférieur à ceux-là ?

Quant à la vocation et à la justification, qui proprement sont celles qui assurent notre élection, pour parler avec l'apôtre saint Pierre, avec quelle affection la sainte Vierge en avantage les siens ! Les paroles suivantes du 24e chapitre de l'Ecclésiastique sont, du commun accord des chrétiens, appropriées à la sainte Vierge : Celui, dit Marie, qui a créé toutes choses et qui a pris son repos sous ma tente, m'ordonna dès le commencement d'habiter en Jacob, d'hériter en Israël, et de jeter des racines en ses élus.

Les élus de Dieu, d'après la sainte Ecriture, sont comparés à des grains de blé. Le Maître envoyé du ciel le dit clairement en la parabole du bon grain et de l'ivraie (Matth. 13), où le père de famille conclut en ces termes : Liez l'ivraie en gerbes et amassez le bon grain en mon grenier; c'est-à-dire, amassez les élus dans le ciel. N'était-ce pas le sujet ordinaire des prédications du saint Précurseur, qui disait que le Sauveur du monde avait déjà le van en sa main pour vanner son grain (Matth. 14), en séparer la paille et la jeter au feu, et garder le pur froment pour lui ? Et si le Rédempteur des hommes, selon qu'il dit lui-même (Joan. 13), a été le vrai grain de froment qui devait être jeté en terre pour y mourir, pour y prendre racine et pour justifier par ce moyen, la raison ne veut-elle pas que ses élus, qui doivent être moulés sur lui, soient autant de grains de froment, et qu'ils meurent aussi en leur manière pour germer et pour croître à la vie éternelle? Mais, hélas ! que de dangers et de hasards courraient les pauvres grains parmi tant d'autres qui tombent sur les pierres, qui sont emportés par les oiseaux, qui sont étouffés par les épines, et qui demeurent sans fruit, si le charitable soin de l'admirable ménagère de leur salut n'intervenait pour les mettre en bonne terre, pour leur procurer les pluies et le soleil, et pour leur faire jeter de profondes racines, afin de pouvoir résister à toutes les injures du temps ?

Ces racines que la sainte Vierge fait prendre à ses plus chers enfants sont les moyens dont elle affermit et assure leur salut, tenant la main à l'exécution de leur prédestination. Je suis, dit-elle dans l'Ecclésiastique, 24, la Mère du bel amour, de la crainte, de la connaissance et de la sainte espérance. Ce sont quatre racines assurées qu'elle jette bien avant dans les cœurs de ses dévots enfants, pour les arrêter immuablement à la poursuite de leur bonheur éternel, et quatre marques qu'elle leur laisse pour établir en eux la confiance de l'obtenir.

La sainte Vierge travaillant à l'élection, à la justification des siens, leur procure la glorification dans le ciel, qui est la consommation du suprême et éternel bonheur.

CLXXIII

MARIE A TOUT POUVOIR SUR LES RICHESSES DU SAUVEUR.

Marie a tout pouvoir sur l'incompréhensible trésor des grâces et des mérites de son Fils. Le dévot Idiota, au 1er chapitre de ses *Contemplations de la très-sainte Vierge*, l'a nommée la Trésorière des grâces du ciel, pouvant en disposer à sa volonté : *Thesauraria gratiarum existis.* Voyez saint Bernard, saint Jean Damascène, saint Bonaventure. Aussi Marie dit dans les Proverbes, 8 : *Mecum sunt divitiæ et gloria :* Chez moi se rencontrent les richesses et la gloire.

C'est une des parties de la gloire de la très-sainte Vierge d'être remplie d'amour et de compassion pour les pécheurs, et de mériter par là qu'ils la nomment leur refuge, leur consolation et leur espérance dans tous leurs besoins. Qu'elle ait autant de pouvoir que de bonté pour les secourir, dit le P. Poiré dans sa 9e étoile, chapitre 10e ; que sa plénitude soit pour nous, et que tous ceux que son divin Fils a rachetés par l'effusion de son sang puissent espérer d'y avoir part. Votre plénitude de grâces, ô très-sacrée Vierge, imite la plénitude de la divinité du Sauveur, dont saint Paul a dit : Toute la plénitude de la Divinité demeure en lui corporellement, et nous sommes remplis de lui : *In ipso inhabitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter; et estis in illo repleti* (Coloss. 2); de même votre plénitude de grâces remplit tous les fidèles, remplit le ciel et la terre.

Toutes les grâces du ciel nous sont conférées par la très-sainte Vierge en trois différentes manières. En la première, ayant reçu par sa faveur l'Auteur de toutes les grâces, nous lui avons l'obligation de tous les biens qui nous viennent de lui. C'est pour cela que saint Bernard la nomme l'Inventrice des grâces, *Inventrix gratiarum.* En la seconde, comme Médiatrice, elle s'emploie à obtenir les grâces qui sont nécessaires au salut de tous les hommes. En la troisième et la plus excellente de toutes, elle descend jusqu'à nos moindres nécessités, en sorte qu'il n'y a aucune faveur qui ne passe par ses mains, aucun besoin qu'elle ne soulage, au-

cune requête qu'elle n'appuie. Les hommes ne sont capables de recevoir aucune grâce qu'elle ne procure, qu'elle n'obtienne et ne communique. Marie connaît parfaitement tous nos besoins, et sa bonté la porte à nous venir en aide. Mère de Dieu, elle est aussi la nôtre. Son divin Fils, voulant reconnaître d'une façon particulière ce qu'il doit à sa très-chère Mère, prend un singulier plaisir à lui accorder ce qu'elle demande pour nous, et se plaît à l'obliger par ce moyen; et Marie met son bonheur à nous faire du bien comme à ses enfants. Ce seul titre de reconnaissance aurait engagé le Sauveur à lui mettre tout entre les mains, et à la faire la surintendante de ses finances, le séquestre de Dieu et des hommes, non avec l'obligation de rendre compte desdites finances, mais avec plein pouvoir d'en disposer à sa volonté comme Mère, comme Epouse et comme Reine.

La bienséance demandait que ce pouvoir lui fût accordé comme à la Mère commune de tous les enfants du Sauveur. Je me fonde sur une riche conception du grand saint Augustin, au livre *De la sainte Virginité*, où ayant dit que la Vierge est notre Mère par esprit et par grâce, de même qu'elle l'est du Sauveur par nature, il porte plus avant sa pensée, et remarque qu'elle se délivre de ses enfants spirituels quand elle les enfante pour le ciel; par conséquent, qu'elle les porte en ses flancs tant qu'ils sont ici-bas, attendant une meilleure condition. D'où il suit que de même que l'enfant qui n'est pas encore né ne prend aucune nourriture que celle qui a passé par la bouche de sa mère et qui a été préparée dans son estomac, ainsi, tant que nous sommes ici-bas, nulle faveur ne nous est communiquée que la sainte Vierge ne l'ait impétrée par sa prière, qui est comme sa bouche, et que par sa charité elle ne l'ait convertie en une substance qui soit proportionnée à notre disposition.

Marie a reçu en éminence les grâces et les faveurs de tous les états et de toutes les conditions qui se trouvent, soit parmi les anges, soit entre les hommes. Car je ne saurais me persuader qu'elle ait été enrichie de tant de biens pour sa particulière grandeur seulement; mais je tiens pour assuré que toutes ces faveurs lui ont été accordées comme cause universelle du salut de tous les enfants de Dieu, et qu'elle doit avoir une générale influence sur toutes les actions qui les acheminent à prendre possession de l'héritage qui leur a été promis.

Mais combien nous sommes ingrats! combien notre conduite est mauvaise! Ingrats en ce que, jouissant sans interruption des biens que la sainte Vierge nous procure, nous en avons si peu de reconnaissance; et si peu de conduite, en ce que nous en usons si mal. Car, pour mieux concevoir notre mauvais naturel, j'imagine ici-bas une personne si riche et si puissante qu'elle ait le moyen d'accorder tout ce qu'on saurait lui demander, si magnifique qu'elle ne se plaise qu'à faire largesse de ses biens, si noble qu'elle se sente obligée en donnant, et de plus que ses

dons ne soient pas de petite conséquence, mais des palais, des maisons de plaisance, des seigneuries, des charges honorables, enfin tous les biens extérieurs que le cœur humain peut souhaiter, et si vous voulez encore, la santé, le repos et le contentement de l'esprit; où trouverait-on assez d'actions de grâces pour cette personne? combien de louanges lui donnerait-on? combien de livres lui dédierait-on? qui n'en garderait le portrait en sa maison comme un gage de bonheur? qui ne l'aurait toujours au cœur et à la bouche?

Jusques à quand demeurerons-nous ensevelis dans les choses de la terre? Jusques à quand sentirons-nous si vivement les biens apparents et passagers, et si peu les richesses vraies et éternelles? N'est-ce pas un juste sujet de réveiller notre assoupissement et de faire rougir notre insensibilité? Car quelle honte de voir que nous ayons si peu de reconnaissance en considérant les grâces que nous recevons sans cesse de la main de la Princesse du ciel!

Nous manquons de reconnaissance, et nous faisons mauvais usage de tant de grâces que nous recevons par Marie; car, si nous les mettions à profit, elles produiraient tous les jours en nous des effets qui raviraient le ciel et la terre. Pensons-y et n'en abusons plus.

CLXXIV

TOUT VIENT PAR MARIE.

Dieu, dit saint Bernard (1), a mis en Marie la plénitude de tout bien : *Totius boni plenitudinem Deus posuit in Maria.* Dieu a voulu que nous reçussions par Marie tous les dons : *Totum nos habere voluit per Mariam.*

Nul n'est sauvé que par vous, ô très-sainte Vierge, s'écrie saint Germain, patriarche de Constantinople (2); nul n'est délivré des maux que par vous, ô très-pure; nul ne reçoit des dons que par vous, ô très-chaste; la divine bonté n'a pitié des hommes que par vous, ô très-noble Vierge.

Marie, dit saint Bernard (3), est l'échelle du ciel; par elle Dieu descend sur la terre, et par elle les hommes méritent de monter au ciel. Marie est la restauratrice du sexe; par elle il a été retiré de la ruine de la première malédiction.

Marie est très-digne d'être appelée la vraie corne d'abondance, dit Paul a Sancta Catharina (4), parce qu'elle a produit de ses entrailles le Christ, Dieu et homme tout ensemble, en qui habite toute la plénitude des grâces, en qui sont tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, comme le dit le grand Apôtre, parce qu'elle porte dans son sein cette corne d'abondance dont parle Zacharie en saint Luc : Elle nous a suscité un puissant Sauveur de la maison de son serviteur David : *Et erexit cornu salutis nobis in domo David pueri sui*, 1, 69. Cette corne de salut qui devait sortir de la maison de David est Jésus-Christ, qui devait sortir de la famille de David ; et il est né de la maison de David, du sein très-pur de la bienheureuse Vierge, pour frapper les démons, chasser le péché, détruire la mort.

Le bienfait de la restauration universelle ne peut pas ne pas être attribué à Marie, dont le sein virginal a mis au monde le Réparateur divin, qui a rétabli la nature humaine dans l'excellence de sa dignité, et qui a réin-

(1) Serm. de Aquæductu.
(2) Homil. de Zona et fasciis Virginis.
(3) Appendix de diversis. Serm. 26.
(4) De Partu B. Mariæ Virginis, lib. 4, cap. 1.

tégré du même coup, par sa dispensation admirable, toute créature dans le privilége d'honneur qu'elle avait perdu.

Combien donc toute créature, tant raisonnable que non raisonnable, n'est-elle pas redevable à notre bienheureuse et très-sainte Vierge !

Ecoutez saint Anselme (1) : On peut dire que de même que Dieu, produisant toutes choses par sa puissance, en est le Père et le Dieu, Marie, réparant toutes choses par ses mérites, en est la Mère et la Souveraine. Dieu, en effet, est le Seigneur de toutes choses, en les constituant chacune en sa nature par son commandement, et Marie en est la Dame, en les restituant dans leur dignité première par cette grâce qu'elle a méritée. Et de même que Dieu a engendré de sa substance celui par qui il a donné l'origine à toutes choses, de même la bienheureuse Vierge Marie de sa chair immaculée a enfanté celui qui a restitué à toute chose l'honneur de sa première condition.

Pareillement, de même qu'aucune espèce d'êtres ne subsiste que par le Fils de Dieu, de même personne n'est racheté de la damnation encourue que par le Fils de Marie.

Qui donc, continue saint Anselme, pesant attentivement toutes ces choses d'un sens droit et d'un cœur sincère, n'admirera pas et ne bénira pas l'excellence de cette Vierge par qui la nature des choses a recouvré des biens inestimables, par qui le monde a reçu la grâce insigne d'être redressé d'une déviation si profonde ?

Qui, dis-je, considérant de l'œil de l'esprit une grâce si merveilleuse et si inouïe, ne sera pas saisi d'admiration, jusqu'à rester muet et interdit dans la contemplation d'une si grande chose ?

C'est une vérité certaine, dit Auguste Nicolas (2), dont nous trouvons partout le témoignage, que le monde matériel et sensible était, avant l'incarnation, tout recouvert et comme travesti par l'erreur universelle du paganisme. Le soleil était Apollon, la lune était Diane, la mer était Amphitrite, les fleuves étaient des naïades, les forêts des dryades ; il n'y avait pas une seule créature qui ne fût une divinité, et le monde, comme dit Bossuet, n'était plus qu'un temple d'idoles ; tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. Quelle aberration profonde ! quel détournement des œuvres du Créateur ! quelle superstition honteuse dans son universalité et sa durée !

Qui est-ce qui a déchiré ce voile mythologique sous lequel la nature était ensevelie universellement, le peuple juif excepté, depuis tant de siècles ? Qui est-ce qui a exorcisé le monde de cette possession universelle de l'esprit de mensonge ? Qui est-ce qui a chassé tous ces fantômes honteux qui avaient pris dans chaque créature la place du Créateur ? Qui est-

(1) Lib. de Excellentia Virginis Mariæ, cap. 11.

(2) Livre 3, chapitre 9 : Rapport de Marie avec le monde invisible.

ce qui a rendu à chacune d'elles, à la mer, au ciel, à la terre et à tout ce qu'ils renferment l'honneur de réfléchir la face de Dieu, son immensité, sa puissance, sa bonté, sa sagesse, sa providence, et d'être interrogées et scrutées par le génie de l'homme librement, comme les témoins de leur commun et unique Auteur? Quelle bouche a prononcé enfin ce nouveau *Fiat* qui a fait sortir une seconde fois la création d'un impur chaos?

C'est encore le *Fiat* de votre humilité, Vierge sainte, qui a opéré cette grande merveille, en attirant dans votre sein et parmi les créatures leur Créateur et Recréateur. C'est vous par conséquent à qui toute la nature sensible ne doit pas moins que la nature sociale et morale sa réintégration.

Il fut donné à cette nature sensible de signaler elle-même ce grand bienfait et d'en prendre possession sur votre tête virginale.

Quand les mages, successeurs des premiers fauteurs de l'idolâtrie, de ceux qui les premiers commencèrent à rendre aux astres l'honneur qui n'était dû qu'à la main qui les avait semés dans le ciel, vinrent du fond de l'Orient pour adorer votre Fils, ils y furent invités par une petite étoile, humble sans doute parmi tous les astres du firmament, mais qui, la première entre toutes les œuvres de la création, eut l'honneur de dessiller leurs yeux, de se soustraire à leur adoration, et de ramener les hommes au Dieu véritable. Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce que, venant au-dessus du lieu où était l'Enfant, elle s'y arrêta. Or, la voyant, ils se réjouirent d'une grande joie. Et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa Mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent (Matth. 2, 9).

Voilà la première adoration rendue par le monde païen au seul vrai Dieu de l'univers, depuis tant de siècles d'ignorance et d'idolâtrie. Et comme tout le genre humain idolâtre faisait, dans la personne des mages, ce premier acte d'adoration, qui devait être ratifié et suivi si prodigieusement par toutes les nations devenues chrétiennes, on peut dire que tout le monde sensible, que toute la nature faisait aussi, par l'étoile qui les dirigea, son premier affranchissement du mensonge, son premier retour à la vérité de son institution et à la dignité de sa destinée.

Depuis lors, en effet, *la conversion*, pour ainsi parler, de la nature marcha du même pas que celle du genre humain, ou plutôt continua à la précéder, comme l'étoile avait fait aux mages.

C'est par des images toutes prises dans la nature que la même Sagesse qui l'avait créée se fit entendre aux hommes. Le ciel, la terre, les mers, leurs révolutions et leurs habitants, les vents et les flots, la fleur des champs, les semences des plantes, les oiseaux, les poissons, les animaux, leurs mœurs et celles des hommes, toute la nature sensible servit de figure et de symbole au Christ, Verbe de Dieu, qui la réintégrait par là dans la destination pour laquelle il l'avait créée, et qui en reprenait lui-même

possession, comme de son domaine usurpé, par des miracles qui attestaient hautement que lui seul en était le Maître.

La poétique, si j'ose ainsi dire, de l'Evangile a fait dans l'ordre physique la même révolution que la divine morale qu'elle exprime a faite dans l'ordre moral : elle a remis la nature sensible dans la vérité de sa création, comme sa morale y remettait la nature humaine.

La vérité de la création, en effet, c'est de nous raconter son Auteur.

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux;
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

La création est l'empreinte sensible des perfections morales de Dieu, en vue de nous les faire connaître. Dieu a mis le cachet de ses perfections, pour ainsi dire, sur chaque créature : de son immensité, dans l'océan; de sa magnificence, dans le firmament; de sa fécondité, dans le sein de la terre; de sa beauté, dans les aspects de la nature; de sa grâce, dans les fleurs; de sa providence et de sa sagesse, dans les mœurs des animaux; afin que par l'empreinte nous puissions connaître le sceau.

Le monde physique n'est ainsi qu'un admirable symbolisme du monde moral, tellement que le monde moral en devient à son tour le symbolisme du monde physique. Mais l'initiative de cette réciproque relation, le type premier et comme le sceau de cette merveilleuse correspondance, c'est le monde moral, c'est la vérité incréée de Dieu, c'est son Verbe éternel, par qui tout a été fait, et sans qui rien de ce qui a été fait n'a été fait (Joan. 1, 3-4).

C'est pourquoi, quand ce même Verbe est né de Marie pour remettre son sceau sur son ouvrage, quand il a refait le monde moral, il a refait en quelque sorte le monde physique, il a créé une nouvelle terre et de nouveaux cieux aux regards de l'homme; nouvelle terre et nouveaux cieux qui ont ainsi leur type, leur raison morale dans le christianisme, seule vraie philosophie de la nature comme de l'histoire du genre humain.

Nous n'avons pas à descendre de ces hautes considérations pour les rattacher à la très-sainte Vierge. Image la plus conforme de son divin Fils, elle est elle-même, par la grâce de ce rapport, un type moral supérieur à toutes les créatures. Les caractères de miséricorde, de sainteté, de virginité, de maternité, d'humilité, et tous ceux qui brillent dans ce type ad-

mirable, lui donnent aussi sur la nature un droit de symbolisme qui justifie et qui consacre toutes les figures dont l'Eglise lui fait l'application. Etoile du matin dont elle annonce le retour, étoile de la mer dont elle dissipe les tempêtes, aurore qui promet le soleil, lune dont le pudique éclat le réfléchit et le remplace, tige de Jessé d'où sort la fleur de la sagesse, douce toison sur qui la rosée du ciel tombe sans bruit, champ de froment, jardin céleste, fleur par excellence dont toutes les fleurs viennent chaque printemps fêter la grâce et parfumer les autels; Marie reçoit ainsi de tout ce qu'il y a de secourable, de fécond, de doux et de pur dans le monde un tribut symbolique de louange, comme la très-sainte Reine de la nature réintégrée par sa divine maternité.

CLXXV

SALUT ASSURÉ PAR MARIE.

Ainsi que Dieu est le Père et le Créateur de toutes choses, dit saint Anselme (1), de même la bienheureuse Vierge est la Mère de toutes choses; toutes choses sont recréées par elle; et comme rien n'existe que ce que Dieu a fait, rien aussi n'est recréé que ce que le Fils de la très-sainte Marie a racheté.

Que l'âme fidèle s'élève donc et considère ces merveilles. La nature entière est faite par Dieu, et Dieu est fait de Marie : *Omnis natura a Deo est facta, et Deus est factus ex Maria.* Le grand Ouvrier de toutes choses s'est fait de Marie, et par ce moyen il a tout refait : *Deus omnium factor se ex Maria fecit, et sic cuncta refecit.* Celui qui a pu de rien faire toutes choses n'a pas voulu sans Marie refaire ces choses souillées : *Qui potuit omnia ex nihilo facere, noluit ea violata sine Maria reficere.* Dieu est donc le Père des choses créées, et Marie est la Mère des choses recréées : *Deus est igitur Pater rerum creatarum, et Maria est Mater rerum recreatarum.* Dieu a engendré celui par qui tout a été fait, et Marie a engendré celui par qui tout a été refait et sauvé : *Deus illum genuit per quem sunt omnia facta, et Maria illum genuit per quem sunt omnia refecta et salvata.* Par ces principes si vrais, il est impossible que celui qui se tourne vers Marie et qui est regardé par elle soit damné : *Impossibile est ut aliquis homo ad eam conversus et ab ea respectus, damnetur.* Elle a enfanté celui par qui les morts revivent, par qui les hommes sont délivrés du péché; il n'y a pas d'autre justification que celle qu'elle a portée dans son sein; il n'y a de salut que celui qu'elle a mis au monde. Elle est donc la Mère de celui qui justifie et de ceux qui sont sauvés : *Ipsa est ergo Mater justificantis et salvatorum.*

La Mère du Dieu qui seul condamne, qui seul sauve, du Dieu le seul que nous craignons, en qui seul nous espérons, est notre Mère. Notre Juge et notre Sauveur est notre Frère. Comment donc nous désespére-

(1) Lib. de Excellentia B. Virginis Mariæ, cap. 8.

rions-nous, puisque notre salut ainsi que notre réprobation dépendent de la volonté de notre bon Frère et de notre pieuse et tendre Mère? Est-ce que ce bon Frère souffrira que ses frères qu'il a rachetés soient punis? *Numquid sustinebit bonus Frater puniri fratres suos, quos redemit?* Et la bonne Mère permettra-t-elle que ses fils, dont elle-même a enfanté le Rédempteur, soient condamnés? *Bona Mater damnari filios suos, quorum ipsa Redemptorem genuit?* La douce Mère priera son doux Fils, notre pieux Frère; le Fils pour les fils, l'Unique pour les adoptés. Le pieux Fils écoutera volontiers la Mère pour les enfants, l'Unique pour ceux qu'il a adoptés, le Seigneur pour ceux qu'il a délivrés.

La très-glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, étant plus élevée que tous les saints, obtient plus efficacement ce qu'elle demande, dit saint Bernardin de Sienne (1). Ces paroles de Salomon à sa mère sont dites pour le Christ à la Vierge : *Pete, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem meam :* Ma mère, demandez, il ne m'est pas permis de vous refuser (Reg. 3, 2, 20). C'est pourquoi, reprend saint Bernardin de Sienne, nous pourrions à bon droit lui en faire reproche, si elle ne voulait pas apaiser son Fils en notre faveur : *Ideo merito ei imputare possemus, si nollet eum placare nobis.* Mais il faut vraiment espérer en ses prières, d'après saint Bernard qui dit : Vous avez, ô homme, un accès assuré auprès de Dieu; vous avez la Mère devant le Fils, le Fils devant le Père. La Mère montre au Fils sa poitrine et ses mamelles, le Fils montre au Père son côté et ses blessures. Il est donc impossible d'être repoussé là où sont tant de marques de charité : *Securum habes, homo, accessum ad Deum ; ibi habes Matrem ante Filium, Filium ante Matrem : Mater ostendit Filio pectus et ubera, Filius ostendit Patri latus suum et vulnera. Nulla ergo poterit esse repulsa, ubi sunt tot caritatis insignia.*

Tout ce qui a servi à sauver le monde est venu par Marie : la chair de Jésus-Christ, ses souffrances, sa croix, l'abolition des péchés, l'expulsion de la nuit, le retour de la vraie lumière, la réconciliation du monde, la constance des vertus, l'espérance des récompenses (2).

Voici sur la très-sainte Vierge des propositions de véritable foi et de consolante espérance, dit Gerson (3). D'abord, elle ne demande rien à Dieu qu'elle ne l'obtienne dans sa volonté absolue; autrement ce ne serait plus le même vouloir et le même non-vouloir de l'Epoux et de l'Epouse, mais ce serait séparation d'amitié, ce qui ne peut être entre Jésus et Marie. Secondement, Marie veut de volonté absolue que quiconque demande avec piété et persévérance au nom du Sauveur Jésus, c'est-à-dire pour son salut, et le demande par Marie, soit exaucé.

(1) De Origine veritatis, seu divini amoris. Serm. 1, art. 2, cap. 2.
(2) Philippe de Harvenge, Comment. in Cant., lib. 6, cap. 24.
(3) Tract. 6 super *Magnificat*

Les hommes sont rachetés par Jésus-Christ; c'est Marie qui nous a donné ce Rédempteur. D'où il suit qu'elle peut être appelée en quelque manière Rédemptrice, selon ces paroles de saint Ephrem (1) : Par vous nous sommes réconciliés avec le Christ, notre Dieu, votre Fils; vous êtes la rédemption des captifs et le salut de tous : *Per te reconciliati sumus Christo, Deo meo, Filio tuo ; tu captivorum redemptio, et omnium salus.* Et selon ces paroles de saint Bernard (2) : L'aimable Marie a fait boire aux hommes et aux femmes le remède du salut. Eve fut la cause de la séduction, et Marie du pardon; celle-là suggéra la prévarication, celle-ci a procuré la rédemption.

Par la Vierge, dit le dévot Idiota, et avec elle, le monde a eu tout bien. Ecoutez saint Ignace : Il est impossible, dit-il, qu'un pécheur soit sauvé, si ce n'est par votre secours et votre faveur, ô Vierge; car ceux que ne sauve pas la justice de Dieu, la miséricorde de Marie les sauve par son intercession : *Impossibile est aliquem peccatorem salvari, nisi per tuum, Virgo, præsidium et favorem ; quia quos non salvat Dei justitia, salvat sua intercessione Mariæ misericordia.* Le Verbe est venu sauver les pécheurs, et il a attendu le consentement de Marie pour les sauver. Ouvrez vos entrailles de rose, ô Vierge perpétuelle, dit saint Augustin; votre foi ouvre le ciel au monde ou le ferme : *Pande sinus roseos, Virgo perpetua ; fides tua mundo aut aperit cœlum, aut claudit.*

Le Verbe du Seigneur est le Médiateur, et Marie intercède en priant; en portant le pacte, elle sanctionne la paix, parce qu'elle a la connaissance de nos misères et qu'elle ne manque ni de charité ni de pouvoir. Marie, dit saint André de Crète, est le commun propitiatoire, le fournisseur de la vie, la vie des vivants et la cause de la vie : *Ipsa est commune propitiatorium, vitæ suppeditatrix, vita viventium, et causa vitæ.*

Enfin le Verbe nous aime, dit Vincent Contenson (3), parce qu'il nous est donné, parce qu'il nous est né, et la Mère du Verbe est la Mère du bel amour; elle est toute nôtre, afin de tourner vers nous ses yeux miséricordieux. Marie est toute à nous, et, quoique Mère de Dieu, elle ne dédaigne pas de se dire notre Mère. Pourquoi, s'écrie saint Jean Damascène, n'attacherions-nous pas en vous notre espérance, ô Marie, comme à l'ancre inébranlable? Pourquoi, étant l'objet de votre amour, ne vous aimerions-nous pas; de votre sollicitude, ne vous vénérerions-nous pas; de votre protection, ne vous invoquerions-nous pas?

Il est juste que nous brûlions de zèle pour son honneur, et que ce zèle soit fort, insatiable, constant; qu'il s'enflamme à faire de grandes choses, à entreprendre les choses les plus ardues, en supportant toutes les diffi-

(1) Orat. ad Virg.
(2) Serm. in Signum magnum.
(3) Lib. 10, dissert. 6, cap. 2, speculat. 2.

cultés pour son honneur ; qu'il ne se rebute pas des travaux, que les obstacles ne l'arrêtent pas, mais qu'il croisse ; qu'il ne soit pas effrayé par les oppositions, ni éteint par les persécutions, mais qu'il brûle davantage et se fortifie. Il est absolument juste que nous embrassions ses traces, et que, prosternés à ses pieds dans une très-fervente supplication, nous la tenions, nous ne la laissions point s'éloigner sans nous avoir bénis, parce que sous sa protection nous sommes en sûreté ; elle ne peut repousser ses dévots, ni éprouver un refus de son Fils. Ayons donc toujours un recours assidu à elle dans nos vœux, dans nos affaires, dans nos succès, dans nos adversités, dans nos dangers, dans toutes nos tribulations, convaincus que notre salut est par elle, en elle et avec elle.

La vraie dévotion à Marie obtient et opère le changement de la vie, l'entrée d'une voie parfaite, la charité, la pureté, la continence, la pénitence, la fuite du péché, la pratique des bonnes œuvres, et enfin la persévérance. La solide piété en Marie est grave, elle est sévère ; elle ne donne pas aux pécheurs une dangereuse et fausse sécurité ; elle ne viole pas la discipline de l'Evangile ; elle ne favorise pas la langueur des tièdes ; elle ne s'en tient pas aux seuls rites extérieurs, quoique beaux, très-bons par eux-mêmes, très-louables, excitant à la piété, mais souvent et même toujours n'exemptant pas de vice ceux qui les pratiquent, s'ils s'en tiennent là et négligent la réforme des mœurs. La sincère piété envers Marie remplit les devoirs extérieurs, ne néglige pas les intérieurs ; elle s'acquitte de ceux-là, elle n'omet pas ceux-ci ; elle aime Marie non seulement en paroles et de bouche, mais en œuvres et en vérité. Car, ainsi que le Père, la Mère de Dieu cherche des adorateurs qui l'adorent en esprit et en vérité. Marie protége de semblables serviteurs pour qu'ils combattent vaillamment ; elle fortifie de tels combattants pour qu'ils soient vainqueurs ; vainqueurs, elle les confirme pour qu'ils soient couronnés.

Il est impossible qu'un véritable serviteur de Marie puisse se damner, dit saint Liguori (1).

Vierge bienheureuse, dit saint Anselme, comme il n'est pas possible que l'homme qui vous néglige et que vous méprisez se sauve, ainsi est-il de toute impossibilité que périsse celui qui se tourne vers vous et que vous regardez d'un œil favorable (2).

Comme il ne se peut faire, dit saint Antonin, que ceux dont Marie détourne ses yeux miséricordieux soient sauvés, de même est-il de toute nécessité que ceux qui en sont regardés bénignement aient en partage le salut et la gloire (3).

En effet, s'il est vrai, comme l'affirme saint Bernard (4), que la bien-

(1) Paraphrase du *Salve*, chap. 8.
(2) De B. Maria.
(3) Serm. de B. Virg.
(4) Homil. super Missus est.

heureuse Vierge ne manque ni de puissance ni de volonté pour nous sauver : de puissance, parce qu'il est impossible que ses prières ne soient pas exaucées ; de volonté, parce que Marie est notre Mère et a plus à cœur notre salut que nous ne pouvons l'avoir nous-mêmes ; si tout cela, dis-je, est vrai, comme nous ne devons point en douter, ne faut-il pas en conclure nécessairement qu'un bon serviteur de Marie ne peut se perdre ? continue saint Liguori. Quelle est la mère qui, sûre de soustraire son fils en demandant sa grâce au juge, manquerait de le faire ? Or, pouvons-nous penser que Marie, la plus tendre des mères, ne délivrera pas un de ses enfants de la mort éternelle, quand la chose lui est facile ?

Ah ! mon cher lecteur, si vous découvrez en vous un véritable sentiment d'affection et de révérence pour la Reine du ciel, remerciez-en le Seigneur ; car, selon saint Jean Damascène, il ne fait cette grâce qu'à ceux qu'il veut sauver. Mère de mon Dieu, disait ce grand saint à la Vierge, si je me confie en vous, mon salut est assuré ; si je suis sous votre protection, je n'ai rien à craindre ; car la dévotion à votre personne est une arme puissante que Dieu ne place que dans les mains de ceux qu'il veut sauver. Aussi Erasme disait à la Vierge : Salut, terreur de l'enfer : *Salve, inferorum formido.*

Quelle rage est celle du démon quand il ne peut arracher d'une âme la dévotion à la Mère de Dieu ! ajoute saint Liguori. Le Seigneur, comme nous l'apprend Blosius, révéla à sainte Catherine de Sienne qu'il avait accordé à Marie, en considération de l'incarnation du Verbe, que quiconque aurait recours à elle, fût-il même pécheur, ne pourrait devenir la proie du démon. Le Prophète royal priait déjà le Seigneur de le délivrer de l'enfer, à cause du zèle dont il était enflammé pour l'honneur de Marie : Seigneur, j'ai aimé la gloire de votre maison, ne perdez pas mon âme avec celle des impies : *Domine, dilexi decorem domus tuæ ; ne perdas cum impiis animam meam* (Psal. 25, 8-9). Il dit : *de votre maison*, parce que la Vierge est cette maison d'or très-pur que Dieu lui-même a fabriquée de ses mains pour en faire sa demeure sur la terre et son lieu de repos en venant habiter parmi nous : *Sapientia ædificavit sibi domum* (Prov. 9, 1). Ceux qui vous aiment jouiront d'une grande paix, dit saint Bonaventure à la Mère de Dieu, et leur âme ne tombera jamais dans la mort : *Pax multa diligentibus te, Domina ; anima eorum non videbit mortem in æternum* (1). Non, jamais il n'est arrivé, et cela n'arrivera jamais, qu'un humble serviteur de Marie se perde éternellement.

Oh ! combien de pécheurs seraient demeurés dans leur obstination et se seraient infailliblement damnés, si Marie n'avait intercédé auprès de son Fils ! C'est même le sentiment de plusieurs théologiens, et de saint Thomas en particulier, que la bienheureuse Vierge a obtenu à plusieurs, morts en état de péché mortel, la suspension de leur sentence et la grâce

(1) Speculi.

de revenir au monde pour faire pénitence. Celui, assure saint Anselme, pour qui Marie prie une seule fois, sera exempt des maux éternels : *Æternum væ non sentiet ille pro quo semel oraverit Maria.*

Qui osera me dire que je ne trouverai pas mon Juge favorable, si j'ai pour moi la Mère de miséricorde? Mon âme est entre les mains de Marie, disait le bienheureux Erric, et si le Juge veut me condamner, il faudra que la sentence passe par les mains de cette très-clémente Souveraine, qui saura bien en empêcher l'exécution. J'ai la même espérance que ce grand saint, dit saint Liguori, et je ne cesserai, ô Marie, de vous répéter avec saint Bonaventure : J'ai espéré en vous, et je ne serai point confondu.

Un signe éclatant de prédestination brille sur le front des serviteurs de Marie. De combien de justes le ciel serait maintenant privé, si Marie ne les y avait conduits par sa puissante intercession! *Ego feci in cœlis, ut oriretur lumen indeficiens :* J'ai fait briller dans le ciel des lumières qui ne s'éteindront jamais (Eccli. 24, 6). Ces lumières éternelles, ce sont les serviteurs de Marie. Tous ceux qui se confient dans sa protection, dit saint Bonaventure, verront les portes du ciel s'ouvrir pour les recevoir : *Qui speraverit in illa, porta cœli reserabitur ei* (1). En sorte que, selon saint Ephrem, la dévotion à la bienheureuse Vierge peut s'appeler la clef du paradis : *Reseramentum cœlestis Jerusalem* (2).

Prions donc sans cesse Marie, et disons-lui : Ouvrez-nous le ciel, dont vous avez les clefs, que dis-je? dont vous êtes la porte, comme nous l'enseigne la sainte Eglise dans ses litanies : *Janua cœli.*

Quel est celui qui pourra se sauver, quel est celui qui pourra régner dans le ciel? se demande Denis le Chartreux (3). C'est, répond-il, celui pour qui la Reine de miséricorde aura prié.

Per me reges regnant : C'est par moi, dit-elle, que les chrétiens règnent : premièrement, dans la vie mortelle, en dominant leurs passions; puis d'un règne éternel dans la Jérusalem céleste, dont tous les citoyens sont rois. Enfin, selon l'expression de Richard de Saint-Laurent (4), Marie est la maîtresse du paradis, elle y commande, elle y fait entrer qui lui plaît. Et n'est-il pas juste qu'elle commande dans le ciel et y exerce sa puissance, puisqu'elle est la Mère du Seigneur du ciel?

Disons-le avec l'abbé Guerric, celui qui sert Marie et pour qui Marie intercède est aussi sûr du paradis que s'il y était déjà.

Ceux mêmes qui ont mérité l'enfer ne doivent point désespérer de recouvrer le royaume éternel, pourvu qu'ils entrent au service de la Reine du ciel. Les pécheurs, dit saint Germain de Constantinople, ont cherché Dieu par vous, et ils se sont sauvés.

(1) Speculi.
(2) Serm. de B. Maria.
(3) De sancta Deipara.
(4) De Laud. Virg.

Sans doute dans cette vie aucun homme ne peut être certain de son salut : *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit* (Eccl. 9, 1). Mais sur cette question que David adresse à Dieu : Seigneur, qui habitera votre tabernacle ? *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo ?* (Psal. 14, 1), saint Bonaventure répond : Ce sera celui qui s'attachera aux pas de Marie et ne la quittera point qu'il n'ait obtenu sa bénédiction ; car si elle veut notre salut, il est assuré (1).

C'est avec raison, dit saint Ildefonse, que la Vierge avait prédit que toutes les générations l'appelleraient bienheureuse, puisque c'est par elle que tous les élus obtiennent la béatitude éternelle (2). O Mère de notre Dieu, dit saint Méthode, vous êtes le principe, le milieu et la fin de notre félicité (3) : le principe, en nous obtenant le pardon de nos péchés ; le milieu, en nous obtenant la persévérance dans la grâce ; la fin, en nous obtenant le paradis. C'est par vous, lui dit saint Bernard, que le ciel a été ouvert, que l'enfer a rendu ses victimes, que la Jérusalem céleste a été édifiée ; enfin c'est par vous que la vie éternelle est donnée à tant de malheureux qui avaient mérité la damnation (4).

Mais voulons-nous avoir un plus sûr garant encore de l'efficacité de cette dévotion à la Mère de Dieu pour nous obtenir le paradis ? Nous le trouvons dans les paroles que Marie adresse aux fidèles qui l'honorent, et spécialement quand ils s'efforcent d'étendre son culte. Ceux qui agissent avec moi, dit-elle, ne pécheront point, et ceux qui me glorifient, qui me font connaître, auront la vie éternelle : *Qui operantur in me, non peccabunt ; qui elucidant me, vitam æternam habebunt* (Eccli. 24, 30-31). Heureux donc, s'écrie ici saint Bonaventure (5), heureux ceux qui auront ses bonnes grâces ! Les bienheureux du ciel les regardent déjà comme leurs compagnons, et quiconque portera la livrée de Marie aura son nom inscrit dans le livre de vie. A quoi bon nous inquiéter des vaines disputes qui retentissent dans les écoles ? Que nous importe de savoir si la prédestination précède ou suit la prévision des mérites, et si nous sommes inscrits ou non au livre de vie ? Soyons les serviteurs de Marie, et nous serons infailliblement du nombre des élus. Ecoutez la promesse que nous en fait le Seigneur dans l'Apocalypse : J'écrirai, dit-il, sur le front du vainqueur deux noms, le nom de mon Dieu et le nom de la cité sainte : *Qui vicerit, scribam super eum nomen Dei mei, et nomen civitatis Dei mei*, 3, 12. Et cette cité de Dieu, dont il est dit de si grandes choses n'est autre que la très-pure Marie, selon saint Grégoire.

(1) Speculi.
(2) De Laud. B. Virg.
(3) Serm. de Virg. Maria.
(4) Homil. super Missus est.
(5) Speculi.

On peut bien dire avec saint Paul : Ceux qui auront ce signe, Dieu les reconnaîtra pour siens. Non seulement les serviteurs de Marie auront été les plus favorisés et les plus privilégiés sur la terre, mais ils seront encore les plus élevés en gloire, et, selon le P. Nieremberg, ils porteront des marques distinctives qui les feront reconnaître pour avoir été dans la familiarité de leur Reine et pour être des gens de sa cour.

Sainte Madeleine de Pazzi vit au milieu de la mer une barque qui servait de refuge à tous les dévots de Marie, et la Reine du ciel, leur servant de pilote, les conduisait sans accident au port (*in ejus vita*). Par là il fut donné à comprendre à la sainte que ceux qui vivent sous la protection de la Mère de Dieu n'ont point à redouter le double naufrage du péché et de la damnation éternelle. Faisons en sorte d'entrer dans cette barque heureuse de la dévotion à Marie, et restons-y comme dans un lieu de sûreté, puisque l'Eglise chante à la Vierge : Tous ceux qui auront leur habitation en vous seront dans la joie, ô sainte Mère de Dieu : *Sicut lætantium omnium habitatio in te, sancta Dei Genitrix.*

La voix de mon bien-aimé frappe à ma porte : Ouvrez-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, mon immaculée : *Vox dilecti mei pulsantis : Aperi mihi, soror mea, amica mea, columba mea, immaculata mea* (Cant. 5, 2). Le très-sage Salomon, dit le vénérable Godefroi, abbé (1), a écrit sous l'inspiration du Saint-Esprit le Cantique des cantiques, à la louange et à l'honneur de Marie notre Souveraine, par laquelle le salut du monde s'est montré aux croyants, avec laquelle le Seigneur et le Rédempteur lui-même a voulu opérer le salut du genre humain. C'est pourquoi, voulant sauver l'homme perdu, Dieu, qui avait choisi et pris Marie pour être sa Mère bien-aimée, afin de remplir l'œuvre de la rédemption, lui parle ainsi : Ouvrez-moi, ma sœur. Dans ces paroles, si nous les examinons de près, nous verrons prédites l'annonciation et l'incarnation du Verbe ; elles renferment le même sens que ces paroles de l'Evangile : L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à une vierge mariée à un homme de la maison de David, nommé Joseph, à laquelle il dit : Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils (Luc. 1, 26-31). Afin qu'elle prête l'oreille à cette ambassade et qu'elle y croie, celui par qui l'ange lui parlait l'avertit : Ouvrez-moi, dit-il : *Aperi mihi.* Comme s'il lui disait : Ouvrez-moi par la foi, et ne doutez point de mes paroles, parce qu'il arrivera merveilleusement par vous que, concevant et enfantant un fils, le genre humain sera sauvé par le béni fruit de vos entrailles. Il l'appelle sa sœur, son amie, sa colombe, son immaculée, pour attester son amour exceptionnel pour elle, son union avec elle, et la puissance qu'il lui donne pour sauver les âmes.

Marie est vraiment le port du salut, dit saint Bernardin de Sienne ; elle

(1) De B. Virg.

introduit dans ce port (1). D'où saint Bernard dit (2) : En suivant Marie, vous ne vous égarez pas; en la priant, vous ne vous désespérez pas; en pensant à elle, vous n'errez pas. Entre ses mains, vous ne tombez pas ; par sa protection vous êtes sans crainte. Quand elle vous sert de guide, vous n'éprouvez aucune peine; par elle vous arrivez au port du salut. Elle est la vraie porte du ciel, elle est l'échelle de Jacob.

Ecoutez Suarez (3) : Il faut dire que la bienheureuse Vierge n'a pas été, par mode de cause efficiente, la cause propre et principale de notre salut. Mais je dis que, quoique la bienheureuse Vierge ne nous ait pas rachetés et ne nous ait rien mérité par condignité, cependant, en obtenant, en méritant par congruité, et en coopérant à sa manière à l'incarnation du Verbe, elle a coopéré en quelque sorte à notre salut. La première question est certaine, de foi certaine, que Jésus-Christ seul est proprement et parfaitement le Médiateur de Dieu et des hommes. La seconde question est également claire, c'est celle-ci : que la bienheureuse Vierge a travaillé à notre salut en trois manières : premièrement, en méritant de congruité l'incarnation ; secondement, en priant et en demandant, et, tant qu'elle a été dans la voie, en nous méritant de congruité le salut; troisièmement, en concevant le Christ auteur de notre salut. Et, par ces diverses manières, les saints Pères attribuent très-souvent à la bienheureuse Vierge d'avoir été la cause de notre salut. D'où saint Augustin dit (4) : *Auctrix peccati Eva, auctrix meriti Maria* : Eve est la cause première du péché, Marie est la cause du mérite. Et le pape Innocent III (5) : Ce qu'Eve a perdu, Marie l'a sauvé : *Quod damnavit Eva, salvavit Maria.* Cette comparaison établit ce sentiment des Pères. Car Eve n'a pas été la cause propre et directe de la chute du genre humain, car nous n'avons pas péché en elle; mais elle est appelée la cause de notre ruine, parce qu'elle a poussé Adam à pécher. De même aussi la bienheureuse Vierge n'a pas été par elle-même la cause de notre salut, ni elle ne nous a pas rachetés, ni elle ne nous a pas mérité le salut de condignité; elle est donc appelée la cause, parce qu'elle nous a enfanté Jésus-Christ, et qu'en quelque façon elle nous l'a mérité et obtenu.

C'est dans ce sens que saint Bernard dit (6) : Par vous, ô Vierge sainte, le ciel a été rempli, l'enfer vidé et les ruines de la céleste Jérusalem restaurées. Marie est faite pour tous; elle s'est faite, dans sa très-abondante charité, débitrice des sages et des insensés; elle a ouvert à tous le sein de la miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude : le captif, la

(1) De glorioso Nomine Mariæ, cap. 3.
(2) Homil. 2 super Missus est.
(3) Præfatione, quæst. 37, sect.
(4) Serm. 17 de Nativit.
(5) Serm. 2 de Assumpt.
(6) Serm. 98.

rédemption; le malade, la guérison; le triste, la consolation; le pécheur, le pardon; le juste, la grâce; l'ange, la joie; toute la Trinité, la gloire; enfin la personne du Fils, la substance de la chair humaine, afin que nul ne puisse se soustraire à sa féconde et vivifiante charité. Et saint Germain, patriarche de Constantinople, parle ainsi à la Vierge (1) : Vous n'êtes jamais lasse de défendre et de protéger; on ne peut compter la multitude de vos bienfaits. Car personne ne se sauve que par vous, ô Vierge très-sainte; nul n'est délivré des maux que par vous, ô très-pure; aucun don n'est accordé à personne que par vous, ô très-chaste; il n'y a personne dont la grâce ait pitié que par vous, ô très-excellente : *Non est ulla satietas tuæ defensionis, non est numerus tuorum beneficiorum. Nullus enim est, qui salvus fiat, nisi per te, Virgo sanctissima; nemo est qui liberetur a malis, nisi per te, o purissima; nemo est cui donum concedatur, nisi per te, o castissima; nemo est cui misereatur gratia, nisi per te, o honestissima.* Il faut entendre toutes ces choses comme renfermant la vérité par le Christ que Marie a donné au monde. Ainsi l'entend aussi saint André de Crète (2) : Seule, en dehors de la nature, Marie est choisie pour renouveler la nature; seule elle a servi à l'Ouvrier de la nature entière : *Sola præter naturam fuit electa ad naturam renovandam; sola deservit Opifici universæ naturæ.* Ce qu'il explique un peu plus loin en disant à la Vierge : Le Roi a désiré la gloire de votre beauté, et il a aimé les richesses de votre virginité, et il a habité en vous, et il a fixé parmi nous ses tabernacles, et par vous il nous a réconciliés avec Dieu le Père : *Rex desideravit gloriam tuæ pulchritudinis, et adamavit divitias tuæ virginitatis, et in te habitavit, et inter nos fixit tabernacula, et per te Deo Patri nos reconciliavit.* De même saint Ephrem dit à la Vierge (3) : Par vous nous sommes réconciliés avec le Christ, notre Dieu et votre Fils. Vous êtes la rédemption des captifs et le salut de tous : *Tu captivorum redemptio et omnium salus.* Je vous salue, paix, joie et salut du monde : *Ave, pax, gaudium et salus mundi.* Je vous salue, ô très-glorieuse Médiatrice; je vous salue, ô Réconciliatrice de tout l'univers : *Ave, Mediatrix gloriosissima; ave, universi terrarum orbis Conciliatrix.* Et saint Pierre Damien (4) : Aujourd'hui est née celle par qui nous renaissons tous : *Hodie nata est illa per quam renascimur omnes.* Le salut de tous a été fait par Marie, dit Richard de Saint-Victor; d'où elle est nommée le salut du monde : *Salus omnium per ipsam facta est; unde et mundi salus dicta est* (5).

Nul, dit saint Bonaventure, ne peut entrer au ciel que par Marie, comme

(1) Serm. de Zona Domini.
(2) Orat. de Dormit. Virg.
(3) Orat. ad Virginem.
(4) Serm. 1 de Nativit. Virg.
(5) C. 26 in Cant.

étant la porte même du ciel. Car, comme Dieu est venu à nous par elle, de même aussi il nous faut retourner à Dieu par elle. C'est pourquoi elle est appelée maison, porte et échelle : maison, à cause de la conception du Christ ; porte, à cause de l'enfantement du Christ, et échelle, à cause de son élévation vers Dieu : *Nullus potest jam cœlum intrare, nisi per Mariam transeat, tanquam per portam. Sicut enim Deus ad nos venit per ipsam, ita per ipsam nos oportet redire ad Deum. Et ideo dicitur domus, porta et scala : domus, propter Christi conceptionem ; porta, propter Christi partum, et scala, propter ascensum ad Deum* (1).

(1) Exposit. in 2 cap. Lucæ.

CLXXVI

MARIE, NOTRE SECOURS PENDANT LA VIE.

Il est certain, dit Suarez, que la bienheureuse Vierge prie et intercède pour nous au ciel; cela est de foi d'après le sentiment commun de l'Eglise et la tradition : *Est de fide ex communi sensu Ecclesiæ et traditione.* Cela est principalement prouvé par les témoignages et les raisons par lesquels on a coutume en général de prouver que les saints prient pour nous. Car, si les autres intercèdent pour nous, à plus forte raison la bienheureuse Vierge le fait, elle qui, en grâce auprès de Dieu et pleine de charité envers les hommes, surpasse tous les autres. Tous les Pères et l'Eglise entière sont unanimes pour proclamer cette vérité (1).

La sainte Vierge, après Dieu, est la plus élevée dans le ciel. Placée près de son divin Fils, elle nous prodigue trois puissants secours, dit saint Bernardin de Sienne (2) : premièrement, elle nous dirige; secondement, elle nous protége; troisièmement, elle nous rafraîchit. Elle dirige en nous préparant la voie, elle protége en repoussant l'ennemi et ses attaques, elle rafraîchit en nous obtenant la grâce. Elle peut donc à juste titre s'appliquer les paroles de l'Ecclésiastique : En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité, en moi toute l'espérance de la vie et de la vertu. Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte, 24-25-26.

Les yeux pleins de compassion de Marie, Mère de miséricorde, sont toujours ouverts sur nous et semblent se multiplier pour découvrir tous nos besoins, dit saint Liguori (3). Cette très-clémente Reine ne fait autre chose que de descendre sur la terre pour y apporter des grâces aux hommes, et remonter ensuite au ciel pour y présenter à Dieu nos requêtes. Marie ne se contente pas de veiller sur nous pour nous empêcher de tomber, elle nous surveille encore pour nous relever aussitôt que nous avons fait quelque chute. Marie est notre défense, notre gardienne, notre pro-

(1) Præfat., quæst. 37, sect. 1.
(2) Serm. 11, cap. 3.
(3) Paraphrase du *Salve*, chap. 7.

tectrice. Qui pourrait dire avec quelle affection elle vient à notre secours et nous préserve de mauvaises rencontres?

Saint François de Sales fit une heureuse expérience de l'efficacité du secours de Marie. Nous lisons dans sa Vie qu'à l'âge de dix-sept ans, se trouvant à Paris où il achevait ses études, il fut affligé d'une horrible tentation de désespoir. Le Seigneur, pour l'éprouver et le rendre de plus en plus digne de son amour et de ses faveurs, permit au démon de persuader le saint jeune homme que tout ce qu'il faisait pour Dieu était inutile, puisque sa réprobation était écrite dans les décrets éternels. Dans ce même temps, Dieu, se cachant à lui, le laissa dans un état d'obscurité et de sécheresse qui le rendait insensible aux pensées les plus consolantes sur la bonté divine; en sorte qu'au milieu de ses désolations intérieures, et tourmenté par la crainte de l'enfer, François de Sales perdit l'appétit, le sommeil, la santé, et il n'était plus qu'un objet de compassion pour tous ceux qui le voyaient. Au milieu de cette horrible tourmente, le saint n'avait d'autres pensées que des pensées de désespoir, et ne pouvait proférer que des paroles de découragement. Ainsi donc, disait-il, comme nous le lisons dans sa Vie, je serai éternellement privé de la grâce de mon Dieu, qui, au temps passé, s'était montré si aimable et si doux envers moi! O amour, ô beauté à laquelle j'aurais consacré toutes mes affections, je ne dois donc m'attendre qu'à vos rigueurs! O Vierge, Mère de Dieu, la plus belle des filles de la Jérusalem céleste, je ne vous verrai donc point en paradis! Ah! s'il ne m'est pas donné de contempler la beauté de votre visage, ne permettez pas du moins que je sois condamné à vous blasphémer et à vous maudire dans l'enfer. Tels étaient alors les tendres sentiments de ce cœur affligé et brûlant d'amour pour Dieu et pour sa sainte Mère. La tentation dura un mois; mais enfin il plut au Seigneur de l'en délivrer, et ce fut par le moyen de Marie, à laquelle le saint avait déjà voué sa virginité. Un soir, revenant de chez lui, il entra dans une église, et vit, pendue à la muraille, une tablette sur laquelle était écrite l'oraison célèbre : *Memorare, o piissima Virgo Maria, etc.* Se prosternant devant l'autel de la Mère de Dieu, il récita avec ferveur cette prière, renouvela son vœu de chasteté, et promit à la Vierge de réciter tous les jours le chapelet en son honneur. O ma Souveraine, lui dit-il encore, soyez mon avocate auprès de votre Fils, auquel je n'ose recourir; si je dois être assez malheureux dans l'autre monde pour ne pas aimer mon Seigneur, obtenez-moi du moins de l'aimer de tout mon pouvoir dans celui-ci. Après quoi il se jeta dans les bras de la miséricorde divine, entièrement résigné à la volonté de Dieu. Mais le fruit de sa prière ne se fit pas attendre longtemps : Marie le délivra de sa tentation; la paix rentra dans son cœur, et avec elle la santé et la joie. Depuis lors il eut toujours la plus grande dévotion pour la sainte Vierge, et il ne cessa de recommander dans ses sermons et dans ses écrits la dévotion à Marie.

Marie ravit à l'enfer sa proie en lui arrachant les âmes qu'il tient en son pouvoir.

On sait que la palme est le symbole de la victoire ; aussi est-il dit de notre grande Reine qu'elle a été exaltée devant tous les princes du peuple, et que, du faîte de sa grandeur, elle domine comme une belle palme, en signe de la victoire certaine que remportent ceux qui se placent sous sa protection. Mes enfants, nous dit Marie, quand l'ennemi vous attaque, regardez-moi et prenez courage, car en me regardant vous voyez la victoire.

Le recours à Marie est un moyen sûr de vaincre dans les tentations, dit saint Liguori (1). Elle est terrible aux démons comme une armée rangée en bataille. Cette armée rangée en bataille, ce sont toutes ses vertus, sa puissance, sa miséricorde, ses prières qu'elle dispose, comme un sage capitaine, pour la honte de ses ennemis et la défense de ses serviteurs.

Oh ! que Marie est redoutable au démon ! Pareil à cet ennemi dont parle Job, qui profite de l'obscurité de la nuit pour venir percer une maison, mais qui, si l'aurore le surprend, fuit plein de terreur comme devant la mort, ainsi, dit saint Bonaventure, le larron infernal fait son irruption dans une âme, à la faveur des ténèbres et de l'ignorance ; mais si la grâce et la miséricorde de Marie viennent à luire pour cette pauvre âme, c'est l'aurore qui dissipe la nuit et chasse les esprits de l'abîme. Tel est l'empire que le Seigneur lui a donné sur eux, comme nous l'apprend sainte Brigitte dans ses *Révélations*, que toutes les fois qu'ils osent s'attaquer à une âme qui implore le secours de la Vierge, au moindre signe d'elle, ils fuient tremblants ; car les supplices de l'enfer mille fois redoublés leur sont moins insupportables que les effets du pouvoir de Marie.

O Vierge glorieuse, ce n'est pas seulement votre protection, c'est votre nom seul qui fait trembler l'enfer ; ce nom redoutable est pour les démons comme un coup de tonnerre, comme l'éclat de la foudre qui renverse les mortels et leur ôte le sentiment.

Marie prête l'oreille à tous ceux qui l'appellent à leur secours, et elle les exauce.

Marie étant la femme qui, d'après la promesse de Dieu, devait écraser la tête du serpent infernal, on est toujours assuré de vaincre avec son aide tous les efforts de l'enfer.

Par Marie, on triomphe toujours du monde, des démons, de la concupiscence et de la chair, de toutes les passions et de toutes les tentations. Rien ne lui résiste, pas même Jésus-Christ, son divin Fils, dit Cornelius a Lapide (2).

Voici, choisis entre mille autres, quelques exemples frappants et vrai-

(1) Paraphrase du *Salve*.
(2) Comment. in Luc.

ment miraculeux du secours, de la protection que Marie étend sur ses serviteurs.

En l'an 552, Marie rendit victorieux des Goths Narsès, général de l'empereur Justinien. Après avoir invoqué Marie, il défit, à la tête d'une poignée d'hommes, l'armée de ces barbares, très-nombreuse et très-forte, la tailla en pièces, et délivra l'Italie de la cruellle oppression qui pesait sur elle (1).

Au moment où ses Etats, envahis par Chosroès, roi des Perses, lui échappaient, l'empereur Héraclius mit sa confiance en Marie, l'invoqua avec foi, et bientôt il battit l'ennemi et se fit rendre la vraie croix, l'an 626 (2).

Pélage, roi des Asturies, ayant imploré le secours de la très-sainte Vierge, reconquit, en 718, sa principauté occupée par les Maures, et leur tua quatre-vingt mille hommes, y compris leur roi (3).

L'an 867, Basile Ier, empereur de Constantinople, vainquit, avec le secours de Marie, les Sarrasins, qui insultaient Jésus-Christ et la très-sainte Vierge, et il leur enleva presque toutes leurs conquêtes (4).

L'an 1099, les chrétiens, ayant à leur tête Godefroy de Bouillon, enlevèrent la Terre-Sainte aux infidèles. Il était ordonné à tous ceux qui le pouvaient de réciter chaque jour le petit office de la très-sainte Vierge. Leurs prières ni leurs vœux ne furent inutiles, et après plusieurs combats où ils demeurèrent victorieux, les croisés emportèrent d'assaut Jérusalem (5).

L'an 1212, Alphonse VIII, roi de Castille, se mit à la tête d'une poignée de soldats, et, précédé de la croix et d'un étendard sur lequel était peinte l'image de Marie et de son Fils, il pénétra dans le camp des Maures, et extermina près de deux cent mille d'entre eux, sans perdre lui-même plus de vingt-cinq à trente hommes. Les Espagnols célèbrent encore chaque année cette victoire par une fête qui a lieu le 16 juillet, et qui porte le nom de fête du Triomphe de la Croix (6).

Le 7 octobre 1571, sous le pontificat de Pie V, une grande victoire navale fut remportée sur les Turcs, dans le golfe de Lépante, par l'invocation et le secours de la très-sainte Vierge. Pour la remercier de ce témoignage de sa protection et en perpétuer la mémoire, on établit une fête qui se célèbre le jour anniversaire de ce triomphe, sous le nom de sainte Marie des Victoires.

(1) Evagrii Hist. eccles., part. 1, lib. 4, cap. 26.
(2) Pauli diacon. Longobard. Hist., lib. 18, et Theophan. Chronogr.
(3) Hist. Hisp. Lucæ Tudensis, Marianæ, et alior. hist. Hisp.
(4) Hist. eccl.
(5) Belli sacri hist. Gulielmi Tyrii, Baronii et aliorum hist. eccles.
(6) Histor. eccles.

Marie, dit Paul a Sancta-Catharina (1), étant maintenant dans la gloire, purifie, éclaire et perfectionne toutes les hiérarchies des anges. En voici la raison : Si les anges supérieurs illuminent les inférieurs sur les choses qu'ils apprennent immédiatement de Dieu, à plus forte raison cet office doit appartenir à Marie, étant la Reine de tous les saints, et étant placée dans un ordre beaucoup plus élevé de dignité. Et comme il convient à un roi de faire part de ses secrets à la reine avant de les faire connaître aux autres, ainsi convient-il à Dieu, qui est l'auteur de tout ordre raisonnable, de révéler à Marie, avant tout autre, les mystères de la grâce, ayant établi Marie Reine de toute l'Eglise triomphante et militante.

Les anges supérieurs reçoivent immédiatement de Dieu les révélations, parce qu'ils sont plus près de lui ; mais Marie est plus rapprochée de Dieu que les anges les plus élevés de la première hiérarchie, qui sont les chérubins et les séraphins. Elle est plus près de Dieu soit sous le rapport de la grâce et de la gloire qu'elle a au-dessus d'eux, soit surtout par la proximité immense de parenté qui existe entre elle et le Fils de Dieu. Ainsi Marie est purifiée, éclairée, perfectionnée immédiatement de Dieu ; elle sait les secrets célestes, qu'elle transmet ensuite aux anges pour les purifier, les illuminer, les perfectionner. En cela n'est-elle pas d'un très-grand secours pour les anges?

Je dis, en dernier lieu, que Marie purifie, éclaire et perfectionne les fidèles. Elle est en effet la Reine de tous les fidèles ; et comme elle est la Reine la plus parfaite et la Mère des chrétiens, elle procure leur salut en les purifiant, en les illuminant, et elle agit ainsi en obtenant de son Fils pour eux les secours de la grâce actuelle, de saintes inspirations qui purifient leur âme, la délivrent de l'ignorance et de l'erreur. C'est ainsi, à la lumière de pieuses pensées, que les pécheurs se convertissent à Dieu, et, lavés de leurs péchés, ornés de vertus, avancent de plus en plus dans la perfection. Et Marie nous procure ces grâces par les anges, étant leur Souveraine, ou par les prédicateurs, ou par les confesseurs, à qui elle suggère ce qui peut engager puissamment les hommes à revenir à Dieu, exciter leur volonté à s'occuper sérieusement des choses éternelles et à mépriser les temporelles ; et elle purifie et éclaire surtout ceux qui l'invoquent, et comme elle est très-agréable à son Fils, elle ne lui demande rien qu'elle ne l'obtienne.

(1) De Partu B. Mariæ Virginis, lib. 4, cap. 4, sect. 1.

CLXXVII

MARIE, NOTRE SECOURS SURTOUT A L'HEURE DE LA MORT.

Si nous avons besoin du secours de la très-sainte Vierge pendant notre vie, nous en avons un plus grand besoin à l'heure de la mort (1). Notre ennemi est fort, il se multiplie, il est rusé, trompeur, respirant sans cesse notre ruine, et ne désirant que la perte de notre âme, surtout au moment suprême de notre départ de ce monde et de notre entrée dans l'éternité.

C'est donc avec raison que nous implorons la protection de la Vierge contre le démon à ce redoutable moment; car son intercession est un puissant bouclier contre toutes les astuces de cet ennemi, contre les combats qu'il nous livre. C'est au sortir de l'âme de ce corps mortel que sa guerre est plus acharnée ; il réunit alors toutes ses fureurs et toutes ses forces pour nous vaincre dans ce dernier combat et nous renverser. Plusieurs qui pendant la vie paraissaient forts dans le combat contre les ennemis spirituels, ont alors regardé en arrière et se sont laissé abattre. Nous pouvons leur appliquer ces paroles du Psalmiste : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli :* Les enfants d'Ephraïm, armés et habiles à tirer de l'arc, ont été dispersés au jour du combat, 77, 2. Ils paraissaient pouvoir repousser l'impétuosité de l'ennemi, et pouvoir combattre Satan avec l'arme de la foi, de l'espérance et de la prière; mais, vaincus par la tentation de l'infidélité, du désespoir, de la présomption, ils sont tombés en ce jour où il fallait combattre très-vaillamment. C'est alors principalement que se vérifient ces paroles de l'Apocalypse : Malheur à la terre et à la mer, parce que le démon est descendu vers vous, plein d'une grande colère, sachant qu'il n'a que peu de temps : *Væ terræ et mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet*, 12, 12. Car, comme c'est en cette dernière heure qu'il s'agit d'une victoire absolue, de l'irrévocable perte de l'âme et de son salut, il s'élève avec une incomparable colère et violence pour

(1) Hortus Pastorum, lib. 2, tract. 4.

induire en erreur ou faire tomber dans le péché ; il redouble de fureur, parce qu'il a peu de temps. C'est Pharaon qui traite plus cruellement ceux qui sortent de l'Egypte. C'est Laban qui emploie toutes ses forces à poursuivre Jacob, qui veut rentrer dans la terre de ses pères. C'est le perfide qui cache ses embûches dans le chemin où il faut alors entrer ; c'est le chasseur qui tend ses filets à l'endroit où doit passer le gibier, selon ces paroles du Psalmiste : Les supêrbes ont caché les piéges qu'ils me dressent, ils ont tendu leurs filets, ils ont ouvert un précipice dans la voie où j'entre : *Absconderunt superbi laqueum mihi, et funes extenderunt in laqueum ; juxta iter scandalum posuerunt mihi*, 139, 6.

Et ce n'est pas un démon seul qui fait alors une guerre acharnée, mais toutes les légions infernales accourent ; tellement qu'on peut ici appliquer ce que dit saint Paul : *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et rectores tenebrarum harum :* Nous n'avons point à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les dominateurs du monde en ce siècle de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air (Eph. 6, 12). Alors encore l'âme peut dire avec le Psalmiste : Les douleurs de la mort m'ont environné, les détresses de l'enfer m'ont atteint : *Circumdederunt me dolores mortis, et pericula inferni invenerunt me*, 114, 3. Et encore : Ils se sont jetés sur moi comme un essaim d'abeilles : *Circumdederunt me sicut apes*, 117, 11. Car une multitude de démons environnent alors cette pauvre âme, et avec leur aiguillon empoisonné ils cherchent à piquer par la très-mauvaise suggestion du péché.

Quel remède dans un si terrible combat, au milieu des assauts et des dards de tant de féroces ennemis ? L'âme timide et désolée est forcée en ce moment d'abandonner son corps, ses richesses, ses amis, ses honneurs, ses plaisirs, ignorant, en ce moment ténébreux, le terme où elle aboutira, dans quel lieu elle ira, si elle sera reçue au ciel ou dans les horribles abîmes de l'enfer. Pendant ce temps-là, seule, sans guide, abandonnée de tous ceux qu'elle aimait, il faut entrer dans cette voie périlleuse, au milieu des ennemis et des embûches, elle qui est sans armes. Où se tournera-t-elle donc ? Où pourra-t-elle trouver des forces, des armes, de la lumière et un guide en qui elle puisse se confier ?

Qu'elle ait recours à celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille, au nom seul de laquelle l'enfer est épouvanté. Elle est alors prête à secourir ceux qui la servent avec fidélité ; elle chasse les ténèbres par sa lumière, elle brise les forces des ennemis par sa puissance, elle se fait le guide de ceux qui sont dans l'inquiétude et la protectrice des timides ; elle offre sa main pour conduire en sûreté par cette voie inconnue, elle conduit à la cour royale de son Fils. C'est pourquoi nous lui disons avec l'Eglise : *Vitam præsta puram, iter para tutum ; ut videntes Jesum, semper collætemur :* Donnez-nous une vie pure, préparez-nous un chemin

sûr, afin que voyant Jésus nous nous réjouissions éternellement ensemble.

C'est donc avec raison que nous terminons la Salutation angélique par ces paroles : Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. C'est à bon droit que nous lui disons : Défendez-nous de l'ennemi, et recevez-nous à l'heure de la mort : *Tu nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe.*

Il serait trop long de raconter ici combien elle a secouru d'âmes au moment de l'agonie ; combien grand est le nombre de ceux qu'elle a encouragés et relevés quand, à ce terrible moment, ils succombaient presque sous le désespoir, et à combien elle a préparé et la victoire et la couronne. Beaucoup alors ont pu lui dire : *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me :* Vous m'avez tenu par la main, vous m'avez guidé dans votre conseil, et vous m'avez reçu dans votre gloire (Psal. 72, 24). O ma Mère, vous m'avez pris dans vos charitables bras pour me présenter à votre Fils miséricordieux.

Marie, Mère de Dieu, prie pour nous, pécheurs, à l'heure de la mort, et très-souvent elle obtient aux pécheurs la contrition et des forces pour résister au démon.

Jamais une douce pluie ne vient plus à propos qu'au moment où la terre est tellement desséchée qu'elle ne produit plus rien et que ses fruits périssent (1). C'est la figure dont l'Ecclésiastique se sert au chapitre 35e, afin de nous faire comprendre combien vaut la miséricorde au temps de la tribulation. Ce que nous n'éprouvons jamais mieux qu'à l'heure de la mort, qui n'est pas une seule tribulation, mais une réunion de plusieurs tribulations capables de donner l'épouvante à l'esprit le plus fort qui se puisse rencontrer. Car, comme parfois nous voyons que les torrents qui se précipitent du haut des montagnes enflent démesurément, avec leurs eaux troubles et écumantes, la rivière qui les reçoit, ainsi nous arrive-t-il au passage de la mort, où tout ce qui est capable d'effrayer s'assemble comme à un rendez-vous. Si le cœur humain ne recevait une très-particulière assistance du ciel pour franchir ce mauvais pas, je ne sais comment jamais il en échapperait. Mais si les attaques sont rudes, le secours est sans comparaison plus puissant ; le tout est de lui donner entrée et de s'en servir à propos.

La Mère de bonté est toujours prête à nous aider, mais en ce dernier assaut elle fait des prodiges dans la défense et la protection des siens. Tout ce qu'elle aurait fait pour eux jusque là leur serait de peu de secours, s'ils étaient délaissés d'elle en ce moment suprême.

C'est, à mon avis, le principal sujet qui porte saint Augustin, saint

(1) Le P. Poiré, 13e étoile, chapitre 13e.

Ildefonse, saint André de Crète, et autres, à l'appeler la Porte du ciel, et avec eux l'Eglise catholique dans ses litanies : *Janua cœli*. Non seulement, dit saint Antonin, Marie se nomme la Porte du ciel, parce que tous les trésors qui sont descendus du ciel en terre ont passé par elle, mais aussi à cause que tout ce qui monte de la terre au ciel y arrive par son moyen, et surtout par le secours qu'elle rend en ce dernier passage. Disons donc souvent cette admirable strophe que l'Eglise chante avec tant d'affection :

Maria, Mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege,
Et hora mortis suscipe :

Marie, Mère de grâce, Mère de miséricorde, défendez-nous de l'ennem et recevez-nous à l'heure de la mort. Paroles que l'humble Idiota explique en cette sorte sur la fin de la *Contemplation* qu'il a composée de la glorieuse Vierge :

Elle s'appelle Mère de la grâce, dit-il, à cause de l'affection qu'elle témoigne aux siens qui l'ont conservée jusqu'alors, afin qu'ils ne la perdent point. Elle se nomme la Mère de miséricorde, parce que c'est alors plus que jamais qu'elle l'applique aux pécheurs, les attirant à la pénitence. Elle nous fortifie au combat, et c'est pourquoi nous requérons d'être par elle protégés et défendus contre nos ennemis. Son soin maternel nous accompagne jusque dans le ciel ; c'est pour cela que nous la prions de nous recevoir entre ses bras à l'heure de notre mort.

Vierge-Mère et Mère de miséricorde, dit saint Ephrem (1), qui êtes la douceur et la bénignité même, assistez-moi, s'il vous plaît, pendant le cours de ma vie, et surtout au temps de ma mort. Détournez de ma pauvre âme les épouvantables regards des furieux démons, ne permettez pas qu'ils m'approchent ; prenez ma cause en main au jour du redoutable jugement, et faites que je participe à la gloire que votre cher Fils m'a acquise.

Répétons donc très-souvent avec foi et ferveur : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort.

Si nous avons des sentiments tels que nous le devons de la puissance et de la bonté de cette divine Princesse, nous serons facilement persuadés qu'il n'y a personne au ciel ni sur la terre qui puisse avec plus d'avantage, ni qui désire avec plus d'amour de nous assister dans ce moment d'où dépend notre bonheur ou notre malheur éternel. Quoique la charité des saints et des anges soit très-grande et qu'ils aient beaucoup de zèle pour notre salut, il n'y a rien en eux de comparable à la fournaise d'amour

(1) In orat. ad Virginem

qui brûle le cœur de la Mère de miséricorde ; et d'ailleurs une de ses paroles, un soupir de sa chaste poitrine est plus efficace auprès de son Fils que les intercessions de tous les saints ensemble, quoique leur crédit soit fort considérable, dit la mère de Blémur.

Mais, pour parler distinctement des bons offices que la sainte Vierge rend aux siens en cette occasion, il faut remarquer que l'appréhension que nous avons du dernier moment naît principalement de cinq choses qui s'y rencontrent. La première, c'est la mort même, en tant qu'elle est une séparation violente de l'âme d'avec le corps, accompagnée de plusieurs accidents contraires à nos inclinations et à nos sentiments naturels. La seconde, c'est l'incertitude de l'heure et du temps de cette rencontre, que nous savons d'ailleurs nous être tout à fait inévitable. La troisième, c'est la rude guerre qu'alors nos ennemis invisibles nous livrent, sachant très-bien qu'en ce point il s'agit de tout perdre ou de tout gagner. La quatrième, c'est l'examen rigoureux de nos vies, qui se fait incontinent après la mort, et qui est suivi de la sentence définitive de notre bonheur ou de notre malheur éternel. La cinquième, c'est le feu dévorant où les âmes sont envoyées pour y quitter la rouille des imperfections et des péchés qui n'ont pas été purifiés en cette vie par la pénitence ; feu auquel si peu de gens échappent, même des plus vertueux et des plus saints.

Montrons les admirables traits de la douceur, de la bonté de la Mère de Dieu en toutes ces occasions.

Voyez-vous ce pauvre vaisseau qui est surpris au milieu des vagues et des flots, et qui n'attend à chaque moment que d'être enseveli dans les ondes de la mer courroucée? Le ciel le menace avec ses tonnerres et ses éclairs, la nuit sombre l'épouvante, les vents lui font la guerre à toute outrance. Le mât est déjà rompu, le gouvernail emporté ; les antennes sont brisées, les voiles déchirées. On le décharge tant qu'on peut, on jette tout à la mer ; néanmoins de tous côtés il fait eau. Tout le monde crie miséricorde. Vous voyez là-dedans la vraie image d'un homme agonisant qui s'écrie avec le Roi-Prophète : Les douleurs de la mort m'ont assiégé de toutes parts : *Circumdederunt me dolores mortis* (Psal. 17). La raison, qui est comme le ciel de l'âme, est obscurcie par la force des nuages et des vapeurs qui s'élèvent ; la volonté demeure sans force et sans vigueur ; l'imagination est troublée ; les passions, et surtout celles de la crainte et du désespoir, ainsi que des vents impétueux, agitent l'âme et semblent la vouloir abîmer. Le corps manque en toutes ses parties, en tous ses sens et en toutes ses puissances. Il est question de dire un adieu général à tout ce qu'on a de plus affectionné en cette vie et de partir pour s'en aller en une région inconnue. Grand Dieu ! disait le Sage (Eccl. 41), que ce souvenir est amer à celui qui vit paisiblement au milieu de ses amis et dans l'affluence des commodités temporelles !

Ne serait-ce pas un bonheur inestimable d'être assuré dans le calme

pendant que les autres tremblent de peur et qu'ils sont près d'être engloutis des horribles frayeurs de la mort? C'est la condition désirable des serviteurs de la Mère de Dieu, qui ne peut être assez estimée. Car, comme leur vie lui a toujours été agréable, ainsi leur mort est précieuse devant sa face quand elle vient à leur secours, afin de reconnaître les bons services qu'ils lui ont rendus et de couronner d'une fin précieuse les vertueuses actions qu'ils ont pratiquées à son honneur. Prenez garde au discours qu'elle adresse à ceux qui ont eu le soin de recourir à elle pendant leur vie ; c'est celui même qui se trouve au 65e chapitre d'Isaïe : Je vous ai conviés souvent à avoir une dévotion et une affection particulière pour moi, et vous n'en avez tenu compte. Ecoutez donc ce qui vous arrivera : Mes serviteurs iront, à ce passage, aux noces, tandis que vous mourrez de faim. Mes serviteurs seront en triomphe, tandis que vous vous trouverez chargés de confusion. Mes serviteurs chanteront d'aise et de contentement, tandis que la détresse saisira votre cœur et vous fera jeter des cris et d'épouvantables hurlements.

Cette bonne Mère dit à l'oreille des siens : Votre mort est précieuse à mes yeux. Elle leur rappelle ces paroles si pleines de douceur : Celui qui craint Dieu sera bienheureux en sa fin, et il sera béni au jour de sa mort : *Timenti Dominum bene erit in extremis, et in die defunctionis suæ benedicetur* (Eccli. 1, 13). Elle dit à leur cœur cet oracle de son fidèle disciple : Bienheureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur, parce que le Saint-Esprit leur dit que le temps est venu auquel leurs travaux cesseront, et qu'ils jouiront du repos, parce que leurs bonnes œuvres les accompagnent : *Beati mortui qui in Domino moriuntur, amodo jam dicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis ; opera enim illorum sequuntur illos* (Apoc. 14, 13). Elle leur promet l'accomplissement de ces paroles de Job : A l'heure du soir il sera éclairé de la lumière de midi, et quand il lui semblera qu'il va être éteint, il brillera comme une étoile : *Et quasi meridianus fulgor consurget tibi ad vesperam, et cum te consumptum putaveris, orieris ut lucifer*, 11, 17. C'est-à-dire qu'au moment de sa mort il apercevra la clarté et la gloire qui lui est préparée, et qu'au même temps que les autres pleurent et s'affligent, il sera consolé par Jésus et Marie, en qui il a mis toute sa confiance.

Il n'est pas possible d'exprimer combien Marie sait préparer de loin leurs esprits et adoucir de bonne heure la pensée de la mort. Au lieu de ces appréhensions païennes et profanes qui nous la figurent comme la chose la plus horrible du monde, elle jette insensiblement dans l'âme des conceptions chrétiennes et surnaturelles qui la leur représentent comme le sommeil des justes et le passage à l'immortalité. Au lieu de ces terreurs paniques, que la seule pensée d'abandonner toutes les choses périssables a coutume de causer aux autres, elle met en leur entendement la grandeur et l'estime des biens éternels. Au lieu de la crainte qu'ils ont de la

dissolution qui se fait du corps, elle met en eux une joie de se voir bientôt en liberté, hors de la prison et de la servitude du corps. Elle leur met devant les yeux la belle et heureuse fin de ceux qui ont eu leur confiance en elle. Elle remplit leur volonté d'un ardent désir de voir le Roi de gloire en sa magnificence, de contempler le Sauveur du monde en sa beauté, et de le bénir en toute la durée des siècles. Elle fortifie leur cœur contre les souffrances du corps, et les leur fait recevoir de la main de Dieu comme la matière dont leur couronne doit être formée. Elle calme les craintes excessives qu'ils auraient par l'espérance de la résurrection et des biens qu'ils doivent posséder en la maison de Dieu. Elle adoucit la difficulté qu'il y a de quitter les parents et les amis par la pensée de l'échange qu'ils font des créatures avec le Créateur, qui leur sert de père, de mère, de frère, de sœur, d'ami, d'époux, et de tout ce qu'ils sauraient désirer, et de la douce compagnie qu'ils doivent rencontrer là-haut. Enfin Marie maintient toutes les puissances de l'âme dans une paix qui surpasse sans comparaison toutes les douceurs de cette vie.

Que si néanmoins il semble parfois qu'ils souffrent beaucoup et qu'ils soient parmi de grandes angoisses, il faut croire que ce n'est qu'au-dehors, puisque au-dedans elle les tient toujours fermes et arrêtés à l'accomplissement de la divine volonté. Ce que je dis avec assurance; car qui ne se persuade aisément que celle qui a si particulièrement assisté et si tendrement aimé les siens pendant leur vie n'ait garde de leur manquer en ce point, où les hasards sont plus grands et les combats plus dangereux, où il s'agit de mettre le sceau à leur prédestination et le dernier trait de douceur aux caresses qu'elle leur a faites pendant leur vie? Oh! qu'il est digne d'envie le bonheur de ceux qui meurent sous les ailes et sous la protection de la Mère d'amour! C'est la mort la plus douce et la plus désirable.

Mourir est une chose nécessaire et un arrêt porté contre l'homme. Une bonne mort est le commencement du bonheur de l'homme et la fin des misères de cette vie.

Mais au moins s'il savait le jour de son départ, cette connaissance lui pourrait servir à prendre le temps convenable pour laisser tous les autres soins, afin de dresser ses comptes et d'être prêt quand sa dernière heure sonnera. Car enfin que revient-il à Dieu de nous surprendre et de venir, comme le larron pendant la nuit, quand nous y pensons le moins? Quel avantage tire-t-il de notre perte et du malheur qui nous arrive pour avoir été pris au dépourvu?

Ainsi va discourant l'esprit humain à courte vue, sans porter sa pensée plus loin; mais Dieu, dont l'infinie sagesse et l'adorable providence a bien d'autres ressorts, prétend, par cette incertitude, non pas nous surprendre, car cela répugne à son infinie bonté, mais bien nous tenir toujours dans les bornes de notre devoir et du respect que nous devons à sa majesté.

Cette bride est tout à fait nécessaire aux méchants, qui ne mettraient jamais fin à leurs offenses s'ils avaient le temps de leur vie limité; et la connaissance qu'ils auraient de leur dernière heure ne produirait d'autre effet en eux qu'une licence effrénée de se porter à toute sorte de péchés avec une vaine espérance de se convertir à Dieu au dernier moment.

Quant aux gens de bien, il leur suffit de savoir que c'est leur Père qui l'a ainsi ordonné; ils sont toujours prêts à partir quand il lui plaira; ils disent avec le saint homme Job : Vous m'appellerez, et je vous répondrai; vous me tendrez la main comme un bon Père, et je me mettrai en devoir de vous suivre comme un fils obéissant, 14, 15. Il ne se peut faire qu'une telle soumission au bon plaisir de Dieu ne lui soit merveilleusement agréable et très-utile à ceux qui la pratiquent.

Quoi qu'il en soit, la Mère d'amour veille à ce que les siens ne soient jamais supris; car de bonne heure elle imprime en leurs âmes la maxime fondamentale de l'état spirituel, que pour tout au monde il ne faut pas vivre un seul moment en l'état où l'on ne voudrait pas mourir. Elle leur donne une conscience assez délicate pour ne pas vivre longtemps avec le péché; et comme elle s'est chargée de les acheminer à leur fin avec des moyens convenables pour l'obtenir, à mesure qu'ils en approchent davantage, elle redouble ses faveurs, elle augmente la lumière intérieure qu'ils ont, elle réveille leur ferveur et leur donne des avertissements secrets du changement qui se doit faire en eux. Et pour ceux qui sont à elle par une affection toute particulière et réciproque, par un cordial amour et par une entière confiance, elle leur donne les sentiments qui conviennent à l'heure de la mort. Cela se voit souvent, les exemples sont nombreux dans la vie des saints.

A la mort, l'ennemi commun, qui se sent pressé par le temps, livre un furieux assaut, comme nous l'avons déjà dit au commencement de ce chapitre. On est aux prises avec l'ennemi le plus rusé, le plus envenimé, le plus cruel qui se puisse imaginer.

Mais le dévot serviteur de Marie ne se décourage pas; il attend avec patience et avec douceur ce que le ciel décidera de lui. On lit dans ses yeux l'image de son âme, et sur son visage on voit la paix dont il jouit intérieurement. Toute sa confiance après Dieu est en sa bonne Mère, de qui il attend d'être assisté et protégé en cette extrême nécessité. Et comme il sait qu'elle est merveilleusement fidèle, aussi se repose-t-il entièrement sur ses promesses. Il lui recommande ses affaires avec une grande tranquillité, et la supplie de répondre pour lui à toutes les attaques des démons; il la prend pour son courage, pour sa force, pour son allégresse, pour son guide, pour le principe de son bonheur éternel. Il tient pour assuré qu'elle lui continuera ses soins et les traits de son amour maternel jusqu'à la fin. Cette pensée lui remplit le cœur d'assurance et lui fait adresser mille discours amoureux à la Mère de douceur, qui tient tout en règle.

et détourne de son cher nourrisson ce qui lui pourrait donner trop d'exercice ou mettre sa vertu en danger. Je parle ici de ce qui arrive ordinairement; car Dieu peut permettre, par des dispositions particulières et pour de justes raisons, que les enfants de sa très-chère Mère soient rudement éprouvés; mais il a moyen, quand il voudra, d'accorder aux autres une mort toute pleine de douceur.

Deux choses principalement nous servent à l'heure de la mort : les bonnes habitudes et le secours qui nous vient du ciel. Or, c'est en ces deux choses que les enfants de la Mère de douceur ont un très-particulier avantage. Car, quant aux saintes habitudes, il est clair qu'elles ont un très-grand pouvoir pour leurs âmes dans le calme et dans la douceur; d'autant que comme ils ont en grand usage de l'appeler amoureusement, de se mettre sous sa protection, de s'abandonner entre ses bras, de ne vouloir que ce qu'elle veut, de se confier absolument en elle, de désirer après Dieu de dépendre d'elle en tout et partout, la grâce fait jouer tous ces ressorts sans nulle résistance, et cause en leurs âmes un accord et une harmonie qui réjouit les anges du ciel.

Quant au secours qui vient d'en haut, la Mère de bonté n'a garde de manquer aux siens en une pareille occasion.

Je laisse à part ce qu'elle-même fait immédiatement, quoique ce soit le principal : les doux sentiments qu'elle verse dans leurs esprits, la sérénité dont elle réjouit leurs âmes, la confiance qu'elle établit au milieu de leurs cœurs, les douces paroles qu'elle leur dit intérieurement, les invitant à quitter la terre pour aller prendre possession de la place qu'elle leur a préparée au ciel.

Je parle seulement du secours qu'elle envoie pour soutenir les attaques de l'esprit de malice, secours qui a fait dire à saint Bonaventure (1), après saint Augustin, que l'archange saint Michel, prince de la milice céleste, que Dieu a commis pour assister les âmes à ce dernier assaut et pour les conduire dans le ciel, est toujours attendant les commandements de la glorieuse Vierge pour accourir à la défense de ceux qu'elle affectionne particulièrement : *Michael dux et princeps militiæ cœlestis, tuis, Virgo, paret præceptis in defendendis in corpore, et suscipiendis de corpore animabus fidelium, specialiter tibi, Domina, et die ac nocte se commendantium.* Et Dieu sait avec quelle ardeur il la sert, comme il s'emploie avec ses phalanges guerrières à leur protection et à la défaite des troupes ennemies. Ayant tout le ciel à sa disposition, c'est chose assurée que tous les bienheureux se présentent à elle par milliers, et à l'envi les uns des autres, pour lui rendre service en la personne de ceux qu'elle chérit; de sorte qu'il n'y a pareil bonheur au monde à celui d'avoir la Reine du ciel pour soi. Aussi tous les saints Pères en font tant d'état, qu'ils assurent

(1) Speculi.

qu'il est impossible que celui-là périsse qui a l'auguste et puissante Mère de Dieu pour lui.

Allez, allez hardiment, belles âmes, continue le P. Poiré, et ne craignez point de franchir le pas qui donne tant de frayeur aux autres ; rendez-vous sans appréhension dans le sein de la Mère d'amour, qui vous recevra à bras ouverts et vous défendra contre tous vos ennemis. Pour vous, Mère et Vierge sans pareille, que tous ceux qui vous connaissent vous bénissent pour tant de faveurs que vous faites à vos serviteurs, et que ceux qui ne vous connaissent pas encore apprennent à vous aimer et à se fier pleinement en vous.

Au jugement formidable de Dieu, tout va bien pour les vrais enfants de Marie, puisque, les ayant pris sous sa protection dès le commencement, elle a prévu cette dernière attaque et disposé toutes ses grâces pour les faire réussir à la persévérance finale. Oui, tout va bien, puisqu'elle les a couverts de toutes les armes nécessaires pour tenir tête à l'ennemi. Oui, tout va bien, puisqu'il y a peu d'apparence que celle qui jusqu'ici leur a donné tant de marques de son amitié les doive abandonner en ce besoin suprême. Oui, tout va bien, puisque le Juge, qui est son Fils et son Epoux, ne peut rien lui refuser.

Fasse maintenant l'accusateur des frères le pire qu'il pourra ; qu'il exhibe ses pièces, qu'il amène ses témoins, qu'il allègue la loi et la coutume, qu'il déploie toutes ses inventions, que gagnera-t-il contre la Reine-Mère et la Reine régnante du paradis? Qu'il tonne, qu'il tempête, qu'il jette le feu par la gorge, la Mère de miséricorde l'emportera d'un seul mot. Car sa parole est sans contredit, son témoignage sans soupçon, sa prière sans refus, son crédit sans bornes, son autorité sans réplique. Ses paroles sont des arrêts, ses prières des contraintes amiables, et ses volontés sont infailliblement suivies de l'exécution.

Il ne nous reste plus que ce seul pas à franchir des cinq qui rendent redoutable la rencontre de la mort, mais il serait capable d'alarmer quiconque le craindrait comme il faut. Je parle du feu du purgatoire, qui dévore les pauvres âmes qui n'ont pas pleinement satisfait pour leurs péchés pendant qu'elles étaient unies à leurs corps ; feu si violent et si cuisant, que celui de cette vie, lui étant comparé, semblerait de la rosée. Car, si ce que les saints docteurs disent communément est véritable, qu'il ne diffère de celui qui brûle les misérables damnés que pour la durée et la résignation à la divine volonté, il faut conclure que toutes les peines que nous pouvons souffrir ici-bas ne sont rien, comparées aux peines du purgatoire. Mais ce qui console, c'est que la bonne Mère ne cessera pas de les assister et de les soulager jusqu'à ce qu'elle les ait fait entrer dans le ciel. Dire en combien de manières elle leur donne du rafraîchissement, ce serait chose impossible. Ce sera assez d'en indiquer quelques unes.

Premièrement, il arrive bien souvent qu'elle met si bon ordre à exer-

cer les siens tandis qu'ils sont en cette vie, à leur faire pratiquer les actes de satisfaction et des principales vertus, que par ce moyen ils sont admis sans aucun retardement à la jouissance de Dieu.

Secondement, je dis bien davantage : non seulement elle pourvoit à ce qu'ils soient épurés de telle sorte, qu'il ne leur reste plus rien à purifier quand ils sortent de cette vie, mais de plus elle veut qu'ils en partent chargés d'une telle surabondance de satisfactions, qu'ils en aient pour en départir à d'autres.

Troisièmement, elle donne un soulagement sans pareil aux siens, leur faisant encore sentir sa sollicitude tandis qu'ils souffrent au milieu de ces feux ; elle leur envoie des anges qui, de sa part, leur portent la bonne nouvelle de leur délivrance et les consolent de diverses autres manières. Ce qu'elle fit un jour connaître à sainte Brigitte en lui disant (1) : Je suis la Reine du ciel, la Mère de miséricorde, la joie des justes, l'adresse des pécheurs à Dieu; il n'y a nulle peine en purgatoire qui par moi ne soit rendue plus douce et plus facile à supporter. Et ailleurs elle lui dit (2) : Je suis la Mère de ceux qui sont en purgatoire, et il a plu à Dieu que par mes prières les peines qui sont dues à leurs péchés fussent à chaque heure mitigées et adoucies en quelque façon.

Nous avons diverses preuves de cette vérité dans les *Révélations* de sainte Brigitte. Car en un endroit (3) le Sauveur accorde à sa très-sacrée Mère une triple miséricorde en faveur des âmes pour qui elle l'avait suppliê, et en adoucissement de la triple peine qu'elles souffraient dans la vue, dans l'ouïe et dans l'attouchement. En outre, il lui promet que celles qui se trouveraient engagées dans les plus grandes rigueurs des tourments du purgatoire passeraient aux moyennes; qu'à celles du moyen étage il serait permis de monter au lieu des plus légères, et que celles à qui il ne resterait plus que bien peu à payer seraient tout à fait délivrées.

Quatrièmement, elle excite des personnes encore vivantes à les aider par le saint sacrifice de la messe, par leurs prières, leurs aumônes, et par les autres œuvres satisfactoires, ou véritablement leur permet de solliciter elles-mêmes la délivrance de ces pauvres âmes.

Enfin elle visite cette prison en qualité de Reine qui a pouvoir de son cher Fils, et, par grâce spéciale, elle délivre à certains temps ceux que bon lui semble.

Le véritable ami aime en tout temps, et le frère se montre dans la détresse de son frère, disent les Proverbes : *Omni tempore diligit, qui amicus est ; et frater in angustiis comprobatur*, 17, 17. Les vrais amis, les

(1) Lib. 6 Revel., cap. 10.
(2) Lib. 4 Revel., cap. 138.
(3) Lib. 1, cap. 5.

parents dévoués ne peuvent se connaître dans la prospérité, mais bien dans l'adversité, dit saint Liguori (1). Les amis du monde sont assidus tant que la fortune nous sourit; mais si nous tombons dans sa disgrâce, et surtout si la mort vient à nous surprendre, c'est alors qu'ils nous abandonnent.

Marie n'en use pas ainsi envers ses serviteurs. On ne la voit point les délaisser dans le malheur, bien moins encore dans les angoisses de la mort, les plus terribles que l'homme puisse éprouver. Elle est notre vie dans le lieu de notre exil ; elle devient notre douceur à l'heure de la mort, en nous la procurant calme et heureuse. Depuis ce jour où Marie eut la douleur et la consolation tout ensemble d'assister à la dernière heure de son Fils, le chef des prédestinés, elle obtint d'assister pareillement tout le peuple des prédestinés dans ce terrible passage. C'est pourquoi l'Eglise met dans notre bouche ces paroles : Priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Qu'elles sont affreuses les angoisses des pauvres mourants, quand les remords de la conscience, la crainte du jugement qui s'approche et l'incertitude du salut éternel se réunissent pour remplir leur âme de trouble et de frayeur ! L'enfer, qui n'a plus qu'un peu de temps pour consommer leur perte, redouble alors sa rage et fait un effort extrême pour saisir au passage cette proie qui va lui échapper. Pour ce dernier combat, le démon, qui d'ordinaire tendait des embûches à l'âme pendant son pélerinage, ne se contente point de venir seul à la charge, mais il appelle à son aide les légions innombrables d'esprits infernaux : *Implebuntur domus eorum draconibus* (Is. 13, 21). Oh ! comme ils fuient à l'aspect de notre Reine, ces esprits rebelles ! Si Marie est de notre côté, que pourront contre nous les puissances de l'enfer? Quand un homme est près de mourir, l'enfer tout entier s'émeut, dit le prophète Isaïe, et suscite contre lui les géants, c'est-à-dire ses démons les plus redoutables, afin de faire tomber cette âme dans le péché, et de l'accuser ensuite quand elle se présentera au tribunal de Jésus-Christ. Mais si cette âme est défendue par Marie, les démons n'oseront l'accuser; car ils savent que le souverain Juge n'a jamais condamné aucun de ceux que protége sa Mère. Saint Jérôme, dans une épître à la vierge Eustochie, assure que Marie ne se contente pas d'assister ses serviteurs à la dernière heure, mais qu'elle vient à la rencontre de leur âme et la présente elle-même au tribunal de Dieu.

Oh ! quel bonheur sera le vôtre à votre dernière heure, mon frère, si vous avez vécu dans le doux état de sujet de Marie ! Heureux liens, chaînes précieuses, qui seront cause que vous mourrez dans ce calme avant-coureur du repos éternel. Le P. Suarez, grand serviteur de Marie, vit avec tant de joie approcher sa fin, qu'il disait : Non, je n'aurais jamais pu croire

(1) Pratique du Saint Rosaire, chap. 2.

qu'il fût si doux de mourir. Pieux lecteurs, vous éprouverez alors le même sentiment de consolation, si vous pouvez vous rendre ce témoignage d'avoir aimé cette bonne Mère, si fidèle à ses enfants quand eux-mêmes ont été fidèles à son culte, et que pendant leur vie ils se sont montrés assidus à l'honorer, en visitant ses églises, en récitant le chapelet, en jeûnant en son honneur, et surtout en joignant à ces pieuses pratiques un hommage bien plus agréable, qui est celui de la remercier de ses bienfaits et de se rendre de plus en plus dignes de sa puissante protection.

Que si, dans ce terrible moment, la vue de vos péchés passés cherchait à vous troubler et à vous jeter dans le désespoir, Marie viendra ranimer votre confiance et la rendra inébranlable.

Citons quelques exemples, entre mille, du secours que Marie accorde surtout à ses serviteurs à l'heure de la mort.

A Reisberg (1) vivait un chanoine régulier nommé Arnould, extrêmement dévot à la sainte Vierge. Se voyant près de mourir, il reçut les sacrements, fit appeler ses religieux et les pria de ne le point abandonner dans ses derniers moments. A peine leur avait-il fait cette recommandation, comme par un pressentiment secret de ce qui allait lui arriver, qu'en leur présence il commença à trembler de tous ses membres. Une sueur froide, un mouvement convulsif des yeux indiquaient assez l'état de son âme ; mais il le manifesta bien davantage quand d'une voix altérée il leur dit : Ne voyez-vous pas ces démons qui m'entourent et veulent emporter mon âme dans les enfers? Mes frères, invoquez pour moi le secours de Marie ; c'est en elle que j'espère. Aussitôt les religieux commencèrent les litanies de la Vierge, et quand ils en vinrent à ces mots : Sainte Marie, priez pour lui, le moribond les interrompant : Répétez, leur dit-il, le nom de Marie, car je suis déjà au tribunal de Dieu ; et après une courte pause, il reprit, comme s'il répondait à son accusateur : Oui, j'ai fait cela, mais j'en ai fait pénitence. Puis s'adressant à la Vierge : O Marie, s'écria-t-il, je les vaincrai, mes ennemis, si vous venez à mon aide. La nuit se passa dans ces terribles assauts, auxquels il ne cessait d'opposer le crucifix et le saint nom de Marie. Mais avec le jour le calme reparut, et Arnould fit éclater sa joie de ce que Marie, son refuge, lui avait obtenu le salut éternel. Ensuite, se tournant du côté de la Vierge qui l'invitait à le suivre : Je viens, ma Maîtresse, je viens, dit-il ; et, dans l'effort qu'il fit pour se soulever, il expira doucement.

La sainte Vierge apparut au bienheureux Adulphe, franciscain (2), qui, ayant renoncé à la principauté de l'Alsace, avait embrassé la vie sainte et humble de l'ordre des Franciscains. Tremblant à sa mort, Marie le rassure ainsi : Pourquoi craignez-vous, mon fils? et pourquoi la mort qui arrive

(1) In ejus vita.
(2) Platus, ex Annal. Francic.

vous effraye-t-elle? Venez en sûreté, parce que mon Fils, que vous avez servi fidèlement, vous donnera la couronne de vie. Il fut tellement rassuré et consolé par ces paroles de la Vierge et par sa présence, que toute son horreur de la mort se changea en une immense joie.

Saint Antoine de Padoue, arrivé à sa dernière heure muni de tous les sacrements, après avoir récité avec ses frères les psaumes de la Pénitence, adressa, dans toute la ferveur de son âme, ce bel hymne, qu'il disait souvent dans sa vie : *O gloriosa Domina, etc.* La Vierge lui apparut, le combla de consolations, et elle lui montra même son divin Fils. Plein de joie de ces miraculeuses vues, il rendit tranquillement sa belle âme à Dieu (1).

Saint Nicolas Tolentin, passant les nuits dans les prières pendant les six mois qui précédèrent sa mort, entendait le concert des anges comme un avant-goût assuré de son bonheur éternel. Sa mort approchant, il éleva sa voix dans l'allégresse. Ses frères voulant savoir la cause de cette joie extraordinaire qui les étonnait, étonné lui-même, se possédant à peine, ravi de ce prodige, il leur dit que la cause de cette inexprimable joie était la vision de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère et de saint Augustin. Ils me disent, ajouta-t-il : Courage, bon et fidèle serviteur ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Et il expira en prononçant ces paroles (2).

Après avoir dit qu'il voyait la sainte Vierge accompagnée d'une troupe d'anges, saint Stanislas de Kostka expira tranquillement (3).

Ah ! quel bonheur ! s'écriait saint François Régis, que je meurs content ! Je vois Jésus et Marie qui daignent venir au-devant de moi pour me conduire dans le séjour des saints (4).

Saint Etienne, roi de Hongrie, était si dévot serviteur de Marie, qu'il appela son royaume *la famille de la sainte Vierge Marie ;* il lui consacra son sceptre et son royaume par un vœu spécial ; il ordonna le jeûne la veille de ses fêtes, qu'on célébrait avec une solennité remarquable. Ce grand saint touchant à sa dernière heure, ayant réuni les évêques de son royaume et les premiers de sa cour, leur recommanda paternellement de conserver la foi catholique, d'aimer la justice, de s'appliquer à la charité fraternelle, à la pratique de l'humilité. Puis, élevant ses mains et ses yeux vers le ciel, il dit encore : O Reine des cieux, illustre Réparatrice du monde, je mets sous votre protection l'Eglise, les évêques et le clergé, mon royaume avec les chefs et le peuple; leur faisant mes adieux, je remets mon âme entre vos mains. La fête de l'Assomption arrivait ; il désirait ardemment de mourir en ce beau jour. Et quand ce jour fut venu, le roi, au milieu des évêques et des grands, reçut la sainte Extrême-Onc-

(1) Surius in ejus vita.
(2) In ejus vita.
(3) Sa vie par Godescard.
(4) Sa vie par Godesc.

tion, et après que son âme sainte fut ainsi renouvelée par la réception du corps et du sang de Jésus-Christ, il la remit avec allégresse entre les mains de la bienheureuse Vierge pour aller jouir de la gloire éternelle.

Voilà donc le fruit précieux de la piété envers la Mère de Dieu : une mort heureuse et pleine de joies célestes; car elle reçoit dans ses bras maternels et miséricordieux ses enfants, les présente à Dieu, et leur montre, après leur exil, Jésus, le fruit béni de ses entrailles. C'est pourquoi, pendant la vie et à la mort surtout, il est très-avantageux d'implorer son secours, de se confier et de se recommander à cette tendre et incomparable Mère.

CLXXVIII

MARIE, NOTRE ESPÉRANCE.

Marie est l'espérance des justes et l'espérance des pécheurs. Elle est en vérité l'espérance des justes. Tous les Etats de l'Eglise espèrent et respirent sous sa spéciale protection; sous son ombre et son bouclier, ils triomphent de Satan, du monde et de la chair. Tous les dons de l'Eglise lui arrivent par l'intercession de cette auguste Vierge.

Le Roi du ciel, bonté infinie qui ne désire rien tant que de répandre sur nous ses faveurs afin d'accroître notre confiance en lui, nous a donné pour Mère sa propre Mère, dit saint Liguori (1), entre les mains de laquelle il s'est pour ainsi dire démis de sa toute-puissance dans la sphère des grâces, voulant mettre en elle l'espérance de notre salut et de tous les autres biens.

Ceux qui espèrent en Marie, à cause de sa qualité de Mère de Dieu, sont bénis du Seigneur, qui prend plaisir à voir honorer cette sublime créature, dont il a reçu lui-même plus de gloire que de tous les anges et de tous les hommes ensemble.

L'Eglise a donc raison d'appliquer à Marie les paroles de l'Ecclésiastique, 24, 24, en l'appelant Mère de la sainte espérance, *Mater sanctæ spei.* Oh! combien d'orgueilleux ont trouvé l'humilité par leur dévotion à la Mère de Dieu! combien de violents la douceur! combien d'aveugles la lumière! combien de désespérés leur salut!

L'espérance en Marie est une colonne qui soutient tout l'édifice spirituel; si elle manque, l'édifice s'écroule et tombe dans le gouffre du désespoir. Elle est l'ancre de l'âme, qu'elle garantit des tempêtes, des ennemis et des passions.

Que les mondains s'affligent, ainsi que les pécheurs qui cherchent l'espérance où elle n'est pas; mais nous qui avons notre espérance en Marie, comment notre joie ne serait-elle pas grande et continuelle?

Je trouverai ce que je cherche, dit saint Bernard, et je posséderai ce

(1) Paraphrase du *Salve*, chap. 3.

que j'espère, parce que vous êtes notre espérance, ô Marie. Que ceux qui connaissent votre nom espèrent en vous, car vous n'abandonnez pas ceux qui vous cherchent, ô aimable Souveraine. Ceux qui espèrent en vous seront remplis de force, ils prendront des ailes d'aigle, ils s'élèveront sans s'arrêter. Qui n'espérerait pas en vous, vous qui aidez même les désespérés? Je ne doute point que, si nous venons à vous, nous aurons ce que nous voudrons. Qu'il espère donc en vous, celui qui est tenté de désespérer; qu'il recoure à vous, celui qui est abattu (1).

Et comment Marie ne serait-elle pas notre espérance, quand elle est en quelque sorte le centre du ciel et de la terre, de Dieu et de l'homme? dit Cornelius a Lapide (2). En elle et par elle Dieu, qui est la souveraine grandeur et la fin de toutes les créatures, s'est uni à la terre et à notre humanité quand Marie a donné un corps au Verbe éternel et l'a revêtu de sa chair. C'est là un admirable travail de la suprême sagesse de Dieu; elle a si bien su mettre en rapport la Divinité avec l'humanité, que la dignité infinie de Dieu a pu s'unir à la nature humaine sans que la Divinité perdît rien de sa gloire et de sa majesté. La Divinité unie à l'humanité en Marie et par Marie est aussi le centre où arrivent et se rencontrent toutes les perfections de toutes les créatures, toutes les prérogatives et les qualités des anges et des hommes, ainsi que les prières de ces derniers, leurs épreuves et leurs tentations, afin que le Verbe incarné les soutienne, les soulage, les soigne et les guérisse par Marie.

Un grand motif d'espérer en Marie, c'est sa débonnaireté.

La débonnaireté, au rapport du Docteur Angélique (3), est une douceur d'esprit provenant de la bonté du cœur, qui a en horreur tout ce qui peut contrister le prochain.

Si vous voulez (4) que je mette en avant quelques unes des propriétés de cette vertu les plus remarquables, je vous dirai qu'elle est très-cordiale, très-obligeante et très-aimable en Marie.

Je dis très-cordiale, car vous auriez grand tort de vous figurer la sainte Vierge avec une débonnaireté qui ne fût que des lèvres et ne consistât qu'en une parole sucrée, en une offre affectée de vains services et en menus compliments de même sorte, qui sont les traits ordinaires de la bienséance de cour. Elle était trop sincère pour s'amuser à ces mines artificielles et à ces contenances étudiées, et jamais elle ne sut ce que c'était que fard ou déguisement. Sa mansuétude eut son siége au centre du cœur, qui était détrempé de tant de douceur qu'il lui était impossible de voir l'affliction de quelqu'un sans en être aussitôt touchée. Les misères com-

(1) In antiphon. *Salve*, serm. 4.
(2) Comment. in Luc.
(3) 2 p., q. 2.
(4) Le P. Poiré, 4e traité, chapitre 11e.

munes étaient les siennes particulières, et personne ne pouvait se croire étranger pour elle. C'était bien elle qui disait avec saint Paul, et plus véritablement que saint Paul : Y a-t-il quelqu'un qui soit infirme, de qui je ne ressente les infirmités, ou qui soit scandalisé sans que son scandale me soit un feu brûlant pour mes entrailles? *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror?* (2 Cor. 11, 29.) C'était bien elle qui pouvait dire avec Job, et mieux sans comparaison que Job, que la douceur et la débonnaireté étaient sorties avec elle du sein de sa mère, et qu'elles avaient été nourries avec elle. C'était bien elle qui pouvait dire avec David, et à plus juste titre que David : Qu'il vous souvienne, Seigneur, de Marie et de toute sa débonnaireté. Car si jamais il y eut un cœur tendre, compatissant et bienfaisant, ce fut celui de la Mère d'amour.

Mais n'estimez pas que sa débonnaireté fût seulement très-cordiale, elle était de plus très-obligeante. Sa douceur ne se fondait pas en sentiments, de sorte qu'elle ne fît aussi paraître ce qu'elle était par les effets. Elle saisissait le cœur, les yeux, la langue, les mains, les pieds, et généralement toutes les puissances de son âme et toutes les parties de son corps. La Vierge chérissait, il est vrai, la solitude, sa bien-aimée, plus qu'on ne peut se l'imaginer; mais demandez à saint Ambroise (1) si cela l'empêchait de sortir quand elle était attirée au-dehors par quelque nécessité du prochain. Il vous assurera qu'il n'y avait rien de plus prompt qu'elle pour secourir les nécessiteux, pour visiter les malades, pour consoler les affligés, pour prendre sur elle, s'il eût été possible, toutes les charges des misérables. Manquait-elle de commodités pour assister ceux qui avaient besoin de quelque chose? Alors elle les consolait au moins de paroles, et leur tenait de si bons discours qu'ils en recevaient cent fois plus de satisfaction que de toute l'assistance des autres. Ne pouvait-elle ni l'un ni l'autre? Certes, en tel cas, rien n'était capable d'empêcher ses charitables prières, qui étaient toujours suivies de quelque issue favorable à celui pour qui elles étaient employées. Cela rendait sa débonnaireté si agréable, qu'il était impossible de ne l'aimer d'amour. On a beau me parler de Moïse, à qui la sainte Ecriture donne l'honneur d'avoir été le plus doux des hommes qui étaient de son temps sur la terre (Numer. 12); le saint homme Job a beau dire que ses serviteurs avaient tant d'affection pour lui, qu'ils l'eussent voulu manger de bienveillance et dévorer de caresses; saint Ambroise (2) a beau verser des fleuves entiers de son éloquence pour faire voir à tous David, qui n'a point de pareil, comme le vrai type d'un prince parfaitement aimable par sa mansuétude. Car s'ils croyaient entrer en comparaison de douceur avec la bienheureuse Vierge, ils seraient bien éloignés de leur compte. Mais ils n'ont garde d'y songer; leur hu-

(1) Lib. 2 de Virg.
(2) Lib. 2 de Offic., cap. 7.

milité est trop bien fondée pour s'oublier jusque là, et d'ailleurs ils voient clairement que Dieu avait réservé cette créature pour dresser en elle l'autel de la clémence dans le ciel et pour la rendre l'amour et les délices de toutes les nations de la terre.

En effet, prenez-y garde, et vous verrez que partout l'opinion de la douceur de la Mère de Dieu et de l'espérance qu'on doit mettre en elle a jeté de si profondes racines dans les cœurs, qu'il serait plus facile de concevoir l'homme sans raison ou le feu sans chaleur, que de croire Marie sans débonnaireté et de ne pas l'aimer à cette occasion. Ceux-là qui ne savent ce que c'est que d'aimer sentent eux-mêmes leurs cœurs s'attendrir quand la pensée de la Mère d'espérance, d'amour et de douceur leur passe seulement par l'esprit.

Et c'est ici qu'il me semble que je la vois se tourner vers ses chers enfants et leur adresser les paroles que son bien-aimé Fils disait à ses apôtres : Apprenez de moi que je suis débonnaire et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Matth. 11, 29). Non, après celle de mon Fils, je ne veux pas que vous alliez à autre école que la mienne pour apprendre cette vertu. Je veux que vous mettiez votre espérance en moi. Je désire que vous ayez l'obligation à votre bonne Mère de vous avoir servi de parfait modèle de la douceur chrétienne. Je vous laisse pour partage la vraie débonnaireté de cœur. Pratiquez-la, elle sera la base solide de votre espérance ; ce ne sera pas en vain que vous espérerez en moi.

Si Marie a été merveilleusement débonnaire pendant sa vie sur la terre, elle l'est bien davantage dans le ciel. Comment donc n'espérerions-nous pas en elle?

Et que d'autres motifs nous engagent à mettre en elle toute notre espérance! Son nom, sa maternité divine, sa bonté, sa miséricorde, sa puissance, sa médiation, etc., tout nous porte à espérer en elle ; et notre espérance ne sera jamais confondue.

Les pécheurs qui mettent leur espérance en Marie obtiennent leur conversion, leur pardon et leur salut. (Voyez le ch. *Marie refuge des pécheurs*.)

CLXXIX

MIRACLES OPÉRÉS PAR MARIE.

Marie est un remède souverain pour toutes les maladies du corps et de l'âme. Elle fait disparaître les douleurs; elle est une source continuelle de guérisons diverses; elle terrasse les démons. Comme son divin Fils, elle rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets; elle redresse les boiteux, guérit les paralytiques et les lépreux; elle ressuscite les morts; elle commande aux vents et à la mer, et les tempêtes sont apaisées; elle multiplie les pains. Peuples, approchez-vous de Marie, puisez abondamment dans cet immense océan de merveilles, de grâces et de bienfaits.

Je dirai avec Isaïe : Vous tous qui avez soif, venez à Marie, qui possède toutes les eaux vivifiantes du ciel. Vous qui êtes dans l'indigence, hâtez-vous, achetez et nourrissez-vous de Marie; venez auprès d'elle, vous recevrez sans échange le vin et le lait : *Omnes sitientes, venite ad aquas; et qui non habetis argentum, properate, emite et comedite. Venite, emite absque argento, et absque ulla commutatione vinum et lac*, 55, 1.

Que celui qui désire la guérison de ses maladies, l'expulsion de ses affections vicieuses de l'âme, la destruction des péchés, l'éloignement de toutes les calamités, aille à Marie.

Marie est l'atelier des miracles, Marie est le meilleur de tous les médecins, Marie est une pharmacie où se trouvent les remèdes qui guérissent tous les maux.

Dieu a opéré en Marie les plus grands miracles, et Marie ne cesse d'en opérer en faveur des hommes, et surtout en faveur de ses fidèles serviteurs. Tous les siècles retentissent et sont témoins des miracles sans nombre opérés par la très-sainte Vierge. Il faudrait des volumes immenses pour enregistrer ses miracles; et que de miracles inconnus à la terre ont été faits par elle!

Citons-en seulement quelques uns à la gloire de cette auguste Vierge,

pour notre édification et pour nous engager à avoir en elle une sincère dévotion et une grande confiance.

Saint Grégoire le Grand atteste, dans son livre 1er des *Dialogues*, que Constantius, prêtre, neveu de saint Boniface, évêque, ayant vendu un cheval douze pièces d'or, renferma cette somme dans son coffre. Saint Boniface, plein de charité pour les pauvres, donnait tout ce qu'il avait. Un jour un grand nombre de mendiants s'étant présentés chez lui, comme il n'avait rien à leur donner, il ouvrit le coffre de son neveu, prit les douze pièces et les distribua à ces pauvres. Le neveu, de retour d'un voyage, voyant que son or lui manquait, se mit en colère et réclama hautement cet argent à son oncle. Alors ce grand saint entre dans une église dédiée à Marie, conjure cette tendre Mère de lui verser entre les mains pareille somme pour qu'il puisse la rendre à ce neveu emporté. Aussitôt Marie lui remet la somme demandée, et l'oncle la donne au neveu.

L'empereur Julien, pour se rendre les démons favorables, apostasia et mit de côté l'habit religieux qu'il portait. Il se mit à exercer la magie; il renversait partout les croix. Etant parti pour faire la guerre aux Perses, les démons lui promirent la victoire. Alors toute l'Eglise se mit en prières. En ce même temps, saint Basile, évêque de Césarée, eut la vision que voici : Il lui semblait voir la sainte Vierge descendre dans la cathédrale avec une multitude d'anges. Dans cette même église était inhumé un soldat nommé Mercurius, et ses armes étaient à ses côtés. Julien l'avait mis à mort à cause de sa foi. La sainte Vierge disait aux anges qui l'environnaient : Qui me vengera de l'apostat Julien, qui ne cesse de blasphémer contre mon Fils et contre moi? Alors, tous se taisant, elle dit : Appelez-moi Mercurius; et quand celui-ci se fut levé de sa tombe, elle lui ordonna de prendre ses armes et d'aller joindre l'armée de Julien, lui ordonnant de tuer ce maudit empereur.

Saint Basile, se réveillant alors, entre dans l'église; il ne trouve plus Mercurius dans sa tombe, ni ses armes. Le lendemain matin, étant revenu, il trouva et son corps et ses armes. Il fut convaincu de la réalité de sa vision. Peu de jours après, quelqu'un de l'armée de Julien vint, qui raconta que cet apostat avait été tué, et qu'on n'avait pas pu savoir qui avait donné le coup mortel (1).

Venance Fortunat, ancien poète ecclésiastique, composa l'hymne *O gloriosa Domina*, dont les premières paroles célèbrent l'assomption de Marie au ciel. Elles plaisent tant à notre auguste Maîtresse, qu'elle en donna une preuve signalée. En voici le récit, tiré de la *Chronique* de saint François, quinze ans après la fondation de l'ordre de ce grand patriarche.

En l'année 1222, il arriva que le gardien du couvent d'Alanguer, en Portugal, désirant de savoir laquelle des hymnes dont se sert l'Eglise

(1) Nicéphore, *Histoire ecclésiastique*, livre 10, chapitre 35, et d'autres.

plaisait davantage à la sainte Vierge, ordonna au novice qu'il estimait le plus parmi son petit troupeau de le demander à la Mère de Dieu. Le frère fut surpris de ce commandement, mais il n'osa pas contredire son supérieur, ni même examiner si l'obéissance qu'il lui avait prescrite était raisonnable. Il se jette aux pieds du tableau de la sainte Mère de miséricorde et lui adresse la demande de son maître. A quoi elle répondit avec une excessive bonté que c'était l'hymne *O gloriosa Domina*. Auguste Souveraine, reprit le novice, puisque vous m'avez fait une grâce que je n'eusse pas osé espérer, permettez-moi de vous confier une peine qui agite mon esprit : mon supérieur prendra votre réponse pour un de mes rêves, et jamais il n'y ajoutera foi. — Eh bien! dit la bonne Vierge, je consens à guérir votre inquiétude et à vous donner une preuve qui vous garantira de tout soupçon : allez trouver ce gardien rigoureux, et dites-lui de ma part que, pour justifier ma parole et la vôtre, il vienne présentement ici avec sa communauté, et qu'il verra sur mon bras droit mon Fils bien-aimé. Il court transporté de joie et rapporte au gardien ce qui s'était passé, ne pouvant assez faire valoir l'incomparable douceur de la Reine de l'univers.

Ce que je vais rapporter n'est pas moins miraculeux. Le prodige est tiré du *Ménologe* de saint Benoît; il appartient singulièrement à la fête de l'Assomption de la sainte Vierge.

Pendant que la reine Elisabeth, si fameuse par la persécution qu'elle exerça contre les catholiques, gouvernait l'Angleterre, les hérétiques, par son ordre, entrèrent au monastère de Maja, en Hibernie, le glaive à la main et la rage dans le cœur. Quarante religieux qui vivaient dans ce sanctuaire, voyant leur mort assurée et voulant mourir au pied de l'autel, s'assemblèrent devant le Très-Saint-Sacrement, où ils attendirent la consommation de leur holocauste avec une constance digne de l'esprit qui les animait; de sorte que les calvinistes, les trouvant dans cette disposition, leur tranchèrent la tête et les laissèrent nageant dans leur sang. Pendant cette cruelle tragédie, le cellerier du monastère était dehors pour des affaires, et il rentra après que les hérétiques furent sortis. On devine assez quel fut son trouble quand il trouva la maison abandonnée, et que, cherchant de tous côtés, il ne rencontra pas un de ses frères. Il soupçonna bientôt la visite des hérétiques, mais il en fut certain quand il eut découvert toute sa sainte communauté couchée par terre, noyée dans un torrent de sang, et le chœur de l'église comme une boucherie. Tout ce qu'il put faire dans une si triste conjoncture, ce fut de verser d'abondantes larmes sur les saints martyrs, de plaindre son infortune et d'envier leur bonheur. Ce qui augmenta encore sa peine, ce fut de ne pouvoir célébrer l'office de l'Assomption de la Mère de Dieu, qui avait lieu le lendemain, car il restait seul pour chanter les vêpres. Il se met à genoux et s'écrie dans l'amertume de son cœur : Vous savez, Vierge très-pure, notre unique

Souveraine et notre Protectrice, avec quel soin, avec quel zèle et avec quel amour on vous a toujours honorée en cette maison, avec quelle révérence toutes vos fêtes y ont été célébrées; pourquoi donc souffrez-vous qu'aujourd'hui, et dans une si grande solennité, elle soit négligée de la sorte? Il était si affligé de ne pouvoir célébrer la fête comme il aurait fait avec ses frères, que la Mère de Dieu prit la peine de le consoler, mais d'une manière dont le récit doit être un sujet d'admiration pour tous les siècles. Il entendit premièrement sonner les cloches du monastère sans que personne les eût touchées, puis il vit tous les corps morts des saints martyrs se lever de terre en prenant chacun sa tête et la remettant à sa place; puis ils se rangèrent dans leurs stalles, et l'abbé commença les vêpres, qui furent continuées par cette illustre compagnie, mais d'un chant si doux et si harmonieux que jamais musique ne fut si agréable. Chaque martyr paraissait avec un filet rouge à l'entour du cou, et portait une couronne sur la tête, et tenait une palme à la main; et ce fut en cette attitude si touchante qu'ils chantèrent l'office de la Reine des martyrs en présence du dévot cellerier, tout ravi d'un tel prodige. Les vêpres achevées, les morts reprirent leur premier état et reposèrent une seconde fois en Dieu. Ce miracle fit un grand bruit dans l'Hibernie.

L'empereur Conrad, prince ambitieux, résolut de soumettre la Hongrie et de s'en rendre maître par la force. Le saint roi Etienne apprit donc que toutes les forces de l'empire étaient déjà sur ses frontières, et qu'elles avançaient à grandes journées pour le surprendre. Mais, bien loin d'être saisi de frayeur à une si fâcheuse nouvelle, il donna les ordres nécessaires pour s'opposer à ce torrent, et, sachant que le royaume appartenait à la Mère de Dieu, il se prosterna devant son image et fit cette courte prière : Si vous voulez, ô Souveraine du ciel et de la terre, qu'une partie de votre domaine soit désolée par les ennemis et que ce nouveau plan de votre adorable Fils Jésus-Christ soit dissipé, ne permettez pas, je vous prie, que cela soit imputé à mon peu de confiance en votre protection, mais plutôt à la disposition de votre volonté. Si le pasteur a mérité quelque châtiment pour ses péchés, qu'il en porte en lui seul la peine; et ne souffrez pas, s'il vous plaît, que les brebis innocentes soient affligées à son sujet. Quand il a fini sa prière, il se relève et se met en campagne avec les troupes qu'il peut ramasser, marchant à leur tête avec un courage invincible. Mais à peine a-t-il marché une demi-journée, qu'un courrier lui apporte la nouvelle de la retraite de l'armée impériale, sur l'ordre que les généraux ont reçu de retourner en Allemagne. Cet ordre, sans doute, fut donné d'en haut; l'empereur n'en eut point de connaissance. Il est vrai qu'il s'y soumit, et qu'étant touché d'un sincère repentir, il renonça dès lors à ses prétentions, et le saint roi gouverna pendant quarante-deux ans son peuple avec beaucoup de sagesse et de piété.

Le saint cardinal Pierre Damien rapporte une histoire si célèbre dans

la ville de Rome, que, pour en conserver la mémoire, on l'a gravée en lettres d'or sur une table de marbre blanc, à côté du maître-autel de l'église de Notre-Dame du Portique. Il dit donc qu'en l'an 1072 une femme de Rome vit, entre les autres qui assistaient à l'office de l'Assomption, une de ses amies, morte quelque temps auparavant. Une rencontre si peu attendue l'ayant fort surprise, elle regardait attentivement cette créature, car elle ne pouvait en croire ses yeux. Quand les divins mystères sont achevés, elle fend la foule et aborde cette apparition, lui demandant si elle n'était pas une telle. C'est moi-même, répondit la morte. — Et comment donc paraissez-vous avec les vivants, reprit celle-ci, puisque vous êtes d'un autre monde? En quel état êtes-vous? Que cherchez-vous ici? Cette âme lui apprit qu'elle avait souffert les terribles peines du purgatoire, mais que, la nuit de cette grande fête, la Mère de Dieu avait demandé sa délivrance et celle de plusieurs autres, et qu'elle avait retiré du purgatoire plus d'âmes qu'il n'y avait alors d'habitants à Rome.

Il est dit de sainte Thérèse dans sa Vie par François Ribera, livre 3e, chapitre 1er, qu'arrivée au monastère de l'Incarnation d'Avila pour y prendre la charge de prieure, la première chose qu'elle fit fut de mettre en la chaire du chœur une image en bosse de Notre-Dame, de lui porter les clefs de la maison, et de donner à entendre à celles qui étaient sous sa charge qu'elle n'était rien, et que la sainte Vierge était la vraie prieure qui les devait gouverner. Peu de jours après, Notre-Dame lui fit connaître combien cet acte lui avait été agréable, ainsi que sainte Thérèse l'atteste elle-même. La veille de saint Sébastien, comme l'on commençait au chœur le *Salve, Regina*, elle vit descendre la Mère de Dieu avec une très-grande multitude d'anges au siége de la prieure, où l'image avait été posée, et l'antienne achevée, la sainte Vierge lui dit : Tu as bien fait de me placer ici; je serai présenté aux louanges qui seront chantées à mon Fils, et j'aurai soin de les lui présenter.

L'empereur Léon l'Isaurien, irrité de l'audace de saint Jean Damascène, qui s'était fortement élevé contre ses sacriléges, résolut de perdre le saint auprès du calife de Damas par une accusation de haute trahison, qui était une noire calomnie. Le calife, trompé par Léon, fit venir le saint, et s'abandonnant à la colère, sans vouloir entendre sa justification, ordonna qu'on lui coupât sur-le-champ la main droite; ce qui fut exécuté. Sur le soir, notre saint, persuadé que la colère du prince serait apaisée, lui fit redemander sa main. Le calife, qui avait déjà quelque soupçon de la fourberie de l'empereur grec, revenu de son emportement, condamnait sa précipitation, qui l'avait empêché de découvrir la calomnie. Il fut touché de cette demande et consentit qu'on rendit au saint sa main. Alors celui-ci, plein d'une vive confiance, entre dans son oratoire, et prosterné devant l'image de la sainte Vierge : Mère de mon Dieu, s'écrie-t-il, refuge assuré et la consolation la plus douce de tous les fidèles, vous savez que ce n'est

que pour avoir défendu le culte dû à vos images, à celles de votre Fils et des saints, que j'ai perdu cette main; confondez aujourd'hui l'erreur en confondant la calomnie; faites que cette main se rejoigne à son bras pour n'être plus employée qu'à combattre les ennemis de votre Fils et les vôtres, et pour servir de témoignage à la vérité. En disant cela, il rapprocha sa main du bras, et elle y fut à l'instant si bien rétablie, qu'on n'eût jamais pu croire qu'elle avait été coupée, si, pour rendre visible le miracle, Dieu n'y eut laissé un filet rouge, marque de la séparation qui avait été faite. La merveille était trop éclatante pour ne pas faire du bruit. Le calife, en étant averti, voulut s'en convaincre par ses propres yeux, et embrassant le saint, le pria de lui pardonner son emportement (1).

Une histoire célèbre est celle de Marie l'Egyptienne, qui est rapportée dans le premier volume de la *Vie des Pères du désert*. A l'âge de douze ans, elle se sauva de la maison paternelle; elle alla à Alexandrie, où sa vie licencieuse devint le scandale des habitants. Après seize années de désordres et de crimes, il lui prit fantaise de se joindre à une troupe de pèlerins qui s'embarquaient pour Jérusalem, où ils allaient célébrer la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Arrivée dans cette ville, et le jour de la fête étant venu, un sentiment de pure curiosité la porta à vouloir entrer dans l'église avec la foule; mais elle se sentit repoussée par une main invisible, et par trois fois elle tenta inutilement de franchir le seuil de la porte. Alors cette misérable pécheresse, éclairée par une lumière céleste, rentra en elle-même et comprit que Dieu la repoussait de sa maison à cause de ses crimes. Il y avait sous le péristyle de l'église une image de la sainte Vierge peinte sur la muraille. Levant les yeux par hasard, et apercevant cette image, elle se prosterne, et fondant en larmes, elle fait cette prière dans son cœur : O Mère de mon Dieu, ayez pitié d'une misérable créature. Vous êtes le refuge des pécheurs; ne me refusez pas la consolation de voir et d'adorer ce bois sacré sur lequel mon Sauveur, votre Fils, a répandu son sang pour me racheter; après quoi je vous promets d'aller pleurer mes crimes le reste de mes jours dans l'endroit que vous m'indiquerez.

Assurée intérieurement que l'église lui serait ouverte, elle se présente, entre sans résistance avec les autres, et adore la croix avec les sentiments de la plus vive componction. Retournant ensuite vers l'image : O Mère de Dieu et ma Protectrice, dit-elle à la sainte Vierge, où voulez-vous que j'aille? Une voix lui répondit : Passe le Jourdain, et là tu trouveras le lieu de ton repos. La pécheresse fit une confession générale de toute sa vie, reçut la sainte communion; puis, ayant passé le fleuve, elle s'enfonça dans le désert, qu'elle comprit devoir être le lieu de sa pénitence. Durant les dix-sept premières années que la sainte pénitente passa dans la solitude,

(1) *Vie de saint Jean Damascène.*

ce furent des assauts continuels de la part de l'ennemi. Dans ces violentes tempêtes, elle ne faisait autre chose qu'invoquer Marie, et par son secours elle fut toujours victorieuse.

Un spectacle bien digne de l'attention publique, dit le pieux et savant P. Berthier, fut un miracle qui s'opéra en 1393, à Paris, par la puissante intercession de la Mère de Dieu, et ce prodige est revêtu de tous les caractères qui peuvent en garantir la vérité. Une malheureuse femme ayant oublié les lois de la religion et de l'honneur, d'un crime se précipita dans un autre, et elle en vint même jusqu'à étouffer les cris de la nature. Pour sauver sa réputation et se délivrer d'une petite fille qu'elle avait mise au monde, elle eut la barbarie d'ôter la vie à cette enfant et la fit enterrer près de la porte Saint-Martin des Champs. La Providence permit qu'un chien découvrît l'enfant. On accourut de toutes parts, et comme il n'y avait point de preuves que le baptême eût été administré, on jugeait que ce cadavre ne devait être mis qu'en terre profane. Sur cela, une femme touchée de compassion s'écria que c'était un grand malheur qu'une innocente créature fût privée de la vue de Dieu par la faute de ses parents, et dans l'instant même, prenant ce petit corps entre ses bras, elle proposa de le porter à l'église et d'implorer sur lui l'assistance de la sainte Vierge. Plus de quatre cents personnes l'entendirent, aucune ne la contredit, et toutes se mirent à suivre la femme et l'enfant jusqu'à Saint-Martin des Champs. En présence de cette multitude, on posa cette petite fille sur l'autel de la sainte Vierge, on se mit à prier Marie, et au bout de quelques moments, la protection de la Mère de Dieu se manifesta : l'enfant donna des signes de vie; on l'entendit jeter un grand cri, auquel répondit une acclamation générale. On chanta le *Te Deum*, on sonna les cloches, et comme la foule était si grande qu'on ne pouvait aller jusqu'aux fonts baptismaux, la petite fille fut baptisée sur l'autel même de la sainte Vierge, où elle reçut le nom de Marie. Pour confirmer le miracle de plus en plus, on fit venir une nourrice qui l'allaita à plusieurs reprises. Cet enfant de grâce vécut à la vue de tout le monde pendant trois heures, et mourut ensuite pour aller jouir de la bienheureuse éternité. On l'enterra le lendemain avec grande cérémonie devant le même autel dédié à la sainte Vierge.

Le P. Spinelli cite parmi les miracles de Marie, au n° 65, qu'en 1611, au célèbre sanctuaire de Mont-Vierge, la veille de la Pentecôte, une grande réunion de personnes profana cette fête par toutes sortes d'excès, bals, débauches, indécences. On vit tout à coup s'allumer un incendie dans la maison, et en moins d'une heure et demie, elle fut réduite en cendres. Plus de quinze cents personnes y périrent, victimes malheureuses de ces divertissements criminels.

On eut à Rome une grande marque de la protection de la sainte Vierge au temps du pontificat de saint Grégoire le Grand. Ce saint Pape ne trouva

point d'autre moyen, pour arrêter le cours d'une grande peste qui avait déjà fait d'affreux ravages dans la ville, que l'invocation de la Mère de Dieu et le recours à sa miséricorde. Jamais peste n'avait été plus cruelle, jamais on n'avait ouï parler d'une plus grande calamité. On voyait tous les jours mourir des milliers de personnes, dont la plupart étaient emportées subitement par la violence du mal, les unes en éternuant, les autres en bâillant, presque toutes sans avoir le temps de se reconnaître. Quoique le saint Pape eût prêché la pénitence, ordonné des prières publiques, fait des vœux, la peste ne laissait pas de continuer ses ravages, jusqu'à ce qu'il prit le parti de se retourner entièrement vers la Mère de Dieu. Il ordonna donc que le clergé et le peuple iraient en procession générale à l'église de Notre-Dame, appelée Sainte-Marie-Majeure, et qu'on porterait partout l'image de la très-sainte Vierge peinte par saint Luc. Cette procession arrêta entièrement le cours de cette calamité. Ce fut une douce merveille de voir que, par tous les endroits où l'image passait, la peste cessait entièrement, et, avant la fin de la procession, on vit sur la terrasse d'Adrien, qui depuis fut nommée le château Saint-Ange, un ange sous la forme humaine qui remettait dans le fourreau une épée sanglante. On entendit en même temps les anges chanter cette antienne de la sainte Vierge : *Regina cœli, lætare, alleluia, etc.* Le saint pontife y ajouta : *Ora pro nobis Deum :* Priez le Seigneur pour nous ; et l'Eglise a toujours employé depuis cette prière pour saluer la sainte Vierge au temps de Pâques.

Un prêtre nommé Théophile fut accusé calomnieusement auprès de son évêque, et en conséquence déposé d'une dignité dont il était pourvu. Cet affront le jeta dans une telle fureur, qu'il appela le démon à son secours. Cet ennemi du genre humain, lui étant apparu, lui promit de lui faire recouvrer sa dignité, s'il voulait renoncer tout présentement à Jésus et à Marie. Il le fit, aveuglé par sa fureur, et donna une renonciation formelle écrite de sa main. Le jour suivant, l'évêque, ayant reconnu la calomnie, fit appeler Théophile dans l'église, lui demanda pardon de sa trop grande crédulité, le rétablit dans sa première dignité. Sur cela le malheureux se trouva dans une grande perplexité, il demeura longtemps déchiré par les remords de sa conscience criminelle ; mais enfin il prit la résolution de recourir à la sainte Vierge devant une de ses images honorée dans une des églises de la ville. Là, à l'exemple du long temps que le Sauveur jeûna dans le désert, il persista pendant quarante jours à implorer la puissante intercession de Marie, joignant un long jeûne à sa prière. Au bout de quarante jours, la sainte Vierge lui apparaît, le reprend de son péché, lui fait faire sa profession de foi, et lui dit qu'elle lui a obtenu son pardon. Quelle consolation pour le pénitent ! Cependant il restait encore une peine profondément enfoncée dans son cœur : c'était le triste billet écrit de sa main et qui était resté dans celle de Satan. Il conçoit une ferme espérance que la Mère de Dieu voudra bien l'arracher au démon ; il per-

sévère donc trois jours à la supplier, et la nuit suivante, à son réveil, il trouve son écrit sur sa poitrine. Ce dernier trait met le comble à sa consolation, mais ne fait qu'augmenter son repentir et sa contrition. Le lendemain, qui est un dimanche, tandis que l'évêque célèbre solennellement la sainte messe, Théophile, après l'évangile, publie hautement, à sa confusion et à la gloire de Marie, tout ce qui lui est arrivé. De là il retourne à l'église de la sainte Vierge, y tombe malade, et meurt peu de jours après dans les plus grands sentiments de piété. Les plus respectables auteurs, tels que saint Bernard et saint Pierre Damien, ont rapporté ce fait, et il n'est pas possible d'en douter, quelque prodigieux qu'il soit.

Jean Comnène, empereur d'Orient, donna une preuve bien éclatante de la dévotion qu'il avait aux images de la Mère de Dieu. Les Scythes avaient fait une irruption sur la Thrace; ils s'y étaient jetés avec beaucoup de violence; enfin, par une usurpation digne de leur mauvaise foi, ils s'en étaient rendus les maîtres. L'empereur, dans une circonstance qui lui faisait perdre une si belle province de son empire, eut recours à la Reine du ciel, et, par la protection visible que son armée en reçut, il chassa les barbares et les mit en déroute. Alors, loin d'être ingrat envers sa Libératrice, il voulut lui céder hautement tout l'honneur de cette victoire. Il fit mettre son tableau sur un char de triomphe magnifique, attelé de quatre chevaux blancs, montés par les premiers princes de son empire; et lui, précédant tout ce cortége, allait à pied, la tête nue, devant le char de triomphe, avec une croix à la main, et renvoyait à Marie toute la gloire (1).

Qui n'a ouï parler du grand miracle opéré par la très-sainte Vierge sur un soldat nommé Beau-Séjour? Il récitait tous les jours sept *Pater* et sept *Ave*, en mémoire des sept allégresses et des sept douleurs de la sainte Vierge. Il n'y avait jamais manqué, et s'il arrivait qu'il se souvînt, après s'être couché, de n'avoir pas rempli ce devoir, il se levait sur-le-champ et récitait cette prière à genoux. Un jour de bataille, Beau-Séjour se trouva à la première ligne en présence de l'ennemi, attendant le signal de l'attaque; il se souvint alors qu'il n'avait pas dit sa prière accoutumée. Aussitôt il se met à la dire en commençant par le signe de la croix. Ses compagnons, s'en étant aperçus, le raillèrent, et les railleries passèrent de bouche en bouche; mais Beau-Séjour, sans s'en inquiéter, continuait sa prière. A peine fut-elle finie que les ennemis firent leur première décharge, et Beau-Séjour, sans avoir reçu aucune blessure, même légère, vit qu'il restait seul de tout son rang. Tous ceux qui, le moment d'auparavant, se moquaient de lui et le raillaient de sa dévotion, étaient étendus morts autour de lui. Il ne put s'empêcher de frémir à cette vue et de reconnaître la main de sa puissante Protectrice qui l'avait sauvé (2)

(1) *Histoire de l'Eglise.*
(2) *Recueil d'histoires.*

L'an 1585, au commencement de décembre, près de cinq mille Espagnols de l'armée catholique, dans les guerres de Flandre, se trouvèrent enfermés, entre Bomel et Bois-le-Duc, par une inondation que les troupes hollandaises avaient formée en rompant les digues de la Meuse. Déjà depuis cinq jours les vivres commençaient à leur manquer, le froid redoublait, l'inondation augmentait et les mettait de plus en plus à l'étroit. L'ennemi, bien supérieur en nombre, les tenait investis avec plus de cent bateaux et s'en croyait déjà maître. Enfin ils étaient perdus sans ressource, si la sainte Vierge ne les eût secourus de la manière toute spéciale que voici : Un soldat espagnol, creusant la terre pour faire un retranchement devant une église, trouva un tableau de l'Immaculée Conception qui semblait tout fraîchement peint. A cette découverte, tous ses compagnons accourent et se réjouissent comme d'un heureux augure ; ils s'empressent de porter solennellement le tableau dans l'église, et font vœu de se consacrer spécialement à honorer l'Immaculée Conception s'ils obtiennent leur délivrance. Ce ne fut pas en vain, car dans ces circonstances où tout paraissait absolument désespéré, au moment où ils ne pouvaient plus éviter de tomber au pouvoir de l'ennemi, la nuit même de la fête de l'Immaculée Conception, un vent violent dissipa une partie des eaux et glaça si fortement les autres, que les Hollandais n'eurent que le temps de gagner la Meuse à force de rames pour n'être pas enfermés eux-mêmes par la glace avec leurs bateaux. Les Espagnols, ranimés par un événement si heureux, les chargent du haut de leur retranchement, et dès le lendemain la glace, qui semblait n'avoir été faite que pour leur délivrance, s'étant fondue, ouvrit passage à un puissant secours de l'armée catholique, qui vint avec un grand nombre de barques pour les transporter en un lieu de sûreté et de repos. Dès qu'ils y furent arrivés, leur premier soin fut de fonder, à l'honneur de leur divine Protectrice, l'association qu'ils avaient fait vœu de lui consacrer (1).

Le bienheureux P. Pierre Fourrier, fondateur des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, passant dans une ville de Lorraine qui tire son nom de son auguste patron, saint Nicolas, y trouva tout le peuple dans une grande consternation, au sujet d'une maladie épidémique qui s'étendait sur les hommes et sur les animaux. Comme ces pieuses filles cherchaient auprès de lui quelque consolation, il leur dit qu'il fallait s'adresser à la grande Consolatrice des affligés, et ajouta qu'il était persuadé que si l'on écrivait sur plusieurs billets ces belles paroles : *Marie a été conçue sans péché*, ceux qui les porteraient avec confiance en recevraient sûrement du soulagement. Aussitôt que cette dévotion fut divulguée, tous les voisins y eurent recours, et ceux qui le firent avec foi se trouvèrent délivrés par cette pratique du mal qui les affligeait. Les avantages qu'on

(1) *Guerres de Flandre*, par Strada.

en retira dans cette ville firent que cette dévotion se répandit bientôt dans plusieurs autres où elle produisit des effets merveilleux, mais particulièrement à Nemours; car la délibération ayant été prise de livrer la ville au pillage, les religieuses alarmées et quantité d'autres personnes appliquèrent sur les portes de leurs maisons ces paroles glorieuses : *Marie a été conçue sans péché.* Ce fut comme le sang de l'agneau appliqué sur les portes des Israélites contre le glaive de l'ange exterminateur; c'est-à-dire qu'on vit cette résolution funeste de livrer la ville au pillage faire place à des sentiments plus doux et plus humains, et les soldats, qui étaient farouches comme des lions, devinrent doux et traitables comme des agneaux par la protection de la sainte Vierge (1).

Un célèbre missionnaire, le P. Gonzalès Sylveira, avait emporté avec lui au royaume du Monomotapa, en Afrique, un beau tableau de la très-sainte Vierge. Un des officiers de la cour du roi vit ce tableau, et, ne sachant pas distinguer la peinture de la réalité, il rapporte à son prince que le prêtre étranger avait chez lui une dame d'une rare beauté. Le roi conçut une grande envie de la voir et le fit dire au P. Gonzalès. Le père lui porta donc l'image et lui dit que c'était là la dame qui avait été vue par son officier. Le roi en fut enchanté et la fit placer sous un riche dais dans sa chambre même. La nuit suivante, pendant qu'il dormait paisiblement, il lui sembla voir la Vierge environnée de lumière, avec le même habit et les mêmes ornements qu'elle avait dans le tableau; elle lui parlait un langage qu'il n'entendait pas. Le même prodige lui arriva cinq nuits de suite. Il était affligé de ne pouvoir entendre ce que lui disait cette dame; il interroge pour cela le missionnaire; celui-ci lui répond que le langage de la Reine du ciel était un langage céleste que personne ne pouvait entendre, à moins qu'il ne fût chrétien. Sur cette réponse : Eh bien! dit le roi, je veux être chrétien, puisque cela est si agréable à la Reine du ciel. En conséquence, il se fit instruire des mystères de notre sainte religion, et au bout de quelque temps il reçut solennellement le baptême avec sa mère et un nombre considérable de seigneurs de son royaume. Alors il comprit que ce langage mystérieux de la sainte Vierge était un heureux moyen dont elle s'était servie pour lui faire embrasser le christianisme, et il lui rendit mille actions de grâces (2).

Il est rapporté dans l'histoire de saint Dominique que ce grand homme, prêchant dans le Languedoc à un peuple très-obstiné dans l'hérésie, se plaignit humblement à la sainte Vierge du peu de fruit de ses prédications. Cette bonne Mère voulut bien lui répondre que, comme le Seigneur avait fait préparer, par la salutation de l'ange, le mystère de l'incarnation qui devait opérer le salut du monde, il fallait qu'il imitât cette conduite

(1) *Vie du R. P. Fourrier.*
(2) *Recueil d'exemples.*

et qu'il fît valoir la dévotion de l'*Ave Maria* en faisant adopter au peuple l'usage du Rosaire; elle l'assura que, s'il le faisait, il verrait bientôt les fruits de salut qui en proviendraient. Il arriva en effet ce que la sainte Vierge avait promis. Saint Dominique gagna plus d'âmes à Dieu par le mérite de l'*Ave Maria* que par aucun autre moyen. Ce fut cette prière, répétée avec confiance, qui donna la vertu à ses prédications, et qui les rendit si fructueuses qu'une multitude d'hérétiques fut ramenée à la foi.

La frégate qui, après la mort de saint Constance, ramenait les Français de Siam en Europe, fut mise par une tempête hors d'état de se gouverner; des courants et un grand vent l'emportaient vers une île. Le pilote, n'étant plus maître que de choisir où il échouerait, demanda à M. de Bruant s'il aimait mieux que ce fût sur le sable ou sur un rocher. *Ni sur l'un ni sur l'autre*, répondit-il, *mais il faut trouver quelque moyen de passer au large*. Le pilote ayant répliqué que cela ne se pouvait pas, la frayeur commençait à gagner les plus hardis, quand un protestant anglais dit aux Français : M'étant souvent trouvé en de semblables dangers, dans mes voyages sur mer, avec des personnes de votre religion, j'ai remarqué que leur coutume en ces rencontres était de faire des vœux à la Vierge Marie, et qu'ils en obtenaient de grands secours. Cet avis, donné par un protestant, surprit tout le monde et fut pris pour un bon augure. Incontinent tous les assistants se mirent à genoux, et le P. d'Espagnac, missionnaire jésuite qu'on avait donné à M. de Bruant, prononça le vœu tout haut, et il avait à peine achevé que le vent changea et rejeta en pleine mer le vaisseau qui allait échouer sur les terres (1).

En l'année 1794, une femme vertueuse fut condamnée à mort sur de fausses conjectures qui la firent passer pour coupable d'une infidélité dont elle était innocente. Elle a recours à la grande Consolatrice des affligés; elle pleure aux pieds de la très-sainte Vierge, elle l'invoque, elle lui recommande instamment son innocence, son honneur, sa vie; et cette Mère de grâce, que personne n'invoqua jamais en vain, la prend si bien sous sa protection, que l'exécuteur ne peut jamais venir à bout de lui ôter la vie. Il la croit morte, à la vérité, après qu'il a fait l'office de sa charge; mais quand on la détache du gibet, quelques heures après l'exécution, pour la mettre en terre, et qu'on la porte à l'église, non seulement elle donne des signes de vie, mais encore elle se dresse debout, se jette sur une image de la très-sainte Vierge, publie hautement qu'elle est sa libératrice, qui a daigné lui apparaître pendant l'exécution pour relever ses espérances et la délivrer de ses craintes. Tous ceux qui en sont témoins bénissent la Mère de miséricorde et sentent redoubler leur confiance en sa bonté (2).

(1) *Histoire de M. Constance.*
(2) *Véritable Dévotion.*

CLXXX

MARIE RECONNAISSANTE DE CE QU'ON FAIT POUR ELLE.

Ne pourrait-on pas être blessé de ce mot de *reconnaissance* (1)? Qui est celui, dit saint Paul, qui lui a donné le premier, et qui l'a obligé à user de revanche? *Quis prior dedit illi, et retribuetur ei?* (1 Rom. 11, 34.) C'est vraiment aller trop loin que de parler de retour et d'acquit quand il s'agit de la Reine du ciel, et c'est alléguer mal à propos des redevances, des titres de justice et même de simples obligations de bienséance. Peut-être vaudrait-il mieux se contenir dans le respect et parler seulement de grâce et de faveur. Eh quoi ! quand toute notre vie aurait été employée à de continuels services, oserions-nous bien espérer d'avoir acquitté la moindre des obligations que nous lui avons? Cela étant, comment pouvons-nous parler de reconnaissance sans nous méconnaître tout à fait? A Dieu ne plaise que je veuille porter la plus légère atteinte à la gloire de la sainte Vierge; mais puisque Dieu, qui est la première source de tous les biens dont nous jouissons, nous fait lui-même la faveur de promettre une récompense à nos moindres actions, et même d'en accepter quelques unes comme œuvres de surérogation, pourquoi ne croirons-nous pas de même de la Mère de bonté? pourquoi nous défierions-nous de sa grande cordialité? Nous sommes redevables à Dieu de tout ce que nous pouvons, de ce que nous avons et de ce que nous sommes. Néanmoins il est si bon, qu'il s'abaisse jusqu'à traiter avec nous de nos plus petits services, non comme d'une chose qui lui est acquise, mais comme d'une possession qui nous appartient par droit. Il nous promet son amour, et il se donne lui-même pour prix ; en sorte que nous ne trafiquions que de ses biens et ne lui rendions service que du sien. Ce sont là les merveilleux effets de l'amour infini de Dieu, qui nous le rend si favorable. Ce sont des bontés sans exemple et qui ne peuvent venir que d'un cœur infiniment généreux. Aussi l'Eglise, dans l'une de ses préfaces, lui dit : En couronnant

(1) Le P. Poiré, 6e étoile, chapitre 7e.

le mérite, vous couronnez vos dons : *Coronando merita, coronas dona tua.*

Nous découvrons au cœur de la glorieuse Vierge des marques bien sensibles de la participation de cet esprit divin. Ses bons serviteurs peuvent dire en toute vérité qu'elle les a toujours prévenus de ses faveurs, qu'ils n'ont jamais fait un seul pas sans être accompagnés de ses grâces, que ses libéralités les ont suivis partout, et que par conséquent, quoi qu'ils fassent, ils demeurent toujours endettés. Malgré cela, c'est merveille comme elle se sent obligée par les moindres devoirs qu'ils lui rendent. Son bon cœur ne la laisse point en repos qu'elle ne leur ait donné des preuves du contentement qu'elle a pris à leurs services, et qu'elle ne les ait reconnus. Saint André de Crète le dit excellemment bien (1) : La très-sainte Vierge, étant très-magnifique, prépare toujours de très-grandes récompenses, pour peu que nous lui offrions. Elle a le cœur si généreux, qu'après Dieu nul ne l'a jamais surpassée en libéralité. Pour un elle rend toujours cent, et pour cent, dix mille. Les exemples le feront mieux connaître que tout discours.

Les grands Etats ont je ne sais quoi d'auguste, comme étant d'ordinaire composés de plusieurs membres qui sont capables d'attirer sur tout le corps les effets de la bonté de Dieu. Ainsi, dans la seule ville de Ninive, quoique ses mœurs fussent si dissolues que Dieu avait comme résolu de la détruire, il se trouva des âmes innocentes pour la sauver (Jonæ, 4). C'est ce qui arrête souvent le bras de la justice divine ; et la Mère de bonté ne demande pas mieux que de rencontrer quelque fidèle serviteur qui serve de rempart aux méchants, afin que, pour son seul respect, Dieu pardonne à plusieurs pécheurs. D'où je conclus que de même que les chers enfants de la Reine du ciel ont une obligation infinie à leur bonne Mère, ainsi le monde leur est grandement redevable, puisqu'à leur considération elle lui fait tant de biens, et qu'elle détourne tant de maux de ceux qui les méritent.

Je commence par la glorieuse journée de Lépante, comme par l'un des grands coups du ciel et par l'une des plus magnifiques actions que la Mère de Dieu ait produite en faveur des siens, où nous pouvons dire qu'elle a obligé non pas un royaume seulement, ou une province en particulier, mais vraiment toute la chrétienté, et qu'elle a reconnu les agréables services d'un grand nombre de ses enfants qui par tout le monde imploraient son secours, et entre autres du grand pape saint Pie V, qui n'a jamais douté que la Générale des armées du Seigneur ait présidé à cette bataille. Aussi, comme nous l'avons dit ailleurs, lui en a-t-il consacré le jour anniversaire, sous le nom de Notre-Dame de la Victoire. Cette grande et précieuse victoire fut remportée par l'invocation et la puissance de la Mère de Dieu.

(1) Orat. 2 de Dormitione Ss. Deiparæ.

L'Italie était dans un état déplorable quand la glorieuse Vierge lui fit connaître qu'elle n'avait pas mis en oubli les services qu'elle en avait reçus. Depuis plus de soixante ans déjà les ariens maltraitaient ce pays, et surtout Théodoric et Totila, rois des Goths, dont le premier avait fait mourir de faim et d'autres supplices cruels le pape Jean, premier du nom. Il s'était en outre tyranniquement arrogé l'élection des pontifes romains. Il avait hâté les jours de plusieurs personnes de distinction, et particulièrement de Symmachus et de Séverin Boèce, deux personnages pleins de mérite. Le second, Totila, remplissait tout de sang et de carnage, quand la Mère de miséricorde regarda ce pays d'un œil de compassion, et chassa les ariens par le moyen de Narsès, son fidèle serviteur. C'était l'un des capitaines de l'empereur Justinien. Narsès était tellement chéri de Marie, qu'au rapport d'Evagre (1), de Nicéphore (2), de Paul diacre (3), et d'autres bons auteurs, elle lui apparaissait souvent; comme il lui recommandait ses batailles, elle lui donnait elle-même le signal pour les commencer. Mais l'une des plus mémorables rencontres où elle lui ait donné des preuves de sa rare bienveillance fut en l'an 553; car, comme il avait attaqué le roi Totila en Toscane, il le serra si vivement, que celui-ci demeura sur le champ de bataille avec toute son armée, qui fut taillée en pièces. A ce grand coup de la protection de la sainte Vierge, l'Italie commença de nouveau à respirer le doux air de la liberté, que depuis longtemps elle ne connaissait plus.

La France se trouva dans un péril extrême sous Charles VII, surnommé le Victorieux. Ce prince ayant légitimement succédé au royaume de France par la mort de Charles VI, son père, trouva que le roi d'Angleterre avait déjà occupé son trône; que la plus grande partie des Français, et la reine sa mère, et le duc de Bourgogne, le plus puissant de tous les princes du sang, conspirant avec l'étranger contre lui, s'opposaient à ce qu'il prît possession de sa couronne. Le roi son père, avant sa mort, non seulement l'avait privé de l'espérance de succéder à ses Etats, mais de plus l'avait banni de son royaume par arrêt de la cour de Paris. L'Anglais s'était emparé de Paris et de toutes les provinces de France jusqu'à la Loire. Le jeune prince, accompagné d'un petit nombre de serviteurs fidèles, s'était retiré à Bourges.

Le secours du ciel vint-il jamais plus à propos pour un royaume désolé? Ce fut en cette occasion que la divine Providence secourut la France, et que la Générale des armées montra clairement qu'elle favorisait les fleurs de lis et qu'elle n'avait pas oublié les bons services reçus tous les jours de ce royaume. L'expédient qu'elle choisit pour assurer la couronne sur

(1) Lib. 4, cap. 26.
(2) Lib. 7 Histor., cap. 13.
(3) Lib. de Gestis Longobardorum, cap. 3.

la tête du jeune roi par la déroute des ennemis, tenait plutôt de la divine sagesse que de la prudence humaine. Car, comme il n'appartient qu'à Dieu seul, et à ceux qui agissent par son inspiration, de se servir des choses basses pour mener à fin les plus grandes, elle employa à cet effet une pauvre villageoise âgée seulement de dix-huit ans, lui mettant les armes à la main, et la faisant marcher à la tête des vrais fidèles Français. Ce fut la courageuse Jeanne d'Arc, native de la paroisse de Domrémy, près Vaucouleurs. Cette admirable et héroïque fille, qui sauva la France, fut élevée dès son bas âge dans la dévotion à l'auguste Vierge Marie. Quiconque ne la rencontrait point au logis de son père ou à la suite de ses brebis, était assuré qu'il la trouverait priant Dieu et la sainte Vierge dans un petit ermitage qui n'est pas loin de Vaucouleurs, et qu'on appelle Notre-Dame de Beaumont.

Ce fut sous les favorables auspices de cette invincible Guerrière que, l'an 1429, Jeanne fut conduite à Charles VII, qui, après diverses épreuves, lui fit donner des armes.

Le roi lui ayant fourni quelques troupes, elle s'en alla droit à Orléans, que bloquaient les ennemis, et ayant passé à travers leur armée pour encourager les assiégés, elle força bientôt tous les Anglais à lever honteusement le siége, après avoir été battus en diverses rencontres et avoir perdu un grand nombre d'hommes; et le roi devint bientôt maître de toutes les provinces révoltées et monta sur son trône.

L'Espagne n'a pas été exempte de fléaux; aussi a-t-elle éprouvé à son tour qu'on n'a pas en vain recours à la Reine du ciel. En 1212, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, quand Mahomet, roi des Sarrasins, ennemi juré du nom chrétien, se jeta dans le royaume de Grenade à la tête d'une armée qui semblait ébranler dans sa marche les deux pôles du monde, avec dessein d'anéantir tout ce qui portait le nom chrétien, le roi Alphonse VIII, surnommé le Bon, ayant obtenu à cet effet du pape Innocent III des indulgences très-étendues, se croisa avec les rois d'Aragon et de Navarre. L'armée catholique, soutenue par la puissante protection de Marie, écrasa deux cent mille Sarrasins. Le roi Alphonse envoya lui-même le récit de cette journée miraculeuse au pape Innocent, et Rodéric Ximénès, archevêque de Tolède, qui était comme l'âme du combat, en a écrit l'histoire.

Que n'a pas fait autrefois l'Angleterre pour honorer la Mère de Dieu, quand elle se glorifiait d'être la nourrice des saints et la bien-aimée du ciel? Et quelles faveurs ne recevait-elle pas en récompense de sa dévotion? Quand elle n'aurait reçu que celle racontée par Thomas Walsingham, historien anglais (1), savoir que, de sa propre main, Marie fit présent à saint Thomas, archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre, de la

(1) In Hist. Anglorum, in Henrico IV.

sainte ampoule pour le sacre des rois anglais, n'y a-t-il pas là un témoignage d'affection qu'on ne pourrait assez admirer? Et n'oublions pas ce qu'a écrit Henri de Huntingdon au 2e livre de son *Histoire d'Angleterre*, savoir que la sainte Vierge, le propre jour de sa Nativité, délivra la ville de Londres qui se trouvait étroitement assiégée par les Dacques, l'an 13e du règne d'Ethelred ; ce qui fit que les Arthurs, rois d'Angleterre, gardèrent depuis la sainte coutume de porter l'image de la Vierge en leurs armées, comme s'assurant d'être toujours victorieux par le moyen de celle sous les auspices de qui ils combattaient.

Et quelle protection n'ont pas éprouvée les royaumes de l'Allemagne, de la Pologne, du Portugal et d'autres ? Marie a toujours montré qu'il n'y a rien de perdu de tout ce qui est fait par amour pour elle.

Si Marie, comme nous venons de le dire, protége les royaumes qui lui sont dévoués, si elle est reconnaissante des devoirs qu'ils lui rendent, elle n'est pas moins reconnaissante en protégeant les villes qui sont zélées pour son culte. Citons-en quelques merveilleux et authentiques exemples.

La ville de Rome a rendu et rend tous les jours des grands honneurs à la glorieuse Vierge ; aussi en a-t-elle reçu des faveurs qui ne se peuvent estimer. Entre autres elle aura sujet de conserver jusqu'à la fin du monde la mémoire de celle qui lui fut accordée l'an 590 : c'est le grand miracle de la délivrance de l'affreuse peste qui ravageait cette ville sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, miracle que nous avons cité dans le chapitre précédent.

Qui ne serait curieux d'apprendre comme en l'an 847, le premier du pontificat de Léon IV, cette même ville fut délivrée d'un basilic funeste, dont le souffle envenimé avait déjà étouffé un grand nombre de personnes, et comme il fut tué par la sainte Vierge, de qui l'image fut publiquement portée par les rues le jour de son Assomption, suivant le récit du cardinal Baronius aux *Annales* de la même année ?

La ville de Constantinople a été jadis appelée la seconde Rome, et il serait difficile de décider laquelle des deux l'emporterait pour la piété envers la Mère de Dieu, si celle d'Orient avait aussi bien su maintenir son bonheur que l'autre. Car tant qu'elle tint la vraie religion, elle fut l'œil du monde et la merveille des villes, et fut nommée par excellence la cité de la bienheureuse Vierge, qui, en retour, fit des merveilles pour la protéger, surtout en la préservant plusieurs fois de l'invasion de ses ennemis, entre autres en l'an 625 (1).

Héraclius étant occupé à la guerre persique, Chosroès, roi des Perses, s'avisa de faire jouer une contre-mine. En effet, il sollicita les Huns occidentaux à venir surprendre la ville impériale pendant l'absence de l'empereur, espérant que par ce moyen il forcerait l'armée chrétienne, qu'il

(1) Theophanes in Annalibus Græc. — Cedrenus in Compend. hist.

avait pour lors sur les bras, à se retirer. Voilà donc ces barbares campés devant la ville, qui l'attaquent avec furie pendant dix jours. Mais quand la prospérité leur enfle davantage le cœur, et que d'autre part les pauvres assiégés semblent plus abattus, la Reine du ciel vient à leur secours en la manière que je vais dire, d'après l'historien Cedrenus. Elle sortit de grand matin de l'église des Blaquernes, qui touche à la ville, comme de sa plus chère demeure, et traversa le camp des ennemis, accompagnée de deux personnes seulement. Les Huns, se persuadant que c'était l'impératrice qui allait trouver leur prince pour traiter avec lui en l'absence de l'empereur, ne firent nulle difficulté de lui livrer passage, s'apprêtant néanmoins toujours à charger les troupes qu'ils avaient vues peu auparavant sortir de la ville. Mais comme ils virent qu'elle passait les tranchées sans mot dire, ils la suivirent à grands pas, ne soupçonnant pas que c'était un artifice du ciel pour les aveugler tous. Car comme ils furent près d'elle pour l'arrêter, elle se déroba à leurs yeux avec ceux qu'elle conduisait, et jeta une telle frayeur dans leurs cœurs et une si grande confusion dans leurs esprits, qu'ils se jetèrent les uns sur les autres ; en sorte que, si la nuit ne les eût séparés, il n'en serait pas échappé un seul.

Le lendemain, les chefs visitèrent le camp, et ayant reconnu l'étrange extermination qui s'y était faite, ils levèrent le siége avec diligence. Mais la Mère de Dieu ne les poursuivit pas moins vivement par eau qu'elle avait fait par terre, de sorte qu'ils périrent presque tous sur la mer. Le rituel des Grecs dit que la ville fut pour lors investie de deux armées, dont l'une était conduite par Sarbarus, lieutenant de Chosroès, l'autre par Chaganus, général des Scythes et des Mysiens, mais si puissantes qu'à peine y avait-il un Grec contre dix de ces barbares. Il dit de plus que, pendant que ces impies lançaient des blasphèmes au ciel, le patriarche Sergius faisait des merveilles pour encourager le peuple à recourir à la Mère de Dieu, de qui il porta l'image (qu'il avait tirée de l'église de Notre-Dame de la Guide) le long des murailles, avec les sacrés suaires et d'autres reliques de la Vierge, qui étaient conservées là-dedans. Enfin il ajoute que les barbares, voulant s'enfuir, furent repoussés au port des Blaquernes, devant l'église de la Vierge, et que, comme ils étaient éperdus, ceux de Constantinople sortirent sur eux, jusqu'aux femmes et aux petits enfants, et ne cessèrent de frapper qu'ils ne fussent las de tuer.

Cinquante-trois ans après, Constantinople fut attaquée par les Sarrasins avec une puissante armée, depuis le mois d'avril jusqu'à celui de septembre. Mais la sainte Vierge (Theophanes, *loco citato*) combattit encore contre eux, et leur envoya tant d'incommodités, qu'ils furent contraints de se retirer, et ceux qui étaient restés furent pour la plupart exposés à la merci des tempêtes et à la furie des vents.

L'an 717, avant que l'empereur Léon l'Isaurien se fût abandonné à la rage de briser les images, les mêmes Sarrasins revinrent à la charge, et

tinrent une armée devant la ville pendant trois ans entiers. Alors fut portée solennellement la même image de la Mère de Dieu le long des murailles pour la convier à secourir sa chère cité. Elle le fit tout aussitôt, et inspira sur-le-champ un heureux dessein à l'empereur, qui fut d'envoyer deux brûlots ou navires embrasés du feu grégeois au milieu de la flotte sarrasine, qui était composée de huit mille navires; ce qui lui réussit si heureusement, qu'on eût cru voir l'incendie d'une forêt de haute futaie. Alors chacun commença de se sauver comme il put; ce fut en vain, car les uns furent engloutis dans les eaux, les autres, ayant passé la mer Egée, furent abîmés d'une grêle de feu, qui fit aussitôt bouillir la mer, et ayant fondu la poix des vaisseaux, les coula tous soudain à fond, sans qu'il échappât plus de dix personnes épargnées pour publier partout l'infortune de leurs compagnons et la gloire de la très-sacrée Vierge. Ces faits sont attestés, outre le témoignage de plusieurs très-graves auteurs (1), par le pape Grégoire II, qui en fait une très-honorable mention dans la lettre qu'il adressa à saint Germain, patriarche de Constantinople, et qui fut publiquement lue au second concile de Nicée. Le peuple de Constantinople, pour se montrer reconnaissant de tant de faveurs qu'il avait reçues de la Mère de Dieu, employa en actions de grâces les nuits entières qui précédèrent et qui suivirent ces trois journées. De plus, on institua une fête qu'on nomma Notre-Dame la Droite ou Notre-Dame sans Repos, en souvenir de ce que les habitants de Constantinople demeurèrent toutes ces nuits-là sans s'asseoir et sans fermer l'œil, priant sans interruption devant l'image de la sainte Vierge. Cette fête se célébrait le samedi de la cinquième semaine du carême, ainsi qu'il est expressément rapporté au rituel des Grecs.

Ceux qui savent tant soit peu ce que c'est que la dévotion à Notre-Dame de Lorette, et qui ne le sait? ne s'étonneront jamais que la sainte Vierge l'ait prise en sa très-particulière protection. Elle le fit spécialement paraître quand le pape Léon X gouvernait l'Eglise. Car Sélim, empereur des Turcs, fils de Bajazet, se figurant que rien ne lui était impossible, et menaçant hautement les trésors de cette sainte chapelle, jeta en Italie une grosse flotte de pirates, qui, ayant parcouru l'Esclavonie et la Pouille, prirent port à Recanati, où ils mirent tout à feu et à sang. Mais comme sans nul empêchement ils s'avançaient vers le bourg de Lorette, ils connurent bientôt que ce lieu, quoique dépourvu de défense humaine, n'était pas abandonné entièrement du secours du ciel. Car le seul aspect de l'église de Lorette les effraya tellement, que, sans oser passer plus loin, ils furent contraints de rebrousser chemin et de se rendre à leurs vaisseaux. Et Sélim, auteur de cette sacrilége entreprise, paya bientôt son

(1) Theophanes in Annalibus Græc. — Vincent Bellovac., lib. 23 Speculi histor., c. 27. — Sigebertus in Chronico — Baronius, Annal., 717 et 718

crime; car il mourut peu après d'un chancre qui lui fit commencer en cette vie à éprouver la terrible justice de Dieu contre les ennemis de son auguste et sainte Mère (1).

Le pélerinage de Notre-Dame de Chartres est très-recommandable. Voici entre mille un prodige qui eut lieu en l'an 908. Rollo ou Raoul, sorti d'une illustre maison de Bavière, homme fier et barbare, étant chassé de son pays, vint fondre en France avec un grand nombre de voleurs et de pirates qu'il avait ramassés sur sa route en divers pays. Entre autres promesses, il leur annonçait des merveilles du riche butin de Notre-Dame de Chartres qu'ils allaient assiéger. La ville n'avait alors nul moyen humain de se défendre. La nécessité jointe à la dévotion fit recourir les habitants à Marie. Cette troupe d'ennemis fut soudain frappée d'un si étrange aveuglement, qu'il ne leur fut pas possible d'avancer ni de reculer. Alors les assiégés se jetèrent sur eux et les tuèrent presque tous. Raoul échappa, à la vérité, et Dieu ayant touché son cœur, il se fit chrétien (2).

Combien d'autres villes, comme le Puy, Poitiers, Soissons, Lyon, Marseille, etc., ont éprouvé la puissante et reconnaissante protection de Marie par de grands prodiges !

Quelle grande consolation pour nous de savoir que la sainte Vierge est pleine de reconnaissance pour tout ce que les hommes font en son honneur et par amour pour elle ! Heureux ceux qui consacrent leur langue, leurs talents, leur vie à la faire aimer et à la glorifier ! Ils se procurent la grâce en ce monde et la vie éternelle en l'autre. La sainte Vierge le promet elle-même dans l'Ecclésiastique : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt :* Ceux qui me font connaître auront la vie éternelle, 24, 31.

(1) Turselinus, lib. 2 Hist. Laurettæ, cap. 19.
(2) S. Antoninus, 2 part. Hist., tit. 16, cap. 19.

CLXXXI

MARIE MÉRITE TOUTE NOTRE RECONNAISSANCE.

Si la très-sainte Vierge est reconnaissante pour tout le bien qu'on lui fait, combien, à plus forte raison, ne devons-nous pas être reconnaissants nous-mêmes pour tant de biens qu'elle nous souhaite et qu'elle nous procure sans cesse !

Celui-là seul mérite d'être appelé ingrat, dit Sénèque (1), qui nie avoir été obligé, quand de fait il l'a été ; qui déguise ou dissimule le bienfait, qui n'a nul soin d'être reconnaissant quand il le peut, et plus que tous, celui qui met en oubli le bien qu'il a reçu.

De sorte que quiconque s'efforce d'en conserver la mémoire, et qui est prêt à donner dans l'occasion des preuves certaines du sentiment qu'il en a, ne peut être flétri du nom d'ingrat, qui est un des mots les plus odieux que l'on puisse prononcer parmi les hommes. Car je veux bien, dit le même philosophe (2), que ce soit une chose dégoûtante d'être tenu pour homicide, pour larron et pour adultère; néanmoins c'est chose encore plus horrible d'avoir la réputation d'être ingrat, à moins que l'on ne dise qu'il n'est pas possible d'être entaché de ces crimes-là sans être auparavant noirci par celui-ci.

Loin des chers enfants de Marie, dit le P. Poiré (3), un vice si infâme ! loin des sentiments si peu conformes à leur condition ! loin une si grande bassesse d'esprit ! Au contraire, que la reconnaissance habite dans les cœurs et y produise des fruits dignes d'être admirés des hommes, d'être présentés par les anges, d'être agréés de la Reine du ciel et d'être regardés d'un œil de complaisance par celui à qui finalement tout bien et toute reconnaissance doivent aboutir. L'honnêteté de la reconnaissance est donc le premier titre qui nous engage envers Marie.

(1) Lib. 3 de Benefic., cap. 1.
(2) Lib. 1 de Benefic., cap. 10.
(3) 4e traité, discours fondamental du 4e traité, chap. 1er.

En second lieu, nous sommes attirés à la reconnaissance envers Marie par le charme de sa grandeur, qui répand sur nous un si grand nombre de bienfaits.

Les bienfaits que le ciel répand sur nous n'ont toute leur vertu que dans le retour au principe d'où ils procèdent ; et c'est en vain que Dieu nous enrichit de ses dons, s'il n'en reçoit quelque tribut de gloire. Les âmes qui ont reçu les plus belles grâces de Dieu sont aussi les plus obligées à payer fidèlement les droits du ciel. J'avoue que quand nous nous mettrions en pièces, et que toutes les puissances de nos âmes seraient distillées pour en tirer un suc de reconnaissance, elles ne sauraient arriver à égaler le moindre trait de douceur qui sort du cœur amoureux de la Mère de grâce.

Mais quoi ! faut-il perdre courage parce que nous ne pouvons pas faire tout ce que nous voudrions ? Est-il question de tout quitter parce que nos sentiments ne s'élèveront jamais jusqu'à ses bienfaits ? Au contraire, ce nous doit être un singulier contentement qu'elle soit incomparablement relevée au-dessus de nos forces, et que nous soyons bien éloignés d'arriver à la grandeur de ses mérites. Il est question de lui offrir notre bonne volonté, il est question de lui faire hommage autant et plus de ce que nous ne pouvons pas que de ce que nous pouvons ; car ici la volonté est reçue pour l'effet, et autant est prisé ce qu'elle désirerait offrir que ce qu'elle présente réellement.

En troisième lieu, nous y sommes obligés par les justes prétentions de la même Vierge, qui ne nous a choisis pour ses enfants bien-aimés qu'à la charge pour nous de quelque correspondance d'affection pour elle ; de sorte que, comme Dieu fit autrefois un pacte avec Salomon en ces termes : Il me reconnaîtra pour père, et je le traiterai comme fils, de même elle s'engage à nous être toujours très-bonne, très-aimable et très-fidèle Mère, à la condition que nous nous comporterons envers elle en vrais enfants, c'est-à-dire que nous ne nous contenterons pas de recevoir d'elle des faveurs à pleines mains, mais que nous userons de retour et ferons remonter l'amour à sa source autant que nous en serons capables. Car un enfant dépourvu de ce sentiment n'est pas un enfant, mais une statue ou un rocher animé ; que s'il est enfant, il ne peut être légitime, ou s'il passe pour tel, il ne doit attendre autre chose que d'être débouté de toutes les espérances des vrais enfants d'adoption. Plutôt mourir que de tomber dans un si affreux malheur et de porter indignement l'honorable titre d'enfants de la Mère de Dieu. Qu'elle détourne par sa bonté ce désastre de nos têtes, et que, parmi une infinité d'autres obligations, nous lui ayons encore celle-ci, d'estimer autant qu'elle désire les biens qui nous viennent de sa main.

En dernier lieu, nous sommes forcés à cette reconnaissance par l'affection que nous nous portons à nous-mêmes, puisque l'unique moyen de

nous maintenir en ses bonnes grâces et d'obtenir la continuation et l'accroissement de ses faveurs, c'est de témoigner que celles que nous avons reçues ont jeté de profondes racines dans notre cœur. Le Sage dit que l'attente de l'ingrat et l'espérance qu'il a conçue en son esprit de quelque nouvelle faveur sera réduite à néant par son ingratitude, comme la glace se fond aux rayons du soleil, et qu'elle s'écoulera comme l'eau qui passe sur la terre sans la pénétrer plus avant : *Ingrati spes tanquam hibernalis glacies tabescet, et disperiet tanquam aqua supervacua* (Sap. 16, 29).

Saint Bernard nous assure (1) que l'ingratitude est l'ennemie mortelle de l'âme et de ses progrès ; qu'elle est l'anéantissement des mérites, la ruine des vertus, le retranchement des bienfaits, le vent qui tarit la fontaine de bonté, qui dissout la rosée de la miséricorde et arrête le courant des grâces du ciel. Au contraire, dit saint Jean Chrysostôme (2), la reconnaissance est un trésor d'un prix inestimable et un bien qu'on ne saurait épuiser. C'est pourquoi le grand saint Basile (3) pèse très-sagement ces paroles du psaume 115e : Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Car il dit que notre reconnaissance oblige Dieu à nous faire de nouveaux biens, et que quand même il ne reçoit de nous que ce qui lui est dû pour l'intérêt de ses bienfaits, néanmoins il est si bon pour nous, qu'il le met en fonds et le fait passer en capital, afin qu'il n'y ait nul bon mouvement de notre cœur qui ne fasse profit avec lui. Ce qui doit être encore entendu de la Reine du ciel dans la même proportion qu'elle participe à la bonté de Dieu. D'où il suit qu'autant que nous nous aimons nous-mêmes et que nous affectionnons notre avantage, autant devons-nous mettre d'application à multiplier le talent des grâces du ciel en cette sainte et divine banque. La Reine-Mère, qui a les clefs des trésors de l'épargne de son Fils, nous y convie, le bien de nos affaires nous presse, Dieu y consent; et s'il y a de la conscience, c'est de ne pas laisser échapper de si belles occasions de s'enrichir. Qui peut arrêter nos affections et engourdir nos désirs?

Puisque, par toutes sortes de saintes considérations, nous sommes engagés aux devoirs de reconnaissance envers la Mère de Dieu, cherchons maintenant les moyens de bien pratiquer cette royale vertu.

Je commence les reconnaissances dues à la Reine du ciel par la haute estime que nous devons faire d'elle, comme par la règle et la mesure des autres (4). Car, ainsi que la connaissance est ce qui donne le branle aux mouvements de notre âme, de même de l'estime que nous faisons de cha-

(1) Serm. 52 in Cant.
(2) Homil. 1 ad popul. Antioch.
(3) Homil. 5 in martyrem Julittam.
(4) Le P. Poiré, ut supra, chap. 2.

que chose dépend l'affection que nous lui portons. Il n'y a point de peine à aimer et à honorer ce que nous prisons grandement ; au contraire, souvent nous avons plus besoin de bride que d'éperon ; mais nous porter avec ardeur à ce dont nous faisons fort peu de cas, c'est chose qui, en certaine manière, surpasse les forces de l'esprit de l'homme. Motif pour lequel notre Dieu, désireux d'attirer nos cœurs et nos affections à lui par les chaînes de l'amour et de l'espérance, a jeté avant toutes choses dans notre entendement un rayon de sa céleste lumière, que nous appelons la foi, dont le propre est de nous découvrir les grandeurs de ses infinies perfections, et de nous fournir de hautes pensées de sa divine Majesté, au moyen desquelles il attire nos cœurs et manie nos volontés comme bon lui semble.

Pour cette raison, quoique tout ce qui a été dit jusqu'ici des grandeurs de la Mère de Dieu ait eu principalement pour objet de former en nos esprits une conception relevée de ses rares qualités, toutefois je me sens obligé de les représenter de nouveau comme en un tableau raccourci et par une simple vue, pour aider la pratique de la reconnaissance.

Que pensent les hommes de moi ? demanda un jour le Sauveur à ses disciples : *Quem dicunt homines esse Filium hominis?* (Matth. 16, 13,) en une conférence familière et privée qu'il fit avec eux. Ils lui dirent : Les uns, qu'il est Jean-Baptiste ; d'autres, Elie ; d'autres, Jérémie, ou quelqu'un des prophètes. Jésus leur dit : Et vous, qui dites-vous que je suis ? Simon-Pierre répondant dit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant : *Tu es Christus Filius Dei vivi* (ut supra).

Mais parce qu'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, et qu'il a exigé le tribut de celle des apôtres pour les conduire dans ses voies, il faut se servir du même flambeau pour aller à la sainte Vierge ; toute autre lumière ne peut lui être agréable. Elle est la Mère de la vérité, opposée à tout ce qui lui est contraire ; de sorte que le premier moyen de l'honorer, c'est d'avoir une créance orthodoxe de tous les mystères de notre religion. C'est donc la foi qui nous découvre les excellences et les perfections de la Mère de Dieu, et qui produit dans nos esprits une très-haute estime de sa personne et de tous les dons qu'elle a reçus de Dieu. C'est elle qui nous fait voir la sainteté suréminente de son âme, la plénitude de sa grâce, l'infusion du Saint-Esprit, et tous les autres priviléges.

Quelques uns, qui sont accoutumés à mesurer la grandeur aux dignités et à la splendeur extérieure, se la représentent comme une Princesse pleine de gloire et de majesté, assise sur le trône d'honneur à côté de son bien-aimé Fils, entourée d'un million de courtisans qui la reconnaissent pour la Reine de la terre et du ciel, et lui rendent toutes sortes de devoirs. Pensée noble et qui leur suffit pour se maintenir en respect quand ils lui parlent, ou lorsque, en quelque autre manière, ils travaillent à son service.

D'autres, considérant la sainteté, prennent la règle d'or du sanctuaire; formant leur idée du plus pur de toutes les perfections intérieures de l'âme, ils conçoivent une plénitude de grâces et de bénédictions du ciel qui surpasse tout ce qui se trouve réuni dans les pures créatures. Cette considération, outre le sentiment de respect et d'honneur qu'elle fait naître en leurs esprits, attire insensiblement dans leurs âmes, par amour et par imitation, les vertus qu'ils ont en principale estime, et qu'ils admirent en la Reine des vertus comme la sublime réalisation de l'idée qu'ils en ont.

Quelques uns sont plus puissamment frappés de l'éclat de tant de beaux priviléges d'excellence que nous avons montrés ailleurs. Ils la contemplent comme l'aînée des pures créatures dans l'ordre de la prédestination éternelle; comme une vraie créature de grâce, formée dans un dessein à part avec son Fils, hors de toute corruption d'Adam, donnée cependant et insérée par faveur en sa lignée pour la sanctifier; comme l'espérance des patriarches, l'objet des prophéties, la réalisation des anciennes figures et le trésor des grâces célestes. Ils admirent sans fin sa virginité féconde, sa maternité vierge, et mille autres singularités de nature, de grâce et de gloire, desquelles, ainsi que d'autant de pierres précieuses, ils composent en leurs sentiments la perle des merveilles, le miracle des miracles et le prodige des prodiges du monde.

Il s'en trouve qui fondent la haute estime qu'ils en ont sur la grandeur de son pouvoir. Ils la considèrent comme la Princesse et la Maîtresse de l'univers, de qui l'empire s'étend sur tout l'ordre de la nature et de la grâce, comme la Toute-Puissante après son Fils et l'Ouvrière des grandes merveilles, comme la Gouvernante de l'Eglise, la Générale des armées de Dieu, la force des princes, la protection des peuples, la victoire et le triomphe des chrétiens, la confusion et la terreur de Satan. Ils ne cessent de louer la puissance qu'elle a d'arrêter la mort, de forcer l'enfer, de chasser les maladies, de changer les accidents sinistres, d'apaiser la divine justice, de procurer le salut de tous ceux qu'elle a pris sous sa protection.

Ceux qui ont plus particulièrement éprouvé ses miséricordes et qui ont goûté ses douceurs ont de plus hautes pensées et de plus hauts sentiments de sa bonté que les autres. Ils souhaiteraient qu'il n'y eût personne qui ne sût qu'elle est vraiment la Mère du bel amour et des miséricordes éternelles; qu'elle a des entrailles de charité et de douceur pour tous, dans tous les temps et toutes les nécessités; qu'il n'est si grand pécheur qui ne trouve en elle un refuge assuré, ni si désespéré qui n'y trouve de la consolation; que jamais elle n'a éconduit personne et n'a cessé de faire du bien; mais surtout qu'elle est attentive comme une mère aux plus petits besoins des siens; qu'elle les tire du péché et de la misère malgré l'enfer; qu'elle les dresse, les instruit, les perfectionne d'une ma-

nière tout admirable ; qu'elle les protége, les console, les rassure à l'heure de la mort ; enfin qu'elle les porte entre ses mains dans le paradis. Dieu du ciel ! que ces âmes sont heureuses de s'entretenir en de si douces pensées, tant pour la consolation de leur cœur que pour honorer d'une si digne estime les grandeurs de la très-sacrée Vierge ! Car il semble que comme, entre les attributs de Dieu, la bonté est celle qui nous fait le mieux comprendre la perfection de sa nature, de même la Vierge et les saints veulent surtout que nous prisions en eux la bonté et la charité que Dieu leur a communiquées.

Or, quoique toutes ces perfections soient relevées et dues à l'inestimable grandeur de la Reine des anges, et quoique ce soient toutes pensées des saints docteurs, vous avez néanmoins déjà dû prendre garde qu'il en reste encore une bien plus haute sur laquelle ils fondent principalement et comme essentiellement l'estime qu'ils font de cette grande Souveraine. Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, dit le prince des apôtres à Jésus-Christ, et après cela il crut avoir tout dit. De même voulez-vous comprendre en peu de paroles tout ce qui se peut concevoir de grand et de sublime de la glorieuse Vierge? dites-lui : Vous êtes Marie, la Mère du Dieu vivant. Car cette dignité de Mère de Dieu est la juste mesure et la forme de toutes ses grandeurs ; il est impossible de monter plus haut. Vous arriverez par ce moyen au trône de la Divinité, et, comme dit saint Méthodius (1), vous la verrez en certaine manière marcher avec Dieu sous un même dais impérial, par le privilége de la relation maternelle qu'elle a avec lui. Servez-vous de ces deux mots : Marie, Mère de Dieu, et recueillez toutes les autres pensées et tout ce qu'on peut dire sur cette auguste Vierge. Si vous la contemplez en sa majesté et sa gloire, concevez la majesté et la gloire de la Mère de Dieu. Si vous vous la figurez comme sainte, comme admirable, comme puissante, comme bonne, ayez devant les yeux la sainteté, la puissance, la bonté, les merveilles et les priviléges de la Mère de Dieu. Car de cette façon vous ne rencontrerez rien en elle qui ne cause en vous des extases d'étonnement et des ravissements d'amour. Adorons en silence ce qu'il vaut mieux révérer avec une sainte simplicité que de le scruter avec une curiosité présomptueuse.

C'est l'ordinaire, dans les grands, riches et majestueux palais, que ceux qui les visitent, quand ils pensent avoir tout vu et que déjà ils s'apprêtent à partir, commencent alors à voir des choses nouvelles, et se sentent doucement forcés de rentrer pour mieux contempler tout ce qu'ils en avaient déjà considéré. Combien cela est plus vrai de Marie ! Plus on la contemple, plus on s'occupe d'elle, plus on découvre en elle de merveilles inexprimables et nouvelles qui excitent de plus en plus notre reconnaissance.

Venez maintenant et condamnez d'abord votre infidélité dans votre peu

(1) Orat. de Hypapante.

de reconnaissance. Condamnez ensuite votre peu de respect pour Marie, qui prouve encore votre peu de reconnaissance. La reconnaissance envers cette auguste et bonne Princesse produira en nous une grande estime de tout ce qui regarde son service, et fera que nous nous sentirons honorés d'être parmi ses moindres serviteurs ; que nous nous glorifierons plus du moindre titre de sa maison que des plus grandes dignités que les autres poursuivent avec tant d'ambition à la cour des grands ; que nous ferons plus de cas d'être ses esclaves que d'être hauts et puissants seigneurs des hommes ; enfin que nous tiendrons à plus grand honneur de servir à sa chapelle ou à son autel que d'avoir l'entrée du cabinet du plus grand monarque du monde. C'est ce que nous comprendrons mieux, sans comparaison, dans le beau jour de l'éternité, où seront dissipées les ténèbres qui obscurcissent aujourd'hui notre raison.

CLXXXII

MARIE MÉRITE TOUTE NOTRE CONFIANCE.

A le bien prendre, la confiance vise droit à Dieu, comme à son premier et principal objet, dont elle poursuit la jouissance, et de qui elle attend les aides nécessaires pour l'obtenir. Néanmoins, comme au-dessous de ce souverain bien nous en espérons certains autres qui nous servent de moyens pour atteindre à lui, ainsi nous est-il loisible de prétendre aux mêmes faveurs par l'entremise des amis de Dieu, qui prend plaisir de les honorer en nous obligeant et de nous obliger en les honorant, et qui, nonobstant le recours que nous avons à eux, demeure toujours notre dernière fin et le premier principe de toutes nos espérances (1).

Or, puisque, entre tous les amis de Dieu, la sainte Vierge l'emporte incomparablement tant en puissance qu'en crédit, la raison veut que nous ayons en elle une très-spéciale et inébranlable confiance. En quoi paraît merveilleusement la douceur du ciel pour nous, qui reçoit, pour reconnaissance de ce que nous devons à plusieurs titres, des actions d'où nous tirons de nouveaux avantages; en sorte que jamais nous ne les pratiquons qu'elles ne causent en nous de nouveaux accroissements de grâces.

Le premier effet que cette confiance produit dans l'âme des serviteurs de Marie, c'est qu'ils n'entreprennent aucune affaire importante où elle ne soit appelée pour y présider et pour disposer des événements.

Les voyageurs se persuadent que le bon succès de leur voyage et le bonheur de ceux qu'ils laissent au logis dépendent de l'avoir choisie pour leur guide et pour gardienne de leurs maisons. Le patriarche Sophronius en raconte un admirable exemple au livre qu'il a intitulé *le Pré spirituel*, chapitre 75. Il y avait à Alexandrie, dit-il, un homme très-pieux dont la maison était le rendez-vous des pauvres, surtout des religieux, lequel avait une femme vertueuse et charitable comme lui, et de plus très-hum-

(1) Le P. Poiré, 4e traité, discours fondamental, chapitre 3e.

ble et de rare abstinence, car elle jeûnait tous les jours. Lui-même était marchand de profession. Comme il avait un voyage à faire à Constantinople et qu'il était sur le point de partir, sa femme lui dit : Mon cher ami, à qui nous recommandez-vous ? — A la Mère de Dieu, répondit le marchand; elle aura bien soin de vous. En effet, elle apprit bientôt le prix de cette recommandation; car son mari n'était pas encore bien loin lorsque le diable, affligé du bien qui se faisait en cette maison, persuada au domestique, qui était demeuré seul avec sa maîtresse et une petite fille de six ans, de les tuer toutes deux, de voler la maison et de s'enfuir. Résolu à exécuter ce funeste dessein, cet homme se saisit d'un grand couteau et se dirigea vers la chambre où étaient la mère et la fille. O miracle ! la sainte Vierge le frappa d'un subit aveuglement, de sorte qu'il ne put jamais s'avancer jusqu'à la chambre, ni même retourner d'où il venait. Il appelle sa maîtresse; elle lui répond qu'il la vienne lui-même trouver, s'il veut. Il persiste et la conjure de sortir et de venir à lui ; elle tient bon. Le malheureux, voyant que son dessein ne réussissait pas, et que d'ailleurs il ne pouvait manquer d'être découvert, se plonge au cœur le couteau qu'il portait, et jette un grand cri qui fait sortir sa maîtresse pour voir ce qui est arrivé. Elle lève les mains au ciel et demande aussitôt du secours. On appelle la justice; ce misérable est interrogé, et Dieu permet qu'il lui reste encore assez de vie pour confesser sa criminelle et impuissante tentative, de quoi les assistants prennent sujet de bénir Dieu et de proclamer la protection de sa très-sainte Mère.

C'est par la confiance en Marie que les Augustin, les Grégoire, les Cyrille, les Bernard, les Thomas, les Bonaventure, les Pierre Damien, les Ephrem, les Ildefonse, et tant d'autres, ont étudié et sont parvenus à une si haute piété et à une si profonde science.

Mais, pour abréger, citons seulement deux exemples. Les *Annales de la Compagnie de Jésus* font foi que le grand docteur François Suarez entreprit la lecture de la théologie sous la protection spéciale de la Mère de Dieu, mettant en elle toute sa confiance, et que souvent il recourait à elle dans les doutes et les difficultés qu'il rencontrait. Il en tira un profit immense ; tout le monde sait la réputation de doctrine qu'il a acquise parmi les plus savants.

Tant que le nom chrétien durera et qu'il y aura des fidèles pour le porter, jamais la douce mémoire du grand annaliste de l'Eglise, le très-illustre cardinal Baronius, ne vieillira dans leurs cœurs. Il entreprit ses immortelles *Annales* et conduisit ce louable dessein jusqu'au douzième siècle. Mais comme il voyait très-bien que c'était une entreprise de géant, et qu'il ne s'estimait qu'un petit nain, il n'eut garde de s'y engager sans être particulièrement guidé, assisté d'en haut; et, afin d'en mieux venir à bout, il se jeta avec une confiance sans bornes entre les bras de la Mère des sciences et de la Protectrice de l'Eglise, et lui dit fermement que

sans elle il ne ferait jamais un pas et ne coucherait une lettre sur le papier; protestation qu'il répète au commencement de chacun des douze tomes qu'il nous a laissés, et que fort souvent il réitère quand il en trouve l'occasion dans le cours de son histoire.

L'issue a bien fait connaître que la Reine du ciel avait non seulement agréé les travaux de son fidèle serviteur, mais qu'elle-même avait inspiré ce dessein et lui avait fourni les meilleures pièces dont il a rempli son grand ouvrage. Car qui a plus doctement que lui éclairé les traditions apostoliques et les diverses coutumes de l'Etat de Jésus-Christ sur la terre? Qui a répandu plus de lumière et mieux dissipé les incertitudes sur les sacrés conciles? Qui a réfuté plus fortement les hérésies? Qui a établi plus solidement les dogmes et les vérités de notre foi? Qui a représenté avec plus de gloire et de majesté la face de l'Eglise romaine? Qui a plus fidèlement rapporté les héroïques actions des saints de tous les ordres de la milice chrétienne? Qui a découvert de plus beaux secrets de la vénérable antiquité? Qui a écrit des choses saintes plus dévotement, plus gravement, plus méthodiquement, plus judicieusement que lui? Qui a eu plus de bonheur pour fournir à un si long et si pénible travail que lui, qui, parmi l'abondance de toute sorte de bons livres, est arrivé à une longue et florissante vieillesse, jouissant des agréables fruits d'un esprit tranquille et d'une continuelle santé? Quels travaux, depuis le temps des apôtres, ont été reçus avec un applaudissement plus universel et de toute sorte de personnes que les siens? Quels écrits ont plus profité au public, soit pour retirer de l'erreur les dévoyés, soit pour maintenir en la foi ceux qui étaient en bon chemin, ou généralement pour étendre les bornes du royaume de Jésus-Christ? En combien de façons ont-ils été abrégés et analysés? En quelle langue n'ont-ils pas été traduits, et de quelle qualité ont été les personnes qui les ont honorés de leurs versions? Marque très-évidente de la bénédiction que le ciel a répandue largement tant sur l'auteur que sur ses œuvres, par l'entremise de celle qu'il avait choisie pour guide, pour gouvernante d'une si louable entreprise. Ce fut sa pleine confiance en Marie qui lui valut tant de mérites et de science.

Ceux qui délibèrent sur un choix de vie doivent mettre en Marie toute leur confiance et recourir à cette bonne Vierge; elle les éclairera, les conduira et les fera entrer dans la voie où Dieu les appelle. Malheur à ceux qui n'ont pas confiance en elle et qui ne la consultent pas dans une affaire aussi délicate et aussi importante!

Ceux qui aiment la vertu n'entrent en lice que soutenus par leur confiance en la protection de la Reine des vertus, et, grâce à son assistance, ils ont l'espérance de remporter le prix.

Les contemplatifs et ceux qui s'adonnent à l'oraison vont droit à elle, pleins de confiance, et s'étudient à gagner ses bonnes grâces pour être admis à la conversation de Dieu.

Ceux qui veulent donner quelque bon conseil aux autres consultent auparavant, en toute confiance, l'oracle du ciel, la Mère de la Sagesse incréée. Tous les saints ont agi de la sorte.

Ceux qui vaquent aux œuvres de piété se promettent, dans leur confiance à Marie, qu'ils les mèneront à bien par son secours.

Les grands capitaines et les plus hardis conquérants chrétiens, pour venir à bout de leurs desseins, ont eu recours avec confiance à la Générale des armées du ciel et se sont réjouis de combattre sous ses drapeaux. Constantin, Héraclius, Maurice, Justinien, Charlemagne, saint Louis, Henri, infant de Portugal, et beaucoup d'autres, agissaient ainsi, et ils ont fait des merveilles.

Ceux qui sont pressés de quelques fâcheuses affaires n'ont point de plus assuré recours que les autels de la glorieuse Vierge, en y allant en toute confiance.

Qui croira que les cœurs embrasés du zèle du service divin, et les courages mâles qui, avec le mépris de leurs vies et de toutes choses créées, sont allés à la conquête des nouveaux mondes, non pour acquérir de la réputation ou pour se rendre plus grands sur la terre, mais pour étendre les bornes du royaume de Dieu, aient été moins forts de leur confiance en la sainte Vierge que ces autres conquérants de la terre, et qu'ils aient cru pouvoir beaucoup avancer si elle ne dirigeait la découverte et ne gouvernait toutes leurs entreprises? Saint Hyacinthe, saint François-Xavier, saint Dominique, saint François d'Assise, saint François de Borgia, et tant d'autres, peuvent rendre ici témoignage à Marie.

Ceux que Dieu a choisis pour gouverner le monde dans ses affaires spirituelles ou temporelles, afin d'en mieux venir à bout, se sont volontiers et avec grande confiance adressés à la Mère de l'Ange du grand conseil.

Les plus grands papes, les plus saints évêques, les plus zélés pasteurs et missionnaires ont toujours été les plus fidèles et les plus dévots serviteurs de Marie.

Enfin ç'a été toujours la pratique des meilleurs serviteurs de la Vierge, et ce l'est encore maintenant autant que jamais, de n'entreprendre chose quelconque sans avoir au préalable, avec une entière confiance, pris conseil d'elle, et sans lui avoir demandé sa sainte bénédiction; pratique très-digne d'être imitée de tous ceux qui font profession de la vouloir servir, tant à cause des grands avantages qu'ils en recevront à toute heure que pour le contentement et pour la gloire qui en revient à celle en qui ils ne sauraient jamais avoir assez de confiance.

Saint Bonaventure, désireux de satisfaire à la dévotion d'un de ses amis qui lui avait demandé quelque règle pour bien vivre, lui adressa un petit écrit qu'il appela *les Vingt-cinq Mémoriaux*, qui sont autant de préceptes très-dignes d'être retenus et d'être toujours gardés en la mémoire, dont le treizième est celui-ci : Portez en tout temps un honneur cordial à la

très-glorieuse Mère de Dieu, et adressez-vous à elle comme à un très-assuré refuge en toutes vos nécessités et en tous les hasards et dangers que vous courrez. Choisissez-la pour avocate, et avec une grande assurance recommandez-lui tout ce qui vous concerne.

Cet enseignement nous met en main la clef d'or de la confiance pour ouvrir le sacré cabinet des douceurs de la Mère d'amour et pour en tirer les remèdes de toutes nos misères. Car il n'est rien que cette confiance n'emporte; c'est le divin cordon qui nous est tendu du ciel pour attirer notre cœur et nos espérances là-haut. Saint Germain, patriarche de Constantinople, était touché de cette considération quand il parlait ainsi à la glorieuse Vierge : Sainte Souveraine, qu'êtes-vous autre chose que la Médiatrice de notre salut, notre assuré secours et notre infaillible assistance, notre avocate qui portez sur vos lèvres la parole de notre réconciliation, et qui faites trouver bonnes les excuses que nous alléguons pour obtenir le pardon de nos fautes; l'asile dont notre confiance se glorifie, le rempart inexpugnable des chrétiens, l'arsenal des bons rois, la principale pièce de la batterie des princes fidèles, l'ange des batailles, qui posez le laurier sur la tête des vainqueurs et la palme dans leur main? A ce sujet, nous vous supplions humblement de ne pas éconduire ceux qui se retirent vers vous; donnez la main à ceux qui sont en danger, rassurez l'esprit de ceux qui sont agités de quelque tempête, et réduisez à néant les insolentes menaces de ceux qui nous en veulent, en dépit de votre très-cher Fils et de vous (1).

Cette confiance en Marie est le grand bouclier de l'âme, à l'épreuve de toutes les tentations de l'ennemi. Saint Ephrem s'en servait très-industrieusement, et voici comment il parlait à la très-sainte Vierge : Sainte Souveraine, recevez-moi, s'il vous plaît, sous l'ombre de vos ailes, de peur que le vautour de l'enfer ne m'enlève, étant comme un pauvre poussin tombé dans la boue et dénué de tout moyen de me garantir. Il ne me reste nulle espérance hors de vous; vous êtes mon port et mon refuge assuré. Enfin tout mon salut dépend de votre assistance et de votre protection, que je sollicite avec larmes et avec toute la soumission possible de mon cœur (2).

Cette confiance en Marie est l'ancre sacrée que l'âme jette vers le ciel quand elle se trouve agitée de la tempête des dernières appréhensions de la mort. En un mot, c'est le port assuré où se doivent rendre tous les affligés de quelque affliction que ce soit, et où ils ne manqueront jamais d'être accueillis avec bonté.

Ecoutez, pour votre édification, les paroles d'un vénérable religieux nommé Théostérictus; elles se trouvent dans le livre des prières des

(1) Orat. de B. Maria.
(2) Orat. de sancta Virg.

Grecs : Princesse de la terre et du ciel, et glorieuse Mère du Verbe incarné, si jamais pauvre homme chargé de maux et de misères s'est présenté à l'autel de votre clémence, en voici un qui vient se jeter à vos pieds, le cœur plein de confiance. Mes passions mal domptées et mes affections déréglées sont comme autant de vents impétueux qui bouleversent le navire de mon âme et menacent tout à coup de le faire couler à fond. Que me servira-t-il que vous ayez porté dans vos sacrés flancs le vrai pilote et le havre de grâce où nous nous devons rendre pour être assurés, si vous n'accourez promptement à mon aide et n'apaisez la tourmente qui va m'engloutir ? Les esprits de ténèbres me font une guerre cruelle et me livrent une multitude de tentations. Pourquoi êtes-vous la Mère de celui qui a voulu être notre paix, si ce n'est pour leur donner la fuite et me tirer des continuels dangers où je suis ? Je me reconnais pauvre et dénué de tout bien ; et de quoi me servira-t-il que tous les trésors du ciel soient à votre disposition, si vous n'avez point compassion de mon indigence ? Les maladies du corps, mais beaucoup plus celles de l'âme, appesantissent mon esprit et l'incommodent en mille manières ; n'êtes-vous pas la Mère de notre souverain Médecin, et ne possédez-vous pas un trésor de guérisons ? A quelle fin auriez-vous été faite un abîme de miséricorde, et pourquoi aurait été formé dans votre sein le Dieu des miséricordes éternelles, si ce n'était pour le soulagement de nos misères ? Et de qui pouvons-nous attendre la vraie joie du cœur et la consolation intérieure, sinon de vous qui avez porté celui qui est la joie du monde ? J'avoue que jamais prisonnier ne fut plus étroitement garrotté de cordes et de chaînes, ni plus rudement chargé de fers et de menottes, que je suis lié de mes péchés et accablé de mes crimes ; mais je sais bien que celui qui est descendu du ciel pour notre délivrance a mis entre vos mains le prix de notre rachat, et vous a donné plein pouvoir de nous délivrer. Auriez-vous bien le courage de me voir pourrir dans un fond de fosse, au milieu des ténèbres de mon aveuglement, vous qui portez en vos mains la lumière, et qui avez allumé le flambeau qui éclaire tous ceux qui viennent en ce monde ? Jetez de grâce les yeux sur l'un de vos pauvres serviteurs qui tremble à la seule pensée de son départ, qui a le cœur glacé de frayeur par l'incertitude de ce qui lui doit arriver après sa mort, et qui meurt déjà de la crainte qu'il a des redoutables jugements de Dieu. Qu'il vous souvienne que notre Juge est votre Fils, et qu'avec une seule parole, vous nous le pouvez rendre favorable. Si vous demandez des larmes, je suis content d'en verser un déluge ; mais j'aime bien mieux vous en demander une de celles que mon aimable Sauveur et votre bien-aimé Fils a versées pour moi, car elle peut noyer un nombre infini de péchés et effacer les péchés d'un monde entier. En un mot, Vierge sainte, vous êtes ma Mère, et je suis votre fils ; vous êtes ma Souveraine, et je suis votre serviteur, quoique indigne de ces deux titres. Vous avez le

moyen de m'obliger, et je suis persuadé que vous le voulez, et je vous le demande en vertu de cette confiance et en considération de votre naturelle bonté.

Ainsi prenait l'essor le cœur de ce dévot serviteur de la Vierge; ainsi nous enseigne-t-il de recourir à elle avec une entière confiance en toutes nos nécessités.

Mais en voici un autre qui a grandement relevé cette pratique de la confiance en Marie et en fait prendre le goût à une infinité de personnes : c'est le très-dévot saint François de Sales, le modèle des saints prélats.

Nous sommes redevables à ceux qui ont travaillé à recueillir les reliques de cette belle âme, beaucoup plus qu'aux autres qui ont mis leurs soins à conserver les dépouilles sacrées de son corps. De ce nombre est une petite prière qu'il faisait ordinairement à la sainte Vierge, laquelle est une vraie image de la bonté de son cœur ; elle donnera sujet de confiance envers la bienheureuse Vierge, au moins à ceux et à celles qui ont une vénération particulière pour la douce mémoire de ce grand homme.

Voici cette prière : Je vous salue, très-douce Vierge Marie, Mère de Dieu; vous êtes ma Mère et ma Maîtresse ; partant je vous supplie de m'accepter pour votre fils et serviteur, parce que je ne veux plus avoir autre Mère ni Maîtresse que vous. Je vous prie donc, ma bonne, gracieuse et très-douce Mère, qu'il vous plaise de me consoler en toutes mes angoisses et tribulations, tant spirituelles que corporelles. Ayez mémoire et souvenance, très-douce Vierge, que vous êtes ma Mère et que je suis votre fils, que vous êtes très-puissante et que je suis un pauvre homme vil et faible ; partant je vous supplie, ma très-douce Mère, que vous me gouverniez et défendiez en toutes mes voies et actions. Car, hélas ! je suis un pauvre diseteux et mendiant qui ai grand besoin de votre protection. Sus donc, très-sainte Vierge, ma douce et compatissante Mère, préservez et délivrez mon corps et mon âme de tous maux et dangers, et de grâce faites-moi participant de vos biens et de vos vertus, et principalement de votre sainte humilité, excellente pureté et fervente charité. Ne me dites pas, gracieuse Vierge, que vous ne pouvez; car votre bien-aimé Fils vous a donné toute puissance tant au ciel comme en la terre. Ne me dites pas que vous ne devez ; car vous êtes la commune Mère de tous les pauvres humains, et singulièrement la mienne. Si vous ne pouviez, je vous excuserais, disant : Il est vrai qu'elle est ma Mère et me chérit comme son fils ; mais la pauvrette manque d'avoir et de pouvoir. Si vous n'étiez ma Mère, avec raison je patienterais, disant : Elle est bien assez riche pour m'assister ; mais, hélas ! n'étant pas Mère, elle ne m'aime pas. Puis donc, très-douce Vierge, que vous êtes ma Mère, et que vous êtes puissante, comment vous excuserai-je si vous ne me soulagez et ne me prêtez votre secours et assistance ? Voyez, ma Mère, et voyez que vous êtes contrainte de m'accorder et d'acquiescer à toutes mes demandes. Soyez donc exaltée

sur les cieux et sur la terre, glorieuse Vierge, et ma très-haute Mère Marie, et pour l'honneur et gloire de votre Fils, acceptez-moi pour votre enfant, sans avoir égard à mes misères et péchés; délivrez mon âme et mon corps de tout mal, et me donnez toutes vos vertus, surtout l'humilité. Faites-moi présent de tous les dons, biens et grâces qui plaisent à la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi-soit-il.

Lazare étant malade, ses sœurs Marthe et Marie envoient dire à notre Seigneur : *Ecce quem amas, infirmatur :* Voilà que celui que vous aimez est malade (Joan. 11, 3). L'incomparable saint Augustin (1) a très-bien reconnu qu'en ce peu de paroles il y avait d'admirables traits de l'éloquence du cœur, qui est bien autrement persuasive que celle qui vient du bout des lèvres. Prenez garde, dit ce grand docteur, qu'elles ne s'empressent nullement, qu'elles ne le convient point d'aller voir leur frère et de le guérir, non pas même à commander de loin à la maladie de le quitter. Elles savent trop bien qu'après avoir dit : Celui que vous aimez est malade, il ne reste plus rien à dire. C'est un trait de confiance qui est assez ordinaire aux enfants de la Mère d'amour que celui-là ; car ils sont assurés d'attendrir tout aussitôt son cœur par ce moyen et d'ébranler ses entrailles maternelles. Il leur suffit de se montrer devant elle et de lui faire connaître le besoin qu'ils ont de son secours ; ils laissent le surplus à l'amour, qui parlera assez puissamment pour eux, et emploiera tout l'ascendant qu'il a sur l'esprit de leur bonne Mère. Ou plutôt il persuadera tout ce qu'il voudra sans parler, ainsi que nous lisons de Moïse (Exod. 14), à qui Dieu demandait pourquoi il criait si fort après lui, quoique le prophète ne dît pas un seul mot; mais c'est crier bien haut aux oreilles du cœur de l'amant que de lui faire voir que celui qu'il affectionne est dans la souffrance.

A l'égard de la Mère du bel amour (2), laissons-lui le soin de tout ce qui nous concerne pour le temps et pour l'éternité. Ne voulons que ce qu'elle veut, quand elle veut, par qui elle veut et comme elle veut. Soyons heureux qu'elle dispose du peu de bien que nous faisons, comme il lui plaira et en faveur de qui il lui plaira ; qu'elle accorde, qu'elle refuse, qu'elle gouverne le cours de notre destinée, qu'elle fasse enfin comme elle jugera plus à propos : le tout sur l'assurance que nous avons que, pourvu qu'elle daigne penser à nous, c'est assez. Belles âmes, si nous agissons ainsi, et dignes de vivre et de mourir dans le sein de la Reine des cœurs, si toutefois l'on peut mourir dans le sein de la vie. Maintenons-nous en toute confiance dans le fort assuré de la protection de l'auguste Vierge, notre tendre Mère.

Mais un sujet si élevé mérite d'être médité plus au long.

(1) Tract. 19 in Joanne.
(2) Le P. Poiré, ut supra.

Il y a un triple rocher, dit saint Bernard (1), sur lequel est fondée la confiance des enfants de la Mère d'amour ; repos qu'ils prennent avec tant d'assurance qu'il n'y a nulle crainte qui les puisse troubler. Le premier est l'admirable charité qui la presse de les recevoir au nombre de ses enfants, sans qu'elle y ait été attirée par leurs mérites ou obligée par aucuns services qu'ils lui aient rendus. Le second est la promesse irrévocable qu'elle a engagée de ne jamais les abandonner, mais d'intervenir pour eux jusqu'à la fin. Le troisième est le pouvoir qu'elle a de faire triompher ses desseins, pouvoir qui ne peut être empêché ni retardé par aucune force étrangère. Vienne maintenant ma sotte et défiante pensée, et qu'elle me mette devant les yeux mon néant et me demande sur quels mérites j'établis ma confiance : je lui répondrai hardiment que je l'appuie, non sur mes bonnes actions ni sur mes services passés, mais seulement sur la bonté, sur la fidélité et sur la puissance de celle qui, au-dessous de Dieu, ne voit rien d'égal à elle. Je lui dirai que je n'ai pas fondé mes espérances sur le sable mouvant des prétentions humaines, et que ma force n'est pas au bras de chair, mais que j'ai bâti sur le sol ferme d'une assurance infaillible, sur une bonté qui ne peut être altérée, sur une vérité qui ne peut tromper, et sur une force qui ne peut être vaincue.

Qu'on ne me parle ni de défiance ni d'empressement, car je n'en veux pas seulement ouïr le nom, pour ne point faire tort au charitable cœur de celle qui daigne avoir soin de moi et de mes affaires. Il me doit bien suffire de savoir qu'elle est la meilleure Mère du monde, et que j'ai l'honneur de lui appartenir par le choix spécial qu'elle a fait de moi, sans m'embarrasser de mes affaires et prendre de l'inquiétude pour ce qu'elle arrange elle-même à mon grand avantage. Je répudie dès à présent toute sorte de soucis et d'angoisses, et désavoue mon cœur s'il les entretient, puisque douter de la puissance de Marie, c'est blasphémer, et se défier de sa bonté ou de sa fidélité, c'est se rendre pour jamais indigne de toutes ses faveurs. Croie le contraire qui voudra ; pour moi, je tiens pour indubitable que voilà la résolution d'une âme digne de la protection spéciale de la Mère de Dieu, et je ne sais s'il y a aucune sorte de reconnaissance qu'elle prise davantage que le sentiment d'un esprit fait de la sorte, qui vit comme l'enfant sur le sein de sa mère, sans appréhension de mal quelconque qui lui puisse arriver. Car si parmi nous une telle confiance ne peut être estimée autant qu'elle mérite, et si celui sur qui un autre se reposerait en cette façon se devrait sentir infiniment obligé, tant à cause de cette pleine confiance mise en lui qu'à raison du plaisir que naturellement nous prenons à posséder un cœur avec un domaine absolu, nous persuaderons-nous que la Mère de douceur soit moins sensible aux témoignages d'une volonté résolue de dépendre entièrement d'elle après Dieu?

(1) Serm. 3 de septem Panibus.

Sainte Mère d'amour, peut-être sera-t-il pardonnable à ceux qui ne savent pas qui vous êtes d'user avec vous de quelque retenue et discrétion ; mais quant à ceux qui vous connaissent, je ne leur pardonnerai jamais d'avoir usé de réserve envers vous tant qu'ils ne se seront pas vus trompés dans la créance qu'ils ont de votre bonté et de votre fidélité. Que si c'est une chose impossible, qu'ils ne craignent donc plus de se perdre avec vous, et qu'ils ne doutent nullement que moins ils tiendront à eux-mêmes et à leur prétendue sagesse, plus assurément ils marcheront en la plénitude d'une sainte paix et en toute sorte d'avancements riches et glorieux.

Aimer Marie, c'est la plus digne reconnaissance envers la Mère d'amour et la preuve d'une confiance inébranlable en elle.

La première inspiration de l'amour est de nous offrir en toute confiance à Marie, notre divine Maîtresse, par une donation solennelle et irrévocable, de lui consacrer nos personnes autant que nous le pouvons, par l'abandon du droit que nous tirons de nos bonnes œuvres, par des respects continuels, par une préférence de ses intérêts aux nôtres, par l'offrande généreuse de tout ce que nous possédons, afin qu'elle en dispose selon son bon plaisir. Les personnes en cet état ne regardent que Dieu seul dans un parfait oubli d'elles-mêmes, et sachant que la bienheureuse Vierge agit toujours pour la plus grande gloire de Dieu, elles ne se mettent point en peine si, après s'être dépouillées de leur mérite, elles ne souffriront pas davantage en purgatoire. Le pur amour ne se regarde jamais ; il est pleinement satisfait quand Dieu est content, et n'ayant plus de propre volonté, il ne veut que ce que Dieu veut pour lui et pour ses amis.

C'est dans ce pur amour, et par conformité à notre Seigneur Jésus-Christ, que nous aimons sa très-sainte Mère, que nous voulons persévérer en son amour sans jamais nous pouvoir retirer de cet engagement. C'est le privilége de notre donation, laquelle étant plus forte que la mort, nous attache à Marie, non seulement pour le temps, mais pour l'éternité ; elle dépouille l'âme d'une certaine propriété qui se glisse dans les actions les plus saintes, en laissant l'application à la sainte Vierge, qui n'agit pas seulement pour Dieu, mais pour Dieu seul et pour sa plus grande gloire ; elle connaît les inclinations de son Fils, elle discerne les âmes où il sera le plus glorifié dans les secours qui leur seront donnés. Et c'est ainsi que, remettant tout entre ses mains, nous empêchons que la nature n'altère la grâce en y mêlant du sien.

Enfin, si l'on est fidèle à ne rien faire pour soi, à n'avoir rien, à ne plus s'appartenir à soi-même, mais à être tout à notre glorieuse Princesse, on s'est élevé au plus haut point de la confiance envers Marie et de la perfection, puisqu'étant à elle on est à Dieu. Car on ne passe en ses mains que pour demeurer en celles de Dieu, on ne l'aime que pour l'amour de

Dieu, on ne cherche sa gloire que pour la gloire de Dieu, qui est l'unique fin de toutes les dévotions. Il ne la faut donc pas condamner comme une invention chimérique ; elle est solide et remplie de grâce et de bénédiction. Saint Bonaventure en était bien persuadé, quand, tout transporté d'amour pour cette incomparable Vierge, il lui disait (1) : Vous êtes la voie qui nous conduit à Jésus-Christ, ô sainte Souveraine; celui qui serait assez malheureux pour s'éloigner de vous ne trouverait jamais le chemin de la paix.

Le premier trait de confiance et d'amour consiste à s'offrir à la sainte Vierge par une donation solennelle et irrévocable.

Je mets ce trait avant les autres (2), parce qu'il les contient tous en perfection, et qu'il leur donne un prix et un mérite que notre esprit ne peut concevoir. Je l'accompagne de deux conditions, et veux que ce soit une donation solennelle et irrévocable. Irrévocable, tant parce qu'il ne peut survenir aucun motif qui soit capable de nous faire dédire de ce que nous aurons une fois promis à la Mère de bonté, que parce qu'une telle rétractation serait un infâme sacrilége. Mais, de plus, il faut qu'il y intervienne de la solennité et de l'appareil, comme en l'une des plus honorables et plus importantes actions de notre vie, puisqu'en la pratiquant non seulement nous sommes inscrits sur l'état de la Reine du ciel, mais encore nous la glorifions d'une excellente manière, lui donnant tout ce que peut donner une créature comme nous. Il est vrai que je ne demande pas tant ici des préparatifs humains et des cérémonies extérieures. Cela n'empêche pas que les personnes spirituelles et de même profession n'y soient appelées ; mais le principal convoi se fait au ciel. Car sans parler de la sainte Vierge, objet de la solennité, la très-sainte Trinité y doit être invitée pour l'honneur de cette action ; le Sauveur du monde, comme plus intéressé que tout autre à la gloire de sa très-honorée Mère ; les saints, et surtout le gardien qui sert de paranymphe et de maître en cette fête ; ceux qui, par droit de nature ou d'alliance, appartiennent à la Mère de Dieu ; ses favoris, et ceux qui se sont rendus dignes, par une affection particulière pour elle, et généralement toute la cour céleste.

Les meilleurs apprêts seront la revue de toute la vie passée, suivie d'une confession générale, d'une exacte recherche de ce qui nous empêche de plaire à sa divine Majesté, et des actes fervents de foi, d'espérance, d'amour, et d'autres saintes vertus. La salle destinée à cette solennité, c'est l'église ou quelque chapelle, qui sont les lieux où Dieu tient sa cour, et où se traite ce qu'il y a de plus auguste et divin dans la religion. Le festin, c'est celui même que la Sagesse incréée a préparé pour la réfection et la réjouissance de ses enfants, c'est-à-dire le très-saint et très-adorable

(1) Speculi.
(2) Le P. Poiré, ut supra.

sacrement de l'autel. L'action principale à laquelle proprement tout le reste se rapporte, c'est une protestation solennelle que fait l'âme dévote à la très-sacrée Vierge, en la présence de la terre et du ciel, de vouloir être à elle par le choix d'une franche et immuable volonté; de vouloir relever d'elle en toutes choses, par l'état et par la condition d'une très-humble servitude; de la reconnaître pour Souveraine à perpétuité; de s'abandonner à toutes ses volontés et de se livrer toute à son pouvoir; de lui offrir tous les moments de sa vie, toutes les actions de ses puissances intérieures et extérieures, tout ce qu'elle peut être et tout ce qu'elle peut espérer dans l'ordre de la nature et de la grâce; en un mot, tout ce qu'elle lui peut présenter en hommage; de la supplier d'en prendre elle-même le domaine absolu en la manière la meilleure et la plus assurée qu'elle connaît, et d'en disposer, après Dieu, comme de chose qui lui appartient. Telle est la profession authentique que fait saint Grégoire de Nazianze (1), où il choisit la Reine du ciel pour sa Souveraine, pour son unique trésor, pour sa Médiatrice, méritant au plus haut degré la confiance universelle.

Le second trait de confiance et d'amour pour Marie, c'est de traiter souvent avec elle et l'avoir toujours en sa mémoire.

L'amour ne sait ce que c'est qu'arrêt et repos, puisqu'il veille sans cesse et qu'il est toujours attaché à l'objet auquel il se porte. Et il ne faut pas croire que l'amour céleste et surnaturel s'empare plus faiblement des cœurs que le sensuel et l'humain. Au contraire, étant de plus noble origine, il est plus ardent en ses poursuites. C'est pourquoi les fervents amateurs de la Mère de Dieu sont jaloux de laisser infiniment loin derrière eux tous les esclaves du fol amour. Preuve incontestable de leur inébranlable confiance en Marie.

La première preuve qu'ils donnent de cette confiance amoureuse, c'est d'avoir toujours sur eux quelque marque qui leur rappelle le souvenir de la Mère d'amour. Et l'époux du Cantique d'amour ne demande-t-il pas de sa chaste épouse qu'elle ait toujours son portrait sur le cœur et sur le bras, afin qu'il ne soit jamais éloigné de sa pensée? *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum*, 8, 6. Que si l'amour profane et passionné fait porter mille livrées, et s'il fournit tant de sortes d'inventions à ceux qu'il enflamme, celui des serviteurs de la Vierge immaculée sera-t-il moins industrieux à leur procurer ses faveurs? Mais il semble que ce soit faire tort à l'amour de lui vouloir enseigner ces choses, attendu qu'il est assuré que le feu manquera de chaleur avant que les inventions lui viennent à manquer.

Une autre preuve de cette amoureuse confiance et souvenance, c'est de faire état de l'entretien de la Reine du ciel, de se plaire à traiter avec

(1) Tragœdia de Christo patiente.

elle, et d'y consacrer tout le temps que l'on peut. Tous les saints ont mis leur bonheur à écouter Marie, à lui parler aussi souvent et aussi longtemps qu'il leur était possible.

Saint Anselme donne un privilége admirable au cordial amour de la Mère de Dieu, disant que celui qui a goûté la douceur de cette affection peut espérer d'avoir part aux mérites de la sainte Vierge (1).

Ce sentiment est comme un bon arbre qui produit quantité de bons fruits, dont le premier est de rappeler à la sainte Vierge les contentements qu'elle a reçus dans l'accomplissement des mystères de notre salut, et de la faire souvenir des grandes choses que Dieu a opérées en elle. Le glorieux martyr saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, avait coutume tous les jours de saluer la sainte Vierge avec sept *Ave*, *Maria*, comme prenant part aux sept joies qu'elle avait ressenties quand elle était encore ici-bas, savoir : les sacrés épanouissements de son cœur causés par l'ambassade céleste, la visite qu'elle fit à sa cousine sainte Elisabeth, la naissance du Verbe divin, l'adoration des mages, le recouvrement de son Fils, sa glorieuse résurrection et sa triomphante ascension.

Le troisième trait de confiance et d'amour pour Marie, c'est de se réjouir de ses perfections et de compatir à ses douleurs.

Oui, un autre fruit de ce même sentiment, c'est de se plaire à la pensée de ses perfections et de se réjouir avec elle de ses grandeurs; c'est de remercier Dieu pour elle de toutes les faveurs qu'il lui a faites, et d'employer à la même fin les voix de toutes les créatures, surtout des bienheureux esprits. Saint Paul, le grand maître de la sagesse céleste, entendait parfaitement ce point, quand il réclamait de tout côté des prières de ses enfants spirituels ; il les conjurait de rendre grâces à Dieu pour lui des faveurs qu'il avait reçues de sa main libérale (2 Cor. 1). Et comme celles qui ont été départies à la sainte Vierge sont incomparablement plus grandes, aussi se sent-elle étroitement obligée à ceux qui en bénissent avec elle l'infinie bonté de Dieu. Car ce sont les célestes et agréables parfums qui s'élèvent des encensoirs des saints en l'Apocalypse, et qui réjouissent les habitants du ciel, quand ils voient que le Prince qu'ils servent en demeure grandement honoré.

Le dernier fruit est de compatir à ses douleurs. Car l'amour ne serait pas l'amour, s'il ne confondait son intérêt avec celui de la personne qu'il aime, et s'il ne ressentait également ce qui lui cause de l'affliction et ce qui lui cause de la joie.

Béni l'homme qui se confie dans le Seigneur; le Seigneur sera son appui, dit Jérémie : *Benedictus vir qui confidit in Domino, et erit Dominus fiducia ejus*, 17, 7. Ne peut-on pas dire de même de Marie? Béni l'homme qui se confie dans la Vierge Marie; elle sera son appui. Celui qui met sa

(1) De Excellentia Virg., cap. 4.

confiance en elle sera comme un arbre planté sur le bord d'un fleuve et qui étend ses racines dans l'eau ; il ne craindra pas les ardeurs de l'été ; ses rameaux seront toujours verts ; au jour de la sécheresse, il ne languira pas, et il ne cessera de donner des fruits (id. 17, 8).

La confiance honore infiniment Marie. En effet, celui qui se confie en elle, qui se jette entre ses bras, publie hautement que Marie est très-bonne, qu'il en obtiendra du secours dans ses besoins, qu'il la trouvera fidèle et ne trompant jamais ceux qui lui donnent leur confiance.

L'homme qui met en Marie toute sa confiance puise dans cette confiance même le secours et la grâce pour se mettre au-dessus de toutes les difficultés et de toutes les tentations.

Celui qui se confie en Marie puise en elle une vertu solide et tous les biens; il est semblable au laurier. La foudre, dit Pline, frappe tout ce qu'elle rencontre sur la terre, excepté le laurier. Une calamité peut tout renverser, briser, détruire, excepté la ferme confiance en Marie. La confiance en Marie est une vertu forte, toujours verte, toujours belle ; comme le laurier, elle n'est ni desséchée ni consumée par les vents brûlants, par les épreuves et les tribulations. Le laurier est l'emblème de la victoire ; la confiance en Marie est aussi un présage certain de victoire sur les ennemis que l'enfer, le monde et la chair arment contre l'homme. Transplantés en Marie par la confiance en elle, par l'amour qu'elle nous porte, nous devenons des arbres chargés de fruits de bénédiction.

Quand tout secours humain manque, gardons-nous de désespérer, car c'est alors qu'arrive le secours divin de Marie.

Marie est l'asile du pauvre, elle est son refuge dans le besoin ; elle n'abandonne pas ceux qui la cherchent; elle entoure de sa miséricorde ceux qui ont confiance en elle; elle les protége, les soutient, les délivre, les sauve.

Mettez constamment votre confiance en Marie, confiez-lui tout ce que vous avez ; car elle ne cessera de vous élever jusqu'à elle, et elle ne permettra pas que rien de fâcheux vous arrive, et elle fera tout succéder pour votre bonheur. Ne cherchez pas à vous appartenir et à devenir votre maître, mais tenez à honneur d'être le serviteur de la très-clémente et très-puissante Marie.

CLXXXIII

ÉLOGES DE MARIE.

Par la glorieuse Vierge Marie l'Eglise entière est illustrée, dit saint Pierre Damien; elle est figurée dans la loi, annoncée par les oracles des patriarches et des prophètes. Le salut que l'ange lui adresse est un privilége unique d'un honneur unique. Elle est le trône de Dieu, le siége de la Divinité, le palais du Roi éternel, le trésor de toutes les richesses (1).

Chantez à Marie un cantique nouveau, dirons-nous en appliquant à cette incomparable Vierge le 81e psaume de David : elle a opéré des merveilles; sa droite et son bras puissant lui ont donné la victoire. Le Seigneur a manifesté son salut : il a fait paraître Marie. Que toute la terre retentisse du nom de Marie; témoignez votre joie, poussez des cris d'allégresse, chantez : *Jubilate Deo, omnis terra; cantate, et exultate, et psallite.* Accompagnez vos hymnes avec la harpe; mêlez ses sons à vos cantiques. Joignez à vos cris de joie le bruit des trompettes et des clairons devant la Reine, devant Marie. Que la mer et tout ce qu'elle renferme, que la terre et ses habitants fassent éclater leur allégresse; que les fleuves applaudissent; que les montagnes retentissent de cris de joie à la présence de Marie.

Elevez votre voix, élevez-la, ne craignez rien, dit saint Jean Damascène (2), parce que l'auguste Vierge prédite est venue; elle a mis au monde l'Agneau de Dieu, l'Agneau qui ôte les péchés du monde. Que les montagnes, c'est-à-dire les anges et les hommes, fassent éclater leur allégresse; car la très-célèbre montagne de Dieu enfante. Cette montagne, dis-je, qui est au-dessus de toute colline, de toute montagne, c'est-à-dire plus élevée que les anges et les hommes; montagne de laquelle, sans la main de l'homme, est sortie la pierre angulaire, le Christ Jésus (Daniel. 2,

(1) Serm. 45 in Nativit. B. Virg. Mariæ.
(2) De Nativit. Virg. Mariæ, orat. 1.

Ephes. 2), unissant en une seule personne deux natures distinctes, la divine et l'humaine ; unissant les anges et les hommes, les gentils et les Israélites en un seul peuple spirituel.

Que l'ancienne arche couverte d'or, que l'urne d'or renfermant la manne, que le candélabre et la table, et enfin tout ce qui est de l'ancienne loi, reconnaissent leur néant à côté de l'auguste Vierge, Mère de Dieu. O très-sainte Fille de Joachim et d'Anne, qui avez trompé les principautés et les puissances infernales, et brisé les traits de feu du malin ! O très-sainte Fille, brillante dans le sein maternel et redoutable déjà aux anges rebelles ! O très-sainte Fille qui sucez le lait de votre mère et qui êtes environnée d'anges ! O Fille très-chère à Dieu, l'honneur de vos parents, que toutes les générations proclament bienheureuse ! O Fille digne de Dieu, la gloire de la nature humaine, la réparation de la première femme, l'ancienne Eve ! Car, par votre enfantement, ce qui était tombé s'est réveillé et s'est relevé. O très-sainte Fille, l'ornement des femmes ! L'ancienne Eve, se dérobant au précepte de Dieu par la suggestion du serpent, trompa l'homme, et la mort entra dans le monde; et Marie, en faisant la volonté de Dieu, a trompé le serpent trompeur et a donné l'immortalité au monde. O Fille toujours vierge, qui avez conçu sans l'homme ; car celui que vous avez enfanté a un Père qui est éternel ! O Fille appartenant à la terre, qui avez porté dans vos entrailles le Dieu Créateur de l'univers ! Les siècles se disputaient l'honneur de vous voir paraître. Vous surpassez en dignité toutes les choses créées : *Sane res omnes conditas dignitate antecelluisti.* C'est de vous seul que le grand Architecte a pris chair ; sa chair est votre chair, et son sang votre sang : *Caro ipsius ex carne tua, et sanguis ex sanguine tuo.* Dieu a sucé votre lait, et vos lèvres se sont unies aux lèvres de Dieu : *Lac de mamillis tuis suxit Deus, ac labia tua Dei labiis unita sunt.* O miracle surpassant l'étendue de l'esprit et la faculté de la raison ! Le Dieu de toutes choses vous a aimée ; aimée, il vous a prédestinée, et vers les derniers temps il vous a fait naître et vous a faite la Mère de Dieu et la Nourrice du Verbe son Fils : *Dei Matrem, suique Filii et Verbi Nutriciam effecit.* O Femme trois fois désirable, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos célestes entrailles. O Femme, Fille du roi David et Mère de Dieu, Roi de tous, vous avez une vie supérieure à la nature; vous vivrez pour enfanter le Dieu de la vie ; il vous a choisie pour procurer le salut à tout l'univers. Votre nourriture est la parole de Dieu; vous vous en engraissez, comme étant un olivier fertile dans la maison de Dieu, comme l'arbre productif planté le long des eaux (Psal. 51), comme l'arbre de vie qui donne son fruit au temps marqué; son fruit, c'est-à-dire le Dieu incarné qui est la vie de tous. Vos yeux sont toujours fixés sur le Seigneur : *Oculi tui semper ad Dominum* (Psal. 24) ; ils voient la perpétuelle et inaccessible lumière. Vos oreilles écoutent la parole divine

et tressaillent au bruit de la harpe du Saint-Esprit. Vous êtes l'habitacle de Dieu. C'est avec raison que toutes les générations vous appellent bienheureuse. Vous êtes le parfait honneur, la gloire du genre humain. Vous êtes la gloire des prêtres, l'espérance des chrétiens, la très-fertile plante de la virginité ; car par vous la beauté de la virginité s'est immensément étendue. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le divin fruit de votre sein est béni. Ceux qui vous reconnaissent pour la Mère de Dieu sont bénis. Vous êtes bénie par toutes les générations, et seule vous êtes digne d'être appelée bienheureuse. Les filles de Jérusalem, c'est-à-dire les enfants de l'Eglise, vous ont vue, ainsi que les reines, c'est-à-dire les âmes des justes, vous ont nommée heureuse et vous loueront dans les siècles des siècles. Car vous êtes ce trône royal autour duquel se sont placés les anges. Vous êtes le spirituel Eden, plus saint et plus parfait que l'ancien; car dans l'ancien était le terrestre Adam, mais en vous le Seigneur du ciel. L'arche de Noé, qui a sauvé la race humaine d'une totale destruction, était votre figure ; car vous avez donné au monde le Christ son salut. Le buisson ardent était votre image ; les tables de la loi vous représentaient ; l'arche d'alliance vous annonçait ; l'urne, le candélabre, la table de proposition et la verge d'Aaron qui fleurit étaient votre figure.

De vous cette flamme de la Divinité, ce terme et cette raison du Père, cette très-suave manne, ce nom en dehors de tout nom et surpassant tout nom, cette lumière éternelle et inaccessible, ce pain de la vie céleste, ce fruit cultivé sans la main du laboureur a pris une forme corporelle. Que dirai-je? cette fournaise qui donnait un feu à la fois brûlant et rafraîchissant n'était-elle pas la figure du feu divin qui habite en vous? Le tabernacle d'Abraham vous désignait très-clairement. La nature humaine prise en vous par le Verbe n'était-elle pas ce pain cuit sous la cendre offert à Dieu? L'échelle de Jacob était votre représentation; par ses deux extrémités elle réunissait le ciel à la terre, les anges montaient et descendaient, et Jacob fut revêtu d'une force supérieure. Ainsi vous, ô Vierge sainte, faisant la fonction de médiatrice, vous êtes l'échelle par laquelle Dieu est descendu, par laquelle il a pris notre misérable nature et se l'est unie, de manière que maintenant l'homme renferme Dieu ; ayant détruit vous-même les obstacles qui séparaient la terre du ciel, vous les avez réunis. De là les anges sont descendus pour servir leur Dieu, et les hommes se servant de leur raison pour mener une vie angélique, devenus sublimes, s'élèvent dans les cieux. Les éloges que vous donnent les prophètes, nous avons à cœur de les renouveler et de vous les appliquer. Quelle est cette toison dont parle David (Psal. 71, 6), sur laquelle, comme une bienfaisante pluie, le Fils du Roi de l'univers et le Fils de Dieu, qui est coéternel au Père, régnant avec lui, est descendu? C'est visiblement vous, ô sainte Mère de Dieu. Quelle est aussi cette Vierge qu'Isaïe, guidé, éclairé par l'esprit prophétique, avait annoncée comme devant concevoir

et enfanter un Fils, c'est-à-dire celui qui est vraiment Dieu avec nous, qui, en prenant notre nature, reste Dieu? (Is. 7.) C'est vous, ô Marie. Quelle est cette montagne de laquelle se détache une pierre qui remplit le monde, et cela sans la main de l'homme? (Daniel. 2, 5.) N'est-ce pas vous, ô merveilleuse Mère de Dieu, qui avez enfanté sans cesser d'être vierge? Cette porte mystérieuse et unique dont parle Ezéchiel, qui est fermée à tous, excepté au Roi du ciel (Ezech. 44), c'est vous, ô Marie.

C'est pourquoi les prophètes vous prêchent, les anges forment votre cortège, les apôtres sont vos serviteurs, l'Eglise vous invoque et vous vénère, et toutes les générations vous proclament bienheureuse.

Vous êtes montée au ciel, non comme Elie, ni comme Paul ravi jusqu'au troisième ciel; mais vous êtes allée jusqu'au trône royal de votre Fils. Pleine de joie, vous le voyez, et là vous jouissez d'une grande et inénarrable liberté. Placée au-dessus de tous les anges, vous les éclipsez en quelque sorte par votre splendeur, vos vertus et votre gloire. Vous êtes initiée aux secrets divins. Vous êtes la perpétuelle consolation des patriarches, la continuelle allégresse des prophètes, la bénédiction du monde, la sanctification de toutes choses, le repos des travailleurs, la consolation des affligés, le remède des malades, le port de ceux qui sont agités par les tempêtes, le pardon des pécheurs, le doux remède qui chasse le chagrin, un prompt secours pour tous ceux qui vous implorent : *Patriarchis sempiterna oblectatio, perennis prophetis exultatio, mundo benedictio, rebus omnibus sanctificatio, laborantibus requies, mœstis consolatio, ægrotantibus medicina, tempestate jactatis portus, peccantibus venia, iis qui in mœrore versantur blandum solatium, omnibus poscentibus promptum subsidium.*

Ecoutez Pierre de Blois (1) : Le fameux trône de Salomon, fait d'ivoire et d'or très-pur, était la figure et la représentation de l'auguste Vierge. La sagesse et la dignité sont représentées par l'or; la candeur, la beauté, par l'ivoire, ainsi que la solidité et la force. Elle est le lit nuptial par la communion de la nature, de laquelle est sorti Jésus-Christ, comme l'époux de son lit nuptial. Elle est le champ par sa fécondité, ce champ dans lequel se transporte Isaac pour le contempler, champ béni du Seigneur et dont le Psalmiste dit : *Pulchritudo agri mecum est :* La beauté du champ est avec moi, 49. Elle est, pour sa force, nommée la ville que le Seigneur a bâtie. Elle est, pour l'intégrité de sa virginité, nommée le jardin fermé, la fontaine scellée, la porte fermée, le Liban intact. Par sa sainteté elle est le temple de Dieu, la porte du sanctuaire, l'arche du Seigneur, le tabernacle du Saint-Esprit. Par sa gloire elle est la cour du Roi éternel, la réunion des parfums, la fontaine qui arrose les jardins, le paradis des délices. Isaïe résume toutes ces merveilles annoncées en l'honneur de la

(1) In Nativit. B. Mariæ, serm. 38

Vierge par ces paroles : La gloire du Liban lui est donnée, la beauté du Carmel et la fertilité de Saron : *Data est ei gloria Libani, decor Carmeli et Saron*, 35, 2. Le Liban veut dire *blancheur;* ce qui désigne la gloire de la vie de Marie, et l'honneur, l'ornement de sa pureté. Saron figure la puissance; Marie n'est pas seulement la Médiatrice de Dieu et des hommes, mais la Princesse et la Reine des cieux. Elle est la Souveraine du monde, la Réparatrice du siècle, la destruction de l'enfer, la gloire des martyrs, l'honneur des vierges, la force des justes, la confiance de ceux qui sont tombés, l'espérance des combattants, la joie des anges : *Ipsa facta est Domina mundi, Reparatrix seculi, destructrix inferni, gloria martyrum, honor virginum, fortitudo justorum, lapsorum fiducia, pugnantium spes, exultatio angelorum.*

En Marie la virginité est unie à la fécondité, ce qui n'appartient qu'à elle seule; c'est son privilége qui ne sera pas donné à une autre, qui ne lui sera point ôté. Une vierge ne pouvait enfanter qu'un Dieu, et un Dieu ne pouvait avoir pour mère qu'une vierge. Marie naît afin que le Christ naisse de Marie : *Nascitur Maria ut Christus de Maria nascatur*. Dieu, voulant racheter le monde, a mis en Marie le prix universel du monde : *Deus, ipsum mundum redempturus, in Maria mundi pretium contulit universum.* Elle est remplie d'une grâce immense, celle qui devait enfanter celui qui est plein de grâce et de vérité, afin que tous nous pussions recevoir de sa plénitude.

Marie, dit Hugues de Saint-Victor (1), est l'aurore de la vraie lumière; elle est la fleur par sa beauté, le miel par sa douceur, la violette par son humilité, la rose par sa charité et sa compassion, le lis par sa blancheur, la vigne par sa fécondité, la réunion de tous les plus exquis parfums par sa sainte vie; elle est le camp assuré, les remparts et la tour par sa force, le bouclier, le fort par sa défense, la colonne par sa droiture; elle est l'Epouse par la foi, l'Amie par la dilection, la Mère par la fécondité, la Vierge par son intégrité; elle est Souveraine par sa dignité, Reine par sa majesté; elle est brebis pour l'innocence, agneau pour la pureté, colombe pour la simplicité, tourterelle pour la chasteté, pure et douce en conversation; elle est nuée par la protection dont elle nous couvre, étoile par la bonne direction qu'elle nous donne, lune par le progrès en vertus qu'elle accomplit en nous, soleil par sa consommation en sainteté; elle est le paradis céleste par la plénitude de tout bien céleste.

O la plus heureuse des femmes, s'écrie Gerson, vous êtes toute notre confiance (2). Vous êtes la Mère de l'Eucharistie, parce que vous êtes la Mère de la grâce par excellence. Vous avez la clef des trésors du Roi pacifique; vous pouvez distribuer ce pain à ceux qui le demandent. Vous

(1) Serm. 16 in Assumpt. Mariæ.
(2) Tract. super *Magnificat.*

êtes à la table du festin perpétuel; vous ne nous refuserez pas les miettes, car nous sommes indigents et couverts d'ulcères. Votre voix est la voix de la Sagesse; vous êtes la Mère de la Sagesse, l'Epouse, la Sœur, la Fille.

Ecoutez saint Ildefonse (1) : Vous êtes, ô Souveraine, la maîtresse de la douceur, le modèle de la bénignité, la règle de la modestie, la forme de la mansuétude. Vous êtes plus élevée que le ciel, plus profonde que l'abîme; vous avez porté dans votre immaculé sein le Dieu que le monde ne peut contenir. Vous avez réparé les dommages causés par la première mère; vous avez trouvé la rédemption pour l'homme perdu. Vous surpassez toute créature en sainteté et en dignité. Par une seule alliance vous unissez le ciel et la terre : *Tu cœlestia et terrena uno fœdere conjungis;* vous nous transportez au ciel, et vous brisez les chaînes de la mort.

Vous êtes la Vierge royale, ornée des perles des vertus; vous brillez de la double beauté de l'âme et du corps; votre splendeur frappe le ciel; vous attirez tous les regards célestes, tellement que vous captivez le Roi des cieux et le faites descendre sur la terre; vous faites venir le céleste messager jusqu'à vous. Vous concevez en restant sans tache, vous portez Dieu dans votre sein sans en être chargée, vous enfantez en demeurant vierge; vous enfantez Dieu en concevant de Dieu; vous ne connaissez pas l'homme, et vous enfantez le Fils de l'homme; Mère intacte, Mère de celui qui a Dieu pour Père. Le Fils de l'amour paternel est la couronne de votre chasteté; la Sagesse du cœur du Père éternel est le fruit de votre sein virginal. Vous, Fleur, vous avez produit la Fleur; vous, Vierge, vous avez donné l'Epoux vierge qui est la couronne des vierges. Vous illuminez le monde de l'éclat de vos vertus; vous éclairez les cœurs de la lumière de la justice, parce que vous brillez toujours de la splendeur de la grâce et que vous êtes exempte de toute souillure. Vous êtes pleine de grâce, pleine de Dieu, pleine de gloire : *Plena gratia, plena Deo, plena gloria.* Les lis des vierges vous environnent, les récompenses des vertus vous accompagnent.

Reine très-sereine, Mère sans tache de Dieu, Vierge pure, Vierge sainte, Vierge immaculée, dont nous louons la virginité, admirons l'humilité, nous invoquons votre miséricorde et votre piété; vos parfums sont les dons du Saint-Esprit, qui repose en vous, qui vous éclaire, qui vous embrase de son amour. Votre fruit est éternel, son odeur remplit le monde, sa saveur rassasie les fidèles, sa splendeur éclipse le soleil.

Vous êtes brillante en virginité, éclatante en foi et en sainteté, très-resplendissante en céleste fécondité. Vous êtes confirmée dans la foi, enflammée de charité, élevée par l'espérance, sobre et modeste par la tempérance, énergique par la force, très-équitable par la justice, très-diserte par la prudence.

(1) Prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 5, 7 et 9.

Vous êtes le char de Dieu, et vous portez en votre sainte âme le Dieu tout puissant, et le Seigneur Jésus-Christ dans vos saintes entrailles.

Vous êtes aussi le char d'Israël, et vous supportez avec bonté nos péchés, en nous obtenant l'indulgence et la paix, en nous conduisant dans le chemin du paradis. O ma Souveraine, la consolation de mon cœur, la douceur de mon âme, la récréation de mon esprit, supportez mes vices et mes péchés, mes mœurs dures et mon cœur de fer, dans votre grande miséricorde; que la paix et l'indulgence me soient accordées par vos mérites, que par vous la voie du paradis me soit montrée, et que les portes du paradis me soient ouvertes.

O Vierge souveraine, comblée de tant et de si grands dons, soyez-nous clémente en nos nécessités, douce en nos tribulations, bonne en nos angoisses, prompte à nous secourir dans les dangers. Vous êtes le rafraîchissement de ceux qui sont tourmentés, vous consolez les affligés, vous adoucissez les larmes amères de ceux qui en sont inondés. Le poids des crimes nous écrase, les eaux des cupidités nous submergent, les flots des voluptés nous noient. Mais, ô compatissante Mère, vous avez pitié des malheureux; consolez-nous de vos suaves bontés; ne permettez pas que nous soyons enveloppés des ténèbres perpétuelles, que nous soyons condamnés aux éternels supplices; secourez-nous à l'heure douloureuse et redoutable de la mort; conduisez-nous à la joie de la sainte résurrection et à la jouissance de l'éternelle lumière.

Quand, pour vous louer, ô Vierge très-sainte, je me servirais des langues de toutes les nations et des mélodies de tous les anges, je resterais bien au-dessous de votre incomparable grandeur; car vraiment, dans mes louanges, il me manque l'organe qui conviendrait: le génie le plus vaste et le plus subtil est trop faible. Car l'Esprit saint, source et origine de tous les biens, vous a tellement comblée de toutes les marques des vertus et des dons de ses grâces, que ni l'esprit angélique, ni l'intelligence humaine ne pourraient exprimer ni l'honneur que vous avez dans le monde, ni la gloire que vous avez au ciel, ni la couronne que Dieu a posée sur votre tête.

Vous êtes la Vierge d'or ornée de toute sainteté. Votre sainteté est figurée par l'or; car comme ce métal est le plus riche en valeur, ainsi la dignité de votre sainteté surpasse les mérites de tous les saints et les prérogatives de tous les anges. C'est pourquoi vous êtes au sommet des cieux. C'est pourquoi, comme sur la terre il n'y a pas de lieu aussi digne de recevoir le Fils de Dieu que le temple de votre sein virginal, de même, dans le ciel, il vous faut le trône royal sur lequel le Fils de Dieu vous a placée au-dessus de tous les saints. Vous êtes par excellence le parfum des hommes, des anges et de Dieu lui-même. Votre odeur est comme l'odeur d'un champ plein de fleurs que le Seigneur a béni : *Sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus* (Gen. 27, 27). Ce champ plein est votre sein sacré

qui a produit la bénite moisson dont se nourrissent les anges et les hommes : *Ager plenus est tuus sanctus uterus, qui produxit messem benedictam, ex qua angeli et homines sustentantur.* Mais le parfum que répand votre humilité plaît infiniment à Dieu; le parfum qu'exhale votre virginité remplit de joie les anges; le parfum de votre piété pénètre d'allégresse les hommes; le parfum qui sort de votre sainteté terrifie les démons : *Sed odor qui procedit ex tua humilitate, valde Deum oblectat; odor procedens ex tua virginitate, valde delectat angelos; odor procedens ex tua pietate, multum recreat homines; odor procedens ex tua sanctitate, multum terrificat dæmones.* Vous avez été aussi et vous êtes toujours merveilleuse en sublimes vertus; car la vertu qui procède de vous répand la clarté sur le visage, règle le goût, redresse l'ouïe, fortifie le cœur, illumine l'esprit : *Fuisti etiam et es virtuositate mirifica; nam virtus ex te procedens clarificat visum, temperat gustum, reformat auditum, confortat cor, illuminat intellectum.* Votre grâce, ô Souveraine, produit la joie universelle; car, ô très-pieuse Vierge, vous mitigez par vos consolations tant de choses tristes, vous adoucissez les âpres, vous réjouissez les douloureuses, vous fortifiez les faibles, vous soutenez les chancelants, vous vivifiez les morts, vous guérissez et délivrez les malades : *Gratia tua, Domina, in multis lætitiam parit; tu enim, Virgo piissima, frequenter consolaris tristia, lenis aspera, lætificas dolorosa, roboras debiles, sustentas imbecilles, vivificas mortuos, sanas et liberas ægrotos.*

Salut, fleuve de miséricorde, fleuve de paix et fleuve de grâce, rose des vallées, fleur de la pureté, Mère de Dieu et Mère du pardon.

Salve, flumen misericordiæ,
Flumen pacis et flumen gratiæ,
Ros convallium,
Flos pudicitiæ,
Mater Dei,
Et Mater veniæ.

Salut, vrai salut des fidèles, trône et siége de majesté, temple du Christ, maison, table, voie de la vie, lis de la pudeur.

Salve, vera salus fidelium,
Majestatis thronus et solium,
Templum Christi,
Domus, triclinium,
Via vitæ, pudoris lilium.

Salut, aimable beauté de la fleur, épouse du Christ, humble servante, toute belle et vénérable, qui n'avez point de semblable.

Salve, floris decor amabilis,
Sponsa Christi, ancilla humilis,
Tota pulchra et venerabilis,
Cui nulla fuit consimilis.

Nous vous proclamons vénérable, sainte d'esprit et simple de cœur, pure dans la chair, douce et facile à fléchir, agréable à Dieu et chérie de lui.

Prædicamus te venerabilem,
Sanctam mente, et corde simplicem,
Mundam carne,
Mitem et placabilem,
Deo gratam,
Deo amabilem.

Ceux qui vous goûtent ont encore faim; ils ont soif de votre sainte douceur; ils désirent de vous aimer ardemment, de vous louer; mais ils reconnaissent leur impuissance.

Qui te gustant, adhuc esuriunt; Tuum sanctum dulcorem sitiunt; Te amare ardenter cupiunt, Te laudare, sed non sufficiunt.

Sainte Mère de Dieu et de l'homme, la louange et l'honneur du genre humain, surpassant en sainteté les saints, plus brillante en clarté que les astres, qui peut vous exalter dignement? qui peut vous rendre des louanges dignes de vous? Puisque vous êtes digne d'enfanter Dieu et de l'allaiter de vos sacrées mamelles, notre salut est dans votre main, ô Souveraine. Seulement, que votre miséricorde jette un regard sur nous, et nous servirons, tranquilles et en sûreté, le Dieu-Roi éternel, et vous-même, ô bénie Mère de Dieu, ô Reine de gloire, qui vivez avec Dieu et régnez sur le trône de la céleste Majesté pendant une suite infinie de siècles.

Reine de toutes les hiérarchies célestes, trône séraphique sur lequel réside et resplendit la majesté et la gloire de toute la sainte Trinité, ainsi que la vertu et la puissance, l'honneur et la magnificence; Reine des reines que louent les anges et les archanges, les chérubins et les séraphins, et tous les chœurs des esprits célestes, parce que ce qui était détruit et brisé chez eux a été merveilleusement relevé et réparé par vous, ô Souveraine. C'est pourquoi, pleins de reconnaissance des bienfaits qu'ils ont reçus de vous, ils chantent à votre gloire des hymnes magnifiques : Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata?* (Cant. 6.) Car à votre naissance vous paraissez comme une brillante aurore; votre venue est l'aurore du jour où la grâce commence et où finit la nuit de l'infidélité et de l'ignorance. Vous avez eu la beauté de la pleine lune quand vous avez été remplie de grâce en la conception du Verbe incarné. Quand vous enfantez le Soleil de justice, vous devenez véritablement semblable au soleil; car, comme le corps du soleil n'est point altéré et ne diminue point en lançant ses rayons, de même le divin Enfant de vos sacrées entrailles ne les a point violées en venant au monde : *Cum enim nascereris, quasi rutilans aurora consurgis. Ortus nimirum tuus vicem auroræ tenuit, in qua dies gratiæ cœpit, nox vero infidelitatis et ignorantiæ finem fecit. Lunæ plenæ pulchritudinem habuisti, dum gratia plena facta es in Verbi incarnati conceptu. Cum Solem justitiæ paris, soli congrua similitudine compararis; sicut enim de prolato radio non corrumpitur aut minuitur solis corpus, sic, te pariente, non violavit prolatio sacri partus.* La clarté du soleil vous convient, ô Mère de miséricorde, vous qui procurez à tous les rayons de l'éternelle splendeur. Vous êtes terrible comme une armée rangée en bataille, alors que, les cieux se réjouissant, les anges vous

obéissant, les saints étant dans le ravissement, les étendards de vos vertus resplendissant, vous mettez les démons en fuite (1).

O Marie, si quelqu'un ouvre les yeux de son cœur pour voir et considérer la perfection de votre sainteté, ou la profondeur de votre sagesse ou de votre intelligence, tout à coup son âme s'élève, son cœur se dilate, et la sérénité est en lui; il sent l'opération de quelque grâce spirituelle. O très-clémente, qui rendez la vie aux morts, le salut à ceux qui périssent, la lumière aux aveugles, qui consolez les affligés et ceux qui pleurent, puisez dans les trésors de votre immense miséricorde, et versez, je vous prie, sur moi la joie du cœur, l'allégresse de l'âme, la clarté de l'esprit. Soyez la vie et le salut de mon âme, la douceur et la paix de mon cœur, la suavité et la jubilation de mon esprit. Etoile très-brillante de la mer, Mère très-compatissante, dirigez-moi, défendez-moi contre tous les ennemis et les dangers, afin que par votre grâce et le secours de votre miséricorde, purifié de tout vice, délivré de toutes les adversités, je puisse, sans être blessé, traverser cette misérable vie présente et arriver en sûreté aux joies éternelles (2).

O Souveraine, vous êtes élevée jusqu'aux cieux, car vous y avez placé votre demeure; vous avez suspendu votre cœur à cette lumière très-pure et sans limites, principe fondamental de toutes choses. D'un œil de colombe et d'aigle vous contemplez, par un désir ardent et divin, Dieu, le Père des hommes; vous adorez les mystères, vous exprimez l'embrasement de votre charité et de votre dévotion, buvant à la source de la suavité spirituelle et vous désaltérant au torrent de la divine volupté.

Vous agissez aussi promptement par votre piété; vous parcourez le cercle du ciel et de la terre pour voir les besoins des pauvres, les soupirs des jeunes gens, les douleurs des vieillards, les lamentations des veuves, les langueurs des infirmes, les vœux de ceux qui vous servent, afin que, comme Patronne du genre humain et admirable médecin, vous soulagiez tout le monde dans votre miséricorde et votre amour.

Vous procurez aussi, ô Souveraine, un inénarrable plaisir à ceux qui vous regardent et vous contemplent, et cela parce que vous êtes belle aux yeux, aimable à être contemplée, délectable à être aimée. Le soleil et la lune admirent votre beauté, les astres brillent de votre splendeur, les anges vous servent. Qui peut comme vous, ô Souveraine, féconder les âmes stériles? Qui mieux que vous engraisse les cœurs desséchés? Qui mieux que vous réchauffe les poitrines glacées? La divine Majesté a décrété que tous les biens qu'elle veut nous faire seraient mis entre vos mains; car tous les trésors de la sagesse et de la science vous sont remis, toutes les grâces, tous les ornements des vertus. Quand donc vous semez

(1) Ut supra, cap. 13.
(2) Ut supra, cap. 14.

sur nous ces biens, vous rendez fertile notre stérilité, vous lui faites produire des fruits salutaires, des fruits excellents.

Votre splendeur fait l'ornement de la Jérusalem triomphante et militante. Les troupes angéliques sont dans l'admiration en contemplant votre éclat; les Anges considèrent en vous avec bonheur votre immense splendeur, les Archanges votre très-parfaite sainteté, les Principautés votre supériorité générale, les Puissances votre incomparable pouvoir, les Vertus votre merveilleuse opération, les Dominations votre victoire triomphale, les Trônes votre inébranlable tranquillité, les Chérubins les rayons de votre brillante sagesse, les Séraphins le feu de votre amour brûlant (1).

Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, Fille de Sion, Vierge illustre, lis du paradis, parce que les Anges et les Archanges, les Chérubins et les Séraphins, les Principautés et les Puissances, et toutes les légions de l'armée céleste se réjouissent en vous. Car vous êtes la réconciliation du monde, la forme de la paix, la voie du salut, la règle de la discipline : *Siquidem tu es reconciliatio mundi, forma pacis, via salutis, regula disciplinæ.* Le Sauveur vous a aimée, il s'est revêtu de votre chair, il vous a confié sa grâce : *Te Salvator adamavit, tua carne se induit, tibi suam gratiam commendavit.* Pour tant de bienfaits les Anges vous louent, les Dominations vous adorent, les Principautés et les Puissances vous servent et vous célèbrent, et les Séraphins aux ailes étendues volent autour de vous (2).

Vous êtes proclamée très-sainte par tous, parce que vous êtes la cause de tous nos biens, non seulement la cause du salut éternel, mais aussi de toute vertu et de toute sainteté de la vie temporelle : *Ab omnibus sanctissima prædicaris, quia omnium bonorum causa nobis effecta es; non solum salutis perpetuæ, verum etiam totius virtutis et sanctitatis vitæ.* Vous êtes le modèle des bonnes œuvres, et vous nous obtenez toutes les grâces de Dieu; car par vous nous recevons la douceur de sa miséricorde, la clémence de sa piété et l'abondance de sa grâce. Les dons divins sont dispensés par vous, par vous les secrets célestes sont dévoilés, les mystères des cieux sont en vous, les sacrements de l'Eglise coulent par vous. Vous augmentez les joies des anges, vous préparez aux hommes le salut, vous annoncez la paix à la terre, vous amenez Dieu à la miséricorde. Par vous la lumière est répandue dans les cœurs, la douceur coule pour les pécheurs, la joie possède les âmes, la consolation succède à la tristesse, la récompense est donnée aux travailleurs et la couronne aux combattants.

Vous êtes, ô Marie, le miroir des âmes, le nectar des anges, l'ornement impérial. Par vous les enfers ont été brisés, le peuple captif a été racheté, les cieux sont ouverts : *Per te fracta sunt tartara, redempta plebs cap-*

(1) Ut supra, cap. 15.
(2) Ut supra, cap. 19.

tiva, cœlestia patefacta. De vous sortent les fleurs des roses, les lis des vallées et tous les genres des beautés. En vous sont les trésors des pierres précieuses, l'odeur de tous les parfums, la suavité de tous les aromates et la clarté de toutes les étoiles. Vos vertus sont plus précieuses que l'or, plus odorantes que le cinnamome, plus belles que le saphir. Vos mérites surpassent la suavité des parfums, la richesse des ornements royaux. Votre fécondité brille comme l'étoile du matin; elle a le doux éclat de la pleine lune, et resplendit comme le soleil par une vertu céleste. O aimable Vierge, calme par l'humilité, odorante de vertus, toute de feu et de lumière par la charité, vous réjouissez et enivrez d'une admirable douceur le cœur dévot, vous purifiez et corrigez l'homme intérieur, vous illuminez et illustrez l'âme. Faites, je vous prie, que mon amour soit pour vous, que mon âme se fonde pour vous, que mon cœur soit enflammé, que mes entrailles soient réchauffées par votre grâce, que tout mon intérieur soit plein de votre céleste douceur; que sans cesse ma bouche redise vos louanges, mon cœur brûle de votre amour, et ma mémoire garde précieusement votre saint nom, afin que toujours je sente que vous êtes ma protectrice dans les tentations, ma consolatrice dans la tribulation, mon secours dans les dangers, ma lumière dans les ténèbres, ma libératrice dans l'adversité, mon soutien dans la nécessité, ma consolation à ma dernière heure, ma fidèle compagne et mon guide pour arriver aux joies des anges (1).

Vous êtes belle par la foi, ô Vierge incomparable, belle de face, belle en votre âme, belle en sainteté, simple comme la colombe, et blanche en votre âme ornée de toute pureté et innocence. Les astres lumineux des anges et des apôtres sont autour de vous, les odorantes roses des martyrs, les douces violettes des confesseurs, les blancs lis des vierges. C'est une raisonnable convenance; car votre innocence et votre pureté surpasse l'innocence des anges, votre sagesse l'intelligence des apôtres, votre constance l'énergie des martyrs, votre prudence celle des confesseurs, votre chasteté la continence des vierges. Car quel est l'ange qui s'élève aussi haut que vous dans les choses divines? quel est l'apôtre enflammé d'amour comme vous? quel martyr est plus constant dans les souffrances? quel confesseur plus courageux dans le travail? quelle est la vierge ou la sainte femme plus chaste et plus pure?

O noble et généreuse Mère du Verbe éternel et incarné, vous êtes venue au secours du monde perdu en lui procurant le fruit de salut de votre chair immaculée. O éclatante Fille préparée avant les siècles et dès l'éternité pour être la Mère du Roi suprême, ô splendide Reine décorée de tous les ornements des vertus par le Saint-Esprit pour être son Epouse, moi indigne et vil pécheur, tout souillé de vices, taché de concupiscences

(1) Ut supra, cap 21.

et couvert de boue, défiguré par la volupté, enveloppé de ténèbres, noirci de péchés, dont le cœur est dévoyé et l'esprit incertain, je désire exalter par des éloges votre majesté, proclamer par mes louanges vos saints mérites, glorifier votre vertu et vos abondantes grâces. Mais vous, ô ma Souveraine, qui avez le charme de la décence dans la démarche, les agréments dans votre aspect, la libéralité dans vos mains, la pudeur dans les yeux, la grâce sur les lèvres, la clémence dans les oreilles, la prudence dans la parole, la sainteté dans l'âme, la sagesse de Dieu dans le cœur, les divins secrets dans l'esprit, le Verbe du Père fait homme en votre sein virginal, tout entière revêtue des ornements de toutes les grâces, brillant de toutes ces merveilles et de tant d'autres, portez remède à nos langueurs et à nos infirmités, éclairez nos sens, arrosez notre cœur aride par une merveilleuse onction; illuminez tout mon intérieur, afin que je vous puisse louer saintement, glorieusement et dévotement, et que mes paroles soient de feu pour chanter votre divin amour et toutes vos sublimes perfections (1).

Ecoutez maintenant saint Ephrem (2) :

La Vierge Marie, Mère de Dieu, est sans tache, intègre, entièrement pure et chaste. Elle est la Reine de tous, l'espérance des désespérés, notre très-glorieuse, très-excellente et très-puissante Souveraine. Elle est plus élevée que les cieux, plus pure que les rayons éclatants du soleil. Elle est plus honorable que les chérubins et plus éclairée que tous les esprits célestes, plus sainte que les séraphins et incomparablement plus glorieuse que toutes les armées célestes ensemble. Elle est l'unique espérance des pères, la gloire des prophètes, la trompette des apôtres, l'honneur des martyrs, la joie des saints et la lumière des très-honorables patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Elle est l'ornement d'Aaron, la splendeur de Moïse et la toison de Gédéon. Elle est la liaison des hiérarchies, la couronne de tous les saints et de toutes les vierges. Elle est inaccessible par son immense lumière et splendeur. Elle est l'encensoir d'or, la lampe éclatante, l'urne très-belle portant la manne du ciel, la table apportant la loi écrite aux mortels, la vraie arche, le livre très-divin, la Princesse très-prudente de tous les hommes et la plus éclairée, et la Vierge rayonnante de gloire. Elle est la très-sainte Consolatrice; cette très-sacrée Fille est le guide universel. O buisson ardent et qui ne se consume point, héritage ouvert pour tous, verge toujours verte d'Aaron! Vous avez été vraiment cette verge, et votre Fils en est la fleur. Car le Christ notre Créateur, Dieu et Seigneur tout puissant, et seul très-élevé, est sorti de la racine de David et de Salomon. Vous avez enfanté Dieu-homme; vous êtes vierge avant l'enfantement, vierge dans l'enfantement et vierge après l'enfantement :

(1) S. Ildefonse, ut supra, cap. 24.
(2) Serm. 9 de Laudibus Dei Genitricis Mariæ.

Tu Deum genuisti et hominem; virgo ante partum, virgo in partu, virgo post partum. Dieu, votre Créateur, n'a pas brisé les serrures de cette porte orientale toujours fermée (Ezech. 44); il a pris chair sans l'homme dans votre sein virginal; il vous a conservée intacte, ô Vierge très-éclatante, comme vous l'étiez avant d'être mère. Par vous nous avons été réconciliés avec le Christ notre Dieu, votre très-cher et très-doux Fils.

Vous êtes l'unique avocate et aide des pécheurs destitués de secours; vous êtes le très-assuré port des naufragés; vous êtes la consolation du monde; vous êtes l'appui des orphelins; vous êtes la rédemption et la délivrance des captifs; vous êtes le tressaillement d'allégresse des malades, et la consolation des affligés, et le salut de tous; vous êtes l'assurance des moines et des solitaires, et l'espérance des séculiers; vous êtes la gloire des vierges, leur couronne et leur joie; vous êtes l'allégresse du monde, ô Maîtresse, Princesse et Reine la plus grande et infiniment bénie, Fille très-honorable, et Souveraine des souveraines, très-pure et très-chaste (1).

Nous nous réfugions sous votre protection, ô sainte Mère de Dieu; défendez-nous et gardez-nous sous les ailes de votre piété et de votre miséricorde. Ayez pitié de nous qui sommes souillés des ordures des péchés, qui avons offensé, par nos crimes et nos forfaits sans nombre, Dieu notre Créateur et le Juge de tous. Que Satan cesse d'être insolent et de se glorifier de ses victoires sur nous; que ce détestable ennemi ne puisse plus s'élever contre nous. Faites que vos serviteurs ne perdent jamais la confiance et l'espérance qu'ils ont en vous; que la langue mauvaise ne nous calomnie pas. Nous n'avons confiance qu'en vous, ô Vierge très-pure.

Vous êtes notre port, ô Vierge sans tache, et notre véritable Auxiliatrice. Nous sommes en sûreté sous votre tutelle et protection. C'est pourquoi nous recourons à vous seule, et nous vous implorons par de fréquentes larmes, ô bienheureuse Mère; nous nous prosternons à vos pieds, élevant la voix et vous suppliant humblement de ne permettre pas que votre cher Fils, notre Sauveur et le Créateur de tous, nous frappe d'un coup terrible et foudroie nos âmes misérables, à cause de nos nombreuses iniquités, ou nous abatte comme le figuier stérile (Matth. 21). Nous vous conjurons de nous faire arriver en sûreté jusqu'à Jésus-Christ, de nous faire entrer dans le palais des bienheureux, où il n'y a ni larmes, ni vexations, ni tourments, ni calamités, ni tentations, ni angoisses, ni

(1) Tu peccatorum et auxilio destitutorum unica advocata es atque adjutrix; tu portus naufragantium tutissimus; tu mundi solatium; tu orphanorum susceptio; tu captivorum redemptio atque liberatio; tu ægrotantium exultatio, mœstorum consolatio, et omnium salus; tu monachorum ac solitariorum stabilimentum, et spes secularium; tu virginum gloria, corona ac gaudium; tu mundi lætitia, o Domina Princeps, atque Regina præstantissima, et perquam benedicta, Puella honoratissima, et dominarum Domina purissima atque castissima.

mort, mais la joie inépuisable, la très-grande volupté des justes, des délices infinies, l'allégresse et la jubilation, la gloire et la splendeur.

Ensuite, ô Souveraine, remplissez ma bouche de la grâce de votre douceur, et illuminez mon esprit, ô pleine de grâce; mettez en mouvement ma langue et mes lèvres pour chanter avec ardeur et d'un esprit joyeux vos louanges, et surtout cette angélique mélodie que l'ange Gabriel, à Nazareth, dans un respect profond, entonna à votre louange, ô Vierge et immaculée Mère de Dieu.

(1) Ma Souveraine, très-sainte et très-bénie Mère de Dieu, pleine de grâce, très-agréable à Dieu; vase de la divinité de votre unique Fils, Fils de l'immortel et invisible Père; trône de feu très-glorieux; toute pure, toute immaculée, toute sans tache, toute sans souillure, toute irréprébensible, toute louable, toute incorruptible, toute très-heureuse, toute inviolable, toute vénérable, toute honorable, toute bénie, toute mémorable, toute désirable; Vierge d'âme, de corps et d'esprit; siége du Roi qui est assis sur les chérubins; porte céleste par laquelle nous courons de la terre au ciel; Epouse de Dieu, par laquelle nous sommes réconciliés avec lui; miracle inopiné, inexplicable nouvelle, manifestation du divin mystère caché, protection inexpugnable, défense forte, fontaine vivifiante, océan inépuisable des choses divines, largesse des secrets et des faveurs, élévation plus grande que les divines Puissances, abîme inscrutable des pensées cachées, gloire de la commune nature, dispensation de tous les biens, Souveraine de toutes choses après la Trinité, autre Consolateur après le Paraclet, et après le Médiateur, Médiatrice du monde entier; char du Soleil intelligible, de la vraie Lumière venant en ce monde, portant celui qui d'une seule parole porte tout; vêtement immaculé de celui qui est revêtu de la lumière comme d'un manteau; pont du monde entier qui nous conduit au ciel très-élevé; supérieure sans comparaison aux chérubins et aux séraphins, et beaucoup plus glorieuse et élevée; splendeur des anges, gardienne des hommes, clef qui nous introduit dans le ciel; Mère et servante de l'Etoile qui ne se couche pas; splendeur du jour véritable et mystique, abîme de l'inscrutable bonté de Dieu, char divin, très-solide fondement de la vraie foi; lieu très-ample de celui qu'aucun lieu ne peut contenir; vraie vigne produisant le fruit de vie, olivier fertile réjouissant les âmes des fidèles; universelle protection du monde, porte du mystère vénérable et incompréhensible; complément des grâces de la Trinité, tenant le premier rang après la Divinité; lumière éclairant les âmes des fidèles; réconciliation des pécheurs, sécurité de ceux qui sont debout, relevant ceux qui sont tombés, excitation des paresseux, force des bienveillants, concorde des Eglises, félicité des armées, affluence de tous les biens,

(1) NOTA. Quoique ce tableau ait déjà paru dans un autre chapitre de cet ouvrage, il est si beau et si bien placé ici, que j'ai cru devoir le remettre sous les yeux de mes lecteurs.

bonne direction des villes, paix du monde entier, soutien des moines, force des athlètes, trésor de la vie incorruptible, nuée qui répand la céleste rosée sur la terre; échelle par laquelle les anges du ciel descendent jusqu'à nous; port pour ceux qui sont agités par les tempêtes; joie des affligés, patronne de ceux qui sont accablés d'injures, secours des abandonnés, appui des infirmes, récréation des oppressés, bâton des aveugles, conductrice salutaire de ceux qui errent, secours sûr dans les nécessités; arche sainte par laquelle nous sommes sauvés du déluge de l'iniquité, buisson incombustible que vit Moïse en contemplant la Divinité; encensoir d'or dans lequel le Verbe brûlant la chair remplit le monde d'une odeur qui guérit, et dans lequel les crimes de la désobéissance ont été réduits en cendre; table écrite par Dieu; chandelier des sept lampes, dont la splendeur surpasse les rayons du soleil; tabernacle saint, que construit le spirituel Béséléel; char royal, vase plein de la divine manne, jardin fermé; fontaine scellée, dont les très-purs ruisseaux arrosent toute la terre; verge d'Aaron fleurie par miracle, toison de Gédéon pleine de rosée; livre écrit de la main de Dieu, par lequel le seing d'Adam a été déchiré; montagne de Dieu, montagne sainte où le Seigneur se plaît à habiter; tige sainte de Jessé; cité de Dieu dont il a été dit de si grandes merveilles, comme l'exprime David; destruction de la tristesse, liberté des prisonniers, déification des mortels; belle nature, exempte de tout défaut; Liban par la blancheur de la virginité, remplissant le monde de suaves parfums; douceur qui coule et adoucit l'amertume du vieil arbre; don plus excellent que tous les trésors; ornement plus estimable que tous les biens; lit de Salomon, autour duquel sont soixante puissants; lieu plein de lumière, d'où les rayons du salut ont brillé sur toute la terre; porte d'Ezéchiel regardant le levant; magnificence d'une admirable disposition, habitacle choisi de la Divinité descendue sur la terre; réconciliation du monde, notre propitiatoire et notre refuge, le plus désirable de tous les biens; charbon enflammé que vit Isaïe; mont ombragé de vertus que vit le prophète Habacuc; montagne de Daniel, d'où est sortie la divine pierre sans aucune main; très-saint paradis en Eden, arbre vivifiant très-beau et portant un fruit très-agréable; rose parfumée, fleur incorruptible, très-blanc lis, livre scellé que personne ne peut lire; exemplaire de la virginité exprimé sans écrit; vision précieuse des prophètes; pourpre tissue par Dieu, accomplissement manifeste de toute prophétie; bouche éloquente des apôtres, confiance invisible des vainqueurs, solidité des rois, glorification des prêtres, rémission des péchés, apaisement du juste Juge, résurrection de ceux qui sont abattus, désir du monde, restauration de l'âme et du corps, mon salut, ma consolation, ma vie, ma lumière, mon espérance, mon refuge, la volupté de mon esprit, ma protection, ma force, ma joie, ma douceur, mon rempart, mon soutien, ma munition, mon armure, ma défense, ma gloire, ma patronne, ma médiatrice, ma tranquil-

lité, ma joie, ma paix, ma louange, mon allégresse, ma bénédiction, mon ancre, mon abondance, ma rosée, ma dignité, ma sainteté, ma magnificence, ma liberté, la consolation de mes chagrins, l'illumination et la sanctification de mon âme, la rédemption de mes péchés, la divine récréation de mon âme, la divine aspersion de mon cœur avide, lampe très-brillante de mon âme remplie de ténèbres, vêtement qui couvre ma nudité, calme de mes gémissements, changement de mes infortunes ; ma continence, ma purification, mon courage, ma tempérance, l'ornement des vertus, ma liberté, mon port, mon trésor, mon négoce pour l'éternité, ma stable pénitence, mon élévation, ma bonne santé, ma beauté, mon énergie, mon bon conseil, mon intelligence, ma réjouissance, ma Souveraine, mon bonheur, ma splendeur et ma constante garde auprès de Dieu (1).

(1) Domina mea sanctissima, Mater Dei benedictissima, gratia plena, Deo gratissima; vas divinitatis unigeniti Filii tui, immortalis et invisibilis Patris, sedes igniformis gloriosa; tota pura, tota immaculata, tota illibata, tota impolluta, tota irreprehensibilis, tota laudabilis, tota incorrupta, tota beatissima, tota inviolata, tota venerabilis, tota honorabilis, tota benedicta, tota memorabilis, tota desiderabilis; Virgo anima, et corpore, et mente, cathedra Regis qui sedet super cherubim ; porta cœlestis per quam nos a terra ad cœlum currimus; Sponsa Dei, per quam ipsi reconciliati sumus; inopinatum miraculum, inexplicabilis auditio, absconditi sacramenti divini manifestatio; inexpugnabile patrocinium, defensio fortis, fons vivificus, pelagus inexhaustum divinarum, secretarumque largitionum ac munerum, altitudo divinis Potestatibus sublimior, profundum investigabile absconsarum cogitationum, naturæ communis gloria, bonorum omnium erogatio, omnium post Trinitatem Domina, post Paracletum alius Consolator, et post Mediatorem, Mediatrix totius mundi; vehiculum intelligibilis Solis, veræ Lucis quæ illuminat omnem hominem venientem in mundum, ferens verbo omnia portantem, vestis immaculata ejus qui induit lucem sicut vestimentum; pons mundi totius ad altissimum nos ducens; cherubim ac seraphim sine ulla comparatione superior ac longe gloriosior; angelorum splendor, hominum tutela, clavis in cœlum nos introducens; Mater et ancilla non occidentis Stellæ ; splendor veri mysticique diei ; investigabilis Dei bonitatis abyssus, currus divinus; veræ fidei firmissimum fundamentum; ejus, qui capi non potest, amplissimus locus; vitis vera vitæ fructum proferens, oliva fructifera fidelium animas exhilarans; universalis protectio mundi, porta mysterii supra intellectum venerabilis, complementum gratiarum Trinitatis, veluti secundas partes tenens post Divinitatem; fulgur fidelium animas illuminans, peccatorum reconciliatio, stantium securitas, lapsorum revocatio, excitatio socordium, benevolentium robur, Ecclesiarum concordia, exercituum felicitas, bonorum omnium suppeditatio, urbium bona institutio, totius mundi pax; tolerantia monachorum, fortitudo athletarum, thesaurus vitæ incorruptæ, nubes fundens cœlestem rorem in terram; scala per quam cœlestes angeli ad nos descendunt; portus tempestate jactatis; afflictorum gaudium, affectis injuria patrona, derelictorum auxilium, infirmorum consolatio, oppressorum recreatio, cæcorum scipio, aberrantium salutaris dux, in necessitatibus auxiliator securus. Arca sancta per quam ab iniquitatis diluvio salvati sumus; rubus incombustus quem vidit Moyses Divinitatis spectator; thuribulum aureum in quo Verbum carnem incendens mundum, odore replevit, atque inobedientiæ combusta sunt crimina; tabula a Deo exarata; septem luminum candelabrum, cujus splendor solares radios superavit; tabernaculum sanctum quod spiritalis Beseleel ædificavit; regium vehiculum, vas manna repletum, hortus conclusus, fons signatus cujus rivi purissimi irrigant totum mundum; virga Aaron divinitus

Comme Mère de celui qui seul est bon et miséricordieux, recevez, ô Vierge aimable, mon âme très-misérable, et daignez, par votre intercession et votre défense, la mettre du côté droit de votre Fils unique, et dans le repos de ses élus et de ses saints. Je n'ai que vous pour mon secours et ma défense ; j'espère en vous, je vous adresse mes vœux, je me glorifie en vous. Ne détournez pas votre visage de moi, votre indigne serviteur, à cause de mes nombreux égarements et de mes iniquités. Car vous avez le vouloir et le pouvoir comme ayant enfanté d'une manière inexplicable l'un de la Trinité. Vous avez en vous de quoi persuader, de quoi fléchir ; vous avez des mains qui l'ont merveilleusement porté, des mamelles qui lui ont fourni le lait. Rappelez-lui les langes dont vous l'enveloppiez et tout ce que vous avez fait pour lui dans son enfance ; que vous avez partagé sa croix, son sang, ses blessures qui ont opéré notre salut. N'éloignez pas, je vous prie, votre protection de moi, mais au contraire accordez-la-moi et soyez toujours prompte à me secourir. Car vous avez pour débiteur celui qui a dit : Honorez votre père et votre mère (Matth. 19). Avec

florens, vellus Gedeonis rore madens; liber divina manu scriptus per quem Adami chirographum scissum est; mons Dei, mons sanctus in quo beneplacitum est Deo habitare in eo; radix sancta Jesse; civitas Dei de qua gloriosa dicta sunt de te, ut David loquitur. Mœstitiæ dissolutio, captivitatis liberatio, mortalium deificatio; pulchra natura, omnisque reprehensionis incapax; illa quæ a Libano virginitatis redit, et mundum odoramentis replet, ex qua dulcedo defluens, antiquam ligni acerbitatem dulcem efficit; munus quocumque pretio excellentius, omnibusque bonis æstimabilius ornamentum; lectus Salomonis, quem circum assistunt sexaginta potentes; locus luce repletus, ex quo salutis radii universo mundo illuxerunt; porta ad orientem respiciens Ezechielis; tremendæ dispositionis magnificentia, speciosum divinæ demissionis hospitium; mundi reconciliatio, nostrum propitiatorium et refugium; omnium bonorum donum optabilissimum; forceps ignifera, quam Isaias conspexit; mons virtutibus umbrosus, quem Habacuc prævidit; mons Danielis, a quo lapis abscissus est sine manibus; paradisus sanctissimus in Eden; lignum vivificum, pulcherrimum ac jucundissimum fructum ferens; malum odoriferum; rosa suaveolens; flos immarcessibilis; lilium candidissimum; liber signatus, quem nemo legere potest; virginitatis exemplar sine scripto expressum; visio pretiosa prophetarum; purpura a Deo contexta; omnis prophetiæ manifestissima adimpletio; os loquax apostolorum ; vincentium fiducia invisibilis; regum firmitas; sacerdotum gloriatio; delictorum remissio, justi Judicis placatio, lapsorum resurrectio, mundi desiderium, animæ corporisque restauratio ; salus mea, consolatio mea, mea vita, mea lux, spes mea, refrigerium meum, animi mei voluptas, refugium meum, protectio, robur, lætitia, dulcedo, murus, subsidium, munitio, armatura, defensio, gloria, patrona, mediatrix, tranquillitas, tuitio, exultatio, pax, laudatio, gaudium, benedictio, anchora, abundantia, ros, dignitas, sanctitas, magnificentia, liberatio, molestiarum mearum consolatio, illuminatio ac sanctificatio animæ meæ, peccatorum meorum redemptio, oblectatio ex Deo animæ meæ, mei avidi cordis divina aspersio, tenebrosæ animæ meæ lampas lucidissima, nuditatis meæ operimentum, gemituum meorum sedatio, meorum infortuniorum correctio; continentia, purificatio, fortitudo, temperantia, virtutum ornamentum ; mea libertas, portus, thesaurus, negotiatio vere æterna, stabilis pœnitentia, sublimitas, bona valetudo, species, robur, bonum consilium, intellectio, exultatio, Domina mea, gaudium meum, splendor meus, ad Deum meum vigil custodia (*Precationes ad Deiparam*, precatio 4.)

quelle exactitude n'accomplira-t-il pas ce précepte à votre égard, à vous qui avez été sa mère pour la rédemption du monde? En écoutant vos prières, il croira s'acquitter d'un devoir qui vous est dû. Seulement, ne rejetez pas un indigne; que les horreurs de mes actions n'arrêtent pas votre immense miséricorde, ô Mère de Dieu. Point de trophée aussi solide que votre secours. Vous avez séché toutes les larmes de la terre; vous avez comblé la créature de bienfaits en tout genre; vous avez apporté au ciel la joie; vous avez sauvé la terre; vous avez apaisé le Créateur; vous avez fait venir les anges auprès de nous; vous avez élevé les hommes; vous avez réuni le ciel et la terre. Par vous nous tenons la résurrection; par vous nous recevons le royaume des cieux en espérance.

Auguste Vierge, vous êtes la gloire des hommes, l'accomplissement de toutes les prophéties, la perfection de toutes les congrégations du Seigneur, le sceau du Testament lui-même, la manifestation des mystères de Dieu, l'avocate des calomniés, la réconciliation des ennemis, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le pardon des coupables et leur liberté, le guide de la bonne voie, le pilote des navigateurs, la ressource dans le besoin, le salut assuré des fidèles, la nouvelle et divine largesse, la maîtresse de l'univers, la joie et la gloire des anges, la plus sublime de toutes les créatures, la très-bénie de siècle en siècle; vous êtes celle qui donnez le fruit qui réjouit et nourrit pour l'immortalité; vous êtes le plus noble ornement du monde, la plus belle du ciel et de la terre, la victoire de mon Roi et de mon Dieu, la joie des patriarches et de tous les vainqueurs, la forteresse de ceux qui vous invoquent, la défense et la protection universelle; vous êtes le siége immaculé et divin du Seigneur, la resplendissante Mère de Dieu, la plus honorable entre les neuf chœurs des anges; vous êtes la destruction de mes péchés, la Reine du genre humain, le glaive d'extermination des démons, la trésorière de tous les vrais biens, la très-abondante distributrice de la sagesse, la consolation et la libératrice dans les périls, la ressource de tous les pauvres, la vie de tous, la cause de toutes les grâces (1).

Considérons, dit le bienheureux Alcuin, abbé (2), quelle est cette Vierge si sainte en laquelle le Saint-Esprit a daigné venir; si belle, que Dieu l'a choisie pour Epouse; si chaste, qu'elle peut être vierge après son enfantement. Elle est le temple de Dieu, la fontaine fermée, la porte close dans la maison du Seigneur. Le Saint-Esprit descend donc en elle, la vertu du Très-Haut la couvre de son ombre; d'elle sort le Puissant en vertus, Jésus-Christ. Elle reste immaculée dans la conception, dans l'enfantement; elle est toujours vierge. Elle conçoit vierge, non de l'homme,

(1) Ut supra, precat. 5.
(2) Serm. de Nativit. perpetuæ Virg. Mariæ.

mais de l'Esprit saint ; elle enfante, non dans la douleur, mais dans la joie. Elle nourrit le pain des anges et des hommes : *Hæc nutrivit angelorum et hominum cibum.* Heureuse certainement et très-digne de tout éloge, celle qui, sans l'homme, donne au siècle le pain céleste et enfante le Sauveur du monde. Oh ! qu'elle est heureuse cette Mère qui, sans aucune souillure, conçoit la pureté par essence, et qui, sans douleur, enfante le remède souverain et universel ! Heureuse, dis-je, cette Mère par qui la vie du genre humain est rétablie, qui reçoit du ciel le Fils de Dieu et donne au monde le Libérateur, le Rédempteur, en le sauvant des péchés et de la mort ! *Felix, inquam, Mater, per quam nostri generis reparata est vita ; quæ de cœlo Dei suscepit Prolem, et mundo genuit Liberatorem, Redemptorem, et a peccatis et morte salvantem !* O heureuse Marie et très-digne de toute louange, qui nous a procuré un semblable et si grand Rédempteur ! *O felix Maria et omni laude dignissima, quæ talem ac tantum Redemptorem nobis protulit !* O glorieuse Mère de Dieu, il est né de vous, celui qui vous a faite : *Natus ex te, qui fecit te.* Il est né de vous, celui qui fit sortir l'eau du rocher pour désaltérer le peuple : *Natus ex te, qui ex petra populo sitienti aquam produxit.* Il est né de vous, celui qui apparut à Moïse dans le buisson ardent, et qui lui donna la loi sur le mont Sinaï. Il est né de vous, celui qui fit germer la verge desséchée d'Aaron, et qui lui fit produire du fruit. Il est né de vous, celui qui a marché sur les eaux, et qui est sorti comme un lion du tombeau, et qui est monté vainqueur au ciel. Il est né de vous, celui que les anges désirent contempler. Il est né de vous, celui qui donne la vie éternelle à ceux qui croient en lui. O heureuse Femme, agréable aux anges, désirable aux saints, votre dignité surpasse tout éloge. Que votre charité se déploie ici, mes bien-aimés : cette Mère du Christ est plus élevée que le ciel, elle est plus profonde que l'abîme : *Intendat caritas vestra, carissimi ; hæc Mater Christi altior est cœlo, abysso est profundior.* C'est donc à juste titre qu'elle est appelée la Souveraine des anges, la terreur des enfers et la Mère des nations : *Merito ergo vocata est Domina angelorum, tremor inferorum, et Mater gentium.*

Marie est l'échelle du ciel, la palme des vierges, la gloire des veuves, le bonheur des époux, la victoire des chrétiens, l'allégresse des anges, le salut des âmes. Marie est la porte des cieux, l'élévation des apôtres, la louange des martyrs, la jubilation des confesseurs, la continence des vierges, la règle des religieux, la conduite des princes, la justice des rois. Elle est le salut des mœurs, la mort des crimes, la vie des vertus, la force des combattants, la palme des victorieux. Elle est élevée au-dessus des astres, sainte au-dessus de toutes les femmes ; sa vie sublime illustre toutes les Eglises. Elle guérit les languissants, restaure les perdus, rend l'espérance aux désespérés. Cette Mère du Christ pacifie, illumine les âmes ; elle donne la joie à ceux qui avancent en vertus, elle fait produire

du fruit aux pénitents; elle est brillante pour les persévérants, victorieuse pour les voyageurs.

Marie Mère de Dieu, dit le bienheureux Proclus, archevêque de Constantinople (1), est le pur trésor, l'ornement et l'honneur de la virginité, le paradis spirituel du second Adam, le cabinet du divin mariage qui a été célébré entre les deux natures, le grand appartement de la réconciliation générale du monde, le lit nuptial du Verbe éternel, la nue brillante qui a porté en son sein celui qui est assis sur les chérubins, la toison remplie de l'agréable rosée du ciel, d'où fut faite la robe de notre divin Pasteur quand il prit la livrée de sa brebis perdue; la Servante et la Mère, la Vierge et le ciel tout ensemble; la pièce de drap d'où a été tirée l'admirable robe de l'union hypostatique dont l'ouvrier est le Saint-Esprit; la main, la vertu du Très-Haut; la chaîne, la vieille dépouille d'Adam; la trame, la chair immaculée de la bienheureuse Vierge; la navette, l'incompréhensible bonté de Dieu qui nous a apporté la personne ineffable du Verbe. Qui a jamais ouï parler d'une semblable pièce?

Saint André de Crète adresse ces paroles à Marie (2) : Dieu vous garde, temple du Sauveur, trône d'une vie incorruptible, terre qui seule êtes propre à porter le froment dont nous sommes nourris; levain sacré qui avez donné goût à toute la race d'Adam, et enflé la pâte de laquelle a été fait le vrai pain de nos âmes; arche d'honneur où Dieu a reposé et où la gloire même a été sanctifiée. O sainte Vierge, principe de notre vie, et la vie des vivants! O lien qui nous unissez indissolublement à Dieu! O sacré boulevard des chrétiens, et divin asile de tous ceux qui s'approchent de vous!

Saint Casimir, roi de Pologne, infiniment plus noble par sa rare piété que par sa race, s'était, dès sa plus tendre jeunesse, consacré au service de la Mère de Dieu. Entre les autres témoignages de dévotion qu'il lui offrait comme par état, il n'eût jamais passé un seul jour sans réciter une prose latine qu'il avait lui-même composée et mise en rimes, selon la mode du temps, à la louange de la sainte Vierge. Mourant, il désira que cette pièce fût enterrée avec lui. En effet, le sépulcre où il avait été mis ayant été ouvert en l'an 1609, cette prose fut trouvée sur sa poitrine, comme la gardienne de son cœur. Voici en vers français ce qu'elle renferme de plus aimable et de plus doux :

Mon cœur, rien la nuit, rien le jour
Ne prenne part à tes pensées,
Que celle qui tient par amour
Mes affections enlacées.
Que tes plus amoureux désirs
Et tes plus attrayants plaisirs
Soient d'honorer par les louanges
Cette Vierge dont l'ornement
A jeté dans l'esprit des anges
Et l'amour et l'étonnement.

(1) Serm. in concil. Eph. in Nativit. Salvat.
(2) Serm. de Annunt.

L'éclat de ses traits glorieux
Ne peut souffrir qu'aucun nuage
Vienne à dérober à nos yeux
La majesté de son visage.
Aussi chacun dit franchement
Qu'il n'est ni sur le firmament,
Ni sur la terre, ni sur l'onde,
Chose qui l'égale en beauté,
Et que l'œil de ce vaste monde
N'est rien au prix de sa clarté.

Bien que les esprits les mieux faits,
Quand il s'agit de leur mérite,
Toujours en redoutent le faix,
Et que leur parole interdite
Se change en admiration
De sa grande perfection,
Si faut-il voir que mon silence
Ne soit cause de m'exposer
A quelque lâche défiance,
Craignant de la trop peu louer.

Celui pour qui vous combattez,
Dame des plaines azurées,
Tient ses ennemis pour domptés,
Et les palmes pour assurées.
Il peut bien désirer la mort,
Et se promettre que son sort,
Malgré la rage et l'insolence
Des démons les plus furieux,
Sera toujours en assurance
Sous l'œil de la Reine des cieux.

Vierge, vos mains nous ont tirés
De ce déplorable esclavage;
Sans vous les astres conjurés
Nous abandonnaient au pillage.
A vous retourne tout l'honneur
De ce tant signalé bonheur :
C'est un trait de votre vaillance,
Que ces détestables lutins
Aient appris que votre puissance
A des foudres pour les mutins.

Eve, dont l'infidélité
Ferma les portes de la vie
A toute la postérité
Pour satisfaire son envie,
Avait, par sa témérité,
Mis aux mains d'un Dieu irrité
Le glaive punisseur des crimes;
Mais, par un surcroît de faveur,
Vous avez tiré les victimes
Des mains de sa juste fureur.

Ouvrage du bras tout puissant,
Fille du ciel et de la grâce,
Vierge dont le cœur innocent
N'a rien de pareil en sa race,
Dieu même cède à votre voix,
Et dispose au gré de vos lois
De ses plus étranges merveilles.
Commandez, car les cieux sont prêts,
Et la terre n'a point d'oreilles
Que pour plier sous vos arrêts.

Sûr donc que mes intentions
D'une pareille complaisance
Suivent les inclinations
De votre douce providence,
Vierge, je vous donne mon cœur,
Afin que, le rendant vainqueur
Du vice et du mauvais exemple,
Il fasse un généreux effort
De vous ériger un beau temple
Au milieu de son petit fort.

Puisqu'avec toute liberté,
Et d'une pleine confiance,
Je cherche un lieu de sûreté
Dans le sein de votre clémence,
Pour Dieu, ne m'éconduisez pas,
Mais prenez le soin de mes pas,
Et les gardez parmi les ombres,
Afin que j'évite l'écueil
Où le prince des cachots sombres
Prétend me creuser un cercueil.

Que l'enfer dégorge sur moi
Tout le venin de sa colère;
Qu'il trouble, qu'il mette en émoi
Et le firmament et la terre;
Qu'il renouvelle ses complots,
Qu'il révolte l'air et les flots
Pour m'immoler à sa furie,
En vain sera cet appareil :
Je ne veux qu'un mot de Marie
Pour les ranger en un clin d'œil.

Source de nos félicités,
Vivez pour jamais glorieuse,
Vivez dans les prospérités
De l'éternité bienheureuse.
Ces tyrans ont beau se peiner,
L'enfer a beau se mutiner,
Votre sort est invariable;
Et tant que Jésus sera Dieu,
Après lui, chose indubitable,
Vous sera dû le premier lieu.

On peut dire avec une âme pieuse : Vous avez autant de qualités, ô Vierge, qu'il y a d'astres au firmament : *Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cœlo.*

Plusieurs ont consacré leurs plumes et les autres instruments de leur profession, avec leurs veilles et leurs travaux, en reconnaissance des faveurs qu'ils ont reçues d'elle et de l'honneur qu'ils désirent lui rendre.

Mais, parmi tous les autres, les plus fortunés sont ceux à qui le ciel a fait la faveur de publier, ou de vive voix ou par écrit, les excellences de la Reine du ciel, et d'animer le monde à l'aimer, à l'honorer et à la servir; car leur condition est mille fois plus avantageuse que celle de tous les courtisans et de tous les favoris de la terre (1).

Plus heureux encore sont ceux que Dieu, par une très-spéciale grâce, a destinés à être là-haut les chantres de la chapelle royale de cette Vierge sans pareille et les panégyristes de ses grandeurs. Oh! qui aurait le bonheur d'être de ce nombre et de se voir inscrit sur l'état de la Reine des anges! Que ceux à qui cet heureux sort est échu en partage bénissent à jamais la douceur de leur condition! Quant à nous, nous la supplions de faire que notre bouche soit toujours remplie de sa louange et de ne pas permettre que nous périssions. Car, dit le séraphique saint Bonaventure (2), heureux celui qui n'est jamais assez rassasié de chanter vos louanges, ni de publier vos vertus; son cœur sera toujours éclairé d'une lumière céleste, et le Saint-Esprit dissipera les ténèbres de son entendement.

Ecoutons saint Méthode, qui eut le bonheur de verser son sang pour la foi vers la fin du troisième siècle (3) : Le mystère opéré en vous est étonnant et terrible, ô Vierge-Mère, ô trône spirituel, vous qui fûtes digne de Dieu et glorifiée par lui! Le miracle dont vous êtes l'instrument remplit d'étonnement les habitants du ciel et ceux de la terre. Nous en avons la preuve dans les cantiques des anges qui chantèrent lors de votre en-

(1) Le P. Poiré, 4e traité, discours fondamental du 4e traité, chap. 3.
(2) Psal. B. Virg.
(3) Homil. de Simone et Anna.

fantement : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix à la terre et bienveillance aux hommes ! *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !* (Luc. 2, 14.) Comme s'ils eussent voulu, par ce triple souhait, manifester votre triple sainteté. Vous êtes bienheureuse entre toutes les femmes, vous que Dieu même a comblée de bonheur, parce que par vous la terre a été remplie de la gloire du Seigneur. Si Dieu a entouré l'arche sainte, qui fut l'image et le type de votre sainteté, d'un honneur, d'une vénération qui en défendait l'approche à tout le monde, excepté aux membres de l'ordre sacerdotal, quel culte de vénération et d'amour pourrons-nous, nous les moindres des hommes, vous rendre jamais, à vous qui êtes vraiment notre Reine? Oui, vous êtes vraiment l'arche animée du Dieu législateur ; vous êtes le ciel qui contient ce Dieu que rien ne peut contenir. Quand, semblable à un jour lumineux, vous avez brillé dans le monde, ô la plus sainte des vierges, quand vous avez enfanté le Soleil de justice, l'affreuse obscurité de nos ténèbres a été dissipée, la puissance du tyran infernal a été brisée, la mort détruite, l'enfer vaincu, l'inimitié remplacée par la paix, et l'univers tout entier a été illuminé de la plus pure, de la plus éclatante lumière de la vérité. Je veux donc vous saluer des cantiques de votre père, ô Fille de David, Mère du Seigneur et du Dieu de David. Recevez, ô la plus douce des vierges, les dons précieux qui ne conviennent qu'à vous, à vous qui êtes supérieure à toutes les générations des hommes, et qui dépassez immensément en honneur et en gloire toutes les créatures visibles et invisibles.

O heureuse racine de Jessé ! ô trois fois heureuse la maison de David, dans laquelle vous êtes née ! Dieu est au milieu de vous, et vous n'en serez pas troublée ; car le Très-Haut vous a sanctifiée comme son tabernacle : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus. Deus in medio ejus, non commovebitur* (Psal. 45, 5-6). Les promesses et les serments que Dieu a faits à nos pères ont été accomplis en vous seule ; car c'est par vous que le Seigneur a été fait le Dieu des vertus avec nous. Vous êtes bénie, ô Vierge sainte, tout à fait bénie et aimée de tous. Votre nom, ô Mère de Dieu, est entouré et rempli de la grâce divine, et souverainement agréable au Seigneur. Vous êtes la tige de la plus belle des fleurs, la Mère du Créateur, la nourrice de celui qui nourrit le monde, embrassant celui qui embrasse tout, portant celui qui porte tout par sa parole ; la porte par laquelle Dieu arrive jusqu'à notre nature ; le propitiatoire par lequel Dieu, sous la forme humaine, se fit connaître aux hommes ; le vêtement sans tache de celui qui est revêtu de lumière, ou plutôt qui est l'éternelle lumière. Vous avez procuré au Dieu qui n'a besoin de rien la chair qu'il n'avait point, afin que le Tout-Puissant devînt homme, comme il l'avait décrété. Quoi de plus glorieux? quoi de plus sublime? Celui qui remplit le ciel et la terre, celui qui règne sur l'univers a eu besoin de vous. Gloire, gloire à vous, ô Mère et Servante de Dieu, dont le créancier de

tous les êtres est devenu le débiteur ! Nous nous devons tous à Dieu ; Dieu s'est dû à vous, ô Marie. Celui qui a dit : Vous honorerez votre père et votre mère, a observé à votre égard la loi qu'il avait faite pour les autres, et il a glorifié sa Mère d'une manière toute divine. Mais l'infirmité de la parole humaine ne peut pas trouver de louanges égales à vos mérites. Pour montrer que vous êtes vraiment incompréhensible, le célèbre prophète Baruch a dit : Que la maison de Dieu est grande, et que l'étendue de son domaine est sans bornes ! Il est grand, il n'a pas de limites ; il est sublime, il est immense : *Quam magna est domus Dei, et ingens locus possessionis ejus ! Magnus est, et non habet finem, excelsus et immensus*, 3, 24-25. Oui, vraiment, c'est de vous, ô Vierge sainte, que cet oracle prophétique a été prononcé ; c'est à votre majesté seule, c'est à votre grandeur que ce discours peut être appliqué en vérité ; car seule dans la création vous avez mérité de participer avec Dieu aux choses qui sont propres à Dieu ; seule vous avez engendré dans votre sein ce Dieu qui est engendré de toute éternité comme le Fils unique de Dieu son Père. Tous ceux qui professent la vraie foi pensent ainsi.

Que l'on remarque bien ces dernières paroles, dit Mgr Malou, évêque de Bruges. Ces éloges, d'après saint Méthode, ne sont point de pieuses exagérations, fruit d'un enthousiasme irréfléchi ; ce sont des points de la croyance catholique que professent tous ceux qui ont la vraie foi. Cette doctrine n'était pas nouvelle, elle exprimait l'enseignement des apôtres (1).

Ecoutez saint Anselme, qui vivait au onzième siècle :

A la naissance de Marie, dit-il dans sa 1re homélie sur la naissance de la Mère de Dieu, le Verbe a composé un livre nouveau, qu'il a tiré du cœur de Dieu son Père, et qu'il a écrit par le Saint-Esprit, qui est la langue de Dieu. O Fille sacrée de Joachim et d'Anne, qui avez échappé aux traits enflammés du démon et aux atteintes des principautés et des puissances infernales, qui avez été formée dans la couche du Saint-Esprit et gardée sans la moindre tache pour devenir l'Epouse de Dieu et être naturellement sa Mère ! O très-sainte Enfant qui, dans les bras de votre mère, avez été formidable aux esprits célestes déchus ! O très-sainte Enfant, qui étiez entourée des anges quand vous suciez le lait de votre mère ! O Fille chérie de Dieu, la gloire de vos parents, que toutes les générations proclament bienheureuse, comme vous l'avez prédit ! O Fille digne de Dieu, la beauté de la nature humaine, la réparation de notre première mère Eve ! Celle-ci était tombée par sa faute, vous l'avez relevée par votre enfantement. O Fille sainte et sacrée, la gloire des femmes ! La première Eve, coupable de prévarication, a fait entrer la mort dans le monde en secondant les ruses du serpent contre notre premier père ; mais Marie, en obéissant à la volonté divine, a trompé elle-même le serpent trompeur,

(1) Mgr Malou, *la Sainte Vierge*, chap. 3.

et a restitué l'immortalité au monde. O Fille toujours vierge, qui avez conçu, sans le concours de l'homme, un Fils qui a Dieu éternel pour Père ! O Fille qui, née sur la terre, avez porté le Créateur du monde dans vos bras maternels ! Les siècles se sont disputé la gloire de votre naissance, mais le décret éternel de Dieu a mis fin à cette lutte en choisissant ces derniers siècles, qui sont devenus ainsi les premiers.

Il y a beaucoup de mères, dit saint Denis d'Alexandrie dans sa lettre à Paul de Samosate, mais une et seule Vierge, Fille de la Vie, a enfanté le Verbe vivant et existant par lui-même, incréé et Créateur : *Multæ reperiuntur matres, una autem et sola Virgo, Filia Vitæ, genuit Verbum vivens et per se subsistens, increatum et Creatorem.*

La sainte Vierge a été choisie de Dieu comme l'instrument principal des deux grands mystères de l'incarnation du Verbe et de la rédemption des hommes, et de plus comme la Reine future du royaume des cieux. A ces titres divers, elle a été comblée de grâces et de faveurs (1).

Distinguons en Marie quatre destinées principales.

Elle a été créée d'abord comme le paradis virginal dans lequel et duquel Dieu voulait former le second Adam, notre Seigneur Jésus-Christ.

Elle a été créée ensuite comme la seconde Eve, destinée à réparer les maux causés par la première.

Elle a été créée, en outre, comme corédemptrice du monde avec son divin Fils.

Enfin elle a été créée pour devenir la Reine des anges et des saints.

(1) Mgr Malou, ut supra, chap. II, art. 3.

CLXXXIV

MARIE DIGNE DE TOUTE LOUANGE.

La mémoire du juste mérite toutes les louanges, disent les Proverbes : *Memoria justi cum laudibus*, 10, 7.

Si l'on doit célébrer par des louanges la mémoire de tous ceux qui ont pratiqué la vertu, dit saint Jean Damascène (1), quelles louanges adresser à la source de la justice et au trésor de toute sainteté?

Oh! que cette Mère si louable est douce à notre souvenir! s'écrie Richard de Saint-Victor (2). Marie est cet arbre enflammé qui ne se consume pas; elle est l'étoile de Jacob, qui annonce la venue du vrai Soleil; elle est la porte fermée qui ne s'ouvre qu'au seul Roi de l'éternité. Elle a la lune sous ses pieds, elle est environnée du soleil. Elle existe telle, elle est si sainte, elle a tant de grâces, de dons, il y a en elle tant de merveilles, tant de mystères, qu'on ne les peut compter. Considérez ce grand et incomparable trésor, vous qui voulez la louer; voyez-la couronnée de fleurs, chargée de fruits, exempte de dangers, triomphante au port, plongée dans les délices célestes, unie à la Trinité. Que les hommes applaudissent! O jubilation de cette bienheureuse Mère unie à son Fils! Comme son éclat éblouit! O fontaine de la vie, riche et inépuisable mine du pardon!

Entendez les hymnes de louange que saint Bonaventure adresse à l'auguste Vierge (3) :

(1) De Dormit. B. Mariæ, orat. 1.
(2) Pars 1, lib. 2 de Emmanuele, cap. 26.
(3) Opuscul. inscriptum : Laus B. Virg. Mariæ.

Je vous salue, lis céleste ; je vous salue, rose magnifique ; je vous salue, Mère des humbles, Dominatrice des anges, demeure de la Divinité. Vous qui excusez les fautes, donnez la force, portez secours dans cette vallée de larmes.

Ave, cœleste lilium ;
Ave, rosa speciosa ;
Ave, Mater humilium,
Superis imperiosa,
Deitatis triclinium.
Hac in valle lacrymarum,
Da robur, fer auxilium,
O excusatrix culparum.

Vierge pieuse sans égale, que Gabriel salue, qui avez mérité de porter le Christ, l'Esprit divin agissant ; Vierge avant et après l'enfantement, refuge singulier, consolez vos serviteurs dans cette vie vacillante.

Virgo pia sine pare,
Gabriele nuntiante,
Quæ meruisti portare
Christum, Flatu sancto flante ;
Virgo partum post et ante,
Refugium singulare,
Hac in vita vacillante,
Tuos servos consolare.

Voici que l'humanité est dans l'étonnement que vous soyez vierge, étant mère. La faiblesse ne peut savoir les œuvres d'une si grande vertu. La foi qui vient du ciel l'avoue, et la vérité : de vous, Mère qui portez le Christ, la Divinité a pris chair.

Ecce stupet humanitas,
Quod sis virgo puerpera.
Scire nequit fragilitas,
Tantæ virtutis opera.
Fides transcendens æthera,
Confitetur, et veritas ;
Ex te, Mater Christifera,
Carnem sumpsit Divinitas.

Mère, vous avez enfanté un Fils, et fille, vous avez donné le jour à votre Père ; étoile, vous avez produit le Soleil ; créature, vous avez fait l'Incréé ; ruisseau, vous avez fait sortir la source ; vase, vous avez fabriqué le Potier, en restant vierge immaculée. Par vous, Mère du Christ, la vie perdue nous a été rendue.

Mater Natum, Patrem nata,
Stella Solem genuisti,
Increatum res creata,
Fontem rivus emisisti,
Vas Figulum peperisti,
Virgo manens illibata :
Per te nobis, Mater Christi,
Est, perdita, vita data.

Vos entrailles, qui ont renfermé le Seigneur, sont très-nobles ; les mamelles qu'il a sucées sont très-saintes, et le lait dont il se nourrit est suave. Je vous salue, ô Mère qui régnez dans les cieux ; délivrez-nous du mal et du malheur de l'éternelle mort.

Altissima sunt viscera
Quæ Domini sunt conclave,
Sanctissima sunt ubera
Quæ suxit ; et lac suave,
Quo lactatur. Mater, ave,
Quæ regnas super sidera ;
Perpetuæ mortis a vœ
Nos, et a malo libera.

Rose décente, rose pure, rose nouvelle sans épines, rose fleurie, rose féconde par la grâce divine; devenue Reine des cieux, vous n'avez point de semblable, vous n'en aurez jamais. Remède du coupable, secourez-nous dans nos épreuves.

Rosa decens, rosa munda,
Rosa recens, sine spina;
Rosa florens et fœcunda,
Rosa gratia divina:
Facta cœlorum Regina;
Non est, nec erit secunda
Tibi, rei medicina,
Nostris sceptis obsecunda.

Figurée par les Ecritures, elles parlent de vous en mille endroits; elles vous montrent sous des énigmes : cela est positif dans les Lettres sacrées de l'ancien Testament et du nouveau; vous êtes par droit préférée aux autres femmes, vous êtes élevée au-dessus de toutes.

In Scripturis figurata,
Multis locis ostenderis,
Ænigmatibus monstrata,
Sacris ut patet Litteris,
Testamentorum veteris
Et novi, jure prælata,
Mulieribus cæteris
Super omnes elevata.

Vous êtes sacrée par le Seigneur avant l'origine du monde, quand il a si sagement fabriqué l'étendue du ciel; et, dans sa pensée divine, il veut par vous, Mère et Vierge, relever l'homme de sa chute et fermer l'enfer.

Ante mundi originem
Te Dominus ordinavit,
Dum cœli latitudinem
Sapienter fabricavit.
Ex tunc sancta mente cavit,
Per te Matrem et Virginem,
Protoplasti, qui peccavit,
Expirare voraginem.

Réjouissez-vous, Vierge; Mère, réjouissez-vous : par vous le monde est réparé. Applaudissez de concert avec les citoyens du ciel : le Dieu qui vous est donné par honneur sauve ses droits; et l'homme, qui par vous est délivré de la fraude de Satan, vous loue, vous qui êtes au-dessus de toute louange.

Gaude, Virgo, Mater, gaude,
Per te mundus restaurator;
Cum civibus cœli plaude,
Qui honor tibi datur,
Deus decenter salvatur,
Tibi, major omni laude,
Qui per te liberatur,
Omnis homo, facta fraude.

Arrosant le monde d'une rosée nouvelle, par la nouveauté merveilleuse de votre Fils, vous renouvelez toutes choses, dans une admirable évidence. Par la bonté divine, vous devenez la fontaine d'honneur; vous arrosez la terre par votre charité, croissant en amour pour Dieu.

Rigans mundum novo rore
Nova Prolis novitate,
Nova facis, novo more,
Cuncta mira claritate,
Ex divina bonitate,
Fons ascendens in honore,
Rigans terram caritate,
Dei crescens in amore.

Vous êtes plantée au milieu du paradis, ô arbre divin, arbre spirituel, arbre de la vie, arbre qui, par la nourriture suave de son fruit, remplit tout de joie; jamais, sans aucun doute, n'exista et n'existe un arbre si durable et si avantageux.

Arbor et lignum vitale
In paradisi medio,
Plantaris spirituale,
Cujus fructus fruitio
Replet omnia gaudio :
Nunquam fuit, nec est tale,
Nec durit procul dubio
Lignum ita commodale.

Vierge chaste, le fleuve de délices du paradis vous a arrosée quand le Fils de Dieu a habité votre corps; alors notre terre a donné abondamment son fruit, et Dieu a très-bien réformé notre nature.

Casta Virgo, te fluvius
Voluptatis irrigavit
Paradisi, dum Filius
Dei corpus habitavit
Tuum; terra tunc donavit
Nostra fructum uberius,
Et naturam reformavit
Nostram Deus in melius.

Dieu plaça dans ce paradis son Fils fait homme; il mit votre sacré corps pour gardien. Gabriel vous annonce quand il veut venir, et il nous l'offre comme très-excellent Rédempteur.

In paradiso posuit
Deus hominem Filium
Suum, custodem posuit
Tuum corpus egregium,
Per Gabrielem nuntium,
Dum visitare voluit,
Redemptorem eximium
Nobis eum exhibuit.

Noé bâtit une arche, mais de simple bois taillé et poli; il y entra avec son épouse et sa famille. Le Seigneur, ô Marie, vous a faite pour lui de vos saints parents, et, en entrant en vous, il vous a préservée de toute souillure.

Arcam Noe fabricavit,
Sed de lignis levigatis,
Fabricatam subintravit
Cum uxore et cum natis.
De parentibus beatis
Sibi Matrem te formavit
Dominus, et a peccatis,
Te subintrans conservavit.

Dans une ancienne promesse, Dieu avait juré à nos pères de leur montrer merveilleusement son arc, pour être à tous le signe d'alliance venu du ciel, et qui serait le garant certain de la paix qu'il faisait avec les hommes.

Pactum suum antiquitus
Deus promisit patribus,
Arcum suum divinitus
Ostendendum in nubibus,
Qui fœderis est omnibus,
Signum promissum cœlitus,
A Deo pax hominibus
Datur in eo penitus.

Le travail et la crainte disparaissent à la vue de l'arc d'alliance ; l'espérance et la joie reviennent aux pécheurs malheureux qui, pleurant leurs crimes, jettent les yeux sur l'arc. Par cette promesse du ciel, ils se sentent consolés. C'est vous, ô Marie, qui êtes le vrai arc-en-ciel.

Labor et timor fugiunt,
Arcu monstrato fœderis,
Spes et gaudium veniunt
Peccatoribus miseris;
Qui de reatu sceleris
Flentes arcum conspiciunt,
Per promissum de superis
Se consolatos sentiunt.

L'arc a une couleur bleue, qui indique la virginité ; une couleur rouge aussi, qui marque la charité ; une couleur d'eau, qui est la figure de votre pureté, ô Marie, et de l'humilité que Dieu a choisie en vous.

Est in arcu cæruleus
Color, qui virginitatis
Typum gerit; et rubeus
Etiam, qui caritatis
Formam notat : puritatis
Tuæ demonstrat aqueus
Notam, et humilitatis,
Quam elegit in te Deus.

Arc merveilleux, environné des nuées du ciel, vous nous illuminéz; brillante, vous donnez à tous les pécheurs l'exemple de mœurs parfaites. Vous détruisez toutes les hérésies et vous brisez les hérétiques quand vous unissez ensemble dans le Christ les deux natures.

Nubibus cœli cerneris
Arcus, quæ nos illuminas,
Refulgens morum miseris,
Exempla cunctis seminas.
Hæreses omnes terminas,
Et hæreticos conteris,
In Christo, quando geminas
Naturas simul congeris.

Arc insurmontable, arc puissant, arc fort, arc doux, aimable, arc qui ouvre les portes des cieux ; après le terme de la mort présente, inévitable pour nous, ô Vierge vénérable, faites-nous participants de votre bonheur.

Arcus insuperabilis,
Arcus potens, arcus fortis,
Arcus dulcis, amabilis,
Arcus patens cœli portis;
Post præsentis metam mortis
Nobis inevitabilis,
Fac consortes tuæ sortis
Nos, Virgo venerabilis.

Jacob, en dormant, vit en songe une échelle qui atteignait le ciel ; à la cime il vit Dieu qui s'y appuyait; il vit l'armée des anges qui descendaient. C'est la promesse de la terre sainte faite par le Tout-Puissant, et sa bénédiction.

Dormiens Jacob somnio
Scalam vidit contingentem
Cœlum, cujus confinio
Deum vidit innitentem,
Angelorum descendentem
Cœtum vidit. Promissio
Terræ sanctæ per Potentem
Datur, et benedictio.

O Marie, vous êtes figurée par cette échelle, mais vous la surpassez; l'ange vous salue, vous engendrez un Dieu-homme; vous êtes au-dessus des Vertus, placée par les anges; vous délivrez le genre humain; vous êtes donc la plus heureuse de toutes les créatures.

O Maria, figuraris
Scala, sed scalam superas;
Ab angelo salutaris,
Deum hominem generas.
Super Virtutes superas,
Per angelos collocaris;
Genus humanum liberas;
Ergo longe plus bearis.

O Mère, votre virginité est figurée par le buisson de la montagne d'Horeb, dont la verdure n'est point détruite par le feu. De même votre intégrité virginale n'est point attaquée lorsque dans votre sein la Divinité s'unit à l'humanité.

Mater, tua virginitas
Rubo montis ostenditur
Horeb, cujus viriditas
Per ardorem non uritur.
Sic nec tua corrumpitur
Virginalis integritas,
Dum ventre tuo jungitur
Humanitati Deitas.

L'Ecriture nous dit que la manne fut renfermée dans un vase pour être conservée, et qu'elle fut donnée aux Israélites, et que le vase ne fut point endommagé par la manne. En vous, ô Vierge, le Christ est conçu par le Saint-Esprit, et le mérite de votre virginité n'est point diminué.

In vase manna positum,
Ut conservetur, legitur,
Israelitis traditum,
Neque vas manna frangitur.
In te Christus concipitur,
Virgo, per sanctum Spiritum:
Neque tuæ minuitur
Virginitatis meritum.

Vous nous avez admirablement conservé la manne merveilleuse, la manne véritable qui met fin aux figures; et miséricordieusement cette manne céleste est donnée en commun et en viatique aux vrais Israélites.

Nobis manna mirificum
Servasti mirabiliter;
Manna terminans typicum
Figuratum veraciter;
In se misericorditer
Per illud manna cœlicum,
Quod datur communiter
Israel in viaticum.

La nouveauté de votre grâce termine l'ancienne manne. L'antiquité des figures disparaît, et la lumière fait briller de nouvelles choses, la loi les sépare, l'obscurité cesse; la nouvelle clarté nettoie, purifie, fait disparaître les choses anciennes.

Vetustum manna novitas
Tuæ gratiæ terminat.
Figurarum antiquitas
Fugit, et lux illuminat
Nova, quod lex discriminat
Nova, cessat obscuritas,
Purgat, mundat, eliminat
Antiqua nova claritas.

Le suprême Architecte de toutes choses vous comble de grâces, ô vase noble, vase digne, vase choisi, vase agréable, vase louable, vase vénérable à tous ; vous donnez à vos serviteurs une nourriture délicieuse, le Pain des citoyens du ciel.

Summus Artifex omnium
Te providit, vas nobile,
Vas dignum, vas egregium,
Vas gratum, vas laudabile,
Vas cunctis venerabile
Famulis, ut edulium
Ministres delectabile,
Panemque cœli civium.

Vous servez le vrai Pain des anges aux hommes, celui qui est né de vos entrailles pour le salut des pécheurs. Celui-ci est le Pain des voyageurs, qui ne doit pas être donné aux chiens; il est le salut des pauvres; il excelle sur tous les autres pains.

Tu ministras hominibus
Verum Panem angelorum,
Tuis natum visceribus,
Pro salute peccatorum.
Hic est Panis viatorum,
Qui non est dandus canibus,
Qui est salus miserorum,
Præstans omnibus panibus.

Voici le Pain très-doux, voici le Pain qu'il faut aimer, voici le Pain très-nourrissant, voici le Pain qu'il faut chérir, voici le Pain qu'il faut adorer, voici le Pain par excellence, qu'il faut préférer à tout autre aliment et qui est le plus agréable de tous.

Ecce Panis dulcissimus,
Ecce Panis amplectendus,
Ecce Panis pinguissimus,
Ecce Panis diligendus,
Ecce Panis recolendus,
Ecce Panis præoptimus;
Cibus cunctis præferendus
Et præ cunctis gratissimus.

Cet aliment nous refait, nous renouvelle et nous régénère; il caresse l'âme, il dirige et unit; il réunit tout bien, et il chasse tout mal; il vainc, il règne, il commande, il agrandit, il nourrit et perfectionne.

Cibus iste nos reficit,
Recreat et regenerat;
Et sibi mentem allicit,
Dirigit et confœderat :
Omne bonum exaggerat,
Et omne malum abjicit;
Vincit, regnat et imperat,
Auget, alit et perficit.

C'est le Pain vivant et vital, il est la voie, la vérité et la vie, il est immortel, il est la bonté infinie; la nouvelle Epouse spirituelle en resplendit, elle le sait; la Synagogue pâlit ainsi que l'ombre de l'ancienne loi.

Vivus Panis et vitalis,
Via, veritas et vita;
Et hic Panis immortalis,
Et bonitas infinita;
Quo refulget præmonita
Nova sponsa spiritalis,
Synagoga definita
Perit, et umbra legalis.

La manne cesse, et le Pain céleste nous est offert; le Pain vrai, vivifiant nous est envoyé du ciel. Ce Pain mystique n'est accordé qu'aux chrétiens seuls, auxquels le vrai Pain commun des anges est donné.

Manna cessat, et cœlicus
Nobis Panis proponitur;
Panis verus, vivificus,
Nobis de cœlo mittitur;
Christianis conceditur
Solis Panis hic mysticus,
Quibus communis traditur
Verus Panis angelicus.

Le bienheureux Moïse plaça dans le tabernacle la verge d'Aaron; mais, pour la gloire du prêtre, elle poussa des feuilles, elle fleurit, elle produisit du fruit par un miracle visible. Aaron obtint le droit de prêtre parmi le peuple.

Beatus tabernaculo
Moyses virgam posuit
Aaron, sed pro titulo
Sacerdotis, quæ fronduit,
Floruit, fructum habuit
Evidenti miraculo.
Sacerdotis obtinuit
Jus Aaron in populo.

Voici une bien plus grande merveille et une admirable nouveauté : la stérile aridité fleurit, la stérilité desséchée engendre, la verge aride enfante, elle produit un fruit, et la stérilité devient féconde. Rien de semblable ne s'était vu.

Ecce valde mirabilis
Res, et miranda novitas,
Floret siccitas sterilis,
Gignit sicca sterilitas;
Parturit virgæ siccitas
Fructum profert, et fertilis
Efficitur sterilitas.
Non fuit ante similis.

Cette verge qui porte des fleurs devient féconde sans le secours de la nature, mais par une pure faveur de Dieu. Vous deviez concevoir vierge, ô nouvelle Mère, enfanter un nouveau fruit, et rester vierge après l'enfantement.

Notat virga florigera
Quæ naturæ non opere
Efficitur fructifera,
Sed puro Dei munere,
Quod debebas concipere,
Virgo, nova puerpera
Novum fructum parere,
Post partum virgo libera.

Donc vraiment, ô Vierge-Mère, vous avez produit la fleur du champ; enfantant le Verbe du Père, vous donnez le Sauveur du monde, et vous ne perdez pas l'ornement de la pureté, étant exempte de toute tache; vous faites descendre la rosée de la charité qui arrose le monde aride.

Ergo vere, Virgo parens,
Germinasti campi florem,
Dei Patris Verbum parens,
Mundi paris Salvatorem,
Puritatisque decorem
Non amittis, sorde carens.
Caritatis fundens rorem
Quo rigatur mundus arens.

Une nouvelle étoile, devant sortir de Jacob, est prédite ; celle qui doit naître d'Israël nous est montrée dans la verge par laquelle Moab est frappé (Num. 24, 17). Cette figure vous désigne, ô Vierge qui enfantez le Christ au grand étonnement de la nature.

De Jacob exoritura
Nova stella prædicitur,
Ex Israel nascitura
Virga nobis ostenditur,
Per quam Moab percutitur.
Te præsignat hæc figura,
De qua Virgo producitur
Christus, mirante natura.

Cette étoile très-éclatante que les rayons ne souillent pas, brillant d'une lumière très-pure, plus claire que le cristal, est votre vraie figure, ô Vierge toujours très-chaste. Votre Fils naissant de vous, ô très-pure, ne viole point votre intégrité.

Ista stella clarissima,
Quam non violat radius,
Luce nitens purissima,
Crystallo fulgens clarius,
Te significat verius
Virgo semper castissima,
Quam non violat Filius
Nascens ex te, mundissima.

Vierge fleurie, sortant d'Israël comme les prophètes l'avaient annoncé, vous êtes promise comme Vierge sans tache, vous êtes mystiquement appelée verge ; sortant de la tige de Jessé, puissante et forte, restant vierge, vous produisez d'une manière admirable la Fleur en devenant mère.

Consurgens, Virgo florida,
Ex Israel prophetice,
Promissa Virgo nitida,
Diceris virga mystice;
Egrediens de radice
Jesse, potens et valida,
Florem profers mirifice
Virgo, materque gravida.

Vous êtes la verge, vous êtes l'étoile ; vous êtes le fleuve de la grâce, la cellule pure de la Divinité, la Mère de celui qui est nommé la Fleur, et le rayon de la charité répandant le miel céleste, combattant avec avantage, préservant le monde du naufrage.

Tu es virga, tu es stella,
Tu es gratiæ fluvius,
Deitatis munda cella,
Genitrix, cujus Filius
Flos dicitur, et radius
Caritatis fundens mella,
Cœlo, luctus superius
Mundum servans a procella.

Je vous salue, arbre plus fertile que tous les arbres ; je vous salue, étoile plus brillante que tous les astres ; vous êtes au-dessus de toutes les créatures par vos actions, vos paroles, vos vertus ; vous êtes la gardienne et le repos le plus sûr des hommes et de toutes les créatures.

Ave, virga fertilior
Universis arboribus;
Ave, stella fulgidior
Universis sideribus.
Factis, dictis, virtutibus,
Universis præstantior,
Creaturis, hominibus
Custos, et quies tutior,

Vous êtes appelée la coupe de Gédéon, pleine de la rosée céleste ; vous êtes la laine de la toison remplie de rosée qui coule étant pressée. Par un don divin, vous restez toujours trempée, ce qui fait la consolation des malheureux ; mais la terre reste aride.

Tu Gedeonis rorida
Concha cœlestis diceris,
Rore manans et fluida,
Lana compressa velleris,
Divini dono muneris
Tu semper manes madida,
Solatium das miseris,
Sed terra manet arida.

La véritable rosée du fleuve divin remplit votre coupe de pureté, quand, par une faveur de la Divinité sacrée, pleine du Soleil de justice, vous devenez la Mère du Dieu-homme, germant la fleur de pureté de mère et de vierge.

Verus cœlestis fluminis
Tuam concham munditiæ,
Ros replevit, dum Numinis
Sacri munere gratiæ,
Plena Solis justitiæ,
Mater Dei et hominis,
Fis, flore pudicitiæ
Vernans matris et virginis.

La gloire du Roi suprême remplit la maison du Seigneur, cette maison consacrée à son nom par le zèle de Salomon, quand la grâce céleste, par l'entretien de Gabriel, ô Vierge Marie, vous rend Mère dédiée à la Divinité.

Implevit domum Domini,
Superni Regis gloria,
Suo sacratam nomini,
Salomonis industria ;
Dum te superna gratia
Gabrielis affamini,
Parentem, Virgo Maria,
Replet dicatam Numini.

Salomon, roi pacifique, qui fit un trône royal, figure ici le Fils de Dieu, comme étant le céleste Architecte ; et l'ange fidèle annonce, prépare la demeure de notre salut, apportant la vraie joie.

Notat hic Dei Filium
Salomon, rex pacificus,
Qui fecit thronum regium,
Ut hic Artifex cœlicus.
Et nuntius angelicus
Præparavit hospitium,
Nostræ salutis pisticus,
Verum deferens gaudium.

Marie, Mère de la grâce, Mère et source de la bonté, source et nourrice de la piété, Mère de miséricorde, demeure de la Divinité, Mère du Soleil de justice, d'une perpétuelle splendeur, vous portez la lumière de la gloire.

Maria, Mater gratiæ,
Mater et fons bonitatis,
Mater misericordiæ,
Fons et fomes pietatis.
Triclinium Deitatis,
Mater Solis justitiæ,
Perpetuæ claritatis,
Confers lumen et gloriæ.

L'épouse de Nabal, par ses dons et ses excellentes supplications, obtient de David la paix. Vous êtes, ô Marie, la sage Abigaïl, portant les dons de David et faisant l'alliance entre Nabal et David.

Uxor Nabal cum Davide
Pacem, datis muneribus,
Nabal reformat solide
Benignissimis precibus.
Es tu, Abigail sapiens
David deferens munera,
Nabal et David faciens
Precibus tuis fœdera.

Reine, Vierge royale de la race du roi David, Mère de Dieu et sa Fille, Mère du Christ, vous gouvernez le Christ. Vous êtes notre Mère, notre allégresse et notre joie, le plus puissant bouclier du pécheur, son ornement, son honneur et sa gloire.

Regina, Virgo regia
De genere David regis,
Dei Mater et Filia,
Christi parens, Christum regis,
Nostra Mater, nostræ legis
Gaudium et lætitia,
Peccatoris fortis ægis,
Decus, honor et gloria.

L'espérance de tout le genre humain est fixée en vous seule, ô Vierge sainte; par vous seule le péché du vieil Adam est détruit. Vous êtes pour les malheureux le port de la vie; par vous on acquiert le salut; celui qui vous suit dévotement ignore le triste état du crime.

In te sola spes figitur
Omnis humani generis;
Per te solam destruitur
Adæ peccatum veteris.
Vitæ portus es miseris,
Per te salus acquiritur;
Nescit reatum sceleris
Qui te devote sequitur.

Il est donc avantageux de se vouer à votre service, de se conduire selon vous, en se préparant à la vertu. Car vos serviteurs, étant en sûreté, peuvent monter au ciel, et ayant trouvé la vie, vivre toujours avec vous.

Bonum est ergo subdere
Sese tuæ servituti,
Secundum te se regere,
Disponendo se virtuti.
Namque servi tui tuti
Per te possunt ascendere
Cœlum, vitam assecuti,
Tecum semper et vivere.

La cruauté du prince des Assyriens voulant subjuguer le monde, ayant sous sa main criminelle une nombreuse armée, assiége le peuple juif dans Béthulie, et sa fureur veut l'exterminer.

Volens mundum sævitia
Principis Assyriorum,
Subjicere; nefaria
Manu collecta virorum,
Magnam plebem Judæorum
Obsedit in Bethulia,
In mortem mœstam eorum
Mente debacchans impia.

La sainte Judith se prépare à sauver son peuple; se levant au milieu de la nuit, appelant Abram, elle s'apprête; elle se présente à Holopherne, s'expose pour le salut de sa nation, et, le tuant, elle délivre ses citoyens du dard de la mort.

Sancta Judith pro populo
Salvando se præparavit
Nocte surgens de lectulo,
Vocans Abram, præparavit,
Holoferni præsentavit
Se pro gentis periculo.
Necans eum, liberavit
Cives a mortis jaculo.

La terre est cette ville de Béthulie que la dissension assiége, ainsi que la perfidie du démon et l'erreur de l'hérésie. L'Eglise, notre mère, s'unit à votre Fils; elle est en sûreté sous votre protection, munie de votre grâce.

Est civitas Bethulia,
Quam obsidet dissensio,
Dæmonisque perfidia,
Et hæresis deceptio;
Conjuncta tuo Filio,
Nostra mater Ecclesia,
Tuo tuta subsidio,
Munita tua gratia.

Vous êtes la très-belle Judith qui délivrez l'Eglise; vous êtes la mort d'Holopherne, qui est Satan. Par la grâce divine, vous confondez la perfidie de l'hérésie. Vous donnez à votre famille chrétienne une espérance assurée.

Tu es Judith pulcherrima,
Quæ liberas Ecclesiam;
Holofernis acerrima,
Ut per divinam gratiam
Hæresisque perfidiam
Confutas...
Spem certissimam
Fundens super familiam.

Le bienfaisant Esprit de sagesse et de douceur, de conseil et de science, de crainte et de force; la lumière de ce divin Esprit vous remplit de toutes sortes de grâces, afin que vous soyez la cause du pardon de l'homme.

Benignus sapientiæ
Spiritus, et dulcedinis,
Consilii, scientiæ,
Timoris, fortitudinis,
Lumen divini Numinis,
Omni genere gratiæ
Te replevit, ut hominis
Causa sis indulgentiæ.

Edissa épouse Assuérus; elle gagne son époux, elle est préférée à toutes les autres femmes, elle est couronnée. Vasthi est déposée, elle perd le trône royal; cette orgueilleuse est enlevée, Esther prend la puissance en main.

Edissa per connubium
Assuero conjungitur,
Thalamum subdit regium
Coronatur, præficitur
Cunctis. Vasthi deponitur,
Amittit regni solium.
Superba Vasthi tollitur,
Esther habet dominium.

Esther est votre figure, ô Marie, vous la plus humble des créatures, la plus suave, la plus belle, la plus aimable, la plus douce. C'est pour cela que vous êtes la plus élevée.

Designat Esther igitur
Te, qua nunquam humilior
In creaturis legitur
Fuisse; nec suavior,
Pulchrior, amabilior,
Dulcior, nulla dicitur.
Et propter hoc sublimior
Esse, nulla te noscitur.

La perversité d'Aman le porte à sévir par envie contre les Juifs; la perfidie et la cruelle malice cachée les condamne. Le bon Mardochée s'adresse à Esther, afin que le décret barbare et impie du roi soit révoqué.

In Judæos invidia
Sævit Aman perversitas,
Damnat eos perfidia,
Crudelisque dolositas.
Mardochæi benignitas
Esther scribit voce pia
Mutetur ut crudelitas
Decreti regis impia.

Esther compatit aux douleurs de ses frères; ayant appris les cruautés exercées contre eux, elle se hâte d'aller auprès du roi pour s'en plaindre. Celui-ci rétracte son injuste arrêt, et le monstrueux Aman est condamné, ses crimes étant découverts.

Condolet Esther fratribus
Totius sui generis;
His auditis rumoribus,
Regem adit, qui fœderis
Signum dedit pestiferis
Morti datis complicibus;
Damnatur Aman, sceleris
Ejus notis criminibus.

O Marie, vous êtes la véritable Esther, réprimant sévèrement la perfidie d'Aman, détruisant avec bonté la misère de vos serviteurs. Heureuse Epouse, par la grâce du Roi suprême, couronnée pour l'éternité, vous tenez en vos mains la puissance royale.

Tu es Esther, perfidiam
Aman reprimens graviter,
Famulorum miseriam
Exterminans benigniter.
Regi summo feliciter
Desponsata per gratiam,
Coronata perenniter
Regiam tenes potentiam.

En vérité, Aman représente le serpent cruel, dangereux, ennemi du genre humain, chassé à bon droit du ciel et condamné à l'enfer, cet accusateur inique que vous foulez aux pieds et que vous brisez, ô Marie; et vous calmez la colère de Dieu.

Vere notat inimicum
Aman humani generis,
Dirum serpentem lubricum,
Jure pulsum de superis,
Condemnatum in inferis,
Accusatorem iniquum,
Quem tu calcas et conteris;
Deum reddis pacificum.

Vous gardez vos serviteurs, vous les dirigez comme la prunelle de votre œil; vous êtes la consolation du siècle, le refuge de votre troupeau. Suprême Epouse du Roi suprême, vous écrasez la tête du démon; vous êtes le vrai livre de la loi, vous êtes l'arche du tabernacle.

Sicut pupillam oculi
Servos servas, servos regis.
Tu solamen es seculi,
Refugium tui gregis.
Summa Sponsa summi Regis
Caput conteris zabuli.
Tu es verus liber legis,
Tu arca tabernaculi.

On vous nomme fleur du printemps, fleur de lis, fleur des fleurs, l'ornement des vierges et leur secours, source abondante, gardienne des hommes; vous êtes le suave parfum qui attire le Seigneur et l'Ange du grand conseil pour mettre fin à notre exil.

Flos vernalis, flos lilii,
Flos florum, decus virginum,
Diceris, et auxilii;
Fons plenus, custos hominum;
Cujus attraxit Dominum,
Et Angelum consilii,
Dulcis odor, ut terminum
Nobis daret exilii.

La colombe portant à son bec une branche d'olivier ayant ses feuilles, au temps du déluge général, porta la joie et le salut à Noé et à sa famille.

Ramum ferens virentibus
Ore columba proprio,
Foliis fluctuantibus,
Generali diluvio;
Quos turbarat undatio,
Noe, natis, conjugibus,
Refovit eos gaudio,
Salutis intuitibus.

Vous êtes, ô Marie, la colombe la plus simple, la tutrice des humbles, le salut le plus sûr des hommes; vous apportez la joie au monde en enfantant le Fils de Dieu, qui détruit tout venin, qui est le remède des pécheurs, plus évident que le signe de la colombe.

Columba tu simplicior
Omni, tutrix humilium,
Salus hominum tutior,
Mundo tulisti gaudium,
Enixa Dei Filium,
Omni veneno fortior,
Medicina peccantium
Signo columbæ promptior.

Comme l'astre de la nuit se remplit de la lumière du soleil, de même le Christ est conçu en vous sans souillure de la chair; par un prodige au-dessus de la nature, vous l'enfantez en restant vierge.

Sicut sidus perluitur
Infuso solis lumine,
Et eo lux emittitur
Sine sideris fragmine:
Sic sine carnis crimine
Christus in te concipitur,
Ex te, manente virgine,
Super naturam oritur.

Jean vit un signe mystique et merveilleux. Ce grand signe annoncé parut dans le ciel ; il était extraordinaire : signe donné en énigme par les prophètes, signe utile et agréable.

Vidit Joannes mysticum
Signum quoddam mirabile,
Quod in cœlo propheticum
Apparuit notabile.
Nunquam fuerat simile
Prophetis ænigmaticum
Signum datum, quod utile
Præcedens et mirificum.

On voyait dans le ciel une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur la terre une couronne de douze étoiles. Ses entrailles brillaient, étant pleines de la Divinité.

Erat patens cœlestibus,
Amicta solis lumine
Mulier, lunam pedibus
Supponens, cujus culmine
Capitis pro tegmine
Duodecim sideribus,
Sertum fulgebat Numine,
Suis plenis visceribus.

Cette femme n'est autre que vous, ô Marie. Vous apparaissez dans la série du prophète ; car en vous est conçu et de vous sort le vrai Soleil de justice, qui est le royaume de la cour céleste.

Nihil te magis proprie
Per istam intelligitur
Mulierem, quæ serie
Prophetæ nobis panditur.
In te namque concipitur
Et oritur justitiæ
Verus sol, unde oritur
Regnum cœlestis curiæ.

La lune est sous vos pieds, et toute l'armée céleste est gouvernée par vous ; les douze étoiles sont les douze patriarches bénis par vous, et aussi les douze apôtres.

Tuis luna supponitur
Pedibus, et militia
Cœli tota per te regitur,
Caput duodenaria,
Patriarcharum gloria,
Quæ per te benedicitur,
Et bissena victoria
Apostolorum texitur.

Vous avez la plénitude de toutes les grâces et la multitude de toutes les vertus ; vous avez la puissance ; vous êtes la gloire de l'excellence ; vous êtes la lumière exempte des ténèbres du péché ; vous êtes la splendeur de la gloire, ornant le monde de votre lumière.

Repleris plenitudine
Generis omnis gratiæ,
Totaque multitudine
Virtutum et potentiæ ;
Tu decus excellentiæ,
Tu lux carens fuligine
Culpæ : splendor gloriæ
Mundum decorans lumine.

Tout ce que les prophètes ont prédit de vous s'accomplit en vous; vous êtes la réalité de toutes les énigmes de la loi. Tout ce que l'ange vous exprime s'opère en vous; vous êtes la fin des figures, en vous est la réalité.

In te totum perficitur
Quidquid verbis propheticis,
De te, Virgo, prædicitur,
Et legis ænigmaticis :
Sive quidquid angelicis
Tibi verbis exprimitur,
Finitis verbis typicis
Res manifesta cernitur.

Je vous salue, consolation des hommes; je vous salue, Etoile pure de la mer; je vous salue, ô vous qui effacez les crimes; je vous salue, ô Vierge singulière. Vous concevez sans l'homme, vous enfantez le Seigneur. Vous êtes la pierre angulaire qui mettez fin aux figures.

Salve, solamen hominum,
Salve, munda stella maris,
Salve, purgatrix criminum,
Salve, Virgo singularis,
Consortio carens maris,
Concipis, paris Dominum.
Tu lapis es angularis,
Quæ das figuris terminum.

Vous êtes assise sur le trône du ciel, à la droite de Dieu; vous présidez comme Reine du ciel, à côté de votre propre Fils; vous fortifiez les âmes négligentes, en venant à leur secours; vous êtes la providence de vos serviteurs, en leur obtenant des biens.

Tu supra cœli solium
Ad dextram Dei resides,
Juxta proprium Filium,
Cœli Regina, præsides;
Confirmans mentes desides,
Præstans eis auxilium;
Et tuis servis provides,
Impetrando subsidium.

Puisque la très-sainte chair que le Fils de Dieu a prise de vous, ô très-pure, est placée sur le trône le plus élevé, le plus glorieux, la très-saine raison veut que vous ne soyez pas inférieure, ou sur un trône peu élevé.

Ubi namque sanctissima
Caro, quam Dei Filius
Sumpsit ex te, mundissima
Inthronizatur celsius,
Creatis gloriosius,
Ratio vult certissima,
Esse te non inferius,
Vel sede magis infima.

Là, ô Mère, créée au-dessus de toutes choses, vous vous réjouissez avec votre Fils dans la céleste patrie; vous êtes associée avec la Trinité. Que votre bénigne grâce nous couronne de la joie de l'éternelle félicité, et de la gloire, et de la récompense des bienheureux.

Ainsi soit-il.

Ibi, Mater cum Filio
Gaudentes cœli patria,
Trinitatis consortio,
Creata super omnia.
Tua benigna gratia
Felicitatis gaudio
Nos coronet, et gloria
Beatorumque præmio. Amen.

Le grand saint Bonaventure continue à adresser à Marie d'admirables louanges ; elles sont dans un de ses livres qui a pour titre : *Le petit Psautier de la bienheureuse Marie Vierge*. Ces louanges pleines d'amour et de piété nous porteront aussi nous-mêmes à louer l'auguste Vierge. C'est dans cette pensée que je les mets sous les yeux de mes lecteurs.

Je vous salue, ô Vierge, arbre de vie, qui, en conservant votre vœu dans son intégrité, avez donné au monde le fruit digne d'éternelles louanges.

Ave, Virgo, vitæ lignum,
Quæ perenni laude dignum,
Salvo voto quod vovisti,
Mundo fructum attulisti.

Je vous salue, ô vous devant qui les rois et les reines se tiennent sans cesse debout ; vous êtes la Reine des siècles, la Princesse des rois et des royaumes.

Ave, cui sine fine
Reges astant et reginæ ;
Tu Regina seculorum,
Regum Princeps et regnorum.

Je vous salue, rejeton saint de David ; daignez nous écouter de votre glorieuse montagne, afin que nous méritions d'éprouver le goût vital de Dieu.

Ave, David germen justum,
Ut vitalem Dei gustum
Mereamur experiri,
Fac de monte nos audiri.

Je vous salue, Vierge digne de Dieu ; gardez vos serviteurs, et marquez-les du sceau de la lumière de votre beauté et de la splendeur de votre visage.

Ave, Virgo, Deo digna,
Serva servos, et consigna
Luce tuæ faciei,
Et splendore vultus tui.

Je vous salue, ô vous qui êtes Mère d'une nouvelle manière, qui n'avez point été ternie ni par la conception du Rédempteur, ni par son enfantement, étant protégée par le bouclier de Dieu.

Ave, Mater novi moris,
Nec conceptu Redemptoris,
Neque ortu deflorata,
Scuto Dei obumbrata.

Je vous salue, ô Vierge, qui avez converti par votre beauté la fureur du Créateur en amour, et qui, par vos vœux, avez éteint sa colère.

Ave, Virgo, quæ furorem
Conditoris in amorem
Tua forma convertisti,
Votis iram extinxisti.

Je vous salue, Vierge, que le Sauveur, témoin et scrutateur des reins, que la nuit de l'erreur ne peut tromper, loue tant pour sa beauté intérieure que pour ses grâces extérieures.

Ave, Virgo, quam Salvator,
Renum testis et scrutator,
Quem non fallit nox erroris,
Laudat intus atque foris.

Je vous salue, ô Vierge pleine des biens des grâces, riche en dons, ouvrage des doigts de Dieu, ouvrage très-grand et très-beau.

Ave, Virgo, plena bonis
Gratiarum, dives donis,
Opus Dei digitorum,
Grande nimis et decorum.

Je vous salue, Vierge toujours vierge; combattez toujours pour moi, afin que l'ennemi s'éloigne de moi et qu'il reste toujours en arrière.

Ave, Virgo post et ante,
Pro me semper, te pugnante,
Vertat hostis mihi dorsum,
Et conversus, stet retrorsum.

Je vous salue, porte de la liberté, cour de l'auguste Trinité, temple solennel de Dieu, salut du monde et son modèle.

Ave, porta libertatis,
Aula summæ Trinitatis,
Et solemne Dei templum,
Salus orbis et exemplum.

Je vous salue, ô Vierge, fleur royale qu'aucune femme n'égale, vous dont les paroles sont de l'argent, vous dont la langue est un instrument de louange.

Ave, Virgo, flos regalis,
Mulierum nulla talis,
Verba cujus sunt argentum,
Lingua laudis instrumentum.

Je vous salue, ô Vierge, à qui j'applaudis, que je chante, que je loue; conservez-moi les biens que vous m'accordez; ô Vierge, gardez celui qui vous glorifie hautement.

Ave, Virgo, cui plaudo,
Tibi canto, te collaudo,
Bona mihi tribuentem,
Serva, Virgo, me canentem.

Je vous salue, Vierge, chère à Dieu, belle, suave, prudente, illustre, seule digne d'enfanter au monde le salut de Dieu.

Ave, Virgo, Deo cara,
Pulchra, suavis, prudens, clara;
Sola Dei salutare
Digna mundo generare.

Je vous salue, ô Vierge, ma vertu; ô Déesse, priez Dieu votre Fils, afin qu'il nous accorde la gloire d'habiter dans la forteresse de Sion.

Ave, Virgo, virtus mea,
Natum Deum, posce, Dea,
Ut in arce Sion, clare
Nos concedat habitare.

Je vous salue, ô Vierge, forme des mœurs, à qui le Christ, Roi des siècles, a fait connaître les voies de la vie libre des soucis du monde

Ave, Virgo, forma morum,
Cui Christus Rex cœlorum,
Mundi curis expeditæ
Notas fecit vias vitæ.

Je vous salue, ô Vierge, à la bouche, à la voix, aux paroles et aux cris de laquelle les oreilles de Dieu sont ouvertes entièrement pour tout accorder.

Ave, Virgo, cujus ori,
Voci, verbis et clamori,
Dei aures inclinatæ
Sunt, præstandi largitate.

Je vous salue, Vierge qu'il faut aimer, qu'il faut louer au-dessus de tous, racine sainte, vraie semence, la fleur et la perle des femmes.

Ave, Virgo diligenda,
Laude cunctis præferenda,
Radix sancta, semen verum,
Flos et gemma mulierum.

Je vous salue, ô vous dont la beauté attira le Dieu né de Dieu, qui n'a pas craint le combat, mais qui s'y est élancé comme un géant.

Ave, cujus provocatus
Forma, Deus Deo natus,
Pugnaturus non expavit,
Sed ut gigas exultavit.

Je vous salue, ô échelle qui atteignez le ciel; ô Vierge, je crie vers vous en pleurant, afin que de Sion, ô Etoile de la mer, vous me protégiez.

Ave, scala cœlum tangens,
Ad te, Virgo, clamo plangens,
Ut a malo, Stella maris,
De Sion me tuearis.

Je vous salue, heureuse tige de Jessé; ô Vierge, vous n'êtes pas privée du vœu de votre cœur et de la volonté de vos lèvres.

Ave Jesse stirps beata,
Virgo, voto non fraudata,
Tui cordis, et tuorum
Voluntate labiorum.

Je vous salue, ô vous dont la gloire sera proclamée par les générations futures, vous dont l'honneur augmente et dont la puissance n'a pas de terme.

Ave, cujus quæ nascetur
Claritatem gens loquetur,
Cujus honor non decrescit,
Et potestas finem nescit.

Je vous salue, ô digne de toute louange; chaste Mère de Dieu, réjouissez-vous, et recevez les vœux de mes prières, et soyez, ô Vierge, toujours avec moi.

Ave, digna omni laude,
Casta Dei Mater, gaude;
Et admitte vota precum,
Ut sis, Virgo, semper mecum.

Je vous salue, ô Vierge, dont les mains n'ont point été souillées par quelque action inutile, mais ont toujours été conservées innocentes, préservées de toute corruption.

Ave, Virgo, cujus manus
Non fœdavit actus vanus;
Sed ab omni pravitate
Innocentes sunt servatæ.

Je vous salue, ô Vierge gracieuse, dont le corps sacré répand les doux parfums de la fraîche rose, dont le cœur se réjouit, et dont l'âme réside au milieu de tous les biens.

Ave, Virgo speciosa,
Cujus quasi recens rosa,
Spirat caro, cor lætatur,
Mens in bonis demoratur.

Je vous salue, ô Vierge, qui entendez devant le trône la voix de la louange;

Ave, Virgo, quæ jam audis,
Coram throno vocem laudis;

ordonnez que nous y soyons aussi pour chanter les louanges de Dieu.

Jube simul nos astare,
Dei laudes enarrare.

Je vous salue, ô Vierge; hâtez-vous, point de retard, et toujours, à toute heure, soyez ma gardienne et mon aide, ô digne Nourrice de Dieu.

Ave, Virgo, rumpe moras,
Et ad omnes semper horas,
Mihi custos et adjutrix
Esto, digna Dei Nutrix.

Je vous salue, ô Vierge chargée de fleurs dont le goût et les parfums rajeunissent l'homme et le font reverdir pour la vie.

Ave, Virgo, vernans flore,
Gustu cujus et odore,
Rursum homo juvenescit,
Et ad vitam revirescit.

Je vous salue, ô Vierge; montrez-vous, ordonnez que nous régnions avec vous; ô Mère du Christ, attirez-nous après vous vers le Christ, avec qui vous êtes.

Ave, Virgo, et appare,
Jube tecum nos regnare,
Et ad Christum quo abisti,
Post te trahe, Mater Christi.

Je vous salue, ô Vierge, rayon de miel; voici que le soleil et les étoiles le cèdent à l'éclat de votre visage; vous êtes d'une beauté consommée.

Ave, Virgo, favus mellis,
Cedit ecce sol cum stellis,
Tui vultus claritati;
Tu decoris consummati.

Je vous salue, ô Vierge; vous êtes la fin de la colère; effacez nos fautes, et au bout de notre carrière, accordez-nous de n'être pas confondus par nos péchés.

Ave, Virgo, finis iræ,
Purga culpas, et largire
Nos, peracto cursu mundi,
Pro peccatis non confundi.

Je vous salue, ô Vierge, dont l'aspect est si beau; je vous prie de toutes mes forces; Mère clémente, écoutez avec bonté celui qui chaque jour crie vers vous.

Ave, Virgo pulchra visu,
Deprecor te toto nisu,
Me clamantem quotidie,
Clemens Mater, audi pie.

Je vous salue, Mère-Vierge; enfin demandez que le souffle sacré nous soit toujours donné pour notre défense, et que nous soyons fortifiés par votre parole consolante.

Ave, Mater Virgo, tamen
Posce semper sacrum flamen
Ad munimen nobis dari,
Et a verbo nos firmari.

Je vous salue, ô Vierge exempte de rides; accordez-moi, ô Mère de Dieu, Mère sans tache, que votre louange soit toujours dans ma bouche avec suavité.

Ave, Virgo, ruga carens,
Da, intacta Dei Parens,
Ut laus tua cum dulcore
Meo semper sit in ore.

Je vous salue, vous qui êtes mère sans le concours de l'homme; faites que celui

Ave, Mater expers viri,
Fac me dignum inveniri,

que vous daignez secourir soit digne de vous; veuillez, ô Vierge, ne pas différer.

Quem digneris adjuvare;
Noli, Virgo, jam tardare.

Je vous salue, ô Vierge, source pure; que par vous l'onde de la fontaine du vin céleste m'arrose toujours, afin que mon cœur en soit enivré.

Ave, Virgo, vena munda,
Per te vini fontis unda,
Mihi semper irroretur,
Quo cor meum ebrietur.

Je vous salue, ô Vierge, voie de la vie; je vous salue, ô Marie, espérance du monde; votre cœur scrute la loi céleste, et votre bouche s'exerce à la sagesse.

Ave, Virgo, vitæ via,
Salve, mundi spes, Maria,
Cujus legem cor rimatur,
Os sophiam meditatur.

Je vous salue, ô Vierge, la gloire du monde; le Juge équitable oublie pour vous sa colère à la vue de votre figure sacrée.

Ave, Virgo, mundi decus,
Tibi cedens Judex æquus,
Est oblitus iræ suæ,
In aspectu formæ tuæ.

Je vous salue, ô Vierge, vaisseau du monde; faites que le feu de votre charité croisse toujours en moi, que mon cœur soit embrasé d'amour.

Ave, Virgo, mundi ratis,
Da ut ignis caritatis,
De te mihi semper crescat,
Cor amore incalescat.

Je vous salue, ô Vierge, lumière des astres; sortez-moi, je vous prie, de l'immonde lie des vices, en adressant à Dieu vos prières.

Ave, Virgo, lux astrorum,
Educ, quæso, vitiorum
Lutulenta me de fæce
Pro me Deo fusa prece.

Je vous salue, ô Vierge; faites qu'en vous louant je mérite d'être guéri de la langueur accablante où je suis tombé en péchant.

Ave, Virgo, fac dignare,
Te laudantem me sanare
A languore nimis gravi,
Quem peccando comparavi.

Je vous salue, ô Vierge; gratifiez-moi selon votre sagesse, afin que je contemple l'harmonie des célestes cantiques des élus en festin devant votre trône.

Ave, Virgo, da quod cernis,
Ut contempler in supernis,
Epulantis turbæ sonum,
Et canticis ante thronum.

Je vous salue, ô Vierge excellente, vraie Mère du vrai Sauveur, Lumière envoyée, dont Dieu est le Père véritable.

Ave, Virgo singularis,
Vera veri salutaris,
Et emissæ Lucis Mater,
Cui Deus verus Pater.

Je vous salue, ô Vierge; calmez la mer orageuse du monde; que Jésus, qui dort dans le navire, se lève, réveillé par vous.

Ave, Virgo, tu, quietum
Fac frementis mundi fretum;
Jesus navi soporatus,
A te surgat excitatus.

Je vous salue, ô Vierge; vous êtes digne d'être honorée, étant assise, vêtue d'or, dans la lumière éclatante de votre divin Fils.

Ave, Virgo, digna cœli,
Quæ divinæ tuæ Proli,
In festiva claritate,
Vestis astas deauratæ.

Je vous salue, ô Vierge, lumière du monde, qui avez versé, contre l'usage ordinaire, le fleuve du Verbe qui vous a été envoyé par le Père et dont vous avez été inondée.

Ave, Virgo, mundi lumen,
Quæ a Patre verbi flumen,
Tibi missum et infusum,
Effudisti præter usum.

Je vous salue, ô Vierge, Mère de l'Agneau Jésus-Christ, le grand Roi, qui est doux et bienfaisant, et digne du suprême honneur.

Ave, Virgo, Mater Agni,
Jesu Christi Regis magni,
Qui est pius et benignus,
Et honore summo dignus.

Je vous salue, ô Vierge d'une incomparable beauté; les rois réunis dans le ciel sont ravis de l'éclat singulier de votre visage.

Ave, Virgo formæ raræ,
Cujus vultus singulare
Visum jubar sunt mirati
Reges cœlo congregati.

Je vous salue, ô Vierge; ne permettez pas que l'âme qui en vous louant vous aime soit jetée au milieu des réprouvés, dans ce lieu où la mort les dévore.

Ave, Virgo, veta mentem
Te laudando diligentem,
Deputari inter reos,
Ubi mors depascet eos.

Je vous salue, brillant printemps, beauté de la verte campagne; trempée de la rosée du ciel, vous avez enfanté le Sauveur.

Ave, veris claritudo,
Tecum agri pulchritudo,
Quæ perfusa cœli rore,
Vernans, orto Salvatore.

Je vous salue, Mère des orphelins; ayez pitié des malheureux; vous enlèverez les souillures et les péchés, et ce qui était souillé sera plus blanc que la neige.

Ave, Mater orphanorum,
Miserere miserorum;
Tolles sordes et peccata
Super nivem dealbata.

Je vous salue, ô l'aînée des vierges, Vierge fertile comme l'olivier; vous avez donné à la terre le germe de la divine fleur.

Ave, Virgo primitiva,
Virgo ferax ut oliva,
Quæ divini germen floris,
Attulisti nostris oris.

Je vous salue, vêtement brillant de David; le monde entier vous a saluée de ses acclamations : seule vous avez requis Dieu, et vous l'avez enfanté en conservant votre intégrité.

Ave, schema clarum David,
Mundus omnis acclamavit,
Sola Deum requisisti,
Nec ad probra descendisti.

Je vous salue, ô Vierge d'un vœu nouveau; demandez des biens pour le monde entier; faites que tous nous éprouvions votre assistance. Ainsi soit-il.

Ave, Virgo novi voti,
Posce bona mundo toti;
Tuum omnes adjuvamen
Sentiamus semper. Amen.

Je vous salue, Vierge plus douce que la colombe; faites que je sorte de la corruption du monde; donnez-moi des ailes pour m'envoler où est le repos perpétuel.

Ave, Virgo columbina,
Fac ut mundi de sentina,
Illuc volem datis pennis,
Ubi quies est perennis.

Je vous salue, ô Vierge; faites que, sous votre conduite, je jouisse de la lumière des vivants, et qu'enlevé au ciel, je vive de la vie éternelle.

Ave, Virgo, da, te duce,
Me vivorum frui luce,
In qua raptus ad superna,
Vita vivam sempiterna.

Je vous salue, ô Vierge spéciale; placez-moi sous vos ailes; que je jouisse de la demeure pleine de repos et de l'agréable paix.

Ave, Virgo specialis,
Fove tuis me sub alis,
Sede fruar, ut amœna
Et quiete pace plena.

Je vous salue, honneur des jeunes filles, branche de Juda, semence céleste, Mère de votre Père, née de votre Fils, maison de Dieu, cour du Soleil de l'éternité.

Ave, decus puellarum,
Virga Judæ, semen clarum,
Patris Parens, nata Prolis,
Dei domus, aula Solis.

Je vous salue, ô Vierge, fleur parmi les épines; ce que nous vous demandons, donnez-le, ô Reine; levez-vous, venez à notre rencontre, prêtez-nous votre droite, élevez-nous en haut.

Ave, Virgo, flos de spina,
Quod rogamus, da, Regina,
Surge nobis in occursum,
Præbe dextram, trahe sursum.

Je vous salue, ô Vierge blanche comme le lait; nourrissez-nous toujours, et abreuvez-nous de la fontaine de la Trinité et du vin de la componction.

Ave, Virgo lacte lota,
Pasce semper nos, et pota
Deitatis fonte trino,
De compunctionis vino.

Je vous salue, tour de notre espérance; ô Vierge, souvenez-vous de moi; ô Prin-

Ave, turris nostræ spei,
Esto, Virgo, memor mei,

cesse des femmes, sauvez le chantre de ces louanges.

Et cantorem laudum harum
Salva, Princeps feminarum.

Je vous salue, ô Vierge sans ruse, qui avez toujours mis toute votre espérance dans le Créateur seul, et non dans le monde qui passe.

Ave, Virgo sine dolo,
Cujus omnis spes in solo
Creatore semper mansit,
Non in mundo qui pertransit.

Je vous salue, ô Vierge qui avez méprisé les joies de cette vie, qui n'avez désiré que Dieu seul, et qui n'avez eu soif que de lui.

Ave, Virgo, caro cujus
Ridens dapes vitæ hujus,
Solum Deum concupivit,
Et eum mente sitivit.

Je vous salue, ô Vierge d'un cœur droit; jamais vous n'avez été tachée d'aucune souillure, par un don de votre Fils sans tache.

Ave, Virgo recti cordis,
Nec ullius nunquam sordis
Inquinata fœditate,
Dono Prolis illibatæ.

Je vous salue, ô salut venu des Juifs; ô Vierge, soyez favorable à mes vœux, afin que je vous les rende en Sion, quand je sortirai de la terrible flamme.

Ave, salus ex Judæis,
Votis, Virgo, fave meis,
Ut in Sion reddam illa,
Dum resurgam de favilla.

Je vous salue, ô Vierge comparable à l'argent; vous n'avez point été brûlée du feu du monde au détriment de la pudeur, vous l'avez traversé sans être blessée.

Ave, Virgo par argento,
Quæ pudoris detrimento,
Igne mundi non arsisti,
Quem illæsa pertransisti.

Je vous salue, Mère sans égale, Mère de Dieu ; priez le Seigneur d'avoir pitié de moi et de me juger digne d'être avec les justes.

Ave, Parens absque pare,
Mater Dei, deprecare
Deum mihi misereri,
Et cum justis me censeri.

Je vous salue, ô Vierge unie à Dieu; ôtez tous les maux de ma vie; que tout prospère pour moi, et que ce qui m'est contraire soit changé en mieux.

Ave, Virgo, Deo juncta,
Te tollente mala cuncta
Vitæ meæ, prosperentur
Res, adversæ secundentur.

Je vous salue, ô Vierge, par qui Dieu, d'après sa volonté, se fait pauvre et souffrant, Dieu qui, par ses ordres, fait disparaître la douleur et reculer la pauvreté.

Ave, Virgo, per quam volens,
Pauper ille fit, et dolens,
Quo jubente dolor cedit,
Et paupertas retro redit.

Je vous salue, ô Vierge, habitacle de Dieu; parlez-lui pour nous, apaisez votre Fils, ne tardez pas, ô vous qui ne craignez point de refus.

Ave, Virgo, Dei cella,
Quem pro nobis interpella;
Placa Natum, ne moreris,
Quæ repulsam non vereris.

Je vous salue, règle de la chasteté; faites, ô Vierge, que pour mes péchés je ne descende pas dans les tourments; soyez mon puissant appui.

Ave, norma castitatis,
Esto, Virgo, pro peccatis,
Ne descendam ad tormentum,
Forte mihi firmamentum.

Je vous salue, port de la vie, porte close, jardin fermé, toison de l'illustre Gédéon, trône du vrai Salomon.

Ave, Virgo, vitæ portus,
Porta clausa, clausus hortus,
Vellus clari Gedeonis,
Veri thronus Salomonis.

Je vous salue, ô Vierge dont le pied sans souillure n'a jamais marché dans le péché; fortifiez donc les chancelants, relevez ceux qui sont tombés, soutenez ceux qui sont debout.

Ave, Virgo, cujus lotus
Pes peccando non est motus;
Ergo firma vacillantes,
Leva lapsos, tene stantes.

Je vous salue, honneur de la discipline, étoile de la lumière du matin; vous êtes l'aurore du vrai Soleil; priez toujours pour nous.

Ave, decus disciplinæ,
Stella lucis matutinæ,
Veri Solis tu aurora,
Tu pro nobis semper ora.

Je vous salue, ô Vierge que nous louons; faites que nous voyions sans crainte l'heure où le Christ viendra juger pour ensuite commander toujours.

Ave, Virgo, quam laudamus,
Da, securi, videamus
Horam Christi judicantis,
Et post, semper imperantis.

Je vous salue, ô Vierge féconde; soyez le soutien des errants, purifiez les souillés, et rendez-nous propice le Roi qui enlève aux rois leur couronne.

Ave, Virgo, sed fœcunda,
Firma vagos, fœdos munda,
Et qui aufert regum statum,
Regem nobis fac placatum.

Je vous salue, ô Vierge, repos de Dieu; rendez-moi les jours anciens, ainsi que la lumière du paradis que j'ai perdue.

Ave, Virgo, Dei quies,
Tu, antiquos mihi dies,
Et per Evam quam amisi,
Redde lucem paradisi.

Je vous salue, ô Vierge qui, du sein chaste de votre mère, avez prié; priez constamment le vrai Pain des pécheurs et des anges.

Ave, Virgo, quæ rogasti,
De secreto ventris casti,
Semper ora peccatorum
Verum Panem angelorum.

Je vous salue, temple sans tache, dont le cœur loin du monde n'a jamais pu être souillé par aucune corruption du siècle.

Ave, templum impollutum,
Cujus mundo cor exutum,
Nulla unquam seculari
Lue, quivit inquinari.

Je vous salue, remède du monde ; mélangez la boisson, et faites-moi boire la mesure de larmes qui convient à la quantité de mes péchés.

Ave, mundi medicina,
Misce potum, et propina
Fletum mihi mensurate
Pro peccati quantitate.

Je vous salue, ô Vierge, fleur de l'été; vous avez reçu la manne et le miel de la divine suavité, vous nous l'avez présentée.

Ave, Virgo, flos æstatis,
Tu, divinæ suavitatis
Mel et manna suscepisti,
Et hæc nobis porrexisti.

Je vous salue, ô Vierge; mettez la mort en fuite, sauvez les coupables, et procurez-leur le sort d'enfants de Dieu, ô Réparatrice des perdus.

Ave, Virgo, fuga mortem,
Serva reos, et in sortem
Transfer Dei filiorum,
Reparatrix perditorum.

Je vous salue, Vierge admirable; nulle ne peut vous être comparée; il n'y en a point de semblable parmi les jeunes filles, vous les surpassez toutes.

Ave, Virgo admiranda,
Tibi nulla comparanda,
Nulla talis in puellis,
Universas tu præcellis.

Je vous salue, ô Vierge qui avez quitté la triste vallée des larmes, et qui, après en être sortie, brillez du haut du ciel sur la terre et sur la mer.

Ave, Virgo, quæ de tristi
Valle fletus emersisti;
Orta, terris et in mare,
De excelso rutilare.

Je vous salue, terre fertile, Mère illustre de Jésus, de laquelle l'homme est né sans l'homme d'une manière merveilleuse.

Ave, terra fructuosa,
Jesu Mater generosa,
De qua nobis modo miro,
Vir processit sine viro.

Je vous salue, ô grande et chétive Mère de Dieu et sa servante; vous êtes la Reine des reines, l'honneur du ciel, la louange de la terre.

Ave, grandis et pusilla,
Dei Mater et ancilla;
Tu Regina reginarum,
Honor cœli, laus terrarum.

Je vous salue, ô Vierge, vie du monde; de concert avec votre Fils, donnez ce que nous demandons, que vous nous fassiez citoyens de la cité de Dieu.

Ave, Virgo, mundi vita,
Tu cum Nato da petita,
Ut me Dei civitatis
Civem esse faciatis.

Je vous salue, ô Vierge, jour de fête ; que par vous je sois sauvé de la pénible détresse qui m'accable, ô Mère vierge.

Ave, Virgo, dies festa,
Per te salver a molesta
Paupertate, qua laboro,
Mater absque viri thoro.

Je vous salue, ô Vierge ; réjouissez-vous de ce que vous commandez dans les cieux, que toute nation et toute langue le sache, et ainsi en sera-t-il pendant l'éternité.

Ave, Virgo, et lætare,
Te in cœlis imperare ;
Gens et lingua omnis sciat ;
In æternum, fiat, fiat.

Je vous salue, ô Vierge dont la splendeur brille avec éclat de la splendeur du Créateur ; votre corps est lumineux, votre cœur est éclatant.

Ave, Virgo, cujus oris,
De splendore Conditoris,
Splendor clare resplendescit,
Lucet corpus, cor clarescit.

Je vous salue, ô Vierge, l'ornement de toutes choses ; que par vos ordres la longueur des jours soit mon partage et la plénitude du salut.

Ave, Virgo, decus rerum,
Te jubente me dierum
Committetur longitudo,
Et salutis plenitudo.

Je vous salue, cèdre élevé, ô Vierge comparée à la palme, éblouissante par l'élévation de votre dignité, surpassant tous les arbres du lieu enchanteur.

Ave, cedrus exaltata,
Virgo, palmæ coæquata,
Premens arce dignitatis,
Cuncta ligna voluptatis.

Je vous salue, ô Vierge qui vous êtes revêtue de gloire ; vous avez admirablement enveloppé le Dieu créateur, le couvrant d'une chair sans tache.

Ave, Virgo, quæ decorem
Induisti, Creatorem
Præcinxisti pulchre Deum,
Carne munda velans eum.

Je vous salue, ô Vierge gracieuse ; vous êtes douce et belle sur toutes les jeunes filles ; ne me repoussez jamais de vous.

Ave, Virgo gratiosa,
Tu quæ mitis et formosa
Super omnes es puellas,
A te nunquam me repellas.

Je vous salue, ô Vierge qui surpassez le soleil, vous dont l'Enfant fonde, balance, pèse la masse de la terre et renferme les mers.

Ave, Virgo vincens solem,
Cujus Infans terræ molem
Fundat, librat et appendit,
Fines maris comprehendit.

Je vous salue, ô Vierge ; faites que nous nous honorions par une confession sincère de nos péchés, et accordez-nous de vous vénérer toujours.

Ave, Virgo vitæ rectæ,
Fac peccata nos perfecte
Confitendo, decorari,
Da te semper venerari.

Je vous salue, ô Vierge, toison de la rosée; vous êtes la bien-aimée du Sauveur; vous avez le cœur liquéfié à l'attouchement embrasé de Dieu.

Ave, Virgo, vellus roris;
Tu dilecta Salvatoris;
Tu cor habes liquefactum
Ad ignitum Dei tactum.

Je vous salue, Epouse du grand Roi; chantez le Seigneur avec la voix du Psalmiste; donnez-nous le secours que nous demandons pour ne pas mourir dans le péché.

Ave, Sponsa Regis almi,
Psalle Deo voce psalmi,
Et fer opem quam precamur,
Ne in culpa moriamur.

Je vous salue, nuée pluvieuse qui avez refait nos cœurs brûlés de mille maux, et qui y avez fait pénétrer Dieu.

Ave, nubes pluvialis,
Quæ perusta mille malis
Corda nostra refecisti,
Quibus Deum infudisti.

Je vous salue, ô Vierge; levez-vous, hâtez-vous d'ouvrir les portes que le premier homme a fermées pour nous empêcher d'entrer.

Ave, Virgo, nec morare,
Surge portas reserare,
Quas obstruxit homo primus,
Ut intrare non possimus.

Je vous salue, ô Vierge que la flèche du mauvais n'a jamais atteinte; vous êtes entièrement heureuse, exempte de tout ce qui est injuste.

Ave, Virgo, quam invisi
Nusquam tangit hasta, nisi
Tota felix, nec adusta
Qualicumque re injusta.

Je vous salue, ô Vierge, astre du monde, maison, lit nuptial, montagne, nid dans lequel, ô Jésus-Christ, vous habitez comme le passereau solitaire.

Ave, Virgo, mundi sidus,
Domus, lectum, mons et nidus,
Ubi passer solitaris,
Jesu Christe, demoraris.

Je vous salue, ô Vierge tendre, Mère sans l'homme; par vous nous est donné le donneur de la vie, celui qui est toujours plein de compassion.

Ave, Virgo delicata,
Mater virum dedignata,
Per te datur vitæ dator,
Et perennis miserator.

Je vous salue, ô Vierge, terre excellente; donnez-moi ce que je vous demande, le pain procréé de vous, le vin produit de la vraie vigne.

Ave, Virgo, terra bona,
Tu petenti mihi dona,
Panem de te procreatum,
Vinum vera vite natum.

Je vous salue, Mère du véritable Joseph; qu'il nous garde toujours de la pauvreté intérieure, obtenez-nous cette grande faveur.

Ave, Mater Joseph veri,
Ab interna qui tueri
Semper fame nos dignetur,
Per te illud impetretur.

Je vous salue, ô Vierge; procurez-moi la seule chose que je vous demande, que dans votre bonté vous me visitiez pour mon salut.

Ave, Virgo, ac præbeto
Unam mihi rem quam peto,
Me in tuo salutari,
Ad salutem visitari.

Je vous salue, ô Vierge, fontaine scellée, dont le sein n'a jamais été violé, et qui a donné le Rédempteur qui délivre les oppressés.

Ave, Virgo, fons signatus,
Cujus nunquam violatus
Venter, fudit Redemptorem,
Oppressorum ereptorem.

Je vous salue, ô Vierge; obtenez que mon cœur soit toujours préparé, doux et joyeusement porté à tout bien.

Ave, Virgo, et implora
Ut cor meum omni hora
Præparatum, lene, pronum,
Gaudens sit ad omne bonum.

Je vous salue, ô Vierge qui donnez la vie; ô riche Impératrice, moi pauvre et misérable, et rempli de toute espèce d'affliction, je crie vers vous.

Ave, Virgo, vitæ datrix,
Ad te, dives Imperatrix,
Clamo pauper et egenus,
Et ærumna multa plenus.

Je vous salue, ô Vierge; ne permettez pas que les murs et les ruines de Sion soient réparés sans nous, faites que nous y trouvions place.

Ave, Virgo, et ne sinas
Sion muros et ruinas
Sine nobis reparari,
Fac ad illas nos quadrari.

Je vous salue, ô Vierge dont le visage, les mœurs, la manière, la forme, le culte, plaisent à l'infini; il n'y a rien en vous de négligé.

Ave, Virgo, cujus vultus,
Mores, modus, forma, cultus,
Cuncta placent ad perfectum;
In te nihil est neglectum.

Je vous salue, ô Vierge, Epouse de l'Agneau; je désire, ô Mère incorruptible, d'être béni par votre large et heureuse main.

Ave, Virgo, Agni Nupta,
Opto, Mater incorrupta,
Larga nimis et felici
Tua manu benedici.

Je vous salue, ô Vierge née au monde afin que nous ne soyons pas plongés dans l'enfer; conduisez-nous au port, au lever du Soleil éternel.

Ave, Virgo, nata mundo
Ne mergamur in profundo,
Tu deporta nos ad portum,
Ad æterni Solis ortum.

Je vous salue, ô Vierge; j'espère que vous serez toujours de tout votre cœur la protectrice de ma vie, car je crois que vous êtes la Mère de mon Dieu.

Ave, Virgo, quam sincero
Semper esse corde spero,
Vitæ meæ protectricem,
Credo Dei Genitricem.

Je vous salue, ô Vierge pleine de joie; que par vous je vive avec l'heureuse assemblée des élus dans la région des vivants.

Ave, Virgo lætabunda,
Per te vivam cum jucunda
Electorum concione,
In vivorum regione.

Je vous salue, ô Vierge, arbre vert, rayon de miel, raisin, fontaine et coupe, qui avez fait boire au genre humain le nectar que chante le prophète.

Ave, Virgo, virens salix,
Favus, uva, fons et calix,
Quæ prophetæ protoplasti,
Nectar orbi propinasti.

Je vous salue, ô Vierge, tige de Jessé; donnez-nous d'être avec vous, et que nous chantions éternellement vos louanges avec l'amour que nous vous devons.

Ave, Virgo, virga Jesse,
Dona nobis tecum esse,
Ut affectu quo debemus,
In æternum te laudemus.

Je vous salue, ô Vierge glorieuse; ô pleine de vertus, rendez-moi vertueux, et ordonnez que je jouisse toujours de la vue de votre visage.

Ave, Virgo gloriosa,
Fac virtutem, virtuosa,
Et me jube semper frui
Visione vultus tui.

Je vous salue, ô Vierge; enseignez-moi intérieurement, en silence, la bonté, la discipline et la science divine.

Ave, Virgo, meque doce
Intus sono sine voce,
Bonitatem, disciplinam,
Et scientiam divinam.

Je vous salue, ô Vierge toute douce; sauvez-moi, je vous prie, des lourdes peines de ce monde et des tourments éternels.

Ave, Virgo, tota lenis,
Salves, oro, me a pœnis
Gravis hujus incolatus,
Et æterni cruciatus.

Je vous salue, Mère sans tache; je lève vers vous mon cœur et mon visage, afin que vous me consoliez, ô vous qui avez pitié de tous.

Ave, Parens, absque nævo,
Ad te cor et vultum levo,
Ut me quoque consoleris,
Quæ cunctorum misereris.

Je vous salue, ô Vierge, lumière des justes; vous êtes entrée glorieuse dans le ciel, où vous êtes assise pour y régner.

Ave, Virgo, lux justorum,
Tu convexa superorum
Glorianter introisti,
Et ut regnes, resedisti.

Je vous salue, ô vous à qui le Dominateur, le Roi maître des cieux, a cédé, par un droit perpétuel, les sceptres de toutes les créatures.

Ave, cui Dominator,
Rex cœlorum habitator
In perenni cedit jure
Omnis sceptra creaturæ.

Je vous salue, Vierge bénie, que le torrent des choses vaines, et la rosée, et la fleur de ce monde qui disparaît, n'ont jamais pu souiller.

Ave, Virgo benedicta,
Quam non traxit ad delicta
Rerum iste torrens vanus,
Ros decurrens, flos mundanus.

Je vous salue, Sion, montagne haute, Vierge très-élevée, Vierge qui avez dans le ciel le commandement et le premier rang.

Ave, Sion, mons sublimis,
Elevata Virgo nimis,
Et in cœlis principatum
Jus usurpans et primatum.

Je vous salue, ô Vierge, sur qui le vent divin a soufflé, et qu'il a fécondée en vous donnant le Christ, fruit incomparable et fleur virginale.

Ave, Virgo, quam perflavit,
Et perflando fœcundavit
Auster fructu principali,
Christo flore virginali.

Je vous salue, pleine de grâces, maison à sept colonnes, bâtie par la main de Dieu, et qu'il a conservée sans tache.

Ave, plena gratiarum,
Domus septem columnarum,
Dei manu fabricata,
Nec ab eo violata.

Je vous salue, sarment de la véritable vigne; faites, ô Vierge, que tous les jours je voie les biens de Sion, afin que j'abonde de ce qui peut me rendre heureux.

Ave, palmes vitis veræ,
Bona Sion me videre,
Cunctis, Virgo, fac diebus,
Ut abundem lætis rebus.

Je vous salue, ô Vierge, Etoile de la mer; donnez-moi des forces, apprenez-moi à combattre, faites-moi vaincre vaillamment, et ne permettez pas que je sois vaincu.

Ave, Virgo, maris Stella,
Dona vires, doce bella;
Fac me dote præliari,
Et ne sinas expugnari.

Je vous salue, ô Vierge, espérance de l'homme; arrêtez les vents, calmez les flots, afin que, surmontant les ondes du monde, nous sortions de ses abîmes.

Ave, Virgo, spes humana,
Preme ventos, fluctus plana;
Ut evictis mundi undis,
Emergamus de profundis.

Je vous salue, ô Vierge dont le sens n'a jamais été surpris à s'élever avec arrogance ou à se glorifier injustement.

Ave, Virgo, cujus sensus
Nunquam fuit deprehensus
Arroganter elevari,
Aut injuste gloriari.

Je vous salue, Déesse du ciel, dont Dieu a choisi le cœur pour l'habiter lui seul et y rester avec complaisance.

Ave, Virgo, Diva poli,
Cujus Deus sibi soli,
Habitandum cor elegit,
Et libenter ibi degit.

Je vous salue, ô Vierge, vase de parfum; nous vous supplions de répandre sur le bord de nos vêtements ce parfum dont vous êtes remplie.

Ave, Virgo, vas unguenti,
Jam in oram vestimenti,
Unctionem, qua abundas,
Supplicamus ut infundas.

Je vous salue, ô Vierge, qui, pour brûler le pur encens de vos prières, avez élevé vos mains vers le Dieu dont vous êtes devenue la Mère.

Ave, Virgo, quæ ad pura
Adolendum precum thura,
Deo manus extulisti,
Cui Mater extitisti.

Je vous salue, ô Vierge toute pieuse; faites que, d'une vraie dévotion et d'un amour toujours pur, je vous loue dans le temps et dans l'éternité.

Ave, Virgo pia tota,
Da, ut mente te devota,
Et amore semper puro,
Laudem nunc et in futuro.

Je vous salue, ciel spirituel, suprême intelligence; vous êtes cette montagne intacte, vous êtes le paradis céleste.

Ave, cœlum spiritale,
Summum intellectuale,
Tu mons ille non incisus,
Tu cœlestis paradisus.

Je vous salue, Mère, vraie Vierge; apprenez-moi à me souvenir toujours de Sion, dans un esprit pur, et à ne jamais m'occuper du monde.

Ave, Mater, Virgo vera,
Doce, mente me sincera,
Sion semper recordari,
Non de mundo meditari.

Je vous salue, Mère du nouvel Adam; pour me faire éviter sa juste vengeance, je vous conjure de prendre vous-même ma cause.

Ave, novi Mater Adam,
Cujus precor ut evadam
In me justam ultionem,
Pro me reddas rationem.

Je vous salue, Mère de la vertu; que par vous se dissipe la nuit de notre aveuglement, afin que le vrai jour nous éclaire et chasse tout mal.

Ave, Mater pietatis,
Per te nostræ cæcitatis
Nox, ut dies illustretur,
Malum omne propulsetur.

Je vous salue, ô vous si digne de louanges; ne permettez pas que je sois supplanté; ô Vierge, réglez mes pas, afin que je ne tombe dans aucun égarement.

Ave, digna prædicari,
Non me sinas supplantari,
Et ne ruant ad excessus,
Meos, Virgo, rege gressus.

Je vous salue, ô Vierge dont le cœur est si orné; empêchez, je vous prie, que je ne cherche à excuser mon péché par mes paroles; apprenez-moi à retenir ma langue.

Ave, Virgo, cor ornatum,
Veta, quæso, ne peccatum
Verbis parem excusare,
Doce linguam refrænare.

Je vous salue, ô Vierge; faites qu'après les afflictions de ce monde, lorsque j'en sortirai, je voie la face du Christ plus éclatante que le soleil.

Ave, Virgo, da post luctum,
Mundi hujus, hinc adductum,
Phœbi vultu clariora
Me videre Christi ora.

Je vous salue, noble Fille des rois; ô Vierge, sauvez-moi, je cours vers vous, conservez celui qui se prosterne devant vous: vous avez l'habitude d'agir ainsi avec les autres.

Ave, regum alta Proles,
Tu me, Virgo, sicut soles,
Ad te salva fugientem,
Serva tibi procidentem.

Je vous salue, arbre merveilleusement cultivé; ô Vierge, vous méritez toute louange: Dieu, descendant en vous, vous a trouvée sans tache.

Ave, arbor mire culta,
Virgo, pollens laude multa,
In qua Deus cum descendit,
Fœdum nihil deprehendit.

Je vous salue, ô Vierge qui avez allaité la douce Lumière dont vous avez joui; et, l'esprit fixé au ciel, vous avez, ô Etoile, mis au monde le Soleil éternel.

Ave, Virgo, quæ lactasti
Suave Lumen quod gustasti,
Et in cœlo, mente fixa,
Stella, Solem es enixa.

Je vous salue, vigne qui avez porté le raisin; par vous la soif du monde est étanchée, la lumière est rendue aux aveugles, et la liberté aux vaincus.

Ave, botrum ferens vitis,
Per quam pulsa mundi sitis,
Lux est cæcis restaurata,
Et libertas vinctis data.

Je vous salue, ô vous qui représentez les étoiles que vous rendez brillantes; vous illuminez le champ chrétien par votre lumière qui ne s'éteindra pas.

Ave, felix in septenas,
Sparsa stellas, quas serenas,
Christiani orbis rura,
Luce nunquam occasura.

Je vous salue, puissante Déesse de toutes choses; vous êtes assise à la table de Dieu, obtenez-moi la même faveur, que je me nourrisse avec vous du froment divin.

Ave, rerum potens Diva,
Mensæ Dei tu conviva,
Tu medullam da frumenti
Tecum mihi discumbenti.

Je vous salue, ô Vierge toute blanche, auprès de qui la lune paraît noire; le soleil et les étoiles ne sont qu'obscurité à côté de vous.

Ave, tota dealbata,
Virgo, cui comparata
Luna nigra reputatur,
Sol cum stellis obscuratur.

Je vous salue, ô Vierge qui vous réjouissez et glorifiez dans l'allégresse de tant de parfums des vertus que possède votre belle âme.

Ave, Virgo, quæ lætaris,
Et exultans gloriaris,
De virtutum tot unguentis
In cubili tuæ mentis.

Je vous salue, astre principal; ô féconde Mère de Dieu, soyez toujours estimée, louée dans l'éternité des éternités, étant digne de toutes les harmonies de la terre et du ciel. Ainsi soit-il.

Ave, sidus principale,
Alma Dei Mater, vale,
In æternum æternorum,
Digna sono cymbalorum
Amen.

Vierge souveraine, Mère de Dieu, s'écrie saint Ephrem (1), commun salut des chrétiens; vous ne cessez d'avoir les yeux sur nous, comme la plus tendre des mères; vous nous aimez comme vos enfants; vous êtes si portée à nous aimer, que vous ne cessez de nous combler de vos bienfaits, nous sauvant, nous défendant, nous gardant, nous délivrant des périls, nous arrachant des tentations, nous rachetant de la multitude de nos péchés : *Beneficia nobis distribuis semper, salvans, defendens, custodiens, a periculis liberans, a tentationibus eximens, a peccatorum multitudine redimens.* Nous vous remercions de tant de faveurs signalées, nous proclamons vos dons, nous ne rougissons pas de vos bienfaits, nous chantons à haute voix vos merveilles, nous louons vos soins, nous exaltons votre providence, nous saluons votre secours par nos hymnes, nous recommandons votre miséricorde. Ayant en la mémoire vos grands dons passés, nous souvenant de combien de dangers vous nous avez préservés ou tirés, nous vous chantons un cantique d'actions de grâces pour tant et de si grands biens qui nous sont venus de vous. Que pouvons-nous faire qui puisse correspondre à tant de bonté? Cependant, devenus comme audacieux, nous demandons humblement à votre miséricorde que vous receviez les lamentations de vos serviteurs, et que vous placiez notre demande devant notre Dieu engendré de vous; qu'il nous préserve de la damnation éternelle, afin que nous louions le très-saint nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles, ainsi que votre nom.

Vous voyez, ô très-sainte Souveraine, Mère de Dieu, de combien de maux le démon cruel nous environne. Voici qu'il nous pousse à des affections corrompues, nombreuses et inexplicables. Levez-vous donc, et ne nous repoussez pas. Dissipez les embûches de ce méchant, de ce pervers; recevez-nous comme combattants; calmez la colère de Dieu soulevée contre nous à cause de nos nombreuses erreurs, et calmez-la par votre intercession, afin que pour tant de bienfaits nous exaltions par des louanges votre nom et celui de votre divin Fils, notre Seigneur.

(1) Precationes ad Deiparam, precatio 8.

O Vierge souveraine, immaculée Mère de Dieu, ma très-glorieuse Maîtresse, infiniment bonne, plus élevée que les cieux, beaucoup plus pure que les rayons resplendissants du soleil, beaucoup plus honorable que les chérubins, et beaucoup plus glorieuse, sans aucune comparaison, que toutes les armées célestes, vous êtes l'exaltation des apôtres, la publication des martyrs, la joie des saints, la lumière des ascètes, l'autel d'or, la lampe éclatante, le vase qui porte la manne du ciel, la vraie arche, la très-divine loi, le lieu le plus ample. Vous êtes le secours des pécheurs, et vous êtes le port de ceux qui sont menacés d'un funeste naufrage ; vous êtes la consolation du monde, la protection des orphelins et le prix de la rédemption des captifs ; vous êtes le soutien des moines et l'espérance de ceux qui sont dans le monde ; vous êtes la patience des veuves, la protection, le vêtement, la joie, la couronne et la gloire des vierges.

Auguste Vierge, Maîtresse, Souveraine et Reine, mettez-moi sous vos ailes, gardez-moi, afin que Satan ne triomphe pas de moi, qu'il ne puisse jamais se justifier de m'avoir entraîné. Vous êtes mon port très-sûr, ma ressource et mon soutien ; je ne connais pas d'autre refuge, ô ma Souveraine.

Que les vierges louent l'auguste Vierge qui a enfanté le Christ en restant vierge, s'écrie saint Ildefonse (1). Que les veuves louent et célèbrent sa nativité. La veuve Anne reconnut la Vierge-Mère. Que les épouses la louent et assistent à ses fêtes. Elisabeth loue et salue la Vierge-Mère du Seigneur. Que les enfants la louent, consacrant à son divin Enfant leur continence ; car, par la continence de son enfance, il a consacré cette vertu. Que tous les âges louent Marie, elle est le modèle et la bienfaitrice de tous.

Quelle plus grande réjouissance que d'ouïr saint Grégoire le Thaumaturge, dans son troisième discours sur l'Annonciation, sonner lui-même de la trompette, et convier tout le monde à louer, à glorifier Marie et à la proclamer Reine du ciel, et à honorer sa mémoire avec des applaudissements et des cantiques d'allégresse ? Quelle consolation de voir le dévot Richard de Saint-Laurent s'y prendre en mille manières pour placer au plus haut faîte des louanges et de l'honneur celle qu'il aimait plus que sa propre vie ? Quoi de plus agréable que de suivre cet aimable esprit qui, en douze livres qu'il a composés des louanges de la très-sacrée Vierge, se perd dans la considération de ses prérogatives, de ses priviléges et de ses vertus ; qui va cherchant en la fécondité de la terre, en la profondeur de l'océan, dans les vastes campagnes de l'air, et jusque dans l'immensité des voûtes étoilées, de quoi contenter son ardeur et sa dévotion à louer Marie ? Il ne laisse dans toute la création aucune créature sans l'employer en quelque façon à relever le mérite de la Reine des cieux par ses louanges.

(1) Serm 8 de Assumpt.

CLXXXV

MARIE EST UNIVERSELLEMENT LOUÉE.

Les filles de Sion la virent et l'appelèrent bienheureuse; les reines, toutes les femmes l'ont louée : *Viderunt illam filiæ Sion, et beatissimam prædicaverunt ; reginæ et concubinæ, et laudaverunt eam* (Cant. 6, 8).

Les filles de Sion, dit Philippe de Harvenge (1), les filles de Sion, voyant la Vierge ornée de tant de vertus, remplie d'une abondance de grâces à laquelle rien ne peut être comparé, sont dans l'étonnement; elles l'admirent et la proclament non simplement heureuse, ce qui est le partage de plusieurs, mais plutôt très-heureuse, c'est-à-dire très-excellente au-dessus de toutes les autres. Car d'autres peuvent avec raison être appelées heureuses, mais l'ange et Elisabeth assurent qu'elle est bénie entre toutes, c'est-à-dire au-dessus de toutes les femmes, parce que, contre l'usage de la chair, contre les lois de la nature, seule elle donne le fruit sacré de son sein en conservant sa virginité avant, pendant et après son enfantement. Les filles de Sion, frappées de ces merveilles sans pouvoir suffisamment s'en rendre compte, ne trouvent rien de semblable parmi les autres femmes; c'est pourquoi elles l'exaltent par des louanges et la proclament très-heureuse en toute assurance, et elles annoncent clairement et sans jalousie son immense excellence.

Les apôtres eux-mêmes, voyant le Christ né de la Vierge, ne louent, ne glorifient pas seulement Jésus-Christ, mais aussi sa sainte Mère; car en louant, en glorifiant le Fils, ils louent et glorifient par là même l'auguste Vierge, sa très-sainte Mère. Non seulement les apôtres, mais les autres docteurs, leurs successeurs, en divers lieux et en divers temps, louent et exaltent Marie. C'est un concert universel et perpétuel de louanges; en sorte que cette prophétie de Marie s'accomplit à la lettre : *Beatam me dicent omnes generationes :* Toutes les générations m'appelleront bienheureuse (Luc. 1, 48).

(1) Comment. in Cant., lib. 6, cap. 9.

Une couronne d'or est sur sa tête, marquée du nom de la sainteté et de la gloire suprême, dit l'Ecclésiastique : *Corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis et gloria honoris*, 45, 14.

Les Ecritures enseignent, les créatures exhortent, les figures avertissent, et presque toutes les pages de la science de la théologie sacrée engagent à louer, à bénir, à prêcher la majesté royale de la glorieuse Vierge, à la montrer ornée de la gloire de toutes les vertus, décorée des perles de toutes les grâces, brillante de l'éclat de la sagesse et de la science, dit saint Ildefonse (1). Nous sommes aussi pressés de la louer par des signes merveilleux, par les oracles venus du ciel, par les mystères cachés, par la doctrine des prophètes, par les significations mystiques, par la lecture de l'Evangile, par la troupe apostolique. Les cieux des cieux la louent, le soleil et la lune, et les étoiles, et la lumière, l'univers entier, les chœurs et les légions des anges, et toutes les phalanges des esprits célestes célèbrent sa grandeur. C'est pourquoi les saints hommes de Dieu, inspirés par le Saint-Esprit, se sont efforcés, au milieu de toutes les nations, de tous les peuples, de toutes les langues, de tous les siècles, de louer cette incomparable Vierge, de l'exalter, de la glorifier par des louanges admirables et variées, par des discours d'or, par des écrits resplendissants et très-intelligibles.

Dans le brûlant désir de mon âme, dans la joie du Saint-Esprit, dans la sincère charité, dans la parole de la vérité, je souhaite de vous exalter, de vous louer, de vous bénir, ô Vierge plus éclatante que le soleil, plus belle et plus resplendissante en grâce et en foi. Vous êtes l'incomparable en beauté, en ornement, en élégance; vous êtes plus illustre que tous les hommes en vertu, en grâce, en sagesse ; plus glorieuse que les anges en éminence de dignité, en excellence de sainteté, en la possession de la gloire et de l'honneur. Soyez louée au-dessus des chœurs des anges, au-dessus des trônes des apôtres et des prophètes, et de tous les citoyens des cieux; vous régnez triomphante à la droite de votre divin Fils. Là, vos mérites sont étalés, toutes les louanges vous sont données, toutes vos vertus, vos perfections, vos prérogatives, sont proclamées merveilleusement et très-dévotement par tous.

Jésus-Christ lui-même loue sa sainte Mère. Voici ce qu'il lui dit, d'après les *Révélations* de sainte Brigitte, dans son 1er livre, chapitre 46 : Vous m'êtes la plus suave, la plus chère de toutes les créatures. Ainsi qu'on voit diverses figures dans un miroir, mais que la figure de soi-même est celle que l'on considère avec le plus de plaisir ; de même, quoique j'aime tous mes saints, je vous aime, vous, d'une manière toute spéciale, parce que j'ai été engendré de votre chair. Vous êtes la myrrhe choisie dont le parfum est monté jusqu'à la Divinité et la fait descendre

(1) Liber de Corona B. Virg. Mariæ, præfatione

dans votre corps. Cette même odeur céleste a élevé votre corps et votre âme jusqu'à la Divinité, où vous êtes maintenant en corps et en âme. Soyez louée, bénie, parce que les anges se réjouissent de votre beauté, et que tous ceux qui vous invoquent d'un cœur sincère sont délivrés.

Quel bonheur n'éprouve-t-on pas à louer Marie ! Dieu m'est témoin, dit saint Bernardin de Sienne (1), que lorsque, par la grâce de Dieu, dispensé des occupations extérieures, je puis consacrer une heure à louer la Vierge, je goûte une si grande joie, je suis rempli intérieurement d'une suavité si grande, que toutes les choses d'ici-bas ne me sont rien ; je foule tout aux pieds, et, dans l'ardeur de ma joie, je voudrais m'envoler vers le Seigneur et vers Marie. Et si, dans cette vie remplie des souillures de la chair, de la boue du monde, il est déjà si doux de louer, de glorifier Marie, jugez du bonheur de la voir, de la contempler, de la louer dans la patrie céleste où elle préside.

Saint Vincent ne se trouva jamais nulle part où l'on traitait des excellences de la Vierge, où l'on proclamait ses louanges, sans que son cœur ne fondît en douceur et ses yeux en larmes de dévotion (2).

Le dévot Pierre Venturin de Bergame, religieux dominicain, avait cette louable coutume de prêcher tous les samedis les grandeurs de la sainte Vierge (3). Il la louait, l'exaltait avec une joie et un bonheur si grands, qu'il portait ses nombreux auditeurs, qui souvent dépassaient le nombre de trente ou quarante mille, à l'imiter.

Saint Stanislas Kostka n'appelait point autrement la sainte Vierge que sa bonne Mère, et il trouvait à parler d'elle une joie si grande, que ceux qui le connaissaient et qui voulaient lui procurer un plaisir qu'ils partageaient avec lui, jetaient eux-mêmes le discours sur ce sujet dès qu'ils le voyaient arriver. Il n'était pas possible, disent les historiens de sa vie, de le voir tout aussitôt prendre feu et continuer le propos avec un visage plein d'ardeur et de majesté, sans en être touché et sans avoir l'âme baignée d'une douce joie.

Louons, dit le vénérable Guibert, abbé, dans son livre des *Louanges de Marie*, chapitre 1er, louons, exaltons, prêchons, glorifions cette Femme qui est au-dessus de toutes les créatures, qui est bénie après son Fils et par son Fils. Les louanges des hommes lui sont très-agréables. Ceux qui ont cette sainte coutume sont comblés de ses bénédictions.

(1) De glorioso Nomine Mariæ, serm. 3.
(2) In ejus vita.
(3) In ejus vita.

CLXXXVI

MARIE AU-DESSUS DE TOUT ÉLOGE ET DE TOUTE LOUANGE.

S'il nous est ordonné de louer Dieu dans ses saints, dit saint Jérôme (1), à plus forte raison en Marie, son auguste Mère-Vierge. Nul ne doute que toutes les louanges, les honneurs qui sont rendus à sa Mère, ne reviennent à lui.

Je crains beaucoup de n'être ni capable ni digne d'une si grande entreprise : *Valde pertimesco, ne forte, sicut improbus ita et indignus laudator inveniar.* Assurément, puisque ni la sainteté ni l'éloquence ne sont suffisantes pour que je puisse louer dignement la bienheureuse et glorieuse Vierge Marie : *Profecto, cum nec sanctitas, nec facundia suppeditet ut beatam et gloriosam Virginem Mariam digne laudare queam ;* parce que, comme je l'avoue, tout ce qui peut être dit par la langue humaine est bien inférieur à la louange du ciel, et la langue céleste est insuffisante. Ce que la nature n'a pas eu, ce que l'usage n'a pas connu, ce que la raison a ignoré, ce que l'esprit humain ne peut saisir, ce qui étonne le ciel et la terre, ce que toutes créatures, même angéliques, admirent, est tout ce que l'ange annonce à Marie et qui s'accomplit par le Christ : *Quod natura non habuit, usus nescivit, ignoravit ratio, mens non capit humana, pavet cœlum, stupet terra, creatura omnis etiam cœlestis miratur ; hoc totum est quod per Gabrielem Mariæ divinitus nuntiatur, et per Christum adimpletur.* C'est pourquoi je me confesse indigne de parler d'une telle et si grande merveille : *Qua de causa de tali tantaque loqui me indignum fateor.* Et je pense qu'il n'y a personne qui présume autrement, à moins qu'il n'ignore totalement combien sont grandes ces merveilles : *Sed et puto quod et nemo sit qui præsumat, nisi qui, quanta sint quæ panduntur, penitus ignorat.*

Cependant, quoiqu'il ne se trouve personne qui soit capable de parler de ces sublimes prodiges, le pécheur même ne doit pas cesser, par tous

(1) Epistol. 10 ad Paulam et Eustoch., de Assumpt. B. Mariæ.

les souhaits possibles, de louer Marie, encore que la bouche soit impuissante à exprimer ce que le cœur sent. D'où, lorsque Dieu, parlant du pécheur, dit par le Psalmiste : Le sacrifice de louange est le culte qui m'honore, il ajoute aussitôt : C'est la voie par laquelle je manifesterai le salut du Très-Haut : *Sacrificium laudis honorificabit me, et illic iter quo ostendam illi salutare Dei*, 49, 23. C'est comme s'il disait : Ici-bas il faut louer pour arriver à l'éternelle louange. Ainsi, puisque le chemin de notre salut se trouve dans les louanges du Sauveur, je vous exhorte et vous avertis, ne cessez de louer ni le Sauveur ni sa Mère. Si vous êtes vierge, réjouissez-vous, parce que vous avez mérité d'être vous-même ce que vous louez : *Quod si virgo es, gaude, quia meruisti esse et tu quod laudas.* Si vous êtes chaste et continent, vénérez et louez, car il est certain que vous ne pouvez être chaste que par la grâce de Jésus-Christ, qui fut très-pleinement en Marie dont vous proclamez les louanges. Etes-vous dans l'état du mariage? êtes-vous dans le péché? louez néanmoins Marie, car par elle coule la miséricorde sur tous, et la grâce pour louer. Et quoique cette louange ne soit pas belle dans la bouche du pécheur, ne cessez pas de louer, car de là le pardon vous est promis, et la force de louer.

Tout ce que l'homme mortel dit de vous, ô Vierge sacrée, dit saint Pierre Damien (1), ne peut égaler les mérites de votre grandeur : *Quidquid de te, a mortali homine dicitur, celsitudinis tuæ meritis non æquatur.* Car l'infirmité humaine ne peut prétendre à trouver des louanges dignes de celle que la grâce par excellence élève au-dessus des anges : *Quam enim excellens gratia super angelos elevat, ad ejus digne efferenda præconia humana fragilitas non aspirat.*

Quelle est celle qui s'élève du désert comme une colonne de vapeur exhalant la myrrhe, l'encens et tous les parfums? *Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris, et universi pulveris pigmentarii?* (Cant. 3, 6.) Les anges, voyant l'amour infini de l'Epoux divin pour la Vierge, considérant par quelle grâce, par quel mérite cette Vierge est élevée au-dessus de toutes les femmes, sont suspendus d'admiration, d'étonnement; ils se sentent impuissants à l'admirer dignement, et ils ne trouvent pas de paroles assez expressives pour la vénérer par leurs louanges comme elle le mérite, dit Philippe de Harvenge (2). Leur affectueuse dévotion les presse de dire quelque chose, et la considération d'une si merveilleuse grandeur les engage au silence, car tout ce qu'ils peuvent dire leur paraît très-insuffisant; cependant ils sont persuadés qu'ils doivent être repris s'ils se taisent entièrement. A la vérité, la merveilleuse abondance qu'aucune parole ne peut épuiser les rend impuissants, et cependant il faut malgré cela satisfaire leur immense

(1) Homil. 46 de Nativit. B. Virg. Mariæ
(2) Comment. in Cant., lib. 4, cap. 1.

désir. Et toutefois ils parlent, afin d'exciter en nous le désir d'entendre, et ils nous donnent une certaine confiance pour parler aussi nous-mêmes; car aucun de nous n'entreprendrait les louanges, les éloges d'une si grande et si incomparable Vierge, si les anges ne nous y engageaient par leur exemple. Nous sommes avertis, par la forme et la sollicitude des esprits chargés d'un ministère, que nous devons vénérer par des louanges, selon nos faibles forces, la Vierge auguste. Car eux-mêmes, autant qu'il leur est possible, et non selon que la dignité de la Vierge le demande, nous montrent leur action, quand même ils ne peuvent saisir toute l'immensité des mérites de la Vierge; c'est pourquoi ils ne visent pas à les exprimer parfaitement par leurs paroles ou par leurs louanges, mais ils admirent, et admirant ils s'informent quelle est celle qu'ils voient si extraordinairement admirable. Quelle est, disent-ils, celle-ci? Nous roulons en notre esprit la série des femmes présentes et anciennes depuis Eve, à un grand nombre desquelles de grands dons de grâce ont été accordés, tant pour leurs âmes que pour leurs corps, et nous ne pouvons en trouver de semblables à la Vierge, mais elle les surpasse toutes par une ineffable grâce. Quelle est donc celle à qui seule est donnée une excellence spéciale qu'aucune femme antérieure ni postérieure n'égale, de manière à n'avoir pas besoin de notre protection, mais qui plutôt surpasse, non en nature, mais en grâce, les hommes et les anges? Quelle est celle qui s'avance, non d'un pas lent et faible, comme une femme délicate, mais qui marche et s'avance avec énergie, d'un pas solide et constant? Ce n'est pas là une marche ordinaire aux femmes; et, s'étant emparée de l'échelle que Jacob mérita de voir à peine, elle monte courageusement du désert. Le désert, comme je le vois, est le chemin et la conduite singulière que la multitude ignore, que le pied du peuple ne foule pas, qui n'est pas souillé de boue, qui n'est pas couvert de la poussière des places publiques, que la quantité inutile des pailles n'encombre pas. Les anges descendent par l'échelle de Jacob pour voir dans leur étonnement cette Vierge unique, et ils remontent pour demander au Seigneur quelle est cette Vierge qui s'avance et s'élève en mérites au-dessus d'eux tous. Quelle est celle, demandent-ils, à qui la virginité féconde ou la fécondité virginale est accordée, inaccessible dans aucun siècle, soit aux anges, soit aux hommes; qui, vivant dans un corps mortel soumis à mille besoins, parcourt triomphalement sa vie sans jamais éprouver la moindre tache? Car elle s'élève comme une colonne de vapeur qui monte, légère et faible, et va disparaître dans les airs; cette auguste Vierge s'élève, disparaît en quelque sorte dans sa profonde humilité pour échapper à la vue de ceux qui la suivent par leurs regards. Quoique la Vierge soit engendrée par des parents semblables aux autres selon la terre, il n'y a en elle rien de terrestre, et elle s'élève tellement au-dessus des autres par ses mérites, qu'elle surpasse l'intelligence de ses admirateurs. Elle avance en répan-

dant de plus en plus un parfum très-suave qui remplit la terre et le ciel; elle est la doctrine de la justice, la gracieuse règle de la discipline; elle accorde ses suffrages, elle se réjouit de manifester et d'exercer sa bonté: choses merveilleuses qui sont pour ceux qui les considèrent des parfums exquis. C'est pourquoi la Vierge est comparée à une colonne de vapeur qui s'élève, non du puits de l'abîme, mais du lieu des aromates les plus suaves. Et pour en former une collection complète, tout s'y trouve, la myrrhe, l'encens et tous les parfums : *Ex aromatibus myrrhæ et thuris, et universi pulveris pigmentarii.* La myrrhe est un précieux remède pour conserver les corps morts, et, par sa vertu naturelle, elle éloigne la corruption. L'encens est brûlé pour Dieu dans les sacrifices, et, par son agréable odeur, il est l'image de la ferveur de ceux qui offrent des sacrifices. Ainsi la myrrhe, comme on le voit, représente la vertu par laquelle la Vierge a dignement soumis son corps à l'obéissance, aux jeûnes, aux veilles, à la pureté, éloignant toute corruption. L'encens est la figure de son humble dévotion ou de sa pieuse humilité, qui brûle par le feu du Saint-Esprit dans l'encensoir de son âme; consumée d'amour, elle s'élève comme une odorante vapeur vers l'éternité. Et la réunion de tous les parfums indique l'assemblage de toutes les vertus en Marie. Le ciel et la terre aspirent ces doux parfums.

Comment louer Marie? comment faire son éloge d'une manière digne d'elle? Car elle est plus élevée que les cieux, plus brillante que toute lumière, plus forte que toute force, plus riche que toute richesse, plus sage que toute sagesse, plus grande que toute grandeur, plus douce que toute douceur, Dieu seul excepté.

Saint Augustin, sur le *Magnificat*, parle ainsi : J'ose presque dire que celle-là même qui a pu renfermer dans ses entrailles le Verbe divin ne saurait dire ni comprendre pleinement tout ce qui est de ce mystère.

Je vous laisse penser si ce saint, qui était si jaloux de l'honneur de la Mère de Dieu, a prétendu lui déroger en chose quelconque; tant s'en faut qu'au contraire, parlant pour la vérité, il a cru parler à l'avantage de la Mère de Dieu, de qui le mérite est si relevé qu'elle-même ne le peut pas comprendre. Ni plus ni moins, dit le P. Poiré, que nous ne croyons pas offenser un homme très-riche quand nous disons que ses richesses sont si grandes qu'il n'en sait pas lui-même le compte. En cette manière la grandeur de la Mère de Dieu se trouvera inaccessible à tout esprit créé, et la gloire en demeurera au Père qui a une telle Fille, au Fils qui s'est préparé une telle Mère, et au Saint-Esprit qui a tant enrichi et orné son Epouse (1).

Celui-là seul qui a fait Marie, dit saint Bernardin de Sienne, a pu comprendre la grandeur de son ouvrage et s'en est réservé la parfaite

(1) Discours fondamental du premier traité, chap. 1.

connaissance : *Tanta fuit perfectio ejus, ut soli Deo cognoscenda reservetur* (1).

Pour faire son chef-d'œuvre, qui ravira les esprits créés aussi longtemps qu'il y aura un Dieu et une éternité pour le contempler, chef-d'œuvre qui est notre Seigneur Jésus-Christ, après plusieurs et divers crayons et modèles d'anciennes figures, Dieu fit un premier coup de maître sur l'idée qu'il avait d'un Homme-Dieu : ce fut la Mère de ce même Dieu incarné, approchant de son dessein autant qu'une pure créature en peut approcher. La très-sacrée Vierge s'approche des grandeurs de Jésus-Christ autant qu'il est possible à une pure créature ; elle a été tirée sur lui comme sur un patron, et sur une seconde idée, au dessein même que Dieu en fit de toute éternité. D'après cela, comment Marie ne serait-elle pas au-dessus de toute louange des anges et des hommes?

Tous les saints docteurs déclarent qu'il n'y a aucune créature qui, avec ses louanges et ses éloges, puisse égaler les grandeurs de la très-sainte Vierge Mère de Dieu.

Elle est au-dessus de tout le bien que nous en pouvons dire, dit saint Jean Damascène (2), et quand des langues de tous les hommes du monde il s'en ferait une, elle ne serait pas capable de la louer dignement. Ajoutez-y celles des anges, encore n'arriverez-vous pas aux excellences de celle par le moyen de qui nous entrons en possession de la gloire de Dieu.

Il est loisible à chacun, dit saint Basile de Séleucie, de s'élever aussi haut qu'il pourra en célébrant les louanges de la très-sacrée Vierge, sans crainte d'aller trop loin ; mais pour dire d'elle ce qui est, cela dépasse de beaucoup les forces de toute créature. Louons, honorons, aimons cette bienheureuse Souveraine autant que nos forces se pourront étendre, et après que nous aurons fait tout ce que nous pourrons, reconnaissons que ce n'est rien qui approche de la grandeur de ses mérites et de ses bienfaits à notre égard (3).

Hélas ! s'écrie le grand saint Augustin, chétives créatures que nous sommes, que pourrions-nous apporter qui fût digne d'elle, quand même tous les membres de nos corps seraient changés en langues, puisqu'elle est plus élevée que le ciel et qu'elle descend plus bas que les plus profonds abîmes (4) ?

Non, non, que personne ne se trompe, dit saint Anselme, car il est vrai que l'honneur de chanter vos louanges n'est interdit à personne, et qu'il y a, grâce à Dieu, de quoi employer tous les meilleurs esprits du

(1) Serm. 51, art. 3, cap. 1.
(2) Orat. 2 de Assumpt. B. Virg.
(3) Orat. de Deipara.
(4) Orat. 35 de Sanctis.

monde; mais quiconque l'entreprendra doit se résoudre dès le commencement à demeurer bien au-dessous de sa tâche (1).

Mais quoi! dit saint Jean Damascène, parce que nous ne la pouvons pas louer ainsi qu'elle le mérite, estimerons-nous qu'il soit loisible de nous taire, et croirons-nous que notre silence puisse passer sans blâme? Rien ne serait plus injuste, et nous devons au contraire unir l'affection avec la crainte, et du respect et de l'amour, ainsi que d'une belle diversité de fleurs, faire une couronne qui lui soit agréable et qui soit comme les prémices de notre pauvre jardin. Et tant s'en faut que la hauteur de la gloire doive abattre notre courage, qu'au contraire elle le doit plutôt relever et nous convier à faire tout ce que nous pourrons, assurés que nous sommes que nous n'épuiserons jamais la fontaine de ses louanges (2).

Il est impossible de concevoir une idée assez élevée de la sainteté, de la grandeur, des vertus, de la perfection de l'auguste Vierge.

Les pieux et savants docteurs témoins de la tradition catholique, afin d'exprimer moins imparfaitement la sublime idée que l'Eglise avait conçue de la Vierge Mère de Dieu, ont vraiment épuisé toutes les formes du langage humain et toutes les ressources de l'éloquence. Cependant tous sans exception, après tant d'enthousiasme et d'efforts, s'accordent à dire que le langage leur fait défaut pour rendre exactement l'idée qu'ils ont des perfections et des prérogatives de Marie.

L'Eglise latine, qui est si riche en louanges et en éloges de la Mère de Dieu, déclare, dans l'office de la sainte Vierge, qu'elle ne sait comment exprimer l'idée qu'elle en a conçue : *Quibus te laudibus efferam, nescio.* L'Eglise grecque fait le même aveu : Quand nous voulons vous célébrer dignement, dit-elle, ô la plus innocente des créatures, tout genre d'éloges nous fait défaut (3).

La bouche des orateurs les plus excellents, dit Psellus, ô Vierge immaculée, ne peut vous louer selon vos mérites (4).

Vous avez prédit avec raison, ô Marie, dit saint Germain de Constantinople, que toutes les générations vous proclameront bienheureuse, vous que personne ne peut louer dignement (5).

Quoi d'étonnant, s'écrie Paul diacre, que la très-sainte Vierge dépasse tous les éloges que lui adresse l'éloquence humaine, puisque par ses mérites immenses elle dépasse la nature de l'homme (6)?

La difficulté de louer Marie, de faire son éloge selon ses mérites est insurmontable, ou plutôt c'est chose impossible.

(1) Lib. de Excellentia Virg., cap. 2.
(2) Serm. 1 de Assumpt.
(3) Menæa die 27 aprilis.
(4) Apud Allat., de Simeonum scriptis.
(5) Orat. de Dormit. Deiparæ.
(6) Serm. de Virg. Assumpt.

Comment l'infirmité, la faiblesse des hommes, dit saint Pierre Damien (1), pourrait-elle célébrer dignement celle qui a mérité d'enfanter la joie des anges? *Quo pacto digne celebrare valet infirmitas hominum eam, quæ gaudium parere meruit angelorum?* Comment la parole transitoire de l'homme mortel pourrait-elle louer celle qui produit d'elle-même cette Parole qui demeure éternellement? *Qualiter eam laudare poterit mortalis hominis transitorium verbum, quæ illud de se protulit Verbum quod manet in æternum?* Quelle langue peut être capable de louer celle qui a engendré celui que toutes choses bénissent et à qui les éléments obéissent en tremblant? *Quæ lingua in ejus laude invenitur idonea, quæ illum genuit, cui omnia benedicunt, et cui cum tremore obediunt elementa?*

Quand nous voulons louer Marie par nos sermons ou par nos écrits, c'est chose si sublime, qu'il n'est pas possible de trouver des paroles pour exprimer dignement ce que mérite l'auguste Vierge. Le sujet est si haut, si singulier, qu'il ôte la faculté de parler : *Tollit facultatem sermonis materia singularis.*

Considérez de quels éloges, de quelles louanges est digne la bienheureuse et glorieuse Vierge Marie, qui nous a donné de ses très-chastes entrailles celui qui nous a arraché de l'épouvantable gueule du très-vorace dragon. Pour lui offrir des louanges dignes d'elle, l'éloquence gracieuse des rhéteurs, les subtils arguments des dialecticiens, les grandes conceptions des philosophes les plus fameux, sont impuissants. Et qu'y a-t-il d'étonnant si cette ineffable Vierge est au-dessus de toutes les louanges humaines, puisqu'elle surpasse par la dignité de ses mérites excellents la nature même du genre humain? *Et quibus mirum, si hæc ineffabilis Virgo in suis laudibus modum humanæ vocis exsuperat, cum et ipsam generis humani naturam excellentium meritorum dignitate transcendat?* Enfin le très-excellent chœur des patriarches, le nombre inspiré des prophètes, le savant sénat des apôtres, l'armée victorieuse des martyrs, les anciens pères comme les nouveaux, ne peuvent être comparés à cette très-heureuse Vierge. Qu'a-t-il pu manquer de sainteté, de justice, de religion, de perfection à cette singulière Vierge, qui a été pleine des dons de toutes les divines grâces? *Quid enim sanctitatis, quid justitiæ, quid religionis, quid perfectionis, singulari huic Virgini deesse potuit, quæ totius divinæ gratiæ charismate plena fuit?* Car si elle entendit de l'ange quand il la salua : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, quel défaut, je vous demande, a pu trouver la moindre place soit dans l'âme, soit dans le corps de celle qui a mérité d'être le tabernacle, comme le ciel, de la plénitude de la Divinité tout entière? Il n'est pas étonnant qu'elle surpasse les mérites de tous les mortels, puisqu'elle est

(1) Serm. 45 in Nativit. B. Virg. Mariæ.

élevée au-dessus de tous les anges : *Nec mirum, si cunctorum merita transcendat mortalium, quæ et ipsa superexcedit celsitudinem angelorum.* Par cette bienheureuse Vierge, non seulement la vie autrefois perdue est rendue aux hommes, mais la béatitude des anges est aussi augmentée, la perte d'un grand nombre d'entre eux étant réparée par les élus.

Quand toutes les langues dispersées sur la terre entière se réuniraient ensemble, elles ne pourraient proclamer assez les louanges de la Vierge, car elle est au-dessus de tous les éloges, dit saint Jean Damascène : *Nec si omnes toto orbe dispersæ linguæ in unum coeant, ejus tamen laudes, oratione consequi possint, siquidem ipsa encomiorum omnium legem excedit.* (De Assumpt. Dei Genitricis, orat. 2.)

Marie, dit Pierre de Blois, est la maison que la Sagesse éternelle s'est bâtie (1). Elle est la table du vrai Salomon, le trône du Roi éternel, le tribunal du Juge suprême, le lieu paisible de l'aimable piété, le propitiatoire où l'on est exaucé, la forme de l'instruction véritable, la voie du conseil, le terme de l'exil, l'abolition du péché, la destruction de la sentence de condamnation, la confiance de la récompense, l'échelle du ciel, la porte du paradis, la fin des figures, l'accomplissement de la loi, la merveille annoncée par les prophètes, l'exhibition de la vérité, l'exemplaire de l'humilité, la gardienne de la religion, l'école des vertus, la consommation de la sainteté. O sainte, ô bénie, vous êtes la lune au milieu du firmament, vous êtes le chandelier au milieu du monde, vous êtes l'arbre de vie au milieu du paradis. Que votre gloire est grande ! Qui pourra raconter vos louanges ? Qui pourra parler de votre puissance ? Quoique les filles de Sion vous exaltent, quoique les reines vous louent, quoique votre louange soit dans l'Evangile et dans les prophètes, et que l'Eglise entière la répète, cependant tous les éloges, toutes les louanges, comparés à ce que vous êtes, à ce que vous méritez, sont comme un pâle flambeau devant le soleil, comme une goutte d'eau comparée à la mer : *Omnia tamen præconia et omnium laudes ad comparationem tuæ benedictionis, sunt tanquam facula ad solem, tanquam gutta ad magnitudinem maris.* Au milieu de nos misères et de nos angoisses, vous êtes la plus prompte, la plus puissante, la plus efficace pour nous secourir et nous guider ; vous êtes la plus honorable, la plus aimable, la plus gracieuse et la plus douce. Vous êtes suave dans la bouche de ceux qui vous louent, dans le cœur de ceux qui vous aiment, dans la mémoire de ceux qui vous prient. Vous êtes glorifiée dans tous les sexes, dans tous les âges, dans toutes les conditions, par les tribus, par les peuples et par les langues. Vous êtes la myrrhe choisie ; vous êtes la piscine en Hésébon ; vous êtes la colonne de vapeur pleine de précieux parfums ; vous êtes le faisceau de myrrhe pour le céleste Epoux ; vous êtes le térébinthe qui étend ses branches de grâce

(1) In Nativit. B. Virg. Mariæ, serm. 38.

et de salut; vous êtes bénie et surbénie, choisie et surchoisie; vous êtes la très-belle, la très-gracieuse, la très-glorieuse entre toutes et sur tous; vous êtes la Mère de celui qui donne la grâce et la gloire, l'honneur et l'éternité.

Marie, dit saint Augustin, est la fleur, la porte du paradis, la gloire du genre humain, le trône et la demeure du Roi du ciel, la charité de Dieu, la lumière du monde, l'échelle du ciel, la Reine des anges, la terreur des démons, le refuge des pécheurs, l'image et le miroir de la pureté, l'exemple et la règle de l'honnêteté, la fontaine et la structure des grâces, la montagne et l'échelle des vertus, l'arche des célestes trésors, la consolation des pauvres, le frein des riches, la force des humbles, la confusion des orgueilleux, la consolation des élus, le guide des voyageurs, le port des naufragés, le rempart des assiégés, le repos de ceux qui sont agités, la Mère des orphelins, la défense des veuves, le bouclier des combattants, la douceur des contemplatifs, la Maîtresse des prédicateurs, la force des travailleurs, l'Avocate des pénitents, le remède des malades, la forme des justes, l'espérance et la louange des croyants, et la gloire des catholiques (1).

O glorieuse Vierge et Mère de miséricorde, s'écrie saint Anselme (2), Reine et source de toute douceur et de toute piété, que dirons-nous à votre louange? Par quelles paroles ou par quelle jubilation du cœur pourrons-nous exprimer ce que nous vous devons? *Quid dicemus? quali organo vocis, vel quo jubilo cordis exprimemus quantum tibi debemus?* Tout ce que nous dirons est très-peu et comme rien comparé à ce que nous vous devons, à ce que vous méritez. Vous avez été choisie dans la volonté de Dieu, avant toute créature, comme la plus pure de toutes les femmes, pour engendrer de votre chair l'Homme-Dieu; pour être la glorieuse Reine du ciel, placée au-dessus de tous après votre Fils; pour rendre au monde perdu le chemin du salut et préparer le bien de la vie éternelle. Vous avez remis en son premier état, par votre enfantement virginal, le genre humain dépouillé de la gloire de l'éternité; vous avez renversé le prince de la mort. Qui que nous soyons qui devons arriver à la gloire éternelle, c'est par vous que nous y parviendrons, et c'est par

(1) Maria est flos, et janua paradisi, gloria generis humani, thronus et camera Regis æterni, caritas Dei, lucerna mundi, scala cœli, Regina angelorum, terror dæmonum, refugium peccatorum, imago et speculum puritatis, exemplum et regula honestatis, fons et taberna gratiarum, mons et scala virtutum, arca cœlestium thesaurorum, consolatio pauperum, refrænatio divitum, recreatio humilium, confusio superborum, solatium electorum, conductrix peregrinorum, portus naufragantium, murus obsessorum, requies tribulatorum, mater orphanorum, tutela viduarum, scutum pugnatorum, dulcedo contemplativorum, magistra prædicatorum, fortitudo laborantium, advocata pœnitentium, medicina ægrotantium, forma justorum, spes et laus credentium, et titulus catholicorum. (*Serm. de Sanctis.*)

(2) De Festivitatibus B. Mariæ Virg., serm. 51, cap. 4.

vous, si nous avons quelque valeur ou si nous pouvons l'acquérir, que nous sommes tels. Vous êtes notre guide et notre soutien pour aller au ciel.

Je reconnais mon insuffisance à louer Marie, dit saint Bonaventure (1), à cause de la grande incompréhensibilité de la matière, à cause de mon peu de science, à cause de l'aridité de ma langue, à cause de l'indignité de ma vie, et à cause de la grande louange due à la Vierge qu'il faut louer, et à cause de sa perfection qui est digne de toute louange. Je me reconnais donc incapable et indigne de parler d'une telle et si grande Vierge. Comment ma faible science et mon esprit très-obscur pourraient-ils suffire à rendre à Marie des louanges dignes d'elle, puisque Anselme si lumineux succombe? Car il dit : O ma Souveraine, ma langue me fait défaut, parce que mon esprit est trop étroit pour faire dignement votre éloge. Je ne puis vous adresser des louanges dignes de vous, et j'ai honte de vous en adresser qui ne soient pas dignes de vous : *Sed nec cogitare possum dignas, et pudet proferre non dignas.* Et le grand saint Augustin lui-même, s'adressant à Marie, lui dit : Que dirais-je de vous dans mon esprit borné, car tout ce que je dirais de vous est un éloge inférieur à ce que mérite votre dignité? *Quid dicam de te, pauper ingenio, cum de te quidquid dixero, minor laus est quam dignitas tua meretur* (2)? Comment, continue saint Bonaventure, ma langue si pauvre, mes conceptions si arides ne succomberaient-elles pas en voulant dire de vous les louanges que vous méritez?

Par quelles louanges, dit saint Bernardin de Sienne (3), les hommes si faibles pourraient-ils exalter la Reine des anges? Quels éloges l'indigence d'un mortel peut-elle faire dignement de celle à qui les cieux obéissent, et de qui tous les citoyens du ciel sont les très-honorés serviteurs? Quelles louanges la pauvreté humaine peut-elle rendre à celle dont la gloire est admirée et proclamée par les puissances célestes? Par quels honneurs les hommes exalteront-ils sur la terre celle que les troupes des bienheureux esprits vénèrent sans cesse dans les cieux? Il n'est certainement pas au pouvoir de l'homme de louer la glorieuse Vierge comme elle le mérite.

O heureuse Femme, s'écrie le bienheureux Alcuin, abbé, la joie des anges, le désir des saints, que nos louanges sont pâles en considérant ce que votre dignité mérite! (*Serm. de Nativitate perpetuæ Virg. Mariæ.*)

(1) Speculi B. Mariæ Virginis, prologus.
(2) Serm. 35 de Sanctis.
(3) In festo Assumpt. gloriosæ Virg. Mariæ, serm. 11.

CLXXXVII

CANTIQUES A LA BIENHEUREUSE VIERGE,

PAR SAINT BONAVENTURE.

Cantique à la façon de celui du 12e chapitre d'Isaïe.

Je vous louerai, ô Souveraine; vous avez calmé le Seigneur irrité contre moi, et vous m'avez consolé.

Voilà que ma Souveraine est devenue mon Sauveur. J'agirai sans crainte et avec confiance, parce que vous êtes ma force et mon salut dans le Seigneur, et que vous vous êtes faite mon salut.

Je puiserai avec joie des eaux vives à vos fontaines sacrées, et j'invoquerai toujours votre nom.

Faites connaître aux peuples les vertus de notre Souveraine; rappelez-leur que son nom est un nom sublime.

Que le genre humain tout entier loue, chante, exalte Marie, car le Seigneur votre Dieu vous a donné cette admirable Vierge pour médiatrice.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Cantique à la ressemblance de celui du roi Ezéchias (Isaïe, 38).

J'ai dit : Au milieu de mes jours, j'irai à Marie pour qu'elle me réconcilie avec Jésus-Christ.

J'ai cherché le reste de mes jours dans l'amertume de mon âme.

Mon pélerinage est fini; mon père et ma mère, et tous m'ont abandonné; mais Marie m'a pris sous sa protection.

J'espérais dès l'aurore, à midi, jusqu'au soir, la prolongation de mes jours ; mais, comme un lion, le mal a brisé mes os criminels.

Et vous, ô ma Souveraine, vous avez arraché mon âme de sa perte, et mon unique des griffes du dragon infernal.

O Souveraine, sauvez-moi, et je chanterai vos louanges tous les jours de ma vie, ô pieuse Mère de mon Seigneur.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Cantique comme celui d'Anne, mère de Samuel (1 Reg. 1, 2).

Mon cœur a tressailli en ma Souveraine, et ma force s'est exaltée en elle,

Parce que celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses par Marie sa Mère.

Il n'y a pas de sainte égale à notre Souveraine, qui seule les a toutes surpassées.

Que notre premier langage ne se retrouve donc plus dans notre bouche ; parlons des langues nouvelles.

O Sion, ô Jérusalem, exaltez et louez Marie, parce qu'elle est la très-grande Souveraine d'Israël.

Elle fait le pauvre et le riche ; elle abaisse et relève.

Notre Souveraine est plus élevée que le ciel, plus étendue que la terre.

Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit.

Cantique à la manière de celui de Marie, prophétesse et sœur d'Aaron (Exod. 15).

Chantons notre Souveraine, la glorieuse Vierge Marie ; bénissons-la par des hymnes et des louanges.

O notre Souveraine toute puissante, dont le nom est le premier après celui du Seigneur, vous avez précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

Votre droite, ô Souveraine, a été exaltée dans sa force, parce que, dans l'abondance de votre miséricorde, vous avez renversé nos ennemis.

O Souveraine, vous m'avez délivré de la gueule du lion, et vous m'avez regardé, ô ma Mère, comme votre propre enfant.

O ma très-chère Maîtresse, couvrez-moi de vos ailes puissantes.

Je vous appartiens entièrement, tout ce que j'ai est à vous, ô Vierge bénie sur toutes choses.

Je vous mettrai sur mon cœur comme un sceau, parce que votre amour est plus fort que la mort.

Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit

Cantique semblable à celui du prophète Habacuc, 3.

O Souveraine, j'ai entendu votre parole, elle m'a frappé d'étonnement; j'ai considéré vos œuvres, j'en ai été tout émerveillé.

Souveraine, sauvez votre peuple au milieu des années.

Je vous proclamerai, ô Souveraine, parce que vous avez caché ces choses ravissantes aux sages du monde, et vous les avez révélées aux humbles.

Votre gloire remplit les cieux, et la terre est pleine de votre miséricorde.

Vous êtes sortie pour le salut de votre peuple, ô Vierge; vous êtes sortie pour le salut avec votre Christ : *Egressa es, Virgo, in salutem populi tui, in salutem cum Christo tuo.*

O Bénie, notre salut repose dans vos mains. Souvenez-vous, ô très-bonne Mère, de notre pauvreté.

Celui que vous voulez sauver le sera, et celui dont vous détournez votre visage s'en va à la mort éternelle : *Quem vis, ipse salvus erit; et a quo avertis vultum tuum, vadit in interitum.*

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Cantique comme celui de Moïse (Deuter. 32).

Cieux, entendez ce que je dirai de Marie; terre, écoute les paroles de ma bouche.

Glorifiez-la avec moi toujours, et exaltons son nom de siècle en siècle.

Race sans conseil et perverse, reconnais ta Souveraine, ton Sauveur.

N'est-elle pas votre Mère, qui vous a possédé et qui vous a enfanté dans la foi?

Si vous la laissez s'en aller, vous n'êtes pas l'ami du Monarque suprême, parce qu'il ne vous sauvera pas sans elle : *Quoniam ipse sine ea non salvabit te.*

Que n'ouvrez-vous les yeux! que ne comprenez-vous! que ne prévoyez-vous la fin!

Ainsi qu'un enfant ne peut pas vivre sans nourrice, de même sans notre Souveraine vous ne pouvez pas avoir le salut : *Ita nec sine Domina nostra, potes habere salutem.*

Que votre âme la désire donc, tenez-la, ne la renvoyez pas, jusqu'à ce qu'elle vous ait béni.

Que votre bouche soit remplie de sa louange; chantez tout le jour sa magnificence.

Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit.

Cantique à la façon de celui des trois enfants dans la fournaise (Daniel. 3).

Que toutes les créatures bénissent la glorieuse Souveraine ; louez-la et exaltez-la dans les siècles.

Anges du ciel, bénissez notre Souveraine ; cieux, bénissez notre Maîtresse.

Que toute créature bénisse notre Souveraine, car le Roi éternel le veut ainsi.

Soyez bénie, ô Fille du grand Roi, vous qui surpassez le lis en suave odeur.

Soyez bénie, ô couronne de toutes les reines ; gloire de Jérusalem, soyez bénie.

Votre odeur est comme l'odeur d'un champ plein de fleurs que le Seigneur a béni ; tous ceux qui vous bénissent sont pleinement arrosés des bénédictions du Seigneur.

Que celui qui vous bénira, ô bienheureuse Vierge, soit éternellement béni.

Que celui qui vous maudira, ô la plus blanche des fleurs, soit maudit.

Que l'abondance du vin et de l'huile remplisse la maison de vos serviteurs.

Qu'à votre nom tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Bénissons le Seigneur qui vous a créée ; que votre père et votre mère, qui vous ont mise au monde, soient bénis.

O Souveraine, soyez bénie au ciel et sur la terre ; soyez louée, glorifiée et surexaltée dans les siècles des siècles.

Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit.

Cantique tiré de celui de Zacharie (Luc. 1).

Soyez bénie, ô Souveraine, Mère de mon Dieu d'Israël, parce que par vous il a visité et racheté son peuple, et qu'il vous a suscitée dans la puissance de votre salutaire pureté, de la maison de son serviteur David,

Selon ce qu'il a dit par la bouche d'Isaïe et de ses autres saints prophètes.

Sauvez-nous de nos ennemis, ô Vierge des vierges, et des mains de tous ceux qui nous haïssent, et donnez-nous la paix.

Et obtenez miséricorde pour nos premiers parents et pour nous, en souvenir de l'alliance du Dieu tout puissant,

Selon qu'il a juré à Abraham, notre père, d'ainsi faire pour nous,

Afin que, délivrés des mains de nos ennemis, nous le servions sans crainte, marchant devant lui dans la sainteté et la justice tous les jours de notre vie.

Et vous, ô Marie, vous serez appelée le prophète du Très-Haut, parce que vous avez su qu'il a regardé l'humilité de sa servante, par laquelle il a donné au peuple la science du salut, et qu'il a accordé la rémission des péchés.

Par les entrailles de votre grande miséricorde, visitez-nous, ô Etoile du matin qui vous levez des hauteurs de l'orient.

Illuminez ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et daignez dissiper ces funestes ténèbres par la lumière de votre très-cher Fils.

Ayez pitié de nous, Mère de miséricorde, ayez pitié de nous misérables pécheurs, qui négligeons de nous repentir et de nous corriger de nos péchés, que nous commettons tous les jours si déplorablement.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

FIN DU TROISIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

CXXXVII.	Puissance de Marie . . . . . *page*	1
CXXXVIII.	Marie est la tour de David	24
CXXXIX.	Marie terrible aux démons	27
CXL.	Marie trône de Dieu.	49
CXLI.	Marie temple de Dieu.	54
CXLII.	Marie tabernacle de Dieu	60
CXLIII.	Marie maison de Dieu.	65
CXLIV.	Marie char de la gloire de Dieu.	68
CXLV.	Marie complément de la Trinité	69
CXLVI.	Marie océan de grâces.	73
CXLVII.	Marie canal des grâces	142
CXLVIII.	Pourquoi Marie paraît-elle oubliée par l'Evangile et par Jésus?	148
CXLIX.	Marie est un autel	159
CL.	Marie et Eve	161
CLI.	Marie médiatrice	174
CLII.	Marie réparatrice	212
CLIII.	Marie corédemptrice.	245
CLIV.	Marie gouvernante de l'Eglise	250
CLV.	Quels sont les sacrements que la sainte Vierge a reçus?	253
CLVI.	Trépas de Marie.	255
CLVII.	Pourquoi Marie est-elle morte?.	267
CLVIII.	Des grands priviléges de la mort de Marie.	268
CLIX.	Sépulture du très-saint corps de Marie.	274
CLX.	Marie au tombeau.	276
CLXI.	Résurrection de Marie	279

CLXII. Assomption de Marie. . . . . *page* 286
CLXIII. Différence entre l'ascension de Jésus-Christ et l'assomption de la sainte Vierge 324
CLXIV. Marie au ciel 326
CLXV. Joies de Marie. 342
CLXVI. Prérogatives et priviléges de Marie 358
CLXVII. Bonté de Marie 370
CLXVIII. Marie trône et Mère de miséricorde. 376
CLXIX. Marie refuge des pécheurs 392
CLXX. Marie consolatrice des affligés. 414
CLXXI. Marie prend un soin spécial de ses vrais serviteurs. 417
CLXXII. Marie est le principe éternel du bonheur des siens. 425
CLXXIII. Marie a tout pouvoir sur les richesses du Sauveur 431
CLXXIV. Tout vient par Marie. 434
CLXXV. Salut assuré par Marie 439
CLXXVI. Marie, notre secours pendant la vie 450
CLXXVII. Marie, notre secours surtout à l'heure de la mort 455
CLXXVIII. Marie, notre espérance 470
CLXXIX. Miracles opérés par Marie 474
CLXXX. Marie reconnaissante de ce qu'on fait pour elle. 486
CLXXXI. Marie mérite toute notre reconnaissance 494
CLXXXII. Marie mérite toute notre confiance 501
CLXXXIII. Eloges de Marie. 515
CLXXXIV. Marie digne de toute louange. 541
CLXXXV. Marie est universellement louée 576
CLXXXVI. Marie au-dessus de tout éloge et de toute louange. 579
CLXXXVII. Cantiques à la bienheureuse Vierge, par saint Bonaventure. 589

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org